SAINTE BIBLE CATHOLIQUE
ÉVANGILE selon SAINT JEAN

Traduction et Commentaire verset par verset par l'Abbé Louis-Claude Fillion, p.s.s.
Professeur d' Écriture Sainte et d'Hébreu à l'Institut Catholique de Paris

Membre de la Commission Biblique Pontificale

PRÉFACE

§ 1. — L'APÔTRE S. JEAN

(Voyez les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, au 6 mai et au 27 décembre ; Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. 1, p. 330 et ss., édit. de Venise, 1752 ; F. Trench, *The Life and Character of St. John the evangelist*, Londres, 1850 ; Baunard, l'*Apôtre S. Jean*, Paris 1869 ; J. M. Macdonald, *The Life and Writings of S. John*, Londres 1877 ; F. W. Farrar, *Early Days of Christianity*, 2° édit. ; Londres 1884 ; Smith, *Dictionary of the Bible*, au mot *John the apostle ;* Herzog, *RealEncyklopædie*, s. v. Johannes. Les commentaires de MM. Schegg, Schanz, Keil, Godet, contiennent aussi d'excellentes notices bibliographiques.)

1° *Son nom*. — Nom très beau, et tout à fait significatif sous sa forme primitive. *Yôchanan* (יוחבן, abréviation pour יתותבן, *Yehôchanan*) se traduit en effet par “ Jéhova a fait grâce ” (Voyez *l'Évangile selon S. Matthieu*, p. 66). Après le Précurseur, personne ne l'a mieux porté que l'apôtre bien aimé. Il était alors assez commun chez les Juifs. Dans la généalogie de N. S. JésusChrist d'après S. Luc (Luc. 3, 27), le texte grec reproduit à peu près la prononciation hébraïque: Ἰωανάν. De la forme hellénisée Ἰωάννης est venu le latin “ Joannes ” (primitivement *Johannes*, la lettre *h* correspondant au ח (ch aspiré) de l'hébreu) dont nous avons fait “ Jean ” (en passant par Jehan).
2° *Sa famille*. — L'apôtre S. Jean était Galiléen d'origine, comme tous les membres du collège apostolique, à part le traître Judas. Sa famille résidait sur les bords du lac de Tibériade au N. O.; probablement à Bethsaïda, la patrie de S. Pierre, de S. André et de S. Philippe (Cf. Joan. 1, 44. On le déduit de ce que Jacques et Jean étaient les associés de Pierre et d'André (Luc. 5, 9). Voyez, sur la situation de Bethsaïda, 1'Évangile selon S. Matthieu, p. 228, et R. Riess, *Atlas de la Bible*, pl. 4. Ne pas confondre cette localité avec BéthsaïdaJulias, située au N. E. du lac (Evang. selon S. Marc, p. 103). On ignore la date de la naissance de S. Jean, mais on admet généralement qu'il était le plus jeune des apôtres, et que Jésus luimême avait quelques années de plus que lui.
Quoique simple pêcheur, son père Zébédée (En hébreu : זבדיה, Z^e^badiah ; en grec: ὁ Ζεβεδαίος. Cf. 1 Par. 8, 15. Ce nom signifie “ don du Seigneur ”) paraît avoir joui d'une certaine aisance ; car il possédait plusieurs barques, et son industrie était assez prospère pour lui permettre d'occuper plusieurs journaliers (Cf. Marc. 1, 20 et notre commentaire). C'est tout ce que l'Évangile nous raconte à son sujet. La mère de S. Jean est plus connue : elle se nommait Salomé (*Schelomith* ,שלומית, la pacifique), et les synoptiques signalent à plusieurs reprises son dévouement à la personne sacrée du Sauveur. En combinant les passages Luc. 8, 3 et Marc. 15, 40-41, on voit qu'elle était une des saintes femmes qui accompagnaient et servaient le divin Maître “ de facultatibus suis ”. Elle fut fidèle jusqu'à la croix (Matth. 27,56 et parall.), jusqu'au sépulcre (Marc. 16, 1). (c'est sans motif

suffisant que de nombreux exégètes contemporains ont fait de Salomé une sœur de la sainte Vierge. Voyez notre commentaire de Joan. 19, 25) Quant à S. Jacques le Majeur, le frère si célèbre de S. Jean, tout porte à croire qu'il était l'aîné des deux : telle est l'impression générale qui ressort de la narration évangélique, où il est presque toujours cité au premier rang.
Un épisode de la soirée du Jeudi saint, Joan. 18, 15-16, qui montre que S. Jean avait ses entrées libres au palais de Caïphe et était même “ notus Pontifici ”, a fait supposer à divers critiques que S. Jean appartenait à la famille sacerdotale. On a même parfois expliqué en ce sens la note de S. Polycarpe, évêque d'Éphèse au second siècle, d'après laquelle Jean, dans sa vieillesse, aurait porté au front ἱερεὺς τὸ πέταλον (cf. Eusèbe, Hist. eccl. 3, 31; 5, 24), c'est-à-dire la lame d'or qui servait d'ornement aux grandsprêtres juifs (Cf. Ex. 28, 32; 29, 6; 39, 30; Lev. 8, 9. Voyez aussi notre *Atlas archéologique de la Bible*, pl. 82, fig. l et 4). Mais cette conjecture paraît invraisemblable (toutefois, l'usage de “ la sainte lame d'or ” n'est pas sans créer quelque difficulté. Plusieurs commentateurs d’Eusèbe, entre autres Routh, *Reliquiæ sacrœ*, t. 2, p. 28, donnent une interprétation métaphorique aux paroles de S. Polycarpe. Il aurait simplement voulu exprimer, disentils, la noble majesté du saint vieillard. Cf. Farrar, *The early Days of Christianity*, Londres 1884, p. 402. Cette conjecture manque de vraisemblance, vu la simplicité du langage ancien : c'est un fait réel que S. Polycarpe a voulu relater. Comparez S. Epiphane, *Haer* 29, 4; 78, l4, qui raconte une chose identique de S. Jacques le Mineur (πέταλον ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ἐφόρεσε). Probablement, la lame d'or au front de S. Jean marquait son autorité d'apôtre sur toutes les églises d'Asie).
3° *Sa vocation*. — Jean fut d'abord disciple du Précurseur avant d'être celui du Messie. La première fois que nous le rencontrons sur le domaine de l'histoire, il est aux côtés de son illustre homonyme à Béthabara, sur les bords du Jourdain (Joan. 1, 28; voyez le commentaire). Le Précurseur, voyant passer Jésus à quelque distance, s'écrie : “ Voici l'agneau de Dieu ”. Celui qui devait être l'apôtre bien aimé fut le premier, avec S. André, à traduire par des actes cette parole significative, et aussitôt il s'attacha à la personne du Sauveur (Joan. I, 35 et ss. Le récit de la première entrevue est vraiment délicieux).
Pendant quelques mois, la narration évangélique nous montre Jean vivant auprès de son nouveau Maître, avec Pierre, Jacques, Philippe et Nathanaël : ils voyagent ensemble de Béthabara à Cana en Galilée, de Cana à Capharnaum, de Capharnaum à Jérusalem pour célébrer la Pâque, de Jérusalem en Judée, puis en Samarie et de nouveau en Galilée (Voyez R. Riess, *Atlas de la Bible*, pl. 4). Heureux moments que ceux où se formait l'amitié divine de N. S. JésusChrist pour le jeune pêcheur galiléen! Celuici n'en a laissé perdre/aucun détail (Cf. Joan. 1, 43-4, 54).
Séparé pendant quelque temps, le groupe apostolique dont les éléments s'étaient réunis pour la première lois sur les rives du Jourdain ne tarda pas à se reformer. A la suite d'un grand miracle (Luc. 5, 3-11. Cf. Matth. 4, 18 et ss.; Marc. 1, l6 et ss), Jésus appelle d'une manière définitive au rôle de disciples Pierre et André, Jacques et Jean. “ Relictis retibus et patre ”, les fils de Zébédée adhèrent avec bonheur au fils de Dieu. Bientôt ils sont élus, et des premiers, pour la noble mais périlleuse mission d'apôtres (Cf; Luc. 6, 12-16, et parall. Dans les listes du collège apostolique, S. Jean est mentionné tantôt au second rang, Act. 1, 13, tantôt au troisième, Marc. 3, 17, tantôt au quatrième, Matth. 10, 3 et Luc. 6, 14. Voyez notre *Synopsis evangelica*, § 44).
4° *Sa vie auprès de Jésus*. — Jean ne tarda pas à compter, avec S. Pierre et son frère S. Jacques, parmi ceux des disciples du Sauveur qu'un ancien a si bien nommés “les plus intimes parmi les intimes ” (ἐκλεκτῶν ἐκλεκτότεροι). A ce titre ils assistèrent, à l'exclusion des autres apôtres, à plusieurs événements remarquables de la vie du Christ: notamment, à la résurrection de la fille de Jaïre, Marc. 5, 37 et parall., au mystère de la Transfiguration, Matth. 17, l et parall., à l'agonie de Gethsémani, Matth. 26, 37 et parall. Jean fut aussi l'un des quatre auxquels Jésus daigna révéler les signes de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde (Cf. Marc. 13, 3. La conjecture de S. Ambroise, de S. GrégoireleGrand, du Vén. Bède, etc., d'après laquelle l' “ adolescens ” mentionné par S. Marc, 14, 51-52, ne différerait pas de S. Jean, est aujourd'hui universellement abandonnée.

Voyez notre commentaire de ce passage). Dans la matinée du Jeudi saint, il fut chargé avec S. Pierre des préparatifs de la dernière cène (Luc. 22, 9).
Mais quel privilège ineffable lui était réservé à ce repas d'adieu! Il le raconte luimême en une de ces lignes simples et profondes comme son âme, qui abondent dans le quatrième évangile : “ Un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus ” (Joan. 13, 23). Celui que Jésus aimait, voilà son véritable nom, par lequel il se désigne en différentes circonstances avec un admirable mélange de modestie et de fierté. Que de choses en cette seule parole ! “ Des amitiés humaines avaient été célèbres; mais on n'avait jamais vu la merveilleuse tendresse d'une amitié divine. Dieu eut cette inclination de se pencher vers un homme et de l'aimer comme s'il eût été son égal. Accoutumé à vivre de toute éternité dans l'unité du Père et de l'EspritSaint, il demanda a la terre la société d'une âme qui fût l'épanchement et l'image de la sienne ” (Baunard, *l'apôtre S. Jean*, p. 3. Voyez l'incomparable sermon de Bossuet, *Œuvres*, édit. de Versailles, t. 16 , p. 552 et suiv.). Et cette âme fut celle de S. Jean !
Mais comme il sut aimer en retour! La période actuelle de sa vie abonde en laits qui le prouvent de la façon la plus péremptoire. Pourquoi, nouvel Elie, veutil faire descendre le feu du ciel sur des samaritains inhospitaliers, sinon parce qu'il ne peut supporter un injure faite à son Maître ? (cf. Luc. 9, 54 et s.). Pourquoi empêchatil un jour un étranger de chasser les démons au nom de Jésus, sinon parce qu'il était saintement jaloux de la gloire du Sauveur ? (Marc. 9, 38. Cf. Luc. 9, 45). Pourquoi le surnom de “ fils du tonnerre ”, Boanerges (sur l'étymologie et le sens de ce mot, voyez Marc. 3, 17 et notre commentaire. En arabe, “ tonuit ” se traduit par radschasa), que NotreSeigneur lui donna conjointement avec son frère, si ce n'est pour marquer son zèle aimant, quoique parfois immodéré ? Ce n'est pas en un instant que l'or est dégagé de toute scorie : aussi, même vers la fin de la vie publique de Jésus, voyonsnous Jacques et Jean unir leurs prières à celles de leur mère pour obtenir la première et la seconde place aux côtés du Messie triomphant; mais ils montrent bien qu'ils n'étaient pas guidés en cela par un égoïsme vulgaire, quand, interrogés s'ils étaient prêts à partager l'amère coupe des souffrances du Maître, ils répondent par leur généreux “ Nous le pouvons ” que dictait l'amour (cf. Matth. 20, 20, et les passages parallèles).
Si Jean prit la fuite comme les autres apôtres au moment de l'arrestation de N.-S. JésusChrist, ce ne fut que pour quelques instants; car bientôt nous le voyons accompagner courageusement la divine victime jusqu'au palais du grandprêtre, où personne ne devait ignorer son titre de disciple (Joan. 18, 15-16). Le lendemain, il se tenait sans peur auprès de la croix parmi les bourreaux. Il trouva au Calvaire la plus magnifique récompense qu'il lui eût été possible d'envier, quand Jésus expirant lui confia le soin de sa Mère (Joan. 19, 25-27; voyez le commentaire).
Au matin de la Pâque, le propre récit de l'apôtre bien aimé nous apprend dans quelles circonstances pittoresques il courut le premier avec S. Pierre au sépulcre vide, et combien promptement il crut à la résurrection de NotreSeigneur (Cf. Joan. 20, 2 et ss.). Enfin, quand le divin ressuscité se manifesta auprès du lac de Tibériade à quelquesuns de ses disciples (Joan. 21, 1 et ss.), S. Jean fut le premier à le reconnaître, car l'amour est vigilant et infaillible en ces sortes de choses (Voyez, sur tous ces faits, des réflexions aussi délicates qu'intéressantes dans Baunard, *L'apôtre S. Jean*, p. 1-164).
5° *S. Jean après l'Ascension.* — Il demeura d abord quelque temps à Jérusalem, comme tous les autres apôtres. Le livre des Actes, en deux chapitres consécutifs (chap. 3 et 4), raconte tout au long de glorieux épisodes auxquels il prit part en compagnie de S. Pierre, et surtout le courage dont il fit preuve au lendemain de la Pentecôte en face du Sanhédrin (voyez Fouard, *S. Pierre et les premières années du Christianisme*, Paris, 1886, p. 25 et suiv.). Un peu plus tard, encore avec S. Pierre auquel il était uni par les liens d'une vive affection (l'antiquité n'a pas manqué de signaler ce fait intéressant. “ S. Pierre aimait tendrement (σφόδρα ἐφίλει) S. Jean, et cette amitié est visible dans tout l'évangile et aussi dans les Actes des apôtres. ” S. Jean Chrysost, *Hom. 88 in Joan*. Voyez aussi S. Augustin, *In Joan. tract.* 124), il alla en Samarie pour achever l'œuvre d'évangélisation commencée par le diacre S. Philippe (Act. 8, 14 et ss.).

Environ trois ans après, S. Paul, venu pour la première fois à Jérusalem depuis sa conversion, n'y trouva que S. Pierre et S. Jacques le Mineur parmi les membres du Collège apostolique (Gal. 1, 18) : S. Jean était alors momentanément absent. Mais, après un intervalle de dix autres années, quand l'apôtre des Gentils fit son troisième voyage dans la capitale juive, à l'occasion du Concile, il eut la joie d'y rencontrer S. Jean, qu'il mentionne parmi les “ colonnes ” de l'Église (Gal. 2, 2 et ss; Cf. Act. 15). A part un autre détail, qui aura sa place un peu plus loin (à l'occasion de l'exil à Patmos), c'est là tout ce que les écrits du Nouveau Testament nous apprennent au sujet du disciple bien aimé. Mais la tradition reprend, pour le continuer, le fil de cette vie précieuse. Pour les faits principaux, son témoignage ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'antiquité, de la netteté, de l'unanimité.
A une époque qu'il est difficile de fixer d'une manière absolue, mais que l'on s'accorde généralement à ne pas placer avant l'année 67 de l'ère chrétienne (c'est-à-dire au temps du martyre de S. Pierre et de S. Paul; et aussi, vers le moment où les Romains commençaient à menacer la Judée et Jérusalem), S. Jean vint s'établir à Éphèse, au cœur de l'Asie proconsulaire. Deux motifs principaux durent occasionner ce changement de résidence : d'une part, la vitalité du christianisme dans cette noble contrée ; de l'autre, les hérésies dangereuses qui commençaient à y germer (Cf. Siméon Metaphr., *Vita Joannis*, c. 2). Jean voulait donc employer son autorité apostolique soit à préserver, soit à couronner le glorieux édifice construit par S. Paul (sur les origines de l'Église à Éphèse et en Asie, voyez Act. 18, 19-20, 38; 1 Cor. 16, 8-9); et sa puissante influence ne contribua pas peu à donner aux églises d'Asie l'étonnante vitalité qu'elles conservèrent pendant toute la durée du second siècle (D'après une tradition mentionnée par S. Augustin (Cf. *Quæst. evang*., 2, 39), et dont on retrouve des traces dans les suscriptions de quelques manuscrits du Nouveau Testament, la deuxième épître de S. Jean aurait été adressée aux Parthes; ce qui impliquerait, d'après quelques critiques, un séjour antérieur, chez ce peuple. Sur cette question controversée, voyez Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés*., t. 1, p. 336; Hug, *Einleitung in die Schriften des N. T.*, 3° édit, p. 258; ScheggHaneberg, *Evang. nach Johannes*, t. 1, pp. 9-11. Au fond, il est peu vraisemblable que S. Jean ait évangélisé les Parthes).
Voici, sur ce point, quelquesuns des textes les plus intéressants. — 1° S. Irénée, originaire d'Asie mineure, évêque de Lyon en 178, et martyrisé dans cette ville en 202, nous fournit des renseignements d'une valeur exceptionnelle. D'abord dans son écrit célèbre *Adversus Hæreses*. “ Tous les anciens, ditil, qui se sont rencontrés en Asie avec Jean, le disciple du Seigneur, attestent qu'il leur a transmis ces choses, car il a vécu avec eux jusqu'au temps de Trajan. Et quelquesuns d'entre eux ont vu non seulement Jean, mais aussi d'autres apôtres (*Adv. Hær*. 2, 22, 5. Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.* 3, 23, -3. ... L'église d'Éphèse, fondée par Paul, et dans laquelle Jean est demeuré jusqu'aux temps de Trajan, est aussi un témoin véridique de la tradition des apôtres ” (*Adv. Hær*. 3, 3, 4, ap. Eus. *l. c.* 3, 23, 4). Dans sa lettre à Florinus, son ami d'enfance, qui s'était laissé séduire par les gnostiques, S. Irénée n'est pas moins explicite : “ Ce ne sont point là les enseignements que t'ont transmis les anciens qui nous ont précédés et qui ont vécu avec les apôtres; car je t'ai vu, lorsque j'étais encore enfant, dans l'Asie inférieure, auprès de Polycarpe... Et je pourrais encore te montrer l'endroit où il était assis lorsqu'il enseignait, et qu'il racontait ses relations avec Jean et avec les autres qui ont vu le Seigneur, et comment il parlait de ce qu'il avait entendu d'eux sur le Seigneur, sur ses miracles et sur sa doctrine ” (Eusèbe, l. c., 5, 20, 2-4). Enfin, nous avons cet autre témoignage, du grand évêque de Lyon, dans la lettre qu'il écrivit au pape Victor à l'occasion de la célèbre contestation relative à la Pâque : “ Lorsque le bienheureux Polycarpe visita Rome au temps d'Anicet (vers l'an 160), de légers différends s'étant manifestés sur quelques points, la paix fut bien vite conclue. Et ils ne se livrèrent pas même à une dispute sur la question principale. Car Anicet ne put dissuader Polycarpe de fêter le 14 nisan (comme jour de la Pâque, à la façon des Juifs), attendu qu'il l'avait toujours fêté avec Jean, le disciple du Seigneur, et les autres apôtres avec lesquels il avait vécu. Et de son côté, Polycarpe ne put persuader Anicet d'observer ce même jour, Anicet répondant qu'il devait maintenir la coutume qu'il avait reçue de ses prédécesseurs. Les choses étant

ainsi, ils se donnèrent l'un à l'autre la communion,... et ils se séparèrent en paix ” (ap. Euseb. *Hist. Eccl.*, 5, 24, 16). — 2° Apollonius, vaillant adversaire des Montanistes, qui vivait en Asie Mineure vers 180, raconte dans un fragment conservé par Eusèbe (l. c., 5, 28) “ qu'un mort avait été ressuscité a Éphèse par S. Jean ”. — 3° Polycrate, évêque d'Éphèse en 190, et s'appuyant sur les riches traditions de sa famille, dont sept membres avaient occupé avant lui le siège épiscopal d'Éphèse, écrivait à son tour au pape Victor dans les termes suivants : “ Nous fêtons le vrai jour (le l4 nisan)... Car quelques grandes lumières se sont éteintes en Asie et y ressusciteront au jour du Seigneur ... : Philippe, l'un des douze apôtres, et Jean qui a reposé sur le sein du Seigneur ” (ap. Eusèb. *Hist. Eccl.*, 5, 24. Cf. 3, 31, 3)) ”. — 4° A ces témoignages d'autant plus saisissants qu'ils se rattachent à l'Asie Mineure et à Éphèse, nous pouvons en ajouter un autre, qui n'est pas moins ancien. C'est celui de Clément d'Alexandrie (vers 190), qui s'exprime ainsi dans son traité *Quis dives salvetur*, § 42 (Cf. Eusèbe, *l. c.*, 3, 24): “ A Éphèse, Jean visitait les contrées environnantes, pour établir des évêques et organiser les églises ”. Inutile d'insister davantage, et de citer les dires identiques, mais plus récents, d'Origène, de Tertullien, de S. Jérôme, etc. (Un témoignage géographique, qui a bien sa valeur, est celui que contient le nom du village turc *Ayâ salouk*, situé près des ruines de l'antique Éphèse. Dans cette dénomination, il est aisé de reconnaître une corruption des mots grecs ἀγίος θεολόγος. Or, le “ saint théologien ” n'est autre que S. Jean, ainsi désigné par le concile d'Éphèse).
S. Jean ne devait pas être depuis très longtemps à Éphèse., quand il fut arrêté par ordre de l'empereur Domitien et conduit à Rome pour y subir le martyre. Tertullien le premier a conservé le souvenir de ce fait si bien commenté par Bossuet (Panégyrique de S. Jean, première partie). “ Isa quam felix ecclesia (Romana), cui totam doctrinam apostoli una cum sanguine suo profuderunt, ubi Petrus passioni dominicæ adaequatur, ubi Paulus Joannis (Baptistæ) exitu coronatur, ubi apostolus Joannes, posteaquam in oleum igneum demersus nihil passus est ” (*De præscript*. 36). S. Jérôme, s'appuyant sur le récit de Tertullien, dit avec quelques détails de plus, “ quod Romæ, missus in ferventis olei dolium, purior et vegetior exierit quam intraverit ” (*Contr. Jovinian*. 1, 26. Cf. *In Matth*. 20, 23; Orig. *In Matth*. Hom, 12; Euseb. *Hist. Eccl.* 10, 17, 18 ; S. Aug. *Sermo* 226).
L'Église célèbre le 6 mai l'anniversaire du martyre de S. Jean (voyez le *Martyrologium roman*., hac die. La scène s'é'tant passée “ ante Portam la tinam ”, de là le nom donné à la fête du 6 mai).
Le persécuteur impuissant crut se venger, en exilant sur le rocher de Patmos l'apôtre auquel il n'avait pu arracher la vie. Mais N.-S. JésusChrist attendait là son disciple bien aimé pour lui faire les communications les plus intimes: c'est en effet durant l'exil de Patmos que S. Jean composa l'Apocalypse (Apoc. 1, 9 : “ Ego Joannes, frater vester..., fui in insula quæ appellatur Patmos, propter verbum Dei et testimonium Jesu ”. Voyez Drach, *Apocalypse de S. Jean*, p. 15-16. “ Patmos ressemble à toutes les îles de l'Archipel : mer d'azur, air limpide, ciel serein, rochers aux sommets dentelés, à peine revêtus par moments d'un léger duvet de verdure. L'aspect est nu et stérile ”, Renan, *L'Antéchrist*, p. 376. C. V. Guérin, *Description de l'île de Patmos*, Paris 1856; Tischendorf, *Reise in's Morgenland*, t. 2, p. 257; Stanley, *Sermons in the East*, p. 230. L'île consiste au fond en trois amas de rochers qu'unissent des isthmes étroits. Voyez R. Riess, Atlas de la Bible, pl. 5). Quoique la date de ce bannissement ait été différemment indiquée (S. Epiphane, *Hær*. 51, 33, parle du règne de Claude, Théophylacte du règne de Néron. S. Irénée, *Adv. Hær*. 5, 30, 3, S. Jérôme, *De viris illustr*. 9, Sulpice Sévère, *Sacr. Hist*. 2, 31, Eusèbe, *Hist. eccl*. 3, 18 et 20, 23, s'accordent pour placer l'exil de S. Jean sous Domitien), rien n'est plus certain que le fait même, qui est relaté par des auteurs très anciens et très dignes de foi, tels que S. Irénée, Clément d'Alexandrie (*Quis dives salvetur*, § 42. Cf. Eus. 3, 13), Origène (*Comm. in Matth*. 20, 12) et Eusèbe. Ce dernier dit formellement: κατέχει λόγος, pour marquer ainsi une chose sûre et certaine.
L'exil de S. Jean prit fin après la mort de Domitien, quand Nerva, son successeur, rendit la liberté à tous ceux qui avaient été injustement bannis par le tyran (Cf. Euseb. *Hist. eccl*. 3, 20, et le fragment de la Chronique de Georges Hamartôlos (9ème siècle), publié par Nolte dans la *Theolog. Quartalschrift* de Tubingue, 1862). L'apôtre revint alors à Ephèse, comme l'indiquent les sources les

plus authentiques (Eusèbe, *Hist. eccl.* 3, 23: ὁ τῢν παρ´ ἡμῖν ἀρχαίων παραδίδωσι λόγος, et il renvoie nommément à S. Irénée et à Clément d'Alexandrie), et il y continua son vaillant ministère.

Nous ne connaissons qu'un très petit nombre de détails spéciaux sur les dernières années du disciple de l'amour; mais ils sont en harmonie parfaite avec le reste de sa vie. Il suffira de les résumer brièvement, car on les trouverait dans tous les livres s'ils n'étaient pas dans toutes les mémoires. Il y a d'abord le trait délicieux qui concerne ce disciple, tendrement aimé, que Jean avait confié à un évêque voisin pendant une absence nécessitée par les besoins des églises d'Asie. A son retour, l'apôtre eut la douleur d'apprendre que le jeune homme, insuffisamment surveillé, avait été entraîné à toutes sortes de désordres par des amis corrompus, et avait fini par devenir chef de brigands. Sans hésiter, malgré son grand âge, S. Jean courut à la poursuite de cette brebis égarée, et il fut assez heureux pour la ramener au bercail (Clem. Alex. *Quis dives salvetur*, § 41. Cf. Eusèbe, *Hist. Eccl*, 3, 23, et Baunard, *L'apôtre S. Jean*, p. 510-514. “ L'antiquité chrétienne, dit M. Baunard, nous a légué peu de pages d'une éloquence plus simple et d'une plus pathétique beauté ”. Le célèbre Herder a tiré un assez bon parti de ce récit dans la composition littéraire intitulée “ *Der gerettete Jüngling* ”, Werke, t. 6,p. 3l).

L'épisode de la perdrix, raconté par Cassien (*Collat*. 24, 21), est plein de suavité. Nous y voyons le grand apôtre, durant ses rares heures de repos, jouer avec une petite perdrix apprivoisée. Un jeune chasseur, qui était très désireux de voir le Saint, l'ayant un jour surpris au milieu de sa récréation, fut vivement scandalisé. S. Jean lui demanda avec douceur : “ Quel est cet objet que tu portes à la main ? ” “ Un arc ”, répondit le chasseur. “ Pourquoi donc n'estil pas bandé ? ” Le jeune homme répondit: “ Parce que, s'il était toujours tendu, il perdrait sa souplesse et deviendrait inutile ”. “ Ne sois donc pas choqué, reprit le vieillard, de ces courts instants de repos qui empêchent mon esprit de perdre tout ressort ”.

C'est, au contraire, le fils du tonnerre qui se révèle à nouveau dans ces lignes de S. Irénée (*Adv. hær*. 3, 3, 4. Cf. Euseb. *Hist. eccl*. 3, 28. M. Farrar, chanoine anglican de Westminster, conçoit un véritable dépit de cette anecdote, qu'il espère être fausse et apocryphe, parce qu'elle fournit, selon lui, une sanction au fanatisme religieux! *The Early Days of Christianity*, 2e édit.. p. 395 et s) : “ Il existe encore des hommes qui ont entendu raconter à Polycarpe que Jean, étant entré dans une maison de bains à Ephèse, et ayant aperçu Cérinthe à l'intérieur, s'éloigna brusquement sans s'être baigné, en disant: Sortons, de peur que la maison ne s'écroule, puisque là se trouve Cérinthe, l'ennemi de la vérité (“ Personne, disent les rabbins, traité *Kitzur Sch'lah*, f. 10, 2, ne devrait traverser un gué ou tout autre endroit dangereux en compagnie d'un apostat ou d'un Juif pervers, de crainte d'être enveloppé dans la même ruine que lui ”). Comparez le trait analogue de S. Polycarpe, rencontrant Marcion dans une rue et s'écriant, alors que l'hérésiarque voulait se faire reconnaître de lui : “ Oui, je te connais, premierné de Satan ! ”.

Le miracle de la coupe empoisonnée que l'apôtre vida sans en éprouver aucun mal, a été rattaché parfois à l'île de Patmos et raconté de différentes manières (S. Aug. *Soliloq*.; S. Isid. Hisp. *De vita et morte Sanct*., 73; Fabricius, *Cod. Apocr. N. T*. t. 2, p. 575). L'iconographie chrétienne en a rendu le souvenir impérissable, car “ c'est en mémoire de ce fait qu'on représente l'apôtre tenant en main une coupe d'où s'échappe un serpent ” (Baunard, S. Jean, p.458. Suivant les uns, les choses se seraient ainsi passées à la lettre; selon d'autres, le serpent qui s'élance serait une simple figure du poison devenu inoffensif).

Le dernier épisode, que nous devons à S. Jérôme (*In Gal*. 6, 10), est le plus beau de tous. “ Beatus Joannes evangelista, quum Ephesi moraretur usque ad extremam senectutem, et vix inter discipulorum manus ad ecclesiam deferretur, nec posset in plura vocem verba contexere, nihil aliud per singulas solebat proferre collectas, nisi hoc : filioli, diligite alterutrum. Tandem discipuli et fratres qui adorant, tædio affecti quod eadem semper audirent, dixerunt : Magister, quare semper hoc loqueris? Qui respondit dignam Joanne sententiam. : Quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit ” (Lessing a traité littérairement ce sujet dans son *Testament des Johannes*).

6° *La mort de S. Jean*. — Telle fut, d'après les sources les plus authentiques, la vie du disciple bienaimé (La Prose suivante, extraite des Offices propres à la Compagnie de S. Sulpice (Missa diei 27, Decembris), contient un résumé plein d'essor de la vie et des œuvres du disciple bien aimé).

Quem ad terras amor vexit Qui nos prior sic dilexit, Redamari diligit. Hunc, Joannes, das amorem : Te præ cunctis amatorem Sibi Christus eligit. Format amans redamantem; Mox amore conflagrantem Amat absque modulo. Quovis loci sequi datur, Cor dilecto reseratur intimum discipulo. Ut vicissim ardet totus! Ut pro Christo fervet motus filius tonitrui ! Ambit prope consedere; Dulcis quies, inhærere Recumbentis sinui. Et ad crucem juvat stare, Nec præsentem formidare Scit necem dilectio. O quam amat, quum amatur, Cui Maria commendatur Novo mater filio ! Ad sepulchrum amor rapit ; Quem non videt, vivum sapit Amor cito credulus. Ut aspexit, statim novit ; Currit statim, ut agnovit ; Stat ab aure pendulus. Igne novo suscitatus, Non jam domi coarctatus, Tentat amor grandia. Calix Christi nunc potatur ; Nunc pro Christo mors amatur, Et placent opprobria.	Pleas, Sacerdos, Magistratus, Minæ, carcer, cruciatus, Non reddunt ancipitem. Fervet intus major ignis : Quem ministras, hic est signis ; Ungis, Roma, militem ; Ut pro Christi servitute, Sic et fratrum pro salute, Vitam velit ponere. Suam nobis qui donavit, Illis nostram mancipavit : Nefas nobis vivere. Quas senectus vires aufert, Fratrum amor novas refert : Vadem se pater offert Ut Vivat quem genuit. Verba multa quid optatis ? Alterutrum diligatis : Cunctis Christus pro mandatis Hoc sit unum voluit. Ut sublimis elevatur ! Sinum Patris perscrutatur ; Verbum Dei contemplatur : Quo non amor penetrat ? Quid fles librum obsignatum ? En dat Agnus reseratum : Te priorum finis vatum Vatem suum consecrat. Verbum vitae, Deo natum, Caro terris conversatum, A Joanne nuntiatum, Visum, haustum, contrectatum, Mane nostris cordibus. Te sectamur veritatem ; Te sitimus caritatem ; Lucis tuæ claritatem, Tuæ pacis ubertatem

	Da te diligentibus. Amen.

Il mourut doucement à Ephèse, sous le règne de Trajan (98-1l7) (Cf. S. Iren. *Adv. Haer*. 2, 39; 3, 3; Euseb. *Hist. eccl*. 3, 23), et on l'ensevelit dans cette ville qu'il'avait tant aimée : οὗτος ἐν Ἐφέσῳ κεκοίμηται, dit S. Polycrate (Ap. Euseb. *l. c*. 3, 31 ; 5, 24). Le récit tardif de Georges Hamartôlos (Cet écrivain vivait au 9ème siècle. Sur le fragment de sa Chronique publiée naguère par le Dr Nolte, voyez la *Theolog. Quartalschrift*, 1862), d'après lequel S. Jean aurait été mis à mort par les Juifs, est dénué de valeur. historique. Il en est de même des bruits étranges qui eurent cours pendant assez longtemps sur la merveilleuse prolongation de sa vie dans le tombeau (“ Illic terra sensim scatere et quasi ebullire perhibetur, atque hoc ejus anhelitu fieri. ” S. Aug. *Tractat*. 124 in Joan. Cf. D. Calmet, *Dissertat. sur la mort de S. Jean*. Voyez d'autres récits légendaires dans Zahn, *Acta Johannis*, Erlangen, 1880; Fabricius, *Codex Apocryph. N. T.* t. 2, p. 531 et ss.).

On ne sait pas au juste quel était l'âge de S. Jean au moment de sa mort; mais les anciens auteurs ecclésiastiques sont presque unanimes pour affirmer qu'il vécut près de cent ans (cent ans et sept mois, d'après le *Chronicon paschale*, édit. de Bonn, p. 470; cent vingt ans, selon Suidas, s. v. Ἰωάννης).

7° *La biographie de S. Jean et les rationalistes*. — Il nous faut remplir ici une tâche ingrate, qui deviendra plus pénible encore au paragraphe suivant : à savoir, démontrer l'évidence, et répondre aux vaines subtilités du rationalisme. Prenez un jury quelconque, et proposez-lui cette simple question, après avoir développé les arguments de tradition que nous nous sommes contenté d'abréger: L'apôtre S. Jean atil vraiment résidé à Patmos, à Ephèse ? Il répondra sans hésitation par un verdict affirmatif. Néanmoins, un certain nombre de critiques contemporains déclarent les preuves insuffisantes, et ils nient que S. Jean ait séjourné dans ces deux localités (Lützelberger (*Die kirchl. Tradition über den Apostel Johannes und seine Schriften*, Leipzig, 1840), Keim (*Geschichte Jesu von Nazara*, t. 1, p. 161 et ss.), Wittichen (*Der geschicht : Charakter des Evang. Johannes*, Elberfeld 1868, p. 107 et ss.), Holtzmann (au mot “ Johannes der Presbyter ” dans le *Bibellexicon* de Schenkel, t. 3,p. 352 et ss.), Ziegler (*Irenæus Bischof von Lyon*, Berlin 1871) et Scholten (*Der Apost. Johannes in Kleinasien*, trad. du hollandais par Spiegel, Berlin 1877) ont été les principaux avocats de ce système étrange). Ils ne cachent pas leur but : s'il est démontré que la tradition est erronée sur ce double point, il sera aisé de la renverser quand elle prétendra que Jean a composé l'Apocalypse dans l'île de Patmos, le quatrième évangile dans la cité d'Éphèse.

Leurs raisonnements sont de deux sortes : les uns négatifs, les autres positifs.

Ils usent, ou plutôt ils abusent tant et plus de l'*argumentum e silentio* : preuve si faible, surtout après que nous avons entendu des témoins si graves, si anciens, si nombreux. Keim voudrait que les Actes des apôtres eussent signalé le séjour de S. Jean à Ephèse. “ Avec une telle logique, réplique Leuschen, on pourrait prouver que Paul n'est point mort à cette heure ”, puisque les Actes ne le disent pas. “ Comme si le livre des Actes, ajoute M. Godet, était une biographie des apôtres, et comme s'il ne finissait pas avant le moment où Jean a pu habiter l'Asie !” (*Commentaire sur l'Evang. de S. Jean*, t. 1, p. 56 de la 2ème édition. M. Godet stigmatise à bon droit la conduite de l'école rationaliste, en disant que c'est de “ l'outrecuidance critique ”). Mais comment expliquer le silence de S. Ignace dans sa lettre aux Ephésiens (chap. 12), celui de S. Polycarpe dans son épître aux Philippiens (Cap. 3)? L'un et l'autre ils parlent de S. Paul, et sont muets sur S. Jean. De nouveau la réponse est aisée. S. Ignace avait traversé Ephèse pour aller subir le martyre à Rome, comme autrefois l'apôtre des Gentils (Act. 20, l7 et ss..); il avait donc une raison spéciale de mentionner ce trait. D'autre part, les Philippiens avaient été les disciples chéris de S. Paul : nouvelle raison spéciale de leur rappeler son souvenir. Et ces deux motifs particuliers n'existaient pas

relativement à S. Jean. En vérité, “ ce n'est pas avec de pareilles preuves que l'on effacera de l'histoire le séjour de Jean à Patmos et en Asie. ” (Keil, *Comment. über das Evang. des Johannes*, p. 7).
Leurs arguments positifs ne valent également que par l'audace avec laquelle ils sont présentés. Voici les deux principaux. En premier lieu, S. Epiphane, ainsi qu'il a été dit plus haut (page 7, note 4), place l'exil de Patmos sous le règne de Claude (Ἑν χρονόις Κλαυδίου Καίσαρος. *Haer*. 51, 12), c'est-à-dire entre les années 41-54, ce qui est une impossibilité. Rien de plus vrai, et personne ne songe à défendre S. Epiphane sur ce point. Mais, parce qu'un seul témoin, l'un des moins importants, commet une erreur de détail à propos d'un trait accessoire, eston en droit de conclure que le fait principal, garanti par tous les autres témoins, est annihilé par là-même ? D'ailleurs, il est visible que l'inexactitude de S. Epiphane ne porte que sur le nom de l'empereur alors régnant; car il dit à la ligne précédente que S. Jean composa son évangile au retour de Patmos, étant âgé de quatrevingtdix ans. Or le favori du Sauveur n'avait pas quarante ans sous le règne de Claude.
En second lieu S. Irénée, dont nous avons lu les assertions si formelles, aurait été trompé par ses propres souvenirs,en confondant le prêtre Jean avec l'apôtre du même nom, et en égarant ainsi toute la tradition. Le Dr Keim, qui a découvert ce nouvel argument, en est si fier qu'il le propose, nous citons ses propres paroles, “ avec tout le pathos qu'inspire la certitude de la victoire ”, car il est sûr qu'une pareille preuve suffit “ pour mettre fin aux illusions éphésiennes ”. (*Geschichte Jesu von Nazara*, t. 1, p.161 et suiv.). Le conçoiton ? S. Irénée se trompant sur un fait semblable, à si peu de distance, et confondant l'un des plus glorieux apôtres avec un prêtre obscur ? Et S. Polycrate, et ses autres contemporains dont nous avons cité les témoignages, étant le jouet de la même illusion? Une erreur de ce genre est impossible, inadmissible; aussi l'audacieuse assertion de Keim, venue après un intervalle de dixsept siècles, lui atelle valu même dans son camp, et à plus forte raison de la part des exégètes croyants, des ripostes dune vivacité parfaitement excusable (Beyschlag : “ C'est de la rhétorique qui croit être de la critique ”. Luthardt : “ Cette hypothèse se perd dans l'insanité ”. Farrar : “ C'est l'intempérance même de la négation... Cette tentative est un échec insigne ”. Etc.). Et ni Strauss, ni Baur, ni Hilgenfeld, ni M. Renan (*Les Evangiles et la seconde génération chrétienne*, Paris 1877, p. 412. Voyez aussi Lipsius, *Die apocryph. Apostelgesch*., 1883, p. 31, 348 et ss.), ni les partisans les plus avancés et les plus indisciplinés de l'école de Tubingue, tels que Schwegler, Zeller et Volkmar (ce qui n'est pas peu dire), n'ont voulu associer leur nom à un système dénué de tout appui et de toute science. Du reste, de doctes historiens admettent aujourd'hui que l'existence même du prêtre Jean, ce “ prêtre nébuleux ”, comme ils l'appellent, est très problématique, et ils inclinent a l'identifier avec l'apôtre luimême (Voyez Smith and Wace, *Dictionary of Christian Biography*, t. 3, p. 398 et ss., s. v. Joannes Presbyter (art. de M.G. Salmon); Farrar, *The Early Days of Christianity*, Excursus 14). Du moins, le fragment suivant de Papias, conservé par Eusèbe (*Hist. eccl*. 3, 39. Il est utile de rappeler que Papias avait été l'ami de S. Polycarpe et probablement le disciple de S. Jean. Cf. Eus. 5, 33, 4), prouve que, si le ηπρεσϐύτερος Ἰωάννης a réellement existé, on savait, dès ces temps reculés, distinguer nettement sa personnalité de celle de l'apôtre S. Jean. “ Je ne manquerai pas d'ajouter à mes explications tout ce que j'ai.... retenu des Anciens (παρὰ τῶν πρεσβυτέρων), en t'en garantissant la vérité. Car je ne prenais pas plaisir, comme le grand nombre, en ceux qui racontent beaucoup de choses, mais en ceux qui enseignent les chose vraies... Si parfois l'un de ceux qui ont accompagné les anciens arrivait chez moi, je m'enquérais des paroles des anciens : Qu'a dit André, ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Matthieu, ou quelque autre disciple du Seigneur; puis de ce que disent Aristion et le prêtre Jean, les disciples du Seigneur (remarquez l'antithèse entre le temps passé: τὶ εἶπεν *ce qu'a dit*, et le temps présent: ἃ λέγουσιν, *ce que disent* ; elle semble réellement opposer l'une à l'autre deux époques différentes. En outre, la première fois, Jean est associé uniquement à des apôtres; la seconde, à un disciple peu connu. Les partisans de l'identité prétendent que l'emploi du passé se rapporte aux écrits de l'apôtre S. Jean, tandis que le présent ferait allusion aux communications que Papias aurait personnellement

reçues du disciple bien aimé); car je ne présumais pas que ce qui se tire des livres pût m'être aussi utile que ce qui vient de la parole vivante et permanente. ”

Ainsi donc, la théorie de Lützelberger et de Keim tombe de toutes manières, et rien ne demeure mieux attesté que le séjour de S. Jean soit à Patmos, soit à Ephése; et, “ à moins de rejeter en bloc tous les témoignages postérieurs au premier siècle, on doit le regarder comme un fait indiscutable ” (Stanley, *Sermons on the Apostolical Age*, p. 287. Cf. Davidson, *An Introduction to the Study of the N. T.*, t. 2, p. 324).

8° *Le caractère de S. Jean*. — Nous devons nous borner à quelques traits rapides; du reste, mieux que personne, S. Jean luimême a tracé son portrait dans l'évangile qu'il nous a légué (voyez le § 5 “ Vivit interea Johannes, suamque perpetuo in Ecclesia imaginem contemplandam exhibet scriptis aureis, quae tanquam pretiosissima cimelia in omnium post se ætatum eruditionem reliquit ”. Lampe, *Prolegom. in Joh*. lib. l, cap. 7 § l).

Le favori du Sauveur était éminemment doué, et surtout de ces qualités qui attirent toujours et partout l'affection. Sa nature était idéale, d'une délicatesse exquise; son cœur aimant se donnait pour ne plus se reprendre et demeurait dévoué jusqu'à la mort.

Jean était au fond doux et calme, sans avoir pourtant ce je ne sais quoi de féminin que lui ont donné trop souvent les peintres (Même Ary Scheffer, dans son tableau si connu et justement célèbre. Cf. Tholuck, s. v. John the Apostle, dans Kitto, *Cyclopaedia of Biblical Literature*); car à l'occasion, comme nous l'ont révélé divers épisodes de sa vie (voyez plus haut pages 3 et 6), il sut manifester l'énergie d'une âme virile, ardente, courageuse, qui ne voulait sacrifier aucun des droits de son Maître adoré, et qui ne redoutait aucun danger.

Il avait une parfaite modestie. Il ne joue qu'un rôle très effacé dans sa propre narration, ne parlant de luimême qu'à la troisième personne (cf. Joan. 1, 35 et ss. ; 13, 13-26; 18, 15-16, etc), et ne citant que trois de ses paroles (Toutes les trois fort courtes : 1, 38, “ Rabbi, ubi habitas ? ” ; 13, 25, “ Domine, quis est ? ” ; 21, 7 “ Dominus est ”).

Sa vive intelligence perce à travers tous ses écrits; et si les Pharisiens, dans une circonstance officielle (Act. 4, 13), le traitèrent conjointement avec S. Pierre de “ sine litteris ” et d' “ idiota ”, ces mots n'exprimaient sur leurs lèvres que le manque d'une éducation rabbinique (même Platon aurait été un “ idiota ” d'après les principes pharisaïques, n'ayant pas suivi les cours des rabbins, seuls savants brevetés par le judaïsme d'alors).

La pureté virginale de S. Jean est un des traits les plus marquants et les plus attrayants de sa nature; aussi l'aton mille fois signalé et vanté dès les premiers siècles. “ Joannes... Christi spado ”, écrivait Tertullien (*De Monogam.* c. 7). “ Sunt qui senserint, et hi quidem non contemptibiles sacri eloquii tractatores, a Christo Joannem apostolum propterea plus amatum, quod neque uxorem duxerit, et ab ineunte pueritia castissimus vixerit ”, S. Augustin (*Tract*. 124 *in Joan*. 8. Cf. *De bono conjug*. 21). “ Joannes, ...quem fides Christi virginem repererat, virgo permansit, et ideo plus amatur a Domino et recumbit super pectus Jesu... Et ut brevi sermone multa comprehendam doceamque cujus privilegii sit Joannes, imo in Joanne virginitas, a Domino virgine mater virgo virgini discipulo commendatur ” (S. Jérôme, *Contr. Jovin*. 1, 26. Cf. *Ad Princip. ep*. 127, 5; etc.). De là les beaux noms de παρθένος (vierge) ou παρθένιος (virginal), par lesquels on se plaisait à désigner, d'après l'Apocalypse, 14, 4, cet angélique apôtre (Voyez d'autres citations nombreuses dans Zahn, *Acta Johannis*, p. 208 et ss. Cf. aussi Fabricius, *Codex apocr*. t. 2, p. 585 et ss.). Mais, comme on s'accorde à le reconnaître, ce qui caractérise avant tout S. Jean, c'est la profondeur étonnante, la grande réceptivité (Mot barbare, mais expressif, que nous nous permettons d'employer après d'autres) de son âme. Pierre fut éminemment l'homme de l'action, tandis que Jean, à la façon de Marie (Cf. Luc. 10, 39 et ss.), se plongeait dans un recueillement merveilleux (S. Augustin relève cette différence dans un intéressant parallèle entre les deux apôtres. Cf. *Tract. 124 in Joan*., 21). “ Jean, c'est la quiétude de la contemplation se reposant en silence près de l'objet qu'elle adore, et préludant aux joies calmes de l'éternité (Baunard, *L'apôtre S. Jean*, p. 167). ” Voyez-le, sur le magnifique tableau du Dominiquin, les yeux, l'esprit et le cœur levés au ciel : c'est bien lui, vivant

au dedans beaucoup plus qu'au dehors, dans l'intensité de la pensée et de l'amour. (Cf. F. Trench, *The Life and Character of S. John the Evangelist*, p. 246 et ss.).

§ 2. — L'AUTHENTICITÉ DU QUATRIÈME ÉVANGILE

(Nous avons traité la question d'intégrité dans le commentaire. La discussion porte sur les trois passages : 5, 4 ; 8, 1-11; 21).

Le quatrième évangile estil réellement l'œuvre de l'apôtre dont nous venons de décrire en quelques pages la vie et le caractère ? Cette question, si simple en ellemême et d'une solution si facile, est devenue depuis un siècle, grâce aux rationalistes, l'une des plus compliquées comme aussi des plus graves parmi celles que l'exégète rencontre sur sa route. Véritable “ champ de bataille du Nouveau Testament ”, aton dit avec justesse (Plummer, *The Gospel according to S. John*. Cambridge, 1881, p. 16). Et cela se comprend, car c'est autour de la personne de N.-S. JésusChrist que la lutte entre croyants et incrédules est engagée, et l'évangile selon S. Jean a une importance capitale pour nous faire connaître l'HommeDieu, le Verbe incarné.
Que l'on juge par un détail bibliographique de l'acharnement du combat. Le Dr C. E. Luthardt, dans un des meilleurs ouvrages qui aient été composés en vue de défendre l'authenticité du quatrième évangile (*Der johanneische Ursprung des vierten Evangeliums untersucht*. Leipzig, 1874), a tenté de dresser la liste des travaux plus ou moins considérables qu'on avait publiés avant le sien (de 1792 à 1874; dans les langues allemande, anglaise, française, hollandaise et latine) sur cette même question. Quoique incomplète, sa nomenclature ne comprend pas moins de treize pages inoctavo, et signale jusqu'à deux cent quatrevingtcinq noms d'auteurs (Nous avons eu nousmême successivement sur notre bureau de travail, pour composer ces quelques pages, plus de centdix volumes, brochures ou articles de revues mentionnés par le Dr Luthardt, et plusieurs autres encore. Il nous faudrait à notre tour composer un assez gros volume, si nous voulions traiter ce sujet avec tous les développements qu'il comporte; mais ce n'est point ici le cas. Du moins nous ferons en sorte que notre résumé soit nourri et solide. Voyez, pour compléter ces notes rapides, indépendamment de l'ouvrage du Dr Luthardt : J. T. Hemsen, *Die Authentie der Schriften des Johannes*, Schleswig, 1823; Usteri, *Comment. crit. in quo Evangelium joanneum genuinum esse ostenditur*, Turici, 1823; Ebrard, *Das Evangelium Johannis und die neueste Hypothese über seine Entstehung*, Zurich, 1845); du même, *Wissenschaftliche Kritik der evangel. Geschichte*, Erlangen, 1850, p. 828-947; G.K. Mayer, *Die Æchtheit des Evang. nach Johannes, Schaffouse*, 1854; Westcott, *An Introduction to the study of the Gospels*, Londres, 1866 ; C. Tischendorf, *Wann wurden unsere Evangelien verfasst ?* Leipzig, 1866 ; J . van Oosterzee, *Das Johannesevangelium*, Gütersloh, 1867; et les introductions aux commentaires de MM. Schegg, Godet, Sadler, Keil, Schanz, etc.).
Nous étudierons successivement : les preuves extrinsèques, les preuves intrinsèques et les sophismes des rationalistes.

1. LES PREUVES EXTRINSÈQUES

Il s'agit, le lecteur l'a compris, des témoignages de la tradition en faveur du quatrième évangile. C'est le plus fort de tous les arguments; il suffit à lui seul, et nous verrons que les adversaires de l'authenticité ne pourront lui opposer rien de sérieux.
Deux observations préliminaires. 1° Comme nous le dirons plus loin (au § 4), l'évangile selon S. Jean ne parut que vers la fin du premier siècle de notre ère. Les récits des trois synoptiques, notablement plus anciens (Voyez l'*Évangile selon S. Matth*., p. 14 et. suiv. ; *l'Évangile selon S. Marc*, p. 14; *l'Évangile selon S. Luc*, p. 18), étaient donc répandus partout quand il fut remis aux mains des fidèles, et ils avaient formé le courant de la tradition évangélique. En outre, plus abstraite, plus intime, moins épisodique par le fond et par la forme, l'œuvre de S. Jean se prêtait

moins aux citations et aux emprunts, surtout à une époque littéraire dont les habitudes différaient beaucoup de celles d'aujourd'hui. Pour ce double motif, il serait naturel *a priori* qu'on n'eût pas cité le quatrième évangile avec tant de profusion que les trois premiers. 2° Parmi les citations des anciens écrivains ecclésiastiques, nous devons faire un choix assez restreint et donner les textes sans discussion. Mais qu'on veuille bien se souvenir, en les lisant, que nous aurions pu en remplir audelà de vingt pages (on trouvera des indications assez complètes dans Lücke, *Commentar über das Evangelium des Johannes*, t. 1, p. 41-83 de la 3° édition; dans Westcott, *A General Survey of the History of the Canon of the N. T.*, 2° édit, Londres,1866; et dans J.Langen, *Grundriss der Einleitung in das N. T.*, Fribourg, 1868), et que de savants critiques les ont étudiés un à un, soit pour en prouver l'authenticité, soit pour en étudier le sens, soit pour répondre aux objections de détail que les rationalistes proposaient à leur sujet. C'est en effet pied par pied, pour ainsi dire, que ce terrain sacré a été défendu contre les incursions acharnées et réitérées de l'ennemi (voyez surtout Luthardt, *l. c.*, p. 34-93; C. J. Riggenbach, *Die Zeugnisse für das Evangelium Johannis neu untersucht*, Bâle, 1866; Sanday, *The Gospels in the second Century*, Londres, 1876; plusieurs articles remarquables du Dr Lightfoot dans *The Contemporary Review*, 1875-1876; E. Abbot, *Authorship of the fourth Gospel : External Evidences*, Londres, 1882).

Et maintenant, plaçonsnous au confluent du second et du troisième siècle. Inutile de descendre plus bas, car les adversaires les plus ardents de l'évangile selon S. Jean admettent euxmêmes qu'à partir de cette époque son authenticité était universellement admise : la littérature chrétienne du troisième siècle, à plus forte raison du quatrième, abonde en témoignages si clairs, si formels, qu'il ne saurait exister le moindre doute sur la foi de l'Église relativement au point qui nous occupe. Eh bien, il est aisé de démontrer que cette foi s'appuyait sur une tradition presque aussi ancienne que l'œuvre de S. Jean. Entre les années 185 et 220, nous voyons que, d'une part dans toutes les provinces ecclésiastiques, - en Gaule, à Carthage, en Asie Mineure, en Égypte,- d'autre part, dans le camp hétérodoxe, notre évangile est uniformément traité comme canonique et attribué à l'apôtre S. Jean.

A. *La tradition orthodoxe.* — L'historien Eusèbe est beaucoup plus récent que la date indiquée (ce “ père de l'histoire ecclésiastique ”, ainsi qu'on le nomme à bon droit, mourut vers 340) ; mais son autorité n'en est pas moins d'une extrême valeur, car il possédait sur ces temps reculés des connaissances extraordinaires. Il avait tout lu, tout compulsé; il cite de nombreux fragments d'écrits qui ont disparu depuis, et il expose avec une admirable fidélité le résultat de ses lectures. Or, sauf une divergence qui n'a rien de sérieux (Voyez plus bas la discussion qui concerne les *Alogi*), il n'a rien trouvé à signaler contre l'authenticité de l'évangile selon S. Jean. C'est un ὁμολογούμενον, c'est-à-dire un livre universellement reçu. Aussi bien, “ on doit l'admettre en première ligne car il est connu dans toutes les Églises qui sont sous ciel (*Hist. Eccl*, 3, 24) ”. Et pourtant, Eusèbe ne craint pas, à l'occasion, de noter les hésitations qui s'étaient produites ça et là au sujet de certains écrits bibliques, par exemple, celles de Denys d'Alexandrie au sujet de l'Apocalypse.

Origène, dont les célèbres catéchèses remontent aux premières années du troisième siècle, place l'évangile de S. Jean parmi les quatre “ qui sont seuls reçus sans contestation dans l'Église de Dieu qui est sous le ciel ” (Ap. Euseb. *Hist. eccl*. 6, 25). Fait absolument incompréhensible dans le cas où ce livre n'eût été composé que vers l'an 450; car alors, comment auraitil conquis si vite une telle autorité ?

Avant qu'Origène tint ce langage à Alexandrie, Tertullien (né vers 150, mort vers 240) parlait à Carthage en des termes analogues, qui supposent aussi que S. Jean était partout reconnu comme l'auteur de l'évangile qui porte son nom : “ Constituimus imprimis evangelicum instrumentum apostolos auctores habere, quibus hoc munus evangelii promulgandi ab ipso Domino sit compositum; si et apostolicos, non tamen solos, sed cum apostolis et post apostolos... Denique nobis fidem ex apostolis Joannes et Matthæus insinuant, ex apostolicis Lucas et Marcus instaurant ” (*Adv. Marcion*, 4, 2) ”. Et les nombreuses citations que Tertullien donne du quatrième évangile

prouvent qu'il s'agit bien ici du livre que nous lisons encore aujourd'hui (Voyez Rœnsch, *Das Neue Testament Tertullian's*, 1871).

Revenons à Alexandrie. Clément, maître d'Origéne, qui dirigeait la savante école de cette ville vers 190, qui avait parcouru la Grèce, l'Italie, la Syrie, la Palestine, recherchant partout les traditions antiques, oppose formellement aux divers évangiles apocryphes qui circulaient alors “ les quatre qui nous ont été transmis ” (*Strom*, 3, p. 465 : ἐν τοῖς παραδεδομένοις ἡμῖν τέταρσιν εὐαγγελίοις) ; et parmi ces quatre biographies authentiques du Sauveur, il signale de la façon la plus explicite celle du disciple bienaimé. “ Jean reçut les trois premiers évangiles, et remarquant qu'ils renfermaient les faits extérieurs de la vie du Seigneur, sous l'impulsion des hommes éminents de l'église il écrivit un évangile spirituel ” (Extrait des *Hypotyposes*, cité par Eusèbe, *Hist. Eccl*, 6, 14). En outre, Clément d'Alexandrie ne manque pas d'ajouter qu'il tenait ses renseignements des “ anciens qui remontaient jusqu'au début ” (Παράδοσις τῶν ἀνέκαθεν πρεσϐυτέρων. *Ibid.*), et en particulier de son maître S. Pantène, mort en 189 (Ap. Euseb., *Hist. Eccl*, 6, 13).

Mais, à la même époque, notre témoin principal est S. Irénée, cet autre homme de science (Il est remarquable en effet que les quatre premiers témoins allégués sont de savants théologiens), qui par son origine appartient à l'AsieMineure, où il avait passé son enfance (Il naquit vers 125 ou 130), et par son âge mûr à la Gaule, où il exerça durant de longues années ses fonctions de prêtre et d'évêque (Voyez Gouilloud, *S. Irénée et son temps*, Lyon, 1876). Dans son ouvrage *Adversus Haereses*, publié sous le règne de Commode, par conséquent entre les années 180 à 192, il cite plus de soixante fois l'évangile selon S. Jean, et il en attribue très nettement la composition au disciple bien aimé. S. Matthieu a écrit la première partie du τετράμορφον εὐαγγέλιον (c'est-à-dire de 1' “ évangile aux quatre faces ”, par allusion à la prophétie d'Ezéchiel, 1. Cf. *Adv. Hær*. 3, 11, 8), S. Marc la seconde, S. Luc la troisième ; “ puis Jean, le disciple du Seigneur, qui reposa sur sa poitrine, publia, lui aussi, son évangile tandis qu'il vivait à Ephèse en Asie. ” (*Adv. Hær.* 3, 1, l. Cf. Euseb. *Hist. Eccl*. 5, 8, et Mgr Freppel S. Irénée, Paris 1861, p. 370 et suiv.). Et remarquez encore que S. Irénée s'appuie constamment sur la tradition ecclésiastique, au nom de laquelle il parle et nullement en son propres nom (Par exemple, *Adv. Hær*. 3, 3, 4 : “ Successio quæ est ab apostolis in ecclesia traditio et veritatis præconatio pervenit usque ad nos ”. Cf. 4, 33, 8, et Luthardt, *l. c.*, p. 48-51).

Et nous pouvons remonter bien plus haut qu'Origène, que Tertullien, que Clément d'Alexandrie, que S; Irénée. Les simples lettres, les courts traités, les écrits fragmentaires qui composent la littérature chrétienne des deux premiers tiers du second siècle nous permettent de contrôler les assertions que nous venons d'entendre et d'en voir la parfaite vérité.

Citons d'abord, aux extrémités opposées de l'Église, en Occident et en Orient, deux traductions de la Bible entière, qui contiennent l'une et l'autre le quatrième évangile tel que nous le lisons actuellement et qui l'attribuent à l'apôtre S. Jean. Nous voulons parler de l'*Itala* latine et de la *Peschito* syriaque, qui existaient toutes deux bien avant la fin du second siècle. “ In usu est nostrorum ”, écrivait Tertullien au sujet de l'Itala (Adv. Prax. 5. Cf. Rœnsch, *Itala und Vulgata*, 1869, p. 2 et ss.). Quant à la Peschito, il est probable qu'elle avait simplement succédé à une autre version syrienne encore plus antique (Voyez Cureton, *Remains of a very ancient Recension*, Londres 1868). A coup sûr, l'écrit original devait exister depuis assez longtemps lorsque ces traductions furent composées.

Au “ fragment de Muratori ” qui nous a conservé une précieuse nomenclature des livres que l'on rangeait dans le canon des Saintes Écritures durant la deuxième moitié du second siècle, nous lisons les lignes suivantes : “ Quarti evangeliorum Johannes ex discipulis. Cohortantibus condiscipulis et episcopis suis dixit : Conjejunate mihi hodie triduum, et quid cuique fuerit revelatum alterutrum nobis enarremus. Eadem nocte, revelatum Andreæ ex apostolis, ut recognoscentibus cunctis, Johannes suo nomine cuncta describeret... Quid ergo mirum si Johannes tam constanter singula etiam epistolis suis proferat dicens in semetipso : Quæ vidimus oculis nostris, et auribus audivimus, et manus nostrae palpaverunt, hæc scripsimus ? (La citation est empruntée à 1 Joan. I, l). Sic enim

non solum visorem [se], sed et auditorem, sed et scriptorem omnium mirabilium Domini per ordinem profitetur ” (Voyez sur cette pièce si fameuse Westcott, *History of the Canon of the N. T.*, p. 466-480 de la 2e édit; F. H. Hesse, *Das Muratorische Fragment neu untersucht and erklært*, Giessen, 1873).
Vers l'année 177, les églises de Lyon et de Vienne adressaient à celles d'Asie et de Phrygie une lettre admirable, où elles racontent les persécutions que MarcAurèle leur avait fait subir (Eusèbe l'a conservée en l'insérant dans son *Hist. Eccl.* 5, 1, 2. Il est possible qu'elle ait eu S. Irénée pour auteur, ainsi qu'on l'a souvent conjecturé). Or cette lettre emprunte deux citations au quatrième évangile. “ Ayant le Paraclet audedans de lui ”, ditelle de l'un des martyrs. Cf. Joan. 14, 26. Et ailleurs : “Ainsi s'accomplissait la parole prononcée par NotreSeigneur, que le temps viendra où celui qui vous tuera croira rendre un culte à Dieu ”. Cf Joan. 16,2. Ce second passage est extrêmement frappant (Le rationaliste Scholten admet sans difficulté que la formule τὸ ὑπὸ τοῦ κυρίου ἡμῶν εἰρημένον introduit le passage de S. Jean comme une partie intégrante de la Bible).
Vers la même date, Théophile d'Antioche citait aussi d'une manière encore plus catégorique, un texte de l'évangile selon S. Jean. Écrivant à son ami Autolycus, il lui signale en ces termes les premiers mots du prologue, Joan. 1, 1 : “ C'est ce que nous apprennent les saints écrits et tous les hommes animés de l'Esprit, parmi lesquels Jean dit : Au commencement (*Ad Autolyc.* 2, 22)... ” Bien plus, nous savons par S. Jérôme que Théophile avait réuni les quatre évangiles canoniques sous forme de Concorde (*De viris illustr.* c. 25 : “ Quatuor evangeliorum in unum opus dicta compingens ”).
Nous avons déjà vu plus haut que S. Polycrate, évêque d'Éphèse, autre contemporain de S. Irénée, mentionne S. Jean comme “ celui qui avait reposé sur la poitrine du Seigneur ”. Or c'est là une citation réelle, quoique indirecte, du quatrième évangile (Ap. Euseb. *Hist. eccl.* 5, 24 : ἔτι δὲ καὶ Ἰωάννης ὁ ἐπὶ τὸ στῆθος τοῦ κυρίου ἀναπεσών. Cf. Joan. 13,25): Hilgenfeld a été obligé de le reconnaître...
Athénagore, dans l'apologie qu'il adressait en 176 à l'empereur MarcAurèle, paraphrase et combine les paroles de S. Jean relatives au divin Logos: “ Le fils de Dieu est le Verbe du Père... Toutes choses ont été faites par lui ” (*Leg.* 10. Cf. Joan. I, 1, 3).
De Méliton, autre apologiste de cette époque, nous ne possédons que quelques fragments : l'un d'eux suppose incontestablement la connaissance du quatrième évangile. “ Jésus, étant à la fois Dieu et homme parfait, a prouvé sa divinité par ses miracles dans les trois années qui ont suivi son baptême, et son humanité dans les trente années qui l'ont précédé ” (Ap. Otto, *Corpus apologet.* t. 9, p. 415). Or ce n'est que par la narration de S. Jean que Méliton a pu évaluer ainsi la véritable durée, du ministère public de N .-S. JésusChrist (Cf. Luthardt, *l. c.*, p. 52. Voyez aussi Pitra, *Spicilegium Solesmense*, t. 3, p. 231).
Apollinaire, évêque d'Hiérapolis, composa, vers l'année 170, un écrit relatif à la célébration de la Pâque. Faisant allusion à la divergence de sentiments qui existait dès lors parmi les interprètes au sujet du jour où le Sauveur avait mangé l'agneau pascal (Voyez l'*Evang. Selon S. Matth.*, p. 498-501), il affirme que les évangiles ne sauraient être en désaccord les uns avec les autres (*Chronicon paschale*, edit. Dindorf, t. 1, p. 14); et il est bien évident, pour quiconque connaît la question, que par les mots στασιάζειν τὰ εὐαγγέλια, il faut entendre d'une part les synoptiques et de l'autre S. Jean. Apollinaire (*Ibid* .) désigne en outre JésusChrist par cette périphrase, qui rappelle évidemment le quatrième évangile (Joan. 19, 34): “ Celui dont le sacré côté a été percé, et qui a répandu de son côté l'eau et le sang ”.
Quelques années plus tôt (Vers 160), Tatien composait son célèbre Διατεσσάρων, où l'on trouvait combinés ensemble nos quatre évangiles canoniques, et qui débutait par ces mots de S. Jean : “ Au commencement était le Verbe ” (Cf. Assemani, *Biblioth. Orient.* t. 2, p. 158 ; Lightfoot, *Contemporary Review*, mai 1877 ; Zahn, *Tatian's Diatessaron*, Erlangen 1881). Dans son Discours aux Grecs, il cite plusieurs autres textes du disciple bien aimé. “ Suivez le Dieu unique, par lequel

toutes choses ont été faites et rien n'a été fait sans lui " (*Orat. c. Graec.* 19. cf. Joan. 1, 3). " C'est donc ici ce qui est dit : Les ténèbres ne saisissent pas la lumière " (*Ibid. 13*. Cf Joan. 1, 5).
Tatien avait eu pour maître S. Justin, martyr, qui vivait au milieu du second siècle. Malgré eux et après des discussions retentissantes (Voyez sur cette question Luthardt, *l.c.*, p. 54-67 ; E. Abbot, *The autorship of the fourth Gospel*, p. 28-52, 97-104), les rationalistes (Entr'autres Hilgenfold et Keim. " Nous trouvons la première trace de l'évangile de Jean, dit Hilgenfeld, *Einleitung in das N. T.*, p. 734, chez les orthodoxes, et, quoique d'une manière isolée et subordonnée, chez Justin martyr ". Et Keim: " Il est facile de prouver que le Martyr avait sous les yeux toute une série de passages de S. Jean ", *Geschichte Jesu*, t. 1, p. 138) ont été contraints de reconnaître que ce Père rend témoignage a l'authenticité de l'évangile selon S. Jean. Les passages qui suivent sont en effet des emprunts manifestes. " Le Verbe (ὁ λόγος) qui était avec Dieu lorsqu'au commencement il créa toutes choses par lui ". *Apolog.,* 2, 6. Cf. Joan. 1, 3. " La première puissance après Dieu... est le fils, le Verbe, qui, ayant été fait mais d'une certaine manière, devint homme ". *Apolog.*1, 45. Cf. Joan. 1, l4. " Jésus est appelé fils unique du Père " . *Dialog. c. Tryph*. c. 105. Cf. Joan. 1, 18. " Et (Jean-Baptiste) criait : Je ne suis pas le Christ, mais la voix de celui qui crie. " *Dial,* c. 88. Cf. Joan. 1, 21-23. " C'est à bon droit qu'il a été reproché aux Juifs, et par l'esprit prophétique et par le Christ luimême, de ne connaître ni le Père ni le fils ". *Apolog.*, 1, 63. Cf. Joan. 8, 19 et 16, 3. " Le Christ a dit : Si vous ne naissez de nouveau, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Or, il est évident qu'il est impossible qu'une fois né on puisse rentrer dans le sein de sa mère ". *Apolog.*, 1, 61. Cf. Joan. 3, 3-4. Et dix autres passages analogues.
L'épître à Diognète, antérieure peut-être à S. Justin (on renonce maintenant à la lui attribuer), contient aussi divers fragments qui ne peuvent être que des échos du quatrième évangile. Par exemple : " Dieu a aimé les hommes, auxquels il a envoyé son fils unique " (c. 10. Cf. Joan. 3, 16). " Les chrétiens ne sont pas du monde (ἐκ τοῦ κόσμου) " (c. 6. Cf. Joan. 15, 19). Remontons toujours, en nous rapprochant de plus en plus du premier siècle. Nous voici arrivés aux Pères apostoliques, dont les témoignages ont pour nous une valeur plus grande encore. Entre les années 160 et 100, nous trouvons aussi des traces manifestes de la croyance à l'origine apostolique de notre évangile.
Papias, que S. Irénée (*Adv. Hæres*. 5, 33, 4) nous présente comme un auditeur de S. Jean, comme un ami de S. Polycarpe, seraitil muet sur l'évangile de son maître, ainsi que le prétendent nos adversaires (Touchant l'importance exagérée que les rationalistes attachent au témoignage de Papias, voyez l'*Évang. selon S. Matth*. p. 8, et l'*Évang.* selon S. Marc, p. 6)? Non certes; car, dit formellement Eusèbe (*Hist. eccl*. 3, 40, 19), " il citait (comme partie intégrante de la Bible) la première épître de S. Jean ". Or il est aujourd'hui reçu que cette épître est inséparable du quatrième évangile. Divers détails des Λογίων κυριακῶν ἐξηγήσεις de Papias, notamment l'expression αὐτὴ ἡ ἀλήθεια (" la vérité même ") pour désigner N.-S. JésusChrist (Cf. Joan. 1, 14, 17; 14, 6), sont des réminiscences certaines de S. Jean. Enfin, quoique relativement tardive (elle appartient au moins au 9ème siècle. Cf. *Theolog. Quartalschrift*, 1864. p. 1-31), l'inscription suivante, découverte dans un manuscrit du Vatican, a la plus grande importance pour le sujet qui nous occupe : " Evangelium Johannis manifestatum et datum est ecclesiis ab Johanne adhuc in corpore constituto, sicut Papias nomine Hierapolitanus, discipulus Johannis carus in exotericis, id est in extremis quinque libris retulit. Descripsit vero evangelium dictante Johanne recte. Verum Martion hæreticus, cum ab ipso fuisset improbatus, eo quod contraria sentiebat, abjectus est a Johanne ". La tradition regardait donc comme une chose impossible que Papias n'eût pas connu l'œuvre principale du disciple bien aimé (Cf. Schanz, *Commentar über das Evang. des heiligen Johannes*, p. 7 et 8).
A côté de Papias, S. Irénée mentionne les " anciens " de la province ecclésiastique d'AsieMineure (*Adv. Hær*. 5, 36, 2), qui appartenaient, eux aussi, à la seconde génération chrétienne. Il cite même plusieurs de leurs paroles; or, l'une d'elles est empruntée textuellement à S. Jean : " Pour ce motif, ils enseignaient que le Seigneur avait dit : Il y a de nombreuses demeures dans la maison de mon Père " (Ἐν τοῖς τοῦ πατρὸς μου μονὰς εἶναι πολλάς. Cf. Joan. 14, 2).

S. Polycarpe est pour nous, à cause de ses relations personnelles avec S. Jean (voyez le texte de S. Irénée cité plus haut), un autre témoin décisif. En effet, selon son propre langage, il “ avait été associé aux apôtres en Asie, et placé à la tête de l'Église de Smyrne par ceux qui avaient été les témoins oculaires et les ministres du Seigneur ” (Euseb. *Hist. eccl*. 3, 36. Cf. Iren. *Adv. Hær*. 3, 3, 4). Martyrisé à l'âge de quatrevingtsix ans (cf. Acta Polycarpi, c. 9), vers 155 ou 156, selon la date qui est aujourd'hui généralement adoptée (M. Waddington a beaucoup contribué à mettre ce fait en lumière), il vécut en Asie durant la plus grande partie du séjour qu'y fit l'apôtre S. Jean : il fut donc comme un lien vivant entre les deux premières générations. Ce détail est capital pour la question que nous traitons : il n'y a pas eu d'interruption entre S. Jean et nous ; la tradition est absolument sûre (Voyez Westcott, St. *John's Gospel*, p. 30). Néanmoins, S. Polycarpe ne mentionne pas notre évangile d'une manière directe mais, comme Papias, il montre équivalemment qu'il le connaissait, puisqu'il cite l'épître qui en fut pour ainsi dire l'introduction et la dédicace. “ Quiconque, ditil dans sa lettre aux Philippiens (*Ad Philip*. 7. S. Irénée signale cette lettre, *Adv. Hær*. 3, 3, 4), ne confesse pas JésusChrist venu en chair, n'est pas de Dieu, est un antéchrist ”. Comparez 1 Joan. 4, 3.
Que si le témoignage des disciples immédiats de S. Jean ne suffisait pas, nous avons encore d'autres preuves. Le Pasteur d'Hermas, dont on place communément l'apparition entre les années 140 et 150 (le Dr Zahn la fait remonter beaucoup plus haut. *Der Hirte des Hermas*, 1868, p. 467-476), a plusieurs points de contact, soit avec la première épître de S. Jean, soit avec l'évangile. Jésus y est appelé “ la porte de Dieu, l'unique entrée qui mène au Seigneur ” (Sim. 9, l2. Cf. Joan. 10, 7; 14, 6). Les passages Joan. 14, 2l ; 15, 10; 17, 8, y sont de même représentés; bien plus, M. Keim reconnaît que “ la terminologie du Pasteur rappelle souvent le quatrième évangile ” (*Gesch. Jesu von Nazara*, t. 1, p. 143).
Les épîtres de S. Ignace, qui datent certainement de la première moitié du second siècle, et peut-être de l'an 110, attestent aussi qu'à cette époque le quatrième évangile existait déjà (voyez l'ouvrage important de Zahn, *Ignatius von Antiochien*, 1873 ; Godet, *Comment. sur l'Évangile de S. Jean*. t. 1, p. 276-281 de la 2° édition). Celle aux Romains, ch. 7, contient le passage suivant : “ L'eau vive, parlant au dedans de moi, me dit : Viens au Père. Je ne prends pas plaisir à la nourriture de la corruption, ni aux joies de cette vie ; je veux le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de vie qui est la chair de JésusChrist. Je veux la boisson de Dieu, son sang qui est l'amour incorruptible et la vie éternelle ”. N'avonsnous pas ici une double réminiscence ? Joan. 4, 14 : “ L'eau que je te donnerai deviendra au dedans de toi une source d'eau jaillissante en vie éternelle ”. Joan. 6,56: “ Je suis le pain de vie descendu du ciel ; ma chair est véritablement une viande et mon sang véritablement un breuvage ”. L'épître aux Philadelphiens, ch. 7, s'exprime en ces termes : “ L'esprit ne s'égare pas, car il est de Dieu. Il sait d'où il vient et où il va, et il condamne les choses cachées ”. L'allusion à Joan. 3, 8, 20, et 16, 8, n'estelle pas transparente? Comparez encore. Joan 10, 9 et ces autres lignes de la même épître : “ (Jésus est) la porte du Père, par laquelle entrent Abraham, Isaac, Jacob, les apôtres, les prophètes, l'Église ”. Bref, Hilgenfeld, qui n'est pas facile à convaincre en pareille matière, admet que “ la théologie tout entière des lettres d'Ignace repose sur l'évangile de Jean ” (cité par Godet, *l. c.*, p. 280)
Peuton en dire autant de l'épître de S. Barnabé, composée vers l'année 96 ? Oui, d'après les meilleurs juges et même d'après quelquesuns de nos adversaires (entre autres Keim et Holtzmann. Voyez, sur la date de cette célèbre épître, un savant article du Dr Funk dans la *Theolog. Quartalschrift* de Tubingue, 1884, p. 3 et ss.), tant les rapprochements sont parfois saisissants. Ainsi, au chapitre 12, 5, l'auteur semble n'avoir pu emprunter qu'à S; Jean, 3, 14-15, la comparaison qu'il établit entre le serpent d'airain et le crucifiement de Jésus. Les expressions si caractéristiques ἐλθεῖν ἐν σαρκί, φανεροῦσθαι ἐν σαρκί (5, 6, 10, 11 ; 6, 7, 9, 14); φανεροῦν ἑαυτόν (5, 6), ζωοποιεῖν (6, l7; 7, 2; 12, 5, 7) ζήσεσθαι εἰς τὸν αἰῶνα (8, 5; 11, 10, 11), etc., rappellent tout à fait le style du quatrième évangile (Schanz, *l. c*., p.6; Luthardt, *l. c*., p. 75 et suiv.).
Enfin, nous pouvons nous appuyer sur la lettre adressée aux Corinthiens par le pape S. Clément, à l'époque même où paraissait l'Évangile selon S. Jean. Elle renferme des locutions qui ne peuvent

s'expliquer aussi que par une parenté très intime entre les deux écrits. Par exemple, les mots ἀληθινὸς καὶ μόνος θέος (43, 6. Cf. Joan. 17, 3) (Divers auteurs (Luthardt, Godet, etc.) allèguent encore comme preuve d'authenticité le passage Joan. 21, 24 et 25; mais à tort, selon nous, puisqu'il émane plus probablement de S. Jean luimême. Voyez le commentaire. Le titre de l'Évangile, qui remonte très haut, est une meilleure garantie).

Ainsi donc, rien de plus clair, rien de plus explicite que le témoignage de l'antique Église relativement à l'auteur du quatrième évangile. Des voix multiples se succédant à de fréquents intervalles, et remontant jusqu'à l'époque où cet écrit sublime fut composé, prononcent le nom de l'apôtre S. Jean ou le supposent. Ou cet argument est infaillible, ou la traduction est un mot vide de sens (cf. Freppel, *Les Pères apostoliques*, Paris, 1859, p. 416 et ss.).

B. *La tradition hétérodoxe* vient du reste confirmer, comme pour les autres évangiles (voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p.10 ; l'Évangile selon S. Luc, p. 7 et 8), le résultat que nous avons obtenu. Elle se partage ici en trois branches, selon qu'elle représente les cercles judaïsants, les cercles gnostiques, le cercle païen. Hérétiques et païens venaient chercher dans l'évangile selon S. Jean une prétendue base pour leurs attaques ou pour leurs erreurs variées.

Dans le *Testament des douze Patriarches*, qui est évidemment antérieur à l'an 135, nous trouvons plusieurs expressions qui sont certainement empruntées à notre Évangile : φῶς τοῦ κόσμου, τὸ πνεῦμα τῆς ἀληθείας, μονογενής, θεὸς ἐν σαρκί, ὁ ἀμνὸς τοῦ θεοῦ, πηγὴ εἰς ζωὴν πάσης σαρκός. Les *Homélies Clémentines* citent des fragments complets, indépendamment des allusions plus rapides qui sont au nombre de quinze. “ Le Vrai prophète a dit luimême : Je suis la porte de la vie : celui qui entre par moi entre dans la vie... Mes brebis entendent ma voix ” (*Hom. Clem*. 3, 52. Cf. Joan. 10. 3, 9, 27). “ A ceux qui l'interrogeaient, et qui lui demandaient : Estce celuici qui a péché, ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? NotreSeigneur répondit : Ce n'est point celuici qui a péché, ni ses parents, mais c'est afin que par lui soit manifestée la puissance de Dieu ”. Cet extrait important de l'histoire de l'aveuglené (Joan. 9, 1-3) n'a été découvert qu'en 1853, par Dressel, dans un manuscrit du Vatican. Il a arraché ce précieux aveu à Hilgenfeld : “ L'évangile de Jean est employé sans scrupule même par les adversaires de la divinité du Christ, tel que PseudoClément, l'auteur des Clémentines ” (Cité par Godet, *l. c*., p. 249).

Passons aux partisans de la Gnose. Eux aussi, durant la première partie du second siècle, ils font un usage presque perpétuel de l'évangile selon S. Jean. C'est le cas pour les Ophites, que l'auteur des Philosophumena signale comme la secte gnostique la plus ancienne. Ils citaient notamment ce passage : “ Le Sauveur a dit : Si tu savais quel est celui qui te fait cette demande, toimême tu te serais adressée à lui, et il t'aurait donné à boire de l'eau vive ”(*Philos*. 5, 9). Qui ne reconnaît ici Joan, 4, l0, 14 (comparez aussi *Philos*. 5. 12 et Joan. 3, 17, etc.) ? C'est le cas pour le fameux Basilides, mort, d'après S. Jérôme (*De viris illustrib*., c. 21. Voyez, sur Basilides, le savant travail du docteur hollandais Hofstede de Groot, *Basilides*, 1868), vers l'année 131. Dans ses commentaires évangéliques, dont les *Philosophumena* nous ont pareillement conservé quelques passages, on lisait : “ Voici ce qui est dit dans les évangiles : C'était la lumière véritable qui éclaire tout homme (Philos. 7, 22. Cf. Joan. 1,9)... Que chaque chose ait son temps propre; c'est ce que le Sauveur déclare suffisamment dans ces mots : Mon heure n'est pas encore venue ” (Philos. 7, 27. Cf. Joan. 2, 4). C'est le cas pour le non moins fameux Valentin, et pour ses disciples Ptolémée, Héracléon, Théodote, qui, lorsqu'ils essayaient de défigurer l'œuvre du disciple bien aimé pour la rendre favorable à leurs doctrines, ne pensaient guère qu'ils compteraient un jour parmi les meilleurs soutiens de son authenticité. S. Irénée a écrit une fort belle parole à ce sujet (*Adv. Hær.*, 3,11, 7): “ Tanta est autem circa evangelia hæc firmitas, ut et ipsi hæretici testimonium reddant eis, et ex ipsis egrediens unusquisque eorum conetur suam confirmare doctrinam. Hi autem qui a Valentino sunt, eo quod est secundum Joannem plenissime utentes, ad ostensionem conjugationum suarum... (Leurs syzygies ou couples d'éons. Voyez le commentaire de 1, l) Quum ergo hi qui contradicunt nobis testimonium perhibeant et utantur his, firma et vera est nostra ostensio ” (Tertullien, *De præscript.*, c. 38, fait une réflexion analogue à propos de l'emploi des évangiles par Valentin). Les

rares fragments que S. Hyppolyte nous a conservés des écrits de Valentin confirment à merveille le mot de S. Irénée, *plenissime utentes*. “ Il dit : Tous les prophètes et la loi ont parlé d'après le démiurge, le Dieu insensé; c'est pourquoi le Sauveur dit: Tous ceux qui ont été avant moi sont des voleurs et des brigands ” (*Philosoph*. 6, 35. Cf. Joan. 10, 8). L'appellation “ prince de ce monde ”, qui désigne plusieurs fois le démon dans le quatrième évangile, était aussi employée par Valentin (*Philos*. 6, 33. Cf. Joan. 14, 30, etc.). Quant à Ptolémée, nous avons de lui des témoignages encore plus expressifs: car, d'une part, il annonce que Jésus luimême (et il cite ce nom) a parlé de l'ἀρχή, du μονογένης καὶ θεός (Ap. Iren. *Adv. Hær*. 1, 8,5); d'autre part, dans une lettre que S. Épiphane nous a conservée (*Hæres*. 33), il dit expressément : “ L'apôtre déclare que la création du monde appartient au Sauveur, vu que toutes choses ont été faites par lui et que rien n'a été fait sans lui ”. Et c'est là une citation littérale de S. Jean, 1, 3. La gradation ascendante se maintient pour Théodote, puisque nous trouvons jusqu'à vingtsix passages de l'évangile selon S. Jean mentionnés dans les débris de ses ouvrages que Clément d'Alexandrie nous a transmis (Cf. Hostede de Groot, *Basilides*, p. 102 de la traduct. Allemande). Et elle va toujours progressant pour Héracléon, qui avait composé un commentaire complet de notre évangile (Vers 150 ou 160. Origène l'a réfuté pas à pas).
Nous avons aussi, chose bien étrange, le témoignage d'un païen en faveur du quatrième évangile. Dans son livre intitulé Ὁ ἀληθὴς λόγος (“ La vraie parole ”), qui parut vers 175, Celse se propose d'“ immoler les chrétiens par leur propre glaive ”, ainsi qu'il s'exprime ironiquement, c'est-à-dire, de renverser leur religion au moyen des écrits qu'ils prétendent inspirés (voyez F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, t. 1, p. 139 et ss., et la réfutation d'Origène, *Contra Celsum*). Il y cite fréquemment les quatre narrations évangéliques, relevant, parfois avec assez d'esprit, leurs contradictions apparentes, et il mentionne de nombreux détails de l'évangile selon S. Jean, en particulier le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, le sang qui coula du côté de N.-S. JésusChrist sur la croix, la doctrine du Logos.
Maintenant résumons. De quoi se compose la littérature chrétienne ou directement antichrétienne du second siècle ? De quelques lettres, d'écrits apologétiques, d'un certain nombre de traités (voyez, dans E. Abbot, *The authorship of the fourth Gospel*, p. 15, une petite nomenclature intéressante). Or, il se trouve que toutes ces œuvres, bien que pour la plupart elles ne nous soient parvenues qu'a l'état de fragments, témoignent chacune à sa manière que S. Jean est véritablement l'auteur de l'évangile qui porte son nom. Telle est notre preuve extrinsèque. On l'a dit à bon droit, (M. F. Sadler, *The Gospel according to S. John*, Londres 1883, p. 25) “ il n'est pas un livre composé par un auteur païen qui puisse revendiquer, en faveur de son authenticité, la cinquième partie des preuves que nous alléguons pour l'évangile selon S. Jean ”.
Et pourtant, l'on a trouvé des taches dans ce soleil ; et on les a peu à peu si démesurément grossies, qu'on a prétendu qu'elles obscurcissaient tous les rayons lumineux. Voici les faits. 1° Marcion, qui vint à Rome vers l'an 140 et qui fut l'un des premiers grands hérésiarques, rejetait le quatrième évangile. 2° S. Irénée mentionne une secte qui refusait également de le recevoir: “ Alii, ut donum Spiritus frustrentur quod in novissimis temporibus secundum placitum Patris effusum est in humanum genus, illam speciem non admittunt quæ est secundum Joannis evangelium, in qua Paracletum se missurum Dominus promisit; sed simul et evangelium et propheticum repellunt Spiritum ”. (*Adv. Hær.* 3, 11, 9) 3° S. Epiphane (*Hær.* 51, 3. Cf. Philastrius, *Hær*. 60) rapporte de son côté qu'une autre secte, à laquelle il donne le nom d'Alogi (ἄλογοι) (littéralement : “ ceux qui sont sans Logos ”), car ils n'admettaient point la doctrine du Verbe; ou bien, les “ insensés ”, ce qui serait un sobriquet injurieux), attribuait la composition de notre évangile à Cérinthe.
Ces trois faits contrebalanceraient, au dire des rationalistes, toute la masse de preuves qu'on vient de lire! En vérité, leur répondronsnous d'abord avec M. Schanz (*Commentar*, p. 10), “ il est presque comique de ne pas trouver, dans ces témoignages émanés d'écrivains ecclésiastiques distingués, la plus petite chose qui ait la valeur d'un document historique, tandis que l'on transforme en un témoignage historique de premier ordre la contradiction des Alogi, ces hérétiques inconnus, dont S.

Epiphane a écrit en propres termes: ὀλίγον μὲν τῇ δυνάμει ”. (“ Petit en puissance ”). Mais entrons dans quelques détails.
Marcion ne voulait en effet d'autre évangile que celui qu'il avait composé luimême en mutilant S. Luc (F. Vigouroux, *l. c.*, p. 119 et ss.); mais il connaissait les autres biographies de NotreSeigneur “ publiées sous le nom des apôtres et aussi d'hommes apostoliques ” (Tertullien, *Adv. Marc.* 4, 3), et il avait expressément reconnu d'abord l'authenticité de l'œuvre de S. Jean, comme le lui dit encore Tertullien : “ Si tu n'avais pas rejeté les écrits contraires à ton système, l'évangile de Jean) serait là pour te confondre ”. (*De carne Christi*, c. 3) Et pourquoi les avaitil tout à coup retranchés de son canon ? En vertu d'un préjugé dogmatique, parce qu'ils ne cadraient pas avec le système religieux dont il était l'inventeur. Donc, sa conduite est plutôt un argument favorable à notre thèse, et déjà nos adversaires renoncent en grand nombre à l'alléguer (voyez Luthardt, *Der johanneische Ursprung...*, p. 83 et suiv.).
Pas plus que Marcion les hérétiques obscurs dont parle S. Irénée ne contestaient que S. Jean fût l'auteur du quatrième évangile; eux aussi, ils rejetaient son volume parce qu'il contredisait leurs erreurs relatives au Paraclet. N'estce pas encore une nouvelle preuve à notre actif ? Quant aux Alogi, il est vrai qu'ils font exception, mais d'une manière absolument insignifiante. Ou plutôt, ne pouvonsnous pas dire qu'ils confirment la règle ? En effet, 1° Cérinthe étant contemporain de l'apôtre S. Jean, lui attribuer la composition du quatrième évangile, c'était en reconnaître la haute antiquité. 2° Les Alogi n'appuient pas leur négation sur des bases historiques ou critiques, les seules qui aient quelque valeur en pareil cas; mais, comme le prologue de S. Jean leur paraissait favoriser les erreurs de Cérinthe, ils se mirent à supposer que cet hérésiarque en était personnellement l'auteur. 3° Si les anciens écrivains ecclésiastiques ont été fidèles à relever les moindres contradictions dirigées contre le quatrième évangile, à plus forte raison auraientils signalé les doutes sérieux, dans l'hypothèse ou il en eût existé de leur temps.

2° LES PREUVES INTRINSÈQUES.

Mais il est pour nous une démonstration non moins victorieuse : “ c'est celle que nous tirons, non du dehors, mais du dedans. Ce portrait d'un être unique tracé par un peintre unique; ces détails si précis qui indiquent le témoin oculaire; cette signature de S. Jean si modeste, mais d'autant plus frappante ; cet esprit, ce cœur, ce génie de S. Jean exhalant à travers toutes ces pages je ne sais quel parfum de vérité qui dissipe le doute; d'autre part, cette figure de JésusChrist si haute, si sublime, si pure, si vivante, si humaine, qui n'a pu être observée que par un témoin ayant l'esprit, le cœur, la sincérité, la tendresse de S. Jean...: voilà une autre preuve indubitable de l'authenticité du quatrième évangile ” (Bougaud, *JésusChrist* p. 106-107 de la 4e édition. JM. Bougaud dit : “ voilà la preuve suprême ”; ce qui serait inexact, car l'argument intrinsèque est inférieur au témoignage de la tradition).
Quelle réponse le quatrième évangile donnetil donc luimême aux chercheurs honnêtes, dépourvus de tout préjugé dogmatique, qui l'interrogent sur son authenticité ? Ici encore, malheureusement, nous ne pouvons fournir que des indications sommaires et un maigre abrégé de la preuve. Mais le lecteur studieux trouvera sans peine des documents pour nous compléter (voyez les Introductions des commentaires de MM Keil, Schanz, Plummer, Watkins, et en outre Bacuez, *Manuel biblique*, t. 3, p. 161-166 de la 4ème édition; Sanday, *Authorship of the Fourth Gospel*, chap. 19; Luthardt, *Der johanneische Ursprung des viertens Evangeliums*, p. 131-147; G. K. Mayer, *Die Æchtheit des Evang. nach Johannes*, p. 188-297, et spécialement F. Westcott, *S. John's Gospel*, p. 5-28, car c'est dans cet excellent ouvrage que la question de l'“ évidence interne ”, comme s'expriment les Anglais, a été traitée de la façon la plus neuve et la plus parfaite) ; et il les trouvera surtout dans une lecture approfondie de l'Évangile selon S. Jean.
L'auteur ne se nomme pas directement, pas plus que S. Matthieu, S. Marc, et S. Luc ne s'étaient nommés avant lui. Nous pouvons toutefois conclure de l'ensemble et des détails de sa narration : 1°

qu'il était Juif, 2°qu'il était originaire de Palestine; 3° qu'il avait été témoin oculaire de la plupart des faits consignés dans son récit; 4° qu'il appartenait au collège apostolique; 5° qu'il n'était autre que Jean,fils de Zébédée. Voilà des sphères concentriques qui nous conduisent peu à peu, mais irrésistiblement et sûrement, au résultat cherché. Le cercle des auteurs possibles ira se restreignant au fur et à mesure que nous nous rapprocherons du point central : la dernière conclusion sera tout à fait inéluctable (ce genre d'augmentation ne s'applique point de la même manière aux autres rédactions; en effet, “ ce que les évangiles synoptiques nous suggèrent relativement à leurs auteurs ne va pas audelà de simples présomptions ”. Schanz, *Commentar*, p. 15. Ici, nous arrivons à une certitude morale par ces rayons convergents).
Mais qu'on nous permette encore une réflexion préliminaire, Ceux qui prétendent que le quatrième évangile a été composé au second siècle sous le nom de S. Jean n'ont pas vu combien les circonstances de temps et de lieu se prêtaient peu à une pareille supercherie. Un faussaire qui eût voulu créer alors de toutes pièces une oeuvre de ce genre aurait rencontré des difficultés insurmontables, et il se serait promptement et infailliblement trahi. En effet, l'état de la Palestine vers l'époque de N.-S. JésusChrist (de l'an 1 à l'an 50 de notre ère) est unique dans toute l'histoire et d'une complication extrême. Les trois grandes civilisations du monde ancien s'y mêlent et s'y combinent étrangement : la civilisation juive, qui était celle de la masse des habitants; la civilisation romaine, ou celle des conquérants et des maîtres du pays; la civilisation grecque, qui avait pénétré assez avant dans certaines régions et dans certaines classes, soit par les idées philosophiques, soit par le langage. Ces trois éléments tantôt demeuraient strictement isolés, tantôt se compénétraient dans les plus minimes détails de la vie politique, sociale et religieuse. Par exemple, le recensement s'opérait en Palestine à moitié d'après les ordonnances romaines, à moitié d'après les coutumes juives (voyez Luc. 2, 3 et notre commentaire). Pour un trait propre à S. Jean, le *crurifragium*, 19, 31, M. Renan a été forcé de dire : “ L'archéologie juive et l'archéologie romaine de ce verset sont exactes ”. Seul un Juif contemporain de NotreSeigneur était donc capable de se reconnaître parmi de telles minuties, et de les exposer sans commettre bévue sur bévue ; pour un écrivain païen, même de cette époque et habitant la Palestine, c'était une véritable impossibilité, vu que les Juifs vivaient fièrement à l'écart, et que les gentils témoignaient de leur côté le plus grand dédain à l'égard des mœurs israélites. A plus forte raison auraitce été un problème insoluble pour un païen du second siècle, alors que Jérusalem était détruite, la nation juive dispersée, l'ancien état de choses totalement disparu. Aujourd'hui les études archéologiques, si justement aimées, permettraient jusqu'à un certain point de reconstituer la situation d'une contrée à telle ou telle date ; mais elles étaient alors complètement reléguées dans l'ombre. “ Comment voulez-vous, pourrions nousdire après chaque détail, que des sectaires hellénistes d'Ephèse eussent trouvé cela ” (E. Renan, *Vie de Jésus*, p. 452) ?
l° *L'auteur du quatrième évangile était Juif*. — Le doute n'est pas possible à ce sujet, car le style suffirait à lui seul pour nous convaincre. La langue est extérieurement le grec, et même un grec plus pur que celui de l'apocalypse (S. Jean avait pu apprendre le grec en Galilée durant son enfance, et son long séjour à Ephèse lui avait permis de parler couramment cette langue. L'épître de S. Jacques nous donne une idée assez juste du grec qui avait cours chez les Juifs de Palestine) ; mais le ton général, mais l'esprit qui anime les expressions, mais la construction des phrases (le parallélisme est fréquent dans le quatrième évangile. Voyez le §6), mais une partie notable du vocabulaire, tout cela est juif et hébraïque ainsi que l'affirment les meilleurs juges modernes et contemporains (“ Minus quam ceteri evangelistæ græce locutus est. Hebraicis phrasihus abundat. Unde fit, ut hebraici sermonis peritia non minus quam græci ad sensum sententiarum assequendum sit necessaria ”. Tolet, In sacrosanctum Joannis evangelium Commentarii, p. l. “ Le langage grec de l'auteur porte les traces les plus évidentes et les plus marquées d'un parfait Hébreu, lequel..., même sous le vêtement grec dont il apprit à se revêtir, respire encore tout le souffle de son idiome maternel. ” Ewald, *Die Johannischen Schriften*, l861, t. 1, p. 44 et suiv. Cf. Credner, *Einleitung in das Neue Testam.*, t. 1, p. 209, et Luthardt, *Das Johanneische Evangelium*, t. 1, p, 48-59 de la 2ème édit. Keim luimême, *Gesch. Jesu con Nazara*, t. 1, p, 116, reconnaît ce “ mélange remarquable ” de

grec et d'hébreu). Peu ou point de ces particules qui abondent dans le grec ordinaire; pas de périodes, quoiqu'elles fussent si chères aux écrivains grecs, mais des phrases simplement alignées d'après ce qu'on a appelé l'ordre *paratactique*. Pourtant, les hébraïsmes proprement dits ne sont pas extrêmement fréquents (les plus fréquents consistent dans l'emploi de ἴδε, ἰδού (1, 29, 36, 48; 3, 26; 4, 35 ; 5, l4, etc,), et de la formule ἀμὴν ἀμὴν λέγω (1, 52; 3, 3; 5, 11, 19, 24, 25; 6, 26, 32, etc.), et dans l'association du substantif υἱός à un nom qui exprime une idée générale, afin de caractériser une personne; par exemple, υἱοὶ φωτός, " filii lucis ", 12, 36; υἱὸς ἀπωλείας, " filius perditionis ", 17, 12) ; mais aucun Grec n'aurait pu écrire de la sorte.
La forme générale de notre évangile nous conduit au même résultat. Sans être directement destiné aux Juifs, comme celui de S. Matthieu, il traite les questions à un point de vue tout à fait israélite. Ainsi, la Palestine est le pays du Christ et les Hébreux forment sa nation spéciale. 1, 11; le temple est le palais du roi théocratique, 2, 16 ; le salut vient des Juifs, 4, 22; l'Écriture Sainte a une valeur perpétuelle, 10, 35; Moïse a écrit au sujet de N.-S. JésusChrist, 1, 45 ; 5, 46; Abraham a vu " son jour ", 8, 56 (voyez Luthardt, *Der johanneische Ursprung*, p, 132 et ss.). En outre, ce qui est beaucoup plus fort, la narration du quatrième évangile est constamment appuyée sur l'Ancien Testament comme sur sa base naturelle; elle sort de là comme une tige sort de sa racine. L'auteur puise dans les livres sacrés d'Israël ses principales images et ses comparaisons : la femme qui enfante, 16, 21 (Cf. Is. 21, 3; Os. 13, 13), le bon et le mauvais pasteur, 10, l et ss., (Cf. Jer. 2, 8; Ezech. 34, 7; Zach. 11, 5), l'eau vive, 4, l0 (Cf. Is. 41, l8), etc. Divers incidents bibliques sont pour lui des types du Messie : entre autres ceux qui concernent le serpent d'airain, 3, 14, la manne, 6, 32, l'agneau pascal, 19, 36. A la façon de S. Matthieu (voyez notre commentaire, pp. 17 et 45), il cite divers oracles de l'Ancien Testament comme trouvant leur réalisation en JésusChrist, et il emploie aussi la formule : " ut adimpleretur ". Cf. 2, 22; 13, 18; 17, l2; 19, 24, 28, 36, 37; 20, 9. Aucun autre qu'un Juif ne pouvait entrer en de pareils détails.
Notre évangéliste ne connaît pas moins à fond les coutumes soit civiles, soit religieuses, des Juifs contemporains de N.-S. JésusChrist. Tout est instructif sous ce rapport : voyez ce qu'il dit de la législation criminelle, 8, 17 et 18, des fêtes nuptiales, 2, 6, de la sépulture, 11, 44; 19, 40 des impuretés légales, 18, 28, des purifications et ablutions, 1, 25; 2, 6 ; 3, 22, 23, 25 ; 4, 2 ; 11, 55 ; 19, 31, de la circoncision et du sabbat, 5, l ; 7, 22-23, de l'excommunication, 9, 22. Il sait pertinemment depuis quelle époque on travaille à la reconstruction du temple de Jérusalem, 2, 20. Il mentionne la plupart des fêtes juives : la Pâque, 2, l3, 23 ; 6, 4; 13, l ; 18, 26; les Tabernacles, 7, 2; la Dédicace, 10, 22, etc. Non seulement il les nomme, mais il groupe autour d'elles tout son récit, et il montre par des traits minutieux que leurs cérémonies, leur histoire, leur signification sont pour lui des choses très claires. Par exemple, les " Encénies " se célèbrent en hiver, 10, 22; à la Dédicace on a ajouté un huitième jour, qui est le plus solennel de la fête, 7, 37, etc. Un écrivain de la gentilité n'aurait certainement pas insisté sur des choses de ce genre.
Même réflexion enfin à propos des idées et des sentiments qui avaient cours à cette époque chez les Juifs. Elie est l'objet de l'attente universelle, 1,2l ; il existe une haine nationale très vive entre Israël et les samaritains, 4, 9, 20, 22; 8, 48; il est inconvenant pour un docteur de s'entretenir publiquement avec une femme, 4, 27; les écoles rabbiniques sont en haute estime, 7, l5; les pharisiens superbes ont un souverain mépris pour le peuple illettré, 7, 49 et ss. (le portrait des Pharisiens est admirablement dessiné dans le quatrième évangile) ; on discute sur les relations de causalité qui peuvent exister entre le péché et les maux temporels, 9, 2. Surtout, avec quelle fraîcheur et quelle parfaite connaissance de son sujet l'auteur signale les traditions populaires, vraies ou fausses, qui concernaient le Messie ! Voyez 1, 19-28, 45-49, 5l ; 4, 25; 6, 14, l5; 7, 26, 27, 3l, 40-42, 52; 12, l3, 34; 19, l5, 21, etc; Et tout cela coule de source, à chaque chapitre.
2° *L'auteur du quatrième évangile était un Juif originaire de Palestine.* — Nous en avons deux preuves principales :ses connaissances topographiques et ses citations de l'Ancien Testament.
Pendant un certain temps il a été de mode, dans le camp rationaliste, de mettre en avant les prétendues inexactitudes du quatrième évangile sous le rapport de la topographie. Mais nos

adversaires renoncent aujourd'hui à cet argument, car l'évidence des faits les y oblige. “ Nous nous taisons, dit Keim (*Geschichte Jesu von Nazara*, t. 1, p. 133), sur cette rubrique des erreurs historiques et géographiques que l'on a coutume de signaler. On peut d'autant moins y croire, que l'auteur manifeste une connaissance passable du pays ”. Oui assurément, une connaissance fort “ passable ”, soit sur l'ensemble de la contrée, soit sur la capitale. Les localités petites ou grandes sont caractérisées tout le long du récit par des notes minutieuses, pittoresques, qui sont d'un vif intérêt pour le lecteur, sans avoir jamais rien d'affecté. Un faussaire étranger se serait bien gardé d'insérer ces divers traits qui auraient pu le compromettre, ou du moins il les eût regardés comme inutiles. Notre évangéliste sait qu'il existe deux villages appelés Béthanie, situés l'un audelà du Jourdain, 1, 28, l'autre à quinze stades de Jérusalem, 11, 18; il mentionne Bethsaïda comme la patrie non seulement de Pierre et d'André, mais aussi de Philippe, 1, 44. Le détail relatif à Nazareth n'est pas moins naïf que précis, 1, 46: “ De Nazareth peutil y avoir quelque chose de bon ”)? Cana est en Galilée, 2, l ;21, 2 ; Ænnon près de Salim, et il y a beaucoup d'eau en cet endroit, 3, 23; Ephrem, la dernière retraite de Jésus, est à proximité du désert, 11, 54. Sichar est une ville de Samarie, bâtie dans la plaine fertile qui s'étend aux pieds du Garizim: de précieux souvenirs du temps des patriarches se rattachent à cette localité, surtout le champ et le puits de Jacob (la profondeur du puits, constatée par les voyageurs, est spécialement notée, 4, 11), 4, 5, 6, 20 (“ Un Juif de Palestine ayant passé souvent à l'entrée de la vallée de Sichem a pu seul écrire cela ”, dit M. Renan). Le plateau qui domine la rive nordest du lac de Tibériade est couvert d'herbe au printemps, 6, l0. Le narrateur connaît à merveille tout ce qui concerne ce beau lac : il évalue les distances, 6, 19 ; il n'ignore pas que l'on peut aller à pied ou en bateau de BethsaïdaJulias à Capharnaüm, 6, 22-24 (voyez aussi 21, 6-11). Et c'est d'un tel écrivain que l'on a osé dire : “ La contrée ne paraît pas très familière à l'auteur ” (M. Réville. Cf. Nicolas, *Etudes critiques*, p. 198) !
Son exactitude n'est pas moins grande au sujet de Jérusalem, et ici la précision est d'autant plus remarquable, que la ville sainte avait été détruite d'assez longues années avant la composition du quatrième évangile. Non loin de la porte probatique se trouvait la piscine de Béthesda, aux cinq portiques, 5, 2. Jésus, à tel moment précis, prêcha dans la partie du temple nommée “ gazophylacium ”, 8, 20; une autre fois, il se tenait sous le portique de Salomon quand une foule nombreuse l'entoura vivement, 10, 23. Autres particularités intéressantes touchant le Cédron (18, 1, 28), Gabbatha (19, 13), le Calvaire (19, 17 et 20), le jardin où Jésus fut enseveli (19, 41, 42), etc. Evidemment l'auteur a vécu et voyagé dans le pays, il s'est mêlé au peuple, il a tout contemplé de ses propres yeux : c'est un Juif palestinien (voyez Luthardt, *Der johanneische Ursprung*, p. 138 et suiv.).
La méthode qu'il adopte pour faire les citations bibliques mentionnées plus haut nous conduit au même résultat. Un Israélite de la “ Dispersion ” (Διασπορά. Cf. Joan, 7, 35. On appelait ainsi les Juifs dispersés à travers le monde entier, en dehors de la Palestine), comme l'on disait alors, aurait cité l'Ancien Testament d'après la version des Septante, qui avait été précisément composée pour les Juifs parlant le grec : notre évangéliste n'emprunte rien aux Septante et traduit luimême directement sur l'hébreu. On a calculé qu'il insère dans son récit quatorze passages de la Bible (voyez Westcott, *St. John's Gospel*, p. 13 et ss.). Sept de ces citations lui appartiennent en propre (2, 17, comp. Ps. 58, l0; 12, 14, 15, comp. Zach. 9, 9; 12, 38, comp. Is. 53, 1; 12, 40, comp. Is. 6, l0 ; 19, 24, comp. Ps. 21, 18; 19, 36, comp. Ex. 12, 46; 19, 37, comp. Zach. 12, 10) ; cinq sont faites par N.-S. JésusChrist luimême (6, 45, comp. Is. 54, 13 ; 7, 38, voyez le commentaire ; 10, 34, comp. Ps. 71,,6; 13, 18, comp. Ps. 40, 10; 15, 25, comp. Ps. 35, 19), une par S. Jean Baptiste (1, 23, comp. Is. 40, 3), une par les Galiléens (6, 3l, comp. Ps. 77, 24). Or, aucune d'elles ne concorde avec les Septante, quand ceuxci diffèrent de l'hébreu; trois d'entre elles, au contraire (6, 45; 13, 18; 19, 37), sont en harmonie avec l'hébreu alors que le texte primitif est en désaccord avec la traduction d'Alexandrie (voici les faits. 6. 45, S. Jean a cette citation d'Isaïe, 54, 13 : Καὶ ἔσονται πάντες διδακτοὶ θεοῦ. Les Septante traduisant: Καὶ (θήσω) πάντας τοὺς υἱούς σου διδακτους θεοῦ, faisant dépendre ces mots du verset 12, ce qui n'a pas lieu dans le texte hébreu. — Joan. 13, 18, nous lisons : Ὁ τρώγων μου

τὸν ᾄρτον ἐπῆρεν ἐπ΄ ἐμὲ τὴν πτέρναν αὐτοῦ, ce qui est conforme à l'hébreu. Les Septante ont modifié légèrement le texte original: Ὁ ἐσθίων ᾄρτους μου ἐμεγάλυνεν ἐπ΄ ἐμὲ πτερνισμόν. Mais le passage Joan. 19, 37, est le plus significatif des trois : Ὂψοντι εἰς ὃν ἐξεκέντησαν (דקרו). Les Septante ont manqué le vrai sens : Ἐπιϐλέψονται πρὸς με ἀνθ΄ ὧν κατωρχήσαντο. Voyez Westcott, *l. c.*, p. 14)

3° *L'auteur du quatrième évangile a été témoin oculaire de la plupart des faits qu'il raconte*. — Nous en avons une preuve directe et plusieurs preuves indirectes. La preuve directe consiste en trois passages où l'écrivain affirme en propres termes qu'il a contemplé de ses yeux ce qu'il raconte. 1° Joan. 1, l4: “ Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous; et nous avons contemplé (ἐθεασάμεθα) (expression très forte: voyez le commentaire) sa gloire. Un rapprochement avec le début de la première épître de S. Jean (1 Joan. 1, 1-3) se fait ici de luimême : “ Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché concernant le Verbe de vie, — et la vie a été manifestée, et nous l'avons vue, et nous lui rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée, — ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons ”. 2° Joan. 19, 34-35 : “ Un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai ” (que penser de Baur et de Keim, d'après lesquels il s'agirait dans ces passages d'une vision purement spirituelle ?). 3° Joan. 21, 24: “ C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui les a écrites. Et nous savons que son témoignage est vrai ” (voyez le commentaire. Ces lignes sont probablement encore de S. Jean luimême; d'autres les regardent comme ajoutées par les “ anciens ” d'Ephèse. Peu importe pour la preuve qu'elles nous fournissent ici).

Les preuves indirectes nous démontrent aussi de la façon la plus évidente que “ si un écrit quelconque porte le cachet d'un témoin oculaire, c'est assurément l'œuvre de S. Jean ” (Tholuck, *Commentar zum Evang. Johannis*, p. 31 de la 5ème édition). Elles consistent dans la nature si vivante et souvent autobiographique du récit, dans la mention si précise des circonstances de temps et de nombre.

Nous aurons à le redire en examinant le caractère du quatrième évangile (voyez le § 5), rien de plus vivant, de plus pittoresque que ses narrations. On voit que tout est peint d'après la réalité; les acteurs se meuvent sous nos yeux parce qu'ils s'étaient mus d'abord sous ceux du narrateur. L'art et l'imagination ne sauraient agencer les choses avec un tel mélange de vérité et de simplicité. Il faut avoir “ contemplé ” soimême les scènes pour les raconter ainsi ; du reste, l'écrivain cite fréquemment sa propre expérience. Joan. 2, 11 : “ Jésus manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui ”. 2, 22: “ Lorsqu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, et ils crurent ”. 20, 8: “ L'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi; et il vit, et il crut ”. Et vingt autres traits analogues. Aussi, quelle parfaite exactitude dans les descriptions ! On voit, à une simple lecture, que les moindres traits s'étaient en quelque sorte photographiés dans la mémoire de l'auteur. Cela est frappant non seulement pour les épisodes considérés dans leur ensemble, — choix des premiers disciples, 1, 38-51, vendeurs chassés du temple, 2, 13-17, entretien avec la Samaritaine, 4, 4 et ss., la femme adultère, 8, 1-11, guérison de l'aveuglené, 9, 6-7, le lavement des pieds, 13, 4, 5, 12, l'arrestation de Jésus, 18, 1-13, les détails de la passion, 18 et 19, la visite au saint sépulcre, 20, 3-8, — mais encore et surtout pour de menus traits, qui attestent à chaque instant le témoin oculaire. JeanBaptiste jette un regard sur Jésus qui passe à quelque distance, 1, 35; Jésus, entendant qu'on le suit, se retourne, 1, 38; quand Marie répand le précieux parfum sur les pieds du Sauveur, la maison est remplie d'une agréable odeur, 12, 3; c'est la nuit noire lorsque Judas quitte le cénacle, 13, 30; Jésus interrompt son discours d'après la cène pour donner le signal du départ: Levez-vous, partons d'ici, 14, 3l. Que ces indications suffisent, car le commentaire les relèvera d'ordinaire fidèlement.

Il faudrait de même copier une partie notable du quatrième évangile, si l'on voulait signaler à fond toutes les circonstances de temps et de nombre qui émaillent le récit et lui communiquent un

caractère si net, si précis. Pour le temps, l'ordre chronologique, suivi très exactement, prouve que la biographie de Notre- Seigneur était demeurée présente, sous sa forme historique et réelle, dans l'esprit de l'écrivain sacré. Les époques, les jours, les heures même se dégagent de la narration et lui donnent du relief. Ce sont les fêtes juives, dont nous avons déjà parlé. C'est, à telle ou telle période, une série de jours déterminés (voyez 1, 29, 35, 43; 2, 1; 4, 40, 43; 6, 22; 7, 14, 37; 11, 6, 17, 39; 12, 1, 12 ; 19, 31; 20, 1, 26, etc.). C'est, en tel ou tel jour, la dixième heure, 1, 40, la sixième heure, 4, 6, la septième heure, 4, 52, environ la sixième heure, 19, 14, de grand matin, 18, 28; 20, 1; 21, 4, le soir, 6, 16; 20, 19, la nuit, 3, 2, etc. L'auteur y était, car il sait tout. Rien de plus remarquable aussi que sa connaissance exacte des nombres, soit pour les personnes, soit pour les choses : deux disciples, 1, 35, six amphores, 21, 6, cinq maris, 4, 18, trentecinq ans de maladie, 5 , 5, cinq pains et deux petits poissons, 6, 9, vingtcinq stades, 6, 19, trois cents deniers, 12, 5, cent livres, 19, 39, deux cents coudées, 21, 8, cent cinquantetrois poissons, 21, 11. Et remarquez que ces détails se présentent partout, sans recherche, incidemment et très naturellement. Non, le faussaire “ le plus raffiné ” n'aurait pas été capable d'arriver à un pareil résultat.
4° *L'auteur faisait partie du collège apostolique*. — Il connaît trop bien et l'entourage le plus intime de N.-S. JésusChrist, et Jésus luimême, pour n'avoir pas été personnellement un des Douze. Sous ce double rapport, le quatrième évangile nous fournit un plus grand nombre de traits spéciaux que les trois autres réunis.
Relativement aux disciples, notre évangéliste expose leurs pensées les plus secrètes, même des pensées “ qui parfois nous surprennent, et qu'aucun compositeur de fictions ne leur aurait attribuées ” (Plummer, *St. John's Gospel*, p. 28). Voyez, 2, 11, 17, 22; 4, 27; 6, 19, 60; 12, 16 ; 18, 22, 28; 20, 9; 21, 12. Il est aisé de voir qu'il était lié avec plusieurs d'entre eux (André, Philippe, Nathanaël, surtout SimonPierre, chap. 1 et 21). De bonne heure il a percé à jour les ignobles sentiments du traître (Cf. 6, 70, 71 ; 11, 6; 13, 2, 27). Il peut indiquer les lieux de leurs retraites (18, 2; 20, 19), les paroles qu'ils échangèrent dans l'intimité soit entre eux, soit avec leur Maître (4, 31, 33; 9, 2; 11, 8, 12, 16 ; 16, 17, 29, etc.).
Relativement à Jésus, quel riche trésor de souvenirs personnels il s'était formé peu à peu! Et tous ces souvenirs prouvent qu'il avait longtemps vécu luimême dans son entourage immédiat. Il a dû s'associer dès le début au Sauveur sur les bords du Jourdain, 1, 19 et ss., l'accompagner aux noces de Cana, puis à Jérusalem, puis en Judée et en Samarie, 2-4. Il était avec lui et avec les autres apôtres au moment de la multiplication des pains et du discours qui la suivit, 6. Il lit au cœur sacré de Jésus les sentiments qui l'animaient (11, 33, 38; 13, 21), les motifs qui le faisaient agir (2, 24, 25 ; 4, 1, 3; 5, 6 ; 6, 6, 15; 7, 1; 13, 1,3, 11; 16, 19; 18, 4; 19, 28). Partout, on voit en lui le disciple, l'apôtre privilégié. Au surplus, un homme revêtu de l'autorité apostolique pouvait seul, vers la fin du premier siècle, alors que la tradition s'était formée sur la vie de Jésus avec les synoptiques pour base, publier une biographie nouvelle, si différente des anciennes sur plusieurs points et semblant même parfois les contredire (voyez Grau, *Entwicklungsgeschichte des neutestament. Schriftthums*, t. 2, p. 436, et Keil, *Commentar üb. das Evang. des Johannes*, p. 61).
5° *L'auteur n'est autre que l'apôtre S. Jean*. — Ici, le cercle se referme et nous arrivons à une certitude à peu près complète. En premier lieu, les relations des synoptiques nous ont appris que parmi ses apôtres, Jésus avait eu trois amis plus favorisés que les autres : S. Pierre, S. Jacques le Majeur et S. Jean. Or S. Jacques fut martyrisé dès l'année 44 (cf. Act. 12, 2): on ne saurait songer à lui pour la composition du quatrième évangile. S. Pierre non plus ne saurait avoir écrit une telle œuvre; car, d'une part, il reçut lui aussi la couronne du martyre avant l'époque de sa publication, et, d'autre part le style et la manière de notre évangéliste diffèrent totalement du genre de S. Pierre comme homme et comme écrivain (voyez les épîtres de S. Pierre). Jean seul demeure ; et même il était l'unique survivant de tout le collège apostolique quand parut l'écrit évangélique qui porte _ son nom.
En second lieu, il existe un rapport de ressemblance très étroit entre l'âme si calme, si délicate, si tendre, si contemplative de S. Jean et le caractère de l'évangile que nous étudions (voyez plus bas, §

5). L'identité de style entre cet écrit et la première épître du disciple bien aimé n'est pas moins saisissante.
En troisième lieu, l'auteur de notre évangile, qui marque avec tant de soin les distinctions de lieux et de personnes, pour éviter toute possibilité de confusion (les deux Cana, les deux Béthanie, Jude et Judas, etc.), omet totalement l'une des plus importantes, notée vingt fois par les synoptiques : celle qui concerne JeanBaptiste et Jean, fils de Zébédée. Pour lui, le Précurseur est Jean " sine adjuncto " ; c'est qu'il est luimême l'autre Jean, et que, ne se nommant pas, il juge la confusion impossible.
Enfin, ce silence même qu'il garde à son propre sujet, au sujet de son frère et de sa mère, tandis qu'il nomme si volontiers les autres apôtres (S. André quatre fois, S. Philippe deux fois, Nathanaël et S. Thomas cinq fois chacun, S. Jude une fois, Judas Iscariote huit fois, S. Pierre jusqu'à trentetrois fois), n'estil pas une autre clef du mystère? Sa modestie l'a empêché de parler de lui autrement que sous le voile de l'anonyme (le récit de S. Jean est en effet complètement " subjectif ", ainsi qu'on l'a dit à bon droit; les narrations antérieures sont au contraire " objectives ", et nettement liées à la personnalité de leurs auteurs); mais il a trahi par là-même le secret qu'il voulait taire .
Ne sommesnous pas maintenant en droit de conclure que les preuves intrinsèques s'associent de la façon la plus énergique aux témoignages externes, pour démontrer que le quatrième évangile est vraiment l'œuvre de l'apôtre S. Jean ? " Si, à défaut de renseignements historiques, on devait, d'après de simples vraisemblances, découvrir parmi les apôtres ou les disciples de Jésus l'auteur de cet évangile, les savants s'arrêteraient bien vite à S. Jean, tant le caractère de cet apôtre et les circonstances de sa vie se révèlent clairement dans ce livre " (De Valroger, *Introduction historique et critique aux livres du Nouveau Testament*, t. 2, p. 92. Cf. D. Krabbe, *Vorlesungen über das Leben Jesu*, p. 45).

3° LES RATIONALISTES ET LEURS SOPHISMES.

Sur ce point également, nous devrons nous borner à des indications rapides et sommaires. Le but de nos commentaires est en effet d'exposer, non pas de réfuter; ou plutôt, nous espérons avoir souvent renversé d'une manière indirecte les fausses théories de nos adversaires, en établissant le vrai sens des textes, à la suite de nos grands maîtres les Pères et les Docteurs. D'ailleurs, pour une réfutation complète, qui suivrait pas à pas l'erreur dans tous ses méandres, c'est un volume entier qu'il faudrait (témoin M. Godet, qui a dû consacrer tout un volume de 366 pages à son introduction au quatrième évangile, parce qu'il a voulu répondre à la plupart des arguments rationalistes; et encore estil forcément demeuré incomplet. Ses réponses sont du reste celles d'un savant et d'un homme de foi, quoique certaines théories protestantes se fassent jour çà et là).
Un mot d'abord sur l'historique de la question. Entre les *Alogi* mentionnés cidessus et la fin du 17ème siècle, aucun doute, aucune attaque à signaler. Bien des hérésies se succèdent, qui nient tour à tour les dogmes les plus sacrés; mais l'évangile selon S. Jean reçoit de toutes parts le respect traditionnel. Le déiste anglais Edouard Evanson fut le premier à prétendre que cet écrit sublime avait été composé au second siècle, par un platonicien converti (*The dissonance of the four generally received Evangelists and the evidence of their respective authenticity examined*, Ipswich, 1792). Deux excellentes ripostes firent rentrer Evanson dans le silence, et l'Angleterre fut pour longtemps délivrée de cette douloureuse controverse (cf. Priestley, *Letters to a young man*, 1793; Simpson, *An Essay on the authenticity of the N. Test*, I793).
Mais la négation ne tarda point à passer en Allemagne, où de nombreux opuscules, aussi hardis que peu scientifiques, la firent retentir sous les formes les plus variées : Vogel, au ton badin et léger (*Der Evangelist Johannes und seine Ausleger vor dem jüngsten Gericht*, 1781), et le sentimental Herder (*Von Gottes Sohn, der Welt Heiland*, Riga 1777) méritent seuls une mention à part dans cette foule insignifiante. Il y eut aussitôt de savantes réfutations, entre autres celles du professeur catholique L. Hug et du docteur protestant Eichhorn, dans leurs *Introductions au Nouveau Testament*, fréquemment rééditées (la première édition de Hug parut en 1808, celle de Eichhorn en

1810). Une réaction fut produite, et les opposants réduits au silence en Allemagne comme précédemment en Angleterre.
Environ dix ans plus tard, les fameux *Probabilia* de C. G. Bretschneider, audacieux sous un titre modeste (voici le titre complet : *Probabilia de evangelii et epistolarum Joannis apostoli indole et origine eruditorum judiciis modeste subjecit*. Leipzig 1820), recommencèrent un débat que l'on espérait à jamais terminé. Cet ouvrage était beaucoup plus sérieux que tous ceux qui avaient paru jusqu'alors, et au fond il est demeuré l'arsenal dans lequel tous les ennemis subséquents du quatrième évangile sont venus chercher des armes. Bretschneider met habilement S. Jean en opposition perpétuelle avec les synoptiques, il reproche à l'auteur de notre évangile de nombreux manquements contre l'histoire et la géographie, il prétend qu'il n'a pu être ni un témoin oculaire, ni un Juif, ni un apôtre : c'était, ditil, un chrétien de la Gentilité, qui vivait au début du second siècle. Un grand mal fut produit. Toutefois, il y eut aussi, et sur le champ, de si solides réfutations (“ Le cœur chrétien était en cause ”, a dit éloquemment le Dr Lücke, qui composa alors son beau commentaire pour répondre à Bretschneider. Et quand on s'attaque au cœur chrétien, il sait défendre admirablement ce qu'il aime. Voyez J. van Oosterzee, *Das Johannesevangelium, vier Vortræge,* 1867), que Bretschneider luimême battit ouvertement en retraite au bout d'un an ; il assurait, avec plus ou moins de sincérité, que sa conduite avait eu pour but de rendre la vérité plus manifeste en provoquant un examen tout-à-fait sérieux de la question. A partir de ce moment, nouvelle période de calme. Un courant contraire ne tarda même pas à s'établir, grâce à Lücke et à Schleiermacher, qui firent la part trop belle à S. Jean aux dépens des évangélistes synoptiques (il est bon de remarquer que les fausses réactions de ce genre n'ont pas lieu dans l'Église catholique, dirigée par le “ magisterium ” infaillible).
Mais voici qu'en 1835 la lutte éclata encore avec violence, provoquée par le trop célèbre Dr F. Strauss et sa *Vie de Jésus* (Das Leben Jesu kritisch bearbeitet, Tubingue 1835-1836). Si presque tout est “ mythe ” dans les narrations évangéliques, leurs auteurs sont naturellement des faussaires : Strauss n'a pas daigné en dire plus long sur ce dernier point. Vers le même temps, Lützelberger se mit à nier, comme nous l'avons vu, la possibilité d'un séjour de S. Jean à Ephèse, renversant du même coup, pensaitil, toute la tradition relative à l'auteur du quatrième évangile. Les trois principaux disciples de Strauss, F. Baur (*Ueber die Composition und den Charakter des Johann. Evangeliums*, dans les *Theolog. Iahrbücher*, 1844. Mgr Haneberg, *Commentar*, p. 20, regarde Baur comme étant “ sans doute le plus important des adversaires de l'Evangile selon S. Jean ”), Zeller (*Theolog. Iahrbücher*, 1845 et 1847) et Schwegler (*Der Montanismus*, 1841, et *Theolog. Iahrbücher*, 1842), se mirent d'accord, malgré des nuances très grandes d'argumentation, pour rejeter la composition de l'œuvre dite de S. Jean à la seconde moitié du 2ème siècle. De même Hilgenfeld (*Das Evangelium and die Briefe Johannis*, 1849; *Der Passastreit und das Evangel. Johann*. dans les *Theolog. Iahrbücher* 1849; plus récemment, *Einleitung in's N. Testament*, Leipzig 1873) et Volkmar (en divers articles de revues et divers opuscules), dont les motifs furent cependant tout autres. A ces attaques multiples on répondit de nouveau avec vaillance : les champions les plus remarqués de l'authenticité furent alors les Dr Thiersch (*Versuch zur Herstellung des histor. Standpunktes für die Kritik der neutest. Schriften*, 1845; *Einige Worte über dis Aechtkeit der neutest. Schriten*, 1846), Ebrard (*Das Evangelium Johannis and die neueste Hypothese über seine Entstehung*, 1845), Bleek (*Beitræge zur EvangelienKritik*, 1846) et Luthardt (*Das Evangelium Johannis nach seiner Eigentümlichkeit geschildert*, 1852).
Une paix relative régna jusqu'au moment où M. Keim vint ouvrir le dernier stade de cette triste lutte. Dans l'introduction de l'ouvrage si érudit, mais si rempli d'erreurs, qui lui a valu en peu de temps une réputation européenne (*Geschichte Jesu von Nazara*, 1867-1872), il emploie les moyens les plus radicaux pour enlever à S. Jean son titre de rédacteur du quatrième évangile : la tradition entière a été faussée et ne mérite pas la moindre créance (voyez cidessus les allégations de Keim à propos du séjour de S. Jean à Ephèse). Cependant il fut obligé, par l'existence même des témoignages, à reculer la composition jusque vers les premières années du second siècle. Le débat

recommença alors en Angleterre, où Davidson (*Introduction to the study o the N. Test*., Londr. 1868, t. 2) et l'auteur anonyme du livre intitulé *Supernatural Religion* (la première édition parut à Londres en 1874; une sixième était déjà devenue nécessaire en 1875) se rangèrent parmi les adversaires de l'authenticité. Parmi les réfutations nombreuses suscitées par cette recrudescence d'attaques, nous citerons celles de M. l'abbé Deramey (*Défense du quatrième Évangile*, Paris 1868), du vénérable et infatigable Dr Luthardt (*Das Johanneische Ursprung des vierten Evangeliums*, Leipzig 1874), de M. E. Leuschner (*Das Evangelium Johannis und seine neuesten Widersacher*, Halle 1873), et de M.W. Beyschlag (*Zur johanneischer Frage*, Gotha 1876. Voyez aussi A. Jacobsen, *Untersuchungen über das Johannesevangelium*, Berlin 1884). Elles ont plus d'une fois forcé les “ critiques ”, ainsi qu'ils se nomment fièrement, de chanter la palinodie et de revenir à l'opinion traditionnelle. D'autres fois, elles les ont obligés de recourir à des moyens termes par lesquels ils avouaient malgré eux leur délaite. C'est ainsi que M. Renan, dans la treizième édition de la Vie de Jésus (Paris 1867), en est venu à reconnaître que notre évangile avait été rédigé à Ephèse, d'après le récit de l'apôtre S. Jean, peut- être même dicté par lui. M. Michel Nicolas (Études critiques sur la Bible : Nouveau Testament, 1862), Weizsæcker, Schenkel et plusieurs autres ont adopté des conclusions analogues (voyez Keil, *Commentar.* p. 35 et s.).
Passons à quelques objections de détail, et voyons quelle est leur valeur. Mais, si c'était le lieu, qu'il serait intéressant de faire ressortir, d'une part les contradictions perpétuelles dans lesquelles s'embarrassent les rationalistes au sujet de l'évangile selon S. Jean (cf. J. P. Lange, *Das Evang. nach Johannes*, p. 21 de la 3è édition. Les uns rejettent le quatrième évangile comme trop idéal, les autres comme trop réaliste. D'après les uns, c'est un Samaritain qui l'a composé; d'après les autres, il est l'œuvre de l'Église même. Les uns pensent que les erreurs Valentiniennes ont eu pour base la doctrine de S. Jean ; les autres regardent au contraire ces erreurs comme la source à laquelle a puisé le faussaire. Etc. “ C'est ainsi que la critique... s'anéantit ellemême de la façon la plus frappante ”), de l'autre leurs coups d'autorité et “ le ton de hautaine assurance ” qu'ils affectent (Le Dr Scholten écrivait dans un de ses ouvrages les plus récents, *Der Apostel Johannes in Kleinasien*, p. 89 : “ Que le quatrième évangile ne puisse provenir de l'apôtre Jean, c'est un résultat de la critique historique, qui est reconnu avec une unanimité toujours plus grande, par tous ceux dont l'œil n'est obscurci par aucun préjugé dogmatique ”. Nous avons lu plus haut des affirmations non moins pédantes du Dr Keim). Ce sont là des preuves qu'ils sentent leur extrême faiblesse.
Des objections de deux catégories nous sont présentées : les unes, très nombreuses, d'un caractère intrinsèque; les autres, deux tout au plus, de l'ordre externe.
1° *Les objections tirées du livre même*. — Évidemment nous ne signalerons que les principales. La première, que l'on retrouve le plus fréquemment et sous des formes très variées, consiste dans la prétendue contradiction qui se manifesterait d'une manière incessante entre la narration de S. Jean et les trois récits des synoptiques. “ Les faits et les discours les mieux attestés des évangiles primitifs sont de la façon la plus arbitraire séparés ou associés, diminués ou augmentés. Au lieu de la Galilée c'est la Samarie et Jérusalem; ce sont des voyages de fête de manière à perdre haleine, au lieu de missions paisibles; deux années d'enseignement au lieu d'une seule, un philosophe et un théologien chrétien au lieu du Baptiste national indépendant, une mère croyante au lieu d'une mère qui doute, un seul disciple favori au lieu de trois privilégiés, des énigmes sur la sagesse au lieu d'une prédication populaire, le rejet de la loi (mosaïque) au lieu de sa préservation, des retraites au lieu des vifs combats de la fin, le lavement des pieds au lieu de la dernière cène, au lieu de l'angoisse le calme et le triomphe, au lieu des sbires juifs une cohorte romaine, au lieu du Sanhédrin un tribunal impérial, au lieu du messianisme un royaume de la vérité prêché aux oreilles de Pilate; bref, qui pourrait nommer toutes les divergences ” ? Nous empruntons à Keim ce résumé qui est assez bien présenté (*Geschichte Jesu*, t. 1, p. 45). Tout différerait donc : les faits, la doctrine, les discours, le portrait d'ensemble. Par conséquent, si les évangiles de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc sont authentiques, l'œuvre de S. Jean tombe par là même. — Ici, nous devons prier le lecteur de prendre patience, et d'attendre, pour une réponse développée, notre Introduction générale aux Saints

Évangiles, où les relations des synoptiques et de S. Jean seront traitées à fond. Qu'il suffise de dire en ce moment, que si les dissemblances existent, elles sont étrangement exagérées par nos adversaires, et qu'elles s'expliquent très bien, par les genres et les buts divers des écrivains sacrés (voyez plus loin, le §3 et le § 4) ; du reste, la ressemblance est encore plus saisissante, et nous reconnaissons aisément dans les deux tableaux le même Jésus, le même Christ, le même fils de Dieu. Que de traits en paroles ou en actes, dans les synoptiques, que l'on croirait empruntés à S. Jean (Cf. Matth. 2, 15; 3, 3, 17; 11, 19, 26-30 ; 16, 16; 26, 64; 28, 1,8; Marc. 1, 2; 2, 28; 12, 35; 13, 26; 16, 19; Luc. 1, 16,17; 2, 11, etc.), et réciproquement, combien de détails du quatrième évangile qui rappellent ceux des trois premiers (cf. 2, 14; 5, 19; 6, 3, etc.) ! Nous avons plusieurs fois insisté là-dessus dans nos commentaires antérieurs, et pareillement dans ce volume (voyez une bonne réfutation détaillée de ces prétendues antilogies dans G. K. Mayer, *Die Æchtheit des Evang. nach Johannes*, 298-455. Cf. Westcott, *St. John's Gospel*, p. 78 et ss. Sur les discours de N.-S. JésusChrist dans S. Jean, voyez le § 5, et Corluy, *Commentarius in Evangelium S. Joannis*, p. 15-16 de la 2ème édit.). Pour les idées théologiques, il est impossible de prouver que le moindre trait daterait seulement du second siècle, et ne s'harmoniserait point avec le reste de la prédication évangélique. Les assertions des rationalistes à ce sujet sont absolument arbitraires et sans base réelle. Nous dirons, dans le commentaire, à qui S. Jean emprunta la doctrine du divin Logos (p. 4-5). Une seconde objection intrinsèque est tirée de la différence marquée, soit de forme, soit de fond, qui existe entre l'Apocalypse et le quatrième évangile. L'un ou l'autre de ces écrits est certainement inauthentique, nous assureton. Ici encore, nous répondrons que les divergences ont été beaucoup trop accentuées dans l'intérêt de la cause qu'on veut soutenir, et qu'elles peuvent s'expliquer aisément. L'Apocalypse est écrite en un grec moins pur, et cela se conçoit sans peine si l'on songe qu'elle est notablement plus ancienne, et que S. Jean eut ensuite le temps d'accroître sa connaissance de la langue grecque pendant son séjour prolongé à Ephèse. Pour le fond, les idées diffèrent parce que le genre diffère aussi : un livre prophétique et un écrit historique peuventils donc reproduire identiquement les mêmes théories ? Mais malgré cela, et Baur luimême l'a reconnu (voyez Schanz, *Commentar*, p. 13), les coïncidences d'ensemble et de détail sont vraiment frappantes entre les deux “ volumina ” sacrés. De part et d'autre, langage “ saturé ” de l'Ancien Testament; de part et d'autre, JésusChrist, figure centrale : autour de lui un double mouvement, celui de l'amour et celui de la haine; de part et d'autre, même richesse et profondeur de pensées. Rien ne s'oppose à ce qu'ils aient eu un seul et même auteur (cf. Westcott, *l. c.*, p. 84 et ss. ; Drach, *L'Apocalypse*, Paris 1883, p. 10 et 11).

Mais S. Jean ne saurait avoir composé un évangile où il se met personnellement en scène d'une manière si peu modeste, où il manifeste en particulier “ un sentiment de rivalité jalouse ” à l'égard de S. Pierre (Weizsæcker, Baur, Hilgenfeld, M. Renan. Ce dernier ajoute, pour renforcer l'argument d'après un fait connexe, “la haine particulière de notre auteur contre Judas de Kérioth ”. “ Quelle puérilité ” ! nous écrieronsnous avec un récent commentateur. Comment liton les textes, quand on en déduit ainsi des conclusions diamétralement opposées à la vérité ? S. Jean manquant de modestie ! Mais s'il était si désireux de paraître, pourquoi le voile de l'anonyme et cette manière délicate, impersonnelle de se mettre en scène? Il s'appelle, il est vrai, “ le disciple que Jésus aimait ” ; la gratitude ne l'y obligeaitelle point ? Il est du reste vraisemblable qu'on s'était mis de bonne heure dans l'Église à le désigner par ce beau nom. S. Jean froissé du rôle prépondérant que les synoptiques attribuent à S. Pierre ! Mais alors, pourquoi atil contribué autant qu'eux à exalter ce rôle ? Qu'on parcoure les passages 1, 4l, 42; 6, 68; 13, 6, 24; 18, l0; 20, 2, 6-8 ; 21, 2, 3, 7 ; 2, 15-22, et l'on verra si l'écrivain qui a consigné dans son récit de telles lignes pouvait éprouver le plus petit “ sentiment de rivalité jalouse ” à l'égard du prince des apôtres (M. Godet se demande à bon droit s'il est permis de “ tordre ainsi le sens ” d'un récit).

Moins ridicule, l'objection, tirée de ce qu'on appelle l'antijudaïsme de l'auteur, est pareillement dénuée de tout appui. Ce qui a été dit plus haut des relations du quatrième évangile avec l'Ancien Testament suffit pour le démontrer (“ Si je voulais citer tous les passages où l'on rencontre des

idées, des manières de voir, des expressions figurées, des symboles venus de l'Ancien Testament, je devrais copier la moitié de l'évangile ” dit à bon droit Luthardt, *Commentar*, t. 1, p. 131). Que s'il appelle à chaque instant les chefs de la théocratie des “ Judæi ” (οἱ Ἰουδαῖοι), dans un sens apparemment hostile, il ne fait que se conformer à la réalité des faits, et ce n'est certes point lui qui ouvre le combat. Évidemment le christianisme avait brisé avec le judaïsme, mais pas dans le sens marqué par les rationalistes. Le commentaire de quelques textes incriminés (8, 17; 10, 34; 15, 25) convaincra le lecteur que les prétendues autres traces d'antinomisme disséminées, nous diton, à travers le récit, ne sont rien moins que de l'antijudaïsme et de 1'antinomisme (voyez Müller, *De nonnullis doctrinæ gnosticæ vestigiis quæ in quarlo evangelio inesse feruntur dissertatio*, Fribourg en Brisgau 1883, p. l7 et ss. Baur et ses disciples concluent de Gal. 2, 9, et du livre des Actes, que S. Jean était un judaïsant très actif).
Enfin, un écrit où fourmillent les erreurs géographiques et historiques ne saurait avoir été composé par l'apôtre S. Jean. Nous avons vu précédemment à quoi il faut nous en tenir sur ce point. Un seul détail mérite d'être signalé à part : Caïphe nommé “ pontifex anni illius ” à deux reprises, 11, 49, 5l ; 18, l3, tandis que, d'après la loi juive, les grandsprêtres gardaient toujours leurs fonctions jusqu'à leur mort. Mais on verra aussi, au commentaire de ces passages, l'exactitude étonnante d'une telle expression.
2° *Restent donc les difficultés de l'ordre externe*. — Nous osons à peine mentionner la première, tant elle nous paraît humiliante pour ceux qui la proposent. Le quatrième évangile ne serait pas, aux yeux de l'école rationaliste, suffisamment accrédité par la tradition ; les anciens témoins n'auraient point parlé en sa faveur d'une manière assez explicite ! Nous savons, d'après la première partie de ce paragraphe, à quoi nous en tenir là-dessus. Des hommes qui vivent dixhuit cents ans après la publication d'un ouvrage mettent en question, relativement à son authenticité, le témoignage d'autres hommes qui florissaient vers l'époque même où il paraissait ! Lesquels méritent davantage notre confiance (voyez le développement de cette preuve dans Sadler, *The Gospel according to St. John*, p. 11, 17 et 18).
Du moins nos adversaires tiennent en réserve, comme une ancre de dernière espérance, la preuve que leur fournit la conduite des Quartodécimans. Voici le résumé de l'objection. Dans la lutte célèbre qui s'engagea au second siècle à propos du jour précis où l'on devait célébrer la Pâque chrétienne, les évêques d'Asie Mineure, en particulier S. Polycarpe et S. Polycrate, s'appuyaient sur l'apôtre S. Jean pour solenniser toujours le 14 nisan, à la façon des Juifs (cf. Eusèbe. *Hist. eccles*., 5, 24, l6, et les textes cités plus haut). Or, d'après le quatrième évangile (Jean. 13, l ; 18, 28; 19, 14), Jésus aurait luimême célébré la Pâque d'une manière anticipée, c'est-à-dire avant le l4 nisan. D'où il suit que cet évangile ne saurait avoir l'apôtre S. Jean pour auteur, puisqu'il contredit la tradition qui prenait précisément pour base la manière de faire du disciple privilégié (voyez Bretschneider, *Probabilia*, p. 109 et ss.; Baur, *Kritische Untersuchungen*, p. 354 et ss.; Hilgenfeld, *Der Passastreit der alten Kirche*, 1860). Mais, “ falsum suppositum ”, répondronsnous d'abord ; car, ainsi que nous l'admettons de plus en plus avec la grande majorité des interprètes (voyez *l'Evang selon S. Matth*., p. 498 et ss., *l'Evang. selon S. Marc*, p. 193; *L'Evang. selon S. Luc*, p. 360, et le présent commentaire aux chap. 13 et 18), N.-S. JésusChrist, pour la date comme pour le reste, se conforma en tous points aux coutumes juives touchant la célébration de la Pâque. Et, par impossible (du moins suivant notre opinion), quand même il deviendrait certain que Jésus anticipa la Pâque juive, l'argument de nos adversaires porterait encore à faux, comme le Dr Schürer - un rationaliste, pourtant - l'a démontré. En effet, la controverse pascale ne roulait nullement sur ce point : Quand estce que JésusChrist a célébré la Pâque ? mais sur celuici : Les chrétiens doiventils conserver pour cette fête le même jour que les Juifs, ou modifier leur calendrier (cf. Hefele, *Conciliengeschichte*, t. 1, p. 286 et ss.; Reuss, *Geschichte der h. Schriften*, p. 224; Langen, *Letzte Lebenstage Jesu*, p.61 et ss.).
Concluons. En regard de la preuve invincible que nous fournit la tradition, en regard de la preuve si énergique en son genre que nous pouvons puiser dans l'œuvre même de S. Jean, les rationalistes ne

peuvent placer que des sophismes, lesquels, bien loin d'infirmer en rien ces deux arguments, en relèvent au contraire la force admirable (“ Ceux qui, depuis qu'on a commencé à discuter cette question, ont été réellement au courant de ce qui la concerne, n'ont jamais pu avoir ou n'ont jamais eu un moment de doute. A mesure que les attaques contre S. Jean sont devenues plus violentes, la vérité, durant les dix ou douze premières années, a été de plus en plus solidement établie, l'erreur a été refoulée dans les coins les plus cachés, et en ce moment les faits que nous avons devant nous sont tels qu'aucun homme, à moins de vouloir en connaissance de cause choisir l'erreur et rejeter la vérité, ne peut avoir l'audace de prétendre que le quatrième évangile n'est pas l'œuvre de l'apôtre Jean ”. C'est le Dr Ewald, un rationaliste aussi, qui écrivait naguère ces lignes à l'occasion de la Vie de Jésus de M. Renan, *Gœllinge Geleherte Anzeigen*, août 1883).

§ 3. — L'OCCASION, LES SOURCES, LE BUT DU QUATRIÈME ÉVANGILE.

l. *L'occasion*. — Une tradition non moins ancienne que permanente affirme que S. Jean composa son évangile sur la demande pressante et réitérée soit des prêtres, soit des fidèles d'AsieMineure.
“ Johannes ex discipulis, cohortantibus condiscipulis (d'après quelques auteurs, ce mot désignerait ceux des disciples immédiats de Jésu qui vivaient encore) et episcopis suis, dixit : Conjejunate mihi hodie triduo, et quid cuique fuerit revelatum, alterutrum nobis enarremus. Eadem nocte revelatum Andreæ ex apostolis ut, recognoscentibus cunctis (cf. Joan. 21, 24 : “ Scimus quia verum est testimonium ejus ”), Johannes suo nomine cuncta describeret ”. Ainsi écrivait, dès la fin du second siècle, l'auteur du fragment de Muratori (quoique plusieurs faits, notamment l'intervention de S. André, semblent légendaires, l'attestation principale demeure). Clément d'Alexandrie, vers la même époque, nous fournit un renseignement analogue, quoique plus concis : προτραπέντα ὑπὸ τῶν γνωρίμων (Ap. Euseb. *Hist. Eccl*. 6, 14). S. Victorin de Pettau, en Pannonie, martyrisé l'an 303, s'exprime en ces termes : “ Cum essent Valentinus, et Cerinthus, et Ebion, et ceteri scholae Satanæ diffusi per orbem, convenerunt ad illum (Joannem) de finitimis provinciis omnes, et compulerunt ut ipse testimonium conscriberet ” (Migne, *Patrol. græca*, t. 5, col. 333). Les témoignages d'Eusèbe (*Hist. eccl*, 3,24) et de S. Jérôme sont identiques. “ Joannes, dit ce dernier (*Proœmium in Matth*. Cf. *De viris illustr*. c. 9),... coactus est ab omnibus pene tunc Asiæ episcopis et multarum ecclesiarum legationibus... scribere ”.
Rien de plus naturel, du reste, qu'une telle demande, à une telle époque. Le disciple bien aimé avait atteint les limites de la vie humaine, et c'était alors un temps de crise, à cause des hérésies naissantes : les évêques et les chrétiens d'Asie pensaient à bon droit qu'il y aurait une extrême utilité pour l'Église à posséder, dans un livre qui ne mourrait point, les divins récits que S. Jean leur avait si souvent exposés de vive voix.
De ce fait rejaillit une nouvelle autorité sur le quatrième évangile. “ Il résume donc le témoignage collectif d'un groupe entier de disciples du Sauveur et d'apôtres, ayant saint Jean à leur tête. Cela nous explique la conclusion du livre (Joan. 21, 24), qui est une espèce de reconnaissance formelle : *Ce disciple est celui qui rend témoignage de ces choses, et qui a écrit ceci; et nous savons que son témoignage est vrai*. Nous avons là, pour ainsi dire, la signature confirmative des compagnons de saint Jean ” (De Valroger, *Introduction historique et critique aux livres du N. T.*, t. 2, p. 101 et ss.).
2. *Les sources*. — Le cœur aimant de l'apôtre favori, sa mémoire dans laquelle tout ce qu'il avait vu et entendu “ *de Verbo vitæ* ” (1 Joan. 1,1) s'était gravé d'une manière indélébile, telles furent les sources principales de ce livre unique, marqué au sceau d'une originalité si admirable. Le temps, qui efface de son aile nos meilleurs souvenirs (Jules Sandeau), rajeunissait au contraire ceux de S. Jean (“ Rien n'avait péri en lui de l'histoire de son Maître. Elle avait pénétré dans son âme fidèle à une telle profondeur, qu'elle n'en pouvait plus sortir. Si plus un souvenir est grand, si surtout, plus il est cher, plus il se grave et vit dans le cœur qui l'a reçu, quelle ne devait pas être la mémoire de JésusChrist dans l'âme de S. Jean ”! Baunard, *L'apôtre S. Jean*, p. 345).

Toutefois cela n'exclut pas, les auteurs l'admettent volontiers, quelques documents proprement dits, par exemple, des ἀπομνημονεύματα analogues à ceux qui servirent à S. Luc (Luc. 1, 1-4) pour composer sa narration.
Enfin, pour divers détails, S. Jean put recourir aux informations personnelles. Pendant les années qu'il passa dans la ville sainte après la Pentecôte, rien de plus facile que d'interroger Nicodème, MarieMadeleine et d'autres disciples. Surtout, combien de fois, durant ses colloques intimes avec la Mère de Jésus, devenue sa propre mère, ne dutil point revenir sur les actions et les paroles de Celui qui occupait constamment leurs pensées (Nous avons été heureux de voir que des commentateurs protestants, entre autres MM. Watkins, *The Gospel according to S. John*, p. 23, et J. P. Lange, *Das Evangelium nach Johannes*, p. 24 de la 3° édition, associent sans hésiter la Ste Vierge à l'œuvre de S. Jean) ! De là, même pour les discours de NotreSeigneur cette rédaction si sûre quoique après de si longues années.
3. *Le but*. C'est là le plus important et un des plus intéressants des points qui concernent la composition de l'Évangile selon S. Jean. A première vue, les renseignements des anciens écrivains ecclésiastiques semblent s'écarter les uns des autres d'une façon notable, ce qui a causé quelque hésitation parmi les commentateurs plus récents: Nous verrons néanmoins que l'on peut tout concilier, en distinguant, comme le font d'ailleurs aujourd'hui la plupart des exégètes croyants, entre le but principal et les intentions secondaires de l'évangéliste (Le Dr Luthardt a fort bien traité cette question dans son *Johanneische Evangelium*, t. 1, p. 163-199 de la 2° édition. Mais la tradition et l'évangile même seront nos guides les plus sûrs).
1° Le but direct et principal que se proposa S. Jean en composant son évangile fut dogmatique, christologique. Il a pris soin de nous en avertir luimême vers la fin de son beau récit : “ Jésus a fait encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre.
Mais ceuxci ont été écrits, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. ” (Joan. 20, 30-31. Cf. 19, 35). Les autres tendances sont accessoires, et subordonnées à celleci, qui donne vraiment le ton à tout le récit, et qui court à travers le livre entier comme un fil d'or pour en relier les divers membres.
Plusieurs Pères ont parlé très nettement en ce sens. Origène : “ Nullus evangelistarum adeo pure manifestavit Jesu divinitatem ut Joannes (In Joan. 1, 6: οὐδεὶς γὰρ ἐκείνων ἀκράτως ἐφανέρωσεν αὐτοῦ τὴν θεότητα ὡς Ἰωάννης κτλ); quippe qui illum inducat dicentem : Ego sum lux mundi ; Ego sum via, veritas et vita; Ego sum resurrectio ; Ego sum ostium; Ego sum pastor bonus ”. S. Jérôme (*Proœm. in Matth.*) : “ Coactus est... de divinitate Salvatoris altius scribere, et ad ipsum Dei verbum, non tam audaci quam felici temeritate prorumpere ”. S. Augustin : “Tres isti evangelistæ (les synoptiques) in his rebus maxime diversati sunt quæ Christus per humanam carnem temporaliter gessit ; porro autem Joannes ipsam maxime divinitatem Domini, qua Patri est æqualis, intendit, eamque præcipue suo evangelio, quantum inter homines sufficere credidit, commendare curavit ” (*De consensu evangelist*. 1, 4. Voyez aussi le beau passage que nous avons cité en avant du Prologue, p. 2). S. Epiphane : “ Joannes, postremus accedens, altius ascendens ea quæ incarnationem ipsam præcedunt stabilivit. Spiritualia enim pleraque ab ipso dicta sunt, quum ea quæ ad carnem pertinent ab aliis (les synoptiques) jam essent asserta. Quamobrem spiritualem de illo dono narrationem aggreditur, quod omni initio carens a Patre nobis advenit ” (*Hœr.*, 51, 19).
Mais, à défaut d'indications extérieures, le texte même serait pour nous, sous ce rapport, un très sûr garant. L'ensemble et les détails du récit convergent sans cesse vers ce but tout ensemble théorique et pratique : démontrer que Jésus est le Christ, le fils de Dieu (notez la force des articles dans le texte grec, ὁ χρίστος, ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ) (c'est-à-dire, prouver soit le caractère messianique, soit la divinité de Jésus), et produire par cette démonstration la foi dans tous les cœurs, afin que tous arrivent à la vie éternelle, au salut (“ ces deux propositions : Jésus fils de Dieu, et la vie en son nom, s'aperçoivent à travers tout l'évangile ”. Davidson, *Introduction to the Study of the N. T.*, t. 2, p. 451).C'est bien là, d'ailleurs, la base essentielle du christianisme, et aussi son résumé parfait.

Assurément, les autres évangélistes s'étaient proposé un but analogue, mais non d'une manière si directe, si formelle, et avec autant d'énergie ; aucun d'eux n'est “ théologien ” comme S. Jean.
Les épisodes et les discours dont la réunion forme le quatrième évangile ont été merveilleusement choisis dans le sens que nous venons d'indiquer. Les faits ne sont pas ce qu'il y a de plus important pour l'auteur, mais il insiste de préférence sur la théorie qui s'en dégage, et cette théorie revient toujours à dire : Heureux ceux qui croient en Jésus, Messie, fils de Dieu ! malheur à ceux qui demeurent incrédules ! Dès le prologue, 1, 1-l8, qui est comme le portique grandiose de notre évangile, Jésus nous apparaît sous les traits du Verbe, de l' “ Unigenitus ” de Dieu le Père : JeanBaptiste est son Précurseur et son témoin (cf. Joan. 1, 6-8, l5, 19-34). Ses premiers disciples le saluent déjà par ses vrais titres : “ Rabbi, tu es filius Dei, tu es rex Israel ” (Joan. 1, 49. Cf. verset 45). Le temple est la maison de son Père (Joan. 2,16). Aux ignorants comme aux savants, à l'humble Samaritaine comme au juste Nicodème il révèle ouvertement sa dignité (Joan. 3, 13 et ss.; 4, 10, 26). Mais nous ne pouvons signaler ici tous les traits isolés (voyez encore 7, 30, 34; 8, 20, 59; 10, 39; 18, 6, 36; 20, 28). Parcourez les chapitres 5, 7, 8, 11 (la résurrection de Lazare), 14-16 (le discours d'adieu), 17 (la prière sacerdotale), et vous en recueillerez de très significatifs pour la thèse de S. Jean. C'est aussi en vue de son but si élevé que notre évangéliste insère les discours dogmatiques de N.-S. JésusChrist plutôt que ses discours moraux et ses paraboles. C'est pour le même motif qu'il appelle les miracles de son Maître des σημεία, des signes (“Livre des signes ”, βιϐλίον τῶν σημείων: ce nom a été donné au quatrième évangile) ; car ils manifestent admirablement sa divinité, son caractère de Messie, et excitent par conséquent la foi en sa personne (cf. 2, 11; 11, 41, 42; etc.).
Non cependant, comme on l'a prétendu, que l'évangile selon S. Jean soit “ en vérité un traité théologique, tout autant que l'est l'épître aux Hébreux ” (E. Reuss, *La théologie johannique,* p. 12). Au fond, il demeure un récit, tout aussi bien que les volumes de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc: la méthode historique n'est lésée en rien par l'intention dogmatique (Sur le but principal de l'évangéliste S. Jean, voyez encore Baunard, *L'apôtre S. Jean*, ch. 17; Keil, *Commentar*, p. 41-51 ; P. Keppler, *Die Composition des Johannes Evangeliums*, Tubingue 1884, p. 3 et ss.).
2°A côté de cette intention prédominante et générale, valable pour tous les lieux, pour tous les temps, S. Jean se propose d'autres buts accessoires, et notamment un but polémique. Une tradition qui remonte jusqu'à S. Irénée mentionne en termes exprès les gnostiques parmi les adversaires qu'il avait en vue et qu'il voulait réfuter d'une manière indirecte. Voici les propres paroles du grand évêque de Lyon : “ Hanc fidem annuntians Joannes, Domini discipulus, volens per evangelii annuntiationem auferre eum qui a Cerintho inseminatum erat hominibus errorem, et multo prius ab his qui dicuntur Nicolaitæ,... sic inchoavit evangelium ” (*Adv. Hær*. 3, 11, 1). Témoignage irrécusable, provenant d'une source si sûre.
Tertullien (*De præscript,* c. 33), S. Epiphane (*Hær*. 69, 23), S. Jérôme nous renseignent dans le même sens. “ Joannes, dit ce dernier (*De viris illustr*. c. 9. Cf. *Proœm. in Matth*.),... scripsit evangelium.... adversus Cerinthum aliosque hæreticos, et maxime tunc Ebionitarum dogma consurgens, qui asserunt Christum ante Mariam non fuisse, unde compulsus est divinam ejus nativitatem edicere ”.
En effet le gnosticisme avait fait son apparition depuis quelque temps en Asie Mineure, quand S. Jean vint se fixer à Ephèse. Déjà S. Paul avait dû lutter contre les premiers germes de cette erreur, qu'il envisageait avec un véritable effroi (Cf. Act. 20, 28 et 29; 1 Tim. 4, 1-11, etc.). Elle s’était rapidement développée, et il fallait la frapper d’un grand coup. Il suffit de lire les lignes suivantes de S. Irénée, pour comprendre que les passages 1, 1-18; 14, 20-31 , et d'autres textes analogues sont dirigés contre la gnose : “ Et Cerinthus autem quidam in Asia non a primo Deo factum esse mundum docuit, sed a virtute quadam valde separata et distante ab ea principalitate quæ est supra universa, et ignorante eum qui est super omnia Deum. Jesum autem subjecit non ex virgine factum (impossibile enim hoc ei visum est), fuisse autem eum Joseph et Mariæ filium, similiter ut reliqui omnes homines, et plus potuisse justitia et prudentia et sapientia apud homines. Et post baptismum

descendisse in eum, ab ea principalitate quæ est super omnia, Christum, figura columbae, et tunc annuntiasse incognitum patrem, et virtutes perfecisse, in fine autem revelasse iterum Christum de Jesu, et Jesum passum esse et resurrexisse, Christum autem impassibilem perseverasse, existentem spiritalem ” (*Adv. hær*. 1, 26). Mais la thèse de S. Jean, Jésus est le Christ fils de Dieu, renverse toutes ces absurdes théories (cf. HanebergSchegg, Evangelium nach Johannes, t. 1. p. 38-44; De Valroger, *Introduction* t. 2, p. 102 et ss. ; Dœllinger, *Christenthum und Kirche*, p. 135; etc.).

On a pensé aussi, et non sans raison, que S. Jean avait encore pour objectifs de sa polémique indirecte, d'une part les “ Joannites ”, comme on les a nommés, de l'autre les Docètes. Les premiers étaient des disciples du Précurseur, qui, longtemps après sa mort et après la manifestation de N. S. JésusChrist, avaient conservé pour leur maître un culte exagéré, le regardant même comme le Messie (Les *Clement. Recognitiones*, 1, 54, le disent expressément). Le livre des Actes (18, 14 et 15; 19, 1 et ss.) nous atteste la présence d’un certain nombre d'entre eux en Asie du vivant de S. Paul. Il en existait sans doute encore à la fin du premier siècle, et il est naturel de supposer que notre évangéliste ait voulu les ramener à la vérité, en insistant, soit sur le rôle secondaire de JeanBaptiste, soit sur les témoignages si brillants que le Précurseur avait rendus à JésusChrist (cf. 1, 6 et ss., l5, 19-34; 3, 26 et ss. Voyez A. Maier, *Commentar*, p. 130. Grotius est toutefois allé beaucoup trop loin dans cette voie. Voyez sa *Præfatio ad Joan*, où il affirme que telle est 1'idée dominante du quatrième évangile). Quant aux Docètes, ainsi appelés parce qu’ils regardaient l'incarnation du Verbe comme une simple apparence (δοϰέσις) sans réalité externe, il est possible que les traits suivants aient été dirigés tacitement contre eux: l, 14, “ Verbum caro factum est ” ; 19, 34 et 35, “ Unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua, et qui vidit testimonium perhibuit.. ”; 20, 20, “ Ostendit eis manus et latus. ” Cf. verset 27. Voyez aussi 1 Joan. 1, l ; 4, 2-3; 5, 6 (voyez Schneckenburger, *Das Evangelium Johannis and die Gnostiker*, p. 60-68; Reithmayr, *Einleitung in die kanon. Bücher des N. T.*, p. 433 et ss.)

C'est sans raison suffisante que le Dr Aberle de Tubingue attribue à S. Jean l'intention directe d’attaquer le judaïsme, qui renaissait alors de ses cendres à Jamnia (*Theolog. Quartalschrift*, 1861, p. 37 et ss. Voyez aussi Keppler, *Das Johannesevangelium*, 1883).

Tandis que plusieurs écrivains rationalistes, entre autre Credner (*Einleitung in das N. Test*. p. 213 et ss.) et M. Reuss (*Geschichte der heil. Schriften N. Test*, p. 219. Voyez aussi la *Théologie johannique*, p. 34 et ss.), niaient catégoriquement qu’il pût exister la moindre relation entre la composition du quatrième évangile et les hérésies contemporaines, d’autres critiques, de différentes nuances (voyez Davidson, *Introduction*, t. 1, p. 331), ont regardé ce livre comme une œuvre apologétique d'un caractère universel : il n'eût concerné, suivant eux, aucune des erreurs de l’époque, mais il les aurait toutes atteintes en même temps en décrivant le vrai christianisme. Ce sentiment est incompatible avec les textes si formels de la tradition qui ont été cités plus haut.

3° Outre la tendance polémique dont ils nous ont euxmêmes parlé, les Pères attribuent aussi à S. Jean le but de compléter les trois narrations antérieures à la sienne. “ Joannes... quum videret in aliorum evangeliis ea quæ ad corpus pertinent (nous expliquerons cette expression en traçant le caractère du quatrième évangile) tradita esse, excitatus a familiaribus, Spiritu divinitus afflalus, spirituale conscripsit evangelium ”, dit Clément d’Alexandrie (Ap. Euseb. *Hist. eccl*. 6, 14). De même S. Ephrem : “ Joannes reperiens verba eorum, quæ de genealogia et natura humana Domini scripserunt, varias opiniones excitasse, ipse scripsit quod non tantum homo erat, sed quod a principio erat Verbum ” (*Evangel. Concord. expositio*, ap. Mœsinger, p. 286). C'est également l’opinion de S. Epiphane (*Hær*. 51, 12. Cf. 69, 23) : “ Quum Lucas ab inferioribus ad superiores perduxisset generationes, ac divinum Verbum e cœlo delapsum esse insinuaret, simulque carnis ab eodem susceptæ mysterium attigisset, ut cæcos homines ab errore revocaret, hoc illi (les hérétiques) assequi tamen nequiverunt. Ideo postea Spiritus sanctus Joannem ad scribendum evangelium impulit ”. Mais le langage d'Eusèbe et de S. Jérôme est plus clair encore. “ Sed et aliam causam, dit celuici (*De Viris illustrib*, c. 9), hujus Scripturæ ferunt, quod (Joannes) quum legisset Matthæi, Marci et Lucæ volumina, probaverit quidem textum historiæ et vera eos dixisse firmaverit, sed

unius tantum anni, in quo et passus est, post carcerem Joannis historiam texuisse. Prætermisso itaque anno cujus acta a tribus prioribus exposita fuerant, superioris temporis, antequam Joannes clauderetur in carcerem, gesta narravit ” (S. Jérôme fait cependant erreur quand il dit que les synoptiques racontent seulement une année de la vie de Jésus). Et Eusèbe (*Hist. eccl.* 3, 24) : “ Perlatis jam in omnium ipsiusque Joannis notitiam prioribus tribus evangeliis, approbasse ea Joannem et veritatem eorum suo testimonio confirmasse; solam vero narrationem earum rerum quas Christus circa initium prædicationis gesserat desiderasse... Rogatus igitur ab amicis Joannes, et tempus a prioribus evangelistis silentio praetermissum resque eo temporea Salvatore gestas in suo libro tradidisse dicitur, quemadmodum id indicat, ubi dicit : Hoc initium fecit signorum Jesus ”.

Comment aton pu nier un fait si bien et si anciennement attesté (M. Reuss en particulier, dans son langage assez peu courtois pour ceux qui pensent autrement que lui. Cf. *Théologie johannique*, p. 34), et du reste si vraisemblable eu luimême ? Estil possible que S. Jean n'ait pas connu les synoptiques ? Les connaissant, peutil n’avoir pas complété leur œuvre ? Répétons que ce n’était qu’un but accessoire, indirect (Théodore de Mopsueste a prétendu à tort que c'était le but principal. Cf. Corderius, *Catena in Joannem*, p. 706); mais ce fut pourtant une des intentions de S. Jean. On explique de la sorte pourquoi il omet de nombreux incidents, même parmi ceux qui allaient droit à son but; par exemple, la voix du baptême (Matth. 3, 16 et s.), les aveux forcés des démoniaques (Marc. 1, 24; Luc. 7, 28, la Transfiguration (Matth. 17, 1 et ss.), etc. : ces choses étaient suffisamment connues d'après les récits antérieurs. On explique aussi par là pourquoi il relate un si grand nombre de détails entièrement neufs. Çà et là, d’ailleurs, apparaissent des allusions très visibles aux narrations des synoptiques, sous forme de notes rapides, qui seraient obscures pour quiconque n’aurait pas les autres évangiles entre les mains. Voyez 3, 24, pour l’emprisonnement du Précurseur ; 6, 70, pour l’élection des apôtres ; 18, 13, à propos d’Anne, l’ancien pontife, etc. Enfin, la chronologie, généralement si nette dans S. Jean, est aussi un des points sur lesquels il paraît manifeste que le quatrième évangile complète les précédents. “ Quatre Pâques, quelques autres fêtes de l'année religieuse, clairement indiquées chacune en son lieu, jalonnent la route de l'historien, et assignant leur date aux événements principaux de la vie du divin Maître. Tous les synchronismes qu’on a faits de l'évangile sont partis de ces points éclairés par S. Jean ” (Baunard, *L'apôtre S. Jean*, p. 357. Voyez notre *Synopsis evangelica*, Paris 1882).

4° Au lieu des motifs si relevés, si sages et si légitimes que la tradition prête à S. Jean pour la composition de son œuvre incomparable, les rationalistes en suggèrent d’étranges.

D'après Strauss et l’ “ anonyme saxon ”, l’auteur du quatrième évangile aurait voulu faire de la polémique indirecte contre S. Pierre et donner le beau rôle à l’apôtre Jean. Nous avons vu ce qu'il faut penser de ce système.

Baur, au contraire, fait de notre évangéliste un pacificateur. L’Église avait été jusqu’alors divisée en deux camps ennemis, le montanisme et le gnosticisme ; réunir ces partis hostiles, en les amenant à admettre uniformément la théorie du Logos, voilà la vraie “ tendance ”, qui est toute à la conciliation, à la médiation (voyez Luthardt, *Das johann. Evangelium*, t. 1, p. 180 et ss.).

Pour Hilgenfeld, il s’agissait de remettre en honneur le *Paulinisme*, c'est-à-dire le libéralisme chrétien, et de renverser complètement les doctrines et les pratiques judaïsantes.

Et ainsi des autres, car où s’arrêter en si beau chemin ? En démontrant l'authenticité de l'évangile selon S. Jean, nous avons réfuté d’avance ces divers systèmes; car, ils supposent tous une composition tardive, entre 125 et 175.

Et puis ne se combattentils pas mutuellement, de manière à nous laisser tout à fait maîtres du terrain ? (Sur la question du but et des intentions de S. Jean, voyez encore Patrizi, *De Evangeliis*, lib. 1, c. 4, quæst. 3, et Schanz, *Commentar*, p. 30-48)

§ 4. — TEMPS ET LIEU DE LA COMPOSITION

1. La question de temps est facile à résoudre d’une manière générale, mais difficile lorsqu'il faut fixer une date précise.

1° L'antiquité entière admet que l'évangile de S. Jean parut après les synoptiques. “ Joannes omnium postremus ”, dit Clément d’Alexandrie (Ap. Euseb, *Hist. eccl*. 6, 14). “ Postremus venit Joannes ”, lisonsnous dans S. Ephrem (*Evang. concord.expositio*, ed. Mœsinger, p. 286). Et nous avons vu au paragraphe qui précède que tel est aussi le sentiment de S. Irénée (si important en toutes ces matières), de S. Epiphane, d’Eusèbe de Césarée, de S. Jérôme (“ Joannes... novissimus omnium scripsit evangelium ”, écrit S. Jérôme, *De viris illustr*. c. 9). S. Victorin de Pettau et S. Epiphane ajoutent que S. Jean ne publia son évangile qu'après l'Apocalypse; or S. Victorin place l’apparition de l’Apocalypse sous le règne de Domitien, comme le font S. Irénée, Tertullien, Clément d’Alexandrie et d’autres encore (Domitien régna de 8l à96). On voit par là combien Semler s'est volontairement trompé, quand il a mis notre évangile au premier rang sous le rapport du temps (Les disciples de Semler, il est vrai, sont allés aux antipodes de leur maître, en reculant la publication du quatrième évangile jusqu'au milieu ou à la fin du second siècle).

Un examen attentif de l’ouvrage confirme parfaitement les assertions des anciens auteurs. A chaque pas, en effet, quelque trait de détail nous prouve que les faits racontés étaient depuis assez longtemps dans le domaine du passé. Ici, c’est la traduction de mots hébreux très simples (*Rabbi, rabboni*, 1, 39; 20, l6; *Messias*, 1, 42 ; 4, 25); là ce sont des notes accessoires, desquelles il résulte jusqu'à l’évidence, d’une part, que le judaïsme s’est montré entièrement rebelle à la grâce et a perdu ses premières chances de salut (Cf. 1, 11; 3, l9, etc.); d'autre part, que la nation juive a péri comme peuple et que sa capitale est détruite (l'emploi des imparfaits est remarquable dans les passages 11, l8 ; 18, 1; 19, 41 (quoique l'emploi du présent (ἔστι) dans un autre texte, 5, l, diminue tant soit peu la valeur de cet argument). A propos de 11, 51-52, M. Westcott a dit très justement : “ Il est hors de doute que lorsque l'évangéliste écrivait ces mots, il lisait l’accomplissement de la prophétie inconsciente de Caïphe dans l’état actuel de l'Église chrétienne ” (*St. John’s Gospel*, p. 36. Cf. Jean. 10, 16). Bref, la manière de l'écrivain suppose un homme âgé, d’une profonde expérience, qui, en racontant, jette ses regards en arrière sur les événements qu’il se rappelle à merveille, mais dont un long intervalle le sépare.

2° Pour déterminer l’année précise, il y a une grande variété d'opinions. Le Dr Reithmayr (*Einleitung*, p. 421) remonte jusqu’en 70, mais à tort, car il est généralement reçu que l'évangile selon S. Jean ne parut qu’un temps notable après le martyre de S. Pierre (on le déduit du passage 21, l9 et ss., qui suppose aussi que l'oracle de NotreSeigneur relatif aux deux apôtres S. Pierre et S. Jean était depuis longtemps accompli), par conséquent après l’an 67. Comme nous l’avons dit, les rationalistes vont à l'autre extrême : Baur et Scholten, entre 160 à 170; Volkmar, en 155 ; Zeller et Schwegler, en 150; Lützelberger, Hilgenfeld, Thomas, de 130 à 140 ; Keim, vers 130; Schenkel, M. Renan, de 110 à 115. Il nous paraît vraisemblable, et c'est le système qui semble réunir le plus de voix parmi les exégètes croyants (S. Thomas d’Aq., Baronius, les Drs Hug, A. Maier, Tholuck, Langen, Schegg, Aberle, Pœlzl, etc.), que le quatrième évangile ne vit le jour que tout à fait aux dernières années du premier siècle. Nous adoptons même volontiers le règne de Nerva (96-98), d'après la citation suivante, qui est ancienne quoique faussement attribuée à S. Augustin (Pseudo Aug. *Præf. in Joan*. Cf. S. Epiph. *Hær*. 51, 12) : “Inter ipsos autem evangeliorum scriptores Joannes eminet in divinorum mysteriorum profunditate, qui a tempore dominicæ ascensionis per annos sexaginta quinque verbum Dei absque adminiculo scribendi usque ad ultima Domitiani prædicavit tempora. Sed occiso Domitiano, cum permittente Nerva de exilio rediisset Ephesum, compulsus ab episcopis Asiæ, de coæterna Patri divinitate Christi scripsit adversus hæreticos ” (voici encore quelques dates admises par des auteurs contemporains : Alford, entre 70 et 85 ; W. Meyer, vers 80; Macdonald, vers 85; Bisping, M. Godet, entre 80 et90; M. Westcott, de 90 à 100).

2. Pour la question de lieu, les Pères les plus autorisés, entre autres S. Irénée, S. Polycrate, Clément d’Alexandrie, Origène, Eusèbe de Césarée, S. Jérôme, se déclarent en faveur d’Éphèse. Déjà nous avons cité leurs textes ; qu’il suffise de répéter les paroles de S. Irénée: “ Jean, le disciple du

Seigneur, celui qui avait reposé sur sa poitrine, publia à son tour l'èvangile, tandis qu'il vivait à Ephèse, en Asie ".
Cependant le faux Hippolyte (*De duodecim apostolis*, Migne, *Patrol. græc*, t. 10, col. 952. Cf. Zahn, *Acta Johannis*, p. 43), la suscription de la version syriaque, et plus tard Suidas, Théophylacte, Euthymius, ont regardé l'île de Patmos comme le berceau du quatrième évangile. Mais ce sentiment provient sans doute d'une confusion avec l'Apocalypse ; dans tous les cas, il ne saurait prévaloir en face du témoignage si grave de S. Irénée. Le *Chronicon pascale* (Edit. Dindorf, Bonn 1832, p. 11) assure que le manuscrit original de S. Jean fut longtemps conservé à Ephèse, où on le tenait en grand honneur.
La Synopsis faussement attribuée à S. Athanase (*Opera*, édit. Bened. t. 3, p. 202) associe les deux opinions ; d'après elle, l'évangile aurait été écrit à Patmos, mais publié seulement à Ephèse. Le Dr Hug et le P. Patrizi ont accepté cette hypothèse sans raison suffisante (L. Hug, *Einleitung*, t. 2, p. 226-227; Patrizi, *De Evangeliis*, lib. 1 p. 110).

§ 5. — LE CARACTÈRE DE L'ÉVANGILE SELON S. JEAN.

Voici encore un sujet extrêmement riche et intéressant, " qui pourrait recevoir des développements presque indéfinis " (Plummer, *Gospel according to S. John*, p. 38). Mais nous devons nous en tenir encore à une aride nomenclature (voyez de gracieuses pages dans Bougaud, *JésusChrist*, 1ère partie, chap. 3, et dans Baunard, *L'apôtre S. Jean*, chap. 15).
" Il n'est assurément personne, dit Tholuck en introduisant son commentaire, qui lise l'évangile de S. Jean sans en recevoir l'impression qu'il y souffle un esprit qu'on ne trouve dans aucun autre livre " (*Comment. zum Evangel. Johann*., p. 19 de la 5° édit.). Ewald, si excellemment doué pour apprécier les belles œuvres littéraires, résume dans cette simple ligne ce qu'il pensait du quatrième évangile : " C'est un écrit si merveilleusement parfait ! " (*Die johanneische Scriften übersetzt und erklaert*, t. 1, p. 43. Le mot de Claudius est célèbre: " Depuis mon enfance, j'ai lu bien volontiers dans la Bible; mais c'est surtout S. Jean que je lis avec le plus de charme. Il y a en lui quelque chose de si admirable, de si élevé, de si suave, qu'on ne peut s'en rassasier. Il me semble toujours, quand je le lis, que je le vois à la dernière cène, appuyé sur la poitrine de son Maître, et que son ange me tient la lumière " (cité par la *Zeitschrift für kirchl. Wissenschaft und kirchl. Leben*, 1882, p. 508).
Le Dr J.-P. Lange nous donne, en quelques mots, presque une chrestomathie complète : " Le quatrième évangile a été tout à la fois beaucoup loué et vivement attaqué comme l'évangile de Jésus luimême. C'est l'évangile spirituel, a dit Clément d'Alexandrie; c'est un mélange de paganisme, de judaïsme et de christianisme, répond Evanson. C'est le premier des évangiles, un livre unique et parfait, a dit Luther; c'est un produit sans valeur et sans utilité pour notre temps, répond le luthérien Vogel. C'est le cœur du Christ, a dit Ernesti ; c'est un écrit mystique embrouillé, une dilution, une nébuleuse, ont répondu d'autres auteurs. C'est le moins autorisé des évangiles, une œuvre décidément bâtarde, mélangée de scepticisme, se sont écriés les rationalistes contemporains, tandis que, depuis l'époque de S. Irénée, il demeure pour tous les fils de l'Esprit saint la couronne des évangiles apostoliques " (*Das Evangel. nach Johannes*, 3° édit., p. 19).
Véritable évangile d'or, qu'on vient tout récemment, en Angleterre, de faire réimprimer en lettres d'or à la manière du moyen âge (*The Golden Gospel*, being The Gospel according to S. John, printed in letters of Gold. Londres, 1885, un vol. in-4°).
Mais essayons de préciser davantage le caractère de l'évangile selon S. Jean, en entrant dans quelques détails et en le considérant sous ses principaux aspects.
1° Ainsi qu'il a été dit plus haut, c'est d'abord par excellence l'*évangile du Fils de Dieu* : appellation qu'il reproduit jusqu'à trente fois. C'est, par là même, un évangile métaphysique, l'évangile du théologien, l'évangile de l'idée. Tout y est si profond, si plein, si sublime, si rayonnant, sans négliger toutefois l'élément simple et populaire ! Un regard rapide jeté sur les chapitres 1, 3, 5, 6, 7,

8, 10, 14, 15, 16, 17, suffit pour rappeler tout ce qu'ils contiennent de grandeurs théologiques. " Quelle montagne que cellelà, s'écriait S. Augustin (*In Joan*. tract. 1), quelle élévation que celle de ce génie! Voyez Jean qui dépasse toutes les cimes terrestres, tous les espaces éthérés, toute la région des astres, puis les chœurs célestes euxmêmes et la légion des anges. Que lui parlez-vous du ciel et de la terre ? Ce ne sont que des créatures. Que parlez-vous de ce que le ciel et la terre renferment ? Créatures encore. Même que font ici les êtres spirituels ? Ces êtres sont l'œuvre de Dieu, ce n'est pas Dieu luimême ".

2° C'est l'évangile du cœur, composé, on le voit aisément, par le disciple bien aimé, qui savait rendre amour pour amour. " Prope omnia de caritate : qui habet in se audire, audiat; erit illi lectio ista tanquam oleum in flamma ", a dit S. Augustin (*Praef. in Epist. ad Parth.*). Le mot " aimer " y est employé plus de quarante fois, et tout y est marqué au sceau du céleste amour. De là ces lignes d'Origène : " L'évangile de S. Jean est comme la fleur des évangiles (Dans le grec : τῶν εὐαγγελίων ἀπαρχήν, de même que les évangélistes sont ἡ ἀπαρχή de 1a Bible). Celuilà seul pouvait pénétrer à cette profondeur, dont la tête reposa sur la poitrine de Jésus, et auquel Jésus donna Marie pour mère. Cet ami si intime de Jésus et de Marie, ce disciple traité par le Maître comme un autre luimême, était seul capable des pensées et des sentiments résumés dans ce livre ".. Ne soyons donc pas étonnés, en le lisant, s'il nous parle si directement au cœur, s'il respire tant de suavité,s'il nous remplit de joie et de paix,comme la conversation d'un ami tendrement aimé (voyez Luthardt, *Das johann. Evangelium*, t. 1, pp. 60, 63-67).

3° C'est *l'évangile du témoin oculaire*, et cela encore le caractérise d'une façon spéciale. S. Matthieu avait eu aussi, comme S. Jean, le bonheur de tout contempler de ses propres yeux; mais il nous l'a peu montré dans sa narration. Nous avons vu au contraire quel cachet intime et subjectif cette même circonstance communique au quatrième évangile. Non seulement l'histoire que S. Jean raconte se dresse pour ainsi dire toute vivante devant ses souvenirs ; mais on s'aperçoit aussitôt qu'elle a envahi, pénétré son âme entière, qu'elle est devenue sa propre vie (Cf. Tholuck, *l.c.*, p. 21). De là le fréquent emploi des verbes θεωρεῖν, θεᾶσθαι, ἑωρακέναι. De là ces traits dramatiques qu'on rencontre à tout instant; par exemple : 1, 4, 9, 11, 13, 18, 19, 20, 21, etc. Voyez où commence pour lui la vie de JésusChrist sur la terre : au moment où il entra personnellement en contact avec le divin Maître. Cf. 1, 19-51.

4° C'est, plus que l'œuvre des synoptiques, *un évangile fragmentaire*. De tous côtés les lacunes abondent; après l'exposé très circonstancié d'un fait, un grand vide s'ouvre tout à coup; le récit se brise presque autant de fois qu'il fait un pas en avant. Comme dans l'évangile selon S. Marc, rien sur l'enfance et la vie cachée de Jésus; à la fin, rien sur l'Ascension. Si, comme nous le pensons, les mots " dies festus Judæorum " (voyez 5, 1 et le commentaire) désignent la Pâque, les chapitres 2-5 résumeront deux années entières (2, 13, une première Pâque; 5, 1, la seconde; 6, 4, la troisième : donc deux ans d'intervalle). En réalité, sur trois ans et demi que dura la vie publique du Sauveur, le récit de S. Jean n'atteint guère que trente jours distincts. Au reste, il prend soin luimême, par des formules générales qui reviennent de temps à autre, de nous avertir qu'il abrège étonnamment, ou plutôt qu'il supprime des périodes entières. Cf. 2, 23; 3, 2; 4, 43 ; 6, 2; 7, 1; 20, 30; 21, 25, etc

5° Et pourtant, c'est l'*évangile de la parfaite unité*. Il a été véritablement coulé d'un seul jet. Pour diviser les récits des synoptiques, il faut avoir recours a des plans fictifs : ici, le dessin est très accusé et constamment suivi (voyez le § 7). Les fêtes juives jalonnent la route. Les discours sont rattachés aux miracles, dont ils fournissent un brillant commentaire : bien loin de ralentir la marche, ils la favorisent, car ils sont comme le dialogue de ce grand drame, et ils en accentuent le mouvement. C'est autour de la divine personne de N.- S. JésusChrist que tous les détails se groupent admirablement : voilà le vrai centre d'unité.

6° Disons encore: *évangile du double progrès*; en dépit de Keim, qui a prétendu ne trouver dans l'œuvre de S. Jean qu'une " monotonie de plomb " (*Geschichte Jesu von Nazara*, t. 1, p. 117. Hilgenfeld, au contraire, admet cette double progression, *Evangel*, p. 325). Il y a le progrès de la foi et de l'incrédulité; ou, ce qui revient au même, le progrès de 1'amour et le progrès de la haine. Cette

gradation apparaît dès le prologue (on y voit en effet se dessiner la lutte du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, de la vie et de la mort, de la foi et de l'incrédulité), et elle se poursuit à travers toutes les pages, jusqu'à la conclusion de l'évangile. Quelques indications suffiront pour la mettre en relief. D'abord, “ S. Jean a mieux vu qu'aucun autre le mystère de la haine sous lequel a succombé son Maître. Il n'en dit pas seulement, comme les synoptiques, l'explosion dernière. Il en aperçoit les premiers germes, avec quelle intuition ! Il en suit les développements terribles, dans quelle lumière ! Il en prédit, il en peint l'issue fatale ” (Bougaud, *JésusChrist*, p. 114 de la 4e édition). Voici, au premier chapitre, le Sanhédrin qui regarde avec défiance le ministère de JeanBaptiste; au chapitre 2, Jésus luimême, après son coup de vigueur dans le temple, devient l'objet de la malveillance des hiérarques; le début du chapitre 4 nous montre les Pharisiens ouvertement jaloux de son influence ; au cinquième, leur haine éclate ; au septième, les Juifs font une démarche officielle et directe, pour s'emparer de sa personne; au huitième, ils essaient de le lapider; au neuvième, ils excommunient ses partisans; au dixième, nouvelle tentative pour le mettre à mort; au onzième, à la suite de la résurrection de Lazare, le Sanhédrin décrète de le mettre à mort; l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem amène le dénouement (voyez Godet, *Commentaire*, t. 1, p. 102 et 103. Cf. comme passages distincts, 1, 10, 11; 3, 32; 5, 16, 18; 7, 1, 19, 30, 32, 44 ; 8, 20, 40, 59; 11, 31, 39; 11, 8, 53, 57). La foi et l'amour suivent une marche ascendante identique, non moins aisée à constater, soit d'une manière générale pour la masse des adhérents du Sauveur, soit en particulier dans le groupe des disciples intimes et même dans les individualités. Nous avons noté sous ce rapport les passages suivants : 1, 12, 41, 45, 49; 2, 11, 22; 3, 2, 23; 4, 4, 39, 4l, 42, 53; 6, l4, 69; 7, 3l ; 8, 30; 9, l7; 10, 42 ; 11, 27, 45; 12, 11, 42; 16, 30; 19, 38, 39; 20, 8, 28, etc. (voyez Luthardt, *Das Johanneische Evangelium*, p. 27. “ Voilà donc l'évangile de S. Jean. Il ne se compose pour ainsi dire, que de deux grands tableaux : le tableau de Jésus au milieu des Juifs, et celui de Jésus au milieu de ses amis ”. Bougaud, *l. c.*, p. 113).

7° Plus spécialement encore, c'est l'Évangile spirituel. L'auteur est luimême tout céleste, idéal, transfiguré; de même son œuvre : elle participe entièrement à ses beaux titres d'aigle, d'ange et de vierge. “ In quatuor evangeliis, seu potius in quatuor libris unius evangelii, sanctus Joannes apostolus non immerito secundum intelligentiam spiritalem aquilæ comparatus, altius multoque sublimius aliis tribus erexit prædicationem suam, et in ejus erectione etiam corda nostra erigi voluit ”, a dit S. Augustin (*Tract. 36 in Joan.*, et encore, *De cons. evang.* 1, 4 : “ Longe ab istis tribus superius fertur, ita ut hos videas quodam modo in terra cum Christo homine versari; illum autem transcendisse nebulam qua tegitur omnis terra, et pervenisse ad liquidum cœlum, unde acie mentis acutissima atque firmissima videret in principio Verbum Deum apud Deum, per quem facta sunt omnia ”. Comparez ces mots de Clément d'Alexandrie, ap. Euseb. *Hist. eccl.* 6, l4: “ Assumptis pennis aquilæ, ad altiora festinans, de Verbo Dei disputavit ”). “ L'évangéliste était vierge, écrivait de son côté S. Ambroise, et je ne m'étonne point que, mieux que tous les autres, il ait pu exprimer les mystères divins, lui devant lequel était ainsi toujours ouvert le sanctuaire des célestes secrets ” (cité par Baunard, *L'apôtre S. Jean*, p. 366). “ La main d'un ange l'a écrit ”, disait Herder à la suite de S. Augustin (“ Cœperat esse angelus ”. *Tractat. 3 in Joan*).

Évangile spirituel : l'épithète est de Clément d'Alexandrie, πνευματικὸν εὐαγγέλιον (Ap. Euseb. *Hist. eccl*. 6, 14), et elle a paru si juste, si caractéristique, qu'on ne s'est pas lassé de la répéter depuis, pour la faire valoir. Elle contient le plus bref, mais aussi le plus bel éloge du quatrième évangile. Essayons à notre tour de la développer.

l . “ Les autres évangiles contenaient surtout τὰ σωματικά (mot intraduisible en français; “ ea quæ ad corpus Christi pertinent ”, dit la paraphrase latine) du Christ ”, dit Clément d'Alexandrie au même passage, pour expliquer sa pensée. C'étaient donc surtout des biographies extérieures, qui envisageaient plutôt N.-S. JésusChrist par ses dehors. Avec S. Jean, nous descendons au plus profond de l'âme de l'HommeDieu ; nous étudions le Christ dans sa nature la plus intime. “ L'élément céleste qui forme l'arrièreplan des trois premiers récits évangéliques est l'atmosphère habituelle du quatrième évangile ” (Plummer, *The Gospel according to S. John*, p. 38).

2. Ici, les discours, les paroles l'emportent en étendue sur les faits ; et ces paroles sont d'une élévation, d'une sublimité qui n'est égalée qu'à de rares intervalles dans les évangiles synoptiques (nous citerons, dans l'*Introduction générale aux SS. Évangiles*, les principaux points de repère). Plus on les relit, plus on y découvre de richesses. Chaque mot suscite dans l'âme des harmonies divines, qui s'y répercutent vivement, suavement. Sans doute, au premier regard, ils ont je ne sais quoi d'abstrait, de sententieux, qui en rend l'intelligence plus difficile; mais que l'esprit et le cœur sont récompensés lorsque, par la réflexion, on s'est ouvert un chemin parmi ces profondeurs ! Évidemment, ce sont souvent de simples sommaires; on le voit par l'entretien de Jésus avec Nicodème (chap. 3), qui, sous sa forme actuelle, aurait à peine duré trois minutes. Mais ces sommaires sont fidèles : ils contiennent vraiment le suc et la moelle des pensées du Sauveur, et même ses expressions principales. Étaitil donc bien malaisé pour S. Jean de conserver dans son âme profonde quelques discours, remarquables de fond et de forme, proférés par son Maître tant aimé, et sur lesquels ses méditations ou ses prédications le ramenaient sans cesse! Laissons donc les rationalistes se scandaliser, et dire, par exemple avec M. Renan : " Ce sont des pièces de théologie et de rhétorique, sans aucune analogie avec les discours de Jésus dans les synoptiques, et auxquelles il ne faut pas plus attribuer la réalité historique qu'aux discours que Platon met dans la bouche de son maître au moment de mourir " (*Vie de Jésus*, p. 520. Il dit ailleurs : " Il faut faire un choix : si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean "). Le parfait à-propos qui règne partout, les nuances admirables que revêt la parole de Jésus selon le caractère de ses interlocuteurs (quelle différence dans la manière dont il parle à Nicodème et à la Samaritaine, à la foule et aux hiérarques, à ses amis et à ses ennemis), ces petits traits historiques mêlés çà et là au discours (cf. 1, 28; 4, 9; 5, 18; 7, 37; 10, 22-23 ; 14, 31, etc.), tout cela prouve l'authenticité (Voyez Davidson, *Introduction*, t. 2, p. 300 et ss.; Godet, *Commentaire*, t. 1, p. 163-200). D'ailleurs, ici encore nos adversaires prennent soin de se réfuter les uns les autres. Ainsi, M. Reuss n'admet pas que les discours de Jésus d'après S. Jean " soient inventés quant à leur contenu le plus profond " (*Geschichte der heil. Schriften des N. T.*, p. 219 et 220) ; et, d'après Keim (*Gesch. Jesu von Nazara*, t. 1, p. 207), on rencontre dans le quatrième évangile " de profondes paroles de Jésus, une langue revêtue des plus riches images; à côté de cela, une précision dialectique magistrale, et des témoignages de Jésus tantôt tendres, tantôt spirituels, tantôt élevés, sublimes ".
3. Évangile spirituel par son aspect mystique et symbolique. On voit que l'écrivain sacré " ne fixe jamais son regard sur les incidents extérieurs en tant qu'incidents extérieurs, mais qu'il a constamment à la pensée leur signification pour l'histoire du salut " (Luthardt, *Das johanneische Evangelium*, t. 1, p. 76). Aussi, de son âme contemplative s'échappent fréquemment des remarques intéressantes, du genre de cellesci : " Va, et lavetoi au réservoir de Siloé (nom qui signifie envoyé) ", 9, 7 (voyez le commentaire); " Or, il (Caïphe) ne dit pas cela de luimême ; mais étant souverain sacrificateur cette annéelà, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation ", 11, 51; " Judas, ayant pris le morceau, se hâta de sortir. Il était nuit ", 13, 30; etc. Pour S. Jean les miracles euxmêmes sont des " signes ", des types. Et seul il nous a conservé les touchantes allégories du bercail, du Bon Pasteur et de la vigne (voyez aussi ce qui a été dit des citations de l'Ancien Testament par S. Jean).
4. Les personnages, peu nombreux mais si variés, qui se meuvent dans les récits de S. Jean, participent également à ce caractère spirituel. Quoique parfaitement vrais et réels, ils ont tous une touche idéale, une mystérieuse transparence qui rappellent les fresques de Flandrin à S. VincentdePaul de Paris et à S. Paul de Nîmes. Ce serait un sujet d'étude des plus intéressants. Contemplez Marie, la mère de N.-S. JésusChrist, le disciple bien aimé, S. JeanBaptiste, S. Pierre, S. André, S. Philippe, Nathanaël, Nicodème, la Samaritaine, l'aveuglené, Lazare, Marthe et Marie, S. Thomas ; dans un autre sens, Judas, Caïphe, Pilate : quels portraits exquis! Et néanmoins c'est à peine, parfois, si deux paroles ont été prononcées, si un geste a été signalé. De même pour les groupes, amis ou hostiles (les frères de Jésus, le peuple, les prêtres, les Pharisiens, les disciples),

que l'évangéliste introduit souvent dans sa narration : tout est idéalement tracé, quoique avec la plus parfaite ressemblance (cf. Luthardt, *l. c*., page 78-131; Westcott, *S. John*, p. 71 et ss.).

5. Enfin, la figure divine du Sauveur se reflète ellemême dans le quatrième évangile “ comme dans l'eau la plus pure ”, servant de centre à toutes les autres. Elle se dégage de plus en plus, à mesure qu'on avance dans le récit : chaque parole et chaque trait la révèle, si belle, si aimante, si “ spirituelle ” partout. Nous laissons encore au lecteur le développement de cette idée, et nous nous bornons à insérer ici, comme le meilleur résumé de ce qui peut être dit sur le caractère de l'évangile selon S. Jean, l'hymne suivante, attribuée à un disciple d'Adam de SaintVictor :

Verbum Dei, Deo Natum Quod nec factum, nec creatum, Venit de cœlestibus; Hoc vidit, hoc attrectavit, Hoc de cœlo reseravit, Joannes hominibus. Inter illos primitivos Veros veri fontis rivos Joannes exiliit; Toti mundo propinare, Nectar illud salutare Quod de throno prodiit. Cœlum transit, veri rotam Solis vidit, ibi totam Mentis figens aciem : Speculator spiritualis, Quasi Seraphim sub alis, Dei vidit faciem. Audiit in gyro sedis Quid psallant cum citharædis, Quater seni proceres : De sigillo Trinitatis Nostræ nummo civitatis Impressit characteres	Volat avis sine meta Quo nec vates, nec propheta Evolavit altius : Tam implenda quam impleta, Nunquam vidit tot secreta Purus homo purius. Sponsus, rubra veste tectus, Visus, sed non intellectus, Redit ad palatium. Aquilam Ezechielis Sponsæ misit, quæ de cœlis Referret mysterium. Dic, dilecte, de Dilecto Qualis adsit, et de lecto Sponsi sponsæ nuncia; Dic quis cibus angelorum, Quæ sint festa superorum De Sponsi præsentia. Veri panem intellectus, Cœnam Christi, super pectus, Christi sumptam resera : Ut cantemus de Patrono, Coram Agno, coram throno, Laudes super aethera

(Trench, *Sacred Latin Poetry*, p. 72. On trouverait difficilement, dans la poésie sacrée, une œuvre plus belle à tous les points de vue).

§ 6. — LE STYLE DU QUATRIEME ÉVANGILE

(Voyez sur ce point les intéressants travaux de Kaiser, *De speciali Joannis apostoli grammatica, culpa negligentiæ liberanda*; de Davidson, *Introduction to the Study of the N. Test*, t. 2, p. 462 et ss. ; de Westcott, *Introduction to the Study of the Gospels*, 5e édit., p. 260 et ss.; et surtout, la remarquable étude de Luthardt, *Das Johanneische Evangelium,* t. 1, p. 14-62).

Comme S. Marc, S. Luc et presque tous les auteurs du Nouveau Testament, S. Jean a écrit dans la κοινὴ γλῶσσα τῶν Ἑλλήνων. Il n'y a jamais eu le moindre doute à ce sujet.
Son grec est même assez pur, du moins en ce qui concerne 1'emploi des mots; mais, ainsi qu'il a été dit précédemment, le moule est tout à fait hébreu, et ce n'est que par suite d'une forte exagération que S. Denys d'Alexandrie a pu l'apprécier en ces termes : “ Evangelium et epistola (la première épître de S. Jean, qui accompagna l'Évangile) non modo emendate quoad græcum sermonem attinet, verum etiam cum summa elegantia, tum in verbis, tum in argumentationibus et in tota orationis compositione præscripta sunt. Utroque enim præditus erat evangelistes, sermone nimirum ac scientia” (Ap. Euseb, *Hist. Eccl.* 7, 25). Qu'on lise successivement, dans le texte grec, une page du quatrième évangile, et une page de Démosthène ou de Thucydide, et l'on sera frappés de la différence.
Le style de S. Jean est en effet très simple. Au lieu des périodes tant aimées des Grecs, de petites phrases alignées sans art à la suite les unes des autres d'après le genre “ paratactique ”, comme on l'a dénommé. 1, 1-2: “ Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est Lui qui était auprès de Dieu. ” 1, 10 : “ Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu ”. 4, 6 : “ Là était le puits de Jacob. Jésus, fatigué par la marche, se tenait ainsi auprès du puits. C'était la sixième heure ”. Etc.
Mais cette “ simplicité ”, justement vantée par Erasme (*Paraphras. in Joan*. Prætatio), produit le plus grand effet sans le chercher, car elle recouvre une profondeur de pensées que l'on sent bientôt inépuisable (Westcott, *Introduct.*, p. 260. “ Nulle recherche, nul pathos; tout est simple et courant comme dans la vie; mais partout en même temps la finesse, la variété, le progrès, les traits à peine indiqués qui se forment en tableau dans l'esprit du lecteur réfléchi ”. Keim). Pas d'art, et une puissance étonnante. Avec cela beaucoup de suavité. “ Aliquando etiam blanda demissaque voce, ut pater domi cum dilectissimis filiolis colloquitur ” (Flaccius Illyricus, *Clavis Scripturae*, Bâle 1618, p. 528 et s.).
Mais étudions quelques particularités soit des mots, soit des constructions.
1° Particularités des mots. — Plus peut-être que tout autre écrivain, S. Jean a ses expressions favorites qui reviennent à chaque instant sous sa plume. Et cela encore produit un effet saisissant. Voici les principales : ἀλήθεια (vérité), vingtcinq fois; ἀληθής (vrai), quinze fois; ἀμαρτία (péché), seize fois; la formule ἀμήν ἀμήν, vingtcinq fois; γινώσκειν (connaître), cinquantecinq fois; δόξα (gloire), vingt fois; ἔργον (œuvre), vingtsept fois; ζωή (vie), trentesix fois; ζῆν (vivre), seize fois ; θεωρεῖν (contempler), trentetrois fois (deux fois seulement dans S. Matthieu, six dans S. Marc, sept dans S. Luc); κρίμα (jugement), onze fois; κρίνειν (juger), dixneuf fois; κόσμος (monde), soixantedixhuit fois; λαμβάνειν (prendre), quarantequatre fois; μαρτυρεῖν (témoigner), trente trois fois; μαρτυρία (témoignage), quatorze fois; ὄνομα (nom), vingtcinq fois; πιστεύειν (croire), quatrevingtdixhuit fois ; σημεῖον (signe), dixsept fois ; φῶς (lumière) vingttrois fois. Le substantif πρόβατον (brebis) revient quatorze fois de suite au chapitre 10; κόσμος (monde), jusqu'à dixhuit fois dans le chapitre 17. Signalons encore les locutions suivantes: ἔρχεισθαι (venir), pour marquer l'incarnation du Verbe (3, 2, 19, 3l ; 6, 14 ; 7, 28; 8, 42 ; 12, 46; 16, 28, 30; 18, 37); ὁ πέμψας με, pour représenter sa mission divine (7, 38; 8, 26, 29; 9, 4, 12, 49, etc.); ἀποστέλλω (j'envoie), dans un sens analogue (3, 17 ; 5, 38 ; 6, 29, 57 ; 10, 36 ; 20, 21).
Il est un certain nombre de mots que S. Jean est seul à employer parmi les évangelistes; notamment : ἀντλεῖν, ἀποσυνάγωγος, ἀρνίον, γλωσσόκομον, κλῆμα, σκέλος, σκηνοῦν, τίτλος, ὑδρία, ψωμίον, etc. M. Westcott dit en avoir compté jusqu'à soixantecinq (*Introduction*, p. 264, note 2). D'un autre côté, on est surpris de voir que d'autres expressions, très communes ailleurs, sont totalement absentes de son évangile ; par exemple, δύναμις, ἐπιτιμᾶν, εὐαγγέλιον, παραβολή, πίστις, σοφία, etc.
2° Particularités de constructions. — On conçoit difficilement du grec sans particules; et néanmoins le style de S. Jean est d'une sobriété extraordinaire sous ce rapport. Au chapitre 15, nous avons signalé dans le commentaire vingt versets consécutifs où l'on n'en rencontre pas une seule. Elles

manquent surtout dans les passages les plus émus. 11, 34 et 35 : “ Et il dit : Où l'avez-vous mis? Ils lui disent: Seigneur, venez et voyez. Jésus pleura ” (voyez le texte grec). Cf. 1, 3, 6, 8; 2, 17; 4, 7, l0, etc. Δέ (“ autem ”) et καὶ (“ et ”) suffisent presque à S. Jean; il est vrai qu’il use largement de ces termes. Le passage qui suit est caractéristique : Μετὰ ταῦτα κατέβη, ... καὶ ἐγγύς ἦν τὸ πάσχα..., καὶ ἀνέβη..., καὶ εὗρεν, καὶ ποιήσας... ἐξέβαλεν, καὶ εἶπεν (Joan. 2, 12-16. Cf. 3, 1, 2, 14, 22, 23, 35, 36; 5, 27; 8, 21, 49; 17, l, etc.).

L'emploi de οὖν (“ ergo ”) et de ἵνα (“ ita ut ”) est aussi une particularité du quatrième évangile. L'adverbe οὖν est remarquablement fréquent. Lisez dans le texte grec la seconde moitié du chapitre19 : οὖν revient aux versets 20, 21, 23, 24 (deux fois), 26, 29, 30, 32, 38, 40, 42. Voyez aussi 2, 22 ; 3,25, 29; 4, l, 6, 46; 6, 5; 7, 25, 28 et ss. ; 8, 12, 21 et ss., 31, 38; 10, 7; 11, 3l et ss. ;12, 1, 3, 9, 17, 2l, etc. Quant à ἵνα, l'usage spécial qu’en fait notre évangéliste relève d’une façon étonnante les desseins providentiels de Dieu, même dans les plus petites circonstances (c’est aussi, du reste, le résultat produit par la répétition de οὖν). Voyez, entre autres passages: 1, 27; 4, 34; 5, 23; 6, 29, 40, 50; 9, 2, 3; 10, l0; 11, 42; 14, l6; 16, 7; 18, 9; 19, 24, 28, 36. Malheureusement, il est parfois impossible de reproduire dans une traduction toute la force de cet *afin que*.

S. Jean emploie volontiers aussi la particule ὡς (“ ut ” de la narration historique pour “ cum ”, lorsque), et la formule de comparaison καθὼς... οὕτως (“ sicut... ita ”). Cf. 3, 14; 5, 19, 21, 23, 26, 30; 6, 3l, 58; 7, 38: 8, 28; 10, 15; 12, 36, 50; 13, 15, 34; 14, 31 ; 15, 4, 9, 10, 12; 17, 1, 11, 14, 16, etc.

Les pronoms sont souvent répétés d’une manière emphatique, surtout ἐκεῖνος et οὖσος. Voyez 6, 71 ; 7, 4, 7; 9, 33, etc. Assez souvent, S. Jean les insère dans ses phrases pour appuyer sur le sujet, quand une proposition incidente s’est glissée entre celuici et le verbe. 7, 18 : “ Qui quærit gloriam ejus qui misit eum, *hic* verax est ”. On trouvera des exemples analogues dans les passages 1, 18, 33; 3, 32; 5, 11, 37, 38; 6, 116; 10, 1, 25; 12, 48; 14, 21, 26; 15, 5, 26, etc.

Il est d’autres répétitions aimées de notre évangéliste et dont il se sert pour produire l’effet le plus saisissant. Le même mot revient trois ou quatre fois coup sur coup, et l’idée exprimée pénètre ainsi forcément dans l’esprit du lecteur. 1, 1 : “ Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu ”. 11, 33 : “ Et Jésus, lorsqu'il la vit pleurant, et les Juifs qui étaient venus avec elle pleurant, frémit en son esprit et se troubla ”. 5, 31-32 : “ Si donc je rends témoignage de moimême, mon témoignage n'est pas vrai. C'est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est vrai ”. Cf. 1, 10; 5, 46, 47; 15, 4 et ss.; 17, 25.

De temps en temps la même pensée, exprimée d'abord en termes positifs, est réitérée sous une forme négative. 1, 3 : “ Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n’a été fait sans lui. ” 1, 20 : “ Et il confessa, et il ne nia point. ” 7, 18 : “ Celuilà est vrai, et il n’y a pas d'injustice en lui. ” 10, 28 : “ Je leur donne la vie éternelle, et ils ne périront jamais. ” Et cinquante exemples semblables (cf. 1, 48; 3, 18; 5, 23; 8, 29; 11, 25, 26; 12, 48; 14, 6 , 23, 24; 15, 29, etc.).

Les formules de transition dans les passages dialogués, si fréquentes et si concises, communiquent beaucoup de vie au discours: on est par là constamment ramené aux personnages qui forment l'objet de la scène. 4, 9, 11, 15, 19, 25 : “ La femme lui dit ” ; 4, 7, 10, 13 16, 17, 21, 26 : “ Jésus lui dit ”. Cf. 8, 49 et ss. ; 10, 23 et ss.: “ Jésus dit, les Juifs dirent ”. Parfois il arrive que les formules de ce genre sont emphatiquement redoublées, comme au livre de Job (Cf. Job. 4, 1 ; 6, 1, et en tête de presque tous les discours). 1, 25 : “ Ils l'interrogèrent et lui dirent ” . 7, 28 : “ ll criait dans le temple, enseignant et disant ”. Cf. 1, 15, 32; 8, 12; 12, 14, etc. La phrase ἀπεκρίθη καὶ εἶπεν revient jusqu’à trentequatre fois dans notre évangile. Si elle paraît minutieuse à première vue, en réalité elle attire l’attention du lecteur, et donne beaucoup de solennité au récit.

Quand il cite des paroles, S. Jean use fréquemment de la forme directe, alors même que la forme dite “ oblique ” serait plus naturelle. 7, 40-41 : “ Dans cette foule donc, lorsqu'ils eurent entendu ses paroles, les uns disaient : Celuici est vraiment le prophète. D'autres disaient : Il est le Christ. ” Cf. 1, 19-27; 8, 22; 9, 3 et ss. ; 21, 20, etc. Ce sont au fond des hébraïsmes.

Même réflexion à faire au sujet du parallélisme, dont les exemples ne sont pas rares dans le quatrième évangile. Voyez 7, 6; 8, l4, 23, 35, 38; 16, 16, 28. Le commentaire en a signalé les cas les plus remarquables.
Concluons que “ tout cela donne au style une physionomie d’autant plus extraordinaire, que, chez S. Jean, l'expression jaillissait immédiatement de la pensée, et se déversait dans le discours telle qu'elle venait de naître dans l'esprit... Tout cela réuni donne à l'expression et à l'exposition de S. Jean un élan et un charme extraordinaires. Le lecteurs simple est captivé, et le savant éprouve le besoin d'étudier plus à fond cet évangile. (De Valroger, *Introduction historique et critique aux livres du Nouveau Testament*, t. 2, p. 128 et suiv.).

§ 7. — PLAN ET DIVISION.

Déjà nous avons dit un mot, car toutes ces questions se tiennent, de l’unité de plan que présente le quatrième évangile, et du progrès remarquable qu’on y rencontre. Ce sujet a été très étudié de nos jours, et les intéressantes monographies qu’il a suscitées n'ont fait que mettre en plus grande lumière l'excellence et la beauté de l'œuvre de S. Jean (voyez surtout Luthardt, *Das Johanneische Evangelium*, t. 1, p. 200 et ss. ; P. Kepler, *Die Composition des Johannesevangeliums*, Tubingue 1884 ; Franke, *Die Anlage des Johannesevangeliums*, dans les *Theolog. Studien und Kritiken*, 1884, p.80-156).
Les bases adoptées pour le partage n'ayant pas toujours été les mêmes, les divisions ont naturellement beaucoup varié pendant un certain temps.
Quelques auteurs ont pris pour principe la géographie et la chronologie combinées, (c'est-à-dire les voyages que JésusChrist fit à Jérusalem à l’occasion des fêtes. C’est ainsi que Bengel, dans son célèbre *Gnomom*, distingue une semaine initiale (1, 19-2, 11), une semaine finale (12, 1-20, 3l), et, entre ces deux semaines, trois périodes qui débutent à la première Pâque (2, 12), à la Pentecôte (5, l) (d'après le système de Bengel. Sur cette fête, voyez le commentaire), à la fête des Tabernacles (7, l). Olshausen a quelque chose d'analogue : l° chap. 1-6, depuis le prélude de l'évangile jusqu’à la fête des Tabernacles; 2° chap. 7-11, depuis la fête des Tabernacles jusqu'au voyage de Jésus à Jérusalem à l'occasion de la dernière Pâque; 3° chap. 12-17, dernier séjour de NotreSeigneur à Jérusalem ; 4° chap. 18-21, la Passion et la Résurrection. — On a justement reproché à ces systèmes d’être trop extérieurs et sans appui réel.
D’autres interprètes ont cherché dans le quatrième évangile une idée essentielle, dont le développement pourrait servir de base sérieuse à l'organisme. Pour De Wette (*Evangelium und Briefe des Johannes*, 4ème édit., 1852) et Lücke (*Commentar über das Evangel. des Johannes*, 3° édit.), la δόξα ou “ gloire ” de N.-S. JésusChrist serait cette idée centrale. Le Dr Schweizer (*Das Johannesevangelium*, 1851) préfère la notion de combat, et il distingue à ce point de vue trois parties : l’annonce de la lutte, chap. 1-6; l'explosion de la lutte, chap. 7-10; la solution, chap. 13-21. Mais qui ne voit combien ces “ idées ” sont incomplètes ? Elles négligent d’une manière absolue des éléments de la plus grave importance pour l'intelligence du quatrième évangile; celleci la foi, cellelà l'incrédulité. Nous ne dirons rien de Baur (“ Il a *hégélianisé* l'évangile, et a cherché, par son analyse, à lui enlever le caractère historique ”. Keppler, Die Composition des Johannesevang., p. 8), et de ses adeptes, dont les systèmes idéalistes sont fabriqués de toutes pièces, et n’ont rien de commun avec le vrai plan de l'évangéliste.
Si l’on veut arriver à une division qui ne soit pas arbitraire, il faut, ainsi qu’on l’admet communément, produire un judicieux mélange des idées et des faits, associer la marche extérieure des incidents au progrès intime des pensées. Sous ce rapport, il existe dans l'œuvre de S. Jean trois facteurs principaux qui sont les manifestations de N.-S. JésusChrist, avec la foi et l’incrédulité qu’elles rencontrent. Notons encore que l’auteur luimême, par d'importantes formules, a établi en deux endroits des “ lignes de démarcation ” dont il est impossible de ne pas tenir compte. Ce sont

les passages 12, 37-50, et 20, 30. Ajoutons enfin à cela la séparation logique qui existe entre les versets 18 et 19 du chapitre 1.
Cela posé, nous avons en tête de l'écrit un Prologue, 1, 1-18, auquel correspond à la fin un Épilogue, 21, 1-26. Entre cette introduction et cette conclusion se déroule le corps même du volume, 1, 19-20, 30. Le prologue, si sublime, traite du Logos, de ses attributs divins, de son rôle avant et après l'Incarnation. L'Épilogue raconte une importante apparition de Jésus ressuscité.
La longue formule mentionnée plus haut, 12, 37-50, coupe en deux parts tout ce qui reste du récit. Nous obtenons de la sorte une première partie, 1, l9-12, 50, qui expose la vie publique de N.-S. JésusChrist d'après le point de vue auquel s'était placé S. Jean, et une seconde partie, où sont relatés les détails de la passion et de la résurrection, 13, 1-20, 30.
Reprenons cette division avec quelques détails, pour montrer le rôle qu'y jouent les trois facteurs mentionnés cidessus (on trouvera dans le Tableau analytique imprimé à la suite de la Préface, et surtout dans les commentaires, des développements beaucoup plus considérables. Voyez aussi notre édition du *Novum Testamentum* (Paris, 1885) avec divisions logiques et analyse du texte).
Dans la première partie, 1, l9-12, 50, Jésus manifeste par degrés, mais très ouvertement, son caractère messianique et sa divinité, soit par ses paroles, soit par ses œuvres. Deux groupes se forment autour de lui, le groupe des amis, des croyants, et le groupe des incrédules, des ennemis. La marche de la narration est des mieux accentuées. 1° Jésus est introduit sur la scène évangélique par JeanBaptiste, son Précurseur, dont nous entendons plusieurs témoignages; puis, luimême il commence à se révéler directement à ses premiers disciples (1, 19-2,11). 2° Une autre subdivision (2, 12-4, 54) nous montre le divin Maître sur un théâtre plus considérable : voici qu'il se manifeste à Jérusalem, en Judée, en Samarie, en Galilée. 3° Dans les périodes qui précèdent, les germes de la foi et de l'incrédulité n'avaient pas tardé à paraître; mais la foi prédominait. Tout à coup le conflit éclate, et il devient menaçant pour Jésus dès le premier jour. Dans les chapitres 5-12, le narrateur en décrit admirablement les vicissitudes : crise à Jérusalem, 5; crise en Galilée, 6 ; la lutte devient de plus en plus violente dans la capitale juive, 7-10 ; la résurrection de Lazare et l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem achèvent d'amener la catastrophe depuis longtemps prévue, 11-12.
Dans la deuxième partie, 13, l-20, 30, la manifestation de NotreSeigneur JésusChrist se continue et se parfait. Quelques jours à peine sous le rapport du temps; mais les événements et les discours sont décisifs, de la plus haute gravité; Le double courant de la foi, et de l'incrédulité, de l'amour et de la haine, est plus visible que jamais; finalement, toutefois, Jésus remporte un triomphe complet sur ses adversaires. 1° Dans l'intimité, NotreSeigneur achève de révéler sa nature et son rôle à ses disciples les plus chers, 13-17. 2° Récit de sa passion et de sa mort, 18-19. 3° Sa résurrection glorieuse, 20.
Telles sont vraiment, croyonsnous, d'après le fond comme d'après la forme du quatrième évangile, les grandes lignes tracées par l'auteur luimême, et telle est la division la plus généralement admise. On retrouve du reste ce même partage chez presque tous les commentateurs qui admettent trois ou quatre sections au lieu de deux ; car les principales coupures sont si franchement marquées, qu'il n'est guère possible de les remplacer par d'autres séparations.
D'après BaumgartenCrusius, quatre parties : 1-4, l'œuvre du Christ; 5-12, ses combats; 13-19, sa victoire morale ; 20-21, sa gloire complète. M. Godet en veut jusqu'à cinq : " La foi naît, 1-4; l'incrédulité domine, 5-12; la foi atteint sa perfection relative, 13-17; l'incrédulité se consomme, 18-19; la foi arrive à sa perfection, 20-21 " (*Commentaire sur l'Évang. selon S. Jean*, 2° édit.,t. 2, p. 12). Les critiques qui adoptent plus de deux grandes divisions s'arrêtent d'ordinaire au chiffre de trois (Ewald se déclare pour " cinq pas en avant " (1, 1-2, 11 ; 2, 12-4, 54; 5, 1-6, 14; 6, 15-11, 46; 11, 47-20, 31). Il supprime le chap. 21. J. P. Lange a jusqu'à neuf sections, y compris le prologue et l'épilogue). Par exemple, le Dr Bisping (1-12, Jésus dans son activité publique et dans sa lutte avec le monde; 13-17, Jésus dans le cercle intime des apôtres ; 18-21, Jésus souffrant et ressuscité), le Dr Luthardt (1-4, Jésus Fils de Dieu ; 5-7, Jésus et les Juifs: 8-21, Jésus et les siens) (" Dans la première partie, ditil, on place les fils, dans la seconde le nœud se forme ; le dénouement a lieu dans la troisième ". *Das Johann. Evangel.*, t. 1, p. 212), M. Keppler (*Die Composition des*

Johannesevang., p. 13) (le commencement, 1-4; le progrès, 5-12; la conclusion, 13-21); M. Franke (*Loc. cit.*) (1-6, Jésus est introduit dans le monde; 7-12, il combat contre le monde; 13-21, il quitte 1e monde). Ces divers plans nous paraissent plus ou moins factices.

§ 8. — LES COMMENTATEURS DE L'ÉVANGILE SELON S. JEAN

Il était naturel, après tout ce que nous avons dit dans cette Préface, que le quatrième évangile trouvât un plus grand nombre d'interprètes que les récits des synoptiques. Voici, indépendamment des ouvrages spéciaux qui sont signalés plus haut ou qui le seront encore à l'occasion, les meilleurs commentaires composés sur S. Jean.

1° Au temps des Pères. — Pour répondre à la perfide exégèse du gnostique Héracléon, Origène composa ses *Commentarii in evangelium secundum Joannem* (*Opera*, édition de la Rue, t. 4; Migne, t. 14), divisés en trentedeux τόμοι, mais dont il ne nous reste que les “ tomes ” 1, 2, 6, 10, 13, 19, 20, 28, 32, et quelque fragments des tomes 4 et 5. Dix d’entre eux étaient déjà perdus au temps d’Eusèbe (*Hist. Eccles*., 4, 24). Il y a là de riches idées et toutes les qualités d’Origène, mais aussi tous ses défauts.

S. Jean Chrysostome nous a laissé quatrevingthuit *Homiliæ in evangelium Joannis*, prêchées à Antioche de 388 à 398 (Tome 8 de l'édition de Montfaucon). Elles sont admirablement écrites, éloquentes, vigoureuses, et font valoir avant tout le sens littéral.

La *Catena Patrum in evangelium Joannis*, publiée par Corderius (Anvers, 1630) contient de précieux fragments des commentaires de Théodore de Mopsueste (Cf. Migne, *Patrol. græca*, t. 66 col. 727-786), d’Apollinaire de Laodicée, d’Ammonius d’Héraclée, etc.

S. Cyrille d’Alexandrie a aussi un excellent Commentarius in Joannis evangelium (Migne, *Patrol. gr*. t. 73 et 74), plus littéral que les œuvres ordinaires de l’école à laquelle il appartient.

Qui n'a lu les *Tractatus 124 in evangelium Joannis* de S. Augustin, prêchés en 416 par le grand évêque d’Hippone ? C'est un remarquable chefd’œuvre, où le génie théologique et l'art oratoire se manifestent perpétuellement, quoique le tact exégétique soit moins parfait (Migne, *Opera*, t. 3, p. 2, col. 1379-1976).

Nous avons en hexamètres grecs une *Paraphrasis S. Evangelii sec. Joannem* composée dans la première moitié du cinquième siècle par Nonnus de Panople. Elle est très utile pour l'intelligence de certains détails (Migne, Patrol. gr., t. 43).

Le vénérable Bède, Théophylacte et Euthymius Zigabenus ont commenté S. Jean d’après les principes qui avaient déjà servi de base a leur interprétation des synoptiques.

2° Au moyen âge (à cette époque, on aimait à prêcher souvent sur l'évangile selon S. Jean). — L'abbé Rupert de Deutz, “ plerumque bonus auctor ”, selon le mot de Maldonat, est l’auteur d'une pieuse et intéressante explication du quatrième évangile, divisée en quatorze livres (*In evangelium Joannis commentariorum* libri 14, Migne, *Patrol. lat*. t. 169). C’est lui qui a écrit ces belles paroles, que l’on ne saurait trop méditer avant de commencer l'étude de S. Jean: “ Omnes carnalium sordes affectuum ab oculis cordis abstergendæ sunt iis qui in schola Christi venerabilibus student litteris : ut hanc aliquatenus valeant Aquilam prosequi, quam cordis munditia juvit ut claritatem Solis æterni, plus ceteris divinæ visionis animalibus, irreverberata posset mentis acie contemplari ”.

Nous avons d'AlbertleGrand une *Postilla in evangelium Joannis evangelistæ*, et de S. Thomas d’Aquin, une Expositio in evangelium Joannis (*Opera*, édit. de Venise, t. 14) où le texte sacré est vigoureusement analysé, mais expliqué d’une manière beaucoup moins heureuse.

3° Les temps modernes et contemporains. — Aux œuvres de Maldonat, de Cornelius a Lapide, de Luc de Bruges, des deux Jansenius, de Noël Alexandra, de D. Calmet, de Bisping, etc., mentionnées déjà à propos des évangiles synoptiques, nous avons un certain nombre d'excellents commentaires à ajouter.

Le chanoine Cl. Guillaud : *Enarrationes in evangelium Johannis*. Paris, 1550.

Le cardinal Tolet : *In sacrosanctum Joannis evangelium commentarii*. Cologne, 1589. Beaucoup de science, mais des longueurs ça et là.
Le jésuite Ribera : *Commentarius in Johannis evangelium*. Lyon, 1613.
Klee : *Commentar über das Evangelium nach Johannes*. Fribourg, 1843-1845. Incomplet.
Fr. X. Patrizi : *In Joannem commentarium*. Rome, 1857. Un peu concis.
Messmer : Erklærung des Johannes evangeliums. Innspruck, 1860.
Corluy : *Commentarius in evangelium S. Joannis*. Gand (nous citons d'après la seconde édition, publiée en 1880). Excellent manuel exégétique et dogmatique.
HanebergSchegg : *Evangelium nach Johannes, übersetzt und erklært*. Munich, 1878-1880. Un des meilleurs commentaires catholiques, commencé par Mgr. l'évêque de Spire, achevé et publié après sa mort par M. le professeur Schegg.
Pœlzl : *Kurzgefasster Commentar zum Evangelium des Johannes*. Graz, 1882-1884. Bon manuel.
P. Schanz : *Commentar über das Evangelium des heiligen Johannes*. Tubingue, 1884-1885. Le plus récent et le meilleur commentaire catholique de l'évangile selon S. Jean; mais trop de science allemande, ce qui rend souvent la lecture difficile.
Pour compléter cette liste, nous devons ajouter quelques indications relatives aux commentateurs protestants et rationalistes du quatrième évangile. Nous ne mentionnerons que les plus célèbres.
F. A. Lampe : *Commentarius analyticoexegeticus tam litteralis quam realis evangelii Joannis*. Amsterdam, 1724. Œuvre souvent citée par les exégètes protestants. Elle est complète, mais diffuse.
F. Lücke : *Commentar über das Evangelium des Johannes*. Première édition en 1820, troisième édition en 1840. Bon, mais un peu long.
Hilgenfeld : *Das Evangelium and die Briefe Johannis, nach ihrem Lehrbegriff dargestellt*. Halle, 1849. Foncièrement rationaliste.
A. Tholuck: *Commentar zu dem Evangelium des Johannes*. Hambourg, 1827. Concis et bon; souvent réédité.
H. A. W. Mayer: *Kritisch. exegetisches Handbuch über das Evangelium des Johannes*. Gœttingue, 1832 (6° édit. en 1880). Excellent sous le rapport philologique ; mais nombreuses concessions à l'école négative.
O. BaumgartenCrusius ; *Theolog. Auslegung der Johann. Schriften*. Iéna, 1844-1845. Tendances rationalistes ; les Pères souvent cités.
C. E. Luthardt: *Das Johanneische Evangelium nach seiner Eigenthümlichkeit geschildert und erklært*. Nuremberg 1852, deuxième édition en 1875. Délicat et distingué.
H. Ewald: *Die Johanneischen Schriften übersetzt und erklært*. Gœttingue 1861-1862. D'une part les idées ingénieuses et neuves d'Ewald; d'autre part ses appréciations arbitraires, rationalistes.
E. W. Hengstenberg : *Das Evangelium des heilig. Johannes erlæutert*. Berlin, 1861-1863. Bon et croyant, mais diffus.
L. Bæumlein : *Commentar über das Evangelium des Johannes*. Stuttgart, 1863. Simple manuel, incomplet.
F. Godet: *Commentaire sur l'Evangile de S. Jean*. Neuchâtel, 1864. 2° édit. en 1876. L'un des meilleurs commentaires protestants.
Scholten : *Het evangelie naar Johannes*, 1867. Scholten est un ultrarationaliste.
E. Reuss : *La théologie johannique*. Paris, 1870. Tendances également très rationalistes; souvent grande finesse exégétique, qui fait regretter un si mauvais emploi d'un beau talent.
L. Abbott: *An illustrated Commentary on the Gospel according to St. John*. Londres, 1879. Bon manuel.
W. Milligan et W. Moulton : *A Popular Commentary on the Gospel of St. John*. Edimbourg, 1880.
F. Westcott: *St. John's Gospel* (faisant partie du *Speaker's Commentary*). Londres, 1880. Excellent commentaire; profondes connaissances exégétiques.
A. Plummer : *The Gospel according to St. John, with Notes and Introduction* (faisant partie de la *Cambridge Bible for Schools*). Londres, 1881. Bon abrégé de l'ouvrage de M. Westcott.

H. W. Walkins : *The Gospel according to St. John* (faisant partie de *The Commentary for Schools*). Londres, 1881. Autre bon manuel.

C. F. Keil : *Commentar über das Evangelium des Johannes,* Leipzig, 1881. M. Keil est un des meilleurs exégètes contemporains. Il est croyant, solide, et résume la plupart des commentaires antérieurs.

M. F. Sadler : *The Gospel according to St. John, with Notes critical and practical,* Londres, 1883. Assez bon manuel.

J. Wichelhaus : *Das Evangelium des Johannes,* Halle, 1884. Notes souvent intéressantes, publiées par le Dr Zahn après la mort de l'auteur. Le Verbe divin (versets 1-18). - Le Précurseur rend témoignage à JésusChrist devant les délégués du Sanhédrin de saint JeanBaptiste, devant ses propres disciples (verset. 29-34). - Les premiers disciples de Jésus (verset. 35-51).

PROLOGUE . LE LOGOS. 1, 1-18.

Il est universellement admis que ces dixhuit versets forment une section à part dans le quatrième évangile, auquel elle sert d'introduction ou de prologue. Avant d'en aborder le commentaire, nous avons quelques idées générales à émettre sur leur objet, leur richesse théologique, la beauté de la forme, la division.

1° Le sujet traité. - Comme on l'a dit avec beaucoup de justesse, " chaque évangéliste entre en matière de la manière qui répond le mieux à l'esprit de sa narration. S. Matthieu, qui se propose de démontrer le droit de Jésus au trône théocratique, commence par sa généalogie. S. Marc, qui rédige des souvenirs, se jette sans exorde au milieu de l'action. S. Luc, qui a l'intention d'écrire une histoire proprement dite, rend compte à ses lecteurs de ses sources, de son but, de sa méthode. Le prologue de S. Jean doit être également en rapport avec le point de vue général de son récit ". Nous avons en effet, dans ces quelques lignes, un sommaire de tout ce qui suivra, un abrégé très exact et très complet de l'évangile selon S. Jean. Voyez Bossuet, Elévat., sur les mystères, 11ème élévat. de la 12e semaine. Dès l'abord, l'écrivain sacré a voulu, pour ainsi dire, orienter ses lecteurs, insister sur les idées principales et une explication : JésusChrist est Dieu, il est le Verbe éternel et créateur qui s'est fait chair pour sauver la pauvre humanité. C'est donc une véritable christologie que nous trouvons ici. Toute la vie divine et toute la vie humaine de Jésus y est contenue, son rôle complet y est merveilleusement esquissé, non pas sous une forme purement abstraite et métaphysique, comme plusieurs auteurs hétérodoxes l'ont à tort affirmé, mais aussi en termes concrets, historiques, puisque dès le verset 5 nous passons au domaine de l'histoire.

2° Richesse théologique. - Elle ressort du court aperçu qui précède. Le Verbe au sein du Père et le Verbe incarné, Dieu, l'HommeDieu et l'homme sauvé, n'estce point toute la théologie dogmatique, morale et mystique ? Aussi quelle n'a pas été l'importance de ce prologue pour les théologiens de tous les temps ? " La métaphysique chrétienne, de S. Augustin à S. Anselme, de S. Thomas à Malebranche, a creusé cet abîme sans en toucher le fond " (Baunard, L'apôtre S. Jean, p. 381). " Le plus haut degré de la doctrine qui traite de Jésus-Christ vrai Dieu et Fils de Dieu se trouve concentré dans un seul chapitre de saint Jean, 1,1-18. En ce lieu, on nous enseigne que celui qui s'est fait chair dans le temps est Dieu, Dieu éternel, Dieu créateur de l'univers, Dieu auteur de la grâce et de l'ordre surnaturel ; qu'il est le Dieu à qui est dû le culte suprême, qu'il est distinct du Père sans lui être pourtant inférieur, qu'il a été engendré par Dieu le Père, qu'il est son verbe et son Fils unique ". Franzelin, du verbe incarné, th 8. Voyez aussi Mgr Ginouillhac, Histoire du dogme catholique, 1ère partie, livre 9, ch. 1. Mais rien de plus expressif que les paroles de S. Augustin, In Joan. Tract. 36 : les autres Évangélistes semblaient marcher sur la terre avec JésusChrist considéré comme homme; mais Jean, en quelque sorte honteux de se traîner icibas, a élevé la voix à tel point que, dès le commencement de son écrit, il s'est placé, nonseulement audessus de la terre, de l'air et des astres, mais même audessus de l'armée des anges et de toutes les puissances invisibles établies de Dieu; il est ainsi arrivé jusqu'à Celui qui a créé toutes choses, car il a dit: " Au commencement était le Verbe, et le Verbe ,était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait ". Le reste de son Évangile est digne d'un si beau commencement. Comme un oiseau, il a pris son vol, et il a parlé de la divinité du Sauveur. Il n'a fait, en cela, que nous rendre ce qu'il avait puisé à la source de la vérité. Évidemment, il ne nous a pas sans raison raconté, en parlant de lui, dans son Évangile, qu'à la dernière Cène il avait reposé sur la poitrine du Seigneur. Appuyé sur le cœur de Jésus, il y puisait un secret breuvage; mais ce breuvage ignoré, il nous l'a fait connaître en nous le distribuant. Il a enseigné à toutes les nations, nonseulement l'incarnation du Fils de Dieu, sa passion et sa résurrection, mais ce qu'il était avant de se faire homme: Fils unique du Père, son Verbe, coéternel à Celui qui l'a engendré, égal à Celui qui l'a envoyé, mais devenu, par son incarnation, inférieur à son Père et moins grand que lui ". De même S. Jean Chrysostome : " Ne vantez plus les pensées de Platon et de Pythagore. Ils cherchent ; Jean a vu. Dès son début, il s'empare de tout notre être, il le soulève audessus de la terre, de la mer et du ciel, l'emporte plus haut que les anges, par delà toute créature… Alors, quelle perspective s'ouvre devant nos yeux ! L'horizon recule sans bornes, les limites s'effacent, c'est l'infini qui apparaît, et Jean, l'ami de Dieu, ne se repose qu'en Dieu ". Hom. in Joan. 1, n. 2. Le lecteur trouvera d'autres magnifiques citations des pères sur le Verbe, dans le bel ouvrage de Mgr Landriot, Le Christ de la tradition.

3° Beauté de la forme. - Cette splendeur excitait l'admiration même des philosophes païens, entre autres de ces platoniciens qui auraient voulu, raconte S. Augustin, De civit. Dei, lib. X, 29, qu'on gravât ce prologue en lettres d'or à l'entrée des temples. Cf. Eusèbe, Hist. Eccl. XI, 18. Le langage humain n'a rien de comparable à cette " sublime ouverture ", à ce " prologue qui vient du ciel " (S. Jérôme, Prooem. in Matth.). C'est la plus noble association de la simplicité et de la majesté. Autant les idées sont relevées, autant le style paraît dépourvu d'ornements, avec ses petites phrases entrecoupées et rattachées les unes aux autres par la conjonction et ; mais cela même est une grande beauté et produit un grand effet. - On a signalé de nos jours une autre particularité de la forme, une sorte de " mouvement en spirale " dans l'agencement des pensées ; C'est ainsi " qu'une idée fait son apparition, se retire et réapparaît plus loin pour être développée et plus complètement définie. Pendant ce temps, une autre idée se présente à nous et se retire pour réapparaître d'une façon analogue. Par exemple, le Logos nous est montré au verset. 1, il disparaît ensuite, et nous est montré de nouveau au verset. 14. La création passe sous nos yeux au verset. 3, pour revenir au verset. 10. La lumière apparaît au verset. 4 ; elle disparaît ensuite et revient aux versets. 10 et 11. Enfin le témoignage de JeanBaptiste est mentionné aux versets 6 et 7, réitéré au verset. 15, pour être repris aux versets 19 et suivants ". Plummer, S. John (Cambridge Greek Testament, p. 75 et 76.)

4° La division. - Les interprètes sont à peu près d'accord sur la manière de partager le prologue de S. Jean. Sauf de rares exceptions, ils établissent des séparations, comme le sujet luimême les y invite, à la suite des versets 5 et 13. Voici du reste les principaux systèmes, avec leurs nuances plus ou moins marquées. 1° Un assez grand nombre de commentateurs admettent trois sections distinctes : versets 1-5, 6-13, 14-18 : mais ils varient pour en déterminer l'objet. D'après MM. Plummer, Watkins, etc., les versets 1-5 décrivent le Verbe dans sa nature divine ; les versets 6-13, le Verbe s'incarnant pour sauver les hommes et rejeté par eux ; les versets 14-18, le Verbe révélant son père. Olshausen a cru voir un progrès historique dans la narration, et il l'a déterminé de la manière suivante : versets 1-5, l'activité primordiale de Logos ; versets 6-13, l'œuvre du Logos sous l'ancienne Alliance ; versets 14-18, l'Incarnation du Verbe et son activité dans l'Église chrétienne. On irait ainsi d'une phase à une autre phase. D'après Hengstenberg et le Dr Luthardt, ces trois sections représenteraient trois cercles concentriques, dont chacun exposerait l'abrégé de l'histoire évangélique, mais avec des détails nouveaux, de plus en plus complets : versets 1-5, sommaire général de l'histoire du Verbe ; versets 6-13, second sommaire, auquel est ajoutée la mention du Précurseur et de l'incrédulité des Juifs ; versets 14-18), mais ils divisent ensuite la seconde en deux autres paragraphes (versets 6-13, 14-18). Ils intitulent la première : l'existence primordiale du Verbe, ou, le Verbe avant l'Incarnation, et la seconde : l'apparition historique du Verbe, ou, le Verbe après l'Incarnation (S. Thomas d'Aquin, Lücke, Schanz, etc.). Cette méthode a nos préférences ; les autres ont du bon, mais elles nous paraissent être un peu forcées ; à plus forte raison rejetonsnous les deux suivantes, qui ne placent pas de coupure après le verset. 5, quoiqu'elle soit indiquée par la nature même des choses. M. Dehaut : versets 1-2, existence éternelle du Verbe ; versets 3-13, ses rapports avec le monde tant physique que moral ; versets 14-18, l'Incarnation du Verbe et ses suites admirables. M. Godet : versets 1-4, le Logos ; versets 5-11, le Logos méconnu, ou l'incrédulité ; versets 12-18, le Logos reçu, ou la foi.

1. Le Verbe avant l'Incarnation. 1, 1-5.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. 2Il était au commencement avec Dieu. 3Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. 4En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; 5et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas saisie.

Jean chap. 1 verset 1. - Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.

- *Au commencement.* " Comme emporté par un ravissement…, il commence sans préambule son Évangile ", Vitringa. C'est déjà, " le regard de l'aile dans l'infini " (Lacordaire). Mais de quel commencement l'évangéliste atil voulu parler ? Rien de plus clair. Il avait certainement à la pensée, le début identique de la Genèse, 1, 1 : " Au commencement ". Dieu a voulu que l'histoire de la rédemption, ou seconde création, s'ouvrît par la même formule que l'histoire de la création proprement dite. De part et d'autre, " commencement " désigne donc l'origine du monde, le commencement du temps. Mais quelle différence,

toutefois ! Ici, le narrateur remonte audelà de la création pour plonger son regard dans l'éternité divine ; là, Moïse redescend au contraire le cours des âges. Sans marquer par ellemême et directement l'éternité, l'expression " au commencement " nous ramène donc ici, de la manière la plus nette, à cette idée. Elle équivaut à " avant que le monde existe ", Jean. 17,5. " Où vaisje me perdre ? Dans quelle profondeur, dans quel abîme ?... Allons, marchons sous la conduite du bienaimé parmi les disciples, de Jean enfant du tonnerre, qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol fendant les airs perçant les nues, s'élevant audessus des anges, des vertus, des chérubins et des séraphins, il entonne son évangile par ces mots : Au commencement était le Verbe…. Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement ? C'est pour dire qu'au commencement, dès l'origine des choses, il était ; il ne commençait pas, il était ; on ne le créait pas, on ne le faisait pas, il était…. Au commencement, sans commencement, avant tout commencement, audessus de tout commencement, était celui qui est et qui subsiste toujours, le Verbe ". Bossuet, Élévations sur les mystères, 12ème semaine, 7e élév. Cf. aussi la 8e élévation. - *Était :* nous venons de le voir dans cet admirable commentaire de Bossuet, est un imparfait plein d'importance, puisque c'est lui qui transforme ainsi la notion des mots " au commencement ", de manière à leur faire représenter l'éternité. Il dénote la permanence, une continuité sans fin. Aussi l'évangéliste le répéteratil quatre fois coup sur coup dans ce verset et au suivant, afin de bien montrer qu'il n'y eut aucune période où le Verbe n'existait pas. Cf. Col. 1, 15 ; Hebr. 1, 8 ; 7, 3 ; Apoc. 1, 8. Voyez plus bas (note du verset 4) la différence qui existe entre cet " être " du Logos et le " exister " des créatures. C'est sans motif suffisant que divers interprètes anciens et modernes ont traduit le substantif grec par Père éternel, ou Sagesse divine (Origène, S. Cyrille d'Alexandrie, etc.). - *Le Verbe*, (avec l'article, le Logos par excellence). C'est là, évidemment, l'expression principale du prologue, lequel est dominé tout entier par elle. Cf. versets 1 et 14. il importe donc de la bien comprendre et de s'en faire une juste idée. On lui a parfois attribué dans les derniers siècles de fausses significations : par exemple, quand on l'a regardée comme un synonyme de " parole, promesse ", c'est-à-dire Messie ; ou de " parole révélée ", c'est-à-dire le Christ en tant que docteur. Non, le terme est ici éminemment théologique et métaphysique, et il exprime les plus profonds concepts. On semble avoir hésité pendant quelque temps dans l'Église latine pour en donner une traduction adéquate : on disait tantôt " sermo ", tantôt " verbum ", au second siècle. Tertullien cite ces deux mots, et il en préfère à tort un troisième, " ratio ". Peu à peu " verbum " prévalut. Mais dit plus que cela : c'est une expression à double face, qui marque tout ensemble et la pensée, le " verbum mentis ", et la parole par laquelle est exprimée cette pensée, le " verbum oris " (S. Augustin). Les quatre évangélistes l'emploient fréquemment (S. Jean, près de quarante fois) dans sa signification générale de " parole " , etc., et les synoptiques s'en servent aussi d'une façon plus spéciale pour désigner la parole de Dieu, la prédication évangélique. Toutefois l'usage remarquable qui en est fait, sans commentaire et d'une manière absolue, soit en ce passage à quatre reprises (versets 1 et 14), soit 1 Joan 5, 7, pour désigner le verbe personnel, le fils de Dieu, la seconde personne de la Très Sainte Trinité, est propre à S. Jean. Comparez 1 Joan. 1, 1 et Apoc. 19, 13, où on la trouve avec le même sens, mais accompagnée d'un autre substantif qui la caractérise : " le Verbe de Dieu ". Et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que notre évangéliste la suppose parfaitement claire pour ses lecteurs, et n'ajoute pas la moindre explication. Cherchons d'abord d'où il l'avait tirée ; il sera aisé ensuite d'indiquer pourquoi il a été seul à en faire usage.

- 1° D'après les rationalistes, qui ont écrit de longues dissertations à ce sujet, c'est à des sources profanes que S. Jean aurait puisé le nom et la doctrine du Logos. Nous répondons, et la démonstration est aujourd'hui bien facile, que S. Jean n'a emprunté ce nom et cette doctrine ni aux gnostiques, ni aux écrits du juif Philon, mais à la tradition juive complétée pour lui par une révélation spéciale. - 1. Nous connaissons le Logos des Gnostiques par quelques citations de S. Irénée, Adv. haer. I, 24, 3. Rien de plus compliqué que les systèmes rattachés par eux à cette notion sublime. Ainsi, d'après Basilides (début de second siècle), le Verbe est la seconde des sept intelligences émanées du Dieu suprême. " L'esprit naquit en premier lieu du Père éternel ; puis de l'esprit est né le Logos, du Logos la Prudence, de la Prudence la Sagesse et la Puissance, de la Sagesse et de la puissance les Vertus, les Princes et les Anges ". Valentin (milieu de second siècle) admet un premier principe, appelé Proarkè ou premier commencement, Propator ou premier Père, Bythos ou abîme. Ce " Propator " est éternel ; avec lui coexiste l'ennoïa ou pensée de son esprit, qui conçoit et produit le nous, lequel engendre à son tour le fameux pléroma, et en premier lieu le Logos. Du Logos uni à la Vie naissent l'homme et l'Église. Ogdoade, décade, dodécade, les trente éons : vraiment, y atil quelque rapport entre ces complications embrouillées et le prologue si simple de saint Jean ? Oui, mais " bien loin que

l’auteur du quatrième évangile ait emprunté à la gnose les termes de Verbe, de Vie, de Lumière, de Fils unique, c’est la gnose qui lui a pris ces expressions métaphysiques ; elles avaient en effet le double avantage de se prêter à des interprétations subtiles, tout en étant consacrées par le respect de l’Église ”. D’une source si troublée que ces grossières erreurs, on ne saurait extraire la liqueur fraîche et limpide que nous donne saint Jean. Voyez l'excellente dissertation de M.C. Müller, De nonnullis doctrinae gnosticae vestigiis quae in quarto evangelio inesse feruntur, Fribourg en Brisgau, 1883, et aussi Mgr Ginouilhac, Histoire du dogme cathol., t. 2, p. 183 et s. ; Vacherot, Histoire critiq. de l’École d'Alexandrie, p. 201 et s. - 2. Philon est le représentant principal de ces théosophes d’Alexandrie, contemporains de S. Jean, dont la doctrine était un étonnant mélange de platonisme, de judaïsme, de mysticisme oriental. C’est lui surtout qu’on a regardé de nos jours comme l’inspirateur de S. Jean. Il est vrai que Philon parle fréquemment du Logos, mais d’une manière si hésitante, parfois si contradictoire, qu’on a de la peine à savoir au juste ce qu’il en pense. On ne peut même dire si son Verbe est une personne réelle ou une simple abstraction, Ce qui est vrai, du moins, c’est que le Logos de Philon n’est qu’un agent intermédiaire entre Dieu et le monde, entre la lumière céleste inapprochable et la matière : il sépare autant qu’il unit. Il est Dieu, fils de Dieu, mais Dieu inférieur, Dieu d’une manière improprement dite, par opposition au Dieu en vérité. Il ne s’est pas incarné, il ne nous a pas rachetés, il n’est pas le Messie. Quelle différence du tout au tout entre ces idées si vagues et la riche substance du prologue de S. Jean ! On l’a dit avec beaucoup de justesse, “ le Logos du quatrième évangile est au Logos de Philon ce que le discours de S. Paul devant l’Aréopage athénien était à l’inscription *Ignoto deo* (au Dieu inconnu) ”, J. P. Lange, das Evang. Johannis, 3è édit. P. 39. - 3. Si la ressemblance entre les idées de Philon et de S. Jean au sujet du Verbe est purement extérieure, et se change en une complète opposition dès qu’on entre dans le détail et au fond des choses, nous devons admettre au contraire que la tradition juive offrait à notre évangéliste un point d’appui réel pour son prologue. Il est aisé de le prouver à l’aide soit de l’Ancien Testament, soit des Targums ou anciennes paraphrases juives de la Bible. Les première traces du Logos nous apparaissent dès l’origine du monde, car c’est par sa parole, mentionnée à dix reprises dans l’histoire de la création, que Dieu produisit tout l’univers (Gen. I, 3, 6, 9, 11, 14, 20, 22, 24, 26, 29). Plus tard, au livre des Psaumes, cette même parole est presque personnifiée, et on lui attribue des propriétés divines (Ps. 32, 6 : “ Le Seigneur a fait les cieux par sa parole, l'univers, par le souffle de sa bouche ” ; Ps. 147, 15 : “ Il envoie sa parole sur la terre : rapide, son verbe la parcourt ” ; Ps. 106, 20 : “ il envoie sa parole, il les guérit, il arrache leur vie à la fosse ”). De même dans Isaïe (Cf. 40, 8 : “ l’herbe se dessèche et la fleur se fane, mais la parole de notre Dieu demeure pour toujours ” ; 55, 11, et ss.). Aux livres de Job (28, 12 et ss.) et des Proverbes (8 et 9), il y a encore un mouvement en avant vers la personnification, quoique nous trouvions une modification dans les termes : “ Sagesse ” de Dieu, au lieu de “ Verbe ” de Dieu ; mais ces expressions sont synonymes. Remarquez surtout ce passage des Proverbes, 8, 22 et s. : “ Le Seigneur m’a faite pour lui, principe de son action, première de ses œuvres, depuis toujours. Avant les siècles j’ai été formée, dès le commencement, avant l’apparition de la terre. Quand les abîmes n’existaient pas encore, je fus enfantée, quand n’étaient pas les sources jaillissantes. Avant que les montagnes ne soient fixées, avant les collines, je fus enfantée... jouant devant lui à tout moment, jouant dans l’univers, sur sa terre, et trouvant mes délices avec les fils des hommes ”. Cf. Klasen, Die alttestam. Weisheit, p. 48. Enfin le progrès s’accentue de plus en plus dans les écrits deutérocanoniques. Cf. Eccli. 1, 1-20 ; 25, 1 22 ; Sap. 6, 21-9, 18 ; Bar. 3, 9-IV, 4. Il y a là des lignes extrêmement frappantes, qui font du Verbe divin une hypostase bien distincte : c’est notamment la suivante, Sap. 18, 15, “ ta Parole toutepuissante fondit en plein milieu de ce pays de détresse ”, où le Verbe apparaît comme l’instrument des célestes vengeances. Les Targums nous présentent des faits analogues, nonseulement çà et là, mais d’une manière constante. C’est par centaines de fois en effet, que la locution Mèmera da Yeya, “ Parole de Jéhova ” y vient remplacer les noms divins ou se surajouter à eux. On la trouve plus de cent cinquante fois dans le seul Targum d’Onkélos sur le Pentateuque, près de cent fois dans le Targum de Jérusalem, environ trois centvingt fois dans celui de Jonathan. Et, dans beaucoup de ces cas, la Mèmera représente non seulement Dieu en tant qu’il se révèle, mais comme une hypostase distincte dans la divinité. Les exemples suivants sont significatifs sous ce rapport. Gen. 3, 8-9, au lieu de ces mots du texte : “ Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu… ; Dieu appela Adam ”, nous lisons dans les paraphrases araméens : “ Ils entendirent la voix du Verbe de Dieu ; … le Verbe de Dieu appela Adam ”. Gen. 9, 12, Onkélos traduit : “ Le signe de l’alliance sera entre mon Verbe et vous ” (c’est Jéhova luimême qui parle). Gen. 22, 16, au lieu de : “ J’ai juré par moimême ”, Dieu dit dans le Targum : “ J’ai juré par mon Verbe ”. Gen. 16, Agar voit “ le Verbe de Dieu ”, qu’elle identifie ensuite avec la Schekinah ou présence divine. Deut. 1, 32 et 33, d’après Onkélos : “ Vous n’avez pas vu le verbe de Dieu, qui fut votre guide sur la terre ”. Deut. 26, 17 et 18, d’après le Targum de Jérusalem : “ Vous avez aujourd’hui établi le Verbe de Jéhova roi

sur vous, afin qu'il soit votre Dieu " ; etc. Remarquons en outre que les Targums ont une autre expression, Pithgama, pour désigner le langage ordinaire de Dieu, ce qui rehausse encore la force de Mèmera. Par exemple, Deut. 18, 19, nous trouvons cette nuance bien marquée : " Si quelqu'un n'écoute pas ma parole (Pithgami), qu'il a proférée en mon nom, mon Verbe (mèmerati) lui en demandera compte ". Cf. Deut. 5, 5, etc. Voyez A. Maier, Comment über das Evang. Johannis, t. 1 p. 120-122 ; L. Stapfer, Les idées religieuses en Palestine à l'époque de JésusChrist, 2è édit. p. 39 et ss. ; J. Langen, Das Judenthum in Palaestina zur zeit Christi, p. 268-281 ; Weber, System der altsynagogalen palestin. Theologie aus Targum, etc. Leipzig 1880, p. 174-175. - 4. Et pourtant cette tradition juive, quoique si formelle, ne put suffire à saint Jean, car elle est loin d'être aussi nette que son prologue, d'exprimer tout ce qu'il dit luimême. Nulle part elle n'attribue au Verbe de Dieu le caractère messianique ; nulle part elle n'exprime directement qu'il est en Dieu une personne distincte. Aussi l'apôtre bienaimé eutil besoin d'une révélation spéciale pour acquérir ces connaissances sublimes, ainsi qu'il le raconte luimême, Apoc. 19, 11-13 : " Puis j'ai vu le ciel ouvert, et voici un cheval blanc : celui qui le monte s'appelle Fidèle et Vrai, il juge et fait la guerre avec justice. Ses yeux sont comme une flamme ardente, il a sur la tête plusieurs diadèmes, il porte un nom écrit que nul ne connaît, sauf luimême. Le vêtement qui l'enveloppe est trempé de sang, et on lui donne ce nom : " le Verbe de Dieu ".

- 2° Répondons maintenant à la deuxième question qui a été posée plus haut : Pourquoi saint Jean estil seul à faire usage de ce nom remarquable ? C'était à cause des besoins particuliers de son époque, et pour opposer, sur ce sujet non moins délicat qu'important, la vraie doctrine aux erreurs qui commençaient à circuler dans l'Église. Quant à la merveilleuse convenance du mot Logos pour désigner la seconde personne de la Saint Trinité, elle ressort si bien de cette expression même, qu'il n'est pas nécessaire d'insister là-dessus. " Ce nom de Verbe ou de parole divine est l'image la plus déliée, la plus spiritualisée de la nature du Fils qui soit dans le langage " (Baunard, L'apôtre S. Jean, p. 381) ; rien ne marque mieux les relations intimes et éternelles du Père et de N.-S. JésusChrist. Cf. S. Thom. Aq., Summa theol ., pars. 1, q. 34 ; Mgr Ginouilhac, Histoire du dogme catholiq., t. 2, p. 2-6, p. 386 et s., etc. " Qui dit Verbe dit la parole intérieure, la parole substantielle de Dieu, son intelligence, sa sagesse ; un discours éternellement dit, et dans lequel tout est dit, qui, dans l'infinie fécondité d'une âme, d'une parole prononcée une fois pour ne jamais cesser, renferme toute vérité, est substantiellement avec la vérité même ". Fouard, La vie de N.S. JésusChrist, t. 1, p. 461 (c'est le début d'une excellente dissertation sur le Verbe de S. Jean). - *Et le Verbe* … Après ces explications nécessaires, nous revenons au texte évangélique. On a remarqué depuis longtemps le mouvement de gradation solennelle qui existe dans le premier verset : trois propositions le composent, relatives toutes les trois à la vie du verbe au sein de son Père ; mais la seconde dit plus que la première, et la troisième plus que la seconde. Cela va montant toujours dans une admirable symétrie. - *Etait* continue d'exprimer cinq fois de suite (versets. 1-4) une éternelle permanence ; quand nous le retrouverons pour la sixième fois (verset. 4, " la vie était la lumière des hommes "), il marquera encore la perpétuité, mais dans le temps. - *En Dieu.* Le choix de la préposition grecque est remarquable ; à la suite d'un verbe de repos, on attendrait plutôt autre chose. C'est à dessein que l'évangéliste a employé en cet endroit et au verset 18 une construction qui dénote non seulement la juxtaposition, la coexistence dans un même lieu, mais, en plus une activité intérieure, des énergies et des tendances ineffables, en un mot, ces communications divines qui portent dans le langage théologique les noms de processions, de relations. Voyez, 3, 35, une de ces relations. Il suit évidemment de là que le Verbe possède une personnalité distincte de celle de Dieu le Père. - *Et le Verbe était Dieu*. Troisième proposition, qui ajoute un nouvel élément aux deux autres. Sans doute, la divinité du Verbe avait été implicitement affirmée dans les lignes qui précèdent ; néanmoins saint Jean tenait à la déclarer en formes expresses et explicites. " Dieu " est mis en avant pour mieux accentuer l'idée, quoique " Verbe " soit encore le sujet de la proposition. Cette fois l'article est omis devant le mot grec pour éviter une grave amphibologie : la phrase grecque aurait pu signifier que le Verbe possède à lui seul tout l'être divin, qu'il est la Divinité (ce fut l'erreur de Sabellius), tandis qu'il partage la nature divine avec le Père et le SaintEsprit. Ainsi donc, dans ces quelques mots, trois grandes vérités sont révélées : le Verbe est éternel, le Verbe jouit d'une personnalité distincte, le Verbe a part à l'essence divine. Que c'est bref et que c'est complet ! On croirait entendre le retentissement d'un triple oracle.

Jean chap. 1 verset 2. - Il était au commencement avec Dieu. - Après s'être ainsi plongé dans l'abîme de la Divinité, et après avoir décrit l'état éternel du Verbe de Dieu et son action intime, l'évangéliste, avant de passer à un autre genre d'action du Logos, résume plus brièvement encore ce qu'il vient de dire. Une

quatrième proposition (verset 2) résume en les combinant tous les éléments compris dans les trois autres (verset 1). - *Il* est un sommaire de la troisième proposition : ce VerbeDieu ; *était au commencement* reproduit la première ; *avec Dieu* abrège la seconde. C'est une récapitulation pleine d'énergie.

Jean chap. 1 verset 3. - Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. - Nous avons contemplé le Verbe intérieur, vivant au sein du Père ; voici maintenant le Verbe se portant au dehors, se manifestant dans le monde par ses œuvres (Saint Justin, Apol. I.). L'évangéliste indique les relations du Logos d'abord avec les créatures en général (versets 3 et 4a), puis plus spécialement avec l'humanité (versets 4b et 5). - *Tout* : tout ce qui existe en dehors de Dieu, l'univers entier (Cf. verset 10, " le monde "), dans son ensemble et dans tous ses plus petits détails. Le mot grec sans article est plus expressif que celui de saint Paul (1 Cor. 8, 6 ; Col. I, 15 ; etc.), parce qu'il n'est limité d'aucune manière. - *Par lui :* Dieu le Père est la " cause efficiente " de la création, comme s'expriment les théologiens : aussi ses relations avec le monde créé sontelles ordinairement désignées par la préposition " de ". Quand il s'agit du Fils, du Verbe, ses rapports avec les créatures sont marqués de préférence par deux autres formules, " par " et " en ". 1 Cor. 8, 6. Cf. Hebr. 1, 2. Il est en effet tout ensemble la " causa instrumentalis " et la " causa exemplaris " de la création ; l'instrument du père ou le bras du père, et un type merveilleux de toutes choses. Voyez Mgr Ginouilhac, l. c., p.320 et s. - *De ce qui a été fait* : Quelle différence ! Le Verbe " était " ; les créatures " ont été faites " ; plus littéralement : " elles sont devenues ", expression si fréquemment employée au premier chapitre de la Genèse. - *Et sans lui* …L'idée pourtant si claire que nous venons de lire au premier hémistiche est répétée dans le second, mais sous une forme négative qui est plus expressive encore. C'est là une particularité du style de saint Jean. Cf. 1, 20 ; 3, 16 ; 10, 5, 8. ; 20, 27 ; 1 Joan. I, 5, 6 ; 2, 4, 10, 11, 27, 28 ; Apoc. 2, 13 ; 3, 9. Elle rappelle le parallélisme antithétique de la poésie juive... *Rien n'a été fait* : Le grec dit avec plus d'énergie, " pas une seule chose " ! Tout ce qui existe a donc passé par la volonté du verbe avant d'arriver à l'être : atome, brin d'herbe, insecte minuscule, séraphin brillant ; il n'y a pas d'exception. Tout se ressemble sous ce rapport. - *De ce qui a été fait* : L'aoriste grec se rapportait au fait même de la création, et nous montrait les créatures passant à l'existence sur un ordre du Verbe ; le parfait grec décrit maintenant la création comme un résultat acquis et permanent.

Jean chap. 1 verset 4. - En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. - Quelle sorte de vie ? La vie sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations, selon les divers degrés et propriétés des créatures : vie physique, vie intellectuelle et vie morale ; vie naturelle et surnaturelle ; vie du temps et de l'éternité. Nous n'avons aucune restriction à faire. A tous les points de vue le Verbe est une source de vie. Cf. 5, 26 ; 14, 6. Et il le fallait bien, puisque " toutes choses ont été faites par lui ", verset 3. La formule " en lui " dit plus que " par lui ". - Continuant de redescendre le " fleuve du temps ", l'écrivain sacré passe des relations générales du Logos avec l'univers à ses relations plus spéciales avec l'homme. Il se rapproche ainsi rapidement de son sujet spécial. Le Verbe " touche tous les êtres, mais d'une manière inégale. Il a des contacts qui donnent seulement l'existence sans la vie ni le sentiment ; d'autres qui donnent l'existence, la vie, le sentiment et l'intelligence ". S. Grégoirele Grand. Le contact du verbe avec sa créature privilégiée, l'homme, porte ici le beau nom de lumière : et *la vie était la lumière des hommes*, la lumière par excellence, lumière idéale et essentielle (S. Cyr. d'Alexandrie). Magnifique symbole, que les pères et les théologiens catholiques ont si bien fait valoir. Jésus s'en fera plus tard une application personnelle (8, 12. Cf. 1 Joan. I, 5). - *Des hommes*, au pluriel, pour montrer qu'il s'agit sans exception de tous les membres de la grande famille humaine. " Tout être raisonnable, dit encore S. Cyrille, est comme un beau vase que le grand Artiste de l'univers a formé pour le remplir de cette divine lumière ".

Jean chap. 1 verset 5. - Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas saisie. - Encore un pas en avant. Nous allons apprendre ce qu'est le Verbe pour l'homme déchu. - *Et la lumière*. Le Logos suivant la belle expression de S. Pierre (1 Petr. 1, 19). Rien de plus grandiose que ces propositions si riches, simplement alignées les unes à la suite des autres. - *Dans les ténèbres*. Mais d'où peuvent bien venir ces ténèbres ? Que s'estil passé dans le monde créé par le Verbe ? Le chap. 3 de la Genèse répond à ces questions. Entre les versets 4 et 5 il faut donc intercaler la terrible catastrophe de la chute des premiers hommes, qui amena sur la terre tant de ténèbres. Malgré cela la lumière luit. Remarquez ce présent, le seul que nous trouvions dans les cinq premiers versets. Il est pittoresque et plein de signification. En dépit du démon, en dépit du péché, des passions humaines qui tendent à tout obscurcir moralement, le Verbe luit de la façon la plus sereine, conformément à sa nature et à son but. Il est là comme un réparateur après la chute. - *Et les ténèbres*. Hélas ! il ne réparera pas tout le mal produit. Car ces ténèbres sont intelligentes ; elles

résistent, et refusent de se laisser entièrement pénétrer par la lumière. Cf. 3, 19 : “ la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière ”. Ce passage nous présente le premier exemple de ce que nous appellerons le “ ton tragique ” de S. Jean. L’évangéliste cite d’abord un fait heureux, puis il lui rattache sans transition un autre fait, extrêmement douloureux et triste, qui est en contradiction complète avec les bons résultats que l’on croyait pouvoir attendre du premier. Cf. versets 10, 11 ; 3, 11, 19, 32 ; 5, 39, 40 ; 6, 36, 43, etc. Sur l’emploi métaphorique du mot “ ténèbres ” voyez 8, 12 ; 14, 35, 46 ; 1 Joan. 1, 5 ; 2, 8, 9, 11. - *Ne l’ont pas saisie*. Ce tableau est vivant. On croirait voir une masse d’épaisses ténèbres qui se resserrent et se rendent de plus en plus compactes, pour empêcher le soleil de pénétrer parmi elles et de les dissoudre. La Vulgate a bien traduit le verbe grec. Cf. Eph. 3, 18. C’est à tort qu’on lui a donné parfois (à la suite, il est vrai, d’illustres exégètes, tels qu’Origène et S. Jean Chrysostome) le sens de “ arrêter, dominer ”.

2. Le Verbe après l’Incarnation. 1, 6-18.

Voici, en effet, que nous passons à une nouvelle période de la vie du divin Logos. “ Jusqu'alors l'évangéliste traitait de la divinité du Verbe, il commence ici à traiter de l'incarnation du Verbe ”, S. Thomas d'Aquin. Avec le verset 6 nous entrons pleinement dans l’histoire du Verbe incarné ; du sein du Père nous passons aux rives du Jourdain. Ainsi qu’il a été dit plus haut, deux subdivisions dans cette seconde partie : versets 6-13, la manifestation historique du Verbe envisagée d’une manière générale ; versets 14-18, les fruits de l’Incarnation plus complètement exprimés.

a. L’Incarnation envisagée d’une manière générale. 1, 6-13.

6Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean. 7Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous croient par lui. 8Il n'était pas la lumière, mais envoyé pour rendre témoignage à la lumière. 9Celuilà était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. 10Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. 11Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. 12Mais, à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu ; à ceux qui croient en son nom, 13qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

Trois pensées principales sont exposées successivement : versets 6-8, avant de se présenter en personne, le Verbe s’est fait annoncer au monde ; versets 9-11, malgré cette préparation on a refusé de le recevoir ; versets 12-13, ceux qui l’ont reçu ont obtenu, grâce à lui, le privilège de la filiation divine.

Jean chap. 1 verset 6. - Il y eut un homme, envoyé de Dieu, dont le nom était Jean.

Le Précurseur ouvre la marche (versets 6-8), comme dans les synoptiques et dans la vie réelle de N.-S. JésusChrist. Le verset 6 indique sa nature et sa dignité ; les versets 7-8 développent son rôle. Très peu de paroles, mais une grande richesse de pensées. S. Jean renvoie tacitement ses lecteurs aux trois premiers évangiles pour les détails. - *Il y eut* ; comme au verset 3 ; Le Verbe “ était ”, le Précurseur “ devint ”, il eut un commencement. Notez le manque absolu de transition ; le narrateur passe brusquement à son nouveau sujet. - *Un homme*, avec emphase. Le Logos était Dieu, JeanBaptiste n’était qu’un homme. - *Envoyé de Dieu*. Cet homme est caractérisé d’abord en termes généraux : c’était un apôtre, un divin messager. Cf. Mal. 3, 1 ; 4, 5. La formule grecque n’est pas une simple périphrase pour “ fut envoyé ” ; le participe est un véritable attribut, qui doit être traduit à part : Il y eut un homme, envoyé de Dieu. - *Dont le nom était Jean*. Bien beau nom, tout à fait significatif (Iochanan, le Seigneur a fait grâce). Voyez l’Evang. selon S. Luc, p. 35. Le Précurseur est mentionné vingt fois dans le quatrième évangile ; mais jamais on n’y ajoute à son nom l’épithète de Baptiste.

Jean chap. 1 verset 7. - Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous croient par lui.

- *Il* résume et récapitule le verset 6 : Cet homme, envoyé de Dieu. - *Vint* désigne les débuts du ministère public de S. Jean. Matth. 3, 1. “ Et il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence

pour la rémission des péchés ”. Cf. Luc. 3, 3. - *En témoignage*. Voilà, sous son aspect général le rôle de JeanBaptiste : il devait être un témoin. Les mots suivants, *pour rendre témoignage à la lumière* déterminent l’objet spécial de sa mission : son témoignage concernait le Verbelumière. Sur la particule grecque ἵνα (pour), dont notre évangéliste fait un si fréquent usage, surtout pour marquer une intention divine, voyez la Préface, § 6, 2 ; μαρτυρεῖν (témoigner) et μαρτυρία (témoignage) comptent aussi parmi ses expressions favorites : elles reviennent environ cinquante fois dans son évangile, près de quarante fois dans ses épîtres et l’Apocalypse. - *Afin que tous crussent*. C’était le but final du témoignage de JeanBaptiste : exciter tous les hommes à croire en N.-S. JésusChrist. Sans doute, “ tous ” désigne plus directement les Juifs, car c’est d’abord à leurs oreilles que retentit la prédication du Précurseur (Cf. versets 19 et ss.) ; mais cette expression convient aussi au genre humain tout entier, puisque, dans le plan divin, Jean faisait partie intégrante d’un système religieux au moyen duquel la foi devait pénétrer chez tous les peuples sans exception. Voyez du reste, Matth. 3 , 7-10, la vigueur avec la quelle il contestait l’interprétation outrée que l’Israël d’alors donnait de ses privilèges nationaux. L’emploi du verbe “ croire ” sans complément est très fréquent dans le quatrième évangile. Cf. v. 51 ; 4, 41, 42, 48, 53 ; 5, 44 ; 6, 36, 64 ; 11, 15, 40 ; 12, 39 ; 14, 29 ; 19, 35 ; 20, 8, 29, 31. - *Par lui* : par l’intermédiaire du Précurseur.

Jean chap. 1 verset 8. - Il n’était pas la lumière, mais envoyé pour rendre témoignage à la lumière.

- *Il n’était pas*… . […] Ce n’est pas lui qui était la lumière. Comparez 2, 21 ; 5, 19, 35, 46, 47 ; 6, 29 ; 8, 42, 44 ; 9, 9, 11, 25, 36, etc. Cet usage est encore caractéristique des écrits de S. Jean. - *La lumière*, Cf. v. 4. Quelque grand que fût JeanBaptiste, il n’était pas luimême source de lumière , mais simplement il réfléchissait la lumière qu'il recevait ; ou, pour employer les expressions de Jésus luimême (5, 35), “ la lampe qui brûle et qui brille ” (voyez le commentaire). S. Augustin le dit avec son énergie ordinaire : “ Qui étaitil pour rendre témoignage de la lumière? C’était quelque chose de grand, grand mérite, grande grâce, grande élévation! Admirez-le, oui, admirez-le, mais admirez-le comme une montagne. Or, une montagne demeure dans les ténèbres, à moins que la lumière ne vienne l’éclairer de ses rayons ”, Tract. 2, 5. - *Mais envoyé pour rendre témoignage*…Le narrateur insiste d’une manière étonnante sur cette idée : JeanBaptiste est un témoin du Verbe, pas davantage. Comme on l’a souvent répété, il le fait évidemment dans un but polémique, pour réfuter les erreurs qui avaient cours, même à la fin du premier siècle, sur la personnalité et le rôle du Précurseur. Voyez l’épisode significatif du livre des Actes, 19, 1-6. Cf. Clement. Recognitiones, 1, 54, 60. Jean avait été pourtant si fidèle à sa mission de témoin du Christ ! Voyez dans notre Synopsis evangelica, p. 9-15, la belle série de ses témoignages.

Jean chap. 1 verset 9. - Celuilà était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde.

- C’était la vraie lumière. Nous revenons au Verbelumière et à son action sur les hommes. Cf. versets 4 et 5. “ Était ” (toujours ce majestueux imparfait) a “ Verbe ” pour sujet sousentendu ; “ lumière ” est ici un attribut. Les adjectifs *vrai* et *parfait* reviennent souvent dans le quatrième évangile et dans les autres écrits de S. Jean ; ils expriment des nuances délicates. Le premier est le contraire de menteur, trompeur ; le second caractérise un être qui correspond à son idéal, qui est par conséquent complet et parfait. Telle est la lumière du Verbe. Cf. 6, 32, “ le vrai pain venu du ciel ” ; 15, 1, “ moi, je suis la vraie vigne ”. - *Qui éclaire*. Le présent après l’imparfait, comme aux versets 4 et 5 ; construction très expressive. L’objet des divines illuminations du Verbe est marqué par les mots “ tout homme ”. L’absence d’article dans le grec et l’emploi du singulier accentuent davantage la pensée : “ pour que personne ne soit exclu ”, Bengel. Et non seulement personne n’est exclu, mais chaque homme est compris dans cette formule d’une manière individuelle. La plupart des versions anciennes (en particulier l’Itala, la Vulgate, le syriaque, le copte) rattachent à “ homme ”, le qualificatif “ venant en ce monde ”, qui est ambigu dans le texte grec et peut dépendre aussi de “ lumière ” : de même le plus grand nombre des commentateurs. C’est une locution générale calquée sur le mot hébreu des Rabbins (venir au monde, c’est-à-dire “ naître ”), et destinée encore à placer tous les hommes sans exception sous les rayons illuminateurs du Verbe. Quelques interprètes récents préfèrent néanmoins l’autre liaison, et traduisent : Il était la vraie lumière.., laquelle venait (alors) en ce monde. Leur interprétation ajoute, il est vrai, une heureuse idée au texte, en préparant l’apparition historique du Verbe (vers. 10 et 11) ; mais elle a contre elle le texte même, qui favorise le premier sentiment par la place donnée à “ venant ” Ce participe n’aurait pas été si éloigné du substantif grec s’il eût dû le déterminer. Nous n’avons pas à entrer ici dans les discussions que les défenseurs de l’ontologisme ont suscitées à propos de ce verset. Qu’il suffise de dire que leur théorie n’y trouve aucune base, non plus qu’aucun autre système

philosophique. Voyez Corluy, Comm. in evang. Joannis, p. 48 de la 2è édit. ; Haneberg, Schegg, Evang. Nach Johannes, t. 1, p. 86.

Jean chap. 1 verset 10. - Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu.

Phrase analogue à celle du verset 1 : de part et d'autre trois propositions courtes, solennelles, simplement juxtaposées. - *Il était dans le monde*. On admet communément que l'évangéliste se reporte aux temps qui précédaient l'Incarnation. Cf. versets 4 et 5. Même avant de se manifester aux hommes comme l'un d'entre eux, le verbe vivait au milieu du monde, et il était aisé de le reconnaître dans ses œuvres. L'expression " monde ", l'une des plus fréquemment employées par saint Jean (quatrevingts fois dans son évangile, vingtdeux fois dans sa première épître), désigne ici d'une manière plus spéciale le monde païen, par opposition au peuple théocratique, verset 11. - *Et le monde a été fait par lui*, Cf. verset 3 et le commentaire. - *Et le monde ne l'a pas connu*. Nous retrouvons le ton tragique plus encore qu'au verset 5. Le narrateur avait admirablement mis en relief les circonstances qui semblaient devoir préparer au verbe l'accueil le plus favorable de la part du monde. Le monde, où il attestait de tant de manières sa présence bienfaisante ; le monde, où il continuait d'exercer son action créatrice. Et cependant l'incrédulité, quoique impossible en apparence, a été le grand crime de ce monde ingrat : il n'a pas voulu acquérir la connaissance du Verbe. " Au Dieu inconnu " : c'est, hélas ! l'inscription qu'on lit de toutes parts au milieu du monde. Cf. Act. 17, 23.

Jean chap. 1 verset 11. - Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu

- Autre insuccès du Verbe, encore plus douloureux parce qu'il paraissait alors impossible. Les versets 9 à 11 forment comme trois cercles concentriques, qui vont se rapprochant progressivement de leur centre commun. Au verset 9, le Logos brille suspendu au firmament moral et illumine divinement tous les hommes ; au verset 10, le voilà en communications plus intimes avec le monde, mais le monde ne s'inquiète pas de lui ; au verset 11, nous le voyons rejeté même d'Israël, son peuple de prédilection. En effet, ce sont certainement les Juifs qui sont désignés par les expressions *chez lui*. Plusieurs passages de la Bible nous les montrent comme la nation choisie de Dieu, qui lui appartenait en propre (en hébreu littéralement : le peuple de la propriété). La Palestine est la " terre d'Emmanuel ". Aussi, les relations du Logos avec Israël sontelles marquées non par " *était* ", mais par un verbe plus concret, *vient*. Il est venu dans la TerreSainte comme " chez lui ", pour avoir avec " les siens " d'étroites et amicales communications. - Le résultat de sa venue est exprimé sur un ton plus profondément élégiaque et douloureux que jamais : *et les siens ne l'ont pas reçu*. Les ténèbres n'avaient pas saisi la lumière (verset 5), le monde n'avait pas connu le Verbe (verset 10) ; maintenant nous avons une expression plus forte, qui correspond à une culpabilité plus grande des Juifs : ils ont opiniâtrement et volontairement refusé de recevoir leur Maître, leur MessieRoi. Voyez, dans le grec, le verbe composé qui est ici plein de solennité. Il signifie proprement " recevoir chez soi ", et convient très bien pour décrire l'accueil que les Juifs auraient dû faire au Verbe comme nation. Et pourtant, quelle délicatesse dans cette énergie même ! car Israël fut loin de s'en tenir à une incrédulité négative envers N.-S. JésusChrist . Comparez Is. 53, 1-6, où les Hébreux confessent tristement leur conduite indigne.

Jean chap. 1 verset 12. - Mais, à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu ; à ceux qui croient en son nom...

- *Mais à tous ceux*… Toutefois, l'insuccès du Logos ne fut pas absolu. Il trouva soit chez les Juifs, soit dans le monde païen, des partisans fidèles qui adhérèrent à lui. La particule grecque établit un contraste entre ces croyants et les incrédules des versets 10 et 11. " à tous ceux " relève le caractère individuel, isolé des conversions. Le monde et Israël, en tant que masses, rejetèrent le Christ ; ce furent de simples particuliers qui le reçurent. On ne fit nulle part à JésusChrist de réception officielle, pour ainsi dire. - *Il a donné* : A ses amis, le Logos sut offrir la plus magnifique récompense en échange de leur dévouement : le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Le terme grec ne désigne pas seulement une possibilité mais un vrai droit, un pouvoir réel. Et quel droit ! Le glorieux et ineffable privilège de la filiation divine, dont S. Paul exposera tout au long les avantages. Remarquez pourtant la différence qui existe : le Fils unique de Dieu possède ce titre de toute éternité ; il ne " devient " pas fils comme nous. - *A ceux qui croient* : L'évangéliste ajoute une explication, pour dire à quelle condition les hommes pourront devenir enfants de Dieu, ou, en d'autres termes, ce que c'est que recevoir le Verbe. L'une et l'autre de ces choses se résume dans la foi, ce mot si important de

l’évangile et du christianisme. - *En son nom* : Hébraïsme d’un usage très commun dans les deux Testaments. Le nom est considéré comme une révélation de celui qui le porte, comme l’expression adéquate de sa nature : croire au nom du verbe c’est donc croire à sa divinité. S. Jean construit le Verbe “ croire ”, tantôt avec la préposition “ en ” et l’accusatif (trentecinq fois dans son évangile), tantôt simplement avec le datif : la première formule, employée dans ce passage, est beaucoup plus énergique, comme nous le redirons de temps à autre.

Jean chap. 1 verset 13. - qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

- Beau développement des mots “enfants de Dieu ” (verset 12) . La filiation divine, à laquelle ont droit tous ceux qui croient à N.-S. JésusChrist , ne s’obtient pas par la génération humaine, ainsi que le pensaient les Juifs ; comme son nom l’indique, elle provient directement de Dieu. Ces deux idées sont mises en opposition de la manière la plus expressive. La première, sur laquelle S. Jean insiste davantage, est répétée coup sur coup jusqu’à trois fois, au moyen de synonymes énergiques placés en gradation ascendante. - *Qui ne sont pas nés du sang.* “ non comme le fils d'un mortel, mais comme un rejeton de la race divine ”, Tite Live, 38, 58. Le sang était regardé chez les anciens comme le centre de la vie physique. Cf. Gen. 9, 4 ; Lev. 17, 1, 14 ; Deut. 12, 23, etc. D’après quelques commentateurs, le pluriel grec désignerait le sang du père et celui de la mère, communiqué à leurs enfants. D’autres le regardent comme un hébraïsme. On voit plus communément aujourd’hui dans l’expression “ du sang ” un pluriel idiomatique, et désignant les particules multiples dont le sang, comme tout autre liquide, est composé. - *Ni de la volonté de la chair*. Par chair, il faut entendre, d’après de nombreux passages du Nouveau Testament et surtout de S. Paul, l’homme animal et ses appétits inférieurs, sensuels. - *Ni de la volonté de l’homme.* Troisième assertion, qui reprend et résume les deux autres. La gradation est marquée en ces termes par S. Thomas : “ Du sang, donc d'une cause matérielle ; de la volonté de la chair, donc d'une cause liée à la concupiscence ; de la volonté de l'homme, donc d'une cause d'ordre intellectuel ”. La “ volonté de l’homme ”, c’est la personnalité supérieure à l’instinct aveugle. - *Mais de Dieu*. Contraste saisissant. Un seul mot opposé aux trois qui précèdent ; une naissance toute spirituelle en face de l’origine charnelle et matérielle ; une seconde humanité qui vient remplacer la première. “ Notre naissance est une naissance virginale. Dieu seul nous fait naître de nouveau comme ses enfants ”, Bossuet. - *Sont nés*. “ ont été engendrés ” en grec. Fait étrange ! S. Irénée et Tertullien protestent contre le pluriel ; ils réclament le singulier comme la vraie leçon, et appliquent ce mot au Verbe de Dieu. C’est une erreur évidente, que le contexte réfute suffisamment, sans parler de tous les documents anciens. Quelle beauté dans ce titre de “ fils de Dieu ” ainsi conféré aux croyants ! Nous le trouvons parfois dans les écrits de l’Ancien Testament pour désigner les relations d’Israël avec Jéhova ; mais il est loin d’avoir la même signification que sous la nouvelle Alliance. Là il exprime seulement une affection, une tendresse particulières, mais jamais une adoption proprement dite. Cf. Ex. 4, 22 et s. ; Deut. 14, 1 ; 32, 11 ; Is. 43, 1, 15 ; 45, 11 ; 63, 16 ; 64, 7 ; Jer. 31, 9, 20 ; Mal. 1, 6 ; 2, 10, etc.

b. Le fait et les fruits de l’Incarnation. 1, 14-18

14 Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, gloire comme du Fils unique venu du Père, plein de grâce et de vérité. 15 Jean rend témoignage de lui, et crie, en disant : C'est celui dont j'ai dit : Celui qui doit venir après moi a été placé audessus de moi, parce qu'il était avant moi. 16 Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce. 17 Car la loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité ont été apportées par JésusChrist.

Plus que jamais le langage du narrateur s’émeut et vibre, pour exprimer les choses les plus divines. C’est ici du vrai lyrisme, après le calme épique des premiers versets. Dans la première partie du prologue, l’incrédulité seule avait été mentionnée (verset 5) ; dans la section suivante, nous avons vu les croyants mélangés aux incrédules (versets 10-11, 12-13) ; actuellement, on ne présente que le côté joyeux, lumineux, de l’activité du verbe fait chair : tout est à la foi !

Jean chap. 1 verset 14. - Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, gloire comme du Fils unique venu du Père, plein de grâce et de vérité. - Voici le faîte de l’histoire

du monde et des divines bontés. - *Et le Verbe s'est fait chair.* Le Verbe fait chair ! " Saint Jean ne recule pas devant le réalisme de cette expression ". Baunard, L'apôtre s. Jean, p. 392. Il aurait pu dire " il s'est fait homme ", comme nous faisons dans le Symbole ; mais il a choisi à dessein le mot le plus énergique et le plus humble, afin de mieux marquer les profonds anéantissements de N.-S. JésusChrist. Cf. Phil. 2, 6 et s. Il aurait pu dire aussi : " Le Fils de Dieu s'est fait chair " ; mais, pour un motif semblable au précédent, il a voulu employer de nouveau le nom de Logos, qui nous rappelle les inexprimables grandeurs marquées aux versets 1- 5. Enfin il aurait pu dire : " Le Verbe s'est uni à la chair " ; mais ici encore il a pris l'expression de l'humilité. " Dans tout le reste, (le Verbe) était, et voici qu'il commence à être fait " (Bossuet), à devenir, comme ses propres créatures. Cf. versets 3, 6 12. C'est une phrase unique au monde, et digne du mystère qu'elle représente. 1 Joan. 4, 2, et 2 Joan. 7, nous trouvons la locution analogue " venir dans la chair ", également appliquée au Fils de Dieu ; mais elle est loin d'avoir la même vigueur. Du reste, par ce langage expressif, l'apôtre donnait le coup de mort au docétisme, qui niait en JésusChrist la réalité de l'Incarnation. Quant aux détails de ces deux sublimes mystères, saint Luc les a plus longuement exposés dans un récit tout virginal, I, 28-38. - *Et il a habité parmi nous* Le verbe grec (littéralement : il a habité sous la tente) est plus pittoresque. Il rappelle, d'une part, le tabernacle mobile, sous lequel le Seigneur avait daigné habiter au milieu des Juifs durant de longues années, et d'autre part, le caractère transitoire du séjour que le Logos devait faire dans le monde sous la forme humaine. Cf. 16, 28. Saint Jean est seul à l'employer. Cf. Apoc. 7, 15 ; 12, 12 ; 13, 6 , 21, 3. - *Et nous avons vu* ; en grec : nous avons contemplé, vu à notre aise. Dans sa première épître, qui sert, ainsi qu'on l'admet généralement, d'introduction à son évangile, saint Jean développe luimême admirablement cette pensée : " Ce qui était depuis le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons. Oui, la vie s'est manifestée, nous l'avons vue, et nous rendons témoignage : nous vous annonçons la vie éternelle qui était auprès du Père et qui s'est manifestée à nous. Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons à vous aussi, pour que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous. " (1 Joan, 1, 1-3). Il y a là un véritable accent de triomphe. L'apôtre se souvient avec émotion du bonheur qu'il a eu de contempler personnellement, avec les autres apôtres et disciples, les merveilles du Verbe fait chair. - *Sa gloire*. Quoique le Logos, en devenant comme l'un de nous, se fût dépouillé de ses attributs divins, néanmoins des faits nombreux, durant sa vie mortelle, attestèrent son origine et sa nature célestes. Les miracles qu'il multipliait sous ses pas, et spécialement celui de la Transfiguration (Cf. Luc. 9, 32 ; 1 Petr. 1, 17), furent de brillants rayons de sa gloire. - *Gloire,* répétition solennelle en vue de compléter la pensée. - *Comme du Fils unique venu du Père*. Saint Jean ne fait usage de l'expression " unique " que pour désigner N.-S. JésusChrist. Ici elle différencie le Verbe incarné des nombreux enfants de Dieu signalés plus haut, verset 12. Lui, il possède la filiation divine dans un sens propre et unique. " Comme " dénote çà et là dans les saints Livres, et spécialement dans ce passage, une ressemblance exacte et réelle, une complète identité. Ce n'est pas une comparaison, c'est une assertion. Cf. Matth. 7, 25 ; Luc. 22, 44 etc. La gloire qui se manifestait dans la personne, et les œuvres et les paroles du Verbe incarné était de telle nature, qu'elle ne pouvait appartenir qu'au Fils de Dieu. La traduction littérale serait donc : Comme d'un fils unique (venant) d'auprès d'un père . Mais le contexte indique nettement quel est ce fils, quel est ce père. - Deux idées nous ont été déjà présentées dans ce riche verset : le fait de l'Incarnation, et le témoignage du narrateur en l'honneur de " l'HommeDieu ". Un troisième trait révèle brièvement le caractère de l'HommeDieu : *plein de grâce et de vérité*. La construction, un peu singulière, rend encore la pensée plus saillante. Saint Jean s'était un instant interrompu pour chanter en l'honneur du Verbe un court mais sublime cantique ; il achève maintenant sa phrase, en rattachant " plein " à " Verbe ". Deux attributs essentiels, la grâce et la vérité, ont révélé en JésusChrist le Fils unique du Père. Rien ne pouvait être plus clair pour un Juif ; car l'Ancien testament associe très souvent ces deux attributs et les signale comme un apanage exclusif du vrai Dieu. Cf. Gen. 24, 27, 49 ; 32, 10 ; Ex. 34, 6 ; Ps. 86, 15 ; 89, 1-2, etc. Plein de grâce en tant qu'il est la vie, le Verbe est plein de vérité en tant qu'il est la lumière par excellence.

Jean chap. 1 verset 15. - Jean rend témoignage de lui, et crie, en disant : C'est celui dont j'ai dit : Celui qui doit venir après moi a été placé audessus de moi, parce qu'il était avant moi. - . En faveur de cette gloire toute divine dont il avait été l'un des premiers témoins, l'évangéliste cite dès maintenant avec beaucoup de solennité un témoignage explicite du Précurseur. - *Rend témoignage.* Choisi pour rendre témoignage au Christ (versets 7 et 8), JeanBaptiste remplit fidèlement son rôle. L'emploi du temps présent est remarquable ; car, au moment où le disciple bienaimé écrivait cette ligne, il y avait plus d'un demi siècle

que la bouche du Précurseur était muette ; mais le témoignage subsistait encore avec toute sa force. - *Et crie*. Dans le grec, au parfait, parce que la voix, au point de vue physique et matériel, avait cessé de retentir. L'expression est très énergique : elle indique une parole vive, émue, sonore. " C'était la voix claire et retentissante du héraut qui proclamait hautement son message, de sorte que tous pussent l'entendre ". Westcott. Cf. 7, 28, 37 ; 12, 44. - *C'est celui*. Début pittoresque. En disant ces mots JeanBaptiste montrait du doigt N.-S. JésusChrist. Cf. versets 29, 30, 36. L'imparfait exprime une nuance délicate au point de vue du temps. Comme le Précurseur avait répété en différentes circonstances l'assertion solennelle " Celui qui doit venir après moi " (Cf. v. 27 ; Matth. 3, 11 ; Marc. 1, 7 ; Luc. 3, 16), on suppose ici qu'il se reporte par la pensée au moment où il la proférait pour la première fois avant l'apparition de Jésus sur les bords du Jourdain. - *Dont j'ai dit*. Voilà celui que j'avais en vue lorsque je vous disais… - *Celui qui doit*… Parole sentencieuse et solennelle, qui détermine avec la plus grande netteté les relations mutuelles du Verbe fait chair et de S. JeanBaptiste. C'est, dans la forme extérieure, un de ces paradoxes apparents que les Orientaux ont constamment goûtés. On joue en quelque sorte avec les mots " après et avant, qui doit venir, a été fait, et était ". La pensée est très riche, très profonde. Elle revient à la phrase suivante en langage occidental : Quoique Jésus, en tant qu'homme, n'ait apparu qu'après moi sur la terre, il me surpasse néanmoins de beaucoup, car il est éternel. - On le voit, nous entendons ici " après moi " sous le rapport du temps ; " a été placé audessus de moi " sous le rapport de la dignité ; " était avant moi " également sous le rapport du temps. JeanBaptiste explique pourquoi il dut céder aussitôt le pas à Jésus, et s'effacer peu à peu totalement devant lui : c'était le Verbe éternel. Plusieurs commentateurs veulent voir dans les mots " a été placé audessus de moi " (ante me factus est) une priorité d'existence et traduisent " a été fait avant moi " ; mais il y aurait alors une tautologie. De plus, comment le Précurseur pourraitil alors appliquer au Logos avant l'Incarnation l'expression " a été fait " ? Tandis que cette préférence en dignité est, " pour ainsi parler, une chose qui a été faite ". Bossuet, 16ème élévation de la 12è semaine.

Jean chap. 1 verset 16. - Et nous avons tous reçu de sa plénitude et grâce pour grâce. - Dans les trois derniers versets du prologue (16-18) l'évangéliste confirme la noble assertion de JeanBaptiste par l'expérience de tous les croyants. C'est à tort qu'on a quelquefois regardé ce passage comme la continuation des paroles du Précurseur : les mots " Et nous avons tous reçu " ne sauraient convenir à son temps spécial. - *De sa plénitude*… Le narrateur, revenant sur les mots " plein de grâce et vérité " du verset 14, en confirme la vérité par un ensemble de faits magnifique. Le Verbe incarné, répètetil d'abord, possède réellement une plénitude de tous biens. " Donner, pour lui, veutil dire, ce n'est point partager, il est luimême le principe et la source de tous les biens ; il est la vie même, la lumière même, la vérité même ; il ne retient pas en luimême ses trésors, mais il les répand sur tous les autres ; et après qu'il les a répandus, il demeure plein ; après qu'il a donné, aux autres, il n'à rien de moins ; mais il prodigue ses biens, toujours il les répand, et en les répandant avec profusion sur les autres, il demeure dans la même perfection, dans la même plénitude ", S. Jean Chrysostôme Hom. 14 in h.l. Cf. Eph. 1, 23 ; Col. 1, 19 ; 2, 9. - *Tous* : avec emphase. Ce ne sont pas seulement les apôtres et les disciples (verset 14) qui ont puisé à cette source abondante, intarissable, mais tous les fidèles. Et cette consolante parole est aussi vraie qu'à l'époque de S. Jean. Les grâces du Verbe ont débordé sur dixhuit siècles, et ses trésors sont pleins comme au premier jour. - *Et grâce pour grâce*. Ces mots ont reçu d'assez nombreuses interprétations : qu'il suffise de citer les principales. 1° La grâce de l'évangile substituée à la grâce de l'Ancien Testament (S. Jean Chrysost., S. Cyrille, S. Léonce, Théophylacte, Euthymius, etc.). Cette explication est peu en harmonie avec le verset 17, qui fait de la grâce un apanage de la nouvelle Alliance. 2° La grâce de la gloire dans le ciel, après la grâce de la foi sur cette terre (S. Augustin). Cela semble un peu recherché. 3° Grâce pour grâce ; c'est-à-dire, une série nouvelle de grâces en récompense de celles qu'on aura fidèlement mises à profit. 4° Grâce sur grâce, grâces qui débordent l'une après l'autre des trésors du Verbe. Cette dernière interprétation a nos préférences.

Jean chap. 1 verset 17. - Car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité ont été apportées par JésusChrist. - A la façon de S. Paul, l'évangéliste établit un rapide et frappant contraste entre l'Ancien Testament et le Nouveau, pour mettre en relief la haute supériorité de ce dernier. - *Car la loi a été donnée par Moïse* : la loi par excellence. Tous les mots portent, Moïse avait donné une loi ; loi sublime, sans doute, qui avait été pour Israël un précieux avantage ; mais rigoureuse et difficile à accomplir. De plus, il ne l'avait pas donnée de son propre fond, mais comme un simple médiateur. Cf. Gal. 3, 19. - *La grâce et la vérité* (Cf. verset 14), ces deux biens incomparables, voilà ce que nous tenons directement de N.-S. JésusChrist. L'omission de toute particule au début de la seconde proposition rend le contraste plus saillant. - *Par*

JésusChrist. S. Jean écrit ici pour la première fois ce beau nom. Maintenant que le Verbe divin, le Fils de Dieu, s'est incarné, on lui donne sa dénomination historique, sous laquelle il demeure plus connu et à jamais adoré. - *Ont été apportées*. La grâce et la vérité " devinrent ", prirent naissance en quelque sorte avec l'Incarnation ; car, auparavant, elles n'existaient que d'une manière imparfaite. Ainsi donc, le Nouveau Testament a de toutes façons la prééminence sur l'Ancien. Il l'emporte par la nature du bienfait accordé : la grâce et la vérité en place d'une législation sévère. Il l'emporte sous le rapport des médiateurs : d'une part un homme , cet homme fûtil Moïse ; de l'autre le Logos fait chair. Il l'emporte par le mode dont fut conféré le bienfait : là Moïse reçoit des mains de Dieu les institutions théocratiques pour les communiquer aux Juifs. Ici, " Jean dit que le Christ a non seulement donné, mais encore fait la grâce… Le Christ n'a pas reçu la grâce, il l'a faite, car il est lui même fontaine de grâce ". Maldonat, h.l.

Jean chap. 1 verset 18. - Nul n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, voilà celui qui l'a manifesté. - Ce verset termine noblement un si splendide exorde. L'évangéliste expose le but de l'Incarnation, lequel consistait à révéler, à manifester le Seigneur, demeuré en grande partie inconnu jusqu'alors. Plus haut, verset 14, JésusChrist nous avait été présenté comme plein de grâce et de vérité. Le verset 16 a séparé ces deux éléments pour insister davantage sur la grâce. Le verset 17 les a de nouveau réunis. Voici que la vérité est à son tour envisagée à part. - Le substantif " Dieu " est mis en avant comme portant l'idée principale. - *Nul n'a jamais vu* : Grand luxe de négations. Le verbe grec est au parfait, pour mieux accentuer la chose. Non, jamais ; non, personne. Pas même Moïse, auquel l'allusion est si visible. Exode 33, 18 et ss. : Moïse dit : " Je t'en prie, laissemoi contempler ta gloire. " Le Seigneur dit : " Je vais passer devant toi avec toute ma splendeur, et je proclamerai devant toi mon nom qui est : LE SEIGNEUR. Je fais grâce à qui je veux, je montre ma tendresse à qui je veux. " Il dit encore : " Tu ne pourras pas voir mon visage, car un être humain ne peut pas me voir et rester en vie. " Le Seigneur dit enfin : " Voici une place près de moi, tu te tiendras sur le rocher ; quand passera ma gloire, je te mettrai dans le creux du rocher et je t'abriterai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé. Puis je retirerai ma main, et tu me verras de dos, mais mon visage, personne ne peut le voir ". Les autres théophanies de l'Ancien Testament n'ont de même manifesté que très incomplètement l'être divin. Comment donc les hommes parleraientils de Dieu d'une manière exacte et adéquate ? - Quelle différence pour N.-S. JésusChrist , le Fils unique du Père ! Au verset 14 nous avons déjà trouvé cette épithète *fils unique* significative. Elle accompagne ici, dans un certain nombre de documents très anciens non pas le substantif (ainsi que portent la plupart des manuscrits, des versions et des pères grecs ou latins), mais " Deus, Dieu " (d'après […] le syriaque revisé, S. Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, Didyme, etc.). Cette seconde leçon, qui est plus difficile, et même étrange au premier regard, pourrait bien être la vraie. Elle a été adoptée de nos jours par de nombreux critiques et commentateurs. D'ailleurs, le sens est identique de part et d'autre. - *Qui est dans le sein du Père*. Charmant tableau, qui dénote l'intimité la plus complète, par conséquent une connaissance absolue de Dieu. L'image est empruntée aux manifestations de la tendresse humaine. Cf. 13, 23 ; Nombres, 11, 12. Notez encore le temps présent, qui marque si bien l'éternité, la permanence, et, dans le texte grec, la nouvelle association du mouvement et du repos. Même après l'Incarnation le verbe demeure au sein du Père, échangeant avec lui ses communications indicibles. - *Voilà celui* est emphatique comme au verset 8 : Lui et aucun autre. S. Jean aime cet usage du pronom. Cf. v. 33 ; 5, 11, 37, 39, 43 ; 6, 57 ; 9, 37 ; 12, 48 ; 14, 12, 21, 26 ; 15, 26, etc. - *L'a manifesté* . Le verbe a été admirablement choisi, car il représente une interprétation complète, une parfaite exégèse. L'objet de ces merveilleuses narrations du verbe fait chair n'est pas directement exprimé, mais il ressort clairement du contexte : c'est Dieu, sa nature, ses attributs, ses volontés. La raison seule ne nous fournit que des lambeaux de " théologie " ; la révélation de l'Ancien Testament laisse en blanc bien des pages du magnifique traité " de Deo ". Heureusement, JésusChrist qui sait tout, qui a tout vu au sein du Père, a daigné se faire notre instructeur. - Et maintenant, " taisez-vous, pensées humaines. Homme, viens te recueillir dans l'intime de ton intime… Répétons : Au commencement était le Verbe ; au commencement, audessus de tout commencement était le Fils. Le Fils, c'est, dit S. Basile (Orat. De Fid., Hom. 25) un Fils qui n'est pas né par le commandement de son Père, mais qui par puissance et par plénitude a éclaté de son sein : Dieu de Dieu, lumière de lumière, en qui était la vie, qui nous l'a donnée. Vivons donc de cette vie éternelle, et mourons à tout le créé. Amen. Amen ". Bossuet, Elévat. sur les Myst. Ah ! qu'il fait bon " se délecter " ainsi dans le Verbe !

PREMIÈRE PARTIE : LES RÉVÉLATIONS DE JÉSUS ET LES DEUX COURANTS OPPOSÉS DE FOI ET D'INCREDULITÉ QU'ELLES RENCONTRENT. 1, 19- 12, 50.

SECTION 1. - LES PREMIÈRES MANIFESTATIONS DU MESSIE. 1, 19- 2, 11.

Après ce prologue sublime, nous entrons dans l'histoire proprement dite du Sauveur. Elle commence, dans le quatrième évangile comme dans le second (Marc. 1, 1 et suiv.), par le ministère de saint JeanBaptiste, par le témoignage que le Précurseur rend au Messie.

1° Deux témoignages de JeanBaptiste en faveur de JésusChrist. 1, 19-34.

Précédemment déjà, versets 6, 7, 15, le Précurseur nous est apparu sous les traits d'un témoin fidèle et courageux du Messie ; l'évangéliste développe maintenant, avec des faits cités à l'appui, cette idée importante qu'il n'avait mentionnée que d'une manière sommaire, transitoire.

a. Saint Jean rend témoignage au Christ devant les délégués du Sanhédrin. 1, 19-28.

19Or voici le témoignage de Jean, lorsque les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites, pour lui demander : Qui estu ? 20Et il confessa, et il ne nia pas ; et il confessa : Je ne suis pas le Christ. 21Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? Estu Elie ? Et il dit : Je ne le suis pas. Estu le prophète ? Et il répondit : Non. 22Ils lui dirent donc : Qui estu ? Afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que distu de toimême ? 23Il dit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droit le chemin du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. 24Or ceux qui avaient été envoyés étaient des pharisiens. 25Ils continuèrent de l'interroger, et lui dirent : Pourquoi donc baptisestu, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le prophète ? 26Jean leur répondit : Moi, je baptise dans l'eau ; mais, au milieu de vous, se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas. 27C'est lui qui doit venir après moi, qui a été placé audessus de moi : je ne suis pas digne de dénouer le lacet de sa sandale. 28Ces choses se passèrent à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

Jean chap. 1 verset 19. - Or voici le témoignage de Jean, lorsque les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites, pour lui demander : Qui estu ? - La conjonction “ or ”, dont l'emploi semble d'abord étonnant au début d'un récit, sert à rattacher au v. 15 les épisodes qui vont suivre. Grâce à elle, “ la narration plonge pour ainsi dire ses racines dans le prologue ” (Godet). - Les mots *voici le témoignage de Jean* dominent et caractérisent ces mêmes épisodes. - *Lorsque* signale l'occasion du premier témoignage raconté par notre évangéliste. L'époque n'est pas directement indiquée ; mais il résulte des versets 29-34 que la scène dut se passer après le baptême de N.-S. JésusChrist . - *Les Juifs.* Cette dénomination, qui est très rare dans les synoptiques, revient plus de soixantedix fois dans le quatrième évangile. D'après l'étymologie et l'usage primitif, elle ne s'appliquait qu'aux seuls membres de la tribu de Juda ; mais, depuis l'exil, elle fut employée pour désigner indistinctement touts les descendants de Jacob, à quelque tribu qu'ils appartinssent. Quoique saint Jean la prenne parfois dans ce sens général (Cf. 2, 6, 13 ; 3, 1 ; 5, 1 ; 6, 4 ; 8, 31, etc.), il lui attribue fréquemment, et c'est ici le cas, une signification particulière, selon laquelle nous devons entendre les chefs religieux de la nation juive, et, plus spécialement encore, ces chefs en tant qu'ils étaient hostiles au Seigneur Jésus. Cf. 2, 18, 20 ; 5, 10, 15, 16, 18 ; 7, 1, 11, 13 ; 9, 22, etc, etc. Il s'agit en cet endroit du Sanhédrin, corps célèbre dont nous avons exposé la constitution dans notre commentaire sur saint Matthieu, p. 54. Le rôle des sanhédristes étant avant tout religieux, ils n'outrepassaient point leurs droits en faisant interroger saint JeanBaptiste à propos de son ministère ; La Mischna (tr. Sanhedr. 1, 5) réserve formellement au tribunal des Soixanteetonze le jugement d'une tribu, d'un prophète et d'un grandprêtre. Il est à croire néanmoins que, dans la circonstance présente, leur mobile principal fut moins le véritable esprit de zèle

qu’un sentiment d’aversion et de rivalité contre le Précurseur. Voyez Maldonat, Tholuck, etc., in h.l. Le parti pharisaïque avait alors la prépondérance dans le Grand Conseil des Juifs (cf. verset 24) ; or, nous savons par saint Matthieu, 3, 7 et suiv., que JeanBaptiste avait attaqué vigoureusement les vices des pharisiens dès les premiers jours de sa prédication. - De l’emploi si fréquent du mot “ Juifs ” dans le quatrième évangile, quelques rationalistes ont voulu conclure que son auteur n’était pas Juif de naissance, et par suite, que saint Jean ne saurait l’avoir composé. La déduction est des plus illogiques. Le fait en question prouve seulement que le quatrième évangile fut écrit pour les Gentils, à une époque où les Chrétiens et les Juifs formaient deux corps bien séparés, bien distincts, de sorte qu’un Juif converti n’était plus un Juif, mais un chrétien. - *Les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem*. Ce fut une députation en forme, qui partit du cœur même de la théocratie, de la ville sainte, pour rejoindre saint Jean sur les bords du Jourdain (verset 28). Elle se composait de prêtres et de lévites : choix bien naturel, puisque le point à traiter était éminemment religieux, ecclésiastique. Les prêtres étaient par excellence les théologiens de la nation ; les lévites les accompagnent ici comme une escorte d’honneur. Au reste, plusieurs passages de l’Ancien testament (2 Par. 22, 7-9 ; 35, 3 ; Neh. 8, 7) démontrent que les lévites avaient aussi pour fonction d’enseigner la Loi mosaïque ; ils pouvaient donc euxmêmes servir de juges, surtout si un grand nombre d’entre eux étaient des scribes ou des docteurs de la loi, comme on l’a souvent conjecturé. Il n’est fait mention d’eux qu’en trois endroits du nouveau Testament (ici, Luc. 10, 32, et Act. 4, 36). - *Qui estu ?* Tant de bruit s’était fait autour de la personne de JeanBaptiste (Cf. Matth. 3, 5 et parall.), qu’on pouvait à bon droit soupçonner en lui un être supérieur. - Maldonat relève très bien le caractère solennel de cette mise en scène : “ Soit que l'on considère les envoyés euxmêmes, ou ceux qui les avaient envoyés, certainement de la grande synagogue des Juifs, ou le lieu d'où ils avaient été envoyés, ou la personne de Jean à qui ils étaient envoyés, ou l'affaire pour laquelle ils avaient été envoyés, tout montre que cette délégation avait une importance extrême, et montre l'importance du témoignage de Jean sur le Christ. C'est pourquoi l'évangéliste la raconte de façon aussi précise ”.

Jean chap. 1 verset 20. - Et il confessa, et il ne nia pas ; et il confessa : Je ne suis pas le Christ. - Le Précurseur répond d’abord d’une manière négative aux députés du Sanhédrin. Cf. verset 21. La série de ses réponses est introduite par une formule remarquable (Et il confessa et il ne nia pas ; et il confessa), dont l’emphase avait déjà frappé les anciens exégètes. “ L’évangéliste dit trois fois la même chose ”, s’écrie S. Jean Chrysostome. Cette répétition a pour but manifeste de relever la franchise, l’énergie, la netteté, la promptitude avec lesquelles JeanBaptiste repoussa le titre immérité qu’on voulait à toute force lui attribuer. Comme un loyal serviteur, il refuse d’usurper l’honneur qui revenait à son maître. Voyez, 5, 33, l’éloge par lequel N.-S. JésusChrist récompensa la noble confession de S. Jean. L’écrivain sacré avait sans doute de nouveau une intention polémique contre les Joannites, lorsqu’il écrivait ces mots pleins de vigueur. Comp. le v. 8 et l’explication. - *Je ne suis pas le Christ*. En effet, les délégués s’étaient contentés de demander au Précurseur : Qui êtesvous ? Mais Jean avait compris toute la portée de leur question ; car il n’ignorait point quelles idées avaient cours parmi le peuple à son sujet : “ Comme le peuple était dans l’attente et que tous se demandaient si Jean n’était pas le Christ ”, Luc. 3, 15. Il répond donc vraiment à la pensée intime de ses interrogateurs. - Notez le fréquent emploi que S. Jean fait du pronom “ Je ” dans tout ce passage, et la force avec laquelle il l’accentue. Cf. versets 23, 26, 27, 30 (dans le grec), 31, 33, 34.

Jean chap. 1 verset 21. - Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? Estu Elie ? Et il dit : Je ne le suis pas. Estu le prophète ? Et il répondit : Non. - On peut regarder les mots “ quoi donc ” comme une exclamation de surprise. Et telle paraît être la meilleure traduction. Mais il est loisible aussi de suppléer le verbe “ es ”. Qui êtesvous donc, si vous n’êtes pas le Christ ? - *Estu Elie* ? Cette nouvelle question et les suivantes reflètent très bien la nature des préoccupations religieuses associées alors par les Juifs à leur attente du Messie. Ils supposaient tous, d’après Malachie, 4, 5, 6, que le prophète Elie reviendrait sur la terre peu de temps avant l’apparition du Christ (voyez Matth. 17, 14) ; or, JeanBaptiste avait plus d’un trait de ressemblance avec le grand prophète de Thisbé. - *Je ne le suis pas*. Et pourtant NotreSeigneur affirma un jour que S. Jean était un autre Élie (Matth. 11, 14) ; néanmoins le Précurseur et le Christ ne se contredisent pas. Après tout, Jean n’est point Elie en personne, et, comme on l’a dit avec beaucoup de justesse, il n’a pas à entrer ici dans des distinctions théologiques entre l’Élie personnel et l’Élie figuré ; c’est pourquoi il nie purement et simplement. - *Estu le prophète ?* Dans le grec avec l’article, il s’agit donc d’un prophète déterminé. Lequel ? C’est ce qu’on ne saurait dire avec certitude. D’assez nombreux interprètes ont pensé à Jérémie, auquel les Juifs attribuaient en ces temps un rôle quelconque concernant la venue du Messie. Cf. Matth. 16, 14 et le commentaire. D’autres (comme S. Jean Chrysost.) voient ici une allusion au prophète

innommé que Moïse promit aux Hébreux dans un célèbre oracle, Deut. 18, 15. Il est vrai que ce prophète ne diffère pas du Messie ; mais la suite du récit (7, 40, 41) nous apprendra que telle n'était pas alors l'opinion générale, et que plusieurs, parmi les Juifs, établissaient une distinction entre ces deux personnages. Enfin quelques commentateurs, en petit nombre, supposent que le Christ est directement désigné. Voyez Patrizi, In Joannem commentarium, p. 20 et s. Ils s'appuient : 1° sur Joan. 6, 14, où nous voyons le peuple se servir de cette locution pour représenter le Messie ; 2° sur Matth. 11, 9 et Luc. 1, 76, où JeanBaptiste reçoit d'une manière toute divine le titre de prophète, titre qu'il ne rejetterait pas ici dans le cas où le mot " prophète " ne serait point synonyme de " Christ ". Mais nous avons vu précédemment que les compatriotes de NotreSeigneur n'étaient pas d'accord touchant la nature du prophète prédit par Moïse ; d'autre part, JeanBaptiste ne dit point qu'il n'est pas prophète : ce qu'il nie, c'est d'être le prophète déterminé dont on lui parle. Enfin et surtout, il suffit, pour réfuter cette opinion, de renvoyer ses partisans au verset 26e, où les délégués du Sanhédrin demandent au Précurseur : " Pourquoi donc baptisestu si tu n'es ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète ? ". Ils établissent ainsi très clairement entre le Messie et le prophète une distinction à laquelle le verset 2e nous avait d'ailleurs préparés. Conclusion : le prophète en question semble avoir été rattaché par les Juifs d'alors à l'avènement du Christ ; toutefois nous ne saurions préciser au juste son caractère, qui semble être demeuré assez vague pour les Israélites euxmêmes. - *Et il répondit : Non*. " Non ; toujours non, et toujours non : ce n'est qu'un non partout ; et Jean n'est rien à ses yeux … Et quoiqu'il soit si excellent, il n'est rien ". Bossuet, Élévations sur les Myst., 24è sem., 2è élév. Les négations du Précurseur sont remarquables par leur énergie, remarquables aussi par leur brièveté qui va toujours croissant. " Je ne suis pas le Christ ; Je ne le suis pas ; Non ! ".

Jean chap. 1 verset 22. - Ils lui dirent donc : Qui estu ? Afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que distu de toimême ? - N'ayant rien obtenu de positif par leurs premières interrogations, qui étaient toutes particulières, les prêtres et les lévites en adressent une autre d'un caractère général, qui forcera leur interlocuteur de donner une réponse catégorique. - *Afin que nous donnions une réponse* …. Délégués officiels, ils devront présenter un rapport au Sanhédrin ; mais, pour cela, ils ont besoin de savoir nettement la manière dont JeanBaptiste définit luimême son rôle.

Jean chap. 1 verset 23. - Il dit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droit le chemin du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. - *Il dit*. La réponse désirée ne se fait point attendre, et elle est aussi claire que possible pour quiconque avait un vrai désir de s'instruire. En effet, pour bien définir sa mission, Jean s'approprie un passage d'Isaïe (40, 3) qui l'avait depuis longtemps prédite. C'est la mission d'un précurseur, et le Seigneur précédé de son héraut n'est autre que le Messie. Voyez l'Évangile selon saint Matth. p. 68. - *Je suis la voix* : seulement une voix, un cri, " un souffle qui se perd en l'air ". Bossuet. Il y a un grand acte d'humilité dans cette citation, qui n'attribue au Baptiste qu'un rôle très secondaire. - *Rendez droit le chemin du Seigneur*, dans le grec, " applanissez ". Les synoptiques et les Septante ont " préparez ".

Jean chap. 1 verset 24. - Or ceux qui avaient été envoyés étaient des pharisiens. - Avant de passer à la seconde partie de l'interrogatoire, le narrateur revient sur le caractère des délégués. Ils appartenaient, ditil, au parti pharisaïque. Le motif de cette mention rétrospective est aisé à déduire du contexte. Les Pharisiens, ces ultraconservateurs du Judaïsme, comme on les a spirituellement appelés, tenaient très fort aux traditions et ne pouvaient supporter la moindre innovation sur le domaine religieux (voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 71) : or voici que JeanBaptiste administrait un nouveau rite.

Jean chap. 1 verset 25. - Ils continuèrent de l'interroger, et lui dirent : Pourquoi donc baptisestu, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le prophète ? - *Pourquoi donc baptisestu* …. ? Pourquoi ! De quel droit ! En signalant soudain, sans aucun détail explicatif, le baptême du Précurseur, auquel rien encore ne nous a préparés dans la narration qui précède, l'évangéliste montre qu'il s'adresse à des lecteurs familiarisés avec les écrits de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc, publiés antérieurement. - *Si tu n'es ni le Christ...* Les prophètes avaient autrefois prédit une ablution messianique, qui devait avoir la vertu de remettre les péchés. " Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés ; de toutes vos souillures, de toutes vos idoles, je vous purifierai ", dit le Seigneur à la maison d'Israël par la bouche d'Ézéchiel, 36, 25. Les Pharisiens, qui prenaient ces paroles à la lettre, auraient donc trouvé naturel que le Messie ou ses précurseurs officiellement reconnus, Élie et le prophète, instituassent un baptême ; mais aucun autre, d'après eux, ne pouvait s'arroger ce droit. Ils essaient ainsi de condamner JeanBaptiste par ses propres aveux. N'avaitil pas affirmé

catégoriquement qu'il n'était ni le Christ, ni Élie, ni le prophète ? Sur la purification symbolique qu'on attribuait alors à Élie, voyez Lightfoot.

Jean chap. 1 versets 26 et 27. - Jean leur répondit : Moi, je baptise dans l'eau ; mais, au milieu de vous, se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas. [27]C'est lui qui doit venir après moi, qui a été placé audessus de moi : je ne suis pas digne de dénouer le lacet de sa sandale. - *Jean leur répondit* : Les rationalistes prétendent que cette réponse du Précurseur est obscure, et qu'elle ne cadre point avec la question des délégués. Ils ne font que renouveler une vieille objection d'Héracléon, réfutée par Origène, et qu'il est facile de réfuter encore. On demandait à S. Jean de justifier son baptême, et c'est précisément ce qu'il fait ici en indiquant la nature, le caractère de cette cérémonie, et en décrivant son propre rôle par rapport au Messie. - 1° *Moi, je baptise dans l'eau.* Le Précurseur dut appuyer sur les mots " dans l'eau ", montrant par là que ce baptême, qui inquiétait si fort les députés du Sanhédrin, n'était qu'un rite extérieur et rien de plus. - 2° Après ce début déjà très net, il poursuit son apologie indirecte en disant que le Messie a fait son apparition, et qu'il est luimême le serviteur, l'avantcoureur du Christ, ce qui lui confère évidemment le droit de baptiser. Dans la proposition " quelqu'un que vous ne connaissez pas ", il y a emphase sur le pronom " vous " : à l'ignorance des délégués Jean oppose tacitement les lumières personnelles qu'il a reçues. Vous, vous ne le connaissez point, mais moi je le connais ! C'est au baptême de Jésus que le Précurseur avait été éclairé d'une manière toute merveilleuse sur le rôle du fils de Marie, son parent. Cf. versets 31-34 et Matth. 3, 13-17. D'où il suit, comme il a été dit plus haut, qu'un certain temps s'était écoulé depuis ce mystère, quand la députation du Sanhédrin arriva sur les bords du Jourdain. Une comparaison établie entre le verset 29, Matth. 4, 2 et Luc 4, 2, permet d'évaluer ce temps à quarante jours environ. - *C'est lui qui doit...* JeanBaptiste relève très fortement la dignité supérieure du Messie, d'abord en termes positifs (qui a été placé audessus de moi : voyez le v. 15 et le commentaire), puis en termes négatifs : et je ne suis pas digne… Mais les mots " C'est lui " et " qui a été placé audessus de moi ", omis par divers témoins importants, pourraient bien avoir été interpolés, ainsi que l'admettent les meilleurs critiques. Voir dans l'Evang. Selon S. Matth., p. 74, l'explication de la formule expressive : Je ne suis pas digne de dénouer le lacet de sa chaussure.

Jean chap. 1 verset 28. - Ces choses se passèrent à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait. - Cette note, par laquelle l'évangéliste termine son premier récit, ne lui fut " certainement pas dictée par un intérêt géographique ; elle est inspirée par la solennité de la scène précédente, et par la gravité extraordinaire de ce témoignage officiel, adressé aux représentants du Sanhédrin et de la nation tout entière " (Godet, h. l.). Elle n'est pas sans célébrité dans l'histoire de la critique du texte sacré, à cause de la discussion soulevée depuis l'époque d'Origène touchant le mot Béthanie. Origène raconte qu'ayant cherché sur les bords du Jourdain une localité de ce nom, il n'en trouva pas, mais qu'en revanche il en rencontra une autre, appelée Béthabara, qu'on lui dit être sur l'emplacement où le Précurseur avait autrefois baptisé. Il pourrait se faire que Béthabara soit identique à Béthanie, ainsi qu'on l'a depuis longtemps conjecturé ; car, d'un côté, il existe entre ces deux mots une assez grande analogie dans la langue hébraïque, (beth onyah), signifiant " maison du lac ", et (beth habarah), " maison du passage " ; d'un autre côté, les bouleversements politiques firent disparaître ou modifièrent bien des noms en Palestine durant les deux premiers siècles de notre ère. - *Audelà du Jourdain.* Le narrateur mentionne ces détails pour empêcher ses lecteurs, peu au courant de la géographie palestinienne, de confondre la Béthanie des bords du Jourdain avec la bourgade habitée par Lazare. Cette dernière était située en Judée, non loin de Jérusalem (Cf. XI, 18) : l'autre était en Pérée, on ignore en quel endroit précis, mais plus probablement vers le sudouest. - *Où Jean baptisait*. Cette construction est souvent employée par les évangélistes pour marquer des actes réitérés, des situations qui se prolongent.

b. JeanBaptiste rend témoignage à N.-S. JésusChrist devant ses propres disciples. 1, 29-34.

Il y a gradation dans les témoignages du Précurseur. Plus haut, il s'était borné à dire : Le Messie est parmi vous ; voici maintenant qu'il désigne le Christ d'une manière directe, personnelle, et qui le caractérise par le côté le plus important de son œuvre rédemptrice.

[29]Le lendemain, Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui enlève le péché du monde. [30]C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui a été

placé audessus de moi, parce qu'il était avant moi. [31]Et moi, je ne le connaissais pas ; mais c'est pour qu'il soit manifesté en Israël que je suis venu baptiser dans l'eau. [32]Et Jean rendit témoignage, en disant : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe, et se reposer sur lui. [33]Et moi, je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est celui qui baptise dans l'EspritSaint. [34]Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu.

Jean chap. 1 verset 29. - Le lendemain, Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui enlève le péché du monde. - *Le lendemain*. Traduire la locution latine *altera die* par " un autre jour, un peu plus tard ", serait contraire à la signification habituelle de cette locution. Les dates sont très soigneusement marquées dans ce chapitre et dans le suivant. Cf. 1, 35, 43 ; 2, 1, 12, 13, 23. Le narrateur se manifeste en toutes façons comme un témoin oculaire. Le mot " Jean ", qu'omettent plusieurs manuscrits très anciens, pourrait bien avoir été inséré par les copistes. - *Jean vit Jésus qui venait à lui.* D'où venait alors NotreSeigneur ? Quelle circonstance l'amenait auprès de saint Jean ? L'évangéliste néglige ces détails, parce qu'ils n'avaient qu'une importance secondaire pour son récit, et que, d'ailleurs, il ne se proposait pas de tout relater. Mais il est aisé de suppléer à son silence. D'après ce qui a été dit précédemment (note du verset 26), Jésus revenait alors du désert où il avait été tenté par le démon ; et il avait pour but de fournir à saint Jean l'occasion de lui rendre un nouveau témoignage (S. Thom. d'Aquin). - *Et il dit* : Cette fois, le Précurseur prend de luimême la parole : on a conclu du v. 35 (" Le lendemain, Jean était encore là, avec deux de ses disciples ") qu'il s'adressait alors à ses disciples, au moins plus spécialement. - *Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui enlève*…(la particule " voici "n'est pas répétée dans le texte grec). Dans ce passage, qui est l'un des plus beaux et des plus importants de l'Évangile, chaque mot est digne de notre attention, malgré la parfaite clarté de la pensée. - La particule *voici* dut être accompagnée d'un geste qui montrait la personne sacrée de Jésus. - *De Dieu* est diversement rattaché à " agneau " par les commentateurs : l'agneau soumis à Dieu (A. Maier), l'agneau agréable à Dieu (Tholuck), l'agneau consacré à Dieu, le divin agneau (plusieurs anciens interprètes), l'agneau destiné par Dieu au sacrifice (Maldonat, Corluy...). Mgr. Haneberg dit à bon droit que l'interprétation la plus simple et la plus naturelle paraît être : l'agneau qui appartient à Dieu, l'agneau de Dieu. " de Dieu " est donc ce que les grammairiens appellent un génitif de propriété. Quant au doux nom " d'agneau ", qui convient si bien à N.-S. JésusChrist, c'est évidemment une désignation typique, basée sur l'Ancien Testament ; toutefois, il y a controverse parmi les exégètes touchant le fait particulier qui lui a servi de point de départ dans la pensée de saint Jean. L'agneau qu'on immolait chaque matin et chaque soir dans le temple au nom de tout Israël, pour offrir au Seigneur un holocauste perpétuel (cf. Exode 29, 38 ; Nombres 28, 3 et ss.) ; l'agneau pascal, que le quatrième Évangile (19, 31) et saint Paul (1 Cor. 5, 7) présentent comme un type du Messie, et dont le sang avait autrefois produit d'admirables résultats de salut (Exode 12, 13) ; l'agneau décrit par Isaïe dans son célèbre chapitre 53 (verset 7), se partagent sous ce rapport les préférences des divers auteurs. Mais c'est bien à l'oracle du prophète-évangéliste que le Précurseur faisait plus probablement allusion. Tel était déjà le sentiment d'Origène, de S. Jean Chrysostome, de S. Cyrille, suivi ensuite par Théophylacte, Euthymius, Cornelius a Lapide, et la plupart des interprètes contemporains. L'article placé devant *agneau* montre que JeanBaptiste voulait parler d'un agneau déterminé, connu de tous les Juifs ; or l'agneau de la prophétie d'Isaïe était alors universellement regardé comme une figure du Christ souffrant. Cf. Act. 8, 32 ; Eisenmenger, Entdeckt. Judenthum, 2è part. p. 758 ; Wünsche, die Leiden des Messias, 1870, p. 55 et s. Aussi Érasme avaitil raison d'écrire dans ses annotations : " L'article a non seulement l'emphase de la dignité, mais aussi de la relation : Voici cet agneau, dont a prophétisé Isaïe ". Comparez aussi Jérémie 11, 19, où nous rencontrons le même type : " Moi, j'étais comme un agneau docile qu'on emmène à l'abattoir ". - Les paroles suivantes, *celui qui ôte le péché du monde*, confirment cette explication, car elles résument tout ce qu'Isaïe, divinement éclairé, disait de l'agneau céleste qui expia nos fautes par son généreux sacrifice. " Enlève " remplace le verbe hébreu qui signifie ordinairement " porter " mais qui, rapproché d'autres mots en maint endroit de l'Ancien Testament, a le sens spécial de *enlever les péchés*, en offrant à Dieu un sanglante compensation. Cf. Lev. 10, 17 ; 24, 15 ; Num. 5, 31, 14, 34 ; Ezech. 4, 5 ; 23, 5 ; etc. " En voyant Jésus comme l'agneau de Dieu, saint Jean le voyait donc déjà comme nageant dans son sang " (Bossuet). " C'est comme s'il l'eût contemplé d'avance portant sa croix et se dirigeant vers le Calvaire ", dit un vieil auteur allemand. - Notez l'emploi du temps présent : " qui ôte ". L'évangéliste suppose ainsi la certitude et la continuité de notre rédemption par le Seigneur Jésus. - *Le péché* est mis collectivememnt pour *les péchés* ; mais ce singulier est plus expressif que le pluriel. Tous les péchés du

genre humain (du monde) sont ainsi envisagés comme une horrible masse que le divin agneau doit faire disparaître. C'est donc l'universalité du salut qui est prédite par le Précurseur, de même qu'elle l'avait été autrefois par les prophètes. - " Il est remarquable, dit un récent commentateur du quatrième évangile, que ce titre d'agneau, sous lequel l'évangéliste apprit à connaître pour la première fois Jésus, soit celui par lequel le sauveur est désigné de préférence dans l'Apocalypse. La corde qui avait vibré, à cette heure décisive, au plus profond de son être, a retenti chez lui jusqu'à son dernier soupir. Et pourtant, d'après quelques écrivains rationalistes, ce beau titre, dans lequel on a vu justement un abrégé de l'Evangile, n'aurait eu d'autre but que de représenter la douceur et l'innocence de Jésus, sans aucune relation avec l'idée de sacrifice. (Gabler, Paulus, Ewald, etc.).

Jean chap. 1 verset 30 : - C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui a été placé audessus de moi, parce qu'il était avant moi. - *C'est celui dont j'ai dit* : Après avoir relevé la grandeur de l'œuvre de JésusChrist, Jean revient à sa personne et à sa dignité. Ce qu'il avait autrefois affirmé du Messie d'une manière générale, il le répète pour l'appliquer directement à Jésus. - *Après moi vient un homme :* Au présent. Voyez le v. 15 et le commentaire. Homme (en latin : Vir) est une expression pleine de noblesse ; au verset 6, alors qu'il ne s'agissait que du Précurseur, on employait le mot commun " homo ".

Jean chap. 1 verset 31. - Et moi, je ne le connaissais pas ; mais c'est pour qu'il soit manifesté en Israël que je suis venu baptiser dans l'eau. - Dans ce verset et dans les trois suivants, JeanBaptiste raconte comment il lui a été donné de connaître le Messie d'une manière infaillible, toute divine. - *Et moi je ne le connaissais pas*. Saint Jean Chrysostome, Théophylacte, Euthymius, etc., pensent qu'en réalité le Précurseur n'avait jamais vu N.-S. JésusChrist avant de le baptiser sur les bords du Jourdain, car le fils de Zacharie et d'Elisabeth semble s'être retiré au désert dès ses années les plus tendres. Cf. Luc. 1, 80. On suppose néanmoins plus communément que le verbe " connaissais " ne doit pas être pris dans un sens absolu ; on a en effet de la peine à concevoir que la personne, la nature et la mission de Jésus aient pu demeurer si longtemps inconnues de son cousin. Il s'agit donc d'une ignorance relative. Jean ne connaissait pas officiellement le caractère messianique de Jésus tant qu'il n'avait pas reçu d'en haut le signe miraculeux qui devait le lui attester. Cette distinction simple et naturelle fait disparaître toute apparence de contradiction entre ce passage et Matth. 3, 14 (voyez le commentaire). - *Pour qu'il soit manifesté…* L'orateur appuie sur ces deux expressions, qui mettent en relief le but principal du baptême administré par le Précurseur. Le but secondaire, qui était de préparer les cœurs à la venue du Messie en les excitant à la pénitence, s'accorde du reste fort bien avec cette fin principale et dominante. Quel beau rôle que celui de manifester N.-S. JésusChrist ! - *En Israël.* Saint JeanBaptiste sait que sa mission est limitée aux Juifs et qu'elle ne concerne pas les Gentils. Cf. Luc. 1, 16, 17, 76, 77.

Jean chap. 1 verset 32. - Et Jean rendit témoignage, en disant : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe, et se reposer sur lui. - *Et Jean rendit témoignage…* Cette formule n'introduit pas un nouveau témoignage distinct du précédent (versets 29-31) : elle sert du moins de transition solennelle au commentaire que le Précurseur va donner luimême à ses dernières paroles (verset 31). Jean signale d'abord un fait miraculeux, dont il a été naguère témoin (verset 32) ; puis il montre, d'après une révélation céleste, le rapport qui existe entre ce fait et la dignité de Jésus (verset 33) ; enfin, il raconte comment il a obtempéré aux ordres divins (verset 34). - Le fait nous est connu par les narrations détaillés des synoptiques : Matth. 3, 16 ; Marc. 1, 10 ; Luc, 3, 12, et nos commentaires. C'est la troisième personne de la sainte Trinité qui est représentée par le mot " Esprit ". - *Comme une colombe,* : c'est-à-dire, sous la forme d'une colombe. - *Et se reposer sur lui*. est un trait important, propre à notre évangile. En planant ainsi d'une manière sensible durant un temps notable sur le chef sacré de Jésus, la divine colombe attestait qu'en lui se trouvait réalisé l'oracle d'Isaïe, 11, 2 : " Sur lui reposera l'Esprit de Yahweh. ". Évidemment JésusChrist, en tant que Verbe de Dieu, n'avait jamais été séparé de l'Esprit saint : ce symbole d'union intime était donc destiné à éclairer d'abord le Précurseur, puis plus tard les Juifs, auxquels celuici en faisait part.

Jean chap. 1 verset 33. - Et moi, je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est celui qui baptise dans l'EspritSaint. - *Et moi je ne le connaissais pas…* JeanBaptiste insiste à bon droit sur ce point. Cf. verset 31. " Son témoignage avait d'autant plus de poids qu'il était entièrement désintéressé, n'étant fondé ni sur la chair et le sang, ni sur l'amitié ou l'inclination " (D. Calmet), mais sur un avertissement venu tout droit du

ciel. - *Celui qui m'a envoyé baptiser …m'a dit …*Cette circonlocution est pleine d'emphase et de mystérieuse solennité, comme il convenait à la circonstance. Les auditeurs de S. Jean savaient bien que c'était Dieu même qui l'avait envoyé baptiser. Cf. Marc. 11, 32 ; Luc. 20, 6. - *C'est celui qui baptise dans l'EspritSaint*. Autre périphrase solennelle, qui désignait assez clairement le Messie, car JeanBaptiste, dans son premier témoignage rendu en face de tout le peuple (Matth. 3, 11 et parall.), s'était servi de ces mêmes expressions pour décrire le rôle du Rédempteur.

Jean chap. 1 verset 34. - Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu. - *Et j'ai vu*. Il y a, dans ces trois mots, comme un accent de triomphe. Un signe m'avait été promis : ce signe, je l'ai vu, je l'ai vu de mes propres yeux, et j'ai cru. Cf. verset 32. - Le Précurseur se hâte d'ajouter qu'il s'est mis aussitôt à accomplir sa tâche : " et j'ai rendu témoignage " ; et à cet instant même il l'accomplissait fidèlement encore. - *Le Fils de Dieu*. Il est incontestable que JeanBaptiste emploie la locution " fils de Dieu " dans le sens strict, pour représenter Jésus comme le Verbe fait chair, et pas simplement dans le sens large, en tant qu'elle est parfois synonyme de Messie. Le Précurseur se fait donc l'écho de la voix céleste qui, au baptême de NotreSeigneur, avait hautement proclamé sa divinité. Il n'y a rien dans tout cet épisode (versets 29-34) qui ne cadre à merveille avec la narration des synoptiques ; d'après la parole très juste de Luthardt, ceux qui prétendent y trouver des antilogies doivent faire violence aux textes pour justifier leurs assertion.

2° Jésus réunit autour de lui ses premiers disciples. 1, 35-51

Dans les paragraphes qui précèdent, le Messie a été d'abord annoncé d'une manière générale, versets 19-28, puis désigné personnellement, versets 29-34 : voici maintenant qu'il est suivi par quelques disciples, qui ne tarderont pas à devenir ses apôtres les plus célèbres. Nous allons donc assister aux premiers débuts de l'Église chrétienne. Tout est raconté d'une manière dramatique, extrêmement délicate, qui dénote le témoin oculaire. Ce qui n'empêche pas d'une part M. Reuss d'affirmer " que les contours de ces scènes ne se dessinent pas bien nettement ", d'autre part M. Keim de se voir obligé, ditil, et en conscience, de rejeter le caractère historique du récit. Affirmations arbitraires, que renverse la simple lecture de cet admirable passage.

a. Premier groupe de disciples. Versets 35-42.

35Le lendemain, Jean était encore là, avec deux de ses disciples. 36Et regardant Jésus qui passait, il dit : Voici l'agneau de Dieu. 37Les deux disciples l'entendirent parler ainsi, et ils suivirent Jésus. 38Jésus, s'étant retourné, et voyant qu'ils le suivaient, leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui dirent : Rabbi, ce qui signifie Maître, où demeurez-vous ? 39Il leur dit : Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jourlà. Il était environ la dixième heure. 40Or André, frère de SimonPierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean, et qui avaient suivi Jésus. 41Il trouva d'abord son frère Simon, et lui dit : Nous avons trouvé le Messie, ce qui signifie le Christ. 42Et il l'amena à Jésus. Jésus, l'ayant regardé, dit : Tu es Simon, fils de Jona ; tu seras appelé Céphas, ce qui signifie Pierre.

Jean chap. 1 verset 35. - Le jour suivant, Jean était encore là, avec deux de ses disciples. - *Le jour suivant*. C'est-à-dire, le surlendemain du jour où la députation officielle du Sanhédrin était venue trouver saint Jean. Cf. verset 29. - *Jean était encore là.* Les anciens interprètes louent volontiers cette attitude de JeanBaptiste : il est debout pour témoigner de son zèle à remplir son ministère : ou bien, il est debout pour attendre le Messie son maître. Comp. Hab. 2, 1. - *Avec deux de ses disciples*. Sur les disciples du Précurseur, qui paraissent avoir été assez nombreux, voyez Matth. 9, 14 ; 11, 2 ; Marc. 2, 18 ; Luc. 5, 33 ; 7, 18 ; Act. 19, 3. Ceux d'entre eux qui vivaient alors auprès de lui devaient être animés de très ardents désirs, depuis qu'ils connaissaient la personne du Messie .

Jean chap. 1 verset 36. - Et regardant Jésus qui passait, il dit : Voici l'agneau de Dieu. - *Regardant* : indique un regard fixe, pénétrant. Cf. verset 42 ; Matth. 19, 26 ; Marc. 14, 67 ; Luc. 20, 17, etc. Au verset 29, nous avions simplement " vit ". - *Jésus qui passait.* Plus haut (verset. 29) : " venait à lui ". La nuance, qui est

d'ailleurs facile à saisir, est assez bien exprimée par un récent commentateur : " Hier, Jésus venait à Jean, comme à celui qui devait l'introduire auprès des futurs croyants. Aujourd'hui le témoignage est rendu ; il n'a plus rien à recevoir de son Précurseur que les âmes que son Père a préparées ; et, semblable à l'aimant que l'on promène dans le sable pour attirer les paillettes métalliques, il se borne à se rapprocher du groupe qui entoure le Baptiste, pour décider la venue à lui de quelquesuns de ceux qui le composent " (Godet, h. l.). Jésus passa donc silencieusement, majestueusement, à quelque distance de Jean et de son entourage. - *Il dit : Voici l'agneau de Dieu*. Quelques manuscrits ajoutent, mais d'une façon illégitime : " celui qui enlève le péché du monde ", d'après le verset 29. Ses disciples l'ayant entendu la veille, le Précurseur n'avait pas besoin de réitérer en entier son témoignage. Il n'en redit que la partie la plus saillante.

Jean chap. 1 verset 37. - Les deux disciples l'entendirent parler ainsi, et ils suivirent Jésus. - Les deux disciples montrèrent par leur conduite immédiate qu'ils avaient compris la signification pratique du regard et des paroles de leur maître. Ce regard et ces paroles signifiaient en effet : C'est à lui qu'il faut vous attacher désormais ! Et les voilà qui se dirigent sans hésiter, quoique avec une réserve délicate (comp. le verset suivant)., à la suite de Jésus. N'étaitil pas bien juste que les premiers amis du Christ fussent des disciples de son Précurseur ?

Jean chap. 1 verset 38. - Jésus, s'étant retourné, et voyant qu'ils le suivaient, leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui dirent : Rabbi, ce qui signifie Maître, où demeurez-vous ? - *Or, Jésus s'étant retourné et voyant* : (le grec est plus expressif) : deux traits pittoresques. Les disciples se proposaient sans doute d'accompagner silencieusement Jésus jusqu'à sa demeure et de lui déclarer seulement alors leurs intentions ; mais sa bonté va au devant de leurs désirs, et c'est pour cela qu'il leur demande familièrement, lui qui connaissait tous les secrets des cœurs (cf. 2, 24, 25) : Que cherchez-vous ? Telle est la première parole de NotreSeigneur dans le quatrième Évangile. Elle est toute humaine en apparence, et marquée au coin de la plus grande simplicité ; mais, de la bouche qui la proférait sortiront bientôt des oracles visiblement divins (versets. 42, 47, 48, 51). En rapprochant de ce passage Matth. 3, 15 ; Marc. 1, 15 ; Luc. 2, 49, on aura les quatre premieres paroles de Jésus dans les Évangiles. - *Rabbi*. On donnait d'ordinaire ce titre à un maître révéré ; mais il était loin d'exprimer toutes les espérances que les deux disciples de S. Jean avaient conçues au sujet de Jésus. Le narrateur en donne la traduction, preuve que ceux auxquels il s'adressait étaient d'origine païenne. Cf. versets 41 et 42. - *Où demeurez-vous ?* Ils demandent à Jésus de vouloir bien leur indiquer son " menzil ", comme disent les Orientaux modernes, c'est-à-dire le lieu où il avait fixé sa résidence temporaire. C'était lui exprimer d'une manière discrète le désir de l'entretenir longuement, et non " passagèrement " (un vieil auteur).

Jean chap. 1 verset 39. - Il leur dit : Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jourlà. Il était environ la dixième heure. - *Venez et voyez*. Leur prière est aussitôt exaucée. " Que ces paroles sont douces ! et qu'il est doux de savoir où Jésus habite " ! Bossuet, Elévat. sur les Myst. Viens et vois ! disaient fréquemment les rabbins à leurs élèves, quand ils se disposaient à leur fournir quelques explications sur un point donné ; mais il est probable que la ressemblance des formules est ici toute accidentelle. - *Ils vinrent et virent* . L'évangéliste répète avec emphase, pour relater ce fait, les expressions, mêmes de Jésus. - *Et ils restèrent avec lui ce jourlà*. C'est-à-dire, d'après le contexte, depuis la dixième heure du jour jusqu'à l'entrée de la nuit. La parole de S. André au verset 41 nous fait connaître le résultat de cette entrevue. Les deux disciples avaient, en quittant NotreSeigneur, des lumières complètes sur son caractère messianique. - *Il était environ la dixième heure*. Suivant le système alors adopté en Palestine pour la numération des heures, cela revient à 4 heures du soir. D'assez nombreux interprètes pensent, il est vrai, que S. Jean se conforme ici au système romain, en vertu duquel les jours allaient de minuit à minuit, et, dans ce cas, la dixième heure équivaudrait à 10 heures du matin ; mais ils n'apportent aucune raison convaincante de cette dérogation aux coutumes palestiniennes.

Jean chap. 1 verset 40. - Or André, frère de SimonPierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean, et qui avaient suivi Jésus. - *André, frère de SimonPierre*. Voici un fait vraiment remarquable. Il n'a pas encore été question de S. Pierre et l'on désigne son frère d'après lui ! Ainsi donc, et les protestants euxmêmes le reconnaissent, " Pierre est traité dès l'abord comme le personnage le plus important " (Godet). Cela suppose en outre que les lecteurs auxquels S. Jean s'adressait connaissaient déjà l'histoire évangélique. - *Était l'un des deux*… Quel était l'autre disciple ? Son nom n'est pas mentionné ;

mais les anciens exégètes avaient déjà très heureusement conjecturé, et la plupart des modernes admettent sans la moindre hésitation, que c'était notre évangéliste luimême. Trois arguments puissants démontrent la légitimité de cette croyance.

1° Tout le récit, déjà nous l'avons remarqué, est celui d'un témoin oculaire : ce sont visiblement des souvenirs personnels que l'écrivain a consignés dans ce passage intéressant.

2° S. Jean ne se met jamais directement en scène, mais il a coutume de se dissimuler de la façon la plus délicate et la plus modeste derrière le voile de l'anonyme. Cf. 13, 25 ; 18, 15 ; 19, 26, etc.

3° Si le compagnon de S. André n'était pas le narrateur en personne, on ne voit pas pourquoi son nom n'a pas été mentionné tandis que tous les autres le sont. Cf. versets 35 et 36. Il paraît bien difficile d'admettre à la suite d'Euthymius et de Maldonat que c'était un " un disciple insignifiant ". - *Qui avaient entendu les paroles de Jean* Cf. versets 35 et 36. Voyez plus bas, 6, 45, un emploi semblable du verbe " entendre ".

Jean chap. 1 verset 41. - Il trouva d'abord son frère Simon, et lui dit : Nous avons trouvé le Messie, ce qui signifie le Christ. - *Il trouva d'abord*. Quelque leçon que l'on adopte dans le texte grec, il résulte assez clairement de cette locution que l'autre disciple avait aussi un frère, et qu'il s'était mis de même à le chercher pour le conduire à Jésus, mais qu'il ne réussit qu'un peu plus tard à le trouver. Telle est l'interprétation la plus rationnelle ; elle est d'ailleurs la plus commune. Il est moins bien de dire avec Klofutar, A. Maier, de Wette, Alford, L. Abbott, que les recherches simultanées de saint André et de saint Jean se rapportaient uniquement à SimonPierre. Quant à la traduction du professeur américain Jacobus, " La première chose que fit celuici fut de trouver son frère ", elle est tout à fait insoutenable. Voilà donc les premiers disciples de Jésus qui travaillent déjà à lui gagner des cœurs ; ils préludent ainsi à leur rôle d'apôtres. - *Nous avons trouvé le Messie :* André parle du Messie comme d'une personne vivement désirée, longtemps et impatiemment attendue. Mais voici que l'espérance d'Israël est enfin réalisée ! Le quatrième évangile est seul à employer le nom de Μεσσίας, calqué, comme l'on sait, sur l'hébreu " Maschiach ", ou, mieux encore, sur la forme araméenne " Meschicha ". Encore n'en faitil usage que deux fois (ici et 4, 25), ayant soin de le traduire aussitôt pour ses lecteurs : ce qui signifie le Christ. Messie est donc un mot hébreu ; Christ un mot grec, mis en honneur par la traduction des Septante. La signification est la même de part et d'autre : l'oint de Dieu, par excellence. Voyez l'Evang. selon saint Matth., page 38.

Jean chap. 1 verset 42. - Et il l'amena à Jésus. Jésus, l'ayant regardé, dit : Tu es Simon, fils de Jona ; tu seras appelé Céphas, ce qui signifie Pierre. - *Et il l'amena.* Au verset 41, le narrateur avait mis les verbes au présent ; il se sert maintenant du passé simple. Ce changement de temps donne beaucoup de vie au récit. A trois reprises, nous voyons S. André jouer dans le quatrième évangile le beau rôle d'introducteur auprès de N.-S. JésusChrist. Cf. 6, 8 ; 12, 22. Les écrits du Nouveau Testament ne nous racontent pas autre chose à son sujet. Selon toute vraisemblance, l'entrevue décrite au verset 42 eut lieu le même soir que celle des versets 37 et ss. - *Jésus l'ayant regardé :* La même expression qu'au verset 36. Peu d'heures avant sa mort, Jésus jettera sur S. Pierre un autre regard pénétrant, mais en de tristes circonstances. Cf. Luc. 22, 61. Actuellement, par une intuition toute divine (Cf. 2, 2), le Fils du l'homme voit le caractère intime du futur prince des apôtres, et il le signale au moyen d'une antithèse remarquable. - *Tu es Simon, fils de Jona*. C'est-à-dire : Jusqu'ici tu n'as été qu'un homme ordinaire, comme tous les autres fils d'Adam. Mais, à l'avenir, il n'en sera plus ainsi. Tu cesseras d'être simplement le Juif Simon, fils de Jonas ; tu seras appelé Céphas. Cette transformation de nom présageait pour Pierre, comme autrefois pour Abraham, Gen. 17, 5, et pour Jacob, Gen. 31, 28, une transformation de nature et de rôle. Képha, forme araméenne de l'hébreu Keph (Cf. Job 30, 6 ; Jer. 4, 29), signifie pierre, rocher, comme l'ajoute l'évangéliste dans une note explicative : (ce qui est interprété : Pierre, le masculin de " Petra "). C'est là un jeu de mots à la façon orientale, pour dire que Pierre sera un jour le roc inébranlable sur lequel sera bâtie l'Église du sauveur. " Magnifique surnom, qui fait de Simon le principal personnage après Jésus " ! Il nous est agréable de recueillir ce précieux aveu dans un commentaire protestant. Les synoptiques ne font jamais usage du mot Céphas, qu'il remplacent par son équivalent grec. S. Jean luimême ne le cite qu'en cet endroit. Mais on le rencontre assez fréquemment dans les épîtres de saint Paul. Cf. 1 Cor. 1, 12 ; 3, 22 ; 9, 55 ; 15, 5 ; Gal. 1, 18 ; 2, 9, 11, 14. - Les rationalistes ont prétendu qu'il existe une contradiction entre ce récit et Matth. 16, 17, 18, où NotreSeigneur, environ deux ans plus tard, dit encore à Simon : " Heureux estu, Simon fils de Yonas ... Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre ". Mais où est l'antilogie ? La seconde scène ne supposetelle pas au contraire la première, comme H.

W. Meyer luimême le reconnaît ? Ici le nom est simplement promis, là il est donné d'une manière définitive ; voilà pourquoi nous avons ici le langage de la prophétie, " tu sera appelé ", là celui de l'accomplissement, " tu es Pierre ". Simon ne devint Pierre qu'en récompense de sa glorieuse confession (Matth. 16, 16).

b. Second groupe de disciples. Versets 43-51.

**43Le lendemain, Jésus voulut aller en Galilée, et il rencontra Philippe. Et il lui dit : Suismoi.
44Or Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre. 45Philippe rencontra Nathanaël,
et lui dit : Celui de qui Moïse a écrit dans la loi, et qu'ont annoncé les prophètes, nous l'avons
trouvé ; c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. 46Et Nathanaël lui dit : De Nazareth peutil
venir quelque chose de bon ? Philippe lui dit : Viens et vois. 47Jésus vit Nathanaël qui venait à
lui, et il dit de lui : Voici un véritable Israélite, en qui il n'y a pas de tromperie. 48Nathanaël lui
dit : D'où me connaissez-vous ? Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu
étais sous le figuier, je t'ai vu. 49Nathanaël lui répondit : Rabbi, vous êtes le Fils de Dieu, vous
êtes le roi d'Israël. 50Jésus lui répondit : Parce que je t'ai dit : Je t'ai vu sous le figuier, tu
crois ; tu verras des choses plus grandes que celleslà. 51Et il lui dit : En vérité, en vérité, je
vous le dis, vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de
l'homme.**

Jean chap. 1 verset 43. - Le lendemain, Jésus voulut aller en Galilée, et il rencontra Philippe. Et il lui dit : Suismoi. - *Le lendemain* : Remarquez de nouveau cette indication très précise des dates. Nous avons ainsi quatre jours consécutifs : versets 19, 29, 35 et 43. De pareils détails ne s'inventent guère ; ils contribuent donc pour leur part à prouver l'authenticité du récit. - Le passé simple *voulut* exprime, comme on l'a fort bien dit, " une volonté réalisée " : l'évangéliste nous transporte par conséquent à l'heure même où Jésus se mettait en route pour regagner sa chère Galilée. - *Aller,* sortir du lieu qui lui avait servi de domicile temporaire en Judée. - *Il rencontra* (en grec au présent). Rencontre toute providentielle et bienheureuse pour S. Philippe. L'analogie du contexte semblerait même indiquer que le bon pasteur avait daigné chercher cette nouvelle brebis. Cf. versets 41 et 45. - *Suismoi.* Il y a dans ces deux mots autre chose qu'une invitation à faire en compagnie de NotreSeigneur le voyage de Judée en Galilée. C'est la formule dont Jésus se servait habituellement pour attacher à sa personne, en qualité de disciples intimes, ceux auxquels il s'adressait. Cf. Matth. 8, 22 ; 9, 2 ; 19, 21 ; Marc. 2, 14 ; 10, 21 ; Luc. 5, 27 ; 9, 59, etc. S. André, S. Jean et S. Pierre étaient allés euxmêmes trouver NotreSeigneur ; mais voici que Jésus fait maintenant les premières avances.

Jean chap. 1 verset 44. - Or Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre. - Philippe est un nom d'origine grecque, comme André et beaucoup d'autres noms galiléens. On voit par là jusqu'à quel point les districts du nord de la Palestine avaient été envahis par les coutumes et le langage helléniques. - *Bethsaïde, la ville d'André.* De ce détail, qui est propre au quatrième évangile, nous sommes en droit de conclure que S. Philippe connaissait Pierre et André, qu'il était probablement aussi un disciple de JeanBaptiste, et que ses compatriotes lui avaient parlé de leur entrevue avec Jésus. De la sorte, il se trouvait préparé à l'appel du Sauveur. Sur l'emplacement de Bethsaïde, voyez l'Evang. selon S. Marc, p. 103 ; Warren, Revovery of Jerusalem, p. 342 et 387.

Jean chap. 1 verset 45. - Philippe rencontra Nathanaël, et lui dit : Celui de qui Moïse a écrit dans la loi, et qu'ont annoncé les prophètes, nous l'avons trouvé ; c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. - *Philippe rencontra*… Les frères ont conduit leurs frères à Jésus ; l'ami lui conduit son ami. Cette nouvelle scène eut lieu probablement au début du voyage ; mais le texte ne détermine rien à ce sujet. Notez le fréquent emploi du verbe " rencontrer " dans ce passage (versets 41-45). Jésus trouve des disciples, ceuxci se trouvent mutuellement et trouvent le Messie. - *Nathanaël* est une dénomination toute juive, qu'on rencontre plusieurs fois dans l'Ancien Testament. Cf. Num. 1, 8 ; 1 Par. 2, 14 ; Esdr. 1, 9 ; 9, 22. Elle signifie " don de Dieu " et correspond au grec Théodore. On a toujours cru communément depuis Rupert de Deutz (douzième siècle) que le Nathanaël mentionné en cet endroit et vers la fin de notre évangile (21, 2), ne diffère pas de l'apôtre S. Barthélemy. Voyez Salmeron, Cornelius Jansenius, Cornelius a Lap., Calmet, etc. Ce sentiment est rendu pour le moins très vraisemblable par les raisons suivantes : 1° tous les personnages cités à partir du verset 37 devinrent apôtres ; 2° 21, 2, nous voyons encore Nathanaël dans une société qui se compose

exclusivement d’apôtres : l’analogie demande qu’il le fût aussi ; or, dans le cercle apostolique, S. Barthélemy peut seul s’identifier avec Nathanaël ; dans les listes des apôtres, S. Barthélemy est d’ordinaire rapproché de S. Philippe, de même qu’ici Nathanaël ; 4° Barthélemy, en hébreu Bartholmaï, est un nom patronymique, qui suppose généralement la coexistence d’un autre nom, personnel et privé. On peut ajouter 5° que plusieurs d’entre les apôtres et les disciples eurent deux noms distincts : MatthieuLévi, JudeThaddée, JeanMarc, etc. Voyez Trench, Studies on the Gospels, 3è édit. p. 83 et s. ; J. H. Newman, Sermons on the Festivals of the Church, Serm. 237 ; Keim, Jesus von Nazara, t. 2, p. 311. Les Pères ne s’occupent pas directement de cette question ; quand ils parlent de Nathanaël, ils semblent ne le pas mettre au nombre des Douze. Cf. S. August., Tract. 7 in Joan, 17 ; Enarrat. In Ps. 65, 2 ; s. Greg. M., Moral. 33, 1 - *Celui de qui Moïse a écrit*. Paraphrase solennelle du nom de Messie, avec une inversion pleine d’emphase. Les principaux oracles messianiques contenus dans la Loi, c’est-à-dire dans le Pentateuque, sont relatifs à la “ descendance de la femme ”, Gen. 3, 15, au lion de Juda, Gen. 49, 10, à l’étoile de Jacob, Num, 24, 17, et, Deut. 17, 15-19, au prophète semblable à Moïse. Ceux des livres prophétiques sont : Is. 7, 14 ; 9, 6 ; 53 ; Jer. 23, 5 ; Ezéch. 34, 23-31 ; Mich. 5, 2 ; Zach. 13, 7, etc. - *Nous l’avons trouvé.* En parlant au pluriel, Philippe montre que d’autres partagent sa croyance et qu’il n’a pas été seul à découvrir le Christ. Cf. verset 41. - *Jésus, fils de Joseph, de Nazareth*. On voit par ces dernières paroles que S. Philippe était encore dans l’erreur sur plusieurs points très graves relativement à Jésus. Il ignore sa nature, il le croit fils de l’humble charpentier Joseph, et originaire de Nazareth. Mais la lumière se fera peu à peu. Que penser toutefois des rationalistes (de Wette, Strauss, etc,), qui osent inférer de ce passage que l’évangéliste luimême ne connaissait pas le mystère de la conception surnaturelle de N.-S. JésusChrist ? Rien de plus arbitraire et de moins scientifique qu’une telle assertion ; car il est bien évident que l’écrivain parle ici comme un simple rapporteur, se bornant à relater, sans les apprécier, les paroles de Philippe. La seule conclusion légitime est que le secret de Dieu avait été admirablement gardé.

Jean chap. 1 verset 46. - Et Nathanaël lui dit : De Nazareth peutil venir quelque chose de bon ? Philippe lui dit : Viens et vois. - *Peutil venir quelque chose*… ? Nathanaël ne pouvait pas exprimer plus fortement son dédain à l’égard de Nazareth. Pourquoi avaitil une si triste opinion de la cité de Jésus ? Peut-être parce qu’elle n’était qu’une bourgade sans importance, perdue au milieu des montagnes de la Galilée. Peut-être encore, aton dit, mais sans alléguer de preuve positive, à cause de la morale relâchée de ses habitants. Les synoptiques nous montrent du moins les compatriotes de NotreSeigneur sous un jour peu favorable : à deux reprises, les Nazaréens refusèrent par orgueil de croire à la mission divine de jésus ; ils voulurent même un jour le mettre cruellement à mort. Cf. Matth. 13, 58 ; Marc. 6, 6 ; Luc, 4, 29, et nos Essais d’exégèse, p. 205 et ss. C’est aussi par mépris que les Juifs modernes donnent au sauveur le surnom de “ Hannôtzeri ” (le Nazaréen). On connaît ce mot de S. Jérôme : “ On appelait, par opprobre, Nazaréens, ceux que l'on appelle maintenant chrétiens ”. - *Peutil venir quelque chose de bon*, à plus forte raison le bien par excellence, le Messie. - *Viens et vois.* Belle réponse, qui est d’ailleurs la meilleure qu’on puisse adresser aux hommes imbus de préjugés religieux. Philippe savait par expérience qu’il suffirait de voir N.-S. JésusChrist pour être aussitôt convaincu de son rôle supérieur. “ Nous devons croire qu'il y avait une grâce ineffable dans les discours et les paroles du Christ, qui attirait et charmait les âmes de ses auditeurs ”, S. Cyrille. - Cette fois Nathanaël n’objecte rien et se laisse docilement conduire à Jésus.

Jean chap. 1 verset 47. - Jésus vit Nathanaël qui venait à lui, et il dit de lui : Voici un véritable Israélite, en qui il n'y a pas de tromperie… C’est toujours la même fraîcheur et la même délicatesse de récit. Quelle simplicité pourtant ! - *Et il dit de lui* : Jésus s’adressait directement à ses premiers disciples, S. Pierre, S. André et S. Jean : mais il parla de manière à être entendu de Nathanaël, qui était déjà tout auprès de lui. - *Voici un véritable Israélite*. De nouveau (Cf. verset 42), NotreSeigneur manifesta sa connaissance surnaturelle du cœur humain, en décrivant le caractère intime de Nathanaël. Bien des Juifs n’étaient alors fils d’Israël que selon la chair et par le nom (1 Cor ; 10, 18) : l’ami de Philippe l’était, au contraire, en toute réalité. - *En qui il n’y a pas de tromperie*. Ces mots expliquent les précédents et contiennent une allusion à l’histoire du grand ancêtre des Juifs. Voyez Gen. 25, 27, où Jacob est appelé d’après la Vulgate en hébreu : “ un homme sans détours ”.

Jean chap. 1 verset 48. - Nathanaël lui dit : D'où me connaissez-vous ? Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai vu - La candeur de Nathanaël s’est déjà révélée dans sa réponse à Philippe ; elle se révèle encore dans celle qu’il fait à Jésus : D’où me connaissez-vous ? Le

voilà tout surpris, et, en effet, “ rien ne frappe autant l’homme que de voir qu’un autre homme lit au plus profond de son cœur. “ Tholuck. - Pour toute explication Jésus adresse à Nathanaël une parole encore plus étonnante que la première, montrant ainsi qu’il n’y avait rien de caché pour lui. La note *avant que Philippe t’appelât*, nous reporte, selon toute vraisemblance, aux instants qui avaient immédiatement précédé l’entrevue de Philippe et de Nathanaël, versets 45 et 46. Il est inutile et contraire au contexte de remonter à une époque antérieure indéterminée. - Après la date, Jésus fixa le lieu : *lorsque tu étais sous le figuier* ; dans le grec avec l’article et l’accusatif de mouvement, deux circonstances pittoresques : tel figuier précis sous lequel Nathanaël s’était retiré, probablement pour méditer et pour prier. Dans le Talmud de Jérusalem, traité Berachoth, 2, 8, nous voyons en effet Rabbi Akiba étudiant la loi sous un figuier, et les recueils rabbiniques de Wetstein, Lightfoot, etc., mentionnent plusieurs autres cas analogues. Cet arbre est du reste célèbre dans la littérature sacrée, qui, pour décrire une ère de bonheur et de paix, en particulier l’ère messianique, représente chaque membre de la nation choisie assis à l’ombre de son figuier et de sa vigne. Cf. 3 Reg. 4, 25 ; Mal. 4, 4 ; Zach. 3, 10, etc. - *Je t’ai vu*. Avec emphase : En ce moment précis, en cet endroit précis, je t’ai vu. Il n’est pas douteux que la perception dont parle Jésus n’ait été surnaturelle, miraculeuse. La plupart des exégètes admettent en outre que NotreSeigneur ne fait pas seulement allusion à un phénomène externe (“ tu étais sous le figuier ”), mais qu’il rappelle à Nathanaël en termes voilés une situation d’âme toute particulière dans laquelle celuici s’était alors trouvé.

Jean chap. 1 verset 49. - Nathanaël lui répondit : Rabbi, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. - Quand il voit que Jésus a découvert ses pensées les plus secrètes, Nathanaël est pleinement convaincu, et il n’attend pas davantage pour faire sa profession de foi. Il la fait précéder de l’appellation respectueuse de Rabbi, lui qui, antérieurement (verset 48), n’avait donné aucun titre à son interlocuteur. - *Vous êtes le Fils de Dieu.* Il semble difficile que Nathanaël ait pu prendre les mots “ Fils de Dieu ” dans leur stricte acception théologique ; en effet, environ deux ans plus tard, quand saint Pierre affirmera solennellement la divinité de Jésus, il lui sera répondu qu’il n’avait tenu un langage si élevé qu’en vertu d’une révélation spéciale. Cf. Matth. 16, 18 et suiv., et les passages parall. Aussi de graves auteurs, tels que saint jean Chrysostome, Théophylacte, Euthymius, de nos jours A. Maier, le P. Corluy, etc., ontils pensé que Fils de Dieu a simplement ici, comme en maint autre endroit des évangiles, le sens de Messie. Toutefois, sans aller aussi loin que d’autres interprètes anciens et modernes (saint Augustin, Maldonat, Olshausen, Milligan, etc.), qui maintiennent la signification littérale, nous croyons pouvoir admettre que Nathanaël avait au moins pressenti la nature divine de NotreSeigneur ; car l’Ancien Testament s’exprime d’une manière très nette sur le caractère surhumain du Messie (Cf. Ps, 2, 7, 12 ; Is. 9, 6), et Nathanaël avait eu coup sur coup deux preuves frappantes de la science extraordinaire de Jésus. Il est vrai que les oracles messianiques étaient souvent bien mal compris. - *Vous êtes le roi d’Israël*. Comme on l’a dit, le “ bon Israélite ” reconnaît ici son roi et lui rend un fidèle hommage. Après avoir fixé, dans sa noble confession, les relations de Jésus avec Dieu, Nathanaël indique son rôle par rapport au peuple juif. Le roi qu’Israël attendait alors n’était autre que le Christ. Malgré la clarté de ce témoignage, les rationalistes prétendent que Jésus n’en vint que beaucoup plus tard et peu à peu, poussé par ses disciples, à s’arroger le titre de Messie !

Jean chap. 1 verset 50. - Jésus lui répondit : Parce que je t'ai dit : Je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras des choses plus grandes que celleslà. - Dans cette première partie de sa réponse, NotreSeigneur relève d’abord l’acte de foi de Nathanaël ; puis il lui fait une promesse générale, qui sera développée dans la seconde partie (verset 51). - *Tu crois*. Il n’est pas nécessaire de donner un tour interrogatif à la pensée (S. Jean Chrysost., etc.). Jésus constate simplement un fait. - *Tu verras des choses plus grandes…* C’est-à-dire, des merveilles de beaucoup supérieures à celles qui excitent déjà ton admiration à un si haut degré, des preuves encore plus fortes de ma mission divine.

Jean chap. 1 verset 51. - Et il lui dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme. - L’évangéliste introduit par une nouvelle formule de transition (et il lui dit) l’importante révélation qui va suivre. Jésus l’introduit luimême par une assertion solennelle : *En vérité, en vérité, je vous le dis*. A part deux passages de l’Ancien Testament (Num. 5, 22 ; Neh. 8, 6), ce double “ en vérité ” n’apparaît que dans le quatrième évangile, où nous le rencontrons jusqu’à vingtcinq fois, toujours sur les lèvres du Sauveur. Il est remarquable que Jésus parle maintenant au pluriel (“ vous verrez ”) ; il ne s’adresse donc plus exclusivement à Nathanaël (Cf. verset 50 : tu verras ”) ; quoique sa prédiction le concerne d’une manière plus directe (“ il lui dit ”), mais aussi à Philippe et aux

autres disciples qui l'entouraient alors. Voyez la note du verset 47. - *Vous verrez le ciel ouvert.* Le texte grec ajoute " dorénavant vous verrez… " Il est vrai que cette locution adverbiale est omis par de graves témoins (les manuscrits sinaït., B, L, les versions ital., copt., éthiop., armén.), et regardée comme un glossème par Alford, Tischendorf, Lachmann, etc. Néanmoins elle peut fort bien avoir été supprimée pour faciliter l'interprétation de ce passage obscur. - *Et les anges de Dieu monter et descendre.* Il y a dans ces mots, tout le monde en convient, une allusion nouvelle (voir la notre du verset 47) à l'histoire du patriarche Jacob. " Il (Jacob) eut un songe : voici qu'une échelle, appuyée sur la terre, avait son sommet qui touchait les cieux et que les anges de Dieu montaient et descendaient sur elle. Et voici que Yahweh qui se tenait debout devant lui, dit : " Je suis Yahweh… " Gen. 28, 12 et 13. Ce que l'ancien Israël avait vu, le " véritable Israélite " son petitfils, devait le voir aussi ; avec cette différence que, pour l'un, tout se passait en songe, tandis que, pour l'autre, la scène mystérieuse s'était transformée en réalité. Mais quel sens fautil donner aux paroles de Jésus ? Devonsnous les interpréter à la lettre, ou bien nous contenteronsnous de les prendre au moral et au figuré ? La première opinion a été soutenue dans l'antiquité par S. Jean Chrysostome, S. Cyrille, Euthymius. Suivant ces grands commentateurs, les " anges qui montent et descendent sur le Fils de l'Homme " seraient les anges qui apparurent après la tentation de NotreSeigneur, durant son agonie, après sa Résurrection et son Ascension. Toutefois, sons compter que les disciples de Jésus ne contemplèrent point la première de ces apparitions, un si petit nombre de faits semblerait réaliser bien mal une telle prophétie. Aussi d'autres interprètes ontils conjecturé, mais d'une façon toute gratuite, que Nathanaël et Philippe auraient été favorisés de visions d'anges passées sous silence dans la narration évangélique. Il est donc difficile d'accepter l'interprétation littérale. S. Augustin la rejetait déjà (Cf. Tract. 7 in Joan. ; Contr. Faust. 12, 26) ; de même, le Vénérable Bède, Tolet, Maldonat, A. Maier, Beelen, Klofutar. Mgr Haneberg et la majorité des auteurs contemporains se déclarent pareillement favorables à la signification mystique, quoique de différentes manières. Selon l'idée la plus simple et la plus naturelle, les anges figurent ici, conformément à leur rôle accoutumé, un échange perpétuel de relation entre le ciel et la terre, ces deux royaumes autrefois divisés, mais qui ne formeront désormais, grâce à N.-S. JésusChrist, qu'un tout inséparable. Autour de Jésus, il y aura un incessant vaetvient de forces divines d'étonnantes merveilles : ce qui s'était passé naguère au moment de son baptême devait se reproduire sans cesse pendant sa vie publique. De la sorte, il serait vraiment le point central du monde, un parfait intermédiaire entre Dieu et les hommes. Cf. Eph. 1, 10 ; Col. 1, 20. Les apôtres furent témoins de ces prodiges : " Et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique " (verset 14). - Il paraît surprenant, au premier regard, que les anges soient représentés " montant et descendant ", surtout après les mots " vous verrez le ciel ouvert ", qui demanderaient la construction inverse, " descendant et montant ". Mais 1° telle était déjà la description de la Genèse (voyez les commentaires), et l'on conçoit que Jésus en ait conservé l'agencement ; 2° le Fils de l'homme est depuis longtemps sur la terre, et, partout où il se trouve, les anges l'environnent en grand nombre : il est donc juste qu'il se prenne luimême comme point de départ. Voyez dans Platon, Sympos. 23, un beau passage relatif aux puissances médiatrices qui contribuent à maintenir des relations entre les dieux et les hommes. Il n'est pas sans analogie avec la présente parole de Jésus. - *Sur le Fils de l'homme*. Nous avons expliqué ce nom mystérieux dans notre commentaire sur le premier évangile (p. 161 et s.). NotreSeigneur se le donne à luimême quatrevingts fois environ dans les écrits évangéliques (d'après Westcott : S. Matth. trente fois, S. Marc treize fois, S. Luc vingtcinq fois, S. Jean douze fois. Le P. Patrizi, In Joan. Comment. p. 26, établit une règle assez exacte à propos de son emploi : " Tu noteras que le Christ s'est appelé ainsi en certaines circonstances, surtout quand il s'attribue des choses qui sont divines ou qui excèdent la nature humaine. Il s'appelle autrement quand il parle des choses pour lui avilissantes, mais pour nous salutaires, qu'il endurait ou qu'il était sur le point d'endurer ". Cf. S. August., De cons. Evang., 1. - Combien de titres attribués à Jésus dans le cours de ce chapitre ! Il est le Verbe (versets 1, 14), la lumière par excellence (verset 9), le Fils unique du Père (verset 14), le Fils de Dieu (versets 34, 49), l'agneau de Dieu (verset 36), un maître révéré (versets 38, 49), le Messie (verset 41, 45), le roi d'Israël (verset 49), enfin le Fils de l'homme.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 2

L'eau changée en vin aux noces de Cana (vv. 1-11). - Les vendeurs chassés du temple (vv. 12-22). - Résumé du ministère de N.-S. JésusChrist à Jérusalem durant la première Pâque de sa vie publique (vv. 23-25)

3° Le témoignage du premier miracle 2, 1-11.

1Trois jours après, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était. 2Et Jésus fut aussi invité aux noces, avec ses disciples. 3Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. 4Jésus lui dit : Femme, qu'y atil entre moi et vous ? Mon heure n'est pas encore venue. 5Sa mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira. 6Or il y avait là six cuves de pierre, pour servir aux purifications des Juifs, et contenant chacune environ cent litres. 7Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces cuves . Et ils les remplirent jusqu'au bord. 8Alors Jésus leur dit : Puisez maintenant, et portez-en au maître du festin. Et ils lui en portèrent. 9Dès que le maître du festin eut goûté l'eau changée en vin, il ne savait pas d'où il venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient, il appela l'époux, 10et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin ; puis, après qu'on a beaucoup bu, il en sert du moins bon ; mais toi, tu as réservé le bon vin jusqu'à maintenant. 11Jésus fit là le premier de ses miracles, à Cana en Galilée ; et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

La promesse que Jésus vient de faire s'accomplit sans retard : voilà en effet que les anges montent et descendent “ sur le Fils de l'homme ”, à la façon indiquée précédemment. - Après s'être révélé par sa science surnaturelle, le Christ se manifeste maintenant par sa toutepuissance. Ce premier miracle a lieu dans le cercle intime de la famille et des disciples. On l'a dit à bon droit, le moment présent “ est comme le point de jonction entre l'obscurité de la vie privée, dans laquelle Jésus s'était tenu renfermé jusqu'ici, et l'activité publique qu'il va commencer ”.

Jean chap. 2 verset 1. - Trois jours après, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était. - Le narrateur nous fait d'abord connaître l'époque, l'occasion générale et le lieu du prodige. - 1° L'époque : *Trois jours après*. Cette date a été expliquée de plusieurs manières. Elle représenterait, d'après Sepp, le troisième jour de la semaine juive (le mardi) ; d'après Klofutar, Patrizi, etc., le troisième jour qui suivit l'arrivée de NotreSeigneur en Galilée ; d'après J. P. Lange, etc., le troisième jour à partir de 1, 19 ; d'après d'autres, le troisième jour des solennités nuptiales. Il est plus naturel et plus simple de compter les jours depuis la dernière date mentionnée en termes exprès par l'évangéliste, c'est-à-dire depuis 1, 43. Dans cet intervalle, Jésus avait pu aisément franchir avec ses nouveaux disciples les 75 milles romains qui séparent Béthabara de Cana en Galilée. - 2° L'occasion générale : *Il se fit des noces*. On a cherché assez anciennement à déterminer quels étaient les mariés. Des mots suivants, attribués à saint Jérôme, “ Jean voulant se marier a été appelé par le Seigneur ” (Prolog. in Joan.), divers auteurs ont conclu que l'époux était l'apôtre bienaimé. Les Mahométans ont adopté cette tradition curieuse, mais difficilement justifiable. Voir d'Herbelot, Biblioth. orient., s. v. Johannes. D'autres l'identifient à Nathanaël, uniquement parce qu'il était originaire de Cana ; d'autres (Cf. Nicéphore, Hist. eccles. 8, 30) à Simon le “ Cananéen ”, dans la fausse supposition (voyez l'Evang. selon S. Mathieu, p. 195) que cette épithète le désignait pareillement comme un habitant de Cana. Quant à la mariée, ce serait Suzanne (Luc. 8, 3) ou MarieMadeleine : conjectures non moins gratuites que les précédentes. Il est certain du moins que les mariés étaient des amis du Sauveur et de sa mère ; la suite du récit le prouve clairement. - 3° Le lieu : *à Cana en Galilée*. Deux localités se disputent actuellement la gloire d'avoir servi de théâtre au premier miracle de Jésus : ce sont KefrKenna et KanaelDjelîl. La première revendique en sa faveur, et ce n'est pas un argument léger, le témoignage d'une tradition qui remonte pour le moins au huitième siècle, sans aucune interruption. C'est un petit village situé au N. E. et à environ une lieue et demie de Nazareth (voyez Meyer, Palaestina, 1882, p. 172 ; V. Guérin, carte de Palestine, Paris 1881) ; on y voit les restes d'une église bâtie, diton, sur l'emplacement de la maison où eurent lieu les noces et le miracle. KanaelDjelîl, amas de ruines qu'on aperçoit sur le versant d'une colline, tout à fait au nord de Nazareth, à cinq heures de marche, doit surtout sa réputation au Dr

Robinson (Palaestina, t. 3, p. 443 et ss.), qui crut trouver dans la ressemblance des noms une preuve décisive. L'autorité du célèbre géographe américain gagna un certain nombre d'exégètes à son opinion ; mais on revient presque unanimement aujourd'hui et à bondroit, au sentiment traditionnel. Cf. Schegg Pilgerbuch, t. 2, p. 261 ; Zeller, (missionnaire protestant à Nazareth), Report of Palestine Exploration Fund, 1879, n°3 ; de Saulcy, Voyage autour de la mer Morte, t. 2, p. 449-454 ; V. Guérin, Description de la Palestine : Galilée, t. 1, p. 168-182 ; Geissler, Das heilige Land, 25e année, 1881, p. 93 et ss. Il existait encore en Palestine un autre Cana, signalé au livre de Josué, 19, 28, comme faisant partie de la tribu d'Aser ; on l'a retrouvé dans une bourgade de même nom assez rapprochée de Tyr. - *Et la mère de Jésus y était.* Marie était donc arrivée à Cana avant son divin fils. Il est question d'elle à trois reprises dans l'Évangile selon S. Jean : ici, 6, 42 et 19, 25-27. Le silence de l'historien sacré relativement à S. Joseph amenait déjà S. Épiphane à conjecturer avec beaucoup de vraisemblance que le père nourricier de Jésus était mort pendant la vie cachée de Nazareth. Voyez l'Évangile selon S. Mathieu, p. 283.

Jean chap. 2 verset 2. - Et Jésus fut aussi invité aux noces, avec ses disciples. Jésus fut invité au moment où il arrivait à Cana ; à moins cependant qu'il n'ait trouvé l'invitation à Nazareth, qui était sur sa route. - *Avec ses disciples.* C'est-à-dire SimonPierre, André, Jean, Philippe, Nathanaël, et probablement Jacques, frère de Jean. Cf. 1, 41 et le commentaire. On ne voulait pas les séparer de leur Maître. Ce trait est d'ailleurs tout à fait en harmonie avec les mœurs hospitalières de l'Orient. - Les anciens exégètes relevaient volontiers, et à bien juste titre, la condescendance avec laquelle NotreSeigneur accepta d'assister même à des noces. Son but n'étaitil pas de sanctifier tous les événements de la vie humaine ? “ Notre Seigneur, qui s'était fait homme, ne dédaigna donc point la société des hommes ; il ne méprisait pas les institutions du siècle, lui qui était venu pour les réformer ”, S. August., Sermo 92, Appendix. Ou encore : “ En venant à un mariage auqul il avait été invité, il a voulu confirmer qu'il avait établi le mariage ”. Id. Tract. 19 in Joan. Cf. S. Epiph., Haeres. 57.

Jean chap. 2 verset 3. - Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. - Le Codex Sinaiticus et quelques manuscrits de l'Itala (a, b, etc.) ont ici une variante intéressante, mais très probablement apocryphe : “ Et ils n'avaient pas de vin, car le vin des noces avait été consommé, etc. ”. D'après un proverbe talmudique “ Pesach, 109, a), “ là où il n'y a pas de vin il n'y a pas de joie ”. D'ailleurs, un tel incident en une telle occasion serait regardé n'importe où comme extrêmement fâcheux. Il prouve d'une façon bien évidente que les mariés appartenaient à la classe pauvre ; la présence de plusieurs serviteurs dans la maison (v. 5) était extraordinaire et transitoire. Mais, comme on avait reçu plusieurs convives inattendus, à savoir les disciples du Sauveur, on comprend que la provision ait été plus promptement épuisée qu'on ne l'avait pensé. En outre, les réjouissances nuptiales duraient d'ordinaire plusieurs jours (souvent sept jours) chez les Juifs. Cf. Gen. 29, 27 ; Jud. 14, 14 ; Tob. 9, 12 ; 10, 1 ; Selden, Uxor hebr. 2, 11. Or, on peut raisonnablement supposer que la pénurie de vin ne se manifesta point dès le premier repas. - *La mère de Jésus lui dit.* S. Jean est seul parmi les évangélistes à ne jamais citer expressément le nom de la Sainte Vierge ; il suppose, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, que ses lecteurs sont au courant de l'histoire sacrée. Marie, s'étant aperçue de la situation, songe aussitôt à éviter un grand embarras soit aux hôtes, soit aux convives. On voit dans ce trait toute la bonté de son cœur, de même que l'on voit dans la prière qu'elle adresse à Jésus les sentiments les plus vifs de foi et de respect à l'égard de son divin Fils. Le petit colloque entre elle et lui eut lieu à voix basse, assurément. - *Il s n'ont pas de vin.* Rien de plus terre à terre que les interprétations données parfois de cette formule dans le camp protestant. D'après Bengel (Gnomon, h. l.), Marie eût voulu dire : “ Je voudrais que tu t'éloignes, pour que d'autres s'éloignent aussi, avant que le manque de vin n'apparaisse ”. Selon Calvin, elle aurait ainsi conseillé tacitement à Jésus “ que par une quelconque exhortation pieuse il soulage l'ennui des convives, et la honte des époux ”. Comme si la signification pouvait être douteuse ! Il y a dans ces mots une demande pressante, quoique indirecte et infiniment délicate (Cf. 11, 3), de venir en aide aux hôtes par quelque moyen surnaturel. Sans doute N.-S JésusChrist n'avait fait encore aucun miracle (v. 11) ; mais sa Mère ignoraitelle donc sa nature divine et sa puissance ?

Jean chap. 2 verset 4. - Jésus lui dit : Femme, qu'y atil entre moi et vous ? Mon heure n'est pas encore venue. “ Parce que cette réponse du Christ semble comporter quelque chose de répréhensible, ceux dont la foi n'est pas assurée en ont tiré d'absurdes erreurs ”, Maldonat, h. l. Combien de fois, en effet, les hérétiques et les incrédules ont pris plaisir à retourner contre la Très Sainte Vierge ces paroles de Jésus, dont ils

faussaient le sens ! Il faut avouer, comme l’ajoute Maldonat, que les explications des exégètes catholiques n’ont pas toujours été heureuses, et que nos adversaires se prévalent avec fierté de quelques jugements des SS. Pères, qui semblent bien sévères pour Marie. C’est ainsi que S. Irénée écrivait (3, 16, 7) : “ Marie voudrait hâter le signe admirable du vin, et partager la coupe de l'eucharistie avant le temps déterminé par le Père. Le Seigneur repousse cet empressement intempestif, et dit : Qu'y a til entre moi et vous, femme ? ”. S. Athanase parle dans le même sens, Sermo 3 contr. Arian., 41. S. Jean Chrysostome, Hom. 21 in Joan., va encore plus loin, et ne craint pas d’attribuer à Marie un sentiment de vaine gloire. “ Ces paroles de Chrysostôme vont trop loin ”, a dit S. Thomas, Summa, p. 3, q. 27, art. 4. Le concile de Trente a du reste implicitement condamné, au 23e canon de la 6ème session, toute interprétation défavorable à la Très Sainte Vierge. “ Si quelqu'un dit que l'homme ... peut, durant toute sa vie, éviter tous les péchés, même véniels, si ce n'est par un privilège spécial de Dieu accordé, selon le sentiment de l’Église, à la bienheureuse Vierge, qu'il soit anathème ”. Maldonat et Tolet essaient d’adoucir la scène, en la présentant comme une feinte à laquelle Jésus aurait eu recours pour notre instruction. “ Il faisait semblant de faire des reproches à sa mère, alors qu’il ne lui reprochait rien, pour montrer que ce n’était pas à cause des liens de parenté, mais par la seule charité qu’il faisait des miracles, et pour déclarer qui il était ”, Maldonat. Rien toutefois n’autorise cette supposition. Aujourd’hui, on envisage avec assez de calme la réponse de Jésus à sa Mère, et même plus d’un auteur protestant ou rationaliste sait déterminer impartialement la véritable interprétation. - La phrase *qu’y atil entre moi et vous ?* paraît froide, dure même, au premier abord. Mais c’est la faute de nos langages modernes, qui ne peuvent la traduire littéralement avec toutes les nuances qu’elle était susceptible de recevoir. Elle correspond aux formules des Hébreux, qu’on rencontre à plusieurs reprises soit dans l’Ancien Testament (Cf. Jos. 22, 24 ; Jud. 11, 12 ; 2 Reg. 16, 10 ; 19, 22 ; 3 Reg. 17, 18 ; 4 Reg. 3, 13 ; 2 Par. 35, 21), soit dans le Nouveau (Matth. 8, 29 ; Marc. 1, 24 ; Luc. 8, 28 ; etc), et qui n’étaient pas inconnues des classiques. Sans doute, ces formules indiquaient toujours, et parfois même d’une manière très énergique, une divergence de vues, la nonacceptation d’une solidarité, le refus d’une proposition ; mais leur sens spécial dépendait des circonstances du moment, et nous verrons que les circonstances du moment enlevèrent toute rudesse aux mots “ Qu'y a til entre moi et vous ”. Aussi M. Farrar (Life of Christ, 23e édit., t. 1, p. 165), trouvetil à bon droit cette expression “conciliable avec la courtoisie la plus délicate et avec le plus vif respect ”. Nous adoptons volontiers la traduction qu’en donne M. Reuss : “ Laissez-moi faire, ma mère ! ”. NotreSeigneur signifiait donc par là que, sa mission officielle ayant désormais commencé, il devait plutôt agir en Fils de Dieu qu’en fils de Marie, qu’il était indépendant de sa mère pour ses œuvres messianiques. Aussi sa parole actuelle n’estelle pas sans analogie avec celle qu’il avait prononcée dans le temple à l’âge de douze ans, Luc. 2, 49 (voyez le commentaire). “ NotreSeigneur JésusChrist était Dieu et homme tout ensemble. En tant que Dieu, il n’avait pas de mère, en tant qu’homme il en avait une. Elle était donc la mère de son corps, la mère de son humanité, la mère de l’infirmité qu’il a prise à cause de nous. Or, le miracle qu’il allait faire, il allait le faire selon sa divinité, et non selon son humanité; en tant qu’il était Dieu, et non en tant qu’il était né dans la faiblesse, etc. ”. S ; August. Tract. 8 in Joan. 9. On ne saurait traduire “ Qu'y a til entre moi et vous ”, avec Euthymius et Tolet, par cette périphrase : “ Le vin sera fourni en abondance non pour moi ni pour vous, mais pour les époux qui ont invité ”. Ce serait aller tout à fait contre le contexte. - *Femme.* “ Il faut espérer, dit M. Watkins, Commentary for Schools, p. 60, que le jour est maintenant passé où l’on associerait à ce titre de Femme autre chose que des pensées d’honneur et de respect, surtout sur les lèvres de Celui qui a daigné revendiquer comme une gloire l’identité avec notre nature, et qui s’adressait alors à la mère à laquelle il avait été soumis ”. En effet, l’appellation n’a ici absolument rien de raide ni de sévère. Jésus l’emploiera plus tard sur la croix pour tenir à sa mère le langage de la plus filiale tendresse. Joan. 19, 26. Il l’emploiera de même à l’égard de MarieMadeleine, après sa résurrection, Joan. 20, 15. Elle était d’ailleurs très usuelle, non seulement chez les Juifs (Cf. Joan. 4, 21 ; 8, 10 ; Matth. 15, 28 ; Luc. 13, 12, passages où elle est toujours prononcée d’une manière douce et aimable ”, mais aussi chez les classiques. “ Chez les Grecs, cet expression était usitée pour s'adresser aux femmes les plus dignes de considération ” (Rosenmüller), et on l’adressait même à des reines. Cf. Dio Cass., hist. 51, 12 ; Xénophon, Cyrop. 5, 1, 6 ; Hom. 2, 3, 204. Aujourd’hui même, en Espagne, “ mujer ”, femme, est souvent un nom de tendresse, que les amies , les proches parentes se donnent mutuellement. - *Mon heure n’est pas encore venue.* L’heure de Jésus, dans le quatrième Évangile, c’est souvent le temps de sa passion (Cf. 7, 30 ; 8, 20 ; 12, 23, 27 ; 13, 1 ; 17, 1) ; ici néanmoins cette expression doit être prise dans un autre sens : elle désigne, d’après le v. 11, le moment précis, déterminé d’avance par le plan divin, où NotreSeigneur devait manifester par un premier miracle son caractère de Christ. Cf. S. Irénée, Haer. ; 3, 16 et 18. Jésus affirme que le moment n’est pas encore venu, et pourtant il va presque aussitôt faire ce que Marie lui demandait ! Mais il n’y pas d’opposition réelle entre ces

deux choses. On l'a fort bien dit : " Un changement de conditions morales et spirituelles ne se mesure point à la longueur du temps " (Westcott). Ainsi, " le temps (que sa mère demandait) n'était pas encore venu ; mais le temps qu'il allait inaugurer venait, quoiqu'avec un léger intervalle ", Maldonat. Cette ponctualité minutieuse de Jésus aux ordres de son Père est d'un grand exemple pour nous.

Jean chap. 2 verset 5. - Sa mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira. - La confiance de Marie en son divin Fils apparaît ici dans toute sa beauté. Elle avait compris le Oui dissimulé sous un Non apparent. Au reste, en mettant en tête de sa réponse un " pas encore " emphatique, Jésus avait montré qu'il retardait simplement l'heure où il exaucerait la prière de sa mère. - *Faites tout ce qu'il vous dira.* Il y a une grande énergie dans le mot " tout ". La Sainte Vierge voulait préparer les serviteurs à l'ordre extraordinaire qu'elle attendait de NotreSeigneur. Quoi qu'il vous commande, leur ditelle, accomplissez-le sans hésiter. Eûtelle agi de la sorte, si la réponse antérieure de Jésus avait été empreinte de la dureté que nos adversaires veulent y mettre ? Il est remarquable que les paroles de Marie soient ici tout à fait les mêmes que celles du Pharaon aux Égyptiens à propos de Joseph. Gen. 40, 55.

Jean chap. 2 verset 6. - Or il y avait là six cuves de pierre, pour servir aux purifications des Juifs, et contenant chacune environ cent litres. - Les détails contenus dans ce verset sont d'une précision remarquable : ils proviennent évidemment d'un témoin oculaire. Ils servent d'introduction immédiate au miracle, en même temps qu'ils servent à en relever l'étendue. - *Or* est ici une particule de transition. - *Il y avait là :* peut-être dans la salle même du festin, ou du moins dans le vestibule de la maison. - *Six urnes.* Le mot grec Hydriae latinisé dont la racine est " eau " désigne ces amphores, de dimensions variées, qui ont toujours fait partie intégrante d'un mobilier oriental, et qui servent, selon leur taille, soit à aller chercher, soit à conserver, et c'est actuellement le cas, la provision d'eau de chaque ménage. Le narrateur fournit tous les renseignements désirables sur leur nature, leur nombre, leur destination directe, leur capacité. - 1° Elles étaient *de pierre*, par conséquent grandes et massives, restant toujours à la même place : leurs larges ouvertures permettaient d'y puiser facilement au moyen de vases plus petits. " Nous promenant parmi les ruines de Cana, écrit le Dr Clarke (Travels, t. 2, p. 445 ; voyez Van Lennep, Bible Customs, p. 45, note), nous vîmes de grosses et lourdes urnes en pierre…., gisant çà et là, dédaignées par les habitants actuels. Leur forme et leur nombre démontraient jusqu'à l'évidence que l'usage de conserver l'eau dans de grands pots de pierre avait été autrefois commun dans le pays ". - 2° Il y en avait *six*, bien rangées en ordre. - 3° Elles étaient surtout destinées à contenir l'eau nécessaire pour les ablutions et purifications incessantes des Juifs contemporains de NotreSeigneur : *pour servir à la purification des Juifs.* Voyez Matth. 15, 2 ; Marc. 7, 3, et le commentaire. - 4° Leur capacité était considérable : *contenant chacune environ cent litres* (deux ou trois mesures) : tellement considérable, que divers exégètes méticuleux ou rationalistes, désireux de la réduire, ont [prétendu] que l'évangéliste avait simplement noté le total du contenu des six amphores. Mais le mot grec est certainement employé ici d'une manière distributive, et la Vulgate l'a fort bien traduit. La " mesure " était l'unité de capacité chez les Grecs (A. Rich) : elle équivalait, d'après les Septante et d'après Josèphe, Ant. 8, 2, 9, au " bath " qui mesurait près de 40 litres (39 litr. 39 d'après l'annuaire de l'Observatoire de Bruxelles, 1878, p. 118 ; 38 litres 88 d'après M. Vigouroux, Manuel biblique, t. 1, p. 270 de la 5e édit.). La formule " deux ou trois " semble indiquer que les amphores n'avaient pas toutes la même capacité (" entre " deux et trois bath), mais qu'elles contenaient les unes trois, les autres seulement deux bath, c'est-à-dire, à elles toutes, de 470 litres à 710 litres environ. Vraiment, comme s'exprime de Wette, le miracle de Jésus fut tout à fait " luxueux " (Luxuswunder). Il ose en être scandalisé. L'exégète croyant admire au contraire la toutepuissance de Jésus, et aussi la munificence royale de son " présent de noces ". La même surabondance apparaîtra dans la multiplication des pains, autre prodige matériel d'un genre analogue. Édifionsnous avec S. Augustin de ce que celui " Quel témoignage de sa puissance! Et pourtant il s'est abaissé jusqu'à se réduire à l'indigence. Lui qui a changé l'eau en vin, ne pouvaitil changer des pierres en pain? " (Serm. 123, 2) : mais le Sauveur n'a jamais voulu user directement pour luimême de ses divins pouvoirs.

Jean chap. 2 verset 7. - Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces cuves . Et ils les remplirent jusqu'au bord. - Jésus donne un premier ordre : *Remplissez d'eau ces cuves*. Les cruches avaient donc été, au moins en grande partie, vidées pour les ablutions des convives. - *Et ils les remplirent jusqu'au bord.* Les serviteurs obéissent à la lettre, ainsi que Marie le leur avait recommandé, v. 5. Ces nouveaux traits rehaussent encore l'éclat du prodige et en démontrent la sincérité. Les vases où aura lieu la transformation miraculeuse ne recevaient jamais que de l'eau ; leur provision vient d'être renouvelée, et " jusqu'au bord ", de sorte qu'on

peut voir aisément ce qu'ils contiennent. Ce récit pittoresque renverse d'avance toutes les sottes hypothèses du rationalisme. Cf. S. Jean Chrysost. Hom. 22 in Joan.

Jean chap. 2 verset 8. - Alors Jésus leur dit : Puisez maintenant, et portez-en au maître du festin. Et ils lui en portèrent. - Second ordre du Seigneur Jésus, communiqué avec une noble et divine assurance : *Puisez maintenant…* Le miracle est maintenant accompli. En quoi avaitil consisté ? En une transsubstantiation rapide, opérée par la seule volonté du thaumaturge, qui avait produit en un instant, comme le disent à l'envi les Pères, la lente série de phénomènes par lesquels Dieu nous donne chaque année le vin. " Celui qui en ce jour de noces a changé l'eau en vin dans ces six urnes qu'il avait ordonné de remplir, est le même qui chaque année opère dans les vignes un prodige pareil. En effet, comme l'eau versée dans les urnes par les serviteurs a été convertie en vin par l'œuvre du Seigneur, ainsi par l'œuvre du même Seigneur l'eau que versent les nuées est convertie en vin. Ce dernier prodige ne nous étonne point, parce qu'il se renouvelle tous les ans ". S. August. Tract. 8 in Evang. Joan. Cf. Serm. 123, 3 ; saint Jean Chrysost. Hom. 22 in Joan. ; saint Greg. le Gr. Moral. 6, 15. Les interprétations naturalistes (Venturini, Paulus, Gfroerer, Renan, von Ammon), d'après lesquelles Jésus ou Marie auraient fait apporter en secret une provision de vin pour égayer et honorer les convives, l'interprétation symbolique de Strauss (ce prétendu miracle a été inventé pour prêter à Jésus un acte analogue à l'adoucissement des eaux amères par Moïse, Ex. 15, 23, et par Elisée, 4 Reg. 2, 19), l'interprétation symbolique de Baur (le narrateur a voulu exprimer sous une gracieuse allégorie que le temps était venu où Jésus devait laisser l'eau de son ministère préparatoire pour le breuvage plus substantiel de l'activité messianique), et toutes les autres explications du rationalisme aux abois, sont simplement " absurdes ", comme le dit énergiquement le docteur américain Jacobus. Il suffit de les exposer pour en montrer le ridicule. M. Vigouroux les a savamment réfutées en principe dans ses beaux ouvrages, La Bible et les découvertes modernes, t. 1, et Mélanges bibliques, Paris, 1883, p. 125 et suivantes. Voyez aussi Dehaut, L'Évangile expliqué, défendu, médité, 5e éd. T. 1, p. 594 et suiv. W. Meyer, peu suspect en ces sortes de choses, fait ici un aveu plein de franchise : " Le changement de l'eau en vin aux noces de Cana doit être considéré comme un vrai miracle, car c'est comme un miracle que Jean, témoin oculaire, l'expose avec la plus parfaite précision. Toute explication qui écarterait le surnaturel est contraire aux paroles et à la tendance du narrateur, blesse sa véracité, bien plus, présente sous un jour douteux le caractère de JésusChrist luimême ". Comment., h. l. - *Et portez-en au maître du festin.* Autre mot grec latinisé, qui signifie : chef du " tricilinium ", par conséquent du festin. Mais deux personnages très distincts pouvaient être ainsi désignés. C'eût été, d'après Alford, Wordsworth, Trench et d'autres auteurs qui s'appuient sur Eccli. 32, 1, 2, le " modimperator " ou "arbiter bibendi " des classiques, choisi parmi les convives et chargé d'égayer le festin. Cf. Xenoph., Anab. 6, 1, 30. Suivant une autre opinion, plus ancienne et que nous croyons beaucoup plus probable, il s'agirait seulement du premier des serviteurs (Juvencus), du maître d'hôtel, ainsi qu'on le nomme dans les grandes maisons, chargé de l'ordonnance des repas, de la succession régulière des mets et des vins. Les anciens l'appelaient " tricliniarchus ", " praifectus triclinii " (Pétrone, 27). Il devait déguster d'avance tout ce qui paraissait sur la table (" praegustator "), le vin surtout, afin d'en reconnaître la qualité. Cf. v. 9 Voilà pourquoi Jésus lui fait porter l'eau miraculeusement transsubstantiée. Gerlach, Watkins, etc., supposent que le prodige aurait seulement atteint la quantité d'eau puisée par les serviteurs conformément à l'ordre de Jésus dans ce verset : c'est un scrupule indigne du divin Maître.

Jean chap. 2 verset 9. - Dès que le maître du festin eut goûté l'eau changée en vin, il ne savait pas d'où il venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient, il appela l'époux... - Le narrateur ne pouvait pas désigner plus clairement le miracle et son mode : " l'eau changée en vin ". - *Il ne savait d'où il venait…* L' " architriclinus " n'avait pas remarqué les opérations décrites aux versets 7 et 8 ; or, comme il croyait qu'il n'y avait dans la maison que le vin mis à sa disposition, il fut naturellement fort surpris d'en trouver d'autre tout à coup. Aussi, pour avoir une explication, *il appela l'époux.* Celuici sans doute, dutil penser, aura mis une provision en réserve pour égayer les convives au dernier moment

Jean chap. 2 verset 10. - Et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin ; puis, après qu'on a beaucoup bu, il en sert du moins bon ; mais toi, tu as réservé le bon vin jusqu'à maintenant. - Le langage du maître d'hôtel est joyeux, familier, en rapport soit avec la fête, soit avec la découverte agréable qu'il venait de faire. La coutume à laquelle il fait allusion n'est connue que par ce passage ; les classiques ne la mentionnent point, à moins donc que Pline (Hist. Nat. 14, 14) ne l'ait indirectement signalée lorsqu'il dénonce la petitesse de ceux qui " servent à leurs convives d'autre vin que le leur, ou qui en substituent

d'autres dans le cours du repas ". Voyez Trench, h. l. Du reste, quoique peu conforme à nos habitudes modernes, elle est parfaitement en rapport avec la nature des choses. A la fin d'un repas les convives ne sont plus aussi bons juges de ce qu'on leur sert, car, d'après le mot d'Horace (Sat. 8, L. 2, 38) :

La quantité de vin étouffe le goût.

- Il n'est pas nécessaire de prendre trop à la lettre l'expression *puis après qu'on a beaucoup bu***,** encore moins de l'appliquer à la circonstance présente. L' " architriclinus " parlait d'une façon proverbiale. - *Mais toi, tu as réservé :* tu as conservé avec soin, car tel est le sens du mot grec. - *Le bon vin***.** Rien ne manquait au présent de Jésus, ni la qualité ni la quantité. On a fait de belles réflexions morales à propos de ce verset. " Autrement agit le Christ, autrement se conduit le monde. Le monde présente d'abord à ses convives un vin plein de douceur, le vin des joies et des plaisirs ; mais ensuite, quand ils sont enivrés, il leur offre la coupe amère de la douleur. Jésus au contraire présente souvent au début un breuvage amer, pour faire participer les âmes à ses souffrances ; plus tard il donne, et à tout jamais, ce qui est bon, ce qui est doux ". Reischl, Comment. h. l. Cf. Hug. de S. Victor, De Arc. Mor. 1, 1 ; Cornel. a Lap., etc

Jean chap. 2 verset 11. - Jésus fit là le premier de ses miracles, à Cana en Galilée ; et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. - L'évangéliste rompt brusquement le fil du récit. L'essentiel a été dit, car la biographie de Jésus n'a pas été révélée pour satisfaire notre curiosité, mais pour nous aider à croire en lui. Or, ce but fut admirablement atteint par le miracle de Cana, ainsi que l'ajoute l'écrivain sacré par mode de conclusion. - *Jésus fit là le premier de ses miracles.* Avec plus de force encore dans le grec. Précieux renseignement, qu'il faut prendre à la suite des Pères d'une manière absolue, de sorte que nous avons ici, d'après le mot énergique de Tertullien, le " jour de naissance des qualités distinctives du Seigneur ", la " première manifestation de sa puissance " (De bapt. 9). Aussi citaiton dans l'antiquité ce texte aux âmes crédules, pour leur démontrer la fausseté des étranges prodiges attribués à l'enfant Jésus par les évangiles apocryphes. Cf. S. Epiph. Haer. 51, 20 ; S. Jean Chrys. Hom. 16, 20 et 22 in Joan. ; Thilo, Col. Apocryph. p.84 et s. Euthymius, h. l. C'est donc à tort qu'on a parfois rattaché "premier" à Cana en Galilée, comme si l'évangéliste avait voulu opposer ce premier prodige à celui que NotreSeigneur accomplit un peu plus tard à Cana, 4, 46 et ss. - *Et il manifesta sa gloire* : sa gloire incréée, la gloire qu'il possédait en tant que Verbe divin. Cf. 1, 14. Ce céleste éclat était habituellement caché par le voile humain dont s'était entouré le Fils de Dieu ; mais ses miracles le faisaient de temps en temps resplendir, car les prodiges de Jésus " sont des emblèmes de ce qu'il est et de ce qu'il vient faire " : aussi S. Jean aimetil à les appeler des " signes ". A la fin de son évangile, 21, 1, 14, avant d'entreprendre et en terminant la narration du dernier miracle du Sauveur, il emploiera de même le verbe grec ἐφανέρωσε auquel on doit, du reste, le rapprochement établi par la liturgie entre le miracle de Cana et la fête de l'Épiphanie. Voyez Dom Guéranger, l'Année liturgique : le Temps de Noël, t. 2. - *Et ses disciples crurent en lui.* Tel fut le résultat produit. Les disciples croyaient déjà, leur nom l'indique à lui seul et le chapitre 1er nous l'a prouvé ; mais leur foi ne pouvait manquer d'être confirmée, de s'agrandir à la vue d'un tel prodige. Nous lirons, vv. 17 et 22, des réflexions analogues qui dénotent le témoin oculaire. - Les Pères et les docteurs ont souvent donné de belles explications allégoriques de ce prodige. Selon S. Cyrille d'Alexandrie, 2, 1, la fiancée symbolise l'humanité, le Christ est l'époux, le " vin qui manque " représente la loi juive, le vin miraculeusement produit n'est autre que l'évangile de Jésus, l' " architriclinus " figure les apôtres et les ouvriers évangéliques. Voyez encore S. August. Tract. 11 in Joan, 3 et ss. ; Cornel. a Lap. ; Bossuet, Sermon pour le 2e dimanche après l'Épiphanie, 1er point ; S. Bernard, édit. des Bénédictins, p. 814 ; Eusèbe, Demonstr. Evang., 9, 8, etc. Nous avons également à signaler : 1° au point de vue poétique, l'intéressante reproduction de Sedulius, 2° au point de vue artistique, mainte sculpture naïve des premiers siècles (Cf. F. X. Kraus, Realencyklopaedie der Christ. Alterthümer, t. 2, p. 92, et Rohault de Fleury, l'Évangile, études iconographiques et archéologiq., t. 1, p. 118 et ss.), maint vitrail du moyen-âge (notamment à S. Nizier de Troyes, où l'on voit Jésus " estant aux nopces de Cana et muant l'eau en vin au grand estonnement d'architriclin "), de riches tableaux modernes (Bassan, et surtout Paul Véronèse, au Louvre ; mais où sont la piété et l'histoire dans cet immense chefd'œuvre ?). Voyez Grimouard de S. Laurent, Guide de l'Art chrétien, t. 4, p. 206 et s.

SECTION 2 - LES COMMENCEMENTS DU MINISTÈRE PUBLIC DE N.-S JésusChrist. 2, 12-4, 54.

Jusqu'ici, Jésus ne s'est manifesté comme Messie qu'au milieu de sphères intimes : nous allons assister maintenant à l'ouverture proprement dite de son ministère public. Jérusalem (2, 12-3, 21), la Judée (3, 22-36), la Samarie (4, 1-42), la Galilée (4, 43-45), serviront tout à tour de théâtre à ses débuts admirables.

1° Jésus à Jérusalem, à l'occasion de la première Pâque de sa vie publique. 2, 12-3, 21.

a. Les vendeurs chassés du Temple. 2, 12-22.

12Après cela, il descendit à Capharnaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples ; et ils n'y demeurèrent que peu de jours. 13La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem. 14Et il trouva dans le temple des marchands de bœufs, de brebis et de colombes, et des changeurs assis. 15Et ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; et il jeta par terre l'argent des changeurs, et renversa leurs tables. 16Et il dit à ceux qui vendaient des colombes : Ôtez cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. 17Or ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : Le zèle de votre maison me dévore. 18Les Juifs, prenant la parole, lui dirent : Quel signe nous montrez-vous pour agir de la sorte ? 19Jésus leur répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai . 20Les Juifs dirent : Il a fallu quarantesix ans pour bâtir ce temple, et vous le relèverez en trois jours ? 21Mais il parlait du temple de son corps. 22Après donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture, et à la parole que Jésus avait dite.

C'est à Jérusalem, la capitale de l'État théocratique, c'est dans le temple, palais de Jéhovah, que Jésus déploie pour la première fois sa puissance messianique par un vigoureux acte d'autorité. Il était juste et naturel que sa première manifestation " officielle " eût lieu au centre et dans le sanctuaire de la théocratie ; qu'il commençât par faire disparaître de la maison de son père, de sa propre maison, les abus que la tolérance, ou plutôt la connivence d'un sacerdoce sans piété y avait laissé s'introduire. Cf. Mal. 3, 1 ; Zach. 14, 21.

Jean chap. 2 verset 12. - Après cela, il descendit à Capharnaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples ; et ils n'y demeurèrent que peu de jours. - Nous pouvons regarder ce verset comme une transition entre le miracle de Cana et l'expulsion des vendeurs. - *Il descendit à Capharnaüm.* Expression d'une parfaite exactitude, car du plateau élevé où est bâti KefrKenna, jusqu'aux bords du lac de Tibériade, il y a une descente rapide et perpétuelle. Voyez la belle carte de M. V. Guérin, et, dans l'Atlas de la Bible de R. Riess, les niveaux adjoints à la pl. 7. Sur l'identité probable de TellHoum et de Capharnaüm, comparez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 230. Cette opinion est de plus en plus admise. Cf. Warren, Recovery of Jerusalem, p. 342 et ss. ; Tristram, Land of Israël, 3e édit., p. 428 et ss. Jésus n'allait pas à Capharnaüm pour y établir son séjour d'une manière définitive : son changement de résidence n'aura lieu qu'un peu plus tard, après l'incarcération de S. JeanBaptiste. Cf. Matth. 4, 12 et 13. - *Ses frères.* C'est-à-dire ses cousins. Voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 284 ; Klofutar, Comm. in Joan. p. 54 etc. Le sentiment chrétien, dit Hengstenberg (exégète protestant), h. l., s'est toujours vivement indigné contre l'hypothèse d'après laquelle Jésus aurait eu des frères proprement dits. Les théologiens contemporains (réformés) montrent, en adoptant cette hypothèse, qu'il s'est creusé un abîme entre eux et l'Église des anciens temps. Du reste, les motifs sur lesquels ils s'appuient sont dénués de valeur ". Le mot énergique de S. Augustin est bien connu : " Marie a pu être mère, elle n'a pu être femme ". Cf. Tract. 10 in Joan 2. Il est possible que les frères de Jésus aient assisté comme lui, sa mère et ses disciples, au mariage de Cana. - *Et ils n'y demeurèrent que peu de jours.* Le verset suivant explique la brièveté de ce séjour : la Pâque était proche, et Jésus voulait partir promptement pour Jérusalem. Il n'avait sans doute d'autre but, en venant à Capharnaüm, que de s'associer à la caravane de pèlerins qui s'y formait à l'époque des grandes fêtes.

Jean chap. 2 verset 13. - La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem - Sur l'institution de cette solennité, voyez Ex. 12 ; sur ses cérémonies, comp. L'Evang. selon S. Matthieu, p. 503 et ss. C'est ici la première Pâque de la vie publique du Sauveur. S. Jean en mentionne deux autres, 6, 4 et 11, 42, peut-être même une quatrième, v, 1, mais indirectement. Voyez l'explication de ce dernier passage. - *Et Jésus monta à Jérusalem.* " Monter à Jérusalem " était une expression technique des Juifs (Cf. Matth. 20, 17 ; Marc. 10, 33 ; Luc 19, 28 ; Act. 25, 1, etc.), très justifiée d'ailleurs par la topographie. Voyez R. Riess, l. c. Il va de soi que Jésus fit ce voyage en compagnie de sa mère et de ses frères, quoique l'évangéliste ne signale plus bas que ses disciples (v. 17, 22). - S. Jean distingue cinq séjours de NotreSeigneur à Jérusalem (ici ; v, 1 et ss. ; 7, 10 et ss. ; 10, 22 et ss. ; 12, 12 et ss.) ; les synoptiques n'en citent qu'un seul durant lequel eut lieu la passion de Jésus. Cf. Matth. 21, 1 et parall. Il est intéressant de noter que la vie publique du Christ, inaugurée à Jérusalem durant les solennités pascales, se terminera pareillement à Jérusalem pendant une Pâque.

Jean chap. 2 verset 14. - Et il trouva dans le temple des marchands de bœufs, de brebis et de colombes, et des changeurs assis. - Le temple juif se composait de divers édifices dont le sanctuaire était le centre. Voyez notre Atlas d'archéologie biblique, p. 48 du texte, et pl. 84, fig. 1 et 2. Il s'agit ici plus spécialement de ce qu'on nommait la cour des gentils. - *Des marchands de bœufs, de brebis et de colombes.* Sur cet étrange bazar qui déshonorait la maison de Dieu, voyez l'Évangile selon S. Matth., p. 405. Le Talmud en parle à différentes reprises. Il était installé à demeure dans le temple, et pas seulement d'une manière transitoire ; mais, naturellement, l'époque des fêtes était celle des plus bruyants marchés. S. Jean mentionne les trois espèces d'animaux qu'on offrait le plus souvent en sacrifice, les bœufs les brebis et les colombes. - *Et des changeurs assis.* Trait pittoresque. D'ailleurs, le récit tout entier est un vivant tableau. Les " numularii ", qui se tenaient sans doute sous les magnifiques arcades formées d'une quadruple rangée de colonnes (Cf. Jos. Ant. 15, 11, 5), changeant en monnaie juive les pièces grecques, romaines, etc., que leurs emblèmes païens rendaient inacceptables pour le trésor sacré. Ils prélevaient un droit considérable (au moins 5 pour 100 ; selon quelques auteurs, de 10 à 12 pour 100 : voyez Geikie, The Life of Jesus, t. 1, ch. 30, note c). Leurs successeurs à Jérusalem exigent jusqu'à 15 pour 100 ! Car on voit encore dans la ville sainte des changeurs juifs " assis auprès de leurs petits casiers de verre, dans lesquels sont des sébiles de cuivre remplies de monnaie d'argent et d'or, de toutes dimensions et de toute valeur ". L. Abbott, h. l.

Jean chap. 2 verset 15. - Et ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; et il jeta par terre l'argent des changeurs, et renversa leurs tables. - On a parfois supposé que NotreSeigneur aurait ramassé très rapidement, de manière à en faire une sorte de fouet, quelquesuns des roseaux qui servaient de litière aux animaux de cet indigne marché ; mais il n'est pas nécessaire de presser ainsi le sens, d'autant mieux, comme le disent les lexiques (voyez Bretschneider, s ; v.), que le mot grec correspondait alors à toutes sortes de cordes. - Brandissant cet instrument comme un signe de son autorité, le divin réformateur *les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs.* D'où l'on a parfois conclu que Jésus chassa seulement les animaux. - *Et il jeta par terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables.* Le nom grec des changeurs n'est pas le même en cet endroit qu'au v. 14 ; ici il s'agit de personnes qui faisaient payer un droit de change. - Personne, parmi cette foule considérable, n'essaya de résister à Jésus. On l'a dit justement, " cette majestueuse et soudaine apparition de la sainteté indignée frappa tous les assistants d'épouvante ". Ce fut un miracle moral.

Jean chap. 2 verset 16. - Et il dit à ceux qui vendaient des colombes : Ôtez cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. - Il semble, au premier regard, que NotreSeigneur ait agi avec moins de sévérité à l'égard de ces marchands ; ce qui a fait dire à plusieurs exégètes que cette douceur relative provenait de ce que les colombes formaient la matière ordinaire des sacrifices pour les pauvres (de Wette, Lücke), ou de ce qu'elles étaient moins turbulentes que les autres animaux et ne profanaient pas le lieu sacré (BaumgartenCrusius). Mais ce sont là des théories sentimentales que rien n'appuie. Très simplement et très naturellement : les colombes étant enfermées dans de grosses cages, Jésus ne pouvait les chasser comme le reste. De là, l'ordre qu'il donne sévèrement à leurs propriétaires : *Ôtez cela d'ici.* " Trois mots pleins de majesté ", dit Stier. - *Et ne faites pas…* Ces paroles retombaient sur tous les coupables ; elles expliquent et justifient la conduite du Sauveur. Un fils n'atil pas le droit et le devoir de venger l'honneur de la maison paternelle ? - *De la maison de mon Père***.** Le P. Patrizi, Comm. in Joan., p. 21, relève à bon droit ce pronom de la première personne, comme une preuve de la divinité de N.-S. JésusChrist. Plus tard, quand

Jésus quittera pour toujours le temple, non sans lancer contre lui une prédiction terrible, il dira aux Juifs que c'est " leur " maison, plus celle de son Père. Cf. Matth. 23, 38. - *Une maison de trafic.* Pouvaitil mieux caractériser leur faute ? Qu'y atil de plus opposé qu'une maison de prière et un vil " emporium " où règne le tumulte ?

Jean chap. 2 verset 17. - Or ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : Le zèle de votre maison me dévore. - Ce souvenir vint sur le champ à l'esprit des disciples (Cfr. v. 22). L'impression produite en eux par le spectacle dont ils avaient été témoins leur fit découvrir, la grâce de Dieu aidant, une frappante harmonie entre le mot de David, *Le zèle de votre maison me dévore*, et le rôle de leur Maître. Ce mot, le psalmiste se l'était appliqué directement ; mais il convient beaucoup mieux encore au Messie, dont David était le type et la figure. Du reste, le psaume auquel il est emprunté (68, 10) est cité comme messianique en plusieurs endroits du Nouveau Testament. Cf. Joan. 15, 25 ; 19, 18 ; Act. 1, 20 ; Rom. 11, 9, 10 ; 15, 3. - *Me dévore* (belle métaphore). - *Il est écrit.* S. Jean use habituellement de cette tournure. Cf. 6, 31, 45 ; 10, 34 ; 12, 14. Il n'emploie qu'une fois (8, 17) la formule grecque des autres évangélistes. - L'expulsion des vendeurs dont le quatrième évangile vient de nous fournir le récit ne doit pas être confondue avec celle que les synoptiques relateront plus tard. Comp. Matth. 21, 12 et ss. ; Marc. 11, 15 et ss. ; Luc. 19, 45 et 46. Sans doute, on a parfois proposé dans les camps protestant et rationaliste (Lücke, de Wette, Strauss, von Ammon, etc.) d'identifier les deux scènes. S. Jean, nous diton, se serait permis de placer au début de la vie publique, à la façon d'un programme de son héros, ce qui n'aurait eu lieu en réalité qu'aux derniers jours de Jésus ; ou bien, cette transposition serait le fait de synoptiques. Mais une pareille opinion est absolument inadmissible. En effet : 1° les écrivains sacrés ne prennent jamais de libertés si étranges à l'égard des faits qu'ils racontent ; 2° ils fixent ici très nettement les dates de part et d'autre : s'il y a identité, ou S. Jean ou les synoptiques se sont trompés ; or nous ne saurions admettre une erreur de ce genre ; 3° chacun des récits, malgré des points communs, a " sa physionomie individuelle " (Hengstenberg) et présente des différences importantes : notamment, en ce qui concerne les paroles de Jésus, l'usage du fouet, les conséquences immédiates de l'acte ; 4° la tradition a toujours distingué deux faits, et tel est aussi le sentiment de la plupart des exégètes modernes (Cf. S. August., de Cons. Evang., 2, 67 ; A. Maier, Evang. des Johannes, p. 273 et ss.) ; 5° enfin la répétition du même incident n'a rien d'impossible, ni du côté des Juifs qui ne tardèrent pas, la première émotion une fois calmée, à reprendre leurs tristes habitudes, ni du côté de NotreSeigneur, qui voulut signaler le commencement et le fin de son ministère par cet acte de zèle, tout en tolérant l'abus durant les séjours intermédiaires qu'il fit à Jérusalem.

Jean chap. 2 verset 18. - Les Juifs, prenant la parole, lui dirent : Quel signe nous montrez-vous pour agir de la sorte ? - L'évangéliste a signalé au v. 17 un premier effet de l'acte du Sauveur : la foi des disciples s'est encore affermie (Cf. v. 11), accrue même. Voici qu'il en mentionne un second, hélas ! bien funeste : les autorités juives vont se montrer incrédules et hostiles. - *Les Juifs prenant la parole lui dirent...* Comme nous l'avons dit à propos de 1, 19, " Les Juifs " représente les chefs religieux de la nation juive. On conçoit l'animosité des hiérarques contre NotreSeigneur. Sans leur permission, il avait exercé le rôle d'un réformateur sur leur propre domaine ; bien plus, ce qu'il avait fait les condamnait euxmêmes, puisque les criants abus contre lesquels sa conduite venait de protester si énergiquement n'avaient pu se glisser dans le temple que grâce à leur connivence indigne. - *Quel signe nous montrez-vous pour agir de la sorte ?* C'est-à-dire : quelle marque évidente et certaine de ta mission ? D'après la façon de parler des Juifs (Cf. Is. 7, 14), et en particulier de S. Jean (v. 11), cela désignait nettement un miracle, destiné à justifier l'immixtion de Jésus dans les affaires religieuses. Les hiérarques n'osent pas condamner l'acte en luimême, car son excellence était trop manifeste : du moins ils espèrent embarrasser Jésus en l'obligeant de produire immédiatement un signe miraculeux. Voyez, 6, 30, une demande analogue. C'est la lutte qui commence contre le divin Maître : il ne trouvera pas beaucoup d'amis à Jérusalem.

Jean chap. 2 verset 19. - Jésus leur répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai . : Réponse qui devint plus tard célèbre dans le procès de NotreSeigneur JésusChrist. Cf. Matth. 26, 61 ; Marc. 16, 58 (Act. 6, 14). Ses ennemis en dénatureront le fond et la forme, pour la lui reprocher comme un blasphème insigne contre le temple. La mention qu'en fait S. Jean est très précieuse, parce qu'elle nous permet de contrôler exactement la calomnie des faux témoins ; elle montre en outre l'accord du quatrième évangile avec les trois premiers. - *Détruisez ce temple* (le temple proprement dit, composé du Saint et du Saint des saints). L'expression grecque est très pittoresque : elle représente " une destruction qui provient

d'une dissolution, de la rupture d'un lien qui unissait les parties d'un tout " (Westcott) ; elle convient donc fort bien au symbole que le Sauveur voulait notifier (v. 21). Calmet, Klofutar, etc., ont conjecturé sans raison que NotreSeigneur, en prononçant le pronom " ce ", se serait désigné luimême du geste ; comment expliquer alors la méprise des Juifs ? Sur la forme simplement permissive de l'impératif (pour " si vous détruisez "), voyez Beelen, Grammatica graecitatis Novi Testamenti, p. 345. - *Et en trois jours* est une formule hébraïque équivalant à " le troisième jour " - *Je le relèverai.* Littéralement en grec : " je réveillerai " . Belle image, qui convient à merveille pour désigner le miracle de la résurrection. Comparez Matth. 12, 38-40 ; 16, 4, où Jésus renverra pareillement ses adversaires à ce signe grandiose ; il refusa toujours de leur en donner d'autres. Dès la première Pâque de sa vie publique, il prophétise donc ce qu'il accomplira pendant la dernière (Wordsworth), car il n'ignore rien de ce qui lui arrivera ; mais, en jouant sur le mot temple, il rend à dessein l'oracle énigmatique : la réalisation enlèvera toute obscurité.

Jean chap. 2 verset 20. - Les Juifs dirent : Il a fallu quarantesix ans pour bâtir ce temple, et vous le relèverez en trois jours ? - Les Juifs semblent avoir été tout d'abord plus étonnés que choqués de cette réponse de Jésus ; du moins, ils se bornent à faire valoir dans leur riposte la disproportion qui existait entre les longues années employées à bâtir le temple et les quelques jours que demandait Jésus pour sa reconstruction. - *Il a fallu quarantesix ans pour bâtir ce temple !* On distingue trois temples juifs : celui de Salomon (3 Reg. 6, 7 ; 2 Par. 3, 4), détruit par les Babyloniens ; celui de Zorobabel (Esdr. 3, 8-11 ; 6, 3-5), et celui d'HérodeleGrand. Ce dernier, dont il est ici question (ce temple), était plutôt un embellissement du second temple qu'un édifice neuf de toutes pièces. Il fut commencé l'an 734-735 de Rome fondée, la dixhuitième année du règne d'Hérode. Cf. Josèphe, Bell. Jud. 1, 21, 1 ; Ant. 15, 11, 1. Il ne fut achevé que sous Agrippa II, l'an 64 de l'ère chrétienne, peu de temps avant d'être détruit par les Romains (en 70). Cf. Jos., Ant. 20, 9, 7. On mit donc plus de 80 ans à l'élever. D'après les calculs de Wieseler, Chronolog. Synopse, p. 106, la période de 46 ans expirait précisément à la Pâque de l'année 781 U. C. Sur cette reconstruction, voyez quelques détails intéressants dans la Revue des sciences ecclésiastiques, t. 20, p. 257 et s. (n° de septembre 1869). L'emploi de l'aoriste en grec n'indique pas nécessairement qu'elle fût alors terminée. - *Et vous le relèverez en trois jours !* Ces mots expriment énergiquement l'incrédulité, le mépris.

Jean chap. 2 verset 21. - Mais il parlait du temple de son corps. - S. Jean éclaircit maintenant l'énigme, en opposant la pensée intime de Jésus (*Mais il parlait*), le vrai sens de ses paroles, à la fausse interprétation des Juifs. - *Du temple de son corps.* Le corps sacré de NotreSeigneur était en effet le temple de la divinité ; le crucifiement le renversa, mais il fut rebâti par la résurrection. Voyez 7, 39 ; 12, 33 ; 21, 19, des observations analogues de S. Jean ; il aime à expliquer, à l'occasion, les paroles de NotreSeigneur quand elles ont été mal comprises. Ici, quelques auteurs modernes (Paulus, Bleek, BaumgartenCrusius, Strauss, Reuss, Renan, etc.) ont osé protester contre l'interprétation de l'écrivain sacré : S. Jean, d'après eux, aurait défiguré le sens de la réflexion de Jésus, donné " une allégorie forcée ". Ils rétablissent comme il suit la signification véritable : Votre conduite, ô Juifs, amènera infailliblement la ruine du culte mosaïque ; mais j'établirai à sa place une religion nouvelle. L'Évangile en main, il est facile de voir où se trouve l'allégorie forcée. Admirons d'ailleurs ces hommes qui, après dixhuit siècles, en savent beaucoup plus que l'ami de Jésus, le témoin oculaire de sa vie.

Jean chap. 2 verset 22. - Après donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture, et à la parole que Jésus avait dite. - Dans le grec au passif ; et c'est sous cette forme que la résurrection de NotreSeigneur est le plus souvent décrite dans le Nouveau Testament : on la regarde alors comme l'œuvre immédiate de Dieu le Père. Cf. Act. 3, 15 ; 4, 10 ; 5, 30 ; 10, 40 ; 13, 30, 37 ; Rom. 4, 24 ; 8, 11 ; 10, 9 ; 1 Cor. 15, 15, etc. Plus rarement elle est envisagée comme une opération directe de Jésus luimême. Cf. Marc. 8, 31 ; 9, 9 ; Luc. 24, 7 ; Joan. 11, 23, 24, etc. - *Ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela...* L'application du texte " Le zèle de ta maison… " (v. 17) au Sauveur était facile, aussi les disciples l'avaientils faite surlechamp. Au contraire, le signe que Jésus venait de donner aux hiérarques était mystérieux ; voilà pourquoi les apôtres ne le comprirent que beaucoup plus tard, à la lumière des événements. Du moins en avaientils conservé un souvenir vivant. - *Et ils crurent à l'Écriture* : c'est-à-dire, aux prophéties de l'Ancien Testament qui concernent la résurrection du Christ ; entre autres, Ps. 15, 10 (Cf. Act. 3, 15) ; 16, 15 ; 72, 24 ; Is. 26, 19 ; Os. 6, 2. Comp. Luc. 24, 26, 27 et le commentaire. - *Et à la parole que Jésus avait dite* c'est-à-dire " Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai ", v. 19. Les Apôtres virent que cette prédiction s'était admirablement vérifiée.

b. Résumé du ministère de Jésus à Jérusalem durant cette première Pâque. 2, 23-25.

23Pendant qu'il était à Jérusalem pour la fête de Pâque, beaucoup crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait. 24Mais Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous, 25et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il savait luimême ce qu'il y avait dans l'homme.

Quoique très court, ce résumé est très caractéristique ; il est mélangé de joie et de tristesse, bien que l'élément triste paraisse l'emporter.

Jean chap. 2 verset 23. - Pendant qu'il était à Jérusalem pour la fête de Pâque, beaucoup crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait. A Jérusalem d'une manière générale, par opposition à l'enclos sacré du temple, où s'était passée la scène qui précède. - *Pour la fête de la Pâque.* C'est la détermination du temps, après celle du lieu. Le mot “ jour ” n'est pas dans le texte grec. Toute l'octave pascale est donc désignée. - *Beaucoup crurent en son nom.* Détail consolant. Un grand nombre de Juifs crurent que Jésus était le Messie. Le motif de leur foi est ensuite indiqué : *voyant les miracles qu'il faisait.* Le verbe grec exprime un regard attentif, accompagné de réflexion. Cf. 7, 3 ; 11, 45 ; 14, 19, etc. La série des miracles du Seigneur, brillamment inaugurée à Cana, se poursuivra désormais sans interruption jusqu'à l'Ascension. L'imparfait grec indique des prodiges nombreux, réitérés. Comp. 4, 45 : “ car ils avaient vu TOUT ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la fête de la Pâque ”. Ces miracles opérés à Jérusalem sont notés par l'évangéliste sans détails et d'une manière incidente ; de même ailleurs, 7, 31 ; 11, 47 ; 20, 30. De telles formules supposent aussi un grand nombre de faits.

Jean chap. 2 verset 24 et 25. - Mais Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il savait luimême ce qu'il y avait dans l'homme. - Contraste douloureux, et, en même temps, trait des plus délicats qui révèle le fin observateur, le disciple aimant, à qui rien n'échappait dans la vie de son Maître. - Les mots *ne se fiait pas à eux,* sont évidemment opposés à “ beaucoup crurent en son nom ” du verset 23 ; c'est un jeu de mots à l'orientale. Le pronom “ se ” précise la pensée du narrateur : c'était sa propre personne que Jésus ne voulait pas confier à la plupart de ces nouveaux disciples ; il évitait tout rapport intime avec eux. Il ne semble pas qu'il s'agisse ici de l'enseignement chrétien, comme l'ont pensé S. Jean Chrysostome, Kuinoel, etc. - *Parce qu'il les connaissait tous.* Motif de cette réserve du Sauveur, si étonnante à première vue. Connaissant à fond le cœur humain, il n'ignorait pas que de grands préjugés étaient mêlés à la foi de la plupart de ses adhérents ; que, par là même, cette foi débile, superficielle, fruit d'une impression passagère produite par ses miracles, tomberait au premier obstacle. - *Et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme.* C'est là aussi une répétition pleine de vigueur, destinée à commenter la phrase “ il les connaissait tous ”. Si Jésus connaissait tous les hommes, ce n'était point parce qu'on lui avait parlé d'eux ; c'était directement, personnellement : *car luimême savait ce qu'il y avait dans l'homme.* C'est-à-dire : dans chaque homme pris à part. On a toujours trouvé dans ce passage une preuve très forte en faveur de la divinité de JésusChrist, et, en effet, il y est manifestement question d'une science surhumaine, divine. “ Lire dans les cœurs et connaître la pensée de l'homme sans qu'aucun signe extérieur ne la déclare est propre à Dieu seul, et ne peut être attribué à aucune créature ”,S.Cyrille (ap. Klofutar, h. l.).

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 3

L'entretien avec Nicodème (vv. 1-21). - Séjour de Jésus en Judée (v. 22). - Dernier témoignage de S. JeanBaptiste en faveur de N.-S. JésusChrist (vv. 23-36).

c. L'entretien avec Nicodème. 3, 1-21

**1Or il y avait parmi les pharisiens un homme appelé Nicodème, un des premiers des Juifs. 2Il
vint la nuit auprès de Jésus, et lui dit : Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de
Dieu pour nous instruire comme un docteur ; car personne ne peut faire les miracles que vous
faites, si Dieu n'est avec lui. 3Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, aucun
homme, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu. 4Nicodème lui dit :
Comment un homme peutil naître, lorsqu'il est vieux ? Peutil rentrer dans le sein de sa mère,
et naître de nouveau ? 5Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, aucun homme, s'il ne
renaît de l'eau et de l'EspritSaint, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. 6Ce qui est né de la
chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. 7Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit : Il
faut que vous naissiez de nouveau. 8Le vent souffle où il veut ; et tu entends sa voix, mais tu ne
sais ni d'où il vient, ni où il va : il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit. 9Nicodème
lui répondit : Comment cela peutil se faire ? 10Jésus lui dit : Tu es maître en Israël, et tu
ignores ces choses ? 11En vérité, en vérité, je te le dis, ce que nous savons, nous le disons, et ce
que nous avons vu, nous l'attestons ; et vous ne recevez pas notre témoignage. 12Si je vous ai
parlé des choses de la terre sans que vous ayez cru, comment croirez-vous quand je vous
parlerai des choses du ciel ? 13Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du
ciel, le Fils de l'homme, qui est dans le ciel. 14Et comme Moïse a élevé le serpent dans le désert,
de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, 15afin que quiconque croit en lui ne meurt
pas , mais qu'il ait la vie éternelle. 16Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils
unique, afin que quiconque croit en lui ne meurt pas, mais qu'il ait la vie éternelle. 17Car Dieu
n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé
par lui. 18Celui qui croit en lui n'est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce
qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. 19Or voici quel est le jugement : la lumière
est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que
leurs ~~œuvres~~ actions étaient mauvaises. 20Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient
pas ~~point~~ à la lumière, de peur que ses actions ne soient condamnées. 21Mais celui qui agit
selon la vérité vient à la lumière, afin que ses actions soient manifestées, parce que c'est en
Dieu qu'elles sont faites.**

Après avoir exposé d'une manière sommaire et générale ce qui caractérisa le séjour de NotreSeigneur à Jérusalem durant cette Pâque, S. Jean raconte tout au long un épisode isolé des plus intéressants, qui eut lieu à la même époque. Nous allons voir un Juif à qui Jésus, par exception, pourra pleinement se confier. Deux parties dans ce récit : le dialogue, versets 1-10, et le discours qui s'y rattache, versets 11-21.

Jean chap. 3 verset 1. - Or il y avait parmi les pharisiens un homme appelé Nicodème, un des premiers des Juifs. - Ce verset et la première ligne du suivant contiennent la mise en scène. La particule " or " établit, par mode de contraste, un enchaînement avec les détails qui précèdent, 2, 23-25. - *Un homme*. Cet homme est ensuite désigné d'une manière plus complète par le parti religieux auquel il appartenait (*parmi les Pharisiens*), par son nom, par sa dignité (*un des premiers des Juifs*) c'est-à-dire qu'il était membre du Sanhédrin. Cf. 7, 45, 50). - *Appelé Nicodème*. Nicodème est un nom grec connu des classiques (Démosthène, Eschyle, Denys d'Halicarnasse), et signifiant " victoire du peuple ". C'est à tort qu'on en a fait

parfois une dénomination hébraïque, dont l'étymologie serait " naki ", innocent, et " dâm ", sang ; car la Palestine était alors inondée de noms grecs. Cf. 1. 40, 43 et le commentaire. C'est à tort aussi que divers auteurs ont voulu identifier Nicodème avec un certain Bonaï du Talmud, surnommé *Nakdimôn*, célèbre par ses richesses, sa générosité, son esprit de piété. Voyez Lightfoot, Hor. Hebr., h.l. ; Otho, Lexicon rabbin. s.v. Nicodemus ; Nork, Rabbinische Quellen, p. 163. D'après une étrange hypothèse de Baur, Nicodème n'aurait jamais existé ; ce serait un personnage atypique, destiné à représenter le judaïsme devenu chrétien, de même que la Samaritaine figurerait le paganisme converti ! Un des évangiles apocryphes les plus instructifs porte son nom. Cf. Thilo, Cod. Apocr., t. 1, p. 486 et ss. ; Fabricius, Cod. Pseudepigr., t. 1, p. 213 et ss., et les ouvrages analogues de Tischendorf et de l'abbé Variot.

Jean chap. 3 verset 2. - Il vint la nuit auprès de Jésus, et lui dit : Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu pour nous instruire comme un docteur ; car personne ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. - *Il vint à Jésus de nuit.* S. Jean ne parle de Nicodème qu'à trois reprises, et, fait surprenant, il mentionne chaque fois cette circonstance d'une manière explicite. Comparez 7, 50 (si du moins les mots " qui vint à lui de nuit " sont authentiques) et 19, 39. Évidemment, c'est un sentiment de crainte qui avait fait choisir à Nicodème, pour son entrevue avec Jésus, une heure qui lui permît d'échapper aux regards du public. Il ne voulait pas se compromettre en face de ses collègues du Sanhédrin, en manifestant son intérêt pour un nouveau docteur qui était loin d'avoir plu aux autorités juives. Plus tard, cependant, il avouera franchement sa foi. - *Maître*. La conversation (versets 2-10) à laquelle assistaient peut-être les disciples intimes du Sauveur (Meyer, etc.), s'ouvre ainsi par un petit exorde manifestant la recherche de la bienveillance. Le titre de " rabbi " (Maître) est significatif sur les lèvres d'un membre du Grand Conseil, d'autant mieux que Jésus n'y avait aucun droit strict. - Le pluriel *nous savons* est pareillement significatif, car il démontre que Nicodème ne parlait pas seulement alors en son propre nom, mais que d'autres fonctionnaires supérieurs (par exemple sans doute, Joseph d'Arimathie) partageaient les mêmes sentiments à l'égard de N.-S. JésusChrist. Remarquez la force du mot grec pour " nous savons de façon très sûre **" -** *Vous êtes venu de la part de Dieu pour nous instruire.* Les mots " de Dieu " sont mis en avant par emphase : de Dieu, et non des hommes ; c'est Dieu luimême qui vous a conféré le grade de docteur, qui vous a donné le pouvoir d'enseigner. - *Car personne ne peut faire.* Nicodème expose maintenant comment lui et ses collègues étaient arrivés à la conclusion qu'il vient d'énoncer. C'était, certes, par un excellent motif. Les miracles opérés par Jésus (2, 23) étaient de telle nature, qu'ils ne pouvaient être raisonnablement attribués qu'à Dieu (*si Dieu n'est avec lui*). Cf. Act. 10, 38. Donc, à n'en pas douter, Dieu était avec Jésus : " nous savons ". - Malgré sa timidité, son respect humain partiel, Nicodème se manifeste ici sous les dehors d'un homme candide, ami de la vérité, plein de délicatesse. Aussi NotreSeigneur ne le traiteratil pas comme le premier venu.

Jean chap. 3 verset 3. - Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, aucun homme, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu. - *Jésus répondit.* De prime abord, cette réponse de Jésus semble se rapporter si peu directement aux paroles de Nicodème, qu'on a parfois supposé (Maldonat, etc.) que le narrateur aurait omis en cet endroit plusieurs phrases intermédiaires. D'autres ont eu recours à des enchaînements ingénieux peut-être, mais arbitraires et forcés. On peut affirmer d'une manière générale que NotreSeigneur répond au moins à la pensée de son interlocuteur. Celuici venait de reconnaître le caractère divin de l'enseignement de Jésus. Vous êtes l'envoyé de Dieu, avaitil dit ; quelle doctrine nouvelle apportez-vous au monde ? Ne seriez-vous pas le Messie en personne ? La réponse du Sauveur se rapporterait à cette demande tacite. En tout cas Jésus, laissant de côté les détails secondaires, va droit à l'essentiel et frappe aussitôt un grand coup. Nicodème, imbu comme la plupart de ses compatriotes des préjugés pharisaïques, devait supposer que la participation au royaume de Dieu était un privilège exclusif d'Israël : cette erreur va être immédiatement renversée. - *En vérité, en vérité, je te le dis.* Formule solennelle, que Jésus emploiera trois fois de suite dans ce rapide entretien. Cf. versets 5 et 11 (voyez 1, 51 et le commentaire). Elle introduit actuellement la promulgation de l'une des plus importantes vérités chrétiennes. - *Aucun homme, s'il ne naît de nouveau.* Dans le grec, littéralement : " Si quelqu'un n'est engendré d'en haut ", expression qui peut recevoir et qui a reçu en effet deux interprétations. La Peschito syriaque, l'éthiopien, S. Jean Chrysostome, les pères latins, etc., traduisent comme la Vulgate (comparez la leçon de S. Justin martyr, Apol. 1, 60, où toute ambiguïté a disparu) ; Origène, S. Cyrille, les versions arménienne, gothique, syrienne d'Héraclée, etc., ont avec une nuance : D'en haut, c'est-à-dire du ciel. Au verset suivant, c'est par " de nouveau " en grec que Nicodème le traduit, et les mots expressifs qu'il y ajoute (" rentrer dans le sein de sa

mère ") ne laissent pas le moindre doute sur la véritable portée de sa réflexion. Du reste, dit Mgr Haneberg, " nous pouvons désigner avec une entière certitude l'expression dont Jésus se servit alors ; c'est une locution qui équivaut tout à fait à notre " de nouveau ". De sorte que le double sens n'exista pas dans les paroles du Sauveur sous leur forme originale. Voyez H. Cremer, Bibl.-Theolog. Woerterbuch der neutestam. Graecitaet, 2è édit. p. 121 et 122. - *Ne peut*... Ces mots indiquent une impossibilité absolue, de même que la tournure *nisi quis* dans le texte latin exprime une impossibilité universelle. - *Voir le royaume de Dieu.* " Voir " sera expliqué un peu plus bas (verset 5) par " entrer dans " ; le verbe voir, comme son équivalent hébreu, a dans toutes les langues la signification secondaire de participer à, expérimenter, goûter. Voyez Gesenius, Thesaurus ling. Gebr., t. 3, s. v. Quant au " règne de Dieu ", mentionné si fréquemment par les synoptiques, le quatrième évangile ne le cite sous cette forme qu'ici et au verset 5. C'est l'Église de Jésus, envisagée soit sur la terre à l'état militant, soit dans sa glorieuse consommation du ciel. Voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 67 et s. - La nécessité d'une renaissance pour quiconque veut devenir citoyen du royaume des cieux est manifeste. Ce royaume n'étant pas matériel, terrestre, comme se l'imaginaient grossièrement les Juifs d'alors, mais tout spirituel dans son essence, on ne pouvait y entrer qu'à la condition de renaître spirituellement ; or, pour conserver l'image de notre verset, " une nouvelle vision est requise pour contempler les objets d'un nouvel ordre ", Westcott, h. l.

Jean chap. 3 verset 4. - Nicodème lui dit : Comment un homme peutil naître, lorsqu'il est vieux ? Peutil rentrer dans le sein de sa mère, et naître de nouveau ? - *Comment un homme peutil*... Divers interprètes assurent que Nicodème faisait alors la plus grossière méprise, et qu'il prenait vraiment à la lettre la nouvelle naissance imposée par NotreSeigneur à quiconque voudrait posséder le royaume des cieux. M. Reuss est de cet avis ; d'après lui, " tous les essais qu'on a faits pour sauver le bon sens de Nicodème échouent contre l'absurdité patente de cette objection ". De même Strauss, qui trouve en cela une preuve manifeste du caractère fictif de la narration. Les rationalistes ne manquent jamais d'adopter, pour déprimer l'autorité des saintes Écritures, les interprétations les plus ridicules. Mais, comme l'observait déjà fort bien D. Calmet, Commentaire littéral sur S. Jean, p. 91 et 92, " il était impossible que Nicodème ignorât ce qu'était la renaissance (mystique) des prosélytes, usitée dans sa nation… Lorsqu'un Gentil voulait entrer dans le Judaïsme, on lui donnait le baptême et la circoncision. Le baptême était une manière de nouvelle naissance, par laquelle le Gentil renonçait à l'idolâtrie, à l'erreur, à ses anciennes habitudes. Il devenait un homme nouveau. S'il était esclave, il était affranchi. Les Rabbins enseignent que, par cette cérémonie, il recevait même une âme nouvelle. Il n'était plus pareil à ceux à qui il l'était auparavant ; il changeait de condition, d'état et de religion ". C'est ce que les Rabbins nommaient en hébreu " création nouvelle ", en employant une belle métaphore (Cf. Tit. 3, 5 ; 1 Petr. 1, 3, 23). Mais Nicodème supposait sans doute, et telle nous paraît être la véritable explication, que les Juifs proprement dits n'avaient pas besoin d'une régénération de ce genre ; pour forcer Jésus de s'expliquer davantage, il plaide alors l'impossible, met en relief toute la difficulté de la condition, affectant d'attribuer au verbe *renaître* le sens de *rentrer dans le sein de sa mère,* et ajoutant, comme circonstance aggravante, les mots *lorsqu'il est vieux*. " L'Esprit lui parle et il n'a que des idées charnelles ", S. Augustin, Traité 11 sur Jean. Nicodème avait donc été tout bouleversé par la réponse inattendue de NotreSeigneur.

Jean chap. 3 verset 5. - Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, aucun homme, s'il ne renaît de l'eau et de l'EspritSaint, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. - Dans sa réplique (versets 5-8), Jésus commence, verset 5, par réitérer purement et simplement, en y ajoutant toutefois un commentaire rapide, sa déclaration antérieure du verset 3 ; puis il expose rapidement aussi, versets 6 et 7, la nature et la possibilité de la nouvelle naissance exigée si rigoureusement par lui ; enfin il explique la régénération chrétienne à l'aide d'une analogie empruntée au domaine de la nature, verset 8. - *S'il ne renaît*... Répétition solennelle, qui indique le Docteur tout divin, absolument sûr de ce qu'il dit. Jésus affirme ; puis quand on lui fait une objection, il affirme encore avec une nouvelle vigueur : seulement, il explique ici l'adverbe " de nouveau " par deux expressions plus claires, *de l'eau et de l'Esprit saint,* dont l'une désigne la condition extérieure et matérielle du renouvellement, l'autre l'agent céleste qui opère cette seconde naissance. Le vrai nom de cette naissance spirituelle, c'est le " baptême ", comme l'a défini le Concile de Trente (Sess. 7, can. 2, De baptismo : " Si quelqu'un dit que l'eau vraie et naturelle n'est pas chose nécessaire pour le baptême et si, en conséquence, il détourne au sens d'une métaphore les paroles de notre Seigneur Jésus Christ : " Si l'on ne renaît pas de l'eau et de l'Esprit Saint" (*Jn 3,5) :* qu'il soit anathème "), et comme l'admettent aujourd'hui les croyants de toutes les nuances. Voyez d'ailleurs les théologiens au traité du Baptême, et les dissertations

exégétiques de Maldonat et du P. Corluy dans leurs commentaires, in h. l. Notre texte reçoit du reste une vive clarté de la double assertion du Précurseur, 1, 26 et 33, et l'on ne voit pas à quelle autre chose on le pourrait rapporter. Le prince des apôtres en donna un beau développement au jour de la première Pentecôte chrétienne, Act. 2, 38 : " Convertissez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ pour le pardon de ses péchés ; vous recevrez alors le don du SaintEsprit ". Cf. Rom. 6, 4, 6, 11 ; 8, 14. - L'adjectif *saint* manque dans le grec.

Jean chap. 3 verset 6. - Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. - Jésus continue d'expliquer, par ce rapprochement, le " naître de nouveau " et sa nécessité. Il rappelle en deux exemples la loi des ressemblances : Les fils sont de la même nature que leurs pères ; les effets de la même nature que leurs causes. Donc, *ce qui est né de la chair est chair* (notez cette formule abstraite qui a beaucoup plus de force que le concret " est charnel "). Par " chair " il faut entendre la nature humaine avec ses instincts corrompus. L'état charnel se transmet de génération en génération, de telle sorte qu'il n'est possible à aucun homme naturel de sortir par sa propre force de ce cercle fatal : de là la nécessité de la régénération. Cf. Gen. 5. 3. En effet, " La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, et la corruption ne possédera point cet héritage incorruptible ", 1 Cor. 15, 50. - Par contre, *ce qui est né de l'Esprit est esprit.* L'esprit, c'est ici la nature spirituelle avec ses instincts célestes, ses aspirations supérieures. - Voilà des vérités absolues, indiscutables, tout à fait palpables : elles renversent complètement la singulière opposition de Nicodème. Que gagnerait un homme à rentrer dans le sein de sa mère, puisqu'il renaîtrait avec les mêmes faiblesses, la même nature déchue ? C'est spirituellement qu'il faut renaître, pour entrer dans le royaume de cieux.

Jean chap. 3 verset 7. - Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit : Il faut que vous naissiez de nouveau. - *Ne t'étonne pas.* Trait pittoresque ; surtout dans le cas où Jésus aurait fait allusion, comme l'ont pensé plusieurs interprètes, à des gestes, à des regards, par lesquels Nicodème eût marqué en cet instant même son vif étonnement. Au reste, le sénateur juif avait suffisamment manifesté, par sa réponse du verset 4, la surprise que lui causaient les paroles de NotreSeigneur. - *Il faut que vous…* Vous tous qui participez à la nature humaine ; fussiez-vous enfants d'Abraham, vous avez besoin d'une seconde naissance. Mais il est remarquable que Jésus n'englobe pas sa propre personne dans cette nécessité universelle : c'est qu'il ne partage pas les faiblesses morales de l'humanité.

Jean chap. 3 verset 8. - Le vent souffle où il veut ; et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va : il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit. - La nature est maintenant donnée pour maître à Nicodème : un phénomène mystérieux de ce monde servira à lui faire comprendre un mystère surnaturel. - *Le vent souffle où il veut.* C'est ici le vent, non l'Esprit saint, dont il ne sera question qu'à la fin du verset, quand Jésus fera l'application de sa belle image. " La liaison du discours demande ce sens ", dit fort bien D. Calmet à la suite de S. Cyrille, de S. Jean Chrysostome, de Théophylacte, d'Euthymius, etc. En effet, si dès à présent NotreSeigneur parlait du divin Esprit, comme l'ont pensé Origène et d'autres illustres interprètes de l'antiquité, c'est à luimême que cet esprit céleste serait comparé, et l'explication perdrait ainsi beaucoup de sa force, de sa clarté. Dans le texte grec : le *souffle* est donc ici synonyme de vent. Or, Jésus affirme du vent qu'il souffle où bon lui plaît : il n'est pas d'être, en effet, qui paraisse jouir d'une plus grande liberté, quoiqu'il ait aussi, évidemment, des lois générales et particulières auxquelles il est soumis. - *Et tu entends sa voix, mais tu ne sais pas…* Rien de plus vrai : le vent est encore un mystère même pour la météorologie moderne. On perçoit sa présence à son bruissement, à ses effets ; mais sur bien des points il demeure incompréhensible, surtout lorsqu'il s'agit de ces brises légères, sans direction apparente, qui se font seulement sentir par l'agitation qu'elles produisent dans le feuillage des arbres. Tholuck suppose qu'au moment où Jésus tenait ce langage un vent réel s'était mis à souffler sur Jérusalem ; mais, ici encore, l'interprétation trop littérale serait forcée, exagérée. - *Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit.* Cette fois, c'est bien l'Esprit saint qui est en cause. Ce qu'est l'action du vent dans le monde matériel, l'action de l'Esprit de Dieu l'est donc dans le monde des âmes. Voici un homme régénéré par le baptême : un grand mystère s'est accompli, mais on ignore de quelle manière ; la vie nouvelle qui a été infusée par le Saint Esprit ne se trahit que par ses effets. On trouve dans Xénophon, Memorables. 4, 3, 14, un rapprochement qui n'est pas sans ressemblance avec celui que fait NotreSeigneur dans ce passage : " Les vents aussi ne sont

pas visibles, mais nous voyons leurs effets, nous sentons leur présence. Enfin l’âme humaine, plus que tout ce qui est de l’homme, participe de la divinité ; elle règne en nous, c’est incontestable, mais on ne la voit point ”.

Jean chap. 3 verset 9. - Nicodème lui répondit : Comment cela peutil se faire ? - Malgré les explications de Jésus, Nicodème n’a pas encore pu comprendre le mystère de la nouvelle naissance ; il avoue du moins franchement et naïvement son ignorance.

Jean chap. 3 verset 10. - Jésus lui dit : Tu es maître en Israël, et tu ignores ces choses ? - NotreSeigneur manifeste à son tour de la surprise : Comment pouvez-vous ignorer ces choses, étant *maître en Israël ?* Il y a visiblement une grande emphase dans ce titre, qui équivaut à Docteur de la loi, représentant de l’enseignement officiel. C’est à tort néanmoins qu’on a parfois conclu, surtout à cause du double article dans le texte grec, que Nicodème aurait été un docteur tout à fait célèbre chez les Juifs d’alors, le docteur par antonomase en quelque sorte ; ou bien, qu’il était le *chakam* (sage en hébreu), c'est-à-dire le troisième dignitaire du Sanhédrin. - *Et tu ignores ces choses !* Il aurait dû comprendre ! Plusieurs prophètes, en effet, entre autres Ézéchiel, 36, 24, et Zacharie, 13, 1, n’avaientils point exprimé les effets de l’eau régénératrice ?

Jean chap. 3 verset 11. - En vérité, en vérité, je te le dis, ce que nous savons, nous le disons, et ce que nous avons vu, nous l'attestons ; et vous ne recevez pas notre témoignage. - Ici commence le discours rattaché au dialogue. Nous y distinguons trois pensées principales : 1° le témoignage du Fils de Dieu, versets 11-13 ; 2° le salut par la croix, versets 14-17 ; 3° les damnés et les sauvés, versets 18-21. - *En vérité, en vérité, je te le dis.* C’est pour la troisième fois que nous rencontrons, depuis le début de l’entretien, cette déclaration solennelle (Cf. versets 3 et 5). Baeumlein a raison de dire (in h. l.) que, toutes les fois qu’elle apparaît dans le quatrième Évangile, le discours, tout en se maintenant dans l’ordre des vérités déjà affirmées, prend comme un nouvel essor pour s’élever à des régions supérieures. Cf. 6, 32 ; 10, 1, 7 ; 12, 24 ; 23, 16 ; 6, 20, 23. Bonne réponse à faire à Strauss, quand il prétend que Jésus procède ici par soubresauts et d’une manière antipédagogique. - *Ce que nous savons, nous le disons.* Aux affirmations antérieures de Jésus, Nicodème a objecté un “ comment cela peutil se faire ? ” qui n’était pas complètement exempt de scepticisme ; le divin Maître lui rappelle ce principe incontestable que, relativement aux vérités supérieures, l’on doit croire des témoins dignes de foi, alors même qu’elles contiennent encore des points mystérieux. C’est par des termes fort énergiques qu’il met en relief la certitude parfaite de son enseignement. En grec **“** savons **”** désigne une connaissance sûre, qui permet de parler des choses (*disons*) en toute exactitude ; *avons vu* indique la source de cette même connaissance, qui est la vue claire et immédiate des faits, et non la simple réflexion, l’abstraction. “ Chez nous, dit très à propos S. Jean Chrysostome (h. l.), le témoignage des sens le plus certain est celui de la vue, et si nous voulons faire admettre quelque chose par quelqu’un, nous disons que nous l’avons contemplé de nos propres yeux. C’est ainsi que le Christ, en parlant à Nicodème de cette façon humaine, le concilie à la foi de sa parole. ” Le verbe *attestons,* mis en corrélation avec “ avons vu ”, est plus expressif que “ disons ”, de même que “ avons vu ” l’emporte en vigueur sur “ savons ”. Ce sont des idées qui se complètent, se corroborent mutuellement. - Dans la précédente partie de l’entretien (Cf. versets 3, 5, 7, 12), Jésus avait employé la première personne du singulier, et voici que tout à coup il parle au pluriel : Nous savons, nous avons vu, etc. Cette différence a naturellement attiré l’attention des exégètes anciens et modernes ; mais ils l’expliquent de manières très diverses. Toutes les sortes de pluriels mentionnées dans la grammaire ont été invoquées tour à tour : le pluriel de rhétorique, qui équivaudrait simplement au singulier ; le pluriel de majesté, dont se servent les grands personnages ; le pluriel de catégorie (moi et tous les maîtres qui me ressemblent, moi et les prophètes, moi et le Précurseur, etc.) ; le pluriel de trinité (mon Père et moi, moi et l’Esprit saint ; telle est l’opinion de plusieurs Pères). Nous croyons aussi qu’il s’agit d’un pluriel véritable, représentant plusieurs personnes distinctes, d’autant mieux que, dès le verset suivant, Jésus reprendra le singulier ; toutefois il nous semble préférable d’admettre, à la suite d’un certain nombre de commentateurs, que ces personnes étaient, dans la pensée du divin Maître, les premiers disciples, demeurés constamment auprès de lui depuis qu’ils l’avaient reconnu pour le Messie, et venus avec lui à Jérusalem pour la Pâque. Cf. 1, 40 ; 2, 25. Déjà ils “ savaient ”, car ils “ avaient vu ” ; eux aussi, ils pouvaient donc parler et rendre témoignage. Jésus daigne ainsi se les associer dans cette noble déclaration, et les opposer au triste groupe des Juifs demeurés incrédules : *et vous ne recevez pas notre témoignage.* Une expérience toute récente (2, 12 et ss) ne justifiait que trop cette plainte douloureuse. - Notez

la cadence et le rythme qui règnent visiblement dans ce passage, ainsi qu'il arrive chez les Hébreux toutes les fois que la parole est émue. On dirait un vers à trois membres :

ce que nous savons, nous le disons,

ce que nous avons vu, nous l'attestons,

et vous ne recevez pas notre témoignage.

Grande promesse : Jésus apporte au monde un enseignement nouveau et parfait, qui sera basé sur la vue claire et immédiate de la vérité. Ce qu'il affirme de luimême et de ses premiers apôtres persiste dans son Église, quoique, hélas ! il convienne peut-être plus que jamais de dire : “vous ne recevez pas notre témoignage ”.

Jean chap. 3 verset 12. - Si je vous ai parlé des choses de la terre sans que vous ayez cru, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ? - Autre transition aux grands mystères que Jésus se propose de révéler à Nicodème ; nouvel échelon pour conduire le “ maître en Israël ” en des sphères de plus en plus sublimes. Je mérite éminemment votre créance (verset 11) ; mais, si vous hésitez à me l'accorder pour des choses relativement aisées à constater, du moins dans leurs effets, comment me la donnerez-vous quand il s'agira de profonds mystères, d'obscures vérités, c'est-à-dire quand il faudra me croire sur parole (verset 12) ? - Nous avons à déterminer le sens des mots *terre, ciel.* Jésus appelle *sur terre* non pas les choses purement terrestres, qui ne firent jamais l'objet de ses discours, mais des phénomènes religieux qui se manifestent au milieu de nous et qui ont la terre pour théâtre (comp. 1 Cor. 15, 40 ; 1. Cor. 5, 1 ; Col. 3, 2 ; Phil. 2, 10, etc.) ; par exemple, et même directement d'après le contexte, le mystère de la régénération dont il a parlé plus haut. Sans doute, ces phénomènes ont au ciel leur source et leurs ramifications dernières, mais ils appartiennent à la terre par leur apparition et leur visibilité, et c'est à ce point de vue qu'ils sont nommés “ de la terre ”. Au contraire, *au dessus du ciel*, sert à désigner des mystères supérieurs, invisibles par leur nature, et ne rentrant que grâce à des révélations expresses dans le domaine de notre expérience. Tels sont, entre autres, les mystères de la Sainte Trinité, de la génération éternelle du Verbe, le plan divin de la Rédemption. Au fond, il s'agit donc de deux catégories de choses divines et célestes ; avec cette différence que la seconde est d'une nature plus sublime, sortant davantage, comme on a dit, “ des insondables profondeurs de la divinité, “ et exigeant de la part des hommes “ une aptitude beaucoup plus grande que la première pour être comprise ”. - Au lieu de *ai dit* en grec, Ewald lit *dirent*, et voit ici une allusion aux docteurs et aux prophètes de l'ancienne Alliance ; mais sa conjecture est toute arbitraire. - *Sans que vous ayez cru*. Plusieurs manuscrits grecs ont la nuance “ vous n'avez pas cru ”. La leçon habituelle est plus énergique (vous persistez à ne pas croire) et mieux accréditée. - *Comment croirez-vous ?* Cette bienheureuse hypothèse va se réaliser dans un instant. Jésus n'a jusqu'ici exposé que les rudiments de la religion nouvelle ; dès le verset 13 il passera à des choses tout à fait célestes. Les lignes suivantes empruntées au chap. 9 du livre de la Sagesse (verset 16), ne sont pas sans rapport avec la vérité exprimée dans notre passage : “ Nous avons peine à nous représenter ce qui est sur terre, et nous trouvons avec effort ce qui est à notre portée ; ce qui est dans les cieux, qui donc l'a découvert ? ”. Elles ne s'appliquent toutefois, d'après le contexte, qu'à des faits de l'ordre naturel. - Quoique interrogé, Nicodème se tait désormais et il reste muet jusqu'à la fin de l'entretien. La vérité l'a profondément touché : il croit et adore en silence. Tout au plus pourraitil répondre avec Job (40, 4-5) : “ Voici, je suis trop peu de chose; que te répliqueraisje? Je mets la main sur ma bouche. J'ai parlé une fois, je ne répondrai plus; deux fois, je n'ajouterai rien ”.

Jean chap. 3 verset 13. - Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est dans le ciel. - Comment me croirez-vous si je vous révèle les choses du ciel (verset 12) ? Et cependant je puis seul vous en parler avec une autorité absolue, puisque seul j'ai habité le ciel et contemplé ses secrets à découvert. Ou, plus brièvement : Celuilà seul peut exposer les choses célestes, qui est lui même du ciel. - “ Qui est monté aux cieux et en est descendu ” ? estil dit au livre des Proverbes, 3, 4. N.-S. JésusChrist fait en ce moment la réponse : *personne n'est monté au ciel, si ce n'est …* “ Personne ”, pas même Moïse, ni aucun des grands Prophètes. “ n'est monté ” : dans le texte grec est à un parfait très

énergique, que l'on doit prendre dans le sens strict et littéral ; on ne saurait nier plus vivement le fait en question. " Au ciel ", c'est-à-dire dans le royaume de la vérité absolue, éternelle, de manière à la contempler face à face. Non toutefois que Jésus ait voulu marquer son Ascension par les mots " monté au ciel ", comme l'ont pensé S. Augustin, le Vén. Bède et quelques autres ; car ce glorieux mystère appartenait encore à l'avenir. C'est simplement une locution elliptique. " Tolet et Lucas Brugensis ont raison de dire que quand le Christ dit qu'il monte, il s'adapte à la façon des hommes de parler, lesquels ne peuvent imaginer qu'on puisse se rendre au ciel sans monter ", Corluy, p. 81. - *Qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme* Cette descente du ciel avait eu lieu au jour de l'Incarnation, quand le Verbe s'était fait chair dans le sein virginal de Marie. Cf. Luc. 1, 26 et ss. Les Pères s'arrêtent volontiers, pour les expliquer et pour les admirer, sur ces termes si étonnamment juxtaposés : " Le Fils de l'homme est descendu du ciel ". " C'est le Verbe qui est descendu ", s'écrie S. Cyrille d'Alexandrie, et cependant, " Il dit que le fils de l'homme est descendu, ne voulant pas, après l'incarnation, séparer le Christ en deux personnes, ne permettant à personne de dire qu'autre est le Fils, simple temple assumé de la Vierge, et autre le Verbe, qui procède du Père comme une lumière, sauf en ce qui concerne la distinction qui provient de leur nature ". " La dénomination de Fils de l'homme ici ne comprend pas seulement la chair du Sauveur, mais désigne toute sa personne par celle des deux natures qui est inférieure. Maintes fois NotreSeigneur la désigne tout entière sous le nom de sa divinité, ou sous celui de son humanité ", S. Jean Chrysostôme. " Bien que ce soit sur la terre qu'il soit devenu Fils de l'homme, il n'a point jugé indigne de sa divinité qui est descendue jusqu'à nous de porter le nom de Fils de l'homme, tout en restant dans le ciel, de même qu'il a honoré son humanité du nom de Fils de Dieu, car l'unité de personne qui existe entre les deux natures fait qu'il n'y a qu'un seul Christ et fils de Dieu qui s'est rendu visible sur la terre, de même que le Fils de l'homme demeurait dans les deux ", S. Augustin (voyez la Chaîne de S. Thomas). Voilà bien le dogme catholique dans toute sa précision. - La majestueuse réflexion de la fin, *qui est dans le ciel,* est omise par les manuscrits B, L, Sinaïtique, par les traductions memphitique et éthiopienne et par plusieurs Pères. Sa présence dans tous les autres " Codices ", y compris celui du Vatican, dans les versions antiques les plus célèbres et chez la plupart des écrivains des premiers siècles, prouve suffisamment son authenticité. Des paroles de ce genre peuvent tomber par l'erreur d'un copiste, mais elles ne s'ajoutent guère : aussi ne croyonsnous pas la critique en droit de les supprimer. Elles contiennent une nouvelle révélation pleine d'importance. Le Verbe de Dieu, même en se faisant homme, n'avait pas quitté le ciel ; mais il continuait d'être en communion perpétuelle et intime avec le ciel ; il y résidait comme dans sa patrie. " JésusChrist était sur la terre et il était au ciel; sur la terre par son corps, au ciel par sa divinité, ou plutôt en tous lieux par sa divinité. Il était sorti du sein de sa mère, sans quitter celui de son Père ", S. Augustin, Traité 12 sur S. Jean, 8. Les rationalistes rejettent naturellement ce sens, pour ne voir ici qu'une " métaphore hébraïque ", laquelle attribuerait vaguement à Jésus je ne sais quelle nature " supérieure ". M. Alford leur riposte à bon droit que de pareilles tentatives sont futiles et ridicules. Olshausen réfute de même par une vigoureuse parole les interprètes qui voudraient donner à *qui est* la signification : *qui était*. Ce serait là, ditil, un pléonasme insupportable. - Quelle richesse dogmatique dans ce verset ! On peut en rapprocher Matth. 11, 27, où Jésus exprime une idée parallèle.

Jean chap. 3 verset 14. - Et comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé. - La simple conjonction *et* introduit de nouveau une révélation grandiose, un autre secret céleste exposé à Nicodème par celui qui connaît à fond les mystères du ciel. De la divinité de Jésus nous passons au plan de la merveilleuse rédemption qu'il devait opérer ; déjà la croix fait son apparition (Nous croyons inutile de chercher un autre enchaînement ; nous tomberions, comme l'a fait maint exégète, dans l'artificiel et l'arbitraire). Sans doute, cette première prédiction de la Passion du Christ dut paraître obscure à Nicodème (comp. 2, 19, relativement à la Résurrection) ; mais d'autres oracles successifs (Matth. 9, 14 et ss. ; 10, 38 ; voyez les passages parallèles de S. Marc et de S. Luc) et la voix si claire des faits la rendront aussi évidente que possible (comp. 2, 22). - *Comme Moïse* L'événement rappelé ici en cinq mots par NotreSeigneur forme l'un des miracles les plus éclatants de l'ancienne Alliance. C'était là quarantième année du séjour au désert : le peuple, fatigué, lança vers le ciel une de ces plaintes blasphématoires qui lui avaient plusieurs fois déjà coûté si cher ; Dieu se vengea en envoyant une multitude de serpents brûlants, dont la morsure produisit partout la mort dans les rangs des Hébreux. Prompt repentir des coupables, suivi, comme toujours, d'un miséricordieux pardon. Néanmoins, le Seigneur voulut attacher le salut à un signe ; sur son ordre, " Moïse fit un serpent d'airain et le plaça sur un poteau, et quiconque avait été mordu par un serpent et regardait le serpent d'airain, conservait la vie ". Voyez Num. 21, 4-9. Étrange moyen de salut,

assurément ; mais il avait l’avantage d’exciter la foi, tant aimée de Dieu ; circonstance importante, que les livres juifs les plus anciens ne manquent pas de relever. “ Le cœur (des malades) était fixé sur le nom de la Parole (du Verbe) de Jéhova ”. Targum de Jonathan. “ Leurs visages devaient se diriger vers leur Père qui est au ciel. ” Targum de Jérusalem. Le passage suivant de la Sagesse est encore plus frappant (16, 5 et ss.) : “ Et même, quand s’abattit sur les tiens la fureur terrible de bêtes venimeuses, lorsqu’ils périssaient sous la morsure de serpents tortueux, ta colère ne persista pas jusqu’à la fin. C’est en guise d’avertissement qu’ils avaient été alarmés pour un peu de temps, mais ils possédaient un signe de salut, qui leur rappelait le commandement de ta Loi. Celui qui se tournait vers ce signe était sauvé, non pas à cause de ce qu’il regardait, mais par toi, le Sauveur de tous ”. D’après la tradition juive, le serpent d’airain était donc déjà un symbole de salut. De quelle manière ? Jésus le dit en complétant la révélation unique qui semble avoir eu lieu sur ce point. - *De même* désigne non une ressemblance fortuite, mais un accomplissement réel, voulu par Dieu. L’acte de Moïse avait été le type de ce qui devait se réaliser aux temps messianiques pour le salut de l’humanité entière. - *Soit élevé.* Dans le texte grec, le verbe signifie proprement être élevé, placé sur un haut lieu, ce qui peut s’entendre de bien des manières. Voyez Bretschneider, Lexic. Man., s. v. Toutefois, il ressort nettement du contexte qu’il ne s’agit pas ici de l’exaltation glorieuse du Messie, comme on l’a parfois prétendu de nos jours. En outre, S. Jean, d’une part, exprime régulièrement cette idée de triomphe par δοξασθηναι ; d’autre part, N.-S. JésusChrist voile à plusieurs reprises sa Passion dans le quatrième Évangile sous le verbe “ être élevé ” (cf. 8, 28 ; 12, 32, 34). Les mots correspondants en araméen et en syriaque s’emploient précisément pour marquer le supplice de la croix (comparez le même mot dans Gesenius, Thesaurus, t. 1, p. 428). Enfin, telle est l’interprétation commune de la tradition et des auteurs modernes. Tout au plus pourraiton, avec quelques interprètes contemporains, associer les deux idées, l’élévation de Jésus sur la croix, et “ par la croix vers la lumière ” ; encore estil préférable de s’en tenir strictement à la première. - *Soit élevé.* C’était nécessaire d’après les divins et éternels décrets, promulgués à diverses reprises dans l’Ancien Testament. Voyez Matth. 16, 21 ; Luc. 24, 26 et le commentaire ; Hebr. 2, 9, 10. - *Le Fils de l’homme* **;** Jésus répète cette humble appellation (cf. verset 13), qui convenait mieux que toute autre pour être associée au mystère de la croix. - Les points de comparaison entre la figure (“ comme Moïse a élevé le serpent ”) et la réalité (“ de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé ”) peuvent être réunis en quelques lignes. 1° Le serpent d’airain est élevé au sommet d’un poteau, Jésus sur l’arbre de la croix. 2° De part et d’autre le salut dépend d’un regard de foi. 3° Ici et là c’est la mort qui restitue la vie. Voyez S. Justin, Apol. 1, 60 : Dial. Cum Tryph. 94 ; S. Jean Chrysostome et Euthymius, h. l.

Jean chap. 3 verset 15. - Afin que quiconque croit en lui ne meure pas, mais qu'il ait la vie éternelle. But admirable et généreux de l’exaltation du Fils de l’homme : guérir les pauvres humains blessés à mort par le péché. “ Quiconque ” ne permet pas d’admettre une seule exception ; le salut est offert indistinctement à tous les hommes. A une condition pourtant, la foi au divin Rédempteur : *qui croit en lui*. Les mots *ne meure pas* seraient, au dire de plusieurs critiques modernes, un emprunt fait au verset suivant ; ils manquent dans les manuscrits B, L, Sinait. - *Qu’il ait la vie éternelle.* La vie éternelle, et pas seulement un prolongement de quelques mois ou de quelques années à passer sur la terre, ainsi qu’il arriva aux Hébreux guéris de la morsure des serpents.

Jean chap. 3 verset 16. - Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne meure pas, mais qu'il ait la vie éternelle. - *Afin que tout homme.* - Admirable synthèse des versets 13-15 ; “ l'Évangile dans une noix ”, ou “ l'Évangile réduit à l'essentiel ”, comme l’on a dit souvent ; l’un des passages les plus beaux de la Bible ; “ Peu de paroles et beaucoup de sens ” ! Ces trois lignes, en effet, nous déclarent tout ensemble : 1° que l’essence de Dieu consiste dans l’amour (Cf. 1 Joan. 3, 9, 16) ; 2° que la divine charité est allée à notre égard jusqu’au sacrifice le plus généreux ; 3° que l’objet de ce céleste amour est le monde corrompu et pervers ; 4° que Jésus est le Fils unique de Dieu ; 5° qu’il a été sacrifié pour le salut du monde ; 6° que le salut est offert par Dieu à tous les hommes ; 7° que ceuxlà seuls, néanmoins, qui croiront en Jésus seront sauvés ; 8° que tous les autres périront à jamais. - La particule *car* relie ces différentes pensées à celle des versets 14 et 15 : Jésus va chercher jusque dans le ciel le motif de sa passion et de sa mort. - *Tant* est en cet endroit un monosyllabe énergique, qui semble reconnaître, dit fort bien Macdonald, l’insuffisance du langage humain pour exprimer l’amour infini et éternel du Père : A ce *point, d'un amour si intense. - Dieu a tant aimé le monde* [ce verbe aimer est l’un des mots grecs caractéristiques de S. Jean]. Il n’est pas étonnant que Dieu aime : la lumière peutelle ne pas briller, le feu ne

pas brûler ? (Pensée de H. Müller). Mais il est étonnant qu’il ait aimé le *monde*, c'est-à-dire la pauvre et misérable race humaine tout entière, sans distinction de peuples ni de familles (Cf 1, 9, 10, 29) ; il est étonnant surtout qu’il l’ait aimé à tel point *qu’il a donné son Fils unique.* Quelle force dans l’expression ! et, mieux encore, quelle prodigalité dans l’amour ! Chaque mot a pour but de mieux relever la pensée. “ Quel plus grand témoignage d'amour et de charité que d'avoir donné pour le salut du monde un Fils, son Fils propre, son Fils unique ! ”, S. Hilaire, de Trinit., 6. “ Mais ce qui suit exprime plus fortement encore cet amour : Ce n'est pas un serviteur, ce n'est pas un ange, ce n'est pas un archange, c'est son propre Fils qu'il a donné. S'il eût eu plusieurs fils, et qu'il en eût sacrifié un, ce serait déjà la preuve d'un amour immense, mais c'est son Fils unique qu'il nous a donné ”, S. Jean Chrys. h. l. Comp. Zach. 12, 10 ; Rom. 8, 32 ; Hebr. 11, 17 ; 1 Joan. 4, 9. Précédemment, Jésus s’était simplement servi de l’expression plus vague et plus humble “ Fils de l'homme ” ; mais elle ne saurait maintenant lui suffire. Voyez, Genèse, 22, 2 et 16, la manière dont le Seigneur fait ressortir par cette même circonstance (“ Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes ” ; “ parce que tu ne m’as pas refusé ton fils, ton unique ”) la grandeur du sacrifice d’Abraham. Mais, au moment suprême, le père des croyants put substituer une autre victime à son fils “ unique et chéri ”, tandis que Dieu immola vraiment le sien sur le Calvaire. - *A donné* a évidemment ici le sens de livrer, d’abandonner comme victime. Cf. Luc. 22, 19 ; Gal. 1, 4 ; Tit. 2, 14. Ce n’est pas, comme on l’a dit parfois, un simple synonyme de “ envoyer ”. Que sont nos faibles actes d’amour à côté de celuilà ! - *Afin que quiconque…* Après avoir si fortement désigné l’amour incomparable de Dieu pour nous comme le fondement dernier de son propre sacrifice, N.-S. JésusChrist répète mot pour mot la phrase du verset 15, qui a une grande importance dans tout ce passage. Cf. verset 18. On dirait “ le refrain d’un cantique ” (Godet), refrain gracieux et aimable, puisqu’il promet aux hommes un salut si facile. M. Schegg fait justement remarquer ici que le Sauveur emploie le langage le plus simple pour exprimer les idées les plus grandioses, et que cette union de la grandeur et de la simplicité confère à la parole du divin Maître “ une majesté incomparable ”. - L’adjectif *éternel* revient jusqu’à dixsept fois dans l’évangile de S. Jean, six fois dans sa première épître, et toujours il est associé au mot *vie*. On ne le trouve qu’à huit reprises dans les synoptiques.

Jean chap. 3 verset 17. - Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. - Jésus confirme d’une manière négative son assertion précédente. C'est, dit Maldonat, “ une autre preuve d'amour ”. - *Car Dieu n’a pas envoyé.* La “ mission ” du Fils de Dieu, d’après le sens strictement théologique de cette expression, est surtout marquée par S. Jean. - *Son Fils unique.* Ici, l’épithète amoureuse est supprimée ; nous n’avons que le titre qui indique la dignité (Cf. versets 16 et 18) : sans doute, parce qu’il va être aussitôt question de jugement. - *Pour juger le monde.* Telles étaient les idées juives alors régnantes. D’après la christologie des Rabbins, le Messie, dès les premiers instants de son apparition, devait s’élancer contre les Gentils et les écraser sans pitié : on expliquait en ce sens les passages Ps. 2, 9 ; Mal. 4, 1, etc. Voyez Lightfoot, Horae hebr., in h. l. Les mots “ juger, jugement ” sont évidemment pris en mauvaise part, soit dans ce verset, soit dans les suivants, puisqu’ils sont opposés à l’idée du salut. Quoique le mot grec χρίνω ait la signification primitive de discerner (“ cerno ” des Latins), différencier, séparer, il est plus ordinairement employé dans le sens de juger, et, par suite, de condamner, supposé que celui qui passe en jugement ait été trouvé coupable. Voyez Cremer, Biblischtheolog. Woerterbuch der neutestam. Graecitaet, 3[e] édit., p. 467-469 - *Mais afin que le monde soit sauvé par lui.* C'est-à-dire : “ pour qu'il aie la vie éternelle ”, versets 15 et 16. Le Fils de Dieu ayant été envoyé par amour, il est bien évident qu’il ne vient point parmi les hommes pour exécuter contre eux des desseins de vengeance. Sauver, tel est son rôle ; Jésus “ sauveur ”, tel est son nom (Cf. Matth. 1, 21 et le commentaire ; voyez l’Épître à Diognète, 7). Dans un instant, il est vrai (verset 18), et avec plus de force encore dans d’autres discours (5, 27 ; surtout 9, 39 : “ Je suis venu en ce monde pour rendre un jugement ”), NotreSeigneur décrira sa venue comme celle d’un juge redoutable ; mais ces idées ne sont en rien contradictoires. Pour faire l’harmonie, nous n’avons qu’à distinguer entre le but direct, qui est le salut universel, et un résultat tristement nécessaire, dans l’hypothèse où l’aimable Sauveur serait rejeté par une certaine partie de l’humanité. Jésus vient pour sauver ; mais il ne sauvera pas les hommes malgré eux, et c’est précisément cette nuance délicate qui est exprimée par un changement remarquable dans la construction : *afin que le monde soit sauvé* (régulièrement, nous attendrions “ afin qu'il sauve le monde ”). Le monde ne sera sauvé que s’il consent à s’approprier le salut. - *Par lui,* et par lui seul. En effet, estil dit ailleurs (Act. 4, 12), “ En nul autre que lui, il n’y a de salut, car, sous le ciel, aucun autre nom n’est donné aux hommes, qui puisse nous sauver ”. La triple répétition du mot “ monde ” a quelque chose de très solennel.

Jean chap. 3 verset 18. - Celui qui croit en lui n'est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. - Nous avons ici une sorte de dilemme qui explique la pensée du verset 17. Ou les hommes croient en Jésus, ou ils ne croient pas : s'ils croient, ils ne seront pas jugés ; s'ils ne croient pas, ils sont déjà jugés et condamnés. Ainsi, " la ligne de démarcation qui sépare sauvés et non sauvés, au lieu de passer entre Juifs et païens, passe entre croyants et incrédules ", à quelque nation qu'ils appartiennent. - Le mot *croit* est à son tour répété par trois fois ; ce qui ne saurait être un fait accidentel, car il exprime ici l'idée principale. - *N'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé.* Pensée très forte. Dans l'un et l'autre cas, tout jugement proprement dit est inutile : inutile à l'égard des croyants, puisque Jésus n'est pas venu pour les juger, mais pour les sauver (verset 17) ; inutile à l'égard des incrédules, car leur incrédulité même est déjà un jugement et une condamnation. En ne voulant pas de l'unique moyen de salut qui leur est offert, ceuxci prononcent euxmêmes leur sentence ; le souverain Juge aura seulement à la ratifier. Comparez ce dire antique des Latins : " le coupable se condamne au moment même où il commet sa faute " et ce mot peut-être encore plus ancien des lois romaines, adressé à chaque coupable : " Tu t'es toimême exposé à ta peine ". S. Augustin fait un beau rapprochement pour expliquer la pensée de Jésus : " le médecin s'approche du malade, pour lui rendre, autant que possible, la santé. Mais le malade se donne à luimême la mort, s'il refuse d'observer les prescriptions du médecin. Le Sauveur est venu en ce monde ; pourquoi l'appelleton Sauveur du monde, si ce n'est qu'il est venu pour sauver le monde et non pour le juger? Tu refuses te salut qu'il t'apporte ? Tu seras jugé d'après ta conduite ", (Tract. 12 in Joan.). On peut dire aussi avec le P. Corluy (p. 84) : " Il est déjà jugé ; car il reste en effet dans son état de condamné, où il se trouvait déjà. Nous étions, de par nousmêmes, voués à la colère (Eph. 2, 3) ; et comme l'explique S. Jean (3, 36), la colère de Dieu demeure sur lui. Il n'est donc pas nécessaire qu'une nouvelle condamnation soit prononcée ". Cf. Hebr. 11, 6. - Le changement de temps dans les verbes est beau et significatif. D'abord le présent, pour exprimer un état permanent : " N'est pas jugé " ; puis le parfait, pour marquer un fait produit sans retour, " est déjà jugé ". - *Parce qu'il ne croit pas.* - Jésus insiste sur le motif du terrible jugement des impies : ils n'ont pas cru, alors qu'ils avaient tant de raisons de croire ! - *Au nom du Fils unique de Dieu.* Nous retrouvons la suave et forte épithète du verset 16 ; mais c'est la grandeur du crime des incrédules qu'elle a pour but de relever ici. Sur la locution " croire au nom ", voyez 1, 12.

Jean chap. 3 verset 19. - Or voici quel est le jugement : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs actions étaient mauvaises. - Quoique le but de l'Incarnation soit le rachat du monde (verset 17), il y aura des méchants qui seront jugés et condamnés (verset 18) : Jésus va commenter le motif de leur condamnation. - *Or voici quel est le jugement.* Cette tournure revient plusieurs fois dans le quatrième évangile ; comp. 15, 12 ; 17, 3). Voici en quoi consiste le jugement, quelle est sa nature ; ou, selon d'autres : Voici la raison d'être du jugement. La première traduction est plus grammaticale et plus conforme au contexte, puisque, d'après le verset 18, les hommes sont directement jugés par leur conduite individuelle. - *La lumière* (et plus bas *les ténèbres*) voyez 1, 4, 5 et ss.) *est venue dans le monde.* Cette lumière par excellence, nous avons vu que c'est le Verbe incarné ; elle s'est manifestée au monde aussi brillante que le soleil en plein midi. Mais, hélas ! *Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière,* Cf. 1, 10, 11. Douloureux phénomène dont Jésus avait déjà fait l'expérience (2, 23-25), et qu'il constate avec un accent de vive tristesse. " Les hommes " sont envisagés ici comme classe ; au reste, ce que dit NotreSeigneur en cet endroit convient à un grand nombre, peut-être même au plus grand nombre d'entre eux. Préférer les ténèbres à la lumière, et surtout à une telle lumière, indique une affreuse perversion d'esprit et de cœur, que le style du divin Maître met admirablement en relief. - *Ont mieux aimé...que :* cette comparaison exprime un choix délibéré. " La beauté de la lumière les a étonnés ; mais ils étaient attachés à l'amour des ténèbres ", Bengel, Gnomon, h.l. Par " ne croit pas " du verset 18 il ne faut donc pas entendre seulement l'absence de foi, mais le rejet direct et actif de la foi. - *Parce que leurs actions étaient mauvaises.* Raison d'un choix aussi indigne. C'est une pensée profonde et constamment vraie : l'immoralité produit l'incrédulité. L'imparfait " étaient " est ici à noter, car il marque la permanence du fait ; remarquez aussi la construction renversée grecque qui produit une gradation saisissante.

Jean chap. 3 verset 20. - Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses actions ne soient condamnées. - Ce verset et le suivant développent la réflexion profondément psychologique qui vient d'être énoncée. - *Car quiconque.* C'est le quatrième " car " depuis le verset 16. Tout se lie et se tient dans ce passage comme les anneaux d'une chaîne. " Quiconque ", car il est question

d’un loi universelle ; de là l’emploi du temps présent : qui fait, hait…, vient. Le phénomène indiqué se renouvelle sans cesse. De même au verset 21. Dans le texte grec, le mot qui correspond à “ *mal* ” n’est pas le même que celui qui est traduit plus haut par “ actions mauvaises ” dans la Vulgate (verset 19). Le “ *mal* ” s'entend simplement des œuvres frivoles, sans valeur réelle, moins coupables par conséquent en ellesmêmes et d’une manière directe que les “ actions mauvaises ”, c'est-à-dire des œuvres tout à fait mauvaises ; mais on va voir que cette sorte d’adoucissement apporté à la pensée ne fera que rendre la conclusion plus rigoureuse, en vertu d’un “ a fortiori ” manifeste. - *Hait la lumière.* Non seulement l’homme vain dont il s’agit préfère les ténèbres à la lumière (verset 19), mais il a de plus pour celleci une haine positive. Comparez le beau passage de Job 24, 13-17 (surtout d’après l’hébreu), et les dires analogues des classiques : “ Les méchants aiment des choses qui ont besoin du voile des toits et des rideaux ”, MarcAurèle, 3, 7 ; “ Le grand jour pèse aux mauvaises consciences ”, Sénèque, Lettre 122. - *Et ne vient point à la lumière* Conséquence tout naturelle, la lumière faisant ressortir à merveille ce qu’il y a de bon ou de mauvais dans les choses : or, celui qui agit mal ne veut pas que l’inanité de ses œuvres apparaisse ainsi au grand jour, et devienne pour lui l’occasion d’un blâme sévère (*condamnées).* Qu'en seratil de celui qui commet des œuvres absolument mauvaises ?

Jean chap. 3 verset 21. - Mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses actions soient manifestées, parce que c'est en Dieu qu'elles sont faites. - *Mais celui qui agit*… C’est un contraste. Jésus introduit une autre catégorie humaine bien distincte de la précédente. Le texte grec employant ici, pour exprimer l’action “ ποιῶν ” au lieu de “ πράσσῶν ” du verset 20, les exégètes ont souvent essayé d’indiquer les motifs de ce changement : ποιῶν indiquerait le bon résultat de l’activité, πράσσῶν une simple agitation, etc. Ces distinctions nous paraissent subtiles, et nous ne croyons pas qu’il faille attacher tant d’importance à l’emploi de ces deux synonymes. - Le substantif *La vérité* mérite davantage notre attention, car il paraît extraordinaire au premier regard, étant opposé aux œuvres mauvaises (verset 20). “ Faire la vérité ” est en effet une expression remarquable, qui devient claire pourtant si l’on se ressouvient que “ toute bonne action est une pensée vraie réalisée ”, effectuée. Il s’agit d’ailleurs plutôt de la vérité morale que de la vérité intellectuelle. Comparez des locutions semblables dans 1 Cor. 13, 6 ; 1 Joan. 1, 6 ; 2 Joan. 4 ; 3 Joan. 3, 4 - *Vient à la lumière, afin que ses actions soient manifestées.* Celui qui accomplit des actions vraies et bonnes n’a rien à redouter de la lumière, tout au contraire ; il traite donc ses œuvres à la façon dont l’aigle traite, d’après la légende antique, ses aiglons nouvellement éclos. Il leur montre le soleil en face : point par ostentation assurément, car il est prêt à les condamner luimême si elles apparaissent alors vaines ou mauvaises ; mais il veut connaître leur nature réelle, que l’éclat de la lumière manifeste en plein. Euripide dit semblablement *la lumière de la vérité,* par opposition aux hommes pervers, qui aiment la nuit (Iphig. in Taur. 1066). - *Parce que c’est en Dieu qu'elles sont faites.* Cette dernière parole explique pourquoi les bons s’approchent volontiers de la lumière. Ils ont agi en union avec Dieu, de concert avec lui ; il y a donc du divin dans leurs actes : pourquoi en craindraientils la manifestation ? La phrase tout entière est très énergique, spécialement dans le grec (littéralement : elles sont ayant été faites ; d’où il suit qu’étant entièrement accomplies, elles ne peuvent plus être gâtées désormais). - Tel est ce magnifique entretien, qui, de degré en degré, s’est successivement élevé aux vérités les plus hautes. M. Reuss s’étonne de le voir finir si brusquement. Selon lui, l’évangéliste aurait dû signaler au moins le départ de Nicodème et le résultat de l’entrevue : de ce silence il tire, à la façon de Baur (voyez la note du verset 1), un argument contre le caractère historique de la narration. Nous opposerons à M. Reuss l’autorité d’un autre rationaliste, B. Brückner, d’après lequel ce même silence “ démontre, au contraire, que S. Jean voulait uniquement raconter la réalité historique ” (Kurzgefasstes exeget. Handbuch zum N. T., von de Wette, 5e éd., p. 75). “ Chaque trait est vrai, continue cet auteur, et s’harmonise avec le précédent ; et un pareil portrait, qui est d’ailleurs plutôt esquissé que décrit, ne doit pas seulement avoir une base historique vague et générale ; il doit avoir un fondement qui lui corresponde de la façon la plus exacte, c'est-à-dire la personne même de Nicodème ”. BaumgartenCrusius l’a dit aussi en termes très justes, “ si l’évangéliste n’ajoute rien de plus, et n’a pas même un mot pour exposer le résultat immédiat du discours, c’est une preuve en faveur de sa simplicité et de sa loyauté historique ”. Les écrivains sacrés procèdent souvent de cette sorte ; car c’est avant tout l’histoire de N.-S. JésusChrist qu’ils veulent raconter, et non celle des personnages accessoires. Du reste, S. Jean fera plus tard quelques allusions fort nettes à Nicodème et à cet entretien intime. Cf. 7, 50 ; 19, 39. - Sur l’immense portée dogmatique des versets 3-21, dont nos notes éparses ont pu donner au moins quelque idée, voyez Corluy, Commentar. in evang. Joannis, p. 87. Nous verrons de plus en plus S. Jean mériter l’épithète de “ théologien ”, qui lui a été si légitimement appliquée par les premiers Pères. Voyez la Préface, § 3. Sur la

nature particulière des discours de N.-S. JésusChrist dans le quatrième Évangile, voyez aussi la Préface, § 5. - Nous avons renvoyé ici, pour ne pas trop troubler la suite du commentaire, une discussion assez vive qui s'est élevée dans les temps modernes à propos des versets 16-21. Les paroles que renferme ce passage sontelles la continuation pure et simple du discours de Jésus ? ou bien ne doiton pas les regarder comme des réflexions personnelles, rattachées par l'évangéliste à l'allocution du divin Maître ? Érasme semble être l'auteur de ce second sentiment, qui a trouvé depuis un assez grand nombre d'adeptes (Kuinoel, Paulus, Tholuck, Olshausen, Milligan, Westcott, et même des interprètes catholiques, tels que A. Maier, Klofutar, Bisping). Voici les principaux arguments sur lesquels on l'appuie. 1° Plusieurs des expressions employées dans ce passage notamment " fils unique ", versets 16 et 18. Cf. 1, 14, 18 ; 1 Joan. 4, 9), " croire au nom " (verset 18. Cf. 1, 12 ; 2, verset 3 ; 1 Joan. 5, 13) et " faire la vérité " (verset 21 ; Cf. Joan 1, 6), sont exclusivement propres à la diction de S. Jean, et n'apparaissent nulle part ailleurs sur les lèvres de Jésus. 2° Au verset 19, les formes verbales passées " est venue ", " ont mieux aimé ", " marquent évidemment une crise déjà accomplie et appartiennent à la position occupée par S. Jean, mais non à celle où était alors le Sauveur, puisque la révélation de sa personne et de son œuvre n'avait pas encore été présentée ouvertement au monde " (Westcott). Ces temps passés désigneraient donc un laps de temps assez considérable, écoulé depuis l'inauguration du ministère de NotreSeigneur, et ne sauraient lui convenir directement. 3° La forme dialoguée a cessé tout à fait, et le discours ressemble désormais à une série de réflexions du narrateur. 4° C'est précisément la manière de S. Jean d'agir ainsi, c'est-à-dire de greffer en quelque sorte ses considérations privées sur les idées du divin Maître, qui sont par là même récapitulées, commentées. - Il est aisé de répondre à ces allégations diverses. 1° Pourquoi les locutions indiquées n'auraientelles pas été au service de N.-S. JésusChrist ? De telles raisons ne prouvent rien parce qu'elles tendent à prouver trop. 2° Nous avons montré dans le commentaire que l'attitude des Juifs à l'égard du Sauveur justifiait suffisamment l'emploi du temps passé ; la connaissance prophétique que Jésus avait de l'avenir rendait au reste, en toute hypothèse, son langage parfaitement plausible. 3° Cela encore prouve trop, puisque la forme dialoguée a cessé dès le verset 13. Voyez le commentaire, où la vraie raison du silence de Nicodème a été exposée. 4° On se borne à nous citer 12, 37-41, passage qui n'a ici aucune valeur, l'écrivain sacré y montrant de la façon la plus évidente qu'il prend luimême la parole. " Ce qui est contraire à son usage constant. Car quand il intercale ses réflexions dans des phrases d'autrui, ou quand il fait des commentaires sur ce qui a été énoncé, il l'indique toujours clairement ", Knapp, Opusc. ap. Hengstenberg, h. l. Ajoutons que rien n'indique une transition de ce genre ; que le lecteur serait, par suite, induit inévitablement en erreur, n'ayant reçu aucun avertissement préalable ; que S. Jean (ni aucun autre évangéliste) ne pouvait se permettre de telles libertés à l'égard des paroles de Jésus ; que le verset 15 ne termine aucunement l'entretien ; que les versets 16-21 contiennent des pensées non moins importantes que nouvelles, bien loin d'être un simple développement des versets antérieurs ; enfin que " la cohésion de toutes les parties est trop étroite pour autoriser l'idée d'une distinction entre la part revenant à Jésus et celle de l'évangéliste " (Godet). Ainsi donc, cet étrange sentiment n'a aucun fondement sérieux (voyez Meyer, Luthardt, BaumgartenCrusius, Stier, J.-P. Lange, Keil, etc.) ; et, si nous avons voulu le réfuter à fond, c'est à cause des dangers qu'il présente, et parce que nous le retrouverons bientôt sur notre route (verset 31).

2° Ministère préliminaire de N.-S. JésusChrist en judée, et le dernier témoignage de S. Jeanbaptiste, 3, 22-36.

**22Après cela Jésus vint avec ses disciples dans le pays de Judée ; et il y demeurait avec
eux, et baptisait. 23Jean baptisait aussi à Ennon, près de Salim, parce qu'il y avait là
beaucoup d'eau. On y venait et on y était baptisé. 24Car Jean n'avait pas encore été mis
en prison. 25Or il s'éleva une question entre les disciples de Jean et les Juifs, touchant
au sujet de la purification. 26Et ils vinrent à Jean, et lui dirent : Maître, celui qui était
avec toi audelà du Jourdain et auquel tu as rendu témoignage, baptise maintenant, et
tous vont à lui. 27Jean répondit : L'homme ne peut rien recevoir, qui ne lui a été donné
du ciel. 28Vousmêmes vous me rendez témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ,
mais j'ai été envoyé devant lui. 29Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de
l'époux, qui se tient là et l'écoute, est ravi de joie à cause de la voix de l'époux : Cette**

joie qui est la mienne est complète. [30]Il faut qu'il croisse et que je diminue. [31]Celui qui vient d'en haut est audessus de tous. Celui qui vient de la terre est de la terre, et parle de la terre. Celui qui vient du ciel est audessus de tous. [32]Et il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, et personne ne reçoit son témoignage. [33]Celui qui reçoit son témoignage certifie que Dieu est véridique. [34]Car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, parce que ce n'est pas avec mesure que Dieu donne l'Esprit. [35]Le Père aime le Fils, et a tout mis entre ses mains. [36]Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.

Sur le point de disparaître de la scène évangélique, le Précurseur rend en faveur du Messie le plus éclatant de ses témoignages. Il a d'abord présenté Jésus comme le souverain Juge (Matth. 3, 12 et parall.) ; puis il l'a manifesté comme la victime propitiatoire qui devait expier nos crimes (Joan. 1, 36) : ici, il nous le montre sous les traits d'un époux mystique dont les noces avec l'Église vont bientôt se célébrer ; bien plus, sous les traits même du Fils de Dieu. - Les versets 22-26 forment une introduction historique ; le témoignage est ensuite assez longuement exposé (versets 27-36).

Jean chap. 3 verset 22. - Après cela Jésus vint avec ses disciples dans le pays de Judée ; et il y demeurait avec eux, et baptisait. - *Après cela* désigne d'une manière vague la circonstance de temps. " Ces choses ", c'est-à-dire, non seulement l'entretien avec Nicodème, mais en général tous les événements du séjour à Jérusalem racontés cidessus (2, 14-3, 21). Jésus quitta sans doute la ville sainte vers la fin des solennités pascales, en même temps que la foule des pèlerins. La locution grecque correspondante est fréquemment employée dans le quatrième évangile par mode de transition. Cf. 2, 12 ; 5, 1, 14 ; 6, 1 ; 11, 7, 11, 19, 28 ; 19, 38 ; 21, 1. - *Jésus… avec ses disciples* : les disciples mentionnés aux chapitres 1 et 2 : Pierre, André, Jacques, Philippe, Nathanael, et l'évangéliste luimême. - *Dans le pays de Judée.* C'est la circonstance de lieu ; elle sera précisée davantage au verset suivant. Jérusalem étant située dans la Judée, cette désignation a créé aux vieux commentateurs, dont la géographie n'était pas le côté fort, de curieux embarras, très bien décrits par Maldonat (h. l.). Il est évident qu'elle oppose simplement la province à la capitale, les districts ruraux à la cité. On ne la trouve nulle part ailleurs sous cette forme ; mais on en peut rapprocher l'expression analogue " la Judée " Cf. S. Marc, 1, 5, et Actes 26,20. Sur les limites de cette province, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 66 et 67. Voici que la sphère dans laquelle Jésus déploie son activité de Messie s'agrandit peu à peu : le temple, la ville sainte, la province de Judée, bientôt la Galilée. - *Et il y demeurait.* Cet imparfait semble impliquer un séjour notable, que de nombreux exégètes évaluent à plusieurs mois. Voir, dans l'Introduction générale aux SS. Évangiles, le chapitre consacré à la chronologie. - *Et baptizabat.* Autre imparfait, pour indiquer la réitération de l'acte. Cf. Winer, Grammat., § 40, 3. Nous trouverons plus bas, 4, 2, un important correctif à cette assertion : " Quoique ce n'était pas Jésus qui baptisait, mais ses disciples ". En grec, volontiers " on attribue l'action à celui au nom de qui elle est exécutée par d'autres " (Baeumlein, p. 43). Jésus est donc censé faire personnellement ce que ses disciples accomplissaient par son autorité. - On a beaucoup discuté, depuis l'époque des Pères, sur la nature du baptême signalé ici et 4, 1, 2. Étaitce déjà le " baptême de feu ", le baptême chrétien, sacramentel ? N'auraitce pas été plutôt une imitation du " baptême d'eau " conféré par le Précurseur ? La première opinion a été plus communément admise dans l'antiquité comme dans les temps modernes, et ce motif d'autorité plaide puissamment en sa faveur. La seconde compte néanmoins, à travers les âges, d'illustres défenseurs, entre autres S. Jean Chrysostome, S. Léon, Théophylacte, et un grand nombre de commentateurs contemporains (notamment Mgr Haneberg), et plusieurs raisons nous portent à l'adopter de préférence : 1° la nature préparatoire du ministère de NotreSeigneur durant cette période de sa vie ; 2° le texte si expressif, 7, 39, " il ne pouvait y avoir l'Esprit, puisque Jésus n'avait pas encore été glorifié ", rapproché des paroles " Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu ", Matth. 3, 11 ; 3° cet autre message du premier évangile, qui semblerait s'appliquer beaucoup mieux à l'institution du sacrement, " Allez ! De toutes les nations faites des disciples : baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du SaintEsprit ", Matth. 28, 19 ; 4° l'absence de toute autre mention relative à cette collation du baptême par les disciples de Jésus jusqu'après la résurrection, d'où l'on peut inférer qu'elle fut abandonnée bientôt. - Il ressort du moins de ce trait, et la suite du récit le montrera plus clairement encore, que la prédication du Sauveur produisait déjà de précieux résultats.

Jean chap. 3 verset 23. - Jean baptisait aussi à Ennon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau. On y venait et on y était baptisé. - *Jean baptisait aussi.* Plus encore que le simple imparfait cette tournure désigne la fréquence et la durée de l'acte. Voyez Winer, Grammat. Il baptisait et baptisait encore. Pendant quelque temps, le Précurseur et le Messie travaillent simultanément, à peu de distance l'un de l'autre et de la même manière, prêchant en termes identiques (Cf. Matth. 3, 2 et Marc. 1, 14, 15) et employant le même rite préparatoire. JeanBaptiste continue son œuvre jusqu'au dernier instant. Samuel ne cessa pas immédiatement après la consécration du Saül d'exercer les fonctions de juge en Israël ; Jean attend aussi l'heure de la Providence pour mettre un terme à sa prédication, à son baptême (voyez le verset 34). Les rationalistes, qui ne comprennent rien au plan divin, se scandalisent à tort de voir que le Précurseur ne se retire pas dès la première manifestation du Christ. - *À Ennon, près de Salim.* La seconde de ces localités devait être plus considérable et plus connue, puisqu'elle sert à déterminer l'emplacement de la première. Mais où étaientelles l'une et l'autre ? Problème géographique impossible à résoudre pour le moment. Ce ne sont pourtant pas les hypothèses qui manquent, Salim ou Salem et Ennon (pluriel de *source*, par conséquent : “ les sources ”) étant des noms très communs, qu'on retrouve sur divers points du territoire palestinien. 1°Eusèbe et S. Jérôme (Onomasticon, s. v. Aenon et Salem), qui nous donnent les renseignements les plus anciens, placent Salim à huit mille romains (8000 pas) au sud de Bethéan ou Scythopolis, dans la vallée du Jourdain et Ennon tout auprès. Van de Velde, Karte von Palaestina, 2° édit. (comparez le Mémoire explicatif), affirme précisément avoir trouvé dans ces parages différentes sources dont l'une serait nommée “ Scheick Salim ”. Caspari, Chronolog. geograph. Einleitung in das Leben Jesu Christi, Hambourg 1869, p. 105, et Smith, Dictionary of the Bible, au mot Salim, adoptent cette même opinion. Mais on objecte très justement que, d'après le contexte, S. Jean, aussi bien que N.-S. JésusChrist, paraît avoir été alors en Judée ; en outre, que le Précurseur n'aura vraisemblablement pas fixé le lieu de son séjour et de son ministère dans la province de Samarie, si détestée des Juifs (voyez 4, 9 et le commentaire). 2° Le célèbre palestinologue américain Robinson, qui a fait des recherches spéciales dans l'intention de découvrir Salim et Ennon (Neuere biblische Forschungen in Palaestina, p. 400 et ss.), les identifie avec deux villages situés aux environs de Naplouse, et pareillement appelés Salim (Cf. Judith 4, 4) et Ainoûn, qui contiendraient des sources d'eau vive. Ce sentiment, qu'adoptait déjà S. Épiphane, présente les mêmes difficultés que celui d'Eusèbe. 3° D'après la “ ferme conviction ” du Dr Barclay, City of the great King, 1858, p. 558-579, nos deux localités ne sont autres que le Séleim et l'Ainoûn rencontrés par lui dans l'ouadi Farah, vallée profonde et ravinée, remplie de sources, qu'on rencontre à quelques kilomètres au N. E. de Jérusalem. Cf. Palestine Exploration Report, 1874, p. 141 et s. Cette fois nous sommes bien dans la Judée. 4° Nous demeurons pareillement en Judée, mais à la condition d'aller tout à fait au sud de cette province, si nous admettons avec le docteur Sepp (Jerusalem und das h. Land, 1864, t. 1, p. 520 et ss. Cf. Riehm, Handwoerterbuch des bibl. Alterthums, p. 33) et quelques autres auteurs modernes (Ewald, Wieseler, etc.) que ces noms, illustrés par le baptême de S. Jean, apparaissent déjà dans la nomenclature du livre de Josué, 15, 12, sous la forme de “ Selim ” et “ Aïn ”. - *Parce qu'il...* introduit le motif pour lequel le Précurseur s'était transporté spécialement en ce lieu : *il y avait là beaucoup d'eau,* et il en fallait beaucoup pour le baptême d'immersion. Cette locution désigne des sources, des ruisseaux, et non une rivière unique comme serait le Jourdain. Du reste, la remarque de l'évangéliste serait bien naïve, si nous devions chercher Aenon au bord du fleuve. - *On y venait et on y était baptisé.* Encore des imparfaits, qui marquent la répétition des actes. Il y a en outre ici l'indication d'un grand concours de peuple.

Jean chap. 3 verset 24. - Car Jean n'avait pas encore été mis en prison. - *Car Jean n'avait pas encore...* Ce verset forme une sorte de parenthèse explicative, qui montre la rigoureuse exactitude du narrateur. C'est une date importante pour l'harmonie des évangiles. Elle fixe en effet la place précise de Matth. 4, 12-17 et des passages parallèles (voyez notre Synopsis evangelica, p. 15-17), qui, dans le cours de la biographie de Jésus, doivent venir seulement à la suite de ce ministère préparatoire, accompli en Judée. On voit, par ce détail et d'autres semblables, que S. Jean n'écrivit qu'après les synoptiques, et qu'un de ses desseins fut de compléter leur œuvre. Cf. Eusèbe de Césarée, Hist. Eccl. 3, 24, qui faisait déjà cette remarque. C'est donc sans aucun fondement que les rationalistes trouvent la chronologie de S. Jean “ inconciliable avec celle du premier évangile ” (Reuss, La Théologie johannique, p. 150). - *Mis en prison.* Simple assertion du fait, parce que les lecteurs sont supposés le connaître plus à fond par les relations antérieures. La formule implique que l'incarcération devait être prochaine.

Jean chap. 3 verset 25. - Or il s'éleva une question entre les disciples de Jean et les Juifs, touchant au sujet de la purification. - *Or il s'éleva.* La particule grecque correspondant à " or ", aimée de notre évangéliste, signifie plutôt : en conséquence. C'est une transition, qui a pour but de nous faire passer de ces données générales à l'occasion particulière du dernier témoignage de JeanBaptiste. Ce qui résulta de l'administration simultanée du baptême par Jésus et par son Précurseur, ce fut une *question*, c'est-à-dire une discussion, une contestation assez vive entre les disciples de S. Jean d'une part et " un Juif " d'autre part. La Vulgate porte, il est vrai, *et les Juifs* au pluriel (de même que les versions copte, syr., armén., Origène et la Récepta grecque) ; mais la leçon " avec un Juif ", est tellement accréditée auprès des manuscrits les meilleurs et les plus nombreux (A, B, E, F, H, K, L, M, S, etc. ; seuls, parmi les manuscrits dits majuscules, N et G ont " les Juifs " au pluriel), que seul son authenticité ne saurait être douteuse. Le trait gagne ainsi en pittoresque. - La tournure *entre les disciples* (en grec, *de la part de*) semble signifier que les disciples du Précurseur furent les premiers à soulever la discussion. - *Touchant au sujet de la purification.* Cette expression, souvent employée d'une manière générale par les Juifs pour désigner les ablutions et lustrations religieuses (Cf. 2, 6), représente plus spécialement ici le baptême, dont elle relève le caractère symbolique. L'historien Josèphe emploie de même le verbe grec καθαίρειν pour décrire le rite qui a valu au Précurseur le surnom de Baptiste. Le baptême qu'administraient de concert Jésus et S. Jean, telle fut donc la cause déterminante du litige : toutefois, on ne saurait déterminer le point précis du débat. Vraisemblablement, selon l'antique conjecture de S. Jean Chrysostome, le " Juif " s'était vanté d'avoir été baptisé par les disciples de NotreSeigneur, et ceux de S. Jean avaient riposté en affirmant que le baptême conféré par leur maître était meilleur, plus efficace : du moins ils recourent aussitôt à lui pour faire trancher la question.

Jean chap. 3 verset 26. - Et ils vinrent à Jean, et lui dirent : Maître, celui qui était avec toi audelà du Jourdain, et auquel tu as rendu témoignage, baptise maintenant, et tous vont à lui. - *Et lui dirent.* Leur langage est vivant, tout à fait naturel. C'est bien ainsi que durent parler des disciples tendrement dévoués à leur maître, jaloux de sa gloire, peinés de voir un rival surgir tout à coup à ses côtés et lui enlever une partie de ses admirateurs. De pareils détails ne s'inventent guère. - *Maître,* est le titre respectueux qui était ordinairement conféré à JeanBaptiste comme à Jésus. Cf. Luc. 3, 12. - *Celui qui était avec toi*... Dans leur amer dépit, les amis du Précurseur ne daignent pas même appeler Jésus par son nom ; mais ils se servent, pour le désigner, de deux circonstances qui donnaient en apparence l'avantage à S. Jean relativement à lui. Première circonstance : " Celui qui était avec toi audelà du Jourdain " (à Béthanie ou Béthabara. Cf. I, 28-36). La formule est très expressive : c'est Jésus qui était avec Jean comme l'on est avec un personnage distingué, supérieur. Deuxième circonstance : *Auquel tu as rendu témoignage :* A toi donc il doit sa mission ; il ne serait rien sans toi ! - Après ce contraste rapide, qui établit la supériorité du Précurseur, la conduite de Jésus, conduite non moins ingrate qu'illégitime dans la pensée des disciples, est exposée en deux mots énergiques : *baptise maintenant.* Il baptise ! comme si ce n'était pas ta prérogative ! de quel droit osetil usurper tes fonctions ? - La passion éclate davantage encore dans la phrase finale : *Et tous vont à lui.* Il y a ici une exagération considérable ; mais la jalousie ne s'exprime pas autrement : les plus petits succès d'un rival lui semblent être des conquêtes gigantesques. Voilà donc la manière dont le rôle de JeanBaptiste a été compris par ses propres disciples ! Comparez Matth. 9, 14, où nous retrouvons un certain nombre d'entre eux dans les mêmes sentiments.

Jean chap. 3 verset 27. - Jean répondit : L'homme ne peut rien recevoir, qui ne lui a été donné du ciel. - *Jean répondit* ... Le Précurseur va leur rappeler magnifiquement son rôle subordonné. Deux parties dans cette belle et noble réponse : versets 27-30, Jésus et JeanBaptiste ; versets 31-36, Jésus et le monde. - Une idée générale sert d'introduction (verset 27) : *L'homme ne peut rien* ... C'est la vérité bien connue, que la Providence gouverne toutes choses ; que, par suite, tout succès vient de Dieu (*du ciel* ; métonymie. *Peut* exprime une véritable impossibilité ; *Rien* ne permet pas une seule exception). Cf. 21, 11, et des dires analogues des Rabbins dans Wünsche, Neue Beitraege zur Erlaeuterung der Evangelien nach Talmud und Midrasch, p. 509. Mais à qui fautil appliquer ici ce principe ? A Jésus ou à JeanBaptiste ? Les exégètes ont été constamment divisés là-dessus. S. Jean Chrysostome, Théophylacte, Euthymius, Bisping, Watkins, Plummer, B. Weisse, etc., sont pour la première hypothèse ; S. Cyrille. S. Augustin, Jansenius, Bengel, Lücke, A. Maier, Alford, etc., pour la seconde. Dites de Jésus, ces paroles signifient : Vous êtes attristés de son influence croissante ; mais le succès même qu'il obtient devrait plutôt vous démontrer que sa mission est divine. Appliquées au Précurseur, elles reviennent à la pensée suivante : Je ne saurais accepter la suprématie que souhaiterait pour moi votre faux zèle, car cela n'entre pas dans les desseins du ciel. La première

interprétation nous paraît s'harmoniser mieux avec le contexte. Tous viennent à lui, s'étaient écriés les disciples (verset 26). Oui, répond leur maître, et c'est Dieu même qui le veut ainsi. Plusieurs commentateurs modernes (notamment Kuinoel, Luthardt, J. P. Lange, Westcott, M. Fouard) laissent le principe dans la généralité, sans distinguer entre Jésus, et Jean. Peut-être estce encore ce qu'il y a de meilleur.

Jean chap. 3 verset 28. - Vousmêmes vous me rendez témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui. - Après cette explication générale, JeanBaptiste répond d'une manière plus directe et plus détaillée à l'observation de ses disciples. D'abord, dans ce verset, " il leur répond en reprenant leurs propres arguments " (Maldonat). - *Vousmêmes* (avec emphase ; même vous, si jaloux de ma gloire) *vous me rendez*… Effectivement, ils venaient de rappeler le témoignage que S. Jean avait naguère rendu à N.-S. JésusChrist . - *Que j'ai dit* (le texte grec avait probablement ici un *moi* solennel) : *Je ne suis pas le Christ.* Le chap. 1, versets 19-28, nous a fait assister à cette grandiose scène d'humilité. - *Mais j'ai été envoyé*… Voyez 1, 30. La conjonction est récitative à la façon hébraïque. Comme ses disciples, le Précurseur désigne Jésus par un simple pronom *devant lui*, qui est en cet endroit d'un bel effet. - Certes, il n'était pas possible à S. Jean d'affirmer en termes plus exprès son infériorité par rapport au Sauveur. Envoyé en avant du Messie, il n'a évidemment qu'un rôle préparatoire, et, ceux qui se plaignent que Jésus abuse du témoignage rendu en sa faveur, devraient voir au contraire que ce même témoignage lui attribuait un rôle tout à fait prépondérant.

Jean chap. 3 verset 29. - Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et l'écoute, est ravi de joie à cause de la voix de l'époux : Cette joie qui est la mienne est complète. - Pour démontrer de plus en plus combien il est audessous de Jésus, JeanBaptiste emploie une frappante comparaison, empruntée aux coutumes nuptiales des anciens Juifs. Cf. Matth. 9, 15 et le commentaire. - Deux personnages distincts sont notés, l'*époux* et l'*ami de l'époux*. Ce dernier, ainsi nommé parce qu'on le choisissait parmi les amis les plus intimes, ne différait guère du paranymphe des Grecs. Il était chargé, les fiançailles une fois conclues, de transmettre aux futurs époux leurs messages réciproques, la coutume ne leur permettant pas de se voir avant le mariage ; il organisait la fête des noces et y présidait, etc. : fonctions regardées tout ensemble comme très honorables et très délicates. On l'appelait en hébreu *schôschben*, quelquefois *ôheb*, ami. Voyez à ce sujet les savantes dissertations de Schoettgen et de Wetstein, dans leurs " Horae talmud. in Evangelia ". - La conduite extérieure du *schôschben* et ses sentiments intérieurs sont décrits par quelques traits caractéristiques. *Qui se tient là :* il a pris l'attitude d'un serviteur zélé, prêt à l'action immédiate. - *et écoute* : il écoute attentivement, pour saisir et exécuter aussitôt les moindres ordres de l'époux (voyez d'autres interprétations dans Meyer, etc.). - *Est ravi de joie à cause de la voix* ... Dès qu'il entend cette voix, signe de la présence de son heureux ami, il est luimême au comble du bonheur, sans la moindre arrièrepensée d'envie ou d'égoïsme. Sur l'hébraïsme χαρᾷ χαίρει (se réjouit, avec répétition destinée à renforcer l'idée), voyez Winer. Grammat., § 54. 3, et Beelen, p. 484. Cf. Matth. 13, 14 ; 15, 4 ; Luc. 22, 15 ; Act. 4. 17 ; 5, 28 ; 23, 14 ; Jac. 5, 17. C'est le seul exemple de ce genre qu'on trouve dans le quatrième évangile. - *Cette joie qui est la mienne*… S. Jean s'applique maintenant à luimême sa belle comparaison. Telle est, s'écrietil d'une manière emphatique , ma propre joie relativement à Jésus : c'est la joie qu'éprouve le paranymphe auprès du fiancé durant les solennités nuptiales. - *Est complète :* rien n'y manque ; elle est aussi parfaite que possible (en grec, verbe plein d'énergie). Sur cette locution, aimée de notre évangéliste, voyez 15, 11 ; 16, 24 ; 17, 13 ; 1 Joan. 1, 4 ; 2 Joan. 12. - Bossuet, dans ses Élévations sur les mystères, 24ème semaine, 1re élévation, relève admirablement la " suavité " de ce verset. " S. Jean, ditil, nous y découvre un nouveau caractère de JésusChrist, le plus tendre et le plus doux de tous : c'est qu'il est l'époux. Il a épousé la nature humaine, qui lui était étrangère, il en a fait un même tout avec lui ; en elle il a épousé sa sainte Église, épouse immortelle qui n'a ni tache ni ride… Il a épousé les âmes saintes… ; les comblant de dons, de chastes délices ; jouissant d'elles, se donnant à elles ; leur donnant non seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité, et leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande ". " Nous devons au plus austère des prophètes, ajoute très bien M. Fouard, La vie de N.-S. JésusChrist, 2e édit., tome 2, p. 234, les plus douces images sous lesquelles les âmes pieuses aiment à contempler Jésus, celles d'Agneau de Dieu (1, 29, 36) et d'Époux. " Au reste, déjà dans l'Ancien Testament, les rapports de Jéhova et de la nation choisie avaient plus d'une fois comparés à ceux qu'établit le mariage. Cf. Is. 54, 5 ; Ezech. 16 ; Os. 2, 19, 20, etc. Le Nouveau Testament applique plusieurs autres fois à Jésus cette forte image : Matth. 22, 1 et ss. ; 25, 1 et ss. ; Eph. 5. 32 ; Apoc. 19, 7 ; 21, 2, 9, etc. Si NotreSeigneur est le divin fiancé de l'Église, S. JeanBaptiste fut vraiment un fidèle

paranymphe, son ministère n’ayant eu d’autre but que de préparer la joyeuse fête des noces et de conduire l’époux à l’épouse. Cf. 2 Cor. 11, 2. Les foules qui commençaient à se presser autour de Jésus (verset 26) étaient une annonce évidente du prochain mariage : la voix de l’époux avait retenti, et Jean l’avait entendue avec un indicible bonheur.

Jean chap. 3 verset 30. - Il faut qu’il croisse et que je diminue. - A chacun son rôle (verset 27). Jésus est le Christ, je ne suis que son Précurseur (verset 28) ; il est l’époux, je ne suis que le paranymphe (verset 29). Par conséquent il doit croître, et je dois diminuer. Ces quelques lignes nous paraissent bien résumer la première partie de la réponse de JeanBaptiste. **-** *Il* est mis en avant par emphase, comme “ vousmêmes ” au verset 28, “ voilà ” au verset 29. - *Il faut* exprime, d’après l’analogie d’autres nombreux passages, une nécessité basée sur les divins décrets qui, une fois portés, ne peuvent point ne pas s’accomplir. Cette nécessité concerne tout à la fois Jésus et Jean ; pour l’un et l’autre elle fixe une marche progressive, mais en sens contraire, ainsi qu’il était arrivé jadis pour David et pour Saül, 2 Reg. 3, 1 : “ David s'avançant toujours et se fortifiant de plus en plus ; et la maison de Saül au contraire s'affaiblissant de jour en jour ”. A l’un, des agrandissements quotidiens ; à l’autre, des amoindrissements successifs. D’ailleurs rien de plus juste : le ministre du *schôschben* prend fin quand les noces ont été célébrées. - Ce passage est sublime d’humilité. S. Jean voit non seulement sans tristesse, sans l’ombre la plus légère de désappointement humain, mais avec une joie sincère et vive, son étoile pâlir à l’éclat du divin Soleil. Quel contraste avec les sentiments étroits et mesquins de son entourage ! Voyez dans S. Augustin, h. l., une étrange interprétation de “ croisse ” et de “ diminue ”.

Jean chap. 3 verset 31. - Celui qui vient d’en haut est audessus de tous. Celui qui vient de la terre est de la terre, et parle de la terre. Celui qui vient du ciel est audessus de tous. - Nous retrouvons ici la même hypothèse qu’à propos des versets 16-21. La fin entière du chapitre (versets 31-36) contiendrait encore des réflexions de l’évangéliste, soudées par lui à la réponse de JeanBaptiste. Des motifs analogues sont allégués : changement de style, aoristes (verset 33) ne pouvant s’appliquer que par une expérience plus tardive, révélations trop complètes (notamment le nom de Fils de Dieu, versets 35 et 36) pour qu’elles conviennent à la situation du Précurseur, etc. (Bengel, Olshausen, Tholuck, etc., et de nouveau les interprètes catholiques A. Maier, Bisping, Patrizi). Comme plus haut, nous protestons énergiquement, avec le plus grand nombre des exégètes anciens et modernes, contre cette division arbitraire, inutile, dangereuse. Les allures variées de style s’expliquent par les mouvements divers de la pensée ; l’expérience était suffisante ; les idées, toutes profondes qu’elles soient, ne sont nullement supérieures au rôle et à la mission de S. JeanBaptiste, car il en avait émis antérieurement d’aussi relevées (Cf. 1, 15, 30 ; Matth. 3, 14-17) ; la cohésion entre ce passage et le précédent est parfaite, le Précurseur continuant d’exposer les motifs pour lesquels il est bien audessous de Jésus. Non, ce n’est pas l’évangéliste qui prend tout à coup la parole sans avertir ses lecteurs ; c’est JeanBaptiste qui s’envole vers des hauteurs tout évangéliques. Que le narrateur, écrivant de longues années après les faits, ait mis çà et là le coloris de son propre langage, soit ! nous n’hésitons pas à l’admettre à la suite du Card. Newman (voyez A. Plummer, S. John, p. 93) ; c’est d’ailleurs une chose évidente pour quiconque rejette la théorie de l’inspiration verbale : mais cela n’empêche pas le fond et la forme du discours d’appartenir réellement à JeanBaptiste. Le commentaire, nous l’espérons, ajoutera une nouvelle force à ces arguments. - L’enchaînement des pensées peut être marqué de la manière suivante : verset 31, l'origine de Jésus ; vv. 32-34, la perfection de son enseignement ; v. 35 ; sa divine filiation et sa souveraineté universelle ; v. 36, application pratique d'une grande gravité. - Le v. 31 est très expressif. Il se compose de trois petites périodes, dont la première et la dernière affirment de la manière la plus explicite l’origine céleste de Jésus, par conséquent sa prééminence absolue, universelle ; la période intermédiaire concerne JeanBaptiste, auquel ne sont attribuées qu’une origine, une nature et des opérations terrestres. Nous avons donc ici un court, mais saisissant parallèle, entre le docteur céleste et le docteur terrestre. Quoique l’idée soit présentée en termes généraux, l’application se fait d’ellemême à N.-S. JésusChrist et à S. Jean. - *Celui qui vient d’en haut* (au présent). D’en haut, c'est-à-dire du ciel, comme nous lirons à la fin du verset. Cf. verset 13. S. Cyrille indique fort bien la vraie pensée par une rapide paraphrase : “ Lui qui est né d'une racine céleste, lui qui est de la substance du Père ”. Sur la dénomination de ἐρχόμενος (celui qui vient) appliquée au Messie par les Rabbins, voyez l’Evang. selon S. Matthieu, p. 218. - *Est audessus de tous :* il est, en vertu de son origine, audessus de tous les hommes, et plus spécialement, d’après l’idée fournie par le contexte, audessus de tous les autres docteurs, audessus de JeanBaptiste luimême. - *Celui qui vient de la terre.* De la terre, par opposition à “ d’en haut ”, aux régions supérieures du ciel. Donc : celui qui a une origine terrestre,

qui est un simple enfant d'Adam, ou un homme ordinaire. - Deux conséquences de cette origine inférieure sont ensuite marquées. D'abord et nécessairement cet hommelà *est de la terre*, expression qui n'est pas le moins du monde une tautologie ; car si les mots sont à peu près les mêmes extérieurement (le grec a une nuance légère), ils représentent en réalité deux notions distinctes, celle l'origine et celle de nature, la seconde étant conforme à la première. Comparez la locution analogue de S. Paul : " Pétri d'argile, le premier homme vient de la terre ; le deuxième homme, lui, vient du ciel ". 1 Cor. 15, 47. Voici donc l'interprétation exacte : Quiconque a tiré sa naissance de la terre en tire aussi sa manière de vivre, fûtil, comme l'était JeanBaptiste, le plus grand " entre ceux qui sont nés d'une femme " (Matth. 11, 11). La formule εἶναι ἐκ employée pour exprimer une relation morale, apparaît fréquemment dans les écrits de notre évangéliste. Cf. 7, 17 ; 8, 23, 44, 47 ; 15, 19 ; 17, 14, 16 ; 18, 36, 37 ; 1 Joan. 2, 16, 19, 21 ; 3, 8, 10, 12, 19 ; 4, 1-7 ; 5, 16 ; 3 Joan. 11. - Deuxième conséquence non moins rigoureuse que la première : *Et parle de la terre.* La terre est pareillement la source dont un tel homme tire sa façon de penser et de parler ; ses discours demeurent donc terrestres, s'il est livré à ses seules facultés. Pour qu'il puisse prononcer des paroles célestes, il faut que le souffle divin l'emporte vers des sphères supérieures, que la grâce et la révélation l'éclairent. " Jean, considéré en luimême, vient de la terre, et parle le langage de la terre, et s'il vous a fait entendre le langage du ciel, ce n'est point de luimême, mais par un effet de la grâce qui l'a rempli de ses lumières ", S. Augustin. Et, même quand il avait reçu ces illuminations divines, il ne pouvait parler des choses du ciel que d'une façon terrestre, si l'on compare son enseignement à celui de Jésus. Certes aucun prophète n'a tenu un langage comparable au langage de NotreSeigneur. Seul, le Verbe incarné, qui connaît directement et par intuition les mystères célestes, a pu donner au monde la révélation complète, absolue. Notez le frappant effet des mots " de la terre " trois fois répétés coup sur coup. Cf. 17 ; 12, 36 ; 15, 19. - *Celui qui vient du ciel.* Le contraste est complet. Jean n'a qu'une origine terrestre ; mais Jésus vient du ciel, et, à ce titre, *est audessus de tous*, ainsi qu'il avait été déjà dit plus haut. - Cette dernière proposition a été omise par un assez grand nombre d'autorités (le manuscrit D, les versions armén., syriaq. Ancienne, Origène, Eusèb, S. Hilaire, etc.) ; son authenticité est pourtant suffisamment garantie. Il n'en est pas de même de la conjonction καὶ (et), qui ouvre le verset 32 dans la Recepta et la Vulgate ; les critiques la rejettent de concert, parce qu'elle manque dans les meilleurs témoins (n, B, D, L, T, l'Itala, le copte, etc.).

Jean chap. 3 verset 32. - Et il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, et personne ne reçoit son témoignage. - De l'origine céleste de Jésus le Précurseur déduit la perfection de son enseignement. Voyez plus haut (verset 11) une idée tout à fait semblable émise par le Sauveur luimême. - *Ce qu'il a vu et entendu* C'est par les sens de la vue et de l'ouïe que nous acquérons la connaissance la plus immédiate et la plus sûre des choses ; aussi les témoins oculaires et auriculaires sontils ceux que l'on croit le plus volontiers. Or dans le ciel, qui est, d'après le verset 13, le lieu de toute science, dans le ciel où il a éternellement résidé, Jésus a contemplé et entendu des merveilles admirables, qu'il n'a été donné à aucun homme de connaître. Cf. 1, 18. - *Il rend témoignage.* Le pronom est solennel : cela même, et pas autre chose, est l'objet de son témoignage. Voyez 5, 38 ; 6, 46 ; 7, 18 ; 8, 26 ; 10, 25 ; 15, 5 des constructions analogues, aimées de S. Jean. - *Personne ne reçoit.* Note pathétique, qui contraste avec la joie du verset 29. C'est une hyperbole, car le Précurseur luimême va supposer immédiatement (verset 33) que le témoignage de Jésus ne demeurait pas tout à fait stérile ; mais les croyants étaient en réalité si peu nombreux ! Donc, " personne " relativement à l'énorme quantité de ceux qui demeuraient incrédules, et vu le zèle qu'avait JeanBaptiste de préparer au Messie " un peuple bien disposé ", Luc. 1, 17. Comme le dit très délicatement Bengel, " Jean désire si ardemment la suprématie du Christ, qu'au lieu de dire *tous* (un mot utilisé par ses disciples, Cf. v. 36) il dit *personne.* Dans le texte grec, le verbe implique le maintien de ce qu'on a reçu, par opposition à la réception pure et simple, sans idée ultérieure. La locution " recevoir le témoignage " est d'ailleurs propre à notre évangéliste. Cf. versets 11, 33 ; verset 34 ; 1 Joan. 5, 9.

Jean chap. 3 verset 33. - Celui qui reçoit son témoignage certifie que Dieu est véridique. - *Son témoignage :* le pronom est placé en avant par emphase et mis en corrélation avec " Dieu ". - *Certifie* est une belle métaphore, empruntée à l'antique usage d'apposer son cachet sur un document d'une certaine importance, pour le confirmer, l'authentiquer. Cf. 6, 27 ; Rom. 4, 11 ; 15, 8 ; 1 Cor. 9, 2. Quiconque accepte le témoignage de Jésus scelle donc pour ainsi dire solennellement de son sceau cette conséquence manifeste, *que Dieu est véridique* ; c'est-à-dire que Dieu est la vérité même et la source de toute vérité. En effet, N.-S. JésusChrist s'étant présenté au monde avec tous les caractères d'un envoyé de Dieu, du Fils de Dieu, croire à sa véracité, c'est croire à la véracité de Celui qu'il représente. Ces deux choses sont inséparables. Aussi

l'auteur du quatrième évangile pourratil affirmer autre part (1 Joan. 1, 10 ; 5, 10) que, ne pas recevoir le témoignage de Jésus, c'est faire de Dieu un menteur.

Jean chap. 3 verset 34. - Car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, parce que ce n'est pas avec mesure que Dieu donne l'Esprit. - *Car celui que …* Ce premier hémistiche contient une démonstration du fait attesté au verset 33. " Celui qui ", d'après le contexte (Cf. verset 31), désigne JésusChrist d'une manière exclusive : ce n'est pas une idée générale qui est énoncée, telle que serait la communication du divin langage à tous les prophètes, etc. - *Dit les paroles de Dieu.* Dans le grec : les paroles de Dieu sans aucune restriction. Comparez Deut. 18, 18, où le Seigneur dit expressément du Messie : " Je mettrai mes paroles dans sa bouche. " - *Parce que ce n'est pas…* Un nouveau " car " rattache le second hémistiche au premier ; le Précurseur veut expliquer pourquoi Jésus, l'envoyé de Dieu, peut parler à son aise des choses de Dieu : c'est que *Dieu ne donne pas l'Esprit avec mesure.* Belle et forte image. Ici encore la pensée, générale dans son expression, est limitée à N.-S. JésusChrist par le contexte. A ses autres représentants, Dieu répartit ses dons avec mesure ; il ne leur donne son Esprit que partiellement, dans un but spécial et restreint. " À celuici est donnée, par l'Esprit, une parole de sagesse ; à un autre, une parole de connaissance, selon le même Esprit ; un autre reçoit, dans le même Esprit, un don de foi ; un autre encore, dans l'unique Esprit, des dons de guérison ; à un autre est donné d'opérer des miracles... " etc. (1 Cor. 12, 7-11 ; comparez ce mot du Talmud, Vajikra R. 15 : " Même l'Esprit saint n'a pas habité les prophètes sans une certaine mesure "). Quant à son Christ, " Dieu a jugé bon qu'habite en lui toute plénitude " Col. 1, 19. Cf. Is. 11, 1-3. Lorsqu'on mesure ce que l'on veut donner, c'est qu'on met des bornes à sa générosité (Cf. Judith 7, 11). La locution *pas avec mesure* est donc une litote expressive, pour signifier " non avec économie ", et conséquemment " très abondamment ". Le temps présent *donne* renforce la pensée en marquant la continuité : il donne et donne encore. Le mot " Dieu ", omis par quelquesuns des meilleurs manuscrits (Sinait., B, C, L, etc..) et par S. Cyrille, pourrait bien n'être qu'un glossème.

Jean chap. 3 verset 35. - Le Père aime le Fils, et a tout mis entre ses mains. - *Le Père aime le Fils.* Le discours s'élève de plus en plus. Après avoir désigné Jésus par des noms qui déterminaient moins parfaitement sa nature (" l'époux, qui vient d'en haut, qui vient du ciel, que Dieu a envoyé "), S. JeanBaptiste mentionne la véritable appellation, celle de Fils, et de Fils bienaimé du Père. Cf. 5, 20. Ce titre contient la clé de tous les détails antérieurs. Si les relations de Jésus avec Dieu sont celles d'un fils avec son père, on conçoit qu'il ait reçu la plénitude des dons célestes. Au reste, cela est encore répété ici même par manière de conclusion : *et a tout mis entre ses mains.* " Toutes choses ", sans la moindre exception. Cf. 13, 3 ; Math. 11, 27 ; 28, 18 ; Eph. 1, 2. " Il a donné " : c'est un fait accompli, sur lequel Dieu ne reviendra plus. " Dans sa main " : expression pittoresque, qui manifeste admirablement l'étendue des pouvoirs de Jésus ; il dispose de tout à son gré, comme un propriétaire. Voyez le Ps. 2, dont ce passage est un excellent abrégé.

Jean chap. 3 verset 36. - Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. - Le Précurseur termine son témoignage en tirant la conséquence pratique de tout ce qu'il vient de dire. Si Jésus est tant aimé de Dieu et muni d'une telle puissance, heureux quiconque adhère à lui par la foi, malheur à ceux qui refusent de croire ! - *Celui qui croit :* dans le texte grec la construction indique une foi durable, permanente. - *Au Fils*, avec l'article : le Fils par antonomase (de même plus bas, et au verset 35). - Tout homme qui remplit cette condition *a la vie éternelle.* Notez le temps présent (Cf. verset 18) ; il a déjà, il a par anticipation ; sa foi lui garantit le ciel. - *Celui qui…* Douloureux contraste, sur lequel S. JeanBaptiste appuie davantage, dans l'intention évidente de ramener à de meilleurs sentiments ceux de ses disciples qu'il voyait incrédules à l'égard de N.-S. JésusChrist. - *Ne croit pas.* Dans le grec, littéralement : celui qui désobéit. Ce mot, qu'on retrouve Rom. 2, 8 ; 11, 30, 31 ; 1 Petr. 4, 17, etc., montre fort bien que tout incrédule est un réfractaire. *Ne verra pas la vie.* Hébraïsme (Cf. Luc. 2, 26), significatif en cet endroit. Non seulement il ne possédera point la vie bienheureuse de l'éternité ; mais il ne lui sera pas même permis de la voir. - *Mais la colère de Dieu demeure sur lui.* Le présent est aussi terrible qu'il était doux plus haut : la phrase entière, majestueuse comme la sentence d'un juge suprême, équivaut à l'épithète " éternelle " de l'hémistiche précédent. On comprend, du reste, que Dieu écrase éternellement du poids de sa colère ceux qui ne veulent pas croire en son Fils bienaimé. Cf. Ps. 2, 12-13. Comparez, à propos de cet anthropomorphisme, Matth. 3, 7 ; Luc. 3, 7 ; 21, 23 ; Rom. 2, 5 ; Eph. 5, 6 ; Col. 3, 6 ; 1 Thess. 1, 10 ; 2, 16 ; Apoc. 11, 18 ; 14, 10 ; etc., indépendamment des nombreux textes de l'Ancien Testament qui parlent de Dieu irrité. - Après cette effrayante menace, le

Précurseur disparaît tout à coup de la scène du quatrième évangile. Il finit ainsi son ministère comme il l’avait commencé, en relevant le caractère judiciaire du Messie. Cf. Matth. 3, 12.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 4

Jésus va de Judée à Sichar en Samarie (v. 1-6). Entretien avec la Samaritaine auprès du puits de Jacob (v. 7-30). Entretien du Sauveur avec ses disciples sur la nourriture et la moisson spirituelles (v. 31-38). Séjour à Sichar (V. 39-42). Les Galiléens accueillent Jésus avec foi (v. 43-45). Guérison du fils d'un officier royal (v. 46-54).

3° Ministère de Jésus en Samarie. 4, 1-42.

L'évangéliste continue d'exposer les débuts du ministère de N.S. JésusChrist; toutefois, c'est en Samarie qu'il nous conduit par le présent récit. Un rapide séjour du divin Maître à Sichar nous a valu cette admirable page, qui compte parmi les plus fraîches, les plus touchantes et les plus pittoresques de l'Évangile. Ajoutons: parmi les plus évidemment authentiques; car elle porte au front pour ainsi dire, plus d'un rationaliste en convient, les marques vivantes de son origine apostolique. Rien de plus frappant, sous ce rapport, que les menus détails d'histoire, de topographie, et surtout de psychologie qu'elle contient. Les versets 26 et 42, où Jésus nous est ouvertement présenté comme le Messie, le Sauveur du monde, suffisent pour montrer que cet épisode avait sa place toute marquée dans le quatrième évangile. Cf. Préface, § 5. Nulle part ailleurs nous ne voyons N.S. JésusChrist prêcher en Samarie. On peut diviser cette belle narration en quatre parties : 1° les préliminaires, v. 1-6; 2° l'entretien de Jésus avec la Samaritaine, v. 7-26; 3° l'entretien de Jésus avec ses disciples, v. 27-38; 4° le séjour de Jésus à Sichar, v. 39-42.

a. Détails préliminaires. v. 1-6.

**1Jésus, ayant su que les pharisiens avaient appris qu'il faisait plus de disciples et baptisait plus
que Jean 2quoique Jésus ne baptisât pas luimême ; c'étaient ses disciples qui baptisaient,
3quitta la Judée, et s'en alla de nouveau en Galilée. 4Or il fallait qu'il passât par la Samarie. 5Il
vint donc dans une ville de Samarie, nommée Sichar, près du champ que Jacob avait donné à
son fils Joseph. 6Or là était le puits de Jacob. Et Jésus, fatigué du chemin, était assis sur le
puits. Il était environ la sixième heure.**

L'occasion générale est d'abord indiquée dans les quatre premiers versets; le narrateur décrit ensuite en quelques mots (v. 5-6), mais “ con amore ”, l'occasion plus spéciale.

Jean chap. 4 verset 1. - Jésus, ayant su que les pharisiens avaient appris qu'il faisait plus de disciples et baptisait plus que Jean. - Nous sommes ramenés vers le milieu du précédent chapitre, 3, 22-26. Plusieurs interprètes (même protestants), alléguant l'opposition qui semble, de prime abord, avoir été établie par l'écrivain sacré entre le verbe *su* et la locution *avaient appris*, pensent qu'il s'agit ici d'une connaissance miraculeuse (Cf. 2, 25); toutefois, comme rien, dans le texte, ne signale directement un effet surnaturel, il est possible aussi que Jésus ait été averti par ses amis des craintes qu'il inspirait aux Pharisiens. A la place des mots ὁ Ἰησοῦς admis dans le texte par Tischendorf (dernière édition) sur le témoignage des manuscrits, de la Vulgate, d'Origène, etc…, il est probable qu'il faut lire ὁ κύριος (Seigneur) avec la Recepta, d'après A, B, C, L, T, etc. Ce noble titre est assez rarement donné à Jésus avant sa résurrection, si ce n'est dans le troisième évangile (Luc 10, 1; 11, 39; 12, 42; 17, 5, 6 etc.). Comp. pourtant Joan 6, 23; 11, 2. - Le motif pour lequel NotreSeigneur va changer tout à coup de résidence est clairement indiqué dans ce passage. Les Pharisiens, ce parti si remuant, si puissant du Judaïsme, ces farouches zélotes sous le rapport religieux, ont appris à leur tour la nouvelle qui avait causé tant de peine aux disciples du Précurseur (3, 25-26) ; et voici que leur jalousie contre Jésus est pareillement excitée de la façon la plus vive. Déjà ils s'étaient inquiétés de S. Jean et de son baptême (1, 19 et ss.); à plus forte raison durentils se troubler de la popularité rapide de Jésus, soit parce qu'ils le connaissaient moins, soit parce qu'ils redoutaient ses réformes (Cf. 2, 14 et ss.), soit parce qu'il ajoutait l'autorité des miracles à celle de ses discours, etc. Ils manifestaient sans doute par de violentes paroles leur haine et leur envie. - *Plus de disciples.* C'était beaucoup dire, vu le concours énorme qui s'était fait durant des mois entiers autour de S. JeanBaptiste. Cf. Matth. 3, 5 et les passages parallèles (Synopsis

évangel., p. 9 et 10). - Les verbes *faisait* et *baptisait* sont expressifs et pittoresques : ils indiquent des actions réitérées. Peut-être fautil, avec la plupart des interprètes contemporains, regarder la phrase comme une reproduction littérale de la nouvelle, telle qu'elle fut apportée aux Pharisiens. La répétition du sujet (“ Jésus ”) est un fondement sérieux pour cette hypothèse. Voyez, Gal. 1, 23, une citation analogue.

Jean chap. 4 verset 2. - Quoique Jésus ne baptisât pas luimême ; c'étaient ses disciples qui baptisaient. - La parenthèse que l'on trouve ici dans la plupart des éditions grecques et latines est tout à fait inutile, puisque la phrase continue régulièrement et même élégamment son cours. L'équivalent grec n'apparaît qu'en cet endroit du Nouveau Testament. - *Quoique Jésus ne baptisât pas.* Voyez 3, 22, et le commentaire. Nonnus, dans sa paraphrase, exprime d'une manière concise et énergique le motif pour lequel Jésus ne conférait point personnellement le baptême. Tertullien, De Bapt., c. 11, avait déjà développé la même pensée en disant que, ce baptême n'étant encore que préparatoire, il ne convenait pas à Notre Seigneur de l'administrer. Voyez aussi HanebergSchegg, Evang. nach Johannes, t. 1, p. 224-225.

Jean chap. 4 verset 3. - Quitta la Judée, et s'en alla de nouveau en Galilée. - *Quitta.* Expression forte et pittoresque; littér. “ il laissa aller ”. Le départ du Sauveur fut immédiat, ainsi qu'il résulte du contexte. Nous verrons souvent, dans l’Évangile, JésusChrist se retirer ainsi devant ses ennemis, tant que son “ heure ”, comme il l'appelle, ne sera pas venue. Comp. 7, 1; 10, 39 et 40; 11, 54, etc. Lorsqu'un terrain a cessé d'être propice à son ministère, ou est devenu dangereux pour sa personne, il l'abandonne luimême et s'en va en d'autres parages, pratiquant ainsi la recommandation qu'il fit un jour à ses apôtres (Matth. 10, 23). - *Et s'en alla de nouveau*. Quoique l'adverbe soit omis par quelques manuscrits, sa présence dans C, D, L, T, et dans la plupart des versions antiques, suffit pour garantir son authenticité. Notre évangéliste avait mentionné plus haut, 1, 43, un premier retour de Jésus en Galilée; il en signale maintenant un second avec son exactitude accoutumée, en vue de compléter la narration des synoptiques. En effet, il est tout à fait vraisemblable que le voyage de NotreSeigneur raconté ici par S. Jean ne diffère en rien de celui qu'on lit dans S. Matth., 4, 12, dans S. Marc, 1, 14-15, et dans S. Luc, 4, 14-15. Voyez notre Synopsis evangelica, p. 17, et Mgr Fleck, SS, quatuor evangeliorum Concordia, p. 19. - *En Galilée.* En combinant les quatre récits sacrés, on voit que deux raisons s'unirent pour éloigner NotreSeigneur de Jérusalem et de la Judée, où régnaient en maîtres des hiérarques jaloux, et pour le conduire dans la tranquille Galilée : 1° S. JeanBaptiste ayant été incarcéré par Hérode Antipas, le ministère de Jésus allait commencer; 2° ce ministère, qui eût été alors infructueux aux alentours de la capitale juive, devait pour un temps réussir à merveille chez les bons Galiléens.

Jean chap. 4 verset 4. - Or il fallait qu'il passât par la Samarie. - Note géographique qui, de l'occasion générale du récit, nous conduit à l'occasion particulière (v. 5 et 6). Il pourrait bien avoir ici, comme en d'autres passages des évangiles, une signification intime et mystique, relative au plan divin. “ Il fallait ” que Jésus traversât la Samarie, pour exécuter les desseins miséricordieux de son Père sur les habitants de Sichar. Il est cependant beaucoup plus naturel de s'en tenir au sens immédiat des termes. Étant, ainsi qu'on l'a dit fort justement, serrée comme un îlot entre les deux grandes provinces du Judaïsme (la Judée et la Galilée), la Samarie formait en Palestine une espèce d'enclave : aussi, dans l'hypothèse où Jésus prendrait le chemin le plus court pour aller de Judée en Galilée, “ il fallait ” bien passer par la Samarie. Voyez R. Riess, Atlas de la Bible, Pl 4. L'historien Josèphe emploie la même expression dans des circonstances analogues. “ Ceux qui voulaient, ditil, Vita, § 52, aller rapidement (de la Galilée à Jérusalem), devaient nécessairement traverser la Samarie. ” Ant. 20, 6, 1. Cette province, la plus petite des quatre qui composaient la Palestine au temps de NotreSeigneur, était bornée au N. par le Carmel et la plaine d'Esdrelon, à l'E. par le Jourdain, à l'O. par la Méditerranée, au S. par les anciennes frontières septentrionales de la tribu de Benjamin. Elle englobait donc les territoires qui avaient autrefois appartenu à la tribu d'Ephraïm et à la demitribu (cisjordanienne) de Manassé. Voyez R. Riess, 1. c., pl. 3 et 4. Josèphe en décrit la physionomie dans les termes suivants : “ Le caractère de la Samarie ne diffère point de celui de la Judée. L'une et l'autre, elles abondent en montagnes et en plaines, et conviennent fort bien pour l'agriculture, sont fertiles, boisées et remplies de fruits soit sauvages, soit cultivés. Elles ont peu de cours d'eau, mais il y tombe beaucoup de pluie. Les sources ont un goût extrêmement agréable, et, grâce à la quantité comme à la qualité du fourrage, le bétail y donne plus de lait que partout ailleurs. La meilleure preuve de leur richesse et de leur fécondité, c'est qu'elles sont toutes deux très peuplées. ” Bell. Jud. 3, 3, 4. Au dire des voyageurs les plus récents, cette description n'a pas cessé d'être vraie dans son ensemble; toutefois la population, la fertilité, les bois ont diminué en des proportions notables, ainsi qu'il est arrivé, du reste, dans toutes les parties de la Palestine. Voyez Riehm,

Handwoerterbuch des bibl. Altertums, aux mots Ephraïm et Samaria; Stanley, Sinai and Palestine, p. 231 et ss.; Smith, Dictionary of the Bible, t. 3, p. 1101-1105; Munk, Palestine, p. 37 et 38, et surtout V. Guérin, Description de la Palestine, 2ème partie : Samarie.

Jean chap. 4 verset 5. - Il vint donc dans une ville de Samarie, nommée Sichar, près du champ que Jacob avait donné à son fils Joseph. - Ces mots introduisent l'occasion particulière, qui est admirablement décrite avec les plus minutieuses circonstances de lieu (v. 5 et 6a), de personne (6b), de temps (6c). 1° Le lieu est déterminé de trois manières : on mentionne d'abord la ville près de laquelle se passe la scène (5a), puis le champ situé à quelque distance de la ville (5b), enfin la fontaine dans l'intérieur du champ (6a). Littéral. “ dans une ville de la Samarie ”. La préposition *dans* a ici, comme en d'autres endroits, le sens de “ auprès de ”. Voyez Beelen, Grammat. Graecitalis N. T., p. 423. Jésus en effet n'entra que plus tard dans la ville (v. 40. Cf. v. 8). - *Nommée Sichar.* (Les manuscrits grecs varient entre Συχάρ et Σιχάρ : la première leçon paraît devoir être préférée). Ce nom, qu'on ne rencontre en aucun autre passage de la Bible, a de tous temps divisé les commentateurs et les palestinologues. Désignetil l'antique Sichem, ou une localité voisine? Tel est le point litigieux. S. Jérôme tranchait déjà la difficulté en faveur de Sichem, le mot Sichar n'étant, selon lui, qu'une faute de copiste : toutefois le motif allégué n'est pas valable. Les partisans de l'identification, et ils ont toujours été très nombreux (citons parmi les plus récents Lücke, Hilgenfeld, Olshausen, Furrer, Porter, V. Guérin, etc.), expliquent de deux manières le changement de Sichem en Sichar. Suivant les uns, cette substitution aurait été faite à dessein et malicieusement par les Juifs, quelque temps avant l'époque de NotreSeigneur, en haine des Samaritains : Sichar serait donc un sobriquet populaire, rattaché soit au mot mensonge, et à un texte d'Habacuc, 2, 18, comme l'a pensé Reland, soit au substantif *ivrogne*, et à un passage d'Isaïe, 27, 1, d'après Lightfoot, etc. Comparez Béthel devenant Bethaven par suite d'une ironie semblable (Osée, 10, 5), Achan transformé en Achar (1 Par. 2, 7), et, chez les Latins ou chez les Grecs, Vigilantius appelé Dormitantius, Ephiphanès nommé *Epimanès*, etc. Il est à remarquer néanmoins que le Talmud, qui contient tant de bons mots, tant d'histoires contre les Samaritains, est complètement muet sur ce point; que S. Etienne, dans son discours (Act. 7, 16), emploie la dénomination ordinaire de Sichem; enfin, que l'évangéliste aurait difficilement adopté le sobriquet de préférence au véritable nom. D'autres auteurs ont donc simplement supposé que le changement en question serait une “ variation dialectique ” opérée peu à peu, et analogue à bar dérivé de ben (fils), à Béliar pour Bélial, à Nebucadrézar pour Nebucadnézar (Nabuchodonosor), etc. - Les auteurs qui distinguent Sichem de Sichar (entre autres Hug, Meyer, Delitzch, Caspari, Klofutar, etc.) appuient leur opinion sur des preuves auxquelles on ne saurait refuser l'épithète de plausibles. Ils allèguent : 1. L'autorité de l'évangéliste, qui, non seulement appelle la ville “ Sichar ”, mais qui semble indiquer de plus qu'il avait en vue une localité obscure. Eûtil songé à désigner ainsi une cité aussi antique et aussi connue que Sichem? 2. Le témoignage de plusieurs anciens écrivains, notamment d'Eusèbe (Onomasticon, aux mots Sichar et Luza), du pèlerin de Bordeaux (Itinerar. Hierosol, édit. Wessel. P. 587), plus tard d'Arculf et de Phocas, qui distinguent très nettement Sichar de Sichem (ou de Naplouse, comme on l'appelait aussi). Voyez Kitto, Cyclopaedia of the Bible, s.v. Sychar. 3. La topographie. Naplouse (de Neapolis), bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Sichem, est à une demiheure environ du puits de Jacob; au contraire, à dix ou douze minutes et au nord du même puits, se trouve le village d'Askar, dont le nom a certainement une grande analogie avec Συχάρ : aussi, des géographes contemporains d'une grande autorité n'hésitentils pas à identifier les deux localités. Nous admettons aussi cette seconde opinion, sans vouloir cependant affirmer sa parfaite certitude ; elle nous a semblé du moins plus probable. On pourra lire encore, V. Guérin, Samarie, t. 1, p. 371 et suiv., 379-381; K. von Raumer, Palaestina, t. 3, p. 342 et s. ; F. Liévin de Hamme, GuideIndicateur des sanctuaires et lieux historiques de la TerreSainte, 2ème édit., t. 2, p. 30-32. Le mot *ville* ne désigne pas nécessairement une ville considérable. Cf. 11, 54; Matth., 2, 23. - *Que Jacob avait donné à son fils.* Ce don spécial, fait par Jacob au plus aimé de ses douze fils, n'est pas mentionné directement ailleurs; mais il est en parfaite harmonie avec plusieurs notes consignées dans les premiers livres de l'Ancien Testament. Genèse, 33, 18-20, nous lisons : “ Venant de PaddaneAram, Jacob arriva sain et sauf à la ville de Sichem, au pays de Canaan, et il campa en face de la ville. Pour cent pièces d'argent, il acheta aux fils de Hamor, père de Sichem, la parcelle de champ où il avait dressé sa tente. Là, il érigea un autel qu'il appela *El, Dieu d'Israël* ”. Et un peu plus loin, Gen. 48, 21-22 : “ Alors Israël dit à Joseph : “ Voici que je vais mourir, mais Dieu sera avec vous, il vous fera retourner au pays de vos pères. Et moi, je te donne une colline de plus qu'à tes frères : Sichem, que j'ai conquise des mains des Amorites par mon arc et mon épée ”. Enfin, au livre de Josué, 24, 32 : “ Quant aux ossements de Joseph, que les fils d'Israël avaient emportés d'Égypte, on les ensevelit à Sichem, dans la parcelle du champ que Jacob avait

acheté pour cent pièces d'argent aux fils de Hamor, père de Sichem. Ils devinrent un héritage pour les fils de Joseph. Comp. Jos. 16, où l'on voit en effet que le pays de Sichem devint la part des Ephraïmites, descendants de Joseph, quand la Terre promise fut divisée entre les tribus israélites. On conçoit que Jacob ait voulu attribuer au plus cher de ses fils le lieu qui avait été en quelque sorte le premier sanctuaire de la théocratie : car c'est à Sichem qu'Abraham avait érigé pour la première fois un autel au Dieu de la promesse et de la révélation. Cf. Gen. 12, 6-7. Rien de plus fertile, du reste, que ce district magnifique. Voyez l'explication du verset 35. Les voyageurs décrivent tous en poètes le " val du campement " (Ouadi el Moknah), comme l'appellent aujourd'hui les Arabes, c'est-à-dire, la riante vallée qu'enserrent d'une façon jalouse à l'E. une série de collines, au N. le mont Ebal, à l'O. le Garizim. La nudité presque entière des montagnes ne fait que mieux ressortir la verdure éclatante de la plaine, entretenue par des sources nombreuses, abondantes et intarissables. " On avance à l'ombre du feuillage, le long d'eaux vives, charmé par les mélodies d'une multitude d'oiseaux ", Van de Velde, Reise durch Syrien, t. 1, p. 291. C'est " comme une scène d'enchantement féerique; nous n'avons rien vu de comparable dans toute la Palestine ". Robinson, Palaestina, t. 3, p. 315. Cf Smith, Dictionary of the Bible, au mot Shechem ; Stanley, Sinaï and Palestine, p. 233-235 de la 2è édit. ; Geikie, The Life and Words of Christ, t. 1, p. 516-520 de la 9è édit. - Entre le village d'Askar et la fontaine de Jacob se trouve le tombeau de Joseph, humble monument à demi ruiné, mais objet d'une grande vénération dans le pays. On en trouvera une belle représentation dans Ebers und Guthe, Palaestina, t. 1, p. 250.

Jean chap. 4 verset 6. - Or là était le puits de Jacob. Et Jésus, fatigué du chemin, était assis sur le puits. Il était environ la sixième heure. - *Là était le puits de Jacob.* Le grec porte également *source* ; dans les versets 11 et 12 nous lisons *puits.* S. Augustin explique fort bien la différence de ces deux expressions : " tout puits est une fontaine ; mais toute fontaine n'est pas un puits. Car dès qu'une eau sort de terre et qu'on la puise pour en faire usage, on l'appelle une fontaine; toutefois, s'il est facile de la voir et qu'elle se trouve à la surface de la terre, elle s'appelle simplement une fontaine. Si, au contraire, elle se voit dans les profondeurs de la terre, on l'appelle un puits, bien qu'alors le nom de fontaine puisse encore lui convenir ", Traités sur l'évangile de Jean, 15. La fontaine de Jacob était donc tout ensemble, d'après cette définition, un puits et une source. Les deux noms subsistent encore dans la dénomination populaire : Aïn-Yakoub, " source de Jacob ", ou Bîr el Yakoub, " puits de Jacob ". Une église fut construite de bonne heure audessus de cette fontaine célèbre (on la mentionne dès le 4ème siècle); mais elle était déjà en ruine à l'époque des croisades. Le puits est donc en plein air, comme au jour où nous transporte le sublime récit de l'évangile; de sorte que, pour ce qui concerne le décor extérieur, " la scène s'est à peine modifiée dans le long intervalle des âges ". Lady Beaufort, Egyptian Sepulchres and Syrian Shrines, t. 2, p. 85. Fait bien rare dans l'histoire des saints Lieux, c'est " avec une remarquable unanimité " (Ebers und Guthe, l. c., p. 248), que les palestinologues anciens et modernes, que les Samaritains, les Juifs, les mahométans, les chrétiens de toute dénomination, que les touristes protestants ou rationalistes les plus sceptiques, reconnaissent l'authenticité de cet emplacement : elle ne saurait être contestée. Le puits de Jacob n'est cependant pas signalé dans la Genèse, et, d'autre part, il existe tout autour de nombreuses sources d'eau vive. Mais, chacun sait que c'était la coutume des patriarches de creuser des puits qui leur appartenaient en propre (voyez, pour Abraham, Gen. 21, 25 et ss.; pour Isaac, Gen. 26, 18, 32), et, dans ces contrées souvent arides, où l'élevage du bétail jouait autrefois un si grand rôle, l'usage d'une source était souvent loin d'être libre, surtout pour des étrangers : rien de plus naturel, par conséquent, que Jacob ait voulu assurer son indépendance sous ce rapport. L'orifice du puits n'est pas visible extérieurement : on y arrive à travers les ruines d'une ancienne église et par une voûte encore bien conservée. Voyez la belle gravure de Ebers und Guthe, l. c., p. 248. Le diamètre est d'environ 2 m. 30; la forme générale, celle d'un cylindre. La profondeur, qui était de 32 mètres quand Maundrell la mesura (en 1697), n'atteint plus maintenant que 23 mètres (lire dans Wilson, The Lands of the Bible, t. 2, p. 54 et ss., dans Warren, Recovery of Jerusalem, p. 464 et 465, et dans Anderson, Our Work in Palestine, p. 201, les intéressantes relations des trois mesurages opérés en 1847, en 1866 et en 1870). Les décombres qui s'accumulent et les pierres jetées par chaque voyageur ont produit peu à peu cette différence de niveau. Le puits est habituellement à sec : la source, en partie obstruée, s'écoule sans doute ailleurs. La partie supérieure, creusée dans une sorte de tuf, porte un revêtement de grossière maçonnerie; on n'a pas encore reconnu la nature du terrain qui est à la base. - 2° La personne, *Et Jésus*. La particule *et* reprend le fil de la narration (v. 4). La fontaine étant située sur le grand chemin de communication qui unit la Judée à la Galilée, il était tout naturel que Jésus la rencontrât. - *Fatigué du chemin.* Cf. Ex. 2, 15, un trait parallèle dans la vie de Moïse. N.-S. JésusChrist avait adopté notre nature humaine avec toutes ses faiblesses ; une longue et pénible marche

à travers les montagnes d'Ephraïm l'avait donc épuisé. Il est possible, comme on l'a conjecturé, qu'il fût parti de grand matin de Khân Lubban. Rien de plus touchant que ce simple détail ; aussi, dans l'office des morts, l'Église le rappelletelle au Sauveur pour exciter sa miséricorde :

En me cherchant, vous vous êtes assis de fatigue

- Les mots *était assis sur le puits* achèvent ce divin et ravissant tableau. L'adverbe οὕτως (là) surtout fait image. Il équivaut probablement à la formule des classiques latins *ita ut erat* c'est-à-dire : tout simplement ; S. Jean Chrysost., Théophylacte, etc.). C'est à tort que divers commentateurs, à la suite d'Érasme, l'ont rattaché au participe " fatigué ", qu'il aurait dû précéder en pareil cas. Cf Stiers, Words of the Lord Jesus, t. 5, p. 9 de la trad. anglaise. Bengel, Gnomon in h. l., en donne un bon commentaire : " Trouvant l'endroit favorable, il s'assit, tel qu'il était, sans ostentation, seul, ... désireux de se reposer de sa grande fatigue. Le caractère sociable et aimable de la vie de Jésus mérite notre admiration ". Cette note indique évidemment le témoin oculaire. Remarquez l'imparfait : Jésus était dans la situation décrite, au moment où ses disciples le quittèrent (v. 8), au moment où la Samaritaine arriva auprès de lui. - 3° La circonstance de temps. Rien ne manque à la scène, pas même le moment précis. Pas plus qu'au chap. 1, v. 39, nous ne sommes autorisés à croire que S. Jean marque les heures à la façon des Romains. Son système de numération est celui des Juifs, et celui des trois autres évangélistes : *la sixième heure* équivaut par conséquent à midi, non à six heures du matin, ou du soir. En Orient, les voyageurs ont toujours eu la coutume de s'arrêter au milieu du jour pour se reposer et prendre leur repas : la halte a lieu autant que possible auprès d'une fontaine, comme c'est actuellement le cas.

b. Jésus et la Samaritaine. v. 7-26.

7Une femme de la Samarie vint pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnemoi à boire. 8Car ses disciples étaient allés à la ville, pour acheter à manger. 9Cette femme samaritaine lui dit : Comment vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? Les Juifs, en effet, n'ont pas de rapports avec les Samaritains. 10Jésus lui répondit : Si tu connaissais le don de Dieu, et quel est celui qui te dit : Donnemoi à boire, peut-être lui auraistu fait toimême cette demande, et il t'aurait donné de l'eau vive. 11La femme lui dit : Seigneur, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où avez-vous donc de l'eau vive ? 12Etesvous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu luimême, ainsi que ses fils et ses troupeaux ? 13Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif ; 14car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle. 15La femme lui dit : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici pour puiser. 16Jésus lui dit : Va, appelle ton mari, et viens ici. 17La femme répondit : Je n'ai pas de mari. Jésus lui dit : Tu as eu raison de dire : Je n'ai pas de mari ; 18car tu as eu cinq maris, et maintenant celui que tu as n'est pas ton mari ; en cela, tu as dit vrai. 19La femme lui dit : Seigneur, je vois bien que vous êtes un prophète. 20Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous, vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. 21Jésus lui dit : Femme, croismoi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, que vous adorerez le Père. 22Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. 23Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. 24Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. 25La femme lui dit : Je sais que le Messie, c'est-à-dire le Christ, doit venir ; lorsqu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses. 26Jésus lui dit : Je le suis, moi qui te parle.

Jean chap. 4 verset 7. - Une femme de la Samarie vint pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnemoi à boire. - Le calme et la solitude qui régnaient autour de Jésus sont tout à coup troublés. La Samarie peut désigner la province, comme aux versets 4 et 5 : ces mots sont donc synonymes de la

Samaritaine du v. 9. La ville de Samarie, à laquelle d'anciens exégètes ont songé, était à deux heures de là, dans la direction du Nord. - *Puiser de l'eau.* Cette femme s'en venait, la cruche sur la tête ou sur l'épaule (voyez notre Atlas archéologique de la Bible. Pl. 29, fig. 2. Cf. v. 28), chercher sa provision d'eau à la fontaine de Jacob. Pourquoi si loin, puisqu'il y avait, à Sichar même, d'excellentes sources? Pourquoi à une heure si incommode et si inaccoutumée? C'est en effet le matin que les femmes orientales vont d'ordinaire à la fontaine, comme autrefois Rébecca, Gen. 24, 11. Mais il est évident, d'après le v. 12, qu'elle avait une dévotion spéciale pour le puits de Jacob; d'un autre côté, sa situation irrégulière (v. 16-20) n'étaitelle pas un motif suffisant pour elle de venir à la fontaine précisément quand elle espérait n'y rencontrer personne ? Enfin combien de motifs imprévus de renouveler la provision d'eau dans un ménage ? Ce sont les rationalistes qui nous obligent d'entrer dans ces minutieux détails, car ils les ont signalés pour attaquer l'authenticité du récit. Les préliminaires ont pris fin : S. Jean les a retracés en véritable artiste. Bien des peintres ont dessiné après lui Jésus et la Samaritaine tels que nous les avons vus s'aborder; mais il n'a été égalé ni par Philippe de Champagne, ni par Garofolo, ni par Giorgione, ni par le Titien, etc. Cf. Rohault de Fleury. L'Évangile, études iconographiq. et archéologiq. t. 1, p. 232 et ss. Voyez dans Goethe, Saemmtiche Werke, Stuttgart 1868, un délicieux dialogue en vers italiens basé sur cet épisode. M. de Laprade a consacré un de ses Poèmes évangéliques (Paris, 1852, p. 159 et ss.) à la Samaritaine. - *Jésus lui dit*. “ La femme vint au puits, dit gracieusement S. Augustin, Serm. 93, et trouva une fontaine qu'elle n'espérait pas ”. Mais celui qui devait lui procurer ces eaux vives et jaillissant pour la vie éternelle (v. 13 et 14), commence par lui demander d'abord à ellemême quelques gouttes de l'eau fraîche et naturelle dont elle avait sans doute déjà rempli son urne. Faveur fréquemment implorée en Orient auprès des fontaines par les voyageurs altérés, et bien rarement refusée. Il faut prendre à la lettre les mots : *Donnemoi à boire.* Jésus était réellement altéré par suite de sa longue marche. Nous pouvons néanmoins ajouter mystiquement avec S. Augustin : “ Celui qui lui demandait à boire avait soif de la foi de cette femme ”. C'est par ces termes d'une extrême simplicité que s'engage l'un des plus sublimes dialogues évangéliques! Le Maître rattache, suivant sa coutume, une leçon toute céleste à un vulgaire incident. Plus haut (2, 1-21) nous l'avons vu s'entretenir avec un sage d'Israël, membre du Sanhédrin juif ; ici, c'est une femme du peuple, une pécheresse qu'il instruit. Quelle différence dans les interlocuteurs! Il y a aussi une grande différence dans les choses qui leur sont révélées, dans le fond du sujet ; et pourtant c'est bien la même méthode générale d'enseignement, ce sont des procédés pédagogiques analogues. De part et d'autre Jésus profite des circonstances immédiates, il passe admirablement du naturel au surnaturel, il se contente de répéter des paroles incomprises afin d'exciter ainsi l'attention et la foi, il essaie de toucher après avoir convaincu, etc. Modèle tout divin de la manière dont le prêtre doit s'adresser aux âmes pour les convertir. Pour d'autres rapports de N.S. JésusChrist avec les femmes, mentionnés çà et là dans les saints Évangiles, voyez Matth. 9, 20 et parall.; 15, 22 et parall.; 27, 55 et parall.; 28, 9-10; Luc. 8, 2-3; 10, 38 et ss.; 11, 27-28; 13, 11 et ss.; Joan. 11; 20, 14 et ss. L'entretien de Jésus avec la Samaritaine se divise en deux parties, l'une générale, préparatoire, figurée (v. 7b-15); l'autre plus particulière, allant droit et nettement au but (v. 16-26).

Jean chap. 4 verset 8. - Car ses disciples étaient allés à la ville, pour acheter à manger. - Note rétrospective du narrateur, pour mieux déterminer encore la situation : le dialogue se passa sans témoins. S. Jean veut expliquer en outre la requête adressée par Jésus à la Samaritaine. Les disciples étant tous allés à la ville, NotreSeigneur n'a rien pour puiser dans ce puits profond l'eau dont il a besoin. Ils ont en effet emporté avec eux l' ἄντλημα (Cf. v. 11 et l'explication).

Jean chap. 4 verset 9. - Cette femme samaritaine lui dit : Comment vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? Les Juifs, en effet, n'ont pas de rapports avec les Samaritains. - Par ces paroles, la Samaritaine n'oppose pas un refus formel à la demande du Sauveur, ainsi qu'on l'a quelquefois prétendu, mais elle manifeste un grand étonnement. - *Vous, qui êtes Juif.* Le costume de Jésus, ou mieux encore son accent, avait suffi pour trahir sa nationalité. Il avait seulement prononcé quelques mots (v. 7); mais il n'en fallait pas davantage, car ils contenaient la lettre caractéristique *sch*, qui, pour les Samaritains d'alors comme pour les anciens Ephraïmistes (Cf. Jud. 12, 5, 6), équivalait sans doute à la simple sifflante *s*. La finesse d'observation a toujours été renommée chez les femmes. - *À moi qui suis une femme de Samarie.* Une femme, et, en outre, une femme de Samarie. Remarquez l'opposition parfaite qui règne entre ces expressions et celles qui précèdent. - *Les Juifs en effet…* Phrase certainement authentique, quoiqu'elle ait été omise par le Cod. Sinait. Voyez Westcott and Hort, New Testament. Plusieurs interprètes supposent qu'elle fut prononcée, comme les paroles précédentes par la

Samaritaine; mais on la regarde plus communément et plus justement comme une note explicative, ajoutée par l'évangéliste pour ses lecteurs issus de la gentilité. Le verbe συγχρῶνται (être en relation) n'apparaît en aucun autre endroit du Nouveau Testament : il désigne des relations amicales, familières, et point seulement un commerce quelconque. Cf. v. 8, et Otho, Lexicon rabb., p. 671. D'ailleurs, rien n'est mieux démontré que l'antagonisme national auquel cette remarque fait allusion : on en trouve des traces manifestes soit dans l'Ancien Testament, soit dans les récits évangéliques, soit dans le Talmud, soit dans les récits de l'historien Josèphe. Son origine remonte à la formation même du peuple samaritain, racontée au 4ème livre des Rois, chap. 17. Après avoir dépeuplé l'ancien royaume d'Israël, en déportant dans les lointaines provinces de l'Assyrie ceux des habitants que la guerre et la misère avaient épargnés, Salmanasar songea à lui donner une population nouvelle. Pour cela, dit le texte sacré, “ il fit venir des habitants de Babylone, et de Cutha, et de Avath, et de Emath, et de Sepharvaim, et il les établit dans les villes de Samarie à la place des enfants d'Israël. Ces peuples possédèrent la Samarie, et habitèrent dans les villes ” (v. 24). C'était là, naturellement, une race toute païenne; et, quoiqu'elle se fût convertie plus tard (d'une manière plus ou moins parfaite, il est vrai) au culte de Jéhova, les Juifs ne lui pardonnèrent jamais ce vice originaire. Aussi quand, après le retour d'exil, elle offrit à Zorobabel de coopérer au rétablissement du Temple, sa demande futelle ignominieusement rejetée (Esdr. 4). Indignés de cet affront, les NéoSamaritains mirent tout en œuvre pour ruiner la colonie naissante, et il y eut dès lors entre eux et les Juifs une haine irréconciliable. “ Il est deux nations que mon âme abhorre, lisonsnous dans l'Ecclésiastique (50, 25 et 26, d'après le texte grec), et la troisième n'est pas même une nation : ceux qui sont établis sur la montagne de Samarie, les Philistins, et la folle populace qui habite à Sichem". Cette haine reçut encore un aliment nouveau lorsque le prêtre Manassé, expulsé de Jérusalem par Néhémie parce qu'il avait contracté un mariage illicite, vint se réfugier chez les Samaritains (vers 400 av. J.-C.), et les aida à construire sur le mont Garizim un temple considérable. Il y eut dès lors autel contre autel, et ce furent, des deux parts, vexations et représailles sans cesse réitérées. Comp., comme trait spécial dans la vie de Jésus, Luc, 9, 52 et ss. Voyez les dictionnaires de Winer, de Kitto, de Smith, de Riehm, aux mots Samarie, Samaritains ; Geikie, The Life and Words of Christ, t. 1, ch. 31 ; J. Derenbourg, Essai sur l'Histoire et la géographie de la Palestine d'après les Talmuds, t. 1, p. 42 et s.; F. Vigouroux, Mélanges bibliques, Paris 1882, p. 364 et ss. De là le nom de Samaritain employé par les Juifs comme une sanglante injure, Joan. 8, 48; de là ces malédictions solennelles dont les “ Cuthéens ” (hommes venus de Cutha) sont l'objet dans le Talmud ; de là l'interdiction de les recevoir au rang des prosélytes, de dire Amen à leurs prières, de manger leur pain (mieux eût valu, au dire des Rabbins, manger de la chair de porc), etc. L'exemple des disciples (v. 8) nous montre pourtant que la pratique mitigeait bien des choses ; au reste, les dires rabbiniques étaient contradictoires sur plusieurs de ces points, et il ne manquait pas de docteurs pour assurer qu'il était licite de se procurer au moins des fruits et des œufs auprès des Samaritains. Après 2500 ans, l'hostilité dure encore entre les deux races. “ Les Samaritains, dit Robinson, Palaestina, t. 3, p. 328, ni ne mangent, ni ne boivent, ni ne contractent d'alliances matrimoniales avec les Juifs ; ils n'entretiennent avec eux que de simples relations d'affaires ”. “ Quoi! Tu es Juif, disait naguère le grand prêtre samaritain Salameh Cahen au Dr israélite L.A. Frankl (Nach Jérusalem, t. 2, p. 417), et tu viens auprès de nous Samaritains, qui sommes méprisés par les Juifs! ”. En effet, le même jour, M. Frankl ayant raconté cette visite à quelques femmes juives de Naplouse, elles reculèrent en poussant un cri d'horreur. “ Prends un bain pour te purifier, s'écria l'une d'elles, puisque tu es allé auprès d'eux ” (ibid., p. 421 et suiv.). Cf. Wilson, Lands of The Bible, t. 2, p. 62.

Jean chap. 4 verset 10. - Jésus lui répondit : Si tu connaissais le don de Dieu, et quel est celui qui te dit : Donnemoi à boire, peut-être lui auraistu fait toimême cette demande, et il t'aurait donné de l'eau vive. - Jésus ne répond pas directement à la Samaritaine, et pourtant sa réponse est pleine d'à-propos. Dans cette première partie du dialogue, il s'adresse davantage à l'intelligence de son interlocutrice, tâchant d'exciter en elle un pressentiment de la dignité de celui avec qui elle s'entretenait ; plus loin (v. 16 et ss.) c'est à son cœur et à sa conscience qu'il fera surtout appel. - Si tu connaissais le don de Dieu. Le substantif grec correspondant à *don* ne se rencontre qu'en cet endroit des Évangiles ; il est tout à fait noble, et représente ailleurs, tantôt le don de l'Esprit saint (Act. 2, 38; 8, 20; 10, 45; 11, 7), tantôt le bienfait de la Rédemption (Rom. 5, 15; 2 Cor. 9, 15, etc.). Il est difficile de déterminer ici sa signification spéciale, des opinions multiples s'étant formées à ce sujet depuis les premiers jours de l'exégèse (l'Esprit Saint, le don que Dieu a fait aux hommes en la personne de son Fils, le don par excellence, etc.). Peut-être estil mieux, d'après le contexte, de ne l'envisager que par rapport à la Samaritaine : “ la faveur insigne que Dieu t'accorde présentement par cette conversation ” (Maldonat, Fr. Luc, etc.). Jésus dut appuyer sur ces mots si graves et si

solennels. Prends garde! ce n'est pas un Juif ordinaire qui te parle. - *Peut-être lui auraistu fait toi même…* Dans le texte grec, *peut-être* aurait dû être traduit par *en tout cas*, exprimant la certitude et non le doute. Les deux pronoms sont emphatiques. Si tu savais qui je suis, c'est toi qui, au lieu de t'arrêter à des mesquines considérations de races, te hâterais de demander rafraîchissement et vigueur au voyageur fatigué, altéré ; car, au spirituel, nos situations sont complètement renversées. - *Il t'aurait donné de l'eau vive.* Métaphore d'autant plus belle qu'elle convient à merveille à la situation. Mais à quelle hauteur nous sommes déjà transportés par cette gracieuse et forte image ! L'eau vive, c'est à proprement parler l'eau courante, par opposition à celle qui demeure stagnante dans les citernes et dans les puits. (Cf. Gen. 26, 19; Lev. 14, 5; Jer. 2, 13; Bar. 3, 12, etc.); elle est d'autant plus précieuse en Palestine qu'elle y est plus rare. Au moral, et dans le sens le plus relevé, il s'agit de la connaissance de Jésus, de la foi en Jésus, qui donneront la vraie vie à cette pauvre femme. - L'épître de S. Ignace aux Romains, chapitre 7, contient une allusion manifeste à ce verset : c'est donc un témoignage qui remonte jusque vers l'an 115.

Jean chap. 4 verset 11. - La femme lui dit : Seigneur, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où avez-vous donc de l'eau vive ? - Elle demeure dans le sensible, ne pouvant s'élever encore à la signification spirituelle, à laquelle du reste elle n'était pas préparée. Mais, trait remarquable, tandis que précédemment (v. 9) elle n'avait donné à Jésus aucun titre de respect en lui adressant la parole, elle l'appelle maintenant *Seigneur*, impressionnée qu'elle a été par les mots “ et quel est celui qui vous dit… ” et par la distinction, la noblesse de Jésus. “ Elle sent la présence de quelqu'un qui parle avec autorité", Watkins, p. 96. - *Rien pour puiser.* Dans le texte grec, ἄντλημα désigne non seulement la cruche mentionnée plus loin (v. 28), mais aussi la corde au moyen de laquelle on la descendait dans le puits. Les voyageurs orientaux se munissent d'ordinaire d'un seau en peau ou une gourde remplaçant l'urne ; on s'enroule la corde autour du corps. Les disciples avaient emporté le leur à Sichar, de sorte que Jésus n'avait en réalité rien pour puiser. - *Et le puits est profond.* Allégation que justifient parfaitement les chiffres cités dans la note du v. 6. - *D'où avez-vous donc…* Cette eau vive à frappé la Samaritaine. Son étonnement ressort d'avantage dans le texte grec qui emploie deux articles. S. Jean aime à répéter ainsi l'article pour appuyer sur une idée. Cf. 5, 30; 6, 38, 42, 44, 50, 51, 58, etc.

Jean chap. 4 verset 12. - Êtesvous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu luimême, ainsi que ses fils et ses troupeaux ? - Ces paroles furent sans doute prononcées “ avec un sourire d'incrédulité et d'orgueil national ” (Farrar). Il y a une emphase manifeste dans le pronom et dans le comparatif. Comment cet homme, qui n'est en apparence qu'un pauvre voyageur, peutil afficher la prétention de faire ce que le grand patriarche luimême n'avait pu opérer ? Espèretil donner de l'eau vive, quand Jacob a dû se borner à creuser un puits ? - *Notre père Jacob.* Elle appelle Jacob l'ancêtre des Samaritains, et pourtant nous avons vu que leur origine n'était rien moins que juive : c'est tout au plus (quoi que disent de nos jours en sens contraire plusieurs interprètes d'Allemagne), si quelques éléments israélites s'étaient peu à peu fondus avec les races païennes déportées du NordEst. N.-S. JésusChrist luimême les appelle des étrangers relativement à sa nation (Luc. 17, 18), et l'on a observé que leur physionomie, assez intéressante, n'a rien de commun avec celle des vrais enfants de Jacob. Voyez Wilson, Lands of the Bible, p. 327 ; et notre Atlas d'histoire naturelle de la Bible, pl. 112, fig. 1. Mais on conçoit qu'il leur fût agréable de s'attribuer ce glorieux privilège; surtout, comme le dit l'historien Josèphe d'une manière piquante, lorsque tout prospérait chez les Juifs (Ant. 9, 14, 3; 11, 8, 6, etc.). Aujourd'hui encore leurs prêtres se targuent d'être issus de Lévi. A nous, ses héritiers naturels. - *Qui nous a donné.* Les détails suivants sont plein de charmes dans leur naïveté : ils comptent parmi ceux qu'un faussaire ne saurait inventer après coup. Le sens est que le puits de Jacob avait suffi aux besoins d'une nombreuse famille de pasteurs : que pourraiton demander ou donner en sus? Le mot grec employé dans ce seul passage du Nouveau Testament, désigne aussi parfois les esclaves ; mais on admet qu'il est beaucoup mieux traduit ici par “ troupeaux ”.

Jean chap. 4 verset 13. - Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif. - Jésus suit encore, s'il est permis de parler ainsi, le même jeu qu'au v. 10. De nouveau il se garde de répondre directement au langage extérieur de la Samaritaine, quoique en réalité il réponde à sa pensée intime (De quelle eau voulez-vous parler, Seigneur?). Il développe donc l'allégorie commencée, et signale les grandes qualités de son eau vive. En pédagogue tout divin, il laisse de côté les points secondaires, qui auraient interrompu le cours du dialogue sans produire d'utiles résultats, et il va droit au principal. Quelle merveilleuse charité pour réveiller doucement l'étincelle

qui couvait sous la cendre ! - *Quiconque boit.* Jésus atteste d'abord un fait général : l'eau matérielle du puits de Jacob n'étanche que transitoirement la soif ; aussi bien, celui qui s'y était désaltéré avec joie aura soif de nouveau : la Samaritaine, son urne à la main, en était une preuve vivante. Bel abrégé, du reste, de l'histoire de toutes les satisfactions humaines. - *Celui qui boira.* Notez le changement de temps et de tournure (quiconque aura bu une fois pour toutes), afin de mieux marquer le contraste. - *L'eau que je lui donnerai.* La femme avait opposé Jacob à Jésus ; Jésus accepte et relève l'opposition, mais pour se montrer supérieur à Jacob. Son eau mystique assouvit la soif à tout jamais. Ici une expression extrêmement énergique, qui réapparaît 8, 51, 52; 10, 28; 11, 26; 13, 8. Cf. 1 Cor. 8, 13. “ De quelle eau donnera donc le Sauveur, sinon de celle dont il est écrit : “ En vous est la source de vie? ” Comment, en effet, auront soif “ ceux qui seront enivrés de l’abondance de votre maison ? ”, S. Augustin, Traité 15 sur S. Jean, 16. Comp. Apoc. 7, 16 et 17 : “ Ils n’auront plus faim, ils n’auront plus soif, ni le soleil ni la chaleur ne les accablera, puisque l’Agneau qui se tient au milieu du Trône sera leur pasteur pour les conduire aux sources des eaux de la vie ” .

Jean chap. 4 verset 14. - car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle. - Après avoir exposé les qualités négatives de l'eau vive qu'il se charge de fournir, Jésus en décrit positivement les avantages. L'image dont il se sert est d'une parfaite beauté : “ qui saute ”, qui s'élance. Les eaux tendent, suivant un principe bien connu d'hydrostatique, à remonter jusqu'à leur niveau primitif. “ L’eau qui jaillit des sources terrestres, quelle qu’en soit l’impétuosité, ne s’élève que de quelques pieds dans les airs. Mais ici sont creusés des puits qui, par une force surnaturelle, montent jusqu’au ciel lui-même, et jusqu’à la vie éternelle ”, Lampe, Comm. in h.l. Venues du ciel, elles veulent rejaillir jusqu'au ciel, et y transporter avec elles celui qui a le bonheur de les posséder au fond de ses entrailles. On comprend que, dans ces conditions, la soif soit étanchée pour toujours. Donc, “ Vous tous qui avez soif, venez, voici de l’eau ! ”, Is. 55, 1 et ss. Voyez plus bas, 7, 38, une autre parole analogue de Jésus; comparez aussi ce mot de Rabbi Méir : L'homme qui se livre avec affection à l'étude de la loi “ est fait comme une source qui ne cesse jamais de jaillir, et comme une rivière qui va toujours augmentant ”. Pirké Aboth, 6, 1.

Jean chap. 4 verset 15. - La femme lui dit : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici pour puiser. - Enfin elle change de ton et de langage. Si elle prend encore la parole (on a souvent fait la remarque qu'elle la prend beaucoup plus que Nicodème; mais cela est si naturel!), ce n'est point désormais pour faire une objection, c'est pour adresser à Jésus la demande par laquelle avait débuté l'entretien (v. 7) : *Donnez-moi de cette eau*. Cri touchant, dans lequel on a vu parfois très à tort une pointe d'ironie. Non, quoique basée sur deux motifs bien terrestres, la requête est sérieuse et sincère. Comment, d'ailleurs, les désirs de la Samaritaine n'auraientils pas été excités par la description qui précède ? - *Afin que je n'aie plus soif.* C'est le premier avantage qu'elle obtiendra, si elle arrive à posséder en ellemême cette source intarissable, perpétuellement rafraîchissante. - *Et que je ne vienne plus*... Second avantage : elle ne sera plus obligée de venir chaque jour péniblement renouveler sa provision au puits de Jacob. Dans le texte grec : “ que je vienne à travers ”, adoptée par MM. Westcott et Hort d'après quelques graves documents, explique très bien l'ennui d'un double voyage à travers la plaine d'El Mokna, pour venir puiser à la fontaine. Le verbe, déjà employé au chapitre 2, 8 et 9, est propre au quatrième évangile.

Jean chap. 4 verset 16. - Jésus lui dit : Va, appelle ton mari, et viens ici. - Ici commence la seconde partie du dialogue. Après avoir attiré l'attention de la Samaritaine sur la chose mystérieuse qu'il se proposait de lui faire gagner, après lui avoir fait pressentir sa propre dignité, Jésus donne tout à coup à l'entretien une direction inattendue, surprenante : *Va, appelle ton mari*. Fautil dire avec Rosenmüller, pour expliquer cette brusque transition : “ peut-être manquetil une partie du dialogue ” (Scholia in h. l.) ? Fautil se demander avec certains interprètes quelles pouvaient bien être les intentions de NotreSeigneur à l'égard de cet homme ? Supposer, par exemple, qu'il désirait se révéler aux deux conjoints en même temps ? Ou bien, qu'il ne voulait pas violer davantage les lois de la bienséance telles que ses compatriotes les entendaient (voyez la note du v. 27)? Tout cela est peu naturel. En réalité, Jésus ne se proposait point de faire venir immédiatement le mari, sachant bien, du reste, qu'il ne méritait pas ce nom (v. 18) : il employait cette sorte de stratagème pour “ éveiller une conscience endormie ”, et, en même temps, pour manifester de plus en plus son caractère supérieur. Voilà dans quel but il frappe ce grand coup.

Jean chap. 4 versets 17 et 18. - La femme répondit : Je n'ai pas de mari. Jésus lui dit : Tu as eu raison de dire : Je n'ai pas de mari ; car tu as eu cinq maris, et maintenant celui que tu as n'est pas ton mari ; en cela, tu as dit vrai. - La loquacité féminine des versets antérieurs a pris fin. Trois mots, c'est tout ce que la Samaritaine trouve à dire actuellement, et elle dût les prononcer la rougeur au visage, avec un profond embarras. Mais estce bien une confession qu'elle fait ? Elle espère plutôt, par cette réponse ambiguë, éluder toute interrogation subséquente, pensant que son interlocuteur ne parviendrait pas à découvrir le reste. Cela peut signifier, en effet : Je ne suis pas mariée; ou bien, je n'ai pas de mari légitime. - *Tu as eu raison de dire…* Inutile de chercher à tromper Celui qui sonde les reins et les cœurs par sa science divine : il sait tout, le passé comme le présent. D'un mot Jésus fait cesser l'équivoque. Il y a ici un changement remarquable dans le texte original. La femme avait dit, en appuyant sur le verbe : JE N'AI PAS de mari (voir plus haut) ; Jésus appuie au contraire sur le substantif, qu'il déplace pour le mettre en tête de la phrase, comme l'expression principale : DE MARI, je n'en ai pas. - Le verset 18 commente, en la développant, cette triste révélation. Le Sauveur fait à la Samaritaine un saisissant portrait de la misère morale dans laquelle elle croupit. - *Tu as eu cinq maris.* Tout porte à croire qu'il ne s'agit ici ni d'un nombre rond (Ewald) pour signifier " plusieurs ", ni d'unions criminelles (S. Jean Chrysost., Maldonat), mais d'unions légitimes (S. Augustin, le Vén. Bède et la plupart des commentateurs) ; " car le Christ distingue entre les cinq premiers maris, qui avaient été légitimes, et le sixième, qui n'est pas légitime ", dit fort bien Corn. a Lapide. La chose était facile alors, grâce au divorce. Sur ce simple chiffre, les rationalistes (Strauss, Keim, etc.) ont bâti le système le plus étrange, qu'il suffit d'exposer pour le renverser. Partant de ce fait, que le peuple samaritain d'alors tirait son origine de cinq nations différentes (voyez 4 Reg. 17, 30, 31 et la note du v. 9), " qui avaient apporté chacune son dieu et adopté, de plus, Jéhova, le Dieu du pays ", ils prétendent que " la femme, avec ses cinq maris et l'homme avec lequel elle vivait maintenant comme sixième, serait le symbole du peuple samaritain tout entier "; nous aurions donc là " une preuve du caractère idéal (mythique) de tout le récit ". Voilà l'exégèse de ceux qui ne veulent pas admettre le sens simple et obvie du texte ! Nous leur répondrons avec M. Godet (t. 2, p. 337) : " Dans le passage de l'A. Testament, 4 Rois 17, 30, 31, il est bien question de cinq peuples, mais de sept dieux, deux peuples en ayant importé deux. De plus, ces sept dieux étaient adorés simultanément, et non successivement, jusqu'au moment où ils firent place à Jéhova. Enfin, seraitil concevable que Jéhova fût comparé au sixième mari, qui était évidemment le pire de tous dans la vie de la femme ? ". - *N'est pas ton mari.* La place attribuée au pronom renforce la pensée. C'est de même par emphase que, dans la proposition suivante, précède les deux autres mots. Quelle énergie également de l'adverbe *vrai*, qui fait allusion à la confession à moitié fausse de la Samaritaine!

Jean chap. 4 verset 19. - La femme lui dit : Seigneur, je vois bien que vous êtes un prophète. - En face d'allégations aussi nettes, que lui restaitil à faire? Elle ne pouvait qu'avouer en toute simplicité que les choses étaient dans l'état où Jésus les avait décrites. Si cet aveu n'est qu'implicite sur ses lèvres (*vous êtes un prophète*), il est cependant réel, les prophètes étant censés lire au fond des cœurs. Voyez l'Evang. selon S. Luc, p. 162. C'est pour la troisième fois que le titre *Seigneur* revient depuis le v. 11. L'équivalent grec de *je vois* " dénote la contemplation, une vision progressive, et non la perception immédiate " (Westcott). Au reste, c'est peu à peu et admirablement que la foi de cette femme s'était développée. Comp. les v. 9, 11, 13 et celuici.

Jean chap. 4 verset 20. - Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous, vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. - Dans cette réflexion de la Samaritaine, de Wette ne voit qu'une " ruse féminine ", destinée à détourner la conversation d'un sujet désagréable, et plusieurs exégètes contemporains partagent son sentiment. Mais c'est là sûrement une idée arbitraire, surajoutée au texte. Non, l'interlocutrice du Sauveur est sérieuse et de bonne foi en tenant ce langage : elle n'essaie pas de faire une diversion habile ; mais comprenant, comme elle l'a dit, que Jésus est un prophète, elle utilise sa présence pour acquérir une connaissance certaine sur un point capital, très discuté entre les Juifs et les Samaritains. Tout porte à croire, en outre, qu'elle se proposait un but pratique, celui d'honorer Dieu à l'endroit voulu par lui, afin de mieux obtenir ainsi le pardon de ses fautes. Par " nos Pères ", les uns entendent les grands patriarches Abraham et Jacob (Euthymius, Schegg, Trench, etc.); les autres, plus probablement, ceux des Samaritains qui avaient construit le temple de Garizim. - Les mots *sur cette montagne* furent accompagnés d'un geste qui désignait la montagne située immédiatement audessus du puits de Jacob. Voyez Baedeker, Palaestina und Syrien, p. 343 de la 1ère édit. Elle surplombe la plaine d'environ 865 mètres. Son sommet présente de magnifiques ruines, dans lesquelles MM. V. Guérin et de Saulcy (Voyage en Syrie et autour de la mer Morte, p. 407 et ss.;

voyage en Terre Sainte, t. 2, p. 247 et ss.) n'hésitent pas à voir les restes du temple samaritain détruit par Jean Hyrcan, l'année 129 avant J.-C., environ 200 ans après sa construction. Sur l'admirable vue dont on y jouit, voyez les Guides Joanne, Murray et Baedeker. - *Ont adoré.* Est pris dans un sens absolu, Cf. 12, 30, etc., pour désigner l'ensemble du culte divin. De nos jours encore le Garizim est étroitement associé à la religion des 150 personnes environ qui forment les débris de la race samaritaine : elles l'appellent la sainte montagne, se tournent de son côté pour prier, lui rattachent toutes sortes de traditions légendaires (par exemple : le paradis terrestre, la création d'Adam, l'autel de Noé après le déluge, le sacrifice d'Abraham, etc.), vont enfin immoler et manger l'agneau pascal sur sa cime (voyez Porter, Palestine and Syria, p. 330-332 ; Robinson, Palaestina, t. 3, p. 319 et ss.). Les Samaritains ont de tout temps appuyé leur vénération spéciale pour le Garizim sur Deut. 27, 4-8 : " Quand vous aurez passé le Jourdain, vous dresserez ces pierres sur le mont Ébal, comme je vous le commande aujourd'hui, et tu les enduiras de chaux. Là, tu bâtiras un autel au Seigneur ton Dieu, un autel de pierres que tu n'auras pas travaillées avec le fer. C'est avec des pierres brutes que tu bâtiras l'autel du Seigneur ton Dieu ; sur cet autel, tu offriras des holocaustes au Seigneur ton Dieu. Tu offriras aussi des sacrifices de paix, et là, tu mangeras, tu te réjouiras en présence du Seigneur ton Dieu. Puis, tu écriras sur les pierres toutes les paroles de cette Loi, bien lisiblement. ". Ils ont prétendu que les Juifs ont altéré le texte primitif, et qu'on doit lire " Garizim " au lieu de " Hebal ". - *Et vous, vous dites*. Vous, Juifs. Cf. v. 9. - *Que Jérusalem* (et pas ailleurs) *est le lieu…* Le Talmud contient, sur cette rivalité, plus d'un curieux passage. Voyez les recueils de Lightfoot, de Wetstein et de Wünsche ; Reland, Palaestina, p. 503. " Rabbi Yochanan, lisonsnous dans Bereschith Rabba, § 32, allant à Jérusalem pour prier, passa auprès (du Garizim). Un Samaritain, le voyant, lui demanda : Où vastu? Je vais, réponditil, Jérusalem pour prier. Le Samaritain riposta : Ne seraitil pas mieux pour toi de prier sur cette sainte montagne que dans cette maison maudite (le temple de Jérusalem) ? " - Notez la délicatesse du langage de la Samaritaine. Aucune question directe n'est formulée (v. g. : Qui a tort? Où est le lieu véritable?) ; le problème est simplement signalé sous ses deux faces : on laisse à Jésus toute liberté pour le résoudre.

Jean chap. 4 verset 21. - Jésus lui dit : Femme, croismoi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, que vous adorerez le Père. - Précédemment, il avait pris garde de se laisser entraîner dans aucune digression ; il suit maintenant l'humble femme sur le terrain choisi par elle, ce terrain se prêtant à merveille aux graves révélations qu'il voulait faire : mais à quelles hauteurs sublimes il porte aussitôt la question ! - Il y a, dans le mot *femme*, quelque chose de pathétique et de sérieux tout ensemble. La petite introduction *croismoi* fait un pressant appel à la foi de la Samaritaine ; Jésus relève par là sa propre autorité : Tu dis que je suis un prophète, crois donc à ma parole, sans hésiter, quelle que soit la décision. - *L'heure vient.* Le temps messianique, alors si impatiemment attendu (Cf. v. 25). S. Jean emploie volontiers ce mot 2, 4; 5. 25, 28, 35; 8, 20, etc. (Jésus dut faire à son tour le même geste que la Samaritaine, v. 20), *ni sur cette montagne*... Bientôt donc tout particularisme religieux aura cessé, parce qu'il régnera un culte supérieur, universel, qui sera l'abrogation de celui des Juifs et de celui des Samaritains. Comme l'avait prédit Malachie, 1, 11 : " En tout lieu, on brûle de l'encens pour mon nom et on présente une offrande pure ". La prophétie ne tarda pas à s'accomplir : peu d'années après ce dialogue, le temple juif subissait le même sort que le sanctuaire samaritain et devenait un monceau de ruines. - *Vous adorerez.* Jésus aurait pu dire d'une manière générale ; mais il était plus naturel qu'il appliquât directement sa prédiction au peuple dont faisait partie son interlocutrice. Voyez aux v. 39-42 et Act. 8, 1-26, les rapides succès du christianisme en Samarie.- *Le Père*. Ici une expression significative (au lieu de l'abstrait *Dieu*), qui indique à elle seule le caractère de la religion nouvelle. Ce n'est guère à la façon d'un Père que Dieu avait été honoré jusquelà ; mais voici que la religion de Jésus créera entre le Seigneur et les hommes les relations les plus intimes, les plus douces. Ce nom de Père est souvent donné à Dieu dans le quatrième évangile, rarement dans les autres écrits du Nouveau Testament. - Ainsi, d'après cette première partie de la réponse du Sauveur, le vrai culte ne sera désormais ni dans le judaïsme schismatique de Samarie, ni dans le judaïsme orthodoxe de Jérusalem : ces limites étroites vont tomber.

Jean chap. 4 verset 22. - Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. - Après avoir ouvert cet horizon grandiose, Jésus résout directement, d'après l'histoire sainte, la question de la Samaritaine. Il revendique franchement le droit des Juifs et de leur sanctuaire. M- *Vous adorez… nous adorons*. Même antithèse qu'au v. 20. Il est touchant de voir NotreSeigneur se ranger parmi les Juifs : c'était en effet son peuple de toutes manières. Cf. Gal. 4, 4. - *Ce que vous ne connaissez pas.* Quoique étrange à première vue, la leçon (au neutre) est bien la vraie. Dieu

est ici envisagé dans sa nature, et non dans sa personne. Voyez, Act. 17, 23, une formule analogue. Les Samaritains ignoraient Jéhova d'une manière relative, car en réalité ils étaient séparés de la théocratie. N'acceptant pas d'autres livres sacrés que le Pentateuque (sur le fameux exemplaire que leurs descendants conservent à Naplouse, voyez Tristram, Land of Israël, 3è édit. p. 354 et s. ; Murrays's handbook for Palestine, p. 328 ; Sepp, Jerusalem u. das h. Land, t. 2, p. 41), ils avaient totalement négligé les révélations ultérieures, c'est-à-dire le développement de la connaissance divine : l'arbitraire avait pris chez eux la place des célestes volontés ; leur religion était mutilée, tronquée et imparfaite. - *Ce que nous connaissons.* Les Juifs, au contraire, connaissaient le Seigneur tel qu'il s'était révélé, par conséquent d'une manière aussi intégrale que possible. Ses manifestations avaient été multiples à travers les âges, et, consignées dans les écrits inspirés, elles étaient toujours une vivante école où l'on apprenait à le connaître. - *Le salut vient des Juifs.* Le salut par excellence, le salut messianique. Cf. Luc 1, 77; Act. 4, 12; Rom. 11, 11. Par cette parole Jésus motive le second jugement qu'il vient de porter ; dans sa vie nous le voyons toujours fidèle à mettre en relief les prérogatives de son peuple ; or celleci était assurément la pus noble. Elle s'est réalisée sous deux formes distinctes : d'abord, en tant que les Juifs avaient seuls le dépôt complet de la révélation et qu'ils ont formé, durant toute leur histoire, comme une chaîne par laquelle a été transmis le salut promis jadis à Abraham, Gen. 12, 1 et ss. ; puis en tant que le Sauveur luimême devait être un Israélite selon la chair. Cf. Is. 2, 1-3; Rom. 3, 1, 2; 9, 4, 6, etc. - Donc les Samaritains ont tort sur la question pratique qui a été proposée à NotreSeigneur ; leur culte n'est pas celui que Dieu désire ; le Garizim n'est point le lieu du véritable sanctuaire. Avec quelle force et aussi avec quelle délicatesse cela est insinué !

Jean chap. 4 verset 23. - Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. - Jésus revient maintenant à sa première réponse (v. 21), c'est-à-dire au magnifique idéal religieux qui était sur le point de devenir une réalité historique. Il exprime en termes positifs ce qu'il avait d'abord proposé négativement; de plus, il développe davantage sa pensée (v. 23 et 24). - *Mais* : Par contraste avec ce qui a été dit soit du culte juif, soit du culte samaritain. - *L'heure vient…* Ces derniers mots sont empreints d'une touchante solennité. Voici que le nouvel état de choses commence, le Messie ayant inauguré son ministère. L'heure du vrai culte a sonné. Déjà NotreSeigneur avait autour de lui, dans la personne de ses disciples, un petit groupe de vrais adorateurs. Les vrais adorateurs sont ceux qui honorent Dieu conformément à son œuvre, à ses attributs, à sa volonté ; ceux qui réalisent pour le mieux la notion du culte véritable. Cf. Cramer, Bibl. Theolog. Woerterbuch der neutestam. Graecitaet, 3è éd., p. 100-102. Les Juifs étaient, certes, de vrais adorateurs, mais d'une manière imparfaite encore, leur religion devant être portée beaucoup plus haut par le Messie : des adorateurs plus “ vrais ” qu'eux étaient donc possibles. - *Adoreront le Père.* Jésus va signaler les deux principaux caractères de la religion nouvelle, qui sont la spiritualité, la vérité. - 1° Ce culte de l'avenir aura lieu *en esprit*, par apposition à “ dans la chair ”. Ce qu'il ne faut pas entendre du SaintEsprit, mais de la partie la plus relevée de l'être humain, de ces régions supérieures de notre âme par lesquelles S. Paul dit avoir été surtout en communication avec Dieu, Rom. 1, 9. Cf. 1 Thess. 5, 23 ; Joan. 6, 64. Jusqu'alors le culte avait été extérieur, attaché à des localités spéciales ; il faut qu'il devienne intérieur avant tout, les restrictions locales cessant d'exister. “ Nous étions allés au dehors, et nous avons été renvoyés à l’intérieur.... c’est dans ton cœur que tout doit se passer. S’il te faut quelque lieu élevé, quelque lieu saint, fais de toimême et intérieurement un temple au Seigneur. Car le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple. Veuxtu prier dans un temple? Prie en toimême ; mais auparavant, sois le temple de Dieu ; car c’est dans son temple qu’il écoute ceux qui le prient ”, S. Augustin, Traité 15 sur S. Jean, 25. La préposition *en* marque fort bien l'atmosphère dans laquelle devra se mouvoir le culte perfectionné par Jésus. - 2° *En vérité*, par opposition à en apparence, symboliquement : ce qui veut dire que l'on n'offrira pas seulement au Seigneur des sacrifices figuratifs, à la façon des Juifs, mais la réalité, la victime par antonomase dont ils n'étaient que l'ombre. M. Reuss a bien raison de dire que “ la déchéance de la Loi ” est proclamée hautement dans ce verset. Motif pour lequel la religion sera désormais ainsi transformée : Dieu ne veut plus d'autres adorateurs.

Jean chap. 4 verset 24. - Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. - Et pourquoi Dieu cherchetil, pour ainsi dire avec empressement, des hommes qui l'honorent en esprit et en vérité ? Nous l'apprenons très nettement ici. - *Dieu est esprit.* Le texte grec le dit avec plus de concision et de vigueur. Rien de plus concluant que cette déduction. Dieu a une nature toute spirituelle ; à cette nature doivent correspondre les hommages qu'on lui rend. “ Dieu est invisible, incompréhensible, non mesurable ; le Seigneur a dit que le temps était venu où Dieu devait être adoré non pas sur une montagne ou dans un

temple. Car l'Esprit ne peut être circonscrit ou confiné ; il est partout présent dans l'espace et dans le temps, présent en plénitude en toutes conditions. C'est pourquoi, atil dit, les vrais adorateurs sont ceux qui adorent en Esprit et en vérité ", S. Hilaire, De Trinit. 2, 31. - Chacun sait le bruit que les protestants ont fait à propos de ces versets 23-24 et du culte catholique, lequel aton osé prétendre, serait ici directement condamné, attendu qu'il se compose en grande partie de rites extérieurs. Mais les préjugés et la passion ont seuls pu aveugler nos adversaires jusqu'à ce point. Tant que l'homme n'aura pas changé de nature, tant qu'il sera composé d'un corps et d'une âme, son adoration devra nécessairement avoir quelque chose d'extérieur : il n'y a que les esprits purs qui puissent adorer d'une manière toute spirituelle. Ce que Jésus réprouve, c'est donc ou un culte purement extérieur, ou un culte limité à un sanctuaire unique. Au reste, les protestants n'ontils pas aussi leurs temples et leurs cérémonies, le tout bien vide, hélas ! Tandis que, par le saint sacrifice de la messe et la présence réelle, la plus humble église catholique possède la religion en esprit et en vérité ?

Jean chap. 4 verset 25. - La femme lui dit : Je sais que le Messie, c'est-à-dire le Christ, doit venir ; lorsqu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses. - Assurément, la Samaritaine n'avait pas compris toute la portée des paroles de Jésus ; elle en sait du moins maintenant assez pour voir qu'elles annoncent de grandes réformes au point de vue du culte, et naturellement elle rattache ces réformes à la personne du Messie. Les Samaritains, en effet, attendaient comme les Juifs un Messie, qu'ils nommaient (haSchâheb), (haThâheb), " celui qui revient " (d'après d'autres, " celui qui convertit "). Leurs descendants de Naplouse l'attendent encore sous l'appellation de ElMuhdi, " le Guide ". Ils se le représentent surtout comme un prophète éminent, d'après Deut. 18, 15, et supposent qu'il rétablira en tous lieux la vraie foi. Voyez Sylvestre de Sacy, Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi, t. 12, p. 1 et ss., Paris 1831, et Mémoire sur l'état actuel des Samaritains, Paris 1812 ; Friedrich, Discussionum de Christologia Samaritanorum liber, Leipsig 1821 ; Gesenius, De Samaritanorum theologia, Halle 1824 ; Robinson, Palaestina, t. 3, p. 320 ; Bargès, Les Samaritains de Naplouse, Paris 1855 ; Wilson, The Lands of the Bible, t. 2, p. 50 et ss. ; Westcott, Introduction to the Study of the Gospels, 5è édit., p. 159-160. On trouvera dans ces divers ouvrages d'intéressants détails sur la correspondance théologique engagée à plusieurs reprises par des savants d'Europe avec les Samaritains. - Les mots *c'est à dire le Christ* sont une note explicative du narrateur. Cf. 1, 42. - *Il nous annoncera toutes choses*. Toutes choses dans le sens populaire de cette expression : tout ce qu'il nous importe de savoir sous le rapport religieux. Le verbe grec est fort bien employé ici, car il désigne proprement les nouvelles apportées par une personne qui revient. Cf. Cramer, s.v.

Jean chap. 4 verset 26. - Jésus lui dit : Je le suis, moi qui te parle. - Sublime révélation, qui forme le " point culminant de tout l'entretien " (Corluy). La première parole de Jésus dans ce dialogue avait été " Donnemoi à boire " (v. 7) ; la septième, quelques instants plus tard, est celleci : " Je le suis ". Je suis moimême le Messie. Les rationalistes s'offusquent de cette marche rapide, et ils en tirent, mais de quel droit ? des conclusions contre la véracité du récit. Jésus était maître de se manifester à l'heure choisie par lui, et cette humble femme, malgré sa misère morale antérieure, était maintenant bien préparée pour recevoir cette révélation. Les inconvénients, les dangers même qui portèrent en d'autres circonstances NotreSeigneur à tenir caché son caractère messianique (Cf. Matth. 16, 20; Marc. 8, 30, et les commentaires) n'existaient point alors en Samarie. - Sur les traditions grecques et latines relatives à l'histoire subséquente de la Samaritaine (on la nomme Photina), voyez le " Menaeum " grec au 26 février, les Bollandistes au 20 mars, Cornelius a Lapide, in Joan, 4, 7. Le martyrologe romain (20 mars) a simplement les lignes suivantes " A Photine la samaritaine, ses fils Joseph et Victor, et au duc Sébastien, morts en martyrs en confessant le Christ ".

c. Jésus et ses disciples. v. 27-38

27Au même instant ses disciples arrivèrent, et ils s'étonnaient de ce qu'il parlait avec une femme. Cependant aucun ne lui dit : Que demandez-vous ? Ou : Pourquoi parlez-vous avec elle ? 28La femme laissa donc là sa cruche, et s'en alla dans la ville. Et elle dit aux gens : 29Venez, et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne seraitil pas le Christ ? 30Ils sortirent donc de la ville, et vinrent auprès de lui. 31Cependant les disciples le priaient, en disant : Maître, mangez. 32Mais il leur dit : J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. 33Les disciples se disaient donc l'un à l'autre : Quelqu'un lui atil apporté à manger ? 34Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, pour accomplir son œuvre. 35Ne ditesvous pas : Encore quatre mois, et la moisson viendra ? Voici

que je vous dis : Levez vos yeux, et voyez les campagnes qui blanchissent déjà pour la moisson. [36]Et celui qui moissonne reçoit une récompense, et amasse du fruit pour la vie éternelle, afin que celui qui sème se réjouisse, aussi bien que celui qui moissonne. [37]Car ici se vérifie cette parole : Autre est celui qui sème, et autre celui qui moissonne. [38]Je vous ai envoyés moissonner là où vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous, vous êtes entrés dans leurs travaux.

Ce tableau encore est plein de vie et de vérité. Les versets 27-30 racontent la manière dont le dialogue qui précède fut subitement interrompu; nous avons ensuite, v. 31-38, un nouvel entretien de Jésus, mais avec ses disciples.

Jean chap. 4 verset 27. - Au même instant ses disciples arrivèrent, et ils s'étonnaient de ce qu'il parlait avec une femme. Cependant aucun ne lui dit : Que demandez-vous ? Ou : Pourquoi parlez-vous avec elle ? - *Au même instant* : Correspond à notre locution “ là-dessus ”. Voyez Beelen, Grammat., p. 420. - *Ses disciples arrivèrent*. Ils revenaient de Sichar, rapportant les provisions qu'ils étaient allés acheter (v. 9). - *Et ils s'étonnaient*. C'est bien l'imparfait qu'il faut lire, d'après les meilleurs manuscrits et non l'aoriste avec la Recepta. Ce changement de temps, est très expressif : l'aoriste raconte, l'imparfait peint. - *Ils s'étonnaient*... L'étonnement des disciples tenait à la sévérité des idées juives sur les relations extérieures des hommes avec les femmes. Le Talmud est très explicite à ce sujet. “ Il ne faut pas parler avec une femme sur les places publiques, pas même avec votre propre épouse ”, Joma, fol. 240, 2. Voyez, dans les recueils de Lightfoot, de Wünsche, etc., d'autres citations curieuses. M. A. Weil, Juif contemporain, relève, en termes parfois trop cyniques (Moïse et le Talmud, Paris, 1864, p. 270 et ss.), le mépris que les vieux Rabbins témoignaient pour la femme. - *Cependant aucun ne lui dit*... Trait délicat, qui montre combien les disciples respectaient leur Maître, et quelle haute idée ils avaient de lui, de sa conduite. - *Que demandez-vous*. Quel service demandez-vous à cette femme? Ils ne pensaient guère que c'était la foi de la Samaritaine que Jésus avait cherchée. D'après une conjecture bizarre de quelques auteurs (Alford, etc.), les disciples auraient adressé à l'interlocutrice même de Jésus cette première parole. - *Ou pourquoi parlez-vous avec elle*. Quel enseignement avez-vous à lui donner?

Jean chap. 4 verset 28. - La femme laissa donc là sa cruche, et s'en alla dans la ville. Et elle dit aux gens : - Comme au v. 3; voyez le commentaire. Ce détail, qui dénote évidemment un témoin oculaire, est tout à la fois pittoresque et significatif. Sa conversation avec Jésus étant ainsi interrompue, la Samaritaine s'éloigne ; mais elle est tellement émue, qu'elle oublie ce qu'elle était venue faire en ce lieu et laisse sa cruche auprès du puits. Elle possède maintenant au fond de son cœur une source d'eau vive (v. 14) ; que lui importe l'eau naturelle, même l'eau fournie par Jacob à son peuple (v. 12)? Voyez S. Jean Chrys., Hom. 15 in Joan. - *S'en alla*. On devine avec quelle joie et quel empressement. - *Elle dit aux gens*. - Le pronom de la Vulgate équivaut à un simple article dans le grec. C'est-à-dire, à tous les habitants de Sichar. Jésus lui avait dit (v. 16) : “ Appelle ton mari ”, et voici qu'elle appelle toute a ville. Comme l'écrit très justement M. Schegg, t. 1, p. 251, l'arrivée soudaine des apôtres au moment le plus intéressant de l'entretien était une épreuve pour la Samaritaine : cette épreuve fut noblement surmontée. A quoi bon d'autres paroles? Jésus n'en avaitil pas dit assez pour démontrer ce qu'il attestait?

Jean chap. 4 verset 29. - Venez, et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne seraitil pas le Christ ? - Comp. 1, 46, où nous avons vu S. Philippe conduire Nathanaël au Sauveur par les mêmes expressions. - *Un homme qui m'a dit*... Elle décrit Jésus par la circonstance qui l'avait le plus frappée, c'est-à-dire par son intuition prophétique. - *Tout ce que j'ai fait*. En mauvaise part : toutes mes fautes. En réalité, Jésus n'avait touché qu'à un point de la conduite de cette femme ; mais c'était un point essentiel, qui comprenait presque tout le reste. D'ailleurs l'hyperbole est bien naturelle en pareil cas. La confession publique de la Samaritaine a un caractère naïf et touchant ; elle est en conformité parfaite avec l'ensemble de l'entretien, durant lequel Photina nous est apparue vive, alerte, ayant toujours, selon le mot de Stier, “ “ “ sa pensée sur les lèvres ”. - *Ne seraittil pas le Christ ?* Elle n'éprouve personnellement aucun doute ; si elle présente sa pensée comme une simple conjecture, c'est par délicatesse, “ pour que l'ignorance d'une femme ne risque pas de porter préjudice à une chose si importante ”, Maldonat ; voyez Euthymius. Elle ne veut point affirmer d'une manière trop positive en face d'hommes qui n'ont pas encore vu et entendu comme elle ;

toutefois, elle forme d'avance leur jugement par cette interrogation non moins habile que polie (placé en tête d'une question, ne suppose pas toujours une réponse négative. Cf. Schegg, t. 1, p. 581).

Jean chap. 4 verset 30. - Ils sortirent donc de la ville, et vinrent auprès de lui. - Toute la ville est bientôt en émoi, et se dirige au plus vite vers le puits de Jacob, pour contempler le mystérieux étranger. Notez de nouveau ce changement de temps, qui met la scène sous nos yeux. L'aoriste indique une action immédiate et rapide ; l'imparfait, au contraire, un acte dont l'exécution demandait un certain temps.

Jean chap. 4 verset 31. - Cependant les disciples le priaient, en disant : Maître, mangez. - *Cependant :* Tandis que les choses se passaient ainsi à Sichar ; entre le départ de la Samaritaine et son retour avec ses compatriotes. - *Les disciples le priaient.* Le narrateur nous ramène à Jésus et aux disciples. L'imparfait exprime la répétition, l'insistance. Voyant que Jésus semblait ne pas faire attention aux humbles mets étalés devant lui, plongé qu'il était dans ses réflexions, ils l'invitaient tour à tour respectueusement à manger.

Jean chap. 4 verset 32. - Mais il leur dit : J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. - Jésus va employer à leur égard son procédé favori : du sensible il les élèvera, comme il avait fait pour la Samaritaine, aux plus hautes régions du surnaturel. - *J'ai à manger*... Je n'ai pas besoin de la nourriture que vous m'offrez ; j'ai d'autres mets plus savoureux. De même qu'il avait oublié précédemment sa soif brûlante, de même il oublie sa faim et sa fatigue : la prochaine conversion de toute une ville suffit pour le nourrir en ce moment. Les Rabbins recommandent souvent d'associer aux repas des conversations saintes, roulant sur des choses spirituelles : nul, mieux que Jésus, n'a donné l'exemple de cette pratique. Voyez, outre ce passage, Luc. 5. 29-39 et parall.; 7, 36-50; 10, 38-42; 11, 37-50; 14, 1-24, etc.

Jean chap. 4 verset 33. - Les disciples se disaient donc l'un à l'autre : Quelqu'un lui atil apporté à manger ? - *Les disciples se disaient*... A voix basse, sans doute, pensant n'être pas entendus de leur Maître. - *Quelqu'un lui a -til apporté*... La phrase grecque se traduirait mieux ainsi : “ Quelqu'un ne lui aura cependant pas apporté à manger ? ” Voyez Winer, Grammatik, p. 454. Les apôtres n'ont pas compris, et certes il leur était difficile de comprendre surlechamp ; leur Maître ne les avaitil pas envoyés à Sichar dans le but exprès d'acheter des vivres ? “ Y atil rien d’étonnant à ce que cette femme n’ait pas compris de quelle eau il s’agissait, quand les disciples euxmêmes ne comprenaient pas de quelle nourriture le Sauveur leur parlait? ”, S. Augustin, Traité 15 sur S. Jean. S. Jean raconte candidement ce quiproquo, auquel il prit part luimême. “ Apparaît dans ces choses la simplicité native de la vérité ; et on reconnaît facilement que l’écrivain rapporte des choses qui se sont passées en sa présence ”. On pourrait répéter à chaque page cette réflexion très juste du P. Patrizi, In Joan. Comment., p. 49.

Jean chap. 4 verset 34. - Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, pour accomplir son œuvre. - Jésus s'explique, comme il avait fait pour la Samaritaine ; c'est à une nourriture spirituelle qu'il pensait. Cette image exprime fortement la consolation intime, la pleine satiété que NotreSeigneur trouvait dans l'accomplissement de sa mission : il en oubliait ses fatigues et les nécessités les plus pressantes de la vie. - *Faire la volonté*... Les critiques hésitent entre les leçons du texte grec, qui sont appuyées à peu près également par les documents anciens. Le temps présent indiquerait la perpétuité de l'action : que je fasse et que je fasse encore à tout instant. - *De celui qui m'a envoyé.* C'est-à-dire : de Dieu, de mon Père, comme Jésus dit ailleurs. Cette locution est toujours solennelle. Cf. 2, 17, etc. - *Pour accomplir son œuvre.* Ici, le verbe grec est sans doute au subjonctif aoriste : l'acte est ainsi regardé d'avance comme accompli dans l'avenir, comme “ la consommation finale de la tâche, qui n'aura lieu qu'au terme de l'obéissance incessante ” (Godet). Jésus ne dit pas quelle est cette œuvre ; c'est, en général, la rédemption du genre humain ; en particulier, dans la circonstance présente, la conversion des Samaritains. Le divin Maître avait donc toujours sa vocation à la pensée, pour s'y conformer d'une manière intégrale : la volonté de son Père était toute chose pour lui. Cette admirable parole revient souvent sur ces lèvres dans le quatrième évangile. Cf. 5, 30; 6, 38; 7, 18; 8, 50; 9, 4; 12, 49, 50; 14, 31; 15, 10; 17, 4.

Jean chap. 4 verset 35. - Ne ditesvous pas : Encore quatre mois, et la moisson viendra ? Voici que je vous dis : Levez vos yeux, et voyez les campagnes qui blanchissent déjà pour la moisson. - A l'idée qu'il vient d'énoncer, et, d'une manière générale, à l'ensemble de la situation dans laquelle il se trouvait alors, Jésus rattache quelques belles réflexions, portant sur l'avenir entier de son œuvre et sur la collaboration de ses disciples. Il ouvre à ces derniers un vaste et magnifique horizon. - *Ne ditesvous pas*... Peut-être avaientils

réellement tenu ce langage ; plus probablement, NotreSeigneur le leur prête comme très naturel dans l'occasion : En voyant ces champs verdoyants, vous dites sans doute… - *Encore quatre mois.* “ Un temps de quatre mois ”. D'après un certain nombre de commentateurs (Maldonat, Grotius, Lücke, Tholuck, Alford, de Wette, etc.), ces paroles formaient un adage alors usuel en Palestine, pour signifier qu'une fois la semence confiée à la terre, il fallait attendre pendant quatre mois la récolte. Mais on leur objecte à bon droit qu'un proverbe de ce genre n'eût pas manqué de mentionner les semailles, et surtout, qu'entre cette opération, accomplie en octobre, et la moisson qui commence en Palestine vers la miaoût, il existe un intervalle d'au moins cinq mois. Le mieux est donc, à la suite de S. Augustin et avec la plupart des interprètes, d'appliquer uniquement ce passage à la circonstance actuelle, et de dire qu'à la lettre quatre mois encore devaient s'écouler avant la moisson. Nous obtenons ainsi une précieuse donnée pour l'harmonie et la chronologie des évangiles. Cf. Wieseler, Chronologische Synopse, Hambourg 1843, p. 214 et ss. D'après ce qui a été dit cidessus, c'est vers la seconde moitié de décembre que Jésus aurait séjourné en Samarie. Comme il était allé Jérusalem pour la Pâque précédente, 2, 13, par conséquent en avril, son séjour en Judée avait duré environ huit mois. - *Je vous dis.* Jésus oppose son propre dire à celui des disciples. Non ! Il n'y a pas un aussi longtemps avant la prochaine récolte ! La particule annonce, selon la coutume, un fait extraordinaire, surprenant. - *Levez vos yeux.* Une autre introduction pittoresque à la pensée qui va suivre. Voyez de vos propres yeux si les choses ne sont pas telles que je les affirme. - *Voyez les campagnes.* La contrée si belle et si fertile qui les entourait. Comme alors, “ le fond de la vallée est couvert de champs cultivés, et de prairies de la verdure la plus fraîche et la plus éclatante ” Cf. Bovet, Voyage en Terre Sainte, 3ème édit., p. 320. C'est comme un champ unique, que n'interrompent ni haies, ni murs, une vraie masse verdoyante qui ondule gracieusement. Voyez Schegg, Pilgerbuch, t. 2, p. 98 ; Stanley, Palestine, p. 233 et ss. - *Qui blanchissent déjà.* L'expression est toute classique et d'ailleurs très exacte, car le blé blanchit quand il est sur le point de mûrir. *Déjà* contraste avec *encore* : cet adverbe étant placé à la fin de la phrase dans le texte grec, on l'a parfois rattaché dès l'antiquité à la proposition suivante (v. 35); mais, en somme, le sens est plus net d'après l'interprétation de la Vulgate. Naturellement, c'est au figuré qu'il faut prendre cette parole de Jésus (contre Olshause, Caspari, etc., qui l'interprètent littéralement, et qui infèrent de là qu'on était alors en avril ou en mai). “ Vous autres, vous comptez quatre mois jusqu’à la moisson (la moisson matérielle), moi je vous en montre une autre (une moisson mystique) qui a déjà blanchi et qui est toute prête ”, S. Augustin, Traité 15 sur Jean. “ Ils voyaient effectivement alors les Samaritains accourir en foule vers lui; leur volonté ainsi disposée et soumise, c'est ce qu'il appelle les campagnes blanches ”, S. Jean Chrysostôme, Hom. 34. Jésus et ses disciples n'avaient plus qu'à prendre la faucille pour recueillir ces excellents épis. Fertile moisson assurément, mais elle présageait celle que les apôtres allaient bientôt faire dans le vaste champ du monde païen.

Jean chap. 4 verset 36. - Et celui qui moissonne reçoit une récompense, et amasse du fruit pour la vie éternelle, afin que celui qui sème se réjouisse, aussi bien que celui qui moissonne. - Jésus continue sa belle allégorie. La suite générale des pensées est aisée à indiquer : Le champ est mûr pour la moisson (v. 35); soyez de zélés moissonneurs (Cf. Joël, 4, 13), car vous trouverez dans ce rôle de très grands avantages. “ Le Sauveur brûlait du désir d'accomplir son œuvre, et avait hâte d'envoyer des ouvriers recueillir cette moisson ”, S. Augustin. - *Celui qui moissonne…* Ce fait est vrai de ceux qui travaillent à la moisson des âmes, aussi bien que des moissonneurs vulgaires. Seulement, quelle récompense magnifique Dieu ne donneratil point aux hommes qui l'auront aidé à rentrer sa récolte spirituelle! - *Et amasse du fruit.* Ce n'est pas dans des greniers temporels, où le grain se corrompt que les moissonneurs de Jésus placent les glorieuses gerbes recueillies péniblement, mais dans les magasins invisibles du ciel. Leur salaire consistera par conséquent en des biens éternels. Voyez Cornelius a Lapide et Maldonat. - *Afin que celui qui sème.* Dans le domaine matériel, l'action de semer et celle de moissonner sont souvent accompagnées de sentiments très divers. “ On sème dans les larmes ”, à cause des risques redoutables que l'on encourt; “ on moissonne dans la joie ”, (Ps. 125, 5, 6), quand tout a réussi. Lorsqu'il s'agit du champ des âmes, la joie est commune et au semeur et au moissonneur, puisqu'ils se retrouvent dans le ciel pour posséder, ainsi qu'il vient d'être dit, une récompense qui n'aura pas de fin.

Jean chap. 4 verset 37. - Car ici se vérifie cette parole : Autre est celui qui sème, et autre celui qui moissonne. - *Ici* : Dans la moisson dont je parle. La particule *car* rattache ce verset à la seconde moitié du précédent, que Jésus se propose de développer et d'expliquer; la distinction établie entre le semeur et le moissonneur va être plus fortement accentuée. - *Parole* équivaut ici à proverbe, adage populaire. - *Se vérifie* :

complètement, trouve son exacte application. - Le proverbe est ensuite cité. On le rencontre pareillement chez les classiques grecs. “ Il n'a semblé être un homme que quand il a moissonné la récolte d'autrui ; maintenant les épis qu'il a amenés tout engerbés de là-bas, il les fait sécher et il veut les vendre ”, Aristophane, Les cavaliers, 391. Il exprime un fait qui se reproduit fréquemment dans la vie humaine, soit au propre, soit au moral.

Jean chap. 4 verset 38. - Je vous ai envoyés moissonner là où vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous, vous êtes entrés dans leurs travaux. - Application du proverbe aux disciples. Jésus “ rend l'avenir présent d'une manière prophétique ” : du reste, le rôle dont il parle était compris dans leur appel à l'apostolat. - *Travaillé* : Le verbe grec est très énergique. Il désigne un travail pénible. S. Paul aussi l'emploie pour exprimer les rudes labeurs de l'apostolat, 1 Cor. 15, 10, etc. - *D'autres*... C'étaient les prophètes, S. JeanBaptiste, N.-S. JésusChrist luimême durant son ministère public. - *Vous êtes entrés dans leurs travaux.* Locution élégante et pittoresque, pour dire que, du moins en ce qui concernait l'évangélisation des Juifs, les apôtres n'auraient pas à exécuter les premiers travaux. Avant eux on avait labouré, ensemencé les champs : ils venaient joyeusement faire la moisson.

d. Jésus et les Samaritains. v. 39-42

39Or beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en lui, sur la parole de la femme qui lui rendait ce témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait. 40Les Samaritains, étant donc venus auprès de lui, le prièrent de demeurer chez eux ; et il y demeura deux jours. 41Et il y en eut un bien plus grand nombre qui crurent en lui, à cause de sa parole. 42Et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons ; car nous l'avons entendu nousmêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.

Simple et touchante narration, où nous admirons la foi des bons habitants de Sichar et l'aimable condescendance de Jésus.

Jean chap. 4 verset 39. - Or beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en lui, sur la parole de la femme qui lui rendait ce témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait. - Nous sommes ramenés par cette transition aux versets 28-30. - Les mots *crurent en lui* (ils crurent à la dignité messianique de Jésus) expriment le premier degré et le premier motif de la foi des Samaritains. Cette promptitude à croire sur un simple témoignage fait l'éloge de leur esprit religieux; mais nous les verrons s'élever beaucoup plus haut dans un instant.

Jean chap. 4 verset 40. - Les Samaritains, étant donc venus auprès de lui, le prièrent de demeurer chez eux ; et il y demeura deux jours. - *Ils... le prièrent.* D'après le grec, comme au v. 31, pour marquer une pressante invitation. - *De demeurer.* Beau contraste avec la conduite des hiérarques de Jérusalem, 5, 10 et s., des habitants de Nazareth, Luc. 4, 29, et des Gadaréniens, Matth. 8, 34 et parall. Les Samaritains voulaient voir et entendre longuement Jésus. - Le divin Maître daigna accéder à leur requête : *il y demeura deux jours*.

Jean chap. 4 verset 41. - Et il y en eut un bien plus grand nombre qui crurent en lui, à cause de sa parole. - Ce séjour produisit les plus heureux résultats. Un double progrès est ici constaté par le narrateur : le nombre des croyants s'accrut d'une manière notable, et la foi fut assise sur une base plus solide (*à cause de sa parole*, par opposition à *sur la parole de la femme*, v. 39). L'évangéliste ne mentionne aucun miracle; il est probable que Jésus n'en accomplit aucun dans cette circonstance (S. Jean Chrysostome, Théophylacte, etc.) : raison de plus d'admirer la foi des Samaritains. La personne et la parole du Sauveur suffirent pour les attacher à lui.

Jean chap. 4 verset 42. - Et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons ; car nous l'avons entendu nousmêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. - Trait délicieux pour conclure le récit. Les Samaritains font ressortir euxmêmes le caractère supérieur de leur foi (cf. v. 39 et 41). - *A cause de ce que tu nous as dit.* Plus haut, quand il avait été question du langage de NotreSeigneur, nous lisions une expression plus noble équivalant à *discours*. - *Nous l'avons entendu nousmêmes.* Auparavant leur connaissance était imparfaite; désormais ils savent de source certaine,

infaillible. - *Il est vraiment le Sauveur du monde.* C'est là un titre magnifique qu'ils décernent à Jésus (on ne le rencontre qu'ici et 1 Joan. 4, 14). Ils ont compris par le ministère qu'il a bien voulu exercer auprès d'eux, peuple abhorré des Juifs, et ils décrivent à merveille par ces deux mots la catholicité de son œuvre : il est venu pour sauver le monde entier et pas seulement une nation privilégiée.

4° Jésus en Galilée. 4, 43-54.

a. L'accueil des Galiléens. 4, 43-45.

Parall. Matth. 4, 12; Marc. 1, 14-15; Luc. 4, 14-15.

43Deux jours après, il partit de là et s'en alla en Galilée. 44Car Jésus luimême a rendu ce témoignage, qu'un prophète n'est pas honoré dans sa patrie. 45Lorsqu'il fut arrivé en Galilée, les Galiléens l'accueillirent, parce qu'ils avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem au jour de la fête ; car eux aussi ils étaient allés à la fête.

Ces trois versets forment une sorte d'introduction, analogue à celles que nous avons rencontrées 2, 13, 23-25, 4, 1-4. Sur la très grande probabilité du parallélisme des quatre évangiles en cet endroit, voyez la note du v. 3.

Jean chap. 4 verset 43. - Deux jours après, il partit de là et s'en alla en Galilée. - Dans le grec, avec l'article : *les* deux jours passés à Sichar (v. 40). - *Et s'en alla.* (Ces mots sont omis par le copte, le syriaque Cureton, Origène, etc.). Nous revenons ainsi au v. 3, où se trouve la même formule : le séjour à Sichar n'avait été qu'un épisode. Il est à remarquer qu'il n'est plus question des disciples jusqu'à 6, 3. Peut-être aurontils quitté Jésus à leur entrée en Galilée, pour rejoindre chacun sa famille.

Jean chap. 4 verset 44. - Car Jésus luimême a rendu ce témoignage, qu'un prophète n'est pas honoré dans sa patrie. - *Luimême.* Il ressort de cette particule et aussi de tout l'agencement de la pensée (comp. les versets 43 et 45), que l'historien veut indiquer ici le motif spécial qui conduisait alors Jésus dans la province de Galilée. Ce motif est immédiatement condensé dans un proverbe placé sur les lèvres du Sauveur luimême : un prophète n'est pas honoré dans son pays. Mais y atil vraiment là un lien logique? De ce qu'un prophète n'est pas honoré dans son propre pays, ne s'en suivaitil pas, au contraire, que Jésus aurait dû tourner le dos à la Galilée? La difficulté est réelle, et on a essayé de la résoudre en bien des manières. 1° L'évangéliste désignerait la Judée par les mots “ dans sa patrie ” (Origène, Patrizi, Klofutar, Ebrard, Plummer, Westcott, Keil, etc.), et dès lors on comprendrait sans peine que, mal reçu dans cette province, NotreSeigneur eût cherché un refuge auprès des Galiléens. Mais, quoique Jésus fût né à Bethléem, c'est toujours la Galilée qui nous est présentée comme sa patrie dans l'Évangile. Cf. 1, 45-46; 7. 41-42; Matth. 13, 54; Marc. 6, 1; Luc. 4, 16, 23. Et puis, malgré la haine naissante des prêtres et des pharisiens, n'avaitil pas été, au fond, assez bien reçu en Judée? Cf. 2, 23; 3, 22; 4, 1. 2° S. Cyrille d'Alexandrie, le Dr Klee, le P. Corluy, etc., sousentendent, en tête du verset : “ et passant par Nazareth, il alla audelà ”. 3° S. Jean Chrysostome, Euthymius, etc., supposent une ellipse analogue, mais qui se rapporterait à Capharnaüm, nommée par S. Matthieu (9, 1), la cité de Jésus. Ces deux opinions ont le tort de restreindre le sens du substantif “ patrie ”, qui désigne une province d'après le contexte, et pas seulement une bourgade. 4° Selon d'autres (Gfroerer, Meyer, etc.), le sens serait que Jésus ne vint en Galilée que lentement et en hésitant, parce qu'il n'ignorait pas qu'il y serait mal vu. Mais la narration dit à peu près le contraire de cela. 5° Luthardt a trouvé une explication ingénieuse, mais forcée. Jésus, ditil, après avoir été si parfaitement accueilli en Samarie, passa en Galilée précisément pour y vivre oublié, tranquille; il comptait sur la réalisation du proverbe cité. Les synoptiques, qui nous montrent NotreSeigneur déployant une grande activité dès son retour en Galilée, réfutent cette hypothèse. 6° Nous aurions ici une explication anticipée du fait signalé plus bas (v. 45) : “ les Galiléens l'accueillirent, parce qu'ils avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem ”. Pour ces miracles opérés à Jérusalem, les Galiléens n'eussent témoigné aucun honneur à Jésus, conformément à l'adage populaire (Lücke, de Wette, Tholuck, Bisping, etc.). Ou, avec une nuance (Watkins), le Sauveur voulait expliquer ainsi pourquoi il n'ouvrait son ministère en Galilée qu'après avoir partiellement évangélisé la Judée et la Samarie. Il savait qu'aucun prophète n'est honoré de ses compatriotes : il apportait donc du dehors une réputation toute faite. Nous nous rangeons de préférence à cette dernière interprétation. Quant au

proverbe même, voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 286, et l'Evang. selon S. Marc, p. 90. L'allusion de S. Jean aux récits des synoptiques est évidente; mais il abrège et il généralise, et c'est pour cela que la pensée présente moins de clarté.

Jean chap. 4 verset 45. - Lorsqu'il fut arrivé en Galilée, les Galiléens l'accueillirent, parce qu'ils avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem au jour de la fête ; car eux aussi ils étaient allés à la fête. - *Accueillirent* désigne une réception enthousiaste. S. Luc l'a décrite plus au long, 4, 14-15 : " Alors Jésus retourna en Galilée ... et sa renommée se répandit dans tout le pays. Et il enseignait dans leurs synagogues, et il était glorifié par tous ". - *Parce qu'ils avaient vu tout*… Ils avaient vu les *signes*. Cf. 2, 23 et 3, 2. - *Au jour de la fête.* Le mot grec désigne, comme d'ordinaire, la fête et son octave. - *Car eux aussi*… Cette note a pour but d'expliquer comment les Galiléens s'étaient alors trouvés à Jérusalem en même temps que Jésus. Ils y étaient venus en qualité de pieux pèlerins, pour célébrer, conformément à la loi (Deut. 16, 16), la Pâque dans le sanctuaire de Jéhova. Voyez l'Évangile selon S. Luc, p. 83.

b. Guérison du fils d'un officier royal. 4, 46-54.

**[46]Jésus vint donc de nouveau à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Et il y avait
un officier du roi, dont le fils était malade à Capharnaüm. [47]Ayant appris que Jésus venait de
Judée en Galilée, il alla auprès de lui, et le pria de descendre, et de guérir son fils, qui était
près de mourir. [48]Jésus lui dit : Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas.
[49]L'officier lui dit : Seigneur, descendez avant que mon fils meure. [50]Jésus lui dit : Va, ton fils
vit. Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en alla. [51]Comme déjà il
descendait, ses serviteurs vinrent audevant de lui, et lui annoncèrent que son fils vivait. [52]Il
leur demanda l'heure à laquelle il s'était trouvé mieux ; et ils lui dirent : Hier, à la septième
heure, la fièvre l'a quitté. [53]Le père reconnut que c'était à cette heurelà que Jésus lui avait dit :
Ton fils vit ; et il crut, lui et toute sa maison. [54]Ce fut là le second miracle que fit Jésus, après
être revenu de Judée en Galilée.**

Ce miracle ne doit pas être confondu avec la guérison de l'esclave du centurion, que relatent de concert S. Matthieu, 8, 5-13, et S. Luc, 7, 1-10. S. Irénée paraît déjà avoir identifié les deux faits (" puis il guérit le fils du centurion à distance, d'une simple parole, en disant : " Va, ton fils vit "), Contr. Haer. 2, 22. Le même sentiment trouva quelques adeptes à l'époque de S. Jean Chrysostome et de S. Augustin; de nos jours, il n'a été soutenu que par un très petit nombre d'exégètes (entre autres, Ewald, Semler, de Wette, Baur, quatre rationalistes). Voici en quels termes S. Augustin le réfutait : " Voyez la différence qui se trouvait entre eux ! L'officier désirait voir le Sauveur descendre jusque dans sa maison : le centurion, de son côté, s'en disait indigne. A celuici, Jésus disait : " J'irai et je le guérirai " et à l'autre : " Va, ton fils est guéri ". Il promettait de visiter l'un, et il guérissait l'autre d'une parole; l'officier cherchait à lui arracher la faveur d'une démarche, le centurion s'en proclamait indigne ", Traité 16 sur l'évangile selon S. Jean. Il serait aisé de multiplier les divergences. Ici la scène se passe à Cana, là à Capharnaüm; ici le malade est le fils du suppliant, là son esclave; ici la foi paraît avoir été imparfaite, là elle est d'une admirable vivacité, etc. Dans les deux cas, pourtant, le miracle fut opéré à distance; mais c'est l'unique point de ressemblance.

Jean chap. 4 verset 46. - Jésus vint donc de nouveau à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Et il y avait un officier du roi, dont le fils était malade à Capharnaüm. - *Il vint donc de nouveau*… Il est dans les habitudes de S. Jean de signaler, en même temps que le nom d'une personne ou d'une localité, quelque circonstance extraordinaire qui les a rendus à jamais célèbres dans l'Église (Trench). Cf. 7, 50 et 19, 39; 1, 44 et 12, 21; 13, 23, 25 et 21, 20. D'ailleurs, pour Cana il s'agissait d'un prodige récent, qui vivait dans toutes les mémoires. - *Il y avait un officier du roi.* Le mot grec βασιλικός est formé de βασιλεύς, *roi*, et est souvent employé substantivement par Plutarque, Polybe et l'historien Josèphe, pour désigner des officiers ou fonctionnaires royaux. Cf. Cramer, s. v. C'est ici (et au v. 49) le seul endroit du Nouveau Testament où il apparaît avec cette signification. S. Jérôme le traduit par " officier du palais ". Il désigne donc un officier civil ou militaire d'Hérode Antipas; car, bien que ce prince ne fût que tétrarque, on continuait néanmoins à lui appliquer, dans le langage populaire, le titre de βασιλεύς, qui avait été celui de son père HérodeleGrand.

Cf. Matth. 14, 9; Marc. 6, 14. C'est sans la moindre preuve que plusieurs auteurs modernes ont identifié notre βασιλικός à Chuza (Luc. 8, 3) ou à Manahen (Act. 13, 1). Ce détail nous introduit au cœur même du récit.

Jean chap. 4 verset 47. - Ayant appris que Jésus venait de Judée en Galilée, il alla auprès de lui, et le pria de descendre, et de guérir son fils, qui était près de mourir. - Le bruit du retour de Jésus, le grand thaumaturge, s'était immédiatement répandu dans toute la contrée. - *Il alla auprès de lui.* De Capharnaüm, où il avait sa résidence, l'officier royal vint rejoindre NotreSeigneur à Cana, sur le plateau de Galilée. - *Le pria.* Dans le texte latin, le verbe (rogabat) est à l'imparfait, comme au v. 31 et 40 (dans le grec), et un brusque changement de temps comme aux v. 27, 30, 40 (Cf. v. 50). Le style pourtant si simple des évangiles rend avec une exquise délicatesse les moindres nuance de la pensée. - *De descendre.* Expression très exacte : entre Cana et Capharnaüm, la ville du lac, la différence d'altitude est de 1350 pieds. Voyez R. Riess, Atlas de la Bible, pl. 7, profils). - *Son fils… était près de mourir.* Ce touchant détail explique l'insistance du pauvre père. La traduction littérale de la phrase grecque, serait “ car il devait mourir ”. Le malade était si bas, que, vu le cours ordinaire des choses, c'était pour lui une presque nécessité de mourir. Toutefois la Vulgate exprime bien le sens général.

Jean chap. 4 verset 48. - Jésus lui dit : Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas. - Jésus fait à l'officier une réponse bien sévère. Mais il procéda de la même façon en d'autres circonstances analogues (Cf. Matth. 15, 23, 24 et parall.; Matth. 17, 16 et parall.). Il aimait à exciter la foi des suppliants; or, comme on l'a maintes fois répété à la suite de S. Jean Chrysostome et de S. Grégoire le Grand, celle du βασιλικός semble avoir été entachée de plus d'une imperfection. Cet homme croyait probablement, d'après le v. 49, que la présence de Jésus était nécessaire pour la guérison, que sa puissance ne s'étendait que sur les maladies et non sur la mort, etc. Au surplus, NotreSeigneur s'adresse moins au malheureux qu'à l'ensemble des assistants : c'est donc sur toute la foule que retombe le reproche. - *Des signes et des prodiges* (Ce dernier mot n'est pas employé ailleurs par S. Jean). Deux substantifs souvent combinés dans le Nouveau Testament, pour représenter les miracles sous leurs aspects divers. Cf. Matth. 24, 24; Marc. 13, 22; Act 2, 22, 43; 4, 30; 5, 12; 6, 8; 7, 36; 8, 13; 14, 3; 15, 12; Rom. 15, 19; 2 Cor. 12, 12; Hebr. 2, 4, etc. “ Le premier désigne le miracle relativement au fait du monde invisible qu'il manifeste; le second le caractérise relativement à la nature extérieure dont il brave les lois ”. Le premier suggère aux témoins du prodige une vérité supérieure garantie par lui; le second s'en tient aux effets éclatants qui sont produits. Voyez l'Évangile selon S. Matth., p. 151 et s.; Trench, Synonymes du N. Testament, § 41. - *Si vous ne voyez… vous ne croyez.* “ Les Juifs demandent des signes ”, dira pareillement S. Paul, 1 Cor. 1, 22. Déjà le v. 45 l'a insinué, à ces Galiléens il fallait des miracles avant tout; point de foi sans miracle; voir d'abord et croire ensuite. Jésus préférerait au contraire la foi indépendamment des prodiges : “ Heureux ceux qui croient sans avoir vu ”, Joan. 20, 29. Telle avait été celle des Samaritains, v. 39 et 41.

Jean chap. 4 verset 49. - L'officier lui dit : Seigneur, descendez avant que mon fils meure. - Le suppliant, soutenu par l'amour paternel, ne se laisse point rebuter, mais il renouvelle humblement sa requête; d'un autre côté, il s'en tient aux mêmes expressions (Cf. v. 47), supposant encore que la présence de Jésus était indispensable : il n'a pas su profiter complètement de la leçon. - *Mon fils.* Le grec a le diminutif qui exprime si bien ici l'affection et la douleur du père. Cf. Marc. 5, 23, 35. Le malade n'était d'ailleurs qu'un enfant. Jésus et le narrateur emploient un terme plus noble, (v. 47, 50, 53); les serviteurs, un mot familier (v. 51).

Jean chap. 4 verset 50. - Jésus lui dit : Va, ton fils vit. Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en alla. - *Va,* Répondit le divin Maître, accordant et refusant tout ensemble. Je ne t'accompagnerai point à Capharnaüm ; néanmoins, *ton fils vit*. C'est-à-dire, il est sauvé, il est guéri. Voyez, v. 51; Is. 38, 1; 4 Reg. 1, 2, la répétition de cet hébraïsme. - *Cet homme crut.* La conduite de Jésus était une épreuve, que l'officier subit noblement cette fois. Sur le champ, il crut et se mit en route. Notez encore la pittoresque variation des temps : il *crut*, ce fut l'affaire d'un instant; *et il s'en alla* (à l'imparfait dans le texte latin) : son voyage devait durer plusieurs heures.

Jean chap. 4 verset 51. - Comme déjà il descendait, ses serviteurs vinrent audevant de lui, et lui annoncèrent que son fils vivait. - *Comme il descendait.* Pour la troisième fois nous avons cette locution si exacte. - *Vinrent audevant de lui.* Les serviteurs s'étaient tout naturellement dirigés du côté de Capharnaüm

après la guérison, afin d'apprendre plus promptement à leur maître l'heureuse nouvelle. - *Son fils vivait.* D'après la Recepta, *que ton fils vit*. La “ forme oblique ” de la Vulgate, rare chez les écrivains hébreux quand ils citent le langage de quelqu'un, semble ici mieux accréditée que la forme directe (Cf. N, A, B, C, Itala etc.) : elle n'apparaît pas ailleurs dans le quatrième évangile.

Jean chap. 4 verset 52. - Il leur demanda l'heure à laquelle il s'était trouvé mieux ; et ils lui dirent : Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. - *Il leur demanda l'heure...* C'est un contrôle assurément, mais qui provenait de la foi, non du doute. L'officier royal veut être à même de rattacher à Jésus, et à lui seul, la guérison de son enfant. - *Il s'était trouvé mieux :* gracieuse formule qu'Arien, Dissert. Epict. 3, 10, 13, place dans la bouche d'un médecin. Le détail *hier* semble tout d'abord assez étonnant, quoiqu'il y ait six ou sept heures de marche entre Cana et Capharnaüm. En effet, la septième heure, interprétée à la façon ordinaire des Juifs, équivaut à une heure de l'aprèsmidi : comment donc le maître et ses serviteurs ne se serontils rencontrés que le lendemain, en supposant même que ces derniers se fussent seulement avancés à une petite distance de Capharnaüm? Divers commentateurs profitent de cette difficulté pour faire prévaloir le système d'après lequel S. Jean compterait les heures d'après la mode romaine, non d'après celle des Juifs : dans ce cas, la septième heure correspondrait à sept heures du soir, et le mot *hier* s'expliquerait sans peine. Mais il n'est nullement démontré que ce système soit vrai (nous le discuterons plus tard; voyez 1, 39; 4, 6; 19, 14, et les commentaires. D'autres, pour éliminer la difficulté, supposent, malgré le contexte (v. 50) et malgré les vraisemblances psychologiques, que le père passa la nuit à Cana ou dans quelque hôtellerie intermédiaire, et ne rentra chez lui que dans la matinée du jour suivant. La meilleure solution consiste à dire, avec la plupart des interprètes, que la rencontre du maître et des serviteurs n'eut lieu qu'après le coucher du soleil; or, la journée juive commençant précisément le soir, à l'heure où cet astre disparaît à l'horizon, on pouvait dire sans qu'une nuit se fût nécessairement écoulée dans l'intervalle. - *La fièvre l'a quitté.* L'expression suppose une guérison complète et instantanée.

Jean chap. 4 verset 53. - Le père reconnut que c'était à cette heurelà que Jésus lui avait dit : Ton fils vit ; et il crut, lui et toute sa maison. - Après avoir consigné ce procèsverbal du miracle (v. 51-52), l'évangéliste en expose le magnifique résultat. - *Il crut.* Plus haut (v. 50) l'officier royal avait cru à la parole de Jésus; maintenant, s'élevant à un degré supérieur, il croit en sa dignité messianique. Tel est ici le sens de *il crut*. S. Jean aime à signaler le développement de la foi de ses personnages. Cf. 1, 38, 41; 4, 39, 41, etc. - *Et toute sa maison.* C'est-à-dire, toute sa famille dans l'ancienne acception de ce mot (femme, enfants, serviteurs).

Jean chap. 4 verset 54. - Ce fut là le second miracle que fit Jésus, après être revenu de Judée en Galilée. - La phrase est étrange à première vue, mais la signification est claire d'après 2, 1 et ss. Deux fois déjà JésusChrist était revenu de Judée en Galilée, et chacun de ses retours fut marqué par un grand miracle opéré à Cana. Heureuse bourgade, tant honorée! S. Jean tient à compléter les synoptiques, et à montrer que ce qui, dans leur narration, paraissait être le premier retour de NotreSeigneur en Galilée, était de fait le second. Voilà pourquoi il insiste sur ce détail.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 5

Éclatant miracle de guérison auprès de la piscine de Béthesda (vv. 1-18). Discours apologétique de N.-S. JésusChrist (vv. 19-47).

SECTION 3. - LE GRAND CONFLIT. 5, 1-12, 50

Jusqu'ici tout a marché merveilleusement pour Jésus, si l'on nous permet cette expression humaine. Sur les bords du Jourdain (1, 37-51), à Jérusalem (2, 23; 3, 1-2), en Judée (3, 22-24; 4, 1), en Samarie (4, 39 41), en Galilée enfin (4, 45), il lui a suffi de se montrer pour multiplier les disciples et les amis autour de lui. Cependant, dès le début, l'évangéliste a pris soin de signaler quelques germes de haine et d'hostilité contre le divin Maître (Cf. 1, 11; 2, 14 et ss. ; 3, 18, 19, 26; 4, 1-3, 44). Ces germes vont tout à coup se développer avec une étonnante rapidité et produire les fruits les plus amers; nous allons voir éclater pleinement, ouvertement, un conflit qui conduira Jésus au Calvaire et à la croix. Sans doute la foi et l'amour vont toujours croissant; mais, par mode de douloureux contraste, la haine et les persécutions croîtront semblablement d'une manière parallèle. S. Jean retrace en véritable artiste les péripéties de ce drame à double face. La scène se passe le plus souvent à Jérusalem, en des jours de fête. Presque toute la controverse sera groupée autour de grands miracles du Sauveur (voyez Westcott, h. l.). A part la multiplication des pains, 6, 1-15, cette partie du récit est entièrement propre au quatrième évangile.

1. Première phase de la lutte. 5, 1 - 6, 72

Les chapitres 5 et 6 contiennent en quelque sorte le prélude de ce grand conflit. Prenant pour point de départ deux prodiges décisifs de N.-S. JésusChrist, ils en décrivent les conséquences immédiates, lesquelles sont manifestées, d'un côté dans l'attitude hostile des autorités juives et d'une partie du peuple, de l'autre et d'une façon corrélative dans les discours du Sauveur. Aux paroles et aux objections suscitées par la haine, Jésus répond par des révélations de plus en plus précises sur son origine et sur sa mission. Ce prélude, dont la première moitié se passe à Jérusalem (ch. 5) tandis que la seconde se passe en Galilée (ch. 6), a pour conclusion un commencement visible de schisme au sein des disciples (6, 61-67), et une sombre prophétie de la passion (6, 68-72)

a. Explosion de la lutte en Judée. 5, 1-47.

Deux parties bien accentuées : 1° Le miracle de la piscine de Béthesda, vv. 1-18; 2° le discours de NotreSeigneur, vv. 19-47.

1° Guérison d'un malade auprès de la piscine de Béthesda. v. 1-18

**1Après cela, il y avait une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem. 2Or il y a à Jérusalem la
piscine des Brebis, qui s'appelle en hébreu Bethsaïda, et qui a cinq portiques. 3Sous ces
portiques étaient étendus un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de
paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau. 4Car l'ange du Seigneur descendait de
temps en temps dans la piscine, et en agitait l'eau ; et celui qui descendait le premier dans la
piscine après que l'eau avait été agité était guéri, quelle que fût sa maladie. 5Or il y avait là un
homme qui était malade depuis trentehuit ans. 6Jésus, l'ayant vu couché et sachant qu'il était
malade depuis longtemps déjà, lui dit : Veuxtu être guéri ? 7Le malade lui répondit :
Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine lorsque l'eau a été agitée ; et pendant
que j'y vais, un autre descend avant moi. 8Jésus lui dit : Lèvetoi, prends ta civière, et marche.
9Et aussitôt cet homme fut guéri, et il prit sa civière, et marcha. Or ce jourlà était un jour de
sabbat. 10Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est le sabbat ; il ne t'est pas
permis d'emporter ta civière. 11Il leur répondit : Celuilà même qui m'a guéri m'a dit : Prends**

ta civière, et marche. [12]Ils lui demandèrent : Quel est cet homme qui t'a dit : Prends ta civière , et marche ? [13]Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était ; car Jésus s'était retiré de la foule rassemblée en ce lieu. [14]Plus tard, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : Voici que tu as été guéri ; ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. [15]Cet homme alla, et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. [16]C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat. [17]Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent, et moi aussi j'agis. [18]A cause de cela, les Juifs cherchaient encore davantage à le faire mourir, parce que non seulement il violait le sabbat, mais parce qu'en outre il disait que Dieu était son Père, se faisant égal à Dieu. Jésus reprit donc la parole, et leur dit :

Aux neuf premiers versets nous trouvons la relation directe du prodige; les neuf suivants (10-18) exposent les conséquences immédiates de cette glorieuse guérison.

Jean chap. 5 verset 1. - Après cela, il y avait une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem. - *Après cela*… C'est la circonstance de temps qui est surtout indiquée par cette première ligne. On a cru reconnaître une petite nuance dans l'emploi que fait S. Jean des deux formules chronologiques μετα τοῦτο (‟ post hoc ”, au singulier. Cf. 2, 12; 11, 7, 11 ; 19, 28, etc.) et μετα ταῦτα (au pluriel. Cf. 3, 22; 5, 14; 6, 1 ; 13, 7 ; 19, 38; 21, 1, etc.). La première, qui est plus précise et plus serrée, exprimerait une relation assez étroite de succession, de dépendance entre les faits; la seconde, plus vague et générale, n'indiquerait rien de semblable et se bornerait à coordonner les événements. Distinction que nous croyons exacte au fond, mais qu'il ne faudrait pas trop presser. - *Il y avait une fête des Juifs*. Maldonat écrivait avec un brin d'impatience : “ Jean nous aurait épargné beaucoup de peine et d'effort, s'il avait ajouté un seul mot pour préciser de quelle fête des Juifs il s'agissait ” (h. l.). Que dirait aujourd'hui ce grand et vénéré commentateur, si, après avoir lu quelques cents pages de plus sur la question, il la trouvait plus complexe et plus embrouillée que jamais ? Mais adorons plutôt les desseins mystérieux de l'EspritSaint, qui n'a pas voulu qu'une seule ligne de la quadruple biographie de Jésus fût composée pour satisfaire notre curiosité. On a pourtant de la peine à retenir un regret; car, de cette date dépend entièrement la chronologie de la vie publique de NotreSeigneur, et en même temps la fixation de l'époque de sa mort. Quoi qu'on fasse, l'on gagne ou l'on perd une année : d'un côté deux ans et demi pour le ministère public du Messie, de l'autre trois ans et demi. Le dissentiment est, du reste, non moins ancien que profond ; il existait au temps des premiers Pères, et il n'est pas possible qu'il puisse jamais cesser. Notre modeste et rapide explication s'occupera tour à tour du texte, des points de repère pour la fixation de la fête, des opinions. 1°) Le texte prête déjà matière à la discussion, à propos d'un détail minime en apparence, mais qui, selon divers auteurs, contribuerait grandement à trancher la question dans un sens ou dans l'autre. Il s'agit de savoir si la leçon primitive du grec était ἡ ἑορτή , LA fête, ou simplement ἑορτή (sans article), UNE fête. L'article est omis par Origène et par la plupart des manuscrits, notamment par A, B, D ; il existe au contraire en d'autres documents anciens et importants (les man. א, C, E, L, Δ, etc., et les versions égyptiennes). Les autorités diverses s'équilibrent à peu près; aussi les meilleurs critiques sontils en désaccord, les uns supprimant l'article, les autres l'insérant au contraire. Il nous semble que les copistes l'auront plutôt ajouté qu'enlevé, dans l'espoir de faire disparaître l'obscurité du texte. Quelle serait en effet “ la fête ” par excellence, sinon la Pâque ? Ainsi raisonnent beaucoup d'auteurs anciens et modernes; ils allèguent les passages suivants, où les solennités pascales sont désignées par l'expression ἡ ἑορτή : Matth. 26, ,5; 27, 15; Luc. 2, 42; Joan. 4, 45; 11, 56; 12, 12. Toutefois, ce raisonnement n'est pas nettement convaincant à nos yeux, attendu que dans tous les passages cités, le sens des mots ἡ ἑορτή est déterminé de la façon la plus claire par le contexte, qui nomme positivement la Pâque. D'où il résulte que même la présence de l'article nous apprendrait ici bien peu de chose (le manuscrit V ajoute των ἀζύμων ; un autre, désigné par le nombre 131, ajoute ἡ σκηνοπηγία : interpolations manifestes). 2°) Dans ce que nous appelons les points de repère il n'y a rien non plus de bien saillant pour dirimer la controverse, puisque les partisans de toute opinion y sont venus puiser tour à tour quelques unes de leurs preuves contradictoires. Voici du moins les principaux. a) Le récit de S. Jean signale deux dates fixes, soit avant, soit après notre passage : savoir, la première Pâque de la vie publique du Sauveur, 2, 23, et le miracle de la multiplication des pains, qui eut lieu à proximité d'une autre Pâque, 6, 4 (voyez la note critique rattachée à ce second texte). Entre ces deux Pâques aucune autre fête n'est signalée, sinon notre “ fête des Juifs ”. b) A la suite de la première de ces

Pâques, Jésus quitta Jérusalem et demeura quelque temps en Judée (3, 12); assez longtemps, d'après l'ensemble de la narration, pour qu'aient pu se produire les événements qui excitèrent la jalousie des disciples de JeanBaptiste et des Pharisiens. c) D'après 4, 45, quand NotreSeigneur rentra en Galilée, le souvenir des miracles qu'il avait opérés à Jérusalem pendant la Pâque précédente était encore très vivace chez ceux qui en avaient été témoins : ce qui suppose que l'intervalle mentionné plus haut, tout en ayant une certaine durée, n'avait pas été très considérable. d) La parole de Jésus, 4, 35, fut vraisemblablement prononcée au mois de décembre qui suivit la première Pâque. e) 5, 1-6, nous voyons les malades en plein air sous les portiques. f) Le ministère de S. JeanBaptiste, qui durait encore au chap. 3, vv. 26 et ss., a maintenant pris fin (Cf. 5, 35). g) La tournure " il faisait cela le jour du sabbat ", 5, 16, par laquelle le narrateur résume le motif de l'hostilité des Juifs contre Jésus, semble faire allusion aux épisodes réitérés que mentionnent les synoptiques (Cf. Matth. 12, 1-8; Luc. 6, 6-11, et parall) : elle supposerait donc aussi un intervalle de temps assez notable entre 4, 54 et 5, 1. h) D'un autre côté, d'après 6, 2 et s., on voit qu'au moment où Jésus revint à Jérusalem pour la fête des Tabernacles postérieure à la seconde Pâque directement nommée par S. Jean (6, 4), par conséquent huit ou neuf mois après cette même Pâque, les pèlerins ont encore très vivante à l'esprit la mémoire du miracle de Béthesda. Donc, il paraîtrait peu naturel de trop séparer cette fête inconnue et cette solennité des Tabernacles. Voilà les renseignements que fournit une lecture attentive des premières pages de S. Jean : n'y trouveton pas aussi un peu le pour et le contre, ainsi que nous l'affirmions ? Ils ont du moins leur prix, et nous aurons l'occasion d'y revenir plus bas. 3°) Les opinions. Il en existe presque autant que de solennités religieuses chez les Juifs. Caspari est pour le Yôm Kippour, fête de l'Expiation ou du Grand Pardon, qu'on solennisait en octobre (voyez sa Chronolog.-géograph. Einleitung in das Leben J.-C., p. 112 et s.) ; Képler et le P. Pétau pour la Dédicace (décembre) ; Krafft, Ewald, Ebrard, les PP. Patrizi et Curci pour la fête des Tabernacles (septembre ou octobre) ; Westcott pour la fête dite des Trompettes (nouvelle lune de septembre), sous prétexte que la double idée de cette solennité, la création et la révélation de la loi, correspond très bien au discours subséquent de Jésus (vv. 19 et ss) ; S. Jean Chrysostome, S. Cyrille d'Alexandrie, Théophylacte, Euthymius, Maldonat, Erasme, etc., pour la Pentecôte (vers le mois de mai); Wieseler, Tholuck, Hug, A. Maier, Bisping, Schegg et un grand nombre d'autres, pour la fête des Purim ; S Irénée, Théodoret, Eusèbe, Lightfoot, Cornelius a Lap., Luc de Bruges, Calmet, Klee, Neander, Greswell, Grimm, M. Fouard, le P. Corluy, etc., pour la Pâque; enfin quelques interprètes, et des meilleurs, désespérant d'arriver même à une simple probabilité, renoncent complètement à rien déterminer. Ce n'est pas ici le lieu de discuter tous ces systèmes divergents; nous nous bornerons à dire quelques mots des deux principaux, ceux qui concernent la Pâque et les Purim, car il méritent seuls d'attirer notre attention, les autres étant arbitraires pour la plupart ou ne pouvant concorder avec l'ensemble du récit. Cette dernière remarque s'applique à la Pentecôte, qui n'était distante de la Pâque que de cinquante jours; or il est impossible de placer dans un intervalle si restreint tous les événements racontés dans les chap. 3 et 4 (voyez cidessus les notes b, g). - La fête des Purim (ימיהפורים), ou des Sorts, avait été instituée par les Juifs en reconnaissance de la manière providentielle dont ils avaient échappé aux projets sanguinaires d'Aman. Cf. Esth. 3, 7; 9, 24, etc. Elle avait lieu en mars, peu de semaines avant les solennités pascales. Sans doute, il n'était pas nécessaire de venir la célébrer à Jérusalem, pas plus que la Dédicace; mais elle avait alors chez les Juifs une très grande importance et jouissait d'une extrême popularité (Cf. Joseph., Ant. 11, 6, 13). Comme elle avait un caractère exclusivement israélite, S Jean la supposait à bon droit inconnue de ses lecteurs - c'est pourquoi elle est la seule fête qu'il ne désigne point nommément ; c'est pour le même motif que les anciens écrivains ecclésiastiques n'ont jamais pensé à elle, tandis que les commentateurs les plus récents, mieux au courant des usages judaïques, se sont fréquemment décidés en sa faveur. Il nous plairait vivement que ce sentiment fût certain, car la fête des Purim cadrerait au mieux avec les données chronologiques dont nous avons donné précédemment le résumé. Placée à dix ou onze mois de la première Pâque (avril à mars), elle laisse tout le temps nécessaire pour les faits racontés depuis cette époque; séparée par quelques semaines seulement de la seconde Pâque (6, 4 et ss.), et par quelques mois de la fête des Tabernacles de la même année (7, 2 et ss.), elle s'harmonise très bien aussi avec les événements subséquents, lesquels, disionsnous, ne semblent pas supposer un long intervalle. Voyez la savante dissertation de Wieseler, Chronologische Synopse der Evangelien, p.205 et ss. On a objecté, il est vrai, le mode souvent assez profane de sa célébration; mais il est possible que les extravagances relatées à ce sujet dans le Talmud fussent de date plus récente : au reste, cela n'a rien de commun avec le voyage de N.-S. JésusChrist et avec son apparition dans le temple. - Une objection distincte de cellelà nous paraît beaucoup plus grave, si grave qu'elle suffit pour entraîner notre adhésion d'un autre côté : c'est le sentiment de S. Irénée, le plus ancien des Pères qui se soit occupé de cette question. Pour lui, il n'hésite pas à dire, que l' ἑορτὴ τῶν Ἰουδαίων était la Pâque. " Après quoi il monta une

deuxième fois à Jérusalem pour la fête de la Pâque, et c'est alors qu'il guérit le paralytique qui gisait aux abords de là piscine depuis trentehuit ans, en lui ordonnant de se lever, de prendre son grabat et de s'en aller ", écritil, Contr. Hær. 2; 22. Cf. Theodoret, Comment. in Dan. 9. S'il s'est trompé sur l'ensemble de la vie publique de NotreSeigneur en l'allongeant outre mesure, l'erreur était plus difficile sur un détail particulier, dont la tradition devait avoir mieux conservé le souvenir, et qui se rattachait à un texte évangélique. Nous ne nions pas que cette solution ne laisse de sérieuses difficultés. Par exemple, S. Jean, qui nomme si exactement et si nettement les autres Pâques (Cf. 2, 13; 6, 4 ; 11, 55), et même les autres fêtes moins importantes (7, 2 ; 10, 22), aura laissé cette solennité dans le vague; sans qu'on puisse expliquer pourquoi. En outre, il mentionnerait deux Pâques coup sur coup, ici et 6, 4, et laisserait pour ainsi dire en blanc toute une année du ministère messianique de Jésus. Mais, sur ce second point, nous pouvons répondre que S. Jean suppose dans ses lecteurs la connaissance des trois premiers évangiles, où l'on trouve assez de faits à intercaler entre ces deux Pâques. Voyez notre Synopsis evangelica, p. 24 et ss. D'ailleurs, nous ne parlons que d'une plus grande probabilité, puisque une décision certaine est et demeurera toujours impossible. Cf. Grimm, Die Einheit der vier Evangelien, 1868, p. 34-87. - *Jésus monta à Jérusalem*. On ne saurait dire si Jésus vint seul ou accompagné de ses disciples, deux opinions qui ont été tour à tour soutenues. Nous avons eu occasion de le dire, ces voyages de NotreSeigneur à Jérusalem ont une importance capitale dans le quatrième évangile, où ils sont mis en relief avec une intention visible. C'est que la capitale juive fut le centre où se forma l'opposition au rôle messianique de Jésus, et qu'à chacun des séjours qu'y fit le divin Maître, elle alla toujours développant sa résistance contre lui. Chaque voyage du Sauveur à Jérusalem prépara donc la catastrophe finale, et marqua " un degré nouveau dans l'endurcissement des Juifs ", comme aussi un nouveau degré dans la manifestation de sa propre mission et de sa divinité. On comprend, d'après cela, que ces voyages soient devenus le fil historique auquel S. Jean a rattaché son récit de la vie publique tel qu'il l'avait conçu.

Jean chap. 5 verset 2. - Or il y a à Jérusalem la piscine des Brebis, qui s'appelle en hébreu Bethsaïda, et qui a cinq portiques. - Après la circonstance du temps, nous trouvons celle des lieux. De l'emploi du temps présent, ἔστιν, on a parfois tenté de conclure que le quatrième évangile aurait été écrit avant la ruine de Jérusalem; mais l'argument n'est pas décisif. La piscine pouvait fort bien n'avoir pas été détruite par les Romains (le réservoir n'avait certainement pas disparu, et S. Jérôme, à la suite d'Eusèbe, parle des murs comme existant encore de son temps). Surtout le narrateur, à la façon de beaucoup d'autres anciens historiens, a pu simplement décrire le local tel qu'il existait au moment du fait raconté. - *La piscine des brebis*. Les meilleures autorités grecques ont ici une variante d'une certaine importance : ἐπὶ τῇ προβατικῇ, (littéral. : " super probatica ", comme traduit Ammonius) κολυμβήθρα ; de sorte que l'adjectif est complètement isolé du substantif suivant, n'étant pas au même cas que lui. Après προβατικῇ on sousentend πύλῃ, porte, mot omis par ellipse, ou par suite d'une abréviation populaire dont on rencontre des exemples analogues chez les classiques, et l'on traduit : Il existe à Jérusalem, auprès de la porte probatique, une piscine... Telle est certainement la véritable interprétation, quoique plusieurs manuscrits lisent : ἐπὶ τῇ προβατικῇ κολυμβήθρα, auprès de la piscine probatique ; ou, comme la Vulgate : προβατικῇ κολυμβήθρα, une piscine probatique. Cette porte de l'antique Jérusalem nous est bien connue par l'Ancien Testament, où elle est trois fois mentionnée (Neh. 3, 1, 32; 2, 39 : שער הצאן). Son nom lui venait des troupeaux de moutons qu'on introduisait fréquemment par elle dans la ville, et surtout dans le temple pour les sacrifices. La porte des Brebis était en effet située au N.-E. de Jérusalem, non loin de la porte actuelle de S. Etienne (voyez R. Riess, Atlas de la Bible, Pl. 6; Zimmermann und Socin, Plan des heutigen Jerusalem mit Umgebung), par conséquent tout auprès du sanctuaire juif. C'est encore par là que les Bédouins amènent aux habitants de Jérusalem les moutons engraissés dans les steppes du district oriental. Cf. Riehm, Handwœrterbuch des bibl. Altertums, p. 688. L'expression προβατική n'apparaît qu'en cet endroit du N. T.; " ovilla " en serait une traduction plus claire. - *Piscine* (κολυμβήθρα, " où l'on se baigne ")... On ne saurait déterminer d'une manière tout à fait nette l'emplacement de cette piscine célèbre : tout porte à croire néanmoins qu'elle occupait, comme l'affirme une tradition assez ancienne, le site actuel du " Birket Israel " (réservoir d'Israël), appelé aussi " Birket es Seraïn ". Elle était donc à l'intérieur de la ville, au N. E. du temple (voyez les cartes indiquées plus haut). Le Birket Israel a environ vingt mètres de profondeur; sa longueur est de 130 mètres, sa largeur de 40. On y accumule chaque jour des décombres, et il est presque toujours à sec (voyez sa représentation dans V. Guérin, La Terre Sainte, 1882, t. 1, p. 79). Dès l'année 1102 Saewulf l'identifiait à la piscine de Béthesda ; de même, un peu plus tard (1187), l'auteur de la Citez de Jherusalem; puis tous les voyageurs subséquents. Et c'est en réalité la situation la plus convenable. Cependant, on a fait de nos jours

trois autres essais d'interprétation. D'après M. Warren, c'est à l'ouest de la mosquée d'Omar qu'il faudrait chercher la piscine de Béthesda. Le “ bain du salut ”, ou HammameschSchifâ, comme on l'appelle dans le langage populaire à cause de ses vertus curatives, satisferait seul une condition signalée dès le quatrième siècle par Eusébe (Onomasticon, λίμναι δίδυμοι) et par l'auteur de l' “ Itinerarium Burdigalense ”, car il est “ double ” ; c'est-à-dire qu'il se compose de deux réservoirs contigus, dont l'un mesure 165 pieds de long sur 53 de large, tandis que l'autre est long de 127 pieds et large de 25 environ. Voyez Riehm, Handwœrterbuch des bibl. Altertums, p. 178-179, et Bædeker, Palæstina und Syrien, p.191. Antérieurement déjà, le Dr Robinson avait attaché son nom à une autre hypothèse. Pour lui, notre piscine eût été représentée par la fontaine dite de la Vierge, qu'on trouve au sud du Temple, dans la vallée du Cédron et en face du village de Siloé. Voyez dans son savant ouvrage, Palæstina und die südlich angrenzenden Lænder, t. 2, p.148 et ss., l'histoire des recherches intéressantes qu'il fit à cette occasion. Un phénomène avait vivement attiré son attention dans ce petit bassin (longueur 15 pieds, largeur de 5 à 6 pieds), savoir la manière intermittente dont les eaux s'y déversent; c'est ainsi qu'il les vit, dans l'intervalle de cinq minutes, monter tout à coup de deux pieds, en bouillonnant, ce qui arriverait plusieurs fois par jour, lui diton. En effet, d'autres voyageurs ont été témoins de cette ébullition, attribuée par les habitants du village voisin, aux mouvements d'un dragon caché dans les canaux souterrains. De plus, quelques anciens écrivains racontent la même chose de la piscine de Siloé, avec laquelle la fontaine de la Vierge est en communication par un conduit intérieur. “ C'est une fontaine au pied du mont Sion ; ses eaux ne coulent pas régulièrement, mais à certains jours et heures ; et elles sortent avec un grand bruit des creux et des fissures de la roche très dure ”, écrivait S. Jérôme. C'est de ces divers faits, envisagés comme des prémisses indubitables, que Robinson a déduit son système comme conclusion. Mais ce système (et pareillement celui de M. Warren) a le grand tort de placer Béthesda trop loin de la porte des Brebis, et cela suffit pour le réfuter. Enfin d'autres confondent les piscines de Béthesda et de Siloé, suivant l'ancien exemple de Prudence, Apotheosis, 680 et ss. ; l'évangéliste luimême renverse cette opinion en distinguant nettement les piscines l'une de l'autre. Cf. 9, 7. Voyez encore, sur cette question de topographie, Sepp, Jerusalem und das heilige Land, 1864, t. 1, p. 270 et ss. ; Krafft, Die Topographie Jerusalem's, 1846, p. 175 et ss., etc. - *Qui s'appelle :* ἡ ἐπιλεγομένη (le manuscrit Sinaït. a seul τὸ λεγόμενον) : “ surnommée ”, d'où il suit qu'elle avait eu à l'origine et qu'elle avait peut-être encore alors un autre nom. - *En hébreu* (ἑβραΐστι ; quatre autres fois dans le quatrième évangile : 19, 13, 17, 20; 20, 16; deux dans l'Apocalypse : 9, 11; 16, 16). L'hébreu parlé à cette époque n'était plus la langue de Moïse, de David et d'Isaïe ; mais un idiôme chargé d'aramaïsmes : le syrochaldéen, comme on le nomme souvent. - Au lieu de Bethsaida, la plupart des manuscrits grecs portent Béthesda (βηθεσδά), qui est la leçon probable; Eusèbe écrit βηζαθά . On n'est pas d'accord sur l'étymologie et, partant, sur le sens de ce nom. On l'a fait dériver tantôt de Bethaschâda (בית-אמטיו), “ lieu de l'effusion ” ; tantôt de Bethestâv (ביתאסטיו), οἶκος στοης , “ maison du portique ” ; tantôt de Beth-zêtha (ביתזיתא), “ maison des oliviers ” (à cause de la colline située en face) ; tantôt, plus communément et à bien plus juste titre, de Bethchesdah (בית־חסדא), “ maison de merci ”, soit que cette dénomination fît allusion à la miséricorde divine qui se manifestait miraculeusement à Béthesda (vv. 3 et s.), soit qu'elle caractérisât simplement l'œuvre bienfaisante de celui qui avait érigé les portiques dans l'intérêt des pauvres malades. Nulle part ailleurs il n'est question de la piscine de Béthesda dans les écrits juifs, sacrés ou profanes. - *Qui a cinq portiques :* c'est-à-dire cinq galeries couvertes, et disposées, suivant les uns, en pentagone, suivant d'autres, en croix avec un portique au centre sur la piscine, ou de toute autre manière. La partie extérieure était sans doute complètement murée pour mieux abriter les infirmes.

Jean chap. 5 verset 3. - Sous ces portiques étaient étendus un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau. - *Sous ces portiques...* Nous passons maintenant aux circonstances de personnes. - Le verbe jacebat (κατέκειτο, l'imparfait de l'habitude et de la durée) et les mots suivants forment un petit tableau tout à fait pittoresque, que le pinceau de Murillo a si bien reproduit. Voyez aussi la description d'anciennes peintures, sculptures, ou mosaïques représentant ce miracle, dans Rohault de Fleury, L'Évangile, Etudes iconograph. et archéologiq., t. 2, p.273 et s.,et dans Grimouard de S. Laurent, Guide de l'Art chrétien, t. 4, p. 227 et s. On a aussi de beaux tableaux de Carrache, de Jean Restout et d'Overbeck. Même de nos jours on peut assister en Palestine à des scènes analogues, notamment aux thermes d'Ibrahim près de Tibériade. “ La salle où se trouve la source est entourée de plusieurs portiques, sous lesquels nous voyons une foule de gens entassés les uns sur les autres, couchés sur des grabats ou roulés dans des couvertures, avec de lamentables expressions de misère et de souffrance... La piscine est en marbre

blanc, de forme circulaire et couverte d'une coupole soutenue par des colonnes ; le bassin est entouré intérieurement d'un gradin où l'on peut s'asseoir ”. F. Bovet, Voyage en Terre Sainte, 3e édit., p. 376. Comp. Tristram, The Land of Israel, p. 426. - *Un grand nombre*. L'adjectif πολύ (nombreux) est omis par les mss. א, B, C. D, L et plusieurs versions; aussi les critiques les plus récents le rejettentils comme une interpolation. - *De malades* (των άσθενούντων) : terme général, qui est ensuite expliqué, développé par les trois expressions suivantes, lesquelles désignent des espèces particulières d'infirmités. La présence de l'article devant ce premier mot seul rend du moins ce sentiment très probable. - *De boîteux* (κωλών) : ceux qui ont les jambes estropiées, les boîteux. - *De paralytiques* (ξηρών) Littéralement : les amaigris, c'est-à-dire les perclus et les paralytiques. Cf. Matth. 12, 10 ; Luc. 6, 6, 8. - *Qui attendaient...* Tout ce passage manque dans les manuscrits les plus anciens (א, A, B, C), dans les versions égyptiennes et syriennes, dans le manuscrit latin *q*, etc. ; on les trouve partout ailleurs (voir la note critique du verset suivant).

Jean chap. 5 verset 4. - Car l'ange du Seigneur descendait de temps en temps dans la piscine, et en agitait l'eau ; et celui qui descendait le premier dans la piscine après que l'eau avait été agité était guéri, quelle que fût sa maladie. - L'évangéliste explique ce qu'il faut entendre par le “ mouvement des eaux ” qu'attendaient si impatiemment les malades rassemblés autour de la piscine. Mais quelles difficultés n'a pas suscitées son récit, qui paraît si simple au premier regard! Difficultés soit au point de vue du texte, soit sous le rapport de l'interprétation. - 1° Le texte estil authentique, ou bien n'avonsnous ici, selon le mot de Meyer, qu'une “interpolation légendaire” ? Le verset entier a été omis par les manuscrits א, B, D, *q*, et par les versions de Memphis et de Thèbes; il est marqué de l'obèle ou de l'astérisque, signe du doute ou du caractère apocryphe, en d'autres documents assez nombreux. Là où on le cite intégralement, il apparaît avec des variantes notables. Ces divers faits ont été cause que les éditeurs contemporains du Nouveau Testament grec les plus en renom, entre autres Alford, Tregelles, Tischendorf, MM. Westcott et Hort, l'ont éliminé comme une glose marginale insérée à tort dans le texte. “ Cependant, allonsnous répondre en empruntant les paroles d'un exégète très ordinairement hostile à S. Jean, il y a aussi des arguments à faire valoir dans le sens opposé... II faut voir si l'ensemble du texte demande que les phrases suspectes (le v. 4 et les derniers mots du v. 3) y soient comprises, ou si l'on peut les omettre sans déranger le reste. Or, on voit plus loin (v. 7) que l'auteur parle de l'agitation de l'eau comme d'une chose connue de ses lecteurs ; il met dans la bouche du malade des paroles qui supposent que le lecteur sait déjà de quelle condition toute exceptionnelle dépendait la guérison. Nous demanderons donc si l'auteur, qui ailleurs explique à ses lecteurs des détails que tous les Juifs pouvaient savoir, et cela par la simple raison qu'il n'écrivait pas pour les Juifs, si l'auteur, disonsnous, a pu supposer que des étrangers connaissaient la nature particulière de la source de Béthesda, si différente pourtant, par les phénomènes qu'elle présentait, de toutes les autres qui servaient alors à des bains hygiéniques ? Évidemment non ! Il a dû donner des explications préalables, et le v. 7 reste inintelligible si l'on efface le 4e et la moitié du 3e. Nous admettons donc que le retranchement s'est fait après coup ”. Reuss, La Théologie johannique, p.167. On ne saurait mieux raisonner “ a priori ” et d'après les motifs intrinsèques. Mais ce n'est pas tout : aux documents qui omettent ce texte, nous en pouvons opposer d'autres, plus nombreux encore, non moins anciens et non moins importants, qui le connaissent ; par exemple, Tertullien (De Baptism. c. 5) et tous les Pères, les manuscrits A, L, et la plupart des autres, grecs ou latins, la version italique, la Vulgate, dont personne aujourd’hui ne méconnaît l'autorité, la première traduction syrienne, etc., etc. Notre passage remonte donc au moins au second siècle, et, dans les temps anciens comme de nos jours, c'est la difficulté d'interprétation qui a occasionné sa suppression. - 2° Et cette autre difficulté, d'où provientelle à son tour? Du fait extraordinaire, ou plutôt du grand miracle raconté au v.4. Exposons en effet le sens littéral des mots. Au lieu de *car l'ange* le grec porte γάρ (car), ce qui vaut mieux, puisque c'est une explication que l'historien se propose de donner. Il faut traduire par “ un ange ”, car il n'y a pas d'article ; *du Seigneur* n'existe nulle part dans le texte primitif. - *Descendait de temps en temps :* mieux, *en temps opportun* ou *à son heure* (κατά καιρόν). Jointe à l'imparfait, cette formule désigne évidemment un phénomène qui se renouvelait de temps à autre; par suite, une coutume, sans qu'il soit possible néanmoins de préciser la fréquence des “ descentes ” bienfaisantes de l'ange, non plus que l'origine du prodige. Rien n'indique dans le texte que le divin messager se manifestât souvent (quelques Pères restreignent ce fait aux grandes solennités) ou visiblement. Pour ce qui est du second point, il est beaucoup plus probable que l'ange demeurait invisible, sa présence n'étant signalée que par l'agitation des eaux (et agitait l'eau). - *Et* (oύν en conséquence) *celui qui descendait le premier...* Le narrateur appuie évidemment sur cette circonstance, ό oύν πρώτοσ, pour montrer qu'à chaque fois la vertu miraculeuse des eaux ne s'étendait qu'à un seul malade, celui qui réussissait à se jeter le premier dans la piscine. - *Était guéri, quelque fût sa maladie*. Rien de plus net

encore : quelle que fût la maladie, le résultat était infaillible, immédiat. Voilà bien le sens naturel des expressions ; nous ne l'avons ni affaibli ni exagéré : or, chacun voit que, d'après cette interprétation très simple, l'évangéliste raconte un grand miracle, ainsi qu'il a été dit plus haut. La tradition chrétienne a d'ailleurs ainsi compris la narration, et c'est avec peine que nous aurons à mentionner plus bas les hésitations et les commentaires embarrassés de plusieurs interprètes catholiques contemporains. - Quant aux rationalistes, ils nient carrément le prodige, suivis en cela par un grand nombre d'exégètes protestants, et ils échafaudent sur quelques données de l'antiquité tout un système d'explication, d'après lequel les choses se seraient passées de la façon la plus vulgaire et la plus naturelle. D'abord on nous cite l' “ Onomasticon ” d'Eusèbe, où cet auteur dit en propres termes que la piscine de Béthesda avait par moments des eaux merveilleusement rouges (παραδοξως πεφοινιγμενον δείκνυσι το ὑδωρ ; “ les eaux étaient extrêmement rouges, comme si on y avait mêlé du sang ”, comme traduit S. Jérôme). On nous cite encore les vers suivants de Prudence, Apotheosis, 680 et ss., auxquels nous avons fait allusion plus haut (note du v. 2) :

“ Les eaux de Siloe coulent irrégulièrement ; le courant n'est pas continu, mais la piscine reçoit par intervalles de grandes quantités d'eau. Des groupes de malades attendant l'apparition de l'eau, dans l'espoir de laver leurs taches corporelles dans sa pureté. Ils attendent impatiemment le grondement qui annonce l'arrivée de l'eau, en restant assis sur le bord sec de la piscine ”

Donc Béthesda ou Siloé était une source minérale et gazeuse, à jets intermittents, qui produisait ses effets les plus prompts et les plus sûrs au moment de chaque ébullition temporaire, et dont la vertu curative diminuait ensuite. “ C'est ainsi, par exemple, dit le grave Tholuck luimême, qu'il existe à Kissingen une fontaine gazeuse qui, après une agitation préalable, se met à couler chaque jour à peu près aux mêmes heures, et qui est surtout efficace quand a lieu l'échappement gazeux ” (Comm. in h. l.). Mais le peuple tenait ces phénomènes pour miraculeux, et S. Jean aura purement et simplement accommodé son récit à cette interprétation populaire. D'une façon analogue, ajouteton pour conclure, les grossiers habitants du village de Siloam attribuent les mouvements irréguliers de la fontaine de la Vierge à un dragon, qui tantôt retient, tantôt laisse couler les eaux. - Nous répondrons à ces différentes objections en rappelant les lignes si claires de l'évangéliste, qui, à la façon dont il expose le fait, en prend pour ainsi dire la responsabilité personnelle et exclut toute interprétation naturelle. Un seul malade est guéri, celui qui descend le premier dans le réservoir après chaque ébullition, et n'importe quel genre d'infirmité trouve un soulagement complet, immédiat : qu'on trouve à Jérusalem ou à Kissingen des sources ferrugineuses et gazeuses capables de pareils effets! La couleur rouge dont parle Eusèbe n'y fait absolument rien; quant à la description de Prudence, elle abonde en hyperboles, et n'a rien de commun avec le récit sobre et prosaïque de S. Jean. - Entre ceux qui admettent franchement le miracle et ceux qui le rejettent franchement aussi, nous trouvons depuis quelques années une opinion mixte, qui a pour principaux adhérents le Dr Olshausen, protestant plongé dans le mysticisme, et plusieurs commentateurs catholiques, tels que MM. Bisping, A. Maier, tous les deux assez larges parfois, et même M. Schegg, si savant et d'ordinaire si solide. Suivant eux, ce n'est pas un miracle proprement dit qui est relaté au v. 4. L'écrivain sacré ne veut pas exprimer autre chose qu'un événement naturel, résultats des propriétés minérales et gazeuses de la piscine; seulement, il s'exprime à la façon des Juifs (et plus tard des chrétiens), d'après lesquels une origine supérieure, un ange délégué par Dieu, existe à la base de tout phénomène sensible. A ce propos on mentionne de beaux passages des Saints Pères. “ Toute chose visible en ce monde est sous la garde de quelque puissance angélique ”, S. Augustin, lib. 83 questions. c. 79. “ Il existe neuf ordres d’anges... Les anges qui réalisent des choses admirables et opèrent des miracles d’une grande puissance appartiennent à l'ordre des Vertus ”, S. Greg. Hom. 34 in Evang. Ici encore la réponse est facile. Vous dites trop et vous ne dites pas assez : trop, car vous faites aux rationalistes une concession inutile ; pas assez, attendu que le texte demande davantage, un vrai miracle.

Jean chap. 5 verset 5. - Or il y avait là un homme qui était malade depuis trentehuit ans. - Après tous ces détails généraux et préliminaires, que les discussions entre exégètes ont si notablement et si péniblement allongés, nous arrivons directement au fait. - *Il y avait là un homme*. Parmi tous les malades qui s'empressaient autour de la piscine, le narrateur mentionne à part celui que la Providence avait choisi pour en faire l'objet d'un nouveau prodige. Les mots *trentehuit ans* ne désignent pas l'âge de l'infirme ; ils doivent être rattachés à *malade* (ἐν τηάσθενεία), et marquer le temps qu'avait duré la maladie. Trentehuit ans, cela suppose un mal invétéré, incurable par les moyens humains ; ce qui met en relief la grandeur du miracle. Le caractère spécial de la maladie n'est pas déterminé ; du verset 8, on a conclu parfois, et assez légitimement, que c'était une paralysie au moins partielle (ξηρῶν du v. 3).

Jean chap. 5 verset 6. - Jésus, l'ayant vu couché et sachant qu'il était malade depuis longtemps déjà, lui dit : Veuxtu être guéri ? - Voici qu'à son tour le divin Thaumaturge apparaît sur la scène. Comme Jésus est bien à sa place, parmi cet assemblage de toutes les misères humaines ! - *L'ayant vu couché* (κατακείμενον, comme au v. 3) : misérablement étendu sur son grabat, et à peu près sans espoir de guérison (v. 7). - *Et sachant*, γνούς. D'ordinaire, c'est le verbe οιδα qui est employé par l'évangéliste pour marquer la science surnaturelle de Jésus et son intuition divine (Cf. 13, 1, 3, 7, etc), d'où l'on a quelquefois conclu qu'en cette circonstance le Sauveur aurait pris des informations au sujet du malade; mais une pareille déduction est contraire à l'esprit du récit, car nous voyons plus loin (v. 14) que Jésus lisait au fond du cœur de l'infirme comme dans un livre ouvert. Cf. 4, 18. - *Veuxtu être guéri ?* Étrange question, ce semble : le malade n'étaitil pas précisément auprès de la piscine pour recouvrer la santé ? Et pourtant cette question a un but très accentué : Jésus voulait exciter l'attention du paralytique, faire naître en lui la foi et l'espérance, ainsi qu'en d'autres occasions analogues. Voyez S. Jean Chrys. Hom. 36 in Joan. C'est comme s'il lui eût dit : N'y atil pas pour toi d'autre moyen d'être guéri que celui qui t'a manqué jusqu'ici ? Aussi usetil du verbe le plus expressif, θέλεις, qui indique une volonté bien arrêtée, au lieu d'employer βούλει, qui marque souvent une intention, une velléité. Cette première parole de Jésus au malade est donc simplement préparatoire. Nous en entendrons deux autres : un commandement (v. 8) et une exhortation (v. 14).

Jean chap. 5 verset 7. - Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine lorsque l'eau a été agitée ; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. - *Le malade lui répondit* (ο ασθενων Cf. XI, 1). Il ne répond pas directement à la question de Jésus, mais bien à sa pensée telle que nous venons de l'exprimer. Notez l'appellation respectueuse *Seigneur*, κύριε, qu'il lui adresse tout d'abord. - *Je n'ai personne*. Parole si simple, et pourtant plus éloquente qu'un long discours. On ne saurait plus vivement décrire une détresse profonde et un complet abandon. Oui, il voulait la guérison, comme le manifestait sa présence auprès de la merveilleuse piscine ; mais la “ conditio sine qua non ” n'existait pas pour lui, d'après son naïf et douloureux commentaire. - *Pour me jeter dans la piscine* (ταραχθη comme au v. 4). Le verbe βάλλειν, jeter, dépeint d'une manière toute graphique le mouvement rapide qui était nécessaire pour profiter du céleste bienfait. - *Pendant que j'y vais :* sans aide, en me traînant péniblement et lentement. Il est touchant de lui entendre raconter sa navrante histoire sur un ton de grande résignation ; il avait dû luimême être profondément touché de voir un inconnu lui témoigner de l'intérêt. Mais sa misère va enfin cesser.

Jean chap. 5 verset 8. - Jésus lui dit : Lèvetoi, prends ta civière, et marche. - Voyez une parole identique dans S. Marc, 2, 9, mais prononcée en une occasion très différente. Elle se compose de trois ordres brefs, irrésistibles et dramatiques, qui marquent admirablement les trois phases de la complète guérison. - *Lèvetoi,* car le malade était couché. *Prends ta civière*; le substantif κράβαττος, que l'on dit être d'origine macédonienne, servait ordinairement à désigner les couchettes des pauvres, formées de lattes et de courroies, et recouvertes d'un mince matelas. Voyez notre Atlas archéologique de la Bible, Pl. 12, fig. 8, 9, 10. Cf. Marc. 2, 4 et ss. ; 6, 55; Act.5, 15; 9, 33.

Jean chap. 5 verset 9. - Et aussitôt cet homme fut guéri, et il prit sa civière, et marcha. Or ce jourlà était un jour de sabbat. - *Et aussitôt* (*aussitôt* est certainement authentique, quoique omis par les manuscrits א, D)... “ Jésus avait parlé avec un accent auquel il n'était pas possible de résister ”, Farrar. La foi et l'obéissance du malade furent promptes et complètes, sa guérison aussi. - *Il prit sa civière et marcha*. Il y a dans cette répétition un écho manifeste du commandement de Jésus. “ En rapportant un fait miraculeux, l'évangéliste répète les mêmes mots dont le Christ avait coutume de se servir quand il commandait à la maladie ou à l'infirmité, pour montrer qu'aucune parole du Christ n'était sans effet. Comme s'il disait : dit et fait ”, Maldonat. La différence des temps dans le texte grec mérite aussi notre attention : *fut guéri* est à l'aoriste, *marcha* à l'imparfait, parce que le premier de ces deux actes fut seulement l'affaire d'un instant, au lieu que le second eut une certaine durée. - *Ce jourlà était un jour de sabbat...* Note importante pour la suite du récit ; nous allons passer du miracle à ses conséquences immédiates, vv. 10-18.

Jean chap. 5 verset 10. - Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est le sabbat ; il ne t'est pas permis d'emporter ta civière - *Les Juifs dirent* (l'imparfait de la réitération, de l'insistance)... Nous avons vu plus haut (Cf. 1, 19 et le commentaire) que ce nom, dans le, quatrième évangile, désigne habituellement le parti hostile à Jésus parmi ses compatriotes. Des versets 15 et 33, il semblerait même résulter qu'ici il est question des membres du Sanhédrin, ou du moins de personnages importants (Rosenmüller). - *Celui qui*

avait été guéri. (τῷ τεθεραπευμένῳ. Au verset 13, nous trouverons un autre verbe à un autre temps, ἰαθείς). Les " Juifs " n'avaient pas été témoins de la guérison miraculeuse. Rencontrant tout à coup à travers la ville l'ancien paralytique chargé de son léger fardeau, ils lui rappellent, en tant que ministres théocratiques, un fait et un principe. - Un fait : *C'est le Sabbatum*. Ils constatent que c'était une fête chômée. - Un principe : *Il ne t'est pas permis*... Ils avaient pour eux la lettre de la Loi. Cf. Ex. 23, 12; 31, 14; 35, 2-3; Num. 15, 32; Neh. 13, 15; Jer. 17, 21. Conformément au langage rabbinique, cet homme agissait contre le trenteneuvième des *abôth*, d'après lequel il était interdit, aux jours de sabbat, de porter un objet d'un endroit à un autre. Voyez Robinson, The Evangelists and the Mischna, Lond. 1859, et l'Evang. selon S. Matthieu, p. 237. " Si quelqu'un, disent les Rabbins, porte autant de paille qu'une vache en peut prendre dans sa bouche,... autant d'épis qu'en peut prendre un agneau, assez de feuilles d'ail ou d'oignon pour constituer la grosseur d'une figue, il viole la loi du sabbat. " Surenhusius, t. 2, p. 31, etc.

Jean chap. 5 verset 11. - Il leur répondit : Celuilà même qui m'a guéri m'a dit : Prends ta civière, et marche. - *Il leur répondit.* Il a sa réponse toute prête, réponse très simple et parfaitement légitime. - *Celuilà même qui m'a guéri*. (ὁ ποιήσας με ὑγιῆ). Combien ces mots disaient pour lui ! Guéri d'un mal qui avait duré trentehuit ans. - *Il m'a dit*. Lui, luimême. C'est là le mot important de la proposition. Sur cet emploi emphatique du pronom ἐκεῖνος, si fréquent dans S. Jean, voyez la Préface, § 6, 2. Cf. 1, 18, 33 ; 9, 37 ; 10, 1; 12, 48; 14, 21, 26, etc. On devine sans peine le sousentendu qui est caché sous ce rapprochement entre le miracle et l'ordre de Jésus. Celui qui a manifesté si visiblement son autorité divine en me guérissant n'étaitil pas en droit de me permettre d'emporter mon lit malgré le repos du sabbat ? " Celui qui m'a rendu la santé n'avaitil pas le droit de m'intimer en même temps des ordres? " S. Aug. Traité 17 in h. l. Les Rabbins l'enseignaient euxmêmes : " Si un prophète te dit de transgresser un article de la loi, écoutele, sauf s'il t'engage à l'idolâtrie ". Sanhédr, f. 90, 1.

Jean chap. 5 verset 12. - Ils lui demandèrent : Quel est cet homme qui t'a dit : Prends ta civière , et marche ? - *Ils lui demandèrent*. Le dialogue se poursuit, aussi vivant dans la narration qu'il dut l'être dans la réalité. " Ils l'interrogent sur un ton menaçant " (Maldonat). - *Quel est cet homme*... Expression pleine de mépris : " Cet homme " ! De quel droit atil pu te commander ce que Dieu défend ? - *Qui t'a dit*... Tous les exégètes remarquent ici, et à juste titre, que la question est posée avec toute l'étroitesse accoutumée des hiérarques juifs. Ces formalistes à outrance ne s'inquiètent en rien du grand prodige qui vient d'être opéré. Ce qui les frappe avant tout, c'est qu'un homme, peu importe qu'il fût thaumaturge, a osé dire à un autre homme en un jour de sabbat : Prends ton grabat et va't'en. Ils saisissent donc l'incident par son côté le plus défavorable, tandis qu'il était si noble et si relevé. Évidemment, ils se proposaient de faire un procès en règle à celui qui était " la cause de la cause ", dès qu'ils le connaîtraient directement. Il est même probable qu'ils soupçonnaient quel était l'auteur de ce prodige. Cf.2, 23. - Les manuscrits A, B, C, L, etc., omettent ici *ta civière*, et alors nous avons " une demande passionnée, qui s'exprime avec le moins de mots possibles ",Watkins

Jean chap. 5 verset 13. - Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était ; car Jésus s'était retiré de la foule rassemblée en ce lieu. - Cet homme, depuis longtemps malade, habituellement sur son grabat auprès de la piscine de Béthesda, ne connaissait pas encore Jésus de vue. L'évangéliste ajoute un motif particulier d'une ignorance qui parait de prime abord assez extraordinaire : *Jésus s'était retiré*... Le verbe grec ἐξένευσε, usité en ce seul endroit du Nouveau Testament, est tout à fait pittoresque. Quelques auteurs le rattachent à la racine νέω, suivant en cela l'exemple d'Hésychius (ἐκνεύσας, ἐκκολυμβήσας), ce qui lui donnerait la signification de " nager, émerger ", par suite " évader " ; mais il est préférable de le faire dériver de ἐκ et νεύω, " je plie, je m'incline " ; il signifie alors proprement : " le corps incliné, la tête penchée ", ainsi que cela arrive quand on veut sortir d'une foule pressée. Cf. Bretschneider, Lexicon man.s. v. La Vulgate a fort bien traduit. - *De la foule rassemblée*. Les mots grecs correspondants (ὄχλου ὄντος ἐν τῷ τόπῳ), qui sont au génitif absolu, peuvent désigner un motif ou un moyen. Dans le premier cas ils exprimeraient pourquoi Jésus s'échappa si rapidement après le miracle : il voulait éviter la foule; dans la seconde hypothèse, qui nous paraît la plus vraisemblable, ils indiqueraient comment le Sauveur put aisément s'éloigner : il n'eut pour cela qu'à disparaître dans la masse du peuple.

Jean chap. 5 verset 14. - Plus tard, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : Voici que tu as été guéri ; ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. - *Plus tard*, μετὰ ταῦτα. Quelques jours plus tard, d'après divers interprètes. Comp. la note du v. 1. Mais le détail qui suit, *Jésus le*

trouva (au présent, εὑρίσκει) *dans le temple*, semble mieux convenir au jour même de la guérison ; le paralytique, en effet, n'aura rien eu sans doute de plus pressé que d'aller remercier Dieu dans le temple. - *Et lui dit : voici que tu as été guéri*... Jésus lui rappelle d'abord l'immense bienfait qu'il venait de recevoir; de là il tire ensuite une grave conséquence pour sa vie morale. Ainsi fait le prêtre charitable et zélé : il n'oublie jamais de soigner les plaies de l'âme, quand il a conquis la confiance en pansant les blessures extérieures. -- *Ne pèche plus*, μηκέτι ἁμάρτανε. Il suit évidemment de cette recommandation que la maladie avait été, dans le cas présent, un châtiment providentiel car Jésus établit une connexion étroite, celle qui unit l'effet à sa cause, entre les souffrances passées de l'infirme et ses fautes privées. La voix de sa conscience disait à ce dernier de quels péchés spéciaux il s'agissait. Néanmoins NotreSeigneur enseignera plus tard, 9, 1-3 (voyez le commentaire), que l'on jugerait d'une façon très téméraire si l'on regardait en toute occasion les peines et les souffrances comme un indice de culpabilité individuelle. - *De peur qu'il ne t'arrive quelque chose* .., χεῖρόν. Quelque chose de pire qu'une maladie de trentehuit ans! Oui, car le Dieu vengeur tient en réserve des flèches acérées. “ Personne n'est si malheureux qu'il ne puisse devenir plus malheureux encore ”, Hengstenberg. Il n'est pas nécessaire d'appliquer cette parole de Jésus à l'autre vie et à l'enfer, comme on l'a fait parfois ; la menace pouvait facilement se réaliser dès icibas. Et certes, un ingrat qui fût retombé dans ses fautes après avoir été l'objet d'une telle faveur aurait mérité de tout souffrir.

Jean chap. 5 verset 15. - Cet homme alla, et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. - *Cet homme alla*. Sur le champ ; trait pittoresque. - *Et annonça* (la Recepta et les manuscrits A, B, Γ, Δ, Π, etc., ont ἀνήγειλεν, comme la Vulgate; א, C, L, etc., lisent εἶπεν, variante moins probable). *Aux Juifs*... Tout naturellement, les exégètes ont essayé de déterminer le mobile de ce prompt message. Quelquesuns n'ont pas craint de voir ici un acte de profonde malice, une odieuse dénonciation ; mais rien absolument ne justifie dans le texte une pareille conjecture. On est allé, ce semble, trop loin aussi dans un sens opposé, quand on a fait du paralytique un courageux apôtre, comme s'il eût voulu directement convertir les Juifs à Jésus. Le plus naturel consiste à dire que cet homme, d'un naturel timide et simple (comparez l'aveuglené par mode de contraste, 9, 9-27), songea tout d'abord à porter aux hiérarques la réponse qu'il n'avait pu leur faire au premier moment, v. 12 : il se lavait ainsi de l'accusation qu'ils avaient lancée contre lui (v.10), et en même temps il dégageait la responsabilité de Jésus, dont l'autorité se trouvait attestée par un prodige éclatant. Remarquez, à ce point de vue, la manière délicate dont il annonça la chose : *qui l'avait guéri* (comme au v. 11). Les Juifs (v. 12) lui avaient demandé : “ Quel est celui qui t'a dit d'emporter ton grabat ” ?

Jean chap. 5 verset 16. - C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat. - *C'est pourquoi*, διὰ τοῦτο. Formule très souvent usitée dans le quatrième évangile.Cf. v. 18; 6, 65; 7, 21-22 ; 8, 47; 9, 23; 10; 17 ; 12, 39; 13, 11 ; 15, 19; 16, 15, etc. Elle est plus expressive et plus explicite que le simple οὖν, que S. Jean emploie plus souvent encore. - *Poursuivaient*, ἐδίωκον. Imparfait très significatif : poursuivre Jésus était leur acte permanent. Le verbe διωκῶ est quelquefois une expression judiciaire qui équivaut à “ chercher querelle ”, mais il a ici une signification plus générale et est pris en mauvaise part. Les mots καὶ ἐζήτουν αὐτόν ἀποκτεῖναι, “ et ils cherchaient à le tuer ”, qu'on trouve dans les manuscrits A, **Γ**, Δ, Π et dans la Recepta, sont une interpolation destinée à expliquer l'adverbe “ davantage ” du v. 18. Ils sont omis par la plupart des meilleurs témoins grecs et autres, notamment par les mss. א, B, C, D, L, etc. - *Parce qu'il faisait ces choses*. Autre imparfait important, qui, ajouté au pluriel “ ces choses ”, désigne plusieurs procédés analogues de la part de Jésus, une sorte de coutume. C'est sans doute une allusion aux autres miracles qu'il avait déjà opérés en des jours de sabbat. Cf. Marc. 1, 21-28; Luc. 4, 31-37.

Jean chap. 5 verset 17. - Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent, et moi aussi j'agis. - N.-S. JésusChrist, devant ces mêmes adversaires, s'était proclamé le maître du temple, 2, 17 ; il se présente maintenant devant eux comme le roi et le maître du sabbat. Et de quelle manière profonde il le fait ! Comparez Matth. 12, 11; Luc. 13, 15; 16, 5, où il alléguait simplement comme excuse les nécessités de la vie quotidienne, et Marc.2 25, où s'élevant plus haut, il était loin d'atteindre la région supérieure dans laquelle nous allons le contempler. - *Leur répondit*. Sur cet emploi tout hébraïque du verbe “ répondre ”,voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 231. En fait, Jésus répondait ici aux accusations des Juifs, v. 16. Quelques commentateurs nous transportent de nouveau, mais sans raison suffisante, à une époque distincte de celle qui a été marquée aux versets 1 et ss. - *Mon Père*. C'est-à-dire : Dieu, le Créateur souverain, ainsi qu'il sera nettement affirmé au verset suivant. Toute la réponse de Jésus est contenue en abrégé dans ces deux mots : Mon Père. Il va droit au cœur de la question, afin de trancher l'erreur des Juifs à la racine. On le regarde

comme un homme ordinaire, mais il montrera qu'il a des droits supérieurs, inattaquables, en tant que Fils de Dieu. - *Agit jusqu'à présent* (ἕως ἄρτι) : Notez le temps présent, ici et à la fin du verset. C'est un fait toujours vrai : il n'y a pas de sabbat absolu pour Dieu. Depuis l'instant où il s'est mis à l'œuvre pour appeler le monde à la vie, il n'a pas cessé de travailler, d'agir, car il faut son action perpétuelle pour conserver et gouverner ses créatures physiquement et moralement. Bien des Juifs refusaient d'y croire, prenant à la lettre des passages tels que Gen. 2, 1-2 ; Ex. 20, 8, desquels ils concluaient que Dieu était, depuis le septième jour, un spectateur inerte de la création. D'autres Juifs croyaient à cette activité, mais ils osaient en être scandalisés. Pourquoi Dieu n'observetil pas le sabbat ? demandaientils d'une manière insensée. Et on parvenait à peine à les calmer par cette réponse non moins triviale : Estce qu'un homme n'a pas le droit de se promener dans sa maison le jour du sabbat ? Or, la maison de Dieu, c'est tout le royaume d'en haut (le ciel) et tout le royaume d'en bas (la terre). Voyez le traité Schemoth Rabba, 30. D'autres enfin disaient noblement, comme Philon, Legis Allegor, 1, 3 : " Dieu ne cesse jamais d'agir ; mais, de même que le feu a la propriété de brûler, et que la neige a celle d'être froide, de même, agir est la propriété de Dieu, et cela d'autant mieux qu'il est à l'origine de l'activité pour tous les autres ". - *Et moi aussi*. Moi, son Fils; moi aussi, καὶ étant en cet endroit une particule de comparaison. - *J'agis*. Comme mon Père céleste je suis perpétuellement actif, sans avoir à m'inquiéter des jours, ni d'une loi qui a été faite par moi, non pour moi. - L'argument est court, à la façon d'un oracle ; mais il est si riche, et si fort, et si " incommensurablement profond! " (Godet). Aussi cette ligne estelle, pour ainsi dire, le texte qui sera développé dans le sermon de Jésus (vv. 19-47). Remarquez en outre le sentiment tout filial, tout dévoué, que le Sauveur manifeste ici pour son Père. Lui, travaillant, pourraisje demeurer en repos ? Non, car je me dois entièrement à son œuvre.

Jean chap. 5 verset 18. - A cause de cela, les Juifs cherchaient encore davantage à le faire mourir, parce que non seulement il violait le sabbat, mais parce qu'en outre il disait que Dieu était son Père, se faisant égal à Dieu. - *À cause de cela*, διὰ τοῦτο οὖν (il y a une emphase visible dans la place donnée à ces mots). Comment riposteront les Juifs à cet argument de Jésus ? Par un redoublement de haine et d'hostilité. - *Ils cherchaient encore davantage...* (à l'imparfait) : preuve que le verbe " poursuivaient " du v. 16 exprimait déjà des désirs et des tentatives de meurtre. " C'est là le fil sanglant que nous apercevons à travers toute cette partie du quatrième évangile (7, 1,19, 25 ; 8, 37, 40, 59 ; 10, 31 ; 11, 53 ; 12,10. " (Plummer, h. l.). - *Parce que non seulement il violait le sabbat...* ἔλυε, il dissolvait, il relâchait ; par conséquent, il tendait à abroger d'une manière générale. " Non seulement " marque fort bien une gradation dans la prétendue faute ; à la violation du sabbat Jésus ajoutait, suivant eux, un crime autrement grand, celui de blasphème, qui ne méritait rien moins que la mort. Cf. Lev. 24, 16. - *Il disait que Dieu était son Père* (ἴδιον, " son propre ", est plus expressif). Les Juifs avaient donc bien saisi la signification des paroles qu'ils venaient d'entendre. Jésus avait appelé Dieu " son Père " dans le sens strict, et non à la façon ordinaire des justes. S. Augustin disait, In evang. Joan. Tract. 17 : " Voilà que les Juifs comprennent ce que ne comprennent pas les Ariens ". Comment nos rationalistes contemporains peuventils refuser d'admettre, en face de pareilles assertions, que NotreSeigneur JésusChrist ait réellement revendiqué la nature divine ? Cf. 10, 30, 36. - Les mots *se faisant l'égal de Dieu* (ἑαυτόν, par opposition à Dieu) corroborent la pensée en la réitérant sous une forme plus nette encore. Se faisant l'égal de Dieu, c'est-à-dire, s'attribuant les mêmes opérations, les mêmes prérogatives, se mettant au même niveau que la divinité. - *Jésus reprit donc la parole* (οὖν) (les mots ὁ Ἰησοῦς sont omis par quelques manuscrits)... Comme plus haut v. 17, Jésus répond aux pensées injustes des Juifs et à leurs poursuites haineuses.

2° Le discours apologétique de Jésus, v. 19-47.

19En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de luimême, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père ; car tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement. 20Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que cellesci, afin que vous soyez dans l'admiration. 21De même, en effet, que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît. 22Car le Père ne juge personne ; mais il a remis tout le jugement au Fils, 23afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé. 24En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. 25En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du

Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. [26]Car, comme le Père a la vie en luimême, ainsi il a donné également au Fils d'avoir la vie en luimême ; [27]et il lui a donné le pouvoir d'exercer un jugement, parce qu'il est le Fils de l'homme. [28]Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu. [29]Ceux qui auront fait le bien en sortiront pour la résurrection de la vie ; mais ceux qui auront fait le mal en sortiront pour la résurrection du jugement. [30]Je ne peux rien faire de moimême : selon ce que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. [31]Si c'est moi qui rends témoignage de moimême, mon témoignage n'est pas vrai. [32]C'est un autre qui me rend témoignage, et je sais que le témoignage qu'il me rend est vrai. [33]Vous avez envoyé auprès de Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. [34]Pour moi, ce n'est pas d'un homme que je reçois le témoignage ; mais je dis cela afin que vous soyez sauvés. [35]Jean était une lampe qui brûle et qui brille ; et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière. [36]Mais moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que le Père m'a données d'accomplir, les œuvres mêmes que je fais, rendent de moi le témoignage que c'est le Père qui m'a envoyé. [37]Le Père, qui m'a envoyé, m'a luimême rendu témoignage. Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni contemplé sa face. [38]Et vous n'avez pas sa parole demeurant en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé. [39]Vous scrutez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle ; ce sont elles aussi qui me rendent témoignage. [40]Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. [41]Je n'accepte pas la gloire qui vient des hommes. [42]Mais je vous connais, et je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. [43]Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez. [44]Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ? [45]Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuserai devant le Père ; celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous espérez. [46]Car, si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en moi, puisque c'est de moi qu'il a écrit. [47]Mais, si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ?

Discours d'une extrême importance, même dans le quatrième évangile où toutes les paroles de N.-S. JésusChrist ont une si haute gravité. Pour la première fois, le Sauveur se met à parler longuement de luimême, et il résume tout son enseignement sur sa propre personne. Non seulement il est le Messie, mais il est Dieu. Nous avons ici, comme l'a écrit justement Zeller (cité par Stier, Reden des Herrn Jesu, in h. l.), “ un témoignage personnel de Jésus qui est sans parallèle dans l'histoire évangélique ”. Le calme du divin orateur est admirable, digne du Fils de Dieu. “ On dirait un fleuve qui roule tranquillement ses eaux claires comme un miroir ”, Ewald, Die johanneischen Schriften übersetzt und erklaert, t. 1, p. 207. Le raisonnement est serré, vigoureux ; l'expression est parfois tellement concise, l'idée si relevée et si abstraite, qu'il faut une attention spéciale nour saisir l'enchaînement des preuves : mais on se plonge avec délices dans cet océan insondable. Tel est d'ailleurs le caractère accoutumé des paroles de NotreSeigneur dans l'évangile selon S. Jean, qui nous le montre le plus souvent en relations avec des personnes instruites. Chose étonnante, les adversaires de Jésus écoutèrent ce discours sans interrompre : malgré eux, ils demeurèrent suspendus aux lèvres de Celui qui leur faisait des révélations si sublimes avec un saisissant accent de vérité ; leurs passions furent momentanément subjuguées. L'auditoire se composait de personnages officiels, qui ne devaient pas être très nombreux. Cf. vv. 16-18, 33. - Jésus va donc donner pour ainsi dire aux Juifs ses lettres de créance, leur démontrer qu'étant le Messie, le Fils de Dieu, il n'est pas un violateur du sabbat, ni un blasphémateur vulgaire, comme on l'en accusait. Sa thèse a deux parties égales : dans la première, vv. 19-30, il expose la nature et les prérogatives du Fils ; dans la seconde, vv. 31-47, il parle des témoignages rendus au Fils et de l'incrédulité des Juifs. Voyez un sommaire détaillé dans Patrizi, Comm. in Joan., p. 56 et ss.

Jean chap. 5 verset 19. - En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de luimême, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père ; car tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement. - Première partie du discours, vv. 19-30. C'est aussi la plus importante des deux sous le rapport théologique. Elle commente les paroles du v. 17, qui lui servent de thème et de texte. La nature et les prérogatives du Fils sont

expliquées dans une série d'affirmations solennelles, que la particule *car*, quatre fois répétée, unit ensemble comme les anneaux d'une chaîne. Les attributs du Fils sont envisagés d'abord relativement à Dieu, vv. 19-23, puis relativement aux hommes, vv. 24-29 ; le v. 30 est une récapitulation. Ou encore, les vv. 19 et 20 nous montrent la communauté d'opérations qui existe entre le Père et le Fils ; nous voyons ensuite, vv. 21-27, le Fils chargé par le Père de vivifier moralement ou de condamner les hommes (d'abord générale, vv. 21-23, l'idée se particularise aux vv. 24-27) ; enfin le Fils nous apparaît comme souverain Juge à la fin des temps, vv. 28 et29 ; après quoi, le v. 30 nous ramène au point de départ, l'identité d'action du Père et du Fils. Résumé: le Fils est égal au Père, le Fils est Dieu : voilà sa nature ; ses prérogatives sont d'agir en union avec Dieu, d'être aimé de Dieu, d'avoir droit aux honneurs divins, de procurer aux hommes la vraie vie, de juger et de condamner les pervers. - *En vérité*... A trois reprises nous entendrons cette majestueuse formule dans la première partie du discours (comp. les versets 24 et 25). Voyez 1, 50 et le commentaire. Ayant à proclamer des vérités si importantes, Jésus en appelle au témoignage de Dieu ; il donne pour garantie à sa parole l'infaillibilité absolue du Père. Remarquonsle bien : Jésus ne conteste pas le moins du monde le sens que les Juifs ont donné à son assertion du v.17 (comp. le v. 18) ; il y revient au contraire pour l'accepter, le confirmer pleinement. - *Le Fils ne peut rien faire*. La pensée est énoncée négativement dans la première moitié du verset, et réitérée dans la seconde en termes positifs. " Il ne peut pas " : c'est une impossibilité radicale et absolue ; non assurément à cause des limites qui seraient imposées à l'activité du Fils, car elle n'en connaît d'aucune sorte, mais par suite de ses relations intimes avec le Père. Cf. Hebr. 1, 3. Un homme ordinaire pourrait séparer sa volonté et ses opérations de la volonté et des opérations de Dieu ; le Fils jamais, vu qu'il n'est avec le Père qu'un seul et même Dieu. - *Le Fils*. Nuances intéressantes à signaler : plus haut, v. 17, Jésus avait parlé à la première personne, et il reprendra d'une manière habituelle le pronom *je* à partir du v. 30 ; au v. 25, il emploie l'expression complète, " Fils de Dieu " ; au v. 27 il se désigne comme le " Fils de l'homme ". On conçoit qu'au début du discours il ait évité de se mettre directement en scène, de crainte de soulever aussitôt les passions déjà si vives de ses auditeurs. - *De luimême*, ἀφ' ἑαυτοῦ. Mots très importants dans ce passage : " de luimême et contre la volonté du Père " (Klofutar). C'est une expression propre à S. Jean. Voyez le verset 30 ; 7, 17, 28 ; 8, 28, 42 ; 9, 51 ; 14, 10 ; 15, 4 ; 16, 3. Sur l'objection que les Ariens tiraient autrefois de tout ce passage contre la divinité de N. S. JésusChrist, voyez D. Calmet, Maldonat et les théologiens. Les " Unitariens ", qui n'admettent qu'une seule personne divine, l'ont renouvelée de nos jours : il suffit de leur opposer les arguments par lesquels les Pères ont renversé l'arianisme. - *Si ce n'est ce qu'il voit faire au Père* (βλεπη, " videat "). L'accent est ici sur *Père*, comme auparavant sur *Fils*. Ce que fait mon Père céleste, moi, son Fils, comment pourraisje ne pas l'opérer aussi ? Cette manière de parler ne désigne donc pas une imitation pure et simple, analogue à la conduite que les enfants tiennent souvent à l'égard de leurs pères ; c'est un anthropomorphisme, une métaphore, pour marquer une parfaite et intime connaissance des décrets de Dieu. - *Tout ce que le Père fait*, ᾇ γὰρ ἄν, toutes choses, quelles qu'elles soient. C'est la même pensée, exprimée d'une manière positive : non seulement l'amour filial met obstacle à ce que le Fils agisse par luimême, il le fait entrer directement dans l'œuvre de son Père (*ílle*, ἐκεῖνος) ; non seulement son action coïncide avec celle du Père, qu'elle imite, mais elle a en outre la même extension. - *Le Fils aussi le fait pareillement*. S. Cyrille d'Alexandrie. in h. l., lib. 2, c. 6, tire à merveille la conclusion théologique qui ressort de ces lignes si profondes : " Il peut accomplir tout ce que Dieu le Père peut accomplir, et il l'accomplit comme le Père luimême l'accomplit : Cela montre qu'ils sont de même nature... Donc, comme vrai Dieu engendré de Dieu le Père, Il dit qu'il peut accomplir toutes choses comme Lui ; qu'il jouit d'une puissance égale à celle du Père, en ayant en toutes choses la même Volonté que Lui ; et donc qu'il ne peut rien faire de luimême, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père ". Cf. S. Aug. In evang. Joan., h. l. Il y a donc une nécessité intrinsèque à ce que le Fils agisse en même temps et de la même manière que le Père, et cette nécessité s'appelle l'identité de nature. Ce verset 19 contient la clé de tout ce qui va suivre.

Jean chap. 5 verset 20. - Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que cellesci, afin que vous soyez dans l'admiration. - *Car le Père*… Motif de la communauté d'opérations qui vient d'être signalée : c'est le lien d'amour qui unit le Père et le Fils. - *Aime le Fils*. D'ordinaire, l'affection de Dieu le Père pour son Fils, ou celle du Fils pour le Père, est marquée en grec par le verbe ἀγαπᾶν (Cf. 3, 35 ; 10, 17 ; 14, 31 ; 15, 9 ; 17, 23, 24, 26), qui exprime ordinairement un sentiment plus relevé ; ici nous avons φιλεῖ, le verbe de la tendresse, de l'émotion. Le temps présent indique le caractère inaltérable, éternel de cette dilection. - On dit tout à ceux qu'on aime profondément : le Père, qui aime son Fils d'un amour unique, n'a pas de secrets pour lui : *et* (par suite de son affection) *lui montre tout* (avec emphase) *ce qu'il fait*. " Montre " est en corrélation avec " voit " du verset précédent. C'est encore une

image familière, empruntée aux communications intimes qui ont lieu icibas entre les pères et leurs fils. - Mais, continue Jésus, l'avenir tient en réserve, sous ce rapport, des révélations supérieures à celles du passé, du présent : *Il lui montrera des œuvres plus grandes*. Le pronom *lui*, sur lequel repose la comparaison, désigne les grands miracles qu'avait opérés N.-S. JésusChrist, et spécialement le dernier, occasion de ce discours ; ou mieux encore, toutes les œuvres communes au Père et au Fils depuis la création jusqu'au moment où le Sauveur parlait ainsi. Bientôt nous saurons ce qu'il faut entendre par “ œuvres plus grandes ”. Ἔργα est un mot cher à S. Jean pour dénoter les détails de l'œuvre de la rédemption par le Christ. Cf. v. 16: 9, 4 ; 10, 25, 32, 37; 14, 11, 12 ; 15, 24. - *Afin que vous soyez* (emphase : même vous) *dans l'admiration*, θαυμάζητε. La conjonction ἵνα doit plus probablement se traduire ici par “ de sorte que ”, car elle est synonyme de ωστε (Cf. Bæumlein, Griechische Schulgrammatik, § 590, note 2). Il n'est pas surprenant en soi que le Fils de Dieu fasse des prodiges ; mais ceux qu'il accomplira seront si éclatants, que ses ennemis euxmêmes en seront émerveillés, ou plutôt stupéfaits, car tel est le sens de θαυμάζω dans ce passage (voyez Bretschneider, Lexic. man, s. v.).

Jean chap. 5 verset 21. - De même, en effet, que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît. - *De même en effet*... annonce de nouveau une explication. Ici et au v. 22, Jésus mentionne en termes généraux deux des “ œuvres plus grandes ” que son Père lui a donné pour mission d'exécuter ; il entrera ensuite sur elles dans des détails plus complets jusqu'à la fin de la première partie de son discours. - Première œuvre : la résurrection des morts. La manière dont le Père l'accomplit est décrite au moyen de deux verbes, qui en marquent les deux mouvements successifs. 1° *Il ressuscite*, ἐγείρει ; littéralement : “ il réveille ”. La mort est tout d'abord chassée, 2° *Il rend la vie*, ζωοποιεῖ ; une vie nouvelle est donnée, à l'état de mort succède celui de la réviviscence. - *Ainsi* (en corrélation avec “ de même ”) *le Fils donne la vie*. Par abréviation, le second verbe seul est maintenant cité, mais c'est le plus important des deux - *A qui il lui plaît* (scil. “ au Fils ”) est une note délicate à divers points de vue. D'abord, ces mots mettent en relief la toutepuissance confiée au Fils par le Père : leurs volontés étant, du reste, identiques, ce que veut le Fils, le Père le veut aussi. En second lieu, ils montrent que le Fils n'exerce pas pour ainsi dire en aveugle, arbitrairement, ce sublime pouvoir de vivifier les morts ; car vouloir c'est choisir, et il ne peut choisir qu’avec une sagesse infinie. Enfin, hélas ! ces mots déclarent que le Fils ne pourra exécuter envers tous les hommes son action vivificatrice ; car il en est qui “ ne voudront pas ”, qui mettront obstacle, et c'est alors qu'il ne voudra pas luimême. Notez que les quatre verbes sont à l'indicatif présent, ce qui marque une puissance perpétuelle et permanente. Notez encore que la résurrection est, dans l'Ancien Testament, un attribut réservé exclusivement à Dieu : Deut. 32, 39 ; 1 Reg.2, 6 ; Tob. 13, 2 ; Sap. 16,13, etc. Les Juifs avaient inséré ce dogme dans leur symbole (13e article ; voyez le Précis élémentaire d'instruction morale et religieuse pour les jeunes Français israélites, 5e leçon). - Avant d'aller plus loin, nous avons à préciser le sens des expressions “ vivifier, ressusciter ” dans tout ce passage, en ce qui concerne le Fils. Il s'est formé en effet à leur sujet différentes opinions, et il n'est pas sans importance, pour la parfaite intelligence des vv. 21-27, de savoir au juste à quoi s'en tenir sur ce point. De quelle résurrection Jésus atil donc voulu parler ici ? De la résurrection générale à la fin des temps, d'après S. Cyrille, Maldonat, etc. De la résurrection de Lazare, de la fille de Jaïre et du fils de la veuve de Naïm, au dire de S. Jean Chrysostome et de quelques autres interprètes. Enfin, de la résurrection spirituelle et mystique, d'après S. Augustín, le P. Patrizi, Olshausen, A. Maier, le P. Corluy, etc. Nous adoptons sans hésiter ce dernier sentiment, qui paraît beaucoup mieux s'adapter soit aux expressions, soit à la pensée de Jésus. Dans cette série de versets (21-27), il parle au présent ; ou bien, au futur il ajoute un qualificatif (v. 25, “ l'heure vient ”) pour montrer qu'il a en vue une action très prochaine ; plus loin (vv. 28 et 29), où tout le monde admet qu'il s'agit de la fin du monde, il emploie le futur. Ici, il met luimême des limites à la résurrection, comme nous l'avons insinué plus haut : “ Il donne la vie à qui lui plaît ” ; là, pas de limites, car tous les hommes sans exception seront ressuscités. Ces deux raisonnements, auxquels on ne saurait se soustraire, renversent l'opinion de S. Cyrille : quant à celle de S. Jean Chrysostome, elle est évidemment beaucoup trop restreinte pour épuiser la signification d'une parole qui est si vaste et si profonde dans ses conséquences.

Jean chap. 5 verset 22. - Car le Père ne juge personne ; mais il a remis tout le jugement au Fils. - Seconde œuvre supérieure du Fils : le jugement. - Une nouvelle connexion de pensées nous est annoncée par *car* : Au pouvoir de ressusciter correspond en effet celui de juger, que nous prendrons par conséquent au moral et au figuré dans cette même série de versets (22-27). - *Le Père ne juge personne*... C'est-à-dire le Père seul, à l'exclusion du Fils. L'expression grecque κρίνειν réunit trois notions : juger, séparer, condamner. Ici,

c'est la dernière qui prévaut, par opposition à vivifier. Cf. 3,17 et 18. - *Mais il a remis tout* (en avant d'une manière emphatique) *jugement au Fils*. C'est le Fils qui est chargé de juger les hommes au nom du Père et en son propre nom. Donc, à ce point de vue encore ils ont communauté et identité d'opérations. S. Jean se sert fréquemment du verbe “ donner ” pour désigner les prérogatives du Fils de Dieu. Cf. v. 36 ; 3, 35 ; 6, 37, 39 ; 10, 29 ; 17, 2, 4, 22, etc. - Jésus avait affirmé plus haut, 3, 17, que “ Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde mais pour le sauver ” ; se contrediraitil actuellement ? Non certes, car il parlait seulement alors du but direct et immédiat de son Incarnation, lequel consiste dans le salut des hommes, mais qui n'exclut pas le droit et le pouvoir de condamner ceux qui rejetteront le salut.

Jean chap. 5 verset 23. - Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé. - Ce verset se rattache étroitement aux deux qui précèdent ; il exprime la fin pour laquelle Dieu a confié au Fils la puissance judiciaire, savoir : *afin que tous honorent le Fils* ; les hommes seront amenés par là à reconnaître sa nature, et à lui adresser des hommages dignes de lui, l'adoration évidemment, d'après le contexte : *comme* (expression importante) *ils honorent le Père. - Celui qui n'honore pas.* Jésus reprend sa proposition, et il la retourne pour en déduire une grave conséquence. Refuser au Fils, c'est-à-dire à N.-S. JésusChrist, les honneurs qui lui sont dus, c'est les refuser au Père ; de même que, d'après l'allusion contenue dans la proposition finale (*qui l'a envoyé*), on outrage un monarque en refusant d'honorer l'ambassadeur auquel il a confié une mission. L'expression “ envoyer ” est propre à S. Jean pour désigner une des relations spéciales qui existent entre le Père et le Fils. Cf. 4, 34 ; 5, 29, 31 ; 6, 39 et 39 ; 7, 16, 28, 33 ; 8, 26, 29 ; 9, 4; 12, 44, 45 ; 13, 20 ; 15, 21 ; 16, 5, etc.

Jean chap. 5 verset 24. - En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. - La formule “ qui l'a envoyé ” nous a en quelque sorte transportés du ciel en terre, car elle ouvrait la période de l'Incarnation. Aussi passonsnous maintenant (vv. 24-29) aux rapports directs du Fils avec l'humanité. Nous le voyons à l'œuvre : il vivifie, il juge. Luimême il nous apprend de quelle façon et envers qui il exerce ce double pouvoir. Les notions exprimées se particularisent ainsi de plus en plus. Après l'universelle communauté d'énergie et d'opérations attribuée au Père et au Fils (vv. 19 et 20), nous avons vu (vv. 21-23), mais d'une manière abstraite, deux points spéciaux de leur activité commune. Chacun de ces points spéciaux est maintenant repris en sous-œuvre, et étudié à part en deux phases distinctes de l'histoire des hommes : 1° la résurrection mystique et le jugement spirituel de l'humanité dans l'ère présente (vv. 24-27) ; 2° la résurrection et le jugement extérieurs, généraux à la fin des temps(vv. 28 et 29). C'est ainsi, dit très bien un exégète contemporain, que “ ces intuitions sublimes, présentées d'abord sous la forme la plus synthétique et la plus sommaire, se décomposent successivement en leurs éléments principaux, et finissent par apparaître sous la forme précise de faits concrets et distinctement analysés ” (Godet, t. 2, ρ.416). Nous insistons sur cette marche des pensées, pour la rendre plus nette, plus intéressante et plus utile au lecteur. - *En vérité, en vérité, je vous le dis*. Jésus met sous la sauvegarde de la divine infaillibilité (voyez la note du v. 19) une promesse magnifique, qu'il réalisera pour quiconque voudra remplir deux conditions très simples. - *Celui qui écoute ma parole.* C'est la première condition : écouter la parole, l'enseignement du Fils ; et, bien évidemment, s'y soumettre, y obéir d'une manière prompte et complète. - Deuxième condition : *et qui croit en celui qui m'a envoyé ;* c'est-à-dire, de l'effet remonter à la cause, de la parole du Fils remonter au Père qui la sanctionne ; en d'autres termes, croire à la mission de N.-S. JésusChrist. - Quiconque réalisera cette double condition, pratiquer et croire (la morale et le dogme !), celuilà *a la vie éternelle* :“ il a ”, il la possède déjà dans son principe, en attendant la bienheureuse consommation du ciel. Sur cette vie éternelle, voyez 3, 15, 16, 36. - *Et ne vient pas en jugement* (encore le présent, ἐρχεται). Comme en plusieurs autres endroits, Jésus appuie sur l'idée, en la réitérant en termes négatifs. De ses deux attributs divins, vivifier et juger, il n'en exercera qu'un seul à l'égard de ses amis, puisque ce sont deux attributs contraires. - *Mais il est passé :* Quelle insistance étonnante mais consolante aussi ! Nous avons maintenant le temps parfait : μεταβέβηκεν, “ transiit ” ; la promesse est d'un effet si sûr qu'on peut la regarder comme étant déjà réalisée, “ certitude assurée d'une chose future ”, Patrizi. - *Il est passé de la mort à la vie*. De la mort spirituelle à une vie de même nature. Cf. 1 Joan. 3, 14. La mort physique qui interviendra plus tard, ne changera rien à ces relations, si ce n'est pour ce qui concerne les formes extérieures, et par conséquent secondaires, de l'existence.

Jean chap. 5 verset 25. - En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. - La formule *En vérité...* souligne une pensée plus particulière encore : Ce dont je parle s'effectue déjà pour un grand nombre. En effet

l'heure vient, et elle est déjà venue ! Dès cet instant, il suffit de croire en moi et de vivre selon mes enseignements pour avoir part à la vie éternelle. - *Les morts* désigne les morts spirituels, ainsi qu'il a été dit. - *Ceux qui l'auront entendue vivront*. “ Le monde est semblable au moral à un vaste cimetière, où les hommes sont étendus sans vie à cause de leurs péchés ; mais la voix du Fils de Dieu retentit, et la vie pénètre à travers les appartements de la mort, et ceux qui entendent et qui obéissent sortent régénérés de leur tombeau ”, Watkins, h. l.

Jean chap. 5 verset 26. - Car, comme le Père a la vie en luimême, ainsi il a donné également au Fils d'avoir la vie en luimême. - *Car, comme...* “ comme ” exprime ici comme plus haut (v. 21) une similitude de la dernière conséquence, qui se résout dans l'identité de nature pour le Père et pour le Fils. “ Car ” introduit une nouvelle explication : comment il suffira d'écouter la voix du Fils de Dieu pour revivre aussitôt. La réponse est très claire : le Fils possède en luimême la plénitude de la vie. - *A la vie en luimême* . C'est ce que nous appelions, dans l'explication du chap. 1, v. 4, être πηγὴ ζωης, une source de vie sans l'avoir reçue de personne, ce qui ne peut être vrai que de Dieu seul. - *Ainsi il a donné également au Fils...* Le Fils pareillement, soit comme Verbe incréé, soit comme Verbe incarné, possède la vie dans son intégrité, d'où il suit qu'il peut aisément vivifier les morts. “ Pour nous, si nous avons la vie, ce n'est pas en nous mais en notre Dieu ; tandis que le Père a la vie en lui et qu'en engendrant son Fils il lui a accordé d'avoir aussi la vie en soi, d'être luimême une source de vie à laquelle nous devons puiser, oui, d'avoir la vie en luimême, d'être luimême la vie. ”, S.Augustin, Serm. 127, 9. Énorme différence : nous ne possédons, nous, qu'une vie dérivée, qu'une vie de seconde main. Le Fils au contraire a, comme son Père, la vie *en luimême* (expression principale du verset).

Jean chap. 5 verset 27. - Et il lui a donné le pouvoir d'exercer un jugement, parce qu'il est le Fils de l'homme. - *Le pouvoir d'exercer un jugement*. Pouvoir corrélatif à celui de vivifier, comme nous l'avons vu plus haut, v. 22 : un juge a pour rôle de discerner les bons qui méritent la vie et les méchants qui méritent la mort. Remarquons toutefois qu'après avoir assez longuement insisté sur son action vivificatrice (vv. 24-26), Jésus ne mentionne que d'une manière rapide ses droits judiciaires. - *Parce qu'il est le Fils de l'homme*. “ Fils de l'homme ”, par opposition à “ Fils de Dieu ” (v. 25) ; c'est ici un synonyme de Messie. Cf. 1, 51 ; 3, 13, 14 ; 6, 27, 53, 62 ; 14, 14 ; Apoc. 1, 13. Voyez l'explication de ce nom dans l'Évangile selon S. Matth., p. 161 et suiv. L'article étant omis dans le texte grec, plusieurs commentateurs regardent ce titre comme le simple équivalent de “ homo ”, membre de la famille humaine. Quoi qu'il en soit de ce détail, il est frappant de voir que celui qui se nommait le Fils de Dieu quand il parlait de résurrection, s'appelle simplement Fils de l'homme lorsqu'il est question de jugement. Le juge, en effet, comme le médiateur, comme le prêtre (Cf. Hebr. 5, 1-3), semble devoir mieux remplir ses fonctions délicates quand il participe à la nature de ceux qu'il conduit à sa barre. Un HommeDieu qui a souffert, qui a été tenté comme nous, qui connaît par expérience nos infirmités, sera donc excellemment pour nous un juge juste.

Jean chap. 5 verset 28. - Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu. - La vivification et le jugement accomplis d'abord par le Fils d'une manière successive et partielle, vont trouver maintenant leur consommation dans une résurrection et un jugement qui auront un caractère universel. - *Ne vous étonnez pas :* de ce que je viens de vous expliquer. Et pourtant Jésus disait plus haut, v. 20 : “ pour que vous soyez dans l'admiration ”. Mais il va parler de merveilles plus étonnantes encore, qui exciteront à un degré supérieur l'admiration et l'étonnement. - *Car l'heure vient*. Quoique le verbe soit encore au présent (ἔρχεται), NotreSeigneur n'ajoute plus : “ et elle est déjà venue ” (Cf. v. 25), parce que le fait qu'il va signaler ne devra pas s'accomplir immédiatement. - *Tous :* tous sans exception, les méchants aussi bien que les saints (“ à qui il lui plaît ”, v. 21) ; nouvelle preuve qu'il n'est plus question de phénomènes spirituels et mystiques, mais des grandes assises de la fin des temps. - *Ceux qui sont dans les tombeaux* : dans leurs tombeaux de divers genres. - *Entendront la voix du Fils de Dieu*. Cette voix toute puissante les fera tous sortir du sommeil de la mort, et les appellera tous au jugement. Cf. 1 Cor. 15, 54-55.

Jean chap. 5 verset 29. - Ceux qui auront fait le bien en sortiront pour la résurrection de la vie ; mais ceux qui auront fait le mal en sortiront pour la résurrection du jugement. - Tous les hommes seront ressuscités, mais ils ne partageront pas le même sort. Comme dans le grand discours eschatologique conservé par S. Matthieu, 25, 32 et ss., nous voyons aussitôt l'humanité divisée en deux groupes distincts, dont l'un est destiné à la gloire éternelle, l'autre à une éternelle réprobation. - *En sortiront*. 'Εκπορεύσονται, expression

pittoresque ; littéralement : ils sortiront. Comme en des tableaux célèbres, on les voit s'échapper avec joie de leurs sépulcres. - *Ceux qui auront fait le bien*. C'est le motif de leur prédestination bienheureuse. - *Pour la résurrection de la vie*. C'est leur magnifique récompense. “ Résurrection de vie ” est une ellipse pour : résurrection qui conduit à la vie (ζωῆς, au lieu de εἰς τὴν ζωήν). - *Ceux qui auront fait le mal*. Terrible contraste. Mais les damnés ne pourront attribuer qu'à euxmêmes leur triste sort. Pourquoi aurontils fait le mal ? Remarquez une petite nuance dans les verbes : ici πράξαντες, “ egerunt ” ; là ποιήσαντες, “ fecerunt ”. Nous avions déjà plus haut, 3, 20 et 21, cette même distinction. Comp. Rom. 1, 32 ; 7, 15,19 ; 13, 4. - *La résurrection du jugement :* c'est-à-dire de damnation. Κρίσεως équivaut encore à εἰς τὴν κρίσιν. Voyez Beelen, Grammat. p.191.

Jean chap. 5 verset 30. - Je ne peux rien faire de moimême : selon ce que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. - Avant de passer à la seconde partie de son discours, Jésus résume et conclut la première. Au fond, il ramène ses auditeurs à la pensée par laquelle il avait inauguré le tout, v. 19. - *Je ne peux rien faire*... Jusqu'ici le divin orateur avait employé la troisième personne : ce *Je* est vraiment remarquable. C'est donc de luimême et pas d'un autre que Jésus avait parlé auparavant (Cf. v. 17). Il s'identifie clairement avec celui qu'il a tour à tour appelé le Fils, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu. - *De moimême*. De cette notion générale, Le Fils ne peut rien sans le Père, il tirera une conclusion particulière, directement en rapport avec ce qui vient d'être dit : Donc mon jugement sera juste. Rien sans le Père, la seule idée de filiation impliquant une certaine dépendance. - *Selon ce que j'entends, je juge.* “ Entends ” est ici l'équivalent de “ voit ” au v. 19, de “ montre ” au v. 20, et exprime également d'une manière figurée l'harmonie parfaite qui règne entre la volonté du Père et celle du Fils. - *Et* (par conséquent) *mon jugement est juste*. Même quand c'est un jugement de réprobation, car il est conforme aux intentions de Dieu, de ce Dieu qui est toute justice et toute vérité. - Pour qu'un jugement soit parfaitement équitable deux conditions sont requises : 1° une condition négative, qui est l'oubli du moi, et qu'on appelle l'impartialité ; Jésus la remplit : *je ne cherche pas ma volonté* (il désigne ici sa volonté humaine, sa volonté en tant que Fils de l'homme) ; 2° une condition positive, qui consiste dans un absolu dévouement à la volonté de Dieu, et Jésus la remplit encore : mais la volonté de celui qui m'a envoyé (le mot πατρός -père-, ajouté par la Recepta, mais omis par les meilleurs manuscrits, א, A, B, D, K, L, est sans doute un glossème). - Quoique les évangiles synoptiques fassent rarement allusion aux relations qui règnent entre Dieu le Père et son Fils, voyez pourtant dans S.Matthieu, XI, 25-27, un passage analogue à celuici (vv. 17-30).

Jean chap. 5 verset 31. - Si c'est moi qui rends témoignage de moimême, mon témoignage n'est pas vrai. - Deuxième partie du discours, vv. 31-47. De sa dignité sublime, Jésus passe très naturellement aux témoignages qui en démontrent la réalité, vv. 31-40 ; après avoir exposé à ses adversaires ce qu'il est relativement à Dieu, il leur dit ce qu'ils sont, eux, par rapport à lui, vv. 41-47. Donc deux subdivisions : 1° les témoignages, 2° les Juifs demeurent incrédules malgré ces témoignages. - Première subdivision : vv. 31-40. C'est Dieu luimême qui témoigne en faveur de Jésus, v. 32, et ce divin témoignage s'est manifesté de trois manières : par la voix de JeanBaptiste, vv. 33-35 ; par les œuvres de Jésus, vv. 36-38 ; par les écrits de l'Ancien Testament, vv. 39-40. - *Si c'est moi qui rends témoignage.* Les pronoms portent l'idée principale : moi, témoignant sur mon propre compte. On le voit, N.-S. JésusChrist prévient une objection, cellelà même que les Juifs ne tarderont pas à lui opposer, 8, 13 : “ Tu te rends témoignage à toimême, ce n’est donc pas un vrai témoignage ”. Nous voulons des preuves autres que votre témoignage personnel. Ces preuves, ils les auront. - *Mon témoignage n'est pas vrai*. Quelquesuns traduisent comme s'il y avait une interrogation : Dans ce cas, mon attestation ne seraitelle pas légitime et valide ? Mais il est mieux de conserver le sens affirmatif : Selon vous, dans ce cas, mon témoignage n'est pas véridique. C'est en effet un principe très universellement admis par les hommes, que l'on ne saurait être tout à la fois juge et témoin dans sa propre cause, notre nature faible et perverse nous portant trop aisément à nous favoriser nousmêmes. Le Talmud a plus d'un axiome sur ce poin : “ Ceux qui portent témoignage d'euxmêmes ne sont pas crus ”, Chetuboth, f. 23, 2 Cf. Halicoth Olam, c. 1. Le Sauveur consent, pour le moment, à se laisser appliquer ce principe (voyez 8, 14, où il le rejettera en se plaçant à un autre point de vue) : concession qui ne fera que mieux ressortir la vigueur de l'argumentation subséquente.

Jean chap. 5 verset 32. - C'est un autre qui me rend témoignage, et je sais que le témoignage qu'il me rend est vrai. - Proposition générale, qui sera ensuite développée de trois manières. - *C'est un autre*. Dans

cet “ autre ” (par opposition au témoignage personnel de Jésus), plusieurs commentateurs anciens et récents ont vu S. JeanBaptiste, qui est mentionné aux versets suivants : c'est le sentiment de S. Jean Chrysost., de Théophylacte, d'Euthymius, de Grotius, d'Erasme, d'Ewald, etc. Mais nous croyons, à la suite du plus grand nombre des interprètes, et notamment de S. Cyrille, de S. Augustin, du Vén. Bède, de Patrizi, etc., que le contexte demande l'application du mot “ autre ” à Dieu le Père. Cf. 8,18. - *Qui me rend témoignage*, ὁ μαρτυρῶν (l'article désigne un témoin bien déterminé). Le verbe est au présent : ce qui ne saurait convenir au Précurseur dont le rôle était désormais achevé. Comparez le v. 33, où sa prédication est citée comme un fait accompli, et le v. 35, où Jésus parle de lui de façon à faire entendre qu'il avait quitté la scène évangélique. - *Et je sais* (deux anciens manuscrits, ℵ et D, ont οἴδατε, vous savez ; fausse correction de copiste)... Cette expression est solennelle. Je le sais avec certitude, moi qui ai la même nature et la même volonté que Dieu. Il s'agit ici d'une intuition supérieure ; plus loin, v. 42, le verbe ἔγνωκα désignera une connaissance expérimentale. - *Le témoignage qu'il me rend* (ἡ μαρτυρία ἣν μαρτυρεῖ, répétition emphatique). Dieu ne peut rendre en effet qu'un témoignage absolument véridique. - *Me, Moi*. Ces mots reviennent trois fois de suite dans les versets 31 et 32. Comme tout est expressif dans ce divin langage !

Jean chap. 5 verset 33. - Vous avez envoyé auprès de Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. - Le témoignage de JeanBaptiste, vv. 33-35. Jésus signale d'abord deux faits de date relativement récente : savoir, un acte de ses adversaires euxmêmes et un acte de S. Jean correspondant au leur. - Premier fait : *vous* (encore un pronom accentué) *avez envoyé auprès de Jean.* Allusion évidente à 1, 19 et ss. Officiellement, en tant que membres du Sanhédrin, ils avaient envoyé une délégation à JeanBaptiste, prête à le reconnaître pour le Messie ou du moins à accepter son témoignage. - Second fait : *Il a rendu témoignage à la vérité*. Son rôle consistait à être un témoin (Cf. 1, 7 et 8) ; il a été fidèle à ce rôle en disant la vérité : c'est-à-dire, en affirmant qu'il n'était pas le Messie, mais que je l'étais, moi. Cf. 1, 26 et ss. Le Seigneur confond ses adversaires en leur opposant leurs propres paroles, leurs propres actes. Euxmêmes ils avaient cru pendant un temps à la mission divine du Précurseur, celuici les avait renvoyés à Jésus comme au Christ promis.

Jean chap. 5 verset 34. - Pour moi, ce n'est pas d'un homme que je reçois le témoignage ; mais je dis cela afin que vous soyez sauvés. - *Pour moi*... C'est une sorte de restriction en apparence, mais en réalité on peut dire que cette restriction a pour but de renforcer la preuve tirée du témoignage de JeanBaptiste. - *Ce n'est pas d'un homme* (avec emphase) *que je reçois le témignage*. L'attestation d'un homme ordinaire, d'un homme en tant qu'homme. Un tel témoignage serait audessous de la dignité du Messie ; il n'en a nul besoin et il ne l'accepterait à aucun prix, οὐ λαμϐάνω. Conclusion manifeste : donc Jean n'a point parlé comme le premier venu et sans autorité, mais par l'inspiration du ciel et comme prophète ; c'est Dieu, par conséquent, qui avait témoigné en faveur de Jésus par la bouche du Précurseur. En effet, d'après le passage auquel nous venons de renvoyer le lecteur, 1, 7 et 8, NotreSeigneur ne saurait dire que le Christ peut se passer du témoignage de JeanBaptiste, puisque celuici était précisément envoyé en qualité de témoin. - *Mais je dis cela*... Le pronom *cela* retombe sur la seconde moitié du v. 33. Si Jésus dit aux Juifs que Jean a rendu un témoignage fidèle à la vérité, c'est moins pour luimême que dans leur intérêt propre : *afin que vous soyez sauvés ;* il espère encore qu'ils finiront par se rallier à l'enseignement de cet homme de Dieu, qu'ils croiront au Messie.

Jean chap. 5 verset 35. - Jean était une lampe qui brûle et qui brille ; et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière. - Pour leur faciliter ce salut par la foi, Jésus fait un splendide éloge de S. Jean. - *Jean était*... L'imparfait, attendu que le Précurseur avait été emprisonné, sinon déjà mis à mort par Hérode Antipas ; la glorieuse lampe est maintenant éteinte. - *Une lampe*. Belle et vivante image. Mais remarquons bien que l'on compare seulement JeanBaptiste à une lampe, λύχνος ,tandis que le Christ est appelé la lumière, φῶς. Cf. 1, 7. Dans le texte grec, l'article (ὁ λύχνος) semble dire que S. Jean devait être, relativement au Messie, la lampe par antonomase destinée à éclairer pour les Juifs le chemin qui conduisait à leur Libérateur. Comp. 2 Reg. 21, 17, où David est appelé la lampe d'Israël, et surtout Eccli. 48, 1, où il est écrit d'Élie, type du Précurseur : “ Le prophète Elie se leva ensuite comme un feu, et sa parole brûlait comme une torche ”. - *Qui brûle et qui brille*, ὁ καιόμενος καὶ φαίνων : allumée et brillante. Ces épithètes ne font pas allusion à deux qualités distinctes de JeanBaptiste, car elles n'expriment qu'une seule et même idée : la lampe, une fois allumée, continue de luire jusqu'à ce qu'elle soit éteinte. - La fin du verset caractérise, et en même temps flagelle admirablement, la conduite qu'avaient tenue les hiérarques envers le Précurseur. - *Et vous avez voulu*... Aux si graves desseins que Dieu s'était proposés en envoyant JeanBaptiste, Jésus oppose les projets

futiles et frivoles des Juifs. A ces hommes pleins de légèreté, le rôle de Jean n'avait fourni qu'une heure d'amusement. Quelle ironie, mais aussi quelle vérité historique dans ces mots *vous réjouir une heure* ! “ Pour une heure ” : en effet, leur enthousiasme du premier moment avait été une émotion transitoire ; quand, au lieu d'une joie mondaine, ils ne trouvèrent que des reproches à recueillir auprès de JeanBaptiste (Cf. Matth. 3, 7-12 et parall.), ils se mirent à le haïr de toute leur âme. ’Αγαλλιασθῆναι, “ tressaillir d'allégresse ”, car ils pensaient que leurs vaines espérances messianiques allaient s'accomplir : ils allaient à l'austère Précurseur pour jouer autour de lui comme font les enfants autour du feu et de la lumière (*à sa lumière*). Comparez dans Ezéchiel, 33, 30 et suiv., une manière de faire analogue et non moins insensée.

Jean chap. 5 verset 36. - Mais moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que le Père m'a données d'accomplir, les œuvres mêmes que je fais, rendent de moi le témoignage que c'est le Père qui m'a envoyé. - Témoignages que rendent à Jésus ses propres œuvres, vv. 36-38. Ce nouveau témoignage est encore plus fort que celui du Précurseur, car il est plus manifeste, plus à la portée de tous. - *Moi* est mis en opposition avec “ vous ” du verset précédent. - *Un témoignage plus grand que celui de Jean*. “ Comparaison abrégée ” des grammairiens, pour “ plus grand que le témoignage de Jean ” Cf. Beelen, Grammatica græcitatis N. T., p. 253. Il y a une grande emphase dans ces paroles, après ce qui avait été dit de S. Jean. - *Car les œuvres* (Jésus va prouver son affirmation) *que le Père m'a données d'accomplir*... D'après quelques rationalistes, ces “ œuvres ” consisteraient uniquement dans la doctrine de N.-S. JésusChrist ; mais le mot ἔργα les réfute à lui seul, car il désigne plus que des discours. Les œuvres de Jésus, c'est tout l'ensemble de sa vie publique, car le mot est général ; mais ce sont plus particulièrement ses miracles, œuvre divine entre toutes les autres, et témoignage éclatant de sa mission, selon qu'il le dit luimême. Cf. Matth. 11, 4-5. La circonstance “ le Père m'a données... ” nous ramène à nouveau aux vv. 19, 20, 30. - *Les œuvres mêmes*, αὐτὰ τὰ ἔργα. Jésus, et l'évangéliste à sa suite, appuie fortement sur cette pensée, soit ici, soit ailleurs. Cf. 10, 25, 32 ; 14, 11 ; 15, 24. Et pourtant, nous ne trouvons qu'un petit nombre de miracles explicitement racontés dans le quatrième évangile : l'existence antérieure des synoptiques est visiblement supposée dans ces passages. - *Rendent de moi le témoignage* : c'est évident, car le miracle, quand tout démontre qu'il vient du ciel, est comme la signature de Dieu attestant une mission particulière en ceux qui les opèrent.

Jean chap. 5 versets 37 et 38. - Le Père, qui m'a envoyé, m'a luimême rendu témoignage. Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni contemplé sa face. 38Et vous n'avez pas sa parole demeurant en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé. - Ces deux versets ne sont pas sans difficulté au point de vue de l'enchaînement des idées ; aussi les commentateurs en ontils interprété les détails en sens très divers, selon la connexion qu'ils adoptaient. Pour les uns, il s'agit d'un nouveau témoignage rendu par Dieu à N.-S. JésusChrist, notamment de la voix qui se fit entendre au baptême du Sauveur : “ Tu es mon Fils bienaimé ; en toi je me suis complu ”, Luc. 3, 22. Cf. Joan. 1, 32-34. C'est l'opinion de S. Jean Chrysostome, de Jansénius, du P. Patrizi, etc. ; mais elle semble peu fondée. Selon d'autres (S. Cyrille, Théophylacte, Euthymius, le Vén. Bède, etc.), dès maintenant Jésus aborderait le troisième témoignage, celui des Écritures. Nous préférons, avec S.Augustin, Maldonat, Hengstenberg, Bisping, etc., rattacher ces deux versets au 36e et les regarder comme un complément du second témoignage ; le contexte en effet nous y invite, puisque N.-S. JésusChrist réitère ses dernières paroles, en disant : *Le Père qui m'a envoyé*... (comparez la fin du v.36). Remarquez les changements de temps: “ rendent témoignage ; rendu témoignage ” ; les attestations du Père en faveur de son Fils avaient eu lieu dans le passé, et elles avaient encore lieu dans le présent. - Jésus s'interrompt pour reprocher rapidement aux Juifs leur incrédulité, en attendant qu'il en montre bientôt plus en détail, la culpabilité, les dangers (vv. 41 et ss.). Ces hommes pervers ne se sont laissé impressionner et convertir par aucun des moyens dont Dieu s'était servi pour faire pénétrer sa révélation jusqu'à eux. Le Sauveur va signaler trois de ces moyens, qui s'adressaient au sens de l'ouïe, au sens de la vue, au cœur ; qui sollicitaient par conséquent la conscience humaine de toutes manières, et par le dehors et par le dedans.—1° *Vous n'avez jamais entendu sa voix*. Dieu leur avait parlé, il leur parlait encore par les œuvres de son Christ ; ils refusaient d'entendre ou de comprendre cette voix. - 2° *Ni contemplé sa face* (εἶδος). Dieu s'était en quelque sorte manifesté visiblement à leurs regards, en leur montrant non plus les vagues et mystérieuses théophanies de l'Ancien Testament, mais la douce et auguste face de son Fils (Cf. 1, 14) ; ils fermaient volontairement les yeux pour ne pas voir. - 3° Enfin, *vous n'avez pas sa parole*... Dieu leur avait accordé de nombreuses révélations intérieures, frappant à la porte de leur cœur pour se faire ouvrir ; mais le divin langage n'avait atteint que la surface, il n'avait pas pris possession de ces âmes endurcies ; ou, comme le dit

si fortement Jésus, il n'était pas demeuré en eux. Cette expression est propre à S. Jean dans ce sens. Cf. 15, 7 ; 1 Joan. 2, 14, 24 ; 3, 9, 12. - *Parce que*... Motif de ces trois refus impies : *vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé* (et ce *celui* était Dieu). Jésus ramène ainsi ses auditeurs à la parole du v. 36, au témoignage que Dieu lui rend par ses œuvres personnelles.

Jean chap. 5 verset 39. - Vous scrutez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle ; ce sont elles aussi qui me rendent témoignage. - Troisième témoignage rendu à N.S. JésusChrist, vv. 39-40. C'est celui de la Bible, et, vu le caractère religieux et la science des auditeurs de Jésus, il est à coup sûr le plus frappant des trois, de sorte qu'il y a gradation ascendante dans cette série de témoignages. - *Vous scrutez* : Le grec ἐρευνᾶτε (quelques manuscrits ont ἐραυνᾶτε) peut se traduire par l'indicatif présent et par l'impératif, ce qui a occasionné de tout temps une petite divergence d'interprétation : c'est ainsi que S. Cyrille d'Alexandrie était pour la première opinion, S. Jean Chrysostome pour la seconde. Dans le premier cas, Jésus constaterait un fait ; dans le second, il donnerait un ordre. Les partisans de l'impératif allèguent le passage analogue, 7, 52 ; les autres, et à meilleur titre, s'appuient sur le contexte immédiat, “ et vous ne voulez pas ” (v. 40), qui dépend de “ scrutez ”. Vous étudiez les Écritures, et cependant, malgré leur témoignage si clair, vous refusez de croire en moi. D'ailleurs, il était très vrai que les Juifs lisaient sans cesse et scrutaient minutieusement leur Bible ; ils la disséquaient même pour y trouver les sens les plus divers et les plus étranges. Cette dissection laborieuse est fort bien exprimée par le verbe ἐρευνᾶν, l'équivalent du דרש hébreu (darasch, d'où vient le substantif midrasch מדרש, qui désigne les commentaires rabbiniques). Elle est également fort bien décrite, d'une part dans les livres de l'historien Josèphe (De Bello Jud. 2, 8, 14; Antiq. 17, 2, 4), où nous entendons les Pharisiens se vanter (“ considérés comme les interprètes exacts des lois..., rattachant tout au destin et à Dieu ”), d'autre part dans le “ Dialogues avec Tryphon ” de S. Justin (112, 4), qui reproche aux Juifs de scruter les minuties et de négliger les choses importantes (“ pourquoi l'usage de tant de mesures de farine, de tant de mesures d'huile, dans les offrandes prescrites par la loi ”). - *Parce que vous pensez*... Dans cette croyance ils ne se trompaient pas, quoique leur foi fût entachée de mille superstitions qui durent encore. - *Avoir en elles la vie éternelle*. Dieu l'avait dit par la bouche de Moïse, Levit. 18, 5 : “ Vous observerez mes décrets et mes ordonnances ; l’homme qui les mettra en pratique y trouvera la vie ”. Cf. Rom. 7, 12; 10, 5. Et les Rabbins l'ont aussi fréquemment répété : “ Quiconque s’approprie les paroles de la Loi s'approprie la vie éternelle ”. En effet, la sainte Écriture est la vie en tant qu'elle est un flambeau qui éclaire la foi et les mœurs : elle est surtout la vie parce qu'elle conduit au Sauveur : aussi estil vivement à regretter que les prêtres n'y viennent pas puiser, autant qu'aux anciens jours, de quoi vivifier, soit euxmêmes, soit les âmes qui leur sont confiées. - *Ce sont celles aussi* (avec emphase)... Résultat de toute enquête biblique conduite sérieusement et de bonne foi : *qui me rendent témoignage* (au présent, le témoignage demeurant perpétuel). N.-S. JésusChrist est le centre des saints Livres, qui parlent de lui à tout instant, et en termes directs dans les prophéties messianiques, et au figuré par des types nombreux. Voyez l'indication des principaux passages dans l'Évangile selon S. Luc, p. 408 ; dans Bacuez et Vigouroux, Manuel biblique, t. 2, p. 471 et ss. de la 3e édit., et dans Edersheim, The Life and Times of Jesus the Messiah, Londres 1883, t. 2, p. 707-738 (longue et curieuse liste des textes sacrés que les Rabbins appliquaient au Messie). - Tout ce verset démontre jusqu'à l'évidence l'inspiration des écrits de l'Ancien Testament, qui autrement ne formeraient qu'un livre humain, absolument incapable de rendre témoignage au Christ de la part de Dieu.

Jean chap. 5 verset 40. - Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. - *Et* (et pourtant ! malgré une attestation si céleste) *vous ne voulez pas*. Expression énergique et significative, qui rattache l’incrédulité des Juifs à leur volonté comme à sa cause morale. Ils comprenaient, mais ils ne voulaient pas se rendre à la vérité comprise : ils n'en étaient ainsi que plus coupables. - *Venir à moi* (à moi en tant que Messie) *pour avoir la vie*... Allusion à Is. 55, 3, et antithèse douloureuse avec l'idée qui précède (v. 39). Vous pensez à bon droit trouver la vie dans les Écritures ; or, elles vous disent de venir à moi qui vous donnerais cette vie, et vous refusez de venir.

Jean chap. 5 verset 41. - Je n'accepte pas la gloire qui vient des hommes. - Seconde subdivision de la deuxième partie du discours, vv. 41-47 : causes de l'incrédulité des Juifs et sa déplorable issue. Jésus va d'abord expliquer à ses auditeurs pourquoi ils s'obstinent à ne pas croire en lui malgré des témoignages si formels et si pleins d'autorité, vv. 41-44. Le v. 41 contient l'entrée en matière ; le suivant indique un premier motif d'incrédulité : les Juifs n' aiment pas Dieu ; les deux autres indiquent un second motif : l'orgueil des

hiérarques. - *La gloire qui vient des (* παρὰ, de la part de) *hommes*. Jésus réfute d'abord tacitement une nouvelle objection qu'auraient pu lui adresser ses adversaires. En parlant comme il vient de le faire, il n'a aucunement cédé à des préoccupations ambitieuses, à des visées de gloire personnelle. - *Je n'accepte pas*, ditil avec vigueur (Cf. v. 34) : qu'atil besoin de cette pauvre gloire humaine, lui qui possède celle d'un " Fils unique du Père "(1, 14) ?

Jean chap. 5 verset 42. - Mais je vous connais, et je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. - *Mais je vous connais*. Il retourne l'accusation contre eux. " Emphase est sur ce *vous*. Vous êtes tels que vous pensez que je suis. " Ἔγνωκα au parfait est aussi très énergique : Je vous connais à fond, et je sais ce qui se passe en vous. - A ces hommes qui prétendaient être, et dans cet instant même (Cf. v. 18), les soutiens de l'honneur et du culte divins, Jésus adresse le plus cinglant des reproches : *Vous n'avez pas l'amour de Dieu*... Et c'est de leur manque d'amour que provenait leur incrédulité.

Jean chap. 5 verset 43. - Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez. - Le Sauveur motive son reproche : ils n'aiment pas Dieu, ils le démontrent euxmêmes en rejetant l'envoyé de Dieu. - *Je suis venu au nom de mon Père* (il en fournissait les preuves), *et* (" le καὶ du contraste tragique, comme au v. 40, " Plummer) *vous ne me recevez pas*. Les Juifs ne s'en tenaient pas à cette conduite indigne ; mais autant ils se montraient difficiles pour reconnaître l'autorité divine de Jésus, autant ils étaient faciles et coulants pour accepter de faux Christs. Cf. Matth. 24, 24. - Cette antithèse est présentée de la façon la plus saisissante. - *Si un autre ;* n'importe lequel, le premier venu. - *Vient en son propre nom* (le grec insiste en mettant deux articles : ἐν τῷ ὀνόματι τῷ ἰδίῳ) , tandis que NotreSeigneur était venu " au nom du Père ". - *Vous le* (ἐκεῖνον en mauvaise part, et en avant de la proposition) recevez. Il est vrai que ces faux Messies flattaient les passions de leurs adhérents. - Chacun sait jusqu'à quel point ce langage de Jésus est historiquement exact : depuis le vrai Christ, on a compté jusqu'à soixantequatre Messies imposteurs, qui ont réussi a séduire un nombre plus ou moins considérable d'Israélites. Voyez Lémann, La question du Messie, Lyon, 1869, p. 22 et suiv., où l'on en signale nommément vingtcinq.

Jean chap. 5 verset 44. - Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ? - L'orgueil des hiérarques est une seconde cause de leur incrédulité. Nous avons ici la contrepartie du v. 41. - *Comment pouvez-vous croire... :* avec emphase, comme plus haut. Étant tels que vous êtes, comment pourriez-vous arriver à croire ! - *Vous qui recevez votre gloire les uns des autres*. Cet orgueil étouffe les germes de la foi semés divinement en eux. - *Et* (et par contre) *qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu*. Leur ambition est trop mesquine pour s'élever jusqu'à ces sphères supérieures ; ils ne pensent qu'à euxmêmes, et nullement à Dieu. - *Seul*, d'après la construction grecque (παρὰ τοῦ μόνου Θεοῦ), est une épithète pour relever l'unité de Dieu. Cf. Deut. 6, 4 ; Joan. 17, 13 ; Rom. 16, 27 ; 1 Tim. 6, 15. Il faut donc traduire : la gloire qui provient du Dieu unique, et non : la gloire qui provient de Dieu seul.

Jean chap. 5 verset 45. - Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuserai devant le Père ; celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous espérez. - Jésus va maintenant prophétiser aux hiérarques le terme affreux auquel aboutira leur incrédulité : la damnation, vv. 45-47. - *Ne pensez pas que ce soit moi* (pronom emphatique)... Il les avait attaqués vigoureusement dans les versets qui précèdent ; il leur annonce néanmoins qu'il ne se fera pas leur accusateur auprès de Dieu, son Père. C'est inutile, car un autre sera là pour les accuser. Cette image, toute dramatique, est empruntée à ce qui se passe dans les tribunaux humains, où l'on voit, entre le juge et l'accusé, l'accusateur officiel et l'avocat. Donc le défenseur manque ici ! - *Moïse, en qui vous espérez*. Le grec a ἠλπίκατε, au parfait ; ce qui signifie : " en qui vous aviez mis toute votre espérance ". La pensée acquiert ainsi plus de force, quoique elle soit déjà bien énergique par ellemême : Moïse, l'avocat né des Juifs, leur grand législateur et prophète, leur plus grand espoir après Dieu et le Messie, Moïse devenant la cause intermédiaire de leur condamnation !

Jean chap. 5 verset 46. - Car, si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en moi, puisque c'est de moi qu'il a écrit. - *Si vous croyiez à Moïse*. Jésus a cité précédemment le témoignage de l'Écriture en général, il signale celui de Moïse en particulier pour appuyer la menace qu'il vient de proférer (*car*). - *Vous croiriez aussi*. La particule ἄν du texte grec serait mieux traduite en cet endroit par " assurément,

certainement " ; car elle n'exprime pas un doute, mais une chose qui doit s'accomplir, telle condition étant posée. - *En moi*. Tout vrai Juif devrait donc passer au christianisme par une transition toute naturelle. - Raison pour laquelle croire à Moïse, c'est croire à Jésus : *puisque c'est de moi qu'il a écrit*. En prononçant cette phrase courte, mais vigoureuse (les deux pronoms sont fortement accentués), Jésus avait surtout à la pensée la célèbre prophétie messianique du Deutéronome, 18, 15-19, sans écarter pourtant les autres passages du Pentateuque relatifs au Christ, soit directement, soit d'une manière typique.

Jean chap. 5 verset 47. - Mais, si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ? - Conclusion douloureuse : si l'on croyait à Moïse, on croirait au Christ ; on n'accepte pas les oracles de Moïse, comment accepteraton la parole de Jésus ? L'idée est concentrée dans une double antithèse : *écrits, paroles* ; *ses, mes*. Des écrits qui demeurent de simples paroles ; et principalement : Moïse dont l'autorité était reconnue depuis des siècles, Jésus qui avait récemment commencé à se manifester. - Remarquez le " point d'interrogation alarmant et solennel " (Zeller), la " question désespérée " (H. Meyer) qui clôt ce discours. Les Juifs ne répondent pas ; mais quelle réponse eussentils pu faire ? Peut-être, d'ailleurs, " après ces paroles foudroyantes, Jésus s'éloignatil du temple, laissant là les Pharisiens. Il leur fallut donc quelque temps pour sortir de leur stupéfaction. Aucun d'eux ne songea plus à l'homme qui avait été guéri le jour du sabbat ; ils avaient maintenant autre chose à méditer et à accomplir ", ScheggHaneberg, Evangelium nach Johannes, t. 1, p.329. - Voici, sur ce grand et beau discours, des appréciations en sens divers, émanées de deux coryphées du rationalisme contemporain ; l'une concerne le fond, l'autre la forme. Strauss, Vie de Jésus, trad. de E. Littré, t. 1, 2e part. p. 675 : " Il ne se trouve dans la teneur... rien qui fasse difficulté, rien que Jésus n'eût pu dire luimême, puisque l'évangéliste rapporte dans le meilleur enchaînement… des choses que, d'après les synoptiques aussi, Jésus s'est attribuées ". L'aveu a certes son prix. Quelle légèreté, au contraire, dans les lignes suivantes de M. Renan ! " Le thème (le fond) peut n'être pas sans quelque (!!) authenticité ; mais, dans l'exécution la fantaisie de l'artiste se donne pleine carrière. On sent le procédé factice, la rhétorique, l'apprêt. " (Vie de Jésus, p. 78). Nos lecteurs ontils remarqué rien de semblable dans ces lignes sublimes ? La vérité se défend suffisamment ellemême, en face d'attaques si futiles, pour ne pas dire si dénuées de sens ?

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 6

Miracle de la multiplication des pains (versets 1-15). - Jésus marche sur les eaux (versets 16-21). - Discours dans la synagogue de Capharnaüm (versets 22-60). - Crise parmi les disciples (versets 61-67). - La crise au sein du collège apostolique (versets 68-72).

b. La crise en Galilée. 6, 1-72

De nouveau, nous allons assister à la marche progressive de la foi et de l'incrédulité. Un miracle et un discours font éclater la crise en Galilée comme à Jérusalem, quoique d'une façon moins violente. Là nous avions entrevu les relations du Fils avec le père, du Messie avec Dieu ; ici nous voyons les rapports du Christ avec les croyants. C'est le ministère entier de Jésus en Galilée qui est réuni dans ce chapitre d'après sa forme essentielle. Le vrai Christ refuse de se prêter à la réalisation des folles idées messianiques d'un peuple aveuglé. On regarde à bon droit tout ce passage comme l'un des plus importants de l'Évangile, comme l'un des points culminants de la vie de N. -S. JésusChrist. - Trois parties principales : 1° Le double miracle, versets 1-21 ; 2° le discours, versets 22-60 ; 3° l'issue de ce grand épisode, versets 61-72.

1° Les deux miracles. Versets 1-21.

Le premier de ces prodiges a lieu sur terre, le second sur le lac ; Jésus fournit une nourriture merveilleuse à la multitude qui le suit, versets 1-15, puis il marche sur les eaux irritées de la mer Galiléenne, versets 16-21.

α. La multiplication des pains. Versets 1-15

Parall. Matth. 14, 13-21 ; Marc. 6, 30-44 ; Luc. 9, 10-17.

**[1]Après cela, Jésus s'en alla audelà de la mer de Galilée, ou de Tibériade ; [2]et une multitude
nombreuse le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades. [3]Jésus
monta donc sur une montagne, et là il s'assit avec ses disciples. [4]Or la Pâque, jour de fête des
Juifs, était proche. [5]Ayant donc levé les yeux, et voyant qu'une très grande multitude venait à
lui, Jésus dit à Philippe : Où achèteronsnous des pains pour leur donner à manger ? [6]Mais il
disait cela pour le mettre à l'épreuve ; car, lui, il savait ce qu'il allait faire. [7]Philippe lui
répondit : Deux cents deniers de pains ne suffiraient pas pour que chacun en reçût un peu.
[8]Un de ses disciples, André, frère de SimonPierre, lui dit : [9]Il y a ici un jeune garçon qui a cinq
pains d'orge et deux poissons ; mais qu'estce que cela pour tant de monde ? [10]Jésus dit donc :
Faites asseoir ces hommes. Or il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu. Ils s'assirent donc, au
nombre d'environ cinq mille hommes. [11]Jésus prit alors les pains, et ayant rendu grâces, il les
distribua à ceux qui étaient assis ; il leur donna de même des poissons, autant qu'ils en
voulaient. [12]Lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui sont
restés, pour qu'ils ne se perdent pas. [13]Ils les ramassèrent donc, et ils remplirent douze
corbeilles avec les morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous eurent
mangé. [14]Ces hommes, ayant donc vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : Celuici est
vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. [15]Mais Jésus, sachant qu'ils allaient venir
l'enlever pour le faire roi, s'enfuit de nouveau, tout seul, sur la montagne.**

C'est ici le seul miracle du Sauveur que les quatre évangélistes racontent de concert. Quoique S. Jean omette plusieurs détails et suppose comme en d'autres endroits, l'existence de narrations plus anciennes connues de ses lecteurs, il note cependant quelques circonstances nouvelles. Le récit des synoptiques est plus général, plus condensé ; le sien revêt une forme plus individuelle et dessine admirablement les personnages. Laissons dire aux rationalistes, selon leur habitude, que les narrateurs sont en contradiction les uns avec les autres. Pour quiconque lit sans idées préconçues, les divergences ne font qu'accentuer l'unité, car “ la narration est essentiellement la même ”, Ewald.

Jean chap. 6 verset 1. - Après cela, Jésus s'en alla audelà de la mer de Galilée, ou de Tibériade. - *Après cela.* Cette brusque et vague transition caractérise notre évangéliste. Cf. 3, 22 ; 10, 22 ; 12, 1, etc. Ici, elle dissimule une lacune notable, que les synoptiques nous aident à combler (voyez notre Synopsis evangelica, p. 25-50). La durée de l'intervalle passé sous silence dépend de la nature de la " Fête des Juifs ", 5, 1. Pour nous, qui avons regardé cette expression comme synonyme de Pâque, il s'écoula presque une année entière entre 5, 47 et 6, 1. Comp. le verset 4. Le caractère fragmentaire du quatrième évangile est ainsi de plus en plus visible (voyez la Préface, § 5). S. Jean se borne à décrire un certain nombre de faits typiques, admirablement appropriés à son but ; il passe les autres sous silence. - *Jésus s'en alla* exprime l'idée de retraite ; et nous lisons en effet dans les autres évangiles que Jésus quittait alors la rive occidentale et si peuplée du lac, pour se retirer avec les siens dans les solitudes du nordest. Ce départ, disent les synoptiques, avait une double cause : d'un côté, le bon Maître voulait accorder un peu de repos à ses apôtres qui revenaient d'une mission fatigante (Marc. 6, 30-31 ; Luc, 9, 10) ; de l'autre, Hérode Antipas, qui avait naguère décapité JeanBaptiste, commençait à nourrir relativement à Jésus des projets dangereux (Matth. 14, 13). - *Audelà de la mer de Galilée.* Sur ce lac enchanteur, qui joue un si grand rôle dans la vie de N. -S. JésusChrist, voyez l'évangile selon S. Matthieu, p. 91 et s. S. Jean n'en parle que deux fois. Cf. 21, 1. S. Matthieu et S. Marc l'appellent habituellement " mer de Galilée " ; S. Luc le nomme toujours le " lac de Génésareth " : à la dénomination la plus ordinaire qu'il avait en Palestine, S. Jean ajoute une explication, destinée à le mieux faire reconnaître de ses lecteurs païens : *ou de Tibériade.* La plupart d'entre eux, en effet, avaient entendu parler de la cité de Tibériade, tout récemment bâtie par le tétrarque Antipas sur la rive S.-O. du lac, et ainsi nommée en l'honneur de l'empereur Tibère. Cf. Jos. Ant. 18, 2, 3. Josèphe emploie parfois cette même appellation de " mer de Tibériade " ; le géographe grec Pausanias, V, 7, mentionne pareillement la λίμνη Τιϐερίς, que les Arabes désignent aussi par le nom identique de BahrTubaryeh. Sur l'état actuel de la ville, voyez les guides Joanne, Baedecker et Murray ; elle est habitée en grande partie par les Juifs, car elle est, avec Jérusalem, Hébron et Safed , une de leurs quatre cités saintes.

Jean chap. 6 verset 2. - Et une multitude nombreuse le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades. - *..le suivait..* Cet imparfait, qui contraste avec les présents des versets 1 (" s'en alla ") et 3 (" monta "), marque comme d'ordinaire un fait réitéré : il rend le tableau très vivant. - *Une multitude nombreuse* " de toutes les villes ", ajoute S. Marc. Le Précurseur venait d'être martyrisé, les Douze avaient prêché dans tout le pays l'avènement du Messie : tout le monde accourait donc maintenant auprès de Jésus. - *Parce que* introduit un autre motif principal de ce concours : *ils voyaient les miracles qu'il faisait.* Les foules ont toujours été nombreuses autour des thaumaturges, et Jésus était le plus grand et le plus compatissant de tous. Les deux nouveaux imparfaits sont encore à noter, parce qu'ils supposent des miracles fréquents, qui attiraient constamment des multitudes grossissantes. S. Jean résume par cette formule le ministère galiléen du Sauveur ; du reste, il en avait exposé antérieurement le début, 4, 43 et ss. Interrompu par un voyage à Jérusalem, 5, 1-27, ce ministère se poursuit maintenant. Les synoptiques ont aussi de temps à autre des formules analogues pour abréger et résumer : Matth. 4, 24 ; 8,, 16 ; 9, 35 ; 15, 30 ; Mar. 6, 56 ; Luc. 9, 11 etc. " Ils voyaient " ne rend pas toute l'énergie du grec ἐθεῶρουν, qui exprime toujours un regard réfléchi, attentif. Cf. 2, 23 ; 7, 1 ; 12, 45 ; 14, 19 ; 16, 16, etc.

Jean chap. 6 verset 3. - Jésus monta donc sur une montagne, et là il s'assit avec ses disciples. - Jésus monta donc sur une montagne. - Ce dernier trait est propre à S. Jean. Avec l'article en grec (de même au verset 15) peut se rapporter à une montagne spéciale, que les souvenirs de l'évangéliste lui rendaient présente au moment où il écrivait ; mais ces mots pourraient bien convenir aussi à tout le district montagneux du N. E. du lac, par opposition aux rives beaucoup plus basses. S. Matthieu se contente de dire que Jésus s'était retiré en une lieu désert ; S. Luc précise la localité en la plaçant non loin de BethsaïdaJulias ; voyez notre commentaire et les cartes de MM Vigouroux, V. Guérin, R. Riess. - *Et là il s'assit avec ses disciples.* Simple et touchant tableau, que l'imparfait met en relief. Le repos de Jésus ne sera pas de longue durée. Cf. verset 5.

Jean chap. 6 verset 4. - Or la Pâque, jour de fête des Juifs, était proche. - *Or la Pâque.* Note chronologique précieuse, ajoutée aux détails qui concernaient les lieux et les personnes. S. Jean est seul à la donner. - *Était proche.* Le grec a ἐγγύς (proche), la Pâque semble avoir été très rapprochée. - *Jour de fête des Juifs* : la fête par excellence. C'était, d'après notre explication de 5, 1 (comp. 2, 13), la troisième Pâque de la vie publique du Sauveur ; selon d'autres, seulement la seconde. S. Jean, comme nous en avons déjà fait trois

fois l'expérience, aime à grouper les événements de sa narration autour des grandes fêtes juives. Cf. 7, 2 ; 10, 22. On a pensé, qu'indépendamment du soin de fixer une date, d'autres motifs l'ont porté à mentionner ce détail du verset 4. Il aurait voulu, aton dit, expliquer d'une autre manière encore (voyez le verset 2) la présence d'une foule si considérable auprès de Jésus : avant la Pâque, les caravanes de pèlerins galiléens se groupaient et se formaient en vue d'un voyage commun à Jérusalem. Ou bien, selon d'autres, cette date aurait pour but de préparer le discours eucharistique (versets 26 et ss.), et d'opposer ainsi la Pâque nouvelle, c'est-à-dire le corps et le sang de N.-S. JésusChrist, à l'agneau de l'ancienne Pâque.

Jean chap. 6 verset 5. - Ayant donc levé les yeux, et voyant qu'une très grande multitude venait à lui, Jésus dit à Philippe : Où achèteronsnous des pains pour leur donner à manger ? - *Ayant donc levé les yeux.* La particule " donc " renoue le fil du récit, qui avait été brisé par le verset 4. Trait graphique. Jésus était alors sur " la montagne " (verset 3) qui domine BethsaïdaJulias. - *Et voyant qu'une très grande multitude*... Dans le grec, comme au verset 2, il y a seulement " une grande multitude ". - *Venait à lui*. Le présent grec ajoute au pittoresque : la foule rejoignait N.-S. JésusChrist en ce moment, après avoir parcouru à pied l'espace qui sépare Capharnaüm de la Bethsaïda transjordanienne. Voyez notre commentaire de l'Évangile selon S. Marc, p. 100. - *Jésus dit à Philippe.* S. Jean nous a conservé de nombreux fragments de conversation, qu'on ne trouve que dans son évangile. Il donne ici un court dialogue entre Jésus et l'apôtre Philippe, une réflexion de S. André et deux ordres consécutifs du divin Maître. Pourquoi la remarque suivante futelle adressée spécialement à S. Philippe ? On a fait à cette question toutes sortes de réponses : 1° Philippe se trouvait alors le plus rapproché de Jésus. 2° Il était chargé de l'approvisionnement pour le collège apostolique. 3° Originaire des bords du lac, d'après 1, 44, il connaissait mieux la contrée (mais plusieurs autres apôtres habitaient également le pays). 4° Enfin, esprit inquiet et curieux (on l'a du moins conclu de 14, 8), il aurait eu besoin entre tous d'être convaincu de son entière impuissance. Peut-être ce dernier sentiment correspondil pour le mieux à la réflexion communiquée plus bas par le narrateur (verset 6). - *Où achèteronsnous*... Jésus regarde toute cette multitude comme des convives que la Providence lui envoie ; en père de famille prévoyant, il songe aussitôt au moyen de les nourrir. Si les synoptiques laissent aux Douze l'initiative de cette prévoyance, tandis que S. Jean l'attribue à Jésus, la différence est très minime. Les récits se complètent mutuellement, et la réflexion des apôtres conserve toute valeur après celle du Maître.

Jean chap. 6 verset 6. - Mais il disait cela pour le mettre à l'épreuve ; car, lui, il savait ce qu'il allait faire. - *Il disait cela pour le mettre à l'épreuve.* Trait touchant de la " pédagogie " du Sauveur : nous avons ici en abrégé toute sa méthode d'éducation envers les apôtres. Dans le cas actuel il mettait à l'épreuve la foi de l'un d'entre eux. Comme dit S. Augustin, Tract. in Joan, h.l., " en Philippe il recherchait non pas le pain mais la foi " - *Car.* Le narrateur va expliquer plus au long la demande de Jésus à Philippe. - *Il savait ce qu'il allait faire.* NotreSeigneur n'avait donc pas besoin qu'on le conseillât réellement. Il est frappant de voir combien souvent le disciple privilégié signale les motifs les plus intimes de la conduite de Jésus. Cf. 3, 24, 25 ; 4, 1-3 ; 5, 6 ; 7, 1 ; 13, 1, 3, 11 ; 16, 19 ; 18, 4 ; 19, 28, etc.

Jean chap. 6 verset 7. - Philippe lui répondit : Deux cents deniers de pains ne suffiraient pas pour que chacun en reçût un peu. - *Philippe lui répondit.* La difficulté proposée dépassait la compétence d'un simple mortel ; aussi l'apôtre interpellé ne répondil pas directement à la question. Du moins il montre d'une certaine manière son esprit pratique par une prompte évaluation : *Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas*... On a une assez grande quantité de pain pour deux cents deniers ; mais qu'étaitce pour une telle multitude ? D'après Grotius, cette somme serait mentionnée parce qu'elle eût été alors contenue dans la bourse du Sacré-Collège. - *Pour que chacun en reçût un peu* " Un peu " par opposition à une somme qui était alors relativement considérable, surtout pour des hommes si peu fortunés que les apôtres.

Jean chap. 6 verset 8. - Un de ses disciples, André, frère de SimonPierre, lui dit. - *Un de ses disciples* : détail propre au quatrième évangile. La formule d'introduction est remarquable, car Philippe aussi était " un des disciples ". On dirait que S. Jean, après avoir écrit cette indication générale, se reprend et se complète luimême en désignant l'apôtre par son nom. - *André, frère de SimonPierre.* Presque toujours on rappelle le grand titre de gloire de S. André. Une fois déjà, 1, 44, nous avons trouvé son nom à côté de celui de S. Philippe ; nous les trouverons encore associés, 12, 22. Comparez la liste des apôtres dans S. Marc, 3, 18 et au livre des Actes, 1, 13.

Jean chap. 6 verset 9. - Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'estce que cela pour tant de monde ? Autres détails propres à S. Jean. Les synoptiques se contentent de signaler le fait en général : “ Nous n’avons ici, disent les apôtres à Jésus, que cinq pains et deux poissons ”, Matth. 14, 17. Ici au contraire, nous avons plusieurs circonstances particulières. - 1° Les pains et les poissons sont la propriété (*qui a*) d’un jeune enfant (diminutif expressif en grec) qui les avait sans doute apportés pour les revendre avec quelque profit. - 2° Remarquez en outre l’adjectif *un*, qui n’est nullement synonyme de *un certain* en cet endroit, mais auquel il faut laisser la signification emphatique de *un seul*. - 3° Les pains sont qualifiés par S. Jean : *pains d’orge* ; nourriture des pauvres, ainsi qu’on le voit par la Bible, Jud. 7, 13, et par de nombreux passages du Talmud. 4° Les poissons portent le nom de ὀψαρία, que nous retrouverons au v. 11, et 21, 9, 10, 13. Ce terme s'employait primitivement pour représenter toutes nourritures pouvant accompagner le pain, peu à peu l'usage en fut limité aux petits poissons, dont les anciens étaient très friands. Cf. Plutarque, Sympos. 4, 4 ; Bretschneider, Lexic. Man., s. v. ; Edersheim, Life and Times of Jesus the Messiah, t. 1, p. 682 et s. - *Mais qu’estce que cela* (en avant avec emphase) *pour tant de monde ?* Philippe a relevé la grandeur de la difficulté, André fait ressortir la petitesse des moyens.

Jean chap. 6 verset 10. - Jésus dit donc : Faites asseoir ces hommes. Or il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu. Ils s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille hommes. - *Or il y avait beaucoup d’herbe …* C’était en effet le printemps. - *Les hommes s’assirent* “ par groupes de cinquante et de cent ”, ajoute encore le second évangéliste, dont le récit est très pittoresque en cet endroit - *Hommes* est la traduction très exacte du mot grec ἄνδρες, qui désigne exclusivement les hommes. - *Au nombre d’environ cinq mille hommes.* Les richesses de Jésus étaient inépuisables.

Jean chap. 6 verset 11. - Jésus prit alors les pains, et ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis ; il leur donna de même des poissons, autant qu'ils en voulaient. - Après ces divers préliminaires, nous arrivons au miracle proprement dit : la narration de S. Jean tient le milieu entre celles de S. Marc et S. Luc. - *Ayant rendu grâces,* en tenant les pains dans ses mains divines. Cette circonstance a été notée de concert par les quatre évangélistes ; le nôtre y reviendra plus bas encore (v. 23) d’une manière emphatique, pour montrer que le prodige fut vraiment opéré durant cette prière adressée par Jésus à son père. Comparez les récits de la seconde multiplication des pains (Matt. 15, 36 ; Marc. 8, 6), où l’on voit un trait identique. De même, avant l’institution de la saint Eucharistie (Matt. 26, 26 ; Marc. 14, 22 ; Luc, 22, 17, 19 ; 1 Cor. 11, 24), qui a tant d’analogie avec la scène présente, comme nous le montrera bientôt le discours du Sauveur. - *Il les distribua à ceux qui étaient assis.* Littéralement en grec “ il donna à travers, de main en main ” ; cette expression est propre S. Jean. La recepta a ici une variante assez notable : “ Il les distribua aux disciples, puis les disciples à ceux qui étaient assis ”. L’addition du “ texte reçu ” provient sans doute de Matth. 14, 19. - *De même des poissons.* Trait commun à S. Marc et à S. Jean. Ce dernier est seul à ajouter l’intéressant détail *autant qu'ils en voulaient*, qui rehausse beaucoup la grandeur du miracle. Deux petits poissons partagés entre cinq mille hommes, et ceuxci en recevant autant qu’ils en voulaient ! Sur la nature de ce prodige, voyez l’Evang. selon S. Matthieu, p. 295. Dans le changement de l’eau en vin, Jésus avait agi sur la substance ; il agit maintenant sur la quantité.

Jean chap. 6 verset 12. - Lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui sont restés, pour qu'ils ne se perdent pas. - *Il dit à ses disciples.* Cet ordre du Sauveur n’est mentionné que par S. Jean ; les synoptiques se contentent d’en raconter l’exécution. - *Ramassez les morceaux qui sont restés, pour qu’ils ne se perdent pas.* Le grec dit avec plus de force *pour que rien ne soit inutilement perdu*. Nous trouvons ici un mélange non moins étonnant que délicat de sainte économie et de générosité. On n’aurait jamais inventé un trait semblable.

Jean chap. 6 verset 13. - Ils les ramassèrent donc, et ils remplirent douze corbeilles avec les morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous eurent mangé. - Dociles à l’ordre du Maître, les apôtres se mirent à l’œuvre, *et ils remplirent* (expression propre à S. Jean dans ce passage) *douze corbeilles* ; c’est-à-dire que chacun remplit sa corbeille de voyage. A propos de la corbeille (*cophinus*), voyez l’Evang. selon S. Matthieu, et notre Atlas archéologique de la Bible, Lyon 1883, planche 13, fig. 2. - *Avec les morceaux qui étaient restés des cinq pains d’orge* “ Et aussi des poissons ”, comme ajoute S. Marc.

Jean chap. 6 verset 14. - Ces hommes, ayant donc vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : Celuici est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. - Ce verset et le suivant contiennent des détails nouveaux pour la plupart et d'une grande importance. Ils complètent une donnée de S. Matthieu (14, 22) et de S. Marc (6, 45), qui eût été difficilement explicable sans leur secours ; en même temps, ils décrivent la vive impression produite dans la foule par cet éclatant miracle. - *Ces hommes... donc* Ici, l'expression la plus générale du mot homme, et non l'acception restreinte ἄνδρες comme au verset 10. - *Ayant donc vu le miracle qu'avait fait Jésus.* Quelques manuscrits grecs lisent **XXX** au pluriel, ce qui désignerait tous les miracles antérieurs de N.-S. JésusChrist ; mais la leçon de la Vulgate semble mieux garantie. Elle a aussi le contexte en sa faveur. - *Disaient.* Ils disaient et redisaient encore, dans leur ardent enthousiasme. - *Celuici* (avec emphase) *est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde.* Dans le grec au participe présent, avec deux articles qui accentuent les mots principaux : " Le prophète, le venant " des Juifs. La foule entendait évidemment par là le Prophète par excellence (Cf. Deut. 18, 25), le Messie. Voyez 1, 21 et le commentaire.

Jean chap. 6 verset 15. - Mais Jésus, sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit de nouveau, tout seul, sur la montagne. - *Mais Jésus, sachant...* L'évangéliste fait allusion, selon toute vraisemblance, à une perception surnaturelle et miraculeuse. - *Qu'ils allaient venir pour l'enlever.* Le verbe **XXX** exprime l'idée d'une façon très énergique. Cf. 10, 12, 28, 29 ; Act. 8, 39 ; 2 Cor. 12, 2 ; 1 Thess. 4, 17. On voulait s'emparer violemment de la personne de Jésus, pour l'entraîner ensuite malgré lui à Jérusalem et au temple. - *Pour le faire roi* : le roi théocratique, le roiMessie, au sujet duquel on nourrissait partout dans le Judaïsme de si fausses et de si folles espérances. Ce jour même, d'après S. Luc, 9, 11, NotreSeigneur avait parlé du royaume de Dieu à la foule, et cette circonstance, jointe au miracle subséquent, n'avait pas peu contribué à surexciter des hommes qui prenaient feu si facilement sur un pareil sujet. - *S'enfuit de nouveau.* Ce fut une vraie fuite, une noble fuite. L'adverbe *de nouveau* nous ramène au verset 3 : " Jésus monta donc sur une montagne ". Quand il vit la multitude s'approcher (verset 5), Jésus descendit au devant d'elle pour lui parler et la nourrir ; maintenant, il gagne de nouveau sa retraite. - *Tout seul.* Auparavant il était sur la montagne avec les Douze ; mais, craignant que ses apôtres, imbus euxmêmes des préjugés judaïques, ne s'associassent à l'enthousiasme de la foule, il les avait " forcés " (Matth. 14, 23 ; Marc. 6, 46) de s'embarquer sur le champ et de prendre le large.

β. Jésus marche sur les eaux. versets 16-21

Parall. Matth. XIV. 22-23 ; Marc. VI, 45-52.

S. Luc est seul à ne pas raconter ce second miracle. La relation de S. Jean est, ici encore, tout à la fois plus complète et moins complète que celles de ses devanciers ; car d'une part il cite divers traits qui lui sont propres, et de l'autre il abrège notablement.

16Lorsque le soir fut venu, ses disciples descendirent au bord de la mer. 17Et étant montés dans une barque, ils s'avancèrent vers Capharnaüm, de l'autre côté de la mer. Or il faisait déjà nuit, et Jésus n'était pas venu à eux. 18Cependant la mer soulevée par un grand vent, était agitée. 19Lorsqu'ils eurent ramé environ vingtcinq ou trente stades, ils virent Jésus qui marchait sur la mer, et qui s'approchait de la barque et ils eurent peur. 20Mais il leur dit : C'est moi, ne craignez pas. 21Ils voulurent alors le prendre dans la barque, et aussitôt la barque se trouva au lieu où ils allaient.

Jean chap. 6 verset 16. - Lorsque le soir fut venu, ses disciples descendirent au bord de la mer. - *Lorsque le soir fut venu.* S. Matthieu mentionne consécutivement deux " soirs " distincts dans le même jour (14, 15 et 23 ; voyez le commentaire) ; il s'agit ici du second, qui allait de 6 à 9 heures. - *Ses disciples descendirent au bord de la mer.* Ils étaient déjà descendus de leur montagne déserte ; mais le plateau où eut lieu la multiplication des pains est encore notablement plus élevé que les rives du lac.

Jean chap. 6 verset 17. - Et étant montés dans une barque, ils s'avancèrent vers Capharnaüm, de l'autre côté de la mer. Or il faisait déjà nuit, et Jésus n'était pas venu à eux. - *Et étant montés dans une barque.* Dans la Recepta le mot grec correspondant à *barque* est avec l'article ; ce qui désignerait le même

bateau qui les avait amenés. Cet article est toutefois omis par d'excellents témoins. - *Ils s'avancèrent* Le grec a l'imparfait *venaient*, pour marquer qu'ils étaient simplement en route pour Capharnaüm. S. Marc mentionne Bethsaïda, la patrie de SimonPierre, d'André, etc., comme le but direct que Jésus avait indiqué aux apôtres ; mais cette bourgade était très rapprochée de Capharnaüm : S. Jean désigne donc le terme final du voyage. - Il va relever coup sur coup trois circonstances pénibles de la traversée. 1° *Il faisait déjà nuit*. Ce trait et le suivant se rapportent au moment du départ : il était nuit quand ils s'embarquèrent. La variante " les ténèbres les saisirent " est pittoresque, mais insuffisamment garantie. - 2° *Et Jésus n'était pas venu à eux.* Sur ses ordres, il avait fallu partir sans lui ; mais, d'après ces mots, il semblerait que les apôtres l'eussent attendu quand même durant quelque temps. Comme il va bientôt leur manquer !

Jean chap. 6 verset 18. - Cependant la mer soulevée par un grand vent, était agitée. 3° Une tempête violente s'élève tout à coup. Elle est brièvement décrite par le narrateur, mais d'une façon très expressive. - *Soulevée par un grand vent.* Ces mots sont fort bien commentés par la page suivante d'un voyageur contemporain. " Il faut toujours prendre les plus grandes précautions lorsqu'on navigue sur ce lac perfide, où les tourbillons, d'une rapidité excessive, succèdent tout à coup à un calme plat et soulèvent, dans l'espace de quelques minutes, des vagues monstrueuses. Les vents redoutables sont surtout ceux du nordouest, qui se précipitent des hauteurs de Safed, et celui du sud, le Khamsîn, qui parcourt avec une violence inouïe la grande vallée du Ghôr… Deux fois, pendant nos séjours, nous avons éprouvé les plus vives inquiétudes en nous sentant secoués sans trêve ni merci sur les vagues furieuses… La moindre fausse manœuvre pouvait nous faire chavirer en plein lac. Nous embarquions une telle quantité d'eau que deux hommes suffisaient à peine pour l'épuiser avec des seaux en fer. De gros nuages noirs remplis d'électricité s'amoncelaient à l'horizon, le vent qui descendait de la montagne soufflait en tempête ; la surface du lac, blanche d'écume, devenait livide dans les parties plus calmes. En fuyant rapidement devant les lames, nous pûmes, après plusieurs heures d'efforts pénibles, regagner sains et saufs les criques abritées de la côte occidentale ". Dr Lortet, Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon, t. 3, p. 103 et s. Pour les apôtres, c'était en outre l'heure des ténèbres. S. Marc, 6, 48, fait pourtant briller un rayon lumineux dans cette affreuse situation : Jésus voyait les siens.

Jean chap. 6 verset 19. - Lorsqu'ils eurent ramé environ vingtcinq ou trente stades, ils virent Jésus qui marchait sur la mer, et qui s'approchait de la barque et ils eurent peur. Par une tempête si violente, il est bien évident que les voiles devenaient inutiles ou plutôt dangereuses ; les disciples durent donc avancer lentement et péniblement à la rame. - *Environ vingtcinq ou trente stades.* Trait spécial, qui dénote un témoin oculaire habitué à naviguer sur le lac, puisqu'il connaît les distances malgré la nuit. Le *environ* est délicat. Le stade équivalant à 184 mètres 84 centimètres, la distance approximative indiquée par S. Jean est de 5 ou 6 kilomètres. S. Matthieu, autre témoin oculaire, dit en termes généraux que la barque se trouvait alors au milieu de la mer de Galilée. Le lac ayant environ 40 stades, ou 9 kilomètres, d'après Josèphe, on était en réalité plus rapproché du rivage occidental. - *Ils virent Jésus.* Dans le texte grec, le temps présent est pittoresque : tout à coup, ils voient Jésus, ou plutôt ils le contemplent, si nous voulons rendre entièrement l'expression grecque : ils sont absorbés comme on l'est par une vision terrible. En effet, disent les deux autres narrateurs, ils croyaient que c'était un fantôme. - *Qui marchait sur la mer.* Majestueusement, tranquillement, comme le roi de la nature. Plus loin, 21, 1, la locution signifiera : " sur le bord de la mer " ; mais elle désigne évidemment ici la mer ellemême, d'après l'ensemble du contexte, malgré les prétentions vraiment absurdes de quelques exégètes rationalistes. - *Et qui s'approchait de la barque.* Jésus s'approchait de la barque pour y monter. - *Et ils eurent peur.* ; " et ils poussèrent des cris de frayeur ", Matth. 14, 26. La scène se passait entre trois et six heures du matin, lisonsnous encore dans les autres narrations (" à la quatrième veille de la nuit "). La barque, à cause de l'ouragan, avait mis un temps bien long pour franchir une courte distance.

Jean chap. 6 versets 20 et 21. - Mais il leur dit : C'est moi, ne craignez pas. [21]Ils voulurent alors le prendre dans la barque, et aussitôt la barque se trouva au lieu où ils allaient. - *Il leur dit* (encore le temps présent)… Jésus rassure d'un mot, identiquement cité par les trois évangélistes, ses apôtres épouvantés : *C'est moi, ne craignez pas.* - *Ils voulurent alors* … (dans le grec, à l'imparfait, *ils voulaient*). Cette conclusion revêt dans le quatrième évangile une forme particulière. Si nous n'avions pas les narrations parallèles pour l'expliquer en la complétant, elle semblerait dire que les apôtres se proposaient de recevoir Jésus dans leur barque, mais qu'il ne leur en laissa pas le temps. Nous savons au contraire par S. Matthieu

et par S. Marc que le Sauveur monta auprès d'eux. Du reste, S. Jean emploie parfois le verbe grec ἐθέλω (vouloir) qui exprime une volonté réalisée. Cf. 1, 44 ; 5, 35 ; 7, 17 ; 8, 44. S'il eût opposé le désir des disciples à un refus tacite de leur Maître, il aurait dit ensuite : *mais aussitôt*, et non pas *et aussitôt*. Il signale donc simplement une disposition, tandis que les deux autres écrivains sacrés racontent l'acte même. Estce là une contradiction, comme le prétendent les rationalistes ? - *Et aussitôt la barque se trouva…* Ce serait un nouveau prodige d'après quelques interprètes. Toutefois, il n'est pas nécessaire d'entendre les choses si strictement. Il vaut mieux, en ce passage encore, interpréter S. Jean d'après les synoptiques ; or ceuxci racontent que la tempête s'apaisa tout à coup, et que la barque vint aborder à sa destination ; ce qui ne demandait désormais que peu de temps.

2° Le discours de Jésus dans la synagogue de Capharnaüm.

6, 22-60

Tout ce passage appartient en propre à notre évangéliste. Nous y distinguerons : 1° une courte introduction historique, versets 22-24 ; 2° la conversation de Jésus avec les Juifs, versets 25-60.

α. Introduction historique. Versets 22-24.

22Le lendemain, la foule qui était restée de l'autre côté de la mer remarqua qu'il n'y avait eu là qu'une seule barque, et que Jésus n'était pas entré dans cette barque avec ses disciples, mais que les disciples seuls étaient partis. 23Cependant d'autres barques arrivèrent de Tibériade, près du lieu où ils avaient mangé le pain après que le Seigneur eut rendu grâces. 24La foule, ayant donc vu que Jésus n'était pas là, ni ses disciples, monta dans les barques, et vint à Capharnaüm, cherchant Jésus.

Jésus et les siens sont rentrés à Capharnaüm ; S. Jean nous montre comment la foule vint les y rejoindre : c'est-à-dire, puisqu'il s'agit d'un prochain discours, de quelle manière l'auditoire vint se ranger autour du divin orateur. Ces trois versets sont écrits en un style étrange ; ils forment une longue phrase enchevêtrée, irrégulière, au milieu de laquelle, néanmoins, il n'est pas difficile de distinguer l'indication précise de trois faits.

Jean chap. 6 verset 22. - Le lendemain, la foule qui était restée de l'autre côté de la mer remarqua qu'il n'y avait eu là qu'une seule barque, et que Jésus n'était pas entré dans cette barque avec ses disciples, mais que les disciples seuls étaient partis. - Premier fait : le peuple a remarqué que les apôtres se sont embarqués sans leur Maître sur l'unique bateau qui se trouvait alors au N.-E. du lac. - *La foule* ne désigne plus les cinq mille hommes témoins de la multiplication des pains (verset 10), car une partie d'entre eux s'étaient évidemment dispersée quand Jésus les eut congédiés (Cf. Matth. 14, 23 ; Marc. 6, 46). Il s'agit donc seulement de ceux qui étaient restés. Le narrateur les représente pittoresquement debout sur la rive orientale, au moment où les apôtres l'avaient quittée. En effet, l'expression *de l'autre côté de la mer* ne désigne plus, comme au verset 17, la partie ouest du lac, mais la partie nordest, d'après le contexte. - *Remarqua* nous reporte au soir du jour précédent. - *Il n'y avait eu là qu'une seule barque* : celle qu'avaient prise les disciples.

Jean chap. 6 verset 23. - Cependant d'autres barques arrivèrent de Tibériade, près du lieu où ils avaient mangé le pain après que le Seigneur eut rendu grâces. Second fait : d'autres barques étaient survenues depuis de Tibériade. - *D'autres barques.* Toute cette phrase est incidente, et forme comme une parenthèse. Elle a pour but d'expliquer comment la foule put retourner par mer à Capharnaüm. - *Arrivèrent* Tout naturellement, les bateliers s'étaient portés là où ils savaient qu'ils trouveraient des passagers à conduire et quelques bénéfices à retirer. - *Le Seigneur eut rendu grâces.* Cette formule rappelle le moment décisif du grand miracle de Jésus. Voyez la note du verset 11.
Jean chap. 6 verset 24. - La foule, ayant donc vu que Jésus n'était pas là, ni ses disciples, monta dans les barques, et vint à Capharnaüm, cherchant Jésus. Troisième fait : Ne trouvant ni Jésus ni les apôtres,

la multitude profite de ces embarcations pour venir à Capharnaüm, où elle espère revoir le bienfaisant thaumaturge. - *Ayant donc vu.* Ces mots nous ramènent au début du verset 22. - *vint à Capharnaüm, cherchant Jésus.* Trait bien délicat, rendu plus saillant par l'emploi du participe présent, qui indique des recherches persévérantes. Cf. Luc. 2, 45 ; Jésus avait depuis longtemps (Matth. 4, 13) établi sa résidence habituelle à Capharnaüm ; la foule pensait donc sûrement l'y rencontrer.

β. Le Discours. Versets 25 - 60

**25 Et l'ayant trouvé de l'autre côté de la mer, ils lui dirent : Maître, quand êtesvous
venu ici ? 26 Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez,
non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains, et
que vous avez été rassasiés. 27 Travaillez en vue d'obtenir, non la nourriture périssable,
mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ;
car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau. 28 Ils lui dirent donc : Que
feronsnous pour faire les œuvres de Dieu ? 29 Jésus leur répondit : L'œuvre de Dieu est
que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. 30 Ils lui dirent : Quel miracle faitesvous donc,
afin que nous voyions et que nous croyions en vous ? Que faitesvous ? 31 Nos pères ont
mangé la manne dans le désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain
du ciel. 32 Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous
a donné le pain du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel. 33 Car
le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde. 34 Ils lui
dirent donc : Seigneur, donnez-nous toujours ce pain. 35 Jésus leur dit : Je suis le pain
de vie ; celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais
soif. 36 Mais, je vous l'ai dit, vous m'avez vu et vous ne croyez pas. 37 Tout ce que le Père
me donne viendra à moi, et celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors. 38 Car je
suis descendu du ciel, pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a
envoyé. 39 Or la volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'il
m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. 40 La volonté de mon Père qui m'a
envoyé, c'est que quiconque voit le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle ; et moimême
je le ressusciterai au dernier jour. 41 Les Juifs murmuraient donc à son sujet, parce
qu'il avait dit : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. 42 Et ils disaient :
N'estce pas là Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ?
Comment donc ditil : Je suis descendu du ciel ? 43 Mais Jésus leur répondit : Ne
murmurez pas entre vous. 44 Personne ne peut venir à moi, si le Père, qui m'a envoyé,
ne l'attire ; et moi je le ressusciterai au dernier jour. 45 Il est écrit dans les prophètes :
Ils seront tous enseignés par Dieu. Quiconque a entendu le Père, et a reçu son
enseignement, vient à moi. 46 Non que personne ait vu le Père, sinon celui qui est de
Dieu ; celuilà a vu le Père. 47 En vérité, en vérité je vous le dis : celui qui croit en moi a
la vie éternelle. 48 Je suis le pain de vie. 49 Vos pères ont mangé la manne dans le désert,
et ils sont morts. 50 Voici le pain qui descend du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il
ne meure pas. 51 Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. 52 Si quelqu'un mange
de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie
du monde. 53 Les Juifs débattaient donc entre eux, en disant : Comment celuici peutil
nous donner sa chair à manger ? 54 Jésus leur dit donc : En vérité, en vérité, je vous le
dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous
n'aurez pas la vie en vous. 55 Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, a la vie
éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. 56 Car ma chair est vraiment une
nourriture, et mon sang est vraiment une boisson. 57 Celui qui mange ma chair et boit**

mon sang demeure en moi, et moi en lui. [58]Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, et que, moi, je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. [59]C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne, que vos pères ont mangée, après quoi ils sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. [60]Il dit ces choses en enseignant dans la synagogue, à Capharnaüm.

Nous allons rencontrer ici “ des paroles d'une signification et d'une vie toutes nouvelles, inouïes jusqu'alors ” (Ewald). Déjà, pourtant, le quatrième évangile nous en a fait entendre de très sublimes ; mais les révélations de N.-S. JésusChrist vont grandissant toujours, jusqu'à la fin. - L'idée qui domine ce magnifique discours est celle d'un aliment mystique, lequel n'est autre que Jésus luimême, et dont l'assimilation parfaite suppose, comme pour la manducation matérielle, un rôle actif en ceux qui le consomment. Nous étudierons plus loin la vive controverse qui s'est élevée dès les premiers jours de l'exégèse sur la nature spéciale de cet aliment. Bornonsnous à dire maintenant que la seule foi en JésusChrist ne saurait tout expliquer, et que, sans la divine Eucharistie, la partie principale et la plus relevée du discours perd presque entièrement sa force. Néanmoins, c'est seulement aux derniers versets (versets 48 et ss.) que NotreSeigneur parle en termes nets, clairs et explicites du sacrement de l'autel ; toutes ses paroles antérieures (versets 26 - 47) conviennent plus exactement et plus particulièrement à la foi en sa mission, en sa divinité. “ Croyez et mangez ”, disait à ce sujet S. Augustin. - Le discours a pour point de départ une question adressée par la foule à Jésus (verset 25) ; de temps en temps les Juifs interpellent le divin Maître (versets 28, 30 - 31, 34), ou l'interrompent même par des murmures et par des discussions intestines (versets 41, 53, 61) : c'est donc, sous le rapport de la forme, une sorte de colloque entre le Sauveur et son auditoire : mais Jésus garde la plus souvent la parole. - On a parfois voulu baser l'organisme intérieur et la division de l'entretien sur l'attitude morale de l'auditoire, attitude très bien marquée dans la narration par des formules distinctes : “ dirent ”, verset 25 ; “ murmuraient ”, verset 41 ; “ se disputaient ”, verset 53. Nous aurions de la sorte les trois parties suivantes : versets 25-40, versets 41-52, versets 53-59. Mais ce groupement des versets est bien superficiel, et plus spécieux qu'appuyé sur la vérité. La suite et le mouvement des pensées nous permettent de reconnaître aisément ces trois degrés ascensionnels : 1° Promesse générale d'un pain céleste distinct de la nourriture matérielle, versets 25-34 ; 2° Jésus s'identifie à ce pain spirituel, versets 35-47 ; 3° l'identification du Christ et de l'aliment mystique donné par lui est démontrée sous un nouvel aspect, versets 48-59. Le tout est en effet présenté sous la forme extérieure d'une allégorie, mais de manière à écarter peu à peu le vêtement figuré, pour passer à la pleine réalité.

Jean chap. 6 verset 25. - Et l'ayant trouvé de l'autre côté de la mer, ils lui dirent : Maître, quand êtesvous venu ici ? - Première partie de l'entretien, versets 25-34. C'est une conversation rapide et animée, qui se compose de plusieurs questions de l'auditoire et de plusieurs réponses de Jésus. Nous avons dans les versets 25-27 le premier de ces petits dialogues. - *Et l'ayant trouvé.* D'après le verset 60, ils le rejoignirent dans la synagogue de Capharnaüm. - *De l'autre côté de la mer* doit encore être interprété au point de vue de la multitude (comparez la note du verset 22). - *Maître,* lui demandentils respectueusement et familièrement tout ensemble, *quand êtesvous venu ici ?* Ils ignoraient la marche miraculeuse de Jésus sur les eaux, et ils ne pouvaient comprendre, eux qui avaient constaté l'absence de bateau et surveillé toute la nuit la rive septentrionale du lac, à quel moment et de quelle manière NotreSeigneur s'était transporté à Capharnaüm. Leur “ quand ” implique évidemment un “ comment ” tacite.

Jean chap. 6 verset 26. - Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains, et que vous avez été rassasiés. - Ce verset et le suivant contiennent l'exorde et le thème général de tout le discours. Jésus nous y apparaît déjà avec sa majesté accoutumée, comme un noble prince qui renverse les préjugés de ses admirateurs, dutil ainsi perdre tous les suffrages. Mais en même temps, et c'est son but principal durant tout l'entretien, avec quelle bonté il éclaire cette pauvre foule ignorante, lui montrant dans sa personne et dans ses institutions célestes un sûr moyen d'arriver au salut ! Selon sa coutume, il va rattacher à un très simple incident les instructions les plus élevées. Cf. 4, 10 ; Matth. 11, 7 ; 16, 6 ; Luc. 13, 1 ; 14, 7. - *Jésus leur répondit.* Il ne répond pas directement à la question qu'on lui posait, n'ayant point à satisfaire une vaine curiosité ; mais il entre à fond dans la pensée qui avait inspiré cette question. Cf. 4, 16, etc. - *En vérité, en vérité, je vous le dis.* Sa formule solennelle, bien digne d'inaugurer ce beau discours. Nous la retrouverons

trois fois encore : versets 32, 47, 54. - *Vous me cherchez.* Ce profond scrutateur des esprits et des cœurs va montrer aux Galiléens combien il les connaît : il leur révélera tout ce qu'il y a de charnel, d'extérieur dans l'enthousiasme qui les fait courir à sa suite. - *Non parce que vous avez vu des miracles.* " Miracles " est un pluriel de catégorie, si ce mot retombe seulement sur le miracle de la veille ; sinon, il désigne tous les prodiges antérieurement opérés en Galilée par NotreSeigneur d'après S. Jean , IV, 47-54, et les synoptiques. Le substantif grec σημειᾶ est très significatif à cet endroit, et il serait mal traduit par " miracles ". Jésus, en effet, reproche à ses auditeurs d'avoir vu ses prodiges, mais de ne les avoir pas regardés comme des " signes " de sa mission. Ces hommes superficiels s'en étaient tenus aux dehors, aux apparences ; ils n'avaient pas pénétré au fond des choses : c'est pourquoi ils ignoraient la signification supérieure des pouvoirs surnaturels de Jésus. - *Mais parce que vous avez mangé et que avez été rassasiés.* Ils le cherchaient donc " poussés par la chair, et non par l'esprit ", dit excellemment S. Augustin. Ils couraient moins après sa personne qu'après ses dons, espérant encore de lui d'autres bienfaits temporels. Et combien de chrétiens leur ressemblent ! " Combien cherchent Jésus seulement en raison du bien qu'ils désirent recevoir de lui suivant les circonstances!... C'est à peine si quelqu'un cherche Jésus pour luimême ", S. Augustin, Traité 25 sur S. Jean, 10. - *Des pains.* Dans le texte grec, l'article souligne l'allusion aux pains miraculeux du désert. - *Et avez été rassasiés***.** Expression d'une grande énergie, qui se dit habituellement des animaux gorgés de nourriture. Cf. Luc. 15, 16 ; 16, 21 ; Apoc. 19, 21. Toutefois, S. Matthieu , 14, 20, et les récits parallèles l'emploient sans y attacher aucune idée de blâme.

Jean chap. 6 verset 27. - Travaillez en vue d'obtenir, non la nourriture périssable, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau. - Après le reproche, une exhortation pressante. Du pain matériel, Jésus passe tout à coup à l'aliment spirituel de l'âme, et il invite ses auditeurs à se le procurer. - *Travaillez* est le mot dominant de tout ce passage (versets 27-30) ; il est très classique et très expressif. Sa signification exacte est " acquérir une chose par le travail " ; il désigne donc la mise en œuvre des énergies de notre nature, en vue d'un certain but à réaliser. Jésus l'oppose à *vous me cherchez* du verset précédent, qui supposait un moindre développement de forces. - *Non la nourriture périssable* Il nomme ainsi la nourriture matérielle, dont l'usage et les effets sont si transitoires. Promptement détruite par le phénomène de la manducation et de la digestion, elle a besoin d'être renouvelée sans cesse. Cf. Matth. 15, 17 ; 1 Cor. 6, 13. non qu'il ne faille s'en inquiéter ; une telle apathie serait contraire aux lois providentielles (Cf. Act. 18, 3 ; Eph. 4, 28 ; 1 Thess. 4, 10-12) : l'antithèse qui suit montre que Dieu condamne simplement des préoccupations exclusives, exagérées, qui nuiraient à l'entretien beaucoup plus important de l'âme. - *Mais celle qui demeure…* Cet autre aliment diffère essentiellement du premier : il est incorruptible et contient en soi un principe de vie éternelle. A plus forte raison fautil se donner de la peine pour l'acquérir, car :

Il ne donnera pas de mets éternels sans peine,

celui qui commande de manger son pain

quotidien dans la sueur. J. Owen, 165

Voyez des pensées analogues, Matth. 6, 25, et dans l'entretien avec la Samaritaine, 4, 13-14. - *Et que le fils de l'homme vous donnera.* Jésus dira bientôt, et de deux manières, quelle sera la nature de ce pain précieux. Il se contente pour le moment d'en indiquer l'origine céleste : c'est le Fils de l'homme, le Messie (Cf. 5, 27), qui le procurera à tous ceux qui s'en rendront dignes par un travail personnel d'appropriation. - *Vous donnera.* Des manuscrits ont le présent mais le futur est beaucoup mieux garanti. - *Car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau.* Ce verbe fait image et exprime très fortement la pensée. Dieu le Père a marqué le Messie de son sceau, l'accréditant ainsi auprès des hommes, se faisant garant de sa mission. Cf. 3, 33. L'idée est toute orientale : c'est de leur cachet, non d'une signature, que les Orientaux ont presque toujours muni les documents de quelque importance. Voyez 3 Reg. XXI, 8 ; Esth. 3, 12 ; 8, 8, 10 ; Jer. 32, 10, etc. Les Rabbins disent que le sceau de Dieu est le mot hébreu אמת , qui signifie vérité : ici, le sceau dont il avait marqué son Fils consiste dans les miracles antérieurs de Jésus. - *Dieu le Père.* Dieu est une apposition à *Père* : le Père l'a marqué de son cachet, lui qui est Dieu. Ce mot ajouté à la fin de la phrase acquiert une plus grande force : Dieu, qui est la suprême garantie et la plus haute autorité.

Jean chap. 6 verset 28. - Ils lui dirent donc : Que feronsnous pour faire les œuvres de Dieu ? - Deuxième petit dialogue : versets 28 et 29. Le premier avait opposé l'une à l'autre les deux intentions avec lesquelles on peut chercher Jésus, la charnelle et la spirituelle ; il ne s'agit maintenant que de cette dernière, qui est plus nettement déterminée : elle s'appelle la foi (verset 29), et elle contraste avec les œuvres purement extérieures (verset 28). - *Ils lui dirent donc.* La foule interrompt déjà NotreSeigneur. A coup sûr, elle n'a pas compris toute la signification de sa précédente parole : mais des Juifs ne pouvaient manquer d'être frappés, dès lors qu'il était question d'œuvres à accomplir. - *Que feronsnous pour faire les œuvres de Dieu ?* Mieux, d'après le grec au subjonctif délibératif : Que pourrionsnous bien faire ? Cf. verset 5. - *Pour faire les œuvres de Dieu ?* C'est-à-dire, des œuvres qui plaisent à Dieu. Les interlocuteurs de Jésus pensaient sans doute à des œuvres légales, telles que des aumônes, des jeûnes, des sacrifices.

Jean chap. 6 verset 29. - Jésus leur répondit : L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. - *L'œuvre de Dieu.* (et non, comme le veulent S. Augustin, S. Thomas d'Aquin, etc., l'œuvre *que fait Dieu*). La foule demandait des œuvres à accomplir ; Jésus en signale une seule, l'œuvre par excellence, celle qui est, d'après l'enseignement du Concile de Trente, Sess. 6, cap. 8, le principe, le fondement et la source du salut. La foi réunit toutes nos actions isolées et en peut former un agrégat parfait. Cf. Jac. I, 25. - *Que vous croyiez.* Selon les manuscrits au présent ou au futur ; cependant l'emploi du présent marque mieux la nécessité d'une foi constante et invariable. Cf. Act. 16, 31. - L'objet de cette foi est ensuite marqué ; c'est la personne même de Jésus : *en celui qu'il a envoyé.* (Cf. 5, 24). Évidemment, la meilleure manière de plaire à Dieu, de faire “ son œuvre ”, consiste à croire en son envoyé, lequel n'est autre que son divin Fils.

Jean chap. 6 verset 30. - Ils lui dirent : Quel miracle faitesvous donc, afin que nous voyions et que nous croyions en vous ? Que faitesvous ? - Troisième dialogue, versets 30-33, un peu plus long que les deux précédents. Jésus y expose la nature du don céleste que chacun peut s'approprier par la foi. - *Ils lui dirent.* Ces fréquentes interruptions de l'auditoire montrent jusqu'à quel point l'entretien présenta de vie et d'intérêt : à peine une réponse atelle été sommairement donnée, que de nouvelles questions se précipitent. - *Quel miracle faitesvous donc…* “ donc ”, car c'est une conclusion que la foule prétend tirer en ce moment. Elle a compris que Jésus parlait de luimême et se donnait personnellement comme l'envoyé de Dieu (verset 29) : elle lui demande maintenant ses titres. Le pronom “ tu ” fut prononcé avec emphase : toi qui as de telles prétentions. - *Quel miracle faitesvous ?* Comme si ceux de la veille et des jours antérieurs (Cf. verset 2) ne suffisaient pas pour l'accréditer ! On voit à merveille, dans le récit, le vaetvient perpétuel de ces esprits mobiles, qui auraient voulu de leur Messie des prodiges sans fin, et sans autre raison que leurs désirs de plus en plus exaltés. Hier ils étaient satisfaits ; ils parlent aujourd'hui comme si Jésus n'eût accompli aucun miracle. - *Afin que nous voyions et que nous croyions.* Ils verront et, bien entendu, ils se réservent d'apprécier le signe, de juger s'il répond à leur attente et à l'idée qu'ils se font de la puissance du Messie. Au verset précédent, Jésus avait employé l'expression plus forte “ croire en celui... ”, avoir foi en la personne et au caractère de quelqu'un ; ils se servent de l'expression plus faible “ croire quelqu'un ”, croire au témoignage d'un individu. Voyez 4, 20 ; 5, 24, 38, 46 ; 14, 11, etc., des changements analogues. - *Que faitesvous ?* demandentils encore en insistant. Il est à noter qu'ils retournent insolemment contre Jésus ce verbe (verset 27). Tu nous as recommandé l'action ; agis toimême pour te manifester !

Jean chap. 6 verset 31. - Nos pères ont mangé la manne dans le désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. - *Nos pères ont mangé.* Ils insinuent, par un rapprochement emprunté aux débuts de la théocratie, quelle sorte de miracle pourrait les satisfaire, et en même temps ils opposent à Jésus l'autorité de Moïse, qu'ils croient, jusqu'à preuve contraire, bien supérieure à la sienne. **-** *La manne dans le désert.* Sur ce célèbre prodige, voyez Ex. 16, 4 et ss. ; Num. 11, 6 et ss. ; Sap. 16, 20 et 21 ; F. Vigouroux, la Bible et les découvertes modernes, t. 2, p. 489 et ss. de la 4ème éd. - *Ainsi qu'il est écrit.* Ils relèvent la grandeur du prodige au moyen d'une citation biblique tirée du psaume 78, verset 24 (Cfr. Neh. 9, 15). - *Il leur a donné à manger le pain du ciel* (pour marquer le lieu d'origine de la manne). Tandis que le pain de Jésus, tout miraculeux qu'il fût, provenait de la terre comme les autres pains. S'il désire gagner leur foi, qu'il leur donne un signe du ciel, lui aussi ! Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que, d'après l'enseignement rabbinique, Moïse étant le type du Messie, ce dernier devait renouveler en leur donnant plus d'éclat tous les miracles de Moïse, et en particulier celui de la manne. “ Tel fut le premier rédempteur, tel fut le dernier. Le premier a fait descendre la manne, le dernier la fera descendre aussi ”, Midrasch Koheleth, ap. Lightfoot,

Horae hebr. Et tal. in h.l. Les anciens écrivains juifs parlent d'ailleurs très volontiers de la manne : par exemple Philon, De Profugis, § 25. Cf Siegfried, Philo d'Alexandrie, p. 229.

Jean chap. 6 verset 32. - Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel. - *Jésus leur dit.* Dans sa réponse, JésusChrist fera voir à ses interlocuteurs qu'il a parfaitement compris l'insinuation par laquelle ils le plaçaient audessous de Moïse. Il n'aura, pour cela, qu'à opposer son propre pain à la manne. - *En vérité, en vérité, je vous le dis.* Sous la sauvegarde de cette formule solennelle il place deux dénégations successives. - *Ce n'est pas Moïse qui vous a donné.* En réalité, la manne ne provenait pas de Moïse, mais de Dieu : le grand législateur n'était personnellement pour rien dans ce don céleste. Cf. Ex. 16 ; 4 et ss. Le pronom " vous " identifie aux anciens Hébreux du désert les Galiléens qui écoutaient NotreSeigneur à Capharnaüm : ancêtres et descendants ne formaient qu'un peuple unique. - *Mais c'est mon père qui vous donne...* La manne n'avait eu qu'une durée limitée ; elle cessa de tomber quand les Israélites arrivèrent dans la Terre promise : le pain céleste donné aux hommes par l'intermédiaire du Sauveur ne connaîtra aucune limite de ce genre. De là l'emploi du présent, par opposition au parfait, lequel marquait un fait qui avait pris fin depuis longtemps. - *Le vrai pain du ciel.* Avec deux articles grecs pleins d'emphase. Ce pain nouveau est le seul vrai, c'est-à-dire le seul parfait, le seul qui corresponde à l'idéal qu'on peut se former d'un aliment supérieur. La manne n'était qu'un symbole et un type, et point une complète vérité.

Jean chap. 6 verset 33. - Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde. - *Car le pain...* Jésus revient sur les mots " Mon Père qui vous donne " pour les développer et les expliquer. - *Dieu* est ici le terme principal de la phrase : Dieu par contraste avec Moïse, le pain de Dieu par contraste avec la manne que les Juifs prétendaient venir de Moïse. - Le " vrai pain " est ensuite défini de deux manières : par son origine et par ses effets. Son origine est réellement céleste, beaucoup plus que celle de la manne : *celui qui descend du ciel***.** Remarquez que plus loin, verset 41, lorsque Jésus sera regardé comme une seule et même chose avec ce pain, nous lirons le parfait, qui marquera un fait accompli, tandis qu'en cet endroit, où le pain demeure impersonnel, c'est le participe présent qui est employé. - Les effets du " pain véritable " sont ramenés au principal et au plus grand de tous : *qui donne la vie*, et cette vie spirituelle n'est plus l'apanage d'un seul peuple, choisi parmi tous les autres ; elle est donnée au monde entier, tout particularisme religieux étant désormais supprimé. Ces deux derniers versets (32 et 33) nous ont introduits au cœur du discours qui traite si noblement de Jésus en tant que pain de vie, soit au figuré par la foi, soit au propre par la divine Eucharistie.

Jean chap. 6 verset 34. - Ils lui dirent donc : Seigneur, donnez-nous toujours ce pain. - Quatrième dialogue, encore un peu plus long que le troisième, versets 34-40. Il éclaircit et développe de plus en plus l'idée dominante : le Sauveur donnera toutes choses à ceux qui croiront fermement en lui. - *Ils lui dirent...* Nous n'admettons pas, avec quelques commentateurs, que ce serait là une prière ironique, toute marquée au coin du scepticisme ; ni, à la suite d'autres interprètes, que les interlocuteurs de Jésus auraient compris la portée entière de ses paroles. Ils n'étaient ni si méchants, ni si profonds. Comme autrefois la Samaritaine (Cf. IV, 15), quoique superficiels ils voyaient dans l'aliment proposé par Jésus quelque chose d'utile, de désirable, et ils le demandaient avec une bonne foi naïve, mais avec des aspirations égoïstes d'un ordre peu élevé. Ils songeaient avant tout à satisfaire des espérances matérielles. - *Seigneur.* Plus haut, verset 25, ils avaient dit " Rabbi ". - *Donnez-nous toujours ce pain.* C'est d'une manière également emphatique que l'adverbe *toujours* est mis en avant de la phrase grecque, et le pronom *ce* à la fin. Non pas une fois en passant, mais toujours ; ce pain de beaucoup supérieur à la manne, tel que tu viens de le décrire.

Jean chap. 6 verset 35. - Jésus leur dit : Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Tout à coup (et nous avons dit que cette idée forme une gradation importante dans l'entretien ; voyez la note du verset 24) N.-S. JésusChrist s'identifie luimême, versets 35 et suivants, au pain dont il avait parlé. Les identifications de ce genre sont un des caractères particuliers du quatrième évangile. Voyez 8, 12 : Je suis la lumière du monde ; 10, 7 : Je suis la porte des brebis ; 10, 11 : Je suis le bon pasteur ; 11, 25 : Je suis la lumière du monde ; 14, 6 : Je suis la voie, la vérité et la vie ; 15, 1 : Je suis la véritable vigne. - *Je suis le pain de vie.* Jésus dut appuyer fortement sur ce " je ", que nous entendrons encore aux versets 48 et 51, et dont les Juifs furent si frappés (Cf. verset 41). Il rappelle le passage 4, 56. - *Le pain de vie***,** c'est-à-dire, qui donne la vie (verset 33). Comparez, Gen. 2, 9 ; 3, 22, 24,

l’expression analogue “ l’arbre de vie ”, et, Apoc. 21, 6, “ l’eau de la vie ”. Plus loin, verset 51, il y aura, avec une légère modification, “ le pain vivant ”. - Mais comment s’approprier ce pain sacré qui est le Christ luimême ? De la façon la plus simple : en allant à Jésus (celui qui vient à moi), et c’est par la foi, continuetil, qu’on vient à lui, qu’on se rapproche intimement de lui (celui qui croit en moi). Remarquez le parallélisme des membres, selon la mode hébraïque ; la seconde assertion (celui qui croit en moi n’aura jamais soif) explique et complète la première. “ Vient ” désignait la foi mise en œuvre au dehors ; “ croit ” l’envisage audedans, comme un fait intime. - *Aura faim* était plus en rapport avec le pain que promettait NotreSeigneur ; mais un festin serait incomplet sans breuvage ; de là le “ aura soif ” qui sera, du reste, commenté vers la fin du discours, verset 53. - Les deux participes présents du texte grec (“ venant, croyant ”) et les négations, doublées d’abord puis triplées relèvent fortement d’une part l’universalité de la promesse, de l’autre sa certitude absolue. Quiconque viendra, quiconque croira, verra ses besoins spirituels immédiatement et à tout jamais satisfaits. Voyez 4, 14 et le commentaire. La manne ne nourrissait que pour un jour (verset 43), et il n’avait été donné qu’à un petit nombre d’hommes de la goûter.

Jean chap. 6 verset 36. - Mais, je vous l'ai dit, vous m'avez vu et vous ne croyez pas. - Les Juifs n’avaient donc qu’à saisir le pain de vie placé à la portée de leurs mains, et qu’à se l’assimiler ensuite ; malheureusement, comme Jésus le leur dit ici avec tristesse, ils refusaient de le toucher ; ils refusaient de croire, malgré tous les moyens employés par Dieu pour faciliter leur foi. - *Mais je vous l’ai dit…* Cette ligne ne se trouvant pas dans les pages qui précèdent, Ewald a conclu, bien à tort, qu’une feuille du manuscrit aurait été perdue entre les chapitres 5 et 6 ! Mais NotreSeigneur ne prétend pas citer textuellement une de ses paroles antérieures ; il se contente de rappeler à son auditoire l’esprit et le sens du langage qu’il avait tenu au début de l’entretien actuel. En effet, au verset 26, il accusait formellement les Juifs de voir les miracles qu’il opérait, et néanmoins de ne pas croire en lui. - *Vous m’avez vu…* Lé répétition de “ et ” renforce l’idée, et met en relief le “ contraste choquant ” qui existe entre les deux faits rapprochés l’un de l’autre. Ne point connaître seulement par ouï-dire, mais avoir contemplé de ses propres yeux, jouir par conséquent de la plus parfaite évidence, et ne pas croire, c’est le comble de la perversité. Et voici que naguère, verset 30, ils promettaient d’avoir la foi à la condition qu’il leur fût donné de voir ! - *Et vous ne croyez pas.* Cf. 5, 38, 40, 43. Ce reproche n’était que trop légitime : la masse du peuple juif demeurait incrédule.

Jean chap. 6 verset 37. - Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors. - Le défaut de liaison que l’on remarque entre ce verset et le 36e indique une pause douloureuse après la constatation d’un phénomène si étrange. Toutefois, détournant son regard de la multitude infidèle, Jésus le repose avec joie sur tous ceux qui venaient à lui, qui croyaient en lui, et sur les faveurs dont il se proposait de les combler, versets 37-40. - *Tout ce que…* Ce changement de genre, le neutre au lieu du masculin (Cf. versets 36 et 40), est significatif. Le genre humain est donné pour ainsi dire en bloc à N.-S. JésusChrist par son père, comme une totalité impersonnelle ; au contraire, quiconque vient à lui le fait volontairement, librement, sous l’impulsion d’une foi personnelle. - *Viendra à moi, et celui qui vient…* Deux verbes différents, et aux nuances intéressantes, sont employés dans le texte original. Le premier signifie atteindre un but, et dénote l’arrivée ; le second ne désigne que la marche, l’action de s’acheminer vers le terme proposé. - *Je ne le rejetterai pas dehors :* hors du temple messianique, hors de l’Église. Belle et consolante litote du Sauveur ; car non seulement il ne rejettera pas quiconque se dirige vers lui, mais il l'introduira dans “ son sanctuaire inviolable, sa douce retraite ”, S. Augustin, Traité 25 sur S. Jean. Il le comblera de bonheur et de bénédiction. Cf. 10, 28, et la paraphrase de Nonnus.

Jean chap. 6 verset 38. - Car je suis descendu du ciel, pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. - *Car…* Jésus va maintenant expliquer la raison de cet aimable accueil qu’il doit faire à tous les croyants (versets 38-40). Comment pourraisje les rejeter, ditil, puisque je me suis incarné pour accomplir la volonté de mon Père, et que cette volonté consiste précisément dans le salut de ceux qui croient en moi ? En cet endroit et en beaucoup d’autres de l’Évangile, le Verbe divin décrit l’attitude d’obéissance et d’humilité qu’il a prise à l’égard de son Père au moment où il se faisait chair. - *Je suis descendu du ciel.* On retrouve cette expression au v. 42. Le sens n’est pas tout à fait le même : ici l’idée proéminente est celle de quitter le ciel pour revêtir notre pauvre nature, là de posséder en propre la nature divine ; ce sont deux points divers qui sont marqués par les interlocuteurs. Jésus répète jusqu’à quatre fois dans ce discours qu’il est descendu des cieux en terre ; comparez les versets 50, 51, 58. - *Pour faire non ma*

volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Rien de plus vrai que cette parfaite et adorable soumission ; aussi NotreSeigneur y revientil souvent. Cf. 4, 34 ; 7, 30, etc.

Jean chap. 6 verset 39. - Or la volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. - *Or la volonté…* Après le principe général, l'application détaillée. Quelle estelle donc, la volonté du Père à l'égard de son Fils (*du Père* est omis par certains manuscrits) ? Elle est décrite coup sur coup en deux versets, et presque dans les mêmes termes, quoique avec de légères modifications utiles à signaler. - *Ce qu'il m'a donné.* Le neutre comme plus haut (verset 37) ; mais le temps parfait au lieu du présent, parce que la chose cesse d'être envisagée dans sa réalisation actuelle ou à venir, et qu'on la contemple comme un fait accompli. - *Que je ne perde rien.* Nouvelle litote délicate et touchante. Lui, qui ne pouvait laisser perdre de simples morceaux de pain, verset 12, comment toléreraitil la ruine d'âmes fidèles et aimantes ? - *Mais que je le ressuscite…* C'est la même pensée en termes positifs. Douce et consolante perspective, que Jésus fera briller trois fois encore dans la suite de l'entretien (versets 40, 44, 54). Il avait déjà montré antérieurement (verset 29) la résurrection des morts comme la consommation de l'activité du Christ. - *Au dernier jour.* Expression propre à S. Jean. Cf. versets 40, 44, 54 ;11, 24 ; 12, 48, etc.

Jean chap. 6 verset 40. - La volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que quiconque voit le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle ; et moimême je le ressusciterai au dernier jour. - *La volonté…* Le Sauveur continue de commenter les paroles du verset 38. - *Que quiconque…* Sur l'emploi du masculin après celui du neutre, voyez l'explication du verset 37. Le Père a " tout " donné à son Fils, mais il faut que " chacun " se présente individuellement et de luimême pour être admis dans le royaume messianique. - *Qui voit… et croit* (au participe présent en grec. Cf. verset 35). Ici, l'idée de voir remplace celle de venir ; elle suppose donc qu'on est arrivé heureusement jusqu'au Christ. De plus, il ne s'agit pas d'une vue quelconque, mais d'une contemplation attentive et profonde, selon le sens complet du verbe grec θεωρῶ, si aimé de S. Jean. - *Et moimême je le ressusciterai.* Nous n'avions pas au verset 39 ce " moimême " énergique. C'est moi qui le ressusciterai !

Jean chap. 6 verset 41. - Les Juifs murmuraient donc à son sujet, parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. - *Les Juifs murmuraient donc* (en conséquence des paroles prononcées par Jésus). En cet instant, de vifs murmures interrompirent le divin orateur : les Juifs étaient coutumiers du fait, car ils avaient si souvent murmuré contre Jéhova. Cf. Num. 11, 1 ; 14, 1 ; 1 Cor. 10, 10, etc. Le verbe grec signifie d'abord parler à mivoix, chuchoter (Cf. 7, 12, 32), puis murmurer en signe de mécontentement ; il a fréquemment ce second sens dans la traduction des Septante. Suivant quelques interprètes, le mot " Juifs " représenterait ici une classe d'auditeurs distincte de la " foule " des versets 22 et 24 ; par exemple, des docteurs de la loi, des sanhédristes ; bien plus, d'autres vont jusqu'à placer en cet endroit le début d'une nouvelle scène. Mais rien n'indique de pareils changements. Il s'agit toujours de même auditoire ; seulement, l'écrivain sacré lui donne actuellement le nom de " Juifs " à cause de l'hostilité qu'il manifestait contre Jésus. Cf. 1, 19 et le commentaire. - *A son sujet* : à son sujet, et non pas " contre lui " ; d'après le contexte (verset 43), c'est les uns contre les autres qu'ils murmuraient, deux partis s'étant formés dans la foule à propos des paroles du Sauveur. - *Je suis le pain vivant…* (cet adjectif n'a aucun équivalent dans le texte grec). Le Sauveur n'avait pas prononcé littéralement cette phrase, mais elle résumait d'une manière bien exacte ses précédentes affirmations. Cf. versets 33, 35 et 38. - *Qui suis descendu du ciel.* Ces paroles surtout blessaient et irritaient la foule, car leur conclusion directe et naturelle était la divinité de Jésus. Il est remarquable de voir que cette multitude illettrée comprend parfaitement, d'un bout à l'autre de l'entretien, la pensée du Maître ; elle se scandalise, elle murmure, elle se fâche, mais elle saisit toutes choses. Tout, du reste, était si limpide dans le fond comme dans la forme !

Jean chap. 6 verset 42. - Et ils disaient : N'estce pas là Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc ditil : Je suis descendu du ciel ? - *Et ils disaient :* A l'origine céleste que s'attribuait NotreSeigneur, ils opposent malignement ce qu'ils connaissent de sa généalogie humaine et de sa parenté si humble, si pauvre. Comment cet homme (*cet*, avec dédain, deux fois de suite dans ce verset), dont le père et la mère n'ont rien que de commun (car les privilèges et les vertus de Marie et de Joseph étaient ignorés de cette masse vulgaire), peutil communiquer une vie impérissable et certifier qu'il vient du ciel ? Sa naissance, à elle seule, contredit ses audacieuses prétentions. Cf. 1, 46, où le bon Nathanaël faisait

un raisonnement analogue. Voyez aussi Matth. 13, 35 ; Marc. 6, 3 ; Luc. 4, 22. - *Fils de Joseph.* C'est l'opinion générale que S. Joseph était mort à cette époque de la vie du Sauveur. - *Dont nous connaissons…* Le pronom est emphatique, et met en saillie la connaissance personnelle que ces Galiléens avaient des parents de NotreSeigneur.

Jean chap. 6 verset 43. - Mais Jésus leur répondit : Ne murmurez pas entre vous. - *Jésus leur répondit…* Jésus va répondre à la foule mécontente (versets 43-46). Il n'entrera toutefois dans aucune explication sur son origine terrestre, sur l'erreur grossière dont il était l'objet ; mais, selon sa coutume, il réitère ses assertions en termes plus énergiques encore. Voyez les entretiens avec Nicodème (3) et avec la Samaritaine (4). La pensée fait néanmoins un pas en avant, car les Juifs apprendront comment ils pourraient venir à Jésus et ce qui les empêche de s'unir à lui. - *Ne murmurez pas entre vous.* (en grec, les uns avec les autres). C'est tout ce que NotreSeigneur dira de l'objection : il se borne à reprocher doucement à l'auditoire son opposition injuste.

Jean chap. 6 verset 44. - Personne ne peut venir à moi, si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire ; et moi je le ressusciterai au dernier jour. - *Personne ne peut…* Voici, dans ce verset et les deux suivants, le vrai motif de l'incrédulité des Juifs : ils ne veulent pas se laisser conduire au Fils par le Père. " Personne " correspond à " tout " du verset 37. L'impossibilité signalée est de même nature que celle dont il est question aux passages 3, 3, 5 ; 5, 44 ; 8, 43 ; 12, 39 ; 14, 17 ; 15, 4 et 5 : c'est une impossibilité morale. - *Si le Père, qui m'a envoyé...* L'allusion à la mission du Verbe incarné est tout à fait opportune en ce passage : le Père envoyait précisément son Fils pour qu'il cherchât ces malheureux égarés. - *Ne l'attire.* Il y a une belle et délicate expression dans le texte grec. Le verbe diffère d'un synonyme qui implique toujours l'idée de coaction, de violence, qu'il s'agisse de choses ou de personnes (Cf. 21, 11 ; Act. 8, 3 ; 14, 19 ; 17, 6), tandis que le nôtre ne la suppose pas d'ordinaire ; elle peut y être , mais pas nécessairement (Cf. Act. 16, 19 ; 21, 30 ; Jac. 2, 6). Or, l'attraction mentionnée par Jésus consiste dans les douces sollicitations de la grâce, de laquelle la théologie enseigne : " La grâce de Dieu n'oblige pas " (comparez le mot de S. Bernard : " Personne n'est sauvé malgré lui ", De la grâce et du libre arbitre, 11) ; de laquelle Dieu luimême a dit dans Jérémie, 31, 3 : " Je t'ai aimé d'un amour perpétuel, c'est pourquoi je t'ai attiré dans ma miséricorde ". Citons quelques lignes choisies parmi les plus charmantes du commentaire de S. Augustin sur ce passage : " Ne t'imagine pas que tu sois attiré malgré toi ; car l'amour entraîne les âmes. Nous n'avons nullement à craindre que l'on nous dise : Si je suis entraîné, comment pourraije avoir une foi parfaitement libre ? Car je le dis : ce n'est pas assez d'être entraînés volontairement, nous le sommes encore avec plaisir. Qu'estce, en effet, qu'être entraîné avec plaisir ? " Mets tes délices dans le Seigneur, et il remplira tous les désirs de ton cœur ". Le cœur qui éprouve la douceur du pain céleste, ressent un véritable plaisir... Tu montres à une brebis une branche de feuillage, et tu l'attires ; offre des noix aux regards d'un enfant, et tu l'attireras : et il est attiré à l'endroit où il court, par l'affection, sans dommage pour son corps, sous l'empire des sentiments de son cœur. S'il est vrai qu'un homme se laisse entraîner vers un objet dont les attraits et les délices sollicitent son affection, suivant cet incontestable adage : " Chacun est conduit par l'attrait de ses propres penchants " ; le Père, en faisant connaître le Christ, n'aurait aucun empire sur les cœurs ? Mais rien n'a plus de force que la vérité pour exciter dans une âme d'ardents désirs ", Traité 26 sur S. Jean, 4. Et c'est de la même sorte que le Christ dira plus tard qu'à son tour il attirera tout à lui (12, 32). Notons encore que les mots *ne l'attire* sont l'équivalent de *ce que le Père me donne* au verset 37 ; avec cette différence, que là c'est le résultat final qui était marqué, au lieu que nous avons ici l'indication du moyen. - *Et moi je le ressusciterai…* Jésus répète sa solennelle et consolante promesse (verset 39) ; mais avec une légère modification dans l'arrangement de la phrase, de manière à fortifier la pensée. Le Père commence donc l'œuvre du salut en conduisant les hommes à son Fils, celuici l'achèvera. Aller au Christ est une œuvre surnaturelle et audessus des forces humaines, qui demande par conséquent un secours spécial d'en haut ; une glorieuse et éternelle récompense est néanmoins réservée à ceux qui se laissent attirer.

Jean chap. 6 verset 45. - Il est écrit dans les prophètes ; Ils seront tous enseignés par Dieu. Quiconque a entendu le Père, et a reçu son enseignement, vient à moi. - Jésus va expliquer de quelle manière on est conduit par son Père céleste : le Père attire en éclairant. " Remarquez bien la manière dont le Père nous attire : il nous instruit, et, par là, il nous délecte, mais il ne nous force pas ", S. Augustin, Traité 26 sur S. Jean, 7. - *Il est écrit dans les prophètes :* c'est-à-dire, dans la partie de la Bible hébraïque qui portait chez les Juifs le nom de Nebiim ou Prophètes. Voyez l'Évangile selon S. Luc, note de 24, 44. "Le Sauveur rend un

très grand honneur aux écrits de l'ancien testament toutes les fois qu'il y renvoie. Il indique ainsi la ressemblance de sa doctrine avec la foi de l'ancien testament ", Lampe, h. l. - *Ils seront tous…* Le texte est emprunté à Isaïe, 54, 13, et cité assez librement. Les exégètes s'accordent à le regarder comme un oracle messianique : il prédit pour les jours du Christ la plénitude des révélations divines, et l'admirable enthousiasme avec lequel cellesci seront accueillies. Il y a des passages semblables dans Jérémie, 31, 33-34, et dans Joël, 2, 28-29. - *Enseignés par Dieu.* D'après l'hébreu : " les élèves de Dieu " ; dans les Septante : " les instruits de Dieu ". C'est sur ces mots que porte l'idée principale et non sur " tous ". Recevant les leçons de Jéhova luimême, les hommes seront évidemment " dociles " à l'égard d'un pareil maître ; et, par suite, comme va le dire la paraphrase suivante de Jésus, ils parviendront à croire en son Christ. - *Quiconque a entendu...* (au présent selon d'autres manuscrits). C'est la première condition de la foi : il faut prêter l'oreille à la doctrine céleste. Mais cela seul ne suffirait pas : il faut en outre se laisser convaincre et persuader par les enseignements du Seigneur, y adhérer du fond de l'âme. Comme l'on voit bien, dans ces quelques lignes, les deux éléments nécessaires au salut ! Il y a la grâce du ciel qui attire, il y a aussi une détermination libre et individuelle de l'homme pour profiter de la grâce. - *Vient à moi.* Les auditeurs pouvaient tirer cette conséquence, que, n'étant pas encore venus à Jésus, ils ne s'étaient pas montrés de dociles élèves envers Dieu.

Jean chap. 6 verset 46. - Non que personne ait vu le Père, sinon celui qui est de Dieu ; celuilà a vu le Père. - *Non que personne.* Tournure elliptique : Je ne veux pas dire que… Les Juifs auraient pu mal interpréter la pensée qui précède, et répondre, afin de s'excuser : Mais nous n'avons pas vu Dieu ; comment donc aurionsnous été enseignés par lui ? C'est pourquoi Jésus en donne une courte explication. Non vous n'avez pas vu Dieu, et il ne s'agit pas de leçons émanées directement de sa bouche ; mais vous devriez vous laisser instruire par son Fils, qui l'a vu. - *Personne ait vu le Père.* Voyez, 1, 18, une phrase toute semblable, à part le Fils unique et bien aimé. - *Celui qui est de Dieu* : expression qui ne désigne pas une simple mission, mais une relation permanente, donc la préexistence éternelle et la divinité de Jésus- Christ. - *Celuilà* (avec emphase) *a vu le Père* : il l'a vu durant cette cohabitation sans fin. La conclusion est manifeste : Écoutez-le !

Jean chap. 6 verset 47. - En vérité, en vérité je vous le dis : celui qui croit en moi a la vie éternelle. - Après avoir ainsi démontré aux Juifs l'injustice et la folie de leurs murmures, le Sauveur reprend sa thèse du verset 40, pour la compléter. Les phrases seront pour la plupart courtes, sans liaison, solennelles comme des oracles. La formule " en vérité, en vérité, je vous le dis " introduit ce passage si important, où nous allons entendre l'une des plus douces révélations de la loi nouvelle. - *Celui qui croit en moi a la vie éternelle* : il l'a déjà en sa possession d'une manière anticipée. Cf. 3, 6 ; 5, 4. Promesse admirable, sans doute ; mais " J'ai encore à vous montrer une voie plus excellente ".

Jean chap. 6 verset 48. - Je suis le pain de vie. - En effet, l'identification du Christ et de l'aliment mystique donné par lui aux hommes va nous apparaître sous un aspect autrement noble et généreux dans la dernière partie du discours, versets 48-59. Hélas ! pourtant, les plus sublimes paroles de N.-S. JésusChrist sont livrées aux controverses des hommes, celles qui contiennent la promesse de la sainte Eucharistie comme celles de son institution (voyez l'Évangile selon S. Matthieu). Au lieu d'expliquer avec la paix de l'esprit et la reconnaissance du cœur, les commentateurs croyants sont donc forcés de s'arrêter ici, pour discuter et pour répondre aux objections. Une simple note ne pouvant tout dire, nous renvoyons pour de plus amples détails aux conférences magistrales du Card. Wiseman intitulées : La Transsubstantiation et la présence réelle du corps et du sang de N.-S. JésusChrist dans la divine Eucharistie prouvée par l'Écriture (Migne, Démonstration évangélique, t. 15, col. 1073 et s.) ; à Patrizi, Commentatio de Christo pane vitae, Rome, 1851 ; aux grands traités théologiques sur l'Eucharistie (Perrone, Rosset, etc.), et aux commentaires de Tolet, Maldonat, Cornélius a Lapide. Voyez aussi d'excellentes indications dans Corluy, Comm. in Evangelium S. Joannis, p. 157 et ss. de la 2è édit., et dans Keil, Commentar über das Evang. des Johannes, p. 270 et ss. - Deux points appellent ici successivement notre attention : Estil vraiment question de l'Eucharistie dans le sixième chapitre de S. Jean ? A partir de quel endroit précis Jésus passetil de la manducation par la foi à la communion proprement dite ?

I. - 1° L'interprétation commune. Sur le premier point, qui est le plus grave des deux, la tradition n'est pas absolument unanime ; c'est à peine néanmoins si l'on trouve quelques pères qui appliquent à la foi en Jésus le discours tout entier. Tels sont Origène (Homil. in Levitic. 7, §5 et ailleurs), Eusèbe (De theol. Eccl. 2, c. 12), S. Athanase (Ad Serap. 4, 19), S. Augustin (De doctr. Christ. 3, 16) ; et encore leurs textes

sontils plus ou moins obscurs, ou bien ils sont pris soin de se rétracter ailleurs, comme S. Augustin (Tract. In Joan. 26, 15, et De civit. Dei, 20, 25). Les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles regardent à une immense majorité la dernière partie de ce discours comme une preuve manifeste de la présence réelle du corps et du sang de Jésus dans l'Eucharistie. Voyez, entre autres, S. Ignace martyr Ad Ephes. c. 20), S. Irénée (Adv. Haer. 4, 28, 5 ; 5, 2, 2), Tertullien (De Oratione, 6), S. Cyprien (De orat. Domin., 18), S. Hilaire (De Trinit. 8, 17), S. Cyrille de Jérusalem (Orat. Myst. 4, 3, 4), S. Basile (Moral. Reg. 21, 1), S. Jean Chrysostome (Homil. 46 et 47), S. Ambroise (De sacram. 6, 1), S. Jérôme (Ep. 120, ad. Hebid.), etc. Tous les interprètes du moyen-âge, à part Bérenger, ont suivi ce sentiment ; et la plupart des exégètes catholiques des temps modernes se sont naturellement ralliés à leur tour au “ consensus moralement unanime des Pères ” (Corlui), bien que le Concile de Trente (Sess. 21, cap. 1), à cause de la légère hésitation signalée plus haut, ne les y ait pas obligés d'une façon rigoureuse (“ C'est ainsi qu'on le comprend d'après les interprétations diverses des saints Pères et des docteurs ”). Et malgré l'opinion contraire des principaux fondateurs du protestantisme, Luther, Zwingle et Calvin, d'assez nombreux calvinistes (Oster, Kahnis, Olshausen, Stier, F. Delitzsch, Luthardt, Koestlin, Hengstenberg) ont euxmêmes admis l'interprétation catholique ; car, écrit l'un d'eux (Plummer, The Gospel according to St John, p. 146), “ dans un cas de ce genre, qui requiert une pénétration spirituelle et la tradition apostolique.., l'autorité des Pères a un très grand poids ”. Bien plus, Karl Hase, Strauss et d'autres rationalistes n'hésitent pas à admettre qu'au moins les versets 52 et suivants traitent de l'Eucharistie. Ils ajoutent aussitôt, il est vrai, que c'est l'auteur anonyme du quatrième évangile qui a introduit cette idée ; mais l'aveu a quand même son prix, puisqu'il prouve que tel est bien le sens manifeste du texte.

- 2° Le texte considéré en luimême. Rien de plus clair en effet que l'application de ces paroles de NotreSeigneur à la transsubstantiation et à la présence réelle, d'après les lois accoutumées du langage. Il n'est pas possible, malgré l'affirmation opposée de nos adversaires, d'en atteindre la signification directe, à plus forte raison d'en épuiser la portée, en les envisageant comme une simple continuation de l'idée qui précède ; elles sont trop explicites, trop fortes, pour ne convenir qu'à la foi. “ On ne comprend pas bien, à ce point de vue (celui de la foi), dans quel but Jésus donne à cette conception tout à fait spirituelle une expression de plus en plus paradoxale, matérielle, et par conséquent inintelligible pour ses interlocuteurs. Si c'est là tout ce qu'il veut dire, même dans les derniers mots d'entretien, ne sembletil pas jouer sur les termes et scandaliser inutilement les Juifs ” ? Godet, h.l. Remarquons bien que nous avons, à partir d'ici, une phraséologie différente de celle qui a été employée précédemment, preuve que le sujet traité change aussi d'une manière totale (Wiseman, l.c., col. 1182 et ss.). Plus haut, versets 32 et ss., la nourriture mystique mentionnée par Jésus et à laquelle il s'identifiait était du pain, un pain donné dès ce tempslà par son Père ; il s'agira bientôt (versets 53 et ss.) de chair et de sang, de la chair et du sang du Fils de l'homme, qu'il distribuera luimême personnellement à ses disciples, quoique à une époque plus tardive ; et quiconque refusera de manger cette viande, de boire ce breuvage, n'aura point part à son royaume, à sa vie. Évidemment, ces expressions nouvelles entraînent une modification dans la pensée ; elles ne sauraient désigner uniquement la foi, comme celles que nous venons d'étudier. Et qu'on ne vienne pas alléguer que le langage du Sauveur, qui a été symbolique et figuré jusqu'ici, est encore symbolique et figuré ; car il est des figures qui induiraient le public en erreur si elles n'étaient expliquées sur le champ, et telles sont celles qu'emploie ici Jésus sans aucune explication, lui qui a commenté longtemps le symbole du pain relatif à la foi. “ Il est probable que dans aucune littérature, même dans celles de l'Orient où l'imagination est si luxuriante, on ne trouverait un autre exemple d'un docteur qui désigne la réception de son enseignement par une métaphore aussi étrange que celle de manger sa chair et de boire son sang. Il doit donc y avoir ici quelque chose de plus ”. Plummer, l.c. Ailleurs, en effet, manger la chair de quelqu'un équivaut à lui faire du tort, le détruire (Cf. Ps ; 26, 2 ; Jac. 5, 3), significations qui ne sauraient convenir ici. En un mot, l'interprétation littérale, obvie, est celle que l'Église catholique a toujours attribuée à ce passage, et nous n'avons aucune raison suffisante de nous en écarter.

- 3° Le contexte nous conduit à une conclusion identique. Les auditeurs prennent tout à la lettre (verset 53), et beaucoup d'entre eux, même dans les rangs des disciples (versets 61, 67), sont scandalisés, au point de se séparer de Jésus. Que fait le divin Maître ? Au lieu de faire cesser d'un mot leur erreur, si c'eût été une erreur, il réitère sa pensée à plusieurs reprises en employant les mêmes expressions qui les avaient tant choqués. C'est donc qu'il savaient bien compris, du moins pour le fond.

- 4° Nous avons encore une excellente preuve dans la ressemblance qui existe entre les paroles de l'institution de l'Eucharistie, Matth. 26, 26-28 et parall., et celles de la promesse. Le détail suivant est surtout à noter. Luc, 22, 19 : “ Puis, prenant du pain et rendant grâces, il le rompit et le leur donna, en disant : “ Ceci

est mon corps, donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi. ” ; Joan 6, 52 : “ Et le pain que je donnerai, c’est ma chair, pour la vie du monde ”. De part et d’autre, du pain transformé au corps sacré de Jésus, et donné pour le salut des hommes. C’est donc du même mystère que le Seigneur parlait dans les deux circonstances, avec la seule différence qu’il y a entre un projet d’avenir et sa réalisation.
- 5° Terminons par une induction. N.-S. JésusChrist avait prédit d’avance tous les grands événements de sa propre histoire ou de l’histoire de l’Église, afin d’y préparer ses disciples : sa passion et sa mort, Matth. 10, 38 ; 16, 24 ; Joan. 3, 14, etc. ; sa résurrection et son ascension, Matth. 16, 21 ; Joan. 6, 62 ; l’institution du baptême, Joan. 3, 5 ; la primauté de S. Pierre, Joan. 1, 42 ; 21, 15 ; Matth. 16, 17 et ss. Ne seraitil pas bien surprenant qu’il fût demeuré muet jusqu’à la fin sur le sacrement de son amour ? Comment s’expliquer aussi le silence de S. Jean sur l’institution de la sainte Eucharistie ? Il la tait parce qu’elle avait été suffisamment racontée par les synoptiques, et parce qu’il avait longuement exposé luimême le discours de la divine promesse.
II. ---- Il est donc parfaitement certain que Jésus a daigné promettre l’Eucharistie dans ce discours de Capharnaüm, et il y aurait une suprême témérité à le nier ; toutefois, il y a quelque difficulté à indiquer l’endroit précis où NotreSeigneur passe du pain qui représente la foi au pain qui doit être un jour transsubstantié en son corps et en son sang. D’après de graves et savants commentateurs (citons le P. Patrizi, le Dr Schanz), Jésus ne parlerait de l’Eucharistie qu’à partir des versets 51 ou 52, quand il mentionne sa chair pour la première fois. Nous préférons, à la suite du Card. Wiseman, placer dès le verset 48 le début de la promesse. Le discours en effet semble recommencer ici : prenant pour point de départ une assertion solennelle déjà présentée plus haut, verset 35, il s’élance rapidement vers un idéal supérieur. Ce n’est pas le seul endroit où Jésus, par mode de transition, répète identiquement les mêmes paroles. “ En S. Jean , 10, 11, il dit : Je suis le bon Pasteur, et il s’étend alors sur ce caractère par rapport à luimême, établissant un contraste entre le mercenaire et lui… Au verset 14, il répète encore une fois les paroles : Je suis le bon Pasteur, et les explique par rapport à ses brebis, en disant qu’elles l’écoutent et lui obéissent… De même, en S. Jean, 15, 1, il commence son discours en disant : Je suis la véritable vigne, puis il applique la figure négativement au sort de ceux qui ne sont pas unis à lui ; ensuite, au verset 5, il répète les mêmes mots et les explique positivement des fruits produits par ceux qui demeurent en lui. Il en est de même exactement dans notre passage : NotreSeigneur, après avoir parlé de lui comme pain, Je suis le pain de vie, et s’être étendu sur cette pensée en tant qu’il est la nourriture spirituelle de l’âme par la foi, emploie la même forme de transition pour se comparer au pain dans un autre sens, en tant que sa chair est réellement notre nourriture ”. Wiseman, l.c., col. 1179. L’éminent cardinal s’appuie encore, pour établir une coupure après le verset 47 et non après le 50e, sur le parallélisme poétique qui rend inséparables les versets 48-52. Rien de plus facile à constater que ce parallélisme, et que la cohésion intime des pensées reliées par lui.

v. 48, 49	v. 50	v. 51
1. Je suis le pain de vie.	1. Voici le pain	1. Je suis le pain vivant
2. Vos pères ont mangé la manne (le pain du ciel, versets 31 et 32) dans le désert ;	2. qui est descend du ciel	2. qui suis descendu du ciel.
3. et ils sont morts.	3. afin que si quelqu’un en mange il ne meure pas.	3. Si quelqu’un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c’est ma chair, pour la vie du monde.

Assurément, tout se tient ici et ne saurait être disjoint sans gâter l’admirable parallélisme et la délicate progression des pensées. - *Je suis le pain de vie.* C’est tout à fait la même parole qu’au verset 35 pour ce qui est de la forme extérieure ; mais le sens est bien différent, ainsi que Jésus va l’expliquer.

Jean chap. 6 verset 49. - Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. - *Vos pères…* Voyez le verset 31 et l’explication. Les Juifs avaient opposé fièrement la manne du ciel au pain que NotreSeigneur leur avait fourni d’une façon miraculeuse ; à son tour il oppose la manne au pain eucharistique, plus merveilleux encore. - *Et ils sont morts.* La manne, en effet, n’avait pas été suffisante pour

prolonger leur existence à tout jamais ; elle n’était point un pain de vie dans le sens strict, c’est-à-dire un pain qui rend immortel.

Jean chap. 6 verset 50. - Voici le pain qui descend du ciel, afin que si quelqu’un en mange, il ne meure pas. - *Voici le pain …* Il y a deux manières de traduire le pronom latin *hic*, selon qu’on le prend comme sujet ou comme attribut. Dans le premier cas, on dira avec Jansenius : “ Ce pain dont je parle est… ” ; Dans le second cas : Ce pain est de telle nature, que si l’on en mange on ne peut mourir. La première interprétation a nos préférences. - *Qui descend du ciel :* par contraste avec la manne, qui ne venait pas vraiment du ciel. Cf. versets 32 et 33. - *Afin que si quelqu’un en mange.* L’idée est exprimée dans les termes les plus généraux ; l’offre aimable du Sauveur s’adresse sans exception à quiconque voudra l’agréer. - *Il ne meure pas.* Ce pain devant conférer l’immortalité : autre frappant contraste avec la manne.

Jean chap. 6 verset 51. - Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. - *Je suis.* C’est pour la troisième fois que Jésus réitère cette proposition dans un bien court intervalle. Cf. versets 35 et 48. Il veut insister sur des vérités essentielles et de premier ordre. - *Le pain vivant* (en grec, avec deux articles qui appuient sur l’idée de vie). Le pain “ vivant ”, qui possède en soi la plénitude de la vie ; plus haut, versets 35 et 48, le pain “ de vie ”, qui communique la vie. Là on marquait le résultat produit, ici on indique la nature du pain. - *Qui suis descendu du ciel.* Encore une nuance à signaler (et nous aimons à relever ces petits détails, qui sont tous significatifs sur les lèvres de NotreSeigneur, et sous la plume des écrivains sacrés qui racontent sa vie) : au lieu du temps présent (verset 50, dans le grec), nous avons maintenant le passé. C’est qu’il est question dans notre verset du mystère de l’Incarnation, de la personne même du Verbe ; or le Fils de Dieu ne s’est incarné qu’une fois pour toutes, le fait est depuis longtemps accompli. La “ descente du pain céleste ”, mentionnée au verset 50, est d’un autre genre et a lieu continuellement.

Jean chap. 6 verset 52. - Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. - Dans les éditions grecques, tout ce verset de la Vulgate est regardé comme partie intégrante du précédent ; la version latine est ainsi en avance d’un verset jusqu’à la fin du chapitre : elle en compte 72 au lieu de 71. - *Si quelqu’un mange…* La promesse qui naguère avait été faite en termes négatifs (verset 50) est actuellement renouvelée d’une manière positive, avec une grande vigueur. - *Il vivra éternellement* dit en effet beaucoup plus que “ ne mourra pas ”. - Mais quel estil donc au juste, ce pain qui crée des immortels ? Jésus va le définir avec une grande clarté. C’est un pain qu’il donnera luimême, c’est sa propre chair, ce sera le salut du monde. Chaque expression mérite un bref commentaire. - *Et le pain que je...* Je, le Fils de Dieu, et pas seulement Moïse. - *Donnerai* ; le futur, car Jésus formule une promesse qui ne sera tenue que plus tard. - *C’est ma chair* : en latin et en grec, inversion qui fait mieux ressortir l’expression “ ma chair ” ; dans le grec surtout, à cause de l’article. Hier, j’apaisais votre faim avec un pain matériel, quoique miraculeux ; demain je vous nourrirai de ma propre chair. Expression bien humble pour désigner le Christ tout entier, l’HommeDieu. Cf. 1, 14. - *Pour la vie du monde :* fin si aimable pour laquelle N.-S. JésusChrist donnera aux hommes sa chair en nourriture. La plupart des auteurs protestants appliquent tout ce passage à la Passion, durant laquelle Jésus donna sa chair, c’est-à-dire, prétendentils, sa vie, pour notre salut. Mais ils sont réfutés par le langage même du Sauveur, qui ne fait ici aucune allusion à ses souffrances et à sa mort, mais qui se maintient strictement dans les notions de pain et de viande à manger, de breuvage.

Jean chap. 6 verset 53. - Les Juifs débattaient donc entre eux, en disant : Comment celuici peutil nous donner sa chair à manger ? - *Les Juifs débattaient donc* (en conséquence de cette révélation qui dépassait toutes les autres). C’est une vraie lutte, un débat tumultueux qui succède aux murmures du verset 41. Les auditeurs combattaient les uns contre les autres (entre eux), parce que les partis déjà formés dans leurs rangs pour ou contre Jésus (verset 43) étaient allés s’accentuant davantage au fur et à mesure qu’il parlait. Tous ces détails sont pittoresques et font revivre la scène, en même temps qu’ils dénotent le témoin oculaire, comme tant d’autres traits du quatrième évangile. - *En disant...* C’était la faction hostile et incrédule qui tenait ce langage : *Comment celuici* (avec dédain) *peutil* (ce qu’il affirme n’estil pas impossible, ou révoltant ?) *nous donner sa chair à manger ?* Ils avaient donc bien saisi la proposition de Jésus ; mais ils la prenaient tout à fait à la lettre, dans son acception la plus crue, comme s’il eût voulu faire couper sa chair en morceaux et la leur donner en nourriture.

Jean chap. 6 verset 54. - Jésus leur dit donc : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. - *Jésus leur dit donc…* NotreSeigneur, sans s'expliquer davantage, non seulement renouvelle sa promesse sous le sceau de serment, pour ainsi dire (en vérité, en vérité, je vous le dis), mais il la transforme en un urgent précepte, affirmant de la façon la plus énergique la nécessité de la communion sacramentelle. A la mention de sa chair, il ajoute même celle de son sang ; mais il reste muet sur le mode de sa présence dans le divin sacrement, car ce devait être plus tard l'objet d'une révélation spéciale. - *Si vous ne mangez … et si vous ne buvez...* Ce tour négatif donné au commandement le rend plus expressif et plus universel. - *La chair du Fils de l'homme … son sang.* Ordre bien étrange de toutes manières, mais particulièrement lorsqu'il s'adressait à un peuple auquel le sang était interdit comme nourriture. - *Vous n'aurez pas la vie en vous.* (“ vous n'avez pas ” en grec ; le présent marque mieux la certitude). Comment pourraientils vivre sans s'approcher de la source de la vie, sans consommer le pain de vie (versets 48-52). ?

Jean chap. 6 verset 55. - Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. - *Celui qui mange…* Sans se lasser, Jésus continue de répondre au “ comment ” de ses interlocuteurs (verset 53), en renchérissant sur sa première affirmation. Il s'exprime maintenant sous une forme positive, et il revient à la promesse gracieuse après avoir lancé une terrible menace (verset 54). Le verbe grec correspondant à *manger* n'est pas ici le même qu'aux versets précédents (versets 49 à 53 du texte grec). On a fait justement observer que le temps présent est encore très significatif, car il indique qu'il ne suffirait pas de participer une fois pour toutes au corps et au sang du Christ ; il faut renouveler souvent ce festin sacré. Cf. verset. 57. - *A la vie éternelle, et je le ressusciterai…* Mêmes heureux effets que pour la foi, verset 40, et “ a fortiori ”, évidemment.

Jean chap. 6 verset 56. - Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment une boisson. - *Car ma chair…* Raison pour laquelle on trouve la vie et l'immortalité quand on vient s'asseoir à la table où Jésus s'immole et se donne. - *Ma chair est vraiment nourriture.* Notez l'énergie et la clarté de plus en plus grandes du discours ; la métaphore disparaît, et il ne reste que la réalité : Ma chair est une nourriture parfaite, mon sang un breuvage parfait, qui produisent une vie parfaite en ceux qui les goûtent.

Jean chap. 6 verset 57. - Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. - Autre face de la même démonstration. Par la sainte communion, le chrétien s'identifie à N.-S. JésusChrist ; or, JésusChrist est éternel. - *Celui qui mange,* comme au verset 55. - *Demeure en moi.* Remarquez de nouveau l'emploi du présent : il demeure et demeure encore. L'expression “ demeurer en quelqu'un ” est une de celles dont S. Jean se sert le plus volontiers pour marquer une union très étroite entre deux êtres, Cf. 14, 10, 20 ; 15, 4, 5 ; 17, 21 ; 1 Joan. 3, 24 ; 4, 15, 16, etc. - *Et moi en lui.* Réciprocité pleine de condescendance et de douceur. Le manuscrit D ajoute ici une curieuse glose : “ De même que le Père est en moi et moi dans le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis, à moins que vous ne receviez le corps du Fils de l'homme comme le pain de vie, vous n'avez pas la vie en lui. ”

Jean chap. 6 verset 58. - Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, et que, moi, je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. - Les effets merveilleux qui viennent d'être décrits reposent sur l'intimité qui existe entre le Père et le Fils. Ce sont les mots “ vivant ” et “ vis ” qui établissent la transition. - *Comme le Père qui m'a envoyé est vivant…* D'une part, le Père est “ le vivant ” par excellence, c'est-à-dire l'être qui possède essentiellement la vie, qui en est la source inépuisable, éternelle (Cf. verset 26) ; d'un autre côté, Jésus vit “ par le Père ”, c'est-à-dire parce qu'il est le Fils du Père et Dieu comme lui , ce qui fait qu'il possède également la vie absolue. La conclusion est claire : *celui qui me mange* (c'est la condition nécessaire) *vivra aussi* (avec emphase : lui aussi, comme moi) *par moi.* (parce qu'il se sera nourri de moi, source de vie). Il est à noter que le Sauveur mentionne ici sa propre personne (*me mange*) et pas seulement sa chair et son sang ; car c'est son être tout entier qu'il donne au communiant. Quelle force encore dans ces paroles célestes ! et comme on en déprime le sens en les appliquant à la seule foi !

Jean chap. 6 verset 59. - C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne, que vos pères ont mangée, après quoi ils sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. - En terminant l'entretien, Jésus réunit dans trois propositions brèves et solennelles les pensées fondamentales qu'il avait développées. - *C'est ici le pain.* Voyez les versets 32-35, 48-52. “ Ici ”, ce pain dont je viens de

déterminer clairement la nature. - *Ce n'est pas comme la manne, que vos pères...* Cf. versets 31, 32, 49. Les mots *vos* et *manne* sont omis par plusieurs anciens manuscrits. - *Celui qui mange ce pain...* (" Ce pain " qui est ma chair, qui est moimême)… Voyez les versets 50 et ss. Celui dont l'amour ne reculait devant aucun moyen pour sauver l'humanité laisse ses auditeurs sous l'impression d'une douce parole : *vivra éternellement.*

Jean chap. 6 verset 60. - Il dit ces choses en enseignant dans la synagogue, à Capharnaüm. - Note historique qui complète un détail antérieur, verset 25. - *Il dit ces choses :* le pronom *ces* retombe sur le discours entier (versets 25-29) ; car, nous l'avons vu, il n'est pas possible de le scinder. - *Dans la synagogue.* Le texte grec n'a pas d'article ; par conséquent : dans une des synagogues de Capharnaüm, car les villes importantes possédaient toujours plusieurs édifices de ce genre. On a retrouvé à TellHoum, emplacement probable de Capharnaüm (voyez l'Évangile selon S. Matthieu), les ruines d'une belle synagogue qui pouvait contenir jusqu'à mille personnes (le mur du nord a 33 m. de long, celui de l'ouest 26 m.) ; sur une des pierres qui jonchent le sol, on voit une urne à manne bien sculptée. - *En enseignant* Expression importante, surtout à cause du lieu où le discours avait été prononcé : c'était un sermon solennel ; Jésus avait parlé comme docteur, d'une manière officielle. - *à Capharnaüm.* De là, comme chacun sait, le nom de " manducatio capharnaitica " pour désigner en théologie la façon grossière et charnelle dont plusieurs avaient compris la pensée du Sauveur. Cf. verset 53.

3° Issue de l'entretien.

6, 61 - 72

61Beaucoup de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : Cette parole est dure, et qui peut l'écouter ? 62Mais Jésus, sachant en luimême que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : Cela vous scandalise ? 63Et si vous voyez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant ? 64C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. 65Mais il en est quelquesuns parmi vous qui ne croient pas. Car, dès le commencement, Jésus savait ceux qui ne croyaient pas, et quel était celui qui le trahirait. 66Et Il disait : C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, si cela ne lui a été donné par mon Père. 67Dès lors beaucoup de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui. 68Jésus dit donc aux douze : Et vous, estce que vous voulez aussi vous en aller ? 69SimonPierre lui répondit : Seigneur, à qui irionsnous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. 70Et nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. 71Jésus leur répondit : Ne vous aije pas choisi au nombre de douze ? Et l'un de vous est un démon. 72Il parlait de Judas Iscariote, fils de Simon ; car c'était lui qui devait le trahir, quoiqu'il fût l'un des douze.

Cette issue fut triste et funeste pour un grand nombre, mais par leur faute. Le narrateur l'envisage d'abord parmi les disciples en général, versets 61 - 67, puis dans le cercle plus intime des apôtres, versets 6872.

α. La crise dans les rangs des disciples. 6, 61 - 67.

Jean chap. 6 verset 61. - Beaucoup de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : Cette parole est dure, et qui peut l'écouter ? - La scène qui suit se passa vraisemblablement en dehors de la synagogue. L'évangéliste ne dit plus rien au sujet de la foule des " Juifs ", qui se dispersa sans doute peu à peu, en voyant ses espérances messianiques désappointées ; mais il expose en quelques lignes profondément senties la crise qui éclata alors parmi les disciples de Jésus. - *Beaucoup... l'entendant.* Mieux : qui l'entendaient, d'après le grec. - *De ses disciples.* Par conséquent, la multitude est exclue ; mais les versets 68 et ss. démontrent qu'il s'agit des disciples dans le sens large, qui étaient alors fort nombreux en Galilée, comme nous l'ont appris les synoptiques. - *Cette parole est dure.* Les paroles de Jésus qu'ils se permettaient de caractériser d'une manière si irrespectueuse étaient celles de la fin, l'ordre de manger sa chair et de boire son sang (c'est à bon droit l'opinion commune des interprètes). Ils osent leur appliquer l'épithète grec qui signifie proprement : sec, dur ; au figuré : désagréable, pénible à accepter, choquant, " intolérable ", dit

Tertullien (“ obscur ” ne serait pas une bonne traduction, car l’auditoire avait fort bien compris et n’avait demandé aucun commentaire à l’orateur). Cf. Gen. 21, 11 dans les Septante ; 43, 7 ; Prov. 15, 1 ; Matth. 25, 24 ; Jud. Verset 15. - *Et qui peut l’écouter ?* Comment entendre un discours si révoltant sans en être scandalisé ? Qui est de force à l’écouter de sangfroid ?

Jean chap. 6 verset 62. - Mais Jésus, sachant en luimême que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : Cela vous scandalise ? - *Sachant en luimême :* indépendamment des circonstances extérieures, par conséquent d’une science divine. Voyez, Matth. 12, 25 ; Marc. 12, 15 ; Luc. 6, 8 ; 11, 17 ; Joan. 1, 42, 47 ; 4, 18 ; 5, 14, 42, etc ; d’autres cas analogues où Jésus avait lu surnaturellement les secrets des cœurs. - *Murmuraient.* Le grec a le temps présent qui est très pittoresque. - *Leur dit.* Comme l’écrit le P. Patrizi, c’était, pour N.-S. JésusChrist, le moment de s’expliquer s’il avait employé plus haut un langage figuré ; “ Il fait plutôt le contraire. Non seulement le Christ ne rejette pas le sens qu’ils avaient déduit de ses paroles, mas il confirme, en renchérissant, que c’est le sens propre de ses paroles. ” Cela corrobore étonnamment l’interprétation traditionnelle. - *Cela.* Avec emphase, comme dans la phrase précédente. Ce que je vous ai dit au sujet de ma chair et de mon sang donnés en nourriture. - *Vous scandalise.* L’enseignement du Sauveur s’était ainsi transformé pour ces âmes incrédules en une pierre d’achoppement ; mais Jésus vient aimablement au secours de leur foi chancelante.

Jean chap. 6 verset 63. - Et si vous voyez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant ? - *Et si vous voyez.* Remarquons que ce verbe ne désigne pas nécessairement une vision extérieure et matérielle, mais qu’on l’emploie aussi dans le sens de “ savoir ”, pour marquer une perception interne. Hebr. 4, 19 ; Cf. 7, 4, etc. - *Monter*, d’après l’interprétation commune et la seule naturelle, ne peut s’appliquer qu’au mystère de l’Ascension du Christ. Quelques exégètes, il est vrai, ont essayé de démontrer que le mot grec représenterait ici d’une manière figurée la passion de Jésus, laquelle, disentils, devait plus que l’Eucharistie scandaliser les disciples ; mais leur opinion est complètement en désaccord avec l’usage biblique de cette expression (Cf. 20, 17), et réfutée dans notre verset même par les mots qui suivent : *où il était auparavant.* Ces mots, en effet, sont évidemment synonymes de “ ciel ”, quoique de façon à exprimer en même temps la préexistence de Jésus (Cf. 1, 52), et à prouver la divinité de celui qui daigne, dans une aussi glorieuse prophétie, s’appeler humblement *le Fils de l’homme.* La phrase n’est pas achevée et le langage est elliptique, tel que le produit l’émotion. De là une grande divergence de vues parmi les commentateurs. Les uns suppléent à la fin du verset (S. Cyrille, Nonnus, Euthymius, Tolet, Jansénius, Godet, etc) : Que ne direz-vous pas alors ? Les autres (S. Augustin, Rupert de Deutz, etc.) : Alors vous comprendrez, vous cesserez d’être scandalisés. Dans la premier cas, Jésus grandirait encore la difficulté, et rendrait la mystère plus obscur ; car comment communier à sa chair et à son sang après qu’il sera remonté au ciel ? Dans le second cas, il la diminuerait au contraire, en manifestant d’avance sa puissance divine et en précisant le mode de la présence réelle et de la sainte communion ; comme s’il disait : Quand vous aurez été témoins de mon ascension, vous verrez que rien ne dépasse mes pouvoirs, et, d’un autre côté, que mon corps ne sera plus soumis aux lois ordinaires de la nature ; vos préjugés disparaîtront alors. “ Ils s’étaient imaginés qu’il leur distribuerait son corps, et il disait, lui, qu’il monterait au ciel dans tout son entier : “ Lorsque vous verrez le Fils de l’homme monter où il était d’abord ”. Oui, vous verrez, même alors, qu’il ne distribue point son corps de la manière que vous vous imaginez : oui, vous comprendrez, même alors, que l’on ne broie pas sa grâce sous les dents ”, S. Augustin, Traité 27 sur S. Jean, 3. Cette seconde interprétation nous paraît de beaucoup préférable. La seule objection sérieuse qu’on puisse lui opposer est tirée de “ si vous voyez ”, car les apôtres seuls paraissent avoir été témoins oculaires de l’Ascension (Cf. Marc. 16, 19 ; Luc. 24, 51 ; Act. 1, 9) ; mais déjà nous l’avons prévenue. On peut ajouter que l’idée principale ne porte pas sur ce verbe, mais sur “ monter ”, et que Jésus fait une simple hypothèse : S’il vous était donné de voir… ? D’ailleurs les apôtres faisaient alors partie de l’auditoire qui entendait la parole du Maître (versets 68 et ss.), et eux, du moins, ils contemplèrent son triomphe, ce qui suffit pour la réalisation de la parole “ Et si vous voyez ”.

Jean chap. 6 verset 64. - C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. - Verset plus difficile encore, dont on a pu dire : “ De combien d’interprétations ce texte n’atil pas donné lieu, il est difficile de l’imaginer ” (Théod. de Bèze). Les protestants en ont en effet mille fois abusé, pour ramener la promesse de l’Eucharistie à une simple métaphore. Il se compose de deux parties : une locution proverbiale, l’application de ce proverbe au discours de Jésus. Déjà (verset 63) NotreSeigneur a notablement amoindri, en faisant appel à un glorieux événement de la vie future, la

difficulté qui menaçait d'ébranler la foi des disciples ; il va la diminuer de plus en plus par une explication empruntée au domaine du présent. - *L'esprit, la chair* sont ici les mots importants, qu'il faut tout d'abord définir. Il a toujours existé à leur sujet, parmi les commentateurs catholiques, une double interprétation. 1° D'après S. Cyrille et d'autres à sa suite, l'esprit c'est l'âme de Jésus unie à la divinité ; la chair " ne sert de rien, mais dans le sens que les Juifs y attachaient; car, dans leur idée, il s'agissait, non d'une chair animée, vivante, mais d'une chair morte, comme celle d'un cadavre, que l'on partage par morceaux, ou que l'on vend sur le marché ", S. Augustin, Traité 27 sur S. Jean, 5. Le Sauveur aurait affirmé, d'après cela, que sa chair seule, sans l'union hypostatique, est incapable de donner la vie ; tandis que son esprit, uni à la divinité et communiqué aux fidèles par l'intermédiaire de son corps et de son sang, vivifie merveilleusement (tournure énergique en grec). 2° Jésus s'exprimant en termes généraux et ne disant pas " mon esprit, ma chair ", S. Jean Chrysostome, S. Thomas, Jansénius, Calmet, etc., ont pensé qu'il valait mieux écarter complètement de ce verset l'idée de manducation, d'après l'analogie du passage célèbre : " la lettre tue, mais l'Esprit donne la vie ", 2 Cor. 3, 6. L'esprit représenterait donc l'explication spirituelle (non pas figurée toutefois) des promesses du Sauveur, la chair leur signification charnelle et matérielle. Or ceuxlà donnaient un sens charnel aux paroles de NotreSeigneur, qui les entendaient de la façon grossière indiquée plus haut, et qui partaient de là pour se scandaliser ; au contraire, par l'interprétation spirituelle, on prenait ces mêmes paroles dans le sens relevé que Jésus luimême avait en vue, tout en laissant à ce bon Maître le soin de le fixer plus nettement un jour par les faits. " Ce que le Christ leur reproche donc, ce n'est pas qu'ils appréhendaient la manducation réelle de sa chair, mais c'est qu'ils concevaient sa manducation future d'une façon charnelle, comme les autres viandes, chacune selon son espèce. Il leur reproche donc de la manger sans l'esprit, ou sans la vie. Car la façon de manger la chair du Christ (toute réelle qu'elle soit) sera spirituelle et cachée, c'est-à-dire, sous l'espèce du sacrement, lequel, il faudra le croire, contient réellement le corps du Christ ", Salmantic. De Euchar. Disput. 1, cap. 1, §1, n° 2. - *Les paroles que je vous ai dites.* Allusion nouvelle à la seconde partie du discours, versets 48 et ss. Jésus, comme tant d'autres fois dans le cours même de l'entretien, insiste sur sa divine autorité. Moi, par opposition aux docteurs terrestres. Voyez les versets 35, 40, 41, 44, 48, 51, 54. Les meilleurs et les plus nombreux manuscrits grecs (N, B, C, D, L, T, U, II, etc.) ont dites au parfait, comme la Vulgate, contre la leçon peu accréditée de la Recepta (E, F, Γ, Δ, Λ) ou le verbe est au présent. Le discours était achevé complet ; l'emploi du temps présent serait donc moins justifiable. - Jésus applique à ses paroles le principe qu'il vient de citer : *sont esprit et vie,* peutil dire à leur sujet en toute vérité. " Esprit " dans le sens que nous avons adopté plus haut ; " vie " puisqu'elles produisent la vie en ceux qui les croient. Que les disciples vacillants cessent donc d'être choqués, scandalisés, comme si on prétendait les nourrir d'un corps humain coupé en morceaux sanglants. Le Christ leur donnera sa chair en aliment d'une manière toute autre, quoique réelle. Quant à conclure de ce verset avec Calvin, que NotreSeigneur luimême y proteste contre la doctrine catholique relative à l'Eucharistie, Bossuet dit fort bien qu'il ne voit point cela dans " l'évangile " ; car Jésus " ne rabat rien du littéral, mais y ajoute le spirituel et le divin ".

Jean chap. 6 verset 65. - Mais il en est quelquesuns parmi vous qui ne croient pas. Car, dès le commencement, Jésus savait ceux qui ne croyaient pas, et quel était celui qui le trahirait. - Malheureusement ils devaient s'endurcir dans leur incrédulité. *Quelquesuns* est d'une grande délicatesse ; il adoucit la tristesse de la situation. - *Qui ne croient pas.* Jésus dévoile la vraie cause de ce schisme imminent : c'est le manque de foi, beaucoup plus que la difficulté de comprendre, qui allait éloigner de lui un certain nombre de ses disciples. S'ils avaient consenti à croire, tout fût devenu facile. - *Car Jésus savait*...Observation d'une grande profondeur psychologique, qui rappelle 2, 24 et 25. L'évangéliste se propose de montrer que NotreSeigneur n'avait pas été trompé par les disciples indignes qu'il s'était associés. " Savait " désigne comme au verset 62 une science divine. - *Dès le commencement* ne signifie pas ici " de toute éternité ", depuis l'origine des temps, ni " dès l'exorde de son discours ", mais " depuis le commencement de sa vie publique ", dès l'instant où il était entré en relations avec ses disciples. - *Ceux qui ne croyaient pas.* D'après le grec " qui sont ", présent plein d'actualité. - *Et quel était celui qui le trahirait.* (littéralement en grec *qui est devant le livrer* ; le traître est là sous les yeux de Jésus, mais son acte inique ne s'accomplira que plus tard : de là ce mélange intéressant du présent et du futur). Nous avons en cet endroit la première allusion au crime de Judas ; bientôt S. Jean ajoutera de nouveaux détails sur cette prescience de Jésus relativement au traître. Cf. versets 70 et 71. Même en ce temps de ses plus beaux succès, le Sauveur avait fréquemment devant les yeux son ignominieuse passion, avec toutes les péripéties de ce drame sanglant.

Jean chap. 6 verset 66. - Et Il disait : C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, si cela ne lui a été donné par mon Père. **-** *Et il disait.* S. Jean, après cette courte interruption, reprend la suite des paroles adressées par Jésus à ses disciples incrédules. - *C'est pour cela* (parce que je savais qu'il y en a parmi vous qui ont une foi faible) *que je vous ai dit que…* Non seulement le Sauveur n'est pas surpris de la crise actuelle, mais il a averti d'avance les siens. - *Personne ne peut venir à moi.* C'est la pensée des versets 37 et 44, avec une légère modification. Elle forme ici comme un douloureux adieu de NotreSeigneur à ses amis ingrats et infidèles.

Jean chap. 6 verset 67. - Dès lors beaucoup de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui. - Conclusion tragique. *Dès lors* locution propre à S. Jean (ici et 19, 12), indique plus probablement la durée et non la cause. " A partir de cet instant même ", *beaucoup… se retirèrent.* Jésus avait pallié délicatement la triste réalité en parlant de " quelques " incrédules (verset 61) ; l'historien n'avait pas le même motif de faire cette réduction ; il dit " beaucoup " comme plus haut (verset 61). Hélas ! les derniers avertissements du bon Maître n'avaient pas opéré de conversions. - *Se retirèrent***,** expression très significative et très pittoresque tout ensemble. Ces malheureux reviennent à leur état antérieur, après avoir abusé des plus grandes grâces. - *Ils n'allaient plus :* imparfait de la durée, rendu plus saillant encore par le prétérit qui le précède immédiatement. Ces apostats, une fois éloignés, ne revinrent plus ; la séparation fut définitive, et Jésus les abandonna à leur malheureux sort. Le verbe " aller " exprime fort bien aussi la vie errante du Sauveur, qui allait sans cesse d'un lieu à l'autre, suivi de ses disciples et évangélisait tout le pays. Cf. 7, 1 ; 11, 54 ; Luc. 8, 1 ; 9, 58, etc.

β. La crise et les apôtres. 6, 68-71.

Jean chap. 6 verset 68. - Jésus dit donc aux douze : Et vous, estce que vous voulez aussi vous en aller ? Jésus donc dit. Ce " donc " est très expressif. Jésus voit les Douze rangés autour de lui, après ce schisme désolant pour tous. Il connaît leurs sentiments intimes ; mais il veut leur fournir l'occasion de les affirmer hautement. D'ailleurs, parmi eux aussi, comme parmi les autres disciples, il tient à provoquer la crise ; car si elle sépare les indignes, elle affermit les bons et les rend stables à tout jamais. Judas sera séparé à son tour, quoique d'une manière latente. - *Aux Douze.* Fait étrange, que les rationalistes ne peuvent expliquer, mais qui est en harmonie parfaite avec ce que la tradition nous enseigne touchant la composition et l'authenticité du quatrième évangile (voyez les paragraphes 2 et 3 de la Préface) : S. Jean n'a pas encore parlé des Douze en tant qu'ils formaient le collège apostolique, et il nous les présente brusquement ici comme des personnages familiers au lecteur ; preuve qu'il les suppose connus, grâce aux récits antérieurs et à la catéchèse. Il fera de même pour Pilate, pour Malchus, etc. - *Et vous, estce que vous voulez...* Jésus a confiance dans leur fidélité, mais il leur rappelle leur volonté libre. " Comme s'il eût dit : Je n'ai rien à augmenter ni à diminuer à mon discours ; je n'y veux rien ajouter, ni je n'en puis rien rabattre : prenez maintenant votre parti ; je ne veux point de disciple qui n'aille jusque là et je mets leur foi à ce prix ", Bossuet, Médit. sur l'Evang., La Cène, 40è jour. - En effet, que cette conduite de Jésus confirme admirablement tout ce qu'il a dit, s'il s'agit de la sainte Eucharistie dans son discours ! et comme elle est incompréhensible s'il a tenu en langage figuré ! Auraitil perdu tant de disciples à propos d'une métaphore mal comprise ?

Jean chap. 6 versets 69 et 70. - SimonPierre lui répondit : Seigneur, à qui irionsnous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. 70Et nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. - Il y a longtemps qu'on l'a fait observer, S. Pierre est bien le même dans le quatrième évangile que dans les trois premiers : le même au point de vue du rôle prépondérant, qui deviendra plus tard la primauté d'honneur et de juridiction ; le même sous le rapport du caractère ardent, prompt, résolu, et de l'âme tendrement attachée à son Maître. Cf. 13, 6 et s., 24-36 ; 18, 10 ; 20, 2 ; 21, 3, etc. Ici comme en tant d'autres occasions il prend la parole au nom de tous. Les quelques mots qu'ils prononce renferment trois puissants motifs d'adhérer étroitement à Jésus.

- 1° Seigneur, il n'y a que vous au monde à qui nous puissions nous attacher : *à qui irionsnous ?* JeanBaptiste, l'ancien maître de S. Pierre et de plusieurs des Douze, était mort à cette époque ; où aller si l'on abandonnait Jésus ?
- 2° Les apôtres trouvaient auprès de NotreSeigneur la satisfaction de tous leurs besoins intellectuels et moraux : *vous avez* (vous les possédez en propre et abondamment, de manière à les distribuer toujours et toujours) *les paroles* (sans article, des paroles) *de la vie éternelle* (qui procureront la vie éternelle). On

croirait entendre un écho du verset 64. S. Pierre avait compris et goûté la richesse des enseignements de son second Maître.
- 3° Jésus était à leurs yeux le Messie, le Fils de Dieu. Le langage de S. Pierre a ici une emphase et une solennité particulières, ainsi qu'il convient à une énergique profession de foi. C'est la première de ses confessions glorieuses ; on trouvera la seconde dans S. Matthieu, 16, 16 : elles sont tout à fait explicites l'une et l'autre. - *Et nous* pour répondre à la question de Jésus (verset 68) *Estce que vous voulez aussi vous en aller ? - Nous avons cru :* le parfait exprime " des faits acquis, sur lesquels il n'y a plus à revenir ". - *Et nous avons connu.* La connaissance n'est mentionnée qu'après la foi. Les apôtres avaient commencé par croire en Jésus ; unis à lui par une foi docile, ils avaient vu ensuite leurs connaissances grandir de plus en plus à son sujet. " Nous avons cru, afin de connaître ; car si nous voulions connaître d'abord, pour croire ensuite, nous ne parviendrions ni à connaître, ni à croire. Qu'avonsnous cru, et qu'avonsnous connu? " Que vous êtes le Christ, Fils de Dieu ", c'est-à-dire, que vous êtes la vie éternelle, et que vous ne donnez dans votre corps et votre sang que ce que vous êtes ", S. Augustin, Traité 27 sur S. Jean, 9. - *Le Christ, le Fils de Dieu.* Les variantes sont ici assez nombreuses dans les manuscrits grecs. La vraie leçon pourrait bien être " le Saint de Dieu ", ce qui équivaudrait à Messie. Beaucoup de manuscrits moins anciens et le syriaque ont toutefois : " le Christ, le fils du Dieu vivant ".

Jean chap. 6 verset 71. - Jésus leur répondit : Ne vous aije pas choisi au nombre de douze ? Et l'un de vous est un démon. Le pronom est naturellement au pluriel, puisque S. Pierre avait parlé au nom de tous. La foi des Douze était admirable ; néanmoins Jésus va leur dire qu'ils ne doivent pas s'en attribuer personnellement le mérite, car n'estce pas luimême qui leur a fait la grâce de les choisir ? et d'ailleurs, quoiqu'ils soient si peu nombreux, n'y atil pas un traître parmi eux ? - *Ne vous aije pas choisis…?* " Je " et " vous " sont mis en opposition, et placés en avant par emphase. Le verbe composé exprime un triage soigneux, un choix délibéré. Cf Luc. 6, 13. - *Douze ;* douze seulement, et (" et pourtant ", le ton tragique) *l'un de vous* (encore l'emphase) *est un démon.* (δίαϐολός sans article ; un démon). Quel nom pour un apôtre directement choisi par Jésus ! Mais, en réalité, il fallait être de nature diabolique pour commettre le crime de Judas. Comparez les passages non moins expressifs 13, 2, 27 et luc. 22, 3.

Jean chap. 6 verset 72. - Il parlait de Judas Iscariote, fils de Simon ; car c'était lui qui devait le trahir, quoiqu'il fût l'un des douze. - *Il parlait* (en grec, avoir quelqu'un en vue, le désigner intérieurement. Cf. 8, 54 ; 9, 19, etc.). NotreSeigneur ne cita pas le nom du traître, car il aurait dû alors l'expulser immédiatement, ce qui n'entrait pas dans les plans providentiels. Mais aucune réserve de ce genre n'était imposée au narrateur, et S. Jean se hâte de dénoncer Judas, comme s'il eût craint que le soupçon d'un crime si abominable atteignît pour un instant un autre apôtre. - *Judas de Simon Iscariote.* Sur ce surnom, voyez l'Évangile selon S. Matth., note de 10, 4. S. Jean aurait pu s'arrêter après la proposition qui précède ; mais il veut stigmatiser encore l'infâme action de Judas. " Il devait trahir ", marque une prévision certaine et infaillible ; au v. 65, nous lisions avec une nuance " celui qui le trahirait ". Cf. 12, 4 ; Matth. 11, 14 ; Luc 24, 21. Voyez cette formule infamante pareillement ajoutée au nom du traître dans Matth. 26, 14, 47; Marc 14, 10, 43 ; Luc 22, 3, 47. Dès cet instant, sans doute, Judas se sépara intérieurement de Jésus (v. 71, *est un démon*) ; mais il sut si bien cacher son jeu que les autres apôtres le regardèrent comme un ami jusqu'à ce qu'il consommât son crime. Cf. 13, 21-28.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 7

Discussion de Jésus avec ses frères (v. 1-9). - Jésus prêche à Jérusalem pendant la fête des Tabernacles (v. 10-39). - Dissensions à son sujet au sein du peuple et du Sanhédrin (v. 40-53).

2. Deuxième phase de la lutte. 7, 1-10, 42.

A la suite de la double crise que nous venons d'étudier (chap. 5 et 6), nous allons voir le conflit s'accentuer de plus en plus entre N.-S. JésusChrist et ceux qui lui ont juré une haine à mort. Jésus continue son œuvre et achève ses révélations toutes divines, attirant ainsi les âmes bien disposées, mais excitant par là même l'hostilité des "Juifs", qui, déjà, prennent des mesures actives pour se défaire de lui. L'ombre de la croix se projette très visiblement. Les péripéties de la lutte ont Jérusalem pour théâtre, et S. Jean les rattache à deux séjours de NotreSeigneur dans la capitale juive, à l'occasion de deux fêtes successives, la solennité des Tabernacles et celle de la Dédicace. Tous ces détails sont propres au quatrième évangile.

a. Jésus à Jérusalem à l'occasion de la fête des Tabernacles. 7, 1-10, 21.

La description de cet admirable épisode est des mieux réussies. "Les divisions, les doutes, les espérances, les jalousies et la casuistique des Juifs sont exposés d'une manière vivante. Nous voyons la masse du peuple, spécialement les pèlerins venus de Galilée, penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sachant à peine quel parti prendre, au fond portés à croire, mais retenus par l'exemple des habitants de la métropole. Ceuxci font usage des fragments de leur science rabbinique pour mettre à l'épreuve les actions du nouveau prophète. A l'arrièreplan l'on entrevoit les hiérarques euxmêmes qui épient, retranchés derrière leurs préjugés (Plummer, S. John), et qui se disposent à une action décisive contre Jésus. La scène est donc tout à fait pittoresque et comme peinte sur le vif. Notez en particulier, dans la foule, les alternatives rapides des sentiments les plus multiples à l'égard de Jésus : curiosité (7, 11), crainte (7, 13, 30, 44), étonnement (7, 15, 46), embarras (7, 25 et ss.), foi vive (7, 31; 8, 30), hostilité ouverte (7, 32), etc. Les caractères individuels sont aussi retracés à merveille : les frères de Jésus (7, 3 et ss.), la multitude (7, 12, 20, 31, 40, 43, 49), les habitants de Jérusalem (7, 25), les "Juifs" (7, 1, 11, 13, 15, 35; 8, 22, 48, 52, 57), les Pharisiens (7, 32, 47; 8, 3, 13), les membres du Sanhédrin (7, 32, 45), Nicodème (7, 50), et surtout N.-S. JésusChrist ! Cf. Westcott, l.c. p. 115. Le divin Maître sera presque constamment interrompu quand il prendra la parole : on ne l'écoute plus avec la patience et l'attention qui caractérisaient son auditoire au chap. 5 et même au chap. 6.

1° Discussion de Jésus avec ses frères. 7, 1-9.

[1]Après cela, Jésus parcourait la Galilée ; car il ne voulait pas aller en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. [2]Or la fête des Juifs, dite des Tabernacles, était proche. [3]Et ses frères lui dirent : Pars d'ici, et vas en Judée, pour que tes disciples voient aussi les œuvres que tu fais. [4]Car personne n'agit en secret, lorsqu'il veut être connu ; si tu fais ces choses, manifestetoi au monde. [5]Car ses frères non plus ne croyaient pas en lui. [6]Jésus leur dit donc : Mon temps n'est pas encore venu ; mais votre temps à vous est toujours prêt. [7]Le monde ne peut vous haïr ; mais moi, il me hait, parce que je rends de lui le témoignage que ses œuvres sont mauvaises. [8]Vous, montez à cette fête ; pour moi, je ne monte pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore accompli. [9]Aprés avoir dit cela, il demeura en Galilée.

Jean chap. 7 verset 1. - Après cela, Jésus parcourait la Galilée ; car il ne voulait pas aller en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. - Ce verset et le suivant nous apprennent l'occasion de la controverse ; nous trouverons ensuite la discussion même (v. 3-8) et son résultat final (v. 9). - *Après cela*, c'est-à-dire, après les graves incidents du 6ème chapitre. Cette vague formule embrasse tout le temps écoulé entre la Pâque, 6, 4, et la Fête des Tabernacles, 7, 2, par conséquent environ six mois (du milieu de Nisan, ou premier mois, au milieu de Tischri, ou septième mois de l'année ecclésiastique des Juifs). Voyez dans notre

"Synopsis evangelica", p. 56-69, les événements de cette période d'après la narration des synoptiques. - *Jésus parcourait* (Cf. 6, 67). Imparfait de la continuité, de la durée, qui résume la vie de Jésus durant les six mois dont S. Jean ne raconte pas l'histoire : ce fut une vie de courses à travers la Galilée, en vue de continuer la prédication évangélique et la formation des Douze. Cf. Matth. 15-18 et parall. - *La Galilée.* C'est pour la dernière fois que S. Jean mentionne ici la Galilée, dont il parle d'ailleurs si rarement. - *Car il ne voulait pas…* Le narrateur explique pourquoi le Sauveur fit un aussi long séjour loin du centre de la théocratie. Si Jésus avait voulu habiter en Judée, rien ne l'en aurait empêché, car il était plus puissant que tous ses ennemis ; mais précisément il ne le voulait pas : son heure n'étant pas encore venue, pourquoi s'exposer au danger d'une manière stérile? Rien, en lui, de cet enthousiasme humain que lui prêtent les commentateurs rationalistes. Il est vrai que d'autres écrivains de la même école se scandalisent de voir en NotreSeigneur un "manque de courage". La suite du récit les réfutera. Signalons une étrange variante adoptée par S. Jean Chrysostome et par quelques manuscrits de l'Itala. Comme si l'EspritSaint luimême eût fermé à JésusChrist la route de la Judée. Mais cette leçon ne mérite aucune créance. - *Aller en Judée.* D'où il suit que vraisemblablement Jésus n'avait point assisté à la dernière Pâque. Cf. Patrizi, De Evangel., lib. 2, annot. 77, et la note de 6, 4. - *Car les Juifs…* Motif de cet éloignement volontaire et extraordinaire. Cf. 5, 18. Les "Juifs" s'étaient donc affermis de plus en plus dans leur projet homicide. Du reste, ils ne perdaient pas de vue leur ennemi, car ils avaient des émissaires pour épier ses démarches même en Galilée. Cf. Matth. 15, 1 et ss.; 16, 1 et ss.

Jean chap. 7 verset 2. - Or la fête des Juifs, dite des Tabernacles, était proche. - La solennité avec toute son octave, et pas simplement un jour isolé. - *La fête des Tabernacles ou des Tentes*. Cf. Lev. 23, 33-36; Deut. 16, 13-15; Neh. 8, 15; 2 Mach. 10, 6-7. C'était, avec la Pâque et la Pentecôte, une des grandes solennités religieuses des Juifs. On la célébrait au septième mois, nommé Tischri, pendant huit jours complets (du 15 au 22, vers le commencement d'octobre) ; car à l'octave ordinaire on avait ajouté un huitième jour, qui était rigoureusement chômé comme le premier, tandis que les autres étaient simplement traités à la façon d'une "demifête". Le premier but de son institution avait été de conserver le souvenir des longues pérégrinations des Israélites à travers le désert avant leur installation dans la Terre promise : c'est pour cela qu'on la passait tout entière sous des cabanes de feuillage, dressées dans les rues, sur les places publiques, dans les cours ou sur les toits plats des maisons, afin d'imiter ainsi les ancêtres qui avaient vécu près de trenteneuf ans sous la tente. Cf. notre Atlas archéolog. de la Bible, pl. 85, fig. 1. De là son nom principal. C'était aussi la fête des récoltes, qui alors étaient totalement rentrées dans la cave ou au grenier. De là son caractère extrêmement joyeux, vanté par l'historien Josèphe et par les Talmudistes. Ces derniers la mentionnent fièrement comme "la fête" par antonomase, ajoutant que "quiconque n'y a pas assisté ne sait pas ce que c'est qu'une fête". Cf. Wünsche, Neue Beiträge zur Erleüterung der Evangelien aus Talmud und Midrasch, p. 522 et s. ; Haneberg, Relig. Alterthümer, p. 673 ; Edersheim, The Temple, its Ministry and Services, p. 232 et s. Ceux qui y prenaient part se livraient à de telles manifestations d'allégresse, agitant leur loulab (bouquet composé d'une palme, de branches de myrte, etc.), chantant bruyamment, etc., que Plutarque, Sympos. 4, 6, 2, témoin de ces cérémonies, crut qu'elles avaient pour fin le culte de Bacchus ! Aujourd'hui encore, la fête des Tabernacles est chère à tous les Juifs, qui ont gardé la plupart de leurs anciens rites. Voyez Stauben, La vie juive en Alsace, p. 170 et ss.; E. Coypel, Le Judaïsme, esquisse des mœurs juives, p. 218 et ss., et notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 87, fig. 3.

Jean chap. 7 verset 3. - Et ses frères lui dirent : Pars d'ici, et vas en Judée, pour que tes disciples voient aussi les œuvres que tu fais. - *Ses frères lui dirent...* A cause de la proximité de la fête des Tabernacles, qu'on devait, à moins de raison sérieuse, aller célébrer à Jérusalem aussi bien que la Pâque et la Pentecôte. Sur les "frères" de Jésus, voyez 2, 12, et Matth. 13, 55, avec les commentaires. En leur qualité de proches parents, ils croient pouvoir adresser au divin Maître un avertissement sévère et critiquer rudement sa conduite. - *Pars d'ici.* Déjà cet impératif est "bien hardi", d'après la juste observation de Stier. Ces hommes désirent un théâtre plus glorieux que la Galilée pour le ministère de leur frère. - *Vas en Judée.* Dans la province la plus centrale et la plus importante du judaïsme. Au conseil, ou plutôt à l'ordre, ils joignent un motif pour le légitimer : *pour que tes disciples...* Ils veulent évidemment parler des disciples que N.-S. JésusChrist avait autrefois conquis à Jérusalem et en Judée (Cf. 2, 13, etc.) ; il faut, d'après leur pensée, que ceuxci également aient l'occasion de contempler des miracles semblables à ceux que Jésus avait multipliés sous ses pas en Galilée. En effet, l'expression *œuvres*, accentuée dans le grec par l'article, par le pronom, et davantage encore par les mots *que tu fais*, ne désigne pas autre chose que les éclatants prodiges du Sauveur, accomplis surtout jusque là dans la Palestine septentrionale. L'emploi du temps présent les actualise d'une

manière pittoresque. Cf. 6, 40 et la note. - Voici que ces proches, ignorants et vaniteux, pensent mieux connaître que Jésus la voie qu'il doit suivre pour remplir sa mission divine !

Jean chap. 7 verset 4. - Car personne n'agit en secret, lorsqu'il veut être connu ; si tu fais ces choses, manifestetoi au monde. - Ils motivent maintenant leur si pressante requête. Qui veut la fin veut les moyens, disentils à Jésus, en lui appliquant un principe général de conduite, très vrai en luimême, mais dont ils font une si mauvaise application. - *En secret* doit se prendre d'une manière relative. D'après le contexte (voyez la note des v. 1 et 3), agir en secret c'était demeurer en Galilée et ne pas aller se manifester à Jérusalem. Au reste, à cette époque de sa vie, le Sauveur fuyait habituellement les foules et demeurait plus volontiers dans l'intimité de ses apôtres. Cf. notre “ Synopsis evangelica ”, l.c. - *Lorsqu'il veut.... Il* est très accentué : c'est-à-dire celui qui opère ses œuvres secrètement et mystérieusement. La personne est ainsi mise en contraste avec les œuvres. Quelle inconséquence de rechercher une éclatante notoriété, de vouloir faire du bruit autour de son nom, et d'accomplir dans le secret, comme si on avait peur de se montrer, les actions d'éclat par lesquelles on désire se rendre célèbre ! “ Il n'y a personne qui agisse en secret parmi ceux qui veulent être connus ”, Lücke. Mais les frères de Jésus étaient dans la plus grossière erreur quand ils lui attribuaient une intention humaine de cette sorte. - *Être connu*. Ouvertement, hardiment. Cf. 16, 29. - *Si tu fais ces choses.* "Si" ne suppose pas le moindre doute relativement aux prodiges de Jésus ; il équivaut à "puisque". Dès lors que tu accomplis de pareilles œuvres pour accréditer ta mission, faisles, non dans un coin obscur, mais à la face du pays tout entier. - *Manifestetoi*. Telle est leur conclusion : que Jésus sorte enfin de la situation équivoque dans laquelle il s'est mis, du moins d'après leur jugement ; qu'il se présente enfin comme le Messie. Ils voudraient une manifestation prompte et décisive, dont le résultat, croientils, ne serait pas douteux. - *Monde* désigne ici le monde juif, qui avait Jérusalem pour centre. C'est donc dans la capitale théocratique que le Sauveur devait se manifester, afin d'y faire confirmer officiellement par la hiérarchie son rôle et sa mission. La suite des événements prouvera qu'à leur point de vue étroit les frères de Jésus n'avaient pas tort. NotreSeigneur n'avait qu'à le permettre, et dès lors on l'eût acclamé RoiMessie à Jérusalem, comme on le fera dans quelques mois, 12, 12-18. Cf. 6, 15.

Jean chap. 7 verset 5. - Car ses frères non plus ne croyaient pas en lui. Entre cette étrange demande et la réponse du divin Maître, S. Jean intercale une courte, mais significative réflexion, qui cadre si bien avec son plan : *Ses frères non plus ne croyaient pas*. Pas même eux, quoique ils eussent dû se trouver au premier rang parmi les croyants ! Douloureuse et tragique allusion à l'incrédulité de tant d'autres Juifs. L'imparfait dénote encore la coutume, la durée. Cependant, ce serait exagérer que de prendre ces mots dans le sens d'un manque absolu de foi ; les versets 3 et 4 ont réfuté d'avance une telle opinion. Aussi estil difficile de comprendre comment S. Jean Chrysostome, S. Augustin, Théophylacte, Euthymius et d'autres en sont venus à penser que la démarche des "frères" était un piège pour attirer Jésus à Jérusalem et l'y faire tomber entre les mains de ses ennemis. Leur foi existe, mais vacillante et très imparfaite ; frappés des miracles de NotreSeigneur, ils soupçonnent en lui le Messie : toutefois ils partagent les préjugés de leurs contemporains, et ils rêvent à un Christ humainement glorieux, qu'ils voudraient voir au plus tôt à la tête de la nation. C'est pour cela qu'ils le pressent d'aller se faire introniser dans la capitale. Nous retrouverons plus tard les frères du Christ parmi les vrais croyants, Act. 1, 14; 1 Cor. 9, 5 ; Gal. 1, 19. Leur foi s'était purifiée après la résurrection.

Jean chap. 7 verset 6. - Jésus leur dit donc : Mon temps n'est pas encore venu ; mais votre temps à vous est toujours prêt. - Réponse pleine d'énergie, mais aussi de douceur et de bonté, comment l'ont remarqué à l'envi les anciens interprètes. - *Mon temps.* Non pas le temps de la Passion, comme le voudrait S. Jean Chrysostome ; mais, d'une manière générale, le temps d'aller se manifester à Jérusalem. Indépendamment du contexte, qui demande cette interprétation, on peut ajouter que notre évangéliste emploie de préférence le mot *heure* pour désigner la passion du Christ. - *N'est pas encore venu.* Littéralement, “ n'est pas encore présent ”. Pour eux, ils peuvent aller à Jérusalem quand bon leur semble, et sans le moindre inconvénient.

Jean chap. 7 verset 7. - Le monde ne peut vous haïr ; mais moi, il me hait, parce que je rends de lui le témoignage que ses œuvres sont mauvaises. - A son tour (Cf. v. 4) Jésus développe et motive son assertion. - *Ne peut vous haïr.* Les frères avaient dit : *Manifestetoi au monde*. Il relève cette dernière expression, mais en lui donnant un sens plus profond, conforme à la triste réalité des choses. C'est d'ailleurs presque toujours en mauvaise part que le substantif *le monde* est employé dans le quatrième évangile. L'impossibilité signalée

par NotreSeigneur repose sur le principe bien connu (Platon, Lys. 214) : tout ce qui est homogène s'attire, les choses hétérogènes se repoussent (Bisping). Cf. 3, 3, 5; 5, 19; 6, 44, etc. - *Vous haïr.* Vous qui lui ressemblez, qui partagez ses goûts et ses sentiments, qui lui appartenez comme ses membres. Cf. 15, 19. - *Il me hait.* Moi qui suis en guerre perpétuelle avec lui, moi qui le critique et le condamne sans cesse. Les faits étaient là pour démontrer la haine implacable du monde contre N.-S. JésusChrist. - Et pourquoi Jésus étaitil détesté du monde? Car *je rends de lui le témoignage...* Et ce témoignage consistait à dévoiler nettement, sans ambages (Cf. 1 Joan 5, 19), que *ses œuvres sont mauvaises*.

Jean chap. 7 verset 8. - Vous, montez à cette fête ; pour moi, je ne monte pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore accompli. - La réponse de Jésus continue d'être calquée sur la demande. C'est donc ici une conclusion, comme dans la seconde moitié du v. 4. - *Vous, montez…* Le pronom “ vous ” est très emphatique. Vous pouvez, vous, aller à Jérusalem sans aucun danger ; vous êtes même sûrs d'y être bien reçus. - *A cette fête.* Les parents du Sauveur n'avaient pas mentionné la fête, mais c'était bien à l'occasion de la Fête des Tabernacles qu'ils lui avaient suggéré d'aller en Judée. - *Pour moi, je ne monte pas…* Et pourtant, nous allons voir presque aussitôt Jésus prendre le chemin de Jérusalem (v. 10), et nous le trouverons (v. 14, 36). Comment expliquer cette contradiction? Le païen Porphyre s'en prétendait choqué, et il relevait avec ironie l'inconstance prétendue de NotreSeigneur (Cf. S. Jérôme, Adv. Pelag. 2, 17), et plus d'un rationaliste a formulé de nos jours la même accusation. On a essayé de plusieurs manières d'écarter la difficulté. 1° Beaucoup de commentateurs et de critiques adoptent la leçon “ pas encore ” qu'on lit dans les meilleurs et les plus nombreux manuscrits grecs. Tout s'explique alors de la façon la plus simple. Malheureusement, les anciennes traductions et les Pères (comme aussi les mss. D, E, M, et quelques minuscules) adoptent presque à l'unanimité la variante “ pas ” d'où il résulte que “ pas encore ” est une correction probable, destinée précisément à enlever tout embarras. 2° D'autres, mais sans raison suffisante, ont donné au verbe “ monter ” le sens de partir avec la caravane des pèlerins. Jésus, d'après le verset 10, alla à Jérusalem *non pas publiquement, mais comme en secret*. 3° On a fait porter l'idée principale sur “ fête ”. Je ne monte pas à la fête, aurait dit Jésus ; et en effet il n'arriva qu'au milieu de la solennité (v. 11, 14). 4° C'est le pronom *cette* qui parfois a été plus particulièrement accentué. Je ne vais pas à “ cette ” fête avec l'intention que vous me proposez. 5° La meilleure interprétation nous paraît être celle qu'adoptait S. Jean Chrysostome : Je ne vais pas maintenant à la fête, je n'y vais point avec vous. L'emploi du temps présent et la réflexion qui suit prouvent en effet que NotreSeigneur avait dès lors l'intention arrêtée d'assister à la solennité ; mais il ne voulait se mettre en route que lorsque aurait sonné l'heure précise du plan providentiel. Cf. 2, 3 et l'explication. - *Accompli.* Expression plus énergique que “ venu ” du v. 6.

Jean chap. 7 verset 9. - Après avoir dit cela, il demeura en Galilée. - Il resta, lui, pour quelque temps encore, tandis que ses frères partaient.

2° Jésus prêche pendant la fête. 7, 10-39.

10Mais, lorsque ses frères furent partis, il monta, lui aussi, à la fête, non pas publiquement, mais comme en secret. 11Les Juifs le cherchaient donc pendant la fête, et disaient : Où estil ? 12Et il y avait une grande rumeur dans la foule à son sujet. Car les uns disaient : C'est un homme de bien ; les autres disaient : Non, mais il séduit les foules. 13Cependant personne ne parlait de lui publiquement, par crainte des Juifs. 14Or, vers le milieu de la fête, Jésus monta au temple, et il enseignait. 15Et les Juifs s'étonnaient, disant : Comment connaîtil les Écritures, lui qui n'a pas étudié ? 16Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. 17Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura, au sujet de ma doctrine, si elle est de Dieu, ou si je parle de moimême. 18Celui qui parle de luimême cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est véridique, et il n'y a pas d'injustice en lui. 19Moïse ne vous atil pas donné la loi ? Et aucun de vous n'accomplit la loi. 20Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? La foule répondit : Vous êtes possédé du démon ; qui estce qui cherche à vous faire mourir ? 21Jésus leur répliqua et dit : J'ai fait une œuvre, et vous en êtes tous étonnés. 22Cependant Moïse vous a donné la circoncision, quoiqu'elle ne vienne pas de Moïse, mais des patriarches, et vous pratiquez la circoncision le jour du sabbat. 23Si un homme reçoit la circoncision le jour du sabbat, afin que la loi de Moïse ne soit pas violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi, parce que j'ai guéri un homme tout entier le jour du sabbat ? 24Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice. 25Quelquesuns, qui étaient de Jérusalem, disaient : N'estce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir ? 26Et voilà qu'il parle publiquement, et ils ne lui

disent rien. Estce que vraiment les autorités ont reconnu qu'il est le Christ ? [27]Mais Celuici, nous savons d'où il est ; or, quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. [28]Jésus, enseignant dans le temple, s'écria : Vous me connaissez, et vous savez d'où je suis. Je ne suis pas venu de moimême ; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez pas. [29]Moi, je le connais, parce que je viens de lui, et que c'est lui qui m'a envoyé. [30]Ils cherchaient donc à l'arrêter ; et personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. [31]Mais, parmi la foule, beaucoup crurent en lui ; et ils disaient : Le Christ, lorsqu'il viendra, feratil plus de miracles que n'en fait celuici ? [32]Les pharisiens entendirent la foule murmurer ces choses à son sujet ; et de concert avec les chefs, ils envoyèrent des gardes pour l'arrêter. [33]Jésus leur dit donc : Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis je m'en vais à celui qui m'a envoyé. [34]Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas ; et là où je serai, vous ne pouvez venir. [35]Les Juifs dirent donc entre eux : Où estce qu'il s'en ira, que nous ne pourrons le trouver ? Iratil vers ceux qui sont dispersés parmi les Gentils, et instruiratil les Gentils ? [36]Que signifie cette parole qu'il a dite : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et là où je serai, vous ne pouvez venir ? [37]Le dernier jour, qui est le plus grand de la fête, Jésus se tenait debout, et criait, en disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. [38]Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son cœur, comme dit l'Écriture. [39]Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié.

Jean chap. 7 verset 10. - Mais, lorsque ses frères furent partis, il monta, lui aussi, à la fête, non pas publiquement, mais comme en secret. - Les versets 10-13 servent d'introduction. Son heure étant alors venue, Jésus à son tour se mit en route pour Jérusalem. Jésus n'était pas seul absolument : ses disciples les plus intimes l'accompagnaient sans doute.

Jean chap. 7 verset 11. - Les Juifs le cherchaient donc pendant la fête, et disaient : Où estil ? - Cependant, une émotion très vive régnait à Jérusalem au sujet de NotreSeigneur : peuple et hiérarques, amis et ennemis, tous s'occupaient et parlaient de lui. L'évangéliste en trace un tableau pittoresque, v. 11-13. - *Les juifs.* Par "Juifs" il faut entendre les chefs spéciaux de la nation théocratique, à peu près universellement hostiles au Sauveur. Cf. v. 13. - *Le cherchaient donc*. (Par suite de l'absence de Jésus) Notez cet imparfait et tous les suivants, qui marquent des actions réitérées. Ils se disaient entre eux, ou bien ils disaient aux pèlerins en les questionnant : *Où estil ?* Jésus remplissait si bien tous les esprits qu'on n'avait pas même besoin de prononcer son nom. Sous la question des hiérarques on voit poindre un double sentiment : l'étonnement causé par son absence, puisqu'il s'agissait d'une fête obligatoire, et le désir inquiet, hostile, de connaître le lieu de sa retraite.

Jean chap. 7 verset 12. - Et il y avait une grande rumeur dans la foule à son sujet. Car les uns disaient : C'est un homme de bien ; les autres disaient : Non, mais il séduit les foules. - *Une grande rumeur…* Des rumeurs à mivoix. Cf. 6, 41 et le commentaire. - *Dans la foule.* Dans le texte grec, le pluriel représente les masses nombreuses accourues à Jérusalem pour la solennité. C'est le peuple par opposition aux hiérarques. - *Car les uns…* Parmi cette multitude agitée, le narrateur distingue deux catégories, dont l'une est favorable, l'autre défavorable à N.-S. JésusChrist. Il nous fait assister aux conversations engagées entre les divers groupes. - Les uns disaient donc un *homme de bien*, équivalant à loyal, sincère, par opposition à séducteur : " C'est un homme droit ". Éloge bien modeste ; les ennemis du Sauveur ne seront pas aussi modérés dans leur appréciation. *Non*, répondentils carrément, *il séduit*, il fait errer. Voyez Luc 23, 2, 5, où une accusation identique sera portée au tribunal de Pilate. Pour ce parti hostile, Jésus était donc un faux docteur, qui séduisait les masses populaires par sa conduite et ses discours, en faisant accroire qu'il était le Christ.

Jean chap. 7 verset 13. - Cependant personne ne parlait de lui publiquement, par crainte des Juifs. - Restriction intéressante, qui nous permet de juger de l'état moral des Juifs à cette époque. " Personne ", à quelque groupe qu'il appartînt. - *Ne parlait de lui publiquement.* On n'osait donc pas exprimer tout haut un jugement quelconque au sujet de Jésus. Remarquez la crainte permanente, universelle qu'inspiraient les hiérarques. Ces hommes terrorisaient vraiment la foule sous le rapport religieux ; or, bien que leur hostilité contre NotreSeigneur fût assez vieille, néanmoins, ils ne s'étaient pas encore prononcés ouvertement contre lui (Cf. v. 26) : le peuple craignait donc d'afficher d'avance, en ce point délicat, une opinion qui pouvait être en désaccord avec celle de ses chefs.

Jean chap. 7 verset 14. - Or, vers le milieu de la fête, Jésus monta au temple, et il enseignait. - Les versets 14-39 contiennent le résumé des discours que le Sauveur, tout à coup, se mit à prononcer sous les galeries du temple, et des controverses qu'ils occasionnèrent. Nous distinguerons, avec le narrateur, les discussions engagées durant la seconde moitié de la solennité (v. 14-36), et la prédication du dernier jour (v. 37-39). Le récit est très condensé. - Première partie, v. 14-36 : Pendant la fête. Trois idées principales sont mises en relief et dominent le fond de la controverse : la doctrine de Jésus vient de Dieu, v. 14-24 ; la personne de Jésus est ellemême divine, v. 25-31 ; Jésus retournera bientôt vers son Père céleste, v. 32-36. - 1° La doctrine de Jésus vient du Père, v. 14-24. - *Vers le milieu de la fête.* Par conséquent, vers le troisième ou le quatrième jour. Les Rabbins ont une expression identique. - *Jésus monta au temple.* Ne faisaitil alors qu'arriver à Jérusalem ? Ou bien, venu plus tôt, s'étaitil tenu soigneusement caché ? Il est impossible de le déterminer avec certitude. - *Et il enseignait.* S. Jean n'indique pas l'objet de cette prédication prolongée du Sauveur ; mais on le devinera sans peine d'après les paroles qui vont être citées bientôt. Tout dut rouler sur la personne, l'œuvre, la doctrine de N.-S. JésusChrist. Et la foule si mêlée qu'on a décrite n'avait pu s'empêcher d'écouter en silence.

Jean chap. 7 verset 15. - Et les Juifs s'étonnaient, disant : Comment connaîtil les Écritures, lui qui n'a pas étudié ? - Effet produit par ce divin enseignement (nouvel imparfait). Autrefois déjà, dans ce même temple, Jésus, âgé de douze ans, avait excité l'étonnement des docteurs de la loi par ses questions et ses réponses (Luc 2, 46) ; aujourd'hui encore l'admiration est à son comble, atteignant jusqu'à ses ennemis superbes. - *Disant.* Malheureusement, ce qui les frappe, ce n'est pas la puissance intime de la vérité, c'est une circonstance tout à fait accessoire. Jésus, quoique si éloquent, si instruit, n'a pas passé par leurs écoles, il n'est pas un des disciples des sages, comme on les appelait. Rien de plus caractéristique que leur réflexion dédaigneuse, comme 6, 32. Ne disaientils pas fièrement : “ Si quelqu'un est versé dans l'Écriture et dans la Mischna, mais ne sert pas les sages avec dévouement, il est un plébéien ” ? Voyez Lightfoot, Horae hebr. et talm., h.l. - *Écritures* ne désigne pas directement les saintes Écritures, mais, d'après le sens classique, les lettres et les sciences en général, le résultat d'une éducation soignée. Cf. Act. 26, 24. Voyez aussi v. 39 et 2 Tim. 3, 15, où la Bible est appelée “ les saintes écritures ”. Néanmoins, comme toute l'éducation rabbinique se ramenait aux saints Livres, ils sont compris d'une manière indirecte dans l'expression. - *Lui qui n'a pas étudié. “* Sans s'en douter, les Juifs rendaient ainsi à JésusChrist un précieux témoignage ”, HanebergSchegg, h.l. En effet, ils ont renversé d'avance, par cette simple parole, toutes les hypothèses rationalistes d'après lesquelles NotreSeigneur aurait puisé sa doctrine à quelque école juive.

Jean chap. 7 verset 16. - Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. - La réponse va droit à l'objection et la renverse. Jésus insiste d'abord sur l'origine entièrement céleste de ses connaissances et de sa doctrine (v. 16-18) ; partant de là, il justifiera ensuite sa conduite (v. 19-24). - *Ma doctrine n'est pas de moi.* La pensée revêt une forme paradoxale. C'est sa doctrine, et pourtant ce n'est pas absolument sa doctrine. Elle est sienne parce qu'il la prêche et que nul autre avant lui ne l'a donnée ; mais en tant qu'il est homme, elle ne lui appartient point comme s'il l'eût acquise au prix d'efforts personnels : il n'en est pas proprement l'inventeur. Les Juifs avaient donc tort de supposer qu'il n'avait reçu aucune instruction du dehors. A ce point de vue, rien de moins original que son enseignement, puisqu'il le tenait tout entier d'un autre. - *Celui qui m'a envoyé.* Dieu, voilà son seul Maître, infiniment supérieur aux plus savants Rabbins. Cf. 5, 19, 30. Les Juifs, dans le Talmud, citent leurs sources avec une minutie tout à fait monotone : Un tel a dit ceci, Un tel a dit cela. Jésus leur a cité sa propre source.

Jean chap. 7 verset 17. - Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura, au sujet de ma doctrine, si elle est de Dieu, ou si je parle de moimême. - L'assertion qui précède (v. 16) est développée, démontrée (v. 17-18). JésusChrist prouve successivement par un témoignage interne (v. 17) et par un témoignage extérieur (v. 18) l'origine divine de sa prédication. - Le critère interne, subjectif, consiste dans l'expérience personnelle des auditeurs : *Si quelqu'un* (sans aucune exception) *veut faire*… Le mot principal de la phrase est *veut*, qui exprime un vif attrait intérieur, un généreux acquiescement ; en effet, Jésus demande ici beaucoup plus que l'accomplissement machinal et forcé de la volonté du Père ; il met pour condition que la volonté humaine se rallie volontiers et avec amour aux divins désirs : c'est seulement alors que l'on recevra les grâces d'illumination qu'il promet ensuite. - *La volonté.* Remarquez l'association énergique de *veut faire la volonté.* “ Suave harmonie ”, dit Bengel. - *Il saura.* Aussitôt qu'existera cette sainte harmonie, l'homme sera divinement doué comme d'un nouveau sens, qui lui permettra de juger par intuition la doctrine de N.-S. JésusChrist ; il la reconnaîtra de la même manière qu'un enfant reconnaît la voix de son père (Milligan).

Heureux ceux qui possèdent ce don de perception spirituelle! - *Si elle est de Dieu.* Si elle a vraiment Dieu pour auteur. Dans le texte grec, la locution correspondant à *si ... ou si...* n'est pas employée ailleurs dans le Nouveau Testament ; elle est d'un fréquent usage chez les classiques. - *Ou si je parle de moimême.* Changement de prépositions, comme v. 19, 30; 15, 4. Par conséquent, si ma doctrine est simplement celle d'un homme. Le Juifs ne " voulaient " point accomplir en toute loyauté la volonté de Dieu ; ils n'avaient donc pas à leur disposition cette lumière dont parle Jésus. " Qu'ils rejettent la haine, qu'ils aiment le Père et fassent sa volonté ! Ce n'est pas difficile. Une fois écartées les ténèbres, ils verront en toute clarté la vérité de la doctrine du Christ ", Maldonat, h.l. Et de même pour tous les autres incrédules. D'ordinaire, les choses de la foi se démontrent d'une autre façon que les vérités mathématiques. Les préjugés, la haine religieuse obscurcissent l'esprit et l'empêchent de comprendre.

Jean chap. 7 verset 18. - Celui qui parle de luimême cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est véridique, et il n'y a pas d'injustice en lui. - Il existe un autre critère, celuici extérieur et objectif, pour juger une doctrine et voir si elle est réellement divine : c'est la conduite personnelle du prédicateur et le but qu'il se propose en prêchant. Jésus emploie presque la forme syllogistique pour exposer ce nouveau raisonnement. Il ne se met pas directement en scène, mais il est aisé de comprendre qu'il parle de lui à la troisième personne. - Majeure de l'argument : *celui qui parle de luimême.* Tout homme qui parle en son nom privé, qui prêche sans aucune mission supérieure un enseignement provenant de son propre fond, celuilà cherche sa propre gloire. Le caractère de son enseignement, c'est l'ambition ; non pas, sans doute, d'une manière nécessaire et absolue, mais d'après ce qui arrive très souvent parmi les hommes, à cause de leur égoïsme et de leur orgueil. Elle est innombrable, la multitude des faux prophètes, des faux philosophes, des faux réformateurs en religion, qui ont avant tout parlé pour faire du bruit autour de leur nom, pour conquérir des suffrages, pour briller, comme l'on dit. Et quand il arrive que ces beaux parleurs sont les ambassadeurs d'un autre, leur attitude est doublement odieuse, puisqu'ils s'exaltent euxmêmes aux dépens de celui dont ils tenaient leur mission. Reproche tacite à l'adresse des docteurs juifs qui entouraient alors NotreSeigneur. Cf. v. 44. - *Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé.* Mineure et conclusion. " Celui qui l'a envoyé " représente Dieu, d'après l'ensemble du contexte. - *Est véridique.* Le pronom est fortement accentué. Quand un envoyé a pour unique souci la gloire de son maître, il est infailliblement véridique, car il oublie ses propres intérêts et s'efface pour mettre en relief celui qui l'accrédite : quel intérêt auraitil à mentir ? - *Et il n'y a pas d'injustice en lui.* Répétition de l'idée sous une forme négative. A première vue, on s'étonne de trouver ici le mot injustice, au lieu de " mensonge ", que semblerait exiger le parallélisme ; mais S. Jean emploie à dessein l'expression la plus étendue, qui est en même temps la plus énergique et qui relève l'impure racine du mensonge. Cf. Rom. 1, 18 ; 2, 8 ; 1 Cor. 13, 6.

Jean chap. 7 verset 19. - Moïse ne vous atil pas donné la loi ? Et aucun de vous n'accomplit la loi. - La conduite morale de Jésus, v. 19-24. La transition est assez brusque ; mais rien n'autorise à conjecturer, comme l'ont fait divers commentateurs, qu'une pensée intermédiaire aurait été omise par l'évangéliste. Après s'être tenu pendant quelques instants sur la défensive, v. 16-18, Jésus pousse maintenant l'attaque sur le terrain de ses adversaires. Il va droit au fait, et divulgue le véritable motif de leurs objections : ils en veulent à sa vie. Partant de là, il donne une courte mais solide apologie de sa conduite, de même qu'il a plus haut défendu sa doctrine. *Moïse...* Ce grand nom porte l'idée principale. Moïse, de qui vous vous recommandez sans cesse, sera le premier à vous condamner. Voyez, v. 45, un raisonnement semblable. - *Donné la loi.* La loi par excellence, la loi mosaïque en général, et pas seulement tel ou tel précepte particulier (la loi relative au sabbat, à l'homicide, etc.), comme on l'a prétendu sans raison. - *Et aucun de vous...* Parmi vous qui avez reçu cette loi et qui en êtes si fiers. Cf. Gal. v. 3, la même expression. Accusation bien grave, mais parfaitement justifiée ; car si les Juifs observaient alors minutieusement la plupart des détails de la loi, ils demeuraient étrangers à son esprit contre lequel ils allaient sans cesse. Cf. Matth. 5, 17-47 et le commentaire. Et c'étaient ces mêmes hommes qui voulaient mettre à mort JésusChrist, sous prétexte qu'il était un contempteur de la loi ! - Nous avons adopté le sentiment des interprètes qui mettent un point d'interrogation au milieu du verset et un simple point à la fin. La pensée nous paraît ainsi tout à la fois plus coulante et plus énergique.

Jean chap. 7 verset 20. - Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? La foule répondit : Vous êtes possédé du démon ; qui estce qui cherche à vous faire mourir ? - *Pourquoi cherchez-vous...* Pour quel motif ? Quel crime aije donc commis? Les "Juifs" (Cf. v. 15) que visaient les dernières paroles de Jésus gardent un silence significatif. Qu'auraientils pu répondre ? Mais la foule naïve riposte : composée en

majeure partie d'étrangers venus à Jérusalem pour la fête, elle ignore les desseins des hiérarques. Comparez le v. 25, où nous voyons les habitants de la capitale parfaitement instruits du véritable état des choses. - *Qui estce qui cherche...* Aucun de ces bons provinciaux ne nourrissait un pareil projet, et ils jugent tous leurs coreligionnaires d'après leurs propres sentiments. Il n'y a donc, suivant eux, qu'une manière d'expliquer l'apostrophe lancée par Jésus contre l'auditoire ; il est en proie à une idée fixe, à une hallucination qui a le démon pour auteur : *vous êtes possédé du démon*. Par ces mots, ils ne voulaient pas indiquer une possession proprement dite (comparez 8, 48, et le commentaire), mais une forte dépression morale, produite par le malin esprit, et analogue à ce que les Grecs nommaient mauvais esprit. Cf. 10, 20 ; et aussi Matth. 11, 18 ; Luc 7, 33, où le même dire est appliqué à JeanBaptiste, que l'on trouvait trop sombre et trop austère. Ici Jésus laisse tomber sans y répondre ce propos d'ignorants ; plus loin il relèvera l'accusation parce qu'elle aura un caractère plus grave.

Jean chap. 7 verset 21. - Jésus leur répliqua et dit : J'ai fait une œuvre, et vous en êtes tous étonnés. - Allusion évidente (voyez le v. 23) au miracle que Jésus avait opéré auprès de la piscine de Béthesda, v. 1 et ss. L'époque en était assez lointaine ; mais NotreSeigneur n'était pas revenu depuis lors à Jérusalem, et ce prodige avait été si éclatant par toutes ses circonstances, que le souvenir en vivait encore dans toutes les mémoires : voilà pourquoi le Sauveur l'appelle hyperboliquement son “ unique ” miracle de Jérusalem, quoiqu'il en eût accompli plusieurs autres dans la capitale juive. Cf. 2, 23. - *Vous en êtes tous étonnés*. (*tous* avec emphase). Comme l'observe S. Jean Chrysostome, ce verbe désigne moins ici l'admiration proprement dite qu'un étonnement plein de malveillance. Le prodige, en effet, avait eu lieu en un jour de sabbat. Cf. v. 23, et 5, 9.

Jean chap. 7 verset 22. - Cependant Moïse vous a donné la circoncision, quoiqu'elle ne vienne pas de Moïse, mais des patriarches , et vous pratiquez la circoncision le jour du sabbat. - Mais qu'ils ont tort de se scandaliser ! Jésus le leur démontre en faisant une vigoureuse apologie de sa conduite, v. 22-23. - *Cependant* (propterea, Διὰ τοῦτο) a été rattaché par quelques exégètes au verbe “ être étonné ” du v. 21, dont on l'aurait, suivant eux, malhabilement séparé. Mais leur opinion est en contradiction avec la manière accoutumée de notre évangéliste, qui emploie la formule non pour achever une phrase, mais au contraire pour commencer une nouvelle période. Cf. 5, 16, 18 ; 6, 68 ; 8, 47 ; 10, 17 ; 12, 18, 39. En outre, ils ont contre eux les versions syrienne, copte, italique, éthiopienne, et plusieurs des plus anciens commentateurs grecs (notamment S. Jean Chrysostome et S. Cyrille), qui coupent la phrase de la même manière que la Vulgate. Pour ces motifs, il a semblé préférable à divers auteurs de mettre “ cependant ” en corrélation avec “ quoiqu’elle... ” : Si Moïse vous a donné la circoncision, ce n'est pas qu'elle vienne de lui à proprement parler, car il l'a reçue de nos ancêtres ; et néanmoins vous pratiquez la circoncision même aux jours de sabbat. Il est vrai que la parenthèse se trouve ainsi supprimée ; de plus, une pareille construction est bien peu naturelle, attendu qu'elle fait porter l'idée principale sur une circonstance accessoire. Pour obvier à cette difficulté on peut, avec quelques exégètes anciens et modernes, regarder les mots comme une ellipse, et les compléter d'une manière ou de l'autre ; par exemple: “ Cependant je vous le dis ” ou bien: “ Sachez-le donc ”, etc. Maldonat avait raison de dire que ce *propterea* a fait souffrir tous les interprètes. - *Moïse vous a donné la circoncision.* Cf. Lev. 12, 3. Ce fait va servir de base à l'argumentation du Sauveur. Le parfait *a donné* exprime un don accordé une fois pour toutes, et qui demeure. - *Quoiqu’elle ne vienne pas…* ouvre une parenthèse qui se termine après patriarches, et qui contient une restriction historique. Jésus venait de dire que la circoncision avait été donnée aux Juifs par Moïse ; mais en réalité il n'en était pas le premier auteur, et elle ne datait pas seulement de son temps : elle remontait jusqu'aux patriarches si chers à Israël, plus spécialement à Abraham, qui l'avait reçue de Dieu même comme un signe d'alliance. Cf. Gen. 17, 20 ; Act. 7, 8 ; Rom. 4, 11. Ce trait relève singulièrement l'importance de la circoncision. - *Et vous pratiquez...* Avec emphase : même aux jours de sabbat. D'après la loi, on devait circoncire tout enfant mâle huit jours après sa naissance, et il arrivait souvent que le huitième jour coïncidait avec le sabbat : dans ce cas ; malgré la rigueur avec laquelle ils observaient le repos sabbatique (voyez l’Évangile selon S. Matth., p. 236-237), les Juifs avaient très justement pensé que ce signe sacré de leur alliance avec Dieu devait passer avant tout le reste. “ La circoncision chasse le Sabbat ”, dit un adage rabbinique. Cf. A. Wünsche, Beitraege, p. 525. Les disciples d'Hillel ajoutaient que “ la loi relative au sabbat était négative, tandis que le précepte qui concernait la circoncision était positif : or, le positif détruit le négatif ”.

Jean chap. 7 verset 23. - Si un homme reçoit la circoncision le jour du sabbat, afin que la loi de Moïse ne soit pas violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi, parce que j'ai guéri un homme tout entier le

jour du sabbat ? - Jésus va conclure son argumentation par un rapprochement inattendu, qui démontrera d'une façon péremptoire la légitimité de sa conduite personnelle. - *Afin que la loi de Moïse ne soit pas violée.* Le précepte de la circoncision. Traduire par “ sans que ”, avec quelques interprètes, serait affaiblir considérablement la pensée. La vraie signification est “ afin que ”. Même aux jours de sabbat on pratiquait la circoncision, sans le moindre scrupule, attendu que l'ordonnance qui la prescrivait aurait été viciée par un retard. Selon le langage de la Mischna, traité Schabb. 19, 1, 2, cette cérémonie avait été “ rendue dépendante du huitième jour ”. Voyez S. JeanChrysostome et S. Augustin, h.l. - *Pourquoi vous irritez-vous contre moi…* remarquez la place du pronom *moi* employé en ce seul endroit du Nouveau Testament, exprime un ressentiment très amer. - *J'ai guéri un homme tout entier.* “ Tout entier ” aussi est emphatique, et la conclusion est de celles qu'on nomme “ du mineur au majeur ”. Les Rabbins disaient : retrancher le prépuce par la circoncision, c'était donc guérir une partie censée malade du corps humain. Or voici que Jésus avait rendu la santé complète, nonseulement à un organe isolé, mais au corps tout entier du paralytique. Si une cure partielle et totale était permise le jour du sabbat, à plus forte raison une guérison totale.

Jean chap. 7 verset 24. - Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice. - Simple appel au bon sens des Juifs, pour mettre fin à toute cette discussion. - Juger selon l'apparence, c'est juger d'après ce qui apparaît au premier regard, par conséquent avec partialité. Envisagé d'une manière superficielle, l'acte de Jésus pouvait passer pour une violation du sabbat, surtout aux yeux d'hommes imbus de si grands préjugés ; mais le divin Maître demande précisément que l'on veuille bien le juger d'après une autre norme : *jugez selon la justice*. Le grec a l'article “ le juste jugement ” ; il n'y en a en effet qu'un seul de cette sorte. Cf. Tob. 3, 2; Zach. 7, 5. Les jugements basés sur les seules apparences sont si fréquemment iniques et erronés!

Jean chap. 7 verset 25. - Quelquesuns, qui étaient de Jérusalem, disaient : N'estce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir ? - 2° La véritable origine de Jésus, v. 25-30 (voyez la note du v. 14). Parce qu'ils voyaient N.-S. JésusChrist parler si librement, à la face de ses adversaires bien connus. - *Quelquesuns… de Jérusalem.* Cf. Marc 1, 5, le seul autre passage où soit employée cette expression. Comme nous l'avons vu (v. 20), les habitants de Jérusalem contrastent ici avec les pèlerins venus de province : ceuxci ignoraient les vrais sentiments du parti pharisaïque à l'égard du Sauveur ; ceuxlà au contraire sont au courant de tout. De là leur réflexion si nette : *N'estce pas là celui...* (pronom accentué).

Jean chap. 7 verset 26. - Et voilà qu'il parle publiquement, et ils ne lui disent rien. Estce que vraiment les autorités ont reconnu qu'il est le Christ ? - Ouvertement et librement. Cf. v. 13. - *Et ils ne lui disent rien.* Eux qui lui étaient si hostiles, ils le laissent faire, ils ne l'interrompent même pas. - Sur cette tolérance qui les étonne ils bâtissent une hypothèse plus étonnante encore : *Estce que vraiment...* Comme en maint autre passage du quatrième évangile, la question suppose une réponse négative. “ Assurément les hiérarques n'auront pas reconnu qu'il est le Christ ” ? Cf. 1, 48 et l'explication ; 4, 29, 33 ; 7, 31, etc. Au v. 25, où la question ne suggérait aucun doute, nous lisions *N'estce pas là…* Plus haut, v. 15, la foule n'osait parler ouvertement de Jésus parce que ses chefs ne s'étaient pas encore prononcés d'une manière officielle à son sujet ; nous trouvons ici quelque chose d'analogue. Chacun tenait à savoir quelle était la pensée des hiérarques. - *Qu'il est le Christ*. Cette supposition, chuchotée timidement, prouve combien avait été grande l'impression produite par les paroles de Jésus. Son nom et celui du Messie étaient aussitôt rapprochés l'un de l'autre dès qu'il était question de lui.

Jean chap. 7 verset 27. - Mais Celuici, nous savons d'où il est ; or, quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. - Les auteurs de l'hypothèse se hâtent de la renverser euxmêmes. L'objection qu'ils vont formuler est en parfaite harmonie avec toute la tradition rabbinique. - *Nous savons d'où il est.* “ Où ” ne représente pas ici le lieu de la naissance, ni les ancêtres en général, mais la parenté immédiate et actuelle. Cet adverbe a une signification identique dans les deux moitiés du verset ; or, dans la seconde il est appliqué à l'origine du Messie, et les prophéties avaient annoncé dans les termes les plus clairs qu'il naîtrait à Bethléem et qu'il appartiendrait à la famille de David. Cf. v. 41 et 42. - *Quand le Christ viendra, personne ne saura…* Le verbe grec n'est plus le même, parce que l'on veut indiquer un autre genre de connaissance. “ Nous savons ” quels sont les parents de Jésus : c'est une science complète et toute acquise; “ personne ne sait ” quels sont ceux du Christ : c'est une science que l'on suppose ne devoir venir que lentement et peu à peu. Rien de plus intéressant que ces délicatesses du langage évangélique. Voyez, 8, 55 ; 13, 7 ; 14, 7 ; 21, 17, d'autres exemples d'un emploi alternatif des deux mêmes verbes. - *D'où il est.* Au dire des Rabbins, après être né secrètement à Bethléem, le Messie devait vivre on ne sait en quel lieu et dans le plus profond

mystère, jusqu'au jour où il ferait une soudaine et brillante apparition. Cf. A. Wünsche, l.c., p. 526. S. Justin Martyr mentionne aussi cette singulière opinion dans son Dial. cum Tryph, § 8. D'où pouvaitelle bien provenir ? Probablement de quelquesuns des oracles suivants, qu'on avait mal interprétés : Is. 53, 8 : " Qui racontera la génération éternelle du Messie? " ; Dan. 7, 13 : " Je voyais venir, avec les nuées du ciel, comme un Fils d'homme " ; Mich. 5, 2 : " Celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité " ; Malachie, 3, 1 : " Voici que j'envoie mon messager pour qu'il prépare le chemin devant moi ; et soudain viendra dans son Temple le Seigneur que vous cherchez ". Cf. Langen, Das Judenthum in Palaestina zur Zeit Christi, p. 46 et ss.

Jean chap. 7 verset 28. - Jésus, enseignant dans le temple, s'écria : Vous me connaissez, et vous savez d'où je suis. Je ne suis pas venu de moimême ; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez pas. - *Jésus s'écria* (A l'occasion de leur grossière erreur)… le verbe grec (à l'aoriste) est tout à fait expressif. Jésus crie à haute voix pour se faire entendre de tous, parce qu'il va se rendre un témoignage des plus importants. Cf. v. 37 ; 1, 45 ; 12, 44. " " Les acclamations que Jésus a soulevées avaient des causes importantes ", dit Bengel, et S. Jean est fidèle à les signaler. - *Enseignant dans le temple.* Cf. v. 14. L'instruction sera courte, mais significative. Le style en est rapide, entrecoupé, et laisse deviner l'émotion du divin Maître. - *Vous me connaissez.* Vous connaissez ma personne ; *vous savez d'où je suis :* vous connaissez mon origine extérieure, ma parenté selon la chair. Jusqu'ici Jésus concède tout ; il admet que ses interlocuteurs ont de lui une connaissance extérieure et superficielle ; mais il relève ensuite leur profonde ignorance relativement à sa vraie nature et à son rôle. - *Je ne suis pas venu de moimême.* Bien loin d'être venu de luimême, il est, comme on l'appelle ailleurs (Hébr. 3, 1), " le grand apôtre ", le grand envoyé de Dieu. - *Celui qui m'a envoyé est véritable.* Cf. 8, 26. D'où il suit que la mission de Jésus est ellemême " vraie ", solide et réelle. - *Et vous ne le connaissez pas.* Honteuse ignorance, pour des hommes qui se figuraient au contraire avoir avec Dieu les plus intimes relations. Mais le reproche n'était que trop fondé. Ne connaissant pas le Père, ils ne pouvaient non plus connaître son Fils, N.-S. JésusChrist, quoi qu'il leur plût de dire sur ce point. Cf. v. 27.

Jean chap. 7 verset 29. - Moi, je le connais, parce que je viens de lui, et que c'est lui qui m'a envoyé. - Jésus appuie sur le pronom. " Moi " est opposé à " vous " du v. 28. La particule *parce que* annonce une preuve : et en effet, NotreSeigneur va indiquer deux motifs de la parfaite connaissance qu'il a de Dieu. Le premier motif consiste dans sa génération divine et son unité de nature ; le second dans sa mission divine. Un fils ne connaîtil pas son père? L'ambassadeur ne connaîtil pas celui qui l'accrédite?

Jean chap. 7 verset 30. - Ils cherchaient donc à l'arrêter ; et personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. - *Ils cherchaient donc...* (Parce qu'il affirmait si nettement sa mission céleste)… C'est pour la troisième fois que nous trouvons cette formule. Cf. v. 1 et v. 18. Notez l'imparfait de la durée : se saisir de Jésus pour le mettre à mort, voilà désormais le désir constant de ses ennemis. Cf. v. 32, 44 ; 8, 20 ; 10, 39 ; 11, 55. Seule, sa ruine totale assouvira leur rage. Dans le texte grec, le verbe a pour primitif " presser, opprimer ", c'est une des locutions favorites de S. Jean. - *Personne ne mit la main sur lui.* Expression pittoresque. Cf. Act. 12, 1, etc. Qu'estce donc qui empêcha les hiérarques de mettre sur Jésus leurs mains puissantes? Peut-être ne l'osèrentils pas, impressionnés qu'ils étaient par sa majesté, par le nombre croissant de ses adhérents. Mais l'évangéliste donne de leur échec une raison plus profonde : *parce que son heure n'était pas encore venue.* L'heure de Jésus, c'est ici le temps de sa passion (Cf. 8, 20 ; 13, 1, etc.) ; or cette heure n'avait pas encore sonné. Au fond, c'est donc le plan de Dieu luimême qui contrariait le plan des pharisiens ; le Seigneur gouvernait les destinées de son Christ jusque dans les plus petits détails.

Jean chap. 7 verset 31. - Mais, parmi la foule, beaucoup crurent en lui ; et ils disaient : Le Christ, lorsqu'il viendra, feratil plus de miracles que n'en fait celuici ? - 3° Le prochain départ de Jésus v. 31-36 (voyez la note du v. 14). - *Beaucoup crurent…* La haine va croissant, mais aussi l'amour. La foule est mise en contraste avec ses chefs qui cherchaient à s'emparer de Jésus. Il y a, pour la construction de cette phrase, des variantes dans les manuscrits grecs. La leçon de la Recepta n'est appuyée que par C, Δ, Λ ; on lui préfère généralement celle de B, K, L, T, X, II, etc., qu'a suivie mot pour mot la Vulgate. - *Crurent en lui* est beaucoup plus fort que *le crurent.* C'était la foi en la personne même, et pas seulement à la parole de Jésus. - *Et ils disaient.* (L'imparfait après l'aoriste; un fait qui se continue, après un fait complet en soi). Les pieux croyants s'encourageaient mutuellement, en se communiquant le motif principal qui les avait gagnés au Sauveur ; ou bien, on peut regarder aussi leurs paroles comme une réponse adressée par eux à ceux des Juifs

demeurés incrédules qui leur proposaient des objections contre Jésus. - *Le Christ, quand il viendra…* Plus haut, v. 27, le présent exprimait le caractère subit de la venue du Christ ; ici on la regarde comme un fait accompli. “ Quand le Christ sera venu ” : ce langage n'implique pas le moindre doute relativement à la dignité messianique de Jésus, puisque ceux qui le tiennent croyaient en lui. “ Ils ne doutent pas qu'il soit venu. Mais c'est sous forme interrogative qu'ils proposent le motif de leur conviction, attendant une réponse négative ”, Corluy, h.l. - *Ferailplus de miracles ?* La preuve de la vraie religion par les miracles est admirablement résumée dans cette parole si simple. - *Que celuici.* Le pronom est énergique et pittoresque. L'aoriste paraît avoir été la leçon originale (d'après B, L, T, etc.) ; néanmoins les manuscrits et quelques versions anciennes ont le temps présent comme la Vulgate. Nous avons ici une nouvelle démonstration indirecte des innombrables prodiges accomplis par JésusChrist : on conçoit qu'en jetant un coup d'œil rétrospectif sur tant de miracles, les âmes droites en fussent vivement frappées, et qu'elles en tirassent la légitime conclusion ; Ce Jésus ne peut être que le Messie. Cf. Is. 35, 5, 6 ; 53, 4 ; Matth. 11, 2-6.

Jean chap. 7 verset 32. - Les pharisiens entendirent la foule murmurer ces choses à son sujet ; et de concert avec les chefs, ils envoyèrent des gardes pour l'arrêter. - Mais ceux qu'aveuglaient la haine et l'orgueil étaient loin d'un pareil raisonnement. - *Murmurer ces choses…* (ces paroles favorables à Jésus). Retenus par la crainte qu'inspiraient universellement les hiérarques, les amis du Sauveur avaient échangé leurs sentiments à voix basse (Cf. v. 12 et la note) ; néanmoins ils furent entendus, et quelque espion ou délateur alla aussitôt avertir l'autorité. - *Les chefs.* La Vulgate est soutenue par les meilleures autorités. Les princes des prêtres (qui font ici leur première apparition dans le quatrième évangile) et les Pharisiens représentent le Sanhédrin ou grand Conseil. Comme nous l'avons dit ailleurs (Évangile selon S. Matth., p. 54), cette assemblée célèbre, qui avait la juridiction la plus étendue en matière religieuse et qui siégeait à Jérusalem, se composait de trois catégories de membres : les princes des prêtres, les anciens ou notables, et les docteurs de la Loi. Ces derniers appartenaient pour la plupart au parti pharisaïque ; c'est pour cela que S. Jean les mentionne ici par l'appellation générale de *pharisiens*. Cf. v. 45 ; 11, 47, 57 ; 18, 3. Les notables sont passés sous silence, comme en d'autres endroits des évangiles (Matth. 21, 45 ; 27, 62, etc.). Pour la première fois, les ennemis de Jésus essaient de prendre contre lui des mesures actives et extérieures; du “ le cherchaient ” ils vont passer aux faits. Leurs “ ministres ” étaient les employés secondaires qui formaient leur police et exécutaient leurs mandats d'arrêt. - *Pour l'arrêter.* Non pas sur le champ, autrement on ne comprendrait pas le retard qui fut mis à l'exécution de l'ordre (Cf. v. 44 et suiv.), mais dès qu'une heure propice se présenterait.

Jean chap. 7 verset 33. - Jésus leur dit donc : Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis je m'en vais à celui qui m'a envoyé. - La parole de Jésus fut occasionnée par la démarche de ses ennemis, qui souleva tout naturellement en lui la pensée de sa mort prochaine. Parole solennelle, profonde, grosse de menaces pour les Juifs incrédules. L'évangéliste ne dit pas en quel lieu ni à quel moment elle fut prononcée : vraisemblablement c'est une continuation pure et simple de la scène qui précède, v. 14-32. - *Leur.* Omis par les plus anciens manuscrits grecs : nonseulement aux valets du Sanhédrin, quand NotreSeigneur les vit venir à lui, mais aussi à tous les auditeurs, pour les exciter à mettre à profit, en vue de leur salut, le peu de temps qu'il devait rester avec eux. - *Avec vous pour un peu de temps.* Six mois seulement le séparaient de sa Passion, puisqu'on célébrait alors la fête des Tabernacles, et que la Pâque suivante, il le lisait dans les divins décrets, amènerait la catastrophe finale. - *Puis je m'en vais.* Le présent de la certitude et du prompt accomplissement. Rien de plus clair actuellement que ces mots : Jésus va retourner au ciel, vers son Père ; mais ses auditeurs les trouvèrent pleins d'obscurité. Cf. v. 35-36. Avec quel calme et sous quel magnifique aspect NotreSeigneur envisage son cruel supplice ! C'est que dans la mort ignominieuse il contemple son noble triomphe. Comme le fait observer M. Westcott, Jésus emploie trois verbes distincts dans le quatrième évangile pour exprimer l'idée du départ. Le premier verbe appuie sur le côté personnel du départ, sur la séparation qui en est la conséquence (8, 14, 21 et ss. ; 13, 3, 33, 36 ; 14, 4 et 5, 28 ; 16, 5, 10, etc.) ; le second associe à l'éloignement un but, une mission, quelque œuvre à accomplir (7, 35 ; 14, 3, 12, 28 ; 16, 7, 28) ; le troisième indique le départ purement et simplement (16, 7). Voyez le chap. 10, v. 7-10, où ils viennent successivement sur les lèvres de NotreSeigneur avec ces diverses nuances. - *A celui qui m'a envoyé.* Dans une autre conversation avec les Juifs, 5, 18 et ss., Jésus avait souvent appuyé sur sa nature divine ; cette fois il parle surtout de sa mission. Cf. v. 16, 18, 28, 29, etc. “ je m'en vais ” et “ celui qui m'a envoyé ” sont des expressions corrélatives : un ambassadeur n'est envoyé que pour un temps ; sa mission achevée il retourne auprès de son maître.

Jean chap. 7 verset 34. - Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas ; et là où je serai, vous ne pouvez venir. - Le départ de N.-S. JésusChrist aura un terrible résultat pour ceux qui auront refusé de croire en lui. Ses ennemis le cherchent actuellement pour le faire mourir, v. 1 et 30 ; des jours approchent où ils le chercheront d'une tout autre manière, comme leur unique Sauveur au milieu de la plus affreuse détresse ; par exemple, à la ruine de Jérusalem, quand les divins jugements éclateront contre eux : mais ce sera trop tard ! Nous pensons, à la suite de S. Jean Chrysostome, de Théophylacte, d'Euthymius, etc., que tel est ici le véritable sens du verbe " chercher ". Il ne signifie pas " chercher d'une façon hostile " (Origène, etc. : après ma mort vous me persécuterez dans mes disciples), interprétation qui serait forcée et peu naturelle. - *Et vous ne me trouverez pas.* Les manuscrits B, T, X, et les versions sahid., copte, éthiop., syr., ajoutent le pronom "me". Plus loin, 8, 21, Jésus s'exprimera plus énergiquement encore : " Et vous mourrez dans votre péché ". - Et pourquoi ne le trouverontils point ? Parce qu'il y aura entre eux et lui un abîme infranchissable : *où je serai, vous ne pouvez venir*. " Je " et " vous " sont rapprochés l'un de l'autre dans le texte grec et fortement accentués. Notez le présent : Jésus se voit déjà dans le ciel par anticipation, ou plutôt il n'a jamais cessé d'y avoir son séjour. " Il ne dit pas : Où je serai; mais " Où je suis ", parce que le Christ était toujours là où il devait retourner ; il en était venu, sans pour cela s'en éloigner ", S. Augustin, Traité sur S. Jean 31, 9. Et il n'est pas douteux que l'adverbe " où " ne désigne le ciel en cet endroit. Et les ennemis de Jésus ne sauraient le rejoindre là-haut, alors même qu'ils l'imploreront instamment parmi leurs rudes angoisses, à moins donc qu'ils ne se convertissent tout d'abord. Hélas! L'oracle du Christ se réalise encore pour Israël, qui persévère dans l'endurcissement ; les Juifs cherchent vainement leur Messie sans le trouver, parce qu'ils refusent de le voir en N.-S. JésusChrist.

Jean chap. 7 verset 35. - Les Juifs dirent donc entre eux : Où estce qu'il s'en ira, que nous ne pourrons le trouver ? Iratil vers ceux qui sont dispersés parmi les Gentils, et instruiratil les Gentils ? - *Les Juifs dirent donc* : à cause de cette parole qu'ils n'avaient pas comprise, ou pas voulu comprendre. - *Entre eux.* Dans le sens les uns aux autres. Ils échangent entre eux une méchante ironie ; mais d'autres traits beaucoup plus mordants sont venus s'émousser sur la pierre angulaire qui est le Christ. - *Où estcedonc…* Voyant la partie perdue chez nous, s'en iratil jouer son rôle en quelque autre pays? - *Nous ne pourrons le trouver* : Puisque, d'après son assertion, il nous sera désormais impossible de le trouver. - Là-dessus, ils hasardent une hypothèse, mais tellement étrange à leurs propres yeux, qu'ils en masquent tout d'abord l'invraisemblance au moyen de l'interrogation : Il n'ira pourtant pas…? Voyez la note du v. 31. - *Dispersés parmi les Gentils* : Était une expression alors en usage chez les Juifs pour désigner ceux des leurs qui, depuis la captivité, étaient " dispersés " en si grand nombre à travers le monde païen (le monde grec, d'après toute la force du texte primitif). Cf. Jac. 1, 1 ; 1 Petr. 1, 1, etc. C'est l'abstrait pour le concret. On a cru quelquefois bien à tort que la "dispersion des gentils" représente les païens euxmêmes (Calmet, Allioli, etc.). - *Instruiratil les païens.* Ils supposent que Jésus, prenant pour point d'appui ses coreligionnaires se mettra ensuite à enseigner les Gentils. Ces derniers mots mettent en relief ce qu'il y avait de piquant dans l'ironie : les païens abhorrés devenant, par la prédication de Jésus, membres de la théocratie ! Et pourtant, ceux qui ne pensaient alors qu'à lancer contre JésusChrist une grossière injure, étaient prophètes sans le vouloir, à la façon de Caïphe (Cf. 11, 50). En réalité, comme le montre chaque page de la vie de S. Paul (Act. 14 et ss.), la propagation de l'évangile eut lieu de la manière ironiquement exprimée dans ce passage : les apôtres iront bientôt "enseigner les gentils", et c'est après avoir passé par les synagogues juives que la prédication chrétienne retentira ensuite aux oreilles de Gentils. Il avait aussi un pressentiment de la vérité, ce Rabbin qui écrivait, Pesach, 87, 2: "R. Eliézer a dit que le Seigneur a dispersé les Israélites parmi les autres nations, afin que les païens puissent s'attacher à eux".

Jean chap. 7 verset 36. - Que signifie cette parole qu'il a dite : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et là où je serai, vous ne pouvez venir ? - Les railleurs de Jésus ont beau faire : sa parole (v. 33-34) a pénétré si avant dans leurs âmes, comme une menace terrible, qu'ils y reviennent encore, inquiets et vexés. Ils la répètent intégralement, telle qu'elle avait été formulée.

Jean chap. 7 verset 37. - Le dernier jour, qui est le plus grand de la fête, Jésus se tenait debout, et criait, en disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. - Nous passons à la deuxième partie des discours que le Sauveur prononça dans le temple à l'occasion de la fête des Tabernacles, v. 37-39 : c'est ce que nous avons appelé plus haut (note du v. 14) la prédication du dernier jour. S. Jean n'en a conservé qu'un sommaire extrêmement abrégé, qui est néanmoins d'une grande richesse. Tandis que les autres grandes fêtes des Juifs ne duraient qu'une semaine ou sept jours, Dieu luimême avait ajouté à celle des Tabernacles

un huitième jour, nommé ou conclusion (Lev. 23, 36; dans les écrits de Philon), qui était regardé comme des plus solennels : de là l'épithète *grand* qu'il reçoit ici (avec l'article, le jour particulièrement grand). Cf. Lev. 23, 35 et s. ; Num. 29, 35 ; Neh. 8, 18. D'après les Rabbins : “ le huitième jour est une fête par luimême ”, Succ. 48, 2. Voir Otho, Lexic. rabbin. p. 236. - *Jésus se tenait debout.* Trait graphique et majestueuse introduction. - *Et criait.* (Quelques versions ont aussi l'imparfait ; la plupart des anciens documents ont à l'aoriste). Nouveau cri impétueux qui sortait du plus profond de son âme. Cf. v. 28. - *Si quelqu'un a soif.* Déjà, dans son entretien avec la Samaritaine, 4, 14, et dans son discours de Capharnaüm, 6, 35, le divin Maître avait signalé cette soif mystique, et il s'était offert luimême comme un breuvage exquis pour l'assouvir. Voici qu'il réitère son offre généreuse avec plus d'insistance. - *Qu'il vienne à moi.* Qu'il vienne à moi par la foi et par l'amour (cf. v. 38), comme à une source rafraîchissante. - *Et qu'il boive* : “ d'un seul trait ”, car cette source n'est pas moins intarissable que délicieuse. - Les exégètes contemporains admettent très généralement que ce frappant symbole fut alors employé par JésusChrist, parce qu'une cérémonie spéciale de la fête des Tabernacles en rendait à son auditoire l'intelligence plus nette et plus profonde. Chaque jour, vers l'heure du sacrifice du matin, une procession sortait du temple au son de la musique : elle accompagnait un prêtre qui allait remplir à la fontaine de Siloé une amphore d'or contenant trois logs (environ $0^{lit.}$ 87). Elle rentrait au moment où les membres de la victime étaient placés sur l'autel des holocaustes. Salué par les trompettes sacrées, le prêtre se dirigeait vers l'autel, où venait le rejoindre un de ses collègues qui portait le vin des libations ; ils vidaient alors simultanément, aux acclamations enthousiastes du peuple, leurs deux amphores dans deux conduits d'argent qui aboutissaient au bas de l'autel. Puis le grand Hallel (Ps. 113-118 du texte hébreu ; Vulg. 112-117) était pieusement chanté. “ Celui qui n'a pas éprouvé de joie en puisant de cette eau n'en a jamais éprouvé ailleurs ”, Talmud. On voulait, par cette libation, remercier Dieu d'avoir fait couler l'eau du rocher pour abreuver son peuple dans le désert. C'est donc vraisemblablement à ce rite que Jésus rattacha son langage figuré.

Jean chap. 7 verset 38. - Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son cœur, comme dit l'Écriture. - *Celui qui croit en moi* est un nominatif absolu, à la façon hébraïque. Le Sauveur interprète ainsi luimême les mots *vienne à moi* du verset précédent. La formule *comme dit l'Écriture* se rapporte aux paroles qui suivent : *des fleuves d'eau vive…* (et non pas à *celui qui croit en moi*, comme l'ont pensé S. Jean Chrysost., Théophylacte, etc.). Mais elle paraît annoncer une citation biblique ; or ces paroles ne se trouvent nulle part en propres termes dans l'Ancien Testament. Cela ne crée toutefois aucune difficulté sérieuse, car Isaïe (41, 18 ; 44, 3 ; 55, 1 ; 58 ; 11), Ézéchiel (36, 25 ; 39, 29), Joël (2, 28) et Zacharie (14, 8) ont des passages qui correspondent assez à la pensée de Jésus pour qu'il ait pu les avoir en vue soit isolément, soit tous ensemble. - *Des fleuves.* Des fleuves entiers, et pas seulement une source, comme au chap. 4, v. 14. Figure énergique de grâces surabondantes, qui débordent. - *De son cœur.* Cette autre image est encore plus expressive. Jésus fait du substantif *cœur* un usage analogue à l'emploi de son équivalent chez les Hébreux, pour désigner l'intérieur de l'homme. Cf. Prov. 20, 27 ; Eccli 19, 12 ; 51, 21 ; voyez aussi F. Delitzsch, Bibl. Psychologie, p. 266. - *Couleront.* Portant même au dehors le rafraîchissement et la vie. Cf. 4, 14 et le commentaire. Sur l'*eau vive* et sa valeur en Orient, voyez la note de 4, 10. “ Par manque d'eau, Jérusalem souffre de la soif. Voilà pourquoi elle a coutume d'utiliser l'eau de pluie, et elle supplée à la rareté des sources par la construction de citernes ”, écrivait S. Jérôme, In Isaiam 49, 14.

Jean chap. 7 verset 39. - Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. - Note exégétique de S. Jean pour commenter ce dire mystérieux, dans lequel il nous montre une douce et consolante promesse d'avenir. - *De l'Esprit* saint. Il est à remarquer que les Rabbins aussi voyaient dans la cérémonie décrite plus haut un symbole de l'effusion du divin Esprit. Voyez Lightfoot, Hor. hebr. et talm. h. l. L'haphtharah, ou lecture tirée des prophètes, qui terminait l'office du premier jour de l'octave des Tabernacles contenait ces lignes significatives de Zacharie (14, 8) : “ Ce jourlà, des eaux vives sortiront de Jérusalem, moitié vers la mer orientale, moitié vers la mer occidentale : il en sera ainsi en été, comme en hiver ”. - *Que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui* : au jour de la première Pentecôte chrétienne, et constamment depuis. - *L'Esprit n'avait pas encore été donné.* S. Jean va expliquer pourquoi les croyants n'avaient pas reçu plus tôt l'Esprit saint. C'est que, ditil, d'après la leçon la plus probable, “ il n'y avait pas encore d'Esprit ”. Évidemment l'évangéliste n'a pas en vue l'existence de l'Esprit saint, mais le rôle spécial que la troisième personne de la Sainte Trinité devait exercer dans l'Église après la mort de N.-S. JésusChrist, comme

l'exprime la fin du verset. - *Jésus n'était pas encore glorifié.* Par sa résurrection et par son ascension. Cf. Act. 19, 2. Jésus dira bientôt luimême qu'il n'enverra son Esprit qu'après être remonté au ciel, 17, 5. Cf. 16, 7.

3° Discussion au sujet de Jésus parmi le peuple et dans le Sanhédrin. 7, 40-53.

[40]Plusieurs donc, parmi la foule, ayant entendu ces paroles, disaient : Celuici est vraiment le prophète. [41]D'autres disaient : C'est le Christ. Mais quelques autres disaient : Estce que le Christ viendra de Galilée ? [42]L'Ecriture ne ditelle pas que le Christ viendra de la race de David, et du village de Bethléem, où était David ? [43]Il y eut donc division dans la foule à son sujet. [44]Quelquesuns d'entre eux voulaient l'arrêter, mais personne ne mit la main sur lui. [45]Les gardes retournèrent donc vers les princes des prêtres et les pharisiens. Et ceuxci leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? [46]Les gardes répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme. [47]Les pharisiens leur répliquèrent : Estce que vous avez été séduits, vous aussi ? [48]Y atil un seul des chefs ou des pharisiens qui ait cru en lui ? [49]Mais cette foule qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits. [50]Nicodème, celui qui était venu trouver Jésus la nuit, et qui était l'un d'entre eux, leur dit : [51]Notre loi condamnetelle un homme sans qu'on l'entende d'abord, et sans qu'on sache ce qu'il a fait ? [52]Ils lui répondirent : Estu Galiléen, toi aussi ? Scrute les Écritures, et tu verras que de la Galilée il ne sort pas de prophète. [53]Et ils s'en retournèrent chacun dans sa maison.

Autre vivant tableau. C'est “ de l'histoire prise sur le fait ”. Les versets 40-44 (qui rappellent les v. 11-13) exposent l'opinion de la foule ; les suivants (45-53) nous montrent la division au sein même du grand Conseil.

Jean chap. 7 verset 40. - Plusieurs donc, parmi la foule, ayant entendu ces paroles, disaient : Celuici est vraiment le prophète. - *Ayant entendu ces paroles.* Il semblerait donc que le narrateur a eu en vue toutes les paroles que N.-S. JésusChrist avait prononcées depuis son arrivée à Jérusalem (v. 14-35), et pas seulement celles du dernier jour (v. 37-38). - *Celuici est vraiment le prophète.* (avec emphase : lui et pas un autre), avec l'article, comme aux passages 1, 21, et 6, 14. Moïse, Deut. 18, 15, avait autrefois promis au nom de Dieu ce prophète qui devait être le Messie ; mais ici on fait de lui, quoique à tort, un personnage distinct du Christ (Cf. v. 41).

Jean chap. 7 verset 41. - D'autres disaient : C'est le Christ. Mais quelques autres disaient : Estce que le Christ viendra de Galilée ? - Cette deuxième catégorie seule assigne à Jésus son vrai rôle. - Une troisième classe d'auditeurs demeure dans l'indécision et ne sait au juste à quoi s'en tenir. Elle formule pourtant une objection à l'adresse de ceux qui admettaient pleinement le caractère messianique de Jésus. Dans le grec : “ car pourtant le Christ ne vient pas de la Galilée ” ? Cf. v. 31 et 35. Ces hommes savaient que N.-S. JésusChrist avec vécu en Galilée depuis son enfance et qu'il y avait passé la plus grande partie de sa vie publique ; ils supposaient donc qu'il y était né : or, continuentils, le Messie ne sera certainement pas originaire de la Galilée. Cf. 1, 46.

Jean chap. 7 verset 42. - L'Écriture ne ditelle pas que le Christ viendra de la race de David, et du village de Bethléem, où était David ? - Ils citent deux assertions de la Bible relatives à la naissance du Messie. 1° Il aura David pour ancêtre. Cf. Ps. 88, 4 ; Is. 11, 1 ; Jer. 23, 5 ; etc. 2° C'est à Bethléem, dans la patrie de David, que sera le berceau du Christ : *du village de Bethléem* (un simple bourg. Cf. Jos. Ant. 5, 2, 8) *où était David*. Cf. 1 Reg. 16; Mich. 5, 1.

Jean chap. 7 verset 43. - Il y eut donc division dans la foule à son sujet. - Premier résultat de ces opinions variées ou contradictoires. Un “ schisme ”, dit le texte grec, en faisant usage d'un mot qui marque toujours une division sérieuse ; littéralement “ une déchirure ”. Chacun s'en tenait donc à son sentiment favorable ou défavorable à Jésus. Voyez plus loin 9, 16 et 10, 19, des mentions analogues, du narrateur.

Jean chap. 7 verset 44. - Quelquesuns d'entre eux voulaient l'arrêter, mais personne ne mit la main sur lui. - Selon quelques interprètes, ces *quelquesuns* ne serraient autres que les huissiers du Sanhédrin envoyés précisément pour arrêter Jésus, v. 32, 45. Mais il est plus conforme à l'ensemble du récit de voir en eux quelques zélotes du peuple, plus spécialement hostiles à Jésus, plus irrités par ses discours, et qui voulaient l'arrêter sous leur propre responsabilité. - *Mais personne...* Pas un seul ! Cf. le v. 30 et le commentaire. Ils

n'osèrent pas mettre à exécution leur projet, en voyant la foule si vivement impressionnée ; et surtout, “ son heure n’était pas encore venue ”.

Jean chap. 7 verset 45. - Les gardes retournèrent donc vers les princes des prêtres et les pharisiens. Et ceuxci leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? - N'ayant pas réussi à exécuter la mission dont on les avait chargés (v. 32), ils reviennent auprès de leurs mandataires “ pour rendre compte de leur mandat ”, Bengel. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis les événements racontés au v. 32 (Cf. v. 14 et 37). - *Les princes des prêtres et les pharisiens.* Dans le grec, les deux substantifs sont rattachés à un seul et même article parce qu'ils représentent les membres maintenant connus d'un seul et même corps. Plus haut, v. 32, chacun d'eux était précédé de son article. - *Ceuxci leur dirent…* Quoique nommés en dernier lieu, les Sanhédristes sont désignés ; mais ils étaient les plus éloignés dans la pensée de l'écrivain, qui allait aussitôt revenir aux ministres. - *Pourquoi ne l’avez-vous pas amené ?* La question est adressée d'un ton rude et superbe, comme à d'humbles subalternes ; on y voit toute l'amertume d'une vive déception.

Jean chap. 7 verset 46. - Les gardes répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme. - Ces âmes honnêtes répondent avec la plus grande franchise et simplicité, sans chercher d'autre excuse que l'impression profonde par laquelle ils n'ont pu s'empêcher d'être dominés. Durant ces derniers jours, ils se sont tenus aux côtés de Jésus pour le faire prisonnier au moment favorable ; ils l'ont vu de près, ils ont entendu sa parole : sa sainteté, son éloquence divine ont dompté ces esprits grossiers et sans éducation, qui n'étaient cependant pas complètement gâtés comme leurs maîtres. - *Jamais homme n’a parlé…* La force de leur conviction éclate dans cette phrase redondante et emphatique (l'omission des mots *comme cet homme* par les manuscrits B, L, T est certainement fautive, et attribuable à la ressemblance extérieure des deux membres de la phrase). C'est là un des éloges les plus beaux et les plus vrais qu'ait reçus N.-S. JésusChrist !

Jean chap. 7 verset 47. - Les pharisiens leur répliquèrent : Estce que vous avez été séduits, vous aussi ? - On sent une sourde colère s'agiter dans cette nouvelle question ; les Pharisiens sont seuls mentionnés (Cf. v. 45), soit parce qu'ils furent les porteparole, soit à cause de la part prépondérante qu'ils avaient prise dans la tentative avortée d'arrestation, v. 32, soit enfin à cause de leur orthodoxie jalouse, qu'irritait vivement l'influence exercée par Jésus. - *Estce que vous avez été séduits…* Même vous, les serviteurs du Sanhédrin, qui devriez être loyaux entre tous les hommes. L'hypothèse leur paraît tellement forte qu'ils l'introduisent en grec, comme au v. 35, par la particule Μή. Cf. v. 52. - Le qualificatif correspondant à *séduits* dans le grec ne désigne pas une simple erreur, mais un éloignement essentiel et fondamental de la vérité. Cf. v. 12 ; 1 Joan 1, 7 ; 2, 26 ; 3, 7.

Jean chap. 7 verset 48. - Y atil un seul des chefs ou des pharisiens qui ait cru en lui ? - C'est-à-dire parmi les membres du Sanhédrin ; car ils étaient comme les "archontes" des Juifs. - *Un seul … qui ait cru.* L'emploi du singulier est très expressif. Estce qu'un seul des Sanhédristes a cru en lui ? On vient de citer les membres du Grand Conseil, en tant qu'ils étaient les chefs de la nation théocratique ; on cite maintenant les Pharisiens, comme les modèles d'une vie et d'une croyance parfaites selon la Loi. Étrange procédé d'intimidation ! Il n'était permis à personne de penser ou d'agir autrement que ces deux catégories d'individus, qui prétendaient être une règle vivante de foi et de conduite.

Jean chap. 7 verset 49. - Mais cette foule qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits. - *Cette foule…* Expression pittoresque et de profond mépris. En faisant ainsi la leçon à leurs agents, les Pharisiens passent brusquement d'un extrême à l'autre. Nous, vos chefs et vos modèles, nous ne croyons pas à ce Jésus ; voyez maintenant ceux qui croient ! - *Qui ne connaît pas la loi.* (La loi par excellence). Autre expression dédaigneuse pour caractériser le peuple. Le texte grecque, qui marque mieux encore la coutume, un état d'ignorance prolongé. - *Sont des maudits.* Voilà jusqu'où l'orgueil et la passion haineuse conduisaient les Pharisiens : à leurs yeux, la foule sans instruction était maudite. Le Talmud contient plusieurs traits semblables, qui garantissent la parfaite véracité de celuici. Nulle part l'orgueil scientifique n'a été poussé aussi loin que chez les Juifs, surtout à cette époque. Les docteurs se nomment un "peuple saint" par opposition au vil "peuple de la terre", qui n'est après tout, osentils dire, qu'abomination et "vermine". Voyez les recueils de Lightfoot et de Wünsche, h. l.; Gfroerer, Jahrhundert des Heils, t. 1, p. 249 ; Schürer, Neutestamentiche Zeitgeschichte, p. 142.

Jean chap. 7 verset 50. - Nicodème, celui qui était venu trouver Jésus la nuit, et qui était l'un d'entre eux, leur dit : - Voyez 3, 1 et le commentaire. - *Qui était l'un d'entre eux*. C'est-à-dire, tout à la fois membre du Sanhédrin et membre du parti pharisaïque. L'évangéliste appuie sur cette circonstance, pour montrer que, parmi les adhérents de N.-S. JésusChrist, il y avait même de ces personnages influents et célèbres qui, au dire des Pharisiens, devaient être comme nécessairement incrédules. Nicodème ne prend pas encore ouvertement l'attitude d'un disciple de Jésus ; son langage calme, sobre, simple et droit est celui d'un homme honnête qui rappelle à la justice des collègues égarés par la passion. Voyez Act. 5, 32 et ss., la conduite semblable de Gamaliel.

Jean chap. 7 verset 51. - Notre loi condamnetelle un homme sans qu'on l'entende d'abord, et sans qu'on sache ce qu'il a fait ? - Cette loi divine que les docteurs s'étaient implicitement vantés de connaître et de pratiquer à fond (v. 49), et qu'en ce moment même ils violaient de la manière la plus indigne. - *Condamnetelle…* L'homme quel qu'il soit qui se trouve dans la situation dont il s'agit. "Juger" a ici le sens de condamner. - *Sans qu'on l'entende d'abord.* La loi, personnifiée, est censée prendre ellemême des informations, et faire subir un sérieux interrogatoire à l'accusé. - *Sans qu'on sache…* (Se dit d'une connaissance sûre et complète). Nicodème faisait allusion aux prescriptions formelles de l'Exode, 23, 1, et du Deutéronome, 1, 16 et ss. " Entendre l'autre côté " a été partout et toujours un principe élémentaire de justice.

Jean chap. 7 verset 52. - Ils lui répondirent : Estu Galiléen, toi aussi ? Scrute les Écritures, et tu verras que de la Galilée il ne sort pas de prophète. - Le coup a porté juste, comme le prouve cette sortie violente. Au lieu de répondre à l'argument de Nicodème et de justifier leur conduite, ils s'échappent aussitôt en injures. - *Estu galiléen ?* Nous trouvons de nouveau la tournure usitée dans les questions de ce genre. Tu n'es pourtant pas… ? Galiléen, sur les lèvres des Sanhédristes, ne peut être qu'un nom de suprême dédain. Ils supposaient, eux aussi (Cf. v. 41), que Jésus était originaire de Galilée ; or cette province était l'objet des railleries perpétuelles des habitants de la Judée. Les rabbins vont jusqu'à dire que "tout Galiléen est un soliveau". Cf. Neubauer, Géographie du Talmud, p. 183 et s. La Galilée ayant fourni jusqu'alors le plus grand nombre des disciples de NotreSeigneur, le mot Galiléen était déjà sans doute devenu un terme de mépris pour les désigner. - *Scrute les Écritures.* Voyez v. 39 et le commentaire. - *Et vois* : résultat tout à fait certain, suivant eux, du "scruter". Cet impératif est très énergique. - *De la Galilée il ne sort pas de prophète.* Ils vont citer ce qu'ils croient être une règle absolue dans l'histoire d'Israël : de Galilée (mis en avant par emphase) il ne sort point de prophète expression pittoresque). L'emploi du temps présent marque ici la perpétuité : jamais de prophètes galiléens ! Ces savants oubliaient de la façon la plus grossière un fait important de l'histoire juive ; car certainement Jonas était Galiléen. Cf. 4 Reg. 14, 25. Peut-être ElKosch, la patrie de Nahum, étaitelle aussi une bourgade de Galilée, comme le pense S. Jérôme. Mais quels étranges aveuglements la passion n'estelle point capable de produire ! C'est donc à tort que divers interprètes, trouvant une erreur si grossière invraisemblable de la part des membres du Sanhédrin, font dire à ceuxci que désormais aucun prophète ne viendra de la Galilée méprisée. Cette explication est forcée, et en contradiction avec les mots "scrute et vois": le fanatisme religieux suffit pour tout expliquer. Nous trouverons bientôt, 8, 33, une erreur semblable provenant de la même source.

Jean chap. 7 verset 53. - Et ils s'en retournèrent chacun dans sa maison. - Conclusion du récit. Embarrassés malgré leur rage violente, les Sanhédristes levèrent la séance et s'en allèrent chacun chez soi, sans prendre aucune décision contre Jésus. Ce trait final rend leur défaite très saillante. On a parfois rattaché "et ils s'en retournèrent" à "foule" du v. 43 ; mais alors le verbe serait bien séparé du sujet. Nous avons suivi le sentiment le plus naturel et le plus commun.

Ce verset 53 étant omis, ainsi que les suivants, dans un grand nombre de manuscrits, c'est ici le lieu de discuter la question controversée de leur authenticité. Nous signalerons les arguments défavorables avec autant de franchise et de loyauté que les arguments favorables, et nous verrons lesquels l'emportent dans la balance de la critique. Disons d'abord que la foi ne nous semble pas engagée en cette affaire. Sans doute, le concile de Trente (Sess. 4) a défini que la Vulgate entière est authentique ; mais il ne semble pas que les Pères de cette illustre assemblée aient voulu désigner par ces mots une série quelconque de versets : ils avaient directement en vue les livres ou parties deutérocanoniques des Saintes Écritures que les protestants rejetaient comme apocryphes. Or, l'épisode de la femme adultère (7, 53-8, 11) ne rentre pas dans cette catégorie. Voyez Vercellone, Sulla autenticita delle singole parti della Biblia Vulgata secondo il decreto

Tridentino, Rome 1866 (la Revue catholique de Louvain en a donné une traduction en 1866-1867) ; en sens contraire on pourra consulter Franzelin, Tractat. de Scriptura, thesis 19, p. 466 et s., et les Études religieuses, philosoph., historiq., par des Pères de la Compagnie de Jésus, nov. 1876. - Nous examinerons en premier lieu les arguments extrinsèques, en second lieu les arguments intrinsèques qui sont proposés soit par les adversaires, soit par les défenseurs de l'authenticité.

1. Les arguments extrinsèques consistent dans les manuscrits, les versions et les écrits des Pères.

1° Les manuscrits anciens les plus importants, c'est-à-dire les plus anciens, omettent complètement les douze versets dont nous parlons (א, A, B, C, L, T, X, Δ ; il est vrai que A et C sont incomplets et mutilés en cet endroit ; mais on a calculé que les pages disparues seraient insuffisantes pour contenir l'épisode). De nombreux manuscrits en écriture cursive (soixante environ) les ont pareillement omis ; de même une trentaine d'évangéliaires. Là où on les trouve, tantôt ils sont notés comme douteux au moyen de l'astérisque ou de l'obèle (par exemple dans E, M, S, Λ, II,) ; tantôt ils occupent des places extraordinaires (les minuscules 1, 19 et 20 les renvoient à la fin du quatrième évangile ; 13, 69, 124, 346 les insèrent après Luc 21, 38) ; toujours le texte en est très flottant et présente des variantes multiples : nouvelle preuve, assureton, du peu de cas que l'on faisait de tout ce passage. - A cela que répondre ? Sans doute, parmi les manuscrits de premier ordre, nous n'en pouvons citer qu'un seul, le Codex D, qui contienne l'histoire de la femme adultère, et encore ne remontetil qu'au 6ème siècle ; mais il est à peu près démontré qu'il est luimême une copie d'un texte très antique, du 3ème ou du second siècle (voyez des preuves dans Hug, Einleitung in die Schriften des N. Test., t. 1, p. 124 et ss. ; Études relig., philos., historiq., 1877, n° de février, p. 147 et ss.) : son autorité est donc réellement très sérieuse. D'autres manuscrits anciens contiennent aussi notre fragment (F, G, H, K, V, T, du 7ème au 9ème siècle). Quant aux "minuscules" nous en pouvons alléguer plus de trois cents. Plusieurs évangéliaires et livres liturgiques prescrivent la lecture de ces douze versets aux fêtes de quelques saintes pénitentes. Certes, tout cela vaut bien quelque chose. Et les manuscrits qui déplacent l'épisode ou qui le notent d'un signe quelconque sontils donc si défavorables à l'authenticité ? Le fait de l'insertion n'estil pas le principal ? Même remarque pour L et Δ, qui laissent un espace blanc après 7, 52 ; les copistes montraient ainsi que l'omission leur causait une certaine répugnance. Les variantes du texte n'ont rien d'étonnant dans un pareil état de choses.

2° Les versions. Un fait analogue se reproduit ici, comme il est naturel de s'y attendre, les versions dépendant des manuscrits qui leur servirent de base. La Peschito et la traduction syriaque de Philoxène, le copte, l'arabe, l'arménien, le gothique, le sahidique et plusieurs manuscrits très anciens de l'Itala n'ont pas ce célèbre récit ; par contre on le trouve dans la Vulgate, dans la plupart des exemplaires de l'Itala, dans les versions persane, éthiopienne, syriaque de Jérusalem, etc.

3° Même phénomène encore pour les Pères ; leur autorité se contrebalance extérieurement, car si l'Orient est muet pendant un certain temps, l'Occident parle très haut en faveur de l'authenticité. Voici du reste la manière dont les voix se répartissent. Rien dans les écrits de Tertullien et de S. Cyprien, là même, nous diton où ils auraient dû citer notre fragment s'ils l'eussent connu (Tertull. de Pudicit, 6; S. Cypr. Ep. 55); rien dans Origène, dans Théodore de Mopsueste, dans S. Jean Chrysostome, dans S. Cyrille d'Alexandrie, dans S. Basile, dans Nonnus, dans Théophylacte, quoique plusieurs d'entre eux aient commenté le quatrième évangile ; rien non plus dans les anciennes "Catenae" grecques. Euthymius (au 12ème siècle) explique ce passage, en ayant soin toutefois de dire qu'il manque dans les manuscrits les plus exacts ou qu'il y est marqué d'un obèle. D'autre part le recueil intitulé Constitutions apostoliques, qui date du 3ème siècle, mentionne en propres termes (2, 24, 4) le pardon accordé à la femme adultère. Non seulement S. Jérôme cite le morceau contesté, mais il a soin d'ajouter, Adv. Pelag. 2, 17 :“ Dans plusieurs manuscrits grecs et latins de l’évangile de saint Jean, on trouve le récit de la femme adultère qui a été accusée devant le Seigneur ”. On le trouve à la même époque dans les œuvres de S. Pacien (Ep. ad Sympr. 3a, n°2), de S. Augustin, de S. Ambroise, de S. Léon le Grand, de Jacques de Sarug (5ème siècle). Le silence des autres peut avoir été simplement accidentel : ainsi, S. Jean Chrysostome a omis de commenter le passage 7, 46-8, 21, et Théodore de Mopsueste ne nous a également laissé que des fragments de commentaires. Mais voici qui est tout à fait positif et significatif. La Providence a permis que S. Augustin et S. Ambroise, non contents de rendre témoignage à l'authenticité de cet épisode, indiquassent en outre le motif pour lequel un si grand nombre de documents l'ont éliminé. “ Qui ne comprend pas que le mari doit pardonner ce qu’il voit que le Seigneur a pardonné. Mais cela, le sens des infidèles l’a en horreur. Au point que certains dont la foi est faible, ou qui sont plutôt des ennemis de la vraie

foi, ayant peur, je crois, d'accorder à leurs femmes une impunité dans le péché, enlèvent de leurs bibles l'indulgence dont a fait montre le Seigneur envers la femme adultère, comme s'il avait accordé la rémission du péché, quand il a dit : ne pèche plus désormais ! " Cf. S. Ambroise Epist. 26, 2. L'omission provint donc, au début, de la crainte exagérée que les incrédules, ou les ignorants, et surtout les faibles, ne vinssent à abuser de cette histoire. Nicon, quoique venu beaucoup plus tard (13ème siècle), confirme le fait lorsqu'il reproche aux Arméniens d'avoir supprimé dans leurs traductions l'épisode en question. On comprend, après cela, que, dans certains manuscrits grecs, l'omission ne commence qu'à partir de 8, 3. - De tout ce qui précède, il résulte que "dès le 3ème et même dès le 2ème siècle, l'histoire de la femme adultère faisait partie de l'évangile de S. Jean ; que, vers le commencement du 6ème siècle au plus tôt, elle disparut peu à peu de la plupart des exemplaires grecs et de quelques exemplaires latins ; que plus tard, c'est-à-dire au 7ème siècle, on recommença à la reprendre, de manière qu'au 10ème siècle elle se retrouvât en possession de la place que lui avait autrefois assignée l'antiquité ecclésiastique". Corluy, Études religieuses, 1. c., p. 153. Or, jamais une pareille réintégration n'a eu lieu pour un texte apocryphe une fois éliminé. Si les versets 7, 53-8, 11 furent rayés pendant quelque temps dans un certain nombre de manuscrits, ce n'est donc point parce qu'on les croyait d'une autre main que celle de S. Jean.

2. Les arguments intrinsèques allégués par les adversaires de l'authenticité concernent le style et le sujet traité.

1° Le style de ce fragment, aton dit, ne serait pas en rapport avec la manière habituelle de S. Jean comme écrivain. Les particules οὖν et καὶ, si fréquentes partout ailleurs, sont à peine employées ici (une seule fois), et c'est δέ qui prend leur place (onze fois). Les autres expressions favorites de notre évangéliste feraient également défaut, tandis qu'on en trouve plusieurs autres dont il ne se sert jamais ou qu'en de rares circonstances (nous signalerons les principales dans le commentaire). Mais ces sortes d'arguments sont d'ordinaire très subjectifs, pour ne pas dire arbitraires ; aussi plusieurs des critiques qui rejettent ce passage comme apocryphe, ontils avoué que beaucoup d'exemples cités ne prouvent absolument rien (voyez une bonne réfutation dans Patrizi, In Joannem comment., p. 94 et 95). Combien d'autres épisodes du quatrième évangile où l'on rencontre des mots qui ne reviennent plus ensuite!

2° A propos du sujet traité, nous avons d'abord à recueillir plusieurs aveux précieux, échappés à des auteurs qui traitent cette histoire d'apocryphe. "Malgré les difficultés archéologiques, le récit contient tant de choses conformes au caractère et à la conduite accoutumées de Jésus, qu'on incline à le regarder comme un fragment de tradition orale, qui aura eu pour base un fait réel." Lücke. "C'est un fragment de la tradition apostolique, de l'authenticité duquel personne n'eût jamais douté, si on l'avait trouvé dans un des évangiles synoptiques". Keil. "Il porte tout à fait le cachet de la vérité intrinsèque, et ne présente pas la moindre trace d'une invention tardive". WeissMeyer. "C'est une portion authentique de l'histoire évangélique". Plummer. On s'étonne, après cela, d'entendre formuler des objections. Voici les principales, avec l'indication de la réponse. - Première objection. L'épisode de la femme adultère rompt l'organisme des chap. 7 et 8, qui contiennent un sommaire perpétuel des discours de JésusChrist durant la fête des Tabernacles. Réponse : l'épisode n'interrompt absolument rien, car il est placé au début d'une nouvelle journée, 8, 1-3, et ce n'est qu'après l'avoir raconté que l'évangéliste se met à résumer d'autres discours, 8, 12 et ss. - Deuxième objection. Le conflit entre Jésus et ses ennemis est devenu de plus en plus vif, au point que ceuxci ont voulu faire arrêter N. -S. ; ils ne sauraient donc être rentrés si promptement en rapports avec lui. Réponse : au contraire, le récit abonde en vérité psychologique. Les Pharisiens, frustrés dans leur espoir, 7, 40-53, font maintenant une démarche personnelle pour " tenter " Jésus (8, 6) ; leur conduite est très naturelle, et ils agiront de même aux derniers moments, alors que le conflit se sera bien autrement accentué. Cf. Matth. 21, 23, et parall. - Troisième objection. Jamais, dans le quatrième évangile, les Juifs ne tentent Jésus en lui posant des questions légales. Réponse : Et qu'importe ? Qui avait interdit à S. Jean de citer un exemple de ce genre, si conforme à la conduite habituelle des Pharisiens ? Cf. Matth. XXII, 15, 34, etc.

Pour conclure cette longue mais nécessaire discussion, qu'on nous permette de donner la parole à un écrivain qui, le plus souvent, n'éprouve pas beaucoup de gêne relativement aux questions d'authenticité. S'il ne rejette pas notre épisode, c'est qu'il aura eu de fortes raisons pour cela. " Le récit de la femme adultère laisse place à de grands doutes critiques. Ce passage manque dans les meilleurs manuscrits ; je crois cependant qu'il faisait partie du texte primitif. Les données topographiques des versets 1 et 2 ont de la justesse. Rien dans le morceau ne fait disparate avec le style du quatrième évangile. Je pense que c'est par un scrupule

déplacé, venu à l'esprit de quelque faux rigoriste, sur la morale en apparence relâchée de l'épisode, qu'on aura coupé ces lignes qui pourtant, vu leur beauté, se seront sauvées, en s'attachant à d'autres parties des textes évangéliques… On comprend en tout cas beaucoup mieux qu'un tel passage ait été retranché qu'ajouté. " E. Renan, Vie de Jésus, 13e édit., p. 500 et s. On voit par là si Tregelles, Tischendorf, MM. Westcott et Hort étaient en droit de retrancher nos douze versets du texte sacré, comme ils l'ont fait d'un trait de plume dans leurs récentes éditions.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 8

La femme adultère (versets 1-11). - Jésus lumière du monde, et vérité de son témoignage (versets 12-20). - L'incrédulité des Juifs et ses conséquences terribles (versets 21-30). - La vraie liberté et l'esclavage du péché (versets 31-59).

4° Épisode de la femme adultère. 8, 1-11

**1Or Jésus se rendit sur la montagne des Oliviers. 2Et, de grand matin, il vint de
nouveau dans le temple, et tout le peuple vint à lui ; et s'étant assis, il les enseignait.
3Alors les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère ; et ils
la placèrent au milieu de la foule. 4Et ils dirent à Jésus : Maître, cette femme vient
d'être surprise en adultère. 5Or Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider ces
femmeslà. Vous donc, que ditesvous ? 6Ils disaient cela pour le tenter, afin de pouvoir
l'accuser. Mais Jésus, se baissant, écrivait avec son doigt sur la terre. 7Et comme ils
persistaient à l'interroger, il se releva, et leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans
péché lui jette la pierre le premier. 8Puis, se baissant de nouveau, il écrivait sur la
terre. 9Mais, ayant entendu cela, ils se retirèrent l'un après l'autre, en commençant par
les plus âgés ; et Jésus demeura seul avec cette femme, qui était debout au milieu.
10Alors Jésus, se relevant, lui dit : Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne
t'atil condamnée ? 11Elle dit : Personne, Seigneur. Jésus lui dit : Moi non plus, je ne te
condamnerai pas ; va, et désormais ne pèche plus.**

Jean chap. 8 verset 1. - Or Jésus se rendit sur la montagne des Oliviers. - La particule grecque δὲ traduite ici par *or* rattache ce verset à 7, 43 ; aussi eûtil été mieux de ne pas séparer des lignes si étroitement unies. - *Sur la montagne des Oliviers.* (“ Olivarum ”. Cf. Matth. 21, 1 ; 24, 3, etc.). S. Jean ne mentionne le mont des Oliviers en aucun autre endroit de ses écrits. Sur cette colline célèbre, voyez l'Evang. Selon S. Matth., p. 399. Jésus allait en ce moment y chercher un refuge pour la nuit. Cf. Luc. 21, 37 et le commentaire.

Jean chap. 8 verset 2. - Et, de grand matin, il vint de nouveau dans le temple, et tout le peuple vint à lui ; et s'étant assis, il les enseignait. - *Et de grand matin* (La racine grecque est “ je me lève matin ”). C'était le lendemain du huitième jour de la fête. Cf. 7, 37 et ss. - *Il vint de nouveau dans le temple.* L'adverbe *de nouveau* nous ramène à 7, 14 et 37. N.-S. JésusChrist, lorsqu'il était à Jérusalem, passait la plus grande partie de ses journées dans le temple, priant et enseignant. - *Et tout le monde vint à lui.* Trait non moins touchant que pittoresque. L'adjectif *tout* est accentué : toute la masse du peuple accourt auprès de Jésus, dès qu'elle l'aperçoit, pour goûter encore sa parole que personne ne se lassait d'entendre. - *Et s'étant assis, il les enseignait.* Autres détails très vivants. L'imparfait, à la suite du prétérit (“ vint ”), exprime la durée. Les évangélistes nous montrent souvent Jésus s'asseyant pour adresser la parole au peuple (Cf. Matth. 5, 1 ; Marc. 9, 35 ; Luc. 5, 3, etc.) ; c'est l'attitude du maître qui enseigne avec autorité.

Jean chap. 8 verset 3. - Alors les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère ; et ils la placèrent au milieu de la foule. - *Alors ... lui amenèrent* (transition)… Le Sauveur et son auditoire furent bientôt douloureusement troublés dans leur sainte occupation. - *Les scribes* (l'expression grecque n'est employée nulle part ailleurs par S. Jean) *et les Pharisiens ... une femme surprise en adultère* … prise sur le fait en grec - *Et ils la placèrent au milieu.* C'est-à-dire, au milieu de cercle formé autour de Jésus par les auditeurs, de manière à attirer tous les regards sur cette malheureuse, qui était là, confuse, comme une pièce à conviction. Le tableau est graphique ; mais la conduite des Pharisiens et des Scribes était bien cruelle, et surtout bien peu décente.

Jean chap. 8 verset 4. - Et ils dirent à Jésus : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. - *Et ils dirent à Jésus.* Ils commencent par exposer le fait (verset 4) ; puis ils signalent le châtiment prescrit dans la loi mosaïque pour le crime en question ; enfin ils demandent à Jésus son propre sentiment (verset 5). - *Maître* : ils cherchent à s'attirer son attention bienveillante pour mieux dissimuler leurs perfides intentions. Cf. Matth. 22, 16, 36 ; etc. - *Cette femme* (avec emphase dans le grec) *vient…* L'expression grecque si classique qui signifie étymologiquement " dans l'acte même ", puis d'une manière générale " en flagrant délit ", n'apparaît qu'en cet endroit du Nouveau Testament.

Jean chap. 8 verset 5. - Or Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider ces femmeslà. Vous donc, que ditesvous ? - *Dans la loi* (ils appuient sur ce mot) *Moïse* (ils appuient de nouveau sur le nom sacré du grand législateur) *nous a ordonné de lapider ces femmeslà* : le mot grec est tout à fait dédaigneux : les misérables de cette catégorie. **-** *De lapider.* Ce supplice spécial n'est pas marqué en propres termes pour l'adultère dans les deux passages du Pentateuque auxquels les Scribes faisaient allusion, Lev. 20, 10 et Deut. 22, 22 ; la mort pure et simple y est édictée. Néanmoins, il ressort évidemment des cas analogues signalés dans le contexte que le législateur avait eu en vue le lapidation. Lev. 20, 2 et Deut. 22, 21, on condamne à cette peine la jeune fille qui n'a pas été trouvée vierge au jour de son mariage ; plus bas, Lev. 20, 27 et Deut. 22, 23, la fiancée qui s'est laissée déshonorer dans une rue sans appeler à son secours est aussi condamnée à être lapidée : pour les époux adultères, mentionnés dans l'intervalle de ces deux cas, le supplice aura dû être le même " a fortiori ". Cf. Michaëlis, Mosaisches Recht, § 262 ; Keil, Archaeologie, § 153, 1. On a donc affirmé sans raison, d'après un texte talmudique, que les adultères n'étaient point lapidés, mais étranglés ; car Ezéchiel, 16, 38-48, suppose formellement le contraire. Peut-être le châtiment auratil été mitigé plus tard, après l'époque de NotreSeigneur. **-** *Vous donc* : avec beaucoup d'emphase. Lui Jésus, par opposition à Moïse et à sa législation.

Jean chap. 8 verset 6. - Ils disaient cela pour le tenter, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, se baissant, écrivait avec son doigt sur la terre. - *Ils disaient cela…* Encore une de ces notes précieuses dont S. Jean entrecoupe son récit pour interpréter certaines situations. - *Pour le tenter* : En quoi consistait précisément la " tentation ", ou l'embûche tendue à N.-S. JésusChrist ? D'après la plupart des anciens exégètes, les pharisiens et les Scribes supposaient avec assez de fondement que l' " ami des publicains et des pécheurs " se montrerait moins sévère que Moïse, et alors ils l'accuseraient auprès du Sanhédrin comme un violateur de la loi (*afin de pouvoir l'accuser*). Les commentateurs modernes et contemporains pensent que le jeu des interrogateurs était plus habile encore, et qu'en toute hypothèse Jésus devait tomber dans un piège : s'il renvoyait la coupable absoute, on le faisait condamner luimême par le grand Conseil ainsi qu'il vient d'être dit ; s'il la déclarait digne de mort, on le livrait à l'autorité romaine, qui avait retiré aux Juifs le droit d'exécuter les sentences capitales. Mais cette dernière conjecture nous paraît un peu compliquée et hors de la situation ; nous nous en tenons donc à l'opinion ancienne. - *Mais Jésus…* Pas plus qu'en vingt autres occasions semblables le divin Maître ne se laissera " tenter " par ses ennemis. Il use d'abord contre eux de l'arme la plus puissante en pareil cas, l'arme du silence. - *Se baissant, écrivait du doigt.* Délicieux tableau, quoique la circonstance soit si triste. On croirait voir chacun des gestes du Sauveur. Assis sur un de ces sièges peu élevés qu'affectionnent les Orientaux, il n'a qu'à s'incliner médiocrement pour atteindre le sol. L'imparfait marque la durée. - *Sur la terre* **:** sur la poussière qui recouvrait les dalles du parvis ou de la cour. Par cet acte, Jésus donnait à entendre à ses interrogateurs qu'il ne voulait pas entrer dans le détail de leur question, qu'il ne faisait pas même attention à ce qu'ils lui disaient. C'est en effet, comme maint exemple classique le prouve, le geste d'un homme qui s'absorbe ou feint de s'absorber dans ses pensées, et qui demeure étranger aux choses qui se passent autour de lui. " Sans prononcer une syllabe, en vous bornant à froncer les sourcils, en vous inclinant, ou en fixant les yeux sur le sol, vous pouvez déjouer des importunités fâcheuses ", dit Plutarque, 2, 532. Cf. Aristophane, Acharn. 31. Voyez aussi des exemples empruntés aux Rabbins dans Wetstein et Lightfoot, Horae hebr. et talm., h. l. Aussi estce bien à tort que l'on s'est parfois demandé : Qu'écrivait donc JésusChrist sur le sol ? Naturellement, les réponses sont extrêmement variées. Il écrivait les péchés de ceux qui l'interrogeaient, disait déjà S. Jérôme ; ou bien, les paroles qu'il prononça un peu plus tard, verset 7 ; ou encore, les mots " comme c'est écrit " ; etc. Il est vraisemblable qu'il n'écrivait rien de déterminé ; du moins, ce qui importe ici, c'est l'action même et point les choses écrites.

Jean chap. 8 verset 7. - Et comme ils persistaient à l'interroger, il se releva, et leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la pierre le premier. - *Comme ils persistaient à l'interroger* :

formule énergique en grec, qui exprime une vive insistance. - *Il se releva :* il se redresse à demi, sans quitter son siège. - *Et leur dit.* Il daigne enfin parler, mais pour donner au cas de conscience une solution complètement inattendue. - *Que celui de vous qui est sans péché.* L'adjectif grec est d'un assez fréquent usage chez les classiques, mais on ne le rencontre qu'en cet endroit du Nouveau Testament. Il faut lui laisser son sens le plus général, et ne pas le restreindre, avec quelques commentateurs, aux péchés d'immoralité, ou plus exclusivement encore à l'adultère. - *Le premier* fait allusion à une prescription mosaïque, en vertu de laquelle les accusateurs dont le témoignage avait fait prononcer contre quelqu'un la peine capitale, devaient assumer toute la responsabilité de la sentence en jetant euxmêmes la première pierre. Cf. Deut. 17, 7 ; Act 7, 58. - *Jette la pierre.* (avec un article en grec qui rend la scène graphique). Voilà la réponse du divin Maître, avec un art admirable sous l'apparence de la plus grande simplicité. Il laisse à la loi toute sa vigueur contre le crime, mais il dévoile aux Pharisiens leur profonde méchanceté : élevant en effet la question du domaine juridique à la sphère de la morale, il rappelle aux accusateurs, qu'à moins d'un rôle officiel ou d'autres circonstances spéciales, l'homme qui a conscience de sa propre culpabilité ne devrait pas condamner si aisément les autres. Cf. Matth. 7, 1. " Cette voix est celle de la justice : la pécheresse est punie, mais pas par les pécheurs ; la loi est observée, mais pas par les prévaricateurs de la loi ", S. Augustin. Veulentils assumer toutes les conséquences de leur acte ? Qu'ils le montrent en agissant comme le leur demande Jésus.

Jean chap. 8 verset 8. - Puis, se baissant de nouveau, il écrivait sur la terre. - Il reprend sa première attitude, afin de bien faire voir qu'ils n'auront pas de lui d'autre réponse.

Jean chap. 8 verset 9. - Mais, ayant entendu cela, ils se retirèrent l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés ; et Jésus demeura seul avec cette femme, qui était debout au milieu. - Quel autre merveilleux tableau ! L'effet d'une aussi simple parole fut aussi puissant que rapide. C'est que, dit Shakespeare, " la conscience fait des lâches de nous tous ". - *Ils se retirèrent l'un après l'autre* (imparfait pittoresque en latin). Venus en masse et fièrement, car ils étaient sûrs de la victoire, ils s'esquivent maintenant un à un, battus et humiliés. - *En commençant par les plus âgés.* Les plus âgés (non " les plus dignes ", ainsi qu'on a parfois traduit) donnent l'exemple de la fuite ; ils sont, grâce à leur expérience de la vie, les premiers à comprendre qu'ils se sont fourvoyés dans cette affaire, et qu'il vaut mieux ne pas se compromettre davantage. - *Et Jésus demeura seul.* Point absolument seul, car le cercle d'auditeurs était là, tout haletant d'attention et d'intérêt ; mais seul relativement aux accusateurs qui avaient tous disparu. - *Avec la femme qui était debout au milieu.* Elle est toujours à sa place, comme Jésus. "Il ne reste que deux choses : la misère et la miséricorde", S. Augustin.

Jean chap. 8 verset 10. - Alors Jésus, se relevant, lui dit : Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'atil condamnée ? - *Jésus, se redressant.* Il faisait ce mouvement pour la seconde fois. Cf. verset 7. jetant un regard de compassion sur la malheureuse qui se tenait debout devant lui, il lui demanda, comme s'il ignorait ce qu'ils étaient devenus : *où sont ceux qui t'accusaient ? - Personne* est accentué : Quoi ! pas un seul ne t'a condamnée ?

Jean chap. 8 verset 11. - Elle dit : Personne, Seigneur. Jésus lui dit : Moi non plus, je ne te condamnerai pas ; va, et désormais ne pèche plus. - *Personne, Seigneur.* Les Pharisiens avaient en effet clairement fait voir, par leur prompte retraite, qu'ils renonçaient à poursuivre l'affaire. - *Moi non plus, je ne te condamnerai pas.* Avec une grande emphase sur " Moi ". Pourquoi, lui, la condamneraitil, alors que des juges si sévères n'avaient osé le faire, bien que la loi leur en donnât le droit ? - *Va.* Il la congédie par cette parole, non sans une recommandation pressante : *ne pèche plus.* Cf 5, 14. " Le Seigneur a donc condamné lui aussi, mais le péché, non l'homme ", conclut à bon droit S. Augustin. Voyez Luc. 7, 48 et ss., où Jésus traite avec plus de bonté une autre pécheresse, qui était venue à lui poussée par des sentiments de repentir et de foi. Il n'y avait rien, dans ces paroles, qui pût offusquer les Novatiens les plus sévères, et les porter à supprimer de l'écrin évangélique cette perle d'un prix incomparable. - Plusieurs peintres ont été attirés par l'épisode que nous venons d'interpréter, et quelquesuns d'entre eux en ont assez heureusement traduit les principaux détails, surtout la suave majesté de N.-S. JésusChrist , sa sainte hardiesse et son calme (le Bassan, le Titien, A. Carrache, Giogione, Rembrandt, Nicolas Poussin, Signol, etc).

5° Les dialogues d'après la fête. 8, 12- 59

Avant de quitter Jérusalem, Jésus continue la série de ses importants témoignages touchant son rôle et sa nature ; il achève de se révéler soit à ses amis, soit à ses ennemis. Car, il faut que les bons aient tous les motifs possibles de se déterminer à croire en lui, il faut que les méchants ne puissent reprocher leur endurcissement qu'à eux seuls. La situation est d'ailleurs nettement tranchée, comme on le voit par l'opposition entre les pronoms " Moi " et " Vous ", qui reviennent sans cesse, et qui forment pour ainsi dire le thème perpétuel de ces discours. Jésus établit un contraste saisissant entre luimême et ses adversaires. La haine de ces derniers, d'abord contenue (verset 20), éclate finalement, à ce point qu'ils saisissent des pierres pour le lapider (verset 59). De même qu'aux jours précédents (chap. 7), la parole de NotreSeigneur ne coule pas sous la forme d'un discours continu. " C'est plutôt une série de thèses évangéliques énoncées par Jésus, et donnant lieu à des méprises et à des objections, et par suite à des explications ". Reuss. - Des formules intermédiaires de transition (versets 20-21, 30-31) coupent cette longue conversation en trois parties distinctes : versets 12-20, Jésus lumière du monde ; versets 21-30, malheur de ceux qui refusent de croire en lui ; versets 31-59, la vraie liberté et l'esclavage du péché.

α. Jésus lumière du monde, et vérité de son témoignage. 8, 12-20

**[12]Jésus leur parla de nouveau, en disant : Je suis la lumière du monde ; celui qui me
suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. [13]Les pharisiens
lui dirent donc : Vous vous rendez témoignage à vousmême ; votre témoignage n'est
pas vrai. [14]Jésus leur répondit : Quoique je me rende témoignage à moimême, mon
témoignage est vrai, car je sais d'où je viens, et où je vais ; mais vous, vous ne savez pas
d'où je viens, ni où je vais. [15]Vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne ; [16]et si
je juge, mon jugement est vrai, car je ne suis pas seul ; mais je suis avec le Père, qui
m'a envoyé. [17]Il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes est vrai.
[18]Or je me rends témoignage à moimême ; et le Père, qui m'a envoyé, me rend aussi
témoignage. [19]Ils lui disaient donc : Où est votre Père ? Jésus leur répondit : Vous ne
connaissez ni moi, ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon
Père. [20]Jésus dit ces choses, enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor ; et
personne ne l'arrêta, parce que son heure n'était pas encore venue.**

Jean chap. 8 verset 12. - Jésus leur parla de nouveau, en disant : Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. - *Jésus leur parla de nouveau.* " de nouveau " nous ramène au verset 2 de ce chapitre : Jésus reprend sa prédication interrompue momentanément par l'épisode de la femme adultère. Le pronom " leur " désigne les auditeurs d'une manière générale ; d'après le contexte, c'étaient au fond les mêmes que les jours précédents, c'est-à-dire un mélange d'amis et d'ennemis, quoique ceuxci paraissent avoir formé l'élément dominant (Cf. versets 13, 20, 21, 30, 31, 44, 48, 52, 59). - *Je suis.* Ces premières paroles de Jésus, énergiquement accentuées, seront aussi les dernières par lesquelles il terminera l'entretien, verset 58. - *La lumière du monde.* (en grec, la lumière par excellence du monde entier, et point seulement de la nation théocratique). Admirable symbole du salut apporté à la terre par N.-S. JésusChrist. Nous avons vu que le prologue était rempli de cette idée (1, 4-9), mais le divin Maître n'en avait pas fait encore un usage personnel. Du reste, l'Ancien Testament déjà comparait le Messie à une lumière éclatante (Cf. Is. 9, 1-2 ; 42, 6 ; 49, 6 ; 50, 3, etc.), et c'est en s'appuyant sur les divins oracles que les évangiles synoptiques appellent le début de son règne une belle et douce aurore (Cf. Matth. 4, 14-16 ; Luc. 1, 78 ; 2, 32, etc). Le Talmud fait aussi le même rapprochement. " R. Biba Sangorius a dit : La lumière est le nom du Messie, comme il est dit dans Dan. 2, 22 ". Echah Rabbathi, f. 68, 4. Que si " le premier Adam était la lumière du monde ", Hier. Schabbath, ch. 2, à plus forte raison le second Adam ou le Christ. - *Celui qui me suit…* Mais il faut que chacun s'approprie, individualise en quelque sorte la lumière qui brille pour tous. Et comment cela ? En suivant Jésus par la foi, de même qu'on marche à la lumière du soleil. Voyez dans l'Imitation de JésusChrist, l. 1, ch. 1, un beau commentaire pratique de cette parole. - A suivre ainsi Jésus on obtient deux merveilleux avantages, qui sont exposés tour à tour en termes négatifs et positifs. Premier avantage : *ne marche pas dans les ténèbres.* Les deux négations du texte grec

appuient fortement sur la pensée : Il est impossible que… “ marcher ” représente très bien le douloureux pèlerinage de la vie. L’article devant le mot grec oppose les ténèbres morales du péché, de l’ignorance, à l’unique vraie lumière. - Avantage positif : *mais (au contraire) il aura…* Cette lumière précieuse, les amis de Jésus n’auront pas seulement le bonheur de la contempler, ils la posséderont en propre et l’auront toujours avec eux pour se faire guider par elle. - *La lumière de la vie.* “ La vie était la lumière des hommes ”, étaitil dit plus haut, 1, 4 ; maintenant c’est la lumière qui est vie, qui communique la vie supérieure. Voyez, 6, 35 ; Apoc. 21, 6 ; 22, 14, des locutions analogues : le pain de vie, l’eau qui donne la vie, l’arbre de vie. - De même que l’on avait rattaché le passage 7, 37 et 38 à un rite de la fête des Tabernacles, de même on attribue assez communément pour origine au noble témoignage que nous venons d’expliquer une autre cérémonie de la solennité. Tous les soirs de l’octave, ou du moins le soir du premier jour, on allumait dans le parvis des femmes quatre énormes candélabres d’or, hauts de cinquante coudées, dont les lumières jetaient sur la ville entière un éclat resplendissant (voyez notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 83, fig. 9). Les prêtres, les anciens du peuple et un grand nombre de simples Israélites, faisaient autour de ces luminaires gigantesques une procession aux flambeaux, en chantant joyeusement des chants sacrés. Ce rite rappelait la colonne de feu qui avait éclairé les Hébreux à travers le désert ; c’était en outre un type de l’illumination morale du monde par Israël, Is. 2, 2, etc ; Il est vrai que la fête était terminée depuis la veille, quand Jésus tint ce langage dans le temple ; mais les candélabres étaient encore debout, et l’allusion ne perdait rien de sa vigueur.

Jean chap. 8 verset 13. - Les pharisiens lui dirent donc : Vous vous rendez témoignage à vousmême ; votre témoignage n'est pas vrai. - *Les Pharisiens lui dirent.* A ce témoignage magnifique (verset 12) plusieurs Pharisiens, mêlés comme toujours à la foule (Cf. 7, 12), opposent aussitôt la question préalable ; ils interrompent brusquement le Sauveur, l’empêchant de développer sa pensée. - *Vous vous rendez témoignage à vousmême* (avec beaucoup d’emphase). C’est un fait dont ils prennent acte ; puis ils en déduisent une conséquence, d’après un principe généralement admis et dont Jésus avait luimême antérieurement reconnu la vertu, 5, 31 : *votre témoignage n’est pas vrai.* (en grec : digne de foi, juridiquement valable ; car “ Faire son propre éloge est malséant ”, disaient les Latins. Le Talmud abonde en assertions semblables : “ L’homme est partial en sa faveur ”, Sanhedr. Fol. 9, 2 ; “ Personne ne peut être son propre garant ”, Mischna, Ketuboth, 2, 9 ; etc. Hommes de parti pris, qui “ se tenaient en pleine lumière du jour, mais qui voulaient une preuve formelle du lever du soleil ” ! Watkins, h.l.

Jean chap. 8 verset 14. - Jésus leur répondit : Quoique je me rende témoignage à moimême, mon témoignage est vrai, car je sais d'où je viens, et où je vais ; mais vous, vous ne savez pas d'où je viens, ni où je vais. - Réponse si vigoureuse, et si brillante d’à propos (versets 14-18). Jésus rejette d’abord (versets 14-16) purement et simplement le principe qu’ils ont allégué, car ce principe ne saurait s’appliquer à lui ; il prouve ensuite (versets 17-18) qu’en toute hypothèse il satisfait rigoureusement à la loi qui exige plusieurs témoins. - *Quoique je me rende témoignage à moimême.* Il reprend leurs propres paroles, en appuyant à son tour sur celles qu’ils avaient le plus accentuées : “ à moimême ”. Même quand il est personnel, son témoignage à lui est toujours parfait, conforme à la vérité objective (*vrai* est mis en avant de la proposition d’une manière emphatique). Estil besoin de dire qu’il n’y a pas la moindre contradiction entre cette phrase de N.-S. JésusChrist et celle qu’il avait prononcée quelques mois auparavant devant un auditoire composé des mêmes éléments, 5, 31 ? Là, par une concession transitoire, Jésus daignait permettre qu’on jugeât son témoignage d’après les règles ordinaires ; ici au contraire, il se met à sa vraie place, qui est une place tout divine, et il nie majestueusement que ces règles puissent lui être applicables. Et il donne une preuve péremptoire qu’il ne saurait en être ainsi : *Car je sais…* Son argumentation repose sur l’union essentielle qu’il possède avec Dieu et sur la science adéquate qu’il a de cette union. *Je sais* est en effet un mot très important dans ce passage : à l’ignorance de ses adversaires (voyez la fin du verset), le Sauveur oppose ses profondes connaissances, la claire évidence dans laquelle il est plongé relativement à ce qu’il est et à ce qu’il affirme. - L’objet de sa toute science est double : 1° *d’où je viens* (au passé en grec, au moment de l’incarnation), c’est son origine céleste (Cf. 5, 36 ; 7, 28, 29 ; 8, 42, etc.) ; 2° *ni où je vais* (au présent en grec ; voyez 7, 3 et le commentaire), c’est sa divine destinée : parti du ciel, il y retourne. Ce qui revient clairement à dire : Je sais que je suis Dieu. Donc, puisqu’il est Dieu, non seulement il a le droit de se rendre témoignage à luimême, mais personne autre que lui n’est compétent pour témoigner à son sujet. Les hommes sont rarement impartiaux quand ils sont en cause, parce qu’ils se trompent ou parce qu’ils ont intérêt à tromper ; “ La lumière fait voir les autres et soimême. La lumière se rend témoignage à ellemême ; elle ouvre les yeux sains ; elle est à ellemême son propre témoin ”, S. Augustin, Traité sur S. Jean 35, 4. - *Mais vous* (avec emphase), *vous ne savez pas…* Sur les deux mêmes points, les Pharisiens étaient dans une totale

ignorance, ainsi que le démontrait leur conduite à l'égard de Jésus. De quel droit essayaientils donc d'invalider son témoignage ? - *D'où je viens…* Il n'y a qu'un instant Jésus envisageait sa venue comme un fait accompli ; maintenant qu'il la considère relativement à ses ennemis qui ne la connaissent point, il la sépare du domaine du temps, et il en parle au présent, d'une façon toute générale. C'est aussi en se plaçant au point de vue de leur ignorance qu'il emploie la particule disjonctive *ni* ; car bien loin de savoir l'une et l'autre de ces deux choses ils n'ont connaissance ni de l'une ni de l'autre.

Jean chap. 8 verset 15. - Vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne. - Après avoir repoussé le jugement des pharisiens, parce qu'il était entaché d'injustice, JésusChrist signale la cause de leur erreur. - *Vous* (encore très fortement accentué) *jugez selon la chair*. L'idée de connaissance (verset 14) se transforme ici en notion de jugement ; mais ce sont des idées connexes, et qui ne connaît pas juge mal. " Selon la chair " signifie, comme au chap. 7, verset 24 (voyez la note), selon les apparences extérieures, par conséquent : d'une manière toute superficielle. Prenant Jésus pour un homme ordinaire, les Juifs devaient nécessairement se tromper dès lors qu'ils prétendaient l'apprécier. - *Moi je ne juge personne.* Il met sa conduite en parallèle avec la leur : eux qui jugent sans savoir ; lui qui a en mains tous les éléments nécessaires pour juger, et qui cependant s'abstient.

Jean chap. 8 verset 16. - Et si je juge, mon jugement est vrai, car je ne suis pas seul ; mais je suis avec le Père, qui m'a envoyé. - *Et si je juge…* Par cette restriction, le Sauveur indique que sa dernière parole ne devait pas être prise dans un sens absolu. Il est juge, c'est un de ses glorieux privilèges (Cf. 5, 22, 27) ; mais, il n'exercera ce rôle que plus tard, car actuellement, durant sa vie terrestre, il est avant tout Rédempteur (S. Jean Chrysostome). Ou bien avec une nuance : quoiqu'il ait le droit de juger, il ne condamne directement personne, car le jugement s'opère de luimême (Cf. 3, 18). Ou encore, d'après le contexte, et 5, 30 : quand il juge il n'est pas seul mais son Père prononce avec lui la sentence. - *Mon jugement est vrai…* Mon jugement est conforme à l'idée même de la justice, à son essence. - *Car je ne suis pas seul…* Et pourquoi son jugement estil essentiellement infaillible ? C'est que ce n'est pas un simple jugement individuel, mais un jugement auquel Dieu prend part en même temps que lui : *Je suis avec le Père, qui m'a envoyé…* Cf. 5, 30 et le commentaire. " Ne juge pas seul, disent les Pirké Aboth, 4, 12, car personne ne peut juger seul sinon l'unique (Dieu) ".

Jean chap. 8 verset 17. - Il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes est vrai. - *Dans votre loi.* Nouvelle direction de la plaidoirie du Sauveur. Il va prouver qu'il satisfait pleinement à la loi mosaïque qui réclamait plusieurs témoins. Le pronom " votre " n'est pas le moins du monde " antinomique ", comme l'ont prétendu quelques rationalistes, d'après lesquels le quatrième évangile manifesterait des tendances hostiles au Judaïsme ; mais Jésus emploie et accentue ce pronom, parce que les Juifs prétendaient toujours prendre la loi pour base quand ils dirigeaient quelque attaque contre lui, et aussi parce qu'ils attachaient tant d'importance aux prescriptions mosaïques. Cf. 7, 49 ; Rom. 2, 17. - *Il est écrit :* c'est le seul endroit où S. Jean se serve de cette formule, par laquelle les autres livres du Nouveau Testament reproduisent d'ordinaire les citations bibliques. - *Le témoignage de deux hommes…* Le texte hébreu de Deut. 17, 6, porte " de deux témoins " ; mais Notre Seigneur fait à dessein ce léger changement pour donner plus de relief à l'argument. Si le témoignage de deux hommes est vrai, combien plus le mien et celui de mon Père, c'est-à-dire le témoignage de deux personnes divines ! Cf. 1 Joan. 5, 9.

Jean chap. 8 verset 18. - Or je me rends témoignage à moimême ; et le Père, qui m'a envoyé, me rend aussi témoignage. - Jésus présente explicitement ses deux témoins. Le premier, c'est luimême : *Je me rends témoignage*, s'écrietil avec une majesté divine ; le second, c'est son Père céleste, qui l'a envoyé. Jésus luimême, par son enseignement et par tout l'ensemble de sa vie ; Dieu le Père, par les miracles qui attestaient si visiblement la mission du Sauveur. Cf. 5, 36. - Ce verset est allégué à juste titre par les théologiens pour démontrer la distinction réelle des personnes divines dans la sainte Trinité. Mais prouvetil bien la thèse de Jésus ? En effet, NotreSeigneur annonce deux témoins, et finalement il n'en montre qu'un seul qui remplisse les conditions de la loi, puisqu'il s'appuie de nouveau sur son propre témoignage. Aussi fautil admettre que l'argumentation n'a de force complètement probante que pour ceux qui croyaient à la nature supérieure de N.-S. JésusChrist. Les Pharisiens avaient du reste toute facilité pour comprendre et se convaincre à leur tour ; mais ils ne voulaient pas en user.

Jean chap. 8 verset 19. - Ils lui disaient donc : Où est votre Père ? Jésus leur répondit : Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. - *Ils lui disaient donc : Où est votre père ?* Quelques commentateurs anciens et modernes supposent que les Juifs, en adressant cette question, pensaient à S. Joseph, qu'ils regardaient comme le père de NotreSeigneur selon la chair : hypothèse qui nous paraît très improbable. Non, les Pharisiens n'ignoraient point que Jésus faisait allusion à Dieu luimême ; et c'est précisément pour cela qu'ils lui demandaient d'une manière ironique : Montrenous ton père, car ils savaient bien qu'il ne leur montrerait pas Dieu. Remarquez les termes de la question : Où est votre père ? et non pas : Quel est votre père ? - *Jésus leur répondit :* Jésus ne fait pas de réponse directe à ces incrédules, et pourtant ils leur donne tous les renseignements qu'ils désirent. - *Vous ne connaissez ni moi…* Cf. verset 14, où cette ignorance avait été déjà reprochée aux Pharisiens. Voyez aussi, 7, 28, une concession contradictoire, mais faite ironiquement et dans un autre sens. - *Si vous me connaissiez...* S'ils le connaissaient selon sa véritable et divine nature, ainsi qu'ils le pouvaient d'après ses œuvres (5, 36) et son enseignement (7, 16-18), alors ils connaîtraient aussi son Père. “ Car, il y a entre le Père et le Fils une relation mutuelle, et, en outre, l'identité de la nature divine (10, 30 ; 14, 7, 9-10 ”, Corluy, h.l. - *Vous connaîtriez aussi…* La Vulgate a traduit “ vous me connaîtriez peut être ”, mais une traduction exacte aurait placé un “ à toute force ” très énergique, car le mot grec n'est pas ici une particule de doute, mais au contraire une forte assertion.

Jean chap. 8 verset 20. - Jésus dit ces choses, enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor ; et personne ne l'arrêta, parce que son heure n'était pas encore venue. - *Jésus dit ces choses…* Les récentes paroles de Jésus (versets 12-19) ont une telle importance aux yeux de l'évangéliste, qu'il croit devoir, par une de ces notes rapides dans lesquelles il excelle, indiquer au juste le lieu où elles furent prononcées. - *Au lieu où était le trésor.* Sur cette expression voyez Marc. 12, 41 ; Luc. 21, 2, et nos commentaires. Elle ne désigne pas ici la chambre dans laquelle étaient enfermés les trésors du temple (Cf. I Mach. 14,. 49 ; 2 Mach. 3, 6, 28, etc.), mais la partie spéciale du parvis des femmes où étaient suspendus les troncs destinés à recevoir les pieuses offrandes du peuple - *Enseignant dans le temple.* Cf. verset 2. Le témoignage du Sauveur eut donc toute sorte de circonstances pour le rehausser : la sainteté du lieu, un nombreux auditoire, le rôle magistral de Jésus luimême. - *Et personne ne l'arrêta,* “ Refrain historique, avec un certain accent de triomphe ”, dit très judicieusement Meyer. Cf. 7, 30, 44. Cependant, sous le rapport extérieur, rien de plus facile aux Pharisiens que de mettre la main sur NotreSeigneur. Mais de nouveau la Providence veillait à l'immunité du Christ : *parce que son heure n'était pas encore venue.* Voyez la note de 7, 30.

β. L'incrédulité des Juifs et ses conséquences terribles. 8, 21-30

21 Jésus leur dit encore : Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Là où je vais, vous ne pouvez venir. 22 Les Juifs disaient donc : Estce qu'il se tuera luimême, puisqu'il dit : Là où je vais, vous ne pouvez venir ? 23 Et il leur dit : Vous, vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. 24 Je vous ai donc dit que vous mourrez dans vos péchés ; car, si vous ne croyez pas à ce que je suis, vous mourrez dans votre péché. 25 Ils lui dirent donc : Qui êtesvous ? Jésus leur répondit : Je suis le principe, moi qui vous parle. 26 J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à juger en vous. Mais celui qui m'a envoyé est véridique, et ce que j'ai appris de lui, je le dis dans le monde. 27 Ils ne comprirent pas qu'il disait que Dieu était son Père. 28 Jésus leur dit donc : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis, et que je ne fais rien de moimême, mais que je parle selon ce que le Père m'a enseigné. 29 Et celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable. 30 Comme il disait ces choses, beaucoup crurent en lui.

Jean chap. 8 verset 21. - Jésus leur dit encore : Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Là où je vais, vous ne pouvez venir. - *Jésus leur dit encore* (personne ne l'ayant arrêté) Cf. 8, 12. Sans doute dans le même lieu, et devant le même auditoire (*leur*), et au même jour, après

une courte interruption. *Jésus* est omis par les meilleurs manuscrits (N, B, D, L, T, etc). - *Je m'en vais, et vous me chercherez.* Peu de jours auparavant, Jésus avait proféré ces mots gros de menaces. Voyez 7, 33-34 et le commentaire. Mais il les reproduit avec plus de vigueur et de netteté. Bientôt il aura disparu, car il retournera vers son Père ; et alors on le cherchera (c'est l'expression principale) dans la souffrance et dans l'agonie, comme un Sauveur vivement désiré. - *Et* (malgré vos recherches) *vous mourrez dans votre péché.* Horrible résultat, expliqué en termes clairs et positifs (au lieu de *et vous ne me trouverez pas*, 7, 34). Ce sera trop tard alors, le temps de la grâce étant passé, et d'ailleurs ils ne chercheront point le Christ avec un vif sentiment de foi, mais par un sentiment de désespoir. Mourir dans le péché équivaut à mourir sans contrition et sans pardon, dans l'impénitence finale. - *Où je vais, vous ne pouvez venir*. Le contraste des pronoms *je, vous* est plus que jamais accentué, pour bien mettre en relief l'idée d'une éternelle séparation. L'emploi du temps présent indique en effet une chose fixe, qui demeure.

Jean chap. 8 verset 22. - Les Juifs disaient donc : Estce qu'il se tuera luimême, puisqu'il dit : Là où je vais, vous ne pouvez venir ? - *Les Juifs disaient donc* (à cause de cette parole qui les avait profondément irrités)**…** - *Estce qu'il se tuera…* Voyez plus haut, 7, 35, l'hypothèse analogue que la même menace du Sauveur avait occasionnée ; celleci est plus méchante encore. Comme on l'a dit, ces Pharisiens travestissent odieusement l'élément le plus sublime de l'Évangile. - *Puisqu'il dit : Où je vais…* D'après l'enseignement des Juifs, les suicidés étaient aussi coupables que les homicides, et la partie la plus sombre de l'enfer leur était réservée : " Ceux ... dont les mains insensées se sont tournées contre euxmêmes, le plus sombre enfer reçoit leurs âmes, et Dieu, le père commun, venge sur leurs enfants l'offense des parents " (Josèphe, Bell. Jud. Livre 3, 8, 5). Et l'on conçoit que les Pharisiens ne voulussent pas suivre Jésus jusque là.

Jean chap. 8 verset 23. - Et il leur dit : Vous, vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. - *Et il leur dit.* Jésus ne répond pas à ce grossier sarcasme, et il garde son calme majestueux ; mais il rétablit, par une antithèse saisissante, la vérité des faits. C'est pour des causes bien différentes de celle qu'ils ont indiquée que ses ennemis seront incapables de le suivre. - Première cause : la diversité d'origine. Eux et lui appartiennent à des sphères totalement distinctes. Ils sont, eux, *d'en bas*, et terrestres comme le lieu si bas si vil, si corrompu de leur origine. Cf. 3, 6. Il est, lui, *d'en haut,* et aussi élevé audessus d'eux que le ciel l'est audessus de la terre. Cf. 3, 31. - Deuxième cause : la diversité non moins saillante de leurs natures morales. Eux, ils sont *de ce monde*, et presque partout dans le quatrième évangile cette expression est prise en mauvaise part, pour marquer l'éloignement de Dieu, le siège et le centre du péché. Lui au contraire, il n'a rien de commun avec le monde : *je ne suis pas* ... ; il y a plutôt entre le monde et lui une guerre à outrance.

Jean chap. 8 verset 24. - Je vous ai donc dit que vous mourrez dans vos péchés ; car, si vous ne croyez pas à ce que je suis, vous mourrez dans votre péché. - *Je vous ai donc dit* (Cf. verset 21) : à cause de leur origine et de leur nature si mauvaises, ils ne pourront échapper au péché, et ils mourront impénitents. - *Que vous mourrez dans vos péchés*. Plus haut nous lisions le singulier *dans le péché*, parce que Jésus considérait le péché collectivement dans son affreux ensemble ; ici, le pluriel exprime les manifestations diverses du crime, ses actes spéciaux individualisés dans chaque homme. - *Car si vous ne* ... NotreSeigneur explique sa pensée. Il n'était que trop en droit de parler comme il venait de le faire, car il ne restait à ses ennemis qu'une seule ressource pour obtenir le pardon de leurs péchés, et ils semblaient si peu disposés à en profiter. - *Vous ne croyez pas à ce que je suis.* Cette unique ressource, c'était la foi à son caractère messianique, à sa divinité. - *Vous mourrez dans votre péché.* Le grec a le pluriel comme au premier hémistiche.

Jean chap. 8 verset 25. - Ils lui dirent donc : Qui êtesvous ? Jésus leur répondit : Je suis le principe, moi qui vous parle. - *Ils lui dirent donc : Qui êtesvous ?* Ils durent appuyer avec dédain sur le pronom " vous ". Toi qui fais dépendre la rémission des péchés et le salut éternel de la croyance en ta mission, qui estu donc ? - *Jésus leur répondit.* La réponse de Jésus, si simple en apparence, est d'une interprétation très difficile, comme on le voit en parcourant les principaux commentaires, où tant de sens divers sont exposés. Dans le texte grec, que nous devons parfois prendre pour base de nos explications, tous les mots, à part le dernier, ont été l'objet de discussions particulières. Nous ne voulons pas entrer à fond dans ce dédale d'opinions ; néanmoins il nous faudra bien indiquer les plus suivies, afin de choisir ensuite en pleine connaissance de cause. - Les anciens exégètes grecs et la plupart des auteurs modernes s'accordent à prendre adverbialement l'accusatif ἀρχὴν (en premier). Mais deux sens demeurent encore possibles : " en premier "

(avec ses différentes nuances de traduction ; de toute éternité, d'abord, avant tout), et “ tout à fait, précisément, etc ”. - L'expression suivante est également susceptible de recevoir deux significations distinctes, suivant qu'on lit ὅ τι (ce que), le neutre du pronom grec ou ὅτι (parce que), comme portent d'anciens manuscrits de la Vulgate. On préfère généralement la leçon “ ce que ”. - La particule grecque καὶ ne doit pas être négligée dans cette proposition, car elle ajoute certainement à la force de la pensée ; elle équivaut plus probablement à “ même si , quand même ” . - Enfin λαλῶ n'est pas un simple synonyme de “ dire ” : la Vulgate a bien traduit ce verbe solennel par *parler*. - Cela posé, la critique des interprétations les plus en vogue devient relativement facile. 1° Quoique si belle et si profonde, celle de notre version latine n'est malheureusement pas admissible, car elle ne correspond pas au texte original. Le pronom *qui* ne peut s'expliquer en aucune manière ; de même, la locution grecque Τὴν ἀρχὴν ne saurait être représentée par *principium* au nominatif (Je suis le principe, le commencement ; par conséquent, l'Éternel. Cf. S. Augustin, h. l.). 2° S. Jean Chrysostome, Théophylacte, Euthymius, de nos jours Lücke, Corluy, et les célèbres critiques Lachmann, Tischendorf, Westcott et Hort, mettent un point d'interrogation à la fin de la phrase, et traduisent : “ A quoi bon vous parler, à vous qui refusez constamment de me croire ? Mais l'interrogation enlève à la pensée une grande partie de sa force. 3° D'autres remplacent par une virgule le point qui termine le verset 25, de manière à n'avoir ensuite qu'une phrase continue. Mais alors Jésus ne ferait aucune réponse, et surtout ce sens est vague et peu naturel. 4° Maldonat traduit et commente ainsi la pensée du Sauveur : “ Je suis celui que je vous ai dit être, depuis le début ; que je vous dis toujours, que je vous ai toujours dit : le Christ ”. Tholuck et d'autres se rangent à cette interprétation, qui nous paraît supérieure à toutes les précédentes, et dont on peut rapprocher le passage analogue de Plaute, Captiv. 3, 4, 91 : “ Qui est donc celuici ? Celui que je t'ai dit dès le début ”. 5° S. Cyrille, et de nos jours Fritzsche, Stier, etc., se rapprochent davantage de ce qui nous paraît être la meilleure explication. “ Je suis, depuis le début des choses, de la nature que je déclare être ”. 6° Nous croyons, avec un certain nombre d'interprètes contemporains, que pour recevoir sa véritable et complète signification, cette ligne profonde et délicate demande à être traduite comme il suit : “ Je suis tout à fait cela même que je déclare ”. Comme si Jésus disait : Vous me demandez qui je suis. Mais rien de plus facile à connaître. Écoutez ma parole ; elle me révèle absolument, car je suis tout ce que renferment mes propres discours : ma personne est identique à ma doctrine. Ainsi donc, “ il en appelle à ses témoignages comme à l'expression adéquate de son être. Ils n'ont qu'à sonder la série de ses déclarations sur luimême ; ils y trouveront l'analyse complète de son essence et de sa mission ”, Godet, h. l. Ce sens est justifié, et par la situation saillante de Τὴν ἀρχὴν, et par le pronom significatif “ tout ce que ”, et par l'insertion de “ aussi, même ” qui appuie sur l'identité de la personne et de la parole du Sauveur, enfin par l'emploi du temps présent, duquel il ressort que les témoignages de Jésus ne sont pas encore à leur terme. Cf. Westcott, h. l.

Jean chap. 8 verset 26. - J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à juger en vous. Mais celui qui m'a envoyé est véridique, et ce que j'ai appris de lui, je le dis dans le monde. - Après avoir ainsi nettement répondu à la question de ses adversaires, NotreSeigneur JésusChrist revient sur son assertion du verset 24, afin de légitimer le droit qu'il avait d'adresser aux Juifs de sévères reproches. - *J'ai beaucoup de choses*... en avant et au pluriel. Ce n'est seulement pas pour une chose, mais pour des fautes multiples qu'il peut les blâmer. - *À dire de vous et à juger en vous.* Le second verbe explique le premier et en détermine le sens exact : parler d'eux, c'est les condamner aussitôt, tant leur conduite est manifestement coupable. - La particule adversative *mais* n'est pas sans quelque obscurité dans ce passage. D'après le sens le plus probable, Jésus opposerait vivement et fortement à l'incrédulité des Juifs le témoignage véridique de Celui qui l'a envoyé, par conséquent sa propre vérité. Même quand je parle contre vous je suis véridique, comme mon Père dont je consulte constamment la pensée . - *Ce que j'ai appris de lui, je le dis.* Le pronom grec correspondant à *ce que* est très emphatique. Ce que j'ai vu, et seulement cela ! - *Je le dis dans le monde.* Par cette dernière expression NotreSeigneur relève de nouveau l'universalité de son enseignement ; il prêche pour le monde entier et pas seulement pour les Juifs. Cf. Matth. 28, 19-20. “ Monde ” n'est pas pris ici en mauvaise part, comme au verset 23.

Jean chap. 8 verset 27. - Ils ne comprirent pas qu'il disait que Dieu était son Père. - Douloureuse réflexion de l'évangéliste. Malgré tant de preuves ils ne comprirent point, aveugles volontaires qu'ils étaient. - *Qu'il disait que Dieu était son Père.* Court et saisissant commentaire de S. Jean : lorsque Jésus parlait de celui qui l'avait envoyé, il désignait clairement Dieu, dont il procédait par une génération éternelle.

Jean chap. 8 verset 28. - Jésus leur dit donc : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis, et que je ne fais rien de moimême, mais que je parle selon ce que le Père m'a enseigné. - *Jésus leur dit donc.* Parce que les Pharisiens n'avaient pas reconnu à son langage sa nature et sa mission divines, Jésus va leur indiquer des événements prochains qui leur dessilleront les yeux. - *Quand vous aurez élevé...* Nous avons vu plus haut (3, 14 ; voyez le commentaire, et comparez aussi 12, 32-33) que le Sauveur désigne par ce verbe son exaltation sur l'arbre de la croix. Il attribue sa mort aux Juifs, dont elle fut l'œuvre en réalité, les Romains n'ayant joué dans le crucifiement de Jésus que le rôle de bourreaux secondaires. Cf. Act. 3, 13-35. - *Alors vous connaîtrez...* met en contraste la science future des Pharisiens avec leur ignorance présente. - *Ce que je suis* : que je suis le Messie, le Fils de Dieu. Cf. verset 24. NotreSeigneur désignetil ici une connaissance pratique, basée sur la foi, en d'autres termes une conversion réelle ? Beaucoup d'interprètes l'ont admis, et ils allèguent le passage Luc. 23, 48, où l'on voit en effet quelques Juifs croire en JésusChrist immédiatement après sa mort ; mais il nous semble plus conforme à l'ensemble du contexte de laisser au verbe " connaître " sa signification générale : Malgré vous, et forcés par les événements, vous reconnaîtrez alors qui je suis. Cf. 7, 33, 34 ; 8, 21. - La fin du verset, *de moimême* dépend encore de *connaîtrez* - *Je ne fais rien* Cf. 5, 19. Nouvelle preuve de l'entière conformité qui existe entre la manière d'agir du Christ et celle de Dieu son Père. - *Mais que je parle selon ce que le Père m'a enseigné.* Cf. 7, 16. " Ce que " est en corrélation avec " selon ", et fortement accentué, comme au verset 26. De ses actes, accomplis en union avec Dieu, Jésus revient à sa prédication qui reflète intégralement la pensée divine. Mais il y a plus encore, ainsi que l'exprime si bien S. Augustin, Traité 40, 5 : Pour le Fils, être et savoir sont une seule et même chose: il tient donc la science de celui de qui il tient l'existence : il n'en a pas reçu, d'abord l'être, et ensuite le savoir ; mais, en l'engendrant il lui a communiqué la science, de la même manière qu'en l'engendrant il lui a communiqué l'existence ".

Jean chap. 8 verset 29. - Et celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable. - Quelques commentateurs rattachent encore ce verset au verbe *connaîtrez* (verset 28) ; il est plus simple de commencer ici une nouvelle phrase. - *Celui qui m'a envoyé...* Le premier hémistiche (jusque après *seul*) concerne, d'après la majorité des anciens exégètes, l'union toute divine qui ne cessa d'exister entre le Père et le Verbe incarné. Même après les humiliations de ma naissance humaine, *est avec moi*, s'écrie le Logos en parlant de son divin Père : rien n'est changé dans nos relations intimes. - *Il ne m'a pas laissé seul* : la séparation que l'Incarnation semble avoir établie entre Dieu et son Fils n'est en effet qu'apparente. - *Parce que* introduit la démonstration d'un autre genre d'union, l'union que Jésus en tant qu'homme a perpétuellement avec Dieu. - *Je fais toujours ce qui lui lui est agréable.* NotreSeigneur dut appuyer sur tous les mots ; car ils ont tous ici une grande énergie, surtout *fais toujours* à la fin de la phrase. Quand on fait toujours ce qui plaît à quelqu'un, qu'on accomplit sa volonté dans les plus petits détails, cela ne prouvetil pas la plus parfaite harmonie ? Lebrun, dans son suave tableau de l'intérieur de Notre Seigneur JésusChrist, composé sous la direction de M. Olier, a traduit admirablement cette pensée de jésus.

Jean chap. 8 verset 30. - Comme il disait ces choses, beaucoup crurent en lui. - *Comme il disait ces choses*, et en vertu même de ses paroles. Le narrateur, qui avait mentionné quelques lignes plus haut un résultat bien triste, verset 27, en signale maintenant un second, de tout autre nature : *beaucoup crurent en lui.* Il use de l'expression la plus forte pour marquer la foi (voyez le verset suivant). Partout, dans cet évangile, on voit la double catégorie des croyants et des incrédules relativement à Notre Seigneur JésusChrist. Voyez la Préface, § 5.

γ. La vraie liberté et l'esclavage du péché. 8, 31-59.

**31 Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous demeurez dans ma parole,
vous serez vraiment mes disciples, 32 et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous
rendra libres. 33 Ils lui répondirent : Nous sommes les descendants d'Abraham, et nous
n'avons jamais été esclaves de personne ; comment ditesvous : Vous serez libres ?
34 Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque commet le péché
est esclave du péché. 35 Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; mais le
fils y demeure toujours. 36 Si donc le fils vous affranchit, vous serez vraiment libres.
37 Je sais que vous êtes la descendance d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire
mourir, parce que ma parole ne trouve pas d'entrée en vous. 38 Moi, je dis ce que j'ai vu
chez mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez vu chez votre père. 39 Ils lui
répondirent : Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit : Si vous êtes fils d'Abraham,
faites les œuvres d'Abraham. 40 Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi,
un homme qui vous ai dit la vérité, que j'ai entendue de Dieu ; cela, Abraham ne l'a
pas fait. 41 Vous faites les œuvres de votre père. Ils lui dirent : Nous ne sommes pas nés
de la prostitution ; nous avons un seul père, Dieu. 42 Jésus leur dit donc : Si Dieu était
votre père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je suis venu ; je
ne suis pas venu de moimême, mais c'est lui qui m'a envoyé. 43 Pourquoi ne
comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez entendre ma parole.
44 Vous avez le diable pour père, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a
été homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité, parce qu'il
n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il dit le mensonge, il dit ce qu'il trouve en luimême,
car il est menteur, et père du mensonge. 45 Mais moi, quand je dis la vérité, vous ne me
croyez pas. 46 Qui d'entre vous pourra prouver que j'ai péché ? Si je vous dis la vérité,
pourquoi ne me croyez-vous pas ? 47 Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu.
C'est pour cela que vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. 48 Les Juifs
lui répondirent donc, et lui dirent : N'avonsnous pas raison de dire que vous êtes un
Samaritain et un possédé du démon ? 49 Jésus répondit : Je ne suis pas possédé du
démon, mais j'honore mon Père ; et vous, vous me déshonorez. 50 Pour moi, je ne
cherche pas ma propre gloire ; il est quelqu'un qui la cherche, et qui juge. 51 En vérité,
en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. 52 Les
Juifs lui dirent : Maintenant nous savons que vous êtes possédé du démon. Abraham
est mort, et les prophètes aussi ; et vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne
mourra jamais. 53 Etesvous plus grand que notre père Abraham, qui est mort, et que les
prophètes, qui sont morts aussi ? Qui prétendez-vous être ? 54 Jésus répondit : Si je me
glorifie moimême, ma gloire n'est rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous
dites qu'il est votre Dieu. 55 Et vous ne le connaissez pas ; mais moi, je le connais ; et si
je disais que je ne le connais pas, je serais comme vous, un menteur. Mais je le connais,
et je garde sa parole. 56 Abraham, votre père, a tressailli de joie, désirant voir mon
jour ; il l'a vu, et il s'est réjoui. 57 Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore
cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? 58 Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous
le dis, avant qu'Abraham fût, je suis. 59 Ils prirent donc des pierres, pour les jeter sur
lui ; mais Jésus se cacha, et sortit du temple.**

Tout s'enchaîne parfaitement dans ces discours. Jésus va maintenant porter sur les Juifs quelquesuns de ces jugements dont il a parlé au verset 26. Ses auditeurs l'interrompront jusqu'à six fois, d'abord afin d'insister

sur leurs propres privilèges (versets 33, 39, 41), puis pour contester avec une vigueur toujours croissante les prérogatives auxquelles il disait luimême implicitement qu'il avait droit (versets 48, 52 et 53, 57).

Jean chap. 8 verset 31. - Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples - *Jésus disait donc…* Malgré l'avis contraire de divers commentateurs, nous ne voyons pas de raison suffisante pour admettre ici un changement de temps ou de lieux. C'est la suite d'un seul et même épisode. Cf. versets 2 et 12 . - *Aux Juifs qui avaient cru en lui.* Quoique légère, cette modification de la formule est significative, car c'est l'indice d'une foi moins énergique. Cf. verset 30. Notez en outre le nom de *Juifs* donné à des hommes devenus croyants ; on ne trouve nulle part ailleurs cette association qui équivaut presque, dans le quatrième évangile, à “ une contradiction dans les termes ” (Plummer), puisque les croyants sont des amis de Jésus, tandis que, pour S. Jean, les “ juifs ” sont habituellement ses adversaires les plus acharnés. Du reste, dans toute la suite de l'entretien, ces Juifs devenus fidèles traitent Jésus en ennemi. Ils différaient donc des *beaucoup* mentionnés au verset précédent. En réalité ils avaient commencé à croire, mais ils retenaient encore la plupart de leurs anciens préjugés ; ils étaient tout ensemble des chrétiens et des Juifs, et c'est ce que l'évangile a ainsi délicatement exprimé. Notre Seigneur JésusChrist essaie d'élever plus haut leur foi ; mais elle fléchit presque aussitôt et se brise, ne pouvant supporter l'épreuve à laquelle il la soumettait. - *Si vous demeurez…* La conjonction grecque indique que Jésus veut leur imposer une condition. Leur foi n'était qu'à son début, et, en cette matière, “ il ne suffit pas de commencer ” (Bengel) car tout dépend de la persévérance. A une émotion passagère le divin Maître oppose donc ce qu'il appelle d'une manière énergique et pittoresque “ demeurer dans sa parole ”, y établir en quelque sorte un domicile perpétuel. L'expression est tout à fait dans le style du quatrième évangile (Préface, § 6, 2). - *Dans ma parole.* (avec emphase sur le pronom grec : “ la doctrine qui est mienne ”). La parole de Jésus a été la base de leur foi naissante, il faut qu'elle le demeure toujours. Voyez, 5, 38, une pensée analogue, avec un renversement des expressions : “ vous n'avez pas sa parole demeurant en vous ”. - Cette condition étant remplie, *vous serez vraiment mes disciples.* Le mot “ vraiment ” est visiblement le mot principal : en toute vérité, d'une façon sérieuse, et pas seulement en apparence. Dans le grec, le verbe est au présent (de même dans quelques manuscrits de l'Itala) ; dès cet instant vous êtes des disciples parfaits, si vous êtes décidés à prendre totalement pour guide ma parole infaillible.

Jean chap. 8 verset 32. - Et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. - Autre avantage que leur procurera la doctrine de Jésus acceptée avec foi, pratiquée avec obéissance : *Et vous connaîtrez la vérité…* Ces hommes connaissaient déjà la vérité révélée dans l'Ancien Testament, mais c'était une vérité imparfaite ; de là l'emploi de l'article grec pour marquer la vérité complète, essentielle, qui est contenue dans l'enseignement de Jésus, ou plutôt qui est Jésus luimême. Cf. verset 36 ; 14, 6. Nous aimons en effet à voir ici, à la suite de S. Cyrille et de S. Jean Chrysostome, la vérité concrète et vivante, plutôt que la vérité abstraite, envisagée en général (S. Augustin, le Vén. Bède, Rupert de Deutz, etc.). - *Et la vérité vous rendra libres.* Les heureux effets vont se multipliant, grandissant. C'est le quatrième qui est mentionné depuis le verset 31 : le début de la foi, la croyance affermie qui demeure, le progrès dans la connaissance de la vérité, une sainte et glorieuse liberté ! Bientôt (versets 34-36) nous apprendrons plus complètement en quoi consiste la liberté promise par Jésus comme une récompense de la foi.

Jean chap. 8 verset 33. - Ils lui répondirent : Nous sommes les descendants d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves de personne ; comment ditesvous : Vous serez libres ? - *Ils lui répondirent…* Le sujet clairement indiqué par le récit est les *Juifs qui avaient cru en lui* du verset 31. Ces disciples imparfaits sont déjà blessés par la réflexion cependant si encourageante du Seigneur Jésus. La vérité vous délivrera ! Ils n'étaient donc pas libres, d'après lui. Cela suffit pour surexciter leur orgueil national, et faire reprendre le dessus aux sentiments hostiles qu'ils venaient à peine de dominer et de refouler. - Le lecteur supposera aisément avec quelle fierté ils durent s'écrier : *Nous sommes les descendants d'Abraham* ; fierté jusqu'à un certain point légitime, puisque Abraham et sa race avaient été particulièrement bénis du ciel. - Ils ajoutent, en accumulant les négations : *et* (en conséquence de notre glorieuse naissance) *nous n'avons jamais été esclaves de personne.* Ils croient que Jésus leur parle de liberté sous le rapport politique, et la servitude politique n'étaitelle pas incompatible avec leur titre de descendants d'Abraham ? Mais, comme la passion les aveugle de nouveau (Cf. 7, 52), et quel pouvoir illimité a l'esprit humain de se faire illusion ! Ils oubliaient tout à la fois l'esclavage de leurs pères en Égypte, l'oppression si humiliante que les Philistins et

les Chananéens avaient fait sentir à Israël au temps des Juges, la captivité de Babylone, le joug des Grecs, et surtout le joug de Rome, qui en ce moment même pesait si douloureusement sur leurs têtes. “ La Judée fut la partie la plus méprisable des esclaves des Assyriens, des Mèdes et des Perses ”, écrit d’eux Tacites avec une mordante ironie, Hist. lib. 5. Voilà bien ces hommes dont l’historien Josèphe disait à son tour, Ant. 18, 1, 6 : “ Ils ont une passion inébranlable pour la liberté, et ils maintiennent que Dieu est leur seul gouverneur et maître ”. C’était un principe de l’école pharisaïque que “ tous les Israélites sont des enfants de rois ” (Sabbath, f. 67, a), et aujourd’hui encore, chaque Israélite répète à sa prière du matin cette bénédiction : “ Soyez loué (Seigneur) de ce que vous ne m’avez pas créé esclave ”. L’erreur historique où tombaient alors les interlocuteurs de Jésus a paru impossible à quelques exégètes modernes (Tholuck, J. P. Lange, etc.) ; aussi aton pensé qu’ils songeaient seulement à revendiquer la liberté de droit, en vertu de laquelle ils demeuraient un peuple libre malgré les circonstances extérieures, et point la liberté de fait ; mais cette interprétation est forcée et peu rationnelle. - *Comment ditesvous* ... Le souvenir de sa parole les révolte. Ne sommesnous pas libres suffisamment ?

Jean chap. 8 verset 34. - Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque commet le péché est esclave du péché. - *Jésus leur répondit*... Non, ils ne le sont pas, dira Jésus dans sa réponse (versets 34-36), et il le démontrera clairement. - *En vérité, en vérité je vous le dis* (dans le grec avec la répétition accoutumée). Par cette formule solennelle, qui équivaut à un serment (“ ces paroles sont un jurement ”, S. Aug., Traité sur S. Jean 41, 3), le Sauveur amène ses auditeurs au vrai point de vue de la question. Ils pensent à un esclavage politique, tandis qu’il pensait, lui, à des chaînes autrement honteuses et lourdes. - *Quiconque commet le péché* (avec l’article en grec). Expression opposée à “ faire la vérité ” (3, 21), et à “ faire la justice ” (1 Joan. 2, 29 ; 3, 7). *Quiconque* est accentué : tout homme sans exception, fûtil Israélite. La tournure grecque, “ commettant ”, désigne très bien l’habitude du péché, une vie passée dans le mal. - *Est esclave du péché.* (quelques manuscrits omettent à tort les mots *du péché*, qui sont suffisamment garantis). Et c’est là le plus dégradant de tous les esclavages. Cf. Prov. 5, 22 ; Rom. 6, 16 et ss. ; 7, 14 et ss. ; 2 Petr. 2, 19. “ O la misérable servitude ! Le plus souvent, quand les hommes ont de méchants maîtres, ils cherchent à se vendre : non qu’ils ne veuillent avoir aucun supérieur, mais parce qu’ils désirent en changer. Mais l’esclave du péché, quelle ressource atil à sa disposition ? Qui peutil appeler à son secours ? Devant qui porter ses plaintes ? A quel maître se vendre ? Parfois, l’esclave d’un homme, fatigué des exigences exorbitantes de son maître, trouve le repos dans la fuite. Mais où peut fuir l’esclave du péché ? Partout où il dirige sa course, il se trouve avec lui. Une conscience mauvaise n’échappe jamais à ellemême... ”, S. Aug., Traité sur S. Jean 41, 4). Vérité si manifeste, que les païens euxmêmes l’ont souvent et énergiquement exprimée. “ D’autant de maîtres que de vices ”, disait un proverbe romain. “ Seul est libre celui qui n’est soumis à aucune domination, et qui n’est l’esclave d’aucune cupidité ”, Cicéron.

Jean chap. 8 verset 35. - Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; mais le fils y demeure toujours. - Quand on est tombé dans cette misérable servitude, il reste pourtant un espoir de délivrance, qui n’est autre que Jésus luimême (versets 35-36). Notre Seigneur énonce cette consolante vérité, d’abord au moyen d’un fait général qui sert de transition (verset 35), puis par une application directe de ce fait (verset 36). - Le fait consiste en un exemple emprunté à la vie civile : *Or l’esclave*... C’est-à-dire, tout esclave en général, et pas seulement l’esclave du péché. - *Ne demeure pas toujours dans la maison*... Cf. 14, 2 ; Hebr. 3, 6. Sans droits reconnus, les esclaves étaient complètement livrés aux caprices de leurs maîtres, qui pouvaient les donner, les vendre, les échanger, les expulser quand bon leur semblait. Pas de domicile permanent pour ces malheureux. - *Mais le fils*... Tout fils en général, par opposition à l’esclave. Ce serait une erreur de restreindre ici l’expression, pour ne l’appliquer qu’au Fils de Dieu. - *Y demeure toujours.* En sa qualité d’héritier, le fils demeure toute sa vie dans la maison paternelle. Et c’est ainsi que s’étaient passées les choses sous la tente d’Abraham luimême, pour Isaac, le vrai fils, et pour Ismaël, l’enfant de l’esclave. Cf. Gen. 21, 10 et ss. ; Gal. 4, 22-31.

Jean chap. 8 verset 36. - Si donc le fils vous affranchit, vous serez vraiment libres. - Jésus applique maintenant à sa propre personne et aux Juifs cette vérité universelle. - *Si donc* (déduction) *le fils vous affranchit.* Ici, nous croyons qu’il est préférable de ne voir dans “ le fils ” que Notre Seigneur JésusChrist, le Fils de Dieu par conséquent, l’auteur unique de toute émancipation morale. - *Vraiment.* Fortement accentué, oppose la vraie liberté à celle que les Juifs se vantaient si faussement de posséder (verset 33). “ Libertas pleine et parfaite ”, dit S. Augustin. Au lieu de l’adverbe grec qu’il emploie si fréquemment, S. Jean se sert

ici de “ réellement ”. Cf. Luc. 23, 47 ; 24, 34 ; 1 Tim. 5, 3, 5 et 15. - *Serez … libres.* Des “ affranchis ” dans la plus noble des significations. “ En effet, la loi de l’esprit de vie t’a libéré dans le Christ Jésus de la loi du péché et de la mort ”, Rom. 8, 2.

Jean chap. 8 verset 37. - Je sais que vous êtes la descendance d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole ne trouve pas d’entrée en vous. - Jésus revient à l’objection de ses interlocuteurs (verset 33), pour la réfuter encore d’une autre manière. Laissant de côté les notions corrélatives de liberté et d’esclavage dont il avait fait un si frappant usage (versets 31-36), il passe à l’idée connexe de filiation. Par une série d’arguments irréfutables, il démontre aux Juifs de plus en plus irrités que, bien loin d’être les enfants d’Abraham et de Dieu, ils sont au contraire les fils du démon, versets 37-47. - *Je sais que vous êtes la descendance d’Abraham.* Le grec porte “ postérité d’Abraham ”, comme au verset 33. Jésus leur concède ce privilège, mais uniquement sous le rapport extérieur, et dans le sens étroit auquel ils s’arrêtaient euxmêmes. Soit, vous êtes, historiquement et naturellement, les descendants d’Abraham ; mais vous n’êtes pas plus que cela. “ Pour être postérité d’Abraham, ils n’en sont pas tous les enfants ”, Rom. 9, 7. - *Mais…* Le Sauveur fait immédiatement une grave restriction. La preuve que vous n’êtes pas les vrais fils d’Abraham, c’est que *vous cherchez à me faire mourir.* Cf. 7, 1, 25, 30, 32, etc. Et Jésus indique le motif de leur haine cruelle et homicide : *parce que ma parole ne trouve pas d’entrée en vous.* Littéralement : “ ma parole ne prend pas en vous ”, comme nous disons en français ; mais la locution équivalente du grec a plus de force encore, le verbe signifiant plutôt “ pénétrer ”. Donc, “ mon langage ne fait pas de progrès en vous ”. La divine doctrine est en effet un germe déposé dans les cœurs, pour qu’il y croisse à la façon du sénevé dont Notre Seigneur JésusChrist raconte ailleurs l’intéressante histoire.

Jean chap. 8 verset 38. - Moi, je dis ce que j'ai vu chez mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez vu chez votre père. - Et pourquoi les Juifs, après avoir reçu la parole du Sauveur (verset 31), ne lui laissaientils pas gagner en eux le moindre espace ? C’est à cause de la différence fondamentale qui régnait entre eux et JésusChrist. Remarquez, dans ce verset et les suivants, l’opposition perpétuelle et saisissante des pronoms “ je ” et “ vous ”, déjà mentionnée antérieurement, et le fréquent parallélisme, soit des pensées, soit des expressions. - *Moi, je dis ce que…* Si la leçon ὅ de la Recepta est authentique, cet emploi du singulier désignerait collectivement toutes les choses saintes, et sublimes, et parfaites, que Jésus contemplait auprès de son Père céleste, réunies dans une adorable unité. Mais le pluriel ᾅ (“ quae ”) est mieux garanti (א, B, C, D, X). - *Ce que j’ai vu chez mon Père.* Concept tout à fait caractéristique du quatrième évangile. Cf. 3, 11, 32 ; 5, 19. Le pronom grec μου (de moi, traduit par *mon*) a été probablement ajouté (il est omis dans B, C, L, T, X). - *Je dis :* il proclamait cela et seulement cela, ainsi qu’il l’a déjà dit à plusieurs reprises. Cf. 5 et 7, en plusieurs endroits. - *Et vous,* (le grec ajoute *donc*, si vous êtes conséquents avec vousmêmes). “ antithèse pleine de vie ”, s’écrie le P. Patrizi. - *Vous faites ce que vous avez chez en votre père.* La multiplicité des choses mauvaises qu’ils ont contemplées à leur tour auprès de leur père. Le grec a de nouveau quelques variantes instructives. C’est ainsi que la plupart des meilleurs manuscrits lisent “ avez entendu ” : ce qui est beaucoup plus exact, car les Juifs n’avaient pas à proprement parler le démon pour père ; mais ils avaient entendu ses suggestions malsaines. - *Vous faites.* Est aussi un changement notable. En parlant de luimême, Jésus avait dit : je déclare et j’annonce ce que je vois auprès de mon Père ; car la prédication formait la partie centrale de sa vie publique. Maintenant il fait allusion aux œuvres malignes et perfides de ses ennemis : voilà pourquoi il dit : *vous faites*. - Quelques auteurs anciens et modernes traitent le verbe *faire* comme un impératif, ce qui est possible grammaticalement ; dans ce cas c’est Abraham qui serait désigné par Jésus comme un modèle : Vous aussi, imitez votre Père et ses œuvres excellentes. Mais le contexte (Cf. verset 44) montre qu’il vaut mieux traduire comme l’a fait la Vulgate, et croire que dès ce verset Jésus avait en vue le démon comme le père des Juifs au point de vue moral. “ Un peu auparavant, il a parlé d’Abraham, mais comme source de leur existence charnelle, et non comme modèle de leur vie spirituelle ; il nommera leur autre père, celui qui ne les a pas engendrés, celui qui ne les a pas faits hommes, mais dont ils étaient les fils, sinon en tant qu’hommes, du moins en tant qu’hommes méchants ; sinon en tant que sa race, du moins en tant que ses imitateurs. ” S. Augustin, Traité 42, 2 sur S. Jean.

Jean chap. 8 verset 39. - Ils lui répondirent : Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit : Si vous êtes fils d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. - *Ils lui répondirent* (les meilleurs documents ajoutent “ lui ”). Ils ont compris que Jésus a parlé d’un père différent d’Abraham ; mais, n’ayant pas d’autre réponse à donner, ils se contentent de réitérer leur première assertion (verset 33), en insistant sur leur glorieuse origine : *Notre*

père, c'est Abraham. - Jésus leur dit. Le Sauveur aussi revient sur son affirmation antérieure (verset 37), pour la développer et la mieux démontrer. Sa parole revêt ici la forme d'un vrai syllogisme, dont le verset 39 contient la majeure, et le verset 40 la mineure. Les enfants d'Abraham doivent agir comme ce saint patriarche ; or, vous cherchez à me donner la mort, ce qu'Abraham n'eût jamais fait… - *Si vous êtes fils d'Abraham* (plus haut, versets 33 et 37, nous lisions " semen : semence "), *faites les œuvres d'Abraham.* Tel père, tel fils ! C'est du moins ce qui devrait être, quand le père est si recommandable qu'Abraham l'avait été. Jésus rappelle aux Juifs ce principe moral, pour en tirer une triste conclusion.

Jean chap. 8 verset 40. - Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi, un homme qui vous ai dit la vérité, que j'ai entendue de Dieu ; cela, Abraham ne l'a pas fait. - *Mais maintenant…* De ce bel idéal qu'il vient de leur proposer, NotreSeigneur passe à la réalité des choses, qui contrastait si vivement avec la conduite du père des croyants : *vous cherchez à me faire mourir.* - Et pour établir leur crime dans un relief plus saisissant encore, il indique l'unique raison qui a suscité contre sa propre personne leur haine mortelle : *moi qui vous ai dit la vérité.* Voilà tout son crime ; il leur a dit la vérité en toute franchise. - Et cette vérité qui aurait pu leur faire tant de bien, elle était aussi sainte qu'authentique dans sa source : *que j'ai entendue de Dieu.* Il y a une forte gradation dans ce reproche : Vous, les prétendus fils d'Abraham, me tuer, moi qui vous dis la vérité, la vérité que j'ai puisée en Dieu. " Elle monte la prière, elle monte de plus en plus ", Grotius. Remarquez aussi dans le texte grec l'expression si humble, ἄνθρωπον, " homme ", par laquelle Jésus définit l'un des côtés de sa nature ; c'est l'unique fois qu'il parle ainsi de lui . - *Cela* est en avant d'une manière très emphatique : ce meurtre de la pire espèce. - *Abraham* (votre père !) *ne l'a pas fait !* Quelle énergique litote ! Abraham n'a pas été homicide !

Jean chap. 8 verset 41. - Vous faites les œuvres de votre père. Ils lui dirent : Nous ne sommes pas nés de la prostitution ; nous avons un seul père, Dieu. - *Vous* est également très accentué : vous qui prétendez être les fils d'Abraham, mais qui ne l'êtes pas en réalité. - *Faites les œuvres de votre père.* Leur vrai père, en effet, c'est le démon, comme Jésus l'a déjà insinué, verset 38, et comme il va le déclarer plus formellement encore, verset 44. - *Ils lui dirent.* (dans les versions autres que א, B, L, T : ils lui dirent *donc*). Ils parlent avec une indignation croissante, car ils soupçonnent maintenant quel est le père dont l'on prétend qu'ils descendent au moral. Eux aussi, ils se mettent à tenir un langage figuré, et ils ne revendiquent plus seulement Abraham, mais Dieu luimême, pour père. - *Nous ne sommes pas nés de la prostitution…* Il n'existe pas le plus léger motif de supposer qu'il y avait, sous cette vive dénégation, une accusation tacite et ignoble lancée contre Notre Seigneur JésusChrist. Le secret de sa naissance miraculeuse avait été admirablement gardé, et tout le monde lui donnait S. Joseph pour père (Cf. Luc. 4, 22 et parall.) ; plus tard seulement, quand ils eurent entendu parler de son incarnation, les Juifs inventèrent cette grossière injure qu'ils ont si souvent répétée. Cf. Origène, Contr. Cels. 1, 32. D'après le contexte, les interlocuteurs de Jésus prennent ici *prostitution* comme synonyme d'idolâtrie, acception que ce mot a si fréquemment dans l'Ancien Testament. Cf. Ex. 34, 15-16 ; Lev. 17, 7 ; Jud. 2, 17 ; 4 Reg. 9, 22 ; Ps. 72, 27 ; Is. 1, 21 ; Jer. 3, 1, 9, 20 ; Ezech. 16, 15, et surtout Os. 2, 4, 5. - *Nous avons un seul père, Dieu.* Dans le grec, avec l'article, l'unique vrai Dieu. Noble prétention, et fondée jusqu'à un certain point, ainsi que le prouvent les passages Deut. 32, 6 ; Is. 23, 9 ; 64, 8 ; Mal. 2, 19, où Dieu daigne luimême s'appeler le père d'Israël.

Jean chap. 8 verset 42. - Jésus leur dit donc : Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je suis venu ; je ne suis pas venu de moimême, mais c'est lui qui m'a envoyé. - Et pourtant Jésus doit la détruire encore, de même qu'il a renversé la première. La preuve très catégorique qu'ils ne sont pas les fils de Dieu, c'est qu'ils ne l'aiment point, lui qui est le " Fils de Dieu " par antonomase. Cf. 15, 23 ; 1 Joan. 5, 1. - *Vous m'aimeriez* : il leur serait impossible de n'avoir pas ce sentiment au plus profond de leur cœur, car l'amour règne entre les enfants d'un même père (c'est de Dieu que je suis sorti). - *Je suis sorti et … venu* Dans le grec, " je suis sorti et je viens ". Locution solennelle, qu'on ne retrouve qu'une autre fois dans la bible, 16, 28. Le premier verbe exprime l'origine divine de JésusChrist ; le second, son apparition historique en tant qu'HommeDieu. S. Augustin en donne un très beau commentaire : " Il en est donc venu comme Dieu, comme son égal, comme son Fils unique, comme Verbe du Père ; et le Verbe est venu vers nous ; parce qu'il s'est fait chair pour habiter parmi nous. Son avènement, c'est son humanité ; sa permanence ; c'est sa divinité ", Traité sur S. Jean, 42, 8. - *Je ne suis pas…* Jésus explique plus complètement sa venue mystérieuse en ce monde : elle est divine tout aussi bien que sa nature, car ce n'est

pas de luimême qu'il est venu. - *C'est lui qui m'a envoyé.* NotreSeigneur se présentait donc à la fois comme le Fils et comme l'ambassadeur du TrèsHaut.

Jean chap. 8 verset 43. - Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez entendre ma parole. - Les choses étant ainsi, demandetil maintenant à ses auditeurs, *pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ?* L'équivalent grec de " langage ", désigne le langage considéré dans son expression extérieure. Cf. 4, 42 ; Matth. 26, 73 (" Certainement tu es aussi de ces genslà car ton accent te fait reconnaître. "), etc. - Comment donc ne reconnaissentils pas l'accent tout divin de Jésus ? Il va le leur dire luimême : *Parce que vous ne pouvez...* Simple impossibilité morale, assurément, et dont ils sont entièrement responsables. " Ils ne peuvent pas parce qu'ils ne veulent pas ", S. Jean Chrysostome. - *Entendre ma parole.* L'organe de l'ouïe mystique leur manque, et ils ne comprennent point la prédication du Sauveur.

Jean chap. 8 verset 44. - Vous avez le diable pour père, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il dit le mensonge, il dit ce qu'il trouve en luimême, car il est menteur, et père du mensonge. - JésusChrist finit par dire ouvertement aux Juifs ce qu'il leur avait laissé entrevoir d'une manière implicite aux versets 38 et 41 : ils ne sont ni enfants d'Abraham, ni enfants de Dieu, mais fils du démon. - *Vous* (très accentué) *avez le diable pour père.* Le langage n'est pas moins expressif que la pensée. On ne pouvait adresser à des descendants d'Abraham, à des membres de la nation théocratique, un blâme plus sévère. Cf. 1 Joan. 3, 8, 10. Le gnostique Héracléon, voulant trouver ici un appui pour son système, rattacha autrement le second génitif au premier, de manière à pouvoir traduire : Vous descendez du père du diable ; d'où il concluait que les Juifs et le démon n'avaient pas été créés par Dieu, mais par le mauvais principe. Nous n'aurions rien dit de cette aberration étrange, si un rationaliste contemporain, Hilgenfels, ne l'eût récemment rééditée. Cf. Die Evangelien nach ihrer Entstehung und geschicht. Bedeutung, 1854, p. 289. - *Et* par suite. Jésus rattache naturellement leur conduite à leur origine : celleci est la meilleure explication de cellelà. - *Vous voulez accomplir les désirs de votre père* **:** les passions violentes ; spécialement, d'après le contexte, la haine homicide et l'envie. Les Juifs ne se contentent pas d'agir à l'instar du démon leur père ; ils l'imitent avec un plein consentement : ses exemples funestes ont toute leur sympathie - *Il a été homicide* (expression grecque qu'on ne rencontre nulle part ailleurs) *dès le commencement.* C'est-à-dire, dès l'apparition de l'homme sur la terre, aussitôt que l'homicide fut possible. Le démon, en effet, par ses insinuations perfides, a causé la désobéissance d'Adam et d'Eve, d'où est résultée la mort pour tout le genre humain. Cf. Gen. 3 ; Sap. 2, 23-24 ; Rom. 5, 12 ; Apoc. 12, 9 ; 20, 2. Les écrits rabbiniques sont pareillement remplis de cette idée : " L'antique serpent, qui a tué Adam ", Sohar Chadasch. Etc. Aussi estce à tort qu'on a parfois appliqué ce dire de Jésus au meurtre de Caïn. Cf. 1 Joan. 3, 12. Notez l'imparfait de la continuité : l'homicide a toujours fait partie de la nature morale de Satan. Un rapprochement se fait de luimême : il n'est pas étonnant que les fils du démon entretiennent aussi des désirs meurtriers. Cf. verset 40. - *Et il n'est pas demeuré dans la vérité* (sans article dans le grec). Autre trait caractéristique du diable : il ne s'est pas tenu ferme dans la sphère de la vérité. Ces mots contiennent une allusion évidente à la chute de Satan, comme l'admettent tous les commentateurs catholiques. Cf. Judae, 6. Du reste, tout ce passage est justement classique en théologie : Notre Seigneur JésusChrist n'a rien dit de plus net ni de plus formel sur le chef des démons. - *Parce qu'il n'y a pas de vérité* (encore sans article : il n'y a pas de vérité) *en lui.* C'est la même pensée, exprimée en termes positifs et plus énergiques. - *Lorsqu'il dit le mensonge...* Jésus tire la conséquence des paroles qui précèdent. Un être qui est sorti de la vérité, ment d'une façon perpétuelle, et, quand il ment, il est tout à fait dans son rôle : *il dit ce qu'il trouve en luimême* (expression grecque très forte) Cf. 1, 11 ; 2 Cor. 3, 5. - *Car il est menteur et le père du mensonge.* Cette répétition de la même pensée a quelque chose de saisissant.

Jean chap. 8 verset 45. - Mais moi, quand je dis la vérité, vous ne me croyez pas. - Du père, JésusChrist revient aux enfants, qui ne valaient guère mieux. - *Mais moi,* est une antithèse emphatique. - *Quand je dis la vérité, vous ne me croyez point.* Remarquez le ton tragique. D'ordinaire, on croit un homme véridique ; mais les Juifs, fils du menteur par excellence, refusaient naturellement toute créance à Jésus, quoique tout attestât sa véracité.

Jean chap. 8 verset 46. - Qui d'entre vous pourra prouver que j'ai péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? - Absolument et fièrement, NotreSeigneur proteste contre leur manière

d'agir, et il revendique un privilège que personne autre n'a jamais songé à s'arroger. - *Qui d'entre vous pourra prouver que j'ai péché ?* (en grec littéralement : me convainc ; l'emploi du présent est vigoureux et pittoresque). Défi vraiment divin ! et quoique Jésus eût en face de lui des ennemis si acharnés, aucun d'eux n'osa relever le gant. Et pourtant, sa vie était publique et connue de tous. " Jour et nuit, dans les situations les plus diverses, on pouvait l'observer et l'épier, ce que ses adversaires ne manquèrent pas de faire ; malgré cela, personne ne pouvait le convaincre d'un seul péché… En d'autres circonstances, ils l'avaient accusé, mais par derrière, d'être un gourmand, un violateur du sabbat et un révolutionnaire. Pourquoi donc en ce moment aucun de leurs anciens griefs ne leur vintil à l'esprit ? C'est qu'ils n'osaient le faire en face même de Jésus, auquel il aurait été si facile de retourner leurs accusations contre eux avec une puissance écrasante ". Schegg, h. l. Il faut laisser au mot " péché " toute son étendue : on enlèverait à la pensée presque toute sa force si on le restreignait au mensonge. - *Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?* Pourquoi le traiter, lui si saint et si divinement parfait, comme le dernier des menteurs ? Voyez, 7, 18, la connexion intime qui existe entre l'innocence et la vérité, le mensonge et le péché.

Jean chap. 8 verset 47. - Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu. C'est pour cela que vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. - Après une courte pause, durant laquelle il attendit vainement leur réponse, Jésus reprit, se chargeant d'indiquer luimême le vrai motif de leur conduite si indigne à son égard : *Celui qui est de Dieu,* Celui dont l'être tout entier dérive de Dieu ; c'est-à-dire, le Sauveur luimême, en tant que vrai Fils de Dieu. Cf. verset 23 ; 3, 31 ; 15, 19 ; 17, 14, 16 ; 18, 36, 37. - *Écoute les paroles de Dieu* (il écoute avec foi et obéissance, comme au verset 43) : et tel était bien le cas pour Notre Seigneur JésusChrist . Cf. 3, 34 ; 7, 16 ; 8, 26 ; 17, 8. - Après le principe, l'application : *C'est pour cela que vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.* Cette conséquence était indéniable. Donc Jésus leur a une fois de plus démontré qu'ils ne sont pas les vrais enfants de Dieu, parce qu'ils refusent d'écouter l'envoyé du ciel.

Jean chap. 8 verset 48. - Les Juifs lui répondirent donc, et lui dirent : N'avonsnous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon ? - *Les Juifs lui répondirent donc.* Ils n'ont cependant rien de sérieux à répondre ; c'est pourquoi ils recourent à la réplique des gens grossiers et vulgaires, l'injure. - *N'avonsnous pas raison de dire* (Cf. 5, 17). L'emploi du présent semble marquer que l'outrage en question était fréquemment sur leurs lèvres. - *Que vous êtes un Samaritain.* Un suprême dédain est indiqué soit par ce pronom répété à la fin de la phrase, soit par l'épithète de Samaritain, dont nous avons vu précédemment tout le caractère odieux. Voyez la note de 4, 9, et F. Vigouroux, Mélanges bibliques, Paris 1882, p. 363 et ss. - *Et un possédé du démon ?* Comparez 7, 20 et le commentaire. Dans leur haine aveugle, ils en viennent jusqu'à traiter de possédé du démon Notre Seigneur JésusChrist, le Fils de Dieu.

Jean chap. 8 verset 49. - Jésus répondit : Je ne suis pas possédé du démon, mais j'honore mon Père ; et vous, vous me déshonorez. - *Jésus répondit.* Il se défend, mais avec un calme tout divin. Laissant de côté la première partie de l'injure (" vous êtes un Samaritain "), il se borne à protester contre la seconde, qui était plus odieuse et plus opposée à sa sainteté. - *Je* (pronom emphatique) *ne suis pas possédé du démon.* Tout au contraire (mais), de parole et d'action il honore le Seigneur (au présent de la durée), tandis qu'ils osent euxmêmes occupés à déshonorer Dieu en maltraitant son envoyé (*vous me déshonorez* ; encore au présent dans le texte grec).

Jean chap. 8 verset 50. - Pour moi, je ne cherche pas ma propre gloire ; il est quelqu'un qui la cherche, et qui juge. - Après cette assertion majestueuse (verset 49) Jésus fait un nouvel appel à la foi des Juifs, d'abord sous la forme d'une menace implicite (verset 50), puis au moyen d'une attrayante promesse (verset 51). - *Pour moi*. L'antithèse se prolonge et se perpétue, comme nous l'avons dit, jusqu'à la fin du chapitre. - *Je ne cherche pas ma propre gloire*. Ses adversaires l'injurient et cherchent à lui enlever son honneur. S'il s'en plaint, ce n'est point qu'il tienne à la gloire. Cherchez en effet ce souci dans la vie de Notre Seigneur JésusChrist. - *Mais il y a quelqu'un qui la cherche* (scil. " ma gloire "). La tournure grecque exprime plus fortement encore la pensée. C'est à Dieu, évidemment, que Jésus fait allusion. Pourquoi le Christ s'inquiéteraitil de sa gloire personnelle ? Il sait que son Père s'en occupe, et cela lui suffit. - *Et qui juge.* (même construction au participe présent). Résultat de la divine enquête : le Seigneur prononcera comme un juge suprême entre les parties intéressées, JésusChrist et les Juifs, et il condamnera ces derniers, qu'il trouvera grièvement coupables. L'idée de condamnation n'est ici qu'implicite ; néanmoins elle n'en paraît

que plus terrible. C'était un glaive perpétuellement suspendu sur la tête des ennemis de Jésus. Un jour le glaive tomba et les mit en pièces.

Jean chap. 8 verset 51. - En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. - *En vérité, en vérité, je vous le dis.* Mais le bon Maître a aussi de douces promesses, dont il annonce l'infaillible accomplissement par sa formule accoutumée. Aux yeux des croyants (verset 30) et des demicroyants (verset 31) et des incrédules qui l'entouraient, il fait briller les précieux avantages de la foi et de l'obéissance à ses paroles. - *Si quelqu'un* (il n'y a pas d'exception) *garde ma parole.* Locution très fréquente dans les écrits de S. Jean : versets 52, 55 ; 14, 23 ; 15, 20 ; 174, 6 ; Apoc. 3, 8, 10. Comparez les expressions analogues : 14, 15, 21 ; 15, 10 ; 1 Joan. 2, 3, 4, 5 ; 3, 22, 24 ; 5, 2, 3 ; Apoc. 12, 17 ; 14, 12 et 14, 24 ; Apoc. 22, 7, 9 etc. Garder, non seulement au fond du cœur comme un trésor enfoui, mais comme une règle perpétuelle de conduite. - *Il ne verra jamais la mort* **:** en grec avec deux négations pour mieux marquer la certitude. L'expression grecque n'existe pas ailleurs dans le Nouveau Testament. Elle dit plus que les deux locutions analogues “ il ne verrait pas la mort ” (Luc. 2, 26 ; Hebr. 11, 5 ; le “ ne pas voir la mort ” du Ps. 89, 49) et “ tu ne peux m'abandonner au séjour des morts ” (Act. 2, 27, 31 ; 13, 35), car elle suppose une contemplation prolongée et une pleine expérience de la mort. - *Jamais.* Il ne mourra jamais. Cf. 11, 26 et le commentaire. Quelquesuns traduisent à tort : Il ne mourra pas pour toujours. Sans doute il faudra passer par la mort, puisque c'est un châtiment universel ; mais le bonheur éternel lui succédera si promptement, qu'on ne fait d'elle pour ainsi dire aucun compte : car “ celui qui marche du côté du soleil n'aperçoit pas l'ombre qui est derrière lui ”, Rieger.

Jean chap. 8 verset 52. - Les Juifs lui dirent : Maintenant nous savons que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, et les prophètes aussi ; et vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. - *Les Juifs lui dirent...* Réponse bien rude après un si touchant appel ; aussi ceux qui la font reçoiventils sans détour le nom de *Juifs*. Cf. verset 31 et la note. Interprétant la promesse de Jésus comme si elle concernait la mort physique, ils sont heureux de trouver dans la puissance qu'il prête à sa parole la confirmation de leur récente injure, verset 48. - *Maintenant.* Ils appuient sur ce mot. Précédemment ils n'avaient énoncé qu'une hypothèse ; actuellement le doute n'est plus permis, ils ont une complète certitude. Au verset 48 ils se contentaient de dire : “ N'avonsnous pas raison ”. - *Que vous êtes possédé du démon.* A moins de subir une influence démoniaque, pourraitil soutenir une assertion contredite par l'expérience non interrompue de l'humanité depuis la création ? - En preuve de cette expérience, l'orgueil théocratique leur suggère surtout l'exemple d'Abraham, le fondateur de la nation juive, et l'exemple des prophètes : *Abraham est mort…* L'aoriste grec nous ramène d'une façon pittoresque au moment même où mourait ce grand et saint personnage ; le parfait aurait exprimé l'état de mort. - *Et vous dites.* Le pronom est tout à fait dédaigneux, et la formule entière introduit fort bien la conclusion par l'absurde que tirent ici les Juifs. - *Si quelqu'un.* Ils citent textuellement les paroles de Jésus, en y apportant toutefois un léger changement. Ils substituent *goûtera* (gustabit) à *verra* (videbit), de manière à exagérer sa pensée. Tous, en effet, goûteront la mort, même les plus fidèles amis du Sauveur ; mais, ainsi qu'il a été dit, tous ne la “ contempleront ” pas. Sur cette expression pittoresque, qui revient assez souvent dans le Targum et les écrits rabbiniques. Voyez Matth. 16, 18 et le commentaire ; Hebr. 2, 9.

Jean chap. 8 verset 53. - Êtesvous plus grand que notre père Abraham, qui est mort, et que les prophètes, qui sont morts aussi ? Qui prétendez-vous être ? - Les ennemis de Jésus insistent sur leur argument du précédent verset. Estce qu'il penserait à s'attribuer à luimême la vie éternelle ? - *Êtesvous...* Avec un redoublement de mépris et de haine (Tu n'es pourtant pas… ?) - *Plus grand que notre père Abraham qui est mort ?* Et Jésus serait plus grand qu'Abraham, s'il lui était donné d'échapper personnellement à la destinée fatale qui atteignit le père des croyants aussi bien que les hommes vulgaires. Voyez, 4, 12, un rapprochement analogue établi par la Samaritaine entre Notre Seigneur et Jacob. - *Et que les prophètes, qui sont morts aussi.* La construction est irrégulière mais cela est en parfaite harmonie avec l'émotion du langage. - *Qui prétendez-vous être ?* Autre parole de souverain mépris. Elle est bien dans le style du quatrième évangile. Cf. 5, 18 ; 10, 33 ; 19, 7, 12 ; 1 Joan. 1, 10.

Jean chap. 8 verset 54. - Jésus répondit : Si je me glorifie moimême, ma gloire n'est rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu. - *Jésus répondit.* C'est une apologie directe que Notre Seigneur entreprend. Il réplique d'abord (versets 54-55) à l'accusation de vaine gloire qui était

contenue dans les dernières paroles de ses interlocuteurs : *Qui prétendez-vous être ?* Puis (verset 56) il démontre qu'il est véritablement supérieur à Abraham. - *Si je me glorifie moimême.* L'accent est sur " moimême ". Si je cherche moimême à " me faire " quelque chose, comme vous le prétendez. Dans ce cas, en tant qu'il est homme et d'après ce qui se passe habituellement chez les hommes, qui essaient personnellement de se faire valoir, sa gloire se réduirait à *rien*. - *C'est mon Père qui me glorifie.* Tout son honneur venait de Dieu même, ainsi qu'il l'avait déjà dit quelques lignes plus haut, verset 50. Son père, en effet, le glorifiait de mille manières, attestant à chaque pas son origine et sa mission divine. La tournure grecque marque très bien la continuité. - *Lui dont vous dites.* L'ironie perce à travers cette formule, qui, en outre, relève la forme du témoignage rendu à Notre Seigneur JésusChrist par son père. Quel est celui qui me glorifie ? Précisément ce Dieu auquel vous prétendez être unis par des liens si étroits. - *Qu'il est votre Dieu.* Les manuscrits א, B, D, X ont aussi " votre " ; A, C, L, Δ lisent au contraire " notre ", et alors Jésus parlerait directement au nom des Juifs.

Jean chap. 8 verset 55. - Et vous ne le connaissez pas ; mais moi, je le connais ; et si je disais que je ne le connais pas, je serais comme vous, un menteur. Mais je le connais, et je garde sa parole. - *Et (pourtant) vous ne le connaissez pas.* Quelle différence entre leurs prétentions (*vous dites*) et la réalité ! Jésus ne pouvait adresser au peuple de la vraie religion et du vrai Dieu un plus dur reproche. Mais le Talmud est là pour prouver que le reproche était fondé : la théologie rabbinique abondait en idées fausses, injurieuses à la nature et aux attributs de Dieu. - *Mais moi je le connais.* Leur ignorance rappelle au Sauveur sa science si parfaite, sur laquelle il insiste pendant quelques instants. Le mot grec utilisé ici, Οἶδα, exprime une connaissance intuitive et parfaite ; un autre mot aurait indiqué le savoir progressif que procurent l'étude, ou l'expérience, ou une révélation partielle. Cf. 17, 25. - *Et si je disais que je ne le connais pas, je serais comme vous, un menteur.* Jésus revient à ses paroles antérieures, verset 44, pour grouper en un faisceau, à la fin des discours, les principales accusations qu'il avait lancées contre les Juifs. Quelle noble énergie de langage ! - *Mais je le connais.* Répétition emphatique. - *Et je garde sa parole.* Cf. verset 29. Jésus fait pour son Père ce qu'il demande aux âmes fidèles de faire relativement à luimême (15, 10 ; 17, 11, 18). Sur l'expression, voyez la note du verset 51.

Jean chap. 8 verset 56. - Abraham, votre père, a tressailli de joie, désirant voir mon jour ; il l'a vu, et il s'est réjoui. - Notre Seigneur montre d'un mot combien il est supérieur à Abraham. Cf. versets 52 et 53. - *Abraham, votre père.* Il avait contesté ce titre au point de vue moral, versets 39 et 40 ; il l'admet sous le rapport extérieur et historique, pour renforcer sa démonstration. Abraham, dont vous vous vantez d'être les fils. Cf. versets 33, 37, etc. - *A tressailli.* le mot grec correspondant est une expression très énergique. Voyez Luc. 1, 47 et le commentaire. - *Désirant voir...* Cette construction n'est pas moins énergique. Jésus ne dit pas : Votre père a tressailli d'allégresse parce qu'il devait voir… ; mais : Il a tressailli afin de voir, en vue de voir… C'était une allégresse anticipée, dont le but, l'objet était de contempler de ses propres yeux le jour du Christ. On conçoit que cette magnifique perspective ait d'avance rempli le cœur d'Abraham des plus suaves délices. - *Mon jour.* il ne faut pas seulement entendre tel ou tel jour isolé de la vie de Notre Seigneur JésusChrist ; par exemple son Incarnation ou sa Passion (S. Jean Chrysostome) ; c'est un terme collectif, qui désigne la période entière de son apparition et de sa manifestation parmi les hommes (S. Cyrille). Cf. 17, 22. C'est la grande et glorieuse époque du salut, vers laquelle tout convergeait dans l'Ancien Testament. Les Rabbins la nommaient aussi " jours du Messie ". - *Il l'a vu...* Le souhait si ardent d'Abraham a eu sa pleine réalisation. Mais quand et de quelle manière ? Les exégètes ont de tout temps discuté sur ce point, sans pouvoir arriver à se mettre d'accord. D'après Jansénius (qui est, croyonsnous, le créateur de cette opinion), Maldonat, Cornelius a Lap., et un certain nombre d'auteurs contemporains, c'est seulement après sa mort, et du sein des limbes où il prenait encore part aux destinées joyeuses ou tristes de sa nation (Cf. Luc. 16, 12 et ss.), qu'Abraham aurait assisté à la vie de Notre Seigneur JésusChrist. Mais le verbe " a vu " paraît demander plus que cela. Nous croyons, avec les pères et la majorité des commentateurs anciens et modernes, que le Sauveur fait ici allusion à un événement qui se passa du vivant même d'Abraham. Cf. Hebr. 11, 13. Toutefois, un nouvel embarras surgit pour déterminer l'événement spécial auquel il a pensé. Presque tous les passages messianiques de l'histoire du Père des croyants ont été allégués : sa vocation et la promesse qu'en lui seraient bénies toutes les races de la terre, Gen. 12, 1-3 ; l'apparition célèbre des trois anges, parmi lesquels aurait été Jéhovah luimême ou le divin Logos, Gen. 18 ; la naissance d'Isaac, en qui Abraham aurait contemplé par la foi le Messie, son descendant, Gen. 21, 1 et ss. ; le sacrifice d'Isaac, acte d'obéissance héroïque qui fut récompensé par les plus glorieuses promesses, Gen. 22, 1-18. Le mieux serait peut-être de

réunir ensemble tous ces faits, dont la masse forme un brillant panorama de la vie future du Christ, au propre et au figuré. Chose étonnante, le Targum de Jérusalem (in Gen. 15) et les écrits talmudiques supposent qu'Abraham eut des visions divines, qui lui manifestèrent l'avenir entier de ses enfants jusqu'au jour du Messie inclusivement. Cf. A. Wünsche, Beitraege, h. l. ; Fabricius, Cod. Pseudépigraphe. T. 1, p. 423 et ss. ; Edersheim, Life and Times of Jesus, t. 2, p. 176. - *Et il s'est réjoui.* Il se réjouit, ses aspirations les plus intimes étant satisfaites. Dans le texte grec, le verbe marque une joie calme, qui pénètre l'âme, mais qui ne se manifeste pas nécessairement au dehors.

Jean chap. 8 verset 57. - Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? - *Les Juifs lui dirent.* Les Juifs ont compris que Jésus avait été contemporain du fait cité par lui ; mais de là découlait une conséquence étrange, qu'ils lui objectent avec indignation. - *Vous n'avez pas encore cinquante ans.* S. Jean Chrysostome et quelques rares manuscrits ont lu " quarante " ; mais c'est une correction évidente, pour diminuer le nombre des années, que plusieurs avaient trouvé trop considérable. A cette époque, en effet, le Sauveur n'avait pas trentecinq ans (voyez, dans notre Introduction générale aux SS. Évangiles, le chapitre consacré à la chronologie). Toutefois, si les Juifs citent un chiffre si élevé, ce n'est point, comme on l'a dit, parce que Jésus paraissait âgé d'environ cinquante ans, et moins encore parce qu'il avait en réalité cet âge (ainsi que l'ont pensé S. Irénée, Adv. Haer. 2, 22, 5, et de nos jours Bunsen, Keim, etc.). C'est un nombre rond, représentant la moyenne générale de la vie humaine et la maturité (Num. 4, 39 ; 8, 24 et s.). Il équivaut, d'après l'excellente interprétation de Grotius, à cette autre proposition : " Vous n'avez pas un demisiècle ". Qu'importaient quelques années de plus ou de moins, relativement aux vingt siècles qui s'étaient écoulés depuis Abraham ? - *Et vous avez vu Abraham ?* Notre Seigneur avait dit : " Abraham a vu mon jour ". Ses ennemis retournent la phrase, pour conclure plus aisément que lui aussi avait dû voir Abraham et vivre de son temps. Ils ne se trompaient pas !

Jean chap. 8 verset 58. - Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis. - *En vérité, en vérité, je vous le dis.* C'est pour la troisième fois que nous lisons ces mots depuis le verset 31 (Cf. versets 33 et 51) ; ils avaient rarement introduit une affirmation aussi solennelle, aussi décisive. - *Avant qu'Abraham fût.* Littéralement en grec " avant qu'il devînt ", avant sa naissance. - *Je suis.* Changement remarquable d'expressions et de temps. "Reconnaissez le Créateur, et discernez la créature", dit admirablement S. Augustin. Il y a en effet dans ces mots si simples toute la différence qui sépare Dieu de l'homme. Il fut un temps où Abraham n'existait pas ; un jour, il " devint ", il naquit. Rien de semblable pour Notre Seigneur JésusChrist : il " est " d'une manière permanente, éternelle ; donc il est Dieu. Cf. 1, 1, 6. Voyez au Ps. 89, 2, une antithèse identique : " Avant que naissent les montagnes, que tu enfantes la terre et le monde, de toujours à toujours, toi, tu es Dieu ". N'ajoutons rien, la parole de Jésus est aussi claire que possible, et son auditoire en saisit toute la portée.

Jean chap. 8 verset 59. - Ils prirent donc des pierres, pour les jeter sur lui ; mais Jésus se cacha, et sortit du temple. - *Ils prirent donc...* Dans un paroxysme de rage ils s'élancent sur lui comme sur un blasphémateur, pour le lapider sommairement. Cf. Lev. 24, 16. - *Des pierres.* Les " armes de la foule " (Bengel) furent le dernier argument des Juifs contre Jésus. Le temple d'Hérode était toujours en construction, et les pierres ne manquaient pas dans les cours. Josèphe, Ant. 17, 9, 3, mentionne une lapidation qui eut pareillement lieu. Cf. 2 Par. 24, 21. - *Mais Jésus se cacha.* D'après Euthymius et d'autres interprètes, Notre Seigneur se serait rendu invisible par un miracle de sa toutepuissance. Nous préférons prendre le texte évangélique à la lettre, avec S. Jean Chrysostome et S. Augustin : " En tant qu'homme, il se sauve des pierres " : c'est plus humble, mais aussi plus conforme à la situation et à la conduite de Jésus en d'autres circonstances analogues. Cf. 5, 13 ; 12, 36, etc. Notre Seigneur se perdit sans doute dans la foule, et il lui fut ensuite aisé de disparaître. - *Et sortit du temple.* La Recepta ajoute avec plusieurs manuscrits : " marchant au milieu d'eux, il passe au travers " mais cette ligne est certainement apocryphe, car elle manque dans les meilleurs documents.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 9

Guérison de l'aveuglené (vv. 1-7). - L'enquête au sujet du miracle (vv. 8-34). - Le double résultat moral du prodige (vv. 35-41).

6° Guérison de l'aveuglené et ses suites. 9, 1-10, 21.

Ce bel épisode démontre la parfaite vérité d'une parole antérieure de Jésus : “ Je suis la lumière du monde ”, 7, 12. “ La lumière est donnée aux yeux de l'aveuglené, et la vérité est révélée à son âme ” (Plummer, St. John, p.197) ; au contraire, les Pharisiens qui ne croient pas en N.-S. JésusChrist s'enfoncent de plus en plus dans les ténèbres morales. Cf. 9, 39-41. - La narration n'est pas sans analogie avec celle que nous avons trouvée au début du chap. 5 : il y a de part et d'autre un grand prodige, accompli en un jour de sabbat, mis en rapport avec une piscine célèbre, et donnant lieu à un redoublement de haine envers le divin thaumaturge. Mais nous avons ici une circonstance extraordinaire, unique même dans les SS. Évangiles. “ Combien de fois n'entendon pas exprimer ce désir : Si seulement les miracles de Jésus avaient été consignés dans des documents en quelque sorte officiels ! s'ils avaient été l'objet d'une enquête judiciaire! Eh bien, voici un miracle pour lequel ces choses ont été pleinement réalisées : des juges officiels qui sont en même temps les ennemis déclarés de Jésus, l'examinent dans un interrogatoire multiple, et ils n'en peuvent nier la vérité. Oui, un aveugle de naissance a vraiment recouvré la vue ”. Tholuck, Comment. zum Evang. Johannis, 5e éd. p.191. Nous ferons encore remarquer, sous le rapport apologétique, que S. Justin fait deux allusions manifestes à la guérison de l'aveuglené : Apol. 1, 22 et C. Tryph. 69. - La narration est conduite avec une étonnante simplicité, mais elle est en même temps admirable de vie et pittoresque ; c'est une reproduction dramatique des faits. Les caractères des principaux personnages ne sont pas moins merveilleusement tracés ; aussi estce une profonde étude psychologique que S. Jean nous donne de nouveau dans ce passage. Étudiez le mendiant, ses voisins et ses amis (vv. 8-13), ses parents (vv. 19-23), les Pharisiens : tous sont réels, peints sur le vif avec leurs qualités ou leurs défauts, de la façon la plus délicate. - Les versets 1-7 du chap. 9 exposent le prodige ; l'enquête est ensuite relatée avec tous ses détails vv 8-34 ; plus loin, vv. 35-41, nous apprenons le double résultat moral du miracle. Jésus rattache à ce fait la touchante allégorie du bon pasteur, 10, 1-18, et l'évangéliste clôt sa narration par une description succincte de l'incertitude qui régnait dans beaucoup d'esprits à propos de Jésus, 10, 19-21.

α. Le miracle. 9, 1-7.

1Jésus, en passant, vit un homme aveugle de naissance. 2Et ses disciples lui demandèrent : Maître, qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? 3Jésus répondit : Ni lui n'a péché, ni ses parents ; mais c'est pour que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. 4Il faut que j'accomplisse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour ; la nuit vient, pendant laquelle personne ne peut travailler. 5Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. 6Après avoir dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive ; puis il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle. 7Et il lui dit : Va, lavetoi dans la piscine de Siloé, nom qui signifie Envoyé. Il y alla donc, se lava, et revint voyant clair.

Jean chap. 9 verset 1. - Jésus, en passant, vit un homme aveugle de naissance. - Il y a d'abord d'assez long préliminaires, vv. 1-5, puis le fait est raconté, vv. 6 et 7. - La formule de transition *en passant* (καὶ παράγων) ne rattacherait pas d'une manière certaine et nécessaire ce nouvel épisode au précédent que si les mots καὶ παρῆγεν οὕτως (“ et il passe au travers ”), par lesquels se termine le chap. VIII (v. 69, voyez la note), étaient bien authentiques ; car alors la répétition affectée du même verbe créerait une connexion indiscutable. Tel n'étant pas le cas, il est parfaitement licite de soutenir, comme le font d'assez nombreux exégètes, qu'il y eut quelque intervalle entre les deux événements. L'emploi ordinaire de “ præterire ” et cette acception générale n'ont rien d'incompatible. Cf. Marc. 2, 14. Si les faits se suivirent immédiatement, le calme des disciples (v. 2) après une pareille émotion (8, 57) est remarquable et tout apostolique. - *Jesus vit*. Ce dut être un regard particulier, sans doute sympathique et prolongé, puisque l'attention des disciples fut

aussitôt excitée. Jésus ne contemplait jamais avec indifférence le spectacle des misères humaines, et, dans cet aveuglement, il voyait l'objet spécial des miséricordes et de la gloire de son Père. - *Un homme aveugle de naissance*. Notez cette circonstance, qui n'est pas mentionnée pour les cinq autres guérisons d'aveugles opérées par NotreSeigneur (Matth. 9, 27, 31 ; 12, 22 ; 20, 30 ; 21, 14; Marc. 8, 22-26) ; elle a pour but de relever la grandeur du miracle. Ainsi qu'il sera dit plus bas (v. 32) en termes exprès, " Jamais encore on n'avait entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance ". D'après le v. 8, le pauvre infirme était assis et mendiait.

Jean chap. 9 verset 2. - Et ses disciples lui demandèrent : Maître, qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? - *Ses disciples lui demandèrent*. Vingt exemples analogues en font foi : c'était la coutume des disciples d'interroger familièrement leur Maître toutes les fois qu'ils voulaient élucider un point obscur. Souvent leurs questions furent bien étranges, et tel est précisément le cas ; Jésus répondait toujours avec la plus grande bonté, et profitait de ces diverses occasions pour éclairer leurs intelligences, mais encore et surtout pour améliorer leurs cœurs. - *Maître, qui a péché*... ? Ils n'éprouvent pas le moindre doute à ce sujet : un péché, évidemment un péché grave, a dû être commis, puisque le châtiment est là sous leurs yeux, si terrible et si manifeste : *pour qu'il soit né aveugle* (dans le texte grec, ἵνα exprime un résultat direct, voulu de Dieu). Tel avait été déjà le raisonnement des amis de Job : Tu es un grand coupable malgré tes protestations d'innocence ; autrement Dieu ne t'aurait point traité de la sorte (voyez Vigouroux, Manuel biblique, t.2, p.220 et ss de la 3e édit.). C'est là, du reste, un préjugé populaire qu'on rencontre dans tous les temps et dans toutes les contrées. Jésus l'avait antérieurement réfuté devant les siens, car il était très commun chez les Juifs d'alors. Luc. 13, 1-4. Les païens de l'île de Malte, quand ils virent S. Paul, à peine sauvé du naufrage, mordu par une bête venimeuse, ne manquèrent pas de penser aussi qu'il avait gravement offensé les dieux, Act. 28, 4. C'est le dogme de la rétribution poussé jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes ; car, s'il est vrai d'affirmer que tous les maux dont nous souffrons ici bas ont eu le péché pour cause, on tomberait fréquemment en d'étranges erreurs si l'on préférait faire des applications individuelles de ce principe. Il existe " une chaîne qui unit les crimes des hommes et leurs calamités, mais ses anneaux ne sont point visibles à nos regards ". Watkins, S. John, p.211. - *Cet homme, ou ses parents ?* Alternative non moins singulière que la supposition à laquelle elle sert de développement. Pour les péchés des parents, passe encore, attendu que le Seigneur menace expressément dans les saints Livres de visiter les iniquités des pères sur leurs enfants (Cf. Ex. 20, 5, etc.) ; mais comment les disciples pouvaientils admettre que la culpabilité personnelle du mendiant avait été la vraie cause de son malheur, puisqu'ils le représentent euxmêmes comme aveugle de naissance ? On a fait plusieurs hypothèses pour expliquer le langage des apôtres. 1° Ils auraient cru d'une manière plus ou moins vague à la préexistence des âmes, ou à la métempsycose, doctrine dont on trouve des traces chez les écrivains juifs de leur temps (Josèphe, Philon, les Rabbins. Etc.) : on conçoit alors des péchés commis dans une existence antérieure et châtiés pendant la vie subséquente. Toutefois, il est peu probable que les disciples, simples hommes du peuple, soient entrés dans ces raffinements théologiques qui ne devaient guère franchir les murs des écoles. 2° Ils auraient eu à la pensée, d'après d'autres interprètes, une anticipation des fautes de la part de Dieu. Prévoyant que cet homme l'offenserait un jour gravement, Dieu l'aurait puni d'avance en le faisant naître aveugle. Mais cela aussi paraît trop recherché. 3° On a supposé, à la suite d'Euthymius, que les disciples plaidaient le faux pour savoir le vrai. Quelqu'un a péché, voulaientils dire au fond ; qui estce donc, vu que ce ne peut être ni lui ni ses parents ? La simplicité du récit et la réponse de Jésus s'opposent à cette solution. 4° Prenant pour base Gen.25, 22 (la lutte de Jacob et d'Esaü dans le sein de leur mère) et Ps. 50, 7 (" Moi, je suis né dans la faute "), divers Rabbins ont émis l'opinion que les enfants étaient capables de commettre des péchés personnels même avant leur naissance. Cf Lightfoot, Horæ hebr., h. l. ; Otho, Lexicon rabbinic., s.v. Infantes ; A. Wünsche, Neue Beitraege zur Erlaeuterung der Evangel. aus Talmud, p.537. Cette théorie semble s'adapter pour le mieux à la question des apôtres, et en donner la clef. Le mendiant avait pu naître aveugle en punition de ses fautes, puisqu'il avait pu commettre des fautes. Telle est l'explication la plus commune. - On s'est demandé aussi comment les apôtres pouvaient savoir que la cécité était " de naissance " ? La réponse est cette fois plus facile. Ils le surent ou par le propre récit de l'aveugle, les gens de sa condition aimant à proclamer les détails de leur infortune afin de mieux exciter la sympathie des passants, ou par le bruit public, son histoire étant connue des habitants de Jérusalem qui le voyaient depuis longtemps à la même place.

Jean chap. 9 verset 3. - Jésus répondit : Ni lui n'a péché, ni ses parents ; mais c'est pour que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. - *Jésus répondit*. Le Sauveur va corriger doucement, quoique très catégoriquement, l'erreur des siens. - *Ni lui… ni ses parents*. Il passe sans peine entre les “ cornes ” du dilemme, aucune des deux hypothèses n'étant correcte ; il nie qu'il existe, dans le cas présent, une connexion particulière entre l'infirmité et le péché, soit de la part de l'aveugle, soit de la part des parents. C'est ailleurs qu'il faut chercher la solution du problème, comme il va le dire bientôt. Évidemment, *a péché* doit être restreint au point litigieux, c'est-à-dire, “ pour qu’il soit né aveugle ”. Οὐ παντελῶς ἀναμαρτήτους αὐτούς φησιν, ἀλλ΄ὅσον εἰς τὸ τυφλωθῆναι αὐτόν, Euthymius. - *Mais c’est pour que*... (nouvel ἵνα, qui correspond à celui du v.2, et qui indique le vrai but providentiel, au lieu de celui qui avait été mentionné d'une manière erronée) *les œuvres de Dieu soient manifestées*... Oui, Dieu l'a fait naître aveugle dans une intention spéciale, mais intention toute d'amour et de salut (οὐ κολαστικῶς ἀλλ΄ οἰκονομικῶς, dit encore fort bien Euthymius), puisque ce qui semblait n'être de primeabord qu'un affreux malheur pour cet homme, devait faire de lui un instrument (*en lui*) grâce auquel brilleraient du plus vif éclat les *œuvres de Dieu*, et notamment la bonté divine, la puissance divine, qui allaient opérer le miracle. Voyez dans les Homélies clémentines (19, 22), qui datent de la moitié du second siècle, une allusion très nette à ce passage. Comparez aussi la parole analogue prononcée par N.-S. JésusChrist durant la maladie de Lazare, 11, 4. - Les disciples, assurément, n'avaient pas songé à ce côté de la question. Et pourtant il n'est pas rare que Dieu permette les épreuves de ses amis pour tirer sa gloire au moins de leur généreuse résignation. Quel noble encouragement à la patience !

Jean chap. 9 verset 4. - Il faut que j'accomplisse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour ; la nuit vient, pendant laquelle personne ne peut travailler. - *Il faut que j’accomplisse les œuvres…* Ces œuvres de Dieu qu'il vient de signaler, cette manifestation brillante des attributs de son Père, Jésus les rattache maintenant à sa propre personne et à sa mission sur la terre. C'est par mon intermédiaire, s'écrietil dans la pleine conscience de son rôle, que tout cela doit s'accomplir. Nous conservons le pronom au singulier (ἐμέ), d'après la plupart des manuscrits majusc. et des versions, comme la leçon la plus probable ; dans le cas où la variante ημᾶς (“ nos ”) de ℵ, B, D, L, eût fait partie du texte primitif, il faudrait dire que Jésus daignait, en employant ce pluriel, identifier ses disciples avec luimême comme des auxiliaires dévoués. - Dans la ligne qui suit, *les œuvres de celui qui m’a envoyé*, l'hésitation cesse à peu près entièrement parmi les témoins anciens (seuls les Cod.ℵ et L ont encore ἡμᾶς), et à bon droit, car ici l'identification n'était plus possible, la mission des apôtres n'étant pas de même nature que celle de leur Maître. - *Pendant qu’il est jour* (ἕως, aussi longtemps que ; plus bas, v.5, ὅταν, tandis que). Cette expression figurée s'explique sans peine. Jésus appelle jour le temps désormais si limité de son ministère public et de sa vie. Cf. v.5. Or, c'est durant le jour qu'on travaille (Cf. Ps. 103, 23), et l'on travaille avec d'autant plus d'activité que l'ouvrage presse davantage et que la fin de la journée approche. - *La nuit vient :* l'opposé du jour, par conséquent la mort du Seigneur Jésus. Cette métaphore existe dans toutes les langues ; il n'est donc pas nécessaire de supposer avec Rosenmüller, Scholia in h.l., que “ C’était peut-être déjà le crépuscule, et la nuit allait bientôt arriver ” et que Jésus tira de là “ l’occasion de dire cette phrase ”. - *Pendant laquelle personne ne peut travailler*. Aucun homme, pas même N.-S. JésusChrist en ce qui concernait la portion directement personnelle de son ministère. De tout ce verset l'on peut rapprocher un intéressant passage du Pirkè Aboth, 2, 19 : “ Rabbi Tarphon dit : Le jour est court, et la tâche est grande, et les ouvriers sont paresseux, et la récompense est considérable, et le maître de la maison est puissant ”.

Jean chap. 9 verset 5. - Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. - *Tant que je suis dans le monde*. Jésus s'excite pour ainsi dire au travail, en se rappelant qu'il n'a plus que peu de temps à demeurer sur la terre. - *Je suis la lumière du monde*. Cf. 1. 4 et ss. ; 8, 12 (9, 39). Sublime parole, que le Sauveur réitéra plusieurs fois pour la mieux inculquer. Hélas ! “ la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l’ont pas saisie ”, 1, 5.

Jean chap. 9 verset 6. - Après avoir dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive ; puis il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle. - *Après avoir dit cela*. Après ces préliminaires (vv. 1-5), Jésus passe au prodige, qui est dramatiquement quoique succinctement raconté (vv. 6 et 7). - Le rôle du thaumaturge consiste dans trois actes et dans une parole. Premier acte : il cracha à terre *;* second acte : *il fit de la boue avec sa salive* ; troisième acte : *il appliqua* (quelques manuscrits ont ἐπέθηκεν, “ posa ” au lieu de ἐπέχρισεν) *cette boue sur les yeux de l’aveugle.* C'est là, il faut l'avouer, un étonnant moyen de guérison. Ne diraiton pas que Jésus ferme et scelle d'abord les yeux qu'il veut ouvrir ? Cependant, en deux autres circonstances (Marc. 7, 33, pour un sourdmuet, et Marc. 8, 22-26, pareillement pour un aveugle) nous le

voyons employer un peu de salive pour opérer de grands miracles. D'un autre côté, nous savons, soit par les classiques latins (Pline, Hist.nat. 28, 7 ; Tacite, Hist. 4, 8; Suétone, Vespas. 7), soit par les Rabbins (voyez Wetstein et Lightfoot, h.l.), que la salive d'un homme à jeun et même la boue était alors regardées comme des remèdes pour les yeux malades. Mais il est bien évident que ce n'est point à cause de leur vertu curative, vraie ou supposée, que N.-S. JésusChrist fit usage de ces deux substances. Ce n'est pas une pincée de poussière humectée d'une goutte de salive qui eût pu rendre la vue à un aveuglené ! Quels motifs spéciaux le guidaient ? On ne saurait le dire d'une manière certaine, puisque tantôt il guérit par un seul contact ou même par une seule parole, et que tantôt il a recours aux moyens communs, en les relevant toutefois et en leur conférant une force miraculeuse. Peut-être agissaitil ainsi à l'occasion dans un but pédagogique, afin d'exciter la foi des malades ; mais la meilleure interprétation consiste à dire, d'après le contexte (v.7) et plusieurs Pères, que tout est symbolique dans le cas présent. S.Irénée a là-dessus un beau passage : " L'écriture dit que Dieu prit du limon de la terre et façonna l'homme. C'est pourquoi le Seigneur cracha sur la terre, en fit de la boue et l'appliqua sur les yeux. Il montra ainsi comment avait été faite la première création, et manifesta à ceux qui étaient capables de le comprendre, la main de Dieu qui avait formé l'homme du limon ". Cf S Jean Chrys. Hom. in h.l., et Prudence. Apotheosis, 689 et ss. Jésus aurait donc complété à l'égard de l'aveugle l'acte du Créateur, et par un procédé semblable.

Jean chap. 9 verset 7. - Et il lui dit : Va, lavetoi dans la piscine de Siloé, nom qui signifie Envoyé. Il y alla donc, se lava, et revint voyant clair. 7. - *Et il lui dit*. C'est la parole à la suite des actes, et encore atelle pour but de prescrire un nouvel acte, mais qui émanera cette fois de l'infirme luimême, et non de Jésus. - *Va, lavetoi*. Cela aussi est un symbole, comme l'évangéliste va le dire, et nullement un remède direct. Cf. 4 Reg. 5, 10. La tradition populaire et légendaire qui attribue aujourd'hui même, à Jérusalem, une influence heureuse aux eaux de Siloé pour les maladies des yeux, est probablement née de ce miracle. - *Dans la piscine de Siloé* (εἰς τὴν χολυμδήθραν, à la piscine, au réservoir). La piscine de Siloé est une des rares localités de Jérusalem sur la situation desquelles il existe un accord parfait entre les topographes. La tradition est d'ailleurs claire et certaine à son sujet (voyez-en un excellent résumé dans Smith, Dictionary of the Bible, t. III, s.v. Siloam) : avec les détails donnés par l'historien Josèphe, par l'itinéraire du Pélerin de Bordeaux, par S.Jérôme et par la longue chaîne des auteurs plus récents, il faudrait que l'erreur fût volontaire pour être possible. Le réservoir est situé à peu près en face du village qui porte le même nom, à l'angle S.E. de la ville sainte, " au pied du mont Moriah ", suivant l'expression de S.Jérôme, et à l'entrée de la vallée de Tyropéon. Voyez C. Zimmermann und Socin, Plan des heutigen Jerusalem mit Umgebung, Leipzig, 1881 ; R. Riess, Atlas de la Bible, pl. 6, etc. Recouverte d'assez bonne heure d'une basilique par les chrétiens, qui avaient ce lieu en grande dévotion (voyez M. de Vogüé, Les Églises de la Terre Sainte, p.332), elle est depuis longtemps à ciel ouvert ; toutefois, on y voit encore plusieurs tronçons d'antiques citernes. Ses dimensions sont environ 15 mètres pour la longueur, 5m. de large, et autant pour la profondeur. Elle n'est jamais remplie ; elle ne contient même d'ordinaire que quelques pieds d'eau. Cette eau venait autrefois de plusieurs directions, comme le montrent des conduits souterrains récemment découverts ; mais aujourd'hui le réservoir n'est plus alimenté que par la fontaine dite de la Ste Vierge (comp. le commentaire de 5, 2), située plus au Nord. Son aspect n'est au reste rien moins que romantique, tant elle s'est détériorée dans la suite des siècles ; mais ce n'en est pas moins une relique vénérable, chère aux Juifs (à cause des passages Is. 8, 6, et Neh. 3, 15), aux musulmans et aux chrétiens. Voyez les guides de Palestine, t.III, p.150 et ss.; Caspari, Chronolog.-geograph. Einleitung in das Leben J.Ch., p.147 ; Tobler, Die Siloahquelle und der Oelberg, St. Gall, 1852, p. 2-58 ; Wilson, Ordnance Survey of Jerusalem, 1865 ; etc. Son nom apparaît dans le texte grec sous la forme euphonique de Siloam (Σιλωάμ ; cf. Luc. 12, 4), également employée par les Septante, Flavius Josèphe (qui a pourtant aussi Σιλώα et Σιλόϰ), et les anciens écrivains de l'Église grecque. - Le narrateur interprète ce nom, d'origine hébraïque, à l'intention de ses lecteurs nonjuifs : *qui signifie Envoyé*. Mais il se proposait surtout d'indiquer par là-même le motif spécial pour lequel Jésus voulut que la guérison de l'aveugle ne fut complète qu'après un lavage opéré avec les eaux de Siloé. Cf. S. August., In Evang. Joan. tract. 44, et S. Jean Chrysost., Hom. 57 in Joan. En effet, les meilleurs hébraïsants le reconnaissent (Cf. Ewald, Hebr. Grammatik, §§ 155 et 156 ; Keil, Comment., h.l.), le mot שלוה (*Schiloah ;* voyez Isaïe, 8, 6) peut très légitimement se traduire par le passif, comme s'il équivalait au participe שלוה (*Schaloah*); il n'a pas nécessairement ici la signification active que lui donnent Roediger et d'autres auteurs (lancer de l'eau. Cf Gesenius, Thesaurus ling. hebr., s. v.). Or, Jésus étant l'envoyé de Dieu par excellence, le " grand apôtre " de notre religion (Hebr. 3, 11), il existait entre lui et la fontaine de Siloé un rapport prophétique et mystique, que S. Jean signale parce qu'il avait occasionné cette circonstance particulière du prodige. Au lieu de ce sens

supérieur, relevé, qui est communément admis, Euthymius et Nonnus dans les temps anciens, de nos jours Bisping, A. Marie, etc., en proposent un autre qui est presque trivial. “ Envoyé ”, d'après eux, représenterait l'aveugle envoyé par Jésus à Siloé ! Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que la piscine de Siloam jouait alors un rôle important dans le culte juif, durant l'octave de la fête des Tabernacles : chaque matin, on allait en procession solennelle y puiser de l'eau pour le service du Temple. Cf. Mischna Yucca, 4, 5, 9, 10. - *Il y alla donc*. L'infirme s'en va plein de foi et de docilité ; comme tant d'autres aveugles, il connaissait suffisamment les rues pour pouvoir exécuter cet ordre. - *Et revint voyant*. Où allatil ? Le texte ne le dit pas d'une manière expresse. Chez lui, ce semble, d'après le v. 8 (“ voisins ”) ; au reste, Jésus ne lui avait pas dit de revenir, et s'en était aussitôt allé luimême (Cf. v. 35). Selon d'autres, il s'agirait de sa place accoutumée, auprès de laquelle il pouvait espérer rencontrer son libérateur. On devine les sentiments de joie qui l'animaient : tout un monde nouveau s'était ouvert à lui. Mais les évangélistes ne s'arrêtent pas à ces détails et s'en vont toujours droit aux faits.

β. L'enquête. vv. 8-34.

**[8]De sorte que ses voisins, et ceux qui l'avaient vu auparavant mendier, disaient : N'estce pas là
celui qui était assis, et qui mendiait ? Les uns disaient : C'est lui. [9]Et d'autres : Non, mais c'est
quelqu'un qui lui ressemble. Mais lui, il disait : C'est moi. [10]Ils lui dirent donc : Comment tes
yeux ontils été ouverts ? [11]Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, et en
a mis sur mes yeux, puis il m'a dit : Va à la piscine de Siloé, et lavetoi. J'y suis allé, et je me
suis lavé, et je vois. [12]Ils lui dirent : Où estil ? Il répondit : Je ne sais pas. [13]Ils amenèrent aux
pharisiens celui qui avait été aveugle. [14]Or c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la
boue et lui avait ouvert les yeux. [15]Les pharisiens lui demandèrent donc aussi comment il avait
retrouvé la vue. Et il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, et je me suis lavé, et je vois.
[16]Là-dessus, quelquesuns des pharisiens disaient : Cet homme ne vient pas de Dieu, puisqu'il
n'observe pas le sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un homme pécheur pourraitil faire
de tels miracles ? Et il y avait division entre eux. [17]Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Toi,
que distu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète. [18]Mais les Juifs ne
crurent pas qu'il eût été aveugle, et qu'il eût retrouvé la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait
venir ses parents. [19]Et ils les interrogèrent, en disant : Estce là votre fils, que vous dites être né
aveugle ? Comment donc voitil maintenant ? [20]Les parents répondirent, en disant : Nous
savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle ; [21]mais comment voitil maintenant ? nous ne
le savons pas ; ou qui lui a ouvert les yeux ? nous l'ignorons. Interrogez-le, il est assez grand ;
qu'il parle pour luimême. [22]Ses parents dirent cela, parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les
Juifs étaient déjà convenus ensemble que, si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il
serait chassé de la synagogue. [23]C'est pour cela que ses parents dirent : il est assez grand ;
interrogez-le luimême. [24]Ils appelèrent donc une seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et
ils lui dirent : Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. [25]Il leur dit :
Si c'est un pécheur, je n'en sais rien ; je sais une chose, c'est que j'étais aveugle, et que
maintenant je vois. [26]Ils lui dirent donc : Que t'atil fait ? comment t'atil ouvert les yeux ? [27]Il
leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous l'entendre
de nouveau ? Estce que, vous aussi, vous voulez devenir ses disciples ? [28]Alors ils l'accablèrent
d'injures, et dirent : Toi, sois son disciple ; nous, nous sommes disciples de Moïse. [29]Nous
savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celuici, nous ne savons pas d'où il est. [30]Cet homme
leur répondit, et dit : C'est ceci qui est étonnant, que vous ne sachiez pas d'où il est, et qu'il
m'ait ouvert les yeux. [31]Or nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs ; mais si quelqu'un
honore Dieu et fait sa volonté, c'est celuilà qu'il exauce. [32]Jamais on n'a entendu dire que
quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle de naissance. [33]Si cet homme ne venait pas de Dieu,
il ne pourrait rien faire. [34]Ils lui répondirent : Tu es né tout entier dans le péché, et tu veux
nous enseigner ? Et ils le jetèrent dehors.**

Cette enquête est d'abord simplement populaire, et conduite par les voisins et les amis de l'ancien aveugle, vv.8-12 ; mais bientôt c'est l'autorité qui la prend en mains d'une manière officielle, vv.13 et ss. Voyez F. Vigouroux, Les Livres saints et la critique rationaliste, t. l, p. 82 et ss. La narration se transforme ici en un procèsverbal tout à fait circonstancié, dont les détails pourraient bien avoir été fournis à S. Jean par l'aveugle luimême. - Selon la juste observation de Stier, Reden des Herrn Jesu, h. l., la première partie de l'enquête se ramène à trois questions accompagnées de leurs réponses. vv 8 et 9 : Cet homme étaitil vraiment aveugle ? Oui, il était aveugle. vv. 10 et 11 : Comment a til recouvré la vue ? Par tels et tel procédés fort simples. v.12 : Où est le thaumaturge ? On l'ignore. Jusquelà, tout se passe avec une grande naïveté et une grande bonne foi.

Jean chap. 9 versets 8 et 9. - De sorte que ses voisins, et ceux qui l'avaient vu auparavant mendier, disaient : N'estce pas là celui qui était assis, et qui mendiait ? Les uns disaient : C'est lui. [9]Et d'autres : Non, mais c'est quelqu'un qui lui ressemble. Mais lui, il disait : C'est moi. - *De sorte que ses voisins*... (οὖν, en conséquence de la guérison). Des voisins, avec qui l'on a, spécialement dans la classe pauvre, de si fréquents rapports, remarquent bien vite un changement ! - *Et ceux qui l'avaient vu*... Ces mots désignent une autre catégorie de personnes qui connaissaient aussi fort bien l'aveugle : depuis longtemps on l'avait vu mendier à tel endroit de la ville, son infirmité et la pauvreté des siens l'ayant réduit à ce triste sort. Au lieu de *mendiant* (προσαιτης, A, B, C, D, K, L, Sinait., etc.) on lit " aveugle " (τύφλος) dans la Recepta ; mais c'est une retouche certaine. - *N'estce pas* .. Il résulte de ce tour interrogatif donné à la question que ceux qui la posaient éprouvaient des doutes sérieux, et d'ailleurs bien naturels, sur l'identité du mendiant. " Les yeux ouverts avaient modifié le visage ", écrit S. Augustin avec autant de délicatesse que de vérité ; il en faut beaucoup moins pour transformer l'expression d'une physionomie. - *Qui était assis et qui mendiait*. Trait pittoresque, surtout dans le grec, où les verbes sont au participe présent (ό καθήμενος καὶ προσαιτῶν), comme si l'aveugle occupait encore cette place où on l'avait si longtemps et si souvent contemplé. Sur cette posture accoutumée des pauvres aveugles, voyez Matth. 20, 30. - *D'autres*... C'est bien lui, disent les uns (*quia* est récitatif) ; mais l'opinion négative est pareillement représentée : *c'est quelqu'un qui lui ressemble ;* il n'y a là qu'une ressemblance de hasard, ce n'est pas le même homme. - *Mais lui*... Quant à lui, il tranche fièrement la difficulté, et certes il en avait le droit : oui, c'est bien moi !

Jean chap. 9 versets 10 et 11. - Ils lui dirent donc : Comment tes yeux ontils été ouverts ? [11]Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, et en a mis sur mes yeux, puis il m'a dit : Va à la piscine de Siloé, et lavetoi. J'y suis allé, et je me suis lavé, et je vois. - *Comment tes yeux*... ? L'identité une fois constatée, on veut savoir de quelle manière a été opérée la guérison : c'est la question du mode après celle du fait. - *Il répondit : cet homme*... Le mendiant raconte purement et simplement ce qu'il connaît du prodige. D'après le grec, le pronom ἐκεῖνος devrait plutôt se rattacher au verbe ἀπεκρίθη ; il désignerait par conséquent l'aveugle. Les articles placés devant ἄνθρωπος et devant λεγόμενος d'après les meilleurs manuscrits, mettent suffisamment en relief la personne du thaumaturge. Notez la manière dont la foi de cet homme va toujours s'accentuant et grandissant. Ici, il ne connaît Jésus que par son nom célèbre et il semble s'être peu inquiété de la mission que le Sauveur pouvait bien remplir ; plus loin, v.17, il le regarde comme un prophète ; puis quelque temps après, v.33, il ira jusqu'à dire que Jésus vient de Dieu ; enfin, v.38, il l'adorera sous le titre de Fils de Dieu. - *A fait de la boue*. Dans son rapport, il omet naturellement le premier acte de Jésus, " il crachat " (v.6), dont il n'avait pas été témoin. Il ignorait de quelle façon avait été produite la boue mise sur ses yeux. - *Va à la piscine de Siloé*. La leçon primitive du grec, d'après ℵ, B, D, L, etc., portait simplement : " Va à Siloé ". - *J'y suis allé*... Ce trait final est vraiment parfait. " La fameuse dépêche de César : VENI, VIDI, VICI, n'exprimait pas avec plus d'éloquence la rapidité de sa conquête, que le récit de l'aveugle ne nous fait connaître sa guérison instantanée. " (Card. Wiseman, Mélanges religieux, scientifiques et littéraires. Paris 1858, p.108). La phrase grecque est légèrement différente : les deux premiers verbes sont au participe aoriste ; le troisième seul, celui qui est le plus important parce qu'il indique le résultat, est au temps défini (ἀπελθὼν οὖν χαὶ νιψάμενος ἀνέδλεψα). Ce dernier mot, qui signifie proprement " voir de nouveau ", paraît d'abord extraordinaire dans la bouche d'un aveuglené ; il est exact cependant si l'on se place à un point de vue général. " On ne dit pas non plus de quelqu'un qu'il a mal accepté d'être privé de ce qui est la propriété de la nature humaine ellemême ". Grotius, h. l. Pausanias, Messen. 4, l'emploie d'une manière identique. Cf. l'Évangile de Nicodème, chap. 6 (ap. Thilo, Codex apocr. p. 558).

Jean chap. 9 verset 12. - Ils lui dirent : Où estil ? Il répondit : Je ne sais pas. - Troisième question, à laquelle le mendiant ne peut répondre que par un simple et rond *Je ne sais pas*.

Jean chap. 9 verset 13. - Ils amenèrent aux pharisiens celui qui avait été aveugle. - Nous passons à la seconde partie de l'enquête (voyez la note du v.8), dans laquelle nous distinguerons trois phases : l'aveugle subit un premier interrogatoire de la part des Pharisiens, vv. 13-17 ; ses parents sont examinés à leur tour, vv. 18-23 ; il comparaît luimême de nouveau devant ses juges, vv. 24-34. La beauté, la vie et la véracité de la narration s'accentuent de plus en plus. - *Ils amenèrent*... (dans certaines traductions, au temps présent, plus pittoresque). Les Pharisiens sont mentionnés d'une manière générale, comme parti. Cf. 1, 24. Mais, naturellement, ils ne furent représentés ici que par quelques membres de la secte. Pourquoi l'aveugle futil conduit devant eux par ses voisins ? Ces derniers étaientils, comme on l'a supposé, de farouches zélotes, ou même des espions qu'on avait lancés contre Jésus, et qui, pour donner plus de force à leur dénonciation, amenaient avec eux leur pièce à conviction ? Rien de cela ne ressort du récit, qui ne nous montre en ces hommes aucune disposition malveillante. Il faut donc dire simplement qu'émerveillés du prodige, ils s'en vont, emmenant avec eux celui qui en avait été l'objet, auprès de leurs docteurs révérés, pour leur exposer le cas, et sans doute pour avoir leur appréciation sur un phénomène religieux si remarquable.

Jean chap. 9 verset 14. - Or c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. - *C'était un jour de sabbat*. Note rétrospective du narrateur, pleine d'importance pour la suite du récit, ainsi qu'on le verra dès l'ouverture de l'enquête (v.16). Au premier regard, l'imparfait " était " pourrait faire croire, et c'est l'opinion de plusieurs auteurs, que les détails racontés dans les versets 13-41 n'eurent pas lieu le même jour que le miracle ; mais l'enchaînement des divers faits démontre que tout se passa en une seule journée. Cf vv. 1, 6, 7, 8, 12, 13, 14. L'imparfait est mis par rapport à l'écrivain. - Au lieu de *quand* (de même la Recepta, A, D, Γ, Δ, Λ, etc. : ὅτε) les manuscrits ℵ, B, L, X, etc., ont la périphrase ἐν ᾗ ἡμέρα, " un jour que ". - *Fait de la boue*. La narration appuie sur cet acte qui, au point de vue pharisaïque, était particulièrement scandaleux en un tel jour. " Faire de la boue avec de la salive est une manière de pétrir, et par conséquent une action contraire au sabbat, suivant l'idée des Juifs " Calmet, h.l. Voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p.240, et Buxtorf, Synag. judaica, c. 16. D'après le traité Schabbath, fol. 108, 2, faire une onction sur un seul œil avec de la salive constituait une violation du repos sabbatique ; or Jésus était allé bien audelà ! - Les évangiles signalent sept miracles opérés le samedi par NotreSeigneur (Matth. 12, 9 ; Marc. 1, 21 ; Marc. 1, 29 ; Luc. 13, 14 ; Luc. 14, 1 ; Joan. 5, 10 ; Joan. 9, 6) : deux seulement de ces miracles, le second et le troisième, ne furent pas attaqués comment attentatoires à la sainteté du Décalogue.

Jean chap. 9 verset 15. - Les pharisiens lui demandèrent donc aussi comment il avait retrouvé la vue. Et il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, et je me suis lavé, et je vois. - *Ils lui demandèrent donc aussi*... On comprend que, pour porter un jugement plus sûr, les Pharisiens voulussent avoir une connaissance personnelle des faits : voilà pourquoi, ne se contentant point du rapport des voisins, ils interrogent l'infirme luimême. - *Comment il avait retrouvé la vue*. C'est le mode du prodige qui attire tout d'abord l'attention de ces hommes pointilleux. Ils supposaient sans doute, d'après les événements antérieurs (Cf. Joan. v. 9 et ss.), que Jésus avait traité librement leurs prescriptions relatives au sabbat et qu'ils pourraient s'en prévaloir contre lui. - *Il leur dit*... Le mendiant recommence sa petite histoire du v. 11 ; mais il est remarquable qu'il la rend encore plus concise, car il ne raconte cette fois ni que Jésus a fait luimême la boue appliquées ensuite sur ses yeux (*il m'a mis de la boue*... ; μον ἐπὶ τοὺς ὀφθαλμούς des meilleurs mss., et non ἐπὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς μου de la Recepta, paraît être la vraie leçon), ni qu'il l'a envoyé se laver à Siloé (*et je me suis lavé*). Il trouve étrange, évidemment, qu'on le presse ainsi de questions sur le fait le plus simple. Comparez le v. 27, où son impatience éclate totalement. L'équivalent grec de *je vois* est ici βλέπω et non ἀνέδλεψα.

Jean chap. 9 verset 16. - Là-dessus, quelquesuns des pharisiens disaient : Cet homme ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un homme pécheur pourraitil faire de tels miracles ? Et il y avait division entre eux. - *Quelquesuns disaient*. Tableau dramatique, comme aux vv. 8 et 9. Les Pharisiens se mettent à discuter entre eux sur la personne du Thaumaturge. Deux opinions contradictoires se font jour, selon les deux points de vue distincts auxquels se placent les enquêteurs. Les uns jugent d'après leurs superstitions sabbatiques, et, considérant que Jésus les a négligées (*il n'observe pas le sabbat*), ils induisent de là qu'il ne saurait être *de Dieu* (notez de nouveau le dédaigneux ουτος, hic. Cf. 3, 26 ; 6, 42, 52 ; 7, 15, 35, 49 ; 12, 34), par conséquent que le miracle provient du démon, s'il n'est pas une complète imposture. La loi avant tout ! Tel est leur raisonnement. Il n'y a pas de

miracle qui puisse tenir contre elle (Cf. Reuss, La théologie johannique, p.27). Et, par un tel sophisme, ces cœurs haineux, ces esprits étroits, prétendent imposer des limites à Dieu, le maître du sabbat, sur son propre terrain. - *Mais d'autres*... Les autres prennent au contraire le prodige pour base de leur appréciation. Voilà, disentils, un homme qui accomplit des actes évidemment merveilleux (*de tels miracles* au pluriel ; le plus récent leur rappelle tous les autres, que chacun connaissait à Jérusalem) ; il n'est pas possible que ce soit un *homme pécheur*, attendu que, en règle générale, Dieu ne communique pas sa puissance miraculeuse, surtout à un pareil degré, à ses ennemis les pécheurs. De grands péchés et de grands miracles s'excluent ordinairement (Cf. Ribet, La mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines, t. 3, p. 59 et ss.). La violation du sabbat de la part de Jésus n'est qu'apparente, et elle a dû être autorisée par Dieu. Ceux qui argumentaient avec tant de justesse étaient timides, par malheur (Cf. 3, 1, 2 ; 12, 42), et ils n'osaient qu'insinuer faiblement leurs convictions : cela ressort avec netteté de la forme interrogative qu'ils emploient (*comment pourraitil*...) au lieu d'une affirmation énergique. - Conclusion : *Et il y avait division* (c'est le mot grec) *entre eux*, aucun des deux partis n'ayant réussi à faire prévaloir ses idées. Cf. 7, 43 ; 10, 19.

Jean chap. 9 verset 17. - Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Toi, que distu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète. - *Ils dirent donc de nouveau*... Après ce petit épisode, ils reviennent au mendiant, dans l'espoir d'obtenir de lui quelques informations nouvelles. - *Toi :* ils appuient sur ce pronom ; toi qui dois être renseigné là-dessus mieux que tout autre, quelle est ton opinion personnelle ? - La suite de la phrase (*que dis tu de celui*) est exprimée d'une façon assez extraordinaire dans le texte grec : τὶ λέγεις περί αυτοῦ, ὅτι ἤνοιξέ...; littéral. : “ que distu de lui, parce qu'il t'a ouvert les yeux ? ” c-à-d. : quelle conclusion tirestu de là à son sujet ? - *C'est un prophète* (προφήτης ἐστίν). Sans hésiter, il affirme, comme autrefois la Samaritaine, que Jésus est un prophète et, à ce titre, doué du pouvoir d'opérer des miracles. Ce mendiant est admirable de bon sens et de courage ; il saura bientôt le prouver mieux encore.

Jean chap. 9 verset 18. - Mais les Juifs ne crurent pas qu'il eût été aveugle, et qu'il eût retrouvé la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses parents. - *Mais les Juifs ne crurent*. Les “ ergo ” de ce chapitre sont remarquables et nombreux. Cf vv. 7, 10, 15, 16, 17, 19, 24, 25, 26, 28. Ici, la particule οὖν rattache le doute des Pharisiens que l'aveuglené venait de porter sur Jésus. De cette opinion si favorable ils conclurent qu'il y avait eu une entente préalable entre le thaumaturge et le mendiant. - *Les Juifs* : au lieu de “ les Pharisiens ” (vv. 13, 16), et de même plus bas, v.22, pour désigner ceux d'entre les Pharisiens qui nous sont apparus tout à l'heure comme hostiles à N.-S. JésusChrist. Cf. 1, 19 et le commentaire. - *Jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir*... Non qu'ils soient revenus ensuite à de meilleurs sentiments ; mais “ jusqu'à ” est employé ici, comme tant d'autres passages de la Bible, pour marquer ce qui eut lieu jusqu'à une date déterminée, sans rien préjuger de l'avenir. Voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p.47. Ce fut par suite de leur incrédulité que les Juifs firent comparaître devant eux les parents de l'aveugle : ils comptaient bien que la fausseté du miracle serait mise en lumière par cet autre interrogatoire. - *Qu'il eût retrouvé la vue*. Les deux fois, le verbe “ video ” (en grec ἀναβλέπω) est pris dans le sens de “ retrouver la vue ”.

Jean chap. 9 verset 19. - Et ils les interrogèrent, en disant : Estce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment donc voitil maintenant ? - *Ils les interrogèrent*... Les juges posent coup sur coup aux parents trois questions : Estce là votre fils ? Estil vrai qu'il soit né aveugle ? Comment voitil actuellement ? Les deux premières sont réunies en une seule phrase : *Estce là... né aveugle ?* La locution *que vous dites* est étonnante, puisque les parents n'ont encore rien dit. Elle équivaudrait à ceci, d'après quelques exégètes : Votre fils, sur la cécité duquel vous allez nous donner des renseignements.

Jean chap. 9 versets 20 et 21. - Les parents répondirent, en disant : Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle ; 21mais comment voitil maintenant ? nous ne le savons pas ; ou qui lui a ouvert les yeux ? nous l'ignorons. Interrogez-le, il est assez grand ; qu'il parle pour luimême. - *Les parents répondirent*. Ils font preuve, dans leur réponse, de faiblesse et de ruse tout ensemble. Ainsi qu'il arrive naturellement aux gens du peuple, ils sont intimidés en face de juges puissants (Cf. v.22) et ils ne consentent à dire que des choses incapables de les compromettre. - Estce votre fils ? avaiton demandé. Oui, *c'est notre fils*. Étaitil vraiment aveugle de naissance ? Oui, *il est né aveugle*. Il n'y avait aucun risque à affirmer ces deux faits, aussi les parents parlent ; mais, dès qu'ils voient une apparence de danger, ils se taisent, et à leur *savons* antérieur ils opposent deux *ignorons* énergiques (remarquez l'emphase du pronom *nous* la seconde fois). - *Comment voitil maintenant*... Que pourrionsnous savoir de ça ? Nous n'assistions pas à la scène. C'est

ainsi qu'ils déclinent toute responsabilité, ou plutôt qu'ils la rejettent sur leur fils, en ajoutant : *interrogez-le* (avec emphase sur “ luimême ” : C'est lui qu'il faut interroger). Après tout, *il est assez grand* (ἡλικία, c.-à-d., la maturité convenable. Cf Bretschneider, Lex. graec. lat., s.v.) ; par conséquent : *qu'il parle pour luimême* (ils appuient encore sur le pronom). C'est égoïste, mais aussi c'est naïf et charmant. Du reste, l'aveugle montrera bien qu'il n'avait pas besoin d'avocat : en réalité il saura parler de luimême à merveille.

Jean chap. 9 verset 22. - Ses parents dirent cela, parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus ensemble que, si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait chassé de la synagogue. - *Ses parents dirent cela*... L'évangéliste intercale une note. vv. 22-23, pour expliquer cette singulière conduite des parents. *Ils craignaient les Juifs*, ditil, et ce qu'il ajoute montre bien que leurs craintes n'étaient pas vaines, sans objet. - Car les Juifs étaient déjà convenus... (répétition emphatique de ce nom). Le verbe grec συνετέθειντο (convenir) n'est employé qu'en deux autres occasions du N. Testament : Luc. 22, 5, à propos de l'infâme contrat de Judas avec les Sanhédristes, et Act. 23, 20, pour désigner le complot formé par les Juifs en vue d'assassiner S. Paul. Il indique un échange préalable d'idée sur un point donné et une sorte d'arrangement officieux, non toutefois un décret officiel et solennel. Cf. Bretschneider, s.v. Cette convention, qui datait d'un certain temps (ἤδη), s'était peu à peu ébruitée dans la ville. - *Si quelqu'un reconnaissait Jésus*... Naguère déjà cette question avait été soulevée et débattue publiquement à Jérusalem, 7, 26 et ss. : Jésus n'estil pas le Messie ? bien plus : Les hiérarques ne l'ontils pas reconnu en cette qualité ? - *Chassé de la synagogue* (ἀποσυνάγωγος) : ces mots désignent ce que nous appellerions en langage chrétien l'excommunication. Cf. 12, 42 ; 16, 2 ; Matth. 18, 17 ; Luc. 6, 22 (ἀφορίζειν, séparer), etc. Sur les développements que reçut plus tard dans le Judaïsme cette peine religieuse, voyez Calmet, Dissertations sur les supplices des Hébreux ; Keil, Biblische Archaelogie, p.356 et ss. ; Wünsche, Neue Beltraege zur Erlaeuterung der Evang. aus Talmud, p.539 ; les dictionnaires bibliques de Smith, de Kitto, de Riehm, etc. Elle existe encore chez les Juifs contemporains, et l'on voit souvent les Rabbins en user à la manières des Pharisiens, comme d'un moyen d'intimidation.

Jean chap. 9 verset 23. - C'est pour cela que ses parents dirent : il est assez grand ; interrogez-le luimême. - Le narrateur reproduit, en l'abrégeant, la pensée du v. 22, afin de mieux attirer l'attention du lecteur sur les odieuses machinations des Juifs contre N.-S. JésusChrist.

Jean chap. 9 verset 24. - Ils appelèrent donc une seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et ils lui dirent : Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. - *Ils appelèrent donc*... C'est la troisième phase de l'enquête (vv. 24-34). L'aveugle guéri, qui n'avait pas assisté à l'interrogatoire de ses parents, est de nouveau appelé et entendu. Les deux tentatives précédentes ont échoué, mais les ennemis de Jésus voudraient à tout prix réussir. Quelle scène ! “ Les juges jouent le rôle le plus pitoyable, dit un auteur récent ; ils veulent contraindre l'aveugle à mentir à sa conscience. A toutes leurs sollicitations, le pauvre homme répond avec fermeté qu'il sait bien une chose, c'est qu'il était aveugle et que maintenant il voit. On dire ce qu'on voudra, on ne fera pas que ce qui est ne soit pas ”. Les juifs, battus, humiliés, couvriront leur défaite par un acte d'injustice et de violence. - *Rends gloire à Dieu.* Feignant d'avoir découvert dans leur entrevue avec les parents de quoi confondre Jésus et ses adeptes, les juges adjurent solennellement l'aveugle, par cette formule majestueuse, de dire enfin la vérité, toute la vérité. Souvienstoi que Dieu te contemple, et honorele en étant sincère. Être sincère, c'était, à leur point de vue, accuser Jésus d'imposture. Ils abusent ainsi de ce qu'il y avait de plus sacré pour effrayer le mendiant. Conduite habile (“ introduction spécieuse ”, Bengel), mais indigne. Quelques interprètes traduisent : C'est à Dieu, point à Jésus, que tu dois rapporter la gloire de ta guérison. Toutefois, le passage Jos. 7, 19 (“ Mon fils, glorifie le Seigneur, Dieu d'Israël, et rendslui grâce ; révèlemoi ce que tu as fait, ne me cache rien ”) leur donne tort en déterminant la vraie signification de la formule. - *Nous savons.* Nous, docteurs attitrés de la religion juive ; nous, dont l'autorité ne saurait être mise en question. Ils parlent comme s'ils possédaient la science absolue ! - *Cet homme* (avec dédain) *est un pécheur*. Et un grand pécheur, puisqu'il ose enfreindre le sabbat (v.16) ; non point un prophète, ainsi que tu le prétends sottement.

Jean chap. 9 verset 25. - Il leur dit : Si c'est un pécheur, je n'en sais rien ; je sais une chose, c'est que j'étais aveugle, et que maintenant je vois. - Répartie vraiment inimitable, tant elle a de finesse et de spontanéité. - *Si c'est un pécheur, je n'en sais rien*. Certes, le mendiant est loin de concéder que Jésus soit un pécheur (Cf. vv. 30-33) ; mais il prononce ces premiers mots à la façon d'un “ soit, passons ”, parce qu'il ne

voulait pas entrer avec ses juges dans une discussion théologique où ils auraient pu l'embarrasser. Cela n'est point de ma compétence, sembletil dire. Pour le moment, il s'en tient donc au fait personnel, extérieur, manifeste, de sa guérison ; plus tard il argumentera sur ce fait. - *Je sais une chose*. Il oppose sa science à la leur (“ nous savons ”). Elle ne porte que sur un point, mais ce point est indiscutable : *j'étais aveugle* (le participe ὤν du texte grec peut se traduire ou par le présent : étant aveugle de naissance, ou par le passé : ayant été aveugle. Cf. Winer, Grammat. § 45) *maintenant je vois*. Cette logique était irrésistible, et aucune témoignage ne valait celuilà. Remarquez le beau contraste que le mendiant établit entre les douloureuses ténèbres de ses années passées et la joyeuse lumière de sa vie actuelle. On sent en outre, à travers ses paroles, quelque chose de la vigueur avec laquelle il dut les prononcer. Voyez, Marc. 10, 20 et Luc. 10, 42, un usage analogue de “ une chose ”, pour dénoter une chose importante qui exclut toutes les autres.

Jean chap. 9 verset 26. - Ils lui dirent donc : Que t'atil fait ? comment t'atil ouvert les yeux ? - Embarrassés par la riposte inattendue de l'aveugle, les juges, soit pour gagner du temps et ne sachant plus que dire, soit parce qu'ils espéraient découvrir quelques contradictions dans un nouveau récit, reviennent encore sur les modalités du miracle (Cf. v.15)

Jean chap. 9 verset 27. - Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau ? Estce que, vous aussi, vous voulez devenir ses disciples ? - *Je vous l'ai déjà dit*... La patience échappe visiblement au mendiant. Non seulement il est fatigué de toutes ces questions et contrequestions, mais il en comprend la portée, et sa nature droite, loyale, s'indigne du jeu misérable des Pharisiens ; aussi refusetil avec vivacité de leur servir d'instrument. - *Et vous avez entendu*. Dans le grec, au contraire, καὶ οὐκ ἠκούσατε, “ et vous n'avez pas entendu ” (la négation est certainement authentique). Ils avaient entendu, mais leurs préjugés les faisaient agir comme si le sujet était pour eux tout à fait neuf. Il n'est pas nécessaire de donner, avec divers commentateurs, un tour interrogatif à la pensée (N'avez-vous donc pas entendu ?) ; il serait plus imparfait encore de prendre le verbe “ audire ” dans le sens de faire attention, car alors il aurait coup sur coup deux significations différentes ! (Vous n'avez pas été attentifs ; pourquoi donc voulez-vous entendre de nouveau mon récit ?). - *Estce que*... (μὴ καί. Cf. 4, 29 ; 7, 67 ; 6, 35, 52, etc. Sans doute vous ne songez pas...!) *vous aussi*... : même vous ! comme tant d'autres l'ont déjà fait. L'aveugle avait appris par la voix publique que des disciples assez nombreux s'étaient attachés à son bienfaiteur ; mais il comprenait fort bien, par ce qui venait de se passer dans son double interrogatoire, que le Pharisiens détestaient NotreSeigneur : aussi une telle supposition revêtelle sur ses lèvres le caractère de la plus mordante ironie.

Jean chap. 9 verset 28. - Alors ils l'accablèrent d'injures, et dirent : Toi, sois son disciple ; nous, nous sommes disciples de Moïse. - Les Juifs sont blessés au vif. A bout d'arguments ils ont recours à l'injure. L'expression grecque correspondante n'apparaît qu'ici dans les évangiles, et seulement en trois autres passages du Nouveau Testament (Act. 23, 4 ; 1 Cor. 4, 12 ; 1 Petr. 2, 23) ; elle a une grande énergie. - Les pronoms *toi, nous*, accentuent la pensée, d'abord d'une manière méprisante, puis sur un ton superbe (de même “ nous ” et “ celuici ” au v. 29). - *Sois :* εἶ dans le grec, “ es ”. C'est toi qui es son disciple, lequel fait, suivant eux, impliquait la plus noire des apostasies, l'abandon de Moïse luimême.

Jean chap. 9 verset 29. - Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celuici, nous ne savons pas d'où il est. - Ils développent et motivent ici leur assertion récente, en appuyant de nouveau dans les termes les plus orgueilleux (*nous savons, nous ne savons pas*) sur leur science soidisant infaillible. - *Dieu a parlé à Moïse :* λελάληκεν au parfait, pour exprimer que les révélations faites par le Seigneur à Moïse étaient et demeuraient complètes. - *Mais celuici... d'où il est*. Nous ignorons, en conséquence, s'il a des pouvoirs particuliers, et de qui il les tient. C'était une façon négative de dire que Jésus n'était certainement pas l'envoyé de Dieu. Voyez, 7, 27, une déclaration toute contraire, mais faite à un autre point de vue. Déjà, dans la synagogue de Capharnaüm, 6, 31 et 32, les Juifs avaient établi un rapprochement entre NotreSeigneur et Moïse, de manière à relever celuici aux dépens de Jésus. Ils ont toujours été, du reste, si fiers de leur grand législateur !

Jean chap. 9 verset 30. - Cet homme leur répondit, et dit : C'est ceci qui est étonnant, que vous ne sachiez pas d'où il est, et qu'il m'ait ouvert les yeux. - *Cet homme* (ὁ ἄνθρωπος, avec l'article seulement) *leur répondit*. Cette fois c'est par tout un petit discours que le mendiant réplique (vv. 30-33). Leur passion si évidente transforme son courage en hardiesse. Comme sa dialectique écrasera la leur ! - *C'est ceci* est

emphatique ; θαυμαστόν (*étonnant*) est accompagné de l'article d'après les meilleurs manuscrits : C'est précisément en cela que consiste LA merveille ! - A son tour le mendiant oppose deux choses l'une à l'autre ; l'assertion par laquelle ses juges prétendent ignorer la source des pouvoirs de Jésus (*vous ne sachiez pas*...), et sa propre guérison (*et qu'il m'ait ouvert*...). Elles lui paraissent à bon droit inconciliables.

Jean chap. 9 verset 31. - Or nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs ; mais si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté, c'est celuilà qu'il exauce. - *Or nous savons*. Ceci encore déborde d'ironie. Nous autres, gens du peuple, tout illettrés que nous sommes, nous avons pourtant notre petite science. (allusion piquante au " nous savons " des vv. 24 et 29). Elle nous dit que *Dieu n'exauce pas les pécheurs ;* par contre, que *si quelqu'un honore Dieu (*θεοσεδής, ici seulement dans le N.T.)..., *c'est celuilà qu'il exauce*. Vérité générale, incontestable, mentionnée à plusieurs reprises par les auteurs inspirés. Cf. Job. 27, 8 et 9; Ps. 65, 18, 19 ; Prov. 15. 29 ; Is. 1, 1-15, etc. L'aveuglené envisage ici le miracle comme une réponse faite par Dieu à une prière spéciale du thaumaturge, et il affirme que d'ordinaire le Seigneur n'adresse cette réponse qu'à ses amis.

Jean chap. 9 verset 32. - Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle de naissance. - La démonstration du mendiant guéri forme un parfait syllogisme. Nous avons eu la majeure au v. 31 : Dieu n'exauce pas les pécheurs, mais seulement ceux qui l'honorent et accomplissent sa volonté. Voici maintenant la mineure : or il a exaucé Jésus, comme le prouve le miracle inouï qui vient d'être accompli en moi. La conclusion est au v. 33 : Donc Jésus est l'ami de Dieu et nullement un pécheur. - *Jamais*. La locution ἐϰ τοῦ αἰῶνος n'apparaît qu'en cet endroit des livres sacrés ; mais nous trouvons ailleurs ἀπ΄αἰῶνος (Luc. 1. 70 ; Act. 3, 21 et 15, 18) et ἀπὸ τῶν αἰώνων (Col. 1, 26). - *On n'a entendu dire*... Nulle part l'Ancien Testament ne signale de guérison d'aveugles, à plus forte raison d'aveugles de naissance. Le mendiant fait ressortir par ce détail la grandeur du prodige dont il avait luimême été l'objet.

Jean chap. 9 verset 33. - Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. - *Si cet homme ne venait pas de Dieu* (παρὰ θεοῦ. Cf. 1, 6)... Les Pharisiens étaient tombés dans deux erreurs grossières relativement à N.-S. JésusChrist. Ils avaient prétendu, v.16, qu'il ne tenait de Dieu aucun pouvoir ; bien plus, v. 24, qu'il était ouvertement un pécheur. Cette dernière calomnie a été réfutée au v. 31 ; la première l'est ici même. - *Il ne pourrait rien faire :* ou du moins, d'après le contexte, un pareil prodige. " Jamais, dit fort bien M. Macdonald, Life and Writings of St. John, Londres, 1877, p. 325, l'argument tiré des miracles pour démontrer la mission divine et l'autorité de Jésus n'a été présenté avec plus de logique et de force. " Cf. 3, 2, la déduction de Nicodème analogue à celle du mendiant.

Jean chap. 9 verset 34. - Ils lui répondirent : Tu es né tout entier dans le péché, et tu veux nous enseigner ? Et ils le jetèrent dehors. - L'enquête se termine par un coup de violence sous lequel se dissimule l'impuissance des juges. Mais que pouvaientils bien répondre à une argumentation si serrée ? - *Né tout entier dans le péché* (notez ce pluriel, mis en avant de la phrase) (ὅλος, d'après tout ton être)... Cf. v. 2 et le commentaire. De plus en plus aveuglés par la colère, ils lui jettent à la face son ancien malheur comme une marque évidente de crimes nombreux et signalés. - *Et tu* (emphatique) *veux nous enseigner* (id.) : toi, réprouvé, maudit, tu oses nous faire la leçon, à nous les docteurs de la nation ! Les orgueilleux Pharisiens ne toléraient pas la moindre contradiction, ils méprisaient tous ceux qui n'étaient point de leur parti (Cf. 7, 49), et voici qu'un tel homme se permettait de les instruire ! - *Ils le jetèrent dehors* (ἐξέδαλον αὐτὸν ἔξω). Incapables de le réfuter, non seulement ils l'insultent mais ils le frappent de leurs foudres. Il est probable en effet que ces dernières paroles du récit désignent l'excommunication proprement dite. Cf. 3 Joan. 10, où le verbe εϰβαλλεῖν est précisément usité dans ce sens ; les classiques l'emploient de même pour signifier l'exil. Toutefois, des commentateurs assez nombreux allèguent que l'aveugle n'était pas directement tombé sous la menace des Juifs (v. 22), puisqu'il n'avait pas confessé le caractère messianique de Jésus ; en outre, que la locution diffère notablement de celle du v. 22 (" chassé de la synagogue ") : d'où ils concluent qu'il s'agit d'une simple, quoique brutale expulsion " du lieu où ils se trouvaient " (Maldonat. Cf. S. Jean Chrys., in h.l., etc.). Si l'on ne peut trancher d'une manière absolue cette petite question, qui a divisé les exégètes de tous les temps, on peut du moins affirmer avec M. Schegg qu'en toute hypothèse c'était bien une sorte d'excommunication " de fait ".

γ. Le double résultat moral du prodige. vv. 35-41

[35]Jésus apprit qu'ils l'avaient jeté dehors ; et l'ayant rencontré, il lui dit : Croistu au Fils de Dieu ? [36]Il lui répondit, et dit : Qui estil, Seigneur, afin que je croie en lui ? [37]Et Jésus lui dit : Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui. [38]Il répondit : Je crois, Seigneur. Et se prosternant, il l'adora. [39]Alors Jésus dit : C'est pour un jugement que je suis venu dans ce monde, afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. [40]Quelques pharisiens, qui étaient avec lui, l'entendirent et lui dirent : Estce que nous sommes aveugles, nous aussi ? [41]Jésus leur dit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais maintenant vous dites : Nous voyons ; c'est pour cela que votre péché demeure.

Ce résultat est vivement exprimé : c'est d'abord la lumière donnée au cœur du mendiant comme à ses yeux, vv. 35-38 ; c'est ensuite l'aveuglement volontaire des Pharisiens, vv. 39-41.

Jean chap. 9 verset 35. - Jésus apprit qu'ils l'avaient jeté dehors ; et l'ayant rencontré, il lui dit : Croistu au Fils de Dieu ? - *Jésus apprit*... “ L'évangéliste parle du Christ comme s'il n'était qu'un homme, dit très à propos Maldonat, parce que dans cette action il s'est comporté comme un homme, comme nous l'observons en plusieurs endroits ”. Le récit ne détermine pas le temps ; mais il est vraisemblable que cette nouvelle scène ne fut pas séparée des précédentes par un bien long intervalle. - *Et l'ayant rencontré.* L'expression suppose des recherches préalables, tout aimables de la part du divin Maître, mais il voulait récompenser son confesseur courageux, et, par un bienfait autrement grand que celui de la vue, le dédommager des outrages dont on l'avait accablé. - *Croistu*... ? Toi, du moins, quoique tant d'autres demeurent incrédules. - *Au Fils de Dieu*. La leçon primitive est ici l'objet d'une controverse. Tandis que Tertullien (Contre. Prax. XXII), l'Itala, le copte, l'arménien, les manuscrits A, L, X, Γ, Δ, Λ, etc., lisent “ Fils de Dieu ”, comme la Vulgate (τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ), d'autres documents anciens (ℵ, B, D, sahid., éthiop., etc.) ont “ Fils de l'homme ” (τὸν υἱὸν τοῦ ἄνθρώπου). Nous dirons avec un critique récent qu'“ il faut préférer sans hésiter ” la première de ces leçons, non seulement parce qu'elle a pour elle un plus grand nombre de témoins, mais aussi parce que Jésus dut naturellement employer une expression qui fournit un sens clair à l'intelligence de l'aveugle. Or, ce dernier aurait difficilement compris ce qu'il fallait entendre par Fils de l'homme. On objecte, il est vrai, que NotreSeigneur s'applique plus souvent ce second terme dans les Évangiles. Soit ; mais comparez Joan. 10, 36 et 11, 4, où la leçon n'est pas douteuse, et où il s'appelle luimême Fils de Dieu.

Jean chap. 9 verset 36. - Il lui répondit, et dit : Qui estil, Seigneur, afin que je croie en lui ? - *Qui estil, Seigneur ?* Dans le grec : “ Et qui est... ? ” du moins d'après de nombreux manuscrits. Sur ce καί qui donne de l'intensité à l'interrogation, et qui manifeste ici l'émotion, la surprise, voyez Winer, Grammat., p. 545. L'aveugle guéri contemplait alors Jésus pour la première fois : il le reconnut à sa voix. - *Afin que je croie en lui*. Sa bonne volonté est parfaite et admirable. Il suppose que son bienfaiteur est étroitement uni à Dieu en tant que thaumaturge, connaît le Messie alors attendu de tout le monde, et va le lui manifester ; mais il ne songe pas que Jésus est en personne ce Messie.

Jean chap. 9 verset 37. - Et Jésus lui dit : Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui. - Le bon Pasteur daigne se révéler complètement à cette chère brebis : *Tu l'as vu*... Le verbe est semblablement au parfait dans le grec ; mais, selon la remarque de B. Weiss, c'est “ le présent de l'action accomplie ”. Tu l'as déjà vu dès l'instant où je t'ai joint, et tu le vois encore. Il y a en outre dans ces mots une allusion évidente et affectueuse au prodige des vv. 6 et 7. C'est grâce à lui que tu peux jouir de sa vue. - *Celui qui te parle, c'est lui*. Déjà, 4, 26, Jésus avait employé cette formule pour se manifester à la Samaritaine.

Jean chap. 9 verset 38. - Il répondit : Je crois, Seigneur. Et se prosternant, il l'adora. - Acte de foi non moins beau que simple et concis. Puis, “ L'adoration suit spontanément la connaissance ” (Bengel) ; en effet, ajoutant aussitôt le geste à la parole, *se prosternant il l'adora.* L'expression grecque (προσεκύνησεν) n'apparaît qu'en trois passages du quatrième évangile (Cf. 4, 20-24 ; 12, 20), et toujours c'est pour marquer un culte rendu à Dieu. Cependant, par ellemême, elle ne désigne pas l'adoration dans le sens strict, mais un baiser envoyé avec la main en signe d'hommage ; puis, par extension de l'idée, la prostration selon la mode

orientale. Voyez notre Atlas archéologique de la Bible, Lyon, 1883, Pl. 76, fig. 2 et 3. Pour les détails iconographiques qui concernent la guérison de l'aveuglené, voyez Rohault de Fleury, l'Évangile, t. 2, p.44 et ss. Les monuments anciens sont d'une charmante naïveté. On cite aussi un beau tableau de Lesueur. D'après une antique tradition, S. Sidoine, successeur de S. Maximin sur le siège épiscopal d'Aix, et venu de Palestine en Provence avec S. Lazare, ses sœurs et ses nombreux compagnons, ne serait autre que l'aveugle guéri à Siloé. CF. Cornélius a Lap., h. l., et Faillon, Monuments inédits sur l'apostolat de Ste MarieMadeleine en Provence, t. 1, p.761 et ss.

Jean chap. 9 verset 39. - Alors Jésus dit : C'est pour un jugement que je suis venu dans ce monde, afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. - Parole tout à la fois consolante et terrible, par laquelle N.-S. JésusChrist rattache son rôle entier de Messie au miracle récemment accompli. Il expose la signification mystique de la guérison : il y a d'autres yeux qu'il est venu guérir ; hélas ! il en est aussi pour lesquels le résultat de son Incarnation sera la plus plus affreuse cécité. C'est bien à tort qu'on a parfois séparé ce petit épisode (vv. 39-41) de la scène qui précède, car il lui est intimement lié de toutes façons. Jésus ne s'adresse plus à l'aveugle agenouillé à ses pieds, mais à toute l'assistance. - *Pour un jugement*. Dans le grec, εἰς κρίμα : expression que S. Jean emploie seulement en cet endroit. C'est encore une nuance de κρίσις (V, 22, 24, 27, 30, etc.). Par ce dernier terme, il faut entendre l'acte même de juger ; le κρίμα est le résultat final de la κρίσις, la décision, le jugement (bon ou mauvais, favorable ou défavorable) qui est la conséquence de cet acte. Cf. Matth. 7, 2 ; Marc. 12, 40 ; Rom. 2, 2, 3, etc. Quoique Jésus ne soit pas directement venu pour juger les hommes, mais tout au contraire pour les sauver, 3, 17 ; 8, 15, son séjour parmi eux opérait néanmoins un jugement inévitable. Les méchants se séparaient des justes, la foi et l'incrédulité étaient manifestées. Cf. 3, 19 ; Luc. 2, 34 ; mais en réalité chacun était jugé par sa propre conduite envers N.-S. JésusChrist. - *Je* (pronom très accentué) *suis venu dans ce monde.* Locution animée de S. Jean. Cf. 8, 23 ; 11, 9 ; 12, 25, 31 ; 13, 1 ; 16, 11 ; 18, 36 ; 1 Joan. 4, 17. Ce monde, tel que nous le voyons encore, avec son étonnant mélange de bien et de mal. - *Afin que ceux qui ne voient pas*... Langage métaphorique qui est très clair d'après le contexte. Jésus explique dans quel but (ἵνα) il s'est incarné. La terre était remplie d'aveugles beaucoup plus à plaindre que celui qui avait recouvré naguère la vue auprès de la piscine de Siloé : à ceuxlà également il apportait le bienfait de la pleine lumière (*voient)*, βλέπωσιν). C'était la masse ignorante, la foule des petits et des humbles qui n'avaient qu'une connaissance imparfaite de Dieu et de ses volontés. Cf. 7, 49 ; Luc. 10, 21 ; Matth. 11, 25 ; 12, 31-32. - *Et que ceux qui voient*... Il y a un changement significatif dans l'expression. Jésus ne dit pas “ ne voient pas ” mais “ deviennent aveugles ” ; ce qui est beaucoup plus énergique, car cela marque la privation des organes mêmes. Ces croyants rendus aveugles, ce sont évidemment, d'après l'ensemble de l'évangile, les Pharisiens et les docteurs superbes.

Jean chap. 9 verset 40. - Quelques pharisiens, qui étaient avec lui, l'entendirent et lui dirent : Estce que nous sommes aveugles, nous aussi ? - Quelques pharisiens (le grec ajoute ταῦτα, “ ces ”) *qui étaient avec lui*. Ils étaient avec lui, non en qualité de disciples, comme on l'a quelque fois affirmé, mais parce qu'ils s'étaient mêlés à la foule pour épier sa conduite et ses paroles. Cf. 7, 32 et le commentaire. - *Et lui dirent*. Ils soupçonnaient, et à bon droit, que Jésus avait voulu parler d'eux, quoiqu'il ne les eût pas désignés directement. - *Estce que nous sommes aveugles*... ? Le pronom est très emphatique. Nous, les plus éclairés et les plus saints de la nation. Aussi emploientils la formule qui suppose une réponse négative : μὴ καὶ ἡμεῖς... Tu ne voudrais certainement pas dire que nous aussi nous sommes aveugles ? Cf. v. 27 ; 6, 68, etc. Tes paroles ne s'adressent qu'à la vile multitude.

Jean chap. 9 verset 41. - Jésus leur dit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais maintenant vous dites : Nous voyons ; c'est pour cela que votre péché demeure. - *Jésus leur dit*. Cette fois, c'est pour eux spécialement qu'il va parler, et non pour l'assistance en général, comme au v. 39. - *Si vous étiez aveugles*. La cécité est un mal bien affreux, et pourtant, plût à Dieu qu'ils fussent vraiment aveugles relativement à Jésus, à son origine, à son rôle ! Alors, en effet, ils seraient excusables de ne pas voir : *vous n'auriez pas de péché*. Cf. 15, 22. - *Mais maintenant* introduit une antithèse frappante. - *Vous dites*. C'est le mot important de la phrase. Vous affirmez vousmêmes que vous jouissez pleinement de la vue ! Ils sont ainsi leurs propres juges. - *Nous voyons*. Cette citation de leur langage sous la forme directe est vivante et pittoresque. *Votre péché demeure*. Mot terrible, répété emphatiquement à la fin de la phrase. Leur péché demeure, et demeurera toujours, car ils ne se convertiront point. Le cas de ces aveugles était donc désespéré.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 10

L'allégorie du bon pasteur (vv. 1-18). - Nouvelle discussion parmi les Juifs au sujet de Jésus (vv. 19-21). - N.-S. JésusChrist à Jérusalem pour la fête de la Dédicace (vv.22-39). - Séjour en Pérée (vv. 40-42).

ð. L'allégorie du bon Pasteur. 10, 1-18.

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui escalade par un autre endroit, est un voleur et un bandit. [2]Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis. [3]A celuici le portier ouvre, et les brebis entendent sa voix ; il appelle ses propres brebis par leur nom, et il les fait sortir. [4]Et lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles ; et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. [5]Elles ne suivent pas un étranger, mais elles le fuient ; car elles ne connaissent pas la voix des étrangers. [6]Jésus leur dit cette parabole, mais ils ne comprirent pas de quoi il leur parlait. [7]Jésus leur dit donc encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis. [8]Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des bandits, et les brebis ne les ont pas écoutés. [9]Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera, et il sortira, et il trouvera des pâturages. [10]Le voleur ne vient que pour voler, égorger et détruire. Moi, je suis venu pour que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient avec plus d'abondance. [11]Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. [12]Mais le mercenaire, et celui qui n'est pas berger, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, et abandonne les brebis, et s'enfuit ; et le loup s'en empare et disperse les brebis. [13]Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se soucie pas des brebis. [14]Je suis le bon berger, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, [15]comme le Père me connaît et que je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. [16]J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie ; celleslà aussi, il faut que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'une seule bergerie et qu'un seul berger. [17]C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre de nouveau. [18]Personne ne me la prend, mais je la donne de moimême. J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père.

Allégorie, et non parabole, ainsi qu'on le dit trop souvent d'une manière inexacte. La parabole suppose une narration fictive ; dans l'allégorie la figure est plus simplement et plus directement exposée, et l'application se fait aussitôt comme d'ellemême. Le quatrième évangile ne contient pas une seule parabole proprement dite ; bien plus, S. Jean n'emploie jamais le mot παραδολή. Voyez l'Évangile selon S. Matth. p. 257 et ss. En revanche, seul il expose tout au long deux touchantes allégories de N.-S. JésusChrist ; ici celle du bon pasteur, plus loin (chap. 15) celle de la vigne. Toutefois, cette image du pasteur nous a déjà été plusieurs fois présentée dans les autres évangiles pour décrire la conduite de N.-S. JésusChrist envers les âmes. Cf. Matth. 9, 36 ; 15, 24 ; 18, 12-13 ; Luc. 15, 4-7. Elle n'est pas moins familière aux écrits de l'Ancien Testament, où Dieu est souvent mentionné comme le pasteur dévoué d'Israël. Voyez surtout Ps. 22, Ezech. 34, Zach. 11, etc. Rien de plus touchant que cette page de S. Jean, qui nous montre à découvert le cœur aimant et généreux du Sauveur. Rien de plus calme aussi ; pas d'interruption haineuse comme dans plusieurs discours antérieurs. Cf. chap. 7 et 8. Enfin, rien de plus clair : le Pasteur suprême, les pasteurs secondaires qui travaillent fidèlement sous ses ordres, les pasteurs mercenaires, les voleurs, les loups qui déchirent, les brebis, le bercail, tous ces détails sont aisés à comprendre, et l'interprétation se fait spontanément à une simple lecture.

- Les versets 1-5 exposent le caractère général du bon pasteur ; puis, après une courte, transition (v. 6), Jésus déclare et démontre qu'il remplit luimême toutes les conditions d'un bon pasteur (vv. 7-18).

Jean chap. 10 verset 1. - En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui escalade par un autre endroit, est un voleur et un bandit. - Le vrai début de ce nouveau chapitre serait à 9, 39, selon la juste réflexion de Maldonat ; mais on a voulu, par la division actuelle, attirer davantage l'attention sur l'allégorie du Bon Pasteur. - *En vérité, en vérité*. Cette double affirmation, propre au style de S. Jean, introduit comme toujours une idée importante. Jamais on ne la trouve au commencement d'un discours ; aussi n'avonsnous ici, comme il vient d'être dit, que la continuation de 9, 39-41. Cf. 10, 21, où les auditeurs établissent euxmêmes l'enchaînement. - *Je vous le dis*. Jésus s'adresse aux Pharisiens. Cf. 9, 40-41. A ces “ guides aveugles ” (Matth. 23, 16), qui égaraient le troupeau de Jéhova, NotreSeigneur oppose le portrait du vrai pasteur. - *Celui qui n'entre pas par la porte...* Nous aurons bientôt l'explication authentique de ce premier trait de l'allégorie (vv. 7 et 9). - *Dans la bergerie des brebis*, εἰς τὴν αὐλὴν τῶν προβάτων (avec deux articles qui supposent un bercail et un troupeau bien connus). Le mot grec αὐλὴν désigne une de ces bergeries en plein air si fréquentes en Orient. C'est un espace plus ou moins considérable, qu'entoure un grossier mur en pierres ou une palissade ; au fond de la cour se trouve habituellement une petite étable basse, fermée d'un seul côté, sous laquelle les brebis peuvent s'abriter un peu. Cf. Num. 31, 16 ; 1 Reg. 24, 4 ; Luc. 2, 8 Thomson, The Land and the Book, Londres, 1876, p. 201 et ss., et notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 30, fig. 6. Les troupeaux y sont renfermés durant la nuit. - *Mais qui escalade par un autre endroit* (ἀλλαχόθεν, ici seulement dans le Nouveau Testament). Ailleurs que par la véritable entrée, c'est-à-dire en escaladant les murs, à la manière des voleurs, qui évitent d'ordinaire la porte avec un grand soin, craignant d'être surpris par le gardien (v. 31). Ainsi faisaient les Pharisiens ! - *Celui*, ἐκεῖνος, reprend le sujet avec emphase, selon le genre de notre évangéliste. Cf. I, 18, 33; V, 41, 39; VI, 57, etc. - *Est un voleur et un bandit*, κλέπτης ἐστὶν καὶ ληστής. Les deux expressions sont associées pour renforcer l'idée ; de plus, elles sont mises en gradation ascendante. Le κλέπτης n'est qu'un voleur vulgaire, dont l'art consiste surtout à employer la ruse (12, 6 ; 1 Thess. 5, 2 et ss.) ; le ληστής est un brigand qui aime la violence brutale (18, 40 ; Matth. 26, 55).

Jean chap. 10 verset 2. - Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis. - Beau contraste. Le bon pasteur entre *par la porte*, lui seul est autorisé à entrer. Cf. v. 9. - *Le berger des brebis*. Dans le grec, il n'y a pas d'article devant ποιμήν. La pensée est générale : un berger de brebis. Voilà donc le signe distinctif du vrai pasteur : il entre par la porte dans la bergerie. Mais comme Jésus luimême est cette porte (vv. 7 et 9), au moral cela signifiera la nécessité d'une vocation vraiment divine pour devenir pasteur des âmes. Entrer dans le sacerdoce sans vocation, c'est escalader par un autre endroit, à la façon du voleur et du bandit.

Jean chap. 10 verset 3. - A celuici le portier ouvre, et les brebis entendent sa voix ; il appelle ses propres brebis par leur nom, et il les fait sortir. - Ce verset et le suivant décrivent la conduite du bon berger. - *Celuici* (Τούτῳ) est fortement accentué. - *Le portier ouvre*. Ce portier est le gardien laissé la nuit auprès des brebis pour les défendre. Naturellement, il n'ouvre la porte qu'à bon escient. Qui représenteil dans l'application de l'allégorie ? C'est le seul point sur lequel les interprètes ne soient pas d'accord. Dieu, selon les uns ; mais ce serait peu naturel et peu digne : Dieu est le propriétaire du bercail, et non un humble θυρωρὸς. Selon d'autres, Moïse ou JeanBaptiste : le premier parce qu'il donna la Loi, laquelle conduit au Christ (Gal. III, 24) ; le second en sa qualité de Précurseur. Peut-être estil mieux de négliger ce détail, comme accessoire et simple ornement : nous préférons ce sentiment de divers commentateurs. - Description de ce qui se passe entre les brebis et le berger : elles le reconnaissent à l'instant, il les appelle luimême, et les conduit à de bons pâturages. 1° *Les brebis entendent sa voix :* l'entendant tous les jours, elles savent le distinguer entre cent autres, au seul son de sa voix. - 2° *Ses propres brebis* (B, D, L ajoutent παντα, “ toutes ”)... D'ordinaire, en Orient, plusieurs troupeaux, appartenant à divers propriétaires et confiés à plusieurs bergers, sont réunis le soir dans une même bergerie ; le matin chaque berger vient prendre ses brebis spéciales : de là ιδια mis en avant. - *Il appelle...* (φωνει : d'après ℵ, A, B, D, L ; καλεῖ dans la Recepta) *par leur nom* (*κατ' ὄνομα, “ chacune par son nom ”*). Trait délicat, car il marque ici la connaissance intime et une vraie affection. Cf. Ex. 33, 12, 17 ; Is. 43, 6; XLV, 3 ; 49, 9 ; Apoc. 3, 5. En outre, fait historique, attesté tout ensemble par la Bible et par les classiques. Corrippus : “ Il rassemble ses agneaux en un seul troupeau, en les appelant par leur nom ”. Longus, 4 : τους αιγασ προσειπε και τους τραγους εκαλεσεν ονομαστι. Cf. Théocrite, v. 102. - 3° *Et il les fait sortir* (εξαγει). Il les fait sortir du bercail, pour les mener au pâturage.

Jean chap. 10 verset 4. - Et lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles ; et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. - Tableau gracieux et pittoresque, encore plus beau quand il se réalise au moral. - *Il a fait sortir ses propres brebis* (א, B, D, L ont τὰ ἴδια παντα, “ toutes les siennes ”), ἐκβάλῃ : expression étonnante au premier regard, car elle dépeignait plus haut (9, 34, 35) la violence des Pharisiens envers l'aveugle guéri par Jésus : elle est exacte, pourtant, puisqu'il faut toujours presser un troupeau de brebis pour le faire sortir du bercail et le conduire ; ici, d'ailleurs, elle ne suppose rien de brutal. - *Il va devant elles.* Détail graphique. C'est le genre oriental ; les bergers précèdent leur troupeau plutôt qu'ils ne le suivent. Le pasteur spirituel doit de même précéder ses ouailles par les exemples parfaits qu'il leur donne. - *Les brebis le suivent* : avec une grande docilité. Cela, du reste, leur est facile, *parce qu'elles connaissent sa voix* (οἴδασιν au pluriel, quoique ἀκούει au v. 3 et ἀκολουθεῖ fussent au singulier). *“* Connaître *”* dit plus que “ entendre ” du v. *3. “* Tandis que nous prenions notre repas, raconte un célèbre palestinologue anglais (Porter, cité par L. Abbott, h. l.), les silencieuses collines qui nous entouraient se remplirent tout à coup de bruit et de mouvement. Les bergers faisaient sortir leurs troupeaux des portes de la cité. La scène était parfaitement visible, et nous regardions et nous écoutions avec un vif intérêt. Des milliers de brebis et de chèvres étaient là, groupées en masses denses et confuses. Les bergers se tinrent groupés ensemble jusqu'à ce qu'elles fussent toutes sorties. Alors ils se séparèrent, prenant chacun un sentier différent, et poussant, tout en continuant d'avancer, un cri aigu d'un genre particulier. Les brebis les entendirent. D'abord les masses s'agitèrent comme si quelque commotion intime les ébranlait ; puis des pointes se formèrent dans les directions prises par les bergers ; ces pointes devinrent de plus en plus allongées, jusqu'à ce que les masses confuses eussent été séparées en des flots vivants, qui coulaient à la suite de leurs guides. Ce spectacle n'était pas nouveau pour moi, mais il n'avait rien perdu de son premier intérêt. C'était peut-être l'une des illustrations les plus nettes que des yeux humains pussent contempler de ce magnifique discours du Sauveur rapporté par S. Jean ”.

Jean chap. 10 verset 5. - Elles ne suivent pas un étranger, mais elles le fuient ; car elles ne connaissent pas la voix des étrangers. - *Elles ne suivent pas un étranger* (même opposition qu'au v. 2). La négation est très forte dans le texte grec, ou l'on remarque aussi l'emploi du futur : οὐ μὴ ἀκολουθήσωσιν, jamais elles ne le suivront ! Cf. 4, 14, 48 ; 6, 35, 37 ; 8, 12, 51, 52, etc. Et pourtant cet étranger n'est pas ici nécessairement un voleur ; mais il n'est pas le berger, et les brebis sont inquiètes, *et elles le fuient* (encore le futur dans le grec, και φεύξονται). - *Car elles ne connaissent pas la voix des étrangers.* Cf. v. 4. “ En Orient, le berger rappelle de temps en temps aux brebis sa présence en poussant un cri aigu. Elles connaissent sa voix et le suivent ; mais si un étranger pousse ce même cri, elles s'arrêtent net et lèvent la tête avec alarme : si ce cri est répété, elles se retournent et prennent la fuite, car elles ne connaissent point la voix d'un étranger. Cela n'est point un ornement d'imagination dans l'allégorie ; c'est un simple fait ”. Thomson, The Land and the Book, p. 205. On raconte qu'un Écossais qui visitait la Palestine changea d'habits avec un berger de Jérusalem, et essaya d'entraîner les brebis à sa suite. Mais le troupeau se mit à suivre la voix du vrai berger, non ses habits. Plummer, h. l.

Jean chap. 10 verset 6. - Jésus leur dit cette parabole, mais ils ne comprirent pas de quoi il leur parlait. - Note explicative de l'évangéliste. Elle ménage une transition de la figure à la réalité. - *Cette parabole,* Ταύτην τὴν παροιμίαν. Le mot παροιμίαν, employé quatre fois seulement dans le Nouveau Testament (ici ; 16, 25, 29 et 2 Petr. 2, 22), désigne d'après l'étymologie une chose qui se trouve “ à côté du chemin ” (παρα et οιμος), par conséquent un langage figuré, symbolique. Il équivaut à l'hébreu **משל** *(maschal).* - *Jésus leur dit :* aux Pharisiens mentionnés plus haut, 9, 40-41. - *Mais ils* (avec insistance sur le pronom) *ne comprirent pas...* Dans le grec : τίνα ἦν ἃ ἐλάλει αὐτοῖς, “ ce que c’était qu’il leur disait ”. Ils ne comprirent donc pas le sens de l'allégorie. Comment ces hommes superbes auraientils reconnu leur portrait dans la conduite des voleurs qui ravagent le bercail ?

Jean chap. 10 verset 7. - Jésus leur dit donc encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis. - Puisqu'ils n'ont pas compris, Jésus va développer et expliquer sa pensée par une application directe, du moins en ce qui le concerne personnellement ; car il évitera de nouveau toute allusion explicite à leur propre conduite. Cette application porte sur deux points principaux : vv. 7-10, la porte de la bergerie ; vv. 11-16, le bon berger. - 1° La porte de la bergerie. Ce passage correspond aux versets 1-3. L'assertion majestueuse *En vérité, en vérité je vous le dis* annonce comme de coutume un progrès dans la marche des pensées. - *Je suis*. Le pronom est très accentué. C'est moi qui suis... - *La porte des brebis,* ἡ θύρα τῶν

προβάτων. Deux interprétations sont possibles et ont de tout temps partagé les exégètes : la porte par laquelle passent les brebis ; ou, la porte par laquelle on arrive auprès d'elles. Le contexte nous paraît favoriser davantage ce second sens. Cf. vv. 1, 2, 3, 8.

Jean chap. 10 verset 8. - Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des bandits, et les brebis ne les ont pas écoutés. - Tous ceux qui sont venus (Πάντες ὅσοι) : tous, sans aucune exception. C'est en outre une expression pittoresque, qui nous montre les faux pasteurs arrivant l'un après l'autre à la bergerie pour la dévaster. Cf. 1, 12 et le commentaire. Les plus anciens manuscrits grecs ajoutent προ εμου, avant moi. - Ce passage n'est pas sans quelque difficulté ; car, à première vue et si on le prenait absolument à la lettre, il semblerait condamner tous les anciens envoyés de Dieu sous l'Ancien Testament : patriarches, prophètes, JeanBaptiste luimême. Aussi les gnostiques en abusaientils à leur façon ordinaire, prétendant qu'il était “ antinomique ”, directement opposé à la théocratie. De là la suppression du mot “ tous ” par quelques copistes qu'avait embarrassés cette objection. Mais il est bien évident qu'il faut restreindre le fait en question à l'époque même de N.-S. JésusChrist : Πάντες ne désigne donc que les Pharisiens et leurs semblables. - *Sont des voleurs et des bandits* (même expression qu'au v. 1). L'emploi du temps présent confirme ce que nous venons de dire. Du reste, au v. 16, le troupeau figure également la génération actuelle, et rien ne nous invite à remonter en arrière dans le cours de l'histoire juive. - *Et les brebis ne les ont pas écoutés.* Ils étaient pour elles des étrangers qu'elles redoutaient. Cf. v. 5.

Jean chap. 10 verset 9. - Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera, et il sortira, et il trouvera des pâturages. - *Je suis la porte.* Répétition emphatique (Cf. v. 7), avec un commentaire cette fois. La suppression des mots “ des brebis ” ouvre en même temps de plus larges horizons. - On trouve, dans les écrivains les plus anciens de l'ère chrétienne, des allusions intéressantes à ce passage. Saint Ignace, Ep. ad Philad. 9 : αυτος ων θυρα του Πατρος (cf. Apoc. 3, 8) ; Hégésippe, ap. Euseb. Hist. Eccl. 2, 23, 8 : τις η θυρα του ’Ιησου; Hermas, Sim. 9, 12 : η πυλη ο υιος του Θεου εστι. Etc. Voyez Luthardt, t. 2, p. 237. - *Par moi* est en avant, comme portant l'idée principale. - *Si quelqu’un entre.* “ Si quelqu'un”, qui que ce soit, pourvu qu'il remplisse la condition voulue ; aucune limite n'est tracée. Cf. 6, 51 ; 8, 51, etc. Mais les commentateurs sont encore partagés pour savoir s'il s'agit des bergers ou des brebis. S. Augustin applique la parole de Jésus tout à la fois à cellesci et à ceuxlà. L'analogie des versets 1, 2 et 8 est plus favorable aux pasteurs ; mais la fin du v. 9 convient davantage aux brebis, qui nous paraissent avoir occupé la place principale dans la pensée de Jésus. - *Il sera sauvé :* elles échapperont aux dangers extérieurs qui menacent un troupeau, v. 9. Mais il est bien évident qu'il est surtout question du salut dans le sens technique, c'est-à-dire du salut éternel. - *Il entrera, et il sortira.* Détails pittoresques. C'est du reste un hébraïsme fréquent dans les saints Livres, pour exprimer une parfaite liberté d'action et une grande sécurité dans les démarches. Cf. Num. 27, 17 ; Deut. 28, 6, 19 ; 31, *2* ; 1 Reg. 18, 16 ; 29, 6 ; Ps. 120, 8 ; Act. 1, 21, etc. - *Et il trouvera des pâturages...* Ainsi donc, la sécurité, la liberté, la subsistance : tout ce qu'il faut pour être heureux.

Jean chap. 10 verset 10. - Le voleur ne vient que pour voler, égorger et détruire. Moi, je suis venu pour que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient avec plus d’abondance. - *Le voleur ne vient* (au présent, ερχεται). Le v. 9 expliquait le v. 2 ; celuici nous ramène au v. 1. - *Que pour voler, égorger et détruire.* Terrible gradation : le vol, l'immolation, la destruction totale du troupeau. - Mais aussi, admirable antithèse : *Moi* (accentué) *je suis venu pour que les brebis aient la vie.* La conduite des mauvais bergers a pour mobile l'égoïsme le plus brutal, et elle ne sait produire que la ruine ; la conduite du bon berger est basée sur le plus généreux dévouement : le résultat, c'est la vie ; le bonheur. - Les mots *et qu’elles l’aient en abondance* sont souvent rattachés à la proposition qui précède (“ pour qu’elles aient la vie ”) comme un qualificatif : Je suis venu pour qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment. Mais, à la suite de S. Cyrille et de nombreux exégètes, nous croyons qu'il est mieux de les interpréter à part ; car, d'après le texte original, ils sont complets en euxmêmes et expriment une idée nouvelle, indépendante. La locution περισσὸν ἔχωσιν (au positif, et non pas au comparatif signifie “ avoir du superflu ”. Cf. 2 Cor. 9, 1. Jésus affirme donc ici qu'il donne à ses brebis et la vie, et l'abondance de tous les biens en général.

Jean chap. 10 verset 11. - Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. - 2° Le bon berger, vv. 11-18. Deux qualités spéciales du berger sont d'abord relevées : son admirable esprit de sacrifice, vv. 10-13 ; la parfaite connaissance qu'il a de ses brebis, vv. 14-16. Les versets 17 et 18 montrent l'union intime qui existe entre le bon berger et son Père céleste. - *Je suis* (même emphase que précédemment) *le bon*

berger : ὁ ποιμὴν ὁ καλὸς, avec deux articles, “ C’est comme s’il disait : il est l’unique, le promis, le seul vrai berger ”, Maldonat. Cf. v. 8. La formule suppose en effet l'existence d'autres bergers, qui ne peuvent remplir qu'imparfaitement l’œuvre accomplie par Jésus d'une manière si adéquate. Remarquez le choix de l'épithète καλὸς, que nous ne saurions traduire en un seul mot, car elle réunit les concepts de beauté, de bonté, de noblesse. Elle dit beaucoup plus que αγαθος. Donc N.-S. JésusChrist est un berger parfait : et nous allons voir en quoi consiste son admirable perfection. - *Le bon berger* (de nouveau ὁ ποιμὴν ὁ καλὸς) *donne sa vie...* La leçon grecque la mieux autorisée est τίθησιν, “ *dépose* ”, comme aux vv. 15, 17 et 18. Cf. aussi 13, 37, 38 ; 15, 13 ; 1 Joan. 3, 16. Les manuscrits א, D et l'Itala ont comme la Vulgate. Cf. Matth. 20, 28 ; Marc. 10, 45. “ Déposer sa vie ” marque mieux l'aspect libre et volontaire du sacrifice. Ce sacrifice, le plus généreux qui se puisse accomplir, caractérise si bien le bon berger, qu'on le signale coup sur coup jusqu'à cinq fois dans les vv. 11-18. - *Pour* (ὑπὲρ, pour l'avantage de) *ses brebis.* Dans nos contrées, il est plus rare que les brebis occasionnent à leurs pasteurs de sérieux dangers ; en Orient il n'en est pas de même, car il faut souvent les défendre contre les agressions redoutables des bêtes fauves et des voleurs. Cf. Gen. 13, 5 ; 14, 12 ; 31, 39 et s. ; Job. 1,17 ; 1 Reg. 34, 35 ; Am. 3, 12, etc.

Jean chap. 10 verset 12. - Mais le mercenaire, et celui qui n'est pas berger, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, et abandonne les brebis, et s'enfuit ; et le loup s’en empare et disperse les brebis. - Nouvelle antithèse. Le nom grec μισθωτὸς (mercenaire) n'est employé qu'ici et Marc. 1, 2, dans le Nouveau Testament ; il est tristement significatif dans l'allégorie du bon berger, comme le prouvent les détails suivants. - *Et celui qui n’est pas berger* (καὶ οὐκ ὢν ποιμήν, sans article). Le mercenaire est ainsi caractérisé négativement. S'il était pasteur, sa conduite ne serait pas seulement inexplicable, mais impossible. - *À qui* (en avant avec l'accent) *les brebis n’appartiennent pas*. Cf. v. 3. Troisième répétition emphatique de la même pensée. Il ne prend aucun intérêt personnel aux brebis confiées à sa garde. - *Voit* (θεωρεῖ, verbe expressif) *venir le loup* : τὸν λύκον avec l'article. Le loup, cet ennemi perpétuel et universel des brebis sans défense. Au moral, quiconque est ennemi de NotreSeigneur JésusChrist et des âmes rachetées par lui : démons, faux prophètes, hérétiques, corrupteurs de tout genre. Cf. v. 28 ; Matth. 7, 15 ; Act. 20, 29. - *Et abandonne les brebis* ; ἀφίησιν, il les laisselà, sans défense. La description est rapide et tout à fait vivante ; cinq verbes au présent, simplement unis par la conjonction καὶ: θεωρεῖ…, καὶ ἀφίησιν.., καὶ φεύγει: καὶ ὁ λύκος ἁρπάζει αὐτά, καὶ σκορπίζει. - *Et s’enfuit.* Il pense tout d'abord à son propre salut, sans s'inquiéter de ce qui arrivera aussitôt après son lâche départ. - *Et le loup s’en empare et disperse...* Autre tableau dramatique, qui nous rend témoins des ravages opérés dans le troupeau. Un double malheur atteint les brebis : quelquesunes sont saisies individuellement et deviennent la proie du loup, les autres se dispersent dans leur effroi. - Le mot πρόβατα, brebis, est omis dans les manuscrits א, B, D, L, et compensé par le pronom αυτα après ἁρπάζει.

Jean chap. 10 verset 13. - Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se soucie pas des brebis. - Jésus insiste encore sur le motif d'une manière de faire si indigne : *parce qu’il est mercenaire* ; son seul nom dit tout, il ne pense qu'à son salaire et il est sans cœur pour les brebis ; *il ne se soucie pas* (οὐ μέλει αὐτῷ; il ne se soucie point) *des brebis.* L'application se fait d'ellemême, et le nom de mercenaire a passé dans le langage chrétien pour stigmatiser ces prêtres, rares aujourd'hui, grâce à Dieu, qui négligent le soin sacré des âmes pour s'occuper avant tout de leurs intérêts privés. Comparez au contraire 1 Petr. 5, 7. - Les mots *le mercenaire s’enfuit,* placés en tête de ce verset, n'ont rien qui leur corresponde dans les manuscrits א, B, D, L et dans plusieurs versions ; ils pourraient bien avoir été ajoutés au texte.

Jean chap. 10 verset 14. - Je suis le bon berger, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. - *Je suis le bon berger.* On dirait que Jésus veut faire oublier ce sombre et sinistre portrait du pasteur mercenaire, en réitérant sa douce assertion du v. 11. - *Et je connais mes brebis* (τὰ ἐμά). Il parle d'abord de la connaissance intime qu'il a de son troupeau ; en effet, il connaît ses brebis avant que cellesci ne le connaissent ellesmêmes. Mais cette harmonieuse réciprocité ne tarde pas à s'établir : *et mes brebis me connaissent* (la Recepta porte, au passif : καὶ γινώσκομαι ὑπὸ τῶν ἐμῶν; toutefois la vraie leçon paraît être : καὶ γινώσκουσι με τὰ ἐμά, d'après la Vulgate et les manuscrits א, B, D, L, etc.). Le point qui se trouve dans nos éditions latines après “ mes brebis ” a été placé d'une façon très malencontreuse ; il faudrait tout au plus une simple virgule, car les mots qui suivent se rattachent étroitement aux verbes “ connais ” et “ me connaissent ” : Je connais les miennes, et les miennes me connaissent, de même que mon père me connaît et que je connais mon Père. II y a une grande emphase sur ce verbe quatre fois répété.

Jean chap. 10 verset 15. - Comme le Père me connaît et que je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. - *Comme* (Καθὼς dit beaucoup plus que ωσπερ) *le Père me connaît...* Les relations de N.-S. JésusChrist avec les siens sont tellement intimes, qu'il peut les comparer à celles qui l'unissent à son Père céleste. Cf. 14, 20 ; 15, 10 ; 17, 8 ; 10, 18, 21. Rapprochement sublime, qui nous confère un si grand honneur. - *Et je donne ma vie...* Ce beau refrain avait sa place toute marquée après une pareille assertion. Voyez la note du v. 11.

Jean chap. 10 verset 16. - J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie ; celleslà aussi, il faut que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'une seule bergerie et qu'un seul berger. - La vue anticipée de la mort qu'il subira si généreusement pour le bien de ses brebis ouvre tout à coup au berger suprême des horizons plus étendus : *J'ai encore d'autres brebis.* Elles sont à lui, il les possède (ἔχω) ces " autres brebis ", ainsi nommées pour les distinguer de celles que contient le bercail juif *(de cette bergerie,* ἐκ τῆς αὐλῆς ταύτης) ; mais elles sont disséminées, égarées à travers le monde païen, et il faudra un travail spécial pour les grouper autour du bon berger. Notez qu'ici comme partout ailleurs, les Juifs conservent leurs droits de priorité pour l'appel à la foi et au salut par le Messie mais ils ne sont pas les seuls appelés. Cf. Matth. 10, 5, 6. - *Celleslà aussi...* Pronom très emphatique, en grec κἀκεῖνά exprime l'éloignement. - *Il faut que je les amène. δεῖ,* car c'était réellement un devoir du Christ d'après le plan divin ; ἀγαγεῖν, les amener à la bergerie. - *Et elles écouteront ma voix.* Premier résultat des démarches du bon pasteur : ces brebis, qui lui appartiennent quoiqu'elles soient momentanément égarées, reconnaîtront sa voix comme les autres, vv. 3 et 4, et elles le suivront avec docilité. - *Et il n'y aura...* Second résultat, principal, définitif. Il est exprimé en termes simples et majestueux tout ensemble. Le grec emploie le pluriel, καὶ γενήσεται (" et fient "), ce qui montre mieux la manière dont les brebis éparses se réuniront pour former *une seule bergerie* sous un *un seul berger ; μία ποίμνη, εἷς ποιμήν.* On le voit, le texte original omet la conjonction καὶ, ce qui donne plus d'énergie à la phrase, et, au lien du substantif αυλη, il a ici une expression toute nouvelle, *ποίμνη*, qui désigne non plus le bercail, mais le troupeau. D'anciens textes latins (notamment les manuscrits *a, b, c, e* de l'Itala, S. Cyprien parfois S. Augustin et S. Jérôme) le traduisent très bien par " troupeau " ; seulement, ils n'ont pu reproduire l'allitération du grec, qui est d'un si bel effet. - Magnifique prophétie de l'unité de l'Église du Christ ! Le mur de séparation qui séparait les Juifs et les païens sera renversé ; toutes les nations pourront se réunir en une seule sous la douce houlette du bon berger.

Jean chap. 10 verset 17. - C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre de nouveau. - Dans ce verset et le suivant toute figure disparaît ; mais ils appartiennent néanmoins à l'allégorie, dont ils réitèrent l'idée principale et à laquelle ils servent de conclusion. Plus haut, v. 15, Jésus décrivait les relations pour ainsi dire intellectuelles qui l'unissent à son Père : ils ont l'un de l'autre une complète connaissance. Il passe maintenant à des rapports beaucoup plus intimes : il est aimé du Père, et il nous dira pour quel motif. - *C'est pour cela... Διὰ τοῦτο,* avec emphase (Cf. 5, 16 ; 7, 21, etc.) : à cause de son généreux dévouement, déjà mentionné plusieurs fois et sur lequel il va insister encore. - *...Que le Père m'aime* (pronom très accentué). La première Personne de la sainte Trinité aime nécessairement le Fils ; mais il s'agit en cet endroit d'une affection spéciale, de celle que Dieu porte au Verbe fait chair, et il la lui porte pour la raison suivante : *parce que je donne ma vie.* " Cela est dit avec force et autorité ", Maldonat. Ce pronom avait été omis au v. 15 ; mais le Sauveur veut marquer davantage la spontanéité, le mérite de son sacrifice. Voyez Eph. 5, 2, où la mort volontaire de N.-S. JésusChrist est représentée comme étant à Dieu " un parfum d'agréable odeur ". Cf. Phil. 2, 8-9. Il n'est pas étonnant, après cela, que Dieu ait pour Jésus une affection si tendre. - *Pour la reprendre de nouveau.* Notez toute la force de la particule *ἵνα, "* pour que ". Assurément Jésus est mort en premier lieu pour nous sauver et pour restituer à Dieu la gloire que nos péchés lui avaient enlevée ; mais il est mort aussi pour ressusciter : le but final de sa mort était sa glorification éternelle.

Jean chap. 10 verset 18. - Personne ne me la prend, mais je la donne de moimême. J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. - *Personne* (avec emphase) *ne me la prend* (αἴρει au présent ; c'est à tort que divers manuscrits ont ηρεν à l'aoriste). Quelle est la puissance humaine qui eût été capable de faire mourir le Verbe incarné, sans son acquiescement plein et entier ? S'il perd la vie, ce n'est point par impuissance de se défendre. - *Mais je la donne de moimême.* (nouvelle emphase sur les deux pronoms). Même idée, reproduite sous une forme positive. Voyez le beau commentaire contenu dans l'histoire même de la mort de N.-S. JésusChrist. Luc. 23, 46: " Père, entre tes mains je remets mon esprit ". Cf. Matth. 27, 50 ; Joan. 19, 30 et parall. Aucun des quatre

narrateurs ne dit que Jésus “ mourut ” ; tous ils évitent cette expression qui eût été inexacte relativement à lui. - *J'ai le pouvoir de la donner...* Autre point sur lequel le divin Maître veut nous éclairer : sa mort et sa résurrection auront lieu en vertu d'un mandat spécial de son Père. Sur le nom grec Ἐξουσίαν, voyez 1, 12, et le commentaire. - *Et j'ai le pouvoir de la reprendre.* La formule ἐξουσίαν ἔχω est répétée d'une manière solennelle. Reprendre sa vie ; c'est ressusciter après la mort : preuve d'une puissance divine. - *Tel est le commandement,* Ταύτην τὴν ἐντολὴν (avec l'accent sur le pronom) : le double mandat de sacrifier sa vie et de la reprendre ensuite. - *Que j'ai reçu de mon Père.* La volonté de Dieu, le plan providentiel, tel est, enfin de compte, le motif pour lequel le bon Pasteur se sacrifie pour ses brebis ; mais entre cette volonté du Père et la sienne il existe la plus parfaite harmonie. Beau trait pour terminer ce passage admirable. - Sur les représentations artistiques du Bon Pasteur dans l'antiquité, voyez l'Evang. selon S. Luc, p. 278.

ε. Conclusion historique du miracle et du discours. 10, 19-21.

19Il y eut encore une division parmi les Juifs, à cause de ces paroles. 20Beaucoup d'entre eux disaient : Il est possédé du démon, et il délire ; pourquoi l'écoutez-vous ? 21D'autres disaient : Ce ne sont pas là les paroles d'un homme possédé du démon ; le démon peutil ouvrir les yeux des aveugles ?

Les résultats immédiats de toute la scène qui précède (9, 1 - 10, 18) sont brièvement exposés par l'évangéliste, en un de ces tableaux vivants qu'il excelle à esquisser. Cf. 7, 11-12 ; 40-44 ; etc. La foule se divise en deux partis opposés : les uns sont plus hostiles et haineux que jamais ; les autres se sentent ébranlés dans leur incrédulité.

Jean chap. 10 verset 19. - Il y eut encore une division parmi les Juifs, à cause de ces paroles. - *Une division* (la particule οὖν de la Recepta est omise aussi par les anciens manuscrits א, B, L, X). *“ de nouveau ”* nous renvoie au passage 7, 43, où nous avions une formule à peu près identique. Voyez encore, 9, 16, la petite discussion occasionnée dans le cercle pharisaïque luimême par la guérison de l'aveuglené. - *A cause de ces paroles* est une bonne traduction de διὰ τοὺς λόγους τούτους. Plus bas, v. 21, il sera simplement question de paroles isolées, ῥήματα ; ici c'est l'ensemble des discours que l'on envisage. Discours si frappants, qui avaient produit un légitime émoi dans toute l'assistance.

Jean chap. 10 verset 20. - Beaucoup d'entre eux disaient : Il est possédé du démon, et il délire ; pourquoi l'écoutez-vous ? - *Beaucoup d'entre eux disaient...* On signale d'abord les réflexions du plus grand nombre, πολλοὶ ἐξ αὐτῶν. La masse persiste dans son hostilité, et tâche, par une remarque injurieuse, de jeter du discrédit sur la personne et sur l'enseignement de N.-S. JésusChrist. - *Il est possédé du démon.* Sur ce grossier outrage, voyez 7, 20 ; 8, 48, et les commentaires. Cette fois, les Juifs ajoutent avec non moins de grossièreté : *et il délire* (μαίνεται) ; son langage est celui d'un homme qui a perdu la raison. - *Pourquoi l'écoutez-vous ?* Par cette dernière parole ils trahissent pourtant leur inquiétude ; car ils avaient dû remarquer bien souvent les prodigieux effets des discours de Jésus : aussi voudraientils éloigner tous ses auditeurs.

Jean chap. 10 verset 21. - D'autres disaient : Ce ne sont pas là les paroles d'un homme possédé du démon ; le démon peutil ouvrir les yeux des aveugles ? - *D'autres disaient.* Ceuxci sont beaucoup mieux disposés. Leur réflexion est pleine de bon sens ; elle porte tour à tour sur la prédication de NotreSeigneur et sur son récent miracle. - 1° Sa prédication : *les paroles,* de telles paroles ! Les accusations que nous venons d'entendre tombaient d'ellesmêmes, si on les mettait en regard de l'enseignement de Jésus. - *D'un homme possédé du démon* (δαιμονιζομένου en un seul mot). Au contraire, c'étaient les “ paroles de Dieu ”, 3, 34. - 2° Son récent prodige : *Le démon peutil... ;* dans le grec μὴ… δύναται…; formule que nous rencontrons si souvent dans les écrits de S. Jean pour marquer une forte impossibilité. “ Sûrement, un démon ne peut pas… ! ” - *Ouvrir les yeux des aveugles.* Notez le choix judicieux de toutes les expressions. Ils ne refusent pas au démon d'une façon absolue le pouvoir de faire des miracles, car ce serait une fausseté théologique réfutée par la Bible ellemême. Cf. Ex. 6, 11, 22, etc. Ce qu'ils nient à bon droit, c'est que le démon puisse accomplir tels et tels prodiges extraordinaires qui attestent visiblement l'intervention divine : or, de ce genre était la guérison de l'aveugle. Cf. 9, 16. - Pourquoi s'arrêtentils dans ce raisonnement si juste, et s'en tiennentils au côté négatif de la question ? Ne leur était-il pas aisé de conclure aussi que l'auteur d'un si éclatant prodige était certainement le Messie ? Il est vraisemblable qu'ils n'en eurent pas le courage.

b. N. S. JésusChrist à Jérusalem à l'occasion de la Dédicace. 10, 22-42.

Après un intervalle d'environ deux mois (voyez la note du v. 22). nous retrouvons le Sauveur à Jérusalem, et nous entendons le dernier témoignage public qu'il se rendit personnellement avant sa Passion. Les vv. 22-24 contiennent une petite introduction historique ; vient ensuite le discours de Jésus, vv. 25-39, coupé en deux parties par une criminelle tentative de l'auditoire. v. 31 ; le tout se termine par une retraite et un court séjour du divin Maître dans la province de Pérée, vv. 40-42.

1° Introduction 10, 22-24.

22Or on faisait à Jérusalem la fête de la Dédicace ; et c'était l'hiver. 23Et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. 24Les Juifs l'entourèrent donc, et lui dirent : Jusqu'à quand tiendrez-vous notre esprit en suspens ? Si vous êtes le Christ, ditesle nous clairement.

Cette introduction expose les circonstances de temps, de lieu et l'occasion immédiate.

Jean chap. 10 verset 22. - Or on faisait à Jérusalem la fête de la Dédicace ; et c'était l'hiver. - 1° Circonstances de temps. Les manuscrits B, L, 33, et plusieurs versions, portent Ἐγένετο τοτε “ alors eurent lieu ”, au lieu de *Or on faisait* (δὲ), ce qui rattacherait tout le présent passage (vv. 22-42) au récit 9, 1-10, 21. Plusieurs critiques, adoptant cette liaison, en déduisent que le miracle relatif à l'aveuglené aurait eu lieu seulement pour la fête de la Dédicace. Déduction qui tombe avec sa base, car la vraie leçon est certainement celle de la Vulgate (d'après la plupart des documents antiques). - *La Dédicace, ou Encénies* : mot latin calqué sur le grec τὰ Ἐγκαίνια, qui signifie “ renouvellement ”, et, dans le langage sacré, “ dédicace ”. Cf. 3 Reg. 8, 63 ; 2 Par. 7, 5 ; Esdr. 6, 16, dans la traduction des Septante. On appelait ainsi une fête relativement moderne, instituée l'an 164 avant J.-C. par Judas Machabée, pour célébrer le souvenir de la purification solennelle du Temple, après la profanation sacrilège d'Antiochus Épiphane Cf. 1 Mach. 1, 20-60 ; 4, 36-59 ; 2 Mach. 10, 1-8 ; Josèphe, Ant. 12 7,7. On la nommait aussi la fête des Lumières, ou simplement les Lumières, τα φωτα, à cause des illuminations joyeuses qui l'accompagnaient partout. Son nom hébreu était et est encore *Chanoukah* (הכנח , de חנך , consacrer), car les Israélites n'ont pas cessé de la solenniser joyeusement chaque année. Voyez E. Coypel, Le Judaïsme, esquisses des mœurs juives, p. 224 et *ss.* - *A Jérusalem.* La Dédicace pouvait se célébrer en tous lieux et n'exigeait pas, comme la Pâque, la Pentecôte et la fête des Tabernacles, un pèlerinage spécial au centre du culte juif. Cette mention de la Ville sainte suppose que Jésus avait dû quitter Jérusalem après la dernière solennité, et qu'il y était ensuite revenu. La haine maintenant si vive de ses adversaires ne lui permettait pas d'y résider longuement, sans courir des dangers qui auraient avancé l'heure voulue par son Père. Cf. 7, 33, 44 ; 8, 59. Peut-être retournatil en Galilée. Voyez notre Synopsis evangelica, p. 73 et ss., et en sens contraire, Patrizi, De Evang. lib. 2, annot. 100 et 101. - *Et c'était l'hiver.* La conjonction καὶ manque dans א, B, D, L, X, etc. ; elle a été probablement ajoutée. On était en effet en plein hiver, car la Dédicace commençait le 25 cislev, c'est-à-dire dans la seconde moitié de décembre. Comme la fête des Tabernacles avait lieu en octobre (voyez 7, 2 et le commentaire), il existe entre les versets 21 et 22 du chap. 10 une lacune d'environ deux mois. La note *c'était l'hiver* est, d'après l'hypothèse la plus naturelle, un détail écrit pour les lecteurs non initiés aux coutumes du judaïsme. D'après S. Cyrille et d'autres interprètes, elle aurait pour but d'expliquer pourquoi Jésus se tenait à l'abri sous les portiques du temple, ainsi qu'il est dit au verset suivant.

Jean chap. 10 verset 23. - Et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. 23. - 2° Circonstances de lieu. - *Et Jésus se promenait.* Trait graphique, avec l'imparfait de la durée. - *Dans le temple,* ἐν τῷ ἱερῷ; c'est-à-dire dans l'ensemble des constructions qui composaient le temple. Sur la différence du ιερον et du ναός, voyez le commentaire de 2, 14 et 19. - *Sous le portique de Salomon.* Ces mots déterminent l'endroit précis du ιερον où se promenait alors NotreSeigneur. On appelait στοᾷ του Σολομῶνος une galerie couverte située à l'orient, et qui, d'après la tradition juive, aurait été un reste du temple construit par Salomon. Cf. Jos. Ant. 20, 8, 6 ; Act. 3, 11 ; 5, 12. Au sud, se trouvait la triple colonnade d'Hérode le Grand. Voyez notre Atlas archéologique de la Bible. pl. 84, fig. 1 et 2.

Jean chap. 10 verset 24. - Les Juifs l'entourèrent donc, et lui dirent : Jusqu'à quand tiendrez-vous notre esprit en suspens ? Si vous êtes le Christ, ditesle nous clairement. - 3° L'occasion immédiate du discours est racontée d'une manière toute dramatique, qui dénote le témoin oculaire. - *Les Juifs l'entourèrent donc* (οὖν, profitant de la circonstance). Notez l'emploi de l'aoriste après un imparfait : περιεπάτει, il se promenait (v. 23) ; tout à coup, Ἐκύκλωσαν αὐτὸν,littéralement, " ils firent cercle autour de lui " (Cf. Act. 14, 20), lui barrant ainsi le passage, pour le mieux forcer de répondre. - *Les Juifs* désigne naturellement le parti hostile, les hiérarques. - *Et lui dirent* (autre imparfait significatif) : *Jusqu'à quand,* Ἕως πότε... Locution qui exprime une extrême impatience. N'estil pas temps de te déclarer enfin ? Inutile d'ajouter que cette impatience ne provenait nullement d'une sainte curiosité ; elle avait au contraire pour mobile la haine, le désir de compromettre et d'accuser Jésus. - *Tiendrez-vous notre esprit.* Même expression métaphorique dans le texte original : τὴν ψυχὴν ἡμῶν αἴρεις. C'est, au propre, tenir suspendu en l'air, dans une situation pénible ; au figuré, laisser dans l'incertitude, agiter entre la crainte et l'espérance, par conséquent surexciter péniblement. - Ils vont préciser davantage leur question : *Si vous* (pronom accentué) *êtes le Christ* (ὁ χριστός, avec l'article), *ditesle nous clairement (παρρησίᾳ.* Cf. 7, 13). Plus tard le Sanhédrin adressera la même demande au Sauveur (Luc. 22, 67), pour en tirer également parti contre lui.

2° Le discours. 10, 25-39.

[25]Jésus leur répondit : Je vous parle, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent ellesmêmes témoignage de moi. [26]Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. [27]Mes brebis écoutent ma voix, et je les connais, et elles me suivent. [28]Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. [29]Ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses, et personne ne peut le ravir de la main de mon Père. [30]Moi et le Père, nous ne sommes qu'un. [31]Alors les Juifs prirent des pierres, pour le lapider. [32]Jésus leur dit : Je vous ai montré beaucoup de bonnes œuvres, venant de mon Père ; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? [33]Les Juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous vous lapidons, mais pour un blasphème, et parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. [34]Jésus leur répondit : N'estil pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? [35]Si elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et l'Écriture ne peut être détruite, [36]comment ditesvous à celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu ? [37]Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. [38]Mais si je les fais, et si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi, et moi dans le Père. [39]Ils cherchaient donc à le saisir, mais il s'échappa de leurs mains.

Jean chap. 10 verset 25. - Jésus leur répondit : Je vous parle, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent ellesmêmes témoignage de moi. - *Jésus leur répondit.* Sa réponse n'est pas directe. Il se contente d'abord de renvoyer ces hypocrites et ces incrédules à ses anciennes déclarations et au témoignage de ses œuvres ; mais n'étaitce pas un langage aussi clair que possible ? - *Je vous parle.* Ou plutôt: " Je vous ai dit " (Εἶπον, à l'aoriste). Il ne le leur avait pas dit en propres termes comme à la Samaritaine, 4, 26 ; mais d'une manière cependant assez nette pour les éclairer sur sa nature et sur sa mission. Cf. 8, 12, 18, 24, etc. Malgré cela, ajoutetil tristement, *vous ne croyez pas* : juste et douloureux reproche. - *Les œuvres que je fais* (τὰ ἔργα)... Cf. 5, 20, 36. Ses miracles surtout, mais également l'ensemble de ses autres œuvres messianiques. " *Je* " est très solennel, et opposé à leur " *vous* " dédaigneux (v. 24). - *Fais au nom de mon Père.* En rapprochant de ses actes le nom béni de son Père, il les authentifie pour ainsi dire, les ramène à leur source toute divine. - *Ellesmêmes*... Répétition emphatique du sujet. Cette construction est familière à S. Jean. Cf. 6, 46 ; 7, 18 ; 15, 5, etc. - *Témoignage de moi.* Voyez 5, 19, 20, 36, et le commentaire.

Jean chap. 10 verset 26. - Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. - *Mais vous* (encore avec l'accent) *ne croyez pas.* De nouveau Jésus leur reproche leur incrédulité, si coupable après tant de preuves. Il la rapporte ensuite à son véritable motif : *parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* Quoique plusieurs semaines se fussent écoulées depuis son dernier discours, il pouvait leur rappeler l'allégorie du bon pasteur, qui avait fait sur eux une vive impression. Cf. 5. 19. Or il y avait dit que ses brebis le connaissaient et le suivaient, vv. 4, 14 ; mais ces Juifs ennemis ne faisaient point partie de son troupeau. - A la fin du verset, on lit dans la Recepta : καθὼς εἶπον ὑμῖν, " comme je vous l'ai dit ". Ces mots, omis par les manuscrits א, B, K, L, les versions égypt., italiq., la Vulgate, etc., sont probablement une addition tardive.

Jean chap. 10 verset 27 et 28. - Mes brebis écoutent ma voix, et je les connais, et elles me suivent. [28]Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. - Contraste saisissant. Ces deux versets sont étroitement unis. Ils contiennent six propositions accouplées deux à deux, de manière à former trois petits groupes, avec une belle symétrie et gradation dans les pensées.

Mes brebis écoutent ma voix,

Et je les connais,

Et elles me suivent.

Je leur donne la vie éternelle,

Et elles ne périront jamais,

Et personne ne les ravira de ma main.

Quelle simplicité de style (notez les cinq καὶ forment tout l'enchaînement), et pourtant quelle force étonnante ! - *Mes brebis écoutent ma voix...* Jésus répète ici les principaux détails de son allégorie, modifiant à peine quelques expressions. Cf. les vv. 3 (les brebis entendent sa voix), 4 (les brebis le suivent), 14 (je connais mes brebis). - *Je leur donne la vie éternelle* : δίδωμι au présent, comme aux passages analogues, 3, 15 ; 5, 34, etc. " Ce n'est pas une promesse, dont l'accomplissement dépend de la conduite d'un autre ; c'est un vrai cadeau, dont la conservation dépend de nous ". Plummer, h. l. - *Elles ne périront jamais.* Dans le grec, la négation est encore plus énergique : οὐ μὴ ἀπόλωνται εἰς τὸν αἰῶνα, Cf. 8, 51. Il est impossible qu'elles périssent jamais. - *Personne* (qui que ce soit ; Personne ne sera assez puissant pour cela) *ne les ravira,* ἁρπάσει : même expression qu'au v. 12, où elle servait à dépeindre la violence brutale des loups. - *De ma main.* Cette main, si douce pour conduire les brebis, pour les caresser et les porter ; si forte pour les défendre contre les ennemis. Ainsi donc, jamais le bon pasteur n'abandonnera son troupeau !

Jean chap. 10 verset 29. - Ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses, et personne ne peut le ravir de la main de mon Père. - Mais pourquoi les brebis de Jésus peuventelles vivre dans une telle sécurité ? C'est parce qu'il est " un " luimême avec Dieu (vv. 29-30). - *Ce que mon Père m'a donné...* Construction irrégulière, qui a pour but d'appuyer sur les mots " mon Père ", ainsi placés en tête de la phrase. - *Est plus grand...* La leçon primitive est incertaine. Le neutre, "ce que mon Père m'a donné", o δέδωκέν μοι, μείζων πάντων ἐστίν (B, L, les versions latines, le gothique, les Pères latins), est moins accrédité extérieurement que le masculin, ὃς μείζων ἐστίν (" mon Père… est plus grand que tous " ; la plupart des manuscrits et des versions, presque tous les Pères grecs), et présente plus de difficultés pour l'interprétation ; toutefois, cette dernière circonstance est en réalité un argument favorable, d'après le principe: " il faut privilégier l'interprétation difficile ". Et alors, que doiton se représenter par " ce don supérieur à tout le reste " ? Suivant les uns, la participation à la divinité, l'essence divine ellemême (voyez S. Augustin, in h, l.) ; plus probablement, selon les autres, car ils ont le contexte pour eux, les brebis confiées par Dieu à N.-S. JésusChrist. Elles sont, en effet, supérieures à tous leurs adversaires, ainsi qu'il a été déjà dit et comme on va le répéter encore, à cause de la double protection du Père et de son Fils. - *Et personne ne peut le ravir.* C'est, avec une légère modification, le second hémistiche du v. 28. Au lieu du futur " personne ne les ravira ", nous lisons le présent, et Jésus insiste davantage sur l'impuissance des ennemis de son troupeau. - *De la main de*

mon Père équivaut à “ de ma main ”. Qui donc pourrait ravir par force un objet que Dieu tient dans sa main ? Cf. Sap. 3, 1.

Jean chap. 10 verset 30. - Moi et le Père, nous ne sommes qu'un. - Quelle parole ! si brève et si majestueuse ! Les Juifs ont demandé à Jésus de leur révéler clairement et sans ambages sa nature et son rôle : serontils satisfaits maintenant ? - *Moi et le Père.* Moi et Dieu, comme toutes les fois que NotreSeigneur emploie ainsi le mot Père. - *Nous sommes un* (ἕν ἐσμεν). Il ne dit pas εις, “ un ”, ce qui signifierait qu'il forme avec Dieu une seule et même personne ; mais ἕν au neutre, une seule chose, une substance identique, un Dieu unique. Que pourrionsnous ajouter de plus ? Voilà le dogme fondamental du christianisme énoncé avec la plus grande netteté et la plus grande énergie. C'est le point culminant de la prédication de N.-S. JésusChrist. Le Sauveur va bientôt quitter la terre ; mais auparavant, il aura déclaré sa divinité en termes aussi lumineux que le jour. Sur ce beau texte, rendu plus célèbre encore par les controverses qu'il suscita dans l'antiquité, voyez Tertullien, Adv. Prax., 22 ; Hippol. c. Noct. 7 ; S. Ambroise, De Spiritu sancto, 1, 111, 116 ; S. Aug. Coll. c. Max. 14, etc. Les Ariens osèrent prétendre qu'il désignait seulement une union morale ; mais il fut aisé de mettre en relief l'absurdité d'une pareille interprétation.

Jean chap. 10 verset 31. - Alors les Juifs prirent des pierres, pour le lapider. - Les Juifs, eux, comprirent toute la portée de cette assertion, comme le prouva leur conduite immédiate. - *Alors les Juifs prirent...* à cause de (οὖν) sa parole, qui était à leurs yeux un affreux blasphème. Cf. v. 33. Le grec ajoute πάλιν, “ de nouveau ”, par allusion à une démonstration semblable, qui avait eu lieu pendant la fête des Tabernacles, 8, 59. Au lieu de “ soulever ” (ηραν), nous lisons dans le texte original Ἐβάσταςαν, “ prirent sur le dos ” (comme traduit le manuscrit latin *d*), expression qui suppose plus d'efforts (Cf. Gal. 6, 2, 5), sans exiger pourtant, comme le disent quelques interprètes, que les pierres aient été apportées de loin. - *Des pierres pour le lapider* (λιθάσωσιν). Voyez le commentaire de 8, 59.

Jean chap. 10 verset 32. - Jésus leur dit : Je vous ai montré beaucoup de bonnes œuvres, venant de mon Père ; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? - Ici commence la seconde partie de l'allocution, vv. 32-39, dans laquelle NotreSeigneur fera directement l'apologie de sa conduite. Comme la première, elle se terminera par une rapide conclusion historique, v. 39 (comparez le v. 31). - *Jésus leur dit.* Jésus répond à leurs procédés iniques. Cf. 2, 18, etc. Avec quel calme tout divin il tient tête à l'orage ! - *Je vous ai montré,* ἔδειξα ὑμῖν: en effet, il leur avait en quelque sorte mis ses miracles sous les yeux. - *Beaucoup de bonnes œuvres.* C'est une de ces formules dont S. Jean se sert pour suppléer aux omissions volontaires qu'il fait de la plupart des miracles du Sauveur. Cf. 2, 23 ; 4, 45 ; 20, 30, etc. Le grec a ἔργα καλὰ, littéral : “ de belles œuvres ”. Cf. v. 11 et le commentaire, et Marc. 7, *37*, dans le texte grec. - *Venant de mon Père* (א, B, D omettent le pronom μου). Réflexion importante : Jésus opérait directement et manifestait ces “ belles ” œuvres qui témoignaient en sa faveur ; toutefois, elles procédaient de Dieu comme de leur source : Jésus les accomplissait dans la vertu du Père, avec lequel, d'ailleurs, il n'était qu'une seule et même divinité. - *Pour laquelle...* Le grec ποῖον serait mieux traduit par “ de quelle nature ”, car il marque la qualité, l'espèce. - *Me lapidez-vous ?* Le temps présent est pittoresque ; les Juifs étaient en face de Jésus, prêts à l'écraser sous les pierres qu'ils tenaient à la main. Il y a une fine ironie dans les paroles du Sauveur : “ Des mots d’une grande finesse ”, dit Maldonat. Ces œuvres admirables, qui auraient dû attirer tout le monde à lui, et qui servaient au contraire à exciter la haine de ses adversaires.

Jean chap. 10 verset 33. - Les Juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous vous lapidons, mais pour un blasphème, et parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. - *Les Juifs lui répondirent (“* disant ”, ajouté par la Recepta, manque dans les anciens manuscrits). Les Juifs refusent dédaigneusement de reconnaître qu'ils se sont mis dans leur tort en attaquant Jésus. - *Pour une bonne œuvre* (Περὶ καλοῦ ἔργου). Ils reprennent son expression, qu'ils placent à leur tour en avant de la phrase d'une manière emphatique. - *Mais pour un blasphème :* pour une chose qui est tout à fait l'opposé d'un καλοῦ ἔργου. - La conjonction *et* n'introduit pas un nouveau grief ; elle est simplement explicative. Les Juifs vont dire en quoi consiste le blasphème qu'ils reprochent à NotreSeigneur. - *Étant homme :* tous les mots sont fortement accentués. N'étant qu'un homme ordinaire, *vous vous faites Dieu.* Cf. 5, 18 ; 8, 53.

Jean chap. 10 verset 34. - Jésus leur répondit : N'estil pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? - Sans rien retirer de sa déclaration précédente, mais en la développant au contraire avec vigueur, Jésus va se disculper formellement. Il démontrera d'abord, vv. 34-36, par un argument basé sur la sainte

Écriture, qu'il a tout à fait le droit de se dire Fils de Dieu. - *N'estil pas écrit* (ἔστιν γεγραμμένον. Voyez 2, 17 et le commentaire)..? La forme interrogative donne plus de vie et de force à la pensée. - *Dans votre loi*. Le pronom a ici le même sens qu'au passage 8, 17 : cette loi pour laquelle vous professez un si grand respect. L'argument confondra donc ses adversaires en leur opposant leurs propres paroles. Quant au mot " Loi ", il est employé par abréviation, pour représenter tous les écrits de l'Ancien Testament, dont la *Thôrah* était en effet la première partie. Cf. 12, 34 ; 15, 25, etc. Le Talmud use très souvent de cette formule d'une façon identique. - *J'ai dit.* C'est Dieu luimême qui a la parole dans ce texte emprunté au psaume 81, 6. S'adressant à des juges d'Israël, iniques mais légitimement institués, il leur donne ce titre solennel : *Vous êtes des Dieux* (avec plus d'énergie encore dans le texte hébreu אתם אלהים). En tant qu'ils participent à l'autorité du Seigneur, en tant qu'ils sont ses mandataires, ne sontils pas réellement parmi les autres hommes comme Dieu luimême ? - Voilà donc un fait indiscutable dans la Bible même, Jéhova donne à des juges, criminels pourtant, le nom de dieux. C'est la majeure du raisonnement.

Jean chap. 10 verset 35. - Si elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et l'Écriture ne peut être détruite... - Dans ce verset et au 36[e], Jésus argumente sur le texte qu'il a cité. - *Si elle appelle dieux...* Le sujet de *appelle* est sousentendu : la Loi, l'Écriture. " *Ceux "* est fortement accentué. Les mots suivants, *à qui* (πρὸς οὓς) *la parole de Dieu a été adressée,* retombent sur ce pronom et le déterminent : les fonctionnaires théocratiques auxquels, dans le psaume, s'adressait le divin langage. - *Et l'Écriture ne peut être détruite.* Proposition très importante, car c'est d'elle surtout que dépend la valeur du raisonnement. Elle est également dominée par la particule " si ". " détruite ", λυθῆναι (une des expressions favorites de S. Jean. Cf. 1, 27 ; 2, 19 ; 5, 18 ; 7, 23 ; 11, 44, etc.), fait image comme au passage analogue Matth. 5, 19. L'Écriture ne peut être déliée, c'est-à-dire qu'elle ne peut rien perdre de sa divine autorité : preuve irréfragable en faveur de son inspiration. - Voilà un second fait également certain : la Bible étant un livre infaillible, c'est à bon droit que les juges d'Israël avaient reçu le nom glorieux de " dieux ".

Jean chap. 10 verset 36. - ...comment ditesvous à celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu ? - Conclusion des prémisses qui précèdent, vv. 34-35. - *celui que le Père...* Jésus choisit à dessein le mot Père (au lieu de " Dieu "), car il se propose de démontrer ses rapports de filiation avec Dieu. Remarquez la place emphatique donnée à " celui ". Ce pronom est ensuite majestueusement expliqué par les verbes *sanctifié* et *envoyé,* dont le premier (ἡγίασεν), qui équivaut à l'hébreu כדש, désigne la consécration messianique de N.-S. JésusChrist tandis que le second, fréquemment usité de la même manière dans notre évangile, nous montre Jésus comme l'ambassadeur et le représentant de Dieu son Père. Qu'étaient à côté de lui les juges israélites ? Et le nom de " Dieu " ne lui convenaitil pas mille fois davantage ? - *Ditesvous.* Vous, par opposition à la Sainte Écriture. - *Tu blasphèmes...* Leur parole est citée sous la forme directe, à la manière accoutumée des Hébreux. Elle est ainsi plus expressive. - *Parce que j'ai dit...*. Plus haut, v. 30, le mot incriminé était : " Moi et le Père nous ne sommes qu'un ". Jésus le traduit absolument comme avaient fait les Juifs, v. 33, en l'interprétant de sa nature divine.

Jean chap. 10 verset 37. - Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. - Après cette admirable démonstration exégétique, vv. 34-36, Jésus en donne une autre encore, d'un genre pratique, vv. 37-38. " Il confirme par l'expérience ce qu'il avait d'abord démontré par le témoignage de l'Écriture, qu'il forme avec le Père un seul et même être ". Maldonat, h. l. Il revient à la preuve de ses œuvres que nous avons déjà entendue plusieurs fois. Cf. 5, 19 et ss., 36 ; 8, 38, etc. Il le présente actuellement sous la forme d'une dilemme irréfutable. - *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père...* Première supposition : Ou bien je n'opère pas les œuvres de Dieu. Concession si pleine d'humilité ! - Dans ce cas, *ne me croyez pas* (μὴ πιστεύετέ μοι). Nonseulement il le leur permet, mais il le leur ordonne explicitement. Jésus, en effet, ne demandait pas une croyance aveugle et apportait ses preuves, et quelles preuves !

Jean chap. 10 verset 38. - Mais si je les fais, et si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi, et moi dans le Père. - Mais si je les fais (δὲ, contraste). Deuxième supposition : Ou bien je les accomplis ; et cela était évident pour quiconque ne fermait pas les yeux. - *Et si vous ne voulez pas me croire :* et dans cet autre cas, si vous refusez de me croire sur parole, si vous vous défiez de ma personne, de ma véracité, du moins *croyez à mes œuvres.* Quelle force, et quelle humilité encore, et quel calme admirable dans ce langage ! - *Afin que vous connaissiez et que vous croyiez...* S'ils tirent des œuvres de Jésus la conclusion manifeste qui s'en échappe, alors ils arriveront à ce

résultat : ils reconnaîtront son unité parfaite avec Dieu. Les manuscrits B, L, X, etc présentent une variante intéressante, qu'admettent la plupart des critiques modernes. Au lieu de ἵνα γνῶτε καὶ πιστεύσητε (Recepta, ℵ, A, Γ, P, etc.; c'est la leçon de la Vulgate), ils ont ἵνα γνῶτε καὶ γινώσκητε, répétant ainsi le même verbe à deux temps différents : d'abord γνῶτε à l'aoriste, “ afin que vous ayez connu ”, ce qui exprime un acte passé ; puis γινώσκητε au présent, “ afin que vous connaissiez ”, ce qui dénote la stabilité et même la croissance permanente dans la vérité une fois connue. Nuance délicate, qui provient vraisemblablement de l'évangéliste luimême, car l'autre leçon ressemble à une correction posthume. - *Que le Père est en moi, et moi dans le Père.* C'est-à-dire : que nous n'avons, mon Père et moi, qu'une seule et même nature. Ces deux propositions expriment ce que les théologiens ont nommé la “ circuminsessio ” (existence des personnes de la sainte Trinité les unes dans les autres ; συμπεριχωρησις des Grecs). Cf. S. Thom. Aq., pars 1, q. 2, art. 5. S. Cyrille en donne ce beau commentaire : “ Comme le soleil est dans le rayon qui émane de lui, et le rayon dans le soleil dont il s'échappe, de même le Fils est dans le Père et le Père dans le Fils, car ils coexistent l'un dans l'autre, et l'un pour l'autre, en tant que deux personnes divines, dans l'identité et l'unité de nature. ”

Jean chap. 10 verset 39. - Ils cherchaient donc à le saisir, mais il s'échappa de leurs mains. - *Ils cherchaient donc.* Le grec ajoute πάλιν, “ de nouveau ”, allusion à 7, 30, 32, 44. Cet adverbe est pourtant omis par quelques manuscrits importants. Les Juifs n'osent plus lapider Jésus sur place, car sa brûlante argumentation avait fait tomber leur accusation de blasphème. Toutefois, si les pierres qu'ils tenaient toutes prêtes (Cf. v. 31) tombèrent forcément de leurs mains, leurs sentiments de haine n'en devinrent que plus farouches ; aussi cherchaientils (l'imparfait est à noter) à s'emparer de lui, pour se venger ensuite avec quelque apparence de justice. - *Il s'échappa de leurs mains.* Rien n'indique que NotreSeigneur ait fait appel pour cela à sa puissance de thaumaturge. Cf. 8, 59 et le commentaire. Sa majesté, la crainte de ses partisans nombreux, purent suffire pour le protéger, et il se perdit luimême dans la foule.

3° **Jésus en Pérée. X, 40-42.**

40Et il s'en alla de nouveau audelà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait d'abord baptisé ; et il demeura là. 41Beaucoup vinrent à lui ; et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle ; 42mais tout ce que Jean a dit de celuici était vrai. Et beaucoup crurent en lui.

Jean chap. 10 verset 40. - Et il s'en alla de nouveau audelà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait d'abord baptisé ; et il demeura là. - *Il s'en alla de nouveau :* le premier séjour de Jésus en Pérée remontait à son baptême. Cf. 1, 28 et ss. - *Audelà du Jourdain* (πέραν, d'où le nom de Pérée). L'hostilité des juifs, qui était maintenant à son comble, ne permettait plus à N.-S. JésusChrist de rester à Jérusalem ; il va donc chercher un refuge pour les dernières semaines de sa vie dans la région tranquille située à l'est du Jourdain. - Les mots qui suivent précisent l'endroit spécial où il s'établit : *Dans le lieu* (le grec a simplement : εἰς τὸν τόπον) *où Jean*.... La tournure avait baptisé (avait été baptisant), ἦν βαπτίζων, est très expressive, et marque une habitude prolongée. - *D'abord* est à noter ; car il a été dit que le Précurseur avait ensuite administré le baptême à Ennon, près de Salim. Cf. 3, 23 et le commentaire. - *Et il demeura là.* Le grec a l'imparfait, ἔμεινεν. Le séjour du Sauveur en Pérée dura environ trois mois, de la Dédicace à la Pâque, c'est à dire de la fin de décembre au commencement d'avril. Il faut pourtant déduire de là quelques jours pour le voyage de Béthanie, 11, 1 et ss ., et pour un autre voyage à Ephrem, 11, 54. Jésus achève ainsi sa vie publique aux lieux mêmes où il l'avait inaugurée par son baptême et par le choix de ses premiers disciples

Jean chap. 10 verset 41. - Beaucoup vinrent à lui ; et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle. - Le souvenir de JeanBaptiste et du témoignage si formel qu'il avait rendu à N.-S. JésusChrist était encore très vivant dans cette contrée, où, du reste, les Pharisiens et les hiérarques n'exerçaient pas la même influence qu'en Judée. - *Et ils disaient.* L'imparfait après l'aoriste. C'était devenu un dire incessant. - *Quia* est récitatif comme aux vv. 34 et 36. - *Jean n'a fait...* (par contraste avec Jésus). Cette multitude amie alléguait ainsi le double motif qui l'avait amenée à croire en Jésus comme au Messie promis. Premier motif : S. Jean, quoique si puissant et si visiblement envoyé de Dieu, *n'a fait aucun miracle.* Note importante pour la vie du Précurseur. Il y a ici un sousentendu manifeste : Jésus, au contraire, a opéré de nombreux prodiges.

Jean chap. 10 verset 42. - Mais tout ce que Jean a dit de celuici était vrai. Et beaucoup crurent en lui. - Deuxième motif : *Tout ce que* (πάντα δὲ ὅσα , expression énergique : tout en général, et chaque chose en

particulier) *Jean a dit de lui* (avec emphase) *était vrai* (ἀληθῆ). Les faits avaient pleinement confirmé les témoignages de JeanBaptiste. Toute cette phrase, dans le texte grec, appartient encore au v. 41. - *Et beaucoup crurent.* Belle conclusion pratique du raisonnement. Beaucoup étaient accourus auprès de Jésus (v. 41), beaucoup crurent en lui *(en lui,* et pas seulement " le crurent ". Cf. 1, 12 et le commentaire). - Le grec ajoute ἐκεῖ, " ici ", opposant ainsi la foi des humbles habitants de la Pérée à l'incrédulité fanatique des " Juifs " de Jérusalem.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 11

La résurrection de Lazare (versets 1-44). - Conséquences immédiates de ce grand prodige (versets 45-56).

3. Troisième phase de la lutte. 11, 1-12, 50.

a. La résurrection de Lazare. 11, 1-56

Si le changement de l'eau en vin aux noces de Cana mérita le nom de " miracle de la piété filiale ", celuici n'a pas été moins justement appelé le " miracle de l'amitié ". Cf. versets 3, 5, 36.

La résurrection de Lazare est, tout le monde en convient, le plus éclatant des prodiges de Jésus rapportés dans les saints évangiles. Un mort de quatre jours est rendu à la vie par une simple parole. Le fait se passe aux portes de Jérusalem et est constaté par de nombreux témoins, hostiles pour la plupart au thaumaturge ; il a aussitôt de graves conséquences : d'une part la " gloire " de Jésus est manifestée et des Juifs nombreux croient en lui (Cf. 11, 46-53 ; 12, 10, 11).

La narration, unique en son genre dans l'évangile, est vraiment digne du sujet. 1° Par son étendue (" avec une grande abondance et une grande exactitude ", Maldonat). Aucun autre miracle, pas même celui du chap. 9, n'a été raconté d'une manière si complète, avec tous ses détails principaux et accessoires. 2° Par sa beauté, sa fraîcheur délicieuse. Nulle part ailleurs, chez les biographes de Jésus, l'art de la composition n'est aussi parfait, aussi visible jusque dans les moindres traits. Les personnages surtout sont admirablement dessinés : N.-S. JésusChrist, qui nous apparaît si divin, si humain, si aimant ; Thomas, avec sa courageuse parole ; Marthe et Marie, avec les nuances les plus fines de leurs caractères dissemblables ; les Juifs, dont plusieurs ne s'attendrissent pas même en face des larmes du Sauveur ; Lazare seul est laissé dans l'ombre. Aussi bien, les écrivains les plus rationalistes sontils frappés euxmêmes, et ce n'est qu'en se laissant volontairement aveugler que M. Keim a pu écrire ce jugement étrange, fausse note dans un harmonieux concert : " Histoire artificielle, marchant sur des échasses, et christologie ampoulée qui confond Dieu et l'homme " (Gesch. Jesu von Nazara, t. 3, p. 71). 3° Par sa " véracité transparente " (Stier, Reden des Herrn Jesu, h.l.). Vingt détails minutieux démontrent que le narrateur est un témoin oculaire, digne de foi, qui raconte ce qu'il a vu de ses yeux, entendu de ses oreilles, et pas autre chose. Des années nombreuses s'étaient pourtant écoulées depuis ; mais S. Jean avait la mémoire du cœur, qui n'oublie rien. " Chaque démarche et chaque mouvement du Fils de Dieu, sa parole, son frissonnement, son émotion, ses larmes, tout ce qu'il a de plus intime…, est demeuré ineffaçable dans S. Jean ". Baunard, L'apôtre S. Jean, Paris, 1869, p. 70. Cf. Bougaud, JésusChrist, 3è édit., p. 480 et ss.

Spinoza ne s'était point dissimulé l'importance exceptionnelle de ce prodige, et il avouait, au dire de Bayle (Dictionn. Encycl. édit. de 1740, t. 4, p. 964, note), " que s'il eût pu se persuader la résurrection de Lazare, il aurait brisé en pièces tout son système et aurait embrassé sans répugnance la foi ordinaire des chrétiens ". C'est précisément à cause de son importance que le miracle de Béthanie a été, de nos jours plus que jamais, en butte à des attaques très vives de la part de tous les incrédules. Mais, dit M. Reuss, qui est luimême si fortement rationaliste, " il faut reconnaître que tous les essais d'écarter le miracle sont arbitraires… Aucune explication, de toutes celles qu'on a proposées, ne porte en ellemême un caractère de vraisemblance et de simplicité tel, qu'on serait tenté de la substituer sans plus ni moins à la forme traditionnelle du récit " (La théologie johannique, p. 251). Et l'on comprend que M. Reuss jette ainsi ses amis par dessus bord, quand on étudie les étonnants systèmes grâce auxquels ils espèrent déchirer cette page toute divine du quatrième évangile. Simple léthargie de Lazare (Paulus, von Ammon, Schweizer, etc.), " pieuse fraude " du frère et des deux sœurs afin de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami (Renan), imposture de Jésus luimême, mythe complet (Strauss), transformation légendaire d'une conversation que NotreSeigneur aurait eue avec Marthe et Marie sur la résurrection générale, quelque temps après la mort de leur frère (Weisse), transformation analogue de la parabole du pauvre Lazare (Schenkel) : voilà quelques échantillons des faiblesses, des invraisemblances, des contradictions, disons le

mot à la suite de M. Keil, des “ monstruosités ”, que l’on ose opposer, en invoquant le nom de la critique, au lumineux récit de S. Jean. Le Dr Keil ajoute à bon droit que de pareils systèmes n’ont pas besoin d’être réfutés, attendu qu’il suffit de les mentionner pour les juger (Commentar über das Evang. des Johannes, p. 356 et s. Voyez aussi Corluy, Commentarius in Evangel. S. Joannis, 2è éd., p. 290 et s. ; Meyer, Evang. des Johannes, 6è éd., p. 452 et ss. ; Godet, Comment. sur l’Evang. de S. Jean, 2è éd., p. 238 et ss., et une page éloquente de Mgr Guiol, Démonstration philosophique de la divinité de JésusChrist, Paris 1856, p. 244-245).

En réalité, un seul argument a quelque semblance de valeur, et ce n’est qu’un argument négatif, tiré du silence des trois premiers évangiles. Encore peutil être facilement “ neutralisé ” par la considération des nombreuses lacunes que présentent les récits des synoptiques ” (Reuss, l. c.). S. Matthieu, S. Marc et S. Luc omettent à peu près complètement les faits de la biographie du Sauveur qui n’ont pas de relation avec son ministère galiléen ; ils ne nous montrent Jésus à Jérusalem que dans la dernière semaine de sa vie : Saint Jean, au contraire, décrit le ministère de Notre Seigneur à Jérusalem et en Judée ; il néglige en grande partie les autres événements. Des deux côtés c’est le plan des évangélistes qui a déterminé le choix des narrations ; le silence des synoptiques par rapport à la résurrection de Lazare ne prouve donc pas plus contre la véracité du quatrième évangile, que le silence de S. Jean ne prouve contre la véracité des résurrections racontées par les synoptiques et omises par lui. Nous préférons cette réponse à celle que l’on a fréquemment proposée, d’après Grotius : S. Matthieu, S. Marc et S. Luc auraient évité à dessein la mention du grand miracle de Béthanie, de crainte d’attirer sur Lazare et ses sœurs les persécutions des Juifs. Mais le prodige ne futil donc pas immédiatement connu à Jérusalem ? et qu’avaiton à redouter vingt, trente ou quarante ans plus tard ?

En rapprochant 10, 22 de 11, 55, on voit que la résurrection de Lazare eut lieu entre la fête des Tabernacles et la fête de Pâques de la dernière année de Jésus. Cf. Patrizi De Evangeliis, lib. 2, annot. 113. - Le récit se divise luimême en quatre parties : 1° les préliminaires du prodige, versets 1-16 ; 2° le double colloque de Jésus avec Marthe et Marie, versets 17-32 ; 3° le miracle, versets 33-44 ; 4° les effets immédiats du prodige, versets 45-56.

1° Préliminaires du prodige. Versets 1-16

**1Il y avait un homme malade, Lazare, de Béthanie, le village de Marie et de Marthe, sa
sœur. 2Marie était celle qui versa du parfum sur le Seigneur, et qui Lui essuya les pieds
avec ses cheveux ; Lazare, qui était malade, était son frère. 3Ses sœurs envoyèrent donc
dire à Jésus : Seigneur, voici que celui que vous aimez est malade. 4Entendant cela,
Jésus leur dit : Cette maladie n’est pas mortelle ; mais elle est pour la gloire de Dieu,
afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. 5Or Jésus aimait Marthe, et Marie sa
sœur, et Lazare. 6Ayant donc appris qu'il était malade, il resta cependant deux jours
encore dans le même lieu. 7Il dit ensuite à ses disciples : Retournons en Judée. 8Ses
disciples lui dirent : Maître, les Juifs cherchaient récemment à vous lapider, et vous
retournez là ? 9Jésus répondit : Le jour n'atil pas douze heures ? Si quelqu'un marche
pendant le jour, il ne bute pas sur un obstacle qui le fait tomber, parce qu'il voit la
lumière de ce monde ; 10mais, s'il marche pendant la nuit, son pied heurte un obstacle
et il tombe, parce qu'il n'a pas de lumière en lui. 11Après ces paroles, il leur dit :
Lazare, notre ami, dort ; mais je vais le réveiller. 12Ses disciples lui dirent donc :
Seigneur, s'il dort, il sera sauvé. 13Or Jésus avait parlé de sa mort ; mais ils crurent
qu'il parlait du sommeil ordinaire. 14Jésus leur dit donc alors clairement : Lazare est
mort ; 15et je me réjouis, à cause de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous
croyiez. Mais allons auprès de lui. 16Thomas, appelé Didyme, dit alors aux autres
disciples : Allons-y, nous aussi, et mourons avec lui.**

Ce beau et noble prélude expose les circonstances de lieux et de personnes parmi lesquelles le miracle fut accompli ; il fait pressentir en même temps les graves conséquences qui devaient résulter pour N.-S. JésusChrist de son retour actuel en Judée. - Versets 1 et 2, description générale de la situation ; versets 3-6, le

message des deux sœurs et la réponse de Jésus ; versets 7-16, l'entretien du Sauveur avec ses disciples à propos de la mort de Lazare.

Jean chap. 11 verset 1. - Il y avait un homme malade, Lazare, de Béthanie, le village de Marie et de Marthe, sa sœur. - *Il y avait...* Cette particule sert de transition au nouvel épisode. On va introduire tout d'abord le héros du prodige. - *Un homme malade*. Ce trait est mis en avant, comme ayant une grande importance pour la suite du récit. On ne dit rien du genre particulier de la maladie ; il est évident qu'elle était grave, d'après le contexte. Cf. aussi Act. 9, 37 ; Phil. 2, 26, 27. La touchante simplicité de ce début est à noter. - *Lazare.* C'est tout à fait le même nom que celui du pauvre rendu célèbre par une des plus belles paraboles de Jésus ; voyez Luc. 16, 20 et le commentaire. Il est encore assez souvent porté par les Juifs (mot hébreu, *Lazar,* abréviation de אלעזר *Elazar, ou Eléazar,* " Dieu secourt "). Sur l'identification invraisemblable de Lazare avec le jeune homme revêtu du " sindôn ", Marc. 14, 51, voyez notre explication de l'Evang. selon S. Marc, p. 203. - *De Béthanie,* ἀπὸ Βηθανίας. Béthanie, ou, comme on l'appelle en arabe, ElAzariyeh (le pays de Lazare), est aujourd'hui un village d'aspect assez misérable, dont les trente ou quarante maisons massives et grossières, bâties avec les pierres de constructions plus anciennes, sont habitées par des musulmans fanatiques. Néanmoins, situé dans une petite vallée isolée et tranquille sur le versant oriental du mont des Oliviers, entouré d'amandiers, de figuiers, d'oliviers, de caroubiers, il ne manque ni d'agréments, ni de pittoresque. Une ruine considérable le domine : c'est " le château de Lazare " d'après la légende populaire ; vraisemblablement, la tour qui servait à fortifier le couvent construit autrefois à côté du tombeau de S. Lazare. Voyez V. Guérin, Description de la Palestine, La Judée, t. 1, p. 170 ; Schegg, Gedenkbuch einer Pilgerreise nach dem h. Lande, t. 1, p. 357 et ss. ; Furrer, Wanderungen nach Palaestina, Zurich, 1865, p. 147. - *Le village*… (en latin, castellum). Dans la tradition latine comme dans le texte grec, il y a un changement subit de prépositions (*de* au lieu de *a*). Fautil conclure de là, avec divers interprètes, que Béthanie était le domicile actuel de Lazare et de ses sœurs, tandis que le " castellum " innommé eût été leur lieu d'origine ? Il nous semble qu'une telle déduction serait exagérée. Cf. 1, 44, où les prépositions varient de la même manière (dans le grec), quoiqu'il ne soit certainement question que d'une seule et même localité. Ces changements ne sont d'ailleurs pas rares chez les classiques. Les mots " de castello… " sont donc un simple déterminatif de Béthanie, et ils ont pour but de distinguer la patrie de Lazare de la bourgade du même nom située dans la Palestine transjordanienne. Cf. 1, 28 ; 10, 40. " castellum " est une expression élastique, qui peut désigner selon les circonstances une ville ou un village. Cf. 7, 42, où elle est employée à propos de Bethléem, et Luc, 10, 38. - *De Marie et de Marthe sa sœur.* Marie est nommée la première, comme étant la plus connue par suite de sa célèbre onction. Cf. verset 2 et 12, 3. Marthe était probablement l'aînée des deux sœurs ; on le suppose d'ordinaire d'après les versets 5, 19, et d'après Luc. 10, 38 et ss. Il résulte de plusieurs détails de ce récit (verset 38, le tombeau taillé dans le roc ; versets 31 et 45, les visiteurs de distinction qui viennent consoler Marthe et Marie ; comparez 12, 2 et 3, l'onction) que la famille était riche et considérée.

Jean chap. 11 verset 2. - Marie était celle qui versa du parfum sur le Seigneur, et qui Lui essuya les pieds avec ses cheveux ; Lazare, qui était malade, était son frère. - *Marie était*… Renseignement anticipé pour mieux montrer encore de quelle Marie il s'agissait, puisque les évangiles mentionnent plusieurs saintes femmes de ce nom. L'histoire même de l'onction ne viendra qu'un peu plus bas (12, 1-8). Ici, comme en beaucoup d'autres passages, il est visible que S. Jean présuppose dans ses lecteurs la connaissance préalable (grâce à la catéchèse et aux narrations synoptiques) d'un grand nombre de faits appartenant à la biographie de Jésus. - *Qui versa du parfum*. Nous venons de parler d'anticipation, suivant en cela l'opinion commune et plus probable ; mais divers commentateurs de renom (Maldonat, Corluy, Hengstenberg, etc.) pensent que ces deux aoristes en grec font plutôt allusion à un épisode antérieur, l'onction de la pécheresse rapportée par S. Luc, 7, 37 : d'où ils infèrent que S. Jean nous fournit ici un argument très fort pour l'identification de cette pécheresse et de Marie, sœur de Lazare. Quoique partisan de l'identité (voyez l'Evang. selon S. Luc, p. 160 et ss.), nous aurions de la peine à admettre l'allusion et, par suite, le raisonnement. - *Son frère*… Après avoir rattaché Lazare à Marthe et surtout à Marie, le narrateur revient à la circonstance principale : *qui était malade.*

Jean chap. 11 verset 3. - Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Seigneur, voici que celui que vous aimez est malade. - *Ses sœurs envoyèrent donc...* Les " donc " de ce chapitre ne sont ni moins nombreux ni moins remarquables que ceux du chap. 9 (voyez le commentaire) : on en rencontre presque à chaque verset,

et toujours ils expriment une conséquence tout à fait logique. En ce moment d'angoisses terribles, sur le point de perdre leur frère unique, Marthe et Marie pensent naturellement à Jésus. Elles connaissaient le lieu de sa retraite audelà du Jourdain. - *dire* est un hébraïsme (לאמר) ; le message est d'ailleurs rapporté littéralement, tel que les deux sœurs le formulèrent à leur envoyé. - *Voici que celui que vous aimez est malade*. Cette simple phrase est d'une exquise délicatesse à tous les points de vue. En premier lieu, les suppliantes se contentent de transmettre à Jésus la douloureuse nouvelle. " Elles n'osèrent pas lui dire : Venez et guérissez-le ; elles n'osèrent pas lui dire : Commandez du lieu où vous êtes, et il sera fait ici comme vous l'ordonnerez... Elles ne lui dirent rien de pareil, mais seulement ceci : Seigneur, celui que vous aimez est malade. Il suffit que vous le sachiez, car ceux que vous aimez vous ne les abandonnez pas ". S. August., Traité sur S. Jean, 49. Et pourtant, quel appel énergique ne faisaientelles pas tacitement à la bonté toute puissante de leur divin ami ! Comparez, 2, 3, la conduite analogue de la Sainte Vierge. En outre, les mots " celui que vous aimez " contenaient un pressant motif : que ne feraiton pas, surtout de quoi n'était point capable Jésus, pour un ami bien cher ? La particule " voici " relève d'une manière pittoresque le double fait de l'amitié du Sauveur et de la maladie de son ami Lazare.

Jean chap. 11 verset 4. - Entendant cela, Jésus leur dit : Cette maladie n'est pas mortelle ; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. - La réponse de Jésus, adressée au messager en présence des disciples, était destinée à encourager Marthe et Marie, à maintenir leur foi, même quand tout espoir humain aurait disparu pour elles. Cf. verset 40, où NotreSeigneur rappellera doucement à Marthe sa prédiction. C'est pourtant une parole équivoque, qui dut occasionner aux deux sœurs une rude épreuve à la mort de leur frère. - *Cette maladie n'est pas mortelle*, cela ne semblaitil pas signifier dans la circonstance présente : Il n'en mourra point ? Mais Jésus, comme il va le dire, voyait audelà de cette mort passagère, qui ne fut en vérité pour Lazare qu'une sorte de sommeil (Cf. verset 11) ; il parlait du résultat définitif, lequel dépassa étonnamment une guérison ordinaire. - La particule adversative *mais* introduit le but véritable et final de la maladie de Lazare. Ce but se dédouble aussitôt : il consiste d'abord d'une manière générale dans la gloire de Dieu (Cf. 9, 3) ; puis, plus spécialement, dans celle de Jésus luimême en sa qualité de thaumaturge (*afin que le Fils de Dieu soit glorifié*). Nous verrons bientôt se réaliser cette noble prophétie (Cf. verset 45 ; 12, 9-11). Le titre de *Fils de Dieu* tire en cet endroit une force particulière du nom de Dieu, mentionné dans la ligne précédente ; il désigne certainement plus que le Messie.

Jean chap. 11 verset 5. - Or Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare. - *Or Jésus aimait*...Réflexion de l'évangéliste, destinée à préparer le détail du verset 6. Mais il est remarquable que l'expression employée pour désigner l'affection de Jésus n'est pas le même qu'au verset 3. Là nous lisions φιλεῖς ; ici nous avons Ἠγάπα. Le premier marque davantage l'inclination naturelle, un attachement plus instinctif, une relation qui appartient souvent au sentiment ; le second dénote une amitié où la raison a présidé au choix. Le premier de ces deux termes est donc plus tendre, le second est plus calme et a ordinairement quelque chose de plus noble. Cf. 21, 15, 17 et le commentaire ; Tittmann, De Synonymis in Novo Testamento, Leipzig 1829, p. 53 ; Trench, Synonymes du N. T., trad. franç., § 12 ; Cremer, Biblisch. Theolog. Woerterbuch der neutestam. Graecitae. On a expliqué de deux manières ce changement subit de locutions : 1° par la différence des personnes qui parlent. Au verset 3 ce sont les sœurs de Lazare (Cf. verset 36, où les Juifs se servent aussi du verbe φιλεω, et il est naturel qu'elles emploient l'expression qui fait mieux ressortir la tendresse de Jésus pour leur frère ; au verset 5 c'est l'écrivain sacré, et il se sert très naturellement aussi du terme le plus relevé, le plus digne de son Maître. 2° Par la différence des personnes dont il est parlé. Là (verset 3) il n'est question que de Lazare ; ici (verset 5) Marthe et Marie sont nommées avec lui, et il était plus convenable de désigner dans ce second cas l'amitié de Jésus par ἀναπάω : nuance délicate, que les Anglais peuvent exprimer par les verbes " to love " et " to like ". Heureuse famille de Béthanie, qui avait une si large part à la divine affection du Sauveur ! - *Marthe, et Marie sa sœur*... Cette fois Ste Marthe est mentionnée au premier rang (Cf. verset 19), selon son droit d'aînesse très vraisemblable.

Jean chap. 11 verset 6. - Ayant donc appris qu'il était malade, il resta cependant deux jours encore dans le même lieu. - *Ayant donc appris*... Le narrateur reprend son " entendant " du verset 4, pour ajouter un autre effet de la nouvelle (la conduite de Jésus après sa parole). - *Il resta cependant*... Jésus aimait Lazare, et pourtant il ne s'empresse pas d'aller à Béthanie ! Mais il se proposait, en retardant ainsi son départ, de manifester plus vivement son amitié. Du reste, c'était sa coutume d'attendre toujours le moment précis que lui indiquait la volonté de son Père céleste. Telle est la meilleure explication de ce délai, qui paraît de prime

abord étrange si l'on se place à un point de vue purement humain. - *Deux jours.* Un bonne journée de marche avait été nécessaire à l'envoyé pour rejoindre NotreSeigneur ; Jésus attend luimême deux jours avant de partir, puis il voyage une journée entière et arrive sur le soir du quatrième jour à Béthanie. En combinant ces détails avec les versets 17 et 39, on voit que le messager dut trouver Lazare mort quand il vint rendre compte de sa mission.

Jean chap. 11 verset 7. - Il dit ensuite à ses disciples : Retournons en Judée. - *Il dit ensuite à ses disciples.* D'après les meilleurs manuscrits grecs, le verbe au temps présent, et suppression du pronom. - *Retournons en Judée.* Béthanie était au cœur même de cette province. Ce n'est pas sans raison, l'objection des apôtres le prouve (verset 8), que Jésus nomme la Judée au lieu de Béthanie : il opposait à la tranquille Pérée (Cf. 10, 40) la contrée hostile dont il avait fui naguère les dangers.

Jean chap. 11 verset 8. - Ses disciples lui dirent : Maître, les Juifs cherchaient récemment à vous lapider, et vous retournez là ? - *Ses disciples lui dirent.* Ils sont naturellement épouvantés à ce seul nom de la Judée, et ils font à leur Maître de respectueuses remontrances. - *Les Juifs cherchaient récemment à vous lapider.* Cf. 8, 59, et surtout 10, 31. Les disciples n'avaient pas oublié ces scènes terribles. Il est touchant de les voir manifester tant d'intérêt pour Jésus. - *Et vous retournez là* (en avant par emphase) ? La phrase est pleine d'énergie. Mais n'estce pas vous exposer à une mort certaine ?

Jean chap. 11 versets 9 et 10. - Jésus répondit : Le jour n'atil pas douze heures ? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne bute pas sur un obstacle qui le fait tomber, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; [10]mais, s'il marche pendant la nuit, son pied heurte un obstacle et il tombe, parce qu'il n'a pas de lumière en lui. - Le Sauveur essaie, par quelques paroles figurées qui ont une grande analogie avec 9, 4 (voyez le commentaire), de calmer les esprits troublés de ses amis. Vos craintes sont exagérées, leur répondil au moyen de cette petite parabole, car, actuellement, je ne cours aucun péril. - *Le jour n'atil pas douze heures ?* Il part du fait tout évident de la division du jour en douze heures, puis il suppose le cas d'un voyageur qui marche pour arriver à son but. Tant que dure le jour, continuetil (*Si quelqu'un marche pendant le jour)*, cet homme surmonte aisément les obstacles du chemin ; et Dieu sait ce qu'ont toujours été les chemins de l'Orient ! - *Il ne bute pas* (προσκόπτει, verbe pittoresque, “ il ne frappe pas contre ”, l'équivalent du mot hébreu בשל) : il ne va point se heurter péniblement à chaque pas, car il est bel et bien éclairé par le soleil *parce qu'il voit la lumière de ce monde* ; expression relevée pour désigner l'astre du jour). La nuit, il en est autrement (*Mais s'il,* antithèse), pour le motif contraire : *il n'a pas de lumière en lui* ; le voyageur est plongé dans les ténèbres, et tout devient pour lui une difficulté, un embarras pénible. - L'application à Jésus se fait maintenant d'ellemême. Les douze heures représentent l'ensemble de sa vie, plus particulièrement la durée de son ministère public. Actuellement, quoique pour lui le jour approche de sa fin, il marche encore en pleine lumière ; il n'a donc pas à redouter les embûches de ses ennemis, car Dieu est avec lui et le protège.

Jean chap. 11 verset 11. - Après ces paroles, il leur dit : Lazare, notre ami, dort ; mais je vais le réveiller. - *Après ces paroles, il leur dit*. Cf. verset 7. Cette tournure indique une pause légère ; notez la manière dont les plus menus détails sont signalés dans cette narration extrêmement circonstanciée. Jésus fait connaître aux disciples le motif de son retour en Judée. Sa science divine apparaît merveilleusement dans toute cette première partie du récit : il sait que la maladie n'est arrivée que pour la gloire de Dieu et la sienne propre, qu'il ne court personnellement aucun danger actuel, que Lazare est déjà mort. C'est d'une façon toute gratuite et bien inutile que divers auteurs lui font recevoir en ce moment un second message de Béthanie ! - *Lazare notre ami.* Ce “ notre ” est très touchant. Les amis de Jésus sont les amis de ses apôtres, tant ces derniers lui sont étroitement associés ; et par là même, réciproquement, ses disciples ne peuvent point ne pas être affectionnés à ceux qu'il aime. - *Dort* (dans le grec, au parfait : il s'est endormi) ; *mais je vais le réveiller.* Qui mieux que Jésus pouvait employer cette métaphore ? “ Mais le Seigneur le fit sortir du sépulcre plus facilement que tu ne fais sortir de son lit un homme endormi. C'est donc eu égard à sa puissance qu'il a dit que Lazare dormait ”, S. Augustin, Traité sur S. Jean, 49, 9. Voyez la note du verset 13.

Jean chap. 11 verset 12. - Ses disciples lui dirent donc : Seigneur, s'il dort, il sera sauvé. - Ses disciples lui dirent donc. Les mots οἱ μαθηταὶ sont omis par les manuscrits B, C, X ; leur authenticité est suffisamment garantie par N, D, L, II, etc. On lit αὐτῷ “ à lui ”, au lieu de αὐτοῦ, “ de lui ”, dans N, A, D, K, II, etc. - *S'il dort, il sera sauvé.* Les apôtres avaient pris le verset 4 à la lettre ; ils interprètent littéralement aussi la dernière parole de Jésus, et concluent qu'une heureuse crise, pronostic d'un prompt rétablissement,

s'est produite dans l'état de Lazare. L'expérience assure en effet que, pour un grand nombre de maladies graves, le retour du sommeil est un excellent présage de guérison. Les vieux rabbins, qui s'occupaient parfois de médecine (Cf. Lightfoot, Hor. Hebr., h. l.), ne manquent pas de le mentionner comme l'un des dix symptômes qu'ils jugeaient favorables. Il est fort possible que les disciples auront relevé aussitôt cette circonstance, pour empêcher le départ du Sauveur. Maître, à quoi bon exposer votre vie, maintenant que la sienne est en sûreté ?

Jean chap. 11 verset 13. - Or Jésus avait parlé de sa mort ; mais ils crurent qu'il parlait du sommeil ordinaire. - *Or Jésus avait parlé…* S. Jean explique la méprise à laquelle il avait luimême participé. - *De sa mort ; mais ils crurent…* Non que l'image fût obscure en ellemême, car elle apparaît déjà dans l'Ancien Testament (Cf. Eccli. 43, 23) ; bien plus, Jésus l'avait employée dans une circonstance analogue, Matth. 9, 24, et elle était alors d'un fréquent usage, comme on le voit par les littératures rabbinique et chrétienne (Cf. encore Matth. 27, 52 ; Act. 7, 60 ; 13, 36 ; 1 Thess. 4, 13 et ss.) : mais l'esprit des apôtres en ce moment était dirigé d'un autre côté. L'évangéliste raconte cela avec une admirable candeur. Voyez, 4, 33 ; 14, 5, 8, 22, et Matth. 16, 7, d'autres épisodes analogues. - *Il parlait.* Le texte grec a le verbe au présent, d'une façon pittoresque.

Jean chap. 11 versets 14 et 15. - Jésus leur dit donc alors clairement : Lazare est mort ; [15]et je me réjouis, à cause de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons auprès de lui. - *Jésus leur dit donc alors clairement. Donc*, parce qu'ils avaient mal interprété sa parole ; παρρησίᾳ, dit le grec (Cf. 7, 13 ; 10, 24 ; 16, 25, 29), ouvertement, sans métaphore ni ambiguïté. - *Je me réjouis à cause de vous.* Jésus, quoique vivement affligé de la mort de son ami, ne peut s'empêcher de contempler avec joie une heureuse conséquence qu'elle aura pour ses disciples : *afin que vous croyiez* (ἵνα πιστεύσητε, ce mot ἵνα -afin que- si fréquent dans le quatrième évangile ; voyez l'Introduction, § 6, 2). Ils croyaient déjà, mais " leur foi avait besoin de se fortifier encore, et l'accroissement qu'elle va recevoir auprès de la tombe de Lazare leur sera, dans peu, bien nécessaire, quand ils se trouveront en face de celle de leur Maître " (Godet, h. l.). - *De ce que je n'étais pas là.* Ces mots retombent directement sur " je me réjouis ", la phrase ayant été intervertie. Ils expriment une idée remarquable : " comme si la mort eût été impossible en présence du Christ ", dit fort bien M. Westcott. - *Mais* (néanmoins ; brusque transition) *allons* (ἄγωμεν comme au verset 7 ; de même au verset 16)… Cela encore est une expression extraordinaire, et sans doute intentionnelle de la part de NotreSeigneur : il parle du mort comme d'une personne vivante (*auprès de lui*).

Jean chap. 11 verset 16. - Thomas, appelé Didyme, dit alors aux autres disciples : Allons-y, nous aussi, et mourons avec lui. - *Dit alors* (voyant Jésus décidé à partir, et répondant en quelque sorte à son invitation). Non seulement personne ne fait plus d'objection au départ immédiat (Cf. verset 8), mais l'un des disciples prend la parole pour encourager les autres (*aux autres disciples*, τοῖς συμμαθηταῖς, expression qu'on ne trouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament). - *Thomas, appelé Didyme.* Le premier de ces noms vient de תומא (Thôma), forme araméenne dérivée de l'hébreu תאם (Theôm) ; le second n'est que la traduction grecque du premier. Le premier mot hébreu, comme Δίδυμος dont les Latins ont fait " Didymus ", signifie donc " jumeau " (Cf. le texte hébreu de Gen. 25, 24), et ce nom contenait sans doute une allusion à la naissance de S. Thomas (" qui était né simultanément avec son autre frère, comme dit Euthymius ", Maldonat). Il est vraisemblable que l'appellation grecque était devenue d'un usage plus fréquent à l'époque où écrivait S. Jean : c'est pour cela qu'elle est ajoutée soit ici, soit plus bas, 20, 24 ; 21, 2, au nom hébreu, qui est seul mentionné dans les listes des apôtres d'après les synoptiques et d'après les Actes. Voyez l'Évangile selon S. Matth., p. 194. - *Allons-y, nous aussi, et mourons avec lui.* Non point avec Lazare, selon l'interprétation étrange de quelques auteurs, mais avec Jésus. Cf. verset 8. Les disciples savaient fort bien que la haine des Juifs pour leur Maître rejaillirait sur eux, et qu'on ne les épargnerait guère si l'on attentait à sa vie. Cette parole de S. Thomas est donc marquée au sceau d'un vrai courage et d'un amour généreux. Toutefois, l'apôtre nous apparaît dès maintenant avec son tempérament sombre, qui voit les choses en noir et qui hésite avant de croire. L'assertion si nette de Jésus, versets 9 et 10, ne l'a pas rassuré ; il doute, et se voit infailliblement voué à un prochain martyre.

2° L'entretien successif de Jésus avec Marthe et avec Marie. Versets 17-32.

**[17]Jésus vint donc, et il trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le
tombeau. [18]Or Béthanie était près de Jérusalem, à environ quinze stades. [19]Beaucoup
de Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie, pour les consoler au sujet de leur
frère. [20]Dès que Marthe eut appris que Jésus venait, elle alla audevant de lui ; mais
Marie était assise dans la maison. [21]Marthe dit donc à Jésus : Seigneur, si vous aviez
été ici, mon frère ne serait pas mort. [22]Mais je sais que, maintenant encore, tout ce que
vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. [23]Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera.
[24]Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. [25]Jésus lui
dit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand même il serait mort,
vivra, [26]et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Croistu cela ? [27]Elle lui dit :
Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu
dans ce monde. [28]Lorsqu'elle eut dit ces choses, elle s'en alla, et appela Marie, sa sœur,
à voix basse, en disant : Le Maître est là, et il t'appelle. [29]Dès que Marie eut entendu,
elle se leva aussitôt, et alla auprès de lui. [30]Car Jésus n'était pas encore entré dans le
village ; mais il était encore dans le lieu où Marthe l'avait rencontré. [31]Cependant, les
Juifs qui étaient avec Marie dans la maison, et qui la consolaient, l'ayant vue se lever
rapidement et sortir, la suivirent, en disant : Elle va au tombeau, pour y pleurer.
[32]Lorsque Marie fut venue là où était Jésus, le voyant, elle tomba à ses pieds, et lui dit :
Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.**

Nous verrons d'abord Jésus arrivant à Béthanie, versets 17-19 ; puis Jésus et Marthe, versets 20-27 ; enfin Jésus et Marie, versets 21-32. Tout est décrit en une style à la fois simple et majestueux.

Jean chap. 11 verset 17. - Jésus vint donc, et il trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le tombeau. - *Jésus vint donc…* D'après le verset 30, il s'arrêta vers l'entrée de la bourgade. - La locution *il trouva* met bien en saillie l'objet que le Sauveur se proposait dans ce voyage : il venait chercher Lazare. - *Quatre jours.* Voyez la note du verset 6. L'indication de cette circonstance a évidemment pour but de relever l'éclat du miracle. - *Déjà* est omis par Tischendorf d'après les manuscrits A, D ; mais à tort, puisqu'on le rencontre dans presque tous les anciens documents (N, B, C, L, X, I', etc.). - *Dans le tombeau.* Cf. 5, 5. Conformément aux coutumes orientales, Lazare avait été déposé dans le sépulcre peu d'heures après sa mort. Voyez Act. 5, 6, 10, et de Wette, Archaeologie, § 263.

Jean chap. 11 verset 18. - Or Béthanie était près de Jérusalem, à environ quinze stades. - Détail topographique, dont l'insertion devait expliquer aux lecteurs nonjuifs du quatrième évangile le fait raconté plus bas, verset 19 : la proximité de Jérusalem amena des visiteurs nombreux à Marthe et à Marie. - L'imparfait *était* ne prouve pas nécessairement, comme on l'a cru parfois, que Béthanie avait cessé d'exister (par suite de la guerre des Romains), quand S. Jean écrivait son récit ; l'emploi de ce temps est très usité pour désigner une chose qui dure encore, mais que le narrateur associe à l'histoire d'un fait complètement passé. Cf. 18, 1 ; 19, 41 ; Act 17, 21, etc. - *À environ quinze stades.* Le stade, σταδίων, était une " mesure de longueur qui comprenait 600 pieds grecs ; ce qui vaut un huitième du mille romain (125 pas) ou 185 mètres ", Rich. Dictionn. des antiquités grecques et romaines, s. v. Stadium. Cf. Vigouroux, Manuel biblique, 3e édit., t. 1, p. 241. Telle est bien la distance qui sépare aujourd'hui Béthanie de Jérusalem (un peu moins de trois kilomètres) ; on la franchit en 35 minutes. Cf. Baedeker, Palaestina und Syrien, P ; 269 et s. ; R. Riess, Atlas de la Bible, Pl. 4, carte des environs de Jérusalem ; Dixon, The Holy Land, t. 2, ch. 20. Sur la construction extraordinaire de la phrase grecque, voyez Winer, Grammat., p. 491 de la 6e édit., et comparez 21, 8 ; Apoc. 14, 20, etc.

Jean chap. 11 verset 19. - Beaucoup de Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie, pour les consoler au sujet de leur frère. - *Beaucoup de Juifs.* Avant l'arrivée du vrai Consolateur, d'autres consolateurs, parents et amis de la famille, sont venus de Jérusalem à Béthanie. Le mot " Juifs " représente ici le parti de l'opposition contre Jésus. Cf. verset 37 et 1, 19, etc. - *Auprès de Marthe et de Marie.* La locution grecque est à remarquer, littéralement : vers celles qui entouraient Marthe et Marie. Ce n'est pas une

tournure oiseuse. “ On ne rencontre pas souvent cette expression, sauf dans le cas de personnages illustres ou de ceux qui faisaient partie du cercle de leurs amis ou de leurs ministres. On peut donc en déduire que Marthe et Marie étaient membres de la haute classe ”, Lampe, Comment. in h. l. Conclusion d’autant plus légitime, que, nous l’avons vu, d’autres considérations la favorisent aussi. La leçon πρὸς τὴν Μάρθαν καὶ Μαριάμ des manuscrits N, B, C, L, X, etc., a tout l’air d’une correction tardive ; nous regrettons que des critiques récents l’aient adoptée. - *Pour les consoler*. De tout temps les Juifs, formalistes comme tous les Orientaux, ont eu leur étiquette de deuil, rigoureusement suivie. Cf. Gen. 50, 11 ; 1 Reg. 31, 13 ; Judith, 16, 14 ; Eccli. 22, 10 ; Josèphe, Antiq. 17, 8, 4 ; Buxtorf, Synagoga judaica, cap. 35 ; Keil, Biblische Archaelogie, t. 2, p. 105 ; Smith, Dictionary of the Bible, s. v. Mourning, etc… Au retour de la procession funéraire, Marthe et Marie, rentrées chez elles, s’assirent à terre, les pieds nus, la tête voilée, et les visites de condoléance commencèrent. Leurs amis, assis auprès d’elles, manifestaient leur sympathie par de profonds soupirs, mais sans rien dire, à moins qu’elles ne proférassent ellesmêmes les premières paroles ; ainsi le veut l’usage. Les sept premiers jours surtout étaient consacrés aux visites, et considérés comme le temps d’un deuil plus solennel. Du reste, ces rites subsistent encore en grande partie dans le judaïsme moderne. Cf. Stauben, Scènes de la vie juive en Alsace, Paris 1860, p. 92 et ss. ; E. Coypel, le Judaïsme, esquisse des mœurs juives, Mulhouse 1876, p. 159-162. Évidemment, dans la circonstance présente, c’est la Providence qui avait conduit tous ces Juifs à Béthanie pour les rendre témoins, et témoins hostiles, témoins forcés, du miracle de Jésus. - *Au sujet de leur frère*. Le pronom [mot grec] est omis par les manuscrits N, B, D, X.

Jean chap. 11 verset 20. - Dès que Marthe eut appris que Jésus venait, elle alla audevant de lui ; mais Marie était assise dans la maison. - *Dès que Marthe eut appris que Jésus venait, elle alla audevant*. C’est bien Marthe, telle que S. Luc nous l’a dépeinte, 10, 40-42 (voyez notre commentaire, p. 213 et ss.), avec son activité fiévreuse, sa nature plus extérieure. A peine atelle appris, et elle dut l’apprendre la première en sa qualité de maîtresse de maison, cette heureuse nouvelle, *Jésus venait* (au présent dans le texte grec ; on croirait entendre les propres termes du message qui lui fut transmis), qu’elle se précipite à sa rencontre et le rejoint à l’endroit où il s’était arrêté. Cf. verset 30. - *Mais Marie était assise à la maison*. Marie aussi est bien la même que dans S. Luc, 10, 38, avec son caractère calme, intérieur, contemplatif. La coïncidence est vraiment frappante, et l’on voit bien que chaque évangéliste a décrit des personnages historiques, réels. Toutefois, si la plus jeune sœur ne va pas immédiatement au devant du Sauveur, “ ce n’est pas, dit très bien S. Jean Chrys., Homil. in h. l., que Marthe fût en ce moment plus zélée, mais Marie n’avait pas entendu ”. Marthe, sous le coup d’une vive émotion, avait oublié de l’avertir que le Maître était là. Nous avons dit plus haut que les personnes en deuil recevaient assises les visites de leurs amis ; c’est ce qu’exprime d’une manière pittoresque l’imparfait “ était assise ” (Erasme, “ restait assise ”), qui dénote une posture habituelle. Cf. Job. 2, 8, 13 ; Ezech. 8, 14 ; Neh. 1, 4.

Jean chap. 11 verset 21. - Marthe dit donc à Jésus : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. - Marthe prononce la première parole, trait si naturel dans une pareille rencontre, et parfaitement conforme au caractère de Marthe. - *Seigneur, si vous aviez été ici*. Ce n’est pas une plainte, c’est la simple constatation d’un fait, un retour douloureux sans doute, mais plein de délicatesse, sur ce qui certainement n’aurait pu avoir lieu en présence de Jésus. Voyez au verset 15 une supposition semblable de NotreSeigneur. De plus, Marthe ne dit pas : Si vous étiez venu plus tôt, ce qui eût ressemblé à un reproche, mais : Si vous aviez été ici. Le P. Patrizi, expliquant cette parole, dit excellemment : “ Elle se comportait comme une personne modeste, simple, spontanée, capable d’exprimer le sentiment qu’elle éprouvait à ce momentlà, et en y mettant toute son âme ”. - *Mon frère ne serait pas mort*. Les manuscrits varient entre l’aoriste, οὐκ ἂν ἀπέθανεν (N, B, C, D, K, L, X, etc.), et le plusqueparfait, οὐκ ἂν ἐτεθνήκει (A, E, F, G, H, etc.) ; la première de ces leçons est peut-être une correction d’après le verset 32.

Jean chap. 11 verset 22. - Mais je sais que, maintenant encore, tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. - Marthe développe et rend encore plus complet l’acte de foi qu’elle a si bien commencé. - *Mais je sais que, maintenant* (même maintenant que mon frère est mort). Je sais et je crois. Ce qu’elle sait, elle l’accentue énergiquement dans la suite de la phrase : *tout ce que vous demanderez à Dieu*… Toutes choses sans exception ; par conséquent, ainsi que cela est insinué avec une nouvelle délicatesse sous cette formule générale, même la résurrection de Lazare. - *Dieu vous l’accordera*. La répétition du nom de Dieu est remarquable, et montre que Marthe supposait Jésus uni au Seigneur par des liens tout à fait intimes. Et néanmoins, ne diraiton pas en même temps, comme l’ont pensé des interprètes anciens et contemporains, que l’idée qu’elle se fait de N.-S. JésusChrist n’est pas exempte d’imperfections ? Elle paraît supposer qu’il

a un besoin absolu de demander à Dieu la puissance miraculeuse, qu'il n'a de force que par intercession, et, pour désigner la prière à laquelle il devrait recourir dans ce cas, elle emploie une expression d'un ordre inférieur, αἰτήσῃ, qui ne sert nulle part ailleurs dans l'évangile à représenter les supplications de l'HommeDieu. En effet, les écrivains sacrés, et le Sauveur luimême, ont alors recours à des termes plus nobles, qui marquent mieux la demande du Fils à son divin père : ἐρωτᾶν (14, 16 ; 16, 26 ; 17, 9, 15, 20), δεῖσθαι (Luc, 22, 32), θέλω (Joan, 17, 24), προσεύχεσθαι (Matth. 26, 36, 39, 42, 44 ; Marc. 32, 35, 39 ; Luc, 3, 21 ; 5, 16 ; 6, 12 ; 9, 18, 28, 29 ; 11, 1 ; 22, 41, 44). Voyez Trench, Synonymes du N. Test., § 40.

Jean chap. 11 verset 23. - Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera. - Ce qui suit (versets 23-27) est d'une finesse exquise, qu'on sent beaucoup mieux qu'on ne peut s'exprimer. Les deux interlocuteurs luttent en quelque sorte, si l'on nous permet cette parole humaine relativement à Jésus, d'habileté pour fuir la pensée l'un de l'autre, et pour s'amener réciproquement à la fin qu'ils poursuivent. Marthe voudrait, mais sans le dire en termes ouverts, faire entendre au Sauveur qu'il pourrait bien ressusciter son frère ; Jésus semble ne point comprendre ce point de vue spécial, car il veut, selon sa coutume, préparer le miracle en excitant la foi. Ils se disent donc des choses générales, que Marthe, malgré toute sa délicatesse féminine, ne réussit pas à rendre particulières. Voyez Maldonat, Comment. in Joan. 11, 24. - *Ton frère ressuscitera.* Parole d'espérance assurément, mais très ambiguë dans la circonstance ; car Ἀναστήσεται peut désigner aussi bien la résurrection générale à la fin des temps, qu'une résurrection miraculeuse et prochaine.

Jean chap. 11 verset 24. - Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. - Marthe, dans sa réponse, adopte le premier des deux sens ; elle espérait sans doute que Jésus serait ainsi forcé de préciser davantage sa pensée, et passerait de luimême à la seconde interprétation. - *À la résurrection, au dernier jour.* Toute équivoque disparaît devant ce petit commentaire du verbe *il ressuscitera.* Il ressuscitera ; oui, je le sais, mais comme tous les autres hommes, et si tardivement ! L'expression ἐν τῇ ἐσχάτῃ ἡμέρᾳ est propre à S. Jean dans l'évangile, et il l'emploie toujours pour désigner la résurrection finale et le jugement dernier. Elle représente très nettement l'heure où le temps cessera, pour faire place à l'éternité. Cf. HanebergSchegg, Evang. nach Johannes, t. 2. p. 65, note. Sur la croyance au dogme de la résurrection générale à cette époque, voyez Dan. 12, 2 ; 2 Mach. 6, 9, 14 ; Langen, Das Judenthum in Palaestina zur Zeit Christi, 1866, p. 338 et ss., 500 et ss.

Jean chap. 11 verset 25. - Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra. - Le Sauveur réplique cette fois par une révélation toute divine, qui forme vraiment le point central du récit (Stier). C'est un grand et solennel témoignage qu'il se rend à luimême, et dont il attestera la vérité par son prochain miracle. - *Je suis la résurrection et la vie…* Moi, moi personnellement. L'emphase du pronom est visible. Jésus attire ainsi l'attention de Marthe sur luimême, sur sa nature, sur ses propres pouvoirs. Non, il ne s'agit pas seulement d'une espérance lointaine ; non, la résurrection n'est point une faveur pour laquelle je dépendrais d'un autre : en effet, je ne suis pas seulement capable de l'opérer, de la donner aux morts, ainsi je suis vraiment la résurrection personnifiée (ἡ ἀνάστασις) et la vie (καὶ ἡ ζωή, la vie par excellence). Ceci dit plus encore ; car la résurrection ou vie restituée suppose une mort transitoire, tandis que la vie simple, absolue ne connaît pas de défaillance, et triomphe constamment de la mort et du tombeau. Jésus se manifeste très nettement ici comme le Dieu vivant. Cf. 1, 4. Comparez aussi les titres analogues qu'il reçoit et d'autres passages du Nouveau Testament : Rom. 4, 17, Col. 3, 4, 1 Tim. 6, 16, Apoc. 1, 8), etc. - Les deux mots qui précèdent étaient comme un thème magnifique ; Jésus va maintenant les développer tout à tour, en faire l'application de la manière la plus consolante. Deux hypothèses pouvaient en effet se présenter : parmi ceux qui avaient le bonheur de croire en N.-S. JésusChrist, les uns étaient morts comme Lazare, les autres étaient encore vivants. Le Sauveur examine, relativement à sa personne sacrée, le cas des unes et des autres : pour les premiers il est la résurrection, pour les seconds il est la vie. En résumé, telle sera sa pensée : la mort n'a pas de véritable empire sur ceux qui croient en moi ; quiconque a perdu la vie la retrouvera grâce à moi, quiconque la possède ne la perdra jamais. - Première hypothèse : *celui qui croit en moi…* La foi au Christ est évidemment la condition sans laquelle on ne saurait avoir part aux précieux avantages signalés ensuite. - *quand même il serait mort* (physiquement, d'une mort extérieure), *vivra* (spirituellement et à tout jamais). La mort ne disparaît donc pas d'une manière absolue ; mais, là même où elle se manifeste, elle n'est que relative, grâce au Messie. Les blessures faites par elle sont aussitôt réparées ; la vie des fidèles, qui semblait interrompue, brisée, refleurit soudain dans un monde meilleur, et elle est plus vie que jamais : “ la vie est changée, mais pas enlevée ”. Cf. Is. 25, 8 ; 26, 19.

Jean chap. 11 verset 26. - et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Croistu cela ? - Deuxième hypothèse **:** *Et quiconque vit (physiquement) et croit…* “ Quiconque ” manquait dans la phrase précédente, quoiqu’il fût bien dans la pensée ; il ajoute ici “ de l’ampleur à la promesse ”, Westcott. - *Ne mourra jamais.* Grande énergie d’assertion ! Le redoublement de la particule négative l’accroît encore dans le texte original. C’est ainsi que la foi devient l’élément d’une vie perpétuelle, laquelle ne saurait être lésée par la mort même. On voit de quelle manière forte et délicate Jésus élève jusqu’aux régions supérieures de la vie l’esprit et le cœur de Marthe, qui retombaient trop vers la terre. - *Croistu cela ?* Par cette interpellation soudaine, il la provoque à faire un aveu de foi explicite sur l’imposante vérité qu’il vient de lui révéler.

Jean chap. 11 verset 27. - Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde. - *Oui, Seigneur.* Elle répond fermement, sans hésiter, par une noble confession analogue à celle de S. Pierre, Matth. 16, 16. - *Je* (avec emphase : moi à qui vous adressez cette question) *crois*. L’emploi du parfait (j’ai cru) dans le texte latin et grec est remarquable ; il exprime ici une conviction parfaitement établie, et qui existait déjà depuis un certain temps. - *Vous êtes le Christ,* Marthe reconnaît en Jésus le Messie promis à son peuple. Mais elle voit en lui quelque chose de plus : *Le Fils du Dieu vivant.* L’épithète *vivant*, si expressive parce qu’elle contient une frappante allusion aux paroles de Jésus : “ Je suis la résurrection et la vie ”, manque malheureusement dans le texte grec, et a dû être ajoutée par un copiste. “ Quelle idée théologique Marthe associaitelle au titre de Fils de Dieu ? Sa réponse ne suffit pas pour le déterminer (avec certitude)… Ce titre exprimait du moins la persuasion que Jésus possédait un être surhumain. ” HanebergSchegg, Evang. nach Johannes, t. 2, p. 67 et ss. C’est toujours en des occasions solennelles, et lorsqu’ils voulaient marquer leurs plus hautes conceptions relativement à leur Maître, que les disciples l’appelaient Fils de Dieu. Cf. 1, 49 ; Matth. 14, 33 ; 26, 54, etc. Néanmoins, ils ne prenaient pas toujours ces mots dans le sens métaphysique qu’on leur réserve aujourd’hui. Cf. Tolet, h. l. - *Qui êtes venu en ce monde.* Sur cette qualification juive du Messie, voyez Matth. 11, 3 ; Luc. 7, 19, 20, et les commentaires. L’expression “ venir dans le monde ” est fréquente dans les écrits de S. Jean (1, 9 ; 3, 19 ; 6, 14 ; 9, 39 ; 12, 46 ; 16, 28 ; 18, 37). Appliquée au Christ, elle désigne sa mission céleste, et représente le monde comme le théâtre de son ministère. - Euthymius accuse injustement S[te] Marthe de n’être pas bien entrée dans la pensée du Sauveur, et de répondre à une chose par une autre. En vérité, l’incohérence n’existe qu’à la surface. Marthe “ croit que Jésus est la résurrection et la vie, puisqu’elle croit qu’il est le Christ ”, Luthardt. Ces deux dogmes étaient du reste très étroitement unis dans la théologie des anciens Juifs. “ Le Messie ressuscitera ceux qui dorment dans la poussière ”, lisonsnous au Midrasch Tillin, f. 42, 1, et, aujourd’hui encore, l’article du symbole israélite qui affirme la résurrection des morts suit immédiatement celui où il est question de la venue du Messie. Cf. S. Bloch, La foi d’Israël, ses dogmes, son culte, etc., Paris 1859, p. 38-46 ; Précis élémentaire d’instruction religieuse et morale pour les jeunes Français israélites, 12[e] édit., p. 30.

Jean chap. 11 verset 28. - Lorsqu'elle eut dit ces choses, elle s'en alla, et appela Marie, sa sœur, à voix basse, en disant : Le Maître est là, et il t’appelle. - Jésus et Marie, versets 28-32. - *Lorsqu’elle eut dit ces choses, elle s’en alla.* Après cette belle confession, Marthe n’avait plus rien à ajouter ; laissant donc un instant Jésus, elle s’en retourne à la maison pour avertir sa sœur. - *Et appela Marie :* en grec, secrètement, parlant à voix basse et à l’oreille. Ce mot n’est employé qu’en trois autres endroits du N. T. (Matth. 1, 19 ; 2, 7 ; Act. 16, 37), et il est toujours associé au verbe appeler. Marthe savait que, parmi les visiteurs venus de Jérusalem, plusieurs nourrissaient des sentiments hostiles à l’égard de Jésus ; elle ne voulut donc pas leur faire connaître sa présence. Ou bien, plus simplement, elle désirait que sa sœur et elle fussent seules avec lui. - *Le Maître*. Le Maître bien connu ! C’était l’appellation familière usitée dans la famille. - *Il t’appelle.* Jésus avait donc manifesté directement le désir de voir Marie, bien que l’évangéliste, dans son intention d’abréger, n’en eût encore rien dit.

Jean chap. 11 verset 29. - Dès que Marie eut entendu, elle se leva aussitôt, et alla auprès de lui. - La description est tout à fait graphique. Combien Jésus était vénéré dans cette maison de Béthanie ! D’après plusieurs des principaux manuscrits grecs (N, B, C, L, X, etc.), on lit, avec un changement de temps très pittoresque : “ elle se leva aussitôt et elle venait ” (Cf. 4, 30 et le commentaire) ; néanmoins, le double présent de la Recepta et de la Vulgate est plus rapide. Marthe revint auprès de Jésus avec sa sœur. Cf. verset 39.

Jean chap. 11 verset 30. - Car Jésus n'était pas encore entré dans le village ; mais il était encore dans le lieu où Marthe l'avait rencontré. - Note rétrospective, qui a pour but de préparer le détail suivant, verset 31. Jésus désirait probablement que les premiers moments de son entrevue avec Marthe et Marie fussent sans témoins odieux ; c'est pourquoi il n'alla pas les trouver directement chez elles.

Jean chap. 11 verset 31. - Cependant, les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison, et qui la consolaient, l'ayant vue se lever rapidement et sortir, la suivirent, en disant : Elle va au tombeau, pour y pleurer. - *Les Juifs…* Cf. verset 19. - *L'ayant vue se lever rapidement et sortir.* L'évangéliste répète ce trait, pour mieux montrer combien les visiteurs furent frappés de l'émotion subite de Marie et de son départ précipité. - *La suivirent, en disant...* (N, B, C, D, L, X, etc., ont " ayant supposé ")… Croyant que, saisie par un paroxysme de douleur, elle allait pleurer auprès du sépulcre de son frère, ils la suivirent pour lui adresser là quelques paroles de sympathie. - *Elle va au tombeau…* La visite des tombeaux, surtout aux premiers jours de deuil, n'était pas moins dans les mœurs des anciens Juifs que dans les nôtres. Ce sont plus ordinairement les femmes qui la pratiquent en Orient. Elles passent parfois de longues heures au cimetière, et s'abandonnent sur la tombe de leurs proches à toutes les manifestations qu'inspire une violente douleur. Voyez notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 19, fig. 11, et pl. 20, fig. 9 ; nos Essais d'exégèse, Lyon 1884, p. 302 et ss. ; Thomson, The Land and the Book, Londres 1876, p. 102-104, etc. - *Pour y pleurer :* expression qui désigne des pleurs à haute voix, des sanglots. Cf. 16, 20 ; 20, 11 et ss ; Matth. 2, 18 ; Marc. 5, 38 ; Luc. 7, 13 ; Act. 9, 39, etc. Nous aurons un autre verbe au verset 35. - Les Juifs n'avaient pas songé à faire la même supposition quand Marthe les avait quittés ; elle leur vient immédiatement à l'esprit pour Marie : cela encore est caractéristique.

Jean chap. 11 verset 32. - Lorsque Marie fut venue là où était Jésus, le voyant, elle tomba à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. - Cette nouvelle scène aussi est admirablement racontée. Arrivée auprès de Jésus, Marie se laisse tomber à ses pieds : Marthe était restée debout ; mais sa sœur est plus passionnée, plus ardente, nous en avons encore une preuve dans ce geste pittoresque. - *Seigneur, si vous aviez été ici…* Marthe avait déjà fait à Jésus la même réflexion, verset 1. On conçoit que les deux sœurs l'eussent maintes fois échangée entre elles pendant la maladie de Lazare. Nous avons pourtant à signaler ici une inversion significative : le pronom mis en avant accentue davantage la perte personnelle que Marie avait faite, et, par suite, la douleur très vive qu'elle ressentait. " C'est comme une partie d'ellemême " (Godet) qui avait disparu. - Marie ne dit pas autre chose à Jésus ; sa sœur, moins impressionnable, avait pu converser avec le Maître : pour elle, elle éclate tout à coup en sanglots (Cf. verset 33). Ce fut du reste une puissante prière. " Ce qu'elle n'a pas pu demander avec des paroles, elle l'a demandé avec des larmes ", Maldonat. Comparez ce passage célèbre du prince des orateurs romains, qui décrit la douleur d'une pauvre mère dont un cruel fonctionnaire avait fait périr le fils : " Elle est venue vers moi, et, m'appelant son salut et implorant le nom de son fils, elle s'est jetée à mes pieds, la malheureuse, comme si je pouvais rappeler son fils des enfers " (In Verr. 5, 39). Mais Marie n'aura pas gémi en pure perte aux pieds du Sauveur.

3° Le miracle. v. 33-44.

**33Jésus, lorsqu'il la vit pleurer, et qu'il vit les Juifs qui étaient venus avec elle pleurer aussi,
frémit en son esprit, et se troubla luimême. 34Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui dirent :
Seigneur, venez et voyez. 35Et Jésus pleura. 36Les Juifs dirent donc : Voyez comme il l'aimait.
37Mais quelquesuns d'entre eux dirent : Lui qui a ouvert les yeux de l'aveuglené, ne pouvaitil
pas faire que celuici ne mourût pas ? 38Jésus, frémissant donc de nouveau en luimême, vint au
tombeau. C'était une grotte, et une pierre était placée pardessus. 39Jésus dit : Enlevez la
pierre. Marthe, la sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais ; car il y a quatre
jours qu'il est là. 40Jésus lui dit : Ne t'aije pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?
41Ils enlevèrent donc la pierre. Et Jésus, levant les yeux en haut, dit : Père, je vous rends
grâces de ce que vous m'avez écouté. 42Pour moi, je savais que vous m'écoutez toujours ; mais
je parle ainsi à cause du peuple qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez
envoyé. 43Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : Lazare, viens dehors. 44Et aussitôt le mort
sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur
dit : Déliez-le, et laissez-le aller.**

Jean chap. 11 verset 33. - Jésus, lorsqu'il la vit pleurer, et qu'il vit les Juifs qui étaient venus avec elle pleurer aussi, frémit en son esprit, et se troubla luimême. - *Lorsqu'il la vit pleurer* comme au verset 31. - *Et… les Juifs qui étaient venus avec elle pleurer.* Encore la même expression. Les Juifs aussi pleurent à haute voix, gagnés par la contagion des larmes. Tableau bien simple, mais infiniment touchant. - A cette vue, Jésus luimême est saisi par une émotion violente, que l'évangéliste a essayé de retracer par la locution ἐνεβριμήσατο τῷ πνεύματι, *il frémit en son esprit* de la Vulgate. Le verbe ἐνεβριμᾶσθαι (racine : bourdonner, ronfler, avec harmonie imitative), n'est employé que cinq fois dans le Nouveau Testament : Joan. 11, 33, 38 ; Matth. 9, 30 ; Marc. 1, 43 ; 14, 5 (voyez nos commentaires de ces trois derniers passages), et toujours il exprime, comme dans les classiques et dans la traduction des Septante, le mécontentement, et même la colère, l'indignation. Voyez H. Étienne, Thesaurus graecae linguae ; Grimm, Lexic. graec. lat., s.v. infremo ("Je frémis, j'éprouve une violente colère, et je m'indigne"), et l'excellente dissertation de Gumlich dans les Theolog. Studien u. Kritiken, 1862, p. 260-268. Grotius, Lücke, Tholuck, Ewald en affaiblissent la signification d'une manière notable, quand ils ne lui font exprimer ici qu'une explosion de vive sympathie et de chagrin. Notre version latine l'a très bien traduit, et la plupart des commentateurs lui donnent d'ailleurs son sens légitime. - Le substantif *en son esprit* qui lui est adjoint localise pour ainsi dire, et restreint à l'âme de N.-S. JésusChrist le mouvement de la passion : il équivaut à " Aux (ou par les) sens de l'âme " (Corluy, d'après Maldonat). Cf. verset 38. - *Et se troubla* n'est pas une simple périphrase pour " fut troublé ", 13, 21 : c'est une expression d'une parfaite exactitude théologique, choisie à dessein par le narrateur, dans le but de montrer qu'il n'y avait rien de purement passif dans la sainte âme du Sauveur, mais que toutes ses émotions demeuraient constamment sous son contrôle. Cf. S. Thom. Aq., Summ. Theol. p. 3, q. 18, a. 6. D'après quelques interprètes, ce trouble volontaire ne devrait pas être confondu avec le sentiment d'indignation mentionné plus haut ; c'eût été un ébranlement physique, un frisson passager. Cf. Euthymius, Meyer, etc., h. l. - Mais pour quel motif spécial Jésus s'indignetil ? Les opinions n'ont pas manqué sur ce point délicat. NotreSeigneur s'irriterait, aton dit, à l'occasion des larmes de Marie, dans lesquelles il voyait un signe d'incrédulité (Lampe, etc.) ; ou bien, à cause de la douleur affectée et hypocrite des Juifs (Meyer, Watkins, Plummer, etc.) ; ou parce qu'il se voyait un objet de haine pour un grand nombre, et que ses meilleurs amis ne le comprenaient pas assez (Brückner) ; plus spécialement, en prévision du redoublement de rage que la résurrection de Lazare, le plus glorieux de ses miracles, allait exciter dans les cœurs de ses ennemis (Godet, Abbott, etc.) ; ou encore, à cause de sa propre émotion humaine que sa divinité ne pouvait souffrir (Origène et d'autres auteurs anciens ou modernes). Nous préférons dire avec S. Augustin, Nicolas de Lyre, Cornelius a Lap., Tolet, Luc de Bruges, et un grand nombre de commentateurs contemporains, que Jésus, ému par la douleur qui éclatait autour de lui, s'indigne en ce moment contre les puissances soit infernales, soit naturelles (le démon, le péché, le mort), qui avaient apporté sur la terre tant de maux et tant de tristesses. En toute hypothèse, le voilà comme un divin guerrier qui s'excite au combat contre la mort et le tombeau. Aussi, dit S. Augustin, " Dans la voix de celui qui frémit apparaît l'espoir de celui qui reprend vie ". Pour consoler Marthe, il avait eu recours à la parole ; il consolera Marie par l'action.

Jean chap. 11 verset 34. - Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui dirent : Seigneur, venez et voyez. - *Où l'avez-vous mis ?* S'adressant aux deux sœurs, il demande à être conduit auprès du tombeau. Si nous ne nous trompons pas, cette question est la seule que les évangélistes attribuent à N.-S. JésusChrist. - *Venez et voyez.* La réponse, comme la demande, est énoncée avec le moins de mots possibles. C'est ainsi qu'on parle dans la douleur.

Jean chap. 11 verset 35. - Et Jésus pleura. - Ligne toute divine, qu'on a bien de la peine à lire sans verser soimême quelques larmes. Elle méritait d'être mise à part dans un verset qui est à la fois l'un des plus courts et peut-être le plus touchant des SS. Livres. La brièveté dramatique et solennelle du style la relève admirablement. Le verbe grec marque des pleurs muets et silencieux, par opposition aux sanglots de Marie et des Juifs (versets 31 et 33). Pourtant Jésus pleura luimême un jour à haute voix, à l'occasion de la mort morale, de la ruine prochaine de sa patrie. Cf. Luc. 19, 41 et le commentaire. Quelques rationalistes se scandalisent des larmes de Jésus (Baur, Strauss, Keim) : ils préféreraient sans doute un Fils de l'homme apathique et froid comme les dieux du paganisme, qui ne savaient pas pleurer. Dans l'Hippolyte d'Euripide, le héros dit tristement à Artémise :

" Voistu, ma souveraine, l'état déplorable où je suis ? " …

Et Diane répond :

“ Je le vois, mais il n'est pas permis à mes yeux de verser des larmes ” (Hippolyte, v. 1395).

Mais le Verbe fait chair n’était pas audessus des larmes, qui manifestent, après tout, un des plus nobles côtés de la nature humaine.

“ En donnant des larmes, la nature affirme qu’elle a donné au genre humain des cœurs très tendres.

C’est la meilleure partie de nos sentiments ”.

Juvénal, Sat. 15, 131 et ss.

Voyez Trench, The Miracles of our Lord, p. 434 de la 9è édition.

Jean chap. 11 verset 36. - Les Juifs dirent donc : Voyez comme il l'aimait. - L’assistance porte, elle aussi, deux jugements bien dissemblables sur cette conduite de Jésus. Partout, du reste, depuis la naissance de NotreSeigneur, nous avons remarqué dans les évangiles un double courant de l’opinion à son sujet. Voyez en particulier l’Evang. selon S. Luc, p. 79. - *Voyez comme il l’aimait…* Dans le grec, nous avons pareillement l’expression de tendresse employée par les sœurs de Lazare, verset 3. Cf. verset 5 et le commentaire.

Jean chap. 11 verset 37. - Mais quelquesuns d'entre eux dirent : Lui qui a ouvert les yeux de l'aveuglené, ne pouvaitil pas faire que celuici ne mourût pas ? - *Mais quelquesuns…* Ceuxci font une suggestion dure et odieuse : Il pleure, soit ! mais à quoi bon quelques larmes stériles ? n’eûtil pas mieux fait de guérir à temps son ami ? Nous retrouverons ces hommes sans cœur au verset 46, comme les dénonciateurs de Jésus auprès du parti pharisaïque. - Ils font du moins un aveu important *(Lui qui a ouvert les yeux de l’aveuglené)*, car ils supposent la parfaite réalité de la guérison de l’aveuglené, prodige qui avait été d’ailleurs pleinement et officiellement constaté à Jérusalem, et qui occupait encore l’opinion publique, tant son éclat avait été grand. Voyez le chap. 9. De prime abord, il semblerait plus naturel que ces critiques fissent mention des autres résurrections opérées par Jésus ; mais elles remontaient à une époque antérieure, et avaient eu la Galilée pour théâtre ; pour ce double motif elles présentaient moins d’intérêt à des habitants de la capitale, qui pouvaient en outre fort bien les ignorer. Ce trait a donc été justement regardé comme un garant de la véracité du narrateur. - C’est bien en vain que plusieurs exégètes récents (Lücke, Tholuck, de Wette, A. Maier, Brückner, Ewald, etc.) ont voulu contester le caractère malin et sarcastique de la réflexion contenue dans ce verset.

Jean chap. 11 verset 38. - Jésus, frémissant donc de nouveau en luimême, vint au tombeau. C'était une grotte, et une pierre était placée pardessus. - *Jésus, frémissant donc de nouveau* : même expression qu’au verset 33, avec la petite variante *en luimême* au lieu de *en son esprit*. Cette fois, au motif indiqué plus haut pour le frémissement d’indignation, vinrent s’ajouter les murmures des Juifs (donc), qui dénotaient une haine implacable, interprétant à faux les sentiments les plus délicats. Dans ce chapitre, où la divinité de N.-S. JésusChrist est manifesté avec tant d’éclat, les sentiments humains du Sauveur ne sont pas moins clairement marqués : l’amitié, verset 5, la sympathie et les larmes, verset 35, la colère, versets 33 et 38. Comparez les passages suivants du quatrième évangile, où nous rencontrons la description de sentiments analogues : 4, 6 (la fatigue) ; 4, 7 ; 19, 28 (la soif) ; 13, 2, 23 ; 19, 26 ; 20, 2 ; 21, 7, 20 (l’affection). - *Au tombeau* (en grec, littéralement : un souvenir, un mémorial. Cf. verset 31). Ce monument funèbre qui, d’après l’ensemble du récit, était une propriété de famille, est ensuite rapidement décrit, pour que le lecteur puisse bien suivre toute la scène du miracle. - *C’était une grotte.* Le mot grec σπήλαιον désigne expressément un caveau creusé par la main des hommes. Ces grottes artificielles, servant de tombeaux aux riches, abondaient aux environs de Jérusalem (voyez le beau plan de Zimmermann et Socin, Leipzig 1881, et notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 21, lig. 5, 6 ; pl. 23, fig. 1 et 2). On y pénétrait de plain pied, par un ouverture horizontale (Atlas archéologiq., pl. 21, fig. 6, 7, 8 ; pl. 23, fig. 4), tantôt par un escalier aménagé verticalement (ibid., pl. 24, fig. 2). Cf. Robinson, Palaestina, t. 3, p. 175 ; du même, Neue Forschungen, p. 327. - *Et une pierre était placée pardessus* : ce qui pouvait avoir lieu de deux manières, selon que l’entrée du sépulcre était placée en haut ou de côté ; l’expression ne détermine rien là-dessus. La pierre était d’ordinaire très grosse (Cf. Marc. 16, 4), et elle avait pour but d’empêcher les voleurs nocturnes de dépouiller les cadavres, et les animaux sauvages de les dévorer. Derrière elle, on trouvait le plus souvent une grande salle,

dont les parois étaient munies de fours latéraux pour recevoir les corps (voyez notre Atlas archéologique, pl. 20, fig. 5 ; pl. 24, fig. 3). Quand la famille était nombreuse, il y avait parfois plusieurs salles consécutives, qui communiquaient entre elles par des corridors souterrains (ibid.). - On vénère aujourd’hui encore à Béthanie le tombeau de S. Lazare, de même qu’on l’a vénéré à travers tous les siècles du Christianisme. Le pèlerin de Bordeaux le mentionne en 333, S. Jérôme au siècle suivant (Cf. Onomasticon, au mot Bethania). Sur son état actuel, voyez Baedeker, Palaestina und Syrien, 1875, p. 270 ; Robinson, Palaestina, t. 2, p. 311 ; Fr. Liévin de Hamme, Guideindicateur, t. 2, p. 184-186 ; etc.

Jean chap. 11 verset 39. - Jésus dit : Enlevez la pierre. Marthe, la sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais ; car il y a quatre jours qu'il est là. - *Ôtez la pierre.* Commandement énergique dans sa brièveté : déjà l’on entend le maître de la vie. “ Les esprits et les yeux de tous étant suspendus ”, dit à bon droit Tittmann, parlant de l’assistance. - *Marthe, la sœur du mort...* Les mots ajoutés au nom de Marthe ne sont point ici une vaine formule : c’est plutôt un trait d’une grande délicatesse, destiné à préparer et à expliquer l’opposition momentanée que fit “ la sœur du mort ” à l’enlèvement de la pierre. Une sœur devait éprouver un sentiment particulier de répugnance et de peine à voir ellemême, et à laisser contempler par de nombreux témoins, le sceau hideux de la mort imprimé sur la face de son frère. Elle prévoit même plus que cela, comme l’exprime son vivant langage. Mais il est encore bien caractéristique que cette réflexion vienne tout d’abord à la pensée de Marthe et non à celle de Marie. - *Seigneur :* terme de respect, pour demander en quelque sorte la permission de s’opposer à l’ordre de Jésus. - *Il sent déjà mauvais.* Marthe expose dans toute son horreur ce qui lui paraît être, vu la circonstance, un fait trop réel ; car, ajoutetelle, *il y a quatre jours...* Il n’est pas sans intérêt de noter ici une étrange tradition juive (citée par Lightfoot) : “ C’est surtout le troisième jour que le deuil atteint son maximum. En effet, durant trois jours l’esprit (du mort) erre autour du tombeau, attendant pour voir s’il pourra se réunir au corps. Mais quand il s’aperçoit que l’aspect du visage est changé, il s’éloigne et abandonne le cadavre à son sort. Or après trois jours, l’aspect du visage est changé. ” D’après quelques anciens auteurs, par les mots *Il sent déjà mauvais,* Marthe n’aurait pas seulement énoncé une présomption, du reste bien légitime, mais le résultat d’une expérience que chacun pouvait faire. (“ Ils sentaient l’infection ”, dit S. Ambroise, De Fide resurrect., 2, 80. “ Une maladie infectieuse exhalait une odeur putride ”, Sedulius… Cf. Prudentius, Apotheosis, 759-766 ; S. Augustin, Traité 49 sur S. Jean, etc. La lettre apocryphe de Pilate à l’empereur Tibère (ap. Thilo, Codex apocryph. N. T. p. 807) relève aussi cette circonstance, avec des développements dont la crudité en montre le caractère légendaire. Le corps avait été sans doute embaumé selon la coutume, mais d’après la méthode juive, qui consistait simplement à parfumer le mort avec une huile précieuse et à l’entourer d’aromates, ce qui ne retardait la corruption que pour un temps. Cf. Keil, Biblische Archaeologie, p. 571.

Jean chap. 11 verset 40. - Jésus lui dit : Ne t'aije pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? - Marthe, on l’a compris, ne soupçonnait pas l’intention de Jésus ; elle pensait qu’il voulait seulement jeter un dernier regard sur son ami : c’est pourquoi elle avait essayé de l’en détourner. Le Sauveur ranime par une grande parole cette fois chancelante *: Ne t’aije pas dit ... ?* Il le lui avait dit, sinon en propres termes, du moins équivalemment, soit par l’entremise du messager, verset 4, soit par luimême quelques instants auparavant, versets 23-26 - *Tu verras la gloire de Dieu* : la gloire de Dieu manifestée par la résurrection de ton frère. “ Spectacle magnifique que Jésus promet à Marthe, et qu’il oppose aux impressions pénibles qu’elle redoute pour les assistants et pour ellemême une fois que la pierre aura été enlevée ” (Godet). *Tu verras* est en corrélation avec *si tu crois.* D’ordinaire, l’homme aime à contempler les choses avant de croire : c’est le contraire que demande Jésus.

Jean chap. 11 verset 41. - Ils enlevèrent donc la pierre. Et Jésus, levant les yeux en haut, dit : Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté. - *Ils enlevèrent donc la pierre* sans attendre un nouvel ordre. Le Sauveur, quand il le voulait, exerçait par sa seule majesté une puissance irrésistible. La Recepta grecque ajoute quelques mots provenant d’une glose tardive, justement omise par les meilleurs manuscrits. - *Jésus, levant en haut les yeux en haut...* Dernier préparatif du miracle, s’il est permis de parler ainsi. Le thaumaturge se met en communication intime avec Dieu, son père, et il prend tout d’abord la belle attitude de la prière. - *Dit :* à haute voix, de manière à être parfaitement entendu. Quelle émotion devait régner autour de lui ! - *Père...* Il débute par ce solennel et tendre appel vers Dieu, qu’il prend à témoin de sa mission et de sa filiation. - *Je vous rends grâces...* C’est bien une prière qu’il adresse à son Père céleste, mais une prière de remerciements, non de demande. Il n’est pas comme Elisée, qui ne saura rendre la vie qu’à force de

supplications prolongées (4 Reg. 4, 33 et ss. Cf. Act. 9, 40). Pour lui, il y a longtemps qu'il a été exaucé (*vous m'avez écouté*), et c'est le motif de son action de grâces. Comme il est sûr de ses pouvoirs ! Il les affirme publiquement, sans craindre d'être démenti par l'effet.

Jean chap. 11 verset 42. - Pour moi, je savais que vous m'écoutez toujours ; mais je parle ainsi à cause du peuple qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. - *Pour moi, je savais…* L'imparfait, temps de la durée : J'ai toujours su. Le pronom est emphatique. Moi qui connais nos relations réciproques. Jésus s'explique davantage : il ne veut pas qu'il puisse entrer un seul instant dans l'esprit de personne que ses précédentes prières n'auraient pas été toujours bien reçues de Dieu. - *Vous m'écoutez toujours.* C'est un fait ordinaire et commun (l'adverbe mis en avant fortifie l'idée). Jésus " n'est pas un thaumaturge d'occasion, mais le dépositaire des forces divines d'une manière permanente " (Reuss). - *Mais je parle ainsi à cause du peuple qui m'entoure* (il a dit : " je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté "), *afin qu'ils croient…* Voilà le but du miracle très clairement accentué. Après cela, " si Lazare reste dans la tombe, que Jésus soit reconnu comme un imposteur, et que tous ses autres miracles soient attribués à Béelzébul ! Si Dieu, solennellement invoqué, déploie son bras, que Jésus soit reconnu son envoyé " son propre Fils) ! C'est ainsi que cette action de grâces anticipée, en face de ce sépulcre encore habité, fait de ce moment celui d'une épreuve décisive, … et donne à ce miracle, dans l'ensemble de la vie de Jésus, un caractère unique et suprême… Jésus met positivement Dieu à partie dans l'œuvre qui va se faire ; cette œuvre devient par là celle de Dieu même. Jéhova, le Dieu d'Israël, sera désormais le garant de sa mission, ou le complice de son imposture ". Godet, Comment. sur l'Evang. de S. Jean, 2è édit., t. 2, p. 225. - Quand, malgré la beauté de cette invocation de Jésus, les rationalistes (décidés à blâmer malgré tout les plus magnifiques passages de cette scène) la traitent de " pièce d'apparat " (Baur, Strauss, etc.), il suffit, pour les réfuter, de leur riposter avec le Dr Stier : " Vous êtes des juges incompétents lorsqu'il s'agit de la prière ". Reden des Herrn Jesu, h. l.

Jean chap. 11 verset 43. - Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : Lazare, viens dehors. - Jésus accomplit d'un mot le prodige dont il a si bien fait ressortir l'importance. - *Il cria* : expression énergique, qui est encore renforcée par les mots *d'une voix forte.* Cf. 12, 13 ; 18, 6, 15 ; v. 28. - *Lazare…* NotreSeigneur adresse personnellement au mort cette parole d'autorité, ainsi qu'il avait fait déjà dans les résurrections précédentes (Marc. 5, 41 ; Luc. 7, 14 ; 8, 54) - *Viens dehors,* hors du tombeau. La phrase est autrement vigoureuse dans le grec grâce à un ellipse du verbe : " ici dehors ! ".

Jean chap. 11 verset 44. - Et aussitôt le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller. - Nous lisions plus haut, 5, 25 " En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. " Cette prophétie de Jésus est maintenant réalisée. - *Aussitôt,* immédiatement : trait pittoresque. " Sans intervalle entre la voix et la vie " (S. Hilaire, de Trinit. 6, § 43). - *Le mort* : contraste frappant avec la vie dont Lazare est tout à coup rempli. - *Les pieds et les mains liés de bandes* (ici seulement dans le N. T.). Ces bandelettes étaient d'ordinaire en toile de lin. Il est possible qu'elles aient enveloppé à part chaque membre, selon la coutume égyptienne ; ou bien, elles n'auront été enroulées que d'une manière lâche autour du corps : dans l'une et l'autre hypothèse, on comprend que Lazare ait pu faire plus ou moins péniblement les quelques pas nécessaires pour sortir du sépulcre (il sortit). Du reste, Jésus va venir encore à son aide : *Déliez-le* Voyez notre Atlas archéolog. de la Bible, pl. 19, fig. 5 et 6. Il n'est donc pas nécessaire d'admettre ici un nouveau prodige, " merveille dans la merveille ", comme dit S. Basile. Cf. S. Augustin, Deuxième discours sur le Ps. 101, 3 : " il ne sortit donc point par la force de ses pieds, mais par la force de celui qui le ressuscitait ". - *Et le visage* (ὄψις, ici seulement et Apoc. 1, 16) *enveloppé d'un suaire.* Autre détail graphique qui marque le témoin oculaire. Personne, dans l'assistance, ne dut oublier l'apparence extérieure de Lazare sortant du tombeau. Le " sudarium " (mot dont nous avons fait " suaire ") servait, dans son emploi comme linge funèbre, à voiler le visage des morts ; peut-être aussi le passaiton sous leur menton, pour empêcher la mâchoire inférieure de tomber (Cf. 20, 7 ; Luc. 19, 20 ; Act. 19, 12. - *Déliez-le et laissez-le aller…* Trait délicat de la part du thaumaturge. Il avait tenu une conduite semblable envers la fille de Jaïre, Marc. 5, 43. On conçoit que les assistants, effrayés et émerveillés, n'aient pas songé d'euxmêmes à rendre ce service à Lazare. Admirons la réserve du narrateur : il se tait sur la joie de Marthe et de Marie, sur l'ovation qui fut faite à Jésus, sur Lazare luimême et sur sa vie subséquente. C'est bien là encore une marque d'authenticité, de véracité. Une légende et un mythe n'eussent pas été aussi sobres. Comparez les récits apocryphes (Cf. Thilo. Apocryph. N. T., p. 711, et fabricius, Codex apocr. N. T.

t. 3, p. 475, 509, etc.). On trouve pourtant, dans ces pages où l'exagération abonde, quelques traits dignes d'être mentionnés. Par exemple, d'après la Lettre de PoncePilate (voyez la note du verset 30), Lazare sortit du sépulcre. Suivant une légende signalée par M. Trench, Notes on the Miracles of Our Lord. § 29 (il oublie d'indiquer ses sources), Lazare à peine ressuscité aurait demandé à Jésus s'il devrait mourir une seconde fois ; ayant reçu une réponse affirmative, il en fut tellement frappé qu'on ne le vit plus jamais sourire. - Une tradition autrement digne de foi nous apprend que plus tard les Juifs, pleins de haine contre le saint ami de Jésus, le placèrent avec ses sœurs et d'autres disciples sur un vieux bateau dépourvu d'agrès, qu'ils lancèrent dans la Méditerranée. " Mais le navire, sous la gouverne de Dieu, est arrivé à bon port après avoir préservé la vie de tous ses passagers. C'est là que Lazare a été sacré évêque des Marseillais, et qu'il en a converti un grand nombre par la prédication de la parole et par les exemples célestes de sa vie ". Il vécut ainsi environ trente années après sa résurrection (Cf. S. Epiphane, Haeres, 56, 34), et eut la gloire de subir le martyre à Marseille, âgé de soixante ans. " Son corps sacré, enseveli à Marseille avec les honneurs qui convenaient à un si grand homme, y demeura jusqu'au dixième siècle. Alors, par crainte des Sarrasins envahisseurs, il fut transporté à Autun. C'est là encore qu'il est conservé dans la cathédrale… et qu'on fait mémoire de lui dans un culte des plus solennels ". Officia propr. Ecclesiae Augustodens., au 1er sept., leçons du second nocturne. Cf. Faillon, Monuments inédits de l'apostolat de Ste Marthe, Paris 1848 ; Baronius, Ad martyrol. Rom., au 17 déc. Nous avons eu souvent, depuis notre enfance, le bonheur de nous prosterner auprès des ossements sacrés de S. Lazare. L'art chrétien ne pouvait manquer de traduire à sa manière et d'orner noblement ce grand prodige. Pour les représentations antiques, non moins variées que fraîches et naïves, voyez Rohault de Fleury, L' Évangile, études iconographiques, t. 2, p. 112 et ss. ; Grimouard de S. Laurent, Guide de l'Art chrétien, t. 4, p. 230 et ss ;; Münter, Sinnbilder des Alten Christ., t. 2, p. 98. Les plus célèbres des tableaux moins anciens sont ceux de Giotto, de Pordenone, de Fra Angelico, de MichelAnge et de Sébastien del Piombo (associés pour la même peinture), de Girofalo, de Bonifazzio, de Barbieri, de Jouvenet, d'Overbeck. On signale aussi une sculpture saisissante de Ghiberti et une eauforte vraiment admirable de Rembrandt. Au point de vue musical, nous ne connaissons que le drame lyrique de Rolle, représenté à Leipzig en 1777. Pour la poésie, voyez M. de Laprade, Poèmes évangéliques, p. 169 et ss., et la pièce de V. Hugo intitulée : Première rencontre du Christ avec le tombeau (" sombre et mâle étude ", dit M. Nettement). Enfin Massillon a un beau sermon, dans son Carême, sur la résurrection de Lazare.

4° Les effets immédiats de la résurrection de Lazare. 11, 45-56

45Beaucoup donc d'entre les Juifs, qui étaient venus auprès de Marie et de Marthe, et qui avaient vu ce qu'avait fait Jésus, crurent en lui. 46Mais quelquesuns d'entre eux allèrent trouver les pharisiens, et leur dirent ce qu'avait fait Jésus. 47Les princes des prêtres et les pharisiens assemblèrent donc le conseil ; et ils disaient : Que feronsnous ? Car cet homme fait beaucoup de miracles. 48Si nous le laissons agir ainsi, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ruineront notre ville et notre nation. 49Mais l'un d'eux, nommé Caïphe, qui était le grand prêtre de cette annéelà, leur dit : Vous ne comprenez rien, 50et vous ne réfléchissez pas qu'il vaut mieux pour vous qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas. 51Or il ne dit pas cela de luimême ; mais, étant grand prêtre cette annéelà, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation, 52et non seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler en un seul corps les enfants de Dieu qui étaient dispersés. 53A partir de ce jour, ils pensaient donc à le faire mourir. 54C'est pourquoi Jésus ne se montrait plus ouvertement parmi les Juifs ; mais il s'en alla dans une région voisine du désert, dans une ville nommée Ephrem, et il demeurait là avec ses disciples. 55Or la Pâque des Juifs était proche, et beaucoup montèrent de cette région à Jérusalem avant la Pâque, pour se purifier. 56Ils cherchaient donc Jésus, et se disaient les uns aux autres, debout dans le temple : Qu'en pensez-vous ? Ne viendratil pas à la fête ? Mais les princes des prêtres et les pharisiens avaient donné ordre que, si quelqu'un savait où il était, il devait le dire pour qu'on l'arrêtât.

Il y en eut deux principaux, bien proportionnés à l'éclat du prodige. D'une part, un grand nombre des ennemis de Jésus le reconnaissent pour le Messie ; de l'autre, le parti qui était alors au pouvoir est exaspéré de voir sa popularité croissante, et prend des mesures pour le mettre à mort promptement.

Jean chap. 11 verset 45. - Beaucoup donc d'entre les Juifs, qui étaient venus auprès de Marie et de Marthe, et qui avaient vu ce qu'avait fait Jésus, crurent en lui. - Dans ce verset et le suivant, nous voyons le double résultat cidessus indiqué se manifester chez les témoins oculaires du miracle. - Les mots *beaucoup donc d'entre les Juifs…* nous ramènent aux versets 19 et 31. Au lieu de nommer comme la Vulgate *Marie et Marthe,* le grec ne fait mention que de Marie, évidemment par allusion à la circonstance particulière qui est racontée au verset 31 (les visiteurs se trouvaient seuls avec Marie à ce moment important de notre divin petit drame). - *Qui avaient vu ce que…* Trait noté à dessein. Les hommes en question n'étaient pas les premiers venus : ils avaient vu de leurs yeux le prodige. - *Crurent en lui.* Le doute étaitil possible désormais ? Cf. versets 41-42. Le but de la résurrection de Lazare (versets 4 et 42) fut donc en partie réalisé, puisqu'il y eut aussitôt de nombreux croyants.

Jean chap. 11 verset 46. - Mais quelquesuns d'entre eux allèrent trouver les pharisiens, et leur dirent ce qu'avait fait Jésus. - *Mais quelquesuns d'entre eux* (c'est-à-dire, des témoins du miracle). Le contraste est aussi frappant que douloureux ; aussi ne comprendon pas comment divers interprètes ont pu supposer que les témoins ainsi désignés seraient allés sans la moindre malice trouver *les pharisiens,* uniquement pour leur narrer le cas, et se faire donner par eux, en tant que docteurs de la loi, une solution sur le caractère et le rôle de Jésus. Non, leur démarche est visiblement hostile ; c'est une odieuse dénonciation : mais de nouveau l'évangéliste expose les choses avec une parfaite réserve, laissant deviner beaucoup plus qu'il ne dit. Au passage 9, 13, la situation n'était pas la même.

Jean chap. 11 verset 47. - Les princes des prêtres et les pharisiens assemblèrent donc le conseil ; et ils disaient : Que feronsnous ? Car cet homme fait beaucoup de miracles. - En conséquence de cette nouvelle, *les princes… assemblèrent donc…* La sensation produite sur les hiérarques et sur les Pharisiens, c'est-à-dire sur les deux classes dirigeantes du Judaïsme d'alors, fut immense. A la hâte on rassemble le Sanhédrin ou grand conseil (ici seulement dans le quatrième évangile, et sans article), afin d'aviser à ce que l'on pourra faire. Sur la composition de cette assemblée, voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 54. L'association des princes des prêtres et des pharisiens est étrange au premier regard (Cf. 7, 45) ; c'étaient en effet deux partis rivaux, toujours en guerre l'un contre l'autre, et cherchant à se soustraire mutuellement l'autorité, la direction politique et religieuse du pays. Cf. Derenbourg, Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine, ch. 8, etc. Mais le désir de renverser un ennemi commun a souvent produit les alliances les plus disparates : voilà ce qui unit pontifes et Pharisiens contre Jésus. - *Ils disaient* (l'imparfait de la continuité) **:** *Que feronsnous,* les meilleurs manuscrits ont le verbe au présent, comme la Vulgate. Que faisonsnous ? nous ne faisons donc rien ? D'autres témoins lisent le verbe au subjonctif délibératif, ou au futur (Cf. Act. 4, 16). Quelle que soit la nuance de leur langage, les Sanhédristes supposent qu'ils doivent agir, et promptement, et énergiquement. - *Car* annonce le motif qui leur inspire ce changement de conduite : *cet homme* (dédaigneux. Cf. 9, 16, 24, etc.) *fait beaucoup de miracles ?* Voilà tout le crime qu'ils reprochent à Jésus : ses miracles, qui se dressent comme une multitude innombrable devant leurs souvenirs, à l'occasion du dernier qu'il a opéré. Fait bien frappant : malgré l'intensité de leur haine, ils ne songent pas à nier la réalité des prodiges du Sauveur, et c'est là un témoignage extrêmement fort ; mais ils ne songent pas davantage, tant ils sont aveugles, à en rechercher la signification. Aussi leur langage estil une contradiction singulière. Que faisonsnous ? Mais, si vous admettez ses miracles, vous n'avez qu'une chose à faire, croire en lui ! Remarquez l'antithèse : Lui, il fait des miracles sans nombre, et nous demeurons inactifs.

Jean chap. 11 verset 48. - Si nous le laissons agir ainsi, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ruineront notre ville et notre nation. - S'alarmant et s'échauffant de plus en plus, ainsi qu'il arrive aisément dans les assemblées délibérantes, ils développent les dangers de leur inaction, et signalent les résultats terribles qui ne manqueront pas de se produire s'ils ne trouvent un prompt remède à la situation. - *Si nous le laissons agir ainsi,* “ ainsi ” avec emphase ; comme jusqu'ici, sans intervenir, en nous bornant à des résolutions stériles. - *Tous croiront en lui.* Ils disaient juste. Oui, sans eux, la nation en masse se serait convertie à Jésus, toute l'histoire évangélique en fait foi. - *Et les Romains viendront…* A leur point de vue, il faut le reconnaître, cette crainte n'était nullement chimérique. Ce n'est donc pas, comme on l'a dit quelquefois, un cri d'alarme hypocrite qu'ils poussent ici pour légitimer ensuite leur cruauté à l'égard de

Jésus ; ils pensaient bien exprimer une inquiétude sérieuse et réelle. Ils connaissaient Rome, et ils connaissaient leur peuple. Rome était tout à fait jalouse de ses droits sur les provinces qu'elle avait conquises, et des séditions antérieures, écrasées sans pitié, lui inspiraient des sentiments de grande méfiance envers les Juifs. Cf. 18, 33 ; Act. 16, 21 ; 17, 7, 8, etc. A la moindre occasion sa colère éclaterait, violente, irrésistible. D'un autre côté, la masse du peuple juif, remplie de préjugés, concevait le Messie comme un puissant libérateur, qui secouerait tout d'abord le joug de Rome, et dominerait en roi sur le monde ; on n'attendait que son apparition pour accourir sous ses étendards, et marcher avec lui à la victoire, à la vengeance. Les hiérarques savaient cela, et l'avenir justifia parfaitement leurs sinistres prévisions. Ce fut la rébellion des Juifs qui amena la ruine de leur État et de leur capitale. Toutefois ils connaissaient bien mal Jésus, le vrai Messie, dont le royaume était tout céleste, et qui voulait seulement la conquête des âmes. Sous son empire pacifique, si les Juifs l'eussent proclamé, les conséquences désastreuses redoutées par les pharisiens n'auraient pas eu la moindre raison d'être. " Ils craignaient de perdre les biens temporels, et ils ne se soucièrent pas de la vie éternelle. C'est ainsi qu'ils perdirent les deux ", S. Augustin. - *Les Romains viendront.* Ils étaient déjà en Judée, comme conquérants ; mais ils avaient laissé aux Juifs certaines libertés, grâce auxquelles ceuxci pouvaient supposer, l'amourpropre patriotique aidant, que Rome n'avait pas encore pris pied à Jérusalem. - *Et ruineront notre ville et notre nation.* Il y a, dans le grec, une nuance expressive, que la Vulgate n'a pas entièrement rendue. Remarquez ce *notre* mis en avant de la façon la plus superbe, comme si les choses nommées ensuite étaient le bien propre des Sanhédristes ! " τόπον " peut désigner la ville de Jérusalem, ou le temple (Cf. 2 Mach. 5, 19), ou la Palestine entière.

Jean chap. 11 verset 49. - Mais l'un d'eux, nommé Caïphe, qui était le grand prêtre de cette annéelà, leur dit : Vous ne comprenez rien. - *L'un d'eux :* par conséquent, membre, comme eux, du grand Conseil. - *nommé Caïphe* (simplement Καϊάφας). Sur ce nom, ou plutôt sur ce surnom, car le vrai nom de Caïphe était Joseph, voyez Matth. 26, 3 et nos commentaires. - *Qui était le pontife...* Cette tournure est à noter : déjà l'évangéliste montre que Caïphe va parler en tant que Pontife suprême du Judaïsme. Cf. verset 51. Les mots *de cette annéelà* répétés de la même manière au verset 51 et 18, 13, ont souvent embarrassé les exégètes et réjoui au contraire les rationalistes. Il est notoire en effet, d'une part, que le souverain pontificat était à vie chez les Juifs, et nullement annuel ; d'autre part, que Caïphe en exerça les fonctions pendant onze années consécutives (25-36 ap. J.-C.) : le narrateur serait ainsi coupable de deux grosses inexactitudes ; donc ce n'est pas un Juif, ce n'est pas S. Jean, qui a composé notre évangile (Strauss, etc.). On a donné trois solutions principales de cette difficulté. Nous avons cité et rejeté ailleurs (Évangile selon S. Luc, p. 92) la première, d'après laquelle Caïphe et Anne son beaupère auraient été pontifes à tour de rôle, chacun une année. D'après la seconde, la locution *prêtre de cette année* ne doit pas être prise à la lettre et en toute rigueur : elle se justifie par la succession fréquente des grandsprêtres depuis la conquête de la Judée par les Romains (S. Jean en connut de 20 à 30 !). La troisième solution, qui nous paraît être la meilleure et qui est assez communément reçue, consiste à appuyer sur le pronom cette : " cette année célèbre ", l'année si remarquable de la mort du Christ. On conçoit maintenant que l'évangéliste ait relevé cette grave circonstance. Caïphe était pontife, non pas en telle ou telle année, ce qui importait peu, mais dans celle où mourut Jésus. - *Vous ne comprenez rien.* Plus fortement encore dans le texte grec : vous autres ! Et une double négation : Vous ne savez rien de rien ! Certes, ce n'est pas un exorde insinuant, mais le langage de l'orgueilleux dédain. Caïphe, du reste, savait qu'il n'avait pas besoin de plaire à son auditoire actuel pour l'amener à ses fins : il ne prend donc pas la peine d'abaisser sa fierté sadducéenne. " Les manières des Sadducéens sont très rudes, lisonsnous dans l'historien Josèphe, Bell. Jud. 2, 8, 14, soit entre eux, soit envers les autres hommes, qu'ils traitent à la façon d'étrangers. "

Jean chap. 11 verset 50. - … et vous ne réfléchissez pas qu'il vaut mieux pour vous qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas. - *Et vous ne réfléchissez pas.* Poursuivant la phrase commencée, il leur suggère avec la même désinvolture un moyen sommaire et expéditif, mais brutal, qui conjurera tout péril. - *Qu'il vaut mieux pour vous qu'un seul homme...* L'assemblée comprit à demimot quel était cet homme qui, d'après la motion de Caïphe, devait servir de bouc émissaire. - *Meure pour le peuple* : c'est dans la Bible une dénomination spécifique des Juifs, en tant qu'ils formaient la nation théocratique ; le peuple par excellence. - *La nation ... tout entière.* " toute " par opposition à " un seul " (ces deux expressions sont emphatiques). Le mot " gens " (nation) correspond à ἔθνος , qui représente simplement les Juifs comme un des peuples du monde. - *Périsse :* à la manière et pour le motif précédemment développé, verset 48. La mort d'un seul au lieu de la ruine universelle ! N'étaitce pas un

expédient admirable ? C'était, indépendamment de la nature divine de Jésus, un abominable sophisme, pour légitimer un crime. Comme si la raison d'État pouvait tout justifier, tout permettre ! Mais Caïphe, avant et après tant d'autres, était un politique que ne gênait aucun scrupule.

Jean chap. 11 versets 51 et 52. - Or il ne dit pas cela de luimême ; mais, étant grand prêtre cette annéelà, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation, [52]et non seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler en un seul corps les enfants de Dieu qui étaient dispersés. - Cette affreuse parole de Caïphe, S. Jean " la voit tout éclairée d'un rayon prophétique ", Bougaud, JésusChrist, 3e édit., p. 485. Proférée par le grandprêtre, elle lui semble être " un de ces oracles involontaires que l'Esprit Saint a arrachés plus d'une fois aux méchants ". - *Il ne dit pas cela de luimême* : c'est-à-dire en tant qu'homme ordinaire. Ce n'étaient pas les paroles de Caïphe, c'étaient les paroles du Pontife suprême, du représentant officiel, quoique indigne, de Jéhova sur la terre. - *Étant grand prêtre…* ; l'idée principale est dans cette réflexion de l'écrivain sacré. - *Il prophétisa* : doit se prendre dans la signification la plus stricte : Caïphe parla, quoique sans en avoir conscience, en vertu d'une véritable inspiration divine. Cf. Corluy, Comment. in Evang. S. Joan, 2è édit. p. 299 ; Patrizi, De interpretat. Scripturae sacrae, lib. 1, 4, 89. Anciennement, les grands prêtres juifs avaient le privilège de rendre des oracles en consultant Dieu par l'Urim et le Thummim (Cf. Ex. 28, 30 ; Num. 28, 19 ; 1 Reg. 28, 6. Le Seigneur fit revivre en quelque sorte pour Caïphe ce merveilleux pouvoir. Comparez Philon, De Creat. princ., 8, 11, où il est dit que tout vrai prêtre est un prophète. - *Jésus devait mourir pour la nation* (ἔθνος, expression générale, mais désignant le peuple juif). Tel avait été, au fond, le sens du discours de Caïphe : seulement, le grandprêtre était demeuré à la surface de l'idée ; l'Esprit prophétique avait vu bien audelà, et S. Jean exprime en son nom la signification complète. - *Et nonseulement pour la nation* (encore ἔθνος). Le mot λαος cesse d'être employé, les Juifs, ne méritant pas d'être la nation choisie, ou toute faveur de ce genre devant désormais disparaître. Le narrateur se reprend et se corrige pour ainsi dire : ce n'est pas seulement Israël qui bénéficiera de la mort de Jésus, mais le monde tout entier. - *Mais aussi pour rassembler … les enfants de Dieu.* Beau nom donné aux païens par anticipation. Ils sont les fils de Dieu en puissance, jusqu'à ce qu'ils le deviennent en réalité. - *Qui étaient dispersés* est un trait pittoresque. Les gentils étaient en effet disséminés à travers toute la surface du globe. Toutefois, le bon Pasteur saura bien les ramener à un seul et même bercail : *pour rassembler en un seul corps* (10, 16. Cf. 17, 21). Voyez plus bas, 18, 51, une allusion à cette importante parole de Caïphe.

Jean chap. 11 verset 53. - A partir de ce jour, ils pensaient donc à le faire mourir. - *A partir de ce jour donc…* La proposition du grandprêtre fut immédiatement adoptée, et, dès cet instant, ce fut pour les membres du Sanhédrin une chose décidée, un plan arrêté, pour *le faire mourir.* Dans le texte grec, le verbe n'indique pas une sentence formelle, officielle, mais du moins un projet complètement adopté, sur lequel il n'y a plus à revenir. Ainsi donc, selon la spirituelle remarque de Cornelius à Lap., " La vie de Lazare est la mort du Christ ". Voyez, 5, 16 et ss. ; 7, 32, 45 et ss. ; 8, 59 ; 9, 22 ; 10, 39, les phases diverses et toujours croissantes de l'hostilité des Juifs contre N.-S. JésusChrist.

Jean chap. 11 verset 54. - C'est pourquoi Jésus ne se montrait plus ouvertement parmi les Juifs ; mais il s'en alla dans une région voisine du désert, dans une ville nommée Ephrem, et il demeurait là avec ses disciples. - Après la conduite des témoins immédiats du miracle et celle des autorités juives, nous voyons celle de Jésus, versets 54-56. - *C'est pourquoi Jésus ne se montrait plus ouvertement…* Cf. 7, 1, 10, 13, sur ces expressions pittoresque. Le divin Maître se retire de devant ses ennemis, suivant son habitude en pareil cas ; jamais il ne s'est exposé au danger sans nécessité, ni avant le temps marqué par Dieu. - *Dans une région voisine du désert* (encore l'article dans le grec : *la* région). Pour déterminer cette contrée et ce désert, il faudrait connaître la ville *nommée Ephrem* ; or, il règne beaucoup d'incertitude à son sujet. Eusèbe et S. Jérôme, dans leur Onomasticon, l'identifient à Ephron (Cf. 2 Par. 13, 19 ; 1 Mach. 5, 46 ; 2 Mach. 12, 27, sans s'accorder néanmoins sur l'emplacement de cette localité, qu'ils placent l'un à 8 milles, l'autre à 20 milles au N. de Jérusalem. Suivant l'opinion la plus probable, elle ne différerait pas d'Ophrah, dont il est question Jos. 18, 23 ; Jud. 6, 15 ; 1 Reg. 16, 13-18, non plus que d'Ephron (Ephraïn dans l'hébreu des Paralipomènes), ni enfin de l'Ephrem mentionnée par Josèphe, Bell. Jud. 4, 9, 9, à l'occasion de la guerre romaine, et située, ditil, dans les montagnes de la Judée, du côté de Béthel, au lieu nommé aujourd'hui Thayibeh. " Le désert " par antonomase des environs de Jérusalem étant le désert de Judée, ces différentes notions s'harmoniseraient assez bien. Voyez Patrizi, De Evangel., lib. 3, dissert. 48, n° 29 ; Raumer, Palaestina, p. 189 et la 4è édit. ; Robinson, Palaestina und die angrenzenden Laender, t. 2, p. 333 et ss. ; V.

Guérin, Description de la Palestine, Judée, t. 3, p. 45 et ss. - *Il demeurait là.* Dans cette petite cité paisible et retirée, parfaitement appropriée à son dessein de retraite, Jésus “ demeurait ” ; il y resta donc un certain temps, non pas seul toutefois, mais *avec ses disciples.*

Jean chap. 11 verset 55. - Or la Pâque des Juifs était proche, et beaucoup montèrent de cette région à Jérusalem avant la Pâque, pour se purifier. - *Or la Pâque des Juifs était proche.* La dernière Pâque de la vie du Sauveur. C’est sans doute par opposition avec la Pâque chrétienne que S. Jean l’appelle *Pâque des Juifs.* - *Et beaucoup montèrent* (l’expression technique pour désigner les voyages à la capitale juive) *de cette région à Jérusalem* : de la campagne située aux environs de Jérusalem. - *Pour se purifier.* Ceux d’entre les Juifs qui avaient contracté quelque impureté légale ne pouvaient participer au grand sacrifice pascal. Cf. 18, 28 et le commentaire. Ils allaient donc à Jérusalem avant la fête *avant la Pâque* afin de se faire purifier par les prêtres. Quelquesunes de ces souillures légales imposaient des expiations particulières, qui ne pouvaient avoir lieu que dans le temple et qui devaient durer plusieurs jours. Cf. Num. 6, 1-21 ; 2 Par. 30, 16-20 ; Act. 21, 24. Ainsi qu’on l’a justement observé, un Juif seul pouvait signaler un pareil détail.

Jean chap. 11 verset 56. - Ils cherchaient donc Jésus, et se disaient les uns aux autres, debout dans le temple : Qu’en pensez-vous ? Ne viendratil pas à la fête ? Mais les princes des prêtres et les pharisiens avaient donné ordre que, si quelqu'un savait où il était, il devait le dire pour qu’on l’arrêtât. - Ce verset en forme deux dans le texte grec, le 57e commençant à “ avaient donné ”. - *Ils cherchaient donc Jésus.* Tous les pèlerins arrivés d’avance à Jérusalem cherchaient Jésus, qui depuis longtemps déjà, était devenu l’objet de l’intérêt universel. On l’avait souvent rencontré et entendu dans les parvis du temple. Cf. 10, 12 et ss., etc. - *Et se disaient...* Deux imparfaits, qui marquent, selon la coutume, la continuité, la répétition des actes. - *Debout dans le temple* est une peinture sur le vif. - *Qu’en pensez-vous ?* On admet généralement qu’il y a deux questions distinctes : Que pensez-vous ? Qu’il ne viendra pas à la fête ? - Ils *avaient donné l’ordre…* Détails rétrospectifs pour expliquer ces colloques et ces doutes des pèlerins : tout le monde savait qu’il y avait un mandat d’arrêt de la part du Sanhédrin contre Jésus. - *Les princes des prêtres et les pharisiens...* Même association qu’au v. 47. Cf. Matth. 27, 62. Mais, dorénavant, ce sont les prêtres qui vont prendre la direction du mouvement hostile à NotreSeigneur. Cf. 12, 10 ; 18, 3, 35 ; 19, 6, 15, 21 ; Matth. 26, 3, 14, etc. ; Act. 4, 1 ; 5, 17 ; 22, 30 ; 23, 14, etc. - *Avaient donné ordre...* D’après la leçon grecque la plus accréditée, un “ mandat ”, ce qui implique des instructions spéciales bien précises, données par l’autorité à ses agents. Une crise est désormais imminente, et les sanhédristes seront bientôt au comble de leurs vœux.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 12

L'onction de Béthanie (vv. 1-11). - Entrée triomphale de N.-S. JésusChrist à Jérusalem (vv. 12-19). - L'hommage des Gentils et paroles de Jésus à cette occasion (vv. 20-36). - Obstination des Juifs dans leur incrédulité (vv. 37-50).

b. La fin du ministère public de Jésus, 12, 1-50.

Ce douzième chapitre est riche en contrastes dramatiques : l'affection si dévouée de Marie, et la haine de Judas qui commence à se faire jour ouvertement ; le triomphe de N.-S. JésusChrist et la défaite des Pharisiens, ses ennemis; les Gentils qui viennent au Messie, comme autrefois les Mages, et les juifs qui le rejettent à la façon d'Hérode. Les faits dont se compose le récit sont au nombre de quatre : l'onction de Béthanie, vv. 1-11 ; l'entrée triomphale à Jérusalem, vv. 12-19 ; l'hommage des Gentils ; vv. 20-36; l'incrédulité des Juifs, vv. 37-50.

1° L'onction de Béthanie. 12, 1-11.

Parall. Matth. 26, 6-13; Marc. 14, 3-9.

Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait ressuscité. 2On lui fit là un dîner ; et Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui. 3Alors Marie prit un demilitre de parfum de vrai nard, d'un grand prix, et le répandit sur les pieds de Jésus, et les essuya avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. 4Un de ses disciples, Judas Iscariote, qui allait le trahir, dit : 5Pourquoi n'aton pas vendu ce parfum trois cents deniers, qu'on aurait donnés aux pauvres ? 6Il disait cela, non parce qu'il se souciait des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'ayant la caisse, il prenait ce qu'on y mettait. 7Jésus dit donc : Laissez-la, afin qu'elle réserve ce parfum pour le jour de ma sépulture ma mise au tombeau. 8Car vous avez toujours des pauvres avec vous ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. 9Une grande multitude de Juifs apprirent qu'il était là, et ils vinrent, non seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts. 10Or les princes des prêtres pensèrent à faire mourir aussi Lazare, 11parce que beaucoup d'entre les Juifs se retiraient d'eux à cause de lui, et croyaient en Jésus.

Il est hors de doute que la présente narration de S. Jean concerne absolument le même fait que les passages de S. Matthieu et de S. Marc marqués cidessus. Cf. S. Aug. De consensu Evangel, 2, 89. Nous aurons à signaler, à propos de quelques détails secondaires, des divergences instructives ; comme ailleurs, S. Jean donne au récit un tour plus individuel, et il met en relief les principaux personnages.

Jean chap. 12 verset 1. - Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait ressuscité. - Ce verset et le suivant contiennent les préliminaires de l'onction : ils nous font connaître les circonstances de temps de lieu, de personnes, avec l'occasion générale. La particule ουν rattache cet événement à 11, 54 “ il s'en alla dans une région voisine du désert, dans une ville nommée Ephrem ” puis, la Pâque approchant, Jésus se mit en route pour Jérusalem. - *Six jours avant la Pâque* (προ εξ ημερων του πασχα, au lieu de εξ ημερων προ του πασχα. Sur cette tournure extraordinaire, voyez Beelen, Grammatica græcitatis N.T. p. 526 ; la traduction latine est ellemême un hellénisme). Cette date est propre à S. Jean. Elle est très diversement interprétée ; car, malgré sa clarté apparente, elle présente une difficulté réelle. “ On ne

sait pas si le premier jour de la fête et le jour de l'arrivée à Béthanie doivent entrer en ligne de compte ou non, et si l'auteur compte des jours vulgaires, ou s'il a égard à l'usage de les commencer avec le coucher du soleil " (Reuss). Voici la combinaison qui nous paraît le mieux concilier les autres données de S. Jean et des synoptiques. Plus bas, v. 12, nous lirons que Jésus fit son entrée triomphale à Jérusalem le lendemain de l'onction ; d'autre part, nous avons conclu des trois premiers récits évangéliques que ce triomphe eut lieu un dimanche (voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 398, 491, 498 et ss.) : cela fixe au samedi le repas et l'onction de Béthanie. Toutefois, les voyages étant interdits le jour du sabbat, nous obtenons ainsi le vendredi soir pour la date cherchée. En supputant six jours à partir du samedi, nous arrivons au jeudi 14 nisan, début de la Pâque juive. - *Jésus vint à Béthanie*. Partant du désert d'Ephrem (Cf. 11, 54), Jésus s'était rendu d'abord à Jéricho, et de là au bourg de Béthanie, comme l'exposent les synoptiques. Voyez les §§ 116-121 de notre Synopsis evangelica, les Atlas de Riess (pl. 4) et de V. Ancessi (pl. 18). S. Jean omet tous les incidents de la route. - *Où était mort Lazare*... Cf. 11,1 et ss. Après ce grand prodige, qui avait encore resserré les liens d'amitié qui unissaient NotreSeigneur à Lazare, à Marthe et à Marie, rien de plus naturel que de lui voir choisir Béthanie pour son dernier séjour : ce sera chaque soir le lieu de sa retraite jusqu'au jeudi saint. - Le participe *mort* (ο τεθνηκως) manque, probablement par suite d'une erreur, dans les mss. א, B, L, X, et dans le syriaque. - *Qu'il avait ressuscité* est solennel, surtout avec la répétition emphatique du nom sacré de *Jésus*. Il est fait quatre fois mention du ressuscité de Béthanie dans ce court récit (vv. 1, 2, 9, 10), et toujours avec des circonstances qui forment une gradation ascendante.

Jean chap. 12 verset 2. - On lui fit là un dîner ; et Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui. - *On lui fit* (ουν, " ergo ", dans le texte grec : à cause du miracle qui vient d'être mentionné). Le sujet de " fit " demeure indéterminé ; nous savons par les récits antérieurs que le repas fut donné dans la maison de Simon le lépreux. - *Dîner,* δεῖπνον, désigne le repas du soir, qui était déjà le principal et le plus solennel. - *Marthe servait*. Trait propre à S. Jean. L'imparfait, à la suite du prétérit, marque la continuité de l'acte. Ste Marthe joue ici tout à fait le même rôle que dans l'épisode célèbre, Luc. 10, 38-42 ; son tempérament la portait à l'action. On s'est parfois étonné de voir qu'elle fait la maîtresse de maison chez autrui ; mais Simon était évidemment un ami de la famille, et elle pouvait prendre chez lui cette liberté. - *Et Lazare était*... Autre détail nouveau ; il confirme la narration des synoptiques, car il prouve que le festin n'avait pas lieu chez Lazare, celuici étant luimême un invité. - *Un de ceux qui étaient à table*. La portée de cette note est facile à saisir. Elle a pour but d'attester la réalité de la résurrection de S. Lazare. Cf. Luc. 24, 43, où l'on nous montre Jésus convainquant ses disciples de sa propre résurrection en prenant sous leurs yeux de la nourriture. " Entre Lazare ressuscité et Simon le lépreux guéri, NotreSeigneur est assis comme entre deux trophées de sa gloire ". Stier, Die Reden des Herrn Jesu, h. 1.

Jean chap. 12 verset 3. - Alors Marie prit un demilitre de parfum de vrai nard, d'un grand prix, et le répandit sur les pieds de Jésus, et les essuya avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. - *Alors Marie*. " une femme ", disent vaguement les autres narrateurs ; S. Jean mentionne seul le nom de Marie : au reste, il venait de nommer les deux autres membres de la famille tant aimée de Jésus ; pouvaitil ne pas désigner nommément aussi Marie, qui allait assumer le plus beau rôle dans ce festin ? La seconde sœur du ressuscité veut, comme la première, témoigner son affectueuse reconnaissance au thaumaturge, mais d'une autre façon, plus conforme à son caractère. Cf. Luc. 10, 39, 42, et les commentaires. - *Prit un demilitre :* ce détail encore appartient en propre à notre évangéliste ; les autres n'indiquent pas la quantité du parfum. Cette quantité était relativement considérable, car le poids que les Romains appelaient " livre " (λίτραν dans le texte grec ; le Talmud emploie ce même nom, sous la forme ארטיל . Cf. Buxtorf, Lexic. s. v.) équivalait à douze onces, c'est-à-dire à 326 grammes. Voyez Vigouroux, Manuel biblique, t. 1, p. 242 de la 4e édit. Mais l'affection ne calcule pas, elle est au contraire volontiers généreuse et prodigue. - *Parfum de vrai nard*. " Unguentum " (μυρου) est un terme générique pour parfum, essence ; les mots suivants précisent l'espèce de parfum. S. Marc dit aussi, 14 3, que ce fut le nard, cet " ingrédient principal des parfums ", comme l'appelle Pline (Hist. nat., 12, 26), qui servit à l'onction de Marie. Voyez l'Évang. selon S. Marc, p. 190, et notre Atlas d'histoire naturelle de la Bible, p. 24 et pl. 24, fig. 9 ; pl. 25, fig. 1. Nous avons également expliqué à propos du même passage de S. Marc l'épithète " pistici ", calquée sur le grec πιστικῆς (mot rare) et probablement synonyme de pur, " non modifié " (" nard pur ", Tibulle. Eschyle parle de nard αδολος, Agam. 95 ; Pline de nard " sincère "). La Vulgate l'avait traduit dans S. Marc par " spicati ". Ce parfum précieux (nous aurons bientôt un commentaire pittoresque de l'adjectif *précieux*), réduit à l'état liquide, avait été mis dans un vase d'albâtre hermétiquement fermé. Cf. Matth. 26, 7 et parall. - *Et le répandit*

sur les pieds de Jésus. " Ayant cassé le vase d'albâtre ", dit S. Marc. Jésus étant couché sur un divan à la manière orientale, les pieds en dehors, il fut aisé à Marie de pratiquer son onction sainte. Voyez l'Évangile selon S. Luc, p.161, et notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 18, lig. 9, 12. D'après les synoptiques, ce fut la tête du divin Maître qui fut parfumée ; S. Jean se borne à signaler la circonstance la plus extraordinaire, l'onction des pieds. Il n'y a pas le moins du monde contradiction, mais les narrateurs se complètent, et, en faisant la synthèse, on a le fait dans son intégrité. - *Et les essuya avec ses cheveux* (ce mot est répété emphatiquement) : comme l'avait fait autrefois la " pécheresse " (Luc. 7, 36- 50), qui très probablement ne différait pas de Marie, sœur de Lazare. Voyez l'Évangile selon S. Luc, p. 162, 166 et 167. On comprend mieux, dans cette hypothèse, ce qu'il y a de surprenant dans ces démonstrations, dans la dernière surtout, puisqu'elles proviendraient d'une seule et même personne. - *Et la maison fut remplie de l'odeur du parfum*. Détail extrêmement pittoresque, propre à S. Jean et révélant le témoin oculaire, car de pareils traits ne s'inventent pas.

Jean chap. 12 verset 4. - Un de ses disciples, Judas Iscariote, qui allait le trahir, dit. - Cette odeur exquise déplut à quelquesuns des convives. Et pourtant, " comment étaitil possible qu'un tel respect et une telle charité, exprimés d'une manière si touchante, fussent mal interprétés ? " Bisping, h. l. Mais tout s'explique aussitôt, quand on sait que c'est Judas, le futur traître, qui murmura le premier contre cette belle action. - *Un de ses disciples, Judas*. - S. Marc emploie le vague " quelques uns " ; S. Matthieu parle en général des disciples ; S. Jean est le plus précis de tous. Nous retrouvons entre lui et les synoptiques " la même relation que dans d'autres récits. Chez les seconds, les contours sont effacés ; le premier reproduit les traits individuels et caractéristiques " (Godet). Au nom de Judas, quelques manuscrits ajoutera la glose apocryphe " fils de Simon ". Cf. 6, 72. - *Qui allait le trahir.* Voyez encore, sur cette expression, 6, 72 et le commentaire. Il est probable qu'à cette heure même, après le reproche que lui adressa son Maître, Judas, indécis jusqu'alors, arrêta définitivement son plan de trahison.

Jean chap. 12 verset 5. - Pourquoi n'aton pas vendu ce parfum trois cents deniers, qu'on aurait donnés aux pauvres ? - *Pourquoi n'aton pas vendu*...? Il avait d'abord dit, suivant S. Matthieu et S. Marc " A quoi a servi ce gaspillage d'onguent ? " - *Trois cents deniers*. L'évaluation est identiquement la même dans le récit de S. Marc (voyez notre commentaire, p. 192). C'était alors une somme considérable, qui équivalait presque au salaire d'un ouvrier pendant toute une année (à un denier par jour). Nous avons vu précédemment qu'avec un peu plus de 200 deniers on aurait pu procurer un modeste repas à 5000 hommes. Cf. 6, 7 et le commentaire. - *Qu'on aurait donnés aux pauvres :* πτωχοῖς sans article, " à des indigents ". S. Matthieu et S. Marc ont τοις πτωχοῖς.

Jean chap. 12 verset 6. - Il disait cela, non parce qu'il se souciait des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'ayant la caisse, il prenait ce qu'on y mettait. - *Il disait cela*... Réflexion entièrement propre à S. Jean ; c'est un de ces traits psychologiques d'une grande profondeur qu'on rencontre assez fréquemment dans sa narration. - *Non parce qu'il se souciait des pauvres*. Non qu'il s'intéressât aux pauvres, qu'il eût à cœur de les soulager. - *Mais parce qu'il était voleur.* Tel était le vrai mot de la situation, et S. Jean n'hésite pas à le prononcer. Or, comment un voleur à l'esprit bas et sordide auraitil pu comprendre les générosités de l'amour ? Mais il y a encore plus que cela, ainsi que le contexte va nous l'apprendre. Judas aurait souhaité les 300 deniers dans la bourse commune, afin de s'en emparer. - *Et ayant la caisse*... Détail plastique pour indiquer la manière dont Judas pratiquait ses vols sacrilèges ; il était le trésorier et l'économe du collège apostolique (Cf. 13, 29), ce qui lui permettait de mettre la main sur une partie des biens communs. L'expression grecque traduite par " caisse ", γλωσσόκομον n'apparaît que deux fois dans le Nouveau Testament, ici et 13, 29 ; sa forme plus classique était γλωσσόκομειον (comme beaucoup d'autres, elle avait pénétré dans le langage talmudique : גלוסקמא, disaient les Rabbins. Cf. Delitzsch, Seht welch ein Mensch, p. 34). D'après l'étymologie (γλωσση, lingua, lingula, et κομεω, servo), elle servait à désigner un casier où l'on mettait des becs de flûte et autres embouchures d'instruments de musique (Hesychius : γλωττοκομον εν ω οι αυλεται απετιθεσαν τας γλωσσιδας) ; par dérivation, elle devint le nom de toutes les cassettes portatives, et surtout de celles où l'on plaçait son argent, Cf. 2 Par. 28, 8, 10, 11 dans les Septante. Voyez, dans l'Atlas archéologique de la bible, pl. 61, fig. 2, 3, 4, des représentations variées de bourses de voyage. -- La bourse de Judas, le vase d'albâtre de Marie ; les 300 deniers que valait le parfum, les trente deniers pour lesquels Judas vendit son Maître : quelles antithèses! - *Ce qu'on y mettait :* ce qui était jeté, dans la bourse, résultant le plus souvent de pieuses aumônes. - *Il prenait (portabat)* peut signifier simplement que Judas " portait " la

cassette où était enfermée l'humble fortune de Jésus et des siens ; mais traduire ainsi serait une vraie tautologie après le trait qui précède : “ ayant la caisse ”. Porter la bourse, c'est à coup sûr porter l'argent qu'elle contient. La véritable traduction est donc “ il enlevait ”, admise déjà par Origène, et autorisée par plusieurs exemples des classiques. Cf. aussi 20, 15. C'est une sorte d'euphémisme. S. Augustin ne manque pas de faire ici un jeu de mots spirituel : “ Il transportait ou il exportait ? Il transportait par le ministère, il exportait en cachette ”. Il réunit ainsi les deux sens. - M. Reuss, La théologie johannique, p. 255, fait à propos de cette note de S. Jean une observation assez judicieuse : “ En ce qui concerne les larcins de Judas, nous supposons que l'accusation formelle ici contre ce disciple n'a été portée, que plus tard. Nous ne comprendrions pas que ses collègues lui eussent laissé la gestion de leur caisse commune, si des soupçons de ce genre avaient pu prévaloir avant cette époque. La trahison et ses motifs ont pu dessiller les yeux aux intéressés, et expliquer des faits antérieurs dont on ne s'était pas d'abord rendu compte ”. Il est possible, cependant, que S. Jean ait nourri longtemps d'avance quelques soupçons et dévisagé en partie le traître ; car l'on voit si bien et l'on devine tant de choses quand on aime !

Jean chap. 12 verset 7. - Jésus dit donc : Laissez-la, afin qu'elle réserve ce parfum pour le jour de ma sépulture ma mise au tombeau. - *Jésus dit donc*... Jésus va consoler la pieuse Marie, dont la délicatesse avait été vivement mise à l'épreuve par la grossière réflexion du traître. Cf. Matth. 26, 10. - *Laissez-la*. D'après le grec, “ laisse ” au singulier, Jésus s'adressait directement à Judas (S. Marc a le pluriel) ; “ La bonté du Sauveur, remarque S. Augustin, ne s'irrite pas contre Judas, loue Marie, et montre qu'elle a fait une acte très pratique ”. - *Pour le jour*... Il y a ici plusieurs variantes dans le texte original. La Recepta, de nombreux manuscrits (A, E, F, G, H, I, M, S, U, Δ, Λ), les versions syr. et gothique suppriment la conjonction ινα, et adoptent le parfait τετηρηκεν au lieu de l'aoriste τηρηση ; mais la leçon authentique paraît être, d'après beaucoup des manuscrits les plus anciens (א , B, C, K, L, Q, X), la Vulgate, le copte, l'arménien, etc. : ινα εις την ημεραν του ἐνταφιασμοῦ μου τηρηση αυτο. Ce texte est d'ailleurs plus difficile, et l'on conçoit qu'on ait cherché de bonne heure à l'expliquer en le modifiant un peu d'après celui des synoptiques. Le meilleur commentaire consiste en effet à rapprocher S. Jean de S. Marc, 14, 8 : Marie, sans le savoir, avait prophétisé la mort prochaine et la sépulture de Jésus ; son acte était une anticipation providentielle. Le substantif ἐνταφιασμοῦ qu'on ne trouve qu'ici et au passage parallèle de S. Marc, désigne l'embaumement, les onctions, les autres préparatifs de la sépulture chez les Juifs. Cf. 19, 40. Il est bien mesquin de dire avec quelques exégètes, que Marie n'avait pas versé tout le nard de son vase, et qu'elle devait conserver le reste pour embaumer bientôt Jésus.

Jean chap. 12 verset 8. - Car vous avez toujours des pauvres avec vous ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. - *Vous avez toujours*... Cette parole est presque identiquement la même dans les trois narrations. S. Jean la reproduit avec une légère inversion au début, et elle est un peu plus complète dans S. Marc. Notons le pluriel *avez* après l'emploi du singulier ; le Sauveur s'adresse maintenant à toute l'assistance. - *Mais moi*... Le pronom est en tête de la phrase, parce qu'il porte l'idée principale. Les pauvres ont donc leurs droits (Cf. Deut. 15,11), que Jésus a toujours fidèlement reconnus ; mais ses droits à lui ne sont pas moins urgents dans les circonstances où il se trouve actuellement. Ses amis auront le temps de faire du bien aux pauvres ; il ne leur en reste que fort peu pour l'honorer et lui témoigner leur affection. C'est ainsi que, dans notre vie morale, “ il y a un temps pour chaque chose ” (Eccl. 3, 1) : à nous de saisir avec intelligence toute occasion de pratiquer pour le mieux notre devoir. - S. Jean omet la glorieuse prophétie de NotreSeigneur au sujet de Marie, Matth. 26, 13, et Marc. 14, 9 ; mais en citant le nom de la femme si zélée qui avait répandu le parfum, il aida l'oracle à se réaliser.

Jean chap. 12 verset 9. - Une grande multitude de Juifs apprirent qu'il était là, et ils vinrent, non seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts. - Ce verset et les deux suivants, qui contiennent des détails complètement neufs et propres au quatrième évangile, sont rattachés quelquefois au triomphe du Sauveur (vv.12 et ss.) ; nous préférons les regarder comme l'épilogue de l'onction de Béthanie. Il s'agit encore des impressions soit de la foule, soit des hiérarques envers Jésus, si souvent mentionnées par S. Jean dans le cours de son récit. - *Une grande multitude apprit*... Cf. 11, 56, où il est dit que cette foule cherchait partout NotreSeigneur. Il ne fut pas difficile de connaître sa résidence, car son voyage de Jéricho à Béthanie s'était accompli au milieu d'un nombreux concours. Cf. Matth. 20, 29; Marc. 10, 46. L'expression “ le lendemain ” du v. 12 montre que le détail signalé se rapporte au jour même de l'onction. - *De Juifs*. Les “ Juifs ” dans le sens national de l'expression, et probablement

sans l'idée d'hostilité qui s'y ajoute d'ordinaire dans notre évangile. Voyez le contraste du v.10. - *Qu'il était là*, expression très graphique. - *Et ils vinrent*. De Jérusalem à Béthanie, la distance est facile à franchir. - *Non seulement pour voir Jésus, mais aussi pour voir Lazare.* Jésus d'abord, mais Lazare aussi, le ressuscité déjà si célèbre (*qu'il avait ressuscité*... avec emphase). Rien de plus naturel que cette curiosité ; qui n'aime à contempler de ses propres yeux une personne qui a été l'objet d'un grand miracle ? Et Lazare était un mort de quatre jours rendu à la vie.

Jean chap. 12 versets 10 et 11. - Or les princes des prêtres pensèrent à faire mourir aussi Lazare,
11parce que beaucoup d'entre les Juifs se retiraient d'eux à cause de lui, et croyaient en Jésus. - Frappant et odieux contraste avec l'enthousiasme du peuple. Ce qui excite l'admiration des uns ne produit dans les autres (ceuxci étaient les chefs sacrés d'Israël !) que la jalousie, la haine et le désir d'une criminelle vengeance. - *Les princes des prêtres*. Voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 54 ; Lémann, Valeur de l'Assemblée qui prononça la peine de mort contre JésusChrist. C'étaient les chefs du parti hiérarchique, et quoique Sadducéens en grande partie (Cf. Act. 5, 17) et habituellement opposés aux Pharisiens, ils partageaient la haine de ces derniers à l'égard de Jésus. Cf. 2, 18 et le commentaire ; 11, 47, etc. - *Pensèrent* : mais sans réunion officielle du Sanhédrin, et par conséquent sans décret proprement dit. Cf. Act. 5, 33; 15, 37. - *À faire mourir aussi Lazare*. Lazare aussi ! car il y a longtemps déjà qu'ils avaient pensé à se débarrasser de NotreSeigneur. Cf. 5, 16, 18 ; 7, 32 et ss. Voilà qu'au bout de peu de jours il ne suffit plus d'une seule mort pour les sauver (voyez 11, 50) : qu'importe ? les pontifes subalternes ont le même esprit que Caïphe, le pontife suprême, et le sang versé ne les effraie nullement. Ils espéraient, par le meurtre de Lazare, étouffer le bruit que sa résurrection suscitait à Jérusalem, et diminuer ainsi le prestige de Jésus ; l'histoire nous apprend qu'ils exécutèrent plus tard leur inique dessein. Voyez la note de 11, 44. - *Parce que beaucoup*... Motif du projet sanguinaire des hiérarques. - *Se retiraient à cause de lui*. Cet imparfait et le suivant marquent des actes qui se renouvelaient sans cesse. Le premier acte était négatif ; il consistait en une sécession, en un abandon des hiérarques par la foule (car il nous semble meilleur de prendre *se retirer* au figuré, quoique d'autres le traduisent par " monter " de Jérusalem à Béthanie) ; le second acte était une foi positive : ils *croyaient* au caractère messianique de Jésus. Et les prêtres, pourquoi ne croyaientils pas euxmêmes, puisqu'ils n'essaient pas de contester la réalité de la résurrection ? Voyez la réponse dans S. Luc, 16, 31.

2° L'entrée triomphale à Jérusalem. 12, 12-19.

Parall. Matth. 21, 1-11 ; Marc. 11, 1-11 ; Luc. 19, 29-44.

12Le lendemain, une foule nombreuse, qui était venue pour la fête, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, 13prit des branches de palmier, et alla audevant de lui, en criant : Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël ! 14Jésus trouva un ânon, et s'assit dessus, ainsi qu'il est écrit : 15Ne crains pas, fille de Sion ; voici ton roi, qui vient assis sur le petit d'une ânesse. 16Les disciples ne firent pas d'abord attention à cela ; mais quand Jésus fut entré dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces choses avaient été écrites de lui et que ce qu'ils avaient fait à son égard, en était l'accomplissement. 17La foule qui était avec lui lorsqu'il avait appelé Lazare du tombeau, et l'avait ressuscité d'entre les morts, lui rendait témoignage. 18C'est pour cela aussi que la foule vint audevant de lui, parce qu'ils avaient appris qu'il avait fait ce miracle. 19Les pharisiens dirent donc entre eux : Vous voyez que vous ne gagnez rien ? voilà que tout le monde va après lui.

S. Jean ne pouvait pas omettre ce triomphe, sans lequel la vie de N.-S. JésusChrist eût été incomplète ; mais sa narration est aussi concise que possible. Et néanmoins il a su ajouter quelques incidents nouveaux, omis par les synoptiques. II relève fort bien le caractère religieux et messianique de l'ovation décernée à Jésus par l'enthousiasme populaire. De plus, tandis que les autres évangélistes accompagnent le triomphateur de Béthanie à Jérusalem, S. Jean se met plutôt à la suite de la multitude qui alla de la capitale à l'humble bourgade chercher le Messie (Edersheim).

Jean chap. 12 versets 12 et 13. - Le lendemain, une foule nombreuse, qui était venue pour la fête, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, [13]prit des branches de palmier, et alla audevant de lui, en criant : Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël ! - *Le lendemain* est un trait spécial. Nous avons dit plus haut (commentaire du v. 1) que ce jour était un dimanche. -*Une foule nombreuse :* ο οχλος πολυς, avec l'article, d'après la leçon la plus autorisée ; ce qui dénote une foule plus considérable. D'ailleurs, d'après le contexte (*qui était venue pour la fête*), il n'est pas seulement question des habitants de Jérusalem, mais des pèlerins accourus de toutes les provinces palestiniennes pour la Pâque. - *Ayant appris* (au pluriel, parce que le sujet est collectif) *que Jésus venait* ... Ceux qui étaient allés la veille à Béthanie (v. 9) annoncèrent cette nouvelle, qui se propagea rapidement parmi une multitude si désireuse de voir Jésus (11, 57). - *Prit des branches de palmier* : Détail propre à. S. Jean ; les synoptiques ne spécifient pas la nature des arbres. Le double article, *des - de*, montre qu'il y avait alors entre Jérusalem et Béthanie de nombreuses plantations de palmiers. C'est ainsi que, chez les Grecs et les Romains, on allait au devant des rois vainqueurs (Cf. TiteLive, 10, 47) ; c'est ainsi que, chez les Juifs eux mêmes, les palmes portées et agitées joyeusement avaient orné des triomphes religieux (Cf. 1 Mach. 13, 51 ; 2 Mach. 10, 7). Voyez dans notre Atlas archéologique de la Bible, Pl. 87, fig. 3, la représentation du *loulab* que les Israélites modernes continuent de porter à la fête des Tabernacles ; et, dans l'Atlas d'histoire naturelle de la Bible, Pl. 6, fig. 4, et Pl. 7, fig. 2, 5, le palmierdattier et son feuillage. C'est des palmes mentionnées par S. Jean qu'est venu le nom liturgique de “ Dimanche des rameaux ”. - *Et alla audevant de lui :* de sorte qu'il se forma une double procession, l'une venant de Jérusalem et allant au devant du Messie, l'autre partie de Béthanie et faisant escorte à N.-S. JésusChrist. - *En criant*. L'imparfait après deux prétérits : les acclamations enthousiastes se prolongèrent tout le long de la route. La leçon εκραυγαζον des manuscrits א, D, L, Q, etc., qui exprime l'idée avec tant d'énergie, est préférable à εκραζον de la Recepta (d'après A, X, Γ, Δ, etc.). Λεγοντες, “ disant ”, qu'on lit à la suite du verbe principal dans א, A, D, K, Q, X, etc., est probablement authentique. - *Hosanna*. En hébreu : הושיע אנ (hoschiah nâ), sauve donc! Voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 403. - *Béni*... La foule signale d'abord, dans ce vivat, la mission divine du Christ (il vient *au nom du Seigneur :* c'est Jéhova luimême qui l'envoie) ; puis elle exprime l'œuvre nationale qu'il devait accomplir (*roi d'Israël :* il était le fils et successeur de David). Comparez. le Ps. 117 (v. 26), auquel ces paroles sont partiellement empruntées. - Il est intéressant de rapprocher les uns des autres, pour noter leurs ressemblances et leurs divergences, les récits des quatre évangélistes à propos des cris de triomphe poussés par la foule. Chaque narrateur a ses particularités. Il y a un grand cachet de véracité dans ces variantes, car, dans une aussi nombreuse multitude, il est évident que les acclamations étaient diverses et mélangées, quoiqu'elles fussent identiques sur le fond.

Jean chap. 12 versets 14 et 15. - Jésus trouva un ânon, et s'assit dessus, ainsi qu'il est écrit : [15]Ne crains pas, fille de Sion ; voici ton roi, qui vient assis sur le petit d'une ânesse. - *Jésus trouva*. On nous présente enfin le divin triomphateur luimême. S. Jean abrège et condense étonnamment. Voyez les détails dans les synoptiques. - *Un ânon :* ce diminutif est propre à S. Jean. - *S'assit dessus*. S. Luc a tout à fait la même phrase ; S. Marc s'en rapproche ; S. Matthieu insiste sur l'action des apôtres, de là une expression toute différente. - *Ainsi qu'il est écrit*. Le premier et le quatrième évangélistes sont les seuls à faire l'application de ce texte au triomphe de Jésus. Cf. Matth. 21, 4-5, et le commentaire. Du reste, les Rabbins le disent unanimement écrit à propos du Messie. Cf. Lightfoot, Horæ hebr. et talm. in Matth. 21, 4, et Hengstenberg, Christologie des Alt. Testam., t. 2, p. 141 et s. - *Ne crains pas*. La citation est faite librement. “ Réjouistoi beaucoup ”, lisonsnous dans le texte hébreu de Zacharie, 9, 9. - *Fille de Sion :* Jérusalem et ses habitants. - *Voici* attire l'attention sur l'oracle. - *Ton roi, qui vient* (au présent). Le roi de Jérusalem par excellence, le Messie. - *Assis sur le petit d'une ânesse* : montrant ainsi qu'il est un “ roi de la paix ”, et point un violent conquérant. Ces derniers mots de la prophétie renferment l'idée principale.

Jean chap. 12 verset 16. - Les disciples ne firent pas d'abord attention à cela ; mais quand Jésus fut entré dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces choses avaient été écrites de lui et que ce qu'ils avaient fait à son égard, en était l'accomplissement. - Tout ce verset est propre à S. Jean, et bien conforme à sa manière, qui est à la fois profonde et candide. Voyez des traits analogues, 2, 22 ; 11, 12; 20, 9. - *Les disciples ne firent pas attention*. Les disciples connaissaient depuis longtemps “ ces choses ”, c'est-à-dire les détails mentionnés dans l'oracle de Zacharie ; mais ils ignoraient alors (au moment de leur réalisation actuelle) qu'elles eussent été écrites au sujet du Messie leur Maître : l'Esprit Saint le leur révéla plus tard. - *Mais quand Jésus fut entré*... N.-S. JésusChrist fut glorifié par sa résurrection et par son ascension. - *Ils se souvinrent alors*. Cf. Luc. 24, 45. Ils purent, illuminés d'en haut, jeter un coup d'œil rétrospectif sur la vie de

Jésus avec des données complètement nouvelles, et la saisir dans ses admirables relations avec les oracles de l'Ancien Testament. - Que ces choses avaient été écrites de lui... Les trois “ *cela, ces, ce* ” consécutifs de ce verset produisent un grand effet. Le verbe “ ce qu’ils avaient fait ” représente les hommages que les Douze avaient offerts à NotreSeigneur de concert avec la foule, et spécialement la circonstance de l'ânon, car “ Ils ne lui firent que ce qui avait été écrit de lui ”, S. Augustin.

Jean chap. 12 verset 17. - La foule qui était avec lui lorsqu'il avait appelé Lazare du tombeau, et l'avait ressuscité d'entre les morts, lui rendait témoignage. - Pour les derniers détails du triomphe, voyez les synoptiques. S. Jean s'arrête ici, non toutefois sans ajouter deux réflexions générales (vv. 17-19), qui soulignent les rapports de ce glorieux épisode, d'une part avec la résurrection de Lazare (vv. 17-18), de l'autre avec la mort prochaine de Jésus (v. 19). - *La foule qui était avec lui quand*... Cf. 11,19, 31, 36, 45. Ces témoins oculaires avaient naturellement fait preuve d'un zèle considérable au moment de l'entrée triomphale. - *Il avait appelé Lazare du tombeau* : allusion dramatique au grand cri par lequel Jésus avait rappelé Lazare à la vie, 11, 43. - *Et l’avait ressuscité*... C'est pour la troisième fois que nous retrouvons cette formule solennelle depuis le début du chapitre. Cf. vv. 1 et 7. - *Lui rendait témoignage*... Depuis longtemps le peuple s'était attaché à N.-S. Jésus- Christ ; mais le “ miracle de l'amitié ”, éclatant parmi tous les autres, avait occasionné en grande partie l'ovation si spontanée qui vient d’être racontée.

Jean chap. 12 verset 18. - C'est pour cela aussi que la foule vint audevant de lui, parce qu'ils avaient appris qu'il avait fait ce miracle. - Il s'agit d'une autre *foule* qu'au v. 17. Là, c'étaient les témoins du miracle rendant témoignage au thaumaturge ; ici, nous voyons l'heureux résultat de leur témoignage : *parce qu’ils avaient appris*... Les deux foules formaient ainsi un double chœur, se répondant alternativement. - *Ce miracle :* ce grand miracle en particulier.

Jean chap. 12 verset 19. - Les pharisiens dirent donc entre eux : Vous voyez que vous ne gagnez rien ? voilà que tout le monde va après lui. - *Les pharisiens dirent donc*. Un autre “ donc ”, bien différent de celui que nous lisions au v. 17 ; car le contraste est le même qu'un peu plus haut (vv. 9-11). - *Dirent donc entre eux* : προς εαυτους, dans le sens de “ se dirent l’un à l’autre ”. Cf. Bretschneider, Lex. man. s. v. Les plus violents excitaient les faibles, les indécis, afin d'arriver à une résolution nette et prompte. - *Vous voyez que vous ne gagnez rien.* (Θεωρεῖτε, la contemplation de l'expérience). Les meneurs se séparent ainsi de leurs collègues. Si vous nous aviez écoutés, tout serait terminé depuis longtemps ; mais vos atermoiements et vos demimesures n'aboutissent qu'à rendre la multitude plus favorable à ce Jésus. - *Voilà que tout le monde*... Hyperbole dans laquelle éclate toute leur jalousie. Le monde entier, réduit à sa stricte expression, c'était une portion considérable des Juifs alors réunis à Jérusalem. “ Ils prophétisaient sans savoir ”, dit fort bien Lampe, car leur parole est devenue littéralement vraie. - *Va auprès de lui* (derrière lui comme à la suite d'un chef) (dans le texte grec, au temps passé, car c'est déjà un fait accompli ; la locution est toute hébraïque, וירחאךלה). Quoique des faits analogues se fussent produits à Jérusalem (Cf. 7, 11 et ss. ; 8, 30 ; 10, 23 et ss.), jamais encore l'influence du Sauveur n'avait paru aussi entraînante ; les Pharisiens, au contraire, sentaient la leur s'affaiblir de plus en plus.

3° L'hommage des Gentils. 12, 20-36.

**20 Or il y avait là quelques gentils, de ceux qui étaient montés pour adorer au jour de la
fête. 21 Ils s'approchèrent de Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée ; et ils le
priaient, en disant : Seigneur, nous voulons voir Jésus. 22 Philippe vint, et le dit à
André ; puis André et Philippe le dirent à Jésus. 23 Jésus leur répondit : L'heure est
venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. 24 En vérité, en vérité, je vous le dis, si le
grain de froment qui tombe en terre ne meurt pas, 25 il demeure seul ; mais, s'il meurt,
il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie, la perdra, et celui qui hait sa vie dans
ce monde, la conserve pour la vie éternelle. 26 Si quelqu'un veut me servir, qu'il me
suive ; et là où je suis, mon serviteur sera aussi. Si quelqu'un me sert, mon Père
l'honorera. 27 Maintenant mon âme est troublée. Et que diraije ? Père, délivrez-moi de
cette heure. Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. 28 Père, glorifiez votre**

nom. Alors vint une voix du ciel : Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. [29]La foule qui était présente, et qui avait entendu, disait que c'était un coup de tonnerre. D'autres disaient : C'est un ange qui lui a parlé. [30]Jésus répondit, et dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix est venue, mais pour vous. [31]C'est maintenant le jugement du monde ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors. [32]Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. [33]Il disait cela, pour marquer de quelle mort il devait mourir. [34]La foule lui répondit : Nous avons appris de la loi que le Christ demeure éternellement ; comment donc ditesvous : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Quel est ce Fils de l'homme ? [35]Jésus leur dit : La lumière est encore pour un peu de temps parmi vous. Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. [36]Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière. Jésus dit ces choses, puis il s'en alla, et se cacha d'eux.

Hommage unique en son genre, et raconté seulement par l'évangéliste bienaimé. Il appartenait à S. Jean d'ouvrir ce vaste horizon sur la propagation de l'évangile dans le monde païen, commencée même avant la mort de N.-S. JésusChrist. Car “ ces hommes de l'Occident (ils étaient Grecs d'origine ; voir plus bas) proclament, à la fin de la vie du Christ, une vérité identique à celle que les hommes venus de l'Orient avaient annoncée au début de la même vie : à savoir, que les Gentils entreront dans le céleste bercail. Les Mages vinrent au berceau de Jésus, ces Grecs viennent auprès de sa croix, que leur arrivée lui rappelle aussitôt : n'étaitce pas, en effet, uniquement par sa mort que les nations devaient être sauvées ? ”, Plummer, The Gospel according to S. John, h. l. L'évangile passant ainsi, des Juifs qui sont devenus incrédules et déicides, aux païens transformés en adorateurs fidèles, c'est encore un admirable triomphe, un digne couronnement de la vie publique du Sauveur. Ou plutôt, d'après S. Augustin (Traité sur S. Jean 51, 8), voilà bien l’Église catholique, formée tout ensemble des convertis du judaïsme et de ceux de la gentilité ! “ Voilà que les Juifs veulent le tuer, les Gentils veulent le voir ; mais ceux qui criaient : “ Béni soit le roi d’Israël qui vient au nom du Seigneur ”, étaient aussi du nombre des Juifs. Les uns viennent de la circoncision, les autres de la gentilité, comme deux murs qui s’avancent de différents côtés et se réunissent en un baiser de paix et dans le sentiment de la même foi en JésusChrist. Une rencontre semblable avait eu lieu à la crèche de Bethléem. - L'introduction historique de l'épisode est très courte (vv. 20-22), car S. Jean insiste, selon sa coutume, sur les discours de Jésus qui s'y rattachent (vv. 23-36).

Jean chap. 12 verset 20. - Or il y avait là quelques gentils, de ceux qui étaient montés pour adorer au jour de la fête. - *Or il y avait là...* (*or*, la particule des vagues transitions)... A quelle date précise ? On ne le saurait dire avec certitude ; mais nous croyons pouvoir conclure de l'enchaînement général du récit que l'incident se passa immédiatement après l'entrée triomphale. Cf. Patrizi, De Evangel. lib. 2, Annot. 134. Il aurait eu lieu par conséquent sous les parvis du temple, dans la cour dite des Gentils (voyez notre Atlas archéologiq. de la Bible, p. 48 et Pl. 84, fig. 1 et 2) ; non pas hors de la ville, comme Rosenmüller le prétend sans raison. - *Quelques gentils*. Il y a dans le grec Ἕλληνες (ici seulement et 7, 35, dans les évangiles ; mais souvent dans les épîtres de S. Paul), expression qui désigne des “ Grecs ” de naissance, tantôt complètement païens (par ex. 7, 35, où la Vulgate traduit par “ gentes ”), tantôt affiliés au judaïsme en tant que prosélytes (voyez l’Évangile selon S. Matth., p. 443). Maldonat, Luc de Bruges, Calmet, Grotius, Hengstenherg, etc., pensent que les “ Gentils ” dont il est question en ce passage auraient été de la première catégorie ; nous les rangeons plutôt dans la seconde, d'après l'opinion plus commune, puisqu'ils étaient venus à Jérusalem pour y célébrer la Pâque. Cf. Act. 14, 1 ; 17, 4 ; 18, 4, etc. Quant à faire d'eux, à la suite d'Ewald, des Juifs proprement dits, mais dispersés à travers les nations païennes, nous ne le croyons pas possible ; car alors ils seraient appelés Ἑλληνιστα. Cf. Act. 6, 1 ; 9, 29. - *Pour adorer au jour de la fête* (ἐν τῇ ἑορτῇ désigne la fête entière avec son octave). “ Sous le terme d'adorer, on comprend tous les actes publics de religion ”, D. Calmet, h. l. On signale, Act. 8, 27 et 13, 43, d'autres “ prosélytes de la porte ”, ainsi qu'on les nommait (conformément à Ex. 20, 10) quand ils ne se faisaient pas circoncire. - Dans ces Hellènes désireux de présenter leurs hommages à N.-S. Jésus Christ, on a souvent prétendu voir les envoyés d'Abgar, roi d'Edesse. Moïse de Khorène formulait déjà cette conjecture, que d'autres écrivains arméniens ont adoptée à sa suite, et

qui a été renouvelée de nos jours par plusieurs commentateurs. Voyez Vaillant de Florival, Moïse de Khorène, Venise 1841, t. 1, p. 219 ; Dehaut, L'Évangile expliqué, défendu, médité, t. 4, p. 95 et ss. de la 4e édition. Mais l'histoire des relations d'Abgar avec Jésus n'a rien à faire ici, attendu que, d'après la note formelle du narrateur, les Hellènes en question étaient venus en Judée à l'occasion de la Pâque, et non directement pour voir NotreSeigneur. Sur les deux lettres fameuses qui auraient été échangées entre le roi et le Christ, voyez Fabricius, Codex apocryphus Nov. Test , t. 2, p. 388 et ss. ; Lettre d'Abgar par Laboubnia, écrivain contemporain des apôtres, traduite sur la version arménienne du 5ème siècle, Venise 1868 ; Herzog, Biblische Encyklopedie, au mot Abgar ; Hofmann, Leben Jesu nach den Apokryphen, p. 308. Comparez Eusèbe, Hist. eccles. 1, 33. Elles sont donc très anciennes, et datent au moins du 3ème siècle.

Jean chap. 12 verset 21. - Ils s'approchèrent de Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée ; et ils le priaient, en disant : Seigneur, nous voulons voir Jésus. - Dans le récit, qui est si pittoresque, si vivant, M. Renan luimême trouve “ un cachet historique indubitable ”. - *Ils s'approchèrent de Philippe*. Par délicatesse, ces hommes ne veulent pas se présenter directement à Jésus ; ils prient l'un des apôtres de leur servir d'introducteur. Pourquoi s'adressentils de préférence à S. Philippe ? Par pur hasard, peut-être ; ou bien, selon d'autres, parce qu'ils le connaissaient déjà. - Sur les mots *Bethsaïde en Galilée*, voyez 1, 45 et le commentaire. - *Ils le priaient :* l'imparfait témoigne de l'insistance qu'ils mirent dans leur requête. - *Seigneur*, κυριε. Titre de respect, qui semble avoir été l'appellation de politesse alors en usage dans les pays de langue grecque. - *Nous voulons voir Jésus*. C'est une entrevue personnelle qu'ils demandent ; s'ils avaient seulement désiré jeter un regard matériel sur Jésus, comme Zachée peu de temps auparavant, ils n'auraient pas eu besoin de la médiation d'un apôtre. Rien de plus touchant que leur souhait, présenté tout ensemble avec tant de simplicité, d'humilité, d'énergie (θέλω exprime en effet une volonté bien arrêtée, qui tend à l'action ; voyez Cramer, Biblische-theolog. Wœrterbuch der neutestam. Græcitæt, p. 363 de la 3e édition).

Jean chap. 12 verset 22. - Philippe vint, et le dit à André ; puis André et Philippe le dirent à Jésus. - *Philippe vint*... Ceci encore est graphique, bien décrit. Le verbe est au présent dans le texte grec. - *Et le dit à André*. André, autre apôtre à nom grec, ce qui ne manque pas d'attirer l'attention dans une telle circonstance, était l'ami intime de Philippe (Cf. 1, 44; 6, 7-8), qu'il avait luimême autrefois conduit au Sauveur. Il semblerait que S. Philippe n'osa pas prendre sur lui seul la responsabilité de présenter des païens à Jésus ; mais les deux amis ne craignirent pas d'avertir leur Maître de concert, après une consultation rapide.

Jean chap. 12 verset 23. - Jésus leur répondit : L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. - Après cette introduction historique (vv. 20-22),l'évangéliste nous communique le texte d'un admirable discours prononcé par N.-S. JésusChrist (vv. 23-36) et confirmé par une voix du ciel (v. 28). C'est une réponse (*Jesus leur répondit* ; “ répond ” d'après א, B, L, X), mais une réponse adressée aux apôtres introducteurs (*leur*), et non aux pieux Hellènes. Bien plus, le récit sacré nous laisse même dans l'incertitude sur le fait de leur présentation. Suivirentils Jésus un peu plus tard et eurentils le bonheur de l'entretenir en particulier ? C'est possible, quoique l'hypothèse contraire paraisse plus probable. Du moins, ils entendirent ses paroles, par lesquelles, leur répondant au moins d'une manière indirecte, il leur indiqua les conditions à remplir pour devenir de vrais et solides disciples. S. Jean n'en dit pas davantage, car “ ce n'est pas l'extérieur qui lui importe dans l'histoire, mais la substance morale des faits ”, Luthardt, h. l. - *L'heure est venue*. “ L'heure est venue ”, car il y a le parfait dans le texte original (Ἐλήλυθεν). Cf. 4, 21, 23. Le verbe est mis en avant de la phrase pour accentuer la pensée. - *Glorifié* (δοξασθῇ. Cf. 7, 39). C'est par ses souffrances et par sa mort que le Fils de l'homme allait être bientôt glorifié, puisqu'elles devaient amener son triomphe éternel, en commençant par cette terre où les Gentils devaient partout l'adorer “ par la croix vers la lumière ”. Cf. le v. 32. Grande prophétie, réitérée au moment où elle était sur le point de s'accomplir. La conjonction ινα (afin que) marque, comme en d'autres endroits, un décret providentiel. Cf. 13, 1 ; 16, 2, 32, etc.

Jean chap. 12 verset 24. - En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment qui tombe en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. - Le paradoxe apparent de la glorification du Fils de l'homme par une mort ignominieuse est démontré successivement de trois manières (vv. 24-26). En premier lieu, au verset 24, par un exemple saisissant, emprunté au domaine naturel. - *En vérité*... est l'exorde solennel par lequel Jésus attire l'attention sur l'explication qu'il va donner de ce fait surprenant, la passion du Messie. - *Si le grain de froment*. Petite chose pour en prouver une grande. Nous avons ici une sorte de parabole abrégée. - *Qui tombe en terre*, par l'ensemencement (πεσων, littéral. “ après être tombé ”). - *Ne meurt pas*. Qui n'a observé ce phénomène de la mort produisant la vie ? Le grain de blé

mis en terre ne tarde pas à périr en tant que grain de blé : *il demeure seul ;* isolement qui, pour une graine si précieuse, équivaut à une triste mort. - *Mais s'il meurt*. Voici l'hypothèse contraire. La mort même et la dissolution apparente développent dans ce grain les germes vitaux qui s'y trouvaient à l'état latent, et le plus heureux résultat est produit : *il porte beaucoup de fruit*, jusqu'à cent pour un. Cf. Matth. 13, 3-9, et parall. Ainsi donc, l'on n'atteint une forme supérieure d'existence qu'à la condition de perdre, au besoin par l'humiliation et la souffrance, la forme inférieure dans laquelle on avait vécu jusqu'alors. Voyez une pensée analogue dans Rom. 4, 23 et ss. ; Gal. 3, 13 et ss. ; Eph. 2, 14 et s.

Jean chap. 12 verset 25. - Celui qui aime sa vie, la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde, la conserve pour la vie éternelle. - 2° *Celui qui aime*... S. Augustin marque très bien la transition : “ C'est de luimême qu'il parlait. Il était le grain qui devait périr pour se multiplier ensuite ; il devait périr victime de l'infidélité des Juifs et se multiplier par la foi des peuples. Puis il nous exhorte à suivre les traces de sa passion : “ Celui ”, ditil, “ qui aime a son âme la perdra ”. Traité sur S. Jean, 51, 8-9. Le divin Maître signale donc une autre loi du monde moral et spirituel, semblable à la précédente, et prouvant aussi que la mort est la condition essentielle d'une vie nouvelle, transfigurée. Déjà nous avons rencontré à cinq reprises dans les évangiles synoptiques ce frappant paradoxe. Cf. Matth. 10, 39 ; 16, 25 ; Marc. 8, 35 ; Luc. 9, 24 ; 17, 33. Jésus y eut recours en des occasions diverses, et avec une grande variété d'applications. “ Aime ” (φιλῶν) désigne évidemment ici un amour démesuré, qui fait qu'on traite sa vie individuelle comme le souverain bien. - *La perdra*. Cette affection égoïste produira un effet tout contraire à celui que l'on recherche, la ruine au lieu de la préservation si ardemment souhaitée. Les manuscrits א, B, L, lisent “ la perd ” au présent. - *Et celui qui hait*... Non pas d'une haine absolue, mais par comparaison avec les biens supérieurs. Les participes présents φιλῶν, μισῶν, marquent une coutume, un amour et une haine habituels. - *Dans ce monde* et *pour la vie éternelle* appuient sur l'idée, et en précisent le véritable sens. - Quelques manuscrits ont φυλάξει au futur : “ la conservera ”.

Jean chap. 12 verset 26. - Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ; et là où je suis, mon serviteur sera aussi. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. - 3° C'est encore au fond la même condition nécessaire, mais autrement exprimée. Pas de vie sans la mort ; il faut que les disciples poursuivent l'œuvre de leur Maître de la façon dont il l'a commencée, par les tribulations, les humiliations et le sacrifice : ils ne sauraient conquérir la gloire éternelle par d'autres moyens. - *Qu'il me suive*. Il y a beaucoup d'emphase dans le pronom “ me ”. L'image est empruntée aux usages de l'Orient : les disciples d'alors ne se contentaient pas d'assister aux cours du Rabbin leur professeur mais ils vivaient ordinairement auprès de lui pour mieux étudier sa vie, ils l'accompagnaient partout dans ses voyages afin d'apprendre à conformer en tous points leur conduite à la sienne. - La phrase *là où je suis*, qui est propre à S. Jean, se retrouve en deux autres passages : 14, 3 et 8, 24. Elle indique le ciel, où Jésus se voit déjà par anticipation. - *Mon serviteur sera aussi*... Après avoir été à la peine avec Jésus sur cette terre, ses disciples fidèles seront à la gloire avec lui dans la bienheureuse éternité. Le Père céleste du Christ les récompensera généreusement (*mon Père l'honorera*) de leurs services assidus et courageux (*si quelqu'un me sert*).

Jean chap. 12 verset 27. - Maintenant mon âme est troublée. Et que diraije ? Père, délivrez-moi de cette heure. Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. - De ces glorieuses perspectives d'avenir, nous passons tout à coup à la description d'un combat violent et douloureux, qui eut pour théâtre la sainte âme de Jésus. Le ton devient tout à fait tragique. Voyez, Luc. 19, 41, et Joan. 13, 31, des mouvements de passion aussi rapides dans le cœur de l'HommeDieu. Le discours du Sauveur se transforme en une sorte de monologue, qui est entrecoupé à deux reprises par une courte prière à son Père céleste. Le style traduit ici admirablement les émotions de N.-S. JésusChrist. - *Mon âme*... C'est de la ψυχή qu'il est question, non du πνευμα (Cf. 11, 33) ; elle représente le siège de la sensibilité, des affections naturelles. Cf. Matth. 26, 36. Jésus va nous faire lire jusqu'au plus profond de son âme humaine. - *Est troublée*. Un trouble qui provenait de la claire vue de sa passion et de sa mort prochaine avait envahi subitement NotreSeigneur, car la générosité de son sacrifice ne l'empêchait pas d'en sentir la peine et les humiliations. Les paroles dont se sert Jésus pour exprimer son ébranlement intérieur sont comme un écho du Ps. 6, vv. 4 et 5 (d'après la traduction des Septante) : de toute mon âme, je tremble. Et toi, Seigneur, que faistu ? Reviens, Seigneur, délivremoi, sauvemoi en raison de ton amour ! Cf. Ps. 51, 6-7. “ O Jésus, mon âme est troublée de votre trouble. O mon Sauveur, par le trouble de votre sainte âme, guérissez le trouble de la mienne ”. Bossuet, Médit. sur l'Evang. Dern. Semaine, 12ème jour. - *Et que diraije ?* “ C'est la voix d'un homme que le trouble de ses pensées rend

impuissant ” (Maldonat, h. l.). Dans sa terrible angoisse, le Sauveur semble avoir éprouvé une sorte d'embarras pour s'exprimer : il est en effet de vives douleurs qui paralysent momentanément l'âme humaine ; de plus, c'étaient deux sentiments opposés qui luttaient dans le Cœur sacré de Jésus : “ Allaient de pair l’horreur de la mort et l’ardeur de l’obédience ” (Bengel), et il n'était pas possible de trouver des termes capables de les traduire en même temps : de là une douleur si intense. - Néanmoins, ces deux sentiments ne tardent pas à se dégager tour à tour ; et en premier lieu celui de la crainte, énoncé sous la forme d'une pressante prière : *Père* (cri filial et confiant) *délivrez-moi de cette heure*. “ Cette heure ”, c'est, comme en maint autre endroit de l'évangile, la Passion désormais prochaine du Messie. Cf. 13, 1 ; 17, 1. Où est, demanderonsnous, le Christ impassible et toujours serein que les rationalistes prétendent voir dans la narration de S. Jean, pour l'opposer au “ Christ souffrant ” des synoptiques (voyez nos Essais d'exégèse, Lyon 1884, p. 111) ? S. Jean omet l'agonie de Gethsémani ; mais n'en racontetil pas ici le prélude, l'avantgoût amer, où nous voyons les choses se passer absolument de la même manière et dans le même ordre que dans la douloureuse scène du jardin : la plainte, la prière, l'acte de résignation ? L'accord est au contraire parfait entre les divers récits, qui se complètent mutuellement, puisque S. Jean nous montre que l'agonie de Jésus ne se borna pas à Gethsémani. - Plusieurs exégètes anciens et modernes, entre autres S. Jean Chrysostome, Théophylacte, Grotius, Jansénius, Tholuck, A. Maier, etc.. adoptent une ponctuation différente de celle que nous avons suivie d'après la Vulgate et la plupart des éditions grecques ; ils traduisent : “ Comment diraisje : Mon Père, sauvez-moi de cette heure ? ”. Cette interprétation est peu vraisemblable, et elle semble heurter les lois psychologiques ; sans compter qu'elle rend la pensée bien terne. On ne comprend guère que N.-S. JésusChrist se soit adressé une question pareille à celleci : Doisje prier ? - *Mais*... C'est le second sentiment qui va se faire jour. Jésus a déjà maîtrisé sa frayeur passagère ; il se reprend donc, afin d'exprimer sa parfaite résignation aux volontés divines. Non, je ne puis prier ainsi, attendu que *c’est pour cela que je suis arrivé à cette heure*. “ Pour cela ” se rapporte aux lignes qui précèdent : pour soutenir ce combat de la passion, quelque rude qu'il soit, Jésus pourraitil renier maintenant toute sa vie, dont le Calvaire avait été le perpétuel objectif ?

Jean chap. 12 verset 28. - Père, glorifiez votre nom. Alors vint une voix du ciel : Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. - Le calme est désormais rétabli dans l'âme de N,-S. JésusChrist, et il réunit en un seul et même acte de généreux sacrifice, sa prière et sa délibération antérieures. - *Père*. Pour la seconde fois Jésus prononce avec émotion et confiance cette appellation de tendresse ; mais ce n'est plus ici un appel à la pitié du Père toutpuissant, c'est un acquiescement à toutes ses volontés. - *Glorifiez*. Glorifiez-le à mes frais, quel qu’en soit le prix ” (Bengel) ; par ma passion, par ma mort et par toutes leurs heureuses conséquences. - *Votre nom* est bien la leçon authentique ; c'est par erreur que divers manuscrits grecs et latins ont la variante “ de votre Fils ”. Le pronom est emphatique, aussi estil placé en avant dans le texte grec. Jésus oppose la gloire de son Père à sa propre volonté humaine. “ Nom ” représente l'être divin tout entier. Cf. Matth. 6, 9 ; Luc. 1, 49 ; 11, 2 ; Rom. 15, 9, etc. - *Alors vint*... : en réponse à la prière de N.-S. JésusChrist, et comme pour mettre le sceau de l'approbation divine sur tout son ministère. - Le mot *voix* désigne, soit d'après le contexte, soit d'après l'interprétation de tous les auteurs anciens et de la plupart des modernes, une voix réelle et proprement dite, analogue à celles qui avaient déjà rendu témoignage à N.-S. JésusChrist en deux circonstances antérieures de sa vie publique : c'est-à-dire à son baptême, Marc. 1, 11 et parall., et à sa transfiguration, Marc. 9, 7 et parall. Plusieurs autres passages de la Bible racontent des phénomènes miraculeux du même genre. Cf. 3 Reg. 19, 12 et 13 ; Dan. 4, 31, etc. - *Du ciel*. Dieu le Père accréditait ainsi une dernière fois publiquement son Fils. - *Je l’ai glorifié*. Là voix céleste emploie l'expression même dont Jésus s'était servi dans sa prière. Aucune limite n'est établie pour le passé, aucune pour l'avenir car depuis qu'il a commencé à se révéler aux hommes, Dieu a constamment glorifié son nom, et il continuera de le glorifier à tout jamais. Toutefois, il est évident que Jésus est désigné en cet endroit comme le centre et comme l'objet principal de la glorification divine : par la vie antérieure du Christ, et dans le futur plus particulièrement par les mystères de sa mort, de sa résurrection, de son ascension, avec leurs glorieux résultats. La répétition de la conjonction *et* ajoute beaucoup de force à la pensée : Ce que j'ai fait, je le ferai certainement encore.

Jean chap. 12 verset 29. - La foule qui était présente, et qui avait entendu, disait que c'était un coup de tonnerre. D'autres disaient : C'est un ange qui lui a parlé. - *La foule*... Note historique intercalée par l'évangéliste ; tout y atteste le témoin oculaire. - *Qui était présente* est pittoresque. - *Et qui avait entendu :* ce verbe, comme le précédent, s'applique à la foule entière. Tous les assistants avaient donc entendu un bruit

venu du ciel, quoique il y eut parmi eux différentes opinions pour le caractériser. Les uns, en effet, disaient que c'était *un coup de tonnerre*. D'autres, qui avaient entendu plus ou moins distinctement des sons articulés, disaient : *C'est un ange qui lui a parlé*. Ce second sentiment était en pleine conformité avec les idées juives d'alors, d'après lesquelles on voyait un peu partout les anges comme servant d'intermédiaires entre Dieu et les hommes. Voyez aussi Is. 6, 4 ; Zach. 10, 6, etc. - D'où provenait cette étonnante variété d'interprétations ? Peut être, comme on l'a dit souvent à la suite de S. Jean Chrysostome, des dispositions subjectives de chacun des assistants. " En tant qu'elle était une révélation du monde spirituel, la voix céleste ne pouvait être reconnue selon sa vraie nature que par l'oreille de l'esprit. Là où il existait une insensibilité totale pour les choses spirituelles, l'impression d'un bruit sourd produit à l'extérieur put bien frapper les assistants, mais ils n'en comprirent pas le sens ; voilà pourquoi ils le comparèrent seulement au tonnerre, à cause de l'analogie qu'ils y avaient trouvée. Les âmes plus sensibles... comprirent que quelqu'un parlait à Jésus, et ils attribuèrent à un ange la voix qu'ils entendaient. Seuls, les témoins vraiment illuminés d'en haut, les apôtres, entendirent distinctement les paroles " Bisping (d'après Olshausen). On peut alléguer à l'appui de ce sentiment les passages Act. 9, 4, 7 ; 22, 9, où S. Paul est seul à comprendre les paroles que lui adressait Jésus, tandis que ses compagnons ne percevaient que des sons confus. Voyez aussi Apoc. 4, 5 ; 8, 5 ; 16, 18, où des voix et des roulements de tonnerre retentissent ensemble. Quant " à faire du tonnerre la réalité et transformer la voix et les paroles en pure imagination, c'est substituer une explication arbitraire au sens très limpide du récit évangélique ". Plummer, h. l. Et pourtant les rationalistes se sont empressés de faire cette transformation afin d'éliminer le miracle, et plus d'un commentateur croyant a eu la faiblesse de les suivre par un esprit de concession non moins dangereux qu'inutile. Sur la fameuse théorie juive de la *BathQôl* (לוֹם־תב), c'est-à-dire du tonnerre jouant le rôle de la voix de Dieu, voyez Lightfoot, Horæ hebr. et talm. h. l. ; elle n'a du reste rien à faire pour l'explication de ce passage.

Jean chap. 12 verset 30. - Jésus répondit, et dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix est venue, mais pour vous. - Jésus ne répond pas à une question directe, mais, en général, à la discussion qui s'était engagée autour de lui à propos de la voix céleste. II explique en quelques mots le but divin de ce prodige (notez que son langage confirme entièrement le caractère miraculeux du phénomène). - *Ce n'est pas pour moi* est mis en avant pour appuyer sur cette première pensée. N.-S. JésusChrist connaissait ses relations intimes avec Dieu ; personnellement il n'avait donc pas besoin d'un si éclatant témoignage. - *Mais pour vous* : pour eux comme un avertissement suprême, comme une confirmation admirable de la mission céleste de Jésus, comme un nouvel attrait pour les amener à croire en lui. Cf. 11, 42.

Jean chap. 12 verset 31. - C'est maintenant le jugement du monde ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors. - S'élevant tout à coup à des sphères supérieures, et contemplant, à la lumière du témoignage que lui rendait son Père, l'avenir entier de son Église, le Sauveur chante un hymne de triomphe, vv. 31-32. Le style est solennel, majestueux et rythmé, surtout au v. 31. - *Maintenant*. Avec la claire vue que produisait sa science divine, JésusChrist contemple sa future victoire sur ses ennemis, comme si elle appartenait déjà au domaine du passé. Comparez le " là où je suis " du v. 26. - *Le jugement du monde*. Le contexte s'oppose à ce qu'on prenne en bonne part le jugement dont parle ici NotreSeigneur (S. Augustin, S. Cyrille, Maldonat, Tolet) ; il ne s'agit rien moins que d'une délivrance, mais tout au contraire d'une condamnation. Cf. 3, 17 ; 5, 29. Le monde, si coupable envers Jésus, sera donc jugé et condamné. - *Maintenant* est une répétition pleine d'emphase, qui met en relief ce que l'heure présente avait d'important et de grave, soit pour le genre humain, soit pour son ancien dominateur, le démon. Car c'est bien le démon qui est désigné par l'expression *le prince de ce monde*. S. Jean est seul à l'employer dans le Nouveau Testament (Cf. 14, 30. et 16, 11) ; mais elle apparaît fréquemment dans les écrits rabbiniques (םלועה רש ; voyez Lightfoot, h. l.). Les Juifs qui se savaient régis par Dieu, aimaient à dire que les nations païennes avaient Satan pour prince et pour monarque ; le fait, d'ailleurs, n'était malheureusement que trop réel. - *Va être jeté dehors*. Expression énergique. Cf, 6, 37, 9, 34, 35, où le verbe εκβάλλω désigne une sorte d'excommunication. *Dehors* (quelques manuscrits de l'Itala ont à tort " deorsum ", vers le bas) : c'est-à-dire, hors du monde, qui avait été jusque là son domaine. Cette expulsion de Satan devait avoir lieu par la conversion du monde païen. Non que sa puissance infernale ne puisse s'exercer encore d'une façon multiple ; mais il est vaincu d'avance pour l'ensemble des résultats : s'il y a quelques succès, ils seront particuliers, isolés, et n'atteindront jamais la divine institution de Jésus, l'Église.

Jean chap. 12 verset 32. - Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. - *Moi* au contraire, par opposition au “ prince de ce monde ”. Tandis que le démon sera vaincu, N.-S. Jésus Christ marchera de triomphe en triomphe. Cf. Apoc. 19, 11-20, 10. C’est le côté positif de la rédemption qui est maintenant exposé ; le v. 31 en indiquait les effets négatifs. - *Quand j’aurai été élevé de terre*. Jésus désignait ainsi sa mort sur la croix. Voyez le v. 33 et les commentaires de 3, 14, et de 8, 28. Ce qui dominait dans la pensée du Sauveur, c'étaient les résultats de sa passion, et non l'époque à laquelle elle devait avoir lieu ; de là cette tournure hypothétique de la phrase. Cf. 14, 3 : “ lorsque je m’en serai allé ”. - *J’attirerai tout*... Tous les hommes, sans distinction de race ; c'est la catholicité de l’Église du Christ. J’attirerai, mais sans violence : par une simple pression morale qui ne gênera en rien la liberté. - *À moi* est expressif, et nous montre d'une manière vivante JésusChrist devenu le centre de toute l'humanité, de l'univers entier. Du reste, sa position sur la croix, les bras étendus, devait symboliser parfaitement l'accueil aimable qu'il ferait à tous les hommes. Ainsi donc, “ l'arbre de malédiction et de mort planté en terre ne demeurera pas stérile et desséché, mais il prendra sa naissance du côté du ciel, comme l'arbre de vie et de bénédiction ”. Stier, Reden des Herrn Jesu, h. l. - Dans les versets 31 et 32, on a vu très justement un résumé complet de toute l'histoire de L’Église ou du royaume des cieux, avec le mélange de bien et de mal qui s'y manifeste toujours, avec Jésus luttant contre le démon, avec le triomphe final du Christ sur l'Antéchrist. Voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 67 et 68.

Jean chap. 12 verset 33. - Il disait cela, pour marquer de quelle mort il devait mourir. - A cette belle parole de N.-S. JésusChrist, l'évangéliste ajoute une courte réflexion pour la commenter, car elle aurait pu sembler obscure à plusieurs. - En tenant ce langage mystique et réaliste tout ensemble, Jésus donnait clairement à entendre quels devaient être la nature, le genre de sa mort. Cf. 3, 14 ; 8, 28. - Sur la locution *il devait mourir*), voyez 6, 72 et le commentaire.

Jean chap. 12 verset 34. - La foule lui répondit : Nous avons appris de la loi que le Christ demeure éternellement ; comment donc ditesvous : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Quel est ce Fils de l'homme ? - *La foule lui répondit*. Réponse rien moins qu'aimable, comme le faisait observer S. Jean Chrysostome. La foule va engager une petite discussion avec N.-S. Jésus Christ à propos de l'immortalité du Messie, vv. 34-36. - *Nous* (pronom emphatique) *avons appris*... Allusion à la méthode que les Rabbins et les docteurs juifs suivaient habituellement pour transmettre la doctrine religieuse : ils prêchaient dans les synagogues et ils enseignaient dans les écoles. Cf. Matth. 5. 21, etc. - *De la loi* est une expression générale pour désigner toute la sainte Écriture. Cf. 10, 34 ; 15, 25. Les interlocuteurs de Jésus avaient alors spécialement à la pensée les textes suivants ou d'autres semblables : Ps. 88, 29, 36, 37 ; 109, 4 ; Is. 9, 7 ; Ezech. 37, 25 ; Dan. 7, 14, etc. On appliquait alors ces passages au règne temporel du Christ, que l'on supposait devoir durer dans les siècles des siècles, parce qu'on ne savait pas distinguer entre son premier et son second avènement. Jésus, qui se présentait comme le Messie, venait d'insinuer qu'il ne tarderait pas de disparaître d'une manière ou d'une autre, v. 32. - *Comment donc ditesvous :* pronom aussi emphatique que “ nous ” un peu plus haut. - *Il faut* (Cf. 3, 14 et le commentaire) *que le Fils de l’homme*... Jésus n'avait pas prononcé exactement la phrase que lui prêtent ici les Juifs ; mais le nom de Fils de l'Homme était venu sur ses lèvres peu d'instants auparavant, v. 23 : c'est donc bien sa pensée qui est exprimée. - *Quel est ce Fils de l’homme ?* Question souverainement dédaigneuse dans la circonstance. Voilà un étrange Messie ! Nous ne le connaissons pas. Toutes leurs folles espérances messianiques se trouvaient en effet contredites par le vrai Christ. Pauvre peuple, que l'on avait imbu de tant de préjugés sur le plus beau et le plus consolant de tous ses dogmes !

Jean chap. 12 verset 35. - Jésus leur dit : La lumière est encore pour un peu de temps parmi vous. Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. - Jésus ne répond pas directement à cette interrogation hautaine ; il pensait leur être plus utile en leur donnant une grave leçon : Profitez du peu de temps que vous avez encore pour arriver au salut par la foi. - *La lumière est encore pour un peu de temps* : représente figurément N.-S. JésusChrist luimême, comme au chap. 1, vv. 5, 8, 9, etc. - *Parmi vous*. Les manuscrits א, B, D, L, X, etc., ont aussi εν υμιν , et telle paraît avoir été la leçon primitive (A et la plupart des mss. majuscules ont μεθ' υμον, avec vous). - Après avoir signalé ce fait important : Je ne suis parmi vous que pour peu de jours, Jésus en tire aussitôt les conséquences : *Marchez pendant que vous avez la lumière ;* expression pittoresque, qui sera expliquée au verset 36 par la phrase : *Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière*. Divers

interprètes traduisent la conjonction *pendant que* par “ selon que ” : Vivez d'une manière conforme à la lumière qui vous éclaire, comme des hommes qui ont conscience qu'ils possèdent la vérité au milieu d'eux. Mais ce sens semble un peu forcé, et il vaut mieux, avec la Vulgate, prendre le sens de “ tandis que ”. - *De peur que les ténèbres...* Cf. 1, 5. Ce passage rappelle très vivement le prologue de S. Jean. Le verbe *surprennent* est très énergique. D'après quelques documents anciens, il est employé déjà au chap. 6, v. 17, pour marquer les ténèbres qui fondirent tout à coup sur les apôtres alors qu'ils étaient, sans leur Maître, au milieu du lac de Tibériade. 1 Thess. 5, 4, il exprime l'arrivée soudaine du jugement dernier. Cf. Num. 32, 23, traduction des Septante, où il décrit la manière dont le pécheur est saisi par le crime. D'ordinaire les classiques le prennent en mauvaise part, pour désigner quelque terrible surprise, un malheur qui vient à l'improviste. - *Celui qui marche...* Le Sauveur développe sa pensée, en indiquant, par un fait d'expérience quotidienne, combien il est funeste de marcher dans les ténèbres. Cf. 8, 12 ; 9, 4 ; 11, 9 ; 1 Joan. 2, 11. - *Ne sait où il va*, verbe qui revient souvent dans le quatrième évangile. “ Étrange état ! On va, car il faut aller... On va donc, et on ne sait où l'on va : on croit aller à la gloire, aux plaisirs, à la vie, au bonheur ; on va à la perdition et à la mort. On ne sait où l'on va, ni jusqu'à quel point on s'égare. On s'éloigne jusqu'à l'infini de la droite voie, et on ne voit plus la moindre trace ni la moindre route par où l'on puisse y être ramené ”. Bossuet, Médit. sur l'évangile, dernière semaine, 17ème jour.

Jean chap. 12 verset 36. - Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière. Jésus dit ces choses, puis il s'en alla, et se cacha d'eux. - Des enfants de lumière : Telle sera la glorieuse transformation opérée en ceux qui adhéreront à la lumière par foi, ils seront euxmêmes étonnamment illuminés. Sur cette locution hébraïque, qui exprime toujours une intime union, voyez 17, 12 ; Luc. 10, 6 ; 16, 8, et surtout Matth. 5, 9 ; 8, 12 ; 9, 15 ; 13, 38 ; 23, 15, etc. - *Jésus dit ces choses...* Formule imposante en cet endroit, car elle désigne la dernière exhortation adressée publiquement au peuple par N.-S. JésusChrist. “ C'est ici la scène finale, la clôture solennelle de la première partie du drame évangélique, de celle qui nous représente Jésus dans ses rapports avec le monde, cherchant, et généralement en vain, à attirer à lui ceux qui étaient à sa portée... Désormais Jésus se dérobe aux Juifs pour se renfermer dans le cercle étroit de ses disciples ”. Reuss, La théologie johannique, p. 262 et s. - *Il s’en alla :* définitivement, car il venait de faire ses adieux. S. Jean ne dit pas en quel lieu le divin Maître se retira ; ce fut à Béthanie, d'après les synoptiques. Cf. Matth. 21, 17 et parall. - *Et se cacha d’eux :* la lumière s'éclipse maintenant pour ces yeux indignes, qui s'étaient volontairement fermés devant elle. Comparez 8, 57, où Jésus n'avait disparu que pour un temps, afin d'échapper à un péril momentané.

4° L'incrédulité des Juifs. 12, 37-50.

En terminant la partie de son récit relative à la vie publique du Messie, S. Jean s'arrête un instant pour en constater les résultats. Le regard d'ensemble qu'il porte sur l'œuvre du Maître bienaimé lui révèle, comme chaque trait isolé, beaucoup d'incrédulité dans la masse du peuple et dans les grands. Aussi, le ton tragique que nous lui avons vu prendre si souvent à partir de 1, 11, retentiratil douloureusement à travers tout ce passage. - Les versets 37-43 contiennent des réflexions personnelles du narrateur sur les causes de l'incrédulité des Juifs ; dans une autre série de versets, 44-50, Jésus luimême dira les conséquences de ce grand crime.

α. L'endurcissement des Juifs et ses causes. 12, 37-43

**37Quoiqu'il eût fait tant de miracles devant eux, ils ne croyaient pas en lui, 38afin que
s'accomplît la parole du prophète Isaïe, qui a dit : Seigneur, qui a cru à ce que nous
faisons entendre ? et à qui le bras du Seigneur atil été révélé ? 39C'est pour cela qu'ils
ne pouvaient croire, car Isaïe a dit encore : 40Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leur
cœur, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, et qu'ils ne comprennent de leur cœur, et
qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse. 41Isaïe a dit cela lorsqu'il a vu sa
gloire, et qu'il a parlé de lui. 42Cependant, même parmi les chefs, beaucoup crurent en
lui ; mais, à cause des pharisiens, ils n’osaient le reconnaître publiquement, pour n'être
pas chassés de la synagogue. 43Car ils ont aimé la gloire des hommes plus que la gloire
de Dieu.**

Dans l'épître aux Romains, 9-11, S. Paul étudie plus au long ce mystérieux problème et le rattache également à sa véritable cause. L'histoire religieuse ne renferme pas de fait plus surprenant, plus paradoxal que celuici : les Juifs ont rejeté leur Messie.

Jean chap. 12 verset 37. - Quoiqu'il eût fait tant de miracles devant eux, ils ne croyaient pas en lui. C'est un regard général que S. Jean jette ici sur tous les miracles accomplis par NotreSeigneur. - *Tant de miracles*. L'adjectif grec Τοσαῦτα, dans le quatrième évangile, est toujours relatif à la quantité. Cf. 6, 9 ; 14, 9 ; 21, 11. - Notre évangéliste n'a pourtant raconté jusqu'ici que six miracles de Jésus, et il se contentera d'en ajouter un septième au chapitre 21 ; mais l'ensemble de sa narration en suppose un nombre considérable. Cf. 7, 31 ; 11, 47 ; 20, 30, etc. Sur le mot " miracle " (σημεῖα), qui caractérise si bien le but des prodiges opérés par N.-S JésusChrist, voyez la note de 2, 11. - *Devant eux* : sous leurs yeux, en leur présence. Circonstance qui rendait l'incrédulité tout à fait inexcusable. Cf. Act. 26, 26. Les miracles de Jésus avaient eu en effet une publicité étonnante. - *Ils ne croyaient pas*... Cette conclusion de la phrase est empreinte d'une poignante tristesse. Remarquez l'imparfait de la durée, qui dénote une terrible opiniâtreté dans le refus de la foi. Cf. 1 10, 11.

Jean chap. 12 verset 38. - Afin que s'accomplît la parole du prophète Isaïe, qui a dit : Seigneur, qui a cru à ce que nous faisons entendre ? et à qui le bras du Seigneur atil été révélé ? - *Afin que s'accomplît...* C'est pour la première fois que nous trouvons dans le récit de S. Jean cette formule si fréquemment employée par S. Matthieu (voyez la page 45 de notre commentaire) ; elle reviendra plus loin à différentes reprises : 13, 18 ; 15, 25 ; 17, 12 ; 18, 9, 32 ; 19, 24, 26. Elle caractérise les deux évangiles qui se rapprochent le plus du genre hébreu dans leur mode de composition, et qui rattachent plus souvent que les autres l'Ancien Testament au Nouveau. - *Afin que* a parfois très fâcheusement, par suite d'un faux scrupule, été traduit comme s'il équivalait à " de sorte que ". Non, l'évangéliste se représentait en réalité l'endurcissement de ses compatriotes comme une chose nécessaire. Dieu l'avait prévu, l'ayant prévu il l'avait annoncé par ses prophètes, et ce que Dieu prédit arrive infailliblement, quoique la liberté des agents secondaires ne soit en rien lésée. " Comme toi, avec ta mémoire, tu ne rends pas obligatoire l'existence des choses passées, ainsi Dieu, par sa pré-science, ne contraint pas à exister les choses qui seront dans le futur. " S. Aug. Du libre arbitre lib. 3, c. 4. Cf. Patrizi, De evangel. lib. 3, dissert. 15, n. 55. - *La parole du prophète Isaïe.* Pléonasme emphatique, pareillement usité chez les meilleurs auteurs grecs et latins. Il s'agit du célèbre passage 53, 1, que les Juifs ont toujours appliqué au Messie, et dont S. Paul, Rom. 10, 16, fait un emploi identique à celui de S. Jean. Il est assez exactement cité d'après la traduction des Septante. Suivant l'interprétation qui a nos préférences, le prophète, au nom des Israélites de l'avenir convertis à la vraie foi, confesse humblement l'incrédulité des contemporains du " Serviteur de Dieu ", ou du Messie. Voyez le commentaire de F. Delitzsch, h. l. Selon d'autres, c'est Isaïe luimême qui se plaindrait à Dieu de l'insuccès de son ministère prophétique. Au fond, du reste, peu importe pour le sens et l'application de l'oracle. - *Seigneur* est omis soit dans le texte hébreu, soit dans les Septante. - *Qui a cru... ?* Avec la signification de " personne n'a cru ", tant le nombre des croyants devait être restreint, absolument et relativement. - *A ce que nous faisons entendre :* à ce que nous avons entendu, à la bonne nouvelle que nous avons reçue du Christ ; ou bien, si l'on aime mieux adopter la seconde interprétation donnée cidessus : à l'annonce que j'ai apportée, moi prophète. - *Et à qui le bras du Seigneur*... Même pensée, d'après le parallélisme hébraïque, mais avec une forte image pour mieux déterminer la culpabilité des incrédules. On avait tant de raisons pour croire ! Les œuvres merveilleuses produites par le bras divin avaient été si nombreuses ! et ces œuvres étaient précisément les miracles si nombreux (cf. v. 37) de N.-S. JésusChrist. Sur l'expression " le bras du Seigneur ", voyez encore, dans l'Ancien Testament, Sagesse 5, 16 ; 11, 21 ; Is. 51, 5 ; 52, 10 ; Bar. 2, 11 ; dans le Nouveau, Luc. 1, 51 ; Act. 13, 17. - *A qui atil été révélé ?* L'interrogation a le même sens que pour " qui a cru ". II s'était magnifiquement révélé, ce bras toutpuissant ; mais les Juifs avaient fermé les yeux pour ne pas le voir.

Jean chap. 12 verset 39. - C'est pour cela qu'ils ne pouvaient croire, car Isaïe a dit encore... - Il y a une gradation visible dans la pensée ; le narrateur, après avoir signalé le fait, en indique la cause. Avec la Vulgate et de nombreux interprètes, nous rattachons " pour cela " à ce qui suit (vv. 39 et 40), non à ce qui précède (vv. 37 et 38) ; c'est une formule pour préparer la seconde citation d'Isaïe. Un nouveau scrupule a poussé des commentateurs de renom (S. Jean Chrys., Théophylacte, Euthymius, etc.) à traduire par " ne voulaient " ; ils craignaient de paraître rejeter sur Dieu la faute d'Israël. Mais il n'y a rien à changer au texte sacré, il suffit de l'expliquer : or, dans les conditions où les Juifs s'étaient mis par leur abus des grâces divines, ils étaient

réellement dans l'impossibilité de croire ; impossibilité dont ils étaient seuls responsables. - Car (de nouveau, encore) *Isaïe a dit...* Cf. 6, 9-10. Cet autre passage ne prédit pas seulement l'endurcissement d'Israël, mais il en exprime la nécessité dans le sens qui vient d'être indiqué. S. Jean le cite d'une manière indépendante soit de l'hébreu, soit de la version d'Alexandrie. Déjà N.-S. JésusChrist luimême se l'était appliqué, Matth. 13, 14-15 et parall. ; S. Paul aussi le lui appliquera en parlant de lui aux Juifs de Rome, Act. 28, 26. Après s'être réalisée une première fois au temps d'Isaïe, cette parole terrible devait s'accomplir de nouveau, et plus complètement, pour les contemporains de Jésus.

Jean chap. 12 verset 40. - Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leur cœur, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, et qu'ils ne comprennent de leur cœur, et qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse. - *Il a aveuglé* (au parfait)... Dans l'hébreu : “ aveugle, endurcis ”, à l'impératif ; ce sont des ordres donnés par Dieu à son prophète. Ici le Seigneur est censé avoir agi personnellement, directement, ce qui ajoute beaucoup de vigueur à la pensée. Ces impératifs sont devenus des passés historiques. - *Il a endurci...* Ce verbe se dit le plus souvent des yeux aveuglés ; mais ici il est pris au figuré, pour représenter la l'engourdissement de l'esprit, qui empêche de voir la vérité, Bretschneider, Lex. man., s. v. Cf. Marc. 6, 52 ; 8, 17 ; Rom. 11, 7 ; 2 Cor. 3, 14. - *Leurs yeux… leur cœur.* L'œil et le cœur, deux organes qui jouent un rôle si important dans la vie physique, mais plus essentiels encore pour la perfection de la vie morale. - *De peur qu'ils ne voient*. Dans le même sens qu'antérieurement (v. 38) : “ afin que ” - *Et qu'ils ne se convertissent*. “ Se retourner ” devint de très bonne heure dans le langage des saints Livres l'emblème de la “ conversion ” intérieure. - *Et que je ne les guérisse.* Autre belle image : la corruption de l'âme est comparée à une maladie qui réclame les soins empressés du médecin. Ici, le remède serait la foi en Jésus, mais les Juifs le refusent opiniâtrement, Cf. Matth. 9, 12 ; 1 Petr. 2, 24. C'est à Dieu, et non au Christ, que se rapporte le verbe “ guérisse ”.

Jean chap. 12 verset 41. - Isaïe a dit cela lorsqu'il a vu sa gloire, et qu'il a parlé de lui. - L'une de ces notes rétrospectives, dont S. Jean aime à parsemer sa narration. - *Cela* : les paroles d'Isaïe citées au v. 40. - *Lorsqu'il a vu sa gloire...* Au lieu de ὅτε (D, Γ, Δ , etc., l'Itala, la Vulg., le syr.), les manuscrits א, A, B, L, M, X, et plusieurs versions anciennes, ont ὅτι, “ parce que ” ; et cette leçon, quoique plus obscure, est certainement mieux accréditée. Le narrateur indiquait ainsi le motif qui poussa le prophète à raconter sa vision célèbre. - *Sa gloire*. Ce pronom, comme le suivant, désigne évidemment le Messie, N.-S. JésusChrist, et non Dieu le Père, comme l'affirment quelques interprètes. Voyez dans le texte même d'Isaïe, 6, 1 et ss., la description admirable de cette gloire. - *Et qu'il a parlé de lui*, du divin Logos. Rien de plus clair que ce passage pour démontrer la divinité de Jésus. En effet, c'est Dieu dans la trinité de ses personnes que le prophète avait eu le bonheur de contempler ; or, S. Jean nous certifie que JésusChrist luimême avait été l'objet direct de la vision d'Isaïe. Cf. 1 Cor, 10, 4, où S. Paul envisage le Christ comme le Dieu qui se révèle dans l'Ancien Testament.

Jean chap. 12 verset 42. - Cependant, même parmi les chefs, beaucoup crurent en lui ; mais, à cause des pharisiens, ils n'osaient le reconnaître publiquement, pour n'être pas chassés de la synagogue. - *Cependant*. La formule très classique Ὅμως μέντοι introduit une sorte de rectification aux lignes qui précèdent. Dans le judaïsme, Jésus avait trouvé un certain nombre d'adhérents parmi les classes dirigeantes. Il est vrai qu'aussitôt après avoir rappelé ce fait, S. Jean sera tristement obligé de se reprendre encore, pour dire combien avait été faibles des croyances qui avaient rougi de se manifester au dehors. - *Même parmi les chefs*. La conjonction est emphatique : même parmi les membres du Sanhédrin. Ce sont, en effet, les Sanhédristes qui sont désignés par l'expression ἀρχόντω. Cf. 3, 1 ; 7, 48, etc. - *Beaucoup crurent...* Pas seulement Nicodème et Joseph d'Arimathie, mais un grand nombre. Voyez le commentaire de 3, 1. - *Mais à cause des pharisiens*. Les pharisiens formaient, dans le Sanhédrin et en dehors de cette assemblée, un parti puissant qui fut, dès le début, comme le montrent si bien les divers récits évangéliques, acharné contre N.-S. JésusChrist. C'est en pure perte que M. Cohen, dans l'ouvrage intitulé Les Pharisiens, Paris, 1877, a voulu prétendre le contraire ; ses démonstrations sont en opposition directe et constante avec l'histoire. - *Ils n'osaient pas le reconnaître*. De nouveau l'imparfait de la durée, pour marquer une habitude. - *Pour n'être pas chassés de la synagogue*. Motif pour lequel ces membres du grand Conseil, gardaient leur foi secrète ; ils redoutaient l'excommunication. L'expression pittoresque ἀποσυνάγωγοι n'est employée que par S. Jean dans le Nouveau Testament (ici, 9, 12 et 16, 12). - La réflexion de l'évangéliste soulève un coin du voile qui

recouvrait le judaïsme d'alors et nous révèle une plaie des plus profondes. Les âmes étaient courbées sous le joug pharisaïque, qui produisait partout la lâcheté, l'hypocrisie.

Jean chap. 12 verset 43. - Car ils ont aimé la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu. - *Car ils ont aimé...* Comme son nom l'indique, le respect humain provient d'un désir exagéré de plaire aux hommes et de la crainte de ne pas obtenir leurs suffrages : tel était le cas dans la circonstance présente. Ceux dont parle S. Jean cachaient leurs sentiments réels envers Jésus parce qu'ils préféraient *la gloire des hommes* (Cf. v. 44) à la gloire supérieure qu'une conduite franche et courageuse leur aurait procurée auprès de Dieu.

β. Le jugement porté par JésusChrist sur ses compatriotes. 12, 44-50.

**44Or Jésus s'écria, et dit : Celui qui croit en moi, ne croit pas en moi, mais en celui qui
m'a envoyé. 45Et celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. 46Je suis venu dans le
monde, moi qui suis la lumière, pour que quiconque croit en moi ne demeure pas dans
les ténèbres. 47Et si quelqu'un entend mes paroles, et ne les garde pas, ce n'est pas moi
qui le juge ; car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde.
48Celui qui me méprise, et qui ne reçoit pas mes paroles, a son juge : la parole même
que j'ai annoncée le jugera au dernier jour. 49Car je n'ai pas parlé de moimême ; mais
le Père qui m'a envoyé m'a commandé luimême ce que je dois dire, et comment je dois
parler. 50Et je sais que son commandement est la vie éternelle. C'est pourquoi, les
choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites.**

A l'incrédulité des Juifs, dont il a tracé un si vivant portrait (vv. 37-43), S. Jean oppose JésusChrist s'affirmant luimême comme la lumière du monde, et proclamant bien haut la nécessité de la foi en sa personne et en sa doctrine. Ces deux points sont en effet relevés tour à tour : la personne de Jésus, si intimement unie à celle de Dieu, vv. 44-46 ; l'enseignement de Jésus, qui est un enseignement divin, vv. 47-50. De part et d'autre, les paroles du Sauveur mettent en relief l'énorme responsabilité des Juifs et les funestes résultats de leur conduite ; car, en rejetant leur Messie, c'est Dieu même qu'ils ont rejeté. “ Il appelle à grands cris, et ils allèguent toutes les excuses d'ignorance qu'ils peuvent trouver ”.

Jean chap. 12 verset 44. - Or Jésus s'écria, et dit : Celui qui croit en moi, ne croit pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé. - *Or Jésus s'écria, et dit* (redondance pleine de solennité). Les exégètes ont beaucoup discuté touchant l'époque de ce petit discours du Sauveur ; elle crée réellement quelque difficulté. Plus haut, v. 36, l'évangéliste a dit en termes très nets que Jésus avait mis fin à son enseignement public ; il n'est donc pas possible que ce soit un nouveau discours, prononcé plus tard, ainsi que l'ont pensé plusieurs commentateurs. Le verbe si expressif *s'écrier* (Cf. 7, 28 ; 37) contredit de son côté l'opinion d'après laquelle NotreSeigneur n'aurait prononcé les paroles qui suivent que devant le cercle étroit de ses disciples. Sous prétexte qu'on ne rencontrerait ici que des réminiscences empruntées à des discours plus anciens, un assez grand nombre d'interprètes contemporains ont supposé que S. Jean donnerait en ce lieu comme une récapitulation de l'enseignement qu'il avait luimême si souvent entendu. Il nous répugne d'accepter ces sortes d'arrangements factices, et cette liberté qu'auraient prise les écrivains sacrés à l'égard de la prédication de leur Maître. Nous dirons donc, ou bien que les vv. 44-50 remontent à une circonstance antérieure, ou qu'ils sont vraiment à leur place historique, Jésus les ayant prononcés immédiatement après la séparation (Lampe, Bengel), ce qui pourrait s'accorder avec le v. 36 interprété d'une manière moins stricte. - *Celui qui croit en moi...* Cf. 10, 38 ; 13, 20. N.-S. JésusChrist fait ressortir la haute importance de la foi. Croire en lui, c'est croire directement en Dieu. - *Ne croit pas en moi, mais...* C'est-à-dire : pas uniquement en moi comme si j'étais seul et séparé de Dieu, mais en Dieu et en moi par un acte unique. De Jésus, la foi remonte aussitôt à celui qui l'a divinement accrédité. Cf. 5, 24 ; 7, 16 ; 8, 47, Marc. 9, 37.

Jean chap. 12 verset 45. - Et celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. - Autre conséquence non moins évidente, et non moins douce pour les âmes croyantes : voir Jésus, c'est aussi voir le Seigneur luimême. Cf. 14, 19-20. - *Celui qui me voit*. Dans le grec, ὁ θεωρῶν, ce verbe aimé de S. Jean. Contemplation interne, assurément, qui a lieu par les yeux de la foi. - *Voit celui qui m'a envoyé...* : la foi enlevant le voile qui cache

Dieu ; d'ailleurs N.-S. JésusChrist n'estil pas l'image de la substance du Père éternel, qui nonseulement le représente, mais encore en exprime toute l'essence ? Cf. 8, 19 ; 10, 30,38.

Jean chap. 12 verset 46. - Je suis venu dans le monde, moi qui suis la lumière, pour que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. - *Moi qui suis la lumière*... Cf. vv. 35, 36 ; 1, 5, 9 ; 8, 12 ; 12, 35 et 36. Ce pronom est emphatique : moi, et pas un autre. - Je suis venu dans le monde : ἐλήλυθα au parfait, parce que Jésus envisage un fait passé et qui demeure ; au v. 47, nous trouverons l'aoriste, ἦλθον, parce qu'il mentionnera un but spécial. Rôle admirable du Christ : illuminer le monde plongé dans les ténèbres ! - *Pour que quiconque croit en moi*... Tous sans distinction, dès là que la condition sera posée, la foi. Cf. 1, 7 ; 3, 15 ; 11, 26. - *Ne demeure pas dans les ténèbres* : les ténèbres morales qui, sans N.-S. JésusChrist, seraient l'état normal de la pauvre humanité ; les ténèbres dans lesquelles sont misérablement plongés tous ceux qui ne croient pas en lui. Cf. vv. 35 et 36.

Jean chap. 12 verset 47. - Et si quelqu'un entend mes paroles, et ne les garde pas, ce n'est pas moi qui le juge ; car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. - De sa personne, le Sauveur passe maintenant à sa doctrine. Il fait d'abord deux suppositions : les uns écouteront son enseignement, mais ne s'y conformeront pas dans la pratique ; v. 47 ; d'autres iront jusqu'à refuser de l'entendre, ils le mépriseront, v. 48. Quel sera le sort des uns et des autres ? - *Si quelqu'un entend mes paroles*. La phrase grecque est beaucoup plus énergique, avec le pronom placé en avant. - *Et ne les garde pas*. Entendre la divine parole serait loin de suffire (Cf. Matth. 13, 18 et ss.) : il faut de plus la conserver au fond de son cœur, pour qu'elle devienne le mobile perpétuel d'une sainte vie. - *Ce n'est pas moi qui le juge*. De nouveau Jésus appuie sur *moi* (Cf. v. 46). Ce n'est pas moi qui le juge. Et il ajoute aussitôt la cause de cette abstention : *Je ne suis pas venu pour juger..., mais*...Voyez 3, 17 ; 5, 25-27 ; 8, 15, et les commentaires.

Jean chap. 12 verset 48. - Celui qui me méprise, et qui ne reçoit pas mes paroles, a son juge : la parole même que j'ai annoncée le jugera au dernier jour. - *Celui qui me méprise*. S. Jean n'emploie pas ailleurs cette expression. Cf. Luc. 10, 16. - Les mots *et ne reçoit pas mes paroles* déterminent la nature spéciale du mépris auquel Jésus avait fait allusion. - *A son juge*. Les deux verbes sont au présent : Déjà il a son juge ! Cf. 3, 18 : 5, 45. On peut bien refuser de prêter l'oreille à la prédication divine, mais on ne saurait échapper à la responsabilité d'avoir pu l'entendre. - *La parole* (ὁ λόγος)... Les paroles isolées sont groupées ici dans le message universel qu'avait apporté le Christ. Notez le majestueux pléonasme *que j'ai annoncée*, et aussi le pronom *le*, si pittoresque et si terrible tout ensemble sur les lèvres de NotreSeigneur. On croirait voir sa parole méprisée, qui se tient comme un juge inexorable en face des coupables. - *Au dernier jour*. Cf. 6, 39, etc. Locution propre au quatrième évangile.

Jean chap. 12 verset 49. - Car je n'ai pas parlé de moimême ; mais le Père qui m'a envoyé m'a commandé luimême ce que je dois dire, et comment je dois parler. - Jésus fait un dernier appel à la mission et à l'autorité dont Dieu luimême l'a revêtu. - *Car*... Pourquoi donc l'enseignement du Messie jouiratil d'une telle puissance ? Parce qu'il ne provient pas d'un homme, mais de Dieu. - *Je n'ai pas parlé de moi même*. Expression analogue (Cf. 5, 30 ; 7, 17, 28 ; 8, 28, 42 ; 14, 10, etc.), mais d'une plus grande force. Cf. 7, 16 et 17. - *Mais le Père qui m'a envoyé*... (avec emphase) *m'a commandé*... N.-S. JésusChrist n'a donc pas tiré de son propre fond la doctrine qu'il prêchait ; il a docilement enseigné ce que Dieu lui dictait. Or tout était très précis dans les communications de son Père céleste : *Ce que je dois dire*, c'est-à-dire, la prédication d'après la variété de ses manifestations extérieures par le langage humain. Nuance délicate, qui marque jusqu'où allait l'obéissance de Jésus.

Jean chap. 12 verset 50. - Et je sais que son commandement est la vie éternelle. C'est pourquoi, les choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites. - *Et je sais :* je sais avec la plus parfaite certitude. - *Son commandement*... : le précepte cidessus mentionné, qui réglait soit le fond, soit la forme de l'enseignement du Christ. - *Est la vie éternelle*. Cf. 6, 63. Non seulement le moyen d'arriver à la vie éternelle, mais cette vie même, prise en soi. Remarquez la force du présent. - *C'est pourquoi*... Le divin Maître conclut en répétant que sa parole est en conformité parfaite avec les ordres de son Père. L' adverbe *comme* porte l'idée principale. Le temps présent *je les dis* dénote l'habitude.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 13

Le lavement des pieds (vv.1-11). - Jésus explique aux apôtres ce rite symbolique (vv.12-20). - Le traître est désigné et congédié (vv. 21-30). - Exorde du discours d'adieu (vv. 31-38)

DEUXIÈME PARTIE : JÉSUS ACHÈVE DE SE RÉVÉLER PAR SA PASSION, SA MORT ET SA RÉSURRECTION. 13, 1-20, 31.

Le récit devient de plus en plus grandiose, comme les événements euxmêmes. On dirait que l'écrivain se transfigure en abordant cette partie si sublime, quoique si douloureuse, de la vie de son Maître ; et Jésus, sur le point de quitter la terre, nous apparaît luimême entouré d'une auréole plus céleste que jamais. Nous trouverons un grand nombre de détails nouveaux dans ces chapitres du quatrième évangile, surtout pour ce qui concerne les actes et les discours de Jésus au milieu du cercle intime de ses apôtres. Tout encore manifestera dans le narrateur un témoin oculaire, qui n'avait pas oublié le moindre trait.

SECTION 1. LA DERNIÈRE SOIRÉE DE JÉSUS AVEC SES DISCIPLES. 13, 1-17, 26

Ce ne furent que quelques heures, mais divinement employées. S. Jean relève : le lavement des pieds, 13, 1-20 ; la désignation et le renvoi du traître, 13, 21-30 ; un long entretien de JésusChrist avec les siens, 13, 31-16, 33 ; enfin la prière sacerdotale du Sauveur, 17, 1-26.

a. Le lavement des pieds. 13, 1-20.

**[1]Avant la fête de Pâque, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au
Père, Jésus, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la
fin. [2]Et après le dîner, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas Iscariote, fils de
Simon, l'intention de le trahir, [3]Jésus, sachant que le Père avait remis toutes choses
entre ses mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il retournait à Dieu, [4]se leva de table
et ôta ses vêtements ; et ayant pris un linge, il le mit autour de sa taille. [5]Puis, il versa
de l'eau dans un bassin, et commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer
avec le linge qu'il avait autour de la taille. [6]Il vint donc à SimonPierre. Et Pierre lui
dit : Vous, Seigneur, vous me lavez les pieds ? [7]Jésus lui répondit : Ce que je fais, tu ne
le sais pas maintenant, mais tu le sauras plus tard. [8]Pierre lui dit : Vous ne me laverez
jamais les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec
moi. [9]SimonPierre lui dit : Seigneur, non seulement mes pieds, mais aussi les mains et
la tête. [10]Jésus lui dit : Celui qui s'est baigné n'a plus besoin que de se laver les pieds,
car il est pur tout entier. Et vous, vous êtes purs, mais non pas tous. [11]Car il savait quel
était celui qui le trahirait ; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs. [12]Après
qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, s'étant remis à table, il
leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait ? [13]Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et
vous dites bien, car je le suis. [14]Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le
Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; [15]car je vous ai donné
l'exemple, afin que ce que je vous ai fait, vous le fassiez aussi. [16]En vérité, en vérité, je
vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que
celui qui l'a envoyé. [17]Si vous savez ces choses, vous serez heureux, pourvu que vous les
pratiquiez. [18]Je ne parle pas de vous tous. Je connais ceux que j'ai choisis ; mais il faut
que l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange du pain avec moi, lèvera son talon**

contre moi. [19]Dès maintenant je vous le dis, avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle sera arrivée, vous croyiez à ce que je suis. [20]En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit ; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.

Notre évangéliste est seul à raconter ce fait, qui constitue l'une des plus belles scènes de son livre. I1 y a deux parties distinctes dans la narration : l'acte, vv. 1-11, et l'explication de l'acte, vv. 12-20.

Jean chap. 13 verset 1. - Avant la fête de Pâque, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, Jésus, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. - *Avant la fête*... La phrase entière du texte original, longue, solennelle, chargée de particules qui décrivent des circonstances extérieures ou des sentiments intimes de Jésus, a été manipulée de différentes manières par les exégètes: la façon dont l'a coupée la Vulgate est excellente. Ce verset 1 est complet en soi, et sert de préambule à toute la section (chap. 13-17) ; les deux suivants (2-3) introduisent le récit spécial du lavement des pieds (vv. 4-20). C'est à *aima*, plutôt qu'à *sachant*, ou à *aimé les siens*, qu'il faut rattacher la note chronologique *avant la fête de la Pâque*, laquelle, “ placée comme elle l'est en tête de tout le morceau, ne peut se rapporter qu'à l'action principale ” (Godet). Sur la discussion qui se rattache à cette date, voyez l’Évangile selon S. Matthieu, ρ. 498 201, et l’Évangile selon S. Marc, p. 193. Des études nouvelles et plus approfondies rendent aussi sûre que possible à nos yeux l'opinion autrefois adoptée. - *Sachant*. “ Parce qu'il savait ” : la connaissance toute divine et surnaturelle que Jésus avait de sa fin prochaine fut pour lui un motif de manifester plus intimement, plus tendrement son amour à ses apôtres. On redouble d'affection envers ses amis, quand on prévoit qu'on sera bientôt séparé d'eux. - *Son heure était venue*. Voyez 12, 23. Son heure, il l'a toujours eue sous les yeux comme une chose parfaitement connue. Autrefois, il avait prédit qu'elle n'était pas encore venue ; il annonce maintenant qu'elle est imminente. - Les mots *de passer de ce monde au Père* précisent la signification de “ son heure ”. Dans le texte grec, le verbe exprime la translation d'une sphère à une autre ; translation qui, pour N.-S. JésusChrist, devait avoir lieu par le triple mystère de sa mort, de sa résurrection et de son ascension. “ S'en aller de ce monde ” était une locution juive assez fréquemment usitée dans le sens de mourir. Cf. Rosenmüller, Scholia in h. l. S. Augustin relève la paronomase qui semble exister entre “Pâque” (passage) et “ passer ”. - A ce moment suprême, les pensées de Jésus sont pour les siens, non pour luimême : *après avoir aimé les siens*... Le texte grec est encore plus expressif ; c'est l'équivalent de “ lui appartenant ” : ses disciples, en effet, lui appartenaient en propre, Dieu les lui ayant donnés et luimême les ayant choisis. Cf. 1, 11, 12 ; 17, 11 ; Act. 4, 23, etc. Comme il les avait toujours chéris ! Mais, ces privilégiés de son cœur, il allait les laisser *dans le monde*, dans ce monde méchant et pervers qu'il se disposait à quitter, et où ils rencontreraient toutes sortes de difficultés, de périls. - *Les aima jusqu’à la fin*. Cf. le v. 34 et 1 Joan. 4, 10, 19. Eux, et nous aussi. Comme plus haut, “ aima ” exprime le sentiment et sa manifestation, laquelle ne comprendra pas seulement le lavement des pieds, mais la série entière des actes racontés jusqu'à la fin du chap. 17. “ A la fin ”, c'est-à-dire, d'après les uns (Tolet, Corneille de Lapierre, Luc de Bruges, etc.), jusqu'à la fin de sa vie ; d'après les autres (Théophylacte, Euthymius, Maldonat, Beelen, Patrizi ; etc.), jusqu'à la perfection, d’un amour parfait. Nous préférons cette seconde interprétation, qu'ont patronnée dès l'antiquité S. Jean Chrysostome et S. Cyrille. Elle est d'ailleurs plus conforme soit à l'usage classique de la locution grecque, soit au contexte, qui paraît se rapporter beaucoup plus à l'intensité de l'affection de NotreSeigneur qu'à sa simple durée. Nous allons donc assister, d'après cela, au témoignage le plus vif, le plus intense, et comme au couronnement de l'amour de Jésus pour les siens. - Admirons de nouveau ce début solennel, vraiment digne des scènes qui vont suivre et de tout le récit qu'il inaugure.

Jean chap. 13 verset 2. - Et après le dîner, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, l’intention de le trahir... - L'évangéliste fait ressortir davantage encore, par une saisissante et douloureuse antithèse, la vivacité des sentiments du Sauveur. Il met en opposition Jésus et le démon, Judas et les disciples de NotreSeigneur, la haine la plus monstrueuse et le plus généreux amour. - *Après le dîner* est une nouvelle note chronologique, plus précise que “ avant la fête de la Pâque ” du verset 1. D'après le sentiment que nous avons adopté, il s'agit de la cène légale, du festin officiel et sacré que l'on célébrait la veille de la Pâque, au soir du 14 nisan. Le texte grec flotte entre les leçons “ après le dîner ” (A, D, Itala, Vulg.) et “ pendant le repas ” (א, B, L, Origène). La divergence est au reste sans importance notable, quelle qu'ait été la forme primitive du texte. Comme le faisait remarquer S. Augustin, “ Nous ne devons pas

entendre l’expression à la fin du repas, comme si le repas était déjà terminé et qu’on était déjà passé à autre chose. Car on mangeait encore quand le Seigneur se leva de table ”. Comp. le v. 26 et la note qui lui correspond : voyez aussi l'Évangile selon S. Matth., p. 504 et 506. La dernière cène était donc commencée, mais pas encore achevée. MM. Beelen et Patrizi pensent à tort que le lavement des pieds n'eut lieu qu'après l'institution de la sainte Eucharistie ; au contraire, d'après l'opinion commune qui s'appuie à bon droit sur les paroles mêmes, de N.-S. JésusChrist (voyez la suite du récit et des notes), cette cérémonie devait servir de préparatif à la communion des apôtres. Quant à l'omission de cette institution divine dans le quatrième évangile, omission assurément bien extraordinaire au premier regard, voyez la Préface, § 3. Il n'y a là en réalité rien qui ne soit très conforme au dessein de S. Jean. Son plan général était de compléter les récits antérieurs, et, par contre, de laisser ordinairement dans l'ombre les faits suffisamment racontés par les synoptiques. D'après Strauss, l'auteur de l'évangile dit de S. Jean n'aurait pas connu l'Eucharistie. Assertion qui touche à l'absurde, puisque S. Paul, dans une lettre universellement reconnue comme authentique, 1 Cor. 11, narre luimême tout au long la cène eucharistique, et puisque les Actes, également antérieurs au quatrième évangile, nous donnent la célébration des saints mystères comme une pratique universelle de l’Église. - *Le diable*. S. Jean commence par désigner l'instigateur premier et principal du déicide : un crime si horrible ne pouvait provenir que de Satan. Voyez le verset 27 et comp. Luc. 22, 3. - *Ayant déjà mis* (plus énergiquement encore dans le grec, ayant jeté, lancé) *dans le cœur.* A coup sûr il ne s'agit pas du cœur du démon, comme le veulent plusieurs exégètes contemporains, mais du cœur de Judas. La locution “ mettre dans le cœur ” semble dire un peu plus que “ mettre dans l'esprit “ ; elle indiquerait l'acquiescement libre du traître à la suggestion de Satan (Olshausen). Voyez, 6, 65, la première indication de la trahison de Judas (déjà). - *Judas Iscariote, fils de Simon*. L'apôtre infidèle est distingué de S. Jude par son nom patronymique et par l'indication de son pays d'origine (*Iscariotæ*). Voyez, sur ce dernier point, l'Évangile selon S. Matthieu, ρ. 195.

Jean chap. 13 verset 3. - Jésus, sachant que le Père avait remis toutes choses entre ses mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il retournait à Dieu... - Une autre science de Jésus, supérieure encore à celle du v. 1, est ici décrite par l'écrivain sacré. Nous voyons par là que le Sauveur agissait dans la pleine et entière connaissance de sa dignité infinie. “ Ayant l’intention de parler de la si grande humilité du Seigneur, il a voulu d’abord attirer l’attention sur sa majesté seigneuriale ”. S. Augustin,, h. l. - Trois détails de cette science sont relevés tour à tour. 1° Jésus connaît la communication ineffable que son divin Père lui a faite de sa toutepuissance : *le Père avait remis toutes choses* (tout sans exception) *entre ses mains*. C'est une autorité souveraine, un pouvoir absolu qu'il a dès à présent “ dans ses mains ”. Remarquez cette locution pittoresque, déjà employée précédemment, 3, 35. Comp. Aussi 17, 2 ; Matth. 11, 27 ; Eph. 1, 22 ; Phil. 2, 9-11. L'emploi du temps passé, “ avait remis ”, est pareillement à noter, surtout à ce moment où Jésus va paraître si faible et comme abandonné par son Père. Il n'est pas question d'une future transmission de pouvoirs, mais d'une puissance déjà et irrévocablement concédée. - 2° Jésus connaît son origine et sa mission, l'une et l'autre divines : *Il était sorti de Dieu*. Cf. 3, 31, et surtout 8, 42. - 3° Jésus connaît sa prochaine glorification dans le ciel : *Il retournait à Dieu*. Son œuvre de rédemption accomplie, il ira bientôt (dans le texte grec, au présent et avec un adverbe exprimant l'ascension) se rasseoir à la droite de Dieu le Père, pour y jouir d'une splendeur et d'un bonheur éternels.

Jean chap. 13 verset 4. - ...se leva de table et ôta ses vêtements ; et ayant pris un linge, il le mit autour de sa taille. - Après ce beau et solennel exorde, l'écrivain sacré passe à sa narration non moins belle. “ Cet exemple du Christ, unique en son genre, l’évangéliste le décrit avec un soin tout particulier ”, dit excellemment Maldonat. Phrases courtes correspondant à chaque acte, particularités détaillées et dramatiques qui peignent les diverses phases de la scène de manière à la faire revivre pour le lecteur, emploi fréquent et pittoresque du temps présent : toutes ces choses rendent le récit extrêmement intéressant, sans parler de l'intérêt autrement grand encore de l'action du Sauveur. “ Se leva ” : Jésus était à demi couché sur un triclinium (voyez la note du v. 23) ; il se lève pour procéder au lavement des pieds. - *Ôta ses vêtements* : c'est-à-dire l'ample pièce d'étoffe qu'il portait pardessus sa tunique d'après la mode de l'Orient. Voyez notre Atlas archéologique de la Bible, pl. I, fig. 5, 8, 17, etc., et l’Évangile selon S. Luc, p. 169. Ce vêlement l'eût gêné dans l'acte qu'il se proposait d'accomplir ; on l'enlevait d'ordinaire avant de se mettre au travail. Le pluriel est employé pour le singulier, ainsi qu'il arrive quelquefois en hébreu pour le mot équivalent, שמלה (Ruth, 3, 3; Ps. 22, 19). - *Ayant pris un linge* : une serviette de “ lin ”, pour essuyer les pieds des Douze après les avoir lavés. - *Il le mit autour de sa taille*. Dans sa condescendance ineffable, Jésus n'omet rien de ce qui

caractérise la servitude. Cf. Luc. 17, 8. C'est ainsi que Suétone (Calig. c. 26) et d'autres classiques (voyez les citations dans Kuinoel, h. l.) nous montrent les serviteurs de leur temps, sur le point de faire un travail, se ceignant d'un linge autour des reins. Relisez maintenant le verset qui précède, et comparez Phil. 2, 6-7: " ayant la condition de Dieu, …, il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur... ".

Jean chap. 13 verset 5. - Puis, il versa de l'eau dans un bassin, et commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de la taille. - *Puis il versa de l'eau dans un bassin*. Le bassin de cuivre a toujours fait partie du mobilier des maisons orientales, pour ce même usage. Voyez encore notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 17, fig. 4, 5, 6, et comp. 4 Reg. 3, 11. - *Il commença à laver les pieds*... D'ordinaire, les serviteurs rendaient cet office à leur maître avant le repas ou en d'autres circonstances, ainsi que le disent les Rabbins : " Parmi les hommes, c'est le rôle de l'esclave de laver son seigneur ; mais il n'en est pas ainsi pour Dieu ", ajoutentils comme s'ils avaient eu à la pensée cette action de Jésus. Cf. Lightfoot, Horæ hebr. h. l. Voyez, à propos de cette coutume, Gen. 18, 4 ; 19, 2 ; Jud. 19, 21 ; Luc. 7, 44, etc. On ne rencontre qu'en cet unique passage de S. Jean le verbe pittoresque " il commença ", employé si fréquemment par les trois premiers évangélistes. Les convives avaient les pieds nus selon l'usage, et appuyés sur la partie extérieure du divan. Voyez l'explication du v. 23 et notre commentaire de Luc. 7, 36. - Qui n'a vu, dans l'original ou d'après des reproductions, quelquesuns des chefsd'œuvre inspirés à nos peintres et sculpteurs chrétiens par cet émouvant épisode ? Voyez Grimouard de S. Laurent, Guide de l'art chrétien, t. 4, p. 275 et suiv. Giotto, fra Angelico, Valentin, Nic. Poussin ont des tableaux et des fresques particulièrement remarquables. Il faut noter aussi, dans l'admirable liturgie du jeudi saint, la reproduction annuelle et vivante du lavement des pieds.

Jean chap. 13 verset 6. - Il vint donc à SimonPierre. Et Pierre lui dit : Vous, Seigneur, vous me lavez les pieds ? - *Il vint donc à SimonPierre*. Ici, les interprètes ouvrent une discussion, pour déterminer l'apôtre auquel Jésus aura lavé tout d'abord les pieds. A prendre à la lettre les paroles du verset 5, NotreSeigneur avait opéré cette humble cérémonie sur plusieurs disciples avant d'arriver à S. Pierre. S. Jean Chrysostome, Euthymius, Messmer, A. Maier, etc., se décident en faveur de cette opinion, qui semble en outre confirmée par les mots " il vint donc ". Ce fut ensuite le tour de Simon : telle serait la signification naturelle et obvie. S. Augustin, et après lui un très grand nombre de commentateurs (Cornelius a Lapide, Maldonat , Calmet, Jansenius, Rosenmüller, Bisping, etc.), préfèrent donner à la phrase " Il commença à laver les pieds de ses disciples " (v. 5) le sens général de " Il se procure ce qu'il faut pour laver et essuyer ". (Jansenius) ; ce qui leur permet de supposer ensuite que Jésus se serait approché en premier lieu de S. Pierre pour lui laver les pieds, la narration détaillée ne commençant, disentils, qu'avec le v.6. Ils ajoutent que, de la sorte, on explique mieux la résistance et les protestations du prince des apôtres, aucun exemple antérieur n'ayant existé pour l'encourager et le calmer. Ajoutons nousmême, car nous adoptons aussi ce sentiment, que SimonPierre occupant la seconde place sur le divan de son Maître (vv. 23 et 24), il était dans l'ordre que celuici commençât par lui. Du reste, la primauté de S. Pierre est tout à fait indépendante de ce détail. - *Pierre lui dit*. Un beau dialogue s'engage (vv. 6-10), dans lequel nous retrouvons la foi vive, la profonde humilité, et en même temps l'entrain et l'ardeur qui caractérisent S. Pierre. - *Vous, Seigneur, vous*... Les deux pronoms sont mis en avant, et opposés l'un à l'autre par emphase. Cf. Matth. 3, 14. Vous, mon Seigneur et Maître ; moi, pécheur et votre pauvre serviteur. - *...me lavez les pieds*. Dans le sens de : Voudriez-vous donc, de vos mains bénies, me laver les pieds, me rendre le plus humble des services (Beelen, Grammat. græcitatis N. T., p. 280) ? Mais un tel acte serait inconvenant de votre part ! Par conséquent, " éloignez-vous de moi ", bien plus encore qu'après la première pêche miraculeuse, Luc. v, 8.

Jean chap. 13 verset 7. - Jésus lui répondit : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras plus tard. - Le Sauveur rassure doucement son apôtre en l'instruisant. - *Ce que je fais, tu ne le sais pas*. Jésus aussi établit une opposition emphatique entre les deux pronoms. Tu ignores pour le moment, lui ditil, la portée et la signification morale de mon acte, et c'est pour cela que tu veux l'empêcher ; mais bientôt, quand je t'aurai fourni les éclaircissements nécessaires, tu comprendras ; en attendant, obéismoi. - *Tu le sauras plus tard* paraît faire allusion aux vv. 13 et ss., et désigner par conséquent un très prochain avenir. Dans le texte grec, à l'idée exprimée tour à tour par " ne sais pas " et " sais " correspondent deux verbes différents. Le dernier marque une science empirique, acquise peu à peu (voyez le v. 14), tandis que le premier s'emploie d'une connaissance qui est complète immédiatement.

Jean chap. 13 verset 8. - Pierre lui dit : Vous ne me laverez jamais les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi. - L'apôtre s'opiniâtre dans la résistance, sans tenir compte de la leçon du Maître. - *Vous ne me laverez jamais les pieds*. Quelle énergie de négation ! Jamais, non, jamais, je ne souffrirai que vous me laviez les pieds. - *Jésus lui répondit*... Cette fois, Jésus prend un ton sévère et menaçant : Si tu continues de t'opposer à ma démarche *tu n'auras pas de part avec moi*. La locution " avoir part avec " est assez fréquente dans l'Ancien Testament (Cf. Jos. 22, 24-25 ; 4 Reg. 20, 1, etc.) ; le Nouveau ne l'emploie que deux fois, ici et Apoc. 20, 6. Elle signifie : être en communion avec quelqu'un. Jésus annonce donc catégoriquement à Pierre qu'il sera exclu de sa communion, de son amitié, s'il continue de se montrer rebelle. Quels rapports d'intimité pourraient exister entre un disciple et son maître, les volontés de celuici n'étant pas rigoureusement accomplies par celuilà ?

Jean chap. 13 verset 9. - SimonPierre lui dit : Seigneur, non seulement mes pieds, mais aussi les mains et la tête. - L'ardent apôtre (S. Jean Chrys.) est bien obligé de céder, car à aucun prix il ne consentirait à vivre séparé de Jésus ; tout, plutôt qu'une si cruelle rupture! Cf. 6, 69. Mais, comme le dit S. Cyrille, Pierre cède à sa façon accoutumée, en passant d'un extrême à l'autre. Excusonsle pourtant, car ce double excès provenait de la force de son amour. " C'est bien ici, écrit un autre commentateur, le Pierre qui s'élance sur les eaux, et qui crie l'instant d'après : Je péris ; qui frappe de l'épée, et qui prend la fuite ; qui pénètre chez le grandprêtre (Caïphe), et qui renie. La concordance parfaite de ces traits disséminés et l'image pleine de vie qui en résulte prouvent admirablement, dans ce cas comme dans tous les autres, la pleine réalité de l'histoire évangélique " (Godet). Voyez Luthardt, in h. l. - *Non seulement les pieds*. Nonseulement il accepte maintenant avec enthousiasme la condition imposée, mais il offre encore à Jésus *les mains et la tête ;* comme si un nouveau degré d'union avec son Maître devait résulter de chaque partie de son corps qu'il laisserait laver par surérogation. L'intention généreuse ne raisonne pas.

Jean chap. 13 verset 10. - Jésus lui dit : Celui qui s'est baigné n'a plus besoin que de se laver les pieds, car il est pur tout entier. Et vous, vous êtes purs, mais non pas tous. - A son tour, Jésus refuse d'accepter. A quoi bon, ditil, une ablution si complète, lorsqu'on en a fait de toutes récentes ? Dans ce cas, il suffit de se laver les pieds. Pour bien comprendre la pensée du Sauveur, il faut se rappeler que les anciens, et les Juifs surtout, prenaient des bains fréquents et qu'ils se lavaient les mains plus fréquemment encore, tandis qu'ils marchaient chaussés de simples sandales, lesquelles ne garantissaient qu'imparfaitement les pieds de la boue et de la poussière du chemin. Or l'expression *celui qui s'est baigné* désigne un lavage de tout le corps, tandis que le verbe employé ensuite *se laver les pieds* indique seulement une lotion partielle, un bain de pieds. Voyez Cramer, Biblischtheolog. Wœrterbuch der neutestamenti. Græcitæt, 3° édit., ρ. 520, et Trench, Synonymes du N. T., p. 184 et ss. de la trad. française. Le latin manquait de mots pour établir cette nuance délicate. - *Car il est pur tout entier* : à part les pieds, toutefois, comme il vient d'être dit ; et c'est précisément pour cela que Jésus désirait les laver. A coup sûr, le divin Maître tenait ici un langage symbolique ; toute la scène, du reste, ainsi que le contexte et la tradition nous l'enseignent, était une figure dans la pensée de N.-S. JésusChrist. Il voulait marquer d'une manière expressive, spécialement en vue de la sainte Eucharistie, qu'il allait instituer et distribuer aux siens, la nécessité d'une constante purification morale, destinée à laver les fautes légères, alors même qu'on a le bonheur d'être en état de grâce. S. Augustin fait une belle application de ce passage à tous les chrétiens (Traité 56 sur S. Jean, 4) : " Bien que l'homme soit lavé tout entier dans le baptême... quand ensuite il vit au milieu des affaires humaines, il est obligé de marcher sur la terre. Alors les affections terrestres sans lesquelles il est impossible de vivre en cette vie mortelle sont comme les pieds par lesquels les choses humaines entrent en contact avec nous, et elles nous touchent... Chaque jour celui qui intercède pour nous nous lave les pieds ; et chaque jour nous avouons que nous avons besoin de nous laver les pieds, c'est-à-dire de redresser même nos démarches spirituelles, puisque dans l'oraison dominicale nous disons : Pardonnez-nous nos offenses ". - *Et vous, vous êtes purs*. Jésus applique aux apôtres sa locution proverbiale. Vous êtes, vous, sans grave souillure ; il suffit de laver vos pieds, c'est-à-dire de vous purifier de transgressions légères. - *Mais non pas tous*. Restriction douloureuse, que l'évangéliste luimême commentera au verset suivant. C'était un avertissement donné par Jésus au traître à mots couverts (Fouard). Cf. 6, 71. Les onze apôtres demeurés fidèles durent à peine y faire attention sur l'heure ; mais ils en furent frappés après l'accomplissement.

Jean chap. 13 verset 11. - Car il savait quel était celui qui le trahirait ; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs. - *Il savait :* d'une science surnaturelle, ainsi qu'aux vv. 1 et 3. Le regard divin de Jésus scrutait jusqu'au plus profond du cœur de Judas. - *Celui qui le trahirait*. Dans le texte grec, au présent : celui

qui, en cet instant même, était tout occupé de son noir projet de trahison. - *C'est pourquoi il dit*... Il y a une emphase manifeste dans cette formule, et dans la répétition de la prophétie : *vous n'êtes pas tous purs*.

Jean chap. 13 verset 12. - Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, s'étant remis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait ? - Nous abordons la deuxième partie du récit (vv. 12-20), qui contient l'explication authentique du motif que le Sauveur s'était proposé en lavant les pieds de ses apôtres. Il leur laissait, ditil, un grand exemple à imiter. - *Après qu'il eut lavé les pieds*. C'est encore, dans le grec, le verbe νίπτειν (laver), lequel est employé huit fois entre les versets 5 et 14. Interrompu par l'incident qu'avait occasionné la protestation de S. Pierre, Jésus reprit et acheva son humble et touchant ministère. - *Il reprit ses vêtements* : c'est-à-dire son manteau, conformément à la note du v. 4. De nouveau le récit devient vivant et pittoresque. - *S'étant remis à table* (ανέπεσεν, le mot si souvent usité dans les évangiles pour désigner l'attitude que les anciens prenaient à table).., *il leur dit*. Tous les disciples se taisent, absorbés qu'ils sont par l'étonnement où les avait plongés l'action de leur Maître : celuici reprend la parole pour leur donner le renseignement annoncé plus haut (v. 7). - *Savez-vous ce que je vous ai fait ?* Phrase générale d'introduction, avec un tour interrogatif destiné à provoquer davantage l'attention de l'auditoire. Jésus insistera sur la profonde humilité de son acte, afin de mieux porter ses apôtres à l'imiter, car ce n'est pas sans peine que l'on consent à s'abaisser.

Jean chap. 13 verset 13. - Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis. - *Vous* (avec emphase) *m'appelez*... Le Sauveur va rappeler aux apôtres un menu détail de leur vie quotidienne. A chaque instant, en lui adressant la parole, ils lui donnaient ces deux titres qui marquaient leurs relations réciproques : *Maître, Seigneur* (dans le texte grec : ό διδασκαλος, ό κύριος, avec l'article, pour signifier le Maître et le Seigneur par antonomase). Comp. Matth. 23, 8. Deux noms, du reste, que les docteurs juifs recevaient ordinairement à cette époque de la part de leurs disciples. Voyez Wünsche, Neue Beitræge zur Erlæuterung der Evangelien aus Talmud, p. 551. Le premier équivaut en hébreu à רבי (*Rabbi*) ; le second à מר (*Mar*) ou à מורא (*Moré*) ; celuici représente la science et la sagesse ; celuilà la puissance et l'autorité : disciples et serviteurs sont les deux expressions corrélatives. - *Et vous dites bien, car je le suis*. Votre conduite correspond à la parfaite réalité. Avec quelle pleine et admirable conscience de son haut rôle N.-S. JésusChrist s'exprime toujours dans l'évangile, et tout spécialement ici ! Il s'est humilié profondément, mais sans oublier sa nature supérieure.

Jean chap. 13 verset 14. - Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres... - *Si donc*... Jésus tire la conclusion de son raisonnement. - *Je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître*... Tout rehausse encore et accentue la pensée : le pronom mis en avant, la répétition des titres, leur renvoi à la fin de la phrase, “ Seigneur ” placé le premier cette fois comme le plus important des deux. Détails minutieux, si l'on veut, mais desquels se dégage la vivacité du style évangélique. - *Vous*. Même emphase que dans “ moi ” : vous à plus forte raison, puisque vous êtes égaux entre vous. - *Devez aussi*... Le verbe grec, όφείλετε, exprime une dette proprement dite. Mais évidemment NotreSeigneur, ici comme en beaucoup d'autres endroits, ne voulait pas parler d'une obligation absolue au point de vue restreint d'un simple lavement des pieds. - *Vous laver les pieds*..., indépendamment de l'interprétation littérale qui n'a pas été négligée par l'Église (Cf. 2 Tim. 5, 10 ; S. Ambr. De Mysteriis, c. 6 ; Durandus, De Divin. Offic., lib. 6, c. 75 ; Kraus, RealEncyclopædie der Christ. Alterthümer, t. 1, p. 546 et ss., etc.), est surtout un symbole de la charité fraternelle, de la parfaite condescendance que les disciples de Jésus sont tenus de pratiquer les uns à l'égard des autres. Une coutume très usitée de l'Orient devient ainsi un emblème pour les chrétiens du monde entier.

Jean chap. 13 verset 15. - car je vous ai donné l'exemple, afin que ce que je vous ai fait, vous le fassiez aussi. - La particule “ car ” relève, comme le “ donc ” qui précède (v. 14), la conséquence de l'acte du Sauveur. L'*exemple* : ce qu'on met sous les yeux, un modèle. Quel archétype sublime et tout divin nous avons en Jésus ! - *Afin que ce que je vous ai fait*. Dans le texte grec, καθὼς : “ comme, à la manière de ”. NotreSeigneur veut qu'on prenne l'esprit et non la lettre stricte de sa recommandation. Il faut imiter son exemple. - *Vous le fassiez aussi*. Il y a de nouveau une antithèse emphatique entre “ je ” et “ vous ”, entre “ de même que ” et “ ainsi ”.

Jean chap. 13 verset 16. - En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. - Jésus insiste encore sur la leçon qui ressort de

son exemple ; de plus en plus il inculque la nécessité, entre chrétiens, d'un amour qui s'humilie pour se mieux manifester. - *Le serviteur n'est pas*... S. Matthieu, 10, 24, et S. Luc, 6, 40, avaient déjà cité cet axiome ; Jésus le réitérera une quatrième fois un peu plus bas, 15, 20. Il l'accommode chaque fois à de nouvelles conclusions. - *Ni l'envoyé*... Il y a une sorte de jeu de mots entre ce substantif et le verbe *a envoyé*, puisque apôtre signifie envoyé.

Jean chap. 13 verset 17. - Si vous savez ces choses, vous serez heureux, pourvu que vous les pratiquiez. - Ces choses, c'est-à-dire, ce que Jésus a exposé dans les versets 13-16. Il semble parler en termes hypothétiques, comme on le fait souvent dans le langage ordinaire pour donner plus de force à la pensée. - *Vous serez heureux*... Il ne suffit pas de connaître : avant tout il faut agir, accomplir ; mais c'est déjà un immense avantage de savoir, car la science provoque l'action. Nouvelle et précieuse béatitude ajoutée à celles qui avaient ouvert le discours sur la montagne ; par là-même, fécond encouragement que Jésus donne à ses disciples. Évidemment, “ heureux ” ne porte pas sur le simple accomplissement de la bonne œuvre prescrite, mais sur la récompense qui lui sera réservée par Dieu. Les Rabbins disent aussi : “ Ce n'est pas la science qui importe, mais l'action ”. Cf. Wünsche, l. c.

Jean chap. 13 verset 18. - Je ne parle pas de vous tous. Je connais ceux que j'ai choisis ; mais il faut que l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange du pain avec moi, lèvera son talon contre moi. - Les phrases deviennent plus courtes dans ce verset, comme si elles étaient entrecoupées par suite d'une vive émotion. C'est que Jésus se rappelle de nouveau (comp. le v. 10) et va mentionner plus au long l'odieuse présence du traître parmi les Douze. - *Je ne parle pas de vous touts* : ces mots se rattachent à la promesse du v. 17 : “ Vous serez heureux ”. Ce n'est pas à vous tous que s'applique ma Béatitude. - *Je connais ceux que j'ai choisis*. En grec, Οἶδ : je les connais à fond. Cf. vv. 1 et 3. Ceux que j'ai choisis entre tous. Voyez 6, 70, et 15, 16. Le choix de Jésus n'a donc pas été inconscient, mais extrêmement lucide ; dès le début il connaissait Judas : les événements ne l'ont ni trompé ni surpris. - *Mais il faut que l'écriture s'accomplisse*... Ellipse comme plus bas, 15, 25 ; comp. Marc. 14, 49, etc. Rangé au nombre des apôtres, Judas restait entièrement libre, et les avertissements affectueux ne lui manquèrent pas. Néanmoins, par sa trahison il devait réaliser les plans divins, signalés tout au long dans l'Écriture. - *Celui qui mange du pain*... Ce passage est emprunté au Ps. 40. (hébr. 41), 10 ; Jésus en fait une citation libre, qui diffère toutefois de l'hébreu et des Septante. L'expression “ manger du pain avec quelqu'un ” est tout orientale et biblique, pour désigner un commensal habituel, un ami très intime. Elle exprime un fait réel dans le cas présent, puisque Judas était assis à la table de Jésus et mangeait avec lui. La locution *lèvera son talon contre moi* (littéralement, d'après l'hébreu : Il a élevé bien haut son talon contre moi), exprime un violent coup de pied, ou la ruade d'un cheval. Le contraste entre les deux circonstances mentionnées ne saurait être plus frappant : l'amour généreux et la haine brutale. Ainsi qu'on l'apprend dans les bons commentaires du psautier (voyez en particulier, parmi les plus récents, ceux de MM. Delitzsch, Rohling, Lecêtre), ce douloureux passage n'est messianique que d'une manière indirecte et typique. C'est-à-dire qu'avant de se réaliser finalement et intégralement dans l'infâme conduite de Judas envers N.-S JésusChrist, il avait eu un premier accomplissement historique, quoique d'une façon transitoire et incomplète. David faisait surtout allusion au lâche et cruel abandon où le laissa son ami intime Achitophel, lorsque éclata la révolte d'Absalom (Cf. 2 Reg. 15, 31- 17, 23) ; mais, dans la pensée de l'Esprit saint, sa description lugubre allait bien audelà des temps actuels, et concernait la passion du Messie. Voyez Hoffmann, Weissagung und Erfüllung, t. 2, p. 122. Notez que la désignation du traître est voilée comme précédemment (v. 10) ; mais elle ne tardera pas à devenir plus claire pour quelquesuns des apôtres (vv. 23-27).

Jean chap. 13 verset 19. - Dès maintenant je vous le dis, avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle sera arrivée, vous croyiez à ce que je suis. - *Dès maintenant*... Dès cet instant, avant la réalisation. Et dans quel but faitil une déclaration si triste ? Pour exciter leur foi en sa mission : *afin que... vous croyiez*. Quelques heures plus tard, lorsque cet oracle aura été accompli à la lettre, jusque dans une ignominieuse identité de mort pour les deux traîtres (Judas se pendit comme Achitophel), les apôtres ne devront pas se laisser décourager par la fin douloureuse de leur Maître, mais au contraire redoubler de confiance en lui. C'est ainsi qu'il les prépare à sa Passion prochaine. - *Ce que je suis*, c'est-à dire le Christus. Cf. 4, 26 ; 8, 24, 28.

Jean chap. 13 verset 20. - En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit ; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. - Jésus emploie encore sa formule

solennelle, *en vérité, en vérité, je vous le dis*, pour introduire une autre pensée, que nous avons également rencontrée dans les évangiles synoptiques (Cf. Matth. 10, 40 ; Luc. 9, 48), mais d'après un enchaînement tout divin : *Quiconque reçoit*... Recevoir un apôtre du Messie, c'est recevoir le Messie luimême ; et recevoir le Messie, c'est recevoir Dieu, duquel il tient sa mission. Cette parole est très claire en ellemême, l'ambassadeur formant une seule et même personne morale avec celui qui l'envoie ; toutefois, la liaison avec le contexte est vraiment difficile à établir : si difficile, qu'on l'a parfois niée purement et simplement, soit que l'évangéliste, aton dit, ait omis les idées qui marquaient la transition (Corluy), soit que ce verset ne contienne qu'une glose insérée à tort dans le texte (opinion contredite par la présence du v. 20 dans tous les anciens documents). D'après M. Godet, N.-S. JésusChrist compléterait ici l'adage du v. 16. Le disciple n'est pas plus grand que son maître, étaitil dit là-haut ; et maintenant : Le disciple, d'autre part, n'est pas inférieur à son maître. Suivant le Dr J.-P. Lange, Jésus oppose à la destinée misérable de Judas la gloire et le bonheur des apôtres fidèles. Un autre commentateur allemand, H. A. W. Meyer, établit la connexion suivante : L'humilité que le Sauveur exige de ses disciples n'empêchera pas ceuxci d'être partout noblement reçus, attendu qu'ils seront à bon droit regardés comme d'autres luimême. Selon le Dr Keil, il serait question, non pas de la manière dont les apôtres seront traités, mais de la réception qu'ils devront accorder euxmêmes aux simples fidèles. Ces petits aussi vous sont envoyés par moi, telle serait la pensée de Jésus ; honorez-les donc, me considérant en leur personne par les yeux de la foi. Etc., etc. Le sentiment le plus commun envisage cette parole du divin Maître comme une consolation qu'il donnerait à ses onze vrais apôtres, après leur avoir annoncé la triste défection de Judas : le crime du traître n'enlèvera au reste du corps apostolique rien de sa dignité ; l'infamie d'un seul ne fera point disparaître le privilège de tous les autres ; qu'ils travaillent donc avec zèle. Cette liaison nous semble être la meilleure, car elle tient compte pour le mieux des versets 18, 19 et 21, qui parlent tous successivement soit de Judas, soit des onze autres disciples. Au besoin, du reste, on pourrait attribuer à l'émotion du Sauveur ce qu'il y a d'abrupt extérieurement dans le vaetvient des idées.

b. Le traître désigné et congédié. 13, 21-30.

Parall. Matth. 26, 21-25 ; Marc. 14, 18-21 ; Luc. 22, 21-23.

21Lorsqu'il eut dit ces choses, Jésus fut troublé dans son esprit, et il fit cette déclaration, et il dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. 22Les disciples se regardaient donc les uns les autres, ne sachant de qui il parlait. 23Mais l'un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur la poitrine de Jésus. 24SimonPierre lui fit signe, et lui dit : Quel est celui dont il parle ? 25Ce disciple, s'étant alors penché sur la poitrine de Jésus, lui dit : Seigneur, qui estce ? 26Jésus répondit : C'est celui à qui je présenterai du pain trempé. Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. 27Et quand il eut pris cette bouchée, Satan entra en lui. Et Jésus lui dit : Ce que tu fais, faisle au plus tôt. 28Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui avait dit cela. 29Car quelquesuns pensaient que, comme Judas avait la caisse, Jésus avait voulu lui dire : Achète ce qui nous est nécessaire pour la fête ; ou qu'il lui commandait de donner quelque chose aux pauvres. 30Judas, ayant donc pris cette bouchée, sortit aussitôt. Et il faisait nuit.

Nous retrouvons les trois premiers évangiles à côté du récit de S. Jean ; mais la plupart des détails fournis par le disciple bienaimé sur cette scène navrante seront nouveaux et indépendants. Nous le verrons d'ailleurs luimême jouer ici un rôle important ; de là, ces traits extrêmement vivants, qui seront de vraies révélations sur ses relations étroites avec Jésus. Il y a là, ainsi qu'on l'a dit avec une grande justesse, “ des preuves en quelque sorte irrésistibles de véracité ”. La délicatesse psychologique du narrateur méritera l'épithète d'exquise.

Jean chap. 13 verset 21. - Lorsqu'il eut dit ces choses, Jésus fut troublé dans son esprit, et il fit cette déclaration, et il dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. - La formule de transition *lorsqu'il eut dit* marque vraisemblablement une pause rapide. - *Jésus fut troublé*. Trait spécial. Jésus se trouble en face de Judas et de la monstrueuse ingratitude de cet homme qu'il avait tant aimé. Cette

émotion, qui le gagnait visiblement depuis quelques instants (voyez l'explication du v. 18), est rattachée, comme dans une circonstance non moins touchante (11 39), non pas à sa sensibilité, mais à la partie la plus relevée de son être humain, le πνεύμα (*esprit*). Qu'il est beau encore de le voir semblable à l'un de nous ! mais quel calme et quelle dignité divine dans ses actes, malgré la vivacité des impressions qui l'agitaient ! - *Et il fit cette déclaration*. Mot tout à fait solennel : il attesta, il déclara ouvertement. Cf. 4, 44. - C'est avec une pleine et entière connaissance de cause que Jésus prédit la trahison de Judas (*en vérité...* pour la troisième fois), et il le fait, dans le quatrième évangile, en termes identiques à ceux qui nous ont été conservés par S. Matthieu et par S. Marc. S. Marc ajoute : " qui mange avec moi ". Comp. la narration de S. Luc.

Jean chap. 13 verset 22. - Les disciples se regardaient donc les uns les autres, ne sachant de qui il parlait. - Magnifique tableau, propre à S. Jean. Il décrit l'effet produit sur les Douze par cette parole qui, sans désigner directement la personne du traître, était d'une précision beaucoup plus nette que les allusions des versets 10 et 18. - *Se regardaient*. Notez l'imparfait : ils regardaient et regardaient encore. - *Donc* : en conséquence de cette lugubre nouvelle jetée parmi eux. - *Les uns les autres* : comme pour s'interroger mutuellement du regard. Rien de plus vrai sous le rapport psychologique. Les apôtres, plongés dans une morne stupéfaction, manquent d'abord de paroles pour exprimer leurs sentiments. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'ils durent poser à Jésus la question réitérée dont parlent les synoptiques : Estce moi, Seigneur ? La " cène " de Léonard de Vinci rend à merveille ce muet et douloureux étonnement des disciples. Ils sont là, se regardant mutuellement, marquant par des poses aussi belles que variées leur inquiétude, leur tristesse, leur indicible ébranlement moral : *ne sachant de qui il parlait*. Dans le texte grec, le verbe exprime moins l'hésitation et le doute que l'étonnement. On trouve ce même verbe Luc. 24, 4 ; Act. 25, 20 ; 2 Cor. 4, 5 ; Gal. 4, 20.

Jean chap. 13 verset 23. - Mais l'un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur la poitrine de Jésus. - Ici se place dans notre évangile un épisode dramatique, auquel rien ne correspond chez les synoptiques. Pour le rendre parfaitement intelligible, et lui rendre ce que nos coutumes occidentales lui ont fait perdre de sa vie, il sera bon de réunir en cet endroit, en les complétant sur quelques points, les notes que nous avons répandues çà et là touchant l'attitude et le placement des convives à table au temps de N.-S. JésusChrist. Le diagramme cijoint facilitera notre description ; nous nous permettons de renvoyer également le lecteur à notre Atlas archéologique de la Bible, Pl. 18, fig. 9, 10, 11, 12.

Lit le plus bas		Lit médian				Lit le plus élevé
		Le plus bas	median	Le plus élevé		
		6	5	4		
	Le plus élevé	7		3	Le plus bas	
	médian	8		2	médian	
	Le plus bas	9		1	Le plus élevé	

Les convives étaient à demicouchés, d'ordinaire au nombre de trois, sur des divans qui recevaient, ensuite de cette circonstance, le nom de " lectus tricliniares " ; mais, au besoin, un lit pouvait contenir quatre et même cinq personnes. Ces divans étaient assez bas, et munis de coussins sur lesquels on appuyait le coude gauche, qui supportait la tête. On les disposait à peu près en fer à cheval, de manière à former les trois côtés d'un carré, le quatrième restant libre pour le service. Chaque " lectus tricliniares " avait sa dénomination : " summus " (le plus élevé) à droite, " medius " (médian) au centre, " imus " (le plus bas) à gauche. Des

épithètes identiques caractérisaient les convives couchés sur un même divan. Ces noms provenaient du degré d'honneur attaché soit aux lits, soit aux places. Au milieu du fer à cheval était la table, petite et peu élevée. D'après la coutume juive (voyez le traité talmudique Beracoth, fol. 46, 2, et Lightfoot, Horæ hebr. et talm. in Joan., h.l.), l'hôte se tenait “ medius in summo ”, par conséquent au numéro 2 du diagramme. Derrière lui, ou audessus de lui, comme on disait, était la place d'honneur, “ summus in summo ” (n° 1) ; devant lui, ou audessous de lui, se trouvait la troisième place, “ imus in summo ”. D'après l'attitude reçue, tout convive placé à un rang inférieur sur un divan pouvait aisément appuyer sa tête contre la poitrine de celui qui le précédait immédiatement. Aussi, pour ce motif, la troisième place étaitelle réservée habituellement à un ami intime. - Telle était précisément, dans le cas actuel, la position du disciple privilégié du Sauveur : il *était couché sur la poitrine de Jésus* (l'imparfait de la durée) ; sur cette expression, comp. 1, 18 ; Luc. 16, 22. - *Celui que Jésus aimait*. Notez ici, comme en d'autres passages analogues, la douce et aimable répétition de ce nom sacré. Quant à cet heureux apôtre que Jésus chérissait entre tous, indépendamment de la tradition, qui est unanime pour le désigner, la façon délicate dont il est parlé de lui indiquerait, à elle seule, qu'il n'est autre que l'évangéliste luimême. Voyez la Préface, § 1. Même à l'âge avancé où il composa son récit, ce souvenir de la familiarité de son bon Maître était si vivant à son cœur et lui présentait tant de charmes, que trois fois encore il y fera clairement allusion. 19, 26 ; 20, 2 ; 21, 7, 20.

Jean chap. 13 verset 24. - SimonPierre lui fit signe, et lui dit : Quel est celui dont il parle ? - Il est fort possible que S. Pierre ait occupé la place d'honneur (“ summus in summo ”, n°1), ainsi qu'on l'a souvent conjecturé. Alors, se redressant à demi derrière Jésus sur le divan, il aura fait un geste et prononcé à voix basse un mot rapide, en un moment où l'apôtre bienaimé se trouvait tourné de son côté. Du reste, quelque rang qu'il occupât la narration nous montre qu'il n'était pas très éloigné de S. Jean. Que c'est bien lui, tel que nous le connaissons déjà par les pages antérieures de toute l'histoire évangélique ! Ardent, inquiet, aimant passionnément son Maître, et ne pouvant supporter plus longtemps la cruelle incertitude excitée par l'annonce de la trahison de l'un d'entre eux. Peut-être encore espéraitil sauver Jésus, ce qui lui deviendrait plus facile s'il connaissait l'apôtre infidèle. - *Quel est celui dont il parle ?* La Recepta contient ici une variante intéressante : “ il lui fait signe de s'informer quel était celui dont il parlait ”. C'est également la leçon des manuscrits A, D, Γ, Δ, Π, etc., des versions copte et syrienne. Celle de la Vulgate est soutenue par B, C, L, X, l'éthiopien, l'Itala, et présente les meilleures garanties.

Jean chap. 13 verset 25. - Ce disciple, s'étant alors penché sur la poitrine de Jésus, lui dit : Seigneur, qui estce ? - *Ce disciple, s'étant alors penché*… Trait admirable, à coup sûr l'un des plus beaux de l'évangile. Strauss, Keim et consorts n'y trouvent qu'une misérable intrigue du narrateur, lequel chercherait à faire valoir Jean aux dépens de Pierre ; mais détournonsnous de cette mesquine et révoltante explication, pour goûter le véritable sens. Le texte grec surtout est extrêmement dramatique. D'abord il emploie le verbe επιπεσών, littéralement : s'étant jeté sur...(B, C, K, L, X, Π, Origène, etc., ont αναπεσών), qui exprime un mouvement subit de l'apôtre bienaimé, un brusque changement d'attitude après le signal de S. Pierre, afin d'adresser aussitôt la parole à Jésus. Beau contraste avec sa pose précédemment décrite (v. 23). Le grec ajoute οὕτως, “ sic ”, adverbe que n'a pas traduit la Vulgate, et qui est pareillement omis par les mss. Sinait., A, D, Π, bien qu'il ait pour lui la majorité des témoins ; il rappelle un autre détail non moins émouvant de la vie du Sauveur. Cf. 4, 6. - *Sur la poitrine*. Les mots ἐπὶ τὸ στῆθος ont fait donner à S. Jean dès la plus haute antiquité le beau nom de ἐπιστήθιος, “ celui qui se tient sur la poitrine ”. Voyez Eusèbe, H. E., 5, 8, 24.

Jean chap. 13 verset 26. - Jésus répondit : C'est celui à qui je présenterai du pain trempé. Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. - *Jésus répondit*. Le Sauveur n'a pas de secrets pour son apôtre favori. Évidemment, d'après le contexte (v. 28), c'est à voix basse qu'il lui fit sa réponse, puisque le reste du collège apostolique ne connaissait rien encore au moment où Judas quitta la salle. - *Celui à qui je présenterai du pain trempé*. Le texte grec varie entre ᾧ ἐγὼ βάψω το ψωμίον καὶ δώσω αὐτῷ (B, C, L), et ᾧ ἐγὼ βάψας τὸ ψωμίον ἐπιδώσω (la Recepta et la plupart des manuscrits) ; mais, quelque leçon qu'on adopte, il n'y est pas directement question de pain. Le substantif ψωμίον désigne un “ morceau ” en général (le Nouveau Testament ne l'emploie qu'ici et aux vv. 27 et 30). Néanmoins la Vulgate a bien exprimé la pensée, comme le démontre d'une part le mot identique dont les Grecs modernes se servent encore pour nommer le pain, d’autre part l'interprétation commune. Comp. Ruth II, 14, surtout dans la traduction des Septante. C'est grandement à tort qu'on a vu dans le ψωμίον une petite tranche de l'agneau pascal, ou même la sainte Eucharistie (S. Cyrille d'Alex., Tholuck). Jésus, ayant donc rompu un morceau de

pain azyme, dont la forme mince et malléable se prêtait fort bien à cette opération, le trempa, non dans du vin, comme dit Nonnus, mais dans le charocelle, cette sauce complexe que nous avons décrite ailleurs (Evang, selon S. Matth., p. 504). L'acte de Jésus était en soi une marque d'honneur et d'amitié : aujourd'hui encore, les habitants de l'Orient biblique, quand ils veulent donner à l'un de leurs convives un témoignage particulier de respect ou d'affection, recueillent sur une parcelle de pain quelques débris d'un plat et les lui présentent directement. Le Talmud dit aussi que le père de famille agissait de la même manière vers la fin du repas de la Pâque. Voyez Friedlieb, Archaeologie der Passionsgeschichte, ch. 6, § 3. - *Ayant trempé le pain*. Le grec a de nouveau ψωμιον. Il emploie le temps présent au lieu du preterit ; de plus, quelques manuscrits ajoutent λαμβανει avant ce verbe : Ayant donc trempé le pain, il le prend et le donne à Judas. De ces détails graphiques il ressort que Judas n'était pas très éloigné de son Maître ; peut-être étaitil sur le “ triclinium ” voisin.

Jean chap. 13 verset 27. - Et quand il eut pris cette bouchée, Satan entra en lui. Et Jésus lui dit : Ce que tu fais, faisle au plus tôt. - Effet sinistre produit par un acte bien simple. Aussitôt après avoir accepté le morceau de pain que lui tendait Jésus, Judas, qui s'était totalement endurci dans le mal, tomba dans la possession pleine et entière de Satan : *Satan entra en lui* Cf. Matth. 12, 45 ; Marc. 5, 12 ; Luc. 8, 30, etc., pour désigner des faits analogues. Notez le *ἐκεῖνον* du grec (en lui, en celuici), employé en mauvaise part (de même au v. 30) : désormais Judas ne fait plus partie du collège des Douze, il est un suppôt du démon. Voyez au v. 2 et Luc. 22, 3, le début de cette horrible prise de possession. Le démon entra dans Judas, dit S. Augustin, “ pour prendre entièrement possession de celui qui s’était livré à lui ” (Traité 62 sur S. Jean, 2). Évidemment l'évangéliste n'avait pu savoir ce trait que par une inspiration spéciale. - *Et Jésus lui dit*. Dans le grec, *“ lui dit donc ”...*: par suite de la connaissance que Jésus avait de l'endurcissement total de Judas. - *Ce que tu fais* (au présent, car l'œuvre néfaste de trahison était déjà commencée. Cf. Matth. 26, 14 et ss.), *faisle au plus tôt*. Par cette parole, prononcée à haute voix d'après le verset suivant, Jésus offrait tout ensemble au traître une dernière grâce, et une facile occasion de se retirer s'il persistait dans sa perfidie. Je connais tes plans criminels, aurastu le courage de les exécuter ? Si tu veux me livrer à mes ennemis, c'est le moment : hâtetoi de le faire. Comme le dit fort bien S. Léon, “ Ce n’est pas la parole de quelqu’un qui commande, mais qui permet ; pas de quelqu’un qui est pressé, mais qui est prêt. ” (Serm. 7 de Passione). En outre, Jésus désirait être désormais seul avec les apôtres fidèles, pour se livrer aux plus intimes épanchements.

Jean chap. 13 verset 28. - Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui avait dit cela. - *Mais aucun…ne comprit.* Pas même S. Jean. La phrase de Jésus (dans le texte latin, *cela* est mis en avant par emphase) était trop générale pour qu'on en pût percer la douloureuse profondeur. *Pourquoi*, en vue de quelle affaire précise.

Jean chap. 13 verset 29. - Car quelquesuns pensaient que, comme Judas avait la caisse, Jésus avait voulu lui dire : Achète ce qui nous est nécessaire pour la fête ; ou qu'il lui commandait de donner quelque chose aux pauvres. - Petit commentaire intéressant du v. 28. Loin de soupçonner la réalité, les onze autres apôtres tirent deux hypothèses qui en étaient éloignées de cent lieues : 1° Judas étant l'économe de la société (il *avait la caisse* Cf. 12, 6), ils supposèrent que leur Maître avait voulu lui dire : *Achète ce qui nous est nécessaire...* Le lendemain, 15 nisan, étant le grand jour de la fête pascale, plus d'une emplette était nécessaire pour la célébrer dignement. Explication toute naturelle ; et pourtant, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (Évang. selon S. Matth., p. 500), on a trouvé, dans cette supposition faite par les disciples, l'une des plus fortes objections contre l'identité de la cène du quatrième évangile avec celle que racontent les synoptiques. Nous renvoyons à notre réfutation antérieure, ainsi qu'à Ex. 12, 16, et à Luc. 23, 56, deux passages qui montrent que certains achats et certaines occupations étaient compatibles avec le repos de la Pâque. - *Ou qu’il lui commandait de donner...* Le langage devient tout à coup indirect, comme en d'autres circonstances nombreuses. L'aumône à laquelle pensaient en ce moment les apôtres n'aurait pas eu le caractère général de celle qui a été mentionnée plus haut, 12, 5 et ss ; son but eut été très particulier et propre à la Pâque, conformément aux prescriptions mosaïques qui recommandent fortement de ne pas oublier les pauvres en cette fête. Cf. Deut. 16, 10-12. Aujourd'hui, à l'occasion de la Pâque, les indigents israélites reçoivent encore de leurs coreligionnaires des invitations, ou des dons généreux qui les aident à fêter ce grand jour. Voyez Stauben, Scènes de la vie juive en Alsace, p. 107 et s. On agissait d'ailleurs ainsi pour toutes les solennités principales. Cf. Neh. 8, 10, 12.

Jean chap. 13 verset 30. - Judas, ayant donc pris cette bouchée, sortit aussitôt. Et il faisait nuit. - *Ayant donc prix cette bouchée.* Répétition emphatique ; comparez les versets 26 et 27. - *Sortit aussitôt.* Il y a quatre actes rapides dans ce drame poignant : Judas reçoit la bouchée, Satan achève de s'emparer du traître, Jésus congédie le malheureux apôtre, Judas sort aussitôt. - *Et il faisait nuit.* Cette phrase est vraiment, ainsi qu'on l'a dit, d'une tragique brièveté : elle produit en un pareil endroit un effet saisissant et lugubre. S. Augustin (in h. l.) la commente à merveille par cette simple note : " Celui qui sortit était luimême la nuit ". Le festin pascal ne pouvait commencer qu'après le coucher du soleil ; voici que Jésus et les siens l'achevaient, et c'était maintenant la nuit noire, mais surtout au moral pour le traître. Voyez, 1, 40 : 6, 59 ; 8, 20 ; 10, 23 ; 11, 35, etc., d'autres détails également dramatiques du quatrième évangile. - Ici se place, d'après l'opinion que nous avons toujours regardée comme la plus probable, l'institution de la sainte Eucharistie. Voyez l'Évangile selon S. Luc,. p. 365-366, et nos Essais d'exégèse, Lyon 1884, p. 311-326. Le nombre des exégètes qui excluent Judas de la cène eucharistique va grossissant de plus en plus. Les partisans du sentiment contraire insèrent ordinairement la Pâque chrétienne à la suite du v. 20.

c. Les discours d'après la cène. 13, 31-16, 33.

" Incomparable entretien, qui est bien ce que la terre a jamais entendu de plus sublime, de plus bienfaisant et de plus tendre. Nous y voyons éclater, comme elle ne l'avait pas encore fait, l'adorable beauté du Fils de l'homme ". Bougaud, JésusChrist, 4e édit., p. 502 et 514. C'est vraiment ici le cœur de l'évangile, le cœur de toute la Bible ; c'est aussi un sanctuaire où l'on s'agenouille pour adorer et pour aimer. - Il règne dans ces pages un étonnant mélange de douce simplicité, d'élévation toute divine. La plupart des détails sont d'une intelligence facile : on les saisit sans peine, ou du moins on croit les saisir à une simple lecture, mais, quand on essaie de pénétrer plus avant, on y découvre toute la hauteur du ciel, et l'on se convainc que Dieu seul a pu tenir un tel langage. Même dans le quatrième évangile, où l'on découvre tant de sublimités, nulle part, si ce n'est au prologue (1, 1-18), on ne trouve des passages qu'on puisse comparer à ce discours d'adieu et à la prière qui le suit (chap. 17). Les richesses théologiques abondent, et surtout les preuves de la divinité de N.-S. JésusChrist. Voyez Corluy, Commentarius in Evangel. S. Joannis, 2e édit., p. 392 et ss. ; Scholion dogmaticum. - " Discours d'adieu ", ou Testament de Jésus : ces noms expriment assez bien l'idée dominante autour de laquelle se groupent d'ellesmêmes toutes les autres pensées. Dans quelques heures le divin Maître va mourir ; avant de se séparer de ses apôtres il leur adresse ses dernières paroles, sous forme de consolations, d'avertissements, de recommandations. Durant ces rapides moments d'intimité qui ne reviendront plus dans des conditions semblables, les sentiments se pressent à son cœur, et, comme un mourant, il les épanche avec une ineffable suavité sur ceux qu'il aime. De là ce vaetvient mouvementé des pensées et ce manque apparent de suite qui frappent à première vue, mais que l'on a eu tort d'appeler du " décousu " (Vinet va jusqu'à parler de " divine confusion " !). Sans doute l'analyse est plus difficile qu'en d'autres discours, mais cela tient aux circonstances mêmes. En réalité le ton est très soutenu. Quoique l'enchaînement logique ne se montre jamais à découvert, il n'est pas un seul instant rompu, et on suit avec bonheur " cette douce ondulation de la pensée qui caractérise d'une manière unique la parole de Jésus dans ce morceau " (Godet). C'est le mouvement en spirale, dont il a été question à propos du Prologue (voyez la note qui précède le commentaire de 1, 1. Jésus parle cinq fois du Paraclet : 14, 16-17 ; 25-26 ; 15, 26 ; 16, 8-15 ; 23-25 ; trois fois des relations de l'Église avec le monde : 14, 22-24 ; 15,18-25 ; 16, 1-3. Il en est de même de son propre départ et de son retour qu'il mentionne d'abord simplement, pour y revenir encore un peu plus loin, et d'autres fois encore). - L'idée mère et centrale de tout ce passage est donc celle de la prochaine séparation : les autres pensées viennent se greffer pour ainsi dire sur elle. Rien de plus naturel que l'ordre d'après lequel le tout est exposé. Après avoir prononcé le triste mot de départ (13, 31-38 ; plus spécialement, v. 33), le divin Maître se hâte de consoler ses disciples en leur dévoilant les heureuses conséquences qui résulteront pour eux et pour luimême de la séparation (14, 1-31) ; il les exhorte ensuite à se tenir intimement unis soit à lui, soit les uns aux autres par les liens d'une charité indéfectible (15, 127) ; enfin, il les instruit de ce qui les attend dans l'avenir, et il contrebalance les prédictions douloureuses par les brillantes promesses de succès et de bonheur (16, 1-33). C'est donc la foi qui est le nœud du discours au chap. 14, l'amour au chap. 15, l'espérance au chap. 16. - Au point de vue purement extérieur, les mots *Levez-vous, allons,* 14, 31, partagent le discours en deux parties : il y a d'abord l'entretien du Cénacle, 13, 31-14, 31, puis l'entretien sur la route de Gethsémani, 14, 1-16, 33. La première partie a quelque chose de plus familier : c'est une sorte de dialogue entre les disciples. Tour à tour S. Pierre (13, 36), S. Thomas (14, 5), S. Philippe (14, 8), S. Jude (14, 22), posent à leur Maître des questions auxquelles il répond avec bonté et qui servent de thème à ses

explications subséquentes. La deuxième partie est plus grave et plus solennelle ; à part deux interruptions des apôtres (Cf. 16, 17 et 18, 29 et 30), c'est un discours soutenu. Durant tout le cours de l'entretien, Jésus contient son émotion ; mais on la sent vibrer, vive et profonde, à travers chaque ligne. Plus que jamais le commentateur est à plaindre ; car son rôle de grammairien et de critique lui paraît froid et monotone, parmi de telles splendeurs dont un cœur croyant et aimant est le meilleur interprète.

1° Discours dans le Cénacle. 13, 31-14, 31.

Après quelques paroles qui forment l'exorde du discours et qui en contiennent le thème principal, 13, 31-38, Jésus, voyant les Onze extrêmement troublés par l'annonce d'une séparation imminente, suggère à leur foi divers motifs de consolation, que l'on peut ranger sous les trois chefs suivants : le Christ et Dieu le Père, 14, 1-12a ; le Christ et les apôtres, 14, 12b-24 ; la paix dans l'EspritSaint, 14, 25-31.

α L'exorde. 13, 31-38.

**31Lorsqu'il fut sorti, Jésus dit : Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a
été glorifié en Lui. 32Si Dieu a été glorifié en Lui, Dieu Le glorifiera aussi en Luimême ;
et c'est bientôt qu'Il Le glorifiera. 33Mes petits enfants, Je ne suis plus que pour peu de
temps avec vous. Vous me chercherez, et, ce que j ai dit aux Juifs : Là ou je vais, vous
ne pouvez venir, je vous le dis aussi maintenant. 34Je vous donne un commandement
nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres ; que vous vous aimiez les uns les
autres comme je vous ai aimés. 35C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes
disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. 36SimonPierre lui dit :
Seigneur, où allez-vous ? Jésus répondit : Là où je vais, tu ne peux me suivre
maintenant ; mais tu me suivras plus tard. 37Pierre lui dit : Pourquoi ne pourraisje pas
vous suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour vous. 38Jésus lui répondit : Tu
donneras ta vie pour moi ? En vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas
avant que tu ne m'aies renié trois fois.**

On pourrait intituler ce passage : La séparation et ses résultats. II débute par une glorieuse prophétie (vv. 31-32), la glorification du Christ produite par ses humiliations mêmes. A la nouvelle de son départ (v. 33), Jésus rattache, pour les disciples, la pressante recommandation de l'union fraternelle (vv. 34-35) ; il faudra qu'ils s'appuient les uns sur les autres. Une seconde prophétie, bien triste cette fois, montre aux apôtres jusqu'à quel point leur courage est faible encore, et quelle épreuve sera pour eux cette séparation inévitable (vv. 36-38).

Jean chap. 13 verset 31. - Lorsqu'il fut sorti, Jésus dit : Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été glorifié en Lui. - *Lorsqu'il fut sorti...* Courte introduction historique. Certaines versions ont *quand donc* au lieu de *lorsque*, la particule *donc* rattache à l'éloignement de Judas comme à leur cause les libres épanchements de Jésus. Cf. v. 30 : *Judas...sortit aussitôt... Lorsqu'il fut sorti, Jésus dit.* Jusqu'alors la présence du traître avait oppressé, gêné pour ainsi dire le cœur sacré du Sauveur ; il retrouve tout à coup sa liberté et il éclate en un transport sublime. “ C'est comme si, une fois la digue rompue, des torrents de grâce s'écoulaient des lèvres de Jésus ”, dit un ancien commentateur (Lampe). - *Maintenant* ouvre l'entretien d'une manière significative et vraiment sublime. Maintenant, en cet instant même ! Moment que Jésus avait attendu avec tant d'impatience : “ J'ai à être baptisé d'un baptême, et comme je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! ”, Luc. 12, 50. - Judas exécutait son horrible démarche, qui allait livrer le Sauveur à la mort ; mais la passion, déjà virtuellement achevée, devait produire un triomphe infaillible, que Jésus mentionne comme un résultat également atteint : *le Fils de l'homme a été glorifié*. C'était un fait accompli dans le domaine logique. Cf. 12, 28, 32. - *Fils de l'homme.* Voyez la note de 1, 52. Nom d'humilité associé à une ineffable glorification. Nom important, du reste, pour l'interprétation de ces pages, où il est aussi souvent question des rapports du “ Fils de l'homme ” avec Dieu que du Fils avec le Père. - *Et Dieu a été glorifié en lui.* C'est un résultat parallèle au premier. Si un simple disciple est capable de glorifier le Seigneur en donnant sa vie pour lui (21, 19), combien plus le Verbe incarné ! Cf. 17, 1.

Jean chap. 13 verset 32. - Si Dieu a été glorifié en Lui, Dieu Le glorifiera aussi en Luimême ; et c'est bientôt qu'Il Le glorifiera. - Jésus insiste, mais dans l'ordre inverse, sur cette double gloire qui sera le fruit de ses souffrances et de sa mort. - *Si Dieu...* La conjonction “ si ” exprime une relation de causalité, elle équivaut à “ parce que ” (“ Cette façon de s’exprimer ne réfère pas à une condition, mais à une cause ”, Maldonat). Quoique cette ligne entière, *si Dieu a été glorifié en Lui*, manque dans les manuscrits א, B, C, D, L, X, on a de fortes raisons de la croire authentique. Sans elle, le rythme si admirable des versets 31 et 32 serait en partie effacé :

Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié,

et Dieu a été glorifié en Lui.

Si Dieu a été glorifié en Lui,

Dieu Le glorifiera aussi en Luimême ;

et c'est bientôt qu'Il Le glorifiera.

On voit, par ce tableau, combien la répétition des mots “ si Dieu... ” ajoute de vigueur à la pensée. Leur disparition s'explique sans peine par une distraction de copiste, la ligne précédente étant presque identique. - *Dieu le glorifiera.* Dieu aussi, Dieu à son tour. Admirable échange d'honneurs et de glorification. *En Luimême* correspond à “ en lui ” : le Fils de l'homme sera glorifié en Dieu, de même que Dieu aura été glorifié dans le Fils de l'homme. Mais, pour Dieu, “ Le glorifier aussi en Luimême ” ce sera s'associer N.-S. JésusChrist de la façon la plus intime, faire asseoir à sa droite le Fils de l'homme pour régner et gouverner avec lui à tout jamais. Belle observation d'Origène : le Père donne plus au Fils de l'homme qu'il n'en a reçu. - *Et c’est bientôt...* Avec emphase : sans aucun retard. En effet, l'heure du triomphe de Jésus était proche. - Remarquez ces nuances délicates : au verset 31, le Sauveur envisageait son triomphe comme accompli déjà ; il le place maintenant dans un très prochain avenir ; plus loin, 17, 1, il en demandera la réalisation. Au fond cela revient au même.

Jean chap. 13 verset 33. - Mes petits enfants, Je ne suis plus que pour peu de temps avec vous. Vous me chercherez, et, ce que j ai dit aux Juifs : Là ou je vais, vous ne pouvez venir, je vous le dis aussi maintenant. - Jésus descend tout à coup de ces hauteurs sublimes auxquelles il s'était élevé par anticipation. Pour aller jouir là-haut d'une si noble gloire, il lui faudra quitter ses bienaimés disciples, et il les prépare à cette séparation. - *Mes petits enfants* : suave appellation de sollicitude et de tendresse, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans l'évangile ; mais S. Jean l'emploie luimême plusieurs fois dans ses épîtres. Cf. 1 Joan. 2, 1, 12, 28 ; 3, 7, 18 ; 4, 4 ; 5, 21. Ici elle s'échappe spontanément du cœur de N.S. JésusChrist, au souvenir de ceux qu'il va bientôt laisser orphelins. - *Je ne suis plus que pour peu de temps avec vous.* Jésus n'avait guère qu'une heure ou deux à passer dans la compagnie du collège apostolique avant l'agonie de Gethsémani. - *Vous me chercherez.* Ils le cherchèrent en effet d'une manière anxieuse, non seulement après sa Passion, et sa Résurrection, mais même après avoir été témoins de son Ascension. Cf. Act. 1, 10, 11. - *Et ce que j’ai dit aux Juifs.* Ce nom de “ Juifs ” est assez rare sur les lèvres de NotreSeigneur. Cf. 4, 22 ; 18, 20, 36. La parole qu'il rappelle en ce moment remontait à la fête des Tabernacles. Voyez 7, 34, et l'explication (Cf. 8, 21, 24). Il la cite dans les mêmes termes, mais en lui donnant une autre signification. Là, il s'agissait d'une séparation définitive et absolue ; ici les mots *là où je vais...* n'expriment qu'un éloignement temporaire et relatif. Là, Jésus disait aux Juifs : *Vous ne pouvez venir,* sous forme de terrible menace ; ici, c'est un délicat euphémisme pour préparer ses disciples à sa mort. Aussi n'ajoutetil pas, comme il l'avait fait précédemment : “ et vous ne me trouverez pas ”. - *Et je vous le dis aussi maintenant.* Le pronom est accentué, et aussi le mot *maintenant* : en cet instant même, car il est temps que vous soyez avertis.

Jean chap. 13 verset 34. - Je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres ; que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. - *Je vous donne un commandement nouveau.* Ainsi séparés de leur Maître, les disciples devront se soutenir mutuellement, en redoublant d'amour les uns pour les autres. Jésus leur laisse donc ce magnifique précepte de la charité fraternelle comme une sorte de compensation (vv. 34 et 35). Il insiste d'une manière étonnante, commençant par intimer l'ordre (v. 34a), puis le répétant pour en préciser le mode (v. 34b), et le réitérant encore pour en faire remarquer l'extrême importance (v. 35). - *Que vous vous aimiez les uns les autres.* Voilà le

commandement nouveau ! Non qu'il fût absolument neuf en luimême ; car il faisait partie intégrante de la loi mosaïque, et on le trouve en toutes lettres au Lévitique, 19, 18 (Cf. Matth. 22, 37 et ss.). Mais, dans la pratique et la réalité de la vie juive, il ne dépassa guère les limites d'une bienveillance restreinte, tandis qu'il est ici élargi, complété, par conséquent tout à fait renouvelé. Voyez le beau commentaire de Jésus luimême dans la parabole du bon Samaritain, Luc. 10, 30 et ss. Surtout, et c'est en cela véritablement que consiste la nouveauté mise en relief par le législateur de la Nouvelle Alliance, NotreSeigneur y ajoute un motif et un mode d'accomplissement inconnus jusqu'alors, lorsqu'il dit : *comme je vous* (avec emphase) *ai aimés.* Nous entr'aimer parce qu'il nous a aimés, et comme il nous a aimés : sublime idéal de la charité fraternelle. “ Puisque Dieu nous a tellement aimés, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres ”, 1 Joan. 4, 11. “ Non pas de la manière dont s’aiment ceux qui se corrompent, non pas de la manière dont s’aiment les hommes, parce qu’ils sont hommes ; mais de cet amour qu’ils doivent avoir parce qu’ils sont tous des dieux et les fils du TrèsHaut, et qu’ils veulent être les frères de son Fils unique ”. S. Aug., Traité sur S. Jean, 65, 1. Voyez d'autres explications du mot *nouveau* dans Maldonat, Tolet, Meyer, etc. Elles sont recherchées pour la plupart. Remarquez l'emploi du passé : *je vous ai aimés.* Jésus, comme en d'autres nombreux passages de ce discours, parle au point de vue de sa carrière terrestre, qu'il regardait comme terminée.

Jean chap. 13 verset 35. - C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. - *En cela*. Ce pronom est fortement accentué. L'affection si profonde et si parfaite que Jésus impose à ses disciples les uns envers les autres sera le signe caractéristique de son église. - *Tous reconnaîtront* (dans le texte grec : parviendront à reconnaître) : tous, quels qu'ils soient, Juifs et païens : le monde entier, malgré son hostilité, sera forcé d'admirer. - *Si vous avez de l’amour*. En somme, les chrétiens ont fidèlement accompli ce noble précepte. Cf. Act. 3, 44 et ss. ; 4, 32 et ss. Tertullien, Apol. 39, cite ce témoignage des païens : “ Vois, disentils, comme ils s’aiment les uns les autres… et comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres… Car eux (les païens), se haïssaient entre eux… et ils étaient plus que prêts à se tuer les uns les autres ”. La parole de Minutius Félix est également bien connue : “ Les chrétiens s'aiment même avant de se connaître ”. Par contre, S. Jean Chrysost., Com. in Joan. 71, se plaint des divisions entre chrétiens, dont le résultat, ditil, est d'empêcher les païens de se convertir. Voyez dans la Préface, § 1, l'anecdote touchante qui montre combien S. Jean avait pris à cœur ce commandement du Maître.

Jean chap. 13 verset 36. - SimonPierre lui dit : Seigneur, où allez-vous ? Jésus répondit : Là où je vais, tu ne peux me suivre maintenant ; mais tu me suivras plus tard. - S. Pierre, si ardent et si aimant, est demeuré tout absorbé par les douloureuses paroles du v. *33*, qui annonçaient le prochain départ de Jésus. Il oublie le reste, et se permet d'interrompre pour obtenir un éclaircissement : *Seigneur, où allez-vous ?* Un autre “ Seigneur, où allez-vous ? ” de S. Pierre revient à la pensée quand on lit ce passage. Sur cet incident si délicat, qui se serait passé à Rome quelques heures avant la mort de S. Pierre, quand il essayait d'échapper au supplice par la fuite, voyez Tillemont, Mémoires, t. 1, p. 187 et 555 ; Hilgenfeld, Nov. Testam. extra canonem, t. 4, p. 72. - *Jésus répondit.* Quoique la question eût été inspirée par un généreux amour, Jésus refuse d'y répondre directement ; il renvoie S. Pierre à l'avenir, par lequel il ne tardera pas d'être instruit. - *Là où je vais tu ne peux me suivre.* Les mots “ je ” et “ maintenant ” sont l'un et l'autre pleins d'emphase. Au v. 33, c'était la même pensée et presque les mêmes termes, appliqués à tous les apôtres. - *Tu me suivras plus tard.* “ Plus tard ” est opposé à “ maintenant ” : quand S. Pierre aura rempli sa mission icibas. Jésus fait sans doute allusion dès cet endroit au crucifiement du prince des apôtres. Voyez 21, 18, 19 et le commentaire.

Jean chap. 13 verset 37. - Pierre lui dit : Pourquoi ne pourraisje pas vous suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour vous. - *Pierre lui dit.* Il insiste, trouvant l'explication trop vague. Le Seigneur permettait aux siens une si grande familiarité ! - Pourquoi ne pourraisje pas… maintenant ? (dans le texte grec : sur l'heure. Cf. 2, 10). Il appuie à son tour sur “ maintenant ”. Puis il ajoute avec l'énergie qui le caractérise, comprenant que le départ de Jésus n'est autre que la mort : *Je donnerai ma vie pour vous.* Il se déclare prêt à mourir avec son Maître. Admirable générosité, mais trop d'empressement, dit S. Augustin, Traité sur S. Jean 66, 1 : “ Pierre, pourquoi te hâtestu ? La Pierre ne t’a pas encore affermi en te communiquant son esprit ; ne te laisse pas entraîner par la présomption. Tu ne peux venir maintenant ; mais ne te laisse point abattre par le désespoir, tu me suivras un jour ”. Sur l'expression “ donner sa vie ” voyez 10, 11 et la note.

Jean chap. 13 verset 38. - Jésus lui répondit : Tu donneras ta vie pour moi ? En vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas avant que tu ne m'aies renié trois fois. - *Jésus lui répondit.* “ Il était malade, et il vantait sa bonne volonté ; mais le médecin voyait sa faiblesse ”, dit encore S. Augustin, Traité sur S. Jean 66, 1, et c'est une chose bien triste que Jésus va prédire. - *Tu donneras ta vie pour moi... ?* Il reprend d'une manière emphatique les paroles de l'apôtre ; puis, en termes solennels et en attestant la divine vérité *(en vérité...),* il annonce qu'avant peu S. Pierre l'aura lâchement renié jusqu'à trois fois. - *Le coq ne chantera pas...* C'est-à-dire : avant la prochaine aurore, dans cette nuit même. Voyez l'Évangile selon S. Matth., p. 511. S. Luc, 22, 34, suppose également que cette prophétie fut proférée au cénacle ; S. Matthieu, 26, 30-35, et S. Marc, 14, 26-30, la placent sur le chemin de Gethsémani. Il est possible qu'elle ait été réitérée deux fois (voyez l'Évangile selon S. Luc, p. 370). - S. Pierre ne prendra plus la parole durant la suite de l'entretien. On conçoit sans peine que la tristesse et l'effroi se soient emparés de son âme, et l'aient rendu muet.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 14

Suite du discours d'adieu : - Le Christ et Dieu le Père (vv. 1-12a). - Le Christ et ses apôtres (vv. 12b-24). - De la paix dans l'Esprit saint (vv. 25-31).

β. Le Christ et Dieu le Père. 14, 1-12.

1Que votre cœur ne se trouble pas. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. 2Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit ; car je vais vous préparer une place. 3Et lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. 4Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin. 5Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons pas où vous allez ; comment pourrionsnous en savoir le chemin ? 6Jésus lui dit : Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père, si ce n'est par moi. 7Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père ; et bientôt vous le connaîtrez, et vous l'avez déjà vu. 8Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. 9Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas ? Philippe, celui qui me voit, voit aussi le Père. Comment peuxtu dire : Montrez-nous le Père ? 10Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moimême ; mais le Père, qui demeure en moi, fait luimême mes œuvres. 11Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? 12Croyez-le du moins à cause de ces œuvres. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera luimême les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais auprès du Père.

“ Lisez le chapitre 14, a dit Bossuet, et vous y trouverez des profondeurs à faire trembler ”. Méditations sur l’Évangile, 77e jour. Profondeurs étonnantes, en effet, sur l'éternité bienheureuse, sur l'auguste Trinité, sur la nature divine de JésusChrist. Pour rassurer et consoler les apôtres, que l'annonce de la séparation a vivement émus, Jésus va exciter de toutes manières leur espérance. Il le fait “ avec un accent de tendresse non moins saisissant que l'élévation de la pensée... Le développement est d'une incomparable beauté ”. Le Camus, La vie de N.-S. JésusChrist, t. 2, p. 244. Il leur donne d'abord, dans ce paragraphe, la certitude d'une réunion future. C’est au ciel, auprès de son Père, qu'il retourne, et il préparera là-haut une place à ses disciples : d'ailleurs, il viendra luimême un jour les chercher individuellement pour les introduire à cette place d'honneur. Après avoir exposé ces pensées (vv. 1-4), il les développe en répondant à deux questions posées par S. Thomas (vv. 5-7), et par S. Philippe (vv. 8-12a).

Jean chap. 14 verset 1. - Que votre cœur ne se trouble pas. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. - *Que votre cœur ne se trouble pas* : expression très énergique. Plusieurs incidents étaient venus coup sur coup alarmer, bouleverser les disciples depuis quelques instants : la dénonciation du traître, la nouvelle du départ de leur Maître, la prédiction du reniement de S. Pierre. Ils pressentaient enfin que des événements tragiques étaient imminents. Le *cœur*, ce siège perpétuel des angoisses et des troubles. - *Vous croyez en Dieu*. Premier motif de calme : une parfaite confiance, soit en Dieu, soit en luimême. Beaucoup d'anciens interprètes grecs (notamment S. Cyrille, Nonnus, Théophylacte, Euthymius), et des commentateurs modernes, traduisent deux fois de suite le verbe à l'impératif : croyez en Dieu et croyez en moi. Et rien de plus légitime au point de vue du contexte et de la grammaire. Néanmoins, la traduction de la Vulgate donne plus de force et plus de solennité à la pensée. Jésus établit d'abord un fait : Vous croyez en Dieu ; puis il en tire cette juste conséquence : croyez aussi en moi. Comme s'il disait : Mon Père et moi nous sommes solidaires l'un de

l'autre, à cause de notre parfaite unité. Si vous avez confiance en lui, vous pouvez pareillement vous fier à moi, car notre puissance est la même.

Jean chap. 14 verset 2. - Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit ; car je vais vous préparer une place. - Pour faire pénétrer cette confiance plus avant dans leurs cœurs troublés, il leur rappelle la vraie signification de sa mort : pour lui, mourir c'est aller prendre possession du ciel. - *Dans la maison de mon Père*. Plus haut, 2, 16, Jésus employait la même locution pour désigner le temple de Jérusalem, qui était en réalité le palais de Jéhova sur la terre ; ici, c'est évidemment le ciel qu'il désigne, le lieu du divin séjour. Cf. Ps. 2, 4, 32, 13, 14, Is. 68, 15 ; Matth. 5, 34 ; 6, 9. - *De nombreuses demeures*. Détail pittoresque. Quelle simplicité de langage pour exprimer les idées les plus hautes ! La résidence du Seigneur ressemble à ces résidences princières où il y a beaucoup d'appartements, où l'on est sûr, par conséquent, de trouver de la place pour tous. Que les apôtres demeurent donc dans la paix ! Déjà Tertullien ajoutait cette autre déduction “ Comment y atil plusieurs demeures auprès du Père, si ce n’est à cause de la diversité des mérites ? Comment, dans la gloire, une étoile seratelle plus brillante qu’une autre, si ce n’est à cause de la diversité de leurs rayons ? ”. L'idée est belle et exacte, et les anciens écrivains ecclésiastiques l'ont souvent répétée à propos de ce passage mais elle n'y est pas directement contenue. La pensée principale est bien marquée par le substantif demeure, de demeurer (d'où nous avons fait “ maison ”) : il s'agit avant tout d'une demeure permanente. *Demeure* n'apparaît qu'ici et au v. 23 dans le Nouveau Testament. - *Si cela n’était pas*... Cette ligne est un peu obscure, et elle a reçu un assez grand nombre d'explications diverses. 1° C'est de la particule ὅτι, (que, parce que) que vient principalement la difficulté, et tel est le motif préalable de sa disparition dans quelques manuscrits grecs (N, Γ, Δ, Λ, etc., et la Recepta) : on l'aura supprimée pour alléger la phrase ; mais elle est aussi bien garantie que possible, car on la trouve dans les meilleurs documents (א, A, B, C, D, K, L, X, Π, les versions, etc.). 2° Quelques commentateurs donnent un tour interrogatif : S'il n'en était pas ainsi, vous auraisje dit que je vais vous préparer une place ? Dans ce cas, Jésus ferait allusion à une parole qu'il avait antérieurement prononcée. Mais où est cette parole ? On ne la trouve ni dans S. Jean ni dans les synoptiques. 3° Selon d'autres, le ὅτι est récitatif, à la façon hébraïque, ainsi qu'il arrive si souvent dans le quatrième évangile. “ S’il n’y avait pas plusieurs demeures dans la maison de mon Père, je vous l’aurais dit. Il faut que je m’en aille pour vous préparer une place, de peur qu’elle soit occupée ”. C'est le sentiment de S. Augustin, du V. Bède, etc. Toutefois, Maldonat a raison de dire que, d'après cette opinion, “ C’était un lieu difficilement praticable ”. 4° Nous préférons donc, avec Bossuet, Patrizi, Schanz, et presque tous les modernes, laisser à ὅτι sa signification plus habituelle de “ parce que ”. Jésus veut démontrer qu'il y a au ciel suffisamment de place pour tous ses amis. “ S'il en était autrement, je vous l'aurais dit, afin de vous éviter une désillusion cruelle ; mais il en est réellement ainsi, et la preuve, c'est que je vais vous préparer une place ”. - *Vous préparer une place*. Promesse bien douce ! Cf. Hebr. 4, 14 et 6, 30, où il est dit que Jésus est monté au ciel comme notre précurseur. Auparavant le séjour bienheureux nous était entièrement fermé. “ Le ciel était inaccessible aux hommes, et jamais une chair n’avait auparavant foulé le lieu pur et très saint des anges. Mais le Christ fut le premier à nous donner accès à ce lieu, et il livra à la chair le secret d’y monter en s’offrant à Dieu Père comme prémisses de ceux qui sont morts et qui gisent dans la terre. Et il fut le premier homme à se montrer à ceux qui sont au ciel ”. S. Cyrille d'Alex., h. l.

Jean chap. 14 verset 3. - Et lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. - *Je vous aurai préparé une place*. Jésus réitère cette pensée consolante, pour y rattacher une autre perspective d'avenir plus consolante encore. La conjonction *et* est certainement authentique, quoique omise par les manuscrits A, Δ, etc. - *Je reviendrai*. Le présent est pittoresque et ajoute à la certitude de la promesse. *De nouveau* fait allusion à l'avènement antérieur de l'Incarnation. - *Et je vous prendrai*. “ Remarquez le changement de temps. Les mots *avec moi* marquent une union à la personne même de Jésus, idée que contenait déjà le verbe *je prendrai*. Après une courte séparation, les apôtres devaient donc retrouver, et d'une façon beaucoup plus intime, cette présence bien aimée dont ils avaient goûté les charmes durant trois ans. On voit par là que la promesse “ Je reviendrai ” ne doit pas s'entendre de la fin des temps, mais d'un avenir rapproché : à la mort de chacun des disciples (voyez une bien belle réalisation pour S. Étienne, Act. 7, 55). Et cela est précisément indiqué par le futur : Jésus vient sans cesse et il est perpétuellement présent à son Église ; mais il introduit ses amis au ciel l'un après l'autre, au temps voulu par la Providence. - *Afin que*... Motif pour lequel il viendra chercher ses disciples, et résultat final obtenu pour eux. - *Là où je suis* (l'adverbe et le pronom sont très

accentués) : au ciel, dans la maison de son Père (v. 2). - *Vous y soyez aussi* (nouvelle emphase). II ne veut pas jouir sans eux de sa gloire et de son bonheur. Actuellement il ne saurait les conduire au ciel avec lui, mais alors il se les réunira pour toujours.

Jean chap. 14 verset 4. - Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin. - Jésus insiste sur cette idée souverainement consolante du ciel, où il va et où les apôtres le rejoindront plus tard ; mais il ajoute ici un détail important, relatif au chemin qui y conduit. - *Vous en savez*... En effet, " Les disciples savaient, mais ils ne savaient pas qu'ils savaient " (S. Augustin, h. l.), par suite de leur embarras et de leur trouble. Cf. v. 5. - *Le chemin*. La Recepta et les manuscrits A, Δ, etc., ont la même leçon que la Vulgate pour tout ce verset. D'autres nombreux témoins (א, B, C, L, Q, X, etc.) ont la variante qui suit, très énergique dans sa brièveté " où je vais vous savez le chemin ".

Jean chap. 14 verset 5. - Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons pas où vous allez ; comment pourrionsnous en savoir le chemin ? - *Thomas lui dit*. Le narrateur omet cette fois l'épithète accoutumée de Didyme. Cf. 11, 16 ; 20, 24 ; 21, 2. Quelle étonnante simplicité dans la question de S. Thomas ! Jusqu'à la fin les apôtres demeurent imbus de leurs préjugés messianiques ; ils ont la plus grande peine à croire que leur Maître va mourir. - Sous le couvert du titre accoutumé, Domine (Cf. 13, 36 ; 14, 8, 22), c'est un démenti formel qu'il donne à Notre Seigneur : *nous ne savons pas où vous allez*. Parlant au nom de tous, il affirme qu'ils ignorent le terme de ce mystérieux voyage sur lequel Jésus était revenu déjà plusieurs fois : comment donc connaîtraientils la route ? C'est une pure impossibilité : *comment pourrionsnous savoir le chemin* ? - Quelques auteurs ont vu, non sans quelque raison, dans l'interrogation de S. Thomas, un reflet de sa nature sceptique.

Jean chap. 14 verset 6. - Jésus lui dit : Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père, si ce n'est par moi. - *Jésus lui dit*. Réponse si profonde et si belle, où le Seigneur, par quelques mots seulement, mais avec tant de netteté, désigne à la fois et la route (Je suis la voie…) et le terme (au Père). Mais il le fait d'après sa méthode accoutumée, négligeant le côté purement théorique, pour appuyer sur le côté pratique qui est le plus important pour nous. Cf. vv. 23-24 ; 3, 4-6 ; 4, 19-24, etc. " Les apôtres désiraient connaître le chemin que Jésus allait suivre, et le lieu où il voulait se rendre ; sa réponse indique la voie par laquelle le disciple peut suivre son Maître et le rejoindre là où il va ". L. Abbott, The Gospel according to St. John, p. 174. - *Je suis la voie*. Le Sauveur renverse l'ordre suivi par S. Thomas dans sa demande implicite, v. 5, et il montre en premier lieu la route, en second lieu le but du mystérieux voyage. Le pronom *je* est très emphatique. Cf. 6, 35. Dans le texte original le mot *chemin*, est précédé de l'article, et de même les deux substantifs qui suivent, ce qui les accentue pareillement. Jésus en personne est donc une voie royale et sûre, qui conduit d'une manière infaillible à la maison de son Père et aux *nombreuses demeures* qu'elle contient (v. 2). C'est là une admirable allégorie, analogue à celles du bon Pasteur (10, 1-16) et de la vigne (15, 1-10), mais beaucoup plus concise puisqu'elle est renfermée dans un seul verset. L'idée exprimée est d'une importance vitale pour la vie chrétienne, et des rationalistes en ont très bien exposé le sens. M. Reuss, par exemple, La Théologie johannique, p. 281 " Jésus est le chemin… ; il ne guide pas seulement les siens, comme pourrait le faire un voyageur plus expérimenté que d'autres ; il les porte en même temps ; sans lui, le pèlerin cherchant le ciel ne trouverait pas où poser son pied, le sol même lui manquerait ". - Deux autres expressions, la *vérité*, et la *vie*, commentent la première au propre et sans figure. Jésus est la voie, parce qu'il est, d'une part, le parfait révélateur de Dieu et des choses divines (1, 14, 18), bien plus, la vérité incarnée et manifestée aux hommes ; d'autre part, la vie substantielle et parfaite. Cf. 1, 4 et l'explication ; 6, 50-51 ; 11, 25. Les trois idées se tiennent ; celle que Jésus voulait mettre davantage en relief dans ce passage est placée en avant, puis développée encore dans la seconde moitié du verset. Quoique exacte au fond, l'interprétation de S. Augustin, " la voie véritable qui conduit à la vie ", enlève de sa vigueur à la pensée. Chacun connaît le beau commentaire de l'Imitation, Livre 3, c. 56, 1 : " Suivez-moi : je suis la voie, la vérité et la vie. Sans la voie on n'avance pas ; sans la vérité on ne connaît pas ; on ne vit point sans la vie. Je suis la voie que vous devez suivre, la vérité que vous devez croire, la vie que vous devez espérer. Je suis la voie qui n'égare point, la vérité qui ne trompe point, la vie qui ne finira jamais. Je suis la voie droite, la vérité souveraine, la véritable vie, la vie bienheureuse, la vie incréée. Si vous demeurez dans ma voie, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera, et vous obtiendrez la vie éternelle ". - *Personne* (sans exception) *ne vient au Père* : voilà maintenant l'auguste terme auquel conduira cette voie. Et on ne saurait l'atteindre en suivant un autre

chemin : *si ce n'est par moi*. Notez la force des négations. Cf. Eph. 2, 18 : “ Par lui, en effet, les uns et les autres, nous avons, dans un seul Esprit, accès auprès du Père ”.

Jean chap. 14 verset 7. - Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père ; et bientôt vous le connaîtrez, et vous l'avez déjà vu. - La pensée, comme le langage, continue de s'élever de sphère en sphère. Le Sauveur vient de mentionner son Père céleste, auquel seul il peut conduire : il explique ici pourquoi il n'y a pas d'autre chemin que lui pour aller à Dieu. “ En réalité, il n'est que l'extension du Père, dès lors la voie sainte qui mène à lui. Si voir Jésus c'est voir le rayonnement du Père, s'attacher à lui c'est atteindre et posséder le Père luimême. Donc, il est non seulement le chemin qui mène au Père, mais le sanctuaire, le miroir, l'image manifeste du Père ”. Le Camus, Vie de N.-S. JésusChrist, t. 2, p. 446 (dans ce bel ouvrage, M. Le Camus a particulièrement bien traité le discours d'adieu). - *Si vous m'aviez connu*. Si vous étiez arrivés à me connaître, grâce à tant de révélations successives que je vous ai faites de ma personne. - *Vous auriez connu aussi mon Père*... : par là-même vous connaîtriez mon Père. Dans le texte grec, le complément, placé avant le verbe, accentue davantage encore la pensée. - *Et bientôt vous le connaîtrez*. Précieuse assurance que Jésus donne à ses disciples. Non seulement ils “ auraient pu ” connaître Dieu le Père ; en vérité, déjà ils le connaissent (notez le temps présent), car, en cet instant même, Jésus le leur révèle avec la plus grande clarté. - *Et vous l'avez déjà vu* : c'est une chose accomplie. N'ontils pas vu le Père dans le Fils, qui est un avec lui ?

Jean chap. 14 verset 8. - Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. - S. Philippe interrompt à son tour et de la même façon naïve que S. Thomas, v. 5. C'est la quatrième fois qu'il apparaît dans l'évangile selon S. Jean. Cf. 1, 44-49 ; 6, 5-7 ; 12, 22. Homme pratique, 6, 5 et ss., qui aimait à se rendre compte des choses par ses propres yeux, 1, 45. - *Montrez-nous le Père*. Les dernières paroles de son Maître l'ont frappé (“ et vous l'avez déjà vu ”). Mais il leur a donné une interprétation sensible et bornée, au lieu du sens idéal et supérieur qu'elles présentaient. Or, il ne se souvient nullement d'avoir vu le Père. Si Jésus daignait le leur montrer ! Il avait sans doute à l'esprit, en proférant cette audacieuse requête, les théophanies de l'Ancien Testament, et il aurait souhaité, pour lui et les autres apôtres, quelque manifestation semblable. - *Et cela nous suffit*. Ils se tiendront alors pour satisfaits, et ils croiront pleinement à tout. Ce trait final n'est pas ce qu'il y a de moins étrange dans la demande.

Jean chap. 14 verset 9. - Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas ? Philippe, celui qui me voit, voit aussi le Père. Comment peuxtu dire : Montrez-nous le Père ? - Non ! “ ce n'est pas a côté de Jésus qu'il faut désirer voir le Père, mais en Jésus ”. Le Camus, l. c., p. 447. - La réponse du Sauveur commence par un reproche bien légitime, affectueusement exprimé : *Il y a si longtemps*...! plus de trois années d'après la chronologie qui semble la meilleure. Et, en outre, dans des relations si intimes ! La réflexion portait d'autant plus juste, que S. Philippe avait été l'un des premiers attachés à la personne de N.-S. JésusChrist. Cf. 1, 44. - *Et vous ne me connaissez pas*. Le grec emploie le singulier, ce qui rend le reproche plus direct. Le parfait est très expressif : Tu n'es point parvenu à me connaître ! - *Philippe*. Il y a tout ensemble de la solennité et beaucoup de bonté dans cette appellation. Le texte grec la rattache à la phrase qui précède : “ tu ne m'as pas connu, Philippe ? ”. La preuve que Jésus n'était pas vraiment connu de ses plus intimes disciples, c'est que ceuxci lui demandaient de voir son Père, comme si son Père et lui n'étaient pas, un seul et même Dieu. - Celui qui me voit, voit aussi le Père. Cf. 12, 45, où NotreSeigneur avait déjà fait cette majestueuse déclaration, proclamant son unité d'essence avec Dieu dans les termes les plus catégoriques. - *Comment peuxtu dire*...? Jésus est comme douloureusement étonné qu'on puisse lui adresser une telle prière : n'estelle pas incompréhensible après tout ce qu'il a déjà montré de luimême, de son Père ? Voyez de beaux développements dans Bossuet, Méditat. sur l'Évangile, 84ème jour.

Jean chap. 14 verset 10. - Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moimême ; mais le Père, qui demeure en moi, fait luimême mes œuvres. - Ne croyez-vous pas... Mieux, dans le texte grec, “ ne croistu pas ”, car le divin Maître continue d'argumenter directement avec l'interrupteur. - *Que je suis dans le Père et que le Père est en moi*. Cf. 10, 38 et le commentaire. Ce que Jésus revendique de nouveau par ce langage saisissant, c'est la complète communauté d'essence avec Dieu. - Un raisonnement concis, mais décisif, rappelle à Philippe et aux autres apôtres une double démonstration, qu'ils semblaient oublier dans la circonstance présente. L'enseignement et les œuvres de leur Maître ne sontils pas une preuve irrécusable de sa divinité ? Cf. 5, 19, 30 ; 8, 26, 29 ; 12, 44. - 1° La preuve tirée de l'enseignement : *Les paroles ... je ne les dis pas de moimême*. Jésus ne fait donc que prêter ses lèvres à son Père ; il est l'organe de Dieu quand il parle, car il ne diffère pas de Dieu. - 2° La

preuve tirée des œuvres : *Le Père... fait luimême mes œuvres.* Le Père agit par le bras de Jésus, car la puissance de l'un est la puissance de l'autre.

Jean chap. 14 verset 11 et 12a. - Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? [12a]Croyez-le du moins à cause de ces œuvres. - Dans le grec, le v. 12 ne commence qu'aux mots “ En vérité, en vérité ”, division qui est bien préférable. - *Ne croyez-vous pas*... D'après le texte original : “ Croyez en moi, car... ”, sans point d'interrogation à la fin de la phrase. S'adressant à tous les membres du collège apostolique, Jésus demande qu'ils le croient sur parole quand il leur dit : *Je suis dans le Père et le Père est en moi* (*est*, omis par les meilleurs documents, n'est qu'un emprunt fait au v. 10). Cette répétition des mêmes paroles est significative. - *Croyez-le du moins*... L'assertion de Jésus n'avait pas besoin de garantie. Pourtant, à ceux qui en désiraient une, il offre celle de ses œuvres. Cf. 10, 37, 38 ; 15, 22, 24.

γ. Le Christ et les apôtres. 14, 12b-24.

**[12b]En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera luimême les œuvres que
je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais auprès du Père. [13]Et tout ce
que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié
dans le Fils. [14]Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. [15]Si vous
m'aimez, gardez mes commandements. [16]Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera
un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous. [17]l'Esprit de vérité,
que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne Le voit pas, et qu'il ne Le connaît pas.
Mais vous, vous Le connaîtrez, parce qu'Il demeurera avec vous, et qu'Il sera en vous.
[18]Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. [19]Encore un peu de temps, et le
monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez, parce que je vis, et que vous
vivrez.[20]En ce jourlà, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi
en vous. [21]Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celuilà qui m'aime.
Or celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me manifesterai
à lui. [22]Judas, non pas l'Iscariote, lui dit : Seigneur, d'où vient que vous vous
manifesterez à nous, et non pas au monde ? [23]Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime,
il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez
lui notre demeure. [24]Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles ; et la parole
que vous avez entendue n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé, du Père.**

Nous trouvons dans ce passage trois autres consolantes promesses. Les apôtres verront leurs prières infailliblement exaucées, vv. 12b-14 ; Jésus leur enverra son Esprit, vv. 15-17 ; enfin, il viendra luimême établir en eux mystiquement sa demeure, vv. 18-25 : voilà ces trois sublimes consolations.

Jean chap. 14 verset 12b. - En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera luimême les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais auprès du Père. - Première consolation : les prières des intimes amis de Jésus recevront au ciel l'accueil le plus favorable, car la gloire du Père y est intéressée, vv. 12b-14. Cette magnifique promesse est introduite par le serment accoutumé du Sauveur, *en vérité, en vérité, je vous le dis*. - *Celui qui croit en moi*. La tournure grecque exprime plus fortement encore la nécessité d'une foi stable et perpétuelle, condition exigée par Jésus pour l'accomplissement de sa promesse. - *Les œuvres que je fais*. Ces œuvres, naguère mentionnées comme une des preuves les plus convaincantes de la divinité du Christ, étaient assurément, l'évangile entier en est témoin, supérieures à tout ce qui avait paru auparavant sur la terre. Et pourtant, Jésus daignera les continuer, les renouveler dans la personne de ses disciples. - Le Sauveur daigne ajouter : *et il en fera de plus grandes* : ce qu'on a parfois appliqué à divers miracles de S. Pierre, de S. Paul, ou des autres apôtres, que Jésus n'avait pas accomplis personnellement. Cf. Marc. 16, 15 ; Act. 5, 15 ; 13, 8 ; 19, 12 etc. Mais la prédiction porte plus haut et plus loin que cela. NotreSeigneur parle d'*œuvres* en général, et pas seulement de prodiges matériels ; et il est probable qu'il faisait allusion, d'une part à sa prédication et à son ministère, lesquels avaient été très restreints sous le rapport de l'espace et de la durée ; de l'autre au ministère et à la prédication des apôtres, qui devaient avoir l'univers entier pour théâtre. “ Quand les disciples évangélisèrent… les Gentils crurent aussi.

C’est, sans aucun doute, une grande chose ”, S. Augustin, h. l. - *Parce que je m’en vais auprès du Père*. Ces mots ont pour but de motiver la déclaration qui précède ; mais quel est au juste le motif ? Deux opinions se sont formées sur ce point. D'après les uns, Jésus voudrait indiquer que son prochain départ devant nécessairement mettre fin à son activité personnelle, il achèverait par ses disciples ce qu'il ne pourrait continuer par luimême. Selon les autres, les apôtres seraient précisément rendus capables de si grandes choses par le retour de Jésus au ciel ; car alors, du sein de sa gloire, leur Maître leur prêterait son toutpuissant concours. Nous préférons ce second sentiment, qui nous paraît exigé par le contexte, vv. 13-14.

Jean chap. 14 verset 13. - Et tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. - En effet, pour jouir de cette puissance à laquelle rien ne saurait résister, les apôtres devront l'obtenir de Dieu par de ferventes prières, que Jésus se charge de faire exaucer. - *Tout ce que vous demanderez* (“ au Père ” est omis dans le grec). Il n'y a pas d'exception : tout ce qui peut être convenablement demandé au nom de N.-S. JésusChrist sera accordé. - *En mon nom*. Nous rencontrons ici pour la première fois cette expression, “ demander au nom de Jésus ”, qui reviendra à plusieurs reprises dans les pages suivantes (15, 16 ; 16, 23, 24, 26). Évidemment, elle désigne plus qu'une simple formule matérielle, quoique l'antique coutume de terminer les prières par les mots “ Par le même notre Seigneur Jésus Christ ” soit si juste, si touchante et toute basée sur ce passage. Prier au nom de Jésus : 1° c'est prier à sa place et de sa part, comme ses représentants ; 2° c'est par conséquent demander ce qu'il demanderait luimême à son Père ; 3° c'est faire valoir ses mérites infinis. - *Je le ferai*. On priera son Père, et c'est luimême qui exaucera la supplication. Encore une preuve frappante de sa divinité. - *Afin que...* : il va dire pourquoi les requêtes de ce genre seront toujours couronnées de succès. - … *le Père soit glorifié dans le Fils*. Toujours la gloire de son Père! Cf. 11, 4 ; 13, 31, etc. Les mots “ dans le Fils ” portent l'idée principale. C'est-à-dire, d'après le contexte, “ dans le Fils qui fera ” : l’accomplissement certain de toute prière faite au nom du Fils, et grâce à son intercession, aura lieu pour la plus grande gloire du Père.

Jean chap. 14 verset 14. - Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. - Jésus va répéter sa promesse, pour la mieux graver au cœur des apôtres, et pour montrer combien elle est solide. Il le fait néanmoins avec de légères nuances de langage qui fortifient la pensée. - Si vous me demandez quelque chose. C'est ici la principale différence : “ me ” au lieu de “ au Père ”. Mais, après ce qu'il a dit antérieurement de sa parfaite unité avec son Père, le prier luimême, ou prier le Père, n'estce pas une seule et même chose ? Il est vrai que la Recepta, les manuscrits A, D, G, K, L, M, le copte, etc., suppriment le pronom *me ;* toutefois, sa présence dans א, B, E, H, U, le syriaque, l'arménien, la Vulgate, etc., garantissent son authenticité. - Je le ferai. Dans le texte grec, un majestueux “ Moi ” rehausse la vigueur du verbe “ je le ferai ”.

Jean chap. 14 verset 15. - Si vous m'aimez, gardez mes commandements. - Seconde promesse, vv. 15-17 : Jésus enverra aux apôtres son divin Esprit, qui demeurera perpétuellement avec eux. - *Si vous m’aimez*. La consolation précédente, vv. 12b-14, devait être accordée aux disciples en récompense de leur foi (v .12, “ celui qui croit en moi ”) ; celleci suppose un plus grand mérite de leur part, un amour sincère et généreux. - *Gardez*… : L'obéissance, et non de fades sentiments, voilà en effet la vraie pierre de touche de l'affection. - *Mes commandements*, littéralement : “ les commandements qui sont miens ” : Il appelait de ce nom les préceptes qu'il leur avait personnellement imposés. Jésus ne mentionne ainsi ses propres commandements que dans ce discours d'adieu. Cf. v. 21 ; 15, 10, 12, etc.

Jean chap. 14 verset 16. - Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous. - *Et moi*... Moi de mon côté. “ Acquittez-vous de vos fonctions icibas, et moi je remplirai mon rôle dans le ciel. ” Plummer. - *Je prierai le Père*. Jésus n'emploie plus le verbe αιτειν, “ demander ”, maintenant qu'il est question de sa propre prière (voyez les versets 13 et 14) ; il se sert de l'expression plus relevée ερωταν, qui ne marque pas autant la supplication. Cf. 11, 9,2 et le commentaire ; 16, 26 ; 17, 9, 15, 20. - La conjonction *et* introduit le résultat de cette puissante intercession. - *Il vous donnera un autre Consolateur*. Dans un instant (v. 17) le Sauveur nous dira luimême quel est cet “ autre Paraclet ” ; nous n'avons donc qu'à expliquer ce nom, calqué par la Vulgate (et aussi par le syriaque, l'arabe, l'éthiopien, etc.) sur le grec παρακλητος. S. Jean est le seul écrivain du Nouveau Testament qui en fasse usage : quatre fois dans son évangile (ici, au v. 26, 15, 26 et 16, 7, et c'est toujours Jésus qui le prononce), une fois dans sa première épître, 2, 1. La racine consiste dans les deux mots παρα, καλεω, j'appelle auprès ; la signification littérale et classique est donc *avocat* (Cf. I Joan. II, 1, dans la Vulgate), l’avocat, un homme qui est appelé

auprès d'un autre pour lui venir en aide, principalement devant une cour de justice. Et tel est le sens que lui donnent non seulement un certain nombre de Pères, entre autres Tertullien, S. Augustin, S. Hilaire, etc., mais aussi les Rabbins, car ils l'emploient assez fréquemment dans leurs écrits sous la forme à peine modifiée de מילכרפ (Paraklît). Voyez Buxtorf, Lexic. talmud., p. 1843. Et cette acception cadre pour le mieux avec les cinq passages bibliques cités plus haut. Il est vrai qu'un certain nombre d'auteurs anciens (en particulier les Pères grecs) traduisent παρακλητος par Consolateur ; mais c'est là restreindre un peu trop la pensée, car la consolation n'est qu'un des rôles multiples de l'avocat. Du reste, il faudrait la forme active παρακλητωρ pour que cette interprétation fût exacte. - Jésus dit “ un autre Consolateur ”, un second Paraclet ; il avait été en effet luimême le premier. Philon donne également au λογοσ le titre de παρακλητος. - *Il vous donnera* est une locution beaucoup plus expressive que “ il vous enverra ”. Je vous donnerai en propre ce divin avocat. - *Pour qu'il demeure éternellement avec vous*. Les manuscrits א, L, Q, X et. l'Itala (a, c, f) lisent “ soit ”, au lieu de “ demeure ”. Cette deuxième leçon est la mieux garantie (A, D, Γ, Δ, Λ, Π, Vulgate, etc.). - *Éternellement :* à tout jamais, car on a besoin d'avoir toujours son avocat auprès de soi. Jésus était obligé de quitter ses apôtres ; l'Esprit saint demeurera à côté d'eux et de leurs successeurs pour les assister. Voyez plus bas, 16, 8-11, des détails plus complets sur son divin concours.

Jean chap. 14 verset 17. - l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne Le voit pas, et qu'il ne Le connaît pas. Mais vous, vous Le connaîtrez, parce qu'Il demeurera avec vous, et qu'Il sera en vous. - Jésus va indiquer en termes plus précis quel est ce Paraclet, et à qui il le destine. - 1° C'est l'Esprit saint en personne qu'il appelle ici l'Esprit de vérité, soit à cause des vérités qu'il viendra manifester (Cf. 15, 16 ; 16, 13), soit par opposition au démon, l'“ esprit d'erreur ” (1 Joan. 4, 6). Ce passage (vv. 16 et 17) est justement classique dans le traité de la Sainte Trinité : il nous présente clairement le Père qui donne, le Fils qui demande, l'Esprit saint qui est donné. - 2° Ceux auxquels est destiné ce céleste don sont mentionnés d'abord négativement, puis en termes positifs. Négativement: *le monde ne peut le recevoir*. Le monde (Cf. 1, 10 et la note) ne saurait recevoir l'Esprit saint (dans le texte grec, λαβεῖν, prendre, saisir : expression qui suppose une certaine activité). Et Jésus en explique aussitôt la cause (parce que...) : c'est qu'il n'y pas d'affinité entre le Paraclet et ce monde incrédule. - *Il ne le voit pas*. Les hommes pervertis n'ont pas d'yeux spirituels pour contempler le SaintEsprit. - Par conséquent, *il ne Le connaît pas*. Ce n'est pourtant, pas l'intelligence, ni l'amour de la science qui manque au monde : chaque siècle ajoute au nombre de ses connaissances, dont il est justement fier ; mais jamais il n'a su et n'a voulu percevoir le divin. - Au contraire, c'est pour les disciples et les croyants que viendra le Paraclet : *Vous Le connaîtrez*. Assurément les apôtres ne connaissaient encore l'Esprit saint que d'une manière imparfaite, mais ses révélations devaient bientôt compléter leur science. - De nouveau, la particule *parce que* introduit un motif. - *Il demeurera avec vous*. Il y a un renversement remarquable de la pensée. Au premier hémistiche, le SaintEsprit n'était pas donné au monde, parce que celuici refusait de le reconnaître ; les disciples le connaissent parce qu'ils le possèdent. Autres nuances délicates : les locutions “ avec vous ”, “ en vous ”, marquent les différents modes dont le Paraclet assistera les apôtres. Il sera leur compagnon fidèle, leur vaillant défenseur, une force irrésistible pour chacun d'eux pris individuellement.

Jean chap. 14 verset 18. - Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. - Troisième promesse, vv. 18-24. Non content de leur procurer son Esprit, Jésus viendra luimême mystiquement demeurer avec ses disciples. - *Je ne vous laissera pas* (dans le texte grec, expression énergique : laisser aller) *orphelins*. Mot calqué sur le grec ορφανος, qu'on trouve seulement deux fois dans le Nouveau Testament. Cf. Jac. 1, 27. Jésus venait d'appeler les apôtres ses “ petits enfants ” (Cf. 13 34) : “ il continue à parler en père ”, Bossuet. - *Je viendrai à vous*. Ou plutôt, d'après le texte original : Je viens à vous. Preuve qu'il ne s'agit pas de la fin des temps (S. Augustin, le Vén. Bède, Maldonat, etc.), époque trop lointaine et tardive pour réaliser une promesse dans le temps présent. Il n'est pas probable non plus que le Sauveur fasse allusion par cette parole à sa résurrection et aux entrevues si rares qu'il eut avec ses amis avant l'Ascension (S. Jean Chrysost., Théophylacte, etc.) : c'est trop restreindre la consolation promise. Le mieux est donc de donner à ces mots l'interprétation mystique qui est indiquée par le contexte : cet avènement de Jésus aura lieu en même temps que celui du divin Paraclet (S. Cyrille, Rupert de Deutz, etc.).

Jean chap. 14 verset 19. - Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus. Mais vous, vous me verrez, parce que je vis, et que vous vivrez. - Plus qu'*un peu de temps* ! Cf. 13, 33 ; 16, 16. - *Le monde ne me verra plus*. C'est le présent de la réalisation anticipée. Dans quelques heures, Jésus aura disparu d'au

milieu du monde ; les hommes ordinaires cesseront donc de le voir corporellement. Quant à ses disciples (“ mais vous, vous... ”, forte antithèse comme au v. 18), étant doués d'un regard spirituel et mystique, ils continueront de le contempler auprès d'eux, même après sa mort et son ascension. Le même verbe “ voir ” doit donc s'entendre tour à tour de la vision physique et de la vision spirituelle. - *Parce que*... Jésus veut expliquer pourquoi ses amis ne cesseront pas de le voir, même après qu'il leur aura retiré sa présence extérieure. Il vivra toujours, et eux aussi ils vivront d'une vie supérieure. - *Je vis*. Lui qui devait mourir le lendemain ! Allusion solennelle à sa vie ressuscitée. - *Et vous vivrez*. Cette fois Jésus parle au futur, car la nouvelle et complète existence des apôtres ne devait commencer qu'après la Pentecôte. Si le Maître et les disciples vivent toujours, et d'une manière transfigurée, rien ne les empêchera de demeurer présents les uns aux autres, et de se contempler mutuellement.

Jean chap. 14 verset 20. - En ce jourlà, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. - *En ce jourlà* (avec emphase). Cf. 16, 23, 26. Au jour ou ils recevront l'Esprit saint, qui leur communiquera cette plénitude de vie ; et constamment ensuite, à partir de ce grand jour. - *Vous connaîtrez*. Le pronom est accentué (Cf. v. 17). Dans le texte grec, le verbe γνώσεσθε marque, selon l'ordinaire, une connaissance qui provient d'une expérience personnelle. - *Que je suis en mon Père*. Voyez les versets 10 et 11. - *Et vous en moi, et moi en vous*. Douce et glorieuse union ; sorte d’existence commune et réciproque analogue à celle des personnes divines. Jésus et ses disciples ne forment qu'un organisme unique ; il est la tête, ils sont les membres. Cf. 15, 4, 5 ; 17, 21, 23 ; 1 Joan. 3, 24 ; 4, 13, 15, 16.

Jean chap. 14 verset 21. - Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celuilà qui m'aime. Or celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui. - Un amour efficace et généreux est de nouveau demandé aux apôtres comme condition de cette union parfaite. Cf. v. 15. - *Celui qui a mes commandements et qui les garde*. Remarquez l'emploi du temps présent, qui a dans le texte grec une énergie particulière. S. Augustin exprime très bien les nuances des verbes “ avoir ” et “ garder ”, Traité 75 sur S. Jean, 5 : “ Celui qui les a dans la mémoire et qui les garde dans sa manière de vivre, qui les a dans ses discours, et qui les garde en ses mœurs ; qui les a en les écoutant et qui les garde en les pratiquant, ou qui les a en les pratiquant, et qui les garde en y persévérant ”. Le premier désigne une possession plus passive, le second une obéissance active. - *C’est celuilà*... avec beaucoup d'emphase. Celuilà, et pas un autre. - *Qui m’aime*. Voilà mon véritable ami ! Au v. 15, l'obéissance était présentée comme une conséquence de l'amour ; ici, elle en est donnée comme la démonstration. - *Celui qui m’aime*... “ Si tu veux être aimé, aime ”, dit le proverbe. Le saint amour des disciples obtiendra infailliblement ce résultat : ils trouveront en Dieu une admirable correspondance à leur affection. - *Sera aimé de mon Père* : le Père, en effet, regardera comme accompli pour luimême tout ce qu'on aura fait envers son Fils. Il daignera donc aimer divinement les amis de Jésus. - *Et je l’aimerai aussi*. Jésus luimême, de son côté, ne saurait rester en retard. Quel suave échange d'affection ! Mais l'on recevra bien plus que l'on aura donné. - *Et je me manifesterai à lui*. Dans le texte grec, le verbe ἐμφανίσω ne se rencontre qu'en ce passage du quatrième évangile (ici et au v. 22) ; il désigne une manifestation très noble, très intime, bien que cette manifestation ne soit pas toujours extérieure, comme c'est ici le cas. D'après la traduction des Septante, Moïse demande à Dieu, Ex. 33, 13 “ faismoi connaître ton chemin, et je te connaîtrai, je saurai que j’ai trouvé grâce à tes yeux ”. Ce souhait sera bien autrement réalisé pour les apôtres que pour le législateur juif.

Jean chap. 14 verset 22. - Judas, non pas l'Iscariote, lui dit : Seigneur, d'où vient que vous vous manifesterez à nous, et non pas au monde ? - Le Sauveur est interrompu pour la quatrième fois. Cf. 13, 36 ; 14, 5, 8. S. Jude, ou Lebbée, ou Thaddée, “ l'apôtre aux trois noms ” (voyez l'Evang. selon S. Matthieu, commentaire de 10, 3), n'est mentionné qu'en cet endroit par S. Jean. - Les mots significatifs *non pas l’Iscariote* semblaient inutiles après la note 13, 30, qui avait annoncé le départ du traître : c'est comme un cri de légitime horreur échappé au cœur du disciple bienaimé. - *D’où vient que*... Que s'estil donc passé pour que ...? Quel événement vous a porté à modifier le plan messianique ? - *Vous vous manifesterez à nous*. Jude se sert de la même expression que son Maître, ἐμφανιζειν. La promesse “ je me manifesterai à lui ” l'a vivement frappé ; mais il a compris que Jésus parlait d'une manifestation restreinte, qu'il réservait à ses seuls disciples, par opposition au monde ; or, rempli comme les autres de nombreux préjugés relativement au Messie, il croyait que NotreSeigneur devait se révéler au monde entier et de la manière la plus éclatante. Pourquoi donc tout à coup des limites si étroites ? - *A nous* (avec emphase : à nous seuls), et non pas au monde. Voyez les vv. 17 et 19, où Jésus avait luimême établi cette antithèse. - Cette interruption aura ses avantages aussi bien

que les précédentes ; car elle nous obtiendra du Sauveur de précieux développements sur la nature toute spirituelle de la manifestation promise.

Jean chap. 14 verset 23. - Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure. - *Jésus lui répondit*... Au premier regard, il nous paraîtrait que Jésus ne tient aucun compte de la question de S. Jude ; car il se contente, en effet, de réitérer, avec quelques développements, la déclaration qui l'avait occasionnée (v. 21). Néanmoins il répond d'une manière indirecte. En indiquant avec beaucoup de clarté les conditions expressément requises pour qu'il puisse se révéler et se manifester, c'est-à-dire l'amour et l'obéissance, il montre par là-même pourquoi ses amis seuls jouiront du privilège de ses manifestations, et pourquoi le monde sera privé de ce bonheur. - *Si quelqu'un m'aime*. La charité, voilà ce qui établira la différence essentielle entre le monde et les disciples. - *Il gardera ma parole*. Cf. vv. 15 et 21. Ici, au lieu de l'expression " commandements " du v. 21, Jésus emploie un mot plus général, τὸν λόγον μου, qui désigne " le message évangélique dans son unité totale ", Westcott. - *Et* (à cette condition) *mon Père l'aimera*. Cette fois, c'est la forme active (v. 21 : " aimé de mon Père "), qui fait mieux ressortir l'aimable condescendance de Dieu. - *Et nous viendrons à lui*. La locution est tout à fait remarquable. " Nous viendrons ". Quel autre qu'un Dieu peut parler ainsi ? Un simple homme, une simple créature, quelque parfaite qu'on la fasse, oseraitelle dire : Nous viendrons, et s'associer avec le Père éternel, pour demeurer dans le fond des âmes, comme dans son sanctuaire ? " Bossuet, Médit. sur l'Evang. 93ème jour. C'est donc là une autre preuve évidente que Jésus revendiquait intégralement la divinité. - *Nous ferons en lui notre demeure* (voyez le v. 2 et la note)... Le ciel ne se contentera pas de descendre sur la terre ; Dieu fixera son séjour dans les âmes comme dans un temple (Cf. 1 Cor. 3, 16 ; Apoc. 3, 20). Lui qui, plus haut (vv. 2-3), nous promettait une habitation auprès de lui, voici qu'il condescend à se faire notre hôte. " Qui nous dira quelle est cette secrète partie de notre âme, dont le Père et le Fils font leur temple et leur sanctuaire ? Qui nous dira combien intimement ils y habitent ; comme ils la dilatent comme pour s'y promener, et de ce fond intime de l'âme, se répandre partout, occuper toutes les puissances, animer toutes les actions ? Qui nous apprendra ce secret, pour nous y retirer sans cesse, et y trouver le Père et le Fils ? ". Bossuet, l. c. L'Ancien Testament mentionne souvent la présence de Jéhova au milieu de son peuple. Cf. Ex. 25, 8 ; 29, 45 ; Ezech. 37 27 ; Zach. 2, 10, etc. Mais nulle part le Seigneur n'y promet de résider ainsi dans le cœur de chaque fidèle. - *Nous ferons*. La vraie leçon du grec est " nous nous ferons " : ce qui met bien mieux en relief la part active que Dieu prend à se préparer une habitation en nous.

Jean chap. 14 verset 24. - Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles ; et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé, du Père. - Même pensée, négativement exprimée : quels sont ceux auxquels Jésus ne se manifestera point. - *Celui qui ne m'aime pas*. Le monde sceptique, et opposé à N.-S. JésusChrist. - *Ne garde pas mes paroles*. Grand crime (Cf. 7, 16 ; 8, 28 ; 12, 49), dont la conséquence implicite sera : " et mon Père ne l'aimera pas ", etc. Comment se manifester à des hommes indifférents ou même hostiles ? Remarquez le pluriel " mes paroles "; nous lisions " ma parole " au singulier dans le précédent verset. L'unique message est ainsi décomposé en ses diverses parties. - *Et la parole* (de nouveau le singulier, qui englobe tous les discours de Jésus) *que vous avez entendue*... NotreSeigneur ajoute cette idée pour mieux démontrer la culpabilité du monde. - *N'est pas de moi*... En ne recevant pas sa prédication, c'est la parole même de Dieu que les incrédules ont rejetée.

δ. La paix dans l'Esprit saint. 14, 25-31.

25 Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais avec vous. 26 Mais le Consolateur, l'EspritSaint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. 27 Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; ce n'est pas comme le monde la donne que je vous la donne. Que votre cœur ne se trouble pas, et qu'il ne s'effraye pas. 28 Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais auprès du Père, parce que le Père est plus grand que moi. 29 Et je vous ai dit ces choses maintenant, avant qu'elles n'arrivent, afin que, lorsqu'elles seront arrivées, vous croyiez. 30 Je ne vous parlerai plus beaucoup désormais ; car le prince de ce monde vient, et il n'a

aucun droit sur moi ; [31]mais il vient afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et que je fais ce que le Père m'a ordonné. Levez-vous, sortons d'ici.

Jésus reprend et résume ici ses promesses d'avenir.

Jean chap. 14 verset 25. - Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais avec vous. - Il appuie sur “ ces choses ”, qui désigne tout ce que nous venons de lire du discours d'adieu (13, 31-14, 24). - *Pendant que je demeurais avec vous*. Ces mots sont également emphatiques ; ils font allusion à la séparation prochaine. Toutes ces choses, j'ai pu vous les dire pendant que je demeurais avec vous icibas.

Jean chap. 14 verset 26. - Mais le Consolateur, l'EspritSaint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. - *Mais le Consolateur*... L'antithèse est visible. A son action nécessairement limitée, Jésus va opposer celle de l'Esprit Saint. Il n'a pu, lui, donner aux apôtres qu'une instruction imparfaite, à cause des circonstances où ils se trouvaient : cette instruction, le Paraclet viendra la compléter. - *EspritSaint* sert d'apposition à *Consolateur*. L'épithète *Saint* est jointe quatre fois au substantif *Esprit* dans l'évangile selon S. Jean (1, 33 ; 7, 39 ; ici, et 20, 22), cinq fois dans S. Matthieu, quatre dans S. Marc, douze dans S. Luc, environ quarante fois au livre des Actes. - *Que le Père enverra en mon nom* : c'est-à-dire, comme mon représentant et le continuateur de mon œuvre. Cf. v. 13, et 16, 13, 14. - Dans le texte grec, le pronom “ celuilà ” (εκεινος) reprend le sujet, à la façon ordinaire à S. Jean, pour appuyer sur le développement de la pensée. Comme au v. 16, les trois personnes de la sainte Trinité sont mentionnées séparément et explicitement. - *Vous enseignera toutes choses*. L'Esprit révélateur instruira les apôtres de deux manières. l° N.-S. JésusChrist, durant sa vie publique, avait posé dans leurs intelligences la base de toutes les vérités chrétiennes : le saint Esprit élargira cette base ; sous son action fécondante, les germes arriveront à maturité. Cf. 16, 13. Les mots “ enseignera toutes choses ” ne désignent donc pas l'enseignement de choses absolument nouvelles. - 2° *Et vous rappellera tout*... Dans le grec : “ il s'en souviendra, il le commémorera ” (S. Augustin). Le Paraclet rappellera aux disciples, selon les occasions, tels ou tels préceptes, telles ou telles paroles de leur Maître qu'ils n'avaient pas bien compris tout d'abord. Voyez 2, 22 ; 12, 16 ; Luc. 9, 45 ; 18, 34 ; 24, 8. - La conclusion du verset, *tout ce que je vous ai dit*, retombe, suivant l'opinion la plus probable et la plus commune, sur les deux “ tout ” qui précèdent.

Jean chap. 14 verset 27. - Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; ce n'est pas comme le monde la donne que je vous la donne. Que votre cœur ne se trouble pas, et qu'il ne s'effraye pas. - *Je vous laisse la paix*. Il y a dans cette formule plus qu'un adieu à la manière orientale. Cf. 1 Reg. 1, 17 ; 20, 42 ; Marc. 5, 34, etc. C'est un précieux héritage que Jésus laisse à ses enfants avant de les quitter, la paix dans l'Esprit Saint. - *Je vous donne ma paix*. Cette seconde proposition fortifie la pensée en la réitérant. *Donne* est plus expressif que *laisse.* Et remarquez la solennité du pronom, surtout dans le texte original. La paix qui est propre à Jésus, celle dont il est l'origine et la cause, le fruit de sa rédemption. Cf. Is. 9, 6 ; Col. 1, 20 et ss. - *Ce n'est pas comme le monde la donne*... Il insiste encore sur la nature de cette paix. Les hommes se la souhaitent entre eux, mais sans pouvoir la communiquer : comment le monde donneraitil ce qu'il n'a pas luimême ? - *Que votre cœur ne se trouble pas*. Le résultat de la paix profonde et véritable que procure Jésus sera un calme parfait au milieu même de l'adversité et des dangers. Cf. v. 1, où nous avons déjà entendu cette parole encourageante. - *Et qu'il ne s'effraie pas*. Ce second verbe n'apparaît pas ailleurs dans le Nouveau Testament. Il marque la crainte inspirée par les dangers extérieurs ; *trouble* se rapporte à la tristesse que les apôtres avaient en pensant au prochain départ de leur Maître.

Jean chap. 14 verset 28. - Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais auprès du Père, parce que le Père est plus grand que moi. - A sa paternelle exhortation Jésus ajoute un puissant motif de calme et de confiance. - *Vous avez entendu*... Il fait allusion aux paroles des vv. 2-4, qu'il répète sous une forme abrégée : Je m'en vais, et je reviens à vous. - *Si vous m'aimiez*. Si vous m'aimiez vraiment pour moimême, sans songer à votre intérêt personnel, mais seulement au mien. - *Vous vous réjouiriez* : Vous vous seriez réjoui à cette nouvelle, bien loin de vous laisser attrister et troubler. - *De ce que* (raison pour laquelle ils auraient dû se réjouir) *je vais vers le Père*. En réalité, tel est le véritable aspect sous lequel il faut envisager son départ : c'est un retour vers son Père. Or, continuetil, son Père étant si grand, remonter vers lui est une gloire indicible et un bonheur parfait. Que ses disciples se le disent, et ils s'en réjouiront pour leur Maître. - *Parce que le Père est plus*

grand que moi. Texte cher aux Ariens, et plus tard aux Sociniens, qui en déduisaient l'évidente infériorité du Fils. Les Pères l'ont fréquemment et magnifiquement commenté pour réfuter l'hérésie d'Arius. Il leur a été aisé de prouver qu'il ne s'agit que d'une infériorité improprement dite. Toutefois, ils ne présentent pas leur démonstration de la même manière, et un double courant d'opinion s'est formé parmi eux sur ce point. 1° D'après les uns, Jésus parle ici en tant que Fils de l'homme et Verbe fait chair ; rien d'étonnant à ce qu'il proclame son Père bien plus grand que lui. “ Ils sont un en ce sens que le “ Verbe est Dieu ”; le Père est plus grand en ce sens que “ le Verbe s'est “ fait chair ”... Infidèle, ingrat, osestu bien diminuer celui qui t'a créé, parce qu'il te fait connaître ce qu'il est devenu à cause de toi ? En effet, le Fils de Dieu, par qui l'homme a été fait, était l'égal du Père, et néanmoins il s'est fait homme pour devenir plus petit que le Père ; sans cela que serait l'homme ? ” S. Augustin, Traité 78 sur s. Jean, 2. Cette interprétation est celle qui paraît la plus obvie et la plus simple. 2° La seconde est peut-être plus profonde, et elle a eu aussi de très illustres patrons dans l'antiquité (S. Athanase, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Epiphane, etc., chez les Grecs ; Tertullien et S. Hilaire chez les Latins), quoiqu'elle soit à peu près abandonnée de nos jours. Elle fait consister la supériorité relative du Père dans son attribut de “ non engendré ”. Ainsi que l'explique le Concile de Sardique, “ le Père est plus grand que le Fils,... parce que le nom même de Père est plus grand que celui de Fils ”. Voyez les commentaires de Tolet, de Maldonat et de Westcott (ce dernier cite de nombreux passages des SS. Pères sur la question) ; Mgr Ginoulhiac, Histoire du dogme catholiq., t. 1, p. 467 et ss., et les grands théologiens au traité de la Trinité ;   Franzelin, Tract. de Deo trino, Rome 4869, p. 165 et ss.

Jean chap. 14 verset 29. - Et je vous ai dit ces choses maintenant, avant qu'elles n'arrivent, afin que, lorsqu'elles seront arrivées, vous croyiez. - *Maintenant*. En ce moment de crise, où la foi des disciples allait être soumise à une rude épreuve. Cf. 12, 31. - *Je vous ai dit ces choses.. avant qu'elles n'arrivent*. Jésus leur a parlé de son départ avant qu'il eût lieu (v. 28), en vue d'obtenir, par cette prédiction, le contraire du résultat fâcheux qui les menaçait : *vous croyiez*. En effet, ainsi avertis d'avance, bien loin de se scandaliser des humiliations et de la mort de leur Maître, ils trouveront dans ces événements un nouveau motif de confiance en lui, quand ils verront ses prophéties réalisées à la lettre (*lorsqu'elles seront arrivées*). Voyez, 13, 19 et 16, 4, des paroles semblables.

Jean chap. 14 verset 30. - Je ne vous parlerai plus beaucoup désormais ; car le prince de ce monde vient, et il n'a aucun droit sur moi. - *Je ne vous parlerai plus beaucoup*... Le temps va manquer à Jésus pour ces douces conversations avec les apôtres. Ils n'auront plus ensemble que de rares entretiens après la résurrection.   - *Le prince de ce monde*. Sur ce nom de Satan, voyez 12, 31 et le commentaire. Il était l'agent principal dans la passion de Jésus ; c'est pour cela qu'il est mentionné au lieu des instruments secondaires. - *Vient*… Le Sauveur indique sous une forme relevée ce qui mettra une si prompte fin à leurs relations mutuelles. Le verbe est au présent. En cet instant même on tramait activement la ruine de N.-S. JésusChrist. - *Et il n'a aucun droit sur moi*. Nouvelle et vigoureuse protestation d'une parfaite innocence. Cf. 8, 29,46. Quoique Satan exerce pour un temps une certaine puissance contre N.-S. JésusChrist, son action est purement extérieure et superficielle : au fond, il n'y a rien, absolument rien dans le Sauveur (négation si forte), que le démon puisse revendiquer comme sien.

Jean chap. 14 verset 31. - Mais il vient afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et que je fais ce que le Père m'a ordonné. Levez-vous, sortons d'ici. - *Mais il vient afin que le monde connaisse que j'aime le Père*. Jésus déclare ici pourquoi il consent à se laisser vaincre en apparence et momentanément par le prince des ténèbres : sa parfaite obéissance prouvera combien il aime son Père. - *Et que je fais ce que le Père m'a ordonné*. Plus le précepte était pénible à accomplir, plus l'amour se montrait généreux.   Cf. vv. 15, 21, 23. Quelques interprètes ne mettent qu'une virgule après le verbe “ fais ”, et ils traduisent : “ Mais, pour que le monde connaisse que j'aime le Père, que j'agis d'après l'ordre que m'a donné le Père, levez-vous, sortons d'ici. ”   La ponctuation habituellement admise est préférable. - *Levez-vous, sortons d'ici*. Ces mots furent prononcés après une courte pause, et le Sauveur se leva sans doute le premier en les prononçant. Jusque là, le divin orateur et ses apôtres étaient demeurés sur leurs divans (voyez 13, 23 et l'explication) : Jésus rompt un instant l'entretien, pour dire aux disciples qu'il est temps de quitter le Cénacle. D'après l'hypothèse la plus vraisemblable, ils sortirent tous en effet à cet instant même, et ils se dirigèrent lentement vers Gethsémani : la suite de l'entretien (15 à 16) et la prière qui le termine (17) furent donc prononcés le long du chemin (Ammonius, S. Augustin, S. Hilaire, Rupert de Deutz, Théophylacte, Tolet, etc.). Voyez Patrizi, De Evangeliis lib. 2, n. 145 ; comparez 18, 1 et le commentaire. D'autres exégètes, il est vrai (Maldonat, Jansénius, Cornelius a Lapide, Bisping, Pœlzl, etc.), supposent que la sainte Assemblée se leva simplement

de table, et demeura dans le Cénacle jusqu'à la fin du chap. 17 ; mais cette explication nous semble beaucoup moins naturelle. A quoi bon la parole “ allons ”, si elle ne devait pas être aussitôt réalisée ?

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 15

Suite du discours d'adieu : L'allégorie de la vigne, ou nécessité de demeurer dans l'union avec N. S. JésusChrist (versets 1-11). - Les disciples doivent s'entr'aimer (versets 12-17). - Haine du monde pour Jésus et les apôtres (versets 18-27).

2° Discours sur le chemin de Gethsémani. 15, 1-16, 33.

A. Les relations des disciples avec Jésus, entre eux, avec le monde. 15, 1-27.

Ce titre indique le sujet du chapitre 15 et la division des pensées. Sous la forme d'une belle allégorie, la vigne et les sarments, Jésus exprime d'abord l'union étroite qui, même après son départ, devra continuer de régner entre lui et ses apôtres, versets 1-11. Mais il enjoint aussi aux disciples de demeurer très fraternellement unis les uns avec les autres, versets 12-17 ; d'autant plus que le monde nourrira contre eux la haine la plus vive, versets 18-27. Donc, " union, communion, séparation " : M. Edersheim résume le tout en ces trois mots (The Life and Times of Jesus the Messiah, t. 2, p. 518).

a. L'allégorie de la vigne. 15, 1-11.

**[1]Je suis la vraie vigne, et Mon Père est le vigneron. [2]Tout sarment qui ne porte pas de
fruit en Moi, Il le retranchera ; et tout sarment qui porte du fruit, Il le nettoiera en le
taillant afin qu'il porte plus de fruit. [3]Vous êtes déjà purs, grâce à la parole que je vous
ai dite. [4]Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut pas de
luimême porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez pas
non plus, si vous ne demeurez pas en moi. [5]Je suis la vigne, vous êtes les sarments.
Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit ; car, sans moi, vous
ne pouvez rien faire. [6]Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le
sarment, et il séchera ; puis on le ramassera, et on le jettera au feu, et il brûlera. [7]Si
vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout
ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé. [8]En ceci mon Père sera glorifié, que
vous portiez beaucoup de fruit, et que vous deveniez mes disciples. [9]Comme le Père
m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour. [10]Si vous gardez mes
commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai moimême gardé les
commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour. [11]Je vous ai dit ces
choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite.**

" Allégorie ", et non parabole, ainsi qu'il a été expliqué plus haut (voyez la note qui précède 10, 1). Futelle suggérée à Jésus par quelque circonstance extérieure ? Beaucoup d'interprètes l'ont pensé, et ils ont fait à ce sujet toute sorte d'hypothèses. L'aspect des vignobles de Sion et de la vallée du Cédron, la célèbre vigne d'or du temple, la coupe qui venait de circuler, ou d'autres occasions analogues, ont été tour à tour allégués. Mais ce sont des frais inutiles d'imagination. Jésus ne venaitil pas de mentionner la vigne ? Cf. Matth. 26, 25. Elle sert du reste dans tout d'Ancien Testament à représenter des idées symboliques (cf. Ps. 79 79, 8-19 ; Is. 5, 1-7 ; Jer. 2, 21 ; Ezech. 15, 2, 6, etc.), et elle convenait si naturellement pour marquer cette nécessité d'une union intime et permanente avec lui, que Notre Seigneur voulait inculquer aux siens ! - Ce passage est tout à la fois très simple et d'une exquise beauté. On y a observé, du reste comme dans la plus grande partie du discours d'adieu, une absence extraordinaire de particules pour relier entre elles les différentes propositions : c'est là un signe d'émotion très profonde.

Jean chap. 15 verset 1. - Je suis la vraie vigne, et Mon Père est le vigneron. - *Je suis...* Avec emphase, comme lorsque Jésus disait : " Je suis le pain vivant ; Je suis la porte ; Je suis le bon pasteur ". - *La vraie vigne* : en grec, avec deux articles qui appuient la pensée. L'adjectif ἀληθινή (véritable, véridique) dénote quelque chose d'idéal et de parfait. Cf. 1, 9 ; 6, 39, etc. Isaïe, nous venons le dire, avait aussi parlé d'une

vigne mystique ; mais cette vigne avait promptement dégénéré : Jésus est la vigne par excellence, qui réalise tout ce que promet ce nom. - *Et mon Père est le vigneron* : celui qui travaille la vigne. Cf. Matth. 21, 23 ; Luc. 13, 7.

Jean chap. 15 verset 2. - Tout sarment qui ne porte pas de fruit en Moi, Il le retranchera ; et tout sarment qui porte du fruit, Il le nettoiera en le taillant afin qu'il porte plus de fruit. - NotreSeigneur commence par décrire la conduite du vigneron à l'égard de la vigne. - *Tout sarment* (en avant par emphase). κλῆμα est le nom spécifique pour désigner les branches de la vigne, les sarments : en dehors de ce passage (versets 2-6) on ne le trouve point dans les écrits du Nouveau Testament. - *Ne porte pas de fruit en Moi* : sur Moi, la vigne mystique (v. 1). Sur cette vigne symbolique comme sur les ceps matériels, il y a des sarments de deux sortes, qui sont soumis à des traitements très divers. En premier lieu, le sarment qui ne porte pas de fruit. C'est un fait qui paraît impossible à première vue : un rameau attaché à N. S. JésusChrist peutil donc demeurer stérile ? Oui, car il s'agit de sarments doués de liberté, de raison, et jouissant d'une certaine indépendance. - *Il le retranchera* (au présent dans le texte grec). S. Paul emploie ce même verbe pour désigner une excommunication, 1 cor. 5, 2. “ Et il le coupe en entier jusqu'à la racine ” (Maldonat), sans la moindre pitié. - *Et tout sarment qui porte du fruit* : des fruits de sainteté, les vertus, les bonnes œuvres, etc. C'est la seconde espèce de sarments. - *Il le nettoiera en le taillant.* Comme nous le disons en français avec une métaphore identique, le vigneron “ émonde ” les branches à fruit, par un élagage qui opère la concentration de la sève et l'empêche de se dépenser inutilement. Il est remarquable que l'on taille très court pour les vignes de choix. - *Afin qu'il porte plus de fruit*. C'est une taille toute salutaire dans son but. Comparez les lignes suivantes, empruntées aux auteurs classiques : “ La vigne… L'art agricole impose sa loi à la vigne, en l'amputant par le fer, quand elle foisonne de façon erratique, pour que les sarments ne soient pas étouffés, et que les branchages d'un pied de vigne n'aient pas trop de troncs ”, Cicéron, Cont. Maj. 15. “ Amputant avec la faux les branchages inutiles, il en greffe de meilleurs ”, Horace, Epod. 2, 9. “ Les sarments larges, vieux, mal nés, tordus, qui regardent vers le bas défaitesvous en. Les nouveaux, les droits, qui donnent des fruits faitesleur place. Conservez les branches tendres et vertes ; coupez avec la faux celles qui sont sèches et vieilles ”, Columelle, 4, 24.

Jean chap. 15 verset 3. - Vous êtes déjà purs, grâce à la parole que je vous ai dite. - Jésus dit aimablement aux apôtres que cette utile opération de l'émondage a déjà été pratiquée sur eux. - *Vous êtes déjà purs* (deux mots accentués) *grâce à la parole que je vous ai dite*. (dans le texte grec, au parfait : c'est une chose accomplie). Comme plus haut, 14, 23, *la parole* représente dans leur ensemble toutes les instructions données par N. S. JésusChrist à ses disciples, et non tel ou tel enseignement de détail. Cette prédication a purifié, sanctifié les apôtres, de manière à leur faire produire des fruits multiples. Dans le texte grec, la préposition διὰ peut signifier ici : “ au moyen de ” (la cause instrumentale) ; ou bien, comme traduit la Vulgate : en raison de, à cause de. Ce sont de simples nuances.

Jean chap. 15 verset 4. - Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut pas de luimême porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez pas non plus, si vous ne demeurez pas en moi. - Après la conduite du vigneron (versets 2-3) Notre Seigneur décrit celle des sarments (versets 4-7), qui se résume dans l'union la plus intime et la plus constante avec la vigne. - *Demeurez en moi* : c'est la leçon principale de toute l'allégorie ; aussi Jésus vatil la répéter sous toutes les formes. Cf. versets 5, 6, 7, 10. De même que les sarments mystiques peuvent demeurer stériles (verset 2), ils ont la triste propriété de se séparer euxmêmes du cep. - *Et je demeurerai en vous*. Selon quelques commentateurs, ces mots marqueraient le résultat produit par l'accomplissement fidèle du “ Demeurez en moi ”. Demeurez en moi et alors je demeurerai en vous. Il vaut mieux les regarder comme une continuation de l'ordre intimé : Demeurez en moi, et faites que moi aussi je demeure en vous ! - *Comme le sarment*…Dans la ligne qui précède, Jésus avait parlé au propre et sans figure : il revient au langage figuré pour développer sa pensée. - *Ne peut pas de luimême porter de fruit* : En tirant de luimême sa fécondité, “ par une force propre quelconque qu'elle aurait en dehors de la vigne. ” - *S'il ne demeure attaché au cep*. Une condition indispensable pour la vie et la fertilité des sarments, c'est donc qu'ils soient comme identifiés au cep sur lequel ils sont nés, qu'ils confondent leur nature avec la sienne, qu'ils soient abreuvés de sa sève. - De même dans la vie supérieure des âmes : ainsi vous ne le pouvez pas non plus, si vous ne demeurez pas en moi. Belle réflexion de S. Augustin, Traité sur S. Jean 81, 1 : “ Ils ne sont pas en lui de la même manière qu'il est luimême en eux. Mais ces deux sortes de demeure sont utiles, non pas à lui, mais à eux. Les branches, en effet, sont dans la vigne de telle manière qu'elles ne lui donnent pas, mais qu'elles en reçoivent

la sève qui les fait vivre ; et la vigne est dans les branches, de telle sorte qu'elle leur fournit l'aliment dont elles vivent, sans le recevoir d'elles. ”

Jean chap. 15 verset 5. - Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit ; car, sans moi, vous ne pouvez rien faire. - Le Sauveur reprend l'allégorie à son début (verset 1) pour en faire plus longuement l'application. Il insiste sur les conséquences salutaires ou terribles soit de l'union avec lui, soit de la séparation. - *Je suis la vigne*. Tel est son rôle, à lui, dans l'agriculture spirituelle. Les fresques des catacombes représentent parfois cette vigne précieuse (voyez notre Atlas d'histoire naturelle de la Bible, pl. 37, fig. 3). - *Vous êtes les sarments*. Le rôle des disciples, qui n'avait été mentionné jusque là que d'une manière indirecte. - *Celui qui demeure en moi* : comme un sarment qui vit attaché au cep. Le verset 4 avait exprimé la même en termes négatifs. - *Et moi en lui*. Condition non moins essentielle. En effet, il ne suffit point que le rameau tienne extérieurement au cep ; il faut de plus que le suc soit transmis de la vigne au sarment. L'union doit être tout ensemble extérieure et intérieure. Mais Jésus nous sera certainement uni toutes les fois que nous lui demeurerons nousmêmes attachés. - *Porte beaucoup de fruit* : épithète qui ajoute à l'idée antérieurement exprimée (verset 4). - *Car sans moi* (motif, et autre idée nouvelle) (en grec “ séparés de moi ”) *vous ne pouvez rien faire*. La négation est double dans le texte primitif grec. Absolument rien, pas plus que la branche retranchée de la vigne ; car N.-S. JésusChrist étant pour nous toutes choses, en dehors de lui nous sommes incapables de produire quoi que ce soit de bon.

Jean chap. 15 verset 6. - Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il séchera ; puis on le ramassera, et on le jettera au feu, et il brûlera. - Voilà pour le sarment fertile (verset 5) ; mais malheur au sarment stérile, dont la destinée est décrite si tragiquement, quoique si simplement ! - *Si quelqu'un ne demeure pas en moi.* Triste hypothèse, dont Jésus voudrait prévenir la réalisation par cet avis charitable. - *Il sera jeté dehors.* C'est-à-dire, hors du vignoble. Dans le texte grec, le verbe à l'aoriste indique de la façon la plus pittoresque qu'il s'agit d'une conséquence inévitable : la chose est déjà faite. - *Comme le sarment.* Qui n'a vu au printemps, sur les chemins qui avoisinent les vignes, des monceaux de sarments semblables à ceux dont l'histoire est ici racontée ? - *Et il séchera.* Autre aoriste dans le texte original. - *Puis on le ramassera.* (N, D, L, X, lisent pareillement “ sarment ” au singulier ; A, B, T, Delta, etc., ont le pluriel : les sarments). Le sujet “ on ” est indéterminé : les vignerons ou leurs serviteurs. Dans le grec l'emploi du temps présent fait image. - *Et on le jettera au feu*. Comme le dit S.Augustin (Traité 81 sur S. Jean, 3) en un style vigoureux : “ Les branches de la vigne..., lorsqu'elles sont coupées, elles ne sont d'aucune utilité pour l'usage du vigneron ; elles ne peuvent être employées par le charpentier (Cf. Ezech. 15, 5). Il n'y a que deux choses qui conviennent à ces branches : ou la vigne ou le feu ”. - *Et il brûlera*. En grec, “ et il brûle ”. “ Un mot simple présenté avec une grande force et avec une majesté sublime ”, Bengel. L'application morale est terrible.

Jean chap. 15 verset 7. - Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé. - Doux contraste, par le tableau des bénédictions que peut procurer aux disciples l'union avec Jésus, versets 7-11. Le langage figuré disparaît peu à peu dans ces derniers versets de l'allégorie. - *Si vous demeurez en moi*. La condition “ sine qua non ” est constamment réitérée. Au lieu des mots “ et moi en vous ” (verset 4. Cf. verset 5), nous trouvons cette fois la variante “ et que mes paroles demeurent en vous ”. Le pluriel *mes paroles* alterne, comme en d'autres endroits, avec *la parole* (verset 3) au singulier. - Autre variante dans l'expression, pour dire que les apôtres, unis à leur divin Maître, produiront les plus excellents fruits : *Vous demanderez tout ce que vous voudrez…* Voyez 14, 13 et 14, avec le commentaire. C'était une promesse identique. Jésus appuie sur ces mots, ainsi qu'on le voit par la place qu'il leur donne dans la phrase. - *Et cela vous sera accordé*. Cela vous arrivera ! Locution très énergique. Plus haut, 14, 13 et 14, Jésus avait dit : “ Je le ferai ”.

Jean chap. 15 verset 8. - En ceci mon Père sera glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit, et que vous deveniez mes disciples. - Jésus, s'élevant à des sphères supérieures, signale un autre heureux résultat de l'union des disciples avec lui. En produisant des fruits nombreux par suite de cette union, ils l'aideront à glorifier son Père. - *En ceci* (mis en avant pour accentuer la pensée) *mon Père sera glorifié*. L'emploi de l'aoriste dans le texte grec est remarquable : l'effet est en quelque sorte acquis d'avance. - *Que vous*... Notez la particule ἵνα (afin que) qui exprime une véritable intention de la part de Dieu. - *Vous portiez beaucoup de fruit, et que vous deveniez*... Étonnante parole ! Même les apôtres, en s'unissant de plus en plus à N.-S. JésusChrist, peuvent devenir davantage ses disciples : c'est une qualité qui a des degrés de divers genres, et

dans laquelle, par conséquent, on peut progresser tous les jours. - *Mes disciples.* Dans le grec : “ des disciples à moi ”, expression très forte ; des disciples qui m’appartiennent en propre.

Jean chap. 15 verset 9. - Comme le Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour. - Mais quel est le vrai lien qui nous unit complètement à Jésus ? La charité ; charité analogue à la sienne pour nous, à celle de son Père pour lui. - *Comme le Père m’a aimé* : d’un amour éternel et parfait, qui est le type des vraies affections. - *Je vous ai aussi aimés.* Le verbe est au passé, au lieu du présent, pour mettre mieux en relief toutes les marques d’amour que le Sauveur avait données à ses apôtres depuis trois ans et plus. Divers commentateurs ne mettent qu’une virgule, de manière à ne faire qu’une seule phrase de tout le verset : “ Comme mon Père m’a aimé et comme je vous ai aimés moimême, demeurez pareillement dans mon amour. ” Toutefois, la ponctuation de la Vulgate paraît préférable et c’est elle qui est le plus souvent adoptée : en effet, l’idée sur laquelle Jésus veut avant tout appuyer, c’est la ressemblance qui existe entre sa propre affection pour les apôtres et l’amour que son Père avait pour lui. - *Demeurez* (pour la huitième fois depuis le verset 4 !) *dans mon amour*. Belle variante de l’expression “ demeurez en moi ”. Le grec peut se traduire de deux manières : Demeurez dans votre amour pour moi, continuez de me chérir ; ou bien : Demeurez dans l’amour que je vous porte, soyez-en constamment dignes. Ce second sens est le meilleur.

Jean chap. 15 verset 10. - Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai moimême gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour. - Mais comment demeurer dans son amour ? Par la pratique courageuse de ses commandements. - *Si vous gardez mes commandements.* Sur cette pensée, voyez 14, 15, 21, 23 et les commentaires. - *Vous demeurerez dans mon amour, comme j’ai moimême gardé …* En fait d’obéissance, Jésus est bien en droit de se proposer comme un modèle exquis. Jetant un regard en arrière sur sa vie mortelle de trentetrois ans, il voit qu’elle se résume dans les mots : *j’ai gardé les commandements de mon Père.* Commandements si sévères pourtant ; mais le Fils de l’homme s’est soumis à tout. Le verbe au passé montre que l’obéissance de Jésus touche à sa fin : dans quelques heures il aura couronné entièrement son rôle à ce point de vue.

Jean chap. 15 verset 11. - Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite. - Conclusion de l’allégorie de la vigne. - *Je vous ai dit ces choses.* Cf. 14, 25 ; 33. “ Ces choses ” retombe sur les versets 1-10. - *Afin que ma joie soit en vous.* C’est la première fois que Jésus parle de sa joie, et, pour la mentionner, il choisit l’heure où ses souffrances les plus intenses vont commencer ! - *Et que votre joie soit parfaite* : c'est-à-dire, arrive à son comble. Cf. 3, 29 et le commentaire. Évidemment le bonheur des apôtres sera complet, quand la “ propre joie ” de leur Maître aura passé au fond de leurs cœurs.

b. L’union mutuelle des disciples. 15, 12-17.

12Ceci est mon commandement : que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. 13Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. 14Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. 15Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître. 16Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis, et je vous ai établis afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure ; afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne. 17Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.

L’idée mère de ce passage est placée en avant (verset 12) et à la fin (verset 17) comme une sorte de cadre : de beaux développements forment le centre.

Jean chap. 15 verset 12. - Ceci est mon commandement : que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. - *Ceci est mon commandement* : le commandement qui est mien. C’est, ainsi que Jésus l’a déjà dit un peu plus haut, 13, 34, son précepte spécial, essentiel, distinctif ; celui qui comprend tous les autres, à l’exécution desquels il tenait tant. Cf. verset 10. - *Que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés.* Voyez le verset 9. Dans un instant le Sauveur va commenter ce “ comme je vous ai aimés ” (versets 13-15).

Jean chap. 15 verset 13. - Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. - *Personne ne peut avoir un plus grand amour*… Quelle est, parmi les hommes, la preuve la plus parfaite de la charité fraternelle, et celle qui réalise le suprême idéal, de sorte que “ personne ” ne puisse aller audelà ? - *Que de donner sa vie pour ses amis*. En effet, nous n’avons rien de plus précieux que notre vie, et nous ne pouvons pas faire de plus grand sacrifice que de la donner pour ses amis. Cf. Rom. 5, 6-8. Ce sacrifice, N.-S. JésusChrist allait l’accomplir le lendemain.

Jean chap. 15 verset 14. - Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. - *Vous* (pronom très accentué) *êtes mes amis*. Jésus applique d’une manière particulière aux apôtres le principe général énoncé au verset 13 ; comme s’il disait : Quand je parle d’amis, c’est vous surtout que j’ai directement en vue. - *Si vous faites ce que je vous commande.* Mais il signale de nouveau la condition “ sine qua non ”, l’obéissance courageuse à tous ses ordres.

Jean chap. 15 verset 15. - Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître. - Le divin Maître insiste sur ce nom d’amis, dont il relève la dignité, la beauté. D’une part, il montrera ainsi combien ses disciples lui sont redevables, à lui qui les a choisis par pure bonté ; d’autre part, ce sera un argument très fort pour sa thèse (verset 12) : ceux qu’il a tant aimés, confondus dans une même affection, ne devrontils pas s’entr’aimer mutuellement à leur tour ? Ce qu’il a fait pour eux, il faut qu’ils le reproduisent les uns pour les autres. - *Je ne vous* (avec emphase : vous, mes disciples de prédilection) *appellerai plus serviteurs*. A différentes reprises, Jésus avait donné aux apôtres ce nom (cf. 12, 26 ; 13, 13), qui exprimait fort bien la nature de leurs relations à son égard, et qu’ils continuèrent longtemps de prendre euxmêmes comme un titre de gloire (Cf. Rom. 1, 10 ; 2 Petr. 1, 1 ; Apoc. 1, 1, etc.) : mais il daigne affirmer qu’il ne leur convient plus aussi bien désormais. - Et il s’explique : *Le serviteur ne sait pas ce que fait son maître* (inversion grecque pleine d’emphase, “ son maître ”, le maître dont il dépend). En effet, un serviteur n’est point admis à l’intimité. Il ne voit que l’extérieur de la conduite de son maître ; mais il en ignore les motifs secrets, les desseins. Il est luimême un simple instrument, que l’on paie et dont on use pour son argent. - *Mais je vous ai appelés*... Antithèse très forte : il n’en est pas ainsi de vous, qui êtes admis aux secrets les plus intimes de votre maître. - *Amis.* Remarquez le parfait : le titre d’amis est à tout jamais confirmé aux disciples. Jésus le leur avait adressé déjà avant cette circonstance (Cf. Luc. 12, 4), mais point avec la solennité et la vigueur du moment actuel. - *Parce que* introduit de nouveau le motif. - *Tout ce que*... Le serviteur ne sait pas ce “ *tout* ” sans exception, car l’on dit tout à un ami intime. Sans doute, un peu plus loin (16, 12), NotreSeigneur dira qu’il aurait encore beaucoup à ajouter pour que l’instruction des apôtres fût parfaite ; mais sa réflexion portera sur le développement de ses révélations antérieures, et non sur des révélations nouvelles. Voyez 14, 26 et le commentaire. Ils connaissent l’essentiel, tout ce qu’ils étaient alors en état de porter. - … *J’ai appris de mon Père*. Cf. 6, 26, 28 et l’explication. - *Je vous l’ai fait connaître*. En un mot, Jésus a témoigné à ses disciples la plus entière confiance ; il les a réellement traités en amis. - Notez le rythme solennel qui règne dans ce verset : le parallélisme est aussi parfait que possible.

Je ne vous appellerai plus serviteurs,

parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître.

Mais je vous ai appelés amis,

parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître.

Jean chap. 15 verset 16. - Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis, et je vous ai établis afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure ; afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne. - Dans cette noble et sainte amitié, Jésus a naturellement eu le plus beau rôle : c’est de lui qu’est venue l’initiative. - Ce n’est pas vous qui m’avez choisi. Le premier pronom est très accentué. D’ordinaire, les disciples font choix par euxmêmes du maître dont ils désirent suivre les leçons, et tel était le cas relativement aux Rabbins juifs. - *Mais c’est moi qui vous ai choisis*, Comp. 7, 71 ; 13, 18 ; Luc. 6, 13, et surtout Marc. 3, 13 : “ il appela ceux qu’il voulait ”. Grâce ineffable, s’écrie S. Augustin. Cette vocation à l’apostolat avait eu lieu par pure bonté, sans mérite antérieur de la part des élus : circonstance qui rehausse la divine amitié du sauveur. Et dans quelle intention

Jésus les atil choisis entre mille ? Il le leur dit pour leur bien et pour le nôtre. C’est, en effet, la fin du sacerdoce qui est ici marquée. - *Et je vous ai établis* (répétition emphatique du pronom). Le verbe grec est très expressif : Je vous ai institués. Cf. 2 Tim. 1, 11, et Hebr. 1, 2, où il est employé dans le même sens. Il n’a pas ici la signification de “ planter ”, que lui donnent à tort quelques interprètes. - *Afin que vous alliez,* (en grec avec une nouvelle répétition du pronom “ vous ”). Littéralement : pour qu’ils s’en aillent au loin sur le théâtre de leur apostolat. - *Et que vous portiez du fruit …* Ces mots nous ramènent à l’allégorie de la vigne. Ils se rapportent aux conversions nombreuses que les disciples devaient opérer bientôt dans le monde entier. Les âmes gagnées au verbe, voilà par excellence le fruit que Dieu demande à ses apôtres ; mais cela demande évidemment des fruits personnels de vertu et de perfection. - *Et que votre fruit demeure*. Les fruits de la terre ne durent qu’une courte saison ; l’Église fondée, le salut éternel procuré par la prédication apostolique, ce sont des fruits qui ne sauraient périr. - *Afin que tout ce que vous demanderez*... Jésus a donc institué ses apôtres en vue d’une double fin : pour qu’ils portent des fruits durables et pour qu’ils jouissent de “ la toutepuissance suppliante ”. Ces deux choses vont ensemble : de quoi seraient capables les ministres de l’Évangile sans les grâces de Dieu, grâces qu’ils obtiennent par leurs ferventes prières ? D’où il suit que sans une intercession constante, le zèle le plus actif ne saurait être béni. - *Il vous le donne*. Sur cette promesse, qui revient à plusieurs reprises dans le discours d’adieu, voyez 14, 13, 14 et l’explication.

Jean chap. 15 verset 17. - Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres. - Après les beaux développements (versets 13-16) donnés au précepte de l’amour fraternel (verset 12), Jésus réitère avec vigueur ce précepte : *Ce que je vous commande*... Dans le texte grec, le pronom traduit par *ce que* est cette fois au pluriel, parce qu’il ne retombe pas sur les mots qui suivent (de vous aimer les uns les autres), mais sur les détails donnés précédemment, versets 12-16. La vraie traduction est donc : Je vous prescris ces choses, afin que vous vous aimiez les uns les autres. - “ Luthardt fait observer que, dans les dixsept premiers versets de ce chapitre, il ne se rencontre pas une seule particule de liaison, ce qui confère au texte une solennité particulière. C’est ici la dernière volonté de Jésus parlant aux siens… Un tel style ne saurait appartenir à un auteur grec ; cette parole est sortie d’une pensée hébraïque. ” Godet, h. l. C’est donc là une de ces preuves intrinsèques d’authenticité qui sont répandues à travers toute la narration de S. Jean .

c. La haine du monde pour Jésus et pour les apôtres. 15, 18-27.

18Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. 19Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais, parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. 20Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. 21Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé. 22Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant, ils n'ont pas d'excuse de leur péché. 23Celui qui me hait, hait aussi mon Père. 24Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant, ils ont vu, et ils ont haï et moi et mon Père, 25afin que la parole qui est écrite dans leur Loi soit accomplie : Ils m'ont haï sans raison. 26Mais, lorsque le Défenseur que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, sera venu, il rendra témoignage de moi. 27Et vous aussi vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement.

Quel contraste avec le tableau qui précède (versets 12-17) ! Mais il fallait fortifier d’avance les apôtres contre la haine du monde. Et, au fond, pour des disciples fidèles, rien de plus consolant que cette série de pensées : avant de les haïr, le monde a persécuté leur Maître ; la haine du monde prouvera qu’ils ne sont pas du monde ; c’est pour Jésus luimême qu’ils souffriront, etc.

Jean chap. 15 verset 18. - Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. - *Si le monde vous hait*. Hypothèse qui ne devait que trop se réaliser ; ou plutôt, ainsi qu’en d’autres endroits, “ si ” suppose un événement des plus certains. Cf. 7, 14, etc. Le temps présent exprime un fait constamment actuel et renouvelé. Par “ monde ” il faut entendre, selon ce qui a lieu le plus souvent dans le quatrième évangile, les hommes pécheurs et incrédules, soit juifs, soit païens, par opposition aux amis du Sauveur. - *Sachez...* (ce

verbe est accentué). Les disciples ne devront pas alors s'étonner, se décourager ; qu'ils se souviennent, qu'ils sachent bien ! - *Il m'a haï* : au parfait, exprime une chose accomplie. - *Avant vous*. Tous ces mots sont encore accentués. Non seulement avant eux (comme dit le grec), mais beaucoup plus qu'eux. Sur la pensée, voyez 1 Tite 4, 12 et s.

Jean chap. 15 verset 19. - Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais, parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. - Raison pour laquelle les apôtres doivent s'attendre, aux aussi, à être l'objet de la haine du monde. Cf. 1 Joan. 3, 13 ; 4, 5. - *Si vous étiez du monde* : sortis de lui, ayant par conséquent son esprit et ses tendances. - *Le monde aimerait ce qui serait à lui* Cf. 7, 7. En vous, le monde se retrouverait et s'aimerait, car tout est égoïsme dans ses affections. Remarquez ici l'emploi du verbe grec ἐφίλει : nous n'avons plus le noble et relevé ἀγάπᾶν des versets 12-17. - *Mais parce que vous n'êtes pas du monde* : Jésus adressait un grand éloge à ses apôtres quand il leur tenait ce langage. - *Je vous ai choisis du milieu du monde*. Autrefois pourtant, ils avaient aussi fait partie du monde ; mais le divin Maître les en avait visiblement arrachés en les appelant à lui. Cf. verset 16. - *À cause de cela* (avec emphase ; pour ce motif spécial) *le monde vous hait*. La quintuple répétition du mot " monde " est d'un grand effet dans ce verset ; elle met très bien en saillie l'antagonisme du monde et de l'Église de Jésus. Cf. 3, 17, 31 ; 12, 36 ; 17, 14.

Jean chap. 15 verset 20. - Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. - Il est nécessaire que les disciples s'attendent à la persécution afin de la pouvoir mieux supporter : c'est pourquoi NotreSeigneur leur présente sous toutes ses faces ce sombre avenir. - *Souvenez-vous* (verbe accentué comme au verset 18 " sachez ") *de la parole que je* …La parole en question avait été tout récemment prononcée, 13, 16 ; mais elle remontait aussi à une date antérieure, car nous l'avons déjà trouvée dans S. Matthieu, 10, 24. - *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître*. Partant de ce principe incontestable, présenté même sous la forme d'une litote, Jésus fait deux applications, l'une menaçante, l'autre rassurante pour le collège apostolique. La forme hypothétique ajoute à la force des prédictions. Première application : *S'ils m'ont persécuté*... (moi, le Maître !). Et les disciples savaient par expérience si leur Maître avait été persécuté par le monde ! Ils devaient le savoir mieux encore le lendemain. - *Ils vous persécuteront aussi*. Vous aussi, les serviteurs. " Tu refuses de faire partie du corps, si tu ne veux pas t'exposer, comme ton modèle, à la haine du monde " S. Augustin. - Deuxième application : *S'ils ont gardé ma parole*... Cette ligne n'a pas le sens ironique que divers interprètes lui ont attribuée à la suite de Grotius (d'après eux, le verbe signifierait " épier avec malignité "). En réalité, beaucoup d'âmes croyantes avaient accepté l'enseignement de Jésus et s'y étaient conformées : c'était là un heureux indice pour les apôtres appelés à continuer la même prédication : *Ils garderont aussi la vôtre*. " Leur " parole est distinguée ici de celle de NotreSeigneur, " qui serait transmis par divers ministres ", Maldonat. En résumé, les disciples partageront le sort de leur Maître en bien et en mal ; ils auront des succès et des échecs analogues aux siens.

Jean chap. 15 verset 21. - Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé. - *Mais*... Cette particule introduit une grande consolation : non seulement les apôtres auront à souffrir comme Jésus, mais c'est pour lui qu'ils souffriront. - *Ils vous* : toutes les persécutions qui les attendent. Voyez-en le détail un peu plus bas (16, 2) et surtout dans S. Matthieu, 10, 16 et ss. - *Vous feront*. Le langage a cessé d'être conjectural : ce sont des choses certaines que Jésus prophétise à ses amis. - *À cause de mon nom*. Son nom représente ici sa personne même ; au reste, le monde les a toujours eux l'un et l'autre en horreur. Cf. Act. 4, 17-18 ; 9, 5, etc. L'histoire du premier siècle montre que les apôtres se souvinrent de cette précieuse leçon ; partout, nous les voyons souffrir avec joie pour le nom sacré de leur Maître. Cf. Act. 5, 41 ; 21, 13 ; 2 Cor. 12, 19 ; Gal. 6, 17 ; 1 Petr. 4, 12 et ss. - *Parce qu'ils*… Le Sauveur signale un des motifs spéciaux de la haine que lui porte le monde : c'est une grande ignorance de Dieu et des choses de Dieu : *ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé*. Voyez 7, 28, où Jésus adressait directement aux Juifs ce même reproche. Si le monde avait eu de Dieu une connaissance pratique, s'il l'avait aimé, servi, il aurait facilement reconnu, servi, aimé N.-S. JésusChrist, qui donnait des preuves si manifestes de sa mission céleste. Rempli d'idées fausses sur Dieu, le monde avait été aveugle relativement au vrai rôle de Jésus.

Jean chap. 15 verset 22. - Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant, ils n'ont pas d'excuse de leur péché. - Cette ignorance du monde ne saurait

l'excuser, car elle est volontaire et grandement coupable. Dans ces versets (versets 22-25) qui contiennent quelquesunes des plus terribles paroles qu'il ait prononcées, le Sauveur met en relief toute l'étendue du crime des mondains incrédules : ils sont demeurés insensibles à ses divins enseignements, détestant son père aussi bien que lui (versets 22-23) ; ils n'ont pas même accepté la démonstration, plus saisissante pour des âmes grossières, de ses œuvres incomparables (verset 24) ; en eux, du reste, s'accomplit une terrible prophétie des saints Livres (verset 25). - 1° Insensibilité du monde à la prédication de JésusChrist. - *Si je n'étais pas venu* : sur la terre, au milieu des hommes, par l'Incarnation. - *Et que je ne leur eusse pas parlé* (pronom accentué) : ces mots sont également dominés par la négation " non ". Nous savons tout ce que le simple verbe grec traduit ici par *parlé* exprime de beautés et de perfections. Cf. 7, 16. Comment le monde n'avaitil pas compris ? - *Ils n'auraient pas de péché.* C'est évident ; car si cette double hypothèse se fût réalisée, l'ignorance aurait été involontaire. La locution *pas de péché* est propre à S. Jean. Cf. verset 24 ; 9, 41 ; 19, 11 ; 1 Joan. 1, 8. - *Mais maintenant.* Avec beaucoup d'emphase ; cette formule introduit une antithèse frappante. De même au verset 24. Maintenant que ma parole leur a si clairement manifesté ce que je suis. - *Ils n'ont pas d'excuse de leur péché*. Leur péché est un péché contre l'Esprit saint, qui ne saurait mériter de pardon. Le substantif grec πρόφασιν (excuse, prétexte) n'est employé qu'en cet endroit du Nouveau Testament.

Jean chap. 15 verset 23. - Celui qui me hait, hait aussi mon Père. - Ce verset est étroitement lié au précédent. Traiter JésusChrist d'une manière si indigne que le monde l'a fait (*Celui qui me hait*) ; cela résulte, d'une part, de la filiation divine de Jésus ; de l'autre, de son caractère d'ambassadeur céleste. Cf. 5, 23 ; 13, 20 ; Matth. 10, 40.

Jean chap. 15 verset 24. - Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant, ils ont vu, et ils ont haï et moi et mon Père. - 2° Les œuvres merveilleuses accomplies par NotreSeigneur ne condamnent pas moins l'incrédulité du monde. - *Si je n'avait pas fait parmi eux des œuvres* : parmi eux, sous leurs propres yeux. Comme en d'autres endroits (Cf. 5, 20, 36 ; 10, 25 ; etc.), *œuvres* représente tout ensemble les miracles et la conduite générale de Jésus, quoique surtout les miracles. - *Qu'aucun autre n'a faites* (E, G, H, M, etc., et la Recepta ont le parfait ; il vaut mieux adopter l'aoriste, avec N, A, B, D, K, L, etc.) Cette incidente est pleine de majesté : Jésus insiste sur la grandeur unique de ses œuvres, qui formaient le plus éclatant, le plus divin des témoignages. Et, en réalité, quel prophète avait jamais agi comme NotreSeigneur ? Cf. 5, 36 ; 9, 3-4 ; 10, 37 ; Matth. 9, 8 ; Marc. 2, 12 ; Luc. 4, 36 ; 5, 26 ; 7, 16, etc. ; et surtout Matth. 9, 33, où nous lisons ce témoignage du peuple juif : " Jamais rien de pareil ne s'est vu en Israël ". - *Mais maintenant ils ont vu, et ils ont haï...* La position de ces deux verbes rehausse l'énergie de la pensée. Voir tant d'œuvres divines devait conduire infailliblement, ce semble, à la foi, à l'amour : mais non ! " Et ils ont vu et ils ont haï " (cette fois, les verbes sont au parfait dans le grec). - *Et moi et mon Père* : tel est, comme plus haut, le double objet de cette haine impardonnable. Cf. 6, 36 ; 14, 10. Remarquez le parallélisme qui règne entre ce verset et les deux qui précèdent :

22 Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse pas parlé,

ils n'auraient pas de péché ;

mais maintenant, ils n'ont pas d'excuse de leur péché.

23 Celui qui me hait, hait aussi mon Père.

24 Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites,

ils n'auraient pas de péché ;

mais maintenant, ils ont vu, et ils ont haï et moi et mon Père

Jean chap. 15 verset 25. - ...afin que la parole qui est écrite dans leur Loi soit accomplie : Ils m'ont haï sans raison. - Afin que la parole... Suppléez : " Tout ceci est arrivé ", comme eût dit S. Matthieu. Ou bien : " Ils me haïssent… ". - *La parole qui est écrite dans leur loi.* Sur ce pronom *leur* emphatique, voyez 5, 45 ; 8, 17 ; 10, 34, et les commentaires. La loi dont ils se glorifiaient, mais qui aurait dû mieux les instruire ! Le

passage cité est tiré du psautier, Ps. 34, 19 et 68, 5 ; Jésus emploie donc le mot “ loi ” dans un sens large, comme en d’autres passages analogues, pour représenter toute la Bible juive dont la Thorah formait le début. Cf. 10, 34 ; 12, 34 ; Rom. 3, 19. - *Ils m’ont haï sans raison*. David disait tout d’abord cela de luimême. Toutefois, d’après les intentions de l’Esprit saint, il parlait en même temps comme figure du Messie. “ Sans raison ” est le mot principal de la citation. Qu’avait donc fait N.-S. JésusChrist pour que le monde le traitât de la sorte ? Donc, de nouveau, la conduite du monde est complètement inexcusable.

Jean chap. 15 verset 26. - Mais, lorsque le Défenseur que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, sera venu, il rendra témoignage de moi. - Consolation pour les amis du Sauveur : l’œuvre du Maître ne sera pas anéantie par ses adversaires. En effet, pour se défendre, Jésus aura icibas deux sortes de témoins, dont la voix ne saurait rester muette : un témoin tout divin, le Saint Esprit luimême (verset 26), des témoins humains, mais dévoués, les apôtres (verset 27). - *Mais, lorsque* (contraste avec ce qui a été dit de la haine du monde) *le Défenseur... sera venu.* Antérieurement, 14, 16-17 et 26, Jésus n’avait guère fait que mentionner en gros l’œuvre de ce Paraclet qu’il promettait à son Église : voici qu’il commence à en décrire plus au long l’œuvre, la nature, la mission, les rapports avec les deux autres personnes de la Sainte Trinité. - *Que je* (pronom accentué) *vous enverrai de la part du Père* : d’auprès du Père. Dans les passages que nous venons de citer, 14, 16 et 26, c’est le Père luimême qui envoyait le Paraclet. Cf. Matth. 10, 20 ; Rom. 8, 11. Ici, cette mission divine a JésusChrist pour auteur : de là le nom d’Esprit du Fils, que S. Paul donne à l’Esprit Saint, Gal. 4, 6. D’où il suit que le Paraclet est envoyé tout ensemble par le Père et par le Fils. - *L’Esprit de vérité.* (voyez encore 14, 16, 26 et les commentaires. Cf. 16, 23) Cette apposition relève la force du témoignage du Saint Esprit : ses attestations seront infaillibles ; qualité si importante, mais si rare. - *Qui procède du Père.* Notez le présent de perpétuité, qui contraste avec le futur “ je vous enverrai ”. Le verbe grec ἐκπορεύεται (“ vient, procède ”) n’apparaît que deux fois (ici et 5, 25) dans l’évangile selon S. Jean : il a donné naissance à l’épithète ἐκπορεύτον (“ celui qui procède ”) de quelques pères grecs, pour désigner la troisième des personnes divines, de même que du latin “ procedit ” est venu le terme théologique “ procession ”. Il ne nous appartient pas d’entrer à fond dans le détail de la discussion, tristement célèbre, qui a pris son origine dans ces quelques mots de NotreSeigneur. C’est encore sur eux que s’appuient les grecs schismatiques pour affirmer que le Saint Esprit procède seulement du Père. Erreur que réfutent de la façon la plus nette les paroles mêmes de Jésus dans son discours d’adieu. En effet, comme nous venons de le voir, le Paraclet reçoit sa mission simultanément du Père et du Fils ; quand le Père l’envoie, c’est au nom du Fils non moins qu’en son nom personnel. Cf. 14, 26. Plus loin, 16, 14 et 15. Il sera dit que l’Esprit Saint puisera dans le trésor commun du Père et du Fils les vérités qu’il doit apporter aux hommes. Ces deux raisons suffisent pour démontrer que la troisième personne procède des deux autres, et point du Père seul. Si NotreSeigneur mentionne seulement le Père dans ce passage, c’est, dit fort bien Maldonat, pour une raison tout extérieure et provenant du contexte : “ il se rendrait témoignage à luimême s’il disait que l’Esprit procède de lui, et son témoignage paraîtrait suspect. ”. Le Paraclet eût semblé être juge dans sa propre cause. Voyez les commentaires de Tolet, de Cornelius a Lapide ; Mgr. Ginoulhiac, Histoire du dogme catholique, t. 2, livre 11, chap. 16 ; Franzelin, Tractatus de Deo trino, p. 460 et ss. - *Il* : le sujet est répété emphatiquement, à la manière du quatrième évangile. Cf. 1, 18 et la note. Cet Esprit divin, qui réunit toutes les qualités requises pour son rôle de témoin. - *Rendra témoignage de moi*. Un témoignage complet et parfait, de manière à faire connaître et aimer JésusChrist malgré la haine du monde.

Jean chap. 15 verset 27. - Et vous aussi vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement. - *Et vous...* Vous aussi, vous de votre côté, vous serez mes témoins courageux et fidèles. Au témoignage intime du Paraclet s’unit le témoignage extérieur des apôtres. Cf. Act. 5, 32. Dans le texte grec, au lieu du futur (vous rendrez témoignage) nous lisons le temps présent (non pas l’impératif, ainsi qu’on l’a prétendu) : c’est que déjà, en effet, les disciples avaient témoigné en faveur de leur Maître, durant leurs prédications préliminaires et d’essai. Cf. Matth. 10, 5 et ss. - *Parce que* (motif pour lequel ils étaient, eux aussi, d’excellents témoins) *vous êtes avec moi depuis le commencement*. “ *Depuis le commencement* ” est l’expression importante : depuis le début du ministère public de N.-S. JésusChrist (Cf. Marc. 1, 1) ; ce qui leur avait permis de le mieux connaître que personne autre. Voyez, Act. 1, 8, 21 et s., combien les apôtres euxmêmes jugeaient cette condition essentielle.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 16

Suite du discours d'adieu : Persécutions qui attendent les apôtres (vv. 1-5a). - Jésus enverra l'Esprit Saint (vv. 5b-7). - Action du Paraclet contre le monde (vv. 8-11). Son action sur les apôtres (vv. 12-15). - La tristesse présente sera changée en joie (vv. 16-24). - Récapitulation et conclusion du discours (vv. 25-33).

B. La victoire des apôtres sur le monde. 16, 1-33.

Ici encore, nous trouvons trois idées principales, comme au chapitre 15. Jésus renouvelle en termes plus explicites et plus développés la promesse du divin Paraclet, vv. 1-15 ; il annonce ensuite son propre retour, vv. 16-24 ; finalement il récapitule tout le discours d'adieu, vv. 25-33.

α. L'Esprit Saint, les apôtres et le monde. 16, 1-15.

**[1]Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez pas scandalisés. [2]Ils vous chasseront
des synagogues, et l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre
hommage à Dieu. [3]Et ils vous traiteront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni
moi. [4]Je vous ai dit ces choses afin que, lorsque l'heure en sera venue, vous vous
souveniez que je vous les ai dites. [5]Je ne vous les ai pas dites dès le commencement,
parce que j'étais avec vous. Et maintenant, je vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de
vous ne me demande : Où allez-vous ? [6]Mais, parce que je vous ai dit ces choses, la
tristesse a rempli votre cœur. [7]Cependant, je vous dis la vérité : il vous est utile que je
m'en aille ; car, si je ne m'en vais pas, le Défenseur ne viendra pas à vous ; mais, si je
m'en vais, je vous l'enverrai. [8]Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde en ce qui
concerne le péché, la justice et le jugement. [9]En ce qui concerne le péché, parce qu'ils
n'ont pas cru en moi ; [10]en ce qui concerne la justice, parce que je m'en vais à mon
Père, et que vous ne me reverrez plus ; [11]en ce qui concerne le jugement, parce que le
prince de ce monde est déjà jugé. [12]J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais
vous ne pouvez pas les porter maintenant. [13]Quand cet Esprit de vérité sera venu, il
vous enseignera toute vérité. Car il ne parlera pas de luimême, mais il dira tout ce qu'il
aura entendu, et il vous annoncera l'avenir. [14]Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce
qui est à moi, et vous l'annoncera. [15]Tout ce qu'a le Père est à moi. C'est pourquoi j'ai
dit : Il recevra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera.**

Les versets 1-5a forment une sorte d'introduction : ils nous montrent les apôtres persécutés, ainsi que leur Maître le leur a récemment prédit. La suite du paragraphe, vv. 5b-15, revient avec d'assez amples détails sur la venue et l'œuvre de l'Esprit Saint.

Jean chap. 16 verset 1. - Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez pas scandalisés. - *Je vous ai dit ces choses*. Formule fréquente dans ce discours. Cf. vv. 4, 6, 33 ; 14, 25 ; 15, 11. Elle désigne ici la troisième partie du chapitre 15 (vv. 18-27), relative aux persécutions qui attendaient les disciples dans un monde incrédule et méchant. - *Afin que vous ne soyez pas scandalisés*. Le Sauveur veut mieux avertir encore ses amis, et les préparer plus complètement à la souffrance. Des persécutions imprévues présentent d'ordinaire de graves dangers ; car elles ressemblent à ces pierres contre lesquelles on vient tout à coup se heurter, et qui nous renversent si aisément. Au contraire, " Les épreuves ont coutume de cogner moins fort quand elles sont prévues " (S. GrégoireleGrand). Cf. Matth. 13, 21, etc. S. Jean n'emploie qu'à deux reprises (ici et 6, 62) l'expression métaphorique *scandalisés*.

Jean chap. 16 verset 2. - Ils vous chasseront des synagogues, et l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu. - Description de quelquesunes des souffrances spéciales que le

monde devait faire endurer aux premiers prédicateurs de l'évangile. Le Sauveur cite nommément, par manière d'exemple, l'excommunication et la mort, c'est-à-dire la persécution religieuse et la persécution civile. “ Car ces choseslà, non plus, ne seront pas légères ”, Patrizi. - 1° *Ils vous chasseront des synagogues*. Comme les mots mêmes l'indiquent, c'est de la part des Juifs que viendra cette première sorte d'injure. Il s'agit du חרם (chérem), ou grande excommunication avec anathème. Cf. Haneberg, Relig. Alterthümer, p. 368-370, et la note de 9, 22. Les apôtres ressentirent très vivement cet outrage, car ils n'étaient pas encore totalement séparés du judaïsme, auquel d'anciennes habitudes les retinrent assez longtemps unis ; en outre, l'excommunication comprenait une rupture de liens sociaux qui ne pouvait être que très cruelle. - 2° *Et...* : dans le sens de “ et même ”. Cf. 2 Cor. 7, 11, et Winer, Grammatik, § 53, p. 421. C'est une ellipse très forte : nonseulement vous souffrirez cela, attendez-vous à davantage encore. - *L'heure vient*, au présent. Elle sera là bientôt, cette heure terrible. - *Quiconque vous fera mourir*. Littéral. : Quiconque vous ayant tué. Le meurtre est censé accompli. “ Quiconque ” est universel, et désigne les païens aussi bien que les Juifs. - *Croira* : l'aveuglement que produit la haine causera cette étrange et horrible illusion. - *Rendre hommage à Dieu*. L'expression grecque est tout à fait solennelle. Elle signifie à proprement parler : offrir un culte sacré, immoler un sacrifice. Cf. Matth. 5, 23 ; Act. 7, 32 ; Hebr, 5, 1 ; 8, 3 ; 9, 7, etc. Les persécuteurs, animés par leur rage fanatique, croiront donc, en massacrant les apôtres, offrir à Dieu une hostie d'agréable odeur. Ce détail suppose une violence aussi vive que cruelle. Comparez aussi, pour la réalisation, Act. 26, 9 ; Gal. 1, 13, et ss., et ce passage du Talmud : “ Celui qui répand le sang d'un impie fait comme s'il offrait du sang ”, Bamidbar Rabba, f. 329, 1.

Jean chap. 16 verset 3. - Et ils vous traiteront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi. - Jésus revient encore (Cf. 15, 21, 23) sur la cause négative de ces persécutions. - *Parce qu'ils ne connaissent* : ils ne sont pas arrivés à connaître, alors qu'ils l'auraient pu si aisément. Plus haut, 15, 21, Jésus avait dit “ parce qu'ils ne connaissent pas ”, se bornant à signaler le fait de l'ignorance. - *Ni le Père ni moi*. Autre petite variante, 15, 21, “ ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé ”. On sent, à travers ces mots, la profonde tristesse avec laquelle NotreSeigneur dut les prononcer.

Jean chap. 16 verset 4. - Je vous ai dit ces choses afin que, lorsque l'heure en sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. - Jésus revient à ce qu'il disait (v.1). - *Je vous ai dit ces choses...l'heure en sera venue*. Le substantif heure, par lequel Jésus avait plusieurs fois désigné sa propre passion, marque maintenant celle des apôtres (Cf. v. 2). - *Vous vous souveniez que je* (très accentué) *vous les ai dites*. Voyez, 13, 19, une pensée semblable. Dans le souvenir de la prédiction si claire de leur Maître, les apôtres, au temps de leurs souffrances, devaient puiser courage et confiance. Il l'avait prévu, il l'avait dit !

Jean chap. 16 verset 5a. - Je ne vous les ai pas dites dès le commencement, parce que j'étais avec vous. - *Dès le commencement* : aussitôt après leur vocation à l'apostolat (15, 25). D'assez bonne heure, cependant, et à différentes reprises N.-S. JésusChrist avait annoncé aux disciples les souffrances qu'ils auraient à endurer pour lui. Cf. Matth. 5, 10, et ss. ; 10,16, et ss. ; Luc. 6, 22-23, etc. Mais alors il parlait seulement de l'avenir en général, et les apôtres avaient à peine remarqué ces prédictions douloureuses, tant leurs espérances messianiques étaient brillantes soit pour leur Maître, soit pour euxmêmes : en ce moment la prophétie est nette, catégorique ; il n'y a pas d'erreur possible. De plus, au côté triste se joint ici la consolante promesse du Paraclet. Le Seigneur exprime donc vraiment des choses neuves sous divers aspects, et c'est à tort que les rationalistes ont essayé de mettre ce passage en contradiction avec ceux des synoptiques que nous venons de citer. - *Parce que j'étais avec vous*. Détail touchant. Aussi longtemps que Jésus était avec ses disciples, ceuxci n'avaient rien à craindre, car sa douce et divine présence suffisait pour les réconforter : il n'était donc pas nécessaire qu'il insistât d'avance sur les persécutions de l'avenir.

Jean chap. 16 verset 5b. - Et maintenant, je vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : Où allez-vous ? - C'est ici que commence, et très justement, le v. 5 dans le texte grec. Il inaugure une nouvelle série de pensées, que S. Thomas appelle “ les raisons qui consolaient de l'éloignement du Seigneur ”, et que nous avons intitulée plus haut : La venue et l'œuvre de l'Esprit saint (vv. 5-15). Nous trouvons en tête une idée générale, vv . 5b-7 ; après quoi, le monde et le collège apostolique sont présentés tour à tour (vv. 8-11, 12-15) comme une double sphère d'activité pour l'Esprit saint. Le v. 7 contient l'idée principale du prélude (vv. 5b-7) ; les vv. 5b-6 sont une transition. - *Et maintenant*. Expression solennelle. La particule établit une forte antithèse entre le prochain départ de NotreSeigneur (“ je vais ”) et les années qu'il avait passées auprès de ses apôtres (“ j'étais avec vous ”). - *A celui qui m'a envoyé*. il s'en retourne au

ciel, sa mission d'ambassadeur étant achevée sur la terre. - *Et* (et pourtant) *aucun de vous ne me demande : Où allez-vous ?* C'est la question si naturelle des enfants, des amis, au père ou à l'ami qui leur fait part d'un projet de voyage. Sans doute, au début du discours, deux apôtres l'avaient coup sur coup posée à Jésus dans le cénacle (S. Pierre, 13, 36, et S. Thomas, 14, 5), mais d'une manière tout extérieure et superficielle, car ils n'avaient désiré connaître que le terme de son voyage mystérieux. Or, le Sauveur aurait voulu qu'ils la réitérassent maintenant (notez l'emploi du présent, " demande ") avec des vues plus hautes, et d'après le sens plus profond qu'ils pouvaient entrevoir à la suite de ses explications. " Comme s'il disait : Vous ne songez point où je vais ; en quel lieu, à quelle gloire, à quelle félicité ; mais sans songer où je vais et ce que je vais y faire, vous vous affligez. En quoi il les reprend secrètement du peu d'attention qu'ils ont à ce qu'il fait, et du peu d'amour qu'ils ont pour lui, puisqu'ils ne songent qu'à euxmêmes, et ne s'occupent que de leur tristesse ". Bossuet, Médit. sur l'Évangile, 2e partie, 18e jour. Voyez aussi Cornelius a Lapide, h. l. " Jésus aurait aimé trouver en ce moment chez eux le joyeux élan de cœurs qui s'ouvrent aux perspectives d'une époque nouvelle, et qui ne tarissent pas en confiantes questions sur ce qu'il leur promet " (Godet, d'après Hengtenberg).

Jean chap. 16 verset 6. - Mais, parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. - *Ces choses* : les désolantes paroles des versets 1-5, relatives soit aux persécutions dont les disciples étaient menacés, soit au propre départ du Maître. - *La tristesse a rempli votre cœur*. Le langage est très énergique, comme l'était d'ailleurs la réalité.

Jean chap. 16 verset 7. - Cependant, je vous dis la vérité : il vous est utile que je m'en aille ; car, si je ne m'en vais pas, le Défenseur ne viendra pas à vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. - De nouveau NotreSeigneur va les consoler en leur promettant le divin Paraclet. Cf. 14, 16, 26 ; 15, 26. - *Cependant, je vous dis la vérité*. Le pronom est accentué : Moi qui connais toutes choses, moi qui ne vous ai jamais trompés. Jésus appuie également sur l'expression *la vérité*. Le trouble dans lequel étaient tombés les apôtres était pour eux une source d'erreur ; leur Maître infaillible allait leur proposer la vérité toute simple. - *Il vous est utile que je m'en aille*. " Vous " et " je " sont mis en contraste. Plus haut, 14, 28, Jésus avait parlé des avantages que lui procurerait à luimême son retour auprès de son Père ; il signale ici celui qu'en retireront à leur tour les disciples. - *Si je ne m'en vais pas*. Le départ du Sauveur est, d'après le plan divin, une condition indispensable de l'envoi du Paraclet. Voyez 7, 39 ; 14, 16. - Après avoir exprimé cette condition en termes négatifs (le Défenseur ne viendra pas), Jésus la répète sous une forme positive (si... je vous l'enverrai).

Jean chap. 16 verset 8. - Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice et le jugement. - A partir de cet endroit, nous apprenons quel sera le rôle de l'Esprit saint, soit par rapport au monde si coupable, soit par rapport aux apôtres et à leurs successeurs. - 1° Le monde et le Paraclet, vv. 8-11. Beau et profond passage, quoiqu'il paraisse de prime abord un peu énigmatique. Il résume admirablement, dans le mot Victoire, l'action de l'Esprit saint au milieu du monde incrédule. - *Et lorsqu'il sera venu, il convaincra...* Expression très significative. On la traduit ordinairement par " rendre manifeste quelque chose à quelqu'un par des raisons : convaincre " ; mais il faut en outre le prendre en mauvaise part, car il s'y ajoute une idée de blâme : convaincre quelqu'un de ses torts, lui donner sur tel ou tel point une démonstration si forte de la vérité, qu'il soit obligé de reconnaître qu'il est dans l'erreur. Ce rôle convient à merveille au Paraclet, à l'avocat céleste (voyez la note de 14, 16). Comparez aussi 1 Tim. 5, 20 ; 2 Tim. 4, 2 ; Tit. 1, 9, 13 ; 11, 15, où le verbe " convaincre " sert à décrire le rôle des évêques à l'égard des fidèles imparfaits et des ennemis déclarés de l'Église. - La réfutation du SaintEsprit aura un triple objet : le péché, la justice et le jugement. Trois choses si graves, dont le monde corrompu refusait d'admettre l'existence, du moins dans sa conduite pratique. Aucun des substantifs n'est précédé de l'article dans le texte grec, ce qui laisse chaque fois à l'idée sa généralité. " Il convaincra le monde de péché, de justice, de jugement. " - Dans les trois versets suivants (9-11) Jésus reprend solennellement chacune de ces expressions, pour la commenter luimême. Remarquez encore la cadence et le parallélisme des périodes :

En ce qui concerne le péché,

parce qu'ils n'ont pas cru en moi ;

En ce qui concerne la justice,

parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me reverrez plus ;

En ce qui concerne le jugement,

parce que le prince de ce monde est déjà jugé.

On a dit à juste titre que le quatrième évangile, agissant à la façon du S. Esprit, convainc alternativement le monde de péché (3, 19-21 ; 5, 28-29, 38-47 ; 8, 21 et ss., 34-47 ; 9, 41 ; 14, 27 ; 15, 18-24), de justice (5, 30 ; 7, 18, 24 ; 8, 28, 46, 50, 54 ; 12, 32 ; 14, 31 ; 18, 37), de jugement (12, 31 ; 14, 30 ; 17, 15). Voyez Kœstlin, Lehrbegriff, p. 205. La lecture de ces divers passages serait une excellente explication des vv. 9-11.

Jean chap. 16 verset 9. - En ce qui concerne le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; - Ce sera la première conviction produite par le Paraclet : il démontrera au monde qu'il est “ le monde entier est au pouvoir du Mauvais ” (1 Joan. 5, 19), plongé constamment dans toutes sortes de péchés. - *Parce que*... Ces trois “ parce que ” sont remarquables. Ils introduisent “ trois faits distincts, qui correspondent au caractère spirituel du monde (v. 9), du Christ (v. 10), du démon (v. 11), et qui forment tour à tour la base de l'action du Saint Esprit ”, Westcott. - Or la base des péchés multiples du monde, c'est son incrédulité si complète et si inexcusable : *ils n'ont pas cru en moi*. Cf. 15, 22, 24. Le Paraclet le prouvera. Dans le grec, on lit “ ils ne croient pas ” au temps présent.

Jean chap. 16 verset 10. - En ce qui concerne la justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me reverrez plus. - *La justice.* S. Jean n'emploie ce substantif qu'ici et au v. 8. D'après l'interprétation la plus vraisemblable, admise par la plupart des Pères grecs et des interprètes contemporains, la justice en question n'est autre que celle de N.-S. JésusChrist luimême. Les mondains avaient refusé de la reconnaître, maltraitant le juste par excellence (Act. 3, 14), comme s'il eût été le dernier des scélérats ; mais le Paraclet leur en fournira une preuve incontestable. - *Parce que je m'en vais à mon Père*. Ce fait parlera de luimême, hautement et suffisamment. L'entrée triomphale de N. S. JésusChrist dans le ciel comme Fils de Dieu démontrera sans réplique qu'il possédait, ou plutôt qu'il était la parfaite innocence. - *Et que vous ne me verrez plus*. (en grec, encore le temps présent, par anticipation). Trait délicat ; même en faisant mention de sa gloire consommée auprès du Père, Jésus n'oublie point la tristesse que la séparation devait causer à ses meilleurs amis. Toutefois, il y a plus que cela ; car, avant tout, ce détail est un développement des mots *Je m'en vais à mon Père*. En conséquence de son départ et de la nouvelle forme d'existence qu'il aura prochainement, Jésus cessera d'être visible aux regards matériels et physiques des apôtres. Cf. 14, 19 et le commentaire. - S. Augustin et un certain nombre d’exégètes qui l'ont suivi entendent ici par justice non pas l'innocence du Sauveur luimême, mais celle des vrais croyants. “ De quelle façon le monde seratil donc convaincu touchant la justice ? Il le sera touchant la justice de ceux qui croient ; il est convaincu touchant le péché, parce qu'il ne croit pas en JésusChrist ; et il est convaincu touchant la justice de ceux qui croient. Car, pour être condamnés, il suffira aux infidèles d'être comparés aux fidèles ”, S. Aug. Traité 95 sur S. Jean, 2. Mais ce sens est moins net et ne cadre pas bien avec le contexte. Nous jugeons identiquement l'opinion d'après laquelle il s'agirait de la nature de la vraie justice en général.

Jean chap. 16 verset 11. - En ce qui concerne le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. - *En ce qui concerne le jugement* : désigne ici un jugement de condamnation, porté par l'Esprit Saint contre le monde. Cf. 3, 18. - *Parce que* introduit pour la troisième fois le motif. Et ce motif est tout à fait péremptoire : *le prince de ce monde* (c'est-à-dire, Satan. Cf. 12, 31 ; 14, 30) *est déjà jugé*. Notez l'emploi du parfait. Déjà la chose est accomplie pour ainsi dire, tant elle est certaine à l'avance. En Satan s'était concentré l'esprit du monde ; or Satan verra son règne renversé par la prédication de l’Évangile : son jugement et sa condamnation sont le gage d'un jugement analogue pour les mondains, ses sujets. Que le monde ne se croie donc pas victorieux parce que Jésus va mourir sur la croix. - Faisons encore une rapide synthèse (voyez la note du v. 8). Au verset 9, il a été question de l'homme en général ou du monde ; les versets 10 et 11 nous ont ensuite présenté les deux princes spirituels qui ont influencé les hommes de manières si différentes : N.-S. JésusChrist et le chef des démons. L'homme est mis en corrélation avec le péché, JésusChrist avec la justice, Satan avec la damnation. Ces idées ne sontelles pas aussi belles que profondes ?

Jean chap. 16 verset 12. - J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. - Nous passons à un autre aspect de l'œuvre du Paraclet : Jésus nous le montre agissant aussi au sein du collège apostolique ; non plus, cependant, d'une façon toute terrible, mais avec une grande suavité. Le SaintEsprit instruira les disciples : tel est le résumé de ce passage (vv. 12-15). - *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire*. Sur cette formule, comparez 8, 6 ; 2 Joan. 12 ; 3 Joan. 13 ; Act. 23, 17, 19 ; 28, 19. Quant au sens, voyez l'explication de 14, 26 et de 15, 15. Il est peu probable que par " beaucoup de choses " NotreSeigneur ait voulu désigner des révélations entièrement nouvelles : il pensait d'abord à un développement plus complet, à une sorte d'exégèse des vérités communiquées par lui à ses apôtres. - *Mais* introduit une restriction. Quoique Jésus ait donné aux disciples toute sa confiance (Cf. 15, 14-15), il est des choses qu'il ne peut leur dire encore, à cause de leur état moral. - *Vous ne pouvez pas les porter maintenant*. En grec, " sur l'heure " ; ce mot est accentué. Le verbe *porter* est très pittoresque dans ce passage. Les vérités extérieures prises dans leur ensemble sont envisagées comme un lourd fardeau, que tout le monde ne saurait soulever et porter, pas même les apôtres au moment présent de leur croissance spirituelle. Cf. 2, 21-22 ; 12, 16, etc. La scène actuelle le prouvait surabondamment.

Jean chap. 16 verset 13. - Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Car il ne parlera pas de luimême, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera l'avenir. - *Quand cet Esprit de vérité sera venu*... Cf. v. 8. Plus tard, après la Pentecôte, quand le Paraclet les aura munis de grâces et de lumières spéciales, ils pourront tout porter sans peine. - *Esprit de vérité*. Cf. 14, 17 et l'explication. Dans le grec: " celuici, l'Esprit de vérité ". - *Il vous enseignera*. " Enseigner " exprime la pensée, mais non l'image et par conséquent la force du verbe primitif qui signifie littéralement : Il sera votre guide sur la voie. Le Paraclet se fera donc personnellement l'introducteur des disciples dans la riche contrée des vérités chrétiennes. Philon, De vita Mos. 3, 36, a un passage analogue : " L'intelligence de Moïse ne serait pas allée si droit au but, s'il n'avait pas eu l'Esprit divin pour la guider vers la vérité ". - *Toute vérité*. " Toute " est très fortement accentué ; l'article aussi est à noter : la vérité pleine et entière, la vérité dans toute son étendue, dans toutes ses profondeurs ; mais, naturellement, avec la restriction exigée par l' " état de pèlerinage ", car il restera une grande place pour les révélations du ciel. En manifestant ainsi la vérité, l'*Esprit de vérité* sera parfaitement dans son rôle ; connaissant tout d'une manière infaillible, il communiquera, sans danger d'erreur, la science à son plus haut degré. Il y a, dans cette demiligne, l'abrégé des admirables développements du dogme catholique : " Ces paroles s'adressent directement aux apôtres ; indirectement à toute l'Église enseignante, que les apôtres représentent là ", Corluy, h. l. - *Il ne parlera pas de luimême*. (Cf. 5, 19 ; 14, 4) ; de son propre fond, comme si ses paroles étaient distinctes de celles du Père et du Fils, et formaient une nouvelle source de vérité. Le démon parle de luimême, et il est par cela même un menteur, 8, 4. - L'Esprit de vérité parle au contraire à la façon d'un ambassadeur, qui ne va pas au delà de ce que son mandataire lui a mis sur les lèvres : *Mais il dira tout ce qu'il aura entendu*. Jésus avait tenu une conduite identique, n'enseignant que ce qu'il avait entendu et reçu du Père. Cf. 8, 26, 40 ; 15, 15. A son tour il inspirera le Paraclet, v. 14. - *Et il vous annoncera l'avenir* (dans le grec, les choses qui viennent)... Promesse importante, qui annonce que le don de prophétie se perpétuera au sein de l'Église. Sur cette révélation des secrets de l'avenir faite aux apôtres par le S. Esprit, comparez les célèbres passages : Rom. 11, 25-32 ; 1 Cor. 15, 50-53 ; 1 Thess. 4, 13-18 ; 2 Thess. 2, 1-10 ; Tit. 2, 11-14 ; 2 Petr. 2, 1 ; Jud. 17-18, et la plus grande partie de l'Apocalypse. - Les mots *Il vous annoncera* sont répétés trois fois de suite à la fin de ce verset et des deux suivants, comme un majestueux refrain.

Jean chap. 16 verset 14. - Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera. - *Il me glorifiera*. Tel sera, en fin de compte, le résultat principal de l'œuvre du Paraclet. De même que le Fils avait glorifié le Père en le manifestant (Cf. 1, 18 ; 17, 4), il sera, lui aussi, glorifié par les révélations de l'Esprit saint. C'est ce que Bengel appelle la magnifique " disposition providentielle des trois témoins ", des trois témoins célestes. - *De ce qui est à moi* : pour désigner les trésors indicibles du Fils, et surtout, dans ce passage, la plénitude de sa science. Cf. Col., 2, 2-3 : " Ce mystère, c'est le Christ… en qui se trouvent cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance ". - Et vous l'annoncera. Cf. v. 13 ; 14, 26 et la note.

Jean chap. 16 verset 15. - Tout ce qu'a le Père est à moi. C'est pourquoi j'ai dit : Il recevra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera. - Ainsi que l'indique le second hémistiche de ce verset, Jésus se propose de commenter ici l'assertion " il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera ". Son divin commentaire consiste en une vérité générale et dans l'application de cette vérité au cas présent - 1° La vérité générale. *Tout ce qu'a le Père*... Avec beaucoup d'emphase : tout sans exception, même l'essence divine ; mais plus

particulièrement, d'après le contexte, les trésors de science qui leur appartiennent en commun. Le Père est en effet la source première de tous biens, à laquelle viennent puiser les deux autres personnes divines. - *Est à moi*. Plus haut (v. 14), *ce qui est à moi* au singulier, parce que les biens du Fils étaient envisagés dans leur sublime unité ; ici le pluriel, parce qu'on a surtout en vue leurs détails infinis. - 2° L'application. *C'est pourquoi j'ai dit : il recevra*... Les manuscrits B, D, E, ont cette fois le verbe *recevoir* au présent, ce qui exprimerait très fortement la continuité des communications de JésusChrist au Paraclet. Comme le Sauveur rattache tout à sa personne ! Même quand ses disciples ne le verront plus, il sera le centre de l'Église. Et aussi, comme l'on voit bien, dans ces trois versets (13-15), la parfaite identité d'essence du Père, du Fils et du Saint Esprit !

β. La douleur transformée en joie. 16, 16-24.

16Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en vais auprès du Père. 17Alors, quelquesuns de Ses disciples se dirent les uns aux autres : Que signifie ce qu'il nous dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez ; et : Parce que Je m'en vais auprès du Père ? 18Ils disaient donc : Que signifie ce qu'il dit : Encore un peu de temps ? Nous ne savons pas de quoi il parle. 19Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : Vous vous demandez entre vous pourquoi j'ai dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez. 20En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous, et le monde se réjouira. Vous, vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse sera changée en joie. 21Lorsqu'une femme enfante, elle a de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de la souffrance, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. 22Vous donc aussi, vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. 23En ce jourlà, vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. 24Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.

Dès la première partie du discours d'adieu (14, 18-20), Jésus avait associé la promesse de son retour à la venue du Paraclet. De même ici, mais avec des développements plus considérables. Des promesses d'avenir (vv. 12-15), il revient aux tristesses si grandes du moment présent ; tristesses, toutefois, qui seront des joies prochaines.

Jean chap. 16 verset 16. - Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en vais auprès du Père. - *Encore un peu de temps*. Voyez 13, 23 et 14, 19. Dans quelques heures, quand la mort l'aura ravi aux regards des siens ; ou, d'après une autre opinion, tout au plus dans quelques jours, lorsqu'il sera remonté au ciel. - *Et vous ne me verrez plus*. Au lieu du futur, lisez le présent de l'anticipation, comme aux versets 10 et 17. Les manuscrits א, B, D, L, ont aussi *ne...plus* ; la Recepta a la simple négation *pas*. - *Et encore un peu de temps*. Jésus affecte un langage mystérieux, paradoxal en apparence. Trois opinions se sont formées au sujet de ce second “ un peu de temps ”. Suivant les Pères grecs, il désignerait le temps qui s'écoula entre la Passion et la Résurrection, et, par suite, les quelques apparitions dont NotreSeigneur favorisa ses apôtres durant cet intervalle ; mais c'est trop peu dire, évidemment, S. Augustin, le Vén. Bède, Maldonat, etc., passent à un autre extrême, car ils appliquent “ un peu de temps ” aux longs siècles qui devaient séparer l'Ascension de la fin du monde. Plus communément, et à meilleur titre, on croit que Jésus avait en vue, selon l'interprétation adoptée pour le premier “ un peu de temps ”, le temps de la Résurrection à la Pentecôte, ou même seulement les dix jours de l'Ascension à la Pentecôte. De part et d'autre, cela ne fait qu'un assez court intervalle, qui correspond fort bien aux deux expressions. - *Et vous me verrez*. Cette fois, le texte original emploie aussi le futur, mais il change l'expression d'une manière significative : au lieu du verbe qui exprime un regard attentif et pénétrant, celui qui marque de la façon la plus générale le phénomène de la vision. Preuve que Jésus ne parlait plus de

sa présence physique et matérielle ; c'est sous une forme indirecte et spirituelle, dans son Paraclet, que les apôtres le verront désormais. Cf. 14, 19 et le commentaire (là, cependant, le même verbe *voir* était répété, deux fois). Voyez aussi 12, 45, où il est dit que les disciples contempleront le Père en Jésus ; ils contempleront pareillement leur Maître dans l'Esprit qu'il leur enverra. - *Parce que je m'en vais auprès du Père*. Jésus s'en va ; c'est le motif pour lequel, d'une part, les Onze cesseront bientôt de voir NotreSeigneur ; pour lequel, d'autre part, ils recommenceront bientôt aussi à le contempler sous une forme nouvelle. Cette phrase entière manque dans les manuscrits א, B, D, L ; mais son authenticité est garantie par la grande masse des témoins anciens. C'est à tort que divers critiques la suppriment.

Jean chap. 16 verset 17. - Alors, quelquesuns de Ses disciples se dirent les uns aux autres : Que signifie ce qu'il nous dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez ; et : Parce que Je m'en vais auprès du Père ? - Petite scène très vivante. “ Alors ”, en conséquence de la dernière parole de Jésus. - *Que signifie ce qu'il nous dit*... Quelle peut bien être la signification de ce mystérieux langage ? - Dans les textes latin et grec, ils modifient légèrement la phrase de NotreSeigneur en la citant. - *Et : Parce que Je m'en vais auprès du Père.* Ces mots sont signalés à part, les apôtres les regardant comme une parole distincte de la première. Cf. v. 10. - Voilà donc les apôtres bien perplexes. Tout à coup ils cesseront de voir leur Maître, et tout à coup ils le reverront ; ils ne le verront plus parce qu'il s'en retourne vers son Père, et ils le reverront parce qu'il retourne vers son Père : ces choses leur paraissaient bien incompréhensibles. Et on le croit sans peine, si on se met à leur place !

Jean chap. 16 verset 18. - Ils disaient donc : Que signifie ce qu'il dit : Encore un peu de temps ? Nous ne savons pas de quoi il parle. - Cette fois, le narrateur emploie l'imparfait si pittoresque de la durée, de la répétition. - *Que signifie… un peu de temps ?* C'est le mot qui les troublait et les déconcertait le plus ; et nous avons vu que les interprètes n'ont pu tomber d'accord à son sujet. - *Nous ne savons pas de quoi il parle*. Après quelques efforts pour comprendre, ils s'avouent réciproquement leur ignorance.

Jean chap. 16 verset 19. - Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : Vous vous demandez entre vous pourquoi j'ai dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez. - *Jésus connut*... L'emploi du verbe *connaître* semblerait indiquer une connaissance naturelle. Cf. 5, 6 ; 6, 15, etc. La science surnaturelle de N.-S. JésusChrist est d'ordinaire exprimée par le verbe “ savoir ”. Cf. 2, 24 ; 6, 6 ; 13, 1, 3 ; 18, 4, etc. Au reste, il avait pu entendre et remarquer. Plus bas, néanmoins (v. 30), les apôtres paraissent supposer pour ce cas même une science miraculeuse. - *Qu'ils voulaient l'interroger*. Mais ils n'osaient réaliser leur désir ; Jésus les prévient tout aimablement. - *Vous vous demandez entre vous*... Au verset 17 : *se dirent les uns les autres*, avec une légère nuance. Cf. 4, 33. - *Pourquoi j'ai dit* : Encore un peu de temps... A son tour, Jésus reprend la formule énigmatique, dont il va donner l'interprétation.

Jean chap. 16 verset 20. - En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous, et le monde se réjouira. Vous, vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse sera changée en joie. - Du moins, une interprétation partielle, qui, sans préciser la durée historique des deux “ un peu de temps ”, caractérisera assez nettement, en ce qui concerne les apôtres, chacune des périodes ainsi désignées. C'est une double prophétie, annonçant de profondes tristesses pour le moment présent, des joies très vives pour l'avenir. - *En vérité, en vérité*... que les disciples tiennent pour tout à fait certains les événements que le divin Maître va leur annoncer sous le sceau du serment. - *Vous pleurerez et vous gémirez*. Ce pronom, rejeté à fin de la proposition, a une grande énergie. Le premier verbe est l'expression la plus générale pour désigner le deuil extérieur. Cf. 11, 33 ; 20, 11. Le second marque des lamentations bruyantes. Cf. Marc. 5, 38 ; Luc. 7, 32. Quand ils sont réunis, comme dans ce passage, c'est pour dénoter le comble de la désolation. Cf. Matth. 2, 18 ; Luc. 23, 27 et suiv. - *Le monde se réjouira*. (frappant contraste). Tandis que les amis du Sauveur seront plongés dans la douleur, le monde se félicitera et se réjouira d'être délivré de son ennemi mortel. - *Vous serez dans la tristesse*..: nouvelle antithèse, mais pour prédire aux apôtres la fin de leurs ennuis. Les verbes pleurer et gémir avaient exposé le côté extérieur de la tristesse ; maintenant, c'est le sentiment intérieur qui est noté. - *Mais votre tristesse sera changée en joie*. La locution grecque a beaucoup plus de force : “ deviendra joie ”.

Jean chap. 16 verset 21. - Lorsqu'une femme enfante, elle a de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de la souffrance, dans la joie qu'elle a

d'avoir mis un homme au monde. - Ce verset et le suivant contiennent une vivante comparaison empruntée à la vie de famille, qui décrit à merveille 1a rapide transformation du chagrin des apôtres en une joie très vive. D'abord le type, v. 21, puis l'antitype, v. 22. - *Une femme* : la femme en général ; car Jésus va signaler une loi commune et universelle. - *Enfante… elle a de la tristesse*. Les douleurs de l'enfantement, fruit direct du péché originel (Gen. 3, 16), sont souvent mentionnées dans la Bible d'une manière proverbiale. Cf. Is. 13, 8 ; 21, 3 ; Jer. 4, 31 ; 6, 24 ; Os. 13, 13 ; Mich. 4, 9, etc. - *Lorsqu'elle a enfanté un fils*. Dans le texte grec, le verbe correspondant à *enfanter* n'est pas le même qu'auparavant ; *Fils* avec l'article, le petit enfant, le fils impatiemment attendu. - *Elle ne se souvient plus de la souffrance*. Encore l'article : les angoisses si violentes. - *Dans la joie*. Avec l'article pour la quatrième fois : La joie indicible qu'éprouvent les mères. - Et la cause de cette joie, c'est *d'avoir mis un homme au monde*. Un homme (ici il n'y a pas d'article) ; pas seulement un enfant, un fils : l'expression la plus noble a été choisie pour le trait final. En pensant qu'elle a donné le jour à une créature si parfaite, la mère se sent heureuse et fière, et elle ne songe plus à ce que son bonheur lui a coûté de souffrances.

Jean chap. 16 verset 22. - Vous donc aussi, vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. - Jésus applique aux apôtres cette belle comparaison. - *Vous donc aussi*. Vous aussi, comme la femme qui enfante. La particule *donc* relie ce verset au 20e. - *Vous êtes maintenant dans la tristesse*. C'est une nécessité, mais ce sera rapide ; et la peine même est une condition des joies qu'apportera sûrement l'avenir. - En effet, continue le Sauveur, *je vous verrai de nouveau* (Voyez la note du v.16). Nuance pleine d'intérêt. Plus haut, vv. 16 et 17, Jésus avait dit : “ Vous me verrez ” ; il présente maintenant un autre heureux aspect de la situation ; lui aussi il aura le bonheur de voir ses chers amis. Cf. 14, 18. - *Et votre cœur se réjouira*. Le grec donne au pronom *votre* une place emphatique. Quelles délices, en effet, pour les apôtres à revoir N.-S. JésusChrist après une séparation si cruelle ! - Mais ce qui y mettra le comble, c'est que, ne dépendant point de la présence extérieure, elles seront permanentes, sans fin : *et personne ne vous ravira votre joie*. Une mère a souvent le chagrin de perdre ses enfants ; nous pouvons ne perdre jamais Jésus. Au lieu du futur (B, D, avec la Vulgate), א, A, C, etc., ont le verbe au présent.

Jean chap. 16 verset 23. - En ce jourlà, vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. - Deux autres avantages infiniment précieux, que procurera aux disciples cette bienheureuse période inaugurée par le second “ un peu de temps ”, c'est-à-dire par la Pentecôte : une connaissance parfaite de la vérité et la toutepuissance d'intercession. - *En ce jourlà*. Cf. v. 26, et 14, 20 (avec la note). Au jour où Jésus sera de nouveau présent aux siens, quoique d'une autre manière. - *Vous ne m'interrogerez plus sur rien*. Il y a quelques instants à peine, v. 5, NotreSeigneur se plaignait de ce qu'aucun de ses apôtres ne songeât à l'interrompre ; maintenant il affirme tout au contraire qu'il sera inutile de lui poser des questions, car ils verront alors toutes choses, grâce aux révélations du Paraclet. Cf. v. 13. La meilleure traduction du verbe grec ερωτησετε est “ interrogerez ”. Cf. vv. 5 et 19. Le sens de “ prier, adresser des requêtes ”, est possible en cet endroit ; mais il est moins en harmonie avec le contexte. - *En vérité, en vérité*... Encore le sceau du serment sur une solennelle promesse. Cf. v. 20. - *Si vous demandez quelque chose à mon Père*... Cf. 14, 13 ; 15, 16. Dans le texte grec, le verbe ne peut désigner que la prière. - *Il vous le donnera*. Quelques manuscrits (entre autres א, B, C, L), et divers critiques à leur suite (Tischendorf, Tregelles, Westcott) placent les mots *en mon nom* à la fin du verset ; ce qui modifie légèrement le sens : Si vous demandez quelque chose à mon Père, il vous le donnera en mon nom.

Jean chap. 16 verset 24. - Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. - *Jusqu'à présent* (jusqu'au moment présent) *vous n'avez rien demandé en mon nom*. Ils ne le pouvaient pas dans le sens strict ; car, pour prier au nom de N.-S. JésusChrist, il fallait que le Sauveur fût assis triomphant à la droite de son Père, après avoir mérité par ses souffrances et par sa mort le titre de médiateur parfait. Ces paroles ne contiennent donc aucun reproche ; elles constatent simplement un fait. - *Demandez, et vous recevrez* (voyez la note du v. 14). Comparez une promesse identique dans les évangiles synoptiques, Matth. 7, 8 ; Marc. 11, 24 ; Luc. 11, 9. - *Afin que votre joie soit parfaite :* “ afin que ” marque le résultat à atteindre ; et ce résultat est exprimé très énergiquement dans le grec par la construction (notez le participe parfait) : “ soit ayant été accompli ”. C'est une joie à laquelle rien ne manque et qui demeure à jamais. Cf. 3, 29 ; 15, 11 ; 17, 13.

[25]Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement du Père. [26]En ce jourlà, vous demanderez en mon nom ; et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous ; [27]car le Père vous aime luimême, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. [28]Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde, et je vais auprès du Père. [29]Ses disciples lui dirent : Voici que, maintenant, vous parlez ouvertement, et vous ne dites plus de parabole. [30]Maintenant nous savons que vous savez toutes choses, et que vous n'avez pas besoin que personne vous interroge ; voilà pourquoi nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. [31]Jésus leur répondit ; Vous croyez à présent ? [32]Voici que l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et où vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi. [33]Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Dans le monde, vous aurez des afflictions à souffrir ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.

C'est en même temps une sorte de récapitulation. Jésus y prédit aux apôtres, en un majestueux langage, son triomphe et le leur dans l'avenir.

Jean chap. 16 verset 25. - Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement du Père. - *Je vous ai dit ces choses*. A quoi se rapporte “ ces choses ” ? Seulement aux versets 19-24, d'après un certain nombre d'interprètes. A toute la prédication de N.-S. JésusChrist, suivant une autre opinion qui est évidemment exagérée. Aux paroles précédentes du discours d'adieu, selon le sentiment qui a nos préférences. - *En paraboles*. Sous une forme voilée, par conséquent obscure. Voyez la note de 10, 6. Jésus s'était servi d'un assez grand nombre d'expressions figurées durant tout ce discours : son départ, son retour, l'allégorie de la vigne, la femme qui enfante, le “ un peu de temps ”, etc. ; et ces images l'avaient “ couvert d'ombre ”, dit S. Jean Chrysostome. - *L'heure vient* (au présent). Elle approche, l'heure où *je ne vous parlerai plus en paraboles*. Jusqu'alors les apôtres n'avaient pas été assez mûrs pour entendre la vérité sous sa forme simple et directe : la descente de l'Esprit Saint au jour prochain de la Pentecôte les rendra capables de la recevoir *ouvertement*, c'est-à-dire sans aucun voile. Cf. 7, 13 et le commentaire. - *Je vous parlerai ouvertement du Père*. Ces célestes communications, Jésus les fera surtout par son Paraclet ; mais aussi par luimême entre sa résurrection et son ascension. Cf. Luc. 24, 25-27, 45, etc. Il est difficile de dire si la leçon primitive du texte grec fut “ révéler, faire connaître ” (א, A, B) ou “ annoncer, rapporter les propos ” (E, G, H, etc.).

Jean chap. 16 verset 26. - En ce jourlà, vous demanderez en mon nom ; et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous. - *En ce jourlà* (Cf. v. 23 et l'explication) vous demanderez en mon nom. “ En ce jour là ” par opposition à “ jusqu’à présent ” du v. 24. Jésus venait de constater que jusqu'alors les apôtres n'avaient pas prié en son nom. - *Et je ne vous dis pas que*... D'après quelques interprètes, la pensée du Sauveur serait : Je n'ai pas besoin de vous dire que je prierai pour vous, car il est évident que je le ferai. Mais tel n'est pas le véritable sens, lequel est nettement déterminé par le v. 27. Mon Père vous aime, et il vous accordera de luimême toutes les grâces dont vous aurez besoin ; il n'est donc pas nécessaire que je vous promette mon intercession. Toutefois, dit fort bien Tolet, h. l., “ Remarque que Jésus n’a pas nié qu’il demanderait. Car il n’a pas dit : je ne demanderai pas, mais je ne dis pas que je demanderai, afin d’exclure la nécessité de son intervention ”. Cf. Maldonat. C'est la figure de rhétorique appelée prétérition. Sur la médiation et les prières de N.-S. JésusChrist dans le ciel, comparez les passages 14, 16 ; Rom. 8, 34 ; Hebr. 7, 25 ; 9, 24 ; 1 Joan. 2, 1 et s., etc. - *Je prierai*. Le pronom est très accentué. Sur l’emploi du verbe grec correspondant à *prier*, voyez 14, 16 et la note : c'est ordinairement la demande d'un égal à un égal. - *Pour vous* : à votre sujet ; nuance délicate qui s'accorde fort bien avec le contexte.

Jean chap. 16 verset 27. - Car le Père vous aime luimême, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. - *Car le Père* (“ car ” annonce un développement explicatif) *vous aime*.

Luimême est emphatique : de luimême, spontanément, il vous aime. Et remarquez que Jésus emploie, pour exprimer ce sentiment du Père envers les apôtres, non le verbe le plus relevé αγαπα mais φιλει, qui marque mieux une affection tendre et paternelle. Cf. 11, 5 et le commentaire. - *Parce que vous* (encore l'emphase : vous, par opposition au monde indifférent et même hostile) *m'avez aimé*. Le parfait exprime très bien la durée et la fidélité de l'amour des disciples pour leur Maître. Et c'est précisément cet amour généreux et fidèle qui leur avait gagné la haute amitié du Père. - *Et vous avez cru* (de nouveau le parfait). Autre motif pour lequel le Père les chérissait : ils avaient cru fermement à la mission et à la divinité de son Fils. L'amour et la foi, voilà bien les deux qualités essentielles d'un excellent disciple. La foi n'est mentionnée qu'en second lieu, parce qu'elle fut moindre d'abord que l'affection ; mais elle alla peu à peu grandissant avec l'amour. - *Que je suis sorti de Dieu* : Telle paraît être la leçon authentique ; quelques manuscrits (B, C, D, L, X) et versions (le copte, le syriaque, etc.) ont lu " sorti du Père ".

Jean chap. 16 verset 28. - Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde, et je vais auprès du Père. - Comme on l'a dit, il y a tout un symbole chrétien dans ce verset : l'éternelle génération du Verbe, l'Incarnation, la Rédemption, le triomphe éternel de N.-S. JésusChrist, y sont clairement exprimés. - *Je suis sorti du Père* : D'après une leçon assez accréditée (B, C, L, X), il vaut mieux lire dans le texte grec : εκ (sorti de) au lieu de παρα (d'auprès de), ce qui est beaucoup plus énergique et marque mieux l'unité d'essence. Le point de départ ainsi indiqué n'est pas seulement la présence du Père, mais sa substance même. - *Et je suis venu dans le monde* : comme MessieDieu, par l'Incarnation. Le parfait désigne une œuvre entièrement accomplie. - *De nouveau*... Le premier hémistiche pouvait s'intituler : Du ciel en terre ; celuici pourrait se résumer dans les mots : De la terre au ciel. - *Je quitte le monde* : maintenant que l'œuvre de la Rédemption est achevée. - *Et je vais auprès du Père,* pour régner éternellement à ses côtés.

Jean chap. 16 verset 29. - Ses disciples lui dirent : Voici que, maintenant, vous parlez ouvertement, et vous ne dites plus de parabole. - *Ses disciples lui dirent*... Le pronom est omis dans les manuscrits א, B, C, D, Λ, Π, etc. - *Voici que*. Cette particule, aimée de S. Jean, et plus fréquemment employée dans son évangile que dans tous les autres écrits du Nouveau Testament mis ensemble, dénote ici une joyeuse surprise. Jésus venait d'annoncer aux Onze (v. 25) que bientôt il leur parlerait clairement et sans figures ; et ils supposent que ce moment est déjà venu. Aussi, reprenant ses propres paroles, ils mettent les deux verbes au temps présent, *vous parlez ouvertement, et vous ne dites plus de parabole*, tandis qu'il s'était servi du futur, et ils ajoutent un *maintenant* significatif. Leur réflexion est naïve comme celles que font souvent les enfants : déjà ils croient avoir tout compris ! " ils les comprenaient si peu qu'ils ne voyaient pas même qu'ils ne les comprenaient point. Ils étaient encore de petits enfants ", dit spirituellement S. Augustin, h. l.

Jean chap. 16 verset 30. - Maintenant nous savons que vous savez toutes choses, et que vous n'avez pas besoin que personne vous interroge ; voilà pourquoi nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. - *Maintenant* : avec emphase, ainsi qu'au verset précédent. - *Nous savons que vous savez toutes choses*. Absolument toutes choses ; même ce qui se passe au fond des cœurs. Les mots suivants, *et que vous n'avez pas besoin que personne vous interroge*, ne font que développer cette pensée, en l'appuyant sur un incident récent. Cf. v. 19. - *Voilà pourquoi*. Pronom très accentué. A cause de cela précisément, parce qu'il connaissait toutes choses. - *Nous croyons*. Jésus avait parlé de leur foi au temps parfait (v. 27) ; eux, ils la mentionnent comme une chose constamment présente et vraie. - *Que vous êtes sorti de Dieu*. Non que cette croyance fût pour eux nouvelle et récente (Cf. Matth. 16, 16) ; mais les dernières paroles de leur Maître avaient encore contribué à l'affermir. Le changement des prépositions dans le texte primitif est encore à noter : απο (venant de) succédant à παρα (d'auprès de, v. 27) et à εκ (sorti de, v. 28). Celle qu'emploient les apôtres est la moins expressive des trois.

Jean chap. 16 verset 31. - Jésus leur répondit ; Vous croyez à présent ? - *A présent* marque le moment actuel. Il y a peu de temps, v. 27, Jésus louait la foi de ses apôtres, afin de les remercier et de les encourager ; et voici que tout à coup, quand ils la mentionnent à leur tour, il leur montre combien elle est encore vacillante ! C'est qu'il veut, en face des terribles événements qui approchent, leur montrer combien il faut qu'ils sachent se défier de leur faiblesse. Maldonat et d'autres commentateurs suppriment le point d'interrogation (Vous croyez, il est vrai ; toutefois…) ; la plupart des interprètes le conservent à meilleur titre (Estil si sûr que vous croyiez actuellement ?).

Jean chap. 16 verset 32. - Voici que l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et où vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi. - *Voici que*, cette fois, est douloureusement solennel (voir la note du v. 29) et introduit une triste prophétie. - *L'heure vient*, au présent, comme au v. 25, mais pour désigner une heure plus prochaine encore, qui a pour ainsi dire déjà sonné : *et elle est déjà venue*, au parfait. Les manuscrits א, A, B, C, D, L, X, etc., omettent le νυν (maintenant) de la Recepta, qui correspond au " déjà " de la Vulgate. - *Où vous serez dispersés.* Expression très pittoresque, qui nous met sous les yeux un troupeau de brebis errant à l'aventure après avoir été complètement dispersé. Cf. Matth. 26, 31. - *Chacun de son côté*. Sur cette locution, voyez 1, 11 ; 13, 27. Chacun chez soi ; ou, chacun à ses occupations. Leur société va être brisée pour un temps. - *Et vous me* (avec emphase) *laisserez seul* : ils abandonneront lâchement Jésus entre les mains de ses ennemis. - *Mais je ne suis pas seul*. NotreSeigneur se reprend aussitôt. Lui, il ne sera jamais seul, quand même le " faisceau d'unité " se rompra autour de lui (Godet) ; *car* il a conscience à tout instant de la sainte et douce présence de son Père : *Le Père est avec moi*. Quelle divine majesté dans cette parole ! N.-S. JésusChrist n'a besoin de personne ; la société du Père lui suffit. Et pourtant il nous aime, et il veut que nous l'aimions aussi ! Insondable mystère.

Jean chap. 16 verset 33. - Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Dans le monde, vous aurez des afflictions à souffrir ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. - *Je vous ai dit ces choses*. Cette formule, si fréquente dans le discours d'adieu, le désigne ici tout entier (13, 31 -16, 32) ; et c'est une erreur de ne la faire retomber que sur le v. 32 (Schegg, etc.). - *Afin que vous ayez la paix en moi* (pronom emphatique). En lui, c'est à dire, en demeurant étroitement unis à sa personne sacrée. La paix, malgré les tribulations extérieures ; la vraie paix qu'il a laissée à ses amis (14, 27) comme un précieux héritage. Sa vie s'achève, ainsi qu'elle a commencé (Luc. 2, 14), par un message de paix. - *Dans le monde*. Par antithèse avec " en moi ". En lui, ils auront la paix et la joie ; dans le monde, la guerre et la souffrance. - *Vous aurez des afflictions à souffrir*. Vigoureuse expression. Cf. v. 22). Le verbe grec est au présent : déjà l'angoisse avait commencé pour les disciples ; elle devait croître après le départ du Sauveur. - *Mais* (particule adversative : néanmoins, malgré cela) *ayez confiance* (ici seulement dans les écrits de S. Jean). Qu'ils demeurent absolument inébranlables dans leur confiance. - *J'ai* (tout à fait majestueux) *vaincu le monde*. Le parfait de la réalisation complète : déjà le monde est là, gisant aux pieds de Jésus, à la façon d'un ennemi entièrement vaincu. Il y a une énergie incomparable dans ce cri de triomphe. Pourtant, quoi de plus étrange en apparence qu'une telle assertion, au moment où va s'ouvrir la série des humiliations et des défaites extérieures de N. S. JésusChrist ? Mais il est absolument sûr de la victoire finale, et ses apôtres, son Église, doivent se rassurer, même au milieu des plus redoutables dangers, en pensant qu'il les protège. C'est une digne et sublime conclusion de ce sublime discours.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 17

Prière sacerdotale de N. S. JésusChrist à son Père : Il prie pour luimême (vv. 1-15). - Il prie pour ses apôtres (vv. 6-19). - Il prie pour toute l’Église (vv. 20-26)

d. La prière sacerdotale de Jésus. 17, 1-26

Voici du plus sublime encore ! “ Combien doiton imposer silence à tout le créé, pour entendre au fond de son cœur les paroles que JésusChrist adresse à son Père dans cette intime et parfaite communication ! ”, Bossuet, Méditat. Sur l’Evang., 2è partie, 34è jour. Ce nom de Prière sacerdotale est devenu pour ainsi dire classique depuis la fin du 16ème siècle, le protestant Chytraeus l’ayant alors mis en honneur (“ La prière d’intercession du prêtre suprême ”). Mais, longtemps auparavant, le saint abbé Rupert de Deutz l’avait suggéré dans son commentaire : “ Pourquoi ditil et demandetil ces choses celui qui est le pontife et l’hostie du salut (in v. 13) ? Ce pontife suprême est le propitiateur des propitiateurs, le prêtre et le sacrifice. C’est pour nous qu’il prie (in v. 26). ”. Titre aussi exact qu’il est beau : c’est vraiment notre grandprêtre qui intercède pour nous, avant d’offrir son sacrifice sanglant. Si les chapitres 14-15 forment le sanctuaire, le 17ème est le Saint des Saints de l’Évangile. L’interprète hésite à y toucher ; il préférerait s’enfermer dans le silence dont parle Bossuet : pour se rassurer, il a besoin de se souvenir que cette prière n’a été conservée que pour servir à tout jamais de glorieux thème aux études et aux réflexions respectueuses des prêtres et des fidèles. - Les synoptiques, tout spécialement S. Luc (voyez la préface de notre commentaire) mentionnent de temps à autre les prières de Jésus ; mais, deux fois seulement (Matth. 11, 25-26, et à la scène Gethsémani. Cf. Matth. 26, 39 et ss., avec les passages parallèles), et d’une manière très brève, ils en citent les termes exacts. Ici, au contraire, comme un phénomène unique dans la narration évangélique, nous avons le texte authentique et complet d’une longue prière. Passant de ses disciples (16, 33) à son Père céleste, NotreSeigneur épanche suavement son âme devant lui.

Il résulte des versets 1 et 13 que cette prière fut proférée à haute voix ; évidemment en langue araméenne ou syrochaldaïque, l’hébreu de ce tempslà. Rupert en place le théâtre au jardin de Gethsémani, mais sans raison suffisante. Selon d’autres, ainsi qu’il résulte de notre explication de 14, 31, c’est au cénacle qu’elle aurait été prononcée. M. Westcott se déclare pour la cour du temple, dont l’accès, selon une note de Josèphe, Ant. 18, 2, 2, était libre à partir de minuit durant les solennités pascales. Sans pouvoir fixer une localité précise, elle fut prononcée en plein air, avant que Jésus et les siens eussent franchi les murs de la ville. Cf. 18, 1. L’intensité des sentiments suppose un arrêt momentané de la marche. La formule du v. 1 montre qu’il n’y eut pas d’intervalle entre la fin du discours d’adieu et le début de la prière.

En même temps que cette page nous fournit le modèle des saints épanchements du cœur de Jésus dans celui de son Père, elle contient, sous une forme indirecte, une vive et profonde instruction pour les disciples et pour toute l’Église. C’est ce que relève excellemment S. Augustin dans son Traité sur S. Jean. 104, 2 : “ NotreSeigneur, Fils unique du Père et coéternel à lui, pouvait, dans sa forme d'esclave et par elle, prier en silence, s'il l'avait jugé nécessaire ; mais il a voulu être auprès de son Père notre intercesseur, de manière toutefois à ne pas oublier qu'il était aussi notre maître. Par conséquent, la prière qu'il a faite pour nous, il l'a faite pour nous instruire ”. - Ses richesses sont incomparables, malgré son étonnante simplicité qui fait que l’on comprend tout à une première lecture. “ Dans toute l’Écriture, ce chapitre est le plus facile à comprendre littéralement, mais le plus profond par le sens ”, Bengel, Gnomon, h. l. Sans prendre nulle part le ton dogmatique, elle touche à divers points très importants pour la théologie. Voyez Corluy, Comment. in Evang. S. Joannis, p. 413 et s. de la 2è édit. C’est aussi une magnifique “ prophétie de l’avenir de l’Église, soit dans le temps, soit dans l’éternité ” (Haneberg), tout ce que JésusChrist demande dans sa prière devant infailliblement se réaliser. Que penser du rationaliste Bretschneider, qui, dans un mouvement de haine, a osé la qualifier de prière froide et dogmatique ” ? Il suffit de répondre par la parole exquise de Cornelius a Lapide : “ Ce sont ses dernières paroles, et comme son chant du cygne. Voilà pourquoi elles sont pleines de douceur, d’amour et de ferveur ”.N’oublions pas d’y remarquer l’accent triomphal qui s’y fait constamment sentir. C’est la continuation de la fière parole “ Ayez confiance, j’ai vaincu le monde ” (16, 33). Pas le moindre sentiment de crainte et d’angoisse.

La prière sacerdotale se divise spontanément en trois parties : Jésus prie d'abord pour luimême, vv. 1-5 ; il prie ensuite pour ses apôtres, vv. 6-17, et pour toute son Église, vv. 20-26. L'idée dominante, c'est la gloire de Dieu, procurée par le Fils de l'homme et par ses disciples.

1° Jésus prie pour luimême. 17, 1-5

1 Ayant dit ces choses, Jésus leva les yeux au ciel, et dit : Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, 2 en donnant, selon la puissance que vous lui avez accordée sur toute chair, la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés comme vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés il donne la vie éternelle. 3 Or la vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, JésusChrist. 4 Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. 5 Et maintenant, glorifiez-moi, vous, Père, auprès de vousmême, de la gloire que j'ai eue auprès de vous, avant que le monde fût.

Il demande à Dieu ce qu'il a si bien mérité : la glorification après tant d'épreuves. Ayant été à la peine, il est juste qu'il soit à l'honneur.

Jean chap. 17 verset 1. - Ayant dit ces choses, Jésus leva les yeux au ciel, et dit : Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. - La première moitié de ce verset forme une petite introduction historique, pleine de suavité. On dirait que le narrateur combine ici toutes les paroles de Notre Seigneur qu'il a antérieurement relatés. Il y ajoute cette note simple et sublime : *les yeux levés au ciel*. Ce geste convenait merveilleusement à la circonstance, car il marquait une confiance filiale, la certitude d'être exaucé. Cf. 6, 5 ; 11, 41. Quel contraste avec l'attitude de Jésus à Gethsémani dans quelques instants : Cf. Matth. 26, 39. - *Et dit* : au milieu du silence ému des onze apôtres. - *Père* (Marc. 14, 36 ; Rom. 8, 15 ; Gal. 4, 6), tel fut le premier mot de la prière du Sauveur, laquelle est en réalité constamment la prière d'un fils à son père. Nous le retrouverons cinq autres fois : vv. 5, 11, 21, 24, 25 (deux fois avec une épithète, vv. 11 et 25). C'est aussi le premier mot de la formule d'intercession que le Seigneur nous a laissée, Matth. 6, 9. - *L'heure est venue*. La voilà, cette heure depuis si longtemps annoncée (Cf. 2, 4), et préparée par les crises multiples que le disciple bienaimé a exposées avec la plus admirable fidélité. - *Glorifiez votre fils*. Le v. 5 dira de quelle manière Jésus souhaite d'être glorifié. Votre fils, dont la gloire doit vous être si chère. Il eût été beaucoup moins expressif de dire : Glorifiez-moi ! - *Afin que votre Fils vous glorifie*. Voyez, sur cette réciprocité de glorification, 13, 31, 32 et le commentaire.

Jean chap. 17 verset 2. - En donnant, selon la puissance que vous lui avez accordée sur toute chair, la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés comme vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés il donne la vie éternelle. - Ce verset est étroitement uni au précédent : il explique en quoi et de quelle manière le Père sera glorifié par le Fils. - *Selon la puissance que vous lui avez accordée sur toute chair*. Jésus tire une déduction du rôle qui lui a été confié relativement aux hommes. - *Vous lui avez accordée* : le temps passé marque un don qui a été accordé à tout jamais, Cf. 3, 35. - *Sur toute chair*. La construction est extraordinaire. Cf. Matth. 10, 1 ; Marc, 6, 7. Sur l'hébraïsme *toute chair*, pour désigner le genre humain tout entier envisagé au point de vue de ses infirmités et de son caractère périssable, comparez les passages Gen. 6, 12, 19 ; Ps, 64, 3 ; 164, 21 ; Is. 40, 5 ; 49, 26 ; 66, 16, 23 ; Jer. 12, 12 ; 32, 25 ; 45, 5 ; Ezech. 20, 48 ; 21, 5 ; Joel, 2, 28, etc. Elle n'apparaît qu'en ce passage du quatrième évangile, où elle rappelle la catholicité du royaume de N.-S. JésusChrist. - *Afin qu'à* : but pour lequel Dieu a donné au Verbe incarné un pouvoir si universel. - *Tous ceux que vous lui avez donnés*. Dans le texte grec, *tous ceux* est du genre neutre, ce qui appuie encore sur la totalité des pouvoirs de Jésus : les hommes, ses sujets, sont considérés comme formant une masse idéale. - *Il (leur) donne* : ou mieux, peut-être au futur. La leçon est incertaine. Dans le texte latin, *leur* (eis) est au masculin pluriel, alterne avec le neutre singulier. NotreSeigneur a reçu les hommes comme un tout ; il leur donne individuellement le salut. Cf. 3, 6 ; 6, 37. Autre nuance : la puissance de JésusChrist s'étendra sur toute chair, c'est une souveraineté aussi étendue que possible ; et pourtant, il ne communique la vie éternelle qu'avec une certaine réserve, seulement à ceux que le père lui a donnés. C'est qu'il y a des hommes qui, par leur faute, ne participeront

point au salut. - *La vie éternelle* : S. Jean mentionne bien souvent cette vie. Cf. 3, 16 ; 5, 24, 47, 54 ; 13, 5, 12, etc.

Jean chap. 17 verset 3. - Or la vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, JésusChrist. - *Or* (en avant d'une manière très solennelle) *la vie éternelle* : " Voici en quoi consiste " cette vie. Jésus indique ce qu'il entend par là, afin de montrer par là-même quels rapports il existe entre elle et la glorification du Père et du Fils. - *C'est qu'ils vous connaissent* : La tendance, le but à réaliser. Il n'est pas question en cet endroit de la vision béatifique ; mais le verbe marque, comme nous l'avons si souvent répété, une science que l'on acquiert peu à peu, grâce à des efforts permanents ; et ici, d'une façon plus spéciale, une science basée sur la foi. - *Vous le seul vrai Dieu* : L'objet de cette connaissance est double : d'abord Dieu le Père, " l'unique vrai Dieu ", le seul en qui se vérifie l'idéal contenu dans le mot, par opposition aux faux dieux du paganisme. - *Et celui que vous avez envoyé* : En second lieu, N.-S. JésusChrist luimême… La vraie connaissance de Dieu " est désormais chrétienne, et indissolublement unie à la connaissance de JésusChrist ", Schanz, h. l. Les Ariens n'ont pas manqué de dire qu'en se distinguant ainsi de " l'unique vrai Dieu ", Jésus renonçait par là même à revendiquer la nature divine. Pour les mieux réfuter, S. Augustin, S. Ambroise, S. Hilaire, S. Thomas, etc., ont eu recours à une inversion des mots : " L'ordre des paroles est celuici : " Que vous et celui que vous avez envoyé, JésusChrist, ils vous connaissent pour le seul vrai Dieu " (S. Augustin, Traité sur S. Jean, 105, 3). Mais il n'est pas nécessaire d'avoir recours à ce moyen tant soit peu arbitraire, car la seule manière dont le Sauveur s'associe à Dieu dans tout ce passage démontre qu'il est Dieu luimême. Cf. 1 Cor. 8, 6. - *JésusChrist* : C'est le seul endroit où NotreSeigneur se désigne ainsi luimême par ce double nom (le nom de la personne et celui de l'emploi ; voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 38, 44), qui devait être bientôt universellement adopté. - Sublime définition de la vie chrétienne : connaître Dieu et JésusChrist, et aussi les goûter par l'amour en même temps que les connaître par la foi, car il ne s'agit pas seulement d'une science théorique et froide. S. Irénée, Adv. haer. 4, 20.)

Jean chap. 17 verset 4. - Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. - Jésus revient à la pensée par laquelle débutait sa prière (v. 1), et il montre, d'une part, (v. 4), comment il a glorifié son père, de l'autre (v. 5), comment son Père le glorifiera luimême. Toutefois, il se place à un autre point de vue, puisque en ce moment il envisage sa propre glorification comme le résultat du courageux accomplissement de sa tâche, tandis qu'aux vv. 1 et 2 elle lui apparaissait comme la préparation d'une mission à remplir. - *Je vous ai glorifié*. Remarquez le rapprochement emphatique des deux pronoms. En outre, plus haut (vv. 1 et 2) Jésus parlait de luimême d'une manière indirecte (" ton Fils ") ; maintenant il parle à la première personne (" moi "). - *Sur la terre* : par une vie de sacrifice et d'amour. Il est touchant de voir NotreSeigneur faisant ainsi valoir ses droits au triomphe de ciel. " Il demande à son Père sa glorification comme une récompense qui lui est due. Mais il l'avait déjà méritée en glorifiant son Père, et en accomplissant l'œuvre qu'il lui avait prescrite de faire. Il avait déjà fait ce qui dépendait de lui. Que le Père fasse donc qui dépend de lui, qu'il le glorifie ! ", Maldonat. - *J'ai accompli l'œuvre*. Avec emphase : tout le plan divin relatif à N.-S. JésusChrist, à sa vie et à sa mort. Cf. 4, 34. Ce plan est ici contemplé dans son unité admirable ; comparez 5, 36, où l'emploi du pluriel en exprimait les détails multiples. Dans le texte grec, le temps du verbe indique de nouveau une anticipation. Cf. 16, 33. Le Rédempteur voit son œuvre, et aussi le but de cette œuvre, comme des choses actuellement achevées. - *L'œuvre que vous m'avez donnée à faire*. Cf. 5, 36 et le commentaire. Jésus n'avait pas choisi, il avait simplement obéi.

Jean chap. 17 verset 5. - Et maintenant, glorifiez-moi, vous, Père, auprès de vousmême, de la gloire que j'ai eue auprès de vous, avant que le monde fût. - *Et maintenant* (solennel) : maintenant que mon rôle terrestre a pris fin, rôle de souffrance et d'humiliation. - *Glorifiez-moi, vous*. Les pronoms sont encore emphatiquement rapprochés, mais le second est le plus accentué : " A ton tour, en échange. " Et la douce appellation Père, vient insister avec vigueur. - Les mots *auprès de vousmême* sont opposés à " sur la terre " du v. 4 : ils rappellent le majestueux prologue, 1, 1 - *De la gloire que j'ai eue*. Dans le grec, à l'imparfait, " que j'avais ", ce qui marque mieux la continuité perpétuelle de cette glorieuse possession. - *Avant que le monde fût*. C'est-à-dire, de toute éternité ; voyez la note de 1, 1. - *Auprès de vous* : au sein du père, avant l'Incarnation. Deux opinions se sont formées parmi les exégètes catholiques touchant cette requête de N. -S JésusChrist. D'après les uns, c'est sa gloire même, de laquelle il avait été séparé par l'Incarnation (Phil. 2, 6), que le Sauveur redemanderait ici. Suivant les autres, le privilège réclamé par Jésus ne concernait que sa nature humaine. " Illustre, exalte, glorifie cette mienne humanité de la gloire qui est digne du Fils de Dieu

que je suis. Et fais en sorte que cette gloire que, en tant que Dieu, j'ai avec toi de toute éternité, se communique et s'étende à ma chair ", Tolet. Cf. S. Jean Chrysost. Nous préférons ce second sentiment. Ce ne sont toutefois que des nuances. Pour la réalisation de cette prière de l'HommeDieu, comparez Phil. 2, 9 ; I Tim. 3, 16 ; Hebr. 1, 8 et 13 ; 1 Petr. 2, 22.

2° Jésus prie pour ses apôtres. 17, 6-19.

**6J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole.
7Maintenant, ils savent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ; 8car je leur ai donné les paroles que vous m'avez données, et ils les ont reçues, et ils ont vraiment connu que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. 9C'est pour eux que je prie ; ce n'est pas pour le monde que je prie, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. 10Tout ce qui est à moi est à vous, et ce qui est à vous est à moi : et j'ai été glorifié en eux. 11Et déjà je ne suis plus dans le monde ; mais eux, ils sont dans le monde, et moi je viens à Vous. Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. 12Lorsque j'étais avec eux, je les gardais en votre nom. Ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sauf le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. 13Mais maintenant je viens à vous, et je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient ma joie complète en euxmêmes. 14Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi non plus, je ne suis pas du monde. 15Je ne vous prie pas de les enlever du monde, mais de les préserver du mal. 16Ils ne sont pas du monde, comme moi non plus, Je ne suis pas du monde. 17Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est vérité. 18Comme vous m'avez envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. 19Et Je me sanctifie moimême pour eux, afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité.**

Jésus, après avoir prié pour luimême, intercède pour ceux qui devaient être les continuateurs de son œuvre. Qu'ils soient saints, en vue de leur mission si sainte : Cf. vv. 11 et 17. La supplication proprement dite ne commence qu'au V. 9. Auparavant, vv. 6-8, " Notre Seigneur donne des raisons pour lesquelles il faut prier ", S. Thomas, et ces raisons se ramènent à deux principales : ce que les apôtres sont relativement au Père (vv. 6-7, 6e forme une courte transition) ; ce qu'ils ont été relativement au Fils (v. 8).

Jean chap. 17 verset 6. - J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. - J'ai manifesté : j'ai rendu visible. Cf. 1, 31 ; 2, 11 ; 7, 4 ; 21, 1. Ce verbe correspond à " je vous ai glorifié, j'ai accompli l'œuvre... " des versets précédents. - *Votre nom aux hommes que vous m'avez donnés*. Jésus n'a pas communiqué ses révélations célestes aux premiers venus d'entre les hommes, mais à ceux que son Père lui avait spécialement choisis. Cf. vv. 9, 11, 22, 24. - *Du milieu du monde.* Cf. 15, 16 et l'explication. Les apôtres aussi avaient appartenu au monde coupable. - *Ils étaient à vous*. Pas seulement d'une manière générale, comme tous les hommes, mais d'une façon très spéciale, à cause du choix dont ils avaient été l'objet. Jésus reviendra dans un instant (v. 9) sur ce trait, pour en faire un pressant motif de sa prière. - *Et vous me les avez donnés* : c'est au moment de cette donation que le Sauveur luimême avait élu les Douze pour ses apôtres. Cf. 6, 70 ; 15, 16. Voyez aussi les passages 6, 37, 44, 66 ; 10, 29 ; 18, 9, qui nous montrent également le Père conduisant les hommes à son Christ, ou les lui donnant. - *Et ils ont gardé votre parole*. Cette parole ne diffère pas de celle du Fils, et est transmise par lui. " ils ont gardé ", pour décrire une vigilante attention et un fidèle accomplissement dans le passé. Obéissance très méritoire, parce qu'elle était tout à fait libre. Cf. 1, 11, 12 ; 3, 18, 19 ; 12, 47, 48, etc.

Jean chap. 17 verset 7. - Maintenant, ils savent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous. - Heureux effets produits chez les apôtres par l'acceptation obéissante de la parole de Dieu, vv. 7-8 -

Maintenant : les choses étant ainsi. - *Ils savent,* littéralement : ils sont arrivés à connaître ; par conséquent, ils savent. Cf. 5. 3 ; 5, 42 ; 6, 70 ; 8, 52, 55 ; 14, 9, etc. - *Que tout* (mot accentué) *ce que vous m'avez donné…* L'œuvre entière de la rédemption, considérée dans ses nombreux détails ; tout le ministère messianique du Seigneur Jésus. - *Vient de vous.* Notez l'emploi du présent : ces choses sont et demeurent divines.

Jean chap. 17 verset 8. - Car je leur ai donné les paroles que vous m'avez données, et ils les ont reçues, et ils ont vraiment connu que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. - *Car…* De quelle manière les disciples sont parvenus à reconnaître que tout était divin dans leur Maître - *Les paroles que vous m'avez données* : au pluriel, alternant avec le singulier *la parole* comme en plusieurs autres endroits. Cf. v. 6 ; v, 38, 47, etc. Ce sont ici les révélations en tant qu'elles tombaient une à une des lèvres du Sauveur. - *Je leur ai donné*, le père ne les lui avait données que pour qu'il les transmette aux hommes, et ils ont connu véritablement. - *Ils ont vraiment connu*. Adverbe emphatique : la foi des apôtres fut vive et solide, point seulement à la surface. - *Que je suis sorti de vous*. Ces mots désignent l'origine divine de Jésus. Cf. 16, 28. Les suivants, *que vous m'avez envoyé,* se rapportent à son rôle de Messie. - Le changement des verbes *ont connu* d'abord, puis *ont cru* est à remarquer. Ayant reconnu, les apôtres crurent ; la science les conduisit à la loi. Nous avons trouvé l'ordre inverse au chap. 6, v. 70.

Jean chap. 17 verset 9. - C'est pour eux que je prie ; ce n'est pas pour le monde que je prie, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. - Après cette " recherche de la bienveillance de l'auditoire ", destinée en quelque sorte à intéresser Dieu le Père aux apôtres, Jésus passe à l'intercession proprement dite, vv. 9-19. Il expose en termes tout à la fois bien délicats et bien vigoureux le grand besoin qu'ils ont des divins secours. - *Je* : Ce majestueux pronom revient fréquemment dans les chapitres 14-17. - *Prie pour eux*. " eux " est aussi accentué. " C'est comme s'il disait : je prie pour ceux qui sont semblables à ceux que je viens de décrire ", Maldonat. - *Ce n'est pas pour le monde que je prie*. Pour eux, et non pour le monde incrédule. Évidemment, on ne saurait entendre ces paroles d'un refus absolu de prier pour le monde, et leur sens a été souvent exagéré dans les applications mystiques qu'on en a faites. N. -S. JésusChrist n'exclut pas le monde de ses supplications, pas plus qu'il ne l'exclut des mérites de sa mort. Il nous a recommandé de prier pour nos ennemis, Matth, 5, 44-45, et il n'a pas manqué de joindre l'exemple au précepte, Luc. 23, 34. Et même, dans un instant, il priera directement pour le monde (v. 23). Il emploie donc cette forme de langage afin de mieux caractériser, de mieux mettre sous les regards et sous l'affection du Père, ses disciples qui étaient l'objet spécial, exclusif, de sa supplication au moment actuel. Mon Père, regardez-les ; c'est uniquement sur eux que j'attire votre attention à l'heure présente. - *Mais pour ceux que vous m'avez donnés.* Ces mots encore sont fortement accentués. - *Parce qu'ils sont à vous*. Cf. v. 6 et le commentaire. Quoique donnés à JésusChrist, ils demeurent la propriété du Père, qui ne pourra moins faire que de bénir et protéger " les siens ".

Jean chap. 17 verset 10. - Tout ce qui est à moi est à vous, et ce qui est à vous est à moi : et j'ai été glorifié en eux. - *Tout ce qui est à moi* (avec beaucoup d'emphase) *est à vous.* Quoique exprimée sous une forme générale, et par un neutre très significatif, cette pensée se rattache étroitement à la précédente, " ils sont à vous ", v. 9. Jésus met en relief le premier motif pour lequel Dieu doit exaucer sa prière et secourir les apôtres : ceuxci n'appartiennent pas moins au Père qu'au Fils, tout étant commun entre les personnes divines. - *Et ce qui est à vous est à moi*, (simplement) : par réciprocité. L'énergie du langage est étonnante. - *Et j'ai été glorifié en eux*. Autre motif d'une bienveillante écoute de la part du père : Jésus a été glorifié en eux. Comme ailleurs, le verbe au parfait dépeint la chose dans le domaine du passé, tant elle sera sûrement accomplie. Le Sauveur avait confiance en ses disciples, malgré la défaillance qu'il venait de prédire (16, 32). En réalité, ils l'ont glorifié de leur mieux, et ils demeurent des monuments à jamais vivants en son honneur.

Jean chap. 17 verset 11. - Et déjà je ne suis plus dans le monde ; mais eux, ils sont dans le monde, et moi je viens à Vous. Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. - La prière du Sauveur devient de plus en plus touchante. Ses courtes phrases, qu'entrecoupe l'émotion, sont simples et grandioses. Après avoir dit à son Père que ses disciples méritaient sa divine protection, Jésus signale maintenant les circonstances qui la rendaient nécessaire. Voici qu'il va les quitter, les laissant seuls au milieu de nombreux dangers. - *Et déjà je ne suis plus dans le monde.* Il a eu si peu de temps à vivre, qu'il peut regarder son séjour sur la terre comme ayant déjà pris fin. - *Mais eux, ils sont dans le monde.* Eux, au contraire, ils demeurent dans ce monde hostile et corrompu ; car le moment n'est pas venu pour eux d'accompagner leur Maître. Cf. 13, 33, 36-37, etc. - *Et moi* (accentué) *je viens à vous.* Sans doute,

c'est bonheur et gloire pour Jésus de remonter au ciel ; mais son mode d'action sur ses apôtres sera nécessairement changé par la séparation. Remarquez les “ et ” et le “ mais ”, qui juxtaposent et coordonnent simplement les propositions, à la manière hébraïque. - *Père saint*. Il y a dans cette appellation un argument très fort, quoique tacite, pour obtenir au collège apostolique une grâce spéciale de sanctification. Cf. vv. 17 et 19. - *Gardez*. C'est la substance même de la prière qui apparaît enfin. Que Dieu, d'abord, préserve les apôtres de la contagion du monde ; que son regard paternel veille constamment sur eux. Euxmêmes n'ontils pas “ gardé ” la parole du Père (v. 6) ? - *En votre nom*. Ce nom béni, par lequel NotreSeigneur avait protégé jusqu'alors ses disciples (v. 12), est envisagé ici comme un domaine sûr et sacré, dans lequel on vit à l'abri des pièges du monde. - *Ceux que vous m'avez donnés*. La Recepta a une leçon identique. Peut-être vaudraitil mieux adopter la variante des manuscrits N, A, B, C et de quelques Pères : “ le nom que tu m'as donné à manifester ”. - *Afin qu'ils soient un*. (neutre énergétique. Cf. 12, 30 et la note). Tel est le but en vue duquel le Sauveur demande spécialement la protection du Père sur les apôtres : qu'il y ait toujours entre les brebis du troupeau mystique, même après la disparition du pasteur, une sainte et parfaite harmonie, analogue à celle qui unit les personnes divines : *comme nous*. Jésus ne pouvait citer un plus admirable modèle d'unité. Cf. v. 23. Le pronom “ nous ” ainsi employé est une revendication aussi forte que possible de l'identité de nature avec Dieu.

Jean chap. 17 verset 12. - Lorsque j'étais avec eux, je les gardais en votre nom. Ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sauf le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. - *Lorsque j'étais avec eux* : Jésus continue de parler comme s'il avait déjà réellement quitté les siens : sa prière n'en est que plus pressante. - *Je* (emphatique) *les gardais en votre nom*. L'imparfait marque une vigilance de tous les instants. - *Ceux que vous m'avez donnés*. Même variante qu'au v. 11 dans les manuscrits B, C, L. - Je les ai gardés : le verbe *garder* indique ici la protection qui résulte d'une garde vigilante. - *Et aucun d'eux ne s'est perdu.* C'est la conséquence heureuse de la garde, Jésus ayant une force divine pour défendre ce précieux dépôt. - *Sauf le fils de perdition*. Triste exception pourtant, que le Sauveur mentionne avec une parfaite délicatesse, car il tait le nom du coupable. L'expression grecque n'est usitée que deux fois dans le Nouveau Testament : ici pour désigner Judas, et 2 Thess. 2, 3, pour désigner l'Antéchrist. C'est un hébraïsme, qui correspond à “ celui qui s'est perdu ”. - *Afin que l'Écriture fût accomplie* : NotreSeigneur fait allusion au Ps. 108, 8 “ Qu'un autre prenne sa charge ” (Cf. Act. 1, 20) ; ou mieux encore, au Ps. 11, 10 : “ Même l'ami, qui avait ma confiance et partageait mon pain, m'a frappé du talon ”. Cette parole, prononcée tout d'abord par David au sujet de la trahison d'Achitophel, devait se réaliser surtout, d'après un sens supérieur et voulu par Dieu, dans la trahison de Judas. Jésus cite l'Écriture comme une sorte d'excuse : la ruine du traître n'est point sa faute ; elle rentrait dans le plan divin.

Jean chap. 17 verset 13. - Mais maintenant je viens à vous, et je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient ma joie complète en euxmêmes. - *Mais maintenant* (transition) *je viens à vous* : le temps présent, à cause de la proximité de l'accomplissement. Jésus est en route pour le ciel. - *Et je dis ces choses dans le monde*. C'est-à-dire, la prière du v. 11, avant de quitter le monde. - Et le Sauveur formule sa demande ouvertement, en présence de ceux qu'elle concernait, dans une intention toute spéciale : dans la connaissance de son intercession toutepuissante ils pourront puiser une consolation perpétuelle et parfaite. - Comme plus haut, 15, 11, les mots *ma joie complète* représentent la joie de N. -S JésusChrist luimême. Le bon Maître souhaite donc que ses disciples jouissent, d'une manière complète, de son propre bonheur. La locution *qu'ils aient ma joie complète en euxmêmes* est extrêmement énergique.

Jean chap. 17 verset 14. - Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi non plus, je ne suis pas du monde. - Nouveaux motifs de la prière de Jésus en faveur du collège apostolique : il les accumule avec une force et une délicatesse inimitables. Il vient de dire à son Père (vv. 11-13) : Je vais quitter le monde ; protégez mes disciples qui y restent. Il continue (vv. 14-15). Ce monde impie et méchant les menace ; protégez-les. - *Je leur ai donné votre parole*, (au parfait), et ils ont accepté avec foi cette divine parole. Cf. vv. 6 et 8. - *Et le monde* (antithèse avec “ je ”) *les a haïs* : Aussitôt le monde les a couverts de haine, parce qu'ils avaient adhéré à l'enseignement divin de Jésus. - *Parce qu'ils ne sont pas du monde*, Cf. 15, 18-19. Le monde les a envisagés comme des apostats. - *Comme moi non plus, je ne suis pas du monde*. Rapprochement bien louangeur, mais aussi tout à fait instructif pour les disciples : leur éloignement du monde devrait, s'il est possible, égaler celui de JésusChrist.

Jean chap. 17 verset 15. - Je ne vous prie pas de les enlever du monde, mais de les préserver du mal. - Après avoir fait valoir les principales raisons de sa demande " gardez-les " (v. 11), le Sauveur la réitère en la développant. - *Je ne vous prie pas* (Cf. v. 9) *de les enlever du monde*. Une prompte mort, qui conduirait directement les apôtres au ciel, serait le plus simple et le plus sûr moyen de les préserver ; mais ce serait l'anéantissement du plan divin. Leur rôle consiste au contraire à demeurer dans le monde pour en être le sel et la lumière, pour le sauver. - *Mais de les préserver du mal*. Cf. 2 Thess. 3, 3 : " Le Seigneur, lui, est fidèle : il vous affermira et vous protégera du Mal ". Ici, ce qui est plus fort : que les apôtres soient préservés non seulement des attaques du monde, mais qu'ils ne mettent pas même le pied dans son domaine. " Mal " estil au neutre ou au masculin dans le texte grec ? Question difficile à résoudre et qui partage les commentateurs. Au neutre, il désignera l'empire du mal, le péché. Au masculin, il représentera le démon : interprétation plus conforme à l'usage que S. Jean fait de cette expression. Cf. 1 Joan. 2, 13 et ss. ; 3, 12 ; 5, 18, 19, etc.

Jean chap. 17 verset 16. - Ils ne sont pas du monde, comme moi non plus, Je ne suis pas du monde. - Répétition emphatique de la première moitié du v. 14, afin d'introduire une demande positive, " sanctifiez-les " (vv. 17-19), après la prière négative " les préserver " (vv. 14-15).

Jean chap. 17 verset 17. - Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est vérité. - *Sanctifiez-les.* Expression si belle ! Néanmoins, les interprètes ne sont pas d'accord sur la signification précise qu'il faut lui donner en cet endroit. Les uns, à la suite de S. Augustin, de S. Cyrille, de S. Thomas, lui laissent le sens le plus ordinaire et le plus large : doter de la perfection morale. Mais ce qui convient très bien pour les disciples ne saurait s'appliquer à JésusChrist luimême : plus bas (v. 19), quand le Sauveur dira qu'il se sanctifie pour les siens, une telle interprétation cesserait évidemment d'être exacte. Les autres (d'après S. Jean Chrysostome, Tolet, Maldonat, Luc de Bruges, etc.) prennent le mot " sanctifier " dans l'acception qu'il a en divers passages de l'Ancien Testament : mettre à part pour un ministère sacré. Cf. Jér. 1, 5 ; Eccli. 49, 7 ; 2 Mach. 1, 25. C'est le vrai sens, croyonsnous ; il est confirmé par le passage Joan. 10, 36 (voyez le commentaire), et il englobe évidemment la première interprétation lorsqu'il s'agit des disciples. " Sanctifiez-les " peut donc se paraphraser ainsi : Séparez-les en vue de leur rôle tout céleste, et munissez-les des grâces et des vertus nécessaires à son accomplissement. - *Dans la vérité.* Non point " par la vérité ", car la proposition grecque n'a pas ici le sens instrumental ; elle désigne l'élément dans lequel il faut que les apôtres soient placés pour que leur sanctification soit produite, et l'atmosphère de toute leur vie. - *Votre parole* (la parole qui est tienne) *est vérité* (sans article cette fois : Ta parole est vérité)… Jésus ajoute ces mots afin d'expliquer ce qu'il entendait par la vérité sanctificatrice : c'était l'ensemble de la révélation qu'il avait prêchée luimême, et que les disciples avaient reçue d'une manière si croyante. Cf. vv. 6 et 8.

Jean chap. 17 verset 18. - Comme vous m'avez envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. - La mission confiée aux apôtres réclame absolument cette consécration divine. - *Comme vous m'avez envoyé dans le monde* : dans le dessein de sauver le monde. - *Moi aussi je les ai envoyés dans le monde.* Quoique l'apostolat, dans le sens strict, n'ait commencé qu'après la résurrection. Cf. 20, 21 ; Matth. 28, 19. Destinés eux aussi à convertir le monde, il est nécessaire qu'ils soient sanctifiés.

Jean chap. 17 verset 19. - Et Je me sanctifie moimême pour eux, afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité. - La sanctification personnelle de JésusChrist, autre motif qui exige celle des disciples. C'est une révélation toute sublime que nous trouvons dans ce verset. Cf. 10, 6. - *Et je me sanctifie moimême pour eux.* Dans le texte grec, les pronoms " Je " et "moimême " relèvent l'activité, la spontanéité de la consécration de l'HommeDieu ; il s'est séparé de tout pour se dévouer entièrement à son œuvre de rédemption. Bien plus, il s'est offert à son Père comme une victime d'agréable odeur, ce qui est la sanctification par excellence. Cf. Hebr. 9, 14, S. Jean Chrysost., S. Cyrille, etc. Le verbe hébreu, employé si souvent dans l'Ancien Testament pour désigner les sacrifices, exprime très bien cette idée. - *Afin qu'ils soient eux aussi...* Nous avons ici un commentaire des mots " pour eux " : Jésus montre qu'en réalité c'est pour les apôtres qu'il s'est sanctifié. Par sa généreuse oblation il voulait obtenir qu'ils fussent euxmêmes sanctifiés dans la vérité. Cette fois dans le texte grec " vérité " n'est pas précédé d'un article ; d'où beaucoup d'exégètes ont conclu que le sens n'est pas tout à fait le même qu'au v. 17. Ils traduisent : vraiment, véritablement ; par opposition à une sanctification apparente, extérieure. Mais c'est peut-être faire ici trop de cas de l'omission de l'article.

3° Jésus prie pour l'Église. 17, 20-26

[20]Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole, [21]afin que tous soient un, comme vous, Père, êtes en moi, et moi en vous, afin qu'ils soient, eux aussi, un en nous, pour que le monde croie que vous M'avez envoyé. [22]Et la gloire que vous m'avez donné, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un, nous aussi. [23]Moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé. [24]Père, je veux que, là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. [25]Père juste, le monde ne vous a pas connu ; mais moi, je vous ai connu, et ceuxci ont connu que vous m'avez envoyé. [26]Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et moi aussi en eux.

D'abord très générale, v. 20, cette nouvelle prière entre ensuite dans le détail des grâces que Jésus désire pour son Église : ce sont l'unité, vv. 21-23, et le bonheur du ciel, v. 21. Les versets 25-26 forment une conclusion.

Jean chap. 17 verset 20. - Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole. - *Ce n'est pas seulement pour eux que je prie*. Les apôtres rappellent au Sauveur l'univers entier qu'il veut sauver par leur intermédiaire ; il étend donc naturellement ses mains sacerdotales sur toute l'Église pour la bénir. - *Mais aussi pour ceux qui croiront en moi*. Dans le grec, d'après les meilleurs documents, " croyant " au participe présent. Jésus a déjà sous les yeux, par anticipation, la multitude innombrable des chrétiens de l'avenir. - *Par leur parole* : croyants, car ayant entendu. Cf. Rom. 10, 14 et s. La parole des apôtres ne devait pas différer de celle de Jésus, laquelle reproduisait celle de Dieu même. Cf. v. 8. - *En moi* est très solennel à la fin de la phrase.

Jean chap. 17 verset 21. - Afin que tous soient un, comme vous, Père, êtes en moi, et moi en vous, afin qu'ils soient, eux aussi, un en nous, pour que le monde croie que vous M'avez envoyé. - NotreSeigneur passe au premier objet spécial de sa prière pour l'Église ; il demande qu'elle soit fondée et qu'elle se maintienne dans une parfaite unité, vv. 21-23. - *Afin que tous soient un* ; L'adjectif grec est accentué : Tous, sans distinction de temps et de lieux. - *Comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous*. De nouveau (Cf. v. 11), mais avec plus d'insistance, NotreSeigneur propose son Père et lui comme des modèles de l'union qui doit régner entre les disciples. Sur cette " circuminsessio " divine, voyez 10, 38 et le commentaire. - *Afin qu'ils soient eux aussi soient un en nous* ; " en nous " est le trait important. L'unité entre chrétiens, pour être durable, doit être appuyée sur Dieu et cimentée par lui. - *Pour que* (le but final) *le monde croie que vous m'avez envoyé*. (les deux pronoms sont fortement accentués). Le monde est profondément désuni, car l'égoïsme, qui est à la base de toutes ses démarches, ne peut produire que la division et le schisme. L'admirable unité de l'Église sera pour lui un phénomène saisissant, dont il devra, malgré son incrédulité, faire remonter la cause jusqu'au divin fondateur du Christianisme. Voyez, dès les premiers jours de l'histoire ecclésiastique, la réalisation de cette parole : Act. 2, 46-47 ; 4, 32 ; 5, 11 et ss. ; 21, 20. Comparez aussi 1 Joan. 1, 3. A côté de l'Église romaine toujours une, les sectes s'émiettent chaque jour davantage et se débattent dans l'impuissance.

Jean chap. 17 verset 22. - Et la gloire que vous m'avez donné, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un, nous aussi. - *Et la gloire que vous m'avez donnée, je la leur ai donnée*. Le mot grec δόξαν (gloire) a reçu des interprétations très diverses :

1° D'après S. Jean Chrysostome, Euthymius, etc., il représenterait surtout le don de faire des miracles ; mais quel rapport y atil entre un tel don et la demande afin qu'ils soient un ?

2° S. Cyrille, S. Hilaire, Luc de Bruges, Beelen, le P. Corluy l'appliquent à la sainte Eucharistie, envisagée comme centre d'unité. Cf. 6, 57 ; 1 Cor. 16, 17. Sentiment qui plaît à première vue ; mais qui n'a aucun point d'appui dans le contexte, bien plus, qui est réfuté par le contexte (“ que vous m'avez donnée ”, et v. 24)

3° Pour S. Augustin et S. Thomas, cette gloire est celle que posséderont un jour nos corps ressuscités. On ne voit pas non plus quelle relation cela peut avoir avec l'unité dans le temps présent.

4° S. Ambroise, Jansénius de Gand, Tolet, Noël Alexandre, etc., croient que Jésus avait à la pensée la gloire de la filiation divine, qui a été communiquée aux chrétiens par adoption. Cela est préférable ; toutefois il nous paraît meilleur encore de dire :

5° qu'il s'agit de la gloire dont jouit le Christ luimême dans le ciel depuis son Ascension. Le v. 24 exige cette interprétation. Cette gloire, Jésus la possédait alors d'une manière anticipée (“ que vous m'avez donnée ”), et il annonce que déjà il l'a donnée (dedi, donna au parfait) à tous les vrais croyants : ceuxci, en effet, la possèdent en germe, dans l'espérance, en tant que corps du Christ, cohéritiers avec le Christ. Cf. Rom. 8, 17. - *Afin qu'ils soient un*. Voilà bien ce qui créera l'unité complète entre les fidèles ; car ils ne forment ainsi qu'un seul corps, dont JésusChrist ressuscité est le chef. - *Comme nous sommes un*. Le verbe grec traduit par “ sommes ” manque dans N, B, D, C, L. La phrase est plus vigoureuse sans lui.

Jean chap. 17 verset 23. - Moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé. - Après avoir motivé sa demande d'union dans l'Église militante par la glorieuse perspective de l'unité parfaite qui régnera entre tous les membres de l'Église triomphante (v 22.), Jésus revient à la synthèse si noble du v. 21, qu'il réitère avec plus de vigueur. - *Moi en eux, et vous en moi*. La base de la sainte unité des croyants, c'est, d'une part, leur adhésion étroite à N.-S. JésusChrist, en qui ils se retrouvent tous mêlés et confondus ; d'autre part, l'adhésion autrement étroite de JésusChrist à Dieu. Jésus nous tient tous unis dans son cœur, et il nous porte tous au cœur de son Père. Il n'y a pas de plus complet idéal d'unité ; aussi le Sauveur ajoutetil : *afin qu'ils soient parfaitement un*. Le verbe grec est d'une rare énergie, presque intraduisible en français (au parfait : “ qu'ils soient ayant été consommés, rendus parfaits ”) ; avec mouvement : “ vers une chose unique ”). Cf. 11, 52 ; 1 Joan. 2, 5 ; 4, 12. - Le but final sera, comme au v. 21, *et que le monde connaisse* …Il y a pourtant ici une petite nuance dans l'expression : “ connaisse ” au lieu de “ croie ”. A côté de la foi, NotreSeigneur mentionne l'expérience personnelle du monde, une science sérieuse et solide formée peu à peu sur les points en question. - Car cette connaissance aura un double objet. 1° *que vous m'avez envoyé* (deux pronoms accentués) 2° *et que vous les avez aimés*. Il fallait en effet que Dieu aimât beaucoup le monde, pour lui envoyer, pour lui donner son Fils unique. Cf. 1 Joan. 3, 16. Mais les mots *comme vous m'avez aimé* mettent le comble à la charité de Dieu pour le monde, en le rapprochant de son amour pour JésusChrist.

Jean chap. 17 verset 24. - Père, je veux que, là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. - Deuxième demande du Sauveur pour son Église : la bienheureuse éternité. “ Ce sera le dernier mot de l'Incarnation : l'Église attachée à JésusChrist comme les soldats à leur chef, JésusChrist uni à Dieu comme le Fils au père, enfin la création heureusement ramenée au créateur comme à son point de départ… C'est l'admirable réalisation du programme ainsi résumé par saint Paul : Ramener toutes choses à leur principe dans le Christ ; “ nous somme au Christ, et le Christ est à Dieu (Eph. 1. 10 ; 1 Cor. 3, 23). ” Le Camus, La vie de N.-S. JésusChrist, t. 3, p. 487. - *Père*. Encore l'appellation filiale, pour mieux toucher le cœur de Dieu. - *Ceux que vous m'avez donnés*. Cette proposition est mise en avant par emphase : c'est un motif tacite que le Fils présente au Père. Les manuscrits B, D, etc., lisent “ ce que vous m'avez donné ” : Jésus envisageait ici tous les fidèles présents et à venir comme une catégorie, avant de les considérer ensuite individuellement (“ ils soient avec moi ”). - *Je veux*. Un ordre, énergique au milieu d'une prière ! parce que c'est la prière du Fils de Dieu. Jésus confie donc à son père sa volonté divine. Sur sa volonté humaine dans l'agonie du jardin, voyez Matth. 26, 39 et ss. - *Que là où je suis* (majestueux)… Telle est la clause finale de son testament : il lègue à tous les membres fidèles de son Église le ciel où il réside de toute l'éternité, le ciel où il se transporte par anticipation comme Fils de l'homme, car il y montera bientôt. - *Y soient aussi avec moi*. (pronom également emphatique : Moi le chef, eux les membres). Voilà notre bienheureux terme, car N.-S. JésusChrist ne veut pas se séparer de nous ; de même qu'entre amis dévoués on souhaite une

union sans fin. - *Afin qu'ils voient* (au sens de *contempler*) *ma gloire* (" la gloire, la mienne ", la gloire qui m'est propre). Jésus décrit ainsi en une ligne l'occupation et le bonheur des élus dans le ciel : contempler et contempler toujours sa gloire d'HommeDieu (Cf. v. 5, 22), et en jouir euxmêmes éternellement. *Que vous m'avez donnée* est encore une formule d'anticipation. - *Parce que vous m'avez aimé …* Pourquoi le Père atil réservé une si grande gloire au Fils de l'homme ? A cause de l'amour éternel qu'il lui a porté. L'expression *avant la création du monde* revient à trois reprises sur les lèvres de NotreSeigneur dans les récits évangéliques : ici, Matth. 25, 34, et Luc. 11, 50. S. Pierre et S. Jean l'emploient de leur côté : 1 Petr. 1, 20 ; Apoc. 13, 8 ; 17, 8. Comparez aussi Eph. 1, 4 ; Hebr. 4, 3 ; 9, 26 ; 11, 11.

Jean chap. 17 verset 25. - Père juste, le monde ne vous a pas connu ; mais moi, je vous ai connu, et ceuxci ont connu que vous m'avez envoyé. - Ce verset et le suivant forment une admirable conclusion de toute la prière sacerdotale. Les idées dominantes sont répétées et groupées : l'incrédulité du monde, la foi d'un grand nombre, le rôle de JésusChrist dans le passé et dans l'avenir, pardessus tout l'amour de Dieu et pour Dieu. - *Père juste*. Jésus a fait appel à la sainteté de son Père (v. 11) ; il invoque maintenant la divine justice. Que le Père soit juge entre son Christ et le monde, entre le monde et les disciples fidèles. - *Le monde ne vous a pas connu*. Ignorance si coupable ! Cf. 1, 18 ; 15, 21 et le commentaire. - *Mais moi je vous ai connu*. Jésus, au contraire, a connu le père adéquatement et de toute éternité. - *Et ceuxci ont connu*. Il en est d'autres aussi qui ont connu, quoique d'une manière moins parfaite : ce sont tous les vrais disciples de tous les temps. NotreSeigneur résume leur foi, comme en tant d'autres circonstances, dans le point essentiel qui comprend tous les autres : *que vous m'avez envoyé*.

Jean chap. 17 verset 26. - Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et moi aussi en eux. - *Je leur ai fait connaître votre nom*. C'est-à-dire, la nature, les attributs, les volontés de Dieu. Le Sauveur est heureux de redire, en terminant sa prière, tout ce qu'il a fait et veut faire encore pour la gloire de son père. - *Et je le leur ferai connaître*. Non par luimême, puisqu'il va quitter la terre, mais par l'intermédiaire du Saint Esprit. Cf. 14, 20 et ss. ; Rom. 5, 5, etc. Magnifique engagement que prend ici Jésus, comme pour toucher le cœur de Dieu par ce trait final et mériter plus sûrement les faveurs demandées. - *Afin que l'amour dont vous m'avez aimé*. Jésus ne se lasse pas de dire combien son père l'a aimé. Mais il ne se lasse pas non plus de souhaiter que Dieu daigne étendre son amour à tous les chrétiens. Il signale ici l'amour comme un résultat naturel de la connaissance. Connaître Dieu, c'est l'aimer et être aimé de lui ; mais " celuilà n'aime pas qui ne connaît pas ", 1 Joan 4, 8. - *Soit en eux* : demeure à tout jamais - *Et moi aussi en eux.* Jésus en nous, toujours en nous, de sorte que ce soit son image que le Père contemple dans chaque chrétien. Quelle suave conclusion de cette prière ! Ah ! Si nous demeurions aussi toujours en lui !

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 18

L’arrestation de Jésus (vv. 1-11). - Il comparaît devant Anne (vv. 12-14). - Premier reniement de S. Pierre (vv. 15-18). - Jésus au tribunal de Caïphe (vv. 19-24). - Second et troisième reniement de S. Pierre (vv. 25-27). - Les Juifs conduisent Jésus devant Pilate et réclament l’exécution de leur arrêt de mort (vv. 28-32). - Pilate interroge N.-S. JésusChrist (vv. 33-38a). - Jésus et Barabbas (vv. 38b-40)

SECTION 2. - LA PASSION de N.-S. JÉSUSCHRIST.

Trois subdivisions principales dans ce drame non moins sublime que douloureux : l’arrestation, 18, 1-11 ; le procès, 18, 12-19, 16a ; le supplice, 19, 16b-42. Pour le fond comme pour la forme, le récit de S. Jean “ coule vraiment dans le même lit ” (Baeumlein) que celui des premiers évangélistes, et ne présente aucune des contradictions que la critique rationaliste prétend y découvrir ; seulement, l’apôtre bienaimé choisit ici comme ailleurs, parmi les détails biographiques, ceux qui cadrent le mieux avec son plan, et il glisse sur les autres ou les omet entièrement. Il insiste, selon la coutume, sur les idées qui jaillissent des faits, sur les traits psychologiques, sur les “ aspects spirituels ” (Westcott). Conformément au langage de son maître, il aime à représenter la Passion comme une glorification réelle de Jésus, comme un acte tout à fait volontaire de sa part, comme l’accomplissement d’un dessein providentiel concerté d’avance. Le commentaire mettra en relief ces idées dominantes, et aussi les particularités de détail, si nombreuses et si intéressantes.

1. Jésus se livre à ses ennemis, 18, 1-11.

Parall. Matth. 26, 36-56 ; Marc 14, 32-52 ; Luc 22, 39-53

**1Après avoir dit ces choses, Jésus alla avec ses disciples audelà du torrent du Cédron,
où il y avait un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples. 2Judas, qui le trahissait,
connaissait aussi ce lieu, parce que Jésus y était souvent venu avec ses disciples. 3Judas,
ayant donc pris un détachement de soldats, et des gardes fournis par les princes des
prêtres et les pharisiens, vint là avec des lanternes, des torches et des armes. 4Jésus,
sachant tout ce qui devait lui arriver, vint audevant d'eux, et leur dit : Qui
cherchez-vous ? 5Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Or
Judas, qui le trahissait, se tenait là aussi avec eux. 6Lorsque Jésus leur eut dit : C'est
moi, ils reculèrent et tombèrent par terre. 7Il leur demanda de nouveau : Qui
cherchez-vous ? Et ils dirent : Jésus de Nazareth. 8Jésus répondit : Je vous ai dit que
c’est moi ; si donc c’est moi que vous cherchez, laissez aller ceuxci. 9Il dit cela, afin que
s’accomplit cette parole qu’il avait dite : De ceux que vous m’avez donnés, je n’en ai
perdu aucun. 10Alors SimonPierre, qui avait une épée, la tira, frappa le serviteur du
grand prêtre, et lui coupa l’oreille droite. Ce serviteur s’appelait Malchus. 11Mais
Jésus dit à Pierre : Remets ton épée dans le fourreau. Ne boiraije pas le calice que mon
Père m’a donné ?**

Jean chap. 18 verset 1. - Après avoir dit ces choses, Jésus alla avec ses disciples audelà du torrent du Cédron, où il y avait un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples. - *Après avoir dit ces choses*. Aussitôt après avoir achevé sa divine prière, 17, 1-26. - *Jésus alla*. Il sortit du cénacle, selon les uns ; plus probablement de la ville, d’après l’interprétation que nous avons admise (voyez 24, 31 et l’explication), et qui a le contexte en sa faveur. La nuit devait être assez avancée ; mais tout porte à croire qu’il n’était pas encore minuit, d’après les règles qui prescrivent de ne pas prolonger le festin pascal jusqu’à cette heure. - *Avec ses disciples*. Moins le traître, qui était alors à ses occupations sinistres. Cf. 13, 27-30. - *Audelà du torrent du Cédron*. Cette note topographique est propre à S. Jean ; elle fixe très nettement la situation de Gethsémani. Du reste, le Cédron n’est mentionné en aucun autre endroit du Nouveau Testament. C’est à bon droit que le texte grec le caractérise par l’épithète “ torrent d’hiver ” ; car, s’il roule des eaux assez

abondantes à la saison des pluies, son lit est à peu près entièrement à sec durant le reste de l'année. Josèphe aussi emploie cette expression, Ant. 8 1, 5, et de même les Septante dans leur traduction de 2 Reg. 15, 23 ; 4 Reg. 23, 6 ; 1 Mach. 12, 37, etc. Son nom Kidrôn dérive de la racine kadar, être noir, et équivaut par conséquent à " Niger " des Latins ; il provient sans doute des eaux troubles et bourbeuses charriées pendant l'hiver (cf. Job 6, 16). La vallée du Cédron prend son origine à quelques pas audessous du tombeau des Juges, à une demiheure environ de la porte de Damas. D'abord large et peu profonde, et dirigée vers l'Est, elle incline brusquement au Sud pour longer à droite le mur oriental de Jérusalem, et à gauche le pied du mont des Oliviers. Peu à peu son talus devient très escarpé du côté de la ville ; elle s'enfonce et se rétrécit graduellement, présentant ça et là un aspect très pittoresque, et garnie de tombeaux sur les deux rives. Deux ponts la traversent : le premier auprès de la porte de S. Étienne et de Gethsémani, le second en face du tombeau d'Absalom. Rejointe au S.-E. de Jérusalem par une autre vallée célèbre, celle d'Hinnom, elle continue de descendre jusqu'au puits de Rogel. De là elle se dirige vers la mer Morte à travers un dédale inextricable de rochers. Voyez R. Riess, Atlas de la Bible, pl. 4 et 6 ; Zimmermann und Socin, Plan des heutigen Jérusalem's ; l'article Kidron dans les Dictionnaires bibliques de Riehm et de Schenkel ; surtout, Robinson, Palaestina und die angrenzenden Laender, t. 1, p. 387 et ss. - Dans certains textes grecs (B, C, E, G, H, K, L, M, V, X...), le nom propre Kédron est, sans doute à tort, traduit par le nom commun " des cèdres ". - *Il y avait un jardin*. Un clos, le " praedium Gethsémani " (domaine de Gethsémani) des synoptiques. De nombreux jardins et vergers ornaient autrefois la déclivité occidentale de la montagne des Oliviers. Les pères aiment à voir dans ce jardin la contrepartie du " Gan Eden " (Gen. 2, 8) qui avait été témoin de la chute des premiers hommes. " Il était juste que le sang du médecin soit répandu (allusion à Luc. 22, 44), à l'endroit même où avait débuté la maladie du malade ", S. Augustin. - *Dans lequel il entra*… Sur l'agonie et ses détails, que S. Jean passe totalement sous silence, voyez les autres narrations. D'après Strauss et Keim, notre évangéliste aurait laissé à bon escient ce mystère dans l'ombre, parce qu'il le croyait incompatible avec la grandeur et l'impassibilité avec la grandeur et l'impassibilité qu'il attribue à son héros. Comme si le Christ du quatrième évangile différait de celui dont les trois premiers retracent le portrait !

Jean chap. 18 verset 2. - Judas, qui le trahissait, connaissait aussi ce lieu, parce que Jésus y était souvent venu avec ses disciples. - Note rétrospective, destinée à servir de transition. Elle explique au lecteur pourquoi Judas, bien qu'alors absent, vint directement et sûrement chercher Jésus à Gethsémani. - Ces deux tournures marquent fort bien le caractère actuel de l'action. - *Qui le trahissait*. Nouvelle omission du narrateur, qui ne dit rien du marché honteux de Judas. - *Connaissait aussi ce lieu*. Non seulement le traître connaissait ce lieu, pour le motif qui va être indiqué ; il savait, en outre, qu'il conviendrait à merveille à l'exécution de son infâme projet. - *Parce que Jésus y était souvent venu*. S. Luc luimême nous fournit le commentaire : 21, 37 : " Or, pendant le jour, il enseignait dans le temple, et la nuit il sortait, et demeurait sur la montagne appelée des Oliviers ". - *Avec ses disciples*. Judas aussi était souvent entré dans le clos de Gethsémani.

Jean chap. 18 verset 3. - Judas, ayant donc pris un détachement de soldats, et des gardes fournis par les princes des prêtres et les pharisiens, vint là avec des lanternes, des torches et des armes. - *Donc* : précisément parce qu'il connaissait la retraite accoutumée de Jésus. Après des préliminaires généraux, nous avons le fait même de la trahison et de l'arrestation, exposé avec une assez longue série de traits nouveaux. - *Un détachement de soldats*. Ce mot technique est déjà une particularité de S. Jean ; les autres parlent seulement d'une multitude. Il désigne " la cohorte " que le procurateur romain conduisait toujours à Jérusalem pour la Pâque, afin de maintenir l'ordre. Elle était casernée dans la citadelle Antonia, qui occupait l'angle N.O. de l'esplanade du temple. Une cohorte, dans le sens strict, formait la dixième partie d'une légion et comprenait environ 600 hommes ; mais il ne saurait être question en cet endroit que d'un détachement plus ou moins considérable, à la tête duquel s'était d'ailleurs placé en personne le chef de la cohorte. C'étaient assurément les princes des prêtres euxmêmes qui avaient prié Pilate de leur prêter ainsi main forte. Il suffisait, pour le succès d'une semblable requête, de représenter Jésus comme un homme dangereux ; les Romains, en effet, vivaient au temps des fêtes dans une anxiété perpétuelle, à cause des émeutes renouvelées sans cesse, et ils ne demandaient pas mieux que d'en faire disparaître les auteurs possibles. Nous verrons plus loin que Pilate avait déjà reçu des informations au sujet de Jésus quand il le fit comparaître à sa barre. Voilà, dès cet instant, les païens associés aux Juifs comme instruments dans la passion de N.-S. JésusChrist. - *Des gardes fournis par les princes des prêtres et les pharisiens* : les huissiers du Sanhédrin ou des hommes pris dans la police du temple n'étaient pas munis d'armes proprement dites, ni

exercés militairement ; les Romains ne l'eussent point permis. - *Judas... vint là*. Il est le chef sinistre de l'expédition. Il a directement les gardes sous ses ordres pour arrêter Jésus ; quant à la cohorte, elle n'est là que pour les assister en cas de besoin. - *Des lanternes et des torches*. Les lanternes étaient bien connues des anciens, et ressemblaient à peu près aux nôtres sous leurs différentes formes. Les torches étaient des torches ordinaires. Malgré la pleine lune de Pâque, ces luminaires étaient indispensables pour fouiller l'oliveraie et y découvrir Jésus ; ils faisaient au reste parti de l'équipement des soldats romains pendant la nuit. - *Et des armes*. Ces armes consistaient, d'après les synoptiques, en glaives (pour les Romains) et en bâtons (pour les valets du Sanhédrin). Quel étonnant déploiement de forces contre l'auguste et douce victime ! Mais les ennemis de NotreSeigneur s'attendaient à une vive résistance de la part de ses disciples, alors si nombreux à Jérusalem : ils prennent tous les moyens capables de s'assurer le succès.

Jean chap. 18 verset 4. - Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, vint audevant d'eux, et leur dit : Qui cherchez-vous ? - Scène dramatique (vv. 4-8) et complètement propre au quatrième évangile. - *Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver*. Jésus connaissait, par sa science naturelle et divine, tous les détails de sa passion. Cf. Matth. 26, 46 et parall. Jésus sait donc d'avance tout ce qui l'attend, et il accepte tout avec générosité, malgré les horribles souffrances qu'il prévoit. - *Vint audevant d'eux*. Il " sortit " soit du jardin même, soit de l'endroit retiré où il se trouvait alors, soit du cercle de ses disciples. - *Et leur dit : Qui cherchez-vous ?* Ces détails font admirablement ressortir la noble majesté de Jésus, son courage invincible, la liberté avec laquelle il se livra de luimême entre les mains de ses ennemis. Il n'est pas arrêté par eux, c'est lui qui se constitue leur prisonnier. S'il a fui la royauté (6, 15), il ne fuira pas la mort. Origène mentionne, pour la combattre, l'odieuse et mensongère insinuation des Juifs, d'après laquelle le Sauveur aurait alors manqué de courage. - C'est ici la place du baiser de Judas ; ceux qui le renvoient à la fin du v. 8 n'ont pas remarqué qu'il perd alors toute sa signification, Jésus s'étend déjà fait connaître spontanément.

Jean chap. 18 verset 5. - Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Or Judas, qui le trahissait, se tenait là aussi avec eux. - Les gardes ne s'adressent pas directement à NotreSeigneur (C'est vous que nous cherchons), quoique plusieurs d'entre eux le connussent probablement de vue ; son apparition subite les avait vivement surpris. - *Jésus de Nazareth*. Ils emploient le nom populaire du Sauveur. Cf. 1, 45. Quelques interprètes croient découvrir, dans la forme usitée icimême, une certaine teinte de mépris. - *C'est moi*, répond Jésus avec son noble calme et sa divine majesté. - *Judas... se tenait là*. Par un de ces contraste saisissants dans lesquels il excelle, S. Jean nous montre (détail tragique qu'il n'avait pu oublier !) à côté de la figure majestueuse du Sauveur le masque satanique de Judas. - *Avec eux*. Deux troupes étaient donc en face l'une de l'autre à l'entrée du jardin ; le collège apostolique avec Jésus en tête, la bande commandée par Judas. Le traître, après son infâme baiser, s'était retiré vers les siens.

Jean chap. 18 verset 6. - Lorsque Jésus leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre. - La scène qui suit eut lieu aussitôt après la réponse de N.-S. JésusChrist, et en fut le résultat direct. - *Ils reculèrent*. Ce fut leur premier mouvement : ils reculèrent épouvantés. - *Et tombèrent par terre*. Second mouvement. Comme le dit si bien S. Léon, Serm. 1 de Pass., " Cette troupe formée des hommes les plus féroces, il l'a étendue sur le sol comme si elle avait été frappée par la foudre. Ils s'écroulèrent ces brigands menaçants et terribles ". Divers exégètes modernes, protestants ou rationalistes, traitent cet incident comme s'il était du domaine purement naturel, et ils se complaisent à rapprocher la terreur des agents de Judas des marques d'effroi manifestées subitement aussi par les assassins de Marius, d'Antoine, par les Gaulois en face des sénateurs romains, etc. C'est une erreur, car nous sommes visiblement en face d'un grand miracle ; miracle que le Sauveur était en quelque sorte tenu d'accomplir, pour manifester sa puissance en même temps qu'il allait accepter l'humiliation. S'il n'y avait eu qu'un saisissement momentané de la peur, il n'est pas croyable qu'il eût atteint toute la bande, même les prétoriens romains pour lesquels Jésus était un inconnu. Les anciens commentateurs n'ont jamais hésité à reconnaître le prodige (voyez Langen, Die letzten Lebenstage Jesu, p. 220-221), et de nombreux auteurs hétérodoxes ne peuvent s'empêcher de l'admettre à leur tour, même Strauss et M. Reuss, tant il ressort visiblement du texte. Nous avons rencontré déjà, 2, 15-16 ; 7, 46, et surtout Luc 4, 30, des effets analogues, quoique moins étonnants, produits par la majesté et la puissance surhumaine de N.-S. JésusChrist.

Jean chap. 18 verset 7. - Il leur demanda de nouveau : Qui cherchez-vous ? Et ils dirent : Jésus de Nazareth. - " Lion et agneau tout ensemble " (Hengstenberg), Jésus réitère doucement sa question. Les

sbires répondent euxmêmes dans les mêmes termes, mais évidemment avec moins d'arrogance que la première fois, car ils étaient à peine remis de leur frayeur.

Jean chap. 18 verset 8. - Jésus répondit : Je vous ai dit que c'est moi ; si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceuxci. - De nouveau le divin Maître se dénonce luimême et se livre librement entre les mains de ses ennemis. - Mais il ajoute aussitôt, dans sa tendre sollicitude pour ses amis " si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceuxci ". Le pronom fut accompagné d'un geste qui désignait le collège apostolique rangé autour de Jésus. Voilà bien le bon Pasteur, qui jusqu'à la fin, pense au salut de son troupeau.

Jean chap. 18 verset 9. - Il dit cela, afin que s'accomplit cette parole qu'il avait dite : De ceux que vous m'avez donnés, je n'en ai perdu aucun. - S. Jean, comme S. Matthieu, se complaît à faire la philosophie de l'histoire du Sauveur. - *La parole qu'il avait dite*. Voyez 17, 12 ; c'était la seconde partie de la prière sacerdotale. - *De ceux que vous m'avez donnés, je n'en ai perdu aucun*. Plus haut, NotreSeigneur avait dit : " aucun d'eux ne s'est perdu " ; la citation n'est donc pas tout à fait littérale. En outre, il s'agissait alors avant tout d'une ruine spirituelle et morale, tandis que S. Jean parle directement ici d'une préservation matérielle et physique. Mais ceci était compris dans cela ; car les apôtres auraient été incapables actuellement de supporter la persécution et le danger, sans courir un grand risque de perdre la foi.

Jean chap. 18 verset 10. - Alors SimonPierre, qui avait une épée, la tira, frappa le serviteur du grand prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. - Ce verset et le suivant racontent la courageuse mais intempestive intervention de S. Pierre, épisode commun aux quatre évangélistes. - *Alors SimonPierre*. S. Jean a seul nommé le héros de l'incident ; on pense que les synoptiques s'étaient tenus sur la réserve pour ne pas compromettre S. Pierre, qui vivait encore au temps où ils écrivaient. - *Qui avait une épée*. Probablement l'un des deux glaives mentionnés par S. Luc, 23, 38. - *Le serviteur du grand prêtre*. Désigne peut être le serviteur particulier de Caïphe. Il est vraisemblable que cet homme se montrait plus ardent contre Jésus que les autres valets. - *Lui coupa l'oreille droite* : S. Luc aussi mentionne l'oreille droite. - *Ce serviteur s'appelait Malchus*. D'après M. Schegg, ce nom hébreu (mélach) signifie " sel " ; l'étymologie véritable est plutôt mélech, roi, comme le disait S. Jérôme : " Malchus, qui signifie, pour nous, en latin roi ". Ce nom était très fréquent alors. Cf. Jos. Ant. 1, 15, 1 ; 14, 5, 2 ; Bell. Jud. 1, 8, 3, etc. On le prononçait Malchâ.

Jean chap. 18 verset 11. - Mais Jésus dit à Pierre : Remets ton épée dans le fourreau. Ne boiraije pas le calice que mon Père m'a donné ? - Le Sauveur ne veut pas permettre que sa cause soit défendue par la violence. Cf. Matth. 26, 52 et ss. - *Ne boiraije pas le calice*… S. Jean seul a conservé cette admirable parole, qui est un écho de l'agonie du jardin. Cf. Marc 14, 36 et parall. Mais alors Jésus éprouvait une vive répugnance à boire la coupe d'amertume ; en ce moment il est prêt à la vider. - *Que mon Père m'a donné* : Le calice de la passion était déjà entre les mains de Jésus. - Les deux négations dans le texte grec font ressortir l'impossibilité absolue de l'hypothèse. La volonté du Christ doit être en parfaite conformité avec celle du Père. Cf. 4, 34.

2. Le double procès de N.-S. JésusChrist. 18, 12 ; 19, 16.

Les évangélistes attachent tous une grande importance au procès du Sauveur, dont ils décrivent les péripéties mouvementées, d'abord devant le Sanhédrin, puis chez Pilate. C'est qu'en effet rien ne met plus parfaitement en relief les deux éléments du caractère messianique de Jésus : le tribunal juif le condamna comme étant le Fils de Dieu ; le tribunal romain, en tant que roi des Juifs. - Le récit de S. Jean est admirable, rempli de " traits accidentés et à vive arête " (E. Renan)

a. Le procès religieux. 18, 12- 27.

1° Jésus devant Anne. 18, 12-14.

12Le détachement de soldats, le commandant et les gardes des juifs, prirent donc Jésus et le lièrent. 13Et ils l'emmenèrent d'abord chez Anne ; car il était le beaupère de

Caïphe, qui était grand prêtre cette annéelà. [14]Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple.

Jean chap. 18 verset 12. - Le détachement de soldats, le commandant et les gardes des juifs, prirent donc Jésus et le lièrent. - Cf. l'explication du v. 3. Cette énumération est imposante : Les différentes parties de la troupe qui accompagnait Judas se réunissent pour opérer l'arrestation. On comprend, après ce qui venait d'arriver, qu'ils aient cru devoir associer toutes leurs forces. - Jésus fut lié comme Isaac, disent les anciens écrivains ecclésiastiques. Cf. Gen. 22, 9, et S. Méliton, ap. Routh, Reliq. Sacrae, t. 1, p. 123 et ss. S. Jean est seul à mentionner ici ce détail ; les synoptiques ne parlent qu'un peu plus loin des liens de N.-S. JésusChrist. Cf. Matth. 27, 2 et parall.

Jean chap. 18 verset 13. - Et ils l'emmenèrent d'abord chez Anne ; car il était le beaupère de Caïphe, qui était grand prêtre cette annéelà. - *Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne*. Trait spécial, d'une grande importance pour l'histoire de la Passion. Au dire des rationalistes, ce serait une contradiction ; comme si S. Jean n'allait pas raconter, lui aussi, que Jésus eut à comparaître devant Caïphe ! " D'abord " : par conséquent, au sortir de Gethsémani. Sur Anne, voyez l'Évangile selon S. Luc, commentaire de ch. 1, v. 3. Peut-être, comme on l'a souvent conjecturé, habitaitil le même palais que son gendre Caïphe, vers le sommet du mont Sion. Voyez R. Riess, Atlas de la Bible, pl. 6. - *Car il était*... S. Jean expose le motif pour lequel Jésus ne fut pas conduit immédiatement à Caïphe, le grandprêtre alors régnant, mais à l'ancien pontife. - *Le beaupère de Caïphe*. Encore un trait propre au quatrième évangile. Caïphe avait d'excellentes raisons pour soumettre à son beaupère l'affaire si grave qu'il voulait mener à bonne fin. Anne, qui avait luimême exercé de longues années le souverain pontificat, jouissait toujours d'une influence énorme sur toutes les classes de la nation ; c'était en outre un vieillard astucieux, intriguant, qui pouvait donner d'excellentes inspirations. - Sur l'expression *qui était pontife cette annéelà,* voyez 11, 49 et le commentaire.

Jean chap. 18 verset 14. - Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple. - *Caïphe était celui*… Note rétrospective qui nous ramène à 11, 50. - *Qui avait donné ce conseil*... Conseil tout ensemble cynique et prophétique, qui allait recevoir bientôt sa réalisation : voilà pourquoi S. Jean le mentionne de nouveau en cet endroit. Le narrateur se proposait peut-être, en même temps, d'insinuer la façon inique dont allait être dirigée une cause judiciaire qui avait un tel président. - *Il vaut mieux qu'un seul homme meure*… Pendant l'audience préliminaire et simplement officieuse qui avait lieu chez Anne, le Sanhédrin, averti en toute hâte, se rassemblait chez Caïphe pour procéder officiellement. Mais jusqu'où s'étend, dans ce chapitre, le récit de l'audience préliminaire, et où commence l'interrogatoire de Jésus devant le Sanhédrin ? C'est là une de ces questions difficiles qui laisseront à tout jamais les exégètes dans la perplexité, sans qu'il soit possible de les trancher avec certitude d'une manière plutôt que de l'autre. Au premier regard, et si nous n'avions pas les narrations parallèles des synoptiques, il ne semblerait pas douteux que S. Jean raconte, jusqu'à la fin du v. 23, la comparution de NotreSeigneur devant Anne, puisqu'il ajoute au v. 24 : " Anne l'envoya lié à Caïphe, le grand prêtre ". Et beaucoup de commentateurs anciens et modernes adoptent en effet ce sentiment. Toutefois, en étudiant plus attentivement le texte, et en le rapprochant des trois récits antérieurs, d'autres interprètes non moins nombreux et non moins savants (tels que S. Cyrille, Maldonat, Tolet, Jansénius, Noël Alexandre, Grotius, Lücke, de Wette, Tholuck, A. Maier, Langen, Bäumlein, Edersheim, Geikie, etc.) n'ont pas cru pouvoir prolonger l'audience chez Anne audelà du verset 14 : elle serait, suivant eux, simplement indiquée (v.13) et motivée (v.14), mais sans aucun détail. Leurs principaux arguments, qui nous ont toujours paru concluants, se ramènent à ces trois points : 1° Si les versets 15-23 se rapportent à Anne comme les deux précédents, il faudra dire que S. Jean est demeuré tout à fait muet sur la séance principale et officielle du procès religieux de NotreSeigneur ; or cela nous parait inadmissible. 2° Le titre de *grandprêtre*, qui désigne Caïphe au v.13, ne peut de même désigner que lui seul dans ce passage entier (vv. 13-23) ; par conséquent, c'est de Caïphe qu'il est question aux versets 15-19, et c'est Caïphe qui dirige l'interrogatoire des vv. 19-23. Toute autre conclusion ferait violence au texte. 3° La triple scène du reniement de S. Pierre se passa en entier chez Caïphe d'après les synoptiques ; la façon dont S. Jean raconte de son côté l'infidélité du prince des apôtres montre que les deux premières négations (vv. 15-18) eurent lieu dans un même local que la troisième (vv. 25-27), et il place formellement cette dernière dans la cour du palais de Caïphe : c'est donc pareillement chez Caïphe qu'il place l'interrogatoire des vv. 19-23. Assurément, le verset 24 nous est objecté par les partisans

de l'opinion contraire ; on tâche de résoudre la difficulté réelle qu'il renferme, en admettant un oubli momentané du narrateur. Celuici, arrivé à la fin de son récit, se souvenant qu'il n'avait pas mentionné le changement de lieux, l'aurait noté après coup, mais malheureusement de manière à créer une certaine obscurité sur la marche réelle des faits. Ainsi donc, nous croyons que notre évangéliste s'est borné à noter, sans aucun détail, la comparution de Jésus devant Anne, parce qu'elle fut entièrement privée, rapide, sans aucun caractère officiel, et qu'elle n'amena rien de décisif.

2° Le premier reniement de S. Pierre. 18, 15-18.

Parall. Matth. 26, 69-70 ; Marc 14, 66-68 ; Luc 22, 55-57.

15Cependant, SimonPierre suivait Jésus, avec un autre disciple. Ce disciple était connu du grand prêtre, et il entra avec Jésus dans la cour du grand prêtre ; 16mais Pierre se tenait dehors, près de la porte. L'autre disciple, qui était connu du grand prêtre, sortit donc, et parla à la femme qui gardait la porte, et fit entrer Pierre. 17Cette servante, qui gardait la porte, dit à Pierre : N'estu pas, toi aussi, des disciples de cet homme ? Il dit : Je n'en suis pas. 18Les serviteurs et les gardes se tenaient auprès du feu, parce qu'il faisait froid, et ils se chauffaient. Pierre était aussi avec eux, et se chauffait.

Tandis que les synoptiques racontent les trois reniements d'une manière suivie, S. Jean sépare la première scène des deux suivantes, et intercale, conformément à l'ordre des faits, l'interrogatoire de Jésus devant le Sanhédrin.

Jean chap. 18 verset 15. - Cependant, SimonPierre suivait Jésus, avec un autre disciple. Ce disciple était connu du grand prêtre, et il entra avec Jésus dans la cour du grand prêtre. - *SimonPierre suivait Jésus*. Imparfait très pittoresque, qu'on retrouve dans toutes les narrations, à part celle de S. Marc. " à distance ", ajoutent les synoptiques. - *Avec un autre disciple*. Quel était ce disciple dont nul apôtre évangéliste ne fait ici mention ? D'après l'opinion traditionnelle, qui est la plus communément admise, S. Jean se désigne luimême par cette locution modeste. Cf. S. Jean Chrysost. Hom. 83, 2 sur Jean. Nous ne croyons pas le doute possible, car telle est bien la réserve accoutumée de S. Jean quand il parle de sa propre personne. Cf. 1, 40 ; 13, 23-25 ; 19, 26 ; 20, 2-8 ; 21, 20-24. Nous le trouvons d'ailleurs assez fréquemment associé à S. Pierre. Cf. Luc 22, 8 ; Act. 3, 1 ; 4, 13 ; 8, 14. De plus, il est seul à mentionner le nom de Malchus, ce qui est en parfaite harmonie avec les lignes qui vont suivre. Aussi bien, estce " un singulier caprice que de vouloir substituer ici à Jean un autre disciple, par exemple son frère Jacques ". Les onze apôtres avaient pris simultanément la fuite quand ils virent leur Maître arrêté ; S. Pierre et S. Jean, plus courageux et plus aimants, revinrent bientôt sur leurs pas, et suivirent le cortège jusqu'à la maison du grandprêtre. - *Ce disciple était connu*… Tous ces détails encore et ceux du v. 16 sont propres au quatrième évangile. - *Du grand prêtre*. On ne saurait baser sur cette parenté prétendue de S. Jean et S. Jacques avec la famille pontificale, la coutume qu'ils auraient eue, au dire de plusieurs anciens auteurs de porter la plaque attachée à la mitre des grands prêtres juifs. Cf. Polycr. ap. Euseb. Hist eccl. 5, 24 ; S. Epiph., Haer. 78, 14. Quand à la nature exacte des relations de S. Jean avec Caïphe, il est actuellement impossible de la déterminer. Du reste, chez les Juifs ancien, les différentes classes de la nation ne vivaient pas aussi à l'écart les unes des autres qu'elles le font dans notre société moderne. Notons aussi que, d'après 19, 27, S. Jean possédait peut-être une maison à Jérusalem. - *Il entra avec Jésus*. Connu du pontife, il l'était évidemment de ses serviteurs, qui le laissèrent entrer sans difficulté. - *Dans la cour*. Voyez notre Atlas archéolog. de la Bible, pl. 10, fig 8 et pl. 11, fig. 1, un modèle de ces cours intérieures, qui manquaient rarement dans les riches maisons ; voyez aussi l'Evang. selon S. Matthieu, commentaire de 26, 3.

Jean chap. 18 verset 16. - Mais Pierre se tenait dehors, près de la porte. L'autre disciple, qui était connu du grand prêtre, sortit donc, et parla à la femme qui gardait la porte, et fit entrer Pierre. - L'imparfait de la durée par opposition au prétérit de l'action (fit entrer Pierre). Ce petit tableau est très pittoresque. - *Dehors, près de la porte*. S. Pierre, qui ne connaissait aucun employé du palais, n'osa pas y pénétrer, ou fut arrêté par la portière. - *Sortit donc*. Encore un tableau bien vivant. Jean s'aperçoit que son ami n'est pas entré ; il en comprend aussitôt la cause, et il revient de la cour dans la rue pour lui prêter secours. - *La femme qui gardait la porte*. En Judée, comme ailleurs, la fonction de concierge était souvent

confiée à des femmes. Cf. 2 Reg. 4, 6, d'après les Septante ; Act. 12, 13 ; Jos. Ant. 7, 2, 1. - L' " ostiaria " permit alors à S. Pierre d'entrer dans la cour.

Jean chap. 18 verset 17. - Cette servante, qui gardait la porte, dit à Pierre : N'estu pas, toi aussi, des disciples de cet homme ? Il dit : Je n'en suis pas. - Ce fut, hélas ! pour son malheur que S. Pierre obtint ce privilège. L'attention de l'" ancilla ostiaria " ayant été attirée sur lui par la médiation de S. Jean, elle lui demanda aussitôt avec la hardiesse qui caractérise les gens de son métier : *N'estu pas toi aussi*... " Toi aussi ", par allusion à l'autre disciple, dont les relations avec Jésus étaient connues. - *Des disciples de cet homme* est dédaigneux. Cf. 9, 16, 24 ; 11, 47, etc. - *Je n'en suis pas*. Si brave il n'y a qu'un instant, Pierre a perdu toute sa fermeté, et cela sur la simple question d'une humble femme. " Cette colonne qui se croyait si ferme, la voilà ébranlée jusque dans ses fondements par le moindre souffle du vent ", S. Augustin, Traité sur S. Jean, 113, 2. L'arrestation de son Maître l'avait profondément attristé, découragé. - Tandis qu'avait lieu ce court entretien, désastreux pour la fidélité de S. Pierre, S. Jean s'était probablement avancé dans l'appartement qui servait alors de salle d'audience, afin d'assister à l'interrogatoire de Jésus.

Jean chap. 18 verset 18. - Les serviteurs et les gardes se tenaient auprès du feu, parce qu'il faisait froid, et ils se chauffaient. Pierre était aussi avec eux, et se chauffait. - Autre trait graphique. Les gens du pontife et du Sanhédrin se tenaient assis, d'après les narrations synoptiques ; c'est que, d'un moment à l'autre, ils avaient changé de position. Ces différences " sont d'une importance si minime, qu'il ne vaut pas la peine de les relever ", dit fort bien M. Reuss. Il est vrai que tous les rationalistes ne sont pas aussi conciliants. - *Les serviteurs et les gardes*… La première de ces expressions désigne les serviteurs personnels de Caïphe ; la seconde, la police du Sanhédrin. Cf. v. 3. Il n'est plus question des soldats romains que le tribun avait ramenés à la caserne après l'arrestation. Leur concours était actuellement inutile. - *Se tenaient auprès du feu*. Dans le texte grec : un feu de charbons de bois, que les Orientaux allument aujourd'hui comme alors dans un brasero pour se chauffer. Ce genre de feu produit peu de flammes, mais il donne une lueur rouge, éclatante, qui dessine nettement les traits de ceux qui se tiennent auprès. - *Parce qu'il faisait froid*. Il arrive assez fréquemment que les nuits d'avril sont froides en Palestine, et surtout à Jérusalem, dont l'altitude est élevée. - *Pierre était aussi avec eux*. Lui aussi, il est tantôt assis, tantôt debout, comme l'entourage. Cf. Matth. 26, 69.

3° Jésus devant Caïphe. 18, 19-24.

Parall. Matth. 26, 57-66 ; Marc. 14, 53-54 ; Luc 22, 54.

19Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. 20Jésus lui répondit : J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. 21Pourquoi m'interrogestu ? Demande à ceux qui m'ont entendu ce que je leur ai dit ; eux, ils savent ce que j'ai dit. 22Lorsqu'il eut dit cela, un des gardes, qui se trouvait là, donna une gifle à Jésus, en disant : Estce ainsi que tu réponds au grand prêtre ? 23Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal ; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappestu ? 24Anne l'envoya lié à Caïphe, le grand prêtre.

Le parallélisme est très vague en ce passage , car tous les détails sont des particularités de S. Jean.

Jean chap. 18 verset 19. - Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. - Le récit nous ramène à N.-S. JésusChrist, après l'interruption des vv. 15-18. Nous avons dit plus haut que le " pontifex " enquêteur est maintenant Caïphe, qu'entourait tout le grand Conseil rassemblé en toute hâte. - La première question du pontife portait sur deux points : *ses disciples* (leur nombre, leur condition, leur résidence, etc.) et *sa doctrine* (la substance générale de l'enseignement de Jésus). Elle était habilement posée et Caïphe était en droit d'espérer qu'il trouverait dans les réponses de Jésus de quoi formuler aussitôt contre lui une accusation officielle ; elle montre en outre que le grand prêtre connaissait dans le détail la vie et les habitudes du divin prévenu, sa manière de faire en tant que docteur.

Jean chap. 18 verset 20. - Jésus lui répondit : J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. - Noble et ferme réponse du Christ (vv. 20-21) qui va se montrer si supérieur à son juge. Voyez le texte grec où l'énergie du langage a été mieux préservée. Le Sauveur néglige à dessein la partie de l'interrogatoire relative aux disciples, et il ne s'occupe que de sa propre prédication. - Jésus relève le caractère complètement public de sa doctrine : il n'a pas instruit seulement quelques disciples en particulier, à la façon de presque tous les docteurs de ces temps, mais quiconque voulait l'entendre, sans exception. Voyez dans l'Évangile selon S. Matth. ce que nous avons écrit sur l'universalité de l'enseignement de N.-S. JésusChrist. - *J'ai toujours enseigné*… Le Sauveur réitère la même pensée, en y ajoutant un nouveau détail. Sa prédication n'était pas moins publique et universelle sous le rapport des lieux où il se faisait entendre, que sous celui des auditeurs auxquels il s'adressait. - *Dans la synagogue et dans le temple*… Il n'y avait qu'un seul temple, celui de Jérusalem. Voyez la confirmation historique de cette assertion aux passages suivants : 5, 14 et ss. ; 6, 60 ; 7, 14 et ss. ; 8, 20 et ss. ; 10, 23 et ss. ; Luc 4, 16, etc. Quand Jésus avait prêché ailleurs que dans les synagogues ou sous les galeries du temple, il l'avait toujours fait au grand jour et ouvertement. - *Où tous les Juifs s'assemblent*. Les synagogues étaient alors en effet les locaux les plus publics de toute la Palestine. - *Je n'ai rien dit en secret*. C'est encore la même pensée, exprimée en termes négatifs : ce qui lui confère une plus grande force, en supprimant toute exception possible. Pourquoi Jésus eûtil tenu sa doctrine cachée ? “ La vérité ne rougit de rien sauf de la dissimulation ”, Tertullien. “ Même ce qui semblait dit secrètement, d'une certaine façon n'était pas dit en secret ; car Jésus le disait, non pas afin que ceux à qui il parlait gardassent le silence, mais au contraire pour qu'ils le répandissent partout ”, S. Aug. Traité sur S. Jean 113, 3. Il n'était pas un conspirateur occulte, ni le chef d'une société secrète. N'avaitil pas prescrit à ses disciples de crier sur tous les toits ce qu'ils entendaient dans le secret de l'oreille ? Cf. Matth. 10, 27. Jésus était le premier Docteur qui recherchait ainsi la publicité, au lieu de la fuir soigneusement comme tant d'autres.

Jean chap. 18 verset 21. - Pourquoi m'interrogestu ? Demande à ceux qui m'ont entendu ce que je leur ai dit ; eux, ils savent ce que j'ai dit. - Jésus tire la conclusion du fait qu'il vient de signaler. - *Demande à ceux qui m'ont entendu*… L'argument est extrêmement fort. En pareil cas, les auditeurs ont beaucoup plus d'autorité et méritent plus de créance que l'orateur luimême, étant d'ordinaire moins intéressés que lui à ne pas dire la complète vérité. Sans compter qu'un grand nombre de ceux qui avaient entendu la parole du Sauveur étaient ses ennemis déclarés. - *Ils savent ce que j'ai dit*. Tous les pronoms sont encore emphatiques.

Jean chap. 18 verset 22. - Lorsqu'il eut dit cela, un des gardes, qui se trouvait là, donna une gifle à Jésus, en disant : Estce ainsi que tu réponds au grand prêtre ? - Caïphe demeure muet, et qu'auraitil pu répondre ? Un des valets du Sanhédrin vint à son aide. - *Donna une gifle*. Le substantif grec désigna d'abord un coup frappé au moyen d'une verge, puis, d'après l'usage classique, un soufflet appliqué avec la main. On ne le trouve que trois fois dans l'évangile : ici, 19, 3 et Marc 14, 65. Cette cruelle insulte ne doit pas être confondue avec les outrages plus graves encore que Jésus eut à subir à la suite de la séance. Cf. Matth. 26, 67-68 et parall. Voyez notre Synopsis, p. 122. - *Estce ainsi que tu réponds*… Le misérable prétend justifier son acte de violence. Selon lui, le Sauveur avait manqué de respect au grand prêtre et méritait un châtiment immédiat. Les Actes des apôtres, 23, 2, racontent une scène analogue, où l'on voit également peint sur le vif le servilisme et la brutalité de l'Orient. Toute la honte retombe sur les pontifes qui tolèrent, sans protester, de telles indignités.

Jean chap. 18 verset 23. - Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal ; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappestu ? - “ Quoi de plus vrai, de plus doux et de plus juste que cette réponse ? ”, demande à bon droit S. Augustin, Traité sur S. Jean, 113, 4. C'est, sous la forme d'un dilemme irréfutable, une majestueuse et calme protestation de NotreSeigneur. - *Si j'ai mal parlé*. Il est probable que ces mots font plutôt allusion à la prédication entière de JésusChrist, à sa “ doctrine ” (v.19), qu'à la réponse qu'il venait d'adresser à Caïphe. - *Montre ce que j'ai dit de mal.* Fournis à qui de droit les preuves réclamées par la loi ; en aucune hypothèse tu ne peux ainsi me frapper de ta propre autorité.

Jean chap. 18 verset 24. - Anne l'envoya lié à Caïphe, le grand prêtre. - Voir plus haut (note du v.14) l'explication de ce passage. D'après notre opinion, la vraie place de ce verset serait après le 14ième. - *Anne l'envoya lié*… Jésus avait été garrotté au moment même de son arrestation, v.12. Peut-être lui avaiton enlevé ses liens durant l'interrogatoire qu'Anne lui fit subir ; dans ce cas, on les lui remit pour le conduire au tribunal de Caïphe.

4° Les deux derniers reniements de S. Pierre, 18, 25-27.

Parall. Matth. 26, 71-75 ; Marc. 14, 69-72 ; Luc, 22, 58-62.

25Or SimonPierre était là debout, et se chauffait. On lui dit donc : N'estu pas, toi aussi, de ses disciples ? Il le nia, en disant : Je n'en suis pas. 26Alors un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Estce que je ne t'ai pas vu dans le jardin avec lui ? 27Pierre le nia de nouveau ; et aussitôt le coq chanta.

Jean chap. 18 verset 25. - Or SimonPierre était là debout, et se chauffait. On lui dit donc : N'estu pas, toi aussi, de ses disciples ? Il le nia, en disant : Je n'en suis pas. - Nous revenons, par cette simple transition, au récit de la triste chute de S. Pierre. Cf. vv. 15-18. - L'évangéliste nous le montre dans la même situation qu'alors, debout, et se chauffant. Frappant contraste entre le Maître et le disciple : celuilà debout et enchaîné, celuici se chauffant auprès d'un bon feu. - *On lui dit donc*… La question est, à part une petite abréviation, identiquement la même qu'au v.17. La réponse est la même aussi.

Jean chap. 18 verset 26. - Alors un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Estce que je ne t'ai pas vu dans le jardin avec lui ? - Ce serviteur de Caïphe qui occasionna la troisième négation de S. Pierre est caractérisé par une circonstance spéciale : il était parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille. En raison même de sa parenté, il avait été plus attentif que es autres à l'incident dont SimonPierre s'était fait le héros. (v.10) ; aussi son affirmation estelle plus précise et plus énergique. - *Estce que je ne t'ai pas vu*… Il croit s'en souvenir ; c'est naguère, dans le jardin de Gethsémani, qu'il a vu son interlocuteur auprès de Jésus.

Jean chap. 18 verset 27. - Pierre le nia de nouveau ; et aussitôt le coq chanta. - C'est le troisième acte de ce petit drame. - Les quatre narrations insistent sur ce détail : le troisième reniement de S. Pierre fut immédiatement suivi du chant du coq. - En expliquant le passage parallèle de S. Matthieu, nous avons déjà indiqué le principe de solution au moyen duquel il est aisé de concilier les divergences que présentent les évangiles à propos de cet épisode. " Le triple reniement de S. Pierre, disionsnous en empruntant les paroles de M. Fouard, consiste non pas dans trois actes isolés, mais dans trois circonstances distinctes où l'apôtre renia plusieurs fois son Maître. " Chacun des biographes du Sauveur a rapporté quelques unes des négations particulières : tout ce qu'ils disent est vrai ; il n'y a qu'à réunir les faits isolés qu'ils racontent, et l'on obtient un exposé complet, exact, mouvementé, photographie vivante de tout ce qui se passa. - Voici une ébauche de ce groupement. La première négation a lieu, ainsi que les suivantes, *dans la cour* (tous les récits), peu d'instant après que S. Pierre y avait pénétré (Jean, 18, 15). Le prince des apôtres est assis (Matth. 26, 69 ; Luc 22, 55) ou debout (Jean, 18, 18) auprès d'un feu de braise (S. Marc, S. Luc et S. Jean), qu'entourent les gens de Caïphe et du Sanhédrin (tous les récits), assis euxmêmes (S. Luc), ou debout (S. Jean). Une servante du grand prêtre (S. Matth., S. Marc et S. Luc), la portière même qui venait de lui ouvrir (S. Jean), demande à Pierre s'il n'est pas un disciple de Jésus, et il renie une première fois son Maître. Deuxième négation. Peu de temps après (S. Luc), l'apôtre infidèle, encore debout auprès du brasier (S. Jean), subit une interrogation analogue de la part de quelquesuns des assistants, et il succombe avec la même faiblesse (S. Jean) : il fait alors un mouvement pour sortir ; auprès de la porte (S. Matth. et S. Marc) la même servante (S. Marc), auquel s'en adjoignit bientôt une autre (S. Matth.), certifie que Pierre est un partisan intime de Jésus. Il le nie. Un des serviteurs réitère la même assertion (S. Luc) ; Pierre nie encore. - Troisième négation. Une heure environ s'est écoulée depuis le second reniement (S. Luc) ; plusieurs serviteurs à la fois (S. Matth. et S. Marc), interpellant de nouveau le malheureux apôtre, assurent que sa prononciation le trahit malgré lui (S. Matth. et S. Marc). Un autre des assistants (S. Luc) répète que certainement Pierre est Galiléen et par conséquent disciple de Jésus (S. Luc). Enfin, le parent de Malchus se ressouvient de l'avoir vu dans le jardin (S. Jean) quand on arrêtait son Maître. A ces trois affirmations ; SimonPierre répond par des reniements multipliés. - Tels sont les faits, groupés sans aucun artifices. Où est la contradiction ? L'harmonie ne se produitelle pas au contraire d'ellemême, par une simple juxtaposition des textes ? Voyez notre Synopsis evangelica, p. 121 et 122.

b. Le procès civil de N.-S. JésusChrist, 18, 28 - 21, 16

S. Jean a passé très rapidement sur le procès ecclésiastique, se bornant à signaler quelques paroles de Jésus et de Caïphe qui avaient été omises pas les synoptiques, et omettant luimême tout le reste, y compris la sentence officielle de mort décrétée par les Sanhédristes ; mais il est d'une richesse extraordinaire sur le procès civil, présidé par Pilate. Que de choses qui appartiennent en propre à son récit ! L'ensemble forme un tableau psychologique inimitable, plein de mouvement, de passion même. Le portrait de la foule sanguinaire, excitée contre Jésus par les prêtres, est parfait. Le caractère du gouverneur romain est aussi merveilleusement dépeint. En Pilate, deux sentiments contradictoires s'agitent et combattent : la sympathie pour l'accusé, dont Pilate reconnaît sans peine l'innocence ; le mépris des Juifs, avec lesquels il se montre hautain, quoique il finisse par céder à leur désirs, de craindre de perdre sa place. - La narration se partage d'ellemême en plusieurs petites scènes, qui ont lieu successivement en dehors et audedans du prétoire : 18, 28-32 ; 33-38a ; 38b-40 ; 19, 1-3 ; 8-11 ; 12-16.

1° Première scène (hors du prétoire) : Les Juifs réclament l'exécution de leur sentence. 18, 28-32.

Parall. Matth. 27, 2 ; Marc 15, 1 ; Luc 23, 1-2b.

28Ils conduisirent donc Jésus de chez Caïphe au prétoire. C'était le matin, et ils n'entrèrent pas euxmêmes dans le prétoire, afin de ne pas se souiller, et de pouvoir manger la Pâque. 29Pilate vint donc à eux dehors, et dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? 30Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. 31Pilate leur dit : Prenez-le vousmêmes, et jugez-le selon votre loi. Mais les Juifs lui dirent : Il ne nous est pas permis de mettre personne quelqu'un à mort. 32C'était afin que s'accomplît la parole que Jésus avait dite, lorsqu'il avait marqué de quelle mort il devait mourir.

Jean chap. 18 verset 28. - Ils conduisirent donc Jésus de chez Caïphe au prétoire. C'était le matin, et ils n'entrèrent pas euxmêmes dans le prétoire, afin de ne pas se souiller, et de pouvoir manger la Pâque. - Ces mots se rattachent aux vv. 20 et ss. Le temps présent dramatise la situation. Le sujet du verbe est indiqué par le contexte. Cf. vv. 12, 13, 24 etc. S. Jean condense les faits, sachant bien que ses lecteurs en connaissaient le détail par les évangiles antérieurs. - *De chez Caïphe au prétoire*. Du palais de Caïphe, situé sur la déclivité du mont Sion, à la citadelle Antonia où la tradition place la résidence temporaire de Pilate et de ses troupes, il n'y avait qu'une assez courte distance. Les Romains donnaient toujours le nom de prétoire au local occupé par un " procurator " ou par un autre officier supérieur. S. Jean est seul à l'employer ici. - *C'était le matin*. Tout à fait à la première aube du jour. Cf. Marc 15, 1 et Matth. 14, 25. A Rome et dans les provinces de l'empire, les affaires judiciaires se traitaient en effet " dès l'aurore " comme le dit Sénèque, De ira, 2, 7. - *Ils n'entrèrent pas euxmêmes*. Détail propre à S. Jean, comme tous les suivants jusqu'à la fin du v. 32. Le narrateur appuie sur le pronom " euxmêmes ", opposant ainsi la victime à ses bourreaux juifs. Jésus, ayant été remis aux soldats romains, fut immédiatement conduit par eux dans l'intérieur du prétoire ; les Sanhédristes et la foule juive demeurèrent à la porte, dans la rue. - *Afin de ne pas se souiller*. Ils craignaient de contracter une souillure légale, en pénétrant dans une maison païenne qui contenait du pain fermenté et d'autres abominations. Cf. Deut. 16, 4 ; Act. 10, 28 ; 11, 2, 3. Le cas est formellement prévu dans le Talmud, Obol. 18, 7 : " Les habitations des Gentils sont impures ". Ces consciences délicates ne craindront pourtant pas de se souiller en faisant condamner l'innocence même ! " O aveuglement impie ! ils seraient souillés par la demeure d'un étranger, et ils ne le seraient point par leur propre crime ! ", S. Augustin Traité 114 sur S. Jean. - *Et de pouvoir manger la Pâque*. Ces mots fournissent l'une de leurs principales objections aux critiques ou commentateurs d'après lesquels N.-S. JésusChrist aurait été crucifié le 14 nisan, veille de la Pâque, et non le 15, comme beaucoup d'autres interprètes l'affirment. D'après eux, en effet, " Pascha " serait synonyme d'agneau pascal, et c'est le soir du 14 que l'agneau était immolé et mangé. Mais leur supposition est erronée, car " Pascha " désigne ici les victimes que l'on sacrifiait et que l'on consommait dans la matinée du 15 nisan. Cela ressort nettement des passages Deut. 16, 2-3, 2 Par. 35, 7-9, et de divers textes rabbiniques qui les commentent. Dans ces passages, il est prescrit d'immoler sous le nom de " Pâque " du gros et du menu bétail ; or, comme le font remarquer les exégètes juifs, le gros bétail, c'est-à-dire les bœufs, les génisses, les veaux, étaient " in sacrificium Chaghigae ". Jamais un gros bétail n'aurait pu être employé comme agneau pascal. De plus, les victimes dites Chaghigae étant mangées vers midi, un impureté

contractée le matin du même jour ne pouvait être lavée à temps pour participer à ce repas ; au contraire, s'il s'agissait de l'agneau pascal il n'y avait pas à s'inquiéter, vu que l'on avait jusqu'au soir pour se purifier. Le Talmud est formel là-dessus. " Une personne en deuil se lave et mange sa Pâque (l'agneau pascal, d'après le contexte) le soir ", Pesach, c. 8. " Il y avait, à Jérusalem, des soldats qui ont pris un bain de purification et ont mangé leur Pâque le soir ", Hieros. Pes. f. 36, 2. Voyez Ligthfoot, Hor. Hebr. et talm. In Marc. 14, 22 ; Wieseler, Chronolog. Synopse der vier Evangelien, p. 384 et ss. ; Patrizi, De Evangel. lib. 3, dissert. 50, n. 28 ; etc.

Jean chap. 18 verset 29. - Pilate vint donc à eux dehors, et dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? - *Pilate vint donc à eux dehors*. Les Juifs refusant d'entrer dans le prétoire, Pilate fait cette concession à leurs scrupules religieux, et il vient luimême au devant d'eux. Voyez dans Josèphe, Ant. 16, 2, 3, et Bell. Jud. 6, 6, 2, d'autres accommodations analogues des Romains aux usages des pays conquis. S. Jean introduit brusquement Pilate sur la scène, ainsi qu'il avait agi pour Marthe et Marie (11, 1), sans le caractériser en aucune façon : il le suppose connu de ses lecteurs. Voyez l'Évangile selon S. Matth. p. 529 et suiv. Le nom complet du " procurator " était Pontius Pilatus. Pilate appartenait à l' " ordo equester " ; c'est à l'influence de Séjan qu'il devait l'honneur de gouverner alors la Judée. Tacite rattache à son nom (Ann. 15, 44) l'acte lâche et criminel dont nous étudions en ce moment le détail : " Jésus, par le procurateur Ponce Pilate, avait été condamné à un supplice ". - L'adverbe *dehors*, qui manque dans un certain nombre de manuscrits, semble suffisamment garanti par d'autres témoins anciens ; il désigne le perron extérieur du prétoire. - *Quelle accusation portez-vous*… Cette question préalable était parfaitement conforme au Droit romain, qui requérait une accusation positive et formelle. " Que personne ne soit condamné sans qu'on en ait indiqué la cause " ; ou encore : " S'il n'a pas été accusé un coupable ne peut pas être condamné ". Rome s'est toujours vantée de professer un grand respect pour la loi, et ses fonctionnaires, fussentils sceptiques, arbitraires et cruels comme Pilate, partageaient d'ordinaire ce sentiment. Cf. Act. 17, 6 ; 18, 12 ; 25, 6 ; Jos., Bell. Jud. 2, 9, 3 et 14, 8. - Pilate, depuis la veille au soir, avait pu prendre des informations au sujet de Jésus, et il ne lui avait pas été difficile de connaître que ce prétendu révolutionnaire était victime de la jalousie des hiérarques. Il procède donc froidement, comme un juge officiel auquel la cause était dévolue en dernier ressort. La conversation qu'il tint, soit avec les sanhédristes et la foule, soit avec le divin accusé, dut avoir lieu en grec, langue assez généralement connue en Palestine.

Jean chap. 18 verset 30. - Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. - Les juifs sont pris au dépourvu, c'est évident, par cette question des plus simples. Ils espéraient emporter de pied levé, sans le moindre contrôle, la confirmation de leur propre sentence ; ils redoutent maintenant une instruction qui pourrait bien se terminer par l'élargissement de leur ennemi. Leur première réponse est évasive, embarrassée. - *Si ce n'était pas un malfaiteur*. C'est un gros mot qu'ils emploient là contre Jésus ; mais ce mot est si vague qu'il ne signifie rien dans la circonstance. La justice demande des délits bien déterminés. - *Nous ne te l'aurions pas livré*. Voyez le v. suivant et l'explication. Comme ils affectent de paraître fiers et froissés ! Comme ils se réfugient derrière leur conscience et leur honneur ! C'était une nécessité pour eux : " Au manque de preuves, ils ont voulu suppléer de leur propre autorité ", Grotius ; car, s'ils le peuvent, ils feront de Pilate un simple instrument, " l'exécuteur d'une sentence, non l'arbitre d'une cause ", dit S. Léon, Serm. 2 in Pass.

Jean chap. 18 verset 31. - Pilate leur dit : Prenez-le vousmêmes, et jugez-le selon votre loi. Mais les Juifs lui dirent : Il ne nous est pas permis de mettre personne quelqu'un à mort. - Voyant leur embarras, et piqué à son tour qu'ils le prennent de si haut avec lui, le " procurator " ne tombera pas dans ce piège grossier. Voyant qu'ils ne veulent formuler aucune accusation précise, il réplique : *Prenez-le vousmêmes, et jugez-le selon votre loi*. L'ironie de ces paroles saute aux yeux. Juger N.-S. JésusChrist d'après la loi juive ! mais ils venaient justement de le faire, et ils n'étaient alors au prétoire que pour obtenir la confirmation de leur sentence. C'était leur dire : Votre résistance est vaine, car il vous faut ma sanction pour agir, et je ne l'accorderai qu'à bon escient. Et pourtant les gouverneurs romains, Pilate surtout, n'étaient rien moins que scrupuleux en pareille matière, malgré le respect extérieur pour la loi qui a été signalée plus haut ; mais il est visible que Jésus avait déjà produit, par son seul aspect, une profonde impression sur le " procurator ", lequel mettra tout en œuvre, à partir de cet instant, ou pour apitoyer les Juifs sur leur victime, ou pour rejeter sur d'autres (Hérode, le Sanhédrin) la responsabilité et l'odieux de la condamnation à mort. Trois fois de suite, dans la narration de S. Jean, il insiste dans les termes les plus catégoriques sur l'innocence de Jésus : 18, 39 ; 19, 4 et 6. - *Mais les Juifs lui dirent*… Confession bien humiliante pour ces Juifs superbes. Ils

avaient en effet perdu le “ droit du glaive ” depuis quelques années, le jour où Archélaüs avait été déposé et la Judée transformée en province romaine. On ne leur avait laissé que le droit illusoire de juger les causes qui touchaient à leur religion, d’excommunier et de fouetter les coupables. S’ils décrétaient la peine de mort, et ils avouent ici d’une manière indirecte que tel était le cas pour Jésus, la sentence ne devenait valable qu’après la ratification du gouverneur, et elle était mise à exécution par les soldats romains. Tout cela est historiquement certain, indépendamment même de ce passage ; aussi estce à tort qu’on a voulu restreindre le sens du verbe *mettre à mort*, et l’entendre soit du crucifiement, soit de la peine capitale exécutée le jour de Pâque. Voyez les traités talmudiques Bab. Sanhedr. f. 24, 2 ; Bab Aboda sara, f. 8, 2 ; Jos. Ant. 20, 9, 1 ; Keil, Archaeologie, p. 717 ; J ; Langen, Die letzten Lebenstage Jesu, p. 251 et ss. La lapidation de S. Étienne (Act. 6, 9 - 7, 59) et la conjuration qui avait pour but la mort de S. Paul (Act. 23, 12 et ss.) ne prouvent rien contre cette thèse, car ce furent en réalité des assassinats accomplis sans aucune sentence préalable.

Jean chap. 18 verset 32. - C’était afin que s’accomplît la parole que Jésus avait dite, lorsqu’il avait marqué de quelle mort il devait mourir. - Jésus avait souvent prophétisé nonseulement sa mort prochaine, mais même son genre de mort. S. Jean relève ici l’accomplissement de ces prédictions claires et multiples. Cf. 3, 14 ; 8, 5 ; 10, 32 ; 12, 33 ; 21, 19 ; Matth. 21, 23 ; 22, 36 ; Luc 6, 32 ; 24, 19 etc. La redondance *que Jésus avait dite* appuie sur l’idée de la réalisation intégrale. - *Lorsqu’il avait marqué de quelle mort il devait mourir*… c’est-à-dire sur la croix, ainsi qu’il l’avait annoncé en termes exprès. Si le Sanhédrin eût conservé tous les anciens privilèges, il aurait fait lapider N.-S JésusChrist, comme un blasphémateur (Cf. Lev. 24, 14) ; mais il ne l’aurait pas crucifié, ce supplice était abhorré des Juifs. Sur l’importance du crucifiement pour le Christ, voyez Gal. 3, 13 et ss. ; Eph. 2, 14 et s. ; Col. 2, 14 et s.

2° Deuxième scène (à l’intérieur du prétoire) : Jésus est interrogé par Pilate, 18, 33-38a.

Parall. Matth. 26, 11-12 ; Marc 15, 2 ; Luc 23, 2-3.

33Pilate entra donc de nouveau dans le prétoire, et appela Jésus ; et il lui dit : Estu le roi des Juifs ? 34Jésus répondit : Distu cela de toimême, ou d’autres te l’ontils dit de moi ? 35Pilate répondit : Estce que je suis Juif, moi ? Ta nation et les princes des prêtres t’ont livré à moi ; qu’astu fait ? 36Jésus répondit : Mon royaume n’est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais mon royaume n’est pas d’ici. 37Pilate lui dit alors : Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis, je suis Roi. Voici pourquoi je suis né, et pourquoi je suis venu dans le monde : pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix. 38Pilate lui dit : Qu’estce que la vérité ? Et ayant dit cela, il sortit de nouveau, pour aller auprès des Juifs. Et il leur dit : Je ne trouve en lui aucune cause de condamnation

Jean chap. 18 verset 33. - Pilate entra donc de nouveau dans le prétoire, et appela Jésus ; et il lui dit : Estu le roi des Juifs ? - C’est à cet endroit qu’il faut placer le trait raconté par S. Luc, 23, 2 : “ Et ils commencèrent à l’accuser, en disant : Nous avons trouvé cet homme pervertissant notre nation, empêchant de payer le tribut à César, et se disant le Christroi ”. Persuadés maintenant que Pilate n’accédera pas sans preuves à leurs désirs sanguinaires, les hiérarques multiplient les accusations contre Jésus, en ayant soin de leur donner un air politique capable d’impressionner davantage le gouverneur. Plus tard seulement, 19, 7, ils mentionneront le grief religieux. - *Pilate entra donc de nouveau*. A cause de ce changement de tactique de la part des Juifs, Pilate va procéder à une enquête personnelle sur les faits qu’ils imputent à l’accusé ; il rentre “ donc ” dans l’intérieur du prétoire (quoique il y rentrât pour la première fois depuis le début de l’épisode), et il mande Jésus (cf 9, 18-24), que les soldats y avaient entraîné dès l’arrivée du sinistre cortège, v. 28.- *Estu le roi des Juifs ?* Les quatre évangélistes signalent cette interrogation comme la première de celles que le “ procurator ” adressa au Sauveur. Cf. Matth. 27, 11 ; Marc 15, 2 ; Luc 23, 3. “ Tu ” est emphatique et marque un vif étonnement. Les apparences étaient à peu près toutes contre la royauté de Jésus : son costume était celui des artisans galiléens, il portait sur son visage les marques des récents outrages dont il avait été l’objet ; sa tenue majestueuse était pourtant celle d’un roi. L’expression “ roi des Juifs ” est caractéristique dans la bouche du païen Pilate ; les Mages l’avaient semblablement employée, Matth. 2, 1. Les juifs

disaient : roi d'Israël. Cf. 1, 50, etc. De nos jours encore, ils préfèrent le nom d'Israélite, qui est le plus usité parmi eux.

Jean chap. 18 verset 34. - Jésus répondit : Distu cela de toimême, ou d'autres te l'ontils dit de moi ? - *Jésus répondit*. Formule d'introduction que nous retrouverons encore aux versets 36 et 37. Elle est très solennelle dans sa simplicité. Cette première réponse de Jésus à Pilate n'est citée que par S. Jean. Il est à remarquer qu'elle n'est ni négative, ni positive. " Dire Non, c'eût été mentir à la vérité ; dire Oui, c'était induire en erreur celui qui posait la question ". Le Sauveur suit donc une voie intermédiaire, et il répond, comme il aimait à le faire, par une contrequestion. - *Distu cela* (que je suis le roi des Juifs) *de toimême ?* De ton propre mouvement, d'après tes connaissances personnelles. - *Ou d'autres te l'ontils dit*… On le voit, NotreSeigneur tient à établir une importante distinction à propos de sa royauté. A quel point de vue se plaçait Pilate en lui demandant s'il était roi ? Il pouvait parler de luimême, et dans ce cas le mot " roi " avait sur ses lèvres païennes un sens purement politique ; il pouvait avoir été informé par " d'autres ", c'est-à-dire par les Juifs, ennemis de Jésus, et alors il s'agissait d'un empire spirituel, religieux. Ce n'est qu'après la réplique du gouverneur que Jésus précisera nettement, v. 36, la vraie nature de son royaume.

Jean chap. 18 verset 35. - Pilate répondit : Estce que je suis Juif, moi ? Ta nation et les princes des prêtres t'ont livré à moi ; qu'astu fait ? - Pilate se montre blessé dans sa fierté romaine. Me prendstu donc pour un Juif, que tu me poses une telle question ? Que m'importent, à moi, vos affaires spécifiquement juives ? Cela revenait à dire : Évidemment, je n'ai point parlé de mon propre chef. Mais quel dédain dans ce " Estce que je suis Juif, moi ? " - Le gouverneur indique ensuite la source où il avait puisé ses renseignements : Ta nation et les chefs de ton peuple. Il ajoute : quel est ton crime, pour qu'ils t'aient ainsi livré, toi, leur compatriote, à moi, votre ennemi commun, en demandant ta mort ? Pilate se défie des accusateurs, et il en appelle au témoignage de ce majestueux accusé.

Jean chap. 18 verset 36. - Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais mon royaume n'est pas d'ici. - Laissant de côté la première question du gouverneur (qu'astu fait ?), Jésus revient sur celle qui concernait sa royauté personnelle, v. 35. Il avoue qu'il est roi, non toutefois dans le sens ordinaire et politique de ce nom (v. 36), mais au moral (v. 37). La réponse est concise, pleine de vigueur. La phrase entière est rythmée, cadencée, vraiment royale. - *Mon royaume*. Dans le texte grec : le royaume qui est mien, par opposition aux autres royautés purement terrestres. De même au verset suivant. - *N'est pas de ce monde*. La préposition " de " dénote l'origine, la source. Le royaume de Jésus ne tire donc pas son origine de ce monde profane, quoiqu'il ait icibas son théâtre. Et le Sauveur donne de cela une preuve irréfragable, qui consiste en un fait d'expérience, rendu visible et palpable par la situation même où il se trouvait alors personnellement. - *Si mon royaume était de ce monde*. Dans ce cas, en effet, il aurait eu comme les autres rois ses légions, ses généraux, ses ministres fidèles, et ceuxci auraient certainement fait des efforts sérieux pour le délivrer, car " Le monde conserve ses royaumes par les luttes armées ", Bengel. - *Mes serviteurs auraient combattu*… Dans le texte grec le verbe indique, non un simple combat, mais des efforts violents et réitérés pour arriver à un but. - *Pour que je ne fusse pas livré aux Juifs*. Jésus ne prononce ce nom de Juifs que quatre fois, et toujours dans l'Évangile selon S. Jean. - *Mais mon royaume n'est pas d'ici*. Répétition de la pensée initiale, avec la transition *mais* et la variante " d'ici ". Voyez un beau commentaire de ce verset dans S. Augustin, Traité 115 sur Jean, 2.

Jean chap. 18 verset 37. - Pilate lui dit alors : Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis, je suis Roi. Voici pourquoi je suis né, et pourquoi je suis venu dans le monde : pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix. - *Tu es donc roi ?* Sur le ton d'une vive surprise, en appuyant sur le pronom. Toi ! roi ? De ce que tu dis, il résulte que tu es roi. Ou bien : Tu avoues donc que tu es roi. En accentuant d'une autre manière on obtiendrait cette nuance : Tu n'es certainement pas roi ? - *Jésus répondit* : avec une majesté de plus en plus incomparable. - *Tu le dis, je suis roi*. A son tour Jésus appuie sur le pronom. Oui, moimême tel que tu me vois, je suis roi. Il revendique clairement et virilement la dignité royale, quoique d'après une signification supérieure. La formule " tu le dis " revient souvent dans le Talmud comme une affirmation très expressive ; c'est contredire l'usage reçu et le contexte, que d'en faire ici une négation indirecte, comme si la pensée de NotreSeigneur eût été la suivante : C'est toi qui dis que je suis roi, pour moi je ne dis rien de semblable. - Jésus continue maintenant de caractériser la nature de sa royauté. Il est né, directement pour régner, et son règne a pour but la diffusion de la vérité. - *Voici pourquoi je suis né*. Cette

seconde expression est fréquente dans le quatrième évangile. Cf. 1, 9 ; 9, 39 ; 11, 27 ; 16, 28. Appliquée à N.-S. JésusChrist elle implique sa préexistence éternelle et sa mission divine. *Je suis né* se rapporte au fait de l'Incarnation, de la naissance humaine du Verbe ; *je suis venu* désigne des manifestations extérieures. - *Pour rendre témoignage*. Tel était donc le rôle royal de Jésus : être le témoin, c'est-à-dire le " martyr " de la vérité. Il y fut constamment fidèle, et l'on a pas manqué de l'en féliciter en divers endroits du Nouveau Testament. Cf. 2 Cor. 1, 20 ; Apoc. 3, 14, et surtout 1 Tim. 6, 13, où S. Paul vante expressément la " bonne confession " que le Sauveur fit de la vérité au tribunal de Pilate. - *A la vérité*. Le Christ ne se contente pas de rendre témoignage concernant la vérité, il la maintient et la défend. Nous avons vu dans la Préface que les expressions " témoignage, vérité " sont chères à notre évangéliste. Voyez surtout les chap. 1, 3, 5, 8. - *Quiconque est de la vérité*. De quelle manière se recrute le royaume de Jésus ? Quels en sont les véritables sujets ? Tous les hommes, sans exception, peuvent en faire partie, car c'est un royaume universel ; à une condition toutefois, qu'ils tirent de la vérité leur vie et leur vigueur, condition qui est en harmonie intime avec le rôle de monarque luimême. Cf. 3, 21 ; 7, 17 ; 8, 47, etc. - Nous pouvons rapprocher de ce passage une anecdote rabbinique : " Après que les membres de la grande synagogue eurent longtemps pleuré, prié, jeûné, un petit rouleau leur tomba du ciel, sur lequel on lisait : Vérité. Rabbi Chananieh dit alors : Apprenez par là que la vérité est le sceau du Seigneur ". Bab. Sanhed. f. 64, 1.

Jean chap. 18 verset 38a. - Pilate lui dit : Qu'estce que la vérité ? - *Qu'estce que la vérité ?* Il n'y a pas d'article dans le texte grec ; preuve que Pilate ne songeait pas alors à la vérité absolue, essentielle, mais qu'il parlait d'une manière tout à fait générale. Fautil prendre au sérieux sa question ? Non assurément ; il va montrer luimême, en se retirant aussitôt après l'avoir posée (v. 38b), qu'il ne ressentait pas la moindre soif de la vérité, et qu'il ne désirait aucune réponse. Étaitce donc une pure plaisanterie, comme l'a dit Lord Bacon ? ou bien, ainsi que d'autres l'ont prétendu, soit un sarcasme, soit la réflexion d'un homme dissipé, blasé ? Nous ne le croyons pas. Il nous paraît plus exact d'y voir la saillie d'un homme d'affaires frivole, superficiel, dépourvu de convictions, qui lance au hasard, quoique avec une certaine bonhomie, une question des plus graves, et qui rompt brusquement la conversation pour passer à autre chose, n'ayant pas le temps de s'occuper de sujets si abstraits. La réponse que Pilate ne voulut pas recevoir de N.S. JésusChrist, on a essayé de la donner sous différentes formes. " Qu'estce que la vérité ? C'est l'homme qui est ici présent ", dit l'anagramme spirituel qu'on attribue à Charles 1 d'Angleterre. Cornelius a Lapide a groupé d'assez nombreuses définitions de la vérité, empruntées aux auteurs sacrés et profanes ; nous renvoyons à son commentaire les lecteurs qu'intéresse ce genre d'érudition. Nous aimons mieux nous taire, comme notre texte.

3° Troisième scène (en dehors du prétoire) : Jésus et Barabbas. 18, 38b-40.

Parall. Matth. 27, 15-23 ; Marc. 15, 6-14 ; Luc 23, 13-23.

38b Et ayant dit cela, il sortit de nouveau, pour aller auprès des Juifs. Et il leur dit : Je ne trouve en lui aucune cause de condamnation. 39 Mais, c'est la coutume que je vous délivre quelqu'un à la fête de Pâque ; voulez-vous donc que je vous délivre le roi des Juifs ? 40 Alors, de nouveau, ils crièrent tous en disant : Pas celuici, mais Barabbas. Or Barabbas était un brigand.

S. Jean abrège et condense étonnamment cet incident tragique.

Jean chap. 18 verset 38b. - Et ayant dit cela, il sortit de nouveau, pour aller auprès des Juifs. Et il leur dit : Je ne trouve en lui aucune cause de condamnation. - *Il sortit de nouveau*. Cf. v. 29. C'était en effet la seconde fois que Pilate sortait du prétoire. - *Pour aller auprès des Juifs*. Il avait évidemment le désir et l'espoir de sauvé l'accusé. Une foule énorme s'était accumulée devant le portail de la citadelle ; le gouverneur essaiera de s'appuyer sur le sentiment populaire, qu'il croyait favorable à Jésus. - *Et il leur dit*. Petit discours des plus habiles, dans lequel, après avoir attesté l'innocence du prisonnier (v. 38b), Pilate proposera de lui appliquer l'amnistie d'usage (v. 39). - *Je ne trouve en lui aucune cause de condamnation*. L'Esprit Saint, qui avait révélé avec tant de soin le caractère virginal de la naissance du Christ, insiste fortement, comme nous l'avons déjà indiqué, sur l'innocence parfaite de Jésus. - *Cause de condamnation*. Le

mot grec correspondant n'est pas employé ailleurs par S. Jean. Il désigne une base légale d'accusation et de condamnation. Cf. Matth. 27, 37 ; Marc 15, 26 ; Act. 13, 28 etc.

Jean chap. 18 verset 39. - Mais, c'est la coutume que je vous délivre quelqu'un à la fête de Pâque ; voulez-vous donc que je vous délivre le roi des Juifs ? - Ce que Pilate venait de dire était un acquittement réel. Si le gouverneur avait été conséquent avec luimême, il ne lui restait plus qu'à mettre immédiatement Jésus en liberté ; mais il n'eut pas le courage, parce que, tout en traitant les Juifs avec dédain, il craignait d'en faire des ennemis personnels trop ardents. Sa conviction de l'innocence de Jésus et ce sentiment d'effroi produisirent dans son âme un singulier mélange de force et de faiblesse, qui se traduisit en expédients multiples, mais stériles, pour sauver l'accusé. C'est la seconde de ces tentatives qui est racontée dans les vv. 39-40 ; la première avait consisté dans le renvoi de NotreSeigneur au tribunal du tétrarque Hérode. Luc 23, 6-12. Voyez notre Synopsis evangelica, p. 124, pour le raccordement des faits. - *C'est la coutume…* L'amnistie ne pouvait s'étendre qu'à un seul prisonnier, choisi par le peuple. - *Que je vous délivre quelqu'un à la fête de Pâque.* Les synoptiques ont l'expression générale " pour la fête " ; S. Jean seul mentionne le nom spécial. - *Voulez-vous donc…* Pilate s'efforce visiblement de peser sur le choix de la foule, proposant luimême Jésus comme le prisonnier qui méritait le mieux de jouir du privilège en question ; car il comprenait très bien l'intrigue du Sanhédrin. Cf. Matth. 27, 18. - *Que je vous délivre le roi des Juifs ?* Votre roi ! Cf. Marc 15, 9, où le langage de Pilate est identiquement le même. Estce par dérision que le " procurator " appliquait un tel titre à Jésus ? Assurément ; mais il voulait se moquer du peuple, non de son prisonnier : sarcasme peu habile toutefois dans la circonstance, car, en agissant ainsi, " Dans une fournaise déjà brûlante, Pilate a comme jeté, sciemment, une goutte d'huile ", Rupert de Deutz, h. l.

Jean chap. 18 verset 40. - Alors, de nouveau, ils crièrent tous en disant : Pas celuici, mais Barabbas. Or Barabbas était un brigand. - *Ils crièrent tous*. Cri sinistre qui dut retentir de loin. Dans le texte grec, le verbe correspondant désigne des vociférations sauvages. S. Jean emploie assez souvent ce verbe (Cf. 11, 43 ; 12, 13 ; 19, 6, 12, 15), qui n'apparaît qu'en deux autres passages du Nouveau Testament (Matth. 12, 19 ; Act. 22, 23). - *De nouveau*. Et pourtant aucun autre cri n'a été signalé dans la narration ; mais le biographe suppose de nouveau que le détail des faits est connu de ses lecteurs. Voyez S. Marc, 15, 8, et S. Luc, 22, 4-5, dont le récit est plus complet. - *Pas celuici, mais Barabbas*. Brièveté dramatique, qui rappelle la phrase " il faisait nuit " de 13, 30. Sur les antécédents de Barabbas, voyez les narrations de S. Marc et de S. Luc (Synopsis evang., p. 125). Cet homme est appelé par S. Jean un " brigand ", qui ne redoute ni la violence ni le meurtre, tandis que Judas n'était qu'un voleur vulgaire. - Barabbas fut relâché, Jésus garda ses chaînes. " C'est ainsi que, par une étrange ironie du sort, les hiérarques juifs obtinrent l'élargissement d'un homme qui s'était précisément rendu coupable du crime politique dont il accusaient Jésus, la sédition… Ce que Jésus avait refusé de faire, prendre la direction d'un mouvement insurrectionnel contre Rome, Barabbas l'avait accompli. " Plummer, The Gospel according to St. John, h. l.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 19

La flagellation et le couronnement d'épines (versets 1-3). - La scène de l' " Ecce homo " (versets 4-7). - Jésus est de nouveau interrogé par Ponce Pilate (versets 8-11). - Ratification de l'arrêt de mort (versets 12-16a). - La voie douloureuse et le crucifiement (versets 16b-18). - L'inscription de la croix (versets 19-22). - Les vêtements de N. S. JésusChrist sont tirés au sort (versets 23-24). - Jésus lègue sa mère à S. Jean (versets 25-27). - Le dernier soupir du Sauveur (versets 28-30). - Le " crurifragium " (versets 31-37). - Jésus est enseveli et mis dans le sépulcre (versets 38-42).

4° Quatrième scène (à l'intérieur du prétoire) : La flagellation et le couronnement d'épines, 19, 1-3.

Parall. Matth. 27, 24-30 ; Marc. 15, 15-19 ; Luc, 23, 24-25.

1Alors Pilate prit Jésus et le fit flageller. 2Et les soldats ayant tressé une couronne d'épines, la mirent sur sa tête, et le revêtirent d'un manteau de pourpre. 3Puis, ils venaient auprès de lui, et disaient : Salut, roi des Juifs ; et ils lui donnaient des gifles.

Jean chap. 19 verset 1. - Alors Pilate prit Jésus et le fit flageller. - *Alors*. La transition logique accoutumée. Pilate ayant échoué dans sa seconde tentative (18, 39-40) comme dans la première (Luc. 23, 6-12), il a recours cette fois à un moyen violent, dans l'espoir d'exciter la pitié de la foule. - *Pilate prit Jésus et le fit flageller*. (par l'intermédiaire de ses soldats, comme pour " prit "). Voyez dans S. Luc, 23, 22, le singulier raisonnement que fit le gouverneur pour décréter ce supplice contre un accusé qu'il trouvait innocent. Il ressort de là et de l'ensemble du récit de S. Jean, que, dans la pensée du Pilate, la flagellation avait pour but de calmer le fanatisme des Juifs et d'arracher Jésus à la mort. Comme si l'on calmait les bêtes fauves en leur montrant du sang ! Sur la cruauté de ce châtiment et sur le manière dont on l'infligeait, voyez l'Évangile selon S. Matth., p. 541, et notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 56, fig. 5-7.

Jean chap. 19 verset 2. - Et les soldats ayant tressé une couronne d'épines, la mirent sur sa tête, et le revêtirent d'un manteau de pourpre. - *Et les soldats*… Une soldatesque brutale ajoute encore à la barbarie du supplice légal, en inventant de grossières et cruelles insultes. Pilate laisse faire, toujours dans l'espoir d'assouvir ainsi la haine des Juifs et de sauver Jésus. C'était d'ailleurs une fréquente et atroce coutume de ces temps " Pour qu'à ceux qui périssent soient ajoutées des moqueries insultantes ", Tacite, Ann. 15, 44. - *Ayant tressé une couronne*. Ils voulaient parodier les scènes d'une intronisation royale : c'est du " roi des Juifs " qu'ils pensent se moquer. - *D'épines.* Probablement le nabk ou nebek, aux rameaux si flexibles et aux épines si longues, si acérées. Voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 543, et notre Atlas d'histoire naturelle de la Bible, p. 39 du texte, et pl. 35, fig. 7, et pl. 36, fig. 4. - *Et le revêtirent d'un manteau de pourpre*. Le texte grec est encore plus pittoresque : ils jetèrent autour de lui... S. Matthieu est seul à signaler la nature exacte de ce vêtement, qui consistait en une chlamyde rouge de soldat (voyez l'Atlas archéologique de la bible, pl. 1, fig. 10), et non, comme les prédicateurs le répètent si souvent, en un " lambeau de pourpre ".

Jean chap. 19 verset 3. - Puis, ils venaient auprès de lui, et disaient : Salut, roi des Juifs ; et ils lui donnaient des gifles. - Après ces préliminaires, vient la cérémonie proprement dite, non moins horrible. S. Matthieu et S. Marc la racontent d'une manière plus complète. - *Ils venaient auprès de lui* est néanmoins un trait propre à S. Jean, et tout à fait graphique ; on croirait voir ces mercenaires barbares s'avancer auprès de Jésus avec une gravité affectée. La Recepta omet la phrase, avec les manuscrits 1, Y, T, delta : mais son authenticité n'est pas douteuse (d'après N, B, L, U, X, delta, II, etc., plusieurs versions) ; aussi les éditions critiques l'ontelles pour la plupart réintégrée à sa place primitive. - *Et disaient : Salut*… Ils fléchissaient en même temps le genou d'une manière ironique, Matth. 19, 3. - *Et ils lui donnaient des gifles*. Expression propre à S. Jean. Cf. 18, 22 et le commentaire. Remarquez les trois imparfaits " venaient, disaient, donnaient), qui expriment si bien la continuité, la répétition de ces cruels outrages. Et l'incomparable patience de Jésus !

5° Cinquième scène (hors du prétoire) : “ Voici l’homme ”. 19, 4-7

4Pilate sortit donc de nouveau, et dit aux Juifs : Voici que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucune cause de condamnation. 5Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : Voici l'homme. 6Lorsque les princes des prêtres et les gardes le virent, ils criaient, en disant : Crucifie, crucifiele ! Pilate leur dit : Prenez-le vousmêmes, et crucifiez-le ; car moi, je ne trouve en lui aucune cause de condamnation. 7Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et selon notre loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.

Cette touchante scène est une des plus belles particularités du quatrième évangile.

Jean chap. 19 verset 4. - Pilate sortit donc de nouveau, et dit aux Juifs : Voici que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucune cause de condamnation. - *Pilate sortit donc*. Cette fois *donc* est probablement une addition tardive ; la vraie leçon paraît être : *et il sortit* (d’après A, B, K, L, X, II, etc ; N, D, T, etc, ont simplement *sortit*). - *De nouveau* : pour la troisième fois. Cf. 18, 29, 38. - *Voici que je vous l’amène*. Pilate présente ainsi luimême N.-S. JésusChrist aux Juifs, attestant que, par cet acte de condescendance, il voulait les convaincre (*afin que vous sachiez*) qu’il était entièrement persuadé de l’innocence de l’accusé. Voyez plus haut, 18, 38, une phrase à peu près identique ; mais le fier Ἐγὼ (moi, je) du v. 38 est ici supprimé, et l’arrangement des mots rend la pensée un peu plus molle : on voit que le “ procurator ” perd de son sangfroid.

Jean chap. 19 verset 5. - Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : Voici l'homme. - *Jésus sortit donc*… Tout est douloureusement tragique dans ce passage, les expressions non moins que les faits. C’est une vivante peinture. - *Portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre*. La répétition de ces détails déjà connus est visiblement emphatique. Représentez-vous, pieux lecteurs, Jésus couvert de blessures, de sang, de crachats (Matth. 27, 30 ; Marc. 15, 19), transformé par une troupe ignoble en la caricature d’un roi, “ non la gloire de l’empire mais le plus haut degré de l’opprobre ” (S. Augustin, h. l.). Les âmes affligées ont souvent trouvé la paix et la résignation dans ce divin tableau, les pécheurs y ont puisé le repentir, les peintres leurs inspirations les plus nobles (entre autres le Titien, le Guerchin, Mignard, Rembrandt). - *Voici l’homme*. Paroles de pitié, par lesquelles Pilate faisait appel aux sentiments d’humanité qui vibrent dans toute poitrine humaine. Même les plus cruels ennemis de Jésus devaient être, ce semble, pleinement satisfaits. “ Si c'est au roi que vous portez envie, maintenant épargnez-le ; vous le voyez jeté à bas, il a été flagellé, couronné d'épines, revêtu d'un habit de théâtre ; il a été moqué, accablé d'outrages amers et souffleté : son ignominie est complète, que votre colère s'apaise ” S. Aug. Traité sur S.Jean 116, 2. Dans la Jérusalem moderne, on montre aux pèlerins, tout auprès du convent des Dames de Sion, l’arc de “ l’Ecce homo ”, du haut duquel Pilate aurait ainsi montré N.-S. JésusChrist aux Juifs. Voyez A. Riess, Atlas de la Bible, pl. 6 ; Sepp, Jerusalem und das h. Land, t. 1, p. 88 et s. ; de Saulcy, Voyage en TerreSainte, t. 1, p. 202 ; Baedeker, Palaestina und Syrien, p. 218 ; Krafft, Die Topographie Jerusalem’s, p. 229. Son authenticité n’est pas certaine, bien que ce soit, sans aucun doute, un monument romain.

Jean chap. 19 verset 6. - Lorsque les princes des prêtres et les gardes le virent, ils criaient, en disant : Crucifie, crucifiele ! Pilate leur dit : Prenez-le vousmêmes, et crucifiez-le ; car moi, je ne trouve en lui aucune cause de condamnation. - Pilate se trompait étrangement. “ Mais loin de s'apaiser, leur rage s'enflamme et prend de nouvelles proportions ”, continue S. Augustin. Ce n’est point par de lâches concessions qu’on apaise les passions d’une foule irritée. - *Les princes des prêtres et les gardes*. Les hiérarques et leurs serviteurs prennent une initiative sanguinaire, pour être plus sûrs d’entraîner les masses qui les entouraient. - *Ils criaient* : l’imparfait de la durée, et de nouveau le verbe *crier*. Cf. 18, 40. - *Crucifie, crucifiele !* Répétition qui trahit toute l’énergie de leurs sentiments haineux. Le pronom “ le ” est omis par les meilleurs manuscrits grecs, et son absence ne peut que renforcer l’idée. Voilà donc la réponse des Juifs aux demimesures de Pilate : la vue de l’Homme de douleurs les surexcite au lieu de les adoucir. Il faut, pour les satisfaire, qu’on achève promptement l’œuvre commencée. - *Pilate leur dit*. Notez dans ces versets (5-7) la grande rapidité du dialogue. - *Prenez-le vousmêmes* (avec emphase sur ce dernier pronom). Paroles ironiques, que nous avons déjà vues précédemment sur les lèvres du gouverneur (18, 31). La suite contient

un sarcasme encore plus amer (et crucifiez-le) ; car les Juifs avaient perdu le droit du glaive, et de plus, le crucifiement était pour eux un supplice illicite. - *Car moi, je ne trouve en lui*... Voyez 18, 38, et 19, 4. Pilate motive ainsi le refus qu'il dissimulait malignement sous une concession apparente.

Jean chap. 19 verset 7. - Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et selon notre loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. - *Les Juifs lui répondirent*... Ils avaient parfaitement compris que le gouverneur ne leur accordait qu'un droit illusoire, et pourtant il leur fallait sa sanction positive pour arriver à leurs fins : ils vont lancer une accusation nouvelle contre Jésus, dans l'espoir d'obtenir un décret de mort. L'hésitation de Pilate les rend euxmêmes plus hardis. - *Nous avons une loi*. " Nous " est emphatique. Les hiérarques font allusion à Lev. 24, 16 et Deut. 18, 20 ; ils insinuent en même temps que Rome inspirait d'ordinaire à ses représentants dans les provinces un grand respect pour les lois des peuples conquis. - *Et selon la loi il doit mourir*. Derechef, quoique d'une autre manière (Cf. 18, 30), ils veulent faire de Pilate le simple exécuteur de leur propre sentence. Ils déterminent par les mots suivants, *parce qu'il s'est fait Fils de Dieu*, en quoi l'accusé a grièvement lésé la loi judaïque. Jésus s'étant proclamé Fils de Dieu, il est un blasphémateur, un sacrilège, crime puni de mort chez les Juifs. Comme ces hiérarques sont cruellement habiles, virant de bord selon les circonstances, passant d'une accusation religieuse (Matth. 26, 65 et ss.) à une accusation politique (Luc. 23, 2), pour revenir ensuite à un délit religieux (dans ce passage), et finalement à une nouvelle incrimination politique (verset 12) ! L'expression " il s'est fait " est très expressive. " Fils de Dieu " doit se prendre dans le sens strictement métaphysique, et pas comme synonyme de Messie ; " Car ils (les Juifs) avaient auparavant accusé en vain Jésus de se dire Christ roi " (Corluy, h. l.), et il est évident qu'ici ils poussent leur pointe plus avant.

6° Sixième scène (à l'intérieur du prétoire) : Jésus est de nouveau interrogé par Pilate. 19, 8-11.

8 Lorsque Pilate entendit cette parole, il craignit encore davantage. 9 Et étant entré de nouveau dans le prétoire, il dit à Jésus : D'où estu ? Mais Jésus ne lui fit pas de réponse. 10 Alors Pilate lui dit : Tu ne me parles pas ? Ne saistu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier, et le pouvoir de te délivrer ? 11 Jésus répondit : Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à toi est coupable d'un plus grand péché.

La plus grande partie de ce passage appartient encore en propre à S. Jean. Nous y admirerons le majestueux silence, puis une noble et ferme réponse du divin prisonnier.

Jean chap. 19 verset 8. - Lorsque Pilate entendit cette parole, il craignit encore davantage. - *Lorsque Pilate entendit cette parole* : cette nouvelle scène est en effet une conséquence de la nouvelle accusation portée contre Jésus. - *Il craignit encore davantage*. Affecté déjà très vivement par la céleste attitude de N.-S. JésusChrist et par le songe de sa propre femme (Cf. Matth. 27, 19), Pilate le fut beaucoup plus encore lorsqu'il eut entendu cette parole des Juifs, qu'il interpréta, bien entendu, d'après ses idées païennes. Si ce majestueux accusé était vraiment un être surhumain, le fils de quelque divinité, quelles terribles vengeances des dieux ne risquaiton pas de s'attirer en prenant part à sa condamnation ? Comme le dit si bien le proverbe : Incrédule, crédule ! Mais il y a loin de cette crainte superstitieuse du " procurator " au sentiment que lui prête Tertullien quand il écrit : " Déjà chrétien par la connaissance intime qu'il avait de luimême ". Apol. 21.

Jean chap. 19 verset 9. - Et étant entré de nouveau dans le prétoire, il dit à Jésus : D'où estu ? Mais Jésus ne lui fit pas de réponse. - *Et étant entré de nouveau dans le prétoire*. Cf. 18, 33. Dominé par cette impression, Pilate veut interroger de nouveau l'accusé. - *D'où estu ?* La question est laissée à dessein dans un certain vague. Entendu à la façon ordinaire, " d'où " désignait la patrie terrestre de Jésus ; mais le gouverneur avait l'espoir de découvrir, dans les renseignements que le divin prisonnier lui donnerait sur son origine, quelques données sur sa véritable nature. - *Mais Jésus ne lui fit pas de réponse*. A quoi bon répondre en pareil cas ? Cf. Matth. 7, 6. Pilate auraitil donc compris ? La réponse antérieure, 18, 37, était d'ailleurs suffisante. Ce mélange admirable du silence de N.-S. JésusChrist et de ses réponses marquées au coin de la sagesse céleste n'est pas un des côtés les moins beaux de sa Passion. Voyez sa conduite analogue devant le Sanhédrin, Matth. 26, 62-64, et chez Hérode, Luc. 23, 6-12. " Quand ne répondait pas, il se taisait comme

une brebis (Is. 53, 7) ; quand il répondait, il enseignait comme un pasteur ”, S. Aug. Traité sur S. Jean. 116, 5.

Jean chap. 19 verset 10. - Alors Pilate lui dit : Tu ne me parles pas ? Ne saistu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier, et le pouvoir de te délivrer ? - Pilate est froissé de ne recevoir aucune réponse. Dans cette réplique, formulée sur le ton du maître irresponsable, il fait valoir brutalement son autorité suprême pour intimider l'accusé. - *Tu ne me parles pas ?* Le pronom est placé en avant d'une manière très expressive. A moi, le premier personnage de la province ? - *Ne saistu pas que*… Le gouverneur attire l'attention de Jésus sur les suites funestes d'une telle conduite. - *J'ai le pouvoir*, s'écrietil fièrement à deux reprises, et il pose une double alternative, *de te crucifier*, et … *de te délivrer ?* : d'une part, le supplice infamant et cruel de la croix, de l'autre, la liberté ; et il a bien soin de parler d'abord du châtiment, afin de produire plus d'effet. Toutefois les manuscrits N, A, B, M, etc., ont l'ordre contraire.

Jean chap. 19 verset 11. - Jésus répondit : Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à toi est coupable d'un plus grand péché. - *Jésus répondit*… C'est la dernière fois que le Sauveur adressera la parole au gouverneur. Comme il se met audessus de ce juge superbe ! “ Pilate ne parle que de son pouvoir : Jésus lui rappelle sa dépendance et sa responsabilité ”. Godet, h. l. Les rôles changent, et c'est le président du tribunal qui devient luimême l'accusé. - *Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi.* Dans le grec, le verbe n'est pas accompagné de la particule habituellement utilisée pour marquer le conditionnel, et cette omission constitue précisément un mode d'assertion plus vigoureux.. Notez aussi l'adjectif *aucun*, qui contribue encore à renforcer l'idée. L'emploi du neutre *s'il ne t'avait été donné* produit un résultat identique. - *D'en haut*. C'est-à-dire : “ par Dieu ”. Cf. 3, 31. Les païens euxmêmes admettaient cette suprématie de Dieu dans les affaires humaines, bien qu'ils la nient si souvent dans la pratique. En réalité, le gouvernement du monde est une théocratie, car Dieu ne cessera jamais d'être le “ roi des rois ”, la source de tout pouvoir humain. Cf. 3, 27 ; Rom. 13, 1-7. Les hommes ont beau faire, il n'abdiquera jamais, et même un juge despotique comme Pilate ne pouvait user de son autorité en dehors des plans providentiels. - *C'est pourquoi* : parce que le “ procurator ” n'a pas une puissance absolue, indépendante, mais qu'il n'est, en cet instant même et relativement à Jésus, qu'un instrument entre les mains divines. Après avoir si hautement affirmé, dans la première partie de sa réponse, la souveraine autorité de Dieu, NotreSeigneur insiste sur la responsabilité des juges de la terre. - *Celui qui m'a livré à toi*... NotreSeigneur faisait allusion à Caïphe, et non à Judas, en prononçant ces mots, car ce n'est pas Judas qui avait livré Jésus au gouverneur romain. Cf. 18, 35. - *Est coupable d'un plus grand péché.* Voyez, sur le crime des Juifs, 15, 22 et 24. Après tant de miracles qui prouvaient la divinité de N.-S. JésusChrist, après tant de lumières qu'ils avaient reçues de toutes manières, ne pas croire était déjà un énorme péché ; mais, en outre, ils avaient depuis longtemps tramé la mort de Jésus, et alors même ils mettaient tout en œuvre pour le faire condamner à un cruel supplice. Quant à Pilate, il était coupable aussi quoique moins grièvement : abusant de ses pouvoirs reçus d'en haut, il allait tolérer qu'on répandit le sang d'un innocent.

7° Septième scène (hors du prétoire) : Pilate ratifie la sentence de mort, après une dernière tentative pour sauver Jésus. 19, 12-16a.

12Dès lors, Pilate cherchait à le délivrer. Mais les Juifs criaient, en disant : Si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César ; car quiconque se fait roi se déclare contre César.
13Pilate, ayant entendu ces paroles, amena Jésus dehors, et s'assit sur le tribunal, au lieu appelé Lithostrotos ; en hébreu, Gabbatha. 14C'était le jour de la préparation de la Pâque, et environ la sixième heure. Et il dit aux Juifs : Voici votre roi. 15Mais ils criaient : À mort ! À mort ! Crucifiele ! Pilate leur dit : Crucifieraije votre roi ? Les princes des prêtres répondirent : Nous n'avons pas d'autre roi que César. 16aAlors il le leur livra pour être crucifié.

Cet épisode, si admirablement raconté, est encore une des richesses personnelles de notre évangéliste.

Jean chap. 19 verset 12. - Dès lors, Pilate cherchait à le délivrer. Mais les Juifs criaient, en disant : Si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César ; car quiconque se fait roi se déclare contre César. - *Dès lors*. D'autres donnent à ce mot la signification de " pour ce motif " (le syriaque, S. Augustin, Patrizi, Keil, Westcott, etc.). Cf. 6, 66. La traduction de la Vulgate est préférable. Auparavant déjà Pilate avait fait plusieurs tentatives pour sauver Jésus, mais indirectement, mollement. On parle ici d'efforts suprêmes, plus directs, réitérés, comme l'exprime l'imparfait *cherchait*. La réponse du Sauveur (verset 11) l'a rendu plus anxieux que jamais, et il désirait vivement ne point participer à sa condamnation. - *Pilate cherchait à le délivrer*. Que ne le faisaitil de luimême, puisqu'il avait en cela de pleins pouvoirs ? - *Mais les Juifs criaient...* Mais (par contraste) les Juifs criaient. Eux aussi, ils redoublent d'efforts, de crainte que leur victime ne leur échappe. - *Si tu le délivres…* Leur haine intelligente va transformer, selon les besoins du moment, le délit religieux dont ils accusaient NotreSeigneur, en un crime politique. - *Tu n'es pas l'ami de César*. Connaissant l'ambition du " procurator ", les Juifs le menacent ouvertement de la disgrâce de l'empereur, auprès duquel ils étaient tout disposés à le diffamer. Combien d'hommes plus courageux que Pilate sont tout à coup devenus lâches pour un semblable motif ? D'après Wetstein, h. l., " On disait que les légats, les procurateurs, les préfets et les conseillers étaient des amis de César " ; mais ce n'est pas à ce titre officiel que les hiérarques faisaient allusion. Relâcher le prisonnier, telle était leur pensée, serait de la part du gouverneur aller contre les intérêts de César et s'exposer à perdre prochainement les faveurs impériales, c'est-à-dire à perdre sa place. - *Car quiconque…* Ils vont développer leur assertion et en démontrer la vérité. - *Se fait roi*, comme c'était le cas pour Jésus, suivant eux. - *Se déclare contre César*. Se proclamer roi dans un royaume établi, organisé, c'est évidemment " contredire ", et de la façon la plus grave, le souverain régnant ; c'est commettre le crime de lèsemajesté. La " lex majestatis ", ainsi qu'on la nommait à Rome, était alors maniée d'une manière extrêmement dure par Tibère, au dire de Suétone (Tiber., c. 58). " Le crime de lèsemajesté était le complément de toutes les accusations ", ajoute Tacite en parlant du même empereur (Ann. 3, 38). Aussi une simple accusation équivalaitelle à un arrêt de mort. Les hiérarques savaient ce qu'ils disaient.

Jean chap. 19 verset 13. - Pilate, ayant entendu ces paroles, amena Jésus dehors, et s'assit sur le tribunal, au lieu appelé Lithostrotos ; en hébreu, Gabbatha. - *Pilate, ayant entendu…* Les détails deviennent de plus en plus nombreux, comme 18, 1-4 ; on sent que l'heure décisive est arrivée. Le gouverneur, intimidé par les dernières menaces des Juifs, semble avoir pris maintenant son parti. Cette fois, il ne leur adresse aucune réponse ; il se borne à quelques préparatifs solennels, avant de passer à la sentence. - *Ces paroles* : toutes les paroles antérieures des hiérarques avaient fortement agi sur Pilate. - *Amena Jésus dehors*. La loi romaine voulait que les arrêts de mort fussent proclamés de jour et d'un point surélevé. c. Jos. Bell. Jud. 2, 14, 8. Le " procurator " obéit à toutes ces formalités légales. - *Et s'assit*. Le verbe serait employé dans le sens actif d'après quelques exégètes (" il le fit asseoir "), conformément aux passages 1 Cor. 6, 4 ; Eph. 1, 20. Toutefois, contre cette interprétation nous pouvons alléguer que S. Jean prend toujours ce verbe dans le sens intransitif (Cf. 8, 2 ; 12, 4 ; Apoc. 3, 21 ; 20, 4). Voyez aussi Act. 12, 21 ; 25, 6, 17. - *Sur le tribunal*. Le manque d'article paraît indiquer qu'il s'agit non d'un tribunal fixe, mais d'une tribune improvisée, qui consistait en un escabeau et un fauteuil d'apparat. - *Au lieu appelé Lithrostotos*. C'est le mot grec qui dérive de " lapis ", " sterno ", et qui signifie " mosaïques dont tous les fragments sont taillés en forme de cube ". Les mosaïques étaient alors fréquentes dans les riches maisons grecques et romaines, et Josèphe raconte, ce qui est plus intéressant pour nous, qu'à Jérusalem la colline du temple était pavée en mosaïque du côté de la citadelle Antonia. Cf. Ant. 5, 5, 2. - *En hébreu* (Cf. 5, 2 ; 19, 17), *Gabbatha*. En lettres hébraïques, גבתא, avec la signification de " lieu élevé, estrade ". Le nom hébreu n'était donc pas l'équivalent du nom grec, mais il désignait le même local.

Jean chap. 19 verset 14. - C'était le jour de la préparation de la Pâque, et environ la sixième heure. Et il dit aux Juifs : Voici votre roi. - La première moitié de ce verset contient deux indications chronologiques, destinées à conserver le souvenir d'un jour et d'une heure si importants pour le salut du monde ; mais ces indications ontelles mêmes donné lieu à de graves difficultés exégétiques. - *C'était le jour de la préparation de la Pâque*. Il faudrait entendre, suivant un grand nombre de commentateurs contemporains, la vigile de la Pâque, le jour où l'on faisait les derniers préparatifs en vue de célébrer la fête, par conséquent le 14 nisan. Et il suivrait de là que N.-S. JésusChrist, d'après S. Jean, aurait été crucifié dans cette même journée du 14, et non le 15 comme nous l'avons admis. Mais c'est là une très fausse déduction. Ainsi qu'on l'a souvent répété à la suite de Bochart, Hieroz., p. 567, " Les auteurs sacrés n'ont pas connu d'autre Parascève ou préparation que celle du sabbat ". En d'autres termes, le Nouveau Testament n'emploie

ce nom de Parascève que pour désigner le vendredi, jour auquel les Juifs “ préparaient ” tout ce qui leur était nécessaire pour le sabbat, les aliments surtout. Cf verset 31 ; Marc. 15, 42, passage si explicite ; Luc. 23, 54. Cette dénomination n'aurait nullement convenu aux fêtes, attendu qu'elles ne rendaient pas tous les travaux illicites, et en particulier la préparation des repas. Sur cette question voyez Patrizi, De evang. Lib. 3, dissert. 50, n. 30 et ss. ; Keil, Commentar über das Evang. des Johannes, p. 547. - *Environ la sixième heure*. S. Jean n'a pris soin de noter les heures qu'en cinq endroits de son évangile : 1, 39 ; 4, 6, 52 ; 11, 9 ; et ici même. Nous avons déjà dit que, “ a priori ” et selon toute vraisemblance, il a dû supputer les heures de la même manière que les autres évangélistes, entre six heures du matin et six heures du soir. Voyez l'Évangile selon S. Matth., p. 385. Mais alors, “ il se présente une grande difficulté ”, S. Aug. Traité sur S. Jean, 116, 8. En effet, “ à cause du témoignage de l'Évangile de Marc (15, 25) qui dit : “ Il était la troisième heure et ils le crucifièrent ” (ibid.). Et S. Jean ne se contreditil pas luimême ? Il nous a montré les Juifs amenant de très grand matin N.-S. JésusChrist au prétoire (Cf. XVIII, 25) ; or où trouver assez de faits dans sa narration pour remplir environ six heures ? Il y a plusieurs systèmes de conciliation.

- 1° Le chiffre trois, dans S. Marc, serait une erreur de copiste ; Γ, le signe de 3, aurait été substitué à ς ou à F, les signes de 6. Telle était l'opinion d'Eusèbe de Césarée au 4ème siècle (Cf. Mai, Nova Patrum Biblioth., t. 4, p. 299-300, et S. Jérôme, Brev. in Ps. 77). Rien n'est moins vraisemblable que cette opinion, qui a contre elle presque l'unanimité des manuscrits et des versions.

- 2° D'après d'autres critiques (les PP. Patrizi, Corluy, etc.), c'est dans le texte de S. Jean qu'une erreur se serait glissée, *sixième* au lieu de *troisième*. Ils s'appuient sur les manuscrits D, L, X, Δ, etc., sur Nonnus et le Chronicon paschale ; mais également avec peu de probabilité, pour le motif déjà exprimé.

- 3° Ainsi que s'exprime M. Godet, h. l. à cette époque, “ on divisait en gros le jour, comme la nuit, en quatre portions de trois heures chacune. C'est ce qui explique pourquoi il n'est presque jamais fait mention, dans tout le Nouveau Testament, que des troisième, sixième et neuvième heure, et pourquoi aussi.. les expressions “ A peu près, Environ ”, y sont si fréquentes (Matth. 27, 46 ; Luc, 23, 44 ; Joan. 4, 6 ; 19, 14 ; Act. 10, 3, 9)… Il est certainement permis de prendre ici, soit chez S. Marc, soit chez S. Jean, des moyennes… ! Comme la troisième heure de S. Marc peut s'étendre de 6 à 10 heures, la sixième de S. Jean comprend certainement de onze à midi ”. Cela, et un autre développement qu'il serait trop long de citer, nous paraît plus subtil que réel. C'est prendre beaucoup trop de marge pour résoudre la difficulté.

- 4° Le système le plus facile et le plus simple consiste à dire que S. Jean comptait les heures de minuit à minuit, comme nous le faisons nousmêmes. De la sorte, l'expression *Environ la sixième heure* désignerait environ 5 heures du matin. Wieseler, dans ses Beitraege, p. 252, allègue quelques faits pour démontrer qu'au temps de Strabon et de Pline ce mode de supputation s'était déjà répandu dans l'AsieMineure, et son raisonnement à convaincu un certain nombre d'exégètes distingués, entre autres MM. Wosdsworth, Macclellan, Keil, Westcott, etc. Néanmoins, la démonstration nous paraît insuffisante pour ce qui concerne le quatrième évangile. Et puis, à six heures on ne faisait guère qu'introduire Jésus au prétoire, et où trouver, entre l'aube du jour et cette heure matinale, assez de temps pour placer tous les événements racontés par les évangélistes réunis (Synopis evangelica, §§. 159-165) ?

- 5° Reste donc le cinquième et dernier système, le plus difficile de tous, mais aussi le plus probable, que nous avons placé au début de cette petite dissertation. Nous pensons donc aujourd'hui, avec le plupart des commentateurs (quoique nous ayons adopté autrefois un autre sentiment ; voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 551), que la numération de S. Jean est la même pour les heures du jour que celle des synoptiques, parce que nous ne voyons aucun motif suffisant de supposer le contraire. Pour établir l'harmonie avec S. Marc, nous nous réglons sur la particule *environ*, qui nous laisse quelque latitude ; d'ailleurs, comme on l'a remarqué, S. Marc n'étant pas toujours parfaitement exact pour les indications de temps, c'est en faveur de S. Jean qu'il faut trancher ici le différend (Schanz).

- *Voici votre roi*. Cf. verset 5. Là, Pilate était mû par un sentiment de pitié à l'égard de N.-S. JésusChrist ; actuellement, il ne pense qu'à se moquer et à se venger des Juifs.

Jean chap. 19 verset 15. - Mais ils criaient : À mort ! À mort ! Crucifiele ! Pilate leur dit : Crucifieraije votre roi ? Les princes des prêtres répondirent : Nous n'avons pas d'autre roi que César. - *Mais* (en

réponse à l'ironie de Pilate) *ils criaient : A mort ! A mort !...* Dans le grec : Enlevez-le, enlevez-le (du peuple). Cf. Luc. 23, 18. La répétition de ce mot barbare exprime une rage haineuse. - *Crucifiele*, dans le grec à l'impératif aoriste ; littéralement : aie crucifié. Les temps passés marquent fort bien l'impatience où étaient les juifs d'en finir avec Jésus. - *Pilate leur dit : Crucifieraije votre roi ?* " Votre roi, je le crucifierais ? ". La place donnée aux mots " votre roi " ajoute beaucoup à la pensée. - *Les princes des prêtres répondirent...* " Cet abîme de dégradation était réservé aux hiérarques. Les organes officiels de la théocratie proclament euxmêmes qu'ils ont déserté la foi par laquelle la nation avait vécu. Plutôt que de reconnaître le caractère messianique de Jésus, ils affirment hautement qu'un empereur païen est leur roi. " Plummer, h. l. Telle est en effet la signification de leur cri : *Nous n'avons pas d'autre roi que César*. Ils renient tous leurs droits et privilèges théocratiques, leur Messie, leur religion, pour se déclarer de vulgaires sujets de Tibère. Comme le roi céleste sait se venger ! " Ils ont élu César pour leur roi ; c'est par César qu'ils ont été détruits, et cela pendant la fête de Pâque ellemême ". Lampe, h. l.

Jean chap. 19 verset 16a. - Alors il le leur livra pour être crucifié. - *Alors...* A la bassesse des Juifs correspondit celle de Pilate. De part et d'autre il y eut un meurtre judiciaire. - *Il le leur livra.* S. Matthieu, S. Marc et S. Luc ont aussi une phrase à peu près identique. C'est aux Juifs que Pilate livra Jésus, les Juifs furent les vrais bourreaux de Notre Seigneur (" Ils extorquèrent des suffrages par la violence ", dit énergiquement Tertullien, Apol. 21) : les soldats romains n'ont été que les exécuteurs matériels de la sentence. Mais Pilate aussi commit alors un suicide politique ; car il perdit plus tard sa place, à laquelle il avait sacrifié, malgré les réclamations de sa conscience, le sang d'un innocent. Voyez l'Évangile selon S. Matth., p. 540.

3. Le supplice. 19, 16b-42.

Après s'être si longuement étendu sur le procès de N. S. JésusChrist, S. Jean abrège au contraire d'une façon notable le récit de sa mort. Toutefois, comme partout ailleurs, il signalera des traits nouveaux et importants ; entre autres, un incident relatif au titre de la croix (versets 19-22), la filiale sollicitude de Jésus pour sa mère (versets 25-27), la liberté parfaite avec laquelle le Christ exhala son dernier soupir (versets 28-30), le coup de lance au sacré côté (versets 31-37), etc. Particularités qui constituent, dit fort bien de Wette, " ce qu'il y a de plus beau et de plus sublime ". - Nous avons ici deux divisions principales : la mort de Jésus, versets 16b-30 ; sa sépulture 31-42.

a. La mort de N. S. JésusChrist. 19, 16b-30.

1° La voie douloureuse et le crucifiement. 19, 16b-18.

Parall. Matth. 27, 31-35a ; Marc. 15, 20-24a ; Luc. 22, 26-34.

16b Ils prirent donc Jésus, et l'emmenèrent. 17 Et, portant sa croix, il vint au lieu appelé Calvaire ; en hébreu, Golgotha. 18 Là ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu.

Jean chap. 19 verset 16b. - Ils prirent donc Jésus, et l'emmenèrent. - *Ils prirent donc Jésus*. Cette phrase est corrélative de " il le leur livra " (verset 16a) ; le sujet du verbe est " princes des prêtres ", du verset 15, quoiqu'en réalité les soldats romains soient désormais les acteurs immédiats, comme nous venons de le dire. - *Et l'emmenèrent*. Immédiatement, car, dans l'antiquité, l'exécution suivait de très près la sentence. L'authenticité du verbe est suffisamment garantie, malgré son absence dans les manuscrits B, L.

Jean chap. 19 verset 17. - Et, portant sa croix, il vint au lieu appelé Calvaire ; en hébreu, Golgotha. - *Et portant sa croix*. Les variantes sont multiples dans le grec. *Sa croix*, mis en avant d'après la leçon la plus probable, est plein d'emphase, et la formule entière met admirablement en relief le courage avec lequel N. S. JésusChrist saisit la croix de la main des soldats et la plaça sur ses épaules. " Renonçant à la joie qui lui était proposée, il a enduré la croix en méprisant la honte de ce supplice ", Hebr. 12, 2. C'est un nouvel Isaac portant le bois de son sacrifice (Gen. 22, 6) ; et, coïncidence frappante, Jésus se chargea de la croix à l'endroit même où le fils unique d'Abraham déposa le bois de l'holocauste, au mont Moriah. Voyez, sur cette opinion antique, S. Méliton ap. Routh, Reliq. Sacrae, t. 1, p. 122 ; HanebergSchegg, h.l., t. 2, p. 456.

Sur la forme de la croix et la coutume barbare de faire porter au condamné l'instrument de son supplice, voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 544, 546 et ss., et notre Atlas archéolog. de la Bible, pl. 55, fig. 12. - *Il vint*. Au verset 16, " emmenèrent " se rapportait à la sortie du prétoire ; " il vint " désigne le moment où le cortège funèbre traversa la porte de la ville, car Jésus " a souffert sa Passion à l'extérieur des portes de la ville " (Hebr. 13, 12), conformément aux coutumes juives et romaines. S. Jean omet les incidents relatifs à Simon de Cyrène et aux femmes de Jérusalem. Nous avons brièvement décrit dans l'Évangile selon S. Marc, p. 214-215, la " via crucis " traditionnelle. - *Au lieu appelé Calvaire* (Cf. Luc. 23, 33). Ce n'était alors qu'une élévation de terrain, qui devait son nom à la ressemblance générale qu'on lui avait trouvée avec le crâne humain. Voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 545. - *En hébreu Golgotha*. Cf. Matth. 27, 22 et le commentaire. Nous avons dit un mot, au même endroit, de la discussion qui s'est élevée de nos jours touchant l'emplacement du Golgotha.

Jean chap. 19 verset 18. - Là ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu. - *Là ils le crucifièrent*. Horrible et ignominieux supplice, dont nous avons exposé ailleurs les détails (Evang. selon S. Matthieu). On avait affreusement combiné toutes choses pour retarder la mort le plus possible, quoique en accumulant les souffrances. Nous ajouterons ce texte complet de Nonnus à ce que nous avons dit du nombre des clous : " Il a péri suspendu dans les airs par des clous de fer, et étendu par le quadruple lien de la mort survenue sur le bois ". - *Et deux autres avec lui* : deux malfaiteurs vulgaires, d'après les narrations synoptiques. " La même peine pour tous, mais pour des causes différentes ", S. Augustin. - *Un de chaque côté*, à droite et à gauche de Jésus. L'expression grecque n'est employée qu'ici et Act. 22, 2. - *Et Jésus au milieu*. " Contraste dramatique " (Plummer). La place d'honneur devenait, en semblable circonstance, une place de plus profonde humiliation. Isaïe avait prédit ce détail, 53, 12. Cf. Luc. 22, 37.

2° L'inscription de la croix. 19, 19-22.

Parall, Matth. 27, 37 ; Marc, 15, 26 ; Luc. 23, 38.

19Pilate rédigea aussi une inscription, qu'il plaça audessus de la croix. Il y était écrit : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. 20Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, car le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville. Elle était rédigée en hébreu, en grec et en latin. 21Mais les pontifes des Juifs disaient à Pilate : N'écris pas : Roi des Juifs ; mais écris qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. 22Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.

S. Jean a tout un épisode pour montrer la suite des dispositions hautaines de Pilate envers les Juifs : les synoptiques ne mentionnent le " titulus crucis " qu'en passant.

Jean chap. 19 verset 19. - Pilate rédigea aussi une inscription, qu'il plaça audessus de la croix. Il y était écrit : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. - *Pilate rédigea aussi une inscription*. Il appartenait au gouverneur, en sa qualité de juge suprême, de composer luimême l'inscription qu'on attachait au sommet de la croix (voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 549) : Pilate profita de son droit pour se venger des hiérarques en les humiliant. Il n'est pas nécessaire de traduire " scripsit " par le plusqueparfait " avait rédigé ", ni de regarder l'aoriste comme l'indice d'un oubli réparé un peu plus tard. Le " procurator " écrivit l'inscription aussitôt après la condamnation, en même temps qu'on faisait les autres préparatifs du crucifiement. - *Une inscription* (sans article) : le nom technique chez les Romains. S. Jean est seul à l'employer. - *Qu'il plaça audessus de la croix* : " audessus de la tête de Jésus " , Matth. 27, 37. Voyez notre Atlas archéologique de la Bible, Pl. 55, fig. 4. - *Il y était écrit* : " par un instinct divin singulier ", Lampe. Il fallait que la royauté de N. S. JésusChrist fût hautement proclamée. Il meurt comme un criminel ; mais il est roi, et roi glorieux, et roi conquérant, même sur l'instrument de son supplice. - L'inscription, telle qu'elle est conservée par S. Jean, se compose de trois choses, savoir : le nom du divin supplicié, *Jésus*, sa patrie, *de Nazareth* ; le délit qui l'avait fait condamner, *roi des Juifs*. Voyez dans l'Evang. selon S. Luc. p. 394, une comparaison entre les variantes de l'inscription d'après les quatre évangiles.

Jean chap. 19 verset 20. - Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, car le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville. Elle était rédigée en hébreu, en grec et en latin. - *Beaucoup de Juifs lurent cette inscription*. Ils le lurent à leur profonde confusion ; beaucoup de païens durent le lire aussi, et en profiter pour tourner en dérision les espérances des Juifs. - *Était près de la ville*… Cf. Matth. 27, 33. Les peintres font d'ordinaire un contresens en plaçant Jérusalem dans le lointain. - *Elle était rédigée en hébreu*. La mention des trois langues est propre à S. Luc et à S. Jean. Les inscriptions en plusieurs idiomes n'étaient pas rares alors dans les provinces romaines ; elles étaient même une nécessité si l'on voulait que tout le monde puisse les lire. Cf. Jos. Ant. 14, 10, 2. S. Augustin écrit sur ce passage : " Ces trois langues dominaient ici toutes les autres : l'hébreu, à cause de son utilisation par les Juifs pour glorifier la loi Dieu ; le grec à cause des savants des Gentils ; le latin, à cause de la domination des Romains sur presque tous les peuples ", Traité sur S. Jean, 117, 4. Cf. Luc. 23, 38 et le commentaire. Au lieu de " en grec et en latin ", les meilleurs manuscrits portent " en latin et en grec ", mettant le grec au second rang.

Jean chap. 19 verset 21. - Mais les pontifes des Juifs disaient à Pilate : N'écris pas : Roi des Juifs ; mais écris qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. - *Les pontifes des Juifs* : expression remarquable, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Les princes des prêtres ne durent pas se présenter en corps à Pilate ; ils lui envoyèrent une délégation. - *Disaient à Pilate*… L'imparfait dénote des réclamations énergiques et réitérées. - *N'écris pas*… Humiliés de voir qu'un supplicié fût appelé, en face de tout le monde et d'une manière pour ainsi dire officielle, le roi de leur nation, ils proposent une modification dans le texte de l'inscription. Au lieu de *Roi des Juifs*, ils voudraient : " il a dit : Je suis le roi des juifs. " (*il* est dédaigneux). Les hiérarques continuent jusqu'au bout leurs calomnies contre Jésus, essayant de le ranger parmi les faux Messies qui étaient alors si nombreux.

Jean chap. 19 verset 22. - Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. - *Pilate répondit*. Lâche auparavant, Pilate refuse dans les termes les plus catégoriques d'obtempérer à cette demande. Il a cédé sur tout le reste, il se montre inflexible sur un petit détail, la Providence le permettant pour affirmer que Jésus " Le Seigneur a établi son règne par le bois ". Du reste, le " procurator " savait qu'il n'avait en cela rien à craindre pour ses intérêts privés. - *Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit*. Dans le grec, deux parfaits coup sur coup, " le temps du fait accompli " (Godet) et sur lequel il n'y a plus à revenir.

3° Les vêtements du Christ tirés au sort. 19, 23-24.

Parall. Matth. 27, 35-36 ; Marc. 15, 24 ; Luc. 23, 34.

23Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et en firent quatre parts ; une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique ; c'était une tunique sans couture, d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. 24Et ils dirent entre eux : Ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. C'était afin que s'accomplît cette parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma tunique au sort. C'est là ce que firent les soldats.

Jean chap. 19 verset 23. - Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et en firent quatre parts ; une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique ; c'était une tunique sans couture, d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. - *Les soldats, après avoir crucifié Jésus*... Après l'épisode rétrospectif des versets 19-22, l'évangéliste reprend l'histoire des derniers moments de N. S. JésusChrist. Les détails qu'il a conservés sur le partage des vêtements sont neufs en grande partie, surtout ce qui concerne la sainte tunique. *Les soldats* désigne l'escouade de quatre soldats qui avaient rempli à l'égard de Jésus l'office de bourreaux (*après avoir crucifié Jésus*). Cf. Act. 12, 4. - *Prirent ses vêtements*. En effet, " les condamnés sont crucifiés nus ", disait la loi. Sur cette coutume et sur l'adjudication des vêtements des " cruciarii " aux bourreaux, voyez l'Évangile selon S. Matth., p. 548. - *Et en firent quatre parts*. Vraisemblablement : le manteau, la coiffure, la ceinture, les sandales. La tunique sera mise à part, ainsi qu'on va le dire. - *Une part pour chaque soldat*. Le lot de chacun fut fixé par le sort, d'après les synoptiques. - *C'était une tunique sans couture*. Cette tunique sans couture, tissée d'une seule pièce comme celles des prêtres (d'après l'historien Josèphe), avec une ouverture en haut pour passer la tête, était sans doute l'œuvre de Marie, ou le présent d'une des saintes femmes qui pourvoyaient aux besoins de Jésus. On croit la

conserver à Trèves. Voyez Rohault de Fleury, Les Instruments de la Passion, p. 250 ; F. X. Kraus, Der heilige Nagel in der Domkirche zu Trier, Trèves 1868.

Jean chap. 19 verset 24. - Et ils dirent entre eux : Ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. C'était afin que s'accomplît cette parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma tunique au sort. C'est là ce que firent les soldats. *Ils se dirent entre eux* (à cause de la particularité qui vient d'être mentionnée) : *Ne la déchirons pas, mais tirons au sort*... La partager, c'eût été la détruire, et aucun des quatre ne voulait renoncer à ses droits sur elle. - *C'était afin que s'accomplît*... Dans ce petit détail, l'évangéliste nous fait voir, selon sa coutume, l'accomplissement éclatant d'un ancien oracle de l'Esprit Saint. - *Cette parole de l'Écriture* (*disant* est omis par N, B, a, b, c, e, etc.). C'est le Psaume 21, verset 19, cité littéralement d'après la traduction des Septante. La citation se compose de deux membres de phrase, qui répètent la même idée avec une simple variante d'expressions, en vertu du parallélisme hébreu. - Premier membre de phrase : *Ils se sont partagé mes vêtements.* Dans le texte original, il s'agit des vêtements supérieurs. Cf. verset 23. - Deuxième membre de phrase : *et ils ont tiré ma tunique au sort*. En hébreu, au singulier, le vêtement plus intérieur et proprement dit, la tunique. Ce second membre exprime une gradation évidente, soit dans le texte même de la prophétie, soit dans son accomplissement. - *C'est là ce que firent les soldats*. Répétition solennelle, pour insister sur la pensée. Tandis que Jésus est suspendu à quatre blessures, comme dit Bossuet, et longtemps avant qu'il soit mort, les bourreaux s'approprient ses vêtements. - C'est à cet endroit qu'il faut placer les insultes grossières des Sanhédristes, et le touchant épisode du bon larron. Voyez notre Synopsis evangelica, § 168.

4° Jésus lègue sa mère à S. Jean. 19, 25-27.

25Cependant, près de la croix de Jésus se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et MarieMadeleine. 26Ayant donc vu sa mère, et, auprès d'elle, le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. 27Puis il dit au disciple : Voilà ta Mère. Et, à partir de cette heure, le disciple la prit chez lui.

“ Saisissant tableau de sollicitude filiale ”, s'écrie Keim luimême, si froid et si ouvertement rationaliste. S. Jean l'a peint d'une manière simple, délicate, vivante. C'est un de ses chefsd'œuvre spéciaux.

Jean chap. 19 verset 25. - Cependant, près de la croix de Jésus se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et MarieMadeleine. - *Près de la croix de Jésus.* D'après S. Marc, 15, 40, les saintes femmes “ observaient de loin ”, tandis que S. Jean nous les montre debout au pied même de la croix. Estce une antilogie réelle, ainsi que le prétendent les rationalistes ? Nous répondrons en citant l'adage : “ Distingue les temps, et l'Écriture concordera ”. Les deux narrateurs ne décrivent donc pas ce qui avait lieu en un seul et même instant : d'abord restés à quelque distance, les amis du Sauveur s'étaient rapprochés de sa croix. - *Se tenaient*. Grand contraste : le groupe des amis est ainsi opposé à celui des bourreaux (versets 23 et ss.). - *Sa mère*. Marie était là courageusement, souffrant toutes les angoisses prédites par le vieillard Siméon (Luc. 2, 35), dans l'attitude et les sentiments si admirablement exposés par l'auteur de la prose “ Stabat Mater ”. - *Et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas*. Une assez vive discussion a été soulevée à propos de cette ligne. Fautil regarder Marie, femme de Cléophas, et la sœur de la Sainte Vierge comme deux personnes distinctes, ou doiton les identifier ? Quelques antiques versions (la Peschito, l'éthiopien, le persan) tranchent la question en insérant la conjonction “ et ” avant “ Marie ” ; mais elles sont contredites par tous les autres documents. La tradition les contredit aussi pour ce qui regarde le fait luimême, car elle admet très communément l'identité. Les partisans, aujourd'hui assez nombreux, de l'opinion contraire, objectent qu'alors il y aurait eu deux sœurs appelées Marie dans une même famille. On leur répond que cela s'est vu plus d'une fois, et qu'il est aisé d'établir quelque différence à l'aide d'un surnom ou d'une abréviation ; ou encore, mais avec moins de solidité, que la Sainte Vierge et Marie de Cléophas pouvaient bien n'être que de simples bellessœurs, ou des cousines germaines du côté paternel. La seconde Marie était la femme, et non la mère (Ewald) ou la sœur (Patrizi), ou la fille (Calmet) de Cléophas. Sur Cléophas luimême, ou Alphée (en hébreu Chalpaï), voyez l'explication de Matth. 10, 3. Eusèbe, Hist. Eccl. 3, 11, fait de lui un frère de S. Joseph. La parenté de Marie de Cléophas avec la Sainte Vierge explique

celle de son fils S. Jacques le Mineur avec N. S. JésusChrist. Cf. Gal. 1, 19. - *Et MarieMadeleine*. La pieuse pénitente ne pouvait manquer à cette scène d'amour et de généreuse compassion. Les synoptiques parlent encore de Salomé, mère de S. Jacques le Majeur et de S. Jean, et de plusieurs autres saintes femmes. Cf. Matth. 27, 56 ; Marc. 15, 40.

Jean chap. 19 verset 26. - Ayant donc vu sa mère, et, auprès d'elle, le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. - *Ayant donc vu sa mère*. Quel coup douloureux ce fut pour le cœur filial de Jésus ! Mais de sa douleur même il fera naître une consolation pour sa mère. - *Et auprès d'elle le disciple*… Jean aussi se tenait fidèle, au poste d'honneur où l'avaient irrésistiblement conduit les saintes tendresses dont il était l'objet, et qu'il ressentait si vivement luimême. La formule " qu'il aimait " ne pouvait manquer ici, car elle explique, à elle seule, pourquoi Jésus confia sa mère à S. Jean de préférence à tout autre disciple. Cf. 13, 22 et le commentaire. - *Jésus dit à sa mère*. C'est en quelque sorte son testament que N. S. JésusChrist va faire. " Mais que peutil donner, nu, dépouillé comme il est, pauvre esclave qui n'a plus rien en son pouvoir dont il puisse disposer… ? De quelque côté qu'il tourne les yeux, Jésus ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe ; il voit Marie et S. Jean qui sont là pour lui dire : Nous sommes à vous ! Voilà tout le bien qui lui reste ; il les donne l'un à l'autre. " Bossuet, Panégyrique de S. Jean, 2e partie. - *Femme*. Sur cette appellation, voyez 2, 4 et la note. C'est en faisant un énorme et inepte contresens que divers commentateurs incrédules ou hétérodoxes l'ont regardée comme un terme de froideur : Jésus, ajoutentils, montrait ainsi à sa mère qu'il renonçait totalement à elle, pour se remettre entre les mains de son Père céleste. Mais d'autres ont su mieux comprendre, malgré leurs préjugés. " Au point de vue psychologique, écrit M. Reuss, h. l., rien n'est touchant comme ces paroles suprêmes, adressées à une mère éplorée et à un disciple chéri. ". Et J. P. Lange trouve à bon droit que le nom de " femme " convenait alors admirablement à celle qui fut la " femme idéale ". - *Voilà* (avec un double regard de ses yeux mourants, l'un sur Marie, l'autre sur S. Jean) *votre fils*. On renonce à commenter de si grandes choses. " Comme Jésus honore son disciple, en faisant de lui son propre frère ! Tant il est bon de se tenir auprès de la croix, et de demeurer avec Jésus quand il souffre " ! Théophylacte, h. l. Il est tout à fait évident, ainsi que des protestants même (Olshausen, Hengstenberg, etc.) le déduisent de cette scène, que Marie n'avait pas d'autres enfants ; autrement c'est à l'un d'eux que Jésus aurait confié sa mère. Mais combien de fils ne reçutelle pas avec S. Jean ! " Dans la personne de saint Jean la Vierge Marie a reçu tous les élus, comme le testament de Jésus Christ mourant sur la croix ". Noël Alexandre, h. l. Et encore : " Il me semble qu'un grand mystère est exprimé dans cela : car il nous a tous recommandés au soin, à la protection et à l'intercession de la bienheureuse Vierge ", Tolet. Nous aussi, nous sommes donc devenus au Calvaire les enfants de Marie et les frères de Jésus. L'exactitude exégétique demande néanmoins que nous ne regardions cette pensée que comme une touchante adaptation, qui n'est pas contenue dans le sens littéral et qui est relativement récente : " Pour autant que nous le sachions, on ne trouve chez aucun Père de l'Église avant Rupert (12ième siècle) cette proposition voulant que la Bienheureuse Vierge Marie ait alors enfanté à la vie tout le genre humain ; et que s'applique à tout disciple de Jésus ce qui a été dit à Jean. En conséquence, bien que cette proposition ne puisse provenir de l'évangile que par extension, elle est quand même digne d'un grand respect et d'une grande vénération ". Corluy, Comment. in evang. S. Joannis, p. 452 de la 2è édit. Cf. van Steenkiste, Evang. S. Matth., 2è édit., t. 2, P. 586.

Jean chap. 19 verset 27. - Puis il dit au disciple : Voilà ta Mère. Et, à partir de cette heure, le disciple la prit chez lui. - *Puis il dit au disciple : Voilà ta Mère*. Parole qui correspond entièrement à la précédente, avec cette seule différence qu'il n'y a pas de titre préalable, corrélatif à " Femme ". Jésus avait donné à S. Pierre son Église, il donne sa mère à S. Jean. " Il a confié une mère vierge à un vierge ", S. Jérôme, De vir. Illustr. Empruntons encore le secours de Bossuet, l. c. : " O Jean, je vous donne Marie, et je vous donne en même temps à Marie… Marie est à S. Jean, et S. Jean est à Marie… Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa mère vivra dans le cœur de Jean. Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît, et dont la parole est toutepuissante et opère en eux tout ce qu'il leur dit, il fait Marie mère de Jean et Jean fils de Marie. " Du reste, Marie devait déjà nourrir jusqu'à un certain point des sentiments maternels pour le disciple privilégié de son fils. Salomé, qui était, elle aussi, auprès de la croix (note du verset 24), dut éprouver de son côté une vive émotion en entendant les paroles de Jésus. - L'évangéliste ajoute un autre détail, pour montrer la réalisation du dernier désir de son Maître : *Et, à partir de cette heure, le disciple la prit chez lui*. Marie et Jean avaient été mis sous la protection l'un de l'autre ; mais, ainsi qu'il convenait, c'est le fils adoptif qui joue d'abord le principal rôle, en recevant la saint Vierge dans la maison qu'il

occupait alors à Jérusalem. Il ne faut pas trop presser le sens des mots “ à partir de cette heure ”, et en conclure que Marie et Jean quittèrent immédiatement la croix et le Calvaire. Il serait peu naturel qu'ils se fussent retirés avant le dernier soupir du Sauveur. - Quel doux et vivant souvenir pour l'apôtre bienaimé durant sa longue carrière ! Sur la vie de la sainte Vierge à partir de la Passion, voyez Act. 1, 14, et les ouvrages spéciaux. La tradition n'est pas unanime sur plusieurs points importants. D'après S. Épiphane, Haer 78, 11 (Cf. Niceph. Hist. Eccl. 2, 3), Marie aurait vécu onze années encore à Jérusalem avec S. Jean, et c'est là qu'elle se serait doucement endormie dans le Seigneur (on vénère son tombeau dans la vallée du Cédron, non loin de Gethsémani ; voyez A. Riess, Atlas de la Bible, pl. 6). Au contraire, la Lettre synodale du concile d'Éphèse assure qu'elle mourut, âgée de 72 ans, dans cette ville où elle aurait accompagné S. Jean (Cf. Labbe, Conc. t. 3, p. 573).

5° Le dernier soupir de Jésus. 19, 28-30.

Parall. Matth. 27, 45-50 ; Marc. 15, 33-37 ; Luc. 23, 44-46.

28Après cela, Jésus, sachant que tout était accompli, afin que l'Écriture fût accomplie, dit : J'ai soif. 29Il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en remplirent une éponge, et, la fixant à un rameau d'hysope, l'approchèrent de sa bouche. 30Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est accompli. Et inclinant la tête, il rendit l'esprit.

S. Jean insiste sur la parfaite liberté de la mort de N. S. JésusChrist. Plusieurs des détails qu'il raconte sont nouveaux.

Jean chap. 19 verset 28. - Après cela, Jésus, sachant que tout était accompli, afin que l'Écriture fût accomplie, dit : J'ai soif. - *Après cela* : Dans le grec, *cela* est au singulier ; par conséquent, aussitôt après avoir légué sa mère à S. Jean. - *Jésus, sachant* : par sa science divine. Cf. 13, 1. - *Que tout était accompli*. *Tout* désigne toute l'œuvre messianique de Jésus. - *Afin que l'Écriture fût accomplie*. Dans le grec, l'expression n'est pas la même pour exprimer l'idée de réalisation et celle d'accomplissement : l'accomplissement concerne ici l'intégrale et complète réalisation des prophéties de l'Ancien Testament (l'Écriture) relatives au Messie. Voyez Cremer, Biblischtheolog. Woerterbuch der neutestam. Graecitaet, 2e édit., p. 740. - *Dit*. C'est à ce verbe et non à “ tout était accompli ” que nous rattachons la phrase incidente “ afin que l'Écriture fût accomplie ”. En prononçant la parole *J'ai soif*, Jésus n'exhalait pas seulement une plainte arrachée par ses cruelles souffrances, mais il se proposait directement d'accomplir les anciennes prédictions qui spécifiaient la soif comme une partie intégrante de l'agonie du Christ. Cf. Ps. 21, 16 ; 68, 22. C'est là en effet une des angoisses les plus intolérables des crucifiés : les rapports des médecins en font foi. - Tout est propre à S. Jean dans ce verset.

Jean chap. 19 verset 29. - Il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en remplirent une éponge, et, la fixant à un rameau d'hysope, l'approchèrent de sa bouche. - *Il y avait là un vase*…Autre trait spécial. La particule “ donc ” est omise par N, B, L, X, etc. La description est pittoresque. Cf. 2, 6. Le vase était là, tout près de la croix. - *Plein de vinaigre*. Par “ vinaigre ” il faut entendre la “ posca ”, breuvage acidulé des soldats romains. Cf. Luc. 23, 36. Il y en avait une provision pour les bourreaux et les sentinelles. - *Les soldats en remplirent une éponge.* D'après le grec, “ ayant rempli une éponge… ” ; les manuscrits N, B, L, X, a, b, c, etc., omettent toutefois le verbe remplir. - *La fixant*… Notre évangéliste expose en termes graphiques, comme S. Matthieu et comme S. Marc, la manière dont on s'y prit pour humecter les lèvres brûlantes de Jésus. Il emploie le pluriel, tandis que les deux autres narrateurs attribuent plus exactement ce trait de compassion à un seul des assistants. - *À un rameau d'hysope*. La mention de l'hysope est une particularité de S. Jean (S. Matthieu et S. Marc parlent vaguement d'un roseau). Cette plante, d'après l'opinion la plus probable, appartient à la famille des Labiées, au genre “ Origanum ”. Voir notre Atlas d'histoire naturelle de la Bible, p. 19, et Pl. 21, fig. 7 ; Bochart, Hierozoicon, 1, 2, 50 ; Celsius, Hierobotan. t. 1, p. 407 et s. La tige est à peine longue d'un pied ou d'un pied et demi ; ce qui suffisait d'ailleurs pour le but proposé, les croix étant d'ordinaire peu élevées. - *L'approchèrent de sa bouche*. Dans le grec, avec une inversion qui appuie sur l'idée. S. Matthieu et S. Marc ajoutent le trait d'ironie cruelle qui eut pour occasion la parole de NotreSeigneur : “ Eli, Eli… ”.

Jean chap. 19 verset 30. - Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est accompli. Et inclinant la tête, il rendit l'esprit. - *Quand Jésus eut pris le vinaigre*. Détail spécial. Jésus avait refusé le breuvage narcotique qu'on lui avait offert avant de l'attacher à la croix (Cf. Matth. 28, 34 et le commentaire) ; il accepte au contraire ce dernier rafraîchissement. - *Il dit : Tout est accompli*. Cf. Ps. 30, 6. *Accompli* comme plus haut. " Cette parole était dans le cœur de Jésus (v. 28). Maintenant il l'exprime par la bouche ", Bengel. Dans sa brièveté cette formule embrasse toute l'œuvre de N.-S. JésusChrist, prédite par les oracles et les figures de l'Ancien testament, puis réalisée si adéquatement par lui. C'est tout ensemble un cri d'obéissance et de triomphe. - *Et inclinant la tête*. Autre particularité si dramatique. Jusquelà Jésus avait tenu la tête droite sur la croix, il la pencha alors doucement. - *Il rendit l'esprit*. Il le livra, le remit à son père, en pleine liberté. Cf. Luc. 23, 46 ; Gal. 2, 10 ; Eph. 5, 2, 25 ; 1 Petr. 2, 23, etc. " Il a déposé son âme quand il l'a voulu luimême ", Origène. " Qui estce qui s'endort à son gré, comme Jésus est mort au moment qu'il a choisi ? Qui estce qui se dépouille d'un vêtement quand il le veut, comme Jésus s'est dépouillé de son corps à l'heure voulue par lui ? Qui estce qui s'en va selon son désir, comme Jésus est sorti de ce monde lorsqu'il y a consenti ? ", S. Aug., Traités sur S. Jean, 119, 6. Aussi combien est grande l'erreur des exégètes qui, s'appuyant sur les assertions de quelques médecins anglais et allemands contemporains, prétendent que N.-S. JésusChrist mourut de la rupture d'un anévrisme. Voyez Stroud, the physical cause of the Death of Christ, p 73 et ss. ; Hanna, The last day of Our Lord's Passion, p. 296 et ss., 333 et ss. ; Sepp, Leben Jesu Christi, t. 6, p. 392 et ss. De la 2è édit. ; etc. Malgré les raisons ingénieuses par lesquelles on a essayé de défendre ce sentiment, il ne saurait résister à un examen sérieux, sous le double rapport de la pathologie et de la théologie. Des médecins célèbres l'ont réfuté, en prouvant que l'anévrisme suppose ou un âge avancé ou un état maladif, ce qui n'était nullement le cas pour N.-S. JésusChrist. Les théologiens le rejettent aussi, parce qu'il contredit ce qui est communément enseigné sur la perfection du corps sacré de l'HommeDieu. Aussi M. Milligan, The Gospel of St. John, p. 215, atil raison de le trouver " choquant ". Comme le dit fort bien Luthardt, de même que Jésus n'était pas rentré en ce monde à la manière des autres hommes, il en sortit aussi d'une façon différente de la leur, par conséquent, point par la maladie.

b. La sépulture de N.-S. JésusChrist. 19, 31- 42

Les détails de ces deux faits se groupent autour de deux pétitions adressées à Pilate, l'une par les ennemis, l'autre par les amis de Jésus.

1° Le " crurifragium ". 19, 31-37.

**31Or comme c'était la préparation, de peur que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, car ce jour de sabbat était solennel, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes des suppliciés, et qu'on les enlevât. 32Les soldats vinrent donc, et rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui.
33Etant ensuite venus à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; 34mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. 35Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est véridique. Et il sait qu'il est vrai, afin que, vous aussi, vous croyiez. 36Car ces choses ont été faites, afin que l'Écriture fût accomplie : Vous ne briserez aucun de ses os. 37Et ailleurs, l'Écriture dit encore : Ils contempleront celui qu'ils ont percé.**

Cet épisode est entièrement propre au quatrième évangile.

Jean chap. 19 verset 31. - Or comme c'était la préparation, de peur que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, car ce jour de sabbat était solennel, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes des suppliciés, et qu'on les enlevât. - Or... les Juifs... La particule *Or* rattache un nouveau projet des Juifs à tout ce qu'ils avaient fait antérieurement contre Jésus. - *Comme c'était la préparation.* Il n'y a pas d'article devant le mot grec correspondant à *préparation* : " parce que c'était une veille de sabbat ". Voyez le verset 14 et le commentaire. Cette circonstance est très favorable à l'opinion que nous avons essayé de défendre. Dans la Recepta et les ms. A, E, G, H, etc., l'incidente comme *c'était la préparation* est renvoyée après le mot " sabbat " ; N, B, L, X, Y, etc., la placent au même endroit que la

Vulgate. - *De peur que les corps ne restassent sur la croix.* D'après la coutume romaine, les corps des crucifiés demeuraient assez longtemps sur la croix. C'était souvent la putréfaction qui les en faisait descendre, ou les bêtes fauves et les oiseaux de proie qui les en arrachaient : très rarement on les rendait à la famille. Au contraire, la loi juive s'opposait formellement à ce que le cadavre d'un supplicié passât la nuit au gibet. C'eût été une profanation pour la Terre sainte. Cf. Deut. 21, 12 et ss. ; Jos. Bell. Jud. 4, 5, 2 ; Philon, In Flacc. - *Pendant le sabbat*. A cette circonstance générale s'ajoutait celle du sabbat, et d'un sabbat extraordinaire, comme le dit la parenthèse pleine d'emphase : *car ce jour de sabbat était solennel*. C'était en effet le samedi situé dans l'octave pascale, et les Juifs tenaient particulièrement à ce qu'il ne fût pas déshonoré. Ils n'avaient pas craint de commettre les plus grands forfaits, et un détail de casuistique les épouvante ! Cf. 18, 28. - *Les Juifs demandèrent à Pilate*. C'est la seconde requête qu'ils lui adressaient depuis peu. Cf. 19, 21. - *Qu'on rompît les jambes des suppliciés*. Ce supplice, que les Latins nommaient " crurifragium ", était quelquefois infligé à part (Cf. Suétone, Aug., 67 ; Sénèque, De ira, 3, 32) ; mais on s'en servait aussi pour hâter la mort des condamnés, quand on était pressé d'en finir : on compensait alors ce qui manquait à la durée du crucifiement par un redoublement de souffrances. Cf. Lactance, Instit. div., 4, 26 ; Lepsius, De Cruce, 2, 14 ; Keim, Jesus von Nazara, t. 3, p. 509. C'est à coups de massue que l'on brisait les os des jambes ; le patient ne tardait pas à expirer dans une affreuse agonie. Autrement, il pouvait vivre sur la croix vingtquatre, trentesix, quarantehuit heures, et même jusqu'à trois jours et trois nuits. Cette prolongation du supplice de la croix était proverbiale. " Mourir à petit feu, faire traîner sa vie en longueur, se consumer au milieu de supplices, périr membre après membre, et perdre son âme goutte à goutte ". Sénèque, Epist. 101. - *Et qu'on les enlevât* : de leurs croix.

Jean chap. 19 verset 32. - Les soldats vinrent donc, et rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui. - *Les soldats vinrent donc...* (Pilate ayant octroyé cette fois une demande qui lui semblait légitime). L'opinion la plus vraisemblable est que ces soldats formaient une nouvelle escouade, envoyée tout exprès pour le " crurifragium. " Il est dit, en effet, qu'ils " vinrent " ; de plus, le verset 33 contient une observation qui ne saurait guère convenir à ceux qui avaient opéré le crucifiement ; enfin ceuxci n'étaient sans doute pas munis des instruments spéciaux dont on se servait pour briser les jambes. - *Et rompirent les jambes au premier, puis à l'autre.* Il est très naturel que l'opération ait commencé par les malfaiteurs crucifiés à droite et à gauche de Jésus. Deux ou plusieurs soldats s'approchèrent des croix situées aux points extrêmes, de manière à se rejoindre ensuite vers celle du milieu, à laquelle NotreSeigneur était suspendu. Ces détails sont tout à fait pittoresques, et viennent directement d'un témoin oculaire.

Jean chap. 19 versets 33 et 34. - Étant ensuite venus à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; 34mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. - *Étant ensuite venus à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes*. C'eût été un acte inutile, puisque le "crurifragium" avait précisément pour but d'accélérer la mort. - *Mais un des soldats*. On le nomme " Longin " dans le Martyrologe romain (15 mars). Les peintres ont grand tort de le représenter à cheval ; leur erreur provient des dimensions gigantesques que l'on a attribuées sans raison à la croix de N.-S. JésusChrist. Voir, dans Baronius, Annal. ad ann. 34, n. 125, les légendes nombreuses rattachées à S. Longin. D'après Bartholinus, De latere Christi, c. 6, il y aurait eu, dans une église voisine de Lyon, un tombeau qui portait cette inscription : " Ici est gisant celui qui a percé d'une lance le côté du Sauveur " - *Avec une lance.* En latin, lancea ; en grec, λόγχῃ . Plusieurs critiques font remonter à ce mot grec l'origine du nom de " Longin ". Cf. Calmet, Comment., h. l. - *Lui ouvrit le côté.* La Vulgate a lu " ouvrir ", de même la version syriaque de Philoxène, et tous nos lecteurs connaissent le saisissant commentaire que S. Augustin a fait de cette expression (Traité 120 sur S. Jean, 2). Mais la leçon authentique est certainement " percer " (verbe employé en ce seul endroit du N. T.). D'ailleurs, nous verrons plus bas, 20, 27, que le fer de la lance produisit une large ouverture dans la poitrine sacrée de Jésus, puisque S. Thomas avait pu y introduire sa main entière. De quel côté le coup futil porté ? Au premier abord, il semblerait plus naturel de supposer que ce fut du côté gauche, puisque le soldat, debout devant la croix, tenait la lance de la main droite. La traduction éthiopienne et les Évangiles apocryphes de l'Enfance de Jésus et de Nicodème affirment au contraire que c'est le côté droit qui fut percé, et cette ancienne croyance a dû s'appuyer sur une base historique. Divers auteurs ont émis les deux opinions, en disant avec Prudence (De passione Chr., hymn. 8) :

Passant d'un côté à l'autre, de l'eau et du sang coulèrent.

Voyez Calmet et Cornel. a Lapide, h. l. Le but que se proposait le soldat était de rendre la mort complètement certaine, comme l'on fait par ce qu'on appelle le " coup de grâce ". - *Et aussitôt*… A la manière dont S. Jean note le trait qui suit, on voit qu'il le trouva très extraordinaire ; rien ne prouve cependant qu'il lui imputait un caractère miraculeux (Origène, Théophylacte, Euthymius, Meyer, Alford, Keil, etc.). - *Il en sortit du sang et de l'eau*. Ces deux liquides, le sang et l'eau, coulèrent simultanément de la plaie béante, mais tout en demeurant distincts pour le regard des témoins. Par " eau " il faut entendre la lymphe, qui contient en effet neuf parties d'eau sur dix ; non toutefois le " serum " séparé du " cruor ", car cela eût marqué un commencement de décomposition qui ne pouvait avoir lieu en aucune manière. De ce détail les médecins ont conclu que le péricarde, sac membraneux qui enveloppe le cœur, dut être touché par la lance, de quelque côté d'ailleurs que le coup eût été frappé. Voyez C. F. Gruner, Comment. antiq. medic. de Jesu Christi morte vera, non simulata, Halle 1805, 74 et ss. ; A. Nebe, Die Leidensgeschichte unsers Herrn Jesu Christi nach den vier Evang., Wiesbaden 1881, t. 2, p. 400-401. - Dans le sang et l'eau qui sortirent du côté de N.-S. JésusChrist, les SS. Pères ont trouvé les plus touchants symboles. Ils y ont vu tantôt l'Église formée " du côté du Christ endormi ", de même qu'Eve était née " du côté d'Adam " (Apollinaire de Laodicée, Tertullien, Théophylacte, S. Augustin, etc.), tantôt le double baptême " d'eau et de sang " (Tertullien, S. Cyrille de Jérusalem, S. Cyprien, S. Jérôme, etc.), tantôt et le plus souvent les deux sacrements du Baptême et de l'Eucharisitie (S. Jean Damascène, S. Augustin, Euthymius, etc.). Cf. Westcott, St. John's Gospel, p. 284 ET SS. ; la " Catena aurea " et la " Catena Corderii ". " Par là s'accomplit un grand et ineffable mystère : car " il en sortit du sang et de l'eau ". Ce n'est point sans sujet ou par hasard que ces deux sources ont coulé de l'ouverture du sacré côté du Sauveur : c'est d'elles que l'Église a été formée. Ceux qui sont initiés, ceux qui ont reçu le saint baptême, entendent bien ce que je dis : eux qui ont été régénérés par l'eau, et qui sont nourris de ce sang et de cette chair. C'est de cette heureuse et féconde source que coulent nos mystères et nos sacrements, afin que, lorsque vous approcherez de notre redoutable coupe, vous y veniez de même que si vous deviez boire à ce sacré flanc ", S. J. Chrys., Homélie sur S. Jean 85, 3. C'est en grande partie pour perpétuer le souvenir de ce mystère que l'Église ordonne à ses prêtres de verser quelques gouttes d'eau dans le vin du saint sacrifice. Dans la liturgie romanolyonnaise, le célébrant récite en même temps une prière dont voici le début : " Du côté de notre Seigneur Jésus Christ sortirent du sang et de l'eau pour la rédemption du monde ".

Jean chap. 19 verset 35. - Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est véridique. Et il sait qu'il est vrai, afin que, vous aussi, vous croyiez. - *Celui qui l'a vu*. Après avoir signalé le fait, S. Jean insiste dans les termes les plus solennels sur sa réalité incontestable. Le narrateur, ditil, avait été un témoin oculaire (Cf. 1 Joan. 1, 1-3), et l'on ne saurait mettre en doute la vérité de son témoignage. C'est bien ainsi, d'une manière indirecte, que notre évangéliste parle de luimême dans son récit. Cf. 1, 37-40 ; 13, 23-26 ; 21, 7, 20-24. - *En a rendu témoignage* : au parfait, car il s'agit d'une chose accomplie. - *Et son témoignage est véridique*. Ἀληθινή (véridique), un des mots favoris de S. Jean, ne signifie pas seulement " vrai ", mais " doué de toutes les qualités requises pour être bon ". Cf. 1, 9 ; 8, 16. - *Et il sait qu'il est vrai*. Le pronom appuie de nouveau sur l'idée. Lui, qui a vu de ses propres yeux, il sait mieux que personne quelles garanties présente son témoignage. - *Afin que, vous aussi, vous croyiez*. " Vous " se rapporte aux lecteurs ; S. Jean voudrait que leur foi en N. S. JésusChrist fût aussi vive et forte que la sienne, et c'est précisément dans ce but, ditil, qu'il leur présente son attestation de témoin oculaire. Son témoignage avait en effet la plus grande valeur ; non pas tant, comme on l'a dit, pour témoigner, contre les Docètes que Jésus était muni d'un corps réel, matériel, ou pour prouver que le Christ était vraiment mort et vraiment ressuscité (C. Ps. 15, 16), que pour insister sur l'accomplissement des prophéties messianiques relatées aux versets 36 et 37 (" car ces choses ont été faites ", verset 36). - L'évangéliste revient ailleurs, et en termes non moins solennels, sur ce précieux détail de la Passion. 1 Joan. 5, 6-8 : " C'est lui, Jésus Christ, qui est venu par l'eau et par le sang : non pas seulement avec l'eau, mais avec l'eau et avec le sang. Et celui qui rend témoignage, c'est l'Esprit, car l'Esprit est la vérité. En effet, ils sont trois qui rendent témoignage, l'Esprit, l'eau et le sang, et les trois n'en font qu'un ".

Jean chap. 19 verset 36. - Car ces choses ont été faites, afin que l'Écriture fût accomplie : Vous ne briserez aucun de ses os. - *Car ces choses ont été faites*… : Les faits contenus dans les versets 33 et 34. S. Jean va relever une merveilleuse et providentielle coïncidence. Comme nous venons de le dire, la particule " car " retombe sur les mots " afin que vous croyiez " du verset précédent. - *Afin que l'Écriture fût accomplie* : le verbe πληρωθῇ (accomplie), employé au passage analogue 13, 18, et si souvent dans le

premier évangile (Cf. Matth. 2, 15, 17, 23 ; 4, 14 ; 13, 14), exprime la réalisation d'un oracle isolé ; plus haut, verset 28, nous lisions τελειωθῇ (voyez la note). - *Vous ne briserez aucun de ses os*. Quelques interprètes récents croient ce texte emprunté au Ps. 33, 21 : “ Il veille sur chacun de ses os (du juste) : pas un ne sera brisé ”. La plupart des anciens et des modernes le retrouvent dans les deux passages Ex. 12, 46, et Num. 9, 12, relatifs à l'agneau pascal, qui était le type du Messie. Cf. 1 Cor. 5, 7. Voyez aussi Joan. 1, 29, 36, où Jésus est appelé l'agneau de Dieu. On prenait, d'après ces injonctions du Pentateuque, les plus grands soins pour ne pas briser les os de la victime pascale ; le Talmud édicte même à ce sujet des pénalités sévères, telles que la bastonnade. Voyez Lightfoot, h. l. On était censé faire une injure à Dieu quand on mutilait ainsi une victime sacrifiée en son honneur.

Jean chap. 19 verset 37. - Et ailleurs, l'Écriture dit encore : Ils contempleront celui qu'ils ont percé. - *Et ailleurs, l'Écriture dit encore…* Il s'agit de Zacharie, 12, 10, où il est directement question du Messie : les Rabbins euxmêmes en conviennent, tr. Juccoth, 52, a. Cf. Apoc. 1, 7. La citation est faite assez librement, et diffère soit de l'hébreu, soit des Septante. - *Ils contempleront* : regards de regrets et de désirs, signe d'une prochaine conversion. - *Celui qu'ils ont percé*. Ce dernier mot était le principal pour S. Jean. En grec, ils ont profondément percé, expression plus forte qu'au verset 34 (elle n'apparaît que deux fois dans le N. T., ici et Apoc. 1, 7). Les traducteurs alexandrins ont beaucoup adouci la pensée (celui qu'ils ont bravé). Voyez dans Zach. 12, 6-14, la suite si énergique de ce beau passage.

2° Jésus est enseveli. 19, 38-42.

Parall. Matth. 27, 57-61 ; Marc. 15, 42-57 ; Luc. 23, 50-56.

38Après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret, par crainte des Juifs, demanda à Pilate qu'il lui permît de prendre le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Il vint donc, et prit le corps de Jésus. 39Nicodème, qui auparavant était venu auprès de Jésus pendant la nuit, vint aussi, apportant environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloès. 40Ils prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de bandelettes, avec les aromates, comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs. 41Or il y avait, dans le lieu où il avait été crucifié, un jardin, et dans ce jardin un tombeau neuf, où personne encore n'avait été mis. 42Ce fut donc là, à cause de la préparation des Juifs, parce que le tombeau était proche, qu'ils déposèrent Jésus.

Jean chap. 19 verset 38. - Après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret, par crainte des Juifs, demanda à Pilate qu'il lui permît de prendre le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Il vint donc, et prit le corps de Jésus. - *Après cela* sert de transition. Dans le texte latin, *cela* au pluriel désigne toute la série des événements qui précèdent. Nous avions au contraire le singulier au verset 28. - *Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus*. Dans le grec, avec deux articles, pour marquer le personnage déjà si connu par les narrations synoptiques : Joseph, un homme riche, influent, membre du Sanhédrin. Cf. 12, 42, où il est positivement affirmé que plusieurs des Sanhédristes croyaient en Jésus. Sur la situation d'Arimathie, voyez l'Evang. selon S. Matth. P. 557-558. - *Qui était disciple de Jésus…* Motif pour lequel il fit cette démarche auprès du gouverneur. Les mots *mais en secret* contiennent une sorte de restriction rétrospective. Jusqu'alors Joseph, plus encore que Nicodème son collègue, avait tenu cachés ses sentiments à l'égard de Jésus. Un certain respect humain l'arrêtait (*par crainte des Juifs*). Mais voici que la mort du divin Maître a raffermi son courage au lieu de l'ébranler : “ ayant osé ” dit S. Marc, il vint demander à Pilate l'autorisation de prendre le corps de Jésus pour ensevelir ensuite ce corps sacré. - *Et Pilate le permit*. Cicéron raconte (In Verr. 5, 45, 51) que parfois cette permission coûtait des sommes énormes ; Pilate se montra généreux, “ il permit à Joseph de prendre le corps ”, ainsi que le raconte S. Marc. 15, 45. - *Il vint donc*. Il se hâta d'aller au Calvaire, et soit en personne, soit en dirigeant cette délicate opération, il *prit le corps de Jésus* (répétition qui est d'un douloureux effet). La croix était abaissée (Act. Pilati), puis étendue à terre (Quintil. Declam. 6, 9) ; on arrachait alors commodément les clous (c. Tryph. 108 ; “ déclouer des croix ”, Sénèque, Vit. Beata, 19 ; etc.).

Jean chap. 19 verset 39. - Nicodème, qui auparavant était venu auprès de Jésus pendant la nuit, vint aussi, apportant environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloès. - *Nicodème, qui auparavant était venu*. S. Jean est seul à mentionner la part que prit Nicodème à la sépulture de Notre Seigneur. Membre du Grand Conseil, lui aussi, Nicodème connaissait Joseph et ses dispositions à l'égard de Jésus : ils s'associent pour cette œuvre courageuse. - *Auprès de Jésus pendant la nuit*. Voyez 3, 2 et le commentaire. Actuellement il ne craint pas de manifester au grand jour ses sentiments de disciple dévoué. - *Auparavant* rappelle la première entrevue, et les révélations si intimes de Jésus. En ce moment Nicodème devait comprendre sans peine ce que signifiait l'élévation mystérieuse de Fils de l'homme à l'instar du serpent d'airain. Cf. 3, 14. - *Apportant… une composition de myrrhe...* Détails propres au quatrième évangile. La myrrhe, qui avait été apportée au berceau de Jésus (Matth. 2, 11), embauma également son sépulcre. C'est une gomme aromatique fournie par le " Balsamodendron myrrha ". Voyez notre Atlas d'histoire naturelle de la Bible, p. 35, et pl. 32, fig. 7. - *Et d'aloès*. Autre matière grasse et résineuse qui répandait une agréable odeur : on la trouve dans le bois de l' " Aquilaria Agallochum ", plante originaire des Indes. Voyez ibid., p. 36, et Pl. 34, fig. 3 et 5. On pulvérisait ces parfums, et on en saupoudrait les linceuls et les bandelettes qui entouraient le mort. Cf. verset 40. On en brûlait aussi une certaine quantité sur des réchauds ou cassolettes. Voyez notre Atlas archéologique de la Bible, Pl. 20, fig. 1, et pl. 21, fig. 2. - *Environ cent livres*. La " livre " équivalant à 326 gr. 328 (Cf. 12, 3), cela faisait une quantité énorme, vraiment princière (2 Par. 16, 14) ; mais, par cette profusion même, on se proposait de mieux honorer le corps sacré du Maître. De plus, cet embaumement n'était que provisoire à cause de la proximité du sabbat (Cf. Luc. 23, 54) : on pouvait le compléter vingtquatre heures plus tard ; dans l'intervalle, on pensait préserver la sainte dépouille par l'accumulation des parfums.

Jean chap. 19 verset 40. - Ils prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de bandelettes, avec les aromates, comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs. - *Ils prirent donc*… Le verset 38 nous avait montré Joseph seul à l'œuvre ; Nicodème agit maintenant de concert avec son ami. - *Et l'enveloppèrent de bandelettes.* Cf. 11, 44 et le commentaire ; Luc. 24, 12. Les synoptiques ne parlent ici que du " sindon " ou grand linceul qui enveloppa tout le corps ; les ὀθόνιον étaient au contraire des bandelettes, dont chaque membre était entouré à part. - *Avec des aromates* ainsi qu'il a été expliqué au verset 39. - *Comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs*. Ce trait est ajouté pour les lecteurs non juifs. Les Israélites avaient, comme les Égyptiens et tous les peuples de l'antiquité, leurs coutumes funéraires spéciales ; les détails n'en sont pas très connus. Le verbe grec correspondant à *ensevelir* n'est employé qu'ici et Matth. 26, 12.

Jean chap. 19 verset 41. - Or il y avait, dans le lieu où il avait été crucifié, un jardin, et dans ce jardin un tombeau neuf, où personne encore n'avait été mis. - Après avoir raconté l'embaumement de Jésus, S. Jean parle du sépulcre où on le déposa. - *Or il y avait, dans le lieu où il avait été crucifié, un jardin*. Trait spécial. Les diagrammes du SaintSépulcre (voyez ceux de V. Ancessi, Atlas géographique de la Bible, pl. 17, et de Baedeker, Palaestina und Syrien, p. 200), indiquent la distance qui séparait le tombeau du lieu où il avait été crucifié. Elle était d'environ 30m. - *Et dans le jardin un tombeau neuf*. Ce tombeau neuf, taillé dans le roc (Cf. Matth. 27, 69), appartenait, comme sans doute aussi le jardin, à Joseph d'Arimathie. Voyez sur les tombeaux juifs notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 20, fig. 5 et 7 ; pl. 21, fig. 5-9 ; pl. 23, fig. 1-2 ; pl. 24, fig. 1-3 - *Où personne encore n'avait été mis.* Cf. Luc. 23, 53. Ces mots insistent sur l'idée importante qu'insinuait déjà l'adjectif " neuf ". La résurrection de Jésus était plus parfaitement constatée, s'il était démontré que " Dans ce monument, personne avant lui et personne après lui n'a été enseveli ", S. Aug. h. l.

Jean chap. 19 verset 42. - Ce fut donc là, à cause de la préparation des Juifs, parce que le tombeau était proche, qu'ils déposèrent Jésus. - *Ce fut donc là*. Avec emphase : dans ce sépulcre neuf et inoccupé. - *À cause de la préparation des Juifs*. C'est-à-dire, à cause de la grande hâte qu'occasionnait la prochaine arrivée du repos sabbatique. Voyez le verset 31 et la note correspondante. - *Parce que le tombeau était proche*. On n'avait que quelques pas à faire, et ce tombeau convenait de toutes manières. - *Ils déposèrent Jésus*. Les trois autres évangélistes terminent par une formule analogue leur récit de la sépulture du Christ.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 20

Visite de MarieMadeleine au sépulcre (vv. 1-2). - S. Pierre et S. Jean y viennent à leur tour (vv. 3-10). - Jésus apparaît à MarieMadeleine (vv. 11-18). - Il apparaît aux disciples réunis dans le Cénacle (vv. 19-23). - Nouvelle apparition aux disciples, en présence de S. Thomas (vv. 24-29). - Conclusion (vv. 30-31).

SECTION 3. - LES PREMIÈRES MANIFESTATIONS DU DIVIN RESSUSCITÉ. 20, 1-31.

Le chapitre 20 raconte les apparitions qui eurent lieu à Jérusalem, le chapitre 21 celles dont la Galilée fut le théâtre. La résurrection de N. S. JésusChrist forme la glorieuse conclusion du quatrième évangile, de même qu'elle avait mis le sceau précédemment aux trois autres rédactions : “ conclusion si simple, si concise et pourtant si complète ” dans S. Jean (Ewald). Rien ne pouvait mieux démontrer la thèse du disciple bienaimé : son Maître se manifeste ici plus que jamais comme Fils de Dieu. Le miracle grandiose qui clôt la vie du Christ sur la terre achève de révéler sa nature, d'exciter en lui la foi universelle. Jésus semblait naguère totalement vaincu ; mais nous le contemplons victorieux, à côté du sépulcre vide et ouvert. Car, si “ l'histoire de tous les hommes finit à leur tombeau..., celle de Jésus revendique, sur ce point encore, le privilège d'être à nulle autre pareille ”. B. Weiss, Das Leben Jesu, Berlin 1882, t. 2, p. 595.

La méthode et le genre de notre évangéliste ne varient pas dans cette dernière partie de son récit. Il ne prétend pas tout raconter, bien au contraire (Cf. 20, 30 ; voyez notre Synopsis evangelica, p. 132 et ss., pour faire la comparaison entre les quatre récits) ; mais il offre à ses lecteurs un admirable choix d'épisodes saillants et caractéristiques, qui mettent en relief le triomphe de N. S. JésusChrist. Les portraits individuels sont de véritables chefsd'œuvre, comme partout ailleurs; notamment ceux de MarieMadeleine, de S. Jean, de S. Pierre, de S. Thomas, de Jésus luimême.

Sur l'accord de la narration de S. Jean avec celles des synoptiques, voyez l’Évangile selon S. Matth., p. 562 ; Patrizi, De Evangel. lib. 2, annot. 207, et lib. 3, dissert. 53 ; Corluy, Comment. in Evang. S. Joannis, t. 2, p. 461 et ss. de la 2e édit. ; A. Maier, Comment. üb. das Evang. des Johannes, t. 2, p. 390-393 ; Westcott, The Gospel of the Resurrection, Londr. 1880. Le mot de Tolet, h. l., n'a pas cessé d'être vrai : “ En aucun endroit les évangélistes semblent le plus opposés l’un à l’autre que dans leur description de la résurrection du Seigneur ” ; aussi bien, continue cet exégète célèbre, “ Les anciens surtout ont sué, ainsi que les docteurs récents, pour mettre leurs récits d’accord. Et encore aujourd’hui, c’est ce qui aiguise le plus l’ingéniosité des plus doctes ”. Mais il faudrait pour cela un volume spécial ; car si, dans un simple commentaire, “ Si je tentais d’exposer et d’examiner toutes les opinions, j’engendrerais une grande confusion dans les esprits des lecteurs ”. Les divers essais d'harmonie sont tous plus ou moins hypothétiques, il est vrai ; ils suffisent toutefois pour démontrer qu'il n'existe pas un désaccord radical entre les quatre rédactions : la possibilité d'une conciliation apparaît même de la façon la plus visible à quiconque est sans préjugés dogmatiques. Citons un auteur protestant, qui citera luimême un écrivain rationaliste : “ Les divergences de détail entre le récits évangéliques ne servent qu'à mettre dans une lumière plus vive leur unanimité quant au fond, et, comme le dit Reuss (Histoire évangélique, p. 698), qu'à prouver que la foi de l’Église sur ce point n'est pas le produit d'une combinaison arbitraire et conventionnelle ; car c'est bien dans ce cas qu'on en serait venu à une relation uniforme et stéréotypée ”. Godet, Comment. sur l'Evang. de S. Jean, 2e édit., t. 3, p. 585. Quoique réelles, les difficultés ont été étrangement exagérées par les partisans de la critique négative, qui trouvaient à cela leur compte : elles proviennent soit de la forme très concise et très comprimée des narrations, soit surtout du manque presque absolu de notes chronologiques bien précises. Comme S. Paul, 1 Cor. 15, les évangélistes se proposaient beaucoup moins de raconter le fait même de la résurrection, que d'en fournir des preuves sûres et palpables. De là leurs lacunes volontaires et ces différences, signalées déjà par le païen Celse, “ qui n'ont cependant pas ébranlé une heure durant la foi de la chrétienté ” (Farrar, The Life of Christ, t. 2, p. 432 de la 23e édit.). - Indépendamment de leurs objections basées sur les prétendues contradictions des récits, les rationalistes ont émis de nos jours trois principaux systèmes pour attaquer le miracle de la résurrection (voyez l'excellent exposé et la vigoureuse réfutation de Weiss, Das Leben Jesu, t. 2, p. 596 et ss.) : une fraude grossière de la part des disciples, la mort seulement apparente de Jésus, l'hypothèse dite des “ visions ”. Les deux premiers sont aujourd'hui tout à fait abandonnés, tant leur faiblesse a paru évidente

même à nos adversaires les plus acharnés (voyez l'ironique et forte réfutation de Keim, Gesch. Jesu von Nazara, t. 3, p. 570 et ss.), et l'on peut dire avec le docteur B. Weiss, l. c , p. 597, que “ ce n'est maintenant plus la peine d'attaquer encore ce tissu (d'erreurs), fruit d'une imagination dépourvue de tout sens historique ”, tissu que Strauss luimême s'est chargé de mettre en pièces. D'après la troisième hypothèse, qui est assez en vogue de nos jours (c'est celle de Strauss, Réville, Renan, Holsten, et autres coryphées du rationalisme biblique) , les disciples se seraient conduits comme de véritables hallucinés, qui, persuadés à l'avance de la résurrection du Christ, auraient cru l'apercevoir et lui parler en des visions réitérées. Les détails sur lesquels on prétend appuyer la démonstration de ce système exégétique sont encore de perpétuelles conjectures, et des inconséquences sans nombre. On y a relevé des incompatibilités de tout genre. 1° Incompatibilité avec l'état d'âme des disciples, qui ne comptaient plus sur le retour de Jésus à la vie, et qu'il fut si difficile de convaincre de sa résurrection. 2° Incompatibilité avec le caractère si simple et si limpide des récits, qui distinguent euxmêmes entre la fantasmagorie et la réalité (Cf. Luc. 24, 38-43). 3° Incompatibilité avec la nature des apparitions, dans la plupart desquelles Jésus daigna donner des marques nonseulement visibles, mais palpables de sa résurrection. 4° Incompatibilité avec la brusque cessation de ces mêmes phénomènes. Si l'enthousiasme a pu provoquer des visions pendant quarante jours, pourquoi ontelles cessé tout à coup après l'Ascension ? 5° Incompatibilité avec le petit nombre des apparitions relatées dans l'Évangile. Des hallucinés n'en auraient pas eu seulement huit ou neuf en six semaines, mais cent et mille. 6° Incompatibilité avec le bon sens humain, et celui des disciples en particulier, tels que nous les connaissons par les récits sacrés. Pour que l'hypothèse des visions fût vraie, il faudrait admettre, comme on l'a si bien dit, “ une véritable contagion, une épidémie nerveuse, qui, partie d'un ou deux d'entre les croyants, MarieMadeleine et Pierre, se serait communiquée graduellement à toute la communauté, et aurait abouti finalement au plus inconcevable paroxysme, à une hallucination nonseulement de deux ou de onze, mais de cinq cents personnes simultanément (1 Cor. 15, 6). ” Godet, l. c., p. 587. Nous l'avons vu, les disciples n'étaient rien moins que crédules. Cf. 6, 62, etc. 7° Incompatibilité avec la foi universelle de l'Église chrétienne. “ Le recours à une illusion visionnaire est impossible en face de l'universalité et de la fermeté des convictions au sein de l'Église ”, dit le rationaliste Reuss, l. c., p. 701. Et que d'autres incompatibilités nous pourrions alléguer encore ! Voyez Keim, l. c., p. 578 et ss. Concluons donc à l'impuissance de l'école négative sur ce point comme sur tous les autres, et affirmons hautement que le grand fait de la résurrection “ peut être proclamé sans la moindre hésitation comme le mieux établi qu'il y ait dans l'histoire ”. Edersheim, The Life and Times of Jésus, t. 2, p. 626.

Les premières manifestations de Jésus ressuscité ont lieu à Jérusalem (20, 1-31). Le récit est composé de cinq épisodes, qui se groupent de la façon suivante : les trois premiers se passent dans le voisinage du sépulcre, les deux autres dans le cénacle ; quatre ont lieu le jour même de la résurrection (trois le matin et un le soir), le cinquième le jour de l'octave.

1. MarieMadeleine au sépulcre. 20, 1-2.

Parall. Matth. 28, 1 ; Marc. 16, 1-4 ; Luc, 24, 1-6.

1 Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine vint au tombeau dès le matin, comme les ténèbres régnaient encore ; et elle vit que la pierre avait été enlevée du tombeau. 2 Elle courut donc, et vint auprès de SimonPierre, et de l'autre disciple que Jésus aimait. Et elle leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons où ils l'ont mis.

Jean chap. 20 verset 1. - Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine vint au tombeau dès le matin, comme les ténèbres régnaient encore ; et elle vit que la pierre avait été enlevée du tombeau. - *Le premier jour de la semaine*. Cf. Matth. 28, 1. C'est-à-dire, le lendemain du sabbat, le dimanche. C'était le troisième jour depuis la mort de Jésus, d'après le mode de supputation usité chez les Juifs (vendredi, samedi, dimanche). - *Marie Madeleine vint au tombeau*. S. Jean ne mentionne pas les autres saintes femmes. Cf. Marc. 16, 1 et parall. “ Admettre en cela une contradiction avec les synoptiques, c'est méconnaître complètement la méthode de Jean comme narrateur ” (Weiss). Il se borne à signaler celle qui va jouer le principal rôle dans son récit. Ou bien, les autres n'arrivèrent qu'un peu plus tard, “ dès le lever du soleil ”,

Marc. 16, 2. Du reste, le verset 2 suppose que MarieMadeleine n'était pas seule. - *Comme les ténèbres régnaient encore*. “ Sont manifestés l’assiduité et l’empressement de la femme à rendre ses devoirs ”, Grotius. Elle avait quitté la dernière le sépulcre ; elle se retrouve la première tout auprès, dès que les circonstances le permettent. Les quatre narrations insistent, quoique avec des nuances, sur l'arrivée matinale des saintes amies de Jésus. - *Et elle vit que la pierre…* la pierre avec l'article, quoique S. Jean n'aie pas encore parlé de cette pierre ; mais S. Marc l'avait mentionnée, 16, 4, comme “ très grande ”. Cf. Luc. 24, 2. Il est évident que notre évangéliste choisit ses détails pour compléter les récits les plus anciens. - *Avait été enlevée du tombeau*. Les synoptiques emploient l'expression “ rouler la pierre ” qui est plus pittoresque ; S. Jean a un mot spécial : ôtée, enlevée... Sur cette pierre, qui devait fermer et protéger le sépulcre voyez 11, 38 et le commentaire.

Jean chap. 20 verset 2. - Elle courut donc, et vint auprès de SimonPierre, et de l'autre disciple que Jésus aimait. Et elle leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons où ils l'ont mis. - *Elle courut donc* : Trait spécial et pittoresque. Sans même jeter un coup d’œil à l'intérieur de la chambre sépulcrale (cf. v. 11), pour se rendre compte de ce qui s'y était passé, elle se hâte d'aller avertir les principaux disciples de N.-S. JésusChrist. La particule *donc* indique la déduction rapide qui se forma dans l'esprit de Marie : de ce que le tombeau était ouvert, elle conclut aussitôt qu'on avait enlevé le corps de son Maître. Après son départ, les autres saintes femmes s'approchèrent du sépulcre et s'entretinrent avec les anges, comme le racontent les synoptiques. Voyez notre Synopsis evang., p. 133, § 178. - *Et vint auprès de SimonPierre*. Le chef du collège apostolique est tout naturellement consulté le premier ; S. Jean (*l’autre disciple*) immédiatement après lui. La répétition de la préposition “ auprès de ” a depuis longtemps porté les interprètes à supposer que “ les deux disciples n’étaient pas ensemble ”, Bengel, l. c. Cf. Buttman, Neutestam. Grammatik, p. 293. Du reste, S. Jean luimême a insinué, 19, 27, qu'il avait à Jérusalem un appartement spécial. - La formule *que Jésus aimait* caractérise le second disciple mieux encore que son nom aurait pu le faire. Nuance à signaler : le verbe φιλεω (aimer, chérir) remplace ici αγαπάω (aimer d’affection). Cf. 13, 23 ; 19, 26 ; 21, 7, 20. - *Et elle leur dit* : toute haletante après sa course rapide. - *Ils ont enlevé le Seigneur* (le copte, le syr., l'éthiop. et quelques manuscrits ajoutent “ notre ”). Marie ne songe pas un instant à la possibilité d'une résurrection ; cependant, le corps inanimé de Jésus est encore pour elle le “ Seigneur ”. Cf. 19, 42. Le sujet de “ enlevé ” est laissé dans le vague ; mais il s'agit évidemment des Juifs, des ennemis acharnés du Sauveur. - *Et nous ne savons*. Donc la Madeleine n'était pas seule alors. Comparez le v. 13, où, quand elle revint au tombeau sans ses compagnes, elle dit “ je ne sais ” au singulier. - *Où ils l’ont mis*. Comme elle est désolée de cet enlèvement supposé ! Tous les détails du v. 2 sont propres à S. Jean.

2. S. Pierre et S. Jean au sépulcre. 20, 3-10.

Parall. Luc. 24, 12.

3Pierre sortit donc avec cet autre disciple, et ils allèrent au tombeau. 4Ils couraient tous deux ensemble ; mais cet autre disciple courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au tombeau. 5Et s'étant baissé, il vit les bandelettes posées à terre ; cependant, il n'entra pas. 6SimonPierre, qui le suivait, vint aussi, et entra dans le tombeau ; et il vit les bandelettes posées à terre, 7et le suaire, qu'on avait mis sur sa tête, non pas posé avec les bandelettes, mais roulé à part, dans un autre endroit. 8Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au tombeau, entra aussi ; et il vit, et il crut. 9Car ils ne savaient pas encore, d'après l'Écriture, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts. 10Les disciples s'en retournèrent donc chez eux.

“ Récit inimitable ”, dit Ewald. La plupart des traits sont de nouveau des particularités de notre évangéliste. S. Luc ne parle directement que de S. Pierre.

Jean chap. 20 verset 3. - Pierre sortit donc avec cet autre disciple, et ils allèrent au tombeau. - *Pierre sortit donc* (en conséquence du message de Marie- Madeleine). Première circonstance : le départ des deux

apôtres. - *Et ils allèrent*... Deuxième circonstance : leur marche dans la direction du tombeau. Dans le grec, le passé simple se transforme tout à coup en un imparfait très graphique : “ ils venaient ”.

Jean chap. 20 verset 4. - Ils couraient tous deux ensemble ; mais cet autre disciple courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au tombeau. - *Ils couraient*. Troisième circonstance non moins dramatique. Poussés par un sentiment affectueux et inquiet, Pierre et Jean se mettent à courir. - *Tous deux ensemble* aussi est un vivant tableau : les deux disciples vont ensemble au début de leur course, mais ils seront bientôt séparés. - *Mais cet autre disciple courut plus vite*. Le vrai motif fut un effet de l'inégalité de l'âge et des forces physiques, et non, comme on l'a conjecturé parfois, l'amour plus ardent de S. Jean, ou la conscience que S. Pierre aurait eue tout à coup de sa faute. Remarquez l’emploi du passé simple après deux imparfaits. On croirait être témoin de ce quatrième trait, et voir S. Jean prendre les devants sur son compagnon. - *Et arriva le premier*... Selon M. Renan et d'autres rationalistes, ces choses seraient racontées pour mettre S. Pierre audessous de S. Jean. Ils sont réfutés par les versets 5-8, où nous voyons SimonPierre placé au contraire au premier rang.

Jean chap. 20 verset 5. - Et s'étant baissé, il vit les bandelettes posées à terre ; cependant, il n'entra pas. - La narration devient de plus en plus dramatique ; pas un des mouvements des deux apôtres ne nous échappe. - *S’étant baissé*. C'est le cinquième trait : arrivé tout auprès du tombeau, Jean s'arrête en avant de la chambre funéraire, et il se penche pour regarder à travers la porte peu élevée. Cf. Luc. 24,12. - *Il vit*. Dans le texte grec au présent, “ il voit ”. - *Les bandelettes posées à terre*. les bandelettes mentionnées plus haut, 19, 40. - *Cependant, il n'entra pas*. Il aurait craint, suivant quelques auteurs, de contracter une souillure légale en pénétrant dans le sépulcre ! Cette raison tombe d'ellemême. S. Thomas d'Aquin, Tolet, et divers théologiens attribuent à l'hésitation de S. Jean un motif en quelque sorte hiérarchique : il se serait arrêté pour céder le pas à S. Pierre, le chef du collège apostolique. “ Rien, cependant, dans le contexte, n’indique un motif de cette sorte ”, dironsnous à la suite du P. Corluy, h. l. Le mieux est de penser que le disciple bienaimé s'arrêta sous le coup d'une émotion très vive, qui s'explique si naturellement quand on se rappelle sa tendresse pour Jésus.

Jean chap. 20 verset 6. - SimonPierre, qui le suivait, vint aussi, et entra dans le tombeau ; et il vit les bandelettes posées à terre. - *SimonPierre, qui le suivait, vint aussi*. C'est le sixième trait. Pierre n'arrive qu'en second lieu (il le suivait), ayant été retardé par la circonstance indiquée antérieurement, v. 4. - *Et entra dans le tombeau*. (aoriste pittoresque à la suite du présent). Lui, il n'hésite pas un instant, mais il entre aussitôt avec son impétuosité accoutumée et en homme résolu. Voyez un fait analogue, 21, 7. “ Ces détails sont si naturels et si conformes à la personnalité des deux disciples, qu'ils portent en euxmêmes leur cachet d'authenticité ”, Godet, h. l. - *Et il vit*... Dans le grec, le verbe n'indique pas un simple et rapide coup d'œil, tel qu'avait été celui de S. Jean (v. 5), mais une inspection prolongée et minutieuse. Cf. Tittman, De synonymis N. Test., p. 120. Notez l'emploi du présent, par contraste avec l'aoriste. - *Les bandelettes posées à terre*. Il y a cette fois une petite inversion (voyez le v. 5), pour ne pas faire rapporter le participe à “ suaire ” qui vient ensuite (v. 7).

Jean chap. 20 verset 7. - Et le suaire, qu'on avait mis sur sa tête, non pas posé avec les bandelettes, mais roulé à part, dans un autre endroit. - *Et le suaire*. Cf. 11, 44 ; Luc. 19, 20. De l'entrée du tombeau S. Jean n'avait pas aperçu le saint suaire ; S. Pierre, qui était dans l'intérieur même du sépulcre et qui examinait les choses plus à loisir, ne tarda pas à l'apercevoir. - *Qu'on avait mis sur sa tête*. Sa tête ! Comme on l'a dit, “ le narrateur est tout absorbé dans son sujet, il n'éprouve pas le besoin de mentionner le nom ”. - *Non pas posé avec les bandelettes*. D'où proviendraient de pareils détails, sinon d'un témoin qui avait tout contemplé de ses propres yeux ? - *Mais roulé à part*. Soigneusement enroulé et mis à part *dans un autre endroit*, sans la moindre trace de précipitation. Ce n'étaient donc pas des voleurs ou des ennemis qui avaient violé le sépulcre ; ils n'auraient pas pris tant de soins ! Les anges s'étaient chargés de ces soins délicats après la résurrection de N.-S. JésusChrist.

Jean chap. 20 verset 8. - Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au tombeau, entra aussi ; et il vit, et il crut. - *Alors*... Septième et dernière circonstance de ce petit drame. S. Jean pénètre à son tour dans la chambre sépulcrale (cette fois l’*autre* est omis à tort par la Vulgate. Cf. vv. 2, 4). - *Il vit* : il put constater à son tour les faits exposés dans les vv. 6 et 7. - *Et il crut*. Il crut que Jésus était vraiment ressuscité (S. Jean Chrysost., Euthymius, et la plupart des commentateurs), car il avait trois preuves indiscutables : la pierre

descellée, le tombeau vide, les linges mortuaires soigneusement mis à part. Selon d'autres, la croyance de S. Jean aurait porté sur le caractère messianique du Sauveur (Cf. 19, 35) ; ou même simplement, suivant une troisième opinion qui affaiblit singulièrement la pensée, sur la vérité de la nouvelle annoncée par MarieMadeleine, v. 2 (S. Augustin, Théophylacte, Erasme, Jansénius, etc). - Après de longues années le narrateur se souvenait très vivement encore de cet instant décisif. Plusieurs interprètes ont supposé que l'emploi du singulier (*il crut*) exclut positivement S. Pierre, car, dit l'un d'eux (Tolet, h. l.), “ Si Pierre avait cru alors, Jean ne se serait certes pas rendu à lui seul le témoignage de la foi ” et ils ajoutent que le contexte confirme leur hypothèse, puisque, aux vv. 9 et 10, nous retrouvons les deux apôtres associés de nouveau, après cette formule qui semblait momentanément les séparer. Mais il est mieux de dire que S. Jean, en parlant comme il l'a fait, ne songeait nullement à nier le caractère immédiat de la foi de S. Pierre ; il laisse un instant son ami à l'arrièreplan, pour insister davantage sur ses impressions personnelles, sur son expérience intime, et pour raconter à quelle occasion sa foi en Jésus était devenue parfaite. Cf. Luc. 24, 12, où l'on nous montre S. Pierre, s'en retournant du tombeau : “ Il s’en retourna chez lui, tout étonné de ce qui était arrivé ” ; or “ ses réflexions n'étaient point des pensées de doute, c'était une méditation pleine de foi sur un phénomène surprenant et mystérieux ”. Schegg, h. l.

Jean chap. 20 verset 9. - Car ils ne savaient pas encore, d'après l'Écriture, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts. - *Car ils ne savaient pas encore*. S. Jean, avec une candeur touchante, va indiquer d'un mot pourquoi la foi des disciples n'avait pas été plus prompte et plus complète. - *D’après l'Écriture*. En particulier les passages suivants : Ps. 15, 10 ; 109, 1-4 ; Is. 53, 10. “ L'union entre l'Ancien Testament et le Nouveau est si intime, que la vraie foi au Nouveau a pour base la connaissance de l'Ancien ; et il existe un effet rétroactif également si intime, que l'Ancien Testament ne peut être compris qu'à la lumière du Nouveau ”. Schegg, h.l. - *Qu’il fallait*... Cf. Luc. 24, 26. C'était une nécessité d'après les divins conseils. Combien de fois le plan de Dieu relativement à son Christ a été signalé par les évangélistes, surtout vers la fin de la vie de Jésus ! - *Qu'il ressuscitât d'entre les morts*. Plusieurs fois durant sa vie publique, N.-S. JésusChrist avait prédit aux apôtres sa passion et sa résurrection. Cf. 10, 17 ; Matth. 16, 21 ; 17, 21-22 ; 20, 18-19 ; 26, 31-32, etc. Mais beaucoup de choses ne devinrent claires pour eux qu'après qu'elles eurent été accomplies. Cf. 2, 22 et le commentaire. Ils n'eurent que plus tard, après la résurrection et la Pentecôte, la science et l'intelligence complètes des saintes Écritures. Cf. Luc. 24, 27, 46 et ss. ; Act. 1, 3 ; 2, 24 et ss. ; 13, 32-37. Rien de plus instructif que ces détails, car ils renversent la fameuse théorie des mythes évangéliques. “ Ce ne fut point par la connaissance que le Christ devait ressusciter d'entre les morts, connaissance antérieurement puisée dans l’Écriture, que l'on en vint à attendre ce miracle ; mais l'évidence même de la résurrection amena les disciples à comprendre ce que l’Écriture enseignait à ce sujet ”, Edersheim, The Life and Times of Jesus, t. 2, p. 632.

Jean chap. 20 verset 10. - Les disciples s'en retournèrent donc chez eux. - Convaincus maintenant par leur expérience personnelle de la réalité de la résurrection, et rien ne les retenant auprès du sépulcre, les deux apôtres s'en retournent “ chez eux ”, dans leur maison.

3. Jésus apparaît à MarieMadeleine. 20, 11-18.

Parall. Marc. 16, 9-11.

**11Cependant Marie se tenait dehors, près du tombeau, pleurant. Et tout en pleurant
elle se baissa, et regarda dans le tombeau. 12Et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis
l'un à la tête, et l'autre aux pieds, à l'endroit où avait été déposé le corps de Jésus. 13Ils
lui dirent : Femme, pourquoi pleurestu ? Elle leur dit : Parce qu'ils ont enlevé mon
Seigneur, et que je ne sais pas où ils l'ont mis. 14Ayant dit cela, elle se retourna, et vit
Jésus debout ; mais elle ne savait pas que c’était Jésus. 15Jésus lui dit : Femme,
pourquoi pleurestu ? Qui cherchestu ? Pensant que c'était le jardinier, elle lui dit :
Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dismoi où tu l'as mis, et je l'emporterai. 16Jésus lui
dit : Marie. Elle se retourna, et lui dit : Rabbouni c'est-à-dire, Maître. 17Jésus lui dit :
Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va vers mes
frères, et disleur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.**

[18]Marie Madeleine vint annoncer aux disciples : J'ai vu le Seigneur, et voici ce qu'il m'a dit.

L'épisode précédent a préparé celui qui nous est actuellement raconté. Le tombeau vide n'était qu'une démonstration négative de la résurrection du Christ ; mais voici la plus positive des preuves : le divin Ressuscité se manifeste en personne. Dans la narration de S. Marc, quoique si concise, il est clairement affirmé que Jésus “ Jésus apparut d'abord à Marie Madeleine ” ; S. Jean a seul conservé les détails de cette touchante apparition, qu'il expose avec toute sa délicatesse accoutumée.

Jean chap. 20 verset 11. - Cependant Marie se tenait dehors, près du tombeau, pleurant. Et tout en pleurant elle se baissa, et regarda dans le tombeau. - *Cependant Marie* : petite transition qui nous remet sous les yeux l'héroïne du récit qui va suivre (v. 1-2). - *Se tenait dehors est pittoresque*. On voit Marie debout à l'entrée du sépulcre, clouée là, pour ainsi dire, par son affection et sa douleur ; car, même mort comme elle le croit, Jésus est tout pour elle. Son retour n'a pas été mentionné par le narrateur ; elle avait suivi les deux apôtres à quelque distance : la scène se passa aussitôt après leur départ. - *Pleurant* : à haute voix, comme l'exprime le grec. Marie s'abandonne librement à sa douleur. - *Et tout en pleurant*... Cette tournure semble marquer que la situation se prolongea quelque peu. - *Elle se baissa*, comme S. Jean, v. 5. - *Et regarda dans le tombeau*, comme S. Pierre, v. 6. Elle veut se rendre un compte plus exact de ce qui s'est passé dans l'intérieur du tombeau.

Jean chap. 20 verset 12. - Et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête, et l'autre aux pieds, à l'endroit où avait été déposé le corps de Jésus. - *Et elle vit* : encore le verbe de la contemplation silencieuse et attentive. La description est des plus vivantes. - *Deux anges*. Le tombeau s'est peuplé tout à coup. Les quatre évangiles associent les anges au mystère de la résurrection. Voyez notre Synopsis evangelica, p. 132-134. C'est le seul endroit où S. Jean nous les montre de fait, quoiqu'il les ait plusieurs fois mentionnés antérieurement. Cf. 1, 52 ; 5, 4 ; 12, 29. - *Vêtus de blanc* : le costume des deux anges consistait en longs vêtements blancs. Cf. Apoc. 3, 4-5. - *Assis* désigne leur attitude générale ; *l'un à la tête, et l'autre aux pieds*, leur attitude spéciale. Ils étaient là comme les chérubins audessus du propitiatoire (Ps. 25, 22; 1 Reg. 4, 4), ou mieux encore, comme les gardiens du S. Sépulcre.

Jean chap. 20 verset 13. - Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurestu ? Elle leur dit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais pas où ils l'ont mis. - *Ils lui dirent*... Remarquez l'extrême simplicité du langage, qui fait si bien ressortir la solennelle majesté de la scène (Westcott) ; jusqu'au v. 19, nous ne trouverons aucune de ces particules aimées des Grecs pour relier les différentes propositions. - *Femme, pourquoi pleurestu ?* Expressions de sympathie et de consolation. - *Elle leur dit*. Marie semble ne pas prendre ses interlocuteurs pour des anges ; elle les traite comme des hommes ordinaires. Ou plutôt, elle est si profondément émue, si absorbée par la disparition du corps sacré et le désir de le retrouver, que le merveilleux même cesse de l'étonner ; elle s'inquiète à peine de ceux auxquels elle s'adresse.   - *Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur*... C'est, à part des modifications légères, la même réponse qu'au v. 2. Jésus est “ son ” Seigneur à elle ; par une sainte et vive affection elle se l'est en quelque sorte approprié. - *Et que je ne sais pas :* le singulier cette fois au lieu du pluriel, car elle est seule actuellement. Voyez le v. 2 et la note.

Jean chap. 20 verset 14. - Ayant dit cela, elle se retourna, et vit Jésus debout ; mais elle ne savait pas que c'était Jésus. - *Ayant dit cela*... Ce qui suit eut lieu immédiatement après la réponse de Marie ; elle agit comme si elle ne tenait en rien à poursuivre un entretien qui paraissait ne lui être d'aucun secours dans ses recherches. “ Elle ne prête pas attention à ce qui est dit dans le sépulcre. C'est Jésus qu'elle cherche ”, Bengel, l. c. - *Elle se retourna*. Détail très graphique. Le mouvement de MarieMadeleine futil un simple effet du hasard ? ou bien, se retournaitelle instinctivement pour voir si elle découvrirait Jésus ? avaitelle le sentiment intime de sa présence ? quelque bruit s'étaitil fait entendre ? Toutes ces suppositions ont été faites, sans qu'il soit possible de dire laquelle est la meilleure. Au dire de S. Jean Chrysostome et de ses abréviateurs accoutumés, Théophylacte et Euthymius, les deux anges, au moment de la soudaine apparition de NotreSeigneur, auraient témoigné leur admiration par leurs gestes et leurs regards ; ce qui aurait excité Marie à se retourner. Opinion plus gracieuse que vraisemblable. - *Et vit Jésus debout*. Les moindres circonstances continuent d'être notées ; on devine de qui S. Jean les avait apprises. - *Mais elle ne savait pas que c'était Jésus*. Elle était si troublée, disent les uns, et s'attendait si peu à voir N.-S. JésusChrist, qu'elle ne le reconnut

point de primeabord. Il est préférable de supposer, avec la majorité des interprètes, que l'apparence extérieure de Jésus était transfigurée par sa glorieuse résurrection ; ou encore, qu'il ne voulait pas être reconnu au premier instant. Cf. 21, 4 ; Marc, 16, 12, et surtout Luc. 24, 16 : “ Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître ”.

Jean chap. 20 verset 15. - Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurestu ? Qui cherchestu ? Pensant que c'était le jardinier, elle lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dismoi où tu l'as mis, et je l'emporterai. - *Femme, pourquoi pleurestu ?* Marie n'avait pas cessé de sangloter. Après ces premières paroles, identiques à celles des anges, v.13, Jésus ajoute : *Qui cherchestu ?* Il attirait ainsi l'attention de Madeleine, en lui montrant qu'il connaissait la cause de son chagrin. - *Pensant que c'était le jardinier...* Non que Jésus eut pris en cette occasion l'apparence extérieure d'un jardinier, comme l'ont dit quelques exégètes et comme l'ont supposé tant de peintres ; mais Marie, voyant un personnage inconnu, dans le jardin à une heure si matinale (Cf. 19, 41), supposa naturellement que c'était le jardinier de Joseph d'Arimathie. - *Seigneur* : terme de politesse qu'on adresse même à un inférieur, quand on veut utiliser ses services de quelque manière. “ Le mot Seigneur n'avait donc pas, dans son idée, le même sens, quand elle disait : “ On a enlevé mon Seigneur ”, que lorsqu'elle disait : “ Seigneur, si tu l'as enlevé ” S. Augustin, Traités sur S. Jean, 121, 2. *Seigneur* se prête en effet à des applications bien différentes. - *Si c'est toi* (avec emphase) *qui l'as enlevé*. MarieMadeleine s'en tient toujours à sa première hypothèse : pour elle, la disparition du corps de Jésus ne peut être que le résultat d'un enlèvement. Sa manière de désigner le Sauveur est remarquable (Cf v. 7) ; elle emploie pour cela un simple pronom, supposant que celui qui remplit sa pensée occupe également celle des autres. “ Elle ne le nomme pas ; parce qu'elle croit que tout le monde connaît quel est celui qui ne peut sortir un seul instant de son cœur ”. S. Bernard, Cantique des cantiques, sermon 7, 8. Que ce trait est naturel et délicat ! - *Dismoi où tu l'as mis...* Le langage de Marie est plein de politesse et d'affabilité ; elle voudrait tant gagner sa cause ! - *Et je l'emporterai*. Elle ne réfléchit pas que ce serait une tâche bien au dessus de ses forces ; mais l'affection, et toute cette scène déborde d'affection, ne calcule et ne mesure pas.

Jean chap. 20 verset 16. - Jésus lui dit : Marie. Elle se retourna, et lui dit : Rabbouni c'est-à-dire, Maître. - *Jésus lui dit : Marie* (Μαριαμ ; c'est presque la forme hébraïque Miriam, מירם). Le terme général “ femme ”, v. 15, n'avait rien dit au cœur de Marie ; son nom, doucement prononcé, lui va droit au cœur, et la tirera de son état abstrait. - *Elle se retourna*. Ne recevant d'abord pas de réponse, elle s'était retournée du côté du sépulcre (Cf. v. 14) ; car c'est au propre et non au figuré qu'il faut prendre cette expression (Patrizi : “ Cela vient de la stupeur qui l'oppressait… revenant à ellemême ” ; rien ne justifie un pareil sens). - *Et lui dit*. Les manuscrits א, B, D, L, O, X, Δ, Π, etc., les versions copte, syr., italique, etc., ajoutent : “ en hébreu ”, sans doute d'une manière conforme au texte primitif. On peut déduire de ce trait la preuve historique que N.-S. JésusChrist et les siens parlaient entre eux habituellement l'hébreu, la langue principale et nationale du pays. - *Rabbouni* (dans le grec, ραββουνι) : “ mon Maître ”. On ne trouve qu'ici et Marc 10, 51 (voyez le commentaire), cet augmentatif de Rabbi. Marie, dans sa vive émotion, ne peut prononcer que cette parole ; mais on y lit toute son âme, avec ses sentiments de foi, d'amour, de douce joie, que la vue de JésusChrist faisait déborder. Son seul nom, prononcé avec la familiarité accoutumée du bon Maître, avait donc été pour elle une complète révélation. Et en effet, comme on l'a dit, la mémoire des sons est la plus tenace de toutes, et l'on reconnaît plus promptement et plus sûrement quelqu'un à sa voix, lorsqu'il lui donne une certaine expression, qu'au jeu de sa physionomie. Un nom peut devenir, et c'était bien le cas alors, “ un souvenir, une histoire, une vie ” (Le Camus, La vie de N.-S. JésusChrist, t. 2, p. 603). - La phrase “ et s'approcha pour le toucher ”, qu'on lit dans plusieurs manuscrits grecs et latins à la fin du v. 16, est certainement apocryphe.

Jean chap. 20 verset 17. - Jésus lui dit : Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va vers mes frères, et disleur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. - Jésus lui dit... Cette parole de Jésus est assez obscure et difficile à expliquer ; elle a constamment embarrassé les exégètes (S. Cyrille en faisait déjà l'aveu), et occasionné bien des interprétations contradictoires. Comme d'ordinaire, les plus impatients ont tranché la difficulté à la façon d'un nœud gordien, en admettant une erreur de copiste à propos des mots *ne me touche pas* ; ils proposent de lire, sans que rien n'autorise une pareille hypothèse : “ touchemoi ” ; ou bien : “ toi, touchemoi ” ; ou enfin : “ ne crains pas ”. Nous n'entrerons pas, ce qui ne serait d'ailleurs ni intéressant ni profitable, dans le détail de toutes les interprétations qui touchent le fond même de cette phrase mystérieuse ; il suffira de citer les principales,

parmi lesquelles nous ferons notre choix motivé. - D'abord, il ressort du texte même, que MarieMadeleine, dès qu'elle eut reconnu Jésus, se jeta aussitôt à ses pieds et qu'elle voulait les tenir embrassés, adorant son Maître ressuscité, se livrant “ à toute la joie de l'âme qui reprend possession d'un trésor perdu ”. Le Camus, La Vie de NotreSeigneur JésusChrist, t. 2, p. 603. Rien de plus naturel, au point de vue psychologique. Cf. Luc. 7, 36 et ss., pour la pécheresse qui ne diffère probablement pas de Madeleine, et Matth. 28, 9, pour les autres saintes femmes. Il serait peu naturel, au contraire, de supposer que ce geste de Marie avait pour objet la solution d'un doute : avaitelle vraiment Jésus devant elle ou un simple fantôme (Grotius, etc.)? Le “ Rabbouni ” prononcé avec tant de foi et d'énergie a renversé d'avance cette supposition. - Il faut encore noter que le sens exact du verbe n'est pas seulement “ toucher ”, mais “ s’attacher à, adhérer à quelqu’un ” (Cf. Grimm, Lexicon, s. v.) ; ce qui suppose que Marie voulait goûter à son aise les charmes de la divine présence du Sauveur. Et voici que Jésus s'y oppose, qu'il calme d'un mot affectueux, mais énergique, ce saint enthousiasme ! Pourquoi donc, puisqu'il accorda à d'autres ce privilège dans le cours de la même journée ? “ nous lisons que des femmes mêmes ont touché Jésus ressuscité, même avant qu'il fût monté vers son Père ; de ce nombre était MarieMadeleine ellemême ; car Matthieu nous dit que “ Jésus se présenta devant elles, et leur dit : “ Je vous salue ”. Alors, elles s'approchèrent et embrassèrent ses pieds, et l'adorèrent (Matth. 24, 9). ” S. Augustin, Traités sur S. Jean, 121 n. 3. Voyez aussi Luc. 24, 39 ; Joan. 20, 27. Les rationalistes ont répondu à cette question par d'étranges conjectures, qu'il est bon de mentionner en passant, afin que personne n'ignore la faiblesse de leur système général, qu'ils ne peuvent appuyer que sur de pareilles preuves. Permettre ce contact eût été contre le décorum (Meyer) ; Jésus était devenu légalement impur par sa mort (von Ammon) ; les blessures que lui avaient faites les clous étaient encore très douloureuses (Paulus) ; il était encore tout spirituel et il ne devait reprendre un corps matériel qu'après son ascension (Weisse) ; ses membres de ressuscité étaient dans un état de transformation, et tellement délicats que tout brusque mouvement aurait pu les léser (Schleiermacher) ; Jésus devait immédiatement remonter auprès de son Père et il ne voulait pas qu'on le retardât (Baur) ; etc., etc. ! Voyez J.-P. Lange, Das Evang. nach Johannes, 3e édit., p. 403. Le contexte (*je ne suis pas encore monté*...) nous met sur la voie de la véritable explication ; car Jésus luimême indique, par l’emploi de la particule *car*, qu'il y a une connexion intime entre le “ *Ne me touche pas* ” et les paroles suivantes : cellesci motivent celleslà. Nous trouvons trois grandes interprétations basées sur ce juste principe. 1° D'après S. Jean Chrysostome, Théodoret, Théophylacte, Euthymius, Érasme, Jansénius, Tolet, etc., NotreSeigneur aurait interdit à Marie de le toucher, parce que sa chair, désormais glorieuse, ne comportait plus de telles marques de familiarité. “ Ne me touche pas comme tu avais coutume de le faire auparavant, car je ne suis pas ressuscité pour vivre familièrement et convivialement avec vous comme autrefois. Si je me manifeste à toi présentement, ce n’est pas parce que j’ai l’intention de demeurer ici avec toi, mais c’est à cause de votre foi et pour votre consolation que le fais ”. Tolet, h. l. Ce sentiment nous paraît un peu forcé. L'acte de Marie n'étaitil pas plein de respect ? 2° Suarez (In III p. D. Thom., disp. 49, lect. 3), Cornelius a Lap., Maldonat, Patrizi, Bisping, Reischl, donnent un commentaire extrêmement simple, mais qui pourrait bien être, ainsi que s'exprime Jansénius, “ plus plausible que vrai ”, sans compter qu'il n'a aucun représentant parmi les anciens interprètes. Voici quelle serait la pensée de Jésus suivant ces auteurs : Tu as tout le temps de me témoigner ton affection ; car je ne suis pas encore sur le point de remonter au ciel, et j'ai même plus d'un jour à passer sur la terre. Par conséquent, “ Tu auras suffisamment de temps pour me toucher souvent avant que je remonte vers mon Père. Ne me touche pas maintenant, ne t’accroche pas à mes pieds, mais va vite vers mes frères ” (Maldonat). 3° Une troisième opinion, qu'adoptent beaucoup d'exégètes contemporains, et vers laquelle nous nous sentons porté après l'avoir trouvée de primeabord assez spécieuse, s'appuie sur le passage suivant de S. Augustin, Traités sur S. Jean, 26, 3 : “ A ton avis, je ne suis que ce que tu me vois ; ne me touche pas… Le Christ se laisse toucher par tous ceux qui le touchent bien, sachant qu’il monte au ciel, qu’il demeure en son Père, et qu’il lui soit égal ”; et davantage encore sur une parole antérieure de N.-S. JésusChrist, 16, 16 “ Vous me verrez, parce que je m'en vais auprès du Père ”. Le divin Maître supposait alors que pour opérer une union complète entre lui et ses disciples après sa mort, la résurrection ne suffirait pas, mais qu'il faudrait de plus son retour au ciel par l'ascension ; c'est une pensée analogue qu'il exprime à MarieMadeleine, présentant de nouveau et plus explicitement, l'ascension comme le début, comme la condition nécessaire des rapports intimes, mais d'une autre nature, qu'il aurait avec les siens. Marie “ ne savait pas que l'heure du retour définitif de Jésus n'avait point encore sonné ; qu'il lui fallait aller au Père avant de revenir, et que l'intervalle entre la Résurrection et la Pentecôte n'était qu'un état transitoire, où il devait, par ses apparitions et ses disparitions successives, fixer définitivement la foi dans le cœur de ses disciples, et les préparer à sa venue réelle par l'effusion de l'EspritSaint. Ne cherche pas à me retenir, dit Jésus, l'heure n'est pas venue de me posséder définitivement ; je ne suis pas encore monté vers

mon Père. Madeleine croit à tort que Jésus revient à ses amis pour toujours, et, transportée d'allégresse, elle semble dire que l'ayant retrouvé, elle ne le perdra plus. Or Jésus la tire de son illusion, en lui disant que s'il se montre, il ne reste pas encore, parce qu'il n'est pas allé au Père, d'où il doit faire descendre l'Esprit, qui le ramènera au milieu des siens, mais cette fois pour y rester jusqu'à la fin des siècles ". Le Camus, l. c., p. 603 et 604 ; voyez aussi les commentaires de Luthardt, de Schegg, de Curci, de Westcott, etc. - *Je ne suis pas encore monté vers mon Père* (beaucoup d'anciens manuscrits omettent " mon "). Quarante jours encore séparaient les deux glorieux mystères de la Résurrection et de l'Ascension. - *Mais va vers mes frères*. Nom si doux que Jésus daigne donner à ses apôtres, même maintenant qu'il est tout céleste, et même après leur lâche abandon. Cf. Rom. 8, 12 et ss. - *Et disleur : Je monte*... Le temps présent exprime la certitude et la proximité du départ : la terre n'est déjà plus la patrie du divin Ressuscité. - *Vers mon Père et votre Père*. " L'article n'est pas répété, afin de marquer que le même Dieu est père des chrétiens et de Jésus " (Fouard). Cette conséquence découle d'ailleurs de l'appellation de " frères " : ceux qui se la donnent entre eux ont le même père, quoiqu'il s'agisse évidemment ici de paternités bien distinctes. " Le Sauveur ne dit pas : notre Père. Il est le mien d'une manière, il est le vôtre d'une autre ; il est le mien par nature, il est le vôtre par sa grâce ". S. Aug., Traités sur S. Jean, 121, 3. - *Vers mon Dieu et votre Dieu*. C'est seulement en tant que Verbe fait chair que JésusChrist peut dire : Mon Dieu. Dans les épîtres de S. Paul on trouve assez souvent associés ces deux titres : " le Dieu et Père de N.-S. JésusChrist. " Cf. Rom. 15, 6 ; 2 Cor. 1, 3 ; 11, 31 ; Eph. 1, 3, etc.

Jean chap. 20 verset 18. - Marie Madeleine vint annoncer aux disciples : J'ai vu le Seigneur, et voici ce qu'il m'a dit. - La scène est close brusquement, comme en tant d'autres circonstance. On nous montre simplement Marie qui s'acquitte à la hâte du message de Jésus : elle vint annoncer... (au présent, dans le grec ; sans doute en courant. Cf. v. 2). - Les manuscrits A, E, etc., le syrien et l'arménien ont *qu'elle avait vu*, correction probable, pour accorder ce premier membre de phrase avec le second : *le Seigneur, qui lui avait dit*, car telle est la leçon authentique.

4. Jésus apparaît aux disciples réunis dans le cénacle. 20, 19-23.

Parall. Marc. 16, 14 ; Luc. 24, 36-43.

19 Le soir de ce jour, qui était le premier de la semaine, comme les portes du lieu où les disciples étaient assemblés étaient fermées, par crainte des Juifs, Jésus vint, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. 20 Et après avoir dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. 21 Et il leur dit de nouveau : La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. 22 Ayant dit ces mots, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez l'EspritSaint. 23 Les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux auxquels vous les retiendrez.

Après les apparitions du matin nous avons celles du soir, qui eurent lieu en faveur des disciples d'Emmaüs (Luc. 24, 13-35, et Marc. 16, 12-13), de S. Pierre (Luc. 24, 34) et des disciples réunis. C'est cette dernière qui est racontée ici même ; presque tous les détails de S. Jean sont nouveaux.

Jean chap. 20 verset 19. - Le soir de ce jour, qui était le premier de la semaine, comme les portes du lieu où les disciples étaient assemblés étaient fermées, par crainte des Juifs, Jésus vint, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. - *Le soir*... Les circonstances de temps et de lieu sont notées d'une façon très précise. La nuit était sans doute assez avancée, puisque les disciples d'Emmaüs avaient eu le temps de rentrer à Jérusalem. Cf. Luc. 24, 35-36 et le commentaire. - *De ce jour*. Avec emphase : en ce grand jour, qui a été justement appelé depuis " solennité des solennités ". - *Le premier de la semaine*. Comme au v. 1 (la Vulgate emploie ici le pluriel, un peu servilement). Les critiques d'après lesquels S. Jean supputerait les heures de minuit à minuit, selon le système romain, croient ce passage très favorable à leur thèse : le soleil étant couché depuis longtemps, disentils, pour les Juifs c'était déjà " le deuxième jour après le sabbat ", tandis que le narrateur continue d'écrire " le premier ". Mais la conclusion n'est pas rigoureuse. Le dimanche finissant à peine, même relativement à des lecteurs juifs il y aurait eu occasion prochaine d'erreur à mentionner le lundi. Les jours orientaux sont d'ailleurs beaucoup plus élastiques que les

nôtres, car ils ne commencent pas à heures fixes. - *Et les portes*. Le grec aussi a le pluriel, bien qu'il soit question d'une seule porte : on retrouve cet usage chez les classiques, et il provient de ce qu'une même porte avait plusieurs battants. - *Étaient fermées*. Ce détail est mentionné à deux reprises (Cf. v. 26), pour relever le caractère surnaturel de l'apparition. De plus, il nous apprend que le corps du Christ ressuscité n'était plus soumis aux conditions ordinaires du monde matériel. Cf. 1 Cor. 15, 42-44. - *Du lieu où les disciples étaient assemblés*. C'était probablement au cénacle. Cf. Act. 1, 13. " Disciples " désigne d'abord les apôtres, à part S. Thomas (v. 24) ; puis, d'après S. Luc, 24, 33, un certain nombre d'autres disciples. Il est naturel que les amis de Jésus se soient réunis au soir de ce grand jour, pour s'entretenir des faits extraordinaires qui s'y étaient passés, et aussi, pour discuter un plan de conduite. Le participe *assemblés*, omis par l'Itala, le syr., les manuscrits א, A, B, D, I, Λ, etc., pourrait bien n'être pas authentique. - *Par crainte des Juifs*. Les hiérarques, après s'être acharnés contre le Maître, n'allaientils pas tomber sur les disciples afin d'étouffer promptement la religion naissante ? On pouvait d'autant plus le redouter maintenant que le bruit de la résurrection de Jésus commençait à se répandre. Voilà pourquoi les portes étaient fermées : on voulait parer à une surprise. - *Jésus vint*. Quelques anciens auteurs discutent bien inutilement sur la manière dont NotreSeigneur pénétra dans la salle. Le texte ne dit rien qui puisse faire supposer une ouverture miraculeuse des portes, " la créature qui cède au Créateur " (S. Jérôme) mention en eût été faite, si elle avait eu lieu. Cf. Act. 12, 10. - *Et se tint au milieu d'eux*. Circonstance dramatique. Jésus apparaît tout à coup et se tient debout au milieu de l'assemblée, aimable et majestueux tout ensemble. Cf. 19, 13 ; 21, 4 : Tous purent donc constater de près la réalité du corps de Jésus, et se convaincre que l'apparition n'avait rien de fantastique. - *La paix soit avec vous*. C'était la salutation ordinaire chez les Juifs (שלום לכם, Schalôm lâkem). Voyez l'Évangile selon S. Luc, p 41. Mais quelle force n'avaitelle pas sur les lèvres du Christ ressuscité, et adressée à ses plus intimes amis ! Elle convenait à merveille pour calmer leurs craintes de diverse nature, qui provenaient soit des Juifs, soit de l'apparition inattendue de leur Maître (Cf. Luc. 24, 38), et pour les consoler de leurs douleurs si récentes et si vives.

Jean chap. 20 verset 20. - Et après avoir dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. - A son doux souhait de paix, Jésus daigne associer un acte qui devait les rassurer plus complètement encore. - *Il leur montra ses mains et son côté*. D'après S. Luc : " ses mains et ses pieds ". S. Jean ayant parlé de l'*ouverture du côté*, 19, 34 et ss., signale naturellement la cicatrice restée au sacré côté. Glorieux stigmates, que le Sauveur montra d'abord aux siens comme des signes irrécusables de sa résurrection (Cf. Act. 1, 3), qu'il montre constamment à son Père pour obtenir le pardon des pécheurs, et aux élus pour leur prouver son généreux amour. - *Les disciples furent remplis de joie*... Et de quelle joie intense, maintenant qu'ils avaient une certitude complète et personnelle ! C'était la réalisation d'une promesse faite par Jésus la veille de sa mort, 16, 20 : " vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse sera changée en joie ". - *En voyant le Seigneur* : motif de leur bonheur.

Jean chap. 20 verset 21. - Et il leur dit de nouveau : La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. - *Et il leur dit de nouveau*. À présent qu'ils sont calmés et rassurés, certains de sa résurrection, ils peuvent entendre le grand message que le Seigneur leur apporte. On lit dans la Recepta : *Jésus leur dit de nouveau* ; mais *Jésus* est omis par א, D, L, O, X, l'Itala, le copte, etc. - *La paix soit avec vous*. Plus haut, v. 19, le souhait de paix concernait surtout le passé et le présent ; il regarde maintenant l'avenir des disciples. En effet, Jésus le réitère non comme un adieu aux disciples, ainsi qu'on l'a pensé quelquefois, mais comme une transition solennelle à la mission qu'il va leur donner. - *Comme mon Père m'a envoyé*. " Comme " attire l'attention sur la correspondance étroite qui existait entre les deux missions et les deux autorités qui les conféraient. Cf. 17, 18. Les apôtres n'auront donc pas à commencer une nouvelle œuvre ; ils devaient continuer celle de Jésus. - *Moi aussi* : conjonction et pronom très emphatiques. Lui, muni de divins pouvoirs ; lui, l'envoyé, le chargé de mission par excellence. Cf. Hebr. 3, 1. - *Je vous envoie*. Dans le grec, πεμπω, verbe moins relevé que " charger de mission ", et marquant un simple envoi. La mission du Christ était un fait depuis longtemps accompli, de là le parfait ; celle des apôtres allait commencer, de là le temps présent. Avant tout ils seront les hérauts de la résurrection, ce prodige des prodiges, dont ils venaient d'acquérir une entière certitude. Cf. Act. 1, 22 ; 2, 32 ; 4, 2, 33, etc. - Remarquez, dans cette parole de Jésus, le parallélisme des mots, qui est aussi complet que celui des idées : " Le Père, moi ; a envoyé, envoie ; moi, vous. "

Jean chap. 20 verset 22. - Ayant dit ces mots, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez l'EspritSaint. - *Ayant dit ces mots*. Cette formule unit de la manière la plus intime l'action qui suit (“ il souffla ”) à la parole “ Comme mon Père m'a envoyé ”. Aucun incident intermédiaire ne les sépara. Après la charge, vient un don spécial qui aidera les disciples à s'en bien acquitter. - *Il souffla*. Ce mot n'est employé en aucun autre passage du Nouveau Testament ; mais les Septante s'en servent Gen. 2, 7, pour marquer la communication de la vie au premier homme par le Créateur. Cf. Livre de la Sagesse 15, 11. Jésus transmit par le même geste une vie nouvelle à ses amis, en vue de leurs sublimes fonctions. C'est un symbole, évidemment, basé sur les relations qui existent soit entre le souffle et l'esprit (3, 8), soit entre la respiration et la vie. Cf. Ezech. 37, 5 et ss.. - *Et leur dit*... Le Sauveur s'était servi du même terme en distribuant aux Douze la Sainte Eucharistie. Cf. Matth. 26, 26, et parall. Donc, en ce moment, les disciples ne reçurent pas une simple promesse (S. Jean Chrysost., Grotius, etc.), mais une véritable effusion de l'EspritSaint, quoique partielle (“ les arrhes de la Pentecôte ”, Bengel), en attendant la communication plénière et plus solennelle de ses dons dans un prochain avenir. Cf. 7, 39 ; Act. 2, 1 et ss. Ce texte est classique pour démontrer la procession de l'EspritSaint “ du Père et du Fils ”. S. Anselme en tire encore deux conclusions pour le traité de l'Incarnation : “ Le Christ était un vrai homme qui peut respirer, un vrai Dieu qui peut donner l’Esprit saint ”.

Jean chap. 20 verset 23. - Les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux auxquels vous les retiendrez. - Un pouvoir tout céleste, “ le pouvoir des clés ”, est associé à l'effusion du divin Esprit. - *Les péchés seront remis*... Il n'y a d'exception ni pour les individus, ni pour les péchés. Le verbe est le même que dans l'Oraison dominicale, où l'on dit à Dieu, Matth. 6, 12 : “ Et remettez-nous nos dettes ”. Les disciples sont donc autorisés par cette parole de Jésus à faire ce que Dieu fait luimême à l'égard du péché. - Dans le texte grec, cette tournure aussi est très expressive, car elle indique que les péchés sont remis “ ipso facto ”, sans le moindre intervalle entre l'absolution extérieure et le pardon intérieur. - *Et ils seront retenus*... Jésus fait une autre hypothèse. Il se rencontrera des cas où les pécheurs seront indignes de pardon, parce qu'ils n'auront pas une contrition sincère ; alors les représentants du Christ devront “ retenir ” les péchés au lieu de les remettre. Nul doute qu'il ne s'agisse en cet endroit du sacrement de Pénitence et de son institution. “ Si quelqu’un dit que ces paroles du Sauveur : recevez l’Esprit saint, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus ceux que vous retiendrez, ne doivent pas être comprises au sens du pouvoir de remettre et de retenir les péchés dans le sacrement de pénitence ; et, contre l’institution de ce sacrement, en déformera le sens pour leur faire signifier le pouvoir de prêcher l’évangile, qu’il soit anathème ”. Conc. Trid., Sess. 14, can. 3. Cf. Matth. 18, 18 et le commentaire ; Bellarmin, De Pœnitentia, lib 3, cap. 2 ; Corluy, Comment. in Evang. S. Joannis, p. 474 et ss. de la 2e édit.

5. Jésus apparaît aux disciples, en présence de S. Thomas. 20, 24-29.

**24Or Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint.
25Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : Si je ne vois pas dans ses mains le trou des clous, et si je ne mets pas mon doigt à la place des clous, et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas. 26Huit jours
après, les disciples étaient enfermés de nouveau, et Thomas avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées ; et il se tint au milieu d'eux, et dit : La paix soit avec vous.
27Ensuite il dit à Thomas : Introduis ton doigt ici, et vois mes mains ; approche aussi ta main, et metsla dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais croyant. 28Thomas
répondit, et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! 29Jésus lui dit : Parce que tu m'as vu,
Thomas, tu as cru ; heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru.**

Cet épisode est dans son entier une particularité de S. Jean.

Jean chap. 20 verset 24. - Or Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. - *Or Thomas* (formule de transition). C'est la troisième fois que l'apôtre S. Thomas (un des douze) est nommé dans notre évangile. Cf. 11, 16 ; 14, 5. Il le sera bientôt une quatrième, 21, 2. Sur son surnom de Didyme, voyez 11, 16 et l'explication. - *N'était pas avec eux*... Cette absence n'était due peut-être qu'à un hasard providentiel ; il est possible aussi, comme on l'a conjecturé assez fréquemment de nos jours,

qu'elle provînt du découragement qui aurait envahi l'âme de S. Thomas après la passion de N.-S. JésusChrist. Sombre et mélancolique par nature, il aurait fui la compagnie des apôtres le jour de la résurrection, pour s'abandonner à ses idées noires dans la solitude.

Jean chap. 20 verset 25. - Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : Si je ne vois pas dans ses mains le trou des clous, et si je ne mets pas mon doigt à la place des clous, et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas. - *Les autres disciples lui dirent…* “ dirent ” n'est pas une traduction exacte ; “ disaient ” marque mieux l'insistance que mettaient les autres disciples à témoigner devant leur frère incrédule de la résurrection du Christ. - *Nous avons vu le Seigneur*. Et, à ce fait général, ils ajoutaient tous les détails de l'apparition. - *Mais il leur dit*. Le changement de temps est remarquable. Après avoir écouté quelque peu, S. Thomas se mit à fixer une bonne fois, en termes résolus, comme un homme qui n'a pas deux manières de penser, les conditions qu'il mettait à sa foi. - Première condition : *Si je ne vois pas*... Il veut voir à son tour de ses propres yeux. Ses amis lui avaient naturellement parlé du geste aimable de Jésus, v. 20 ; il en veut tout autant pour se convaincre. - *Dans ses mains le trou des clous*. Dans le grec, chaque substantif est accompagné de l'article, ce qui donne une singulière énergie au langage de S. Thomas. Voyez, dans l'Évangile selon S. Matth., p. 548, la conclusion “ ridicule ” (Godet) que divers écrivains rationalistes ont tirée de ce que les blessures des pieds ne sont mentionnés ni dans ce verset ni au 20e. - Deuxième condition : *Si je ne mets pas mon doigt à la place des clous*. S. Thomas se hâte d'ajouter que voir ne lui suffira pas ; il veut une démonstration palpable, passer son doigt à la place des clous. - Troisième condition : *Si je ne mets pas ma main dans son côté*... Les paroles sont parfaitement appropriées aux circonstances : le doigt pour les cicatrices de la main, la main entière pour la plaie profonde qu'avait creusée le fer de la lance. - *Je ne croirai pas*. On devine l'énergie farouche du désespoir avec laquelle ces mots de la fin durent être prononcés. Quelle obstination rigide ! “ L'horrible tableau du Calvaire était resté vivant dans l'imagination du disciple, toujours aimant, quoique incrédule, et d'autant plus découragé qu'il était plus aimant ”, Le Camus, Vie de N.-S. JésusChrist, t. 2, p. 726.

Jean chap. 20 verset 26. - Huit jours après, les disciples étaient enfermés de nouveau, et Thomas avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées ; et il se tint au milieu d'eux, et dit : La paix soit avec vous. - *Huit jours après*. En comptant les points extrêmes, selon la coutume juive ; par conséquent, le dimanche d'après. - *Les disciples étaient enfermés*... Cette formule n'exclut pas d'autres réunions intermédiaires ; elle indique néanmoins que Jésus ne fit dans l'intervalle aucune apparition aux disciples assemblés. - *De nouveau,* au même endroit que précédemment ; l'heure n'est pas notée cette fois. Il semble surprenant que les disciples ne se fussent pas encore mis en route pour la Galilée, selon que leur Maître le leur avait fait dire (Matth. 28, 7 ; Marc. 16, 7) ; mais rien de précis ne leur avait été prescrit à ce sujet, et ils demeuraient sans doute à Jérusalem dans l'espoir d'y jouir de quelque nouvelle apparition. - *Et Thomas avec eux* ; par contraste avec le v. 24. C'est pour lui surtout qu'aura lieu la nouvelle manifestation du Christ ressuscité. - *Jésus vint* (dans le grec, le verbe est au présent ; l'absence de toute particule a quelque chose de solennel et de rapide). Le narrateur signale trois circonstances, identiques à celles qui accompagnaient la première apparition dans le cénacle : l'entrée miraculeuse (*les portes étant fermées*), l'attitude de Jésus au milieu des siens (*il se tint au milieu d'eux*), la salutation (*La paix soit avec vous*).

Jean chap. 20 verset 27. - Ensuite il dit à Thomas : Introduis ton doigt ici, et vois mes mains ; approche aussi ta main, et metsla dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais croyant. - *Ensuite* : Après avoir salué tous les disciples présents, N. S. JésusChrist s'adresse en particulier à l'apôtre incrédule, et il lui offre spontanément de réaliser toutes les conditions qu'il avait affirmées nécessaires pour croire à la résurrection. - *Introduis ton doigt ici*... Le Sauveur emploie presque identiquement les paroles de S. Thomas, montrant ainsi qu'il connaît, par sa science divine, tout ce qui s'est passé ; c'était le meilleur moyen de l'amener à résipiscence et de le convaincre. Tout ce passage est rythmé : deux phrases à deux membres chacune, et une autre proposition pour conclure : - *Ne sois pas incrédule*... D'après le grec : Ne deviens pas... En effet, le doute de S. Thomas n'était pas allé jusqu'à une incrédulité proprement dite ; toutefois l'apôtre, s'il n'eût cédé cette fois, serait vraiment devenu infidèle. - *Mais croyant*. En se rendant à l'évidence des faits. S. Grégoire le Grand, Hom. in Evang. 26, a ici une touchante remarque : “ L'infidélité de Thomas est plus profitable à notre foi que la fidélité des disciples croyants, parce que, comme celuilà est ramené à la foi en palpant les plaies du Sauveur, notre esprit est solidifié dans la foi en mettant de côté tout doute ”.

Jean chap. 20 verset 28. - Thomas répondit, et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! - L'apôtre est vaincu, écrasé même, non seulement par l'apparition subite de Jésus, mais surtout par ce langage qui lui rappelait si vivement sa faute. Il ne demande plus de preuves ; ce simple cri d'adoration s'échappe de son cœur : *Mon Seigneur et mon Dieu*. “ Il a fait une profession de foi d’autant plus limpide qu’il avait été avant plus incrédule ”, Maldonat. Magnifique témoignage en effet, qui répare sa faiblesse antérieure.

Jean chap. 20 verset 29. - Jésus lui dit : Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru ; heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. - Le bon Maître accepte cette noble confession ; mais, dans sa réponse, il relève la supériorité d'une foi prompte et sans réserve. - *Parce que tu m'as vu, Thomas* (ce nom est omis par l'Itala,. le syr. et la plupart des manuscrits grecs), *tu as cru*. Dans le grec, deux parfaits, qui dénotent deux actions accomplies. - *Heureux*... Nouvelle béatitude évangélique, ajoutée pour tous ceux qui ont eu le bonheur de croire au Verbe fait chair sans l'avoir vu de leurs propres yeux. Jésus l'oppose à la foi tardive de S. Thomas, et c'est là le seul blâme qu'il adresse à cette brebis momentanément égarée. - *Ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru*. Croire malgré l'absence de preuves matérielles, telle est la perfection de la foi. Pourtant il fallait bien que les disciples eussent vu et touché l'HommeDieu, pour fournir des arguments à notre croyance ; mais, après l'Ascension une nouvelle ère a commencé : “ Mais t'écouter seulement fonde la certitude de foi ”, Saint Thomas d’Aquin, Adoro te devote. Bienheureux quiconque le fait sans hésiter !

6. Conclusion. 20, 30-31.

30 Jésus fit encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre. 31 Ceuxci ont été écrits, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, le croyant, vous ayez la vie en son nom.

Jean chap. 20 verset 30. - Jésus fit encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre. - *Beaucoup d'autres miracles*... En terminant le récit des faits glorieux qui s'étaient passés dans l'octave de la Résurrection, S. Jean s'excuse en quelque sorte d'être si bref sur une vie si riche en prodiges. Car les mots *Jésus fit encore* ne s'appliquent pas seulement aux jours récemment écoulés, mais à toute la vie publique de NotreSeigneur JésusChrist. “ Autres ” désigne des miracles d'un autre genre, d'une autre nature que ceux qui ont été narrés par l'évangéliste. Dans cette formule il est donc successivement question de la quantité (“ beaucoup ”) et de la qualité. - *En présence de ses disciples*. Remarque importante pour l'authenticité des faits, ainsi qu'il a été dit à propos du v. 29. Nous ne croyons pas sans preuves, mais en nous appuyant sur le témoignage de témoins oculaires. - *Qui ne sont pas écrits dans ce livre*. Le narrateur, sur le point d'achever son œuvre, jette sur elle un dernier coup d’œil, et il y aperçoit, des lacunes énormes, qu'il voudrait combler, s'il est possible, par cette réflexion générale. Dans ce verset, il nous fait donc part de sa méthode comme écrivain : ne pouvant tout dire, il a choisi parmi les miracles innombrables de son Maître. “ Comment, en face de cette déclaration, des critiques sérieux peuventils raisonner ainsi : Jean omet ; donc il nie ou ignore ” (Godet, h. l.). Tel est pourtant le raisonnement perpétuel des rationalistes.

Jean chap. 20 verset 31. - Ceuxci ont été écrits, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, le croyant, vous ayez la vie en son nom. - *Ceuxci ont été écrits* (par opposition aux prodiges omis). S. Jean a donc fait un choix (v. 30) : il va nous dire quels critères l'ont guidé dans ce choix. “ Beaucoup de choses en peu de mots ”, dit fort bien Maldonat. - *Afin que vous croyiez.* Le but du disciple bienaimé était moins d'instruire que d'exciter la foi. Et l'objet de la foi qu'il aurait voulu implanter en tous lieux était double : 1° Jésus est le Messie (*Jésus est le Christ*) ; 2° il est *le Fils de Dieu* dans le sens strict et théologique du mot. - *Et que, le croyant*... Autre but, qui découle du premier : la foi, par l'intermédiaire des œuvres, conduit au salut les âmes croyantes. - *Vous ayez la vie* : la vie “ éternelle ”, comme l'ajoutent les manuscrits א, C, D, L, T, etc., quoique probablement à tort. Cf. 1 Joan. v. 13. - *En son nom* : c'est-à-dire par l'influence de ce nom toutpuissant. - Jésus, le Christ, Fils de Dieu : telle est l'idée dominante du quatrième évangile ; elle retentit au début, au milieu, à la fin, partout. Aucun écrivain n'a jamais été plus fidèle que le nôtre à son plan primitif. Voyez HanebergSchegg, Evang. nach Johannes, t. 2, p. 551 et s., et notre propre Préface, § 3, 3.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN CHAPITRE 21

Jésus se manifeste à plusieurs apôtres auprès du lac de Tibériade : - 1° La pêche miraculeuse et le repas symbolique (vv. 1-14). - 2° Jésus prédit l'avenir de S. Pierre et de S. Jean (vv. 15-23). - Conclusion définitive de l'évangile selon S. Jean (vv. 24-25).

EPILOGUE.

Jésus ressuscité se manifeste auprès du lac de Tibériade 21, 1-25

Le quatrième évangile semblait achevé, car c'est une vraie conclusion que nous avons lue à la fin du chapitre 20 ; voici pourtant que la narration recommence et se poursuit quelque temps encore, toujours à propos du divin Ressuscité. C'est donc une sorte de “ postscriptum ” (Trench) que l'apôtre crut devoir ajouter à son manuscrit déjà terminé, un épilogue qui correspond au prologue du premier chapitre. M. Renan luimême admet que cette page fut livrée à la publicité en même temps que le reste du précieux volume, et qu'elle provient de la même main.

Cependant, tous les rationalistes ne sont pas de cet avis, et beaucoup d'entre eux n'ont pas manqué de soulever ici plus que jamais la question d'authenticité. Vains efforts, comme l'atteste quiconque examine les faits sérieusement, sans théorie conçue “ a priori ”. Les deux genres de démonstration dont on se sert pour garantir que tel écrit est bien de tel auteur, c’est-à-dire les preuves extrinsèques et les preuves intrinsèques, parlent de la manière la plus formelle en faveur de S. Jean. 1° Bien loin d'apporter la moindre évidence externe contre l'authenticité, nos adversaires ont contre leur thèse tous les manuscrits, toutes les versions, tous les écrivains anciens, qui citent unanimement ce chapitre 21. Les doutes ne remontent qu'à Grotius, qui se prit à imaginer que ce passage avait été ajouté par les notables de l’Église d’Éphèse, après la mort de S. Jean. 2° Les preuves intrinsèques alléguées par les “ hypercritiques ” se retournent également contre eux avec une force invincible. Ils prétendent que le style n'est plus le même : il est aisé de leur démontrer que le langage est identique à celui du chapitre précédent. On a compté jusqu'à vingtcinq traits distincts qui révèlent la plume de S. Jean. Bornonsnous à mentionner : la particule ουν (donc), qui revient jusqu'à sept fois dans ces quelques lignes (vv. 5, 6, 7, 9, 15, 21, 23) ; les omissions des conjonctions qui marquent la liaison des phrases, aussi fréquents que partout ailleurs (v.3 : “ SimonPierre leur dit ” ; v. 5 : “ ils lui dirent ” ; v.10 : “ Jésus leur dit ”, etc.) ; les expressions caractéristiques, telles que le double “ Amen ”, v. 18, le verbe πιαξειν (prendre), employé deux fois ici, vv. 3 et 10, six autres fois dans le cours du quatrième évangile, seulement trois fois en tout dans les autres livres du Nouveau Testament ; la formule “ mer de Tibériade ”, etc. On a objecté aussi que le genre et la méthode de l'écrivain ne sont plus les mêmes : rien de plus faux, et tout, au contraire, à ce nouveau point de vue, est une garantie pour S. Jean. “ Il n’y a personne qui n’admette pas que Jean en est l’auteur, qu’il a été témoin oculaire des choses qu’il raconte. Le style du récit est le même dans tout l’évangile. Il est approprié, simple, naturel, et en même temps clair et vivant ” Patrizi, In Joan. Comment., p. 231. En quel endroit Baümleim atil trouvé une “ moindre clarté ” ? Quoique partisan d'une rédaction plus tardive, Ewald avoue qu'il faut “ reconnaître ici l'esprit si caractéristique de Jean ”. Oui, “ partout sa main apparaît de la façon la plus évidente ; partout son esprit et son caractère se manifestent de telle sorte, qu'il faut être imbu des plus profonds préjugés pour ne pas les reconnaître ” (Alford, h. l.). Tout au plus peuton faire une réserve pour le dernier ou pour les deux derniers versets, dont nous parlerons plus bas ; mais l'authenticité des vv. 1-23 ne saurait faire raisonnablement l'ombre d'un doute.

Quant aux motifs qui ont porté S. Jean à ajouter cette page à son œuvre, on peut les ramener à trois principaux : confirmer par un nouvel épisode le grand miracle de la Résurrection, mettre fin aux bruits erronés qui avaient cours dans les chrétientés asiatiques au sujet de sa propre personne (Cf. v. 23), proclamer bien haut la primauté de S. Pierre. “ Pour donner à son évangile une fin qui convienne, l’évangéliste raconte ce que le Seigneur a fait pour son église et ses fidèles avant de se soustraire visiblement aux siens en montant au ciel : il a laissé sur la terre un seul vicaire qui le remplace dans l’administration et le gouvernement de l’église, succédant l’un après l’autre au premier, Pierre, qui a été choisi et institué par Lui ”, Tolet.

Tout est propre à S. Jean dans cet admirable récit. Nous le diviserons en trois parties : pêche miraculeuse suivie du repas symbolique, vv. 1-14 ; les prophéties relatives à S. Pierre et à S. Jean, vv. 15-23 ; la conclusion définitive, vv. 24-25.

1. La pêche miraculeuse et le repas symbolique. 21,1-14.

Les rationalistes, toujours féconds en inventions étranges, voudraient nous arrêter derechef à propos de ce fait particulier, qu'ils prétendent ne différer que par des “ embellissements poétiques ” de l'incident analogue raconté par S. Luc, 5, 1-11. Il est manifeste que les deux pêches furent complètement distinctes, malgré leurs ressemblances incontestables ; la réitération du miracle pour les mêmes personnages n'en est que plus extraordinaire, car elle met davantage en saillie la leçon que Jésus voulait donner à ses “ pêcheurs d'hommes ”. Seulement, l'époque n'est pas la même ; NotreSeigneur se tient sur le rivage et non dans la barque de Pierre, le prodige a lieu à peu de distance du bord ; etc.

**1 Après cela, Jésus se manifesta de nouveau à ses disciples, près de la mer de Tibériade.
Il se manifesta ainsi. 2 SimonPierre et Thomas, appelé Didyme, et Nathanaël, qui était
de Cana en Galilée, et les fils de Zébédée, et deux autres de ses disciples, étaient
ensemble. 3 SimonPierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous y allons aussi
avec toi. Ils sortirent donc, et montèrent dans une barque ; et cette nuitlà, ils ne prirent
rien. 4 Le matin étant venu, Jésus parut sur le rivage ; mais les disciples ne reconnurent
pas que c'était Jésus. 5 Jésus leur dit donc : Les enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils
lui dirent : Non. 6 Il leur dit : Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. Ils le
jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le retirer, à cause de la multitude des poissons.
7 Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Dès que SimonPierre
eut entendu que c'était le Seigneur, il se ceignit de sa tunique, car il était nu, et il se jeta
à la mer. 8 Les autres disciples vinrent avec la barque, car ils étaient peu éloignés de la
terre, environ de deux cents coudées, tirant le filet plein de poissons. 9 Lorsqu'ils furent
descendus à terre, ils virent des charbons allumés, et du poisson placé dessus, et du
pain. 10 Jésus leur dit : Apportez quelquesuns des poissons que vous venez de prendre.
11 SimonPierre monta dans la barque, et tira à terre le filet, plein de cent cinquante
trois gros poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne fut pas rompu. 12 Jésus leur dit :
Venez, mangez. Et aucun de ceux qui prenaient part au repas n'osait lui demander :
Qui êtesvous ? Car ils savaient que c'était le Seigneur. 13 Jésus vint, prit le pain, et le
leur donna, ainsi que du poisson. 14 C'était la troisième fois que Jésus se manifestait à
ses disciples, depuis qu'il était ressuscité d'entre les morts.**

Jean chap. 21 verset 1. - Après cela, Jésus se manifesta de nouveau à ses disciples, près de la mer de Tibériade. Il se manifesta ainsi. - *Après cela* : formule de transition familière à S. Jean. Cf. 5, 1 ; 6, 1 ; 7, 1, etc. Nous avons dit plus haut que lorsque le pronom y est mis au pluriel, elle dénote une succession moins immédiate des événements. - *Jésus se manifesta*. Autre expression aimée de S. Jean. Cf. v. 14 ; 7, 4, etc. Au chap. 2, v. 11, elle indiquait la manifestation du Messie par son premier miracle ; ici, c'est le dernier prodige qui est raconté. Jésus ressuscité n'était vu que de ceux auxquels il consentait à se montrer ; sans une faveur spéciale, le regard humain eût été impuissant pour l'apercevoir : il fallait donc qu'il daignât “ se manifester ”. Le mot est fort bien choisi. Cf. Marc. 16, 12, 14 ; Luc. 24, 34 ; Act. 13, 31 ; 1 Cor. 15, 5-8. - *De nouveau*. Allusion aux apparitions antérieures, 20, 19, 26. - *À ses disciples*. Cette fois, nous trouvons les disciples en Galilée, conformément à l'invitation de leur Maître (Matth. 26, 52 ; 28, 10). Ils durent quitter Jérusalem quelque temps après l'octave de la Pâque. Cf. 20, 26 et ss. Il est remarquable que S. Jean n'a écrit qu'une fois, 13, 16, le mot “ apôtre ” ; “ disciple ” est son nom favori pour désigner les amis de Jésus. - *Près de* (dans le grec, audessus de ; c'est-à-dire, sur la rive qui est plus élevée que le niveau des eaux) *la mer de Tibériade*. Au sujet de cette dénomination propre à S. Jean, voyez 6, 1 et le commentaire. S. Matthieu expose seulement les apparitions de Jésus en Galilée après sa résurrection ; dans S. Marc et S. Luc il n'est question

que des apparitions de Jérusalem ; S. Jean a des unes et des autres. - *Il se manifesta ainsi*... Répétition solennelle, qui est bien dans le genre de notre narrateur. Le “ ainsi ” introduit le récit d'une manière pittoresque, et rappelle le passage 4, 6.

Jean chap. 21 verset 2. - SimonPierre et Thomas, appelé Didyme, et Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, et les fils de Zébédée, et deux autres de ses disciples, étaient ensemble. - De l'acteur principal, N.-S. JésusChrist, nous passons aux héros secondaires, qui furent au nombre de sept, y compris SimonPierre, leur chef. Si S. Jean ne donne nulle part la liste proprement dite des apôtres, il nous fournit du moins ici une nomenclature partielle. - *SimonPierre*. Cf. Matth. 10, 2 : “ le premier, Simon, appelé Pierre ”. - *Thomas, appelé Didyme*. Il est placé aussitôt après S. Pierre, parce qu'il a paru récemment sur la scène. Aucun évangéliste ne parle de lui autant que S. Jean. - *Et Nathanaël*... Voyez 1, 46 et le commentaire. S. Jean seul le signale sous ce nom. Nous avons déterminé autrefois (2, 1 et la note) la situation de Cana en Galilée. - *Et les fils de Zébédée*. S. Jacques le Majeur et S. Jean. Voilà bien encore la manière accoutumée de notre évangéliste, de ne mentionner qu'indirectement soit son frère, soit lui même. Le nom de “ fils de Zébédée ” n'apparaît pas ailleurs dans son récit. - *Et deux autres*. Inutile de se perdre en conjectures pour retrouver ces deux disciples innommés (on a dit, par exemple, que c'étaient André et Philippe, attendu qu'ils se trouvaient avec S. Pierre, S. Jacques, S. Jean et Nathanaël au début de l'évangile, 1, 40, 43). On peut du moins affirmer avec beaucoup de vraisemblance qu'ils appartenaient comme les cinq autres au collège apostolique (“ de ses disciples ”, dans le sens strict). S. Jean, n'ayant pas eu l'occasion de citer leurs noms dans les pages qui précèdent, à propos d'épisodes spéciaux, n'aura pas cru devoir les inscrire dans son épilogue (Luthardt). - Parmi ces sept apôtres, S. Pierre et S. Jean, S. Pierre surtout, vont jouer les rôles proéminents.

Jean chap. 21 verset 3. - SimonPierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous y allons aussi avec toi. Ils sortirent donc, et montèrent dans une barque ; et cette nuitlà, ils ne prirent rien. - *SimonPierre leur dit*... Maintenant comme toujours “ Pierre est le moteur et pour ainsi dire le ressort de la société des apôtres. Il propose, et les autres répondent : Nous allons avec toi ! Et pourtant, il se trouve des critiques qui prétendent que le grand et unique but du quatrième évangile est de déprécier Pierre à l'avantage de Jean ! ” Milligan, The Gospel according to John, p. 233. - *Je vais pêcher*. Il résulte de ce détail que les apôtres avaient repris leurs anciennes occupations ; il le fallait bien pour vivre, maintenant qu'il n'y avait plus de bourse commune. Voyez S. Augustin, Traités sur S. Jean, 122. Parmi les sept qui nous ont été présentés, trois au moins avaient exercé le métier de pêcheurs : S. Pierre, S. Jacques et S. Jean. Cf. Matth. 4, 19 et parall. - *Nous y allons aussi*... Comme tout cela est vivant et sent le témoin oculaire ! La parole de Pierre contenait une invitation indirecte, que les autres comprirent et acceptèrent. - *Ils sortirent donc* (du lieu où ils se trouvaient) *et montèrent*... Deux détails graphiques. Les manuscrits A, C, etc., ajoutent l’adverbe “ aussitôt ”, qui est omis par les meilleurs documents (א, B, D, L, X, Δ, etc.). L'article devant *barque* indique que la barque appartenait aux disciples, ou du moins qu'elle avait été mise d'une manière permanente à leur disposition. - *Et cette nuitlà*... avec une certaine emphase, comme si le fait eût été extraordinaire et nouveau. La nuit est du reste le temps le plus favorable pour la pêche. Cf. Aristote, Hist. anim. 8, 9. - *Ils ne prirent rien*. Cette note prépare le miracle. Voyez Luc. 5, 5. S. Jean est le seul des écrivains du Nouveau Testament qui emploie ce verbe *prendre :* deux fois dans ce chapitre (Cf. v. 10), dix autres fois depuis le début de l'évangile (7, 30, 32, 44 ; 8, 20 ; 10, 39 ; 11 57), une fois dans l'Apocalypse, 19, 20.

Jean chap. 21 verset 4. - Le matin étant venu, Jésus parut sur le rivage ; mais les disciples ne reconnurent pas que c'était Jésus. - *Le matin étant venu* (le grec ajoute *déjà*). Les manuscrits se partagent entre les leçons *étant venu*, le participe aoriste, et *venant* au présent, dans les deux cas il s'agit du crépuscule, après une nuit de rudes et vaines fatigues pour les disciples. - *Jésus parut*. Tout à coup, ainsi que l'exprime si bien le style pittoresque de S. Jean. Cf. 20, 14, 19, 26. - *Sur le rivage*. II y a de nouveau deux variantes dans le texte primitif, avec idée de mouvement (B, C, E, G, H, K, etc.), et sans, leçon qui est peut-être préférable (d'après א, A, D, L, M, etc.). - *Mais les disciples ne reconnurent pas*. Dans le texte grec la particule μέντοι relève le caractère extraordinaire du fait (on la trouve quatre autres fois dans l'évangile selon S. Jean: 4, 27 ; 7, 13 ; 12, 42 ; 20, 5 ; trois fois seulement ailleurs). Comme cela avait eu lieu pour MarieMadeleine, Jésus ne voulait pas être immédiatement reconnu. Et il y avait quelque distance entre lui et les disciples, et c'était encore l'aube.

Jean chap. 21 verset 5. - Jésus leur dit donc : Les enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui dirent : Non. - *Jésus leur dit donc* : pour se manifester peu à peu. - *Les enfants*, παιδια et non τεκνια. Le second

diminutif a quelque chose de plus délicat et de plus tendre (Cf. 13, 33), et c'est précisément pour cela que Jésus ne l'emploie pas ici ; les apôtres n'auraient pas eu alors la moindre hésitation sur la personne de leur interlocuteur ; παιδια, quoique familier (Cf. 1 Joan. 2, 1, 12, 28, etc.), est moins intime. - *N'avez-vous*... formule qui suppose une réponse négative ; Jésus sait que les disciples n'ont rien pris. - *A manger*. Le substantif προσφαγιον ne se rencontre qu'en cet endroit du Nouveau Testament ; il équivaut à " provisions ", " aliments ", et désigne étymologiquement " ce que l'on mange avec " le pain. Dans le cas actuel c'était évidemment du poisson. - *Ils lui dirent : Non*. L'eau, qui transmet si facilement les sons, porta au divin Maître cette sobre réponse.

Jean chap. 21 verset 6. - Il leur dit : Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le retirer, à cause de la multitude des poissons. - *Jetez le filet à droite* (dans les parties de droite) *de la barque*. Quand on regarde la proue d'un bateau on a son côté droit à main droite. Les apôtres avaient probablement pêché jusqu'alors du côté gauche. - *Le filet* : " le terme le plus général pour toutes espèces de filets ", Trench, Synonymes du N. Test., p. 261 de la traduct. franç. Cf. Matth. 4, 20. - *Ils le jetèrent donc*. En suivant surlechamp le conseil de leur interlocuteur inconnu, comme l'on fait souvent en pareille circonstance. D'ailleurs, l'accent de certitude avec lequel il avait dit : *et vous trouverez*, les avait assurément frappés et encouragés. - *Ils ne pouvaient plus le retirer*. L'imparfait, qui est la leçon la mieux autorisée, dépeint très bien les vigoureux efforts des pêcheurs pour soulever le filet de l'eau et le décharger dans la barque. - *À cause de la multitude des poissons*. Sur les bancs de poissons du lac de Tibériade, voyez Tristram, Natural History of the Bible, p. 285. Par sa prescience divine, Jésus savait qu'une de ces troupes passait à droite de la barque au moment même où les apôtres jetaient leurs filets.

Jean chap. 21 verset 7. - Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Dès que SimonPierre eut entendu que c'était le Seigneur, il se ceignit de sa tunique, car il était nu, et il se jeta à la mer. - *Alors*... (par suite de ce grand prodige). C'est la troisième et dernière parole que le disciple bienaimé prononce dans son propre évangile. Cf. 1, 38 ; 13, 25. Il est si juste qu'il ait été, lui entre tous les autres, le premier à reconnaître Celui auquel il rendait amour pour amour ! L'affection donne aux regards tant de clarté ! Il fut le plus prompt aussi à établir un rapprochement entre ce fait et celui auquel il avait pris part quand il eut le bonheur d'être définitivement attaché à la personne de Jésus. Cf. Luc. 5, 1-11. - *C'est le Seigneur*. S. Jean ne donne ce nom que deux fois à NotreSeigneur avant sa résurrection (4, 1 ; 6, 2) ; il le lui applique assez souvent depuis (20, 18, 20, 25, 28, et dans ce chapitre). - *Dès que SimonPierre eut entendu*... La description devient aussi vivante et rapide que possible ; S. Jean nous rend vraiment témoins de la scène. - *Il se ceignit de la tunique*. Le substantif grec correspondant, employé en ce seul endroit du N. Test., ne désigne pas proprement la tunique, mais, d'après l'étymologie même (Cf. 2 Cor. 5, 1), un vêtement supérieur, qui consistait, pour les pêcheurs, au dire de Nonnus et de Théophylacte, en un long tablier ou blouse de lin, qu'ils portaient par dessus la tunique intérieure. Les Rabbins usent de ce même terme sous la forme אפונדתא. - *Il se ceignit* (expression propre à S. Jean. Cf. 13, 4, 5). Après s'être revêtu à la hâte de la tunique, S. Pierre la retroussa dans sa ceinture, afin que la jupe flottante ne gênât pas ses mouvements. Voyez notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 1, fig. 6 et 7. - *Car il était nu*. Note rétrospective, qu'il ne faut pas interpréter à la lettre d'une manière absolue ; car " nu " chez les Latins est loin de désigner toujours une nudité complète. Ce qualificatif n'exclut pas un vêtement léger, tel qu'une courte tunique. Voyez encore l'Atlas archéologique de la Bible, Pl. 32, fig. 5-9. S. Pierre était donc légèrement vêtu comme les pêcheurs ; mais il aurait craint de manquer de respect à son Maître en paraissant ainsi devant lui. - *Et se jeta à la mer*... Il se jette dans le lac pour arriver plus promptement auprès de Jésus en gagnant le rivage à la nage. Que c'est bien lui l'homme de l'action, de même que S. Jean est l'homme de la contemplation. " Pierre était plus bouillant, Jean avait l'esprit plus élevé : celuilà était plus prompt, celuici plus éclairé ". S. Jean Chrysost., Homélie 87, 2.

Jean chap. 21 verset 8. - Les autres disciples vinrent avec la barque, car ils étaient peu éloignés de la terre, environ de deux cents coudées, tirant le filet plein de poissons. - Dans le texte grec, le mot correspondant à barque est un diminutif ; quelques commentateurs méticuleux ont conclu de là, bien à tort, que les disciples étaient passés de leur grosse barque de pêche dans un petit canot. - *Vinrent :* en ramant à l'aide de perches, mais plus lentement que S. Pierre, à cause du bateau et du filet qu'il leur fallait conduire. - *Éloignés de la terre, environ de deux cent coudées*. " Tu vois un écrivain expert en navigation, qui a appris à mesurer avec les yeux les distances d'une rive à l'autre ". Patrizi, h. l. Cf. 6, 19 ; 11, 18. La coudée équivalait

à environ 0 m. 525. La distance indiquée peut s'évaluer approximativement à cent mètres. Cf. Apoc. XXI, 17, où S. Jean mesure aussi par coudées. - *Tirant le filet*. Le terme grec n'est pas le même qu'au v.6 : là c'était “ tirer du fond des eaux ” ; ici nous lisons “ traînant le filet derrière la barque ”.

Jean chap. 21 verset 9. - Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent des charbons allumés, et du poisson placé dessus, et du pain. - Après la pêche symbolique, vient un repas également mystique dans sa signification, vv. 9-14. - *Lorsqu'ils furent...* Immédiatement, sans aucun intervalle de temps. - *Descendus à terre, ils virent des charbons allumés* deux expressions dont la première n'est employée que par S. Jean (Cf. 18, 18 et la note), tandis que la seconde, toute graphique, correspond si bien à sa manière. Cf. 2, 6 ; 19, 29, etc. - *Et du poisson placé dessus* (posé sur la braise). ’Oψαριον (voyez 6, 9 et le commentaire) est sans article ; c'est l'équivalent de notre expression collective “ du poisson ”. - *Et du pain*. “ Pain ” n'est pas non plus muni de l'article dans le texte grec : “ du pain ”, pour manger avec le poisson grillé. - D'où venaient ces charbons allumés, ces poissons, ce pain ? Le narrateur ne le dit pas ; mais il ressort évidemment du texte que Jésus se les était procurés par un miracle. II serait mesquin ou ridicule de supposer que NotreSeigneur avait acheté ailleurs ces divers objets (Lampe), ou que S. Pierre les lui avait fournis (Baümlein, Weiss).

Jean chap. 21 verset 10. - Jésus leur dit : Apportez quelquesuns des poissons que vous venez de prendre. - *Jésus leur dit : Apportez quelquesuns des poissons*. Jésus donne aux poissons un nom conforme à l'usage qu'il en voulait faire. Cf. v. 5. À part une fois (v. 9), et alors il s'agissait d'une circonstance particulière, S. Jean se sert, pour les mentionner, du mot ordinaire ιχθυες (Cf. vv. 6, 8, 11), comme il convient à un pêcheur. - *Que vous venez de prendre*. La pêche miraculeuse avait eu lieu, en effet, quelques instants auparavant. - Il est important d'observer que N. S. Jésus Christ ne demanda pas ces poissons aux disciples pour les ajouter à ceux qui cuisaient déjà sur la braise ; le verset 13 paraît au contraire démontrer que le repas consista uniquement dans le pain et l'οψαριον merveilleux du v. 9. Les poissons qu'il désire seront pour lui : ils figurent symboliquement les âmes que ses disciples iront lui gagner à travers le monde, et qu'ils lui apporteront ensuite avec joie. Quant au repas même, dont les mets furent entièrement fournis par Jésus, il exprime la nécessité du divin concours et des grâces célestes, pour remplir avec fruit le rôle de pêcheur spirituel. Sans l'assistance du Seigneur, qu'auraient pu les apôtres et que pourrionsnous?

Jean chap. 21 verset 11. - SimonPierre monta dans la barque, et tira à terre le filet, plein de cent cinquante trois gros poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne fut pas rompu. - *SimonPierre monta dans la barque :* Toujours ardent, il est le premier à exécuter les ordres de son Maître. Il monta dans la barque qui était maintenant amarrée tout auprès du rivage, il en détacha le filet et se mit à le traîner jusqu'à terre. - *Plein de cent cinquante trois gros poissons*. Voyez dans notre Atlas d'histoire naturelle de la Bible, pl. 54-56, quelques poissons du lac de Tibériade. La quantité était associée à la qualité. En tirant les poissons du filet, les apôtres les comptèrent à la manière des pêcheurs, et avec une admiration facile à comprendre, qui perce à travers le récit. Les anciens auteurs ont aimé à interpréter spirituellement ce chiffre. Ils y ont vu, par exemple, l'emblème de Dieu et de l’Église, 100 se rapportant aux gentils, 50 aux Juifs, 3 à la sainte Trinité (Severus, Ammonius, Théophylacte, etc.) ; ou bien, la totalité du monde païen qui devait se convertir à JésusChrist par l'intermédiaire des apôtres et de leurs successeurs. S. Jérôme, qui admet ce second symbole, l'appuie sur l'idée, reçue alors chez les naturalistes, que toutes les espèces de poissons se ramenaient à 153. “ Ceux qui ont écrit sur la nature et les propriétés des animaux, tant en latin qu’en grec, desquels Oppianus Cilix est le poète le plus savant, nous parlent des sortes de poissons qui ont tous été capturés par les apôtres, sans en omettre une ”, S. Jérôme in Ezech. 47. Les modernes ont fait des applications plus arbitraires encore prétendant que le chiffre 153 correspond exactement à la valeur numérique des lettres qui formaient le nom hébreu de S. Pierre : Schimeon (=71) bar (= 22) Iona (=31) Képha (=29). Voyez Keim, Jesus von Nazara, t. 3, p 564. S. Jean a simplement voulu relever par ce fait la grandeur du prodige. De même par le détail suivant : “ quoiqu'il y en eût tant, le filet ne fut pas rompu ”. C'est un pêcheur qui parle, et il certifie sous cette forme négative que le filet se serait certainement rompu sans une intervention surnaturelle. Grotius a vu dans ce détail le “ Présage de l’unité admirable de ceux qui seraient rassemblés dans l’Église par le travail des apôtres ” : belle interprétation morale, mais surajoutée au texte.

Jean chap. 21 verset 12. - Jésus leur dit : Venez, mangez. Et aucun de ceux qui prenaient part au repas n'osait lui demander : Qui êtesvous ? Car ils savaient que c'était le Seigneur. - *Venez, mangez*. Une crainte respectueuse retenait peut-être les disciples à quelque distance (voyez la ligne suivante) ; Jésus, avec sa bonté accoutumée, les invite à s'approcher et à prendre part au déjeûner (car tel est ici le sens du verbe

“ mangez ”, d'après le v. 4) qu'il leur avait préparé. Étaitce une récompense de leurs peines, figure des joies du ciel qu'ils posséderaient un jour (S. Aug.) ? Mais le ciel est plutôt un festin du soir (Apoc. 19, 9), et les apôtres n'étaient encore qu'au début de leurs travaux. Il nous paraît donc mieux de regarder ce frugal repas comme un emblème des forces que Jésus conférait à ses amis en vue de leurs labeurs futurs. - *Et aucun de ceux qui prenaient part au repas n'osait lui demander...* On conçoit aisément qu'en face de la majesté du Christ glorieux, et à la suite d'un si éclatant miracle, les apôtres n'aient pas osé reprendre d'abord leurs libertés familières avec Jésus. Du reste, en outre du respect qui arrêtait les questions sur leurs lèvres (*Qui êtesvous ?*), à quoi bon demander un renseignement sur un point dont ils étaient tout à fait certains (*ils savaient que c'était le Seigneur*) ? “ L'apparition de Jésus à ses disciples était revêtue de signes de vérité si évidents, qu'aucun d'eux n'osait ni la nier, ni même la révoquer en doute ” S. Aug. Traités sur S. Jean 123, 1.

Jean chap. 21 verset 13. - Jésus vint, prit le pain, et le leur donna, ainsi que du poisson. - *Jésus vint* (dans le grec le verbe est au présent). Le bon Maître s'approcha du feu, pour présider au repas. - *Prit le pain*. De nouveau il remplit le rôle de père de famille, ainsi qu'il avait fait si longtemps durant sa vie publique. La bénédiction liturgique fut sans doute prononcée, quoique le narrateur ne la mentionne pas. - *Et le leur donna, ainsi que du poisson...* Tous ces détails sont pittoresques dans leur simplicité. Rien ne fait soupçonner que Jésus ait pris luimême sa part du pain et du poisson.

Jean chap. 21 verset 14. - C'était la troisième fois que Jésus se manifestait à ses disciples, depuis qu'il était ressuscité d'entre les morts. - Cf. v. 1. Évidemment, il ne s'agit ici que des apparitions qui avaient eu lieu en faveur du collège des apôtres : 20, 19-23 formait la première, et 20, 24-27, la seconde. Toutes les manifestations particulières de Jésus ressuscité sont donc exclues pour le moment.

2. Jésus prédit l'avenir de S. Pierre et de S. Jean. 21, 15-23.

a. La primauté et le martyre de S. Pierre. 21, 15-19a.

15Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à SimonPierre : Simon, fils de Jean, m'aimestu plus que ceuxci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Fais paître mes agneaux. 16Il lui dit de nouveau : Simon, fils de Jean, m'aimestu ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Fais paître mes agneaux. 17Il lui dit pour la troisième fois : Simon fils de Jean, m'aimestu ? Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : M'aimestu ? et il lui répondit : Seigneur, vous savez toutes choses ; vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Fais paître mes brebis. 18En vérité, en vérité, je te le dis, lorsque tu étais plus jeune, tu mettais ta ceinture toimême, et tu allais où tu voulais ; mais lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te mettra ta ceinture et te conduira où tu ne voudras pas. 19aOr il dit cela pour marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu.

Les deux pêches miraculeuses furent accompagnées pour S. Pierre d'importantes paroles de N.-S. JésusChrist, qui lui conféraient de sublimes pouvoirs. Cf. Luc, 5, 10. Mais la circonstance présente est la plus solennelle des deux (“ C’est un passage lourd de sens ”, dit à bon droit Maldonat). Le bon Maître a absous Pierre de sa faute, dans l'apparition particulière dont il l'a favorisé (Cf. Luc. 24, 34 ; 1 Cor. 15, 5) ; il va maintenant, selon la pensée de S. Cyrille, lui réintégrer publiquement, lui confirmer sa dignité de chef des apôtres. C'est l'installation complète et définitive, après le choix (1, 42) et la promesse (Matth. 16, 17).

Jean chap. 21 verset 15. - Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à SimonPierre : Simon, fils de Jean, m'aimestu plus que ceuxci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Fais paître mes agneaux. - *Après qu'ils eurent mangé*. Formule qui rattache étroitement ces nouveaux détails aux précédents. Après le repas pris en commun par les sept apôtres, voici quelque chose de personnel pour S. Pierre. - *Jésus dit à SimonPierre...* Fait digne de remarque : le narrateur continue d'appeler S. Pierre “ Simon Pierre ” (Cf. vv. 2, 3, 7, 11) ou “ Pierre ” (vv. 17, 20, 21), tandis qu'à trois reprises (vv. 15, 16, 17), Jésus l'interpellera par son simple nom de famille, “ Simon, fils de Jean ”, comme s'il voulait lui faire

reconquérir la glorieuse dénomination de Céphas, que Simon avait momentanément cessé de mériter en cédant à la chair et au sang. Ce contraste est significatif. - *Simon, fils de Jean*. Il y a trois variantes dans le grec : Σιμων Ἰωνα (la Recepta, A, C, X, etc.), Σιμων Ἰωανου (B, D, etc.), Σιμων Ἰωαννου (א) ; les deux dernières sont les meilleures - *M'aimestu plus que ceuxci ?* L'amour, et un amour plus généreux que celui de tous les autres apôtres (avec un geste de leur côté), telle est la condition à laquelle Jésus accordera au fils de Jean une éminente prérogative. Pierre s'était vanté de ne jamais abandonner son Maître, quand même tous les autres l'abandonneraient (13, 37 ; Matth, 26, 33 et parall.) ; et il l'avait ensuite lâchement renié ; il est juste que le Seigneur lui demande plus de dévouement et d'attachement qu'aux autres, avant de lui conférer plus d'honneur et de puissance. Il est " trivial et indigne de Jésus " (Trench) de traduire par le neutre le pronom " ceuxci ", qui désignerait alors la barque de Pierre, avec le filet et les poissons. - *Il lui répondit*. De même à plusieurs reprises dans les vv. 15-17. Voilà bien les transitions si simples de S. Jean. - *Oui, Seigneur, vous* (avec emphase) *savez...* Pierre s'en réfère à la toutescience infaillible de Jésus, plutôt qu'à ses propres sentiments dont il avait expérimenté la fragilité ; le Christ ne le connaissaitil pas mieux qu'il ne se connaissait luimême ? - *Que je vous aime*. S. Pierre emploie une autre expression que Jésus. φιλω au lieu de αγαπαω, et il s'en tiendra à φιλω dans ses deux autres réponses (vv. 16 et 17). Nous avons expliqué ailleurs (11, 3 et 5) les nuances délicates de ces deux verbes, que la Vulgate a toujours bien rendues en latin. Tout se résume à dire que φιλω et " amo " dénotent une affection plus tendre et plus chaude peut-être, mais plus naturelle et plus humaine ; tandis que αγαπω et " diligo " s'appliquent à l'affection de volonté, qui est plus relevée et plus inébranlable. Et c'est précisément à cause de cette différence que " S. Pierre n'a pas affirmé qu'il possède cet amour constant, inébranlable, pratique, qu'implique le mot αγαπη (1 Cor. 13), amour semblable à celui de Jésus pour ses amis... Il ne garantit que les émotions actuelles de son cœur, lesquelles il sait par expérience être faibles, quoique ardentes et tendres. Tel est le motif pour lequel il répond : φιλω σε. Il craint de s'élever à une profession supérieure à celle de φιλω " Wordsworth, The four Gospels, p. 365 de la 2e édit. S. August. Serm. 147, 2, et S. Ambroise, Exposit. in Luc. 10. Quant au " plus que ceuxci ", il n'y fait aucune allusion ; toujours dans un sentiment d'humilité, se souvenant qu'après avoir promis d'agir mieux que les autres, il a été le plus lâche de tous. Cf. S. Aug. Serm. 147, 2. - *Fais paître mes agneaux*. La confession a été moins parfaite que ne l'aurait souhaitée Jésus ; néanmoins, comme antérieurement (Matth. 16, 15-19), le témoignage de Pierre est aussitôt récompensé par une mission honorable et de confiance. " Le Seigneur confie ceux qu'il aime à celui dont il est aimé " (Luthardt). Le diminutif *agneaux* est un nom de tendresse pour désigner les fidèles. Le pronom *mes* insinue délicatement que le troupeau ne cesse pas d'appartenir à Jésus, même quand le Pasteur suprême a daigné le confier à des pasteurs secondaires. " Si tu m'aimes, ne songe point à te nourrir toimême, mais pais mes brebis, et paisles, non pas comme les tiennes, mais comme les miennes ; travaille à les faire concourir à ma gloire, et non à la tienne ; étends sur elles mon empire, et non le tien ", S. August., Traités sur S. Jean 123, 5. Voyez aussi 1 Petr. 5, 1-4, où l'on croirait entendre un écho de cette scène.

Jean chap. 21 verset 16. - Il lui dit de nouveau : Simon, fils de Jean, m'aimestu ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Fais paître mes agneaux. - Dicit ei iterum. Dans le grec, παλιν δευτερον avec pléonasme. Cf. IV, 54; Act. X, 15 (παλιν εκ δευτερου) ; Gal. IV, 9 (παλιν ανωθεν), - Diligis me. Jésus revient à sa première expression, αγαπας με, sans tenir compte de la modification apportée par l'apôtre ; toutefois, dans un esprit de condescendance, il supprime à son tour le " plus his ". - Etiam Domine.., amo te. Cette fois encore Pierre le répète φιλω σε, craignant d'employer le nom de l'affection la plus relevée. Sa seconde réponse est d'ailleurs tout à fait identique à la première. - Pasce agnos meos. Nous trouvons cette fois un double changement dans la réplique de N.-S. JésusChrist : ποιμαινε au lieu de βοσκε προβατια (leçon probable, d'après A, B, C, etc.) au lieu de αρνια. Le sens primitif de βοσκω est " nutrio, alo " (Cf. Matth. VIII, 30, 37; Marc. V, 11, 14; Luc. VIII, 32, 34; XV, 15) ; ποιμαινω dit plus, et représente tout l'ensemble de la conduite et des soins du pasteur envers son troupeau. Voyez les passages Matth. II, 6; Luc. XVII, 7; Act. XX, 28; I Cor. IX, 7; I Petr. V, 2; Apoc. II, 27, etc., où il est pris, soit au propre, soit au figuré. Ainsi donc, "βοσκειν est pars του ποιμαινειν " (Bengel, h. 1.), tandis que ποιμαινειν " totum regimen ecclesiasticum comprehendit " (Lampe). Après cela, rien de plus naturel que le second changement apporté par Jésus à sa parole. Les προβατια (gracieux diminutif qu'on ne rencontre pas ailleurs dans le N. T.), ou troupeaux à peu près complètement grandis, ont souvent besoin d'être conduits et dirigés par le pasteur, tandis que, pour les agneaux qui peuvent à peine marcher, l'essentiel est la nourriture.

Jean chap. 21 verset 17. - Il lui dit pour la troisième fois : Simon fils de Jean, m'aimestu ? Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : M'aimestu ? et il lui répondit : Seigneur, vous

savez toutes choses ; vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Fais paître mes brebis. - *Il lui dit pour la troisième fois*. S. Pierre avait renié trois fois son Maître (Cf. 18, 17, 25, 27, et parall.) pour effacer complètement sa faute, Jésus exige de lui une triple et publique protestation d'amour. Rapprochement très naturel, que tous les exégètes ont fait à la suite des Pères. " A un triple reniement succède une triple confession : ainsi la langue de Pierre n'obéit pas moins à l'affection qu'à la crainte, et la vie présente du Sauveur lui fait prononcer autant de paroles, que la mort imminente de son Maître lui en avait arrachées ", S Augustin, Traités sur S. Jean, 123, 5. Cf. Enarr. in Ps. 33, 13 ; Serm. 285, etc.

Il a confessé trois fois ce qu'il avait renié trois fois.

Donné trois fois pasteur du troupeau, par la vie, par la parole, par les prières

dit pareillement un ancien hymne ecclésiastique. - *M'aimestu* (φιλεις με) ? Jésus, par un nouvel acte de condescendance, se met maintenant tout à fait à l'unisson avec les pensées et le langage de Pierre ; car à son tour il emploie le verbe φιλεω, dont s'était constamment servi l'apôtre. Simon, fils de Jean, je consens à entrer dans tes sentiments d'humilité ; m'aimestu au moins de cet amour chaud et généreux, quoique inférieur, dont tu parles ? - *Pierre fut attristé*... Chagrin bien naturel, car cette troisième question du Sauveur semblait manifester une extrême défiance (*de ce qu'il lui avait dit*). Et pourtant, " Pourquoi, Pierre, t'attrister de redire jusqu'à trois fois ton amour ? Astu oublié la triple manifestation de ta crainte ? Laisse ton Seigneur te questionner ; c'est ton médecin, il t'interroge pour te guérir. Ne te laisse pas aller à la peine ; attends, redis assez de fois ton amour pour effacer tous tes reniements ", S. August, Serm. 253, 1. - *Seigneur, vous savez toutes choses*. Pierre généralise sa formule (Cf. vv. 15 et 16) pour la rendre plus expressive. Jésus connaît les sentiments de son apôtre, puisqu'il lit au fond de tous les cœurs : " Toi, Seigneur, qui connais tous les cœurs ", Act. 1, 24. - *Vous savez que je vous aime*... L'apôtre dut appuyer sur tous les mots. Il y a ici encore un changement remarquable dans les verbes, γινωσκεις après οιδας . Οιδας employé trois fois de suite (Cf. vv. 15 et 16) marquait la science surnaturelle et divine de Jésus (*vous savez toutes choses*) : γινωσκεις fait allusion à ses connaissances naturelles et d'expérience. Voyez d'autres permutations analogues de ces deux verbes dans les passages 7, 27 ; 8 ; 55 ; 13, 7 ; 14, 7. - *Je vous aime*. Encore φιλω σε, mais cette φιλια sera une αγαπη plus forte que la mort. - *Fais paître mes brebis*, βοσκε τα προβατα μου. Nous trouvons de nouveau, dans le texte grec, d'admirables et délicates nuances de langage. Jésus revient au verbe βοσκω ; puis, d'après la leçon probable, il appelle ses brebis des προβατα, de manière à produire cette gradation bien exprimée par S. Ambroise (Exposit. in Luc. 10, 176) : " Le Seigneur l'interroge trois fois. Il ne lui demande pas : astu pour moi de l'estime, mais m'aimestu. Et ensuite, il ne lui commande pas de paître des agneaux avec du lait, comme il l'avait fait d'abord, ni les petites agnelles, comme la deuxième fois, mais les brebis, pour que, étant plus parfait, il gouverne les plus parfaits ". Toutefois, si, comme nous l'avons dit en expliquant le v. 15, ποιμαινειν a une signification plus étendue que βοσκειν, pourquoi NotreSeigneur ditil maintenant βοσκε, et concluetil, non par l'injonction la plus forte, ainsi qu'il semblerait naturel, mais par la plus faible ? La raison en est très simple : c'est qu'en fin de compte les autres soins du berger ne serviraient de rien, si les brebis n'étaient tout d'abord nourries. Nourrir le troupeau, lui chercher une excellente pâture spirituelle proportionnée à ses besoins, est donc la dernière comme la première occupation des pasteurs mystiques. Voyez Trench, Synonyme, du N. T., p. 97 et ss. de la trad. Franc. ; Stanley, Essays and Sermons on the apostolical Age, p. 138. - Les conclusions dogmatiques de ces trois versets (15-17) ont été depuis longtemps tirées par les docteurs de l'Église : elles se ramènent à la primauté absolue de S. Pierre et de ses successeurs. " Du fait que, parmi tous les autres, Pierre est le seul à professer son amour, il est placé avant tous les autres ". S. Ambr., Expos. in Luc. 10, 175. " Il lui a d'abord confié les agneaux et ensuite les brebis, parce qu'il ne l'a pas seulement établi pasteur, mais pasteur des pasteurs. Pierre fait donc paître les agneaux et les brebis ; il fait paître les fils et les mères, i.e. il régit les fidèles et les prélats ", S. Eucher, ou l'auteur de l'homélie De natali SS. Petri et Pauli, Biblioth. Vet. Patr., t. 6, Lugd. 1677. " Tu n'es pas seulement le pasteur des brebis mais de tous les pasteurs. Tu demandes comment je peux prouver ce que j'avance. Avec la parole du Seigneur : fais paître mes agneaux, fais paître mes brebis ". S. Bernard, De consider. 2, 8, 15, etc. Tradition admirablement résumée par Bossuet dans ces lignes non moins solides qu'éloquentes de son Discours sur l'unité de l'Église : " JésusChrist poursuit son dessein ; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : Tu es Pierre..., il ajoute : Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux.. Tout est soumis à ces clefs, tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. Nous le publions avec joie ; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il ordonne... de paître et de gouverner tout, et les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes. Pasteurs à l'égard des peuples, et

brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui JésusChrist. ” Voyez les développements dans les traités De Ecclesia.

Jean chap. 21 verset 18. - En vérité, en vérité, je te le dis, lorsque tu étais plus jeune, tu mettais ta ceinture toimême, et tu allais où tu voulais ; mais lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te mettra ta ceinture et te conduira où tu ne voudras pas. - “ Après que Pierre a répondu par trois fois, comme il le devait, qu'il aimait le Seigneur, et après que Jésus lui a confié ses brebis, il lui parle des souffrances qui l'attendent ”, disait S. Augustin, Serm. 253, 2, pour marquer l'enchaînement du récit. S. Pierre a demandé de subir le martyre pour Jésus, 13, 37 ; sa prière sera pleinement exaucée. Aux paroles qui instituaient le fils de Jean chef suprême de l'Église, NotreSeigneur en associe d'autres (vv. 18 et 19) qui lui prédisent la souffrance, et une mort tragique. - *En vérité, en vérité*... Ici, comme partout ailleurs dans le quatrième évangile, cette formule caractéristique (voyez la note de 1, 52) sert d'introduction à une idée grave et importante. - *Lorsque tu étais plus jeune*... Charmant tableau, dont Jésus emprunte les traits si familiers, si pittoresques, aux usages ordinaires de la vie, ainsi qu'il aimait à le faire (voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 97). C'est ce qu'exprime fort bien Maldonat, h. l. : “ Jésus fait sans aucun doute allusion à ce qui a coutume de distinguer la jeunesse de la vieillesse. Les jeunes sont normalement plus robustes et plus agiles que les vieux. Ils se suffisent donc à euxmêmes. Ils n'ont besoin de l'aide de personne pour satisfaire aux besoins de leur corps. Ils s'habillent euxmêmes, ils se dévêtent euxmêmes. Ils font ce qu'ils veulent sans conducteur, sans guide. Ils sont alertes et dispos. Les vieux, au contraire, à cause de l'âge, de la maladie ou de la faiblesse, ont besoin de l'aide d'autrui pour se vêtir et se sustenter. C'est la même chose qui arrivera à Pierre, comme le veut la nature ”. S. Pierre se trouvait alors entre ces deux états, d'après le langage même de Jésus : Quand tu étais plus jeune, quand tu auras vieilli... - *Tu mettais ta ceinture toimême* comme font les Orientaux pour relever leurs amples vêtements, lorsqu'ils veulent travailler, marcher, etc. Voyez notre Atlas archéologique de la Bible, pl. 1, fig. 4, 5, 7. - Les mots *tu allais où tu voulais* expriment d'une façon graphique la liberté d'allures et d'actions dont jouissent les jeunes gens. A cet âge de la vigueur physique et intellectuelle, on ne dépend à peu près de personne. - *Mais lorsque tu seras vieux* : Lorsque S. Pierre aura atteint cet âge de la dépendance universelle, dont les misères sont si spirituellement décrites au livre de l'Ecclésiaste (12, 1-8. Voyez Laurens, Morceaux choisis de la Bible, Toulouse, 1869, p. 397 et s.). Il suit de cette parole que Pierre était destiné à une assez longue vie. Cf. 2 Petr. 1, 14 ; S. Augustin et S. Jean Chrysost., in h. l. - *Tu étendras tes mains, et un autre*... Autre détail vivant et plastique. Les bras faibles et raidis d'un vieillard ne lui permettent que difficilement de se ceindre luimême ; or quand on se fait rendre ce service par un autre, il est nécessaire d'étendre les mains à quelque distance du corps, pour qu'elles ne soient pas attachées par la ceinture. Mais, les bras étendus offrent précisément l'attitude des condamnés au supplice de la croix ; aussi estil très probable, d'après l'interprétation commune des anciens, que Jésus faisait allusion, par les mots *tu étendras tes mains*, non à une mort quelconque, mais au supplice que l'apôtre S. Pierre devait endurer sur la croix. Tertullien, Scorp. 15 : “ Pierre sera ceint par un autre quand il sera attaché étroitement à la croix ”. Cf. De Præscript., 35 ; Eusèbe, Hist. eccl., II, 25. De ces textes, il est intéressant de rapprocher ceux des écrivains classiques, qui signalent “ l'action d'étendre les mains ” (Artimédon) comme un trait caractéristique du crucifiement. Sénèque, Consol. ad Marc. 20 : “ Ils déploieront les bras sur la partie transversale de la croix ”. Etc. - *Et te conduira*... Par opposition à *tu allais où tu voulais*. Du reste, l'antithèse est parfaitement suivie d'un bout à l'autre de la phrase. - *Où tu ne voudras pas* c'est-à-dire à une mort cruelle, qui fait frémir la nature, quelle que soit la générosité du cœur. “ Car qui veut mourir ? Sûrement personne ”, S. Aug. Serm. 123, 2. “ La mort ne plaît jamais à la chair ; et ne pas vouloir mourir à la chair lui est apparenté ”, dit le chanoine Guilliaud d'Autun. Cela a été vrai même pour le Christ, ajoutetil. Cf. Marc. 15, 22 (et le commentaire), où l'on voit toute la force du verbe οισει (littéral. : il te portera, te traînera).

Jean chap. 21 verset 19a. - Or il dit cela pour marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu. - Note exégétique du narrateur, pour expliquer le langage figuré dont avait usé NotreSeigneur. - *Pour marquer* : symbolisant, indiquant un signe, une image. - *Par quelle mort*, par quel genre de mort particulier. Cf. 12, 33. - *Il devait glorifier Dieu*. Belle et noble appellation du martyre. Cf. 7, 39 ; 12, 23 ; 13, 31 ; 17, 1 ; Phil. 1, 20 ; 1 Petr. 4, 16. Sacrifier pour Dieu ce que nous avons de plus cher, notre vie, c'est en effet la meilleure manière que nous ayons de le glorifier. - Le crucifiement de S. Pierre à Rome est un fait historique rigoureusement démontré. Les témoignages remontent jusqu'à S. Clément pape, Epist. 1 ad Cor. 5, 4, et à Tertullien, Scorp. 15. Cf. Gehbardt, Patr. apostolic. opera, 2e édit., p. 13 et ss. Sur l'humble et courageuse demande adressée par S. Pierre à ses bourreaux, pour obtenir d'être crucifié la tête en bas, voyez Eusèbe (Hist. eccles. 3, 1, 2),

qui cite le témoignage d'Origène. Le prince des apôtres était déjà mort depuis d'assez nombreuses années lorsque S. Jean transcrivait l'oracle de Jésus.

b. Prophétie relative au disciple bienaimé. 21, 19b-23.

[19b]Et, après avoir ainsi parlé, il lui dit : Suismoi. [20]Pierre, s'étant retourné, vit venir derrière lui le disciple que Jésus aimait, et qui, pendant la cène, s'était reposé sur sa poitrine, et avait dit : Seigneur, quel est celui qui vous trahira ? [21]Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : Seigneur, celuici, que deviendratil ? [22]Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suismoi. [23]Le bruit courut donc, parmi les frères, que ce disciple ne mourrait pas. Cependant, Jésus n'avait pas dit : Il ne mourra pas ; mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?

Jean chap. 21 verset 19b. - Et, après avoir ainsi parlé, il lui dit : Suismoi. - Transition à une nouvelle scène et à un second oracle. - *Suismoi*. “ Et en même temps, le Sauveur se mit à marcher et S. Pierre à le suivre. Jésus voulait marquer par cette action que Pierre le suivrait au supplice de la croix. ” Calmet ; h. l. Cf. S. Jean Chrysost., Tolet, Maldonat, etc. Il faut donc interpréter tout ensemble au propre et au figuré ce *Suismoi* du divin Maître : au propre comme le comprirent S. Pierre (*s'étant retourné*, v. 20) et S. Jean (*derrière lui*, ibid.) ; au figuré d'après le contexte et la tradition. C'est encore le riche symbolisme qui parcourt en entier le quatrième évangile à la façon d'un fil d'or.

Jean chap. 21 verset 20. - Pierre, s'étant retourné, vit venir derrière lui le disciple que Jésus aimait, et qui, pendant la cène, s'était reposé sur sa poitrine, et avait dit : Seigneur, quel est celui qui vous trahira ? - *Pierre, s'étant retourné*. Trait pittoresque, qui dénote avec d'autres passages de ce chapitre un témoin oculaire des faits. - *Vit*. Dans le texte grec, le verbe est au présent. - *Le disciple* (l'article est emphatique) *que Jésus aimait, et qui, pendant la scène*... Sur ces détails, voyez 13, 23, 25 et le commentaire. - *Venir derrière lui*. Quoique l'invitation de Jésus ne s'adressât directement qu'à Pierre, Jean aussi s'était mis à le suivre à quelque distance, en sa qualité de disciple privilégié.

Jean chap. 21 verset 21. - Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : Seigneur, celuici, que deviendratil ? - *Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus*... S. Pierre a repris toute sa familiarité accoutumée avec le bon Maître, et il se permet de l'interroger. - *Celuici* (par opposition à Pierre luimême), *que deviendratil ?* Quel sort tenez-vous en réserve pour lui ? S. Pierre et S. Jean étaient étroitement liés. Cf. 13, 6-9, 24 ; 18,15 ; 20, 1-6 ; Act. 3, 1 et ss. ; 8, 14 ; etc. Il était bien naturel que le premier s'intéressât au second, et cherchât à obtenir des renseignements sur ses futures destinées. “ Ne voulant pas abandonner Jean avec lequel il avait toujours été associé ”, S. Jérôme, Adv. Jovin. 1, 26. Divers commentateurs protestants (Olshausen, Lücke, Meyer, etc.) osent attribuer la question de S. Pierre à un motif de jalousie !

Jean chap. 21 verset 22. - Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suismoi. - *Si je veux*... Jésus parle en Seigneur et affirme sa divine volonté. Cf. 17, 24 ; Matth. 8, 3 ; 26, 39, etc. La particule “ si ” laisse toutefois dans un vague mystérieux les desseins arrêtés du Maître. - *Qu'il demeure,* une des expressions favorites de S. Jean. Demeurer vivant sur la terre, par opposition à “ suivre ” au moyen d'une mort plus ou moins prochaine. Cf. 12, 34 ; 1 Cor. 15, 6 ; Phil. 1, 25. - *Jusqu'à ce que je vienne*... Dans le texte grec, au présent, littéral. : “ tandis que je viens ” : locution qui désigne moins un point précis de l'avenir, qu'un fait constamment et lentement en voie de s'accomplir (Westcott). La pensée générale de Jésus est très claire : Jean devra demeurer longtemps encore sur la terre ; mais les paroles sont de plus en plus vagues, puisque le Sauveur ne voulait pas révéler son secret à S. Pierre. De là les interprétations multiples des exégètes : Jusqu'à mon second avènement, jusqu'à l'établissement solide de l'Église, jusqu'à la ruine de Jérusalem, jusqu'à ce que je l'enlève par une douce mort, etc. Il nous paraît préférable de laisser la phrase dans sa généralité : “ Jusqu'à mon avènement ”, quel qu'il soit. - *Que t'importe ?* Jésus refuse d'en dire davantage sur ce point, qui ne concernait que lui seul. - *Toi, suismoi*. Les deux pronoms sont emphatiques, surtout le “ moi ” qui précède cette fois le verbe, du moins d'après la leçon la plus probable (א, A, B, C, D, Itala, Vulg., etc. ; plus haut, v, 19, Jésus avait dit : “ Suismoi ”). Quoi qu'il en

soit de ma volonté relativement à ton ami, pour toi tu n'as qu'une chose à faire : Suismoi. Jésus est le chef suprême ; à lui le soin de distribuer les rôles dans son Église.

Jean chap. 21 verset 23. - Le bruit courut donc, parmi les frères, que ce disciple ne mourrait pas. Cependant, Jésus n'avait pas dit : Il ne mourra pas ; mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? - *Le bruit courut donc* : en conséquence de la parole ambiguë du Sauveur. Sur une phrase hypothétique, laissée à dessein dans le vague, on ne tarda pas à baser une conclusion positive. - *Entre les frères*. C'est-à-dire parmi les chrétiens, auxquels cette dénomination pleine de douceur sera désormais habituellement donnée. Cf. Act. 9, 30 ; 11, 1, 29 ; 15, 1, 3, 22, 23, etc. C'est la seule fois qu'on la rencontre dans les Évangiles. - *Que ce disciple* (expression si modeste !) *ne mourrait pas*. Aux premiers jours du christianisme, comme on le voit par divers passages des Épîtres de S. Paul (Cf. 1 Thess. 4, 12-17 ; 2 Thess. 2, 1-11), les “ frères ” supposaient la fin du monde très prochaine ; ils avaient donc aisément conclu que “ qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne ” promettait à S. Jean une immortalité certaine : opinion qui alla toujours grandissant, favorisée qu'elle semblait être par la longévité de l'apôtre. La légende s'en mêla bientôt, ainsi que nous l'apprend S. Augustin (Tract. 124, 2), au temps duquel on prétendait encore que le disciple bienaimé, quoique enseveli, continuait de vivre dans son sépulcre d'Éphèse. - *Cependant, Jésus n'avait pas dit*. S. Jean luimême va corriger l'erreur, en faisant cesser l'ambiguïté. Jésus n'avait pas dit : *Il ne mourra pas*, ce qui eût été parfaitement clair, mais : *Si je veux qu'il demeure*. Cette dernière phrase répète les paroles mêmes du Sauveur. Cf. v. 22. - Ces deux prédictions s'accomplirent : S. Pierre mourut sur une croix ; S. Jean s'attarda sur la terre, en attendant que Jésus vînt le prendre et le conduire au ciel : il survécut aux douze apôtres et vit la ruine de sa nation. Voyez les beaux développements de Bossuet, Sermon pour la fête de S. Jean. S. Augustin, Tract. 124, 3, résume tout dans un mot ingénieux qu'il place sur les lèvres de NotreSeigneur : “ Suismoi par une vie active, (l'action qui représente l'ardeur de S. Pierre), parfaite et modelée sur l'exemple de ma passion : pour celui qui a commencé à me contempler (S. Jean), qu'il continue jusqu'à ce que je vienne, et quand je viendrai, je porterai à la perfection son habitude de me voir ”.

3. Conclusion définitive de l'Évangile selon S. Jean. 21, 24-25.

[24]C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites ; et nous savons que son témoignage est véridique. [25]Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites ; si on les écrivait une à une, je ne pense pas que le monde entier pût contenir les livres que l'on devrait écrire.

En cet endroit, nous voyons surgir de nouveau la question d'auteur et d'authenticité. Qui a écrit ces deux versets qui mettent le sceau au quatrième évangile ? Non qu'il y ait contre eux quelque témoignage extrinsèque digne d'attention (seul le manuscrit א omet le v. 25) ; mais, de prime abord, on serait porté à croire que le v. 24 contient l'attestation de plusieurs personnes en faveur de S. Jean, et que le v. 25 provient encore d'une autre main à cause du changement de nombre (“ je ne pense pas ”, après “ nous savons ”). Néanmoins, tout bien considéré, il est possible et même vraisemblable que ces lignes encore ont S. Jean pour auteur : luimême il aurait joint à son propre témoignage celui de l'église d'Éphèse (“ nous savons ”). En toute hypothèse, ces deux versets sont inspirés et ont Dieu pour auteur, attendu qu'ils font partie du canon des saintes Écritures.

Jean chap. 21 verset 24. - C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites ; et nous savons que son témoignage est véridique. - *C'est ce disciple*. Formule très emphatique. Le disciple dont il a été question aux vv. 20-23, S. Jean par conséquent. - Qui rend témoignage : une des expressions favorites de notre évangéliste. - *Et qui les a écrites* : le témoignage demeure comme un fait constant ; mais déjà la composition de l'évangile appartenait au domaine du passé. “ Ces choses ” retombe en effet sur la narration entière de S. Jean, et point seulement sur le chapitre 21. - *Et nous savons*. S. Jean Chrysostome scinde à tort le verbe et traduit par “ or je sais ”, pour enlever la difficulté signalée plus haut. - *Son témoignage est véridique...* Cf. 19, 35 et le commentaire.

Jean chap. 21 verset 25. - Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites ; si on les écrivait une à une, je ne pense pas que le monde entier pût contenir les livres que l'on devrait écrire. - *Il y a encore beaucoup d'autres choses*. Sorte d'excuse, analogue à celle de 20, 30. L'évangéliste voudrait avoir été

plus complet. - *Que Jésus a faites* : le texte grec désigne tout à la fois l'éclat et la multitude des actions de Jésus omises par l'écrivain sacré. Cf. Apoc. 1, 2. - *Si on les écrivait une à une*... Il suit de là que les matériaux qui présentaient des garanties absolues de vérité abondaient encore ; le quatrième évangile a donc été en entier composé d'assez bonne heure, ainsi que tant d'autres arguments nous l'ont prouvé. Voyez la Préface, § 4, 1. - *Je ne pense pas que le monde entier*... L'emploi du singulier est peu dans le style de S. Jean, de même l'hyperbole qui suit ; car nous avons trouvé notre narrateur toujours si simple. Néanmoins, on ne saurait démontrer d'une manière certaine qu'il n'a pas pu tenir ce langage. - *Pût contenir les livres que l'on devrait écrire*. Hyperbole, disionsnous ; et pourtant quelle exacte vérité ! Depuis dixhuit siècles, la science et la piété ont accumulé volume sur volume à propos de ce thème adorable : combien de commentaires anciens et modernes sur les saints Évangiles ! combien de vies de N.-S. JésusChrist ! Et pourtant le sujet semble toujours neuf, tant la matière est riche et abondante. C'est la consolation des pauvres exégètes, en même temps que leur désespoir. Il faut s'en souvenir, les évangiles, même réunis, ne nous offrent que des fragments, qui roulent à peine sur la dixième partie de l'histoire personnelle de Jésus. - L'Amen de la Recepta est omis par les meilleurs témoins. C'est la prière d'un pieux copiste : que ce soit la nôtre aussi, pour que le désir de S. Jean soit accompli : “ afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, le croyant, vous ayez la vie en son nom ”, 20, 31.

Table des matières